

ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC.

[Contrefaçon Belge de l'Edition de la Veuve Béchet 1835]

SCÈNES

DE LA VIE PRIVÉE

ET DE LA

VIE DE PROVINCE

PAR

DE BALZAC

BRUXELLES
J. P. MELINE ET COMP.E
1838.

SCÈNES

DE LA

VIE DE PROVINCE.



EUGÉNIE GRANDET.

EUGÉNIE GRANDET.

Il se rencontre au fond des provinces quelques têtes dignes d'une étude sérieuse, des caractères pleins d'originalité, des existences tranquilles à la superficie, et que ravagent secrètement de tumultueuses passions; mais les aspérités les plus tranchées des caractères, mais les exaltations les plus passionnées finissent par s'y abolir dans la constante monotonie des mœurs. Aucun poëte n'a tenté de décrire les phénomènes de cette vie qui s'en va s'adoucissant toujours. Pourquoi non? S'il y a de la poésie dans l'atmosphère de Paris, où tourbillonne un *simoun* qui enlève les fortunes et brise les cœurs, n'y en a-t-il donc pas aussi dans la lente action du *sirocco* de l'atmosphère provinciale qui détend les plus fiers courages, relâche les fibres, et désarme les passions de leur *acutesse.* Si tout arrive à Paris, tout passe en province; là, ni relief, ni saillie; mais là des drames dans le silence; là, des mystères habilement dissimulés; là, des dénouements dans un seul mot; là, d'énormes valeurs prêtées par le calcul et l'analyse aux actions les plus indifférentes. On y vit en public.

Si les peintres littéraires ont abandonné les admirables scènes de la vie de province, ce n'est ni par dédain, ni faute d'observation; peut-être y a-t-il impuissance. En effet, pour initier à un intérêt presque muet, qui gît moins dans l'action que dans la pensée; pour rendre des figures, au premier aspect peu colorées, mais dont les détails et les demi-teintes sollicitent les plus savantes touches du pinceau; pour restituer à ces tableaux leurs ombres grises et leur clair-obscur; pour sonder une nature creuse en apparence, mais que l'examen trouve pleine et riche sous une écorce unie, ne faut-il pas une multitude de préparations, des soins inouis, et pour de tels portraits, les finessses de la miniature antique?

La superbe littérature de Paris, économe de ses heures, qu'au détriment de l'art elle emploie en haines et en plaisirs, veut son drame tout fait; quant à le chercher, elle n'en a pas le loisir à une époque où le temps manque aux événements; quant à le créer, si quelque auteur en émettait la prétention, cet acte viril exciterait des émeutes dans une république où, depuis longtemps, il est défendu, de par la critique des eunuques, d'inventer une forme, un genre, une action quelconque.

Ces observations étaient nécessaires, et pour faire connaître la modeste intention de l'auteur, qui ne veut être ici que le plus humble des copistes, et pour établir incontestablement son droit à prodiguer les longueurs exigées par le cercle de minuties dans lequel il est obligé de se mouvoir. Enfin, au moment où l'on donne aux œuvres les plus éphémères le glorieux nom de CONTE, qui ne doit appartenir qu'aux créations les plus vivaces de l'art, il lui sera sans doute pardonné de descendre aux mesquines proportions de l'histoire, l'histoire vulgaire, le récit pur et simple de ce qui se voit tous les jours en province.

Plus tard, il apportera son grain de sable au tas élevé par les manœuvres de l'époque; aujourd'hui, le pauvre artiste n'a saisi qu'un de ces fils blancs

promenés dans les airs par la brise, et dont s'amusent les enfants, les jeunes filles, les poëtes; dont les savants ne se soucient guère, mais que, dit-on, laisse tomber de sa quenouille une céleste fileuse. Prenez garde! il y a des *moralités* dans cette tradition champêtre: aussi l'auteur en fait-il son épigraphe. Il vous montrera comment, durant la belle saison de la vie, certaines illusions, de blanches espérances, des fils argentés descendent des cieux et y retournent sans avoir touché la terre.

Septembre 1833.

PHYSIONOMIES BOURGEOISES.

Dans certaines provinces se trouvent des maisons dont la vue inspire une mélancolie égale à celle que provoquent les cloîtres les plus sombres, les landes les plus ternes ou les ruines les plus tristes. Peut-être y a-t-il à la fois dans ces maisons et le silence du cloître, et l'aridité des landes, et les ossements des ruines. La vie et le mouvement y sont si tranquilles, qu'un étranger les croirait inhabitées s'il ne rencontrait tout à coup le regard pâle et froid d'une personne immobile dont, au bruit d'un pas inconnu, la figure à demi monastique dépasse l'appui de la croisée.

Ces principes de mélancolie existaient dans la physionomie d'un logis situé à Saumur, au bout de la rue montueuse qui mène au château, par le haut de la ville. Cette rue, maintenant peu fréquentée, chaude en été, froide en hiver, obscure en quelques endroits, est remarquable par la sonorité de son petit pavé caillouteux, toujours propre et sec, par l'étroitesse de sa voie tortueuse, par la paix de ses maisons qui appartiennent à la vieille ville, et que dominent les remparts.

Des habitations trois fois séculaires y sont encore solides quoique construites en bois, et leurs divers aspects contribuent à l'originalité qui recommande cette partie de Saumur à l'attention des antiquaires et des artistes. Il est difficile de passer devant ces maisons sans admirer les énormes madriers dont les bouts sont taillés en figures bizarres et qui couronnent d'un bas-relief noir le rez-de-chaussée de la plupart d'entre elles.

Ici, des pièces de bois transversales sont couvertes en ardoises et dessinent des lignes bleues sur les frêles murailles d'un logis, terminé par un toit en colombage que les ans ont fait plier, dont les bardeaux pourris ont été tordus par la pluie et par le soleil. Là se présentent des appuis de fenêtre usés, noircis, dont les délicates sculptures se voient à peine, et qui semblent trop légers pour le pot d'argile brun d'où s'élancent les œillets, les rosiers d'une pauvre ouvrière. Plus loin, ce sont des portes garnies de clous énormes, où le génie de nos ancêtres a tracé des hiéroglyphes domestiques dont le sens ne se retrouvera plus. Tantôt un protestant y a signé sa foi; tantôt un ligueur y a maudit Henri IV. Quelque bourgeois y a gravé les insignes de sa *noblesse de cloche*, la gloire de son échevinage oublié. L'histoire de France est là tout entière. A côté de la tremblante maison à pans hourdés où l'artisan a déifié son rabot, s'élève l'hôtel d'un gentilhomme, où, sur le plein-cintre de la porte en pierre, se voient encore quelques vestiges de ses armes, brisées par les diverses révolutions qui, depuis 1789, ont agité le pays.

Dans cette rue, les rez-de-chaussée commerçants ne sont ni des boutiques ni des magasins; les amis du moyen âge y retrouveraient l'*ouvroir* (ouvrouère) de nos pères en toute sa naïve simplicité. Ces salles basses n'ont ni devanture, ni montre, ni vitrages; elles sont profondes, obscures et sans ornements extérieurs ou intérieurs. Leur porte est ouverte en deux parties pleines, grossièrement ferrées, dont la supérieure se replie intérieurement, et dont l'inférieure, armée d'une sonnette à ressort, va et vient constamment. L'air et le jour arrivent à cette espèce d'antre humide par le haut de la porte, ou par l'espace qui se trouve entre soit la voûte soit le plancher et le petit mur à hauteur d'appui dans lequel s'encastrent de solides volets, ôtés le matin, remis et maintenus le soir avec des bandes de fer boulonnées. Ce mur sert à étaler les marchandises du négociant. Là, nul charlatanisme. Suivant la nature du commerce, les échantillons consistent en deux ou trois baquets pleins de sel et de morue, en quelques paquets de toile à voile, ou des cordages, du laiton pendu aux solives du plancher, des cercles le long des murs, ou quelques pièces de drap sur des rayons.

Entrez. Une fille propre, pimpante de jeunesse, au blanc fichu, aux bras rouges, quitte son tricot, appelle son père ou sa mère, qui vient, et vous vend à vos souhaits, flegmatiquement, complaisamment, arrogamment, selon son caractère, soit pour deux sous, soit pour vingt mille francs de marchandises.

Vous verrez un marchand de merrain assis à sa porte, et qui tourne ses pouces en causant avec un voisin. Il ne possède en apparence que de mauvaises planches à bouteilles et deux ou trois paquets de lattes; mais, sur le port, son chantier plein fournit tous les tonneliers de l'Anjou; il sait, à une planche près, combien il *peut* de tonneaux, si la récolte est bonne. Un coup de soleil l'enrichit, un temps de pluie le ruine. En une seule matinée, les poinçons valent onze francs ou tombent à six livres.

En ce pays, comme en Touraine, les vicissitudes

de l'atmosphère dominent la vie commerciale. Vignerons, propriétaires, marchands de bois, tonneliers, aubergistes, mariniers, sont tous à l'affût d'un rayon de soleil; tremblent en se couchant le soir d'apprendre, le lendemain matin, qu'il a gelé pendant la nuit; redoutent la pluie, le vent, la sécheresse; ou veulent de l'eau, du chaud, des nuages, à leur fantasie. Il y a un duel constant entre le ciel et les intérêts. Le baromètre attriste, déride, égaie tour à tour les physionomies.

D'un bout à l'autre de cette rue, l'ancienne rue de Saumur, ces mots : *Voilà un temps d'or!* se chiffrent de porte en porte. Aussi chacun répond-il au voisin : *Il pleut des louis*, en sachant ce qu'un rayon de soleil, ce qu'une pluie opportune lui en apporte. Le samedi, vers dix heures, dans la belle saison, vous n'obtiendriez pas pour un sou de marchandise chez ces braves industriels. Chacun a sa vigne, sa closerie, et s'en va passer deux jours à la campagne. Là, tout étant prévu, l'achat, la vente, le profit, les commerçants se trouvent avoir dix heures sur douze à employer en joyeuses parties, en observations, commentaires, espionnages continuels. Une ménagère n'achète pas une perdrix sans que les voisins demandent au mari si elle était cuite à point. Une jeune fille ne met pas la tête à sa fenêtre, sans y être vue par tous les groupes inoccupés. Là donc, les consciences sont à jour, et ces maisons impénétrables, noires et silencieuses n'ont point de mystères.

La vie est presque toujours en plein air : chaque ménage s'assied à sa porte, y déjeune, y dîne, s'y dispute. Il ne passe personne dans la rue qui ne soit étudié. Aussi, jadis, quand un étranger arrivait dans une ville de province, était-il *gaussé* de porte en porte. De là, les bons contes, de là le surnom de *copieux* donné aux habitants d'Angers, qui excellaient dans ces railleries urbaines.

Les anciens hôtels de la vieille ville sont situés en haut de cette rue jadis habitée par les gentilshommes du pays. La maison, pleine de mélancolie, où se sont accomplis les événements de cette histoire, était précisément un de ces logis, restes vénérables d'un siècle où les choses et les hommes avaient un caractère de simplicité dont les mœurs françaises s'éloignent de jour en jour.

Après avoir suivi les détours de ce chemin pittoresque, dont les moindres accidents réveillent des souvenirs, et dont l'effet général tend à plonger dans une sorte de rêverie machinale, vous apercevez un renfoncement assez sombre, au centre duquel est cachée la porte de *la maison à M. Grandet*.

Mais il est impossible de comprendre la valeur de cette expression provinciale sans donner la biographie de M. Grandet.

M. Grandet jouissait à Saumur d'une réputation dont il est difficile d'expliquer complétement les causes et les effets, aux personnes qui n'ont pas, peu ou prou, vécu en province. M. Grandet (encore nommé par certaines gens *le Père Grandet*, mais le nombre de ces vieillards diminuait sensiblement) était en 1789 un maître tonnelier fort à son aise, sachant lire, écrire et compter. Dès que la république française mit en vente, dans l'arrondissement de Saumur, les biens du clergé, le père Grandet, alors âgé de quarante ans, venait d'épouser la fille d'un riche marchand de planches. Il s'en alla, muni de sa fortune liquide, muni de la dot, muni de deux mille louis d'or, au district où, moyennant deux cents doubles louis prêtés par son beau-père, et donnés au farouche républicain qui surveillait la vente des domaines nationaux, il eut, *pour un morceau de pain*, légalement, sinon légitimement, les plus beaux vignobles de l'arrondissement, une vieille abbaye et quelques métairies.

Les habitants de Saumur étant peu révolutionnaires, le père Grandet passa pour un homme hardi, un républicain, un patriote, un esprit qui donnait dans les nouvelles idées, tandis que le tonnelier donnait tout bonnement dans les vignes. Il fut nommé membre de l'administration du district de Saumur, et son influence pacifique s'y fit sentir politiquement et commercialement.

Politiquement, il protégea les ci-devant, et empêcha de tout son pouvoir les ventes de biens d'émigrés. Commercialement, il fournit aux armées républicaines un ou deux milliers de pièces de vin blanc, dont il se fit payer avec de superbes prairies dépendant d'une communauté de femmes et que l'on avait réservées pour un dernier lot.

Sous le Consulat, le bonhomme Grandet devint maire, administra sagement, vendangea mieux encore. Sous l'Empire, il était monsieur Grandet. Napoléon, n'aimant pas les républicains, remplaça M. Grandet, qui passait pour avoir porté le *bonnet rouge*, par un grand propriétaire, un homme à particule, un futur baron de l'Empire. M. Grandet quitta les honneurs municipaux sans aucun regret. Il avait fait faire, dans l'intérêt de la ville, d'excellents chemins qui menaient à ses propriétés; sa maison et ses biens, très-avantageusement cadastrés, payaient des impôts modérés; et, depuis le classement de ses différents clos, ses vignes, grâce à des soins constants, étaient devenues *la tête* du pays, mot technique en usage pour indiquer les vignobles qui donnent la première qualité de vin. Il aurait pu demander la croix de la Légion-d'Honneur.

Cet événement eut lieu en 1806. M. Grandet avait cinquante-sept ans, et sa femme environ trente-six. Une fille unique, fruit de leurs légitimes amours, était âgée de dix ans.

M. Grandet, que la Providence voulut sans doute consoler de sa disgrâce administrative, hérita successivement, pendant cette année, de madame de La Bertellière, mère de *madame Grandet, née de La Bertellière ;* puis du vieux monsieur La Bertellière, père de la défunte ; et encore de madame Gentillet, sa grand'mère du côté maternel : trois successions dont personne ne connut l'importance. L'avarice de ces trois vieillards était si passionnée, que depuis longtemps, ils entassaient leur argent pour pouvoir le contempler secrètement. Le vieux monsieur La Bertellière appelait un placement une prodigalité, trouvant de plus gros intérêts dans l'aspect de l'or que dans les bénéfices de l'usure. La ville de Saumur présuma donc la valeur des économies d'après les revenus des biens au soleil.

Alors, M. Grandet obtint ce nouveau titre de noblesse que notre manie d'égalité n'effacera jamais : il devint *le plus imposé* de l'arrondissement. Il exploitait cent quarante arpents de vignes, qui, dans les années plantureuses, lui donnaient mille à douze cents poinçons de vin. Il possédait treize métairies, une vieille abbaye dont il avait, par économie, muré les croisées, les ogives, les vitraux ; plus, cent vingt-sept arpents de prairies où croissaient trois mille peupliers plantés en 1793 ; enfin, la maison dans laquelle il demeurait, à lui.

Ainsi établissait-on sa fortune visible. Quant à ses capitaux, deux seules personnes pouvaient vaguement en présumer l'importance. L'une était M. Cruchot, notaire, chargé des placements usuraires de M. Grandet ; l'autre M. des Grassins, le plus riche banquier de Saumur, aux bénéfices duquel le vigneron participait à sa convenance et secrètement. Mais quoique le vieux Cruchot et M. des Grassins possédassent cette profonde discrétion qui engendre en province la confiance et la fortune, ils témoignaient publiquement à M. Grandet un si grand respect, que les observateurs pouvaient mesurer l'étendue des capitaux de l'ancien maire d'après la portée de l'obséquieuse considération dont il était l'objet.

Bref, il n'y avait dans Saumur personne qui ne fût persuadé que M. Grandet n'eût un trésor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or. Les avaricieux en avaient une sorte de certitude, en voyant les yeux du bonhomme, auxquels le métal jaune semblait avoir communiqué ses teintes. Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt aussi énorme, contracte nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux qui n'échappent point à ses coreligionnaires : ce langage secret forme en quelque sorte la *franc-maçonnerie* des passions.

M. Grandet inspirait donc l'estime respectueuse à laquelle avait droit un homme qui ne devait jamais rien à personne ; qui, vieux tonnelier, vieux vigneron, devinait, avec la précision d'un astronome quand il fallait fabriquer pour sa récolte mille poinçons ou seulement cinq cents ; qui ne manquait pas une seule spéculation, avait toujours des tonneaux à vendre, alors que le tonneau valait plus cher que la denrée à recueillir ; pouvait mettre sa vendange dans ses celliers et attendre le moment de livrer son poinçon à deux cents francs, quand les petits propriétaires donnaient le leur à cinq louis. Sa fameuse récolte de 1811, sagement serrée, lentement vendue, lui avait rapporté plus de deux cent quarante mille livres. Financièrement parlant, M. Grandet tenait du tigre et du boa. Il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus ; puis, il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus, et se couchait tranquillement, comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique.

Personne ne le voyait passer sans éprouver un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur. Chacun, dans Saumur, n'avait-il pas senti le déchirement poli de ses griffes d'acier ? à celui-ci, Me Cruchot avait procuré l'argent nécessaire à l'achat d'un domaine, mais à huit pour cent ; à celui-là, M. des Grassins avait escompté des traites, mais avec un effroyable prélèvement d'intérêts. Il s'écoulait peu de jours, sans que le nom de M. Grandet fût prononcé, soit au marché, soit pendant les soirées ou les conversations de la ville. Pour quelques personnes, la fortune du vieux vigneron était l'objet d'un orgueil patriotique. Aussi plus d'un négociant, plus d'un aubergiste, disait-il aux étrangers avec un certain contentement :

— Monsieur nous avons ici deux ou trois maisons millionnaires, mais quant à M. Grandet, *il ne connaît pas lui-même sa fortune.*

En 1816, les plus habiles calculateurs de Saumur estimaient les biens territoriaux du bonhomme à près de trois millions et demi. Mais comme, terme moyen, il avait dû tirer par an, depuis 1793 jusqu'en 1817, cent et quelques mille francs de ses propriétés, il était présumable qu'il possédait en argent une somme au moins égale à celle de ses biens-fonds. Aussi, lorsqu'après une partie de boston, ou quelque entretien sur les vignes, on venait à parler de M. Grandet, les gens capables disaient-ils :

— Le père Grandet..... le père Grandet doit avoir près de six millions.

— Vous êtes plus habile que je ne le suis ; je n'ai

jamais pu savoir le total, répondaient M. Cruchot ou M. des Grassins, s'ils entendaient ce propos.

Quelque Parisien parlait-il des Rotschild ou de M. Laffitte, les gens de Saumur demandaient s'ils étaient aussi riches que M. Grandet; et, quand le Parisien leur jetait en souriant une dédaigneuse affirmation, ils se regardaient en hochant la tête d'un air d'incrédulité.

Une aussi grande fortune couvrait d'un manteau d'or toutes les actions de cet homme. Si, d'abord, quelques particularités de sa vie donnèrent prise au ridicule, à la moquerie, la moquerie et le ridicule s'étaient usés. En ses moindres actes, M. Grandet avait pour lui l'autorité de *chose jugée*. Sa parole, son vêtement, ses gestes, le clignement de ses yeux, faisaient loi dans le pays, où, chacun l'ayant étudié comme un naturaliste étudie les effets de l'instinct chez les animaux, avait pu reconnaître, à la longue, la profonde et muette sagesse de ses plus légers mouvements.

— L'hiver sera rude! disait-on, le père Grandet a mis ses gants fourrés, il faut vendanger.

— M. Grandet prend beaucoup de merrain, il y aura du vin cette année.

M. Grandet n'achetait jamais ni viande ni pain. Ses fermiers lui apportaient, par semaine, une provision suffisante de chapons, de poulets, d'œufs, de beurre et de blé *de rente*. Il possédait un moulin, dont le meùnier devait, en sus du bail, venir chercher une certaine quantité de grains et lui en rapporter le son et la farine. La Grande Nanon, son unique servante, quoiqu'elle ne fût plus jeune, boulangeait elle-même tous les samedis le pain de la maison. M. Grandet s'était arrangé avec les maraîchers, ses locataires, pour qu'ils le fournissent de légumes. Quant aux fruits, il en récoltait une telle quantité qu'il en faisait vendre une grande partie au marché. Son bois de chauffage était coupé dans ses haies ou pris dans les vieilles truisses à moitié pourries dont il débarrassait le bord de ses champs. Ses fermiers le lui charroyaient en ville, tout débité, le rangeaient par complaisance dans son bûcher, et recevaient ses remercîments.

Ses seules dépenses connues étaient le pain bénit, la *toilette* de sa femme, celle de sa fille, et le payement de leurs chaises à l'église; la lumière, les gages de la Grande Nanon, l'étamage de ses casseroles, l'acquittement des impositions, les réparations de ses bâtiments, et les frais de ses exploitations. Il avait trois cents arpents de bois récemment achetés, mais il les faisait surveiller par le garde d'un voisin, auquel il promettait une indemnité. Depuis cette acquisition seulement, il mangeait du gibier.

Il parlait peu. Les manières de cet homme étaient fort simples. Généralement, il exprimait ses idées par de petites phrases sentencieuses, et dites d'une voix douce. Depuis la révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme bégayait d'une manière fatigante, aussitôt qu'il avait à discourir longuement ou à soutenir une discussion. Mais ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique, attribués à un défaut d'éducation, étaient affectés et seront suffisamment expliqués par quelques événements de cette histoire. D'ailleurs, quatre phrases exactes autant que des formules algébriques, lui servaient habituellement à embrasser, à résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce:

Je ne sais pas.

Je ne puis pas.

Je ne veux pas.

Nous verrons cela.

Il ne disait jamais ni *oui* ni *non*, et n'écrivait point.

Lui parlait-on, il écoutait froidement, se tenait le menton dans la main droite, en appuyant son coude droit sur le revers de la main gauche. Il se formait en toute affaire des opinions dont il ne revenait point. Il méditait longuement les moindres marchés, et quand, après une savante conversation, son adversaire lui avait livré le secret de ses prétentions, en croyant le tenir, il lui répondait:

— Je ne puis rien conclure sans avoir consulté ma femme.

Sa femme, qu'il avait réduite à un ilotisme complet, était en affaires son paravent le plus commode. Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner à dîner. Il ne faisait jamais de bruit, et semblait économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres par un respect constant de la propriété.

Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs.

Au physique, c'était un homme de cinq pieds, trapu, carré, ayant des mollets de douze pouces de circonférence, des rotules noueuses, et de larges épaules. Son visage était rond, tanné, marqué de petite-vérole. Son menton était droit, ses lèvres sans sinuosités, et ses dents blanches. Ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le vulgaire accorde au basilic. Son front, plein de rides transversales, ne manquait pas de protubérances significatives. Ses cheveux jaunâtres et grisonnants étaient *blanc et or*, disaient quelques jeunes gens, qui ne connaissaient pas la gravité d'une plaisanterie faite sur M. Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une loupe veinée que le vulgaire disait, non sans raison, pleine de malice. En somme, sa figure an-

nonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, et l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice, et sur le seul être qui lui fût réellement *de quelque chose*, sa fille, Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles en apparence, M. Grandet avait-il un caractère de bronze.

Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui, le voyait tel qu'il était depuis 1791. Il avait de forts souliers à cordons de cuir, des bas de laine drapés; portait une culotte courte de gros drap marron, à boucles d'argent; un gilet de velours à raies alternativement jaunes et puces, boutonné carrément; un large habit marron à grands pans, une cravate blanche et un chapeau de quaker. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois, et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau à la même place, par un geste méthodique.

Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage.

Six habitants seulement avaient le droit de venir dans sa maison.

Le plus considérable des trois premiers était le neveu de M. Cruchot. Depuis sa nomination de président au tribunal de première instance de Saumur, ce jeune homme avait joint au nom de Cruchot celui de Bonfons, et travaillait à faire prévaloir Bonfons sur Cruchot. Il signait déjà C. de Bonfons. Le plaideur assez mal avisé pour l'appeler M. le président Cruchot, s'apercevait bientôt à l'audience de sa sottise. Le magistrat protégeait ceux qui le nommaient M. le président, mais il favorisait de ses plus gracieux sourires les flatteurs qui lui disaient, M. de Bonfons. Monsieur le président était âgé de trente-trois ans, possédait le domaine de Bonfons (*Bonæ Fontis*), valant sept mille livres de rente, et attendait la succession de son oncle, le notaire, et de son oncle l'abbé Cruchot, dignitaire du chapitre de Saint-Martin de Tours, qui tous deux passaient pour être assez riches. Ces trois Cruchot, soutenus par bon nombre de cousins, et alliés à vingt maisons de la ville, formaient un parti, comme jadis à Florence les Pazzi; puis, comme les Pazzi, les Cruchot avaient leurs adversaires.

Madame des Grassins, mère d'un fils de vingt-trois ans, venait très-assidument faire la partie de madame Grandet, espérant marier *son cher Adolphe* avec mademoiselle Eugénie. M. des Grassins le banquier favorisait vigoureusement les manœuvres de sa femme par de constants services secrètement rendus au vieil avare, et arrivait toujours à temps sur le champ de bataille. Ces trois des Grassins avaient également leurs adhérents, leurs cousins, leurs alliés fidèles.

Du côté des Cruchot, l'abbé, le petit Talleyrand de la famille, bien appuyé par son frère le notaire, disputait vivement le terrain à la financière, et tentait de réserver le riche héritage à son neveu le président.

Ce combat secret entre les Cruchot et les des Grassins, dont Eugénie Grandet était le prix, occupait passionnément les diverses sociétés de Saumur.

Mademoiselle Grandet épousera-t-elle M. le président ou M. Adolphe des Grassins?

A ce problème les uns répondaient que M. Grandet ne donnerait sa fille ni à l'un ni à l'autre. L'ancien tonnelier rongé d'ambition cherchait, disaient-ils, pour gendre quelque pair de France, à qui deux cent mille livres de rente feraient accepter tous les tonneaux passés, présents et futurs des Grandet.

D'autres répondaient que M. et Mme des Grassins étaient nobles, puissamment riches, M. Adolphe un bien gentil cavalier, et qu'à moins d'avoir un neveu du pape dans sa manche, une alliance aussi convenable devait satisfaire *des gens de rien, un homme que tout Saumur avait vu la doloire en main, et qui, d'ailleurs, était bonnet rouge*. Les plus sensés faisaient observer que M. Cruchot de Bonfons avait ses entrées à toute heure au logis, tandis que son rival n'y était reçu que les dimanches. Ceux-ci soutenaient que madame des Grassins avait trop d'adresse pour ne pas réussir. Ceux-là répliquaient que l'abbé Cruchot était l'homme le plus insinuant du monde, et que, femme contre moine, la partie se trouvait égale.

— Ils sont manche à manche, disait un bel esprit de Saumur.

Les anciens du pays, plus instruits, prétendaient que les Grandet étaient trop avisés pour laisser sortir les biens de leur famille. Selon ces vieilles gens, mademoiselle Eugénie Grandet de Saumur serait mariée au fils de M. Grandet de Paris, riche marchand de vins en gros. A cela, les Cruchotins et les Grassinistes répondaient :

— D'abord, les deux frères ne se sont pas vus deux fois depuis trente ans. Puis M. Grandet de Paris a de hautes prétentions pour son fils. Il est maire d'un arrondissement, député, colonel de la garde nationale, juge au tribunal de commerce; il renie les Grandet de Saumur, et prétend s'allier à quelque famille ducale par la grâce de Napoléon.

Que ne disait-on pas d'une héritière dont on parlait à vingt lieues à la ronde et jusque dans les voitures publiques d'Angers à Blois inclusivement?

Au commencement de 1818, les Cruchotins remportèrent un avantage signalé sur les Grassinistes. La terre de Froidfond, remarquable par son parc,

son admirable château, ses fermes, rivière, étangs, forêts, et valant cinq millions, fut mise en vente par le jeune marquis de Froidfond, obligé de réaliser ses capitaux. Maître Cruchot, le président Cruchot, l'abbé Cruchot, aidés par leurs adhérents, surent empêcher la vente par petits lots. Le notaire conclut avec le jeune homme un marché d'or en lui persuadant qu'il y aurait des poursuites sans nombre à diriger contre les adjudicataires, avant de rentrer dans le prix des lots; qu'il valait mieux vendre à Grandet, homme solvable, et capable d'ailleurs de payer la terre en argent comptant. Alors la belle terre de Froidfond fut envoyée vers l'œsophage de M. Grandet, qui, au grand étonnement de Saumur, la paya, sous escompte, en or, après les formalités. Cette affaire eut du retentissement à Nantes et à Orléans.

M. Grandet alla voir son château par l'occasion d'une charrette qui y retournait. Après avoir jeté sur sa propriété le coup d'œil du maître, il revint à Saumur, certain d'avoir placé ses fonds *à cinq*, et conçut la magnifique pensée d'arrondir le marquisat de Froidfond en y réunissant ses biens. Puis, pour remplir de nouveau son trésor presque vide, il décida de couper *à blanc* ses bois, ses forêts, et d'exploiter les peupliers de ses prairies.

Il est maintenant facile de comprendre toute la valeur de ce mot : *la maison à M. Grandet*, cette maison pâle, froide, silencieuse, située en haut de la ville, et abritée par les ruines des remparts.

Les deux piliers et la voûte formant la baie de la porte avaient été, comme la maison, construits en *tufau*, pierre blanche particulière au littoral de la Loire, et si molle que sa durée moyenne est à peine de deux cents ans.

Les trous inégaux et nombreux que les intempéries du climat y avaient bizarrement pratiqués, donnaient au cintre et aux jambages de la baie l'apparence des pierres vermiculées de l'architecture française et quelque ressemblance avec le porche d'une geôle. Au-dessus du cintre régnait un bas-relief de pierre dure sculptée, représentant les quatre saisons, figures déjà rongées et toutes noires. Ce bas-relief était surmonté d'une plinthe saillante, sur laquelle s'élevaient plusieurs de ces végétations dues au hasard, des pariétaires jaunes, des liserons, des convolvulus, du plantin, et un petit cerisier assez haut déjà.

La porte, en chêne massif, brune, desséchée, fendue de toutes parts, frêle en apparence, était solidement maintenue par le système de ses boulons qui figuraient des dessins symétriques. Une grille carrée, petite, mais à barreaux serrés et rouges de rouille, occupait le milieu de la porte bâtarde et servait, pour ainsi dire, de motif à un marteau qui s'y rattachait par un anneau et frappait sur la tête grimaçante d'un maître clou. Ce marteau, de forme oblongue, était du genre de ceux que nos ancêtres nommaient des *jaquemarts*, il ressemblait à un gros point d'admiration. En l'examinant avec attention, un antiquaire y aurait retrouvé quelques indices de la figure essentiellement bouffonne qu'il représentait jadis, et qu'un long usage avait effacée.

Par la petite grille, destinée à reconnaître les amis, au temps des guerres civiles, les curieux pouvaient apercevoir, au fond d'une voûte obscure et verdâtre, quelques marches dégradées par lesquelles on montait dans un jardin que bornaient pittoresquement des murs épais, humides, pleins de suintements et de touffes d'arbustes malingres. Ces murs étaient ceux du rempart, sur lequel s'élevaient les jardins de quelques maisons voisines.

Au rez-de-chaussée de la maison, la pièce la plus considérable était une *salle* dont l'entrée se trouvait sous la voûte de la porte cochère. Peu de personnes connaissent l'importance d'une SALLE dans les petites villes de l'Anjou, de la Touraine et du Berry. La salle est à la fois l'antichambre, le salon, le cabinet, le boudoir, la salle à manger; elle est le théâtre de la vie domestique : là, le foyer commun; là, le coiffeur du quartier venait couper deux fois l'an les cheveux de M. Grandet; là, entraient les fermiers, le curé, le sous-préfet, le garçon meùnier.

Cette pièce, dont les deux croisées donnaient sur la rue, était planchéiée; des panneaux gris, à moulures antiques, la boisaient de haut en bas; son plafond se composait de poutres apparentes également peintes en gris, dont les entre-deux étaient remplis de blanc en bourre qui avait jauni.

Un vieux cartel de cuivre incrusté d'arabesques en écaille ornait le manteau de la cheminée en pierre blanche sculptée, sur lequel était une glace verdâtre dont les côtés, coupés en biseau pour en montrer l'épaisseur, reflétaient un filet de lumière le long d'un trumeau gothique en acier damasquiné. Les deux girandoles de cuivre doré qui décoraient chacun des coins de la cheminée étaient à deux fins : en enlevant les roses qui leur servaient de bobèches, et dont la maîtresse branche s'adaptait au piédestal de marbre bleuâtre agencé de vieux cuivre, ce piédestal formait un chandelier pour les petits jours.

Les siéges de forme antique étaient garnis en tapisserie représentant les fables de La Fontaine; mais il fallait le savoir pour en reconnaître les sujets, tant les couleurs passées et les figures criblées de reprises se voyaient difficilement. Aux quatre angles de cette salle, se trouvaient des encoignures, espèces de buffets terminés par de crasseuses étagères. Une vieille table à jouer, en marqueterie, dont le dessus faisait échiquier, était placée dans le tableau qui séparait les deux fenêtres. Au-dessus de

cette table, il y avait un baromètre ovale, à bordure noire, enjolivé par des rubans de bois doré, dont les mouches avaient si licencieusement abusé que la dorure en était un problème.

Sur la paroi opposée à la cheminée, deux portraits au pastel étaient censés représenter l'aïeul de madame Grandet, le vieux monsieur de La Bertellière, en lieutenant des gardes françaises, et défunte madame Gentillet en bergère.

Aux deux fenêtres, étaient drapés des rideaux en gros de Tours rouge, relevés par des cordons de soie à glands d'église. Cette luxueuse décoration, si peu en harmonie avec les habitudes de M. Grandet, avait été comprise dans l'achat de la maison, ainsi que le trumeau, le cartel, le meuble en tapisserie et les encoignures en bois de rose.

Dans la croisée la plus rapprochée de la porte se trouvait une chaise de paille dont les pieds étaient montés sur des patins, afin d'élever madame Grandet à une hauteur qui lui permît de voir les passants. Une travailleuse en bois de merisier déteint remplissait l'embrasure, et le petit fauteuil d'Eugénie Grandet était placé tout auprès.

Depuis quinze ans, toutes les journées de la mère et de la fille s'étaient paisiblement écoulées à cette place, dans un travail constant, à compter du mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Le premier de ce dernier mois, elles pouvaient prendre leur station d'hiver à la cheminée. Ce jour-là seulement, M. Grandet permettait qu'on allumât du feu dans la salle, et il le faisait éteindre au trente mars, sans avoir égard ni aux premiers froids du printemps, ni à ceux de l'automne. Une chaufferette, entretenue avec la braise provenant du feu de la cuisine que la Grande Nanon leur réservait en usant d'adresse, aidait madame et mademoiselle Grandet à passer les matinées ou les soirées les plus fraîches des mois d'avril et d'octobre.

La mère et la fille entretenaient tout le linge de la maison, et employaient si consciencieusement leurs journées à ce véritable labeur d'ouvrière, que si Eugénie voulait broder une collerette à sa mère, elle était forcée de prendre sur ses heures de sommeil en trichant M. Grandet pour avoir de la lumière. Depuis longtemps, l'avare distribuait la chandelle à sa fille et à la Grande Nanon, de même qu'il distribuait, dès le matin, le pain et les denrées nécessaires à la consommation journalière.

La Grande Nanon était peut-être la seule créature humaine capable d'accepter le despotisme de son maître. Toute la ville l'enviait à M. et Mme Grandet. La Grande Nanon, ainsi nommée à cause de sa taille haute de cinq pieds huit pouces, appartenait à M. Grandet depuis trente-cinq ans. Quoiqu'elle n'eût que soixante livres de gages, elle passait pour une de plus riches servantes de Saumur. Ces soixante livres accumulées depuis trente-cinq ans lui avaient permis de placer récemment quatre mille livres en viager chez Me Cruchot. Ce résultat des longues et persistantes économies de la Grande Nanon parut gigantesque. Chaque servante, voyant à la pauvre sexagénaire du pain pour ses vieux jours, en était jalouse sans penser au dur servage par lequel il avait été acquis.

A l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer chez personne, tant sa figure semblait repoussante, et certes ce sentiment était bien injuste : sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier de la garde ; mais, en tout, il faut, dit-on, l'à-propos. Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, et, animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien, elle y chercha du service.

Le père Grandet pensait alors à se marier, et voulait déjà monter son ménage. Il avisa cette fille rebutée de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualité de tonnelier, il devina tout le parti qu'on pouvait tirer d'une créature femelle taillée en Hercule, plantée sur ses pieds comme un chêne de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier, et une probité vigoureuse comme l'était son intacte vertu. Ni les verrues dont ce visage martial était orné, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon n'épouvantèrent le tonnelier, qui se trouvait encore dans l'âge où le cœur tressaille. Alors il vêtit, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages et l'employa sans trop la rudoyer.

En se voyant ainsi accueillie, la Grande Nanon pleura secrètement de joie, et s'attacha sincèrement au tonnelier, qui d'ailleurs l'exploita féodalement. Nanon faisait tout : elle faisait la cuisine, elle faisait les buées, elle allait laver le linge à la Loire, le rapportait sur ses épaules ; elle se levait au jour, se couchait tard, faisait à manger à tous les vendangeurs pendant les récoltes, surveillait les halleboteurs, défendait, comme un chien fidèle, le bien de son maître, et, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obéissait sans murmure à ses fantaisies les plus saugrenues.

Lors de la fameuse année de 1811, après vingt ans de service, M. Grandet résolut de donner sa vieille montre à Nanon, seul présent qu'elle en reçut jamais. Quoiqu'il lui abandonnât ses vieux souliers (elle pouvait les mettre), il est impossible de considérer le profit trimestriel des vieux souliers de M. Grandet comme un cadeau, tant ils étaient usés. La nécessité rendit cette pauvre fille si avare, que M. Grandet avait fini par l'aimer comme on aime un

chien, et Nanon s'était laissé mettre au cou un collier garni de pointes dont elle supportait patiemment les piqûres.

Si M. Grandet coupait le pain avec un peu trop de parcimonie, elle ne s'en plaignait pas. Elle participait gaîment aux profits hygiéniques que procurait le régime sévère de la maison, où jamais personne n'était malade. Puis la Nanon faisait partie de la famille; elle riait quand riait M. Grandet, s'attristait, gelait, se chauffait, travaillait avec lui. Que de douces compensations dans cette égalité! Jamais le maître n'avait reproché à la servante ni l'halleberge ou la pêche de vigne, ni les prunes ou les brugnons mangés sous l'arbre.

— Allons, régale-toi, Nanon! lui disait-il dans les années où les branches pliaient sous les fruits que les fermiers étaient obligés de donner aux cochons.

Pour une fille des champs qui, dans sa jeunesse, n'avait récolté que de mauvais traitements, pour une pauvresse recueillie par charité, le rire équivoque du père Grandet était un vrai rayon de soleil. D'ailleurs le cœur simple, la tête étroite de Nanon ne pouvaient contenir qu'un sentiment et une idée. Depuis trente-cinq ans, elle se voyait toujours arrivant devant le chantier du père Grandet, pieds nus, en haillons, et entendait toujours le tonnelier lui disant :

— Que voulez-vous, la belle?

Et sa reconnaissance était toujours jeune.

Quelquefois M. Grandet, songeant que cette pauvre créature n'avait jamais entendu le moindre mot flatteur, ignorait tous les sentiments doux que la femme inspire, et devait comparaître un jour devant Dieu plus chaste que ne l'était la Vierge Marie elle-même; Grandet, saisi de pitié, disait :

— Cette pauvre Nanon!

Son mot, *cette pauvre Nanon*, était toujours suivi d'un regard indéfinissable que lui jetait la vieille servante. Ce mot dit de temps à autre formait depuis longtemps une chaîne d'amitié non interrompue, et à laquelle chaque exclamation ajoutait un chaînon. Cette pitié, placée au cœur de M. Grandet, et prise toute en gré par sa vieille fille, avait je ne sais quoi d'horrible. Cette atroce pitié, qui réveillait mille plaisirs au cœur de l'avare, était pour Nanon toute sa somme de bonheur. Qui ne dira pas aussi : *pauvre Nanon!* Dieu reconnaîtra ses anges aux inflexions de leur voix, et à leurs mystérieux regrets.

Il y avait dans Saumur une grande quantité de ménages où les domestiques étaient mieux traités, mais où les maîtres n'en recevaient néanmoins aucun contentement. De là cette autre phrase :

— Qu'est-ce que les Grandet font donc à leur grande Nanon pour qu'elle leur soit si attachée? Elle passerait dans le feu pour eux.

Sa cuisine, dont les fenêtres grillées donnaient sur la cour, était toujours propre, nette, froide, véritable cuisine d'avare, où rien ne devait se perdre. Quand Nanon avait lavé sa vaisselle, serré les restes du dîner, éteint son feu, elle quittait sa cuisine, séparée de la salle par un couloir, et venait filer du chanvre auprès de ses maîtres. Une seule chandelle suffisait à la famille pour la soirée. La servante couchait au fond de ce couloir, dans un bouge éclairé par un jour de souffrance. Sa robuste santé lui permettait d'habiter impunément cette espèce de trou, d'où elle pouvait entendre le moindre bruit, par le silence profond qui régnait nuit et jour dans la maison. Elle devait, comme un dogue chargé de la police, ne dormir que d'une oreille et reposer en veillant.

La description des autres portions du logis se trouvera liée aux événements de cette histoire; mais d'ailleurs le croquis de la salle, où éclatait tout le luxe du ménage, peut faire soupçonner par avance la nudité des étages supérieurs.

En 1819, vers le commencement de la soirée, le 17 novembre, la Grande Nanon alluma du feu pour la première fois. L'automne avait été très-beau. Ce jour était un jour de fête bien connu des Cruchotins et des Grassinistes. Aussi les six antagonistes se préparaient-ils à venir armés de toutes pièces, pour se rencontrer dans la salle et s'y surpasser en preuves d'amitié.

Le matin, tout Saumur avait vu Mme et Mlle Grandet, accompagnées de Nanon, se rendre à l'église paroissiale pour y entendre la messe, et chacun se souvint que ce jour était l'anniversaire de la naissance de mademoiselle Eugénie. Aussi, calculant l'heure où le dîner devait finir, maître Cruchot, l'abbé Cruchot, et M. C. de Bonfons, s'empressaient-ils d'arriver avant les des Grassins pour fêter mademoiselle Grandet. Tous trois apportaient d'énormes bouquets, cueillis dans leurs petites serres. La queue des fleurs que le président voulait présenter était ingénieusement enveloppée d'un ruban de satin blanc, orné de franges d'or.

Le matin, M. Grandet, suivant sa coutume pour les jours mémorables de la naissance et de la fête d'Eugénie, était venu la surprendre au lit et lui avait solennellement offert son présent paternel, consistant depuis treize années en un double napoléon d'or. Madame Grandet donnait ordinairement à sa fille une robe d'hiver ou d'été, selon la circonstance.

Ces deux robes, les quatre napoléons et deux autres pièces d'or qu'elle récoltait au premier jour de l'an et à la fête de son père, lui composaient un petit revenu de cent écus environ, que M. Grandet aimait à lui voir entasser. N'était-ce pas mettre son argent d'une caisse dans une autre, et pour ainsi dire élever

à la brochette l'avarice de son héritière à laquelle il demandait parfois compte de son trésor, autrefois grossi par les La Bertellière, en lui disant :

— Ce sera ton *douzain* de mariage.

Le *douzain* est un antique usage encore en vigueur et saintement conservé dans quelques pays situés au centre de la France. En Berry, en Anjou, quand une jeune fille se marie, sa famille ou celle de l'époux doit lui donner une bourse où se trouvent, suivant les fortunes, douze pièces ou douze douzaines de pièces ou douze cents pièces d'argent ou d'or. La plus pauvre des bergères ne se marierait pas sans son douzain, ne fût-il composé que de gros sous. On parle à Issoudun de je ne sais quel douzain offert à une riche héritière, et qui contenait cent quarante-quatre portugaises d'or. Le pape Clément, oncle de Catherine de Médicis, lui fit présent, en la mariant à Henri II, d'une douzaine de médailles d'or antiques de la plus grande valeur.

Pendant le dîner, le père, tout joyeux de voir son Eugénie plus belle dans une robe neuve, s'était écrié :

—Puisque c'est la fête d'Eugénie, faisons du feu! ce sera de bon augure.

— Mademoiselle se mariera dans l'année, c'est sûr! dit la Grande Nanon en remportant les restes d'une oie, le faisan des tonneliers.

— Je ne vois point de partis pour elle à Saumur! répondit madame Grandet, en regardant son mari d'un air timide, qui, vu son âge, annonçait l'entière servitude conjugale sous laquelle gémissait la pauvre femme.

M. Grandet contempla sa fille, et s'écria gaîment :

— Elle a vingt-trois ans aujourd'hui, l'enfant! il faudra s'en occuper bientôt.

Eugénie et sa mère se jetèrent silencieusement un coup d'œil d'intelligence.

Madame Grandet était une femme sèche et maigre, jaune comme un coing, gauche, lente ; une de ces femmes qui semblent faites pour être tyrannisées. Elle avait de gros os, un gros nez, un gros front, de gros yeux, et offrait, au premier aspect, une vague ressemblance avec ces fruits cotonneux qui n'ont plus ni saveur ni suc. Ses dents étaient noires et rares, sa bouche était ridée, et son menton affectait la forme dite en galoche. C'était une excellente femme, et née *de la Bertellière*. L'abbé Cruchot savait trouver quelques occasions de lui dire qu'elle n'avait pas été *trop mal*, et elle le croyait. Une douceur angélique, une résignation d'insecte tourmenté par des enfants, une piété rare, une inaltérable égalité d'âme, un bon cœur, la faisaient universellement plaindre et respecter.

Son mari ne lui donnait jamais plus de six francs à la fois pour ses menues dépenses. Quoique ridicule en apparence, cette femme qui, par sa dot et ses successions, avait apporté au père Grandet plus de trois cent mille francs, s'était toujours sentie si profondément humiliée d'une dépendance et d'un ilotisme contre lequel la douceur de son âme lui interdisait de se révolter, qu'elle n'avait jamais demandé un sou, ni fait une observation sur les actes que Mᵉ Cruchot lui présentait à signer. Cette fierté sotte, secrète, cette noblesse d'âme constamment méconnue et blessée par M. Grandet, dominait la conduite de cette femme.

Elle mettait constamment une robe de levantine verdâtre, qu'elle s'était accoutumée à faire durer près d'une année, portait un grand fichu de cotonnade blanche, un chapeau de paille cousue, et gardait presque toujours un tablier de taffetas noir. Sortant peu du logis, elle usait peu de souliers. Bref, elle ne voulait jamais rien pour elle.

Aussi, M. Grandet, saisi parfois d'un remords en se rappelant le long temps écoulé depuis le jour où il avait donné six francs à sa femme, stipulait-il toujours *des épingles* pour elle, en vendant ses récoltes de l'année. Les quatre ou cinq louis offerts par le Hollandais ou le Belge acquéreur de la vendange Grandet, formaient le plus clair des revenus annuels de Mᵐᵉ Grandet.

Mais, quand elle avait reçu ses cinq louis, son mari lui disait souvent, comme si leur bourse était commune :

— As-tu quelques sous à me prêter?

Et la pauvre femme, heureuse de pouvoir faire quelque chose pour un homme que son confesseur lui représentait comme son seigneur et maître, lui rendait, dans le courant de l'hiver, quelques écus sur l'argent des épingles.

Lorsque M. Grandet tirait de sa poche la pièce de cent sous allouée par mois pour les menues dépenses, le fil, les aiguilles, et la *toilette* de sa fille, il ne manquait jamais, après avoir boutonné son gousset, de dire à sa femme :

— Et toi, la mère, veux-tu quelque chose ?

— Mon ami, répondait madame Grandet animée par un sentiment de dignité maternelle, nous verrons cela.

Mais c'était de la sublimité perdue; M. Grandet se croyait très-généreux envers sa femme. Les philosophes qui rencontrent des Nanon, des madame Grandet, des Eugénie, ne sont-ils pas en droit de trouver que l'ironie est le fond du caractère de la Providence ?

Après ce dîner, où, pour la première fois, il fut question du mariage d'Eugénie, Nanon, ayant fait le feu, alla chercher une bouteille de cassis dans la chambre de M. Grandet, et manqua de tomber en descendant.

— Grande bête, lui dit son maître, est-ce que tu le laisserais choir comme une autre, toi?

— Monsieur, c'est cette marche de votre escalier qui ne tient pas.

— Elle a raison, dit madame Grandet. Vous auriez dû la faire raccommoder depuis longtemps. Hier, Eugénie a failli se fouler le pied.

— Tiens, dit M. Grandet à Nanon, en la voyant toute pâle, puisque c'est la naissance d'Eugénie, et que tu as manqué de tomber, prends un petit verre de cassis.

— Ma foi, je l'ai bien gagné, dit Nanon. A ma place, il y a bien des gens qui auraient cassé la bouteille; mais je me serais plutôt cassé le coude pour la tenir en l'air.

— Cette pauvre Nanon! dit M. Grandet en lui versant le cassis.

— T'es-tu fait mal? lui dit Eugénie en la regardant avec intérêt.

— Non, puisque je me suis retenue en me fichant sur mes reins.

— Eh bien, puisque c'est la naissance d'Eugénie, dit M. Grandet, je vais vous raccommoder votre marche. Vous ne savez pas, vous autres, mettre le pied dans le coin, à l'endroit où elle est encore solide.

M. Grandet prit la chandelle, laissa sa femme, sa fille et sa servante, sans autre lumière que celle du foyer qui jetait de vives flammes, et alla chercher dans le fournil des planches, des clous et ses outils.

— Faut-il vous aider? lui cria Nanon, en l'entendant frapper dans l'escalier.

— Non, non! ça me connaît, répondit l'ancien tonnelier.

Au moment où M. Grandet raccommodait lui-même son escalier vermoulu, et sifflait à tue-tête en souvenir de ses jeunes années, les trois Cruchot frappèrent à la porte.

— C'est-y vous, monsieur Cruchot? demanda Nanon, en regardant par la petite grille.

— Oui, répondit le président.

Nanon ouvrit la porte, et la lueur du foyer, qui se reflétait sur la voûte, permit aux trois Cruchot d'apercevoir l'entrée de la salle.

— Ah, vous êtes les fêteux! leur dit Nanon, en sentant les fleurs.

— Excusez, messieurs, cria Grandet en reconnaissant la voix de ses amis, je suis à vous! Je ne suis pas fier, je rafistole une marche de mon escalier.

— Faites, faites, monsieur Grandet, *Charbonnier est Maire chez lui*, dit sentencieusement le président en riant tout seul de son allusion que personne ne comprit.

Madame et mademoiselle Grandet se levèrent. Alors le président, profitant de l'obscurité, dit à Eugénie :

— Me permettez-vous, mademoiselle, de vous souhaiter, aujourd'hui que vous venez de naître, une suite d'années heureuses, et la continuation de la santé dont vous jouissez?

Il lui donna un gros bouquet de fleurs rares à Saumur, puis la serrant par les coudes, il l'embrassa des deux côtés du cou, avec une amplitude et une complaisance qui rendirent Eugénie honteuse. Le président, qui ressemblait à un grand clou rouillé, croyait *faire sa cour.*

— Ne vous gênez pas, dit M. Grandet en rentrant. Comme vous y allez, les jours de fête, monsieur le président!

— Mais, avec mademoiselle, répondit l'abbé Cruchot en offrant son bouquet, tous les jours seraient pour mon neveu des jours de fête.

Et il baisa la main d'Eugénie.

Quant à maître Cruchot, il embrassa la jeune fille tout bonnement sur les deux joues, et dit :

Comme ça nous pousse, ça! Tous les ans douze mois.

En replaçant la lumière devant le cartel, M. Grandet, qui ne quittait jamais une plaisanterie et la répétait à satiété, quand elle lui semblait drôle, dit :

— Puisque c'est la fête d'Eugénie, allumons les flambeaux!

Il ôta soigneusement les branches des candelabres, mit la bobêche à chaque piédestal, prit des mains de Nanon une chandelle neuve, entortillée d'un bout de papier, la ficha dans le trou, l'assura, l'alluma, et vint s'asseoir à côté de sa femme, en regardant alternativement ses amis, sa fille et les deux chandelles.

L'abbé Cruchot, petit homme dodu, grassouillet, à perruque rousse et plate, à figure de vieille femme joueuse, dit en avançant ses pieds bien chaussés de forts souliers à agrafes d'argent :

— Les des Grassins ne sont pas venus?

— Pas encore, dit M. Grandet.

— Mais, doivent-ils venir? demanda le vieux notaire, en faisant grimacer sa face trouée comme une écumoire.

— Je le crois, répondit madame Grandet.

— Vos vendanges sont-elles finies? demanda le président de Bonfons à M. Grandet.

— Partout, lui dit le vieux vigneron, en se levant pour se promener de long en long dans la salle, et se haussant le thorax par un mouvement plein d'orgueil comme son mot : *partout.*

Alors, par la porte du couloir qui allait à la cuisine, il vit la Grande Nanon, assise à son feu, ayant

une lumière et se préparant à filer là, pour ne pas se mêler à la fête.

— Nanon, dit-il en s'avançant dans le couloir, veux-tu bien éteindre ton feu, ta lumière, et venir avec nous! Pardieu, la salle est assez grande pour nous tous.

— Mais, monsieur, vous aurez du beau monde!

— Ne les vaux-tu pas bien? ils sont de la côte d'Adam tout comme toi!

M. Grandet revint vers le président, et lui dit:

— Avez-vous vendu votre récolte?

— Non, ma foi, je la garde. Si maintenant le vin est bon, dans deux ans il sera meilleur. Tous les propriétaires, vous le savez bien, se sont juré de tenir les prix convenus, et cette année les Belges ne l'emporteront pas sur nous. S'ils s'en vont, eh bien, ils reviendront.

— Oui, mais tenons-nous bien, dit M. Grandet d'un ton qui fit frémir le président.

— Serait-il en marché? pensa le Cruchot.

En ce moment, un coup de marteau annonça la famille des Grassins, et leur arrivée interrompit une conversation commencée entre madame Grandet et l'abbé Cruchot.

Madame des Grassins était une de ces petites femmes vives, dodues, blanches et roses, qui, grâce au régime claustral des provinces et aux habitudes d'une vie vertueuse, se sont conservées jeunes encore à quarante ans. Elles sont comme ces dernières roses de l'arrière-saison, dont la vue fait plaisir, mais dont les pétales ont je ne sais quelle froideur, et dont le parfum s'affaiblit. Elle se mettait assez bien, faisait venir ses modes de Paris, donnait le ton à la ville de Saumur, et avait des soirées.

Son mari, ancien quartier-maître dans la garde impériale, grièvement blessé à Austerlitz et retraité, conservait, malgré sa considération pour M. Grandet, l'apparente franchise des militaires.

— Bonjour, Grandet! dit-il au vigneron, en lui tendant la main, et affectant une sorte de supériorité sous laquelle il écrasait toujours les Cruchot.

— Mademoiselle, dit-il à Eugénie, après avoir salué madame Grandet, vous êtes toujours belle et sage; je ne sais en vérité ce que l'on peut vous souhaiter.

Puis il présenta une petite caisse que son domestique portait, et qui contenait une bruyère du Cap, fleur nouvellement apportée en Europe et fort rare.

Madame des Grassins embrassa très-affectueusement Eugénie en lui prenant la main, et lui dit:

— Adolphe s'est chargé de vous présenter mon petit souvenir.

Alors, un grand jeune homme blond, pâle et frêle, ayant d'assez bonnes façons, timide en apparence, mais qui venait de dépenser à Paris, où il était allé faire son droit, huit ou dix mille francs en sus de sa pension, s'avança vers Eugénie, l'embrassa sur les deux joues, et lui offrit une boîte à ouvrage dont tous les ustensiles étaient en vermeil, véritable marchandise de pacotille, malgré l'écusson sur lequel un E. G. gothique, assez bien gravé, pouvait faire croire à une façon très-soignée.

Néanmoins, en l'ouvrant, Eugénie eut une de ces joies inespérées et complètes qui font rougir, tressaillir, trembler d'aise les jeunes filles. Elle tourna les yeux sur son père, comme pour savoir s'il lui était permis d'accepter, et M. Grandet dit un « *prends, ma fille !* » dont aucun acteur ne devinerait l'accent.

Les trois Cruchot restèrent stupéfaits en voyant le regard joyeux et animé lancé sur Adolphe des Grassins par l'héritière, à qui de semblables richesses parurent inouïes. M. des Grassins offrit à M. Grandet une prise de tabac, en saisit une, secoua les grains tombés sur le ruban de la Légion-d'Honneur attaché à la boutonnière de son habit bleu, puis il regarda les Cruchot d'un air qui semblait dire:

— Parez-moi cette botte-là!

Madame des Grassins jeta les yeux sur les bocaux bleus où étaient les bouquets des Cruchot, en cherchant leurs cadeaux avec la bonne foi jouée d'une femme moqueuse. Alors, dans cette conjoncture délicate, l'abbé Cruchot laissa la société s'asseoir en cercle devant le feu, alla se promener au fond de la salle avec M. Grandet; puis, quand ils furent dans l'embrasure de la fenêtre la plus éloignée des Grassins:

— Ces gens-là, lui dit-il à l'oreille jettent l'argent par les fenêtres.

— Qu'est-ce que cela fait, s'il rentre dans la cave? répliqua le vigneron.

— Si vous vouliez donner des ciseaux d'or à votre fille, vous en auriez bien le moyen, dit l'abbé.

— Je lui donne mieux que des ciseaux! répondit Grandet.

— Mon neveu est une cruche pensa l'abbé, en regardant le président dont les cheveux ébouriffés ajoutaient encore à la mauvaise grâce de sa physionomie brune. Ne pouvait-il pas inventer une petite bêtise qui eût du prix?

— Nous allons faire votre partie, madame Grandet, dit madame des Grassins.

— Mais nous sommes tous réunis, *nous pouvons* deux tables...

— Puisque c'est la fête d'Eugénie, faites votre loto général, dit M. Grandet; ces deux enfants en seront.

Et l'ancien tonnelier, qui ne jouait jamais à aucun jeu, montra sa fille et Adolphe.

— Allons, Nanon, mets les tables.

— Nous allons vous aider, *mademoiselle Nanon !* dit gaîment madame des Grassins, toute joyeuse de la joie qu'elle avait faite à Eugénie.

— Je n'ai jamais de ma vie été si contente, lui dit l'héritière. Je n'ai rien vu de si joli, nulle part.

— C'est Adolphe qui l'a rapportée de Paris et qui l'a choisie, lui dit madame des Grassins à l'oreille.

— Va, va ton train, damnée intrigante ! se disait le président, si tu es jamais en procès, toi ou ton mari, votre affaire ne sera jamais bonne...

Le notaire, assis dans son coin, regardait l'abbé d'un air calme en se disant :

— Les des Grassins ont beau faire, ma fortune, celle de mon frère et celle de mon neveu montent en somme à onze cent mille francs. Si des Grassins en a moitié, c'est tout le bout du monde. Or il a une fille. Ils peuvent offrir ce qu'ils voudront! Héritière et cadeaux, tout sera pour nous un jour.

A huit heures et demie du soir, deux tables étaient dressées. La jolie madame des Grassins avait réussi à mettre son fils à côté d'Eugénie. Les acteurs de cette scène pleine d'intérêt, quoique vulgaire en apparence, munis de cartons bariolés, chiffrés, et de jetons en verre bleu, semblaient écouter les plaisanteries du vieux notaire, qui ne tirait pas un numéro sans faire une remarque ; mais tous pensaient aux millions de M. Grandet.

Le vieux tonnelier contemplait vaniteusement les plumes roses, la toilette fraîche de madame des Grassins, la tête martiale du banquier, celle d'Adolphe, le président, l'abbé, le notaire, et se disait intérieurement :

— Ils sont là pour mes écus ! Ils viennent s'ennuyer ici pour ma fille, et ma fille ne sera ni pour les uns ni pour les autres ! Ce sont mes harpons !

Cette gaîté de famille, dans ce vieux salon gris, mal éclairé par deux chandelles ; ces rires, que la Grande Nanon accompagnait du bruit de son rouet, et qui n'étaient sincères que sur les lèvres d'Eugénie ou de sa mère, cette petitesse jointe à de si grands intérêts ; cette jeune fille qui, semblable à ces oiseaux pourchassés, victimes du haut prix auquel on les met et qu'ils ignorent, se trouvait traquée, serrée par des preuves d'amitié dont elle était la dupe, tout cela contribuait à rendre cette scène tristement comique. C'était d'ailleurs une scène de tous les temps et de tous les lieux, mais ramenée à sa plus simple expression ; la figure de M. Grandet exploitant le faux attachement de deux familles, et en tirant d'énormes profits, dominait ce drame et l'éclairait. N'était-ce pas le seul dieu moderne auquel on ait foi, l'argent dans toute sa puissance, intronisé sur une seule physionomie?

Les doux sentiments de la vie n'occupaient là qu'une place secondaire, ils animaient trois cœurs purs, ceux de Nanon, d'Eugénie et de sa mère. Encore, que d'ignorance dans leur naïveté ! Eugénie et sa mère ne savaient rien de la fortune de Grandet. Elles n'estimaient les choses de la vie qu'à la lueur de leurs pâles idées, et ne prisaient ni méprisaient l'argent ; elles étaient accoutumées à s'en passer. Leurs sentiments, froissés à leur insu, mais vivaces, le secret de leur existence, en faisaient des exceptions curieuses dans cette réunion de gens dont la vie était purement matérielle. Affreuse condition de l'homme ! il n'y a pas un de ses bonheurs qui ne vienne d'une ignorance quelconque.

Au moment où madame Grandet gagnait un lot de seize sous, le plus considérable qui eût jamais été pointé dans cette salle, et que la Grande Nanon riait d'aise en voyant Madame empocher cette riche somme, un coup de marteau retentit à la porte de la maison, et fit un si grand tapage que les femmes sautèrent sur leur chaise.

— Ce n'est pas un homme de Saumur qui frappe ainsi ! dit le notaire.

— Peut-on cogner comme ça ! dit Nanon. Veulent-ils casser notre porte ?

— Qui diable est-ce? s'écria M. Grandet.

Nanon prit une des deux chandelles, et alla ouvrir accompagnée de M. Grandet.

— Grandet ! Grandet ! s'écria sa femme, qui, poussée par un vague sentiment de peur, s'élança vers la porte de la salle.

Tous les joueurs se regardèrent.

— Si nous y allions ? dit M. des Grassins. Ce coup de marteau me paraît malveillant.

A peine fut-il permis à M. des Grassins d'apercevoir la figure du jeune homme accompagné du facteur des messageries qui portait deux malles énormes et traînait des sacs de nuit. M. Grandet se retourna brusquement vers sa femme et lui dit :

— Madame Grandet, allez à votre loto. Laissez-moi m'entendre avec monsieur.....

Puis il tira vivement la porte de la salle où les joueurs agités reprirent leurs places, mais sans continuer le jeu.

— Est-ce quelqu'un de Saumur, monsieur des Grassins ? lui dit sa femme.

— Non, c'est un voyageur.

— Il ne peut venir que de Paris. Et, en effet, dit le notaire, en tirant sa vieille montre, épaisse de deux doigts, et qui ressemblait à un vaisseau hollandais, il est *neuffe-s-heures*. Peste ! la diligence du grand bureau n'est jamais en retard.

— Et ce monsieur est-il jeune ? demanda l'abbé Cruchot.

— Oui, répondit M. des Grassins. Il apporte des paquets qui doivent peser au moins trois cents kilos.

— Nanon ne revient pas, dit Eugénie.

— Ce ne peut être qu'un de vos parents, dit le président.

— Faisons les mises, s'écria doucement madame Grandet. A sa voix j'ai vu que monsieur Grandet était contrarié, peut-être ne serait-il pas content de s'apercevoir que nous parlons de ses affaires.

— Mademoiselle, dit Adolphe à sa voisine, ce sera sans doute votre cousin Grandet, un bien joli jeune homme que j'ai vu au bal de monsieur le maréchal Oud...

Adolphe ne continua pas, sa mère lui marcha sur le pied, puis, en lui demandant à haute voix deux sous pour sa mise :

— Veux-tu te taire, grand nigaud! lui dit-elle à l'oreille.

En ce moment, M. Grandet rentra sans la Grande Nanon, dont le pas et celui du facteur retentirent dans les escaliers. Il était suivi du voyageur qui, depuis quelques instants, excitait tant de curiosité, préoccupait si vivement les imaginations, que son arrivée en ce logis et sa chute au milieu de ce monde ne peut être comparée qu'à celle d'un colimaçon dans une ruche, ou à l'introduction d'un paon dans quelque obscure basse-cour de village.

— Asseyez-vous auprès du feu, lui dit M. Grandet.

Mais avant de s'asseoir, le jeune étranger salua très-gracieusement l'assemblée. Les hommes se levèrent pour répondre par une inclination polie, et les femmes lui firent une révérence cérémonieuse.

— Vous avez sans doute froid, monsieur, dit madame Grandet, vous arrivez peut-être de...

— Voilà bien les femmes! dit le vieux vigneron en quittant la lecture d'une lettre qu'il tenait à la main; laissez donc monsieur se reposer.

— Mais, mon père, monsieur a peut-être besoin de quelque chose, dit Eugénie.

— Il a une langue, répondit sévèrement le vigneron.

L'inconnu fut seul surpris de cette scène. Les autres personnes étaient faites aux façons despotiques du bonhomme. Néanmoins, quand ces deux demandes et ces deux réponses furent échangées, l'inconnu se leva, présenta le dos au feu, leva l'un de ses pieds pour échauffer la semelle de ses bottes et dit à Eugénie :

— Ma cousine, je vous remercie, j'ai dîné à Tours.

— Et, ajouta-t-il en regardant M. Grandet, je n'ai besoin de rien, je ne suis même point fatigué.

— Monsieur vient de la capitale? demanda madame des Grassins.

M. Charles (ainsi se nommait le fils de M. Grandet de Paris), s'entendant interpeller, prit un petit lorgnon suspendu par une chaîne à son col; puis il l'appliqua sur son œil droit pour examiner ce qu'il y avait sur la table et les personnes qui y étaient assises, lorgna fort impertinemment madame des Grassins et lui dit, après avoir tout vu : — Oui, madame.

— Vous jouez au loto, ma tante? ajouta-t-il; je vous en prie, continuez votre jeu, il est bien trop amusant pour le quitter...

— J'étais sûre que c'était le cousin, pensait madame des Grassins en lui jetant de petites œillades.

— Quarante-sept! cria le vieux abbé. Marquez donc, madame des Grassins, n'est-ce pas votre numéro?

M. des Grassins, mit un jeton sur le carton de sa femme, qui, saisie par de tristes pressentiments, observa tour à tour le cousin de Paris et Eugénie, sans songer au loto. De temps à autre, la jeune héritière lança de furtifs regards à son cousin, et la femme du banquier put facilement y découvrir un *crescendo* d'étonnement ou de curiosité.

LE COUSIN DE PARIS.

M. Charles Grandet, beau jeune homme de vingt-deux ans, produisait en ce moment un singulier contraste avec les provinciaux qui l'entouraient, que déjà ses manières aristocratiques révoltaient passablement, et que tous étudiaient pour s'en moquer. Ceci veut une explication.

A vingt-deux ans, les jeunes gens sont encore assez voisins de l'enfance pour se laisser aller à des enfantillages. Aussi, peut-être, sur cent d'entre eux, s'en rencontrerait-il bien quatre-vingt-dix-neuf qui se seraient conduits comme se conduisait Charles Grandet, fémininement, coquettement. Quelques jours avant cette soirée, son père lui avait dit qu'il comptait l'envoyer pour quelques mois chez son frère de Saumur. Peut-être M. Grandet de Paris pensait-il à Eugénie. Charles, qui, pour la première fois, allait habiter la province, eut la pensée d'y paraître avec la supériorité d'un jeune homme à la mode, de désespérer l'arrondissement par son luxe, d'y faire époque, et d'y importer les inventions de la vie parisienne. Enfin, pour tout exprimer d'un mot, il voulait passer à Saumur plus de temps à se brosser les ongles qu'il n'en mettait à Paris, et y affecter l'excessive recherche de mise que parfois un jeune homme élégant abandonne pour une négligence qui ne manque pas de grâce.

Charles emporta donc le plus joli costume de chasse, le plus joli fusil, le plus joli couteau, la plus jolie gaîne de Paris. Il emporta sa collection de gilets les plus ingénieux : il y en avait de gris, de blancs,

de noirs, de couleur scarabée, à reflets d'or, de pailletés, de chinés, de doubles, à châles ou droits de col, à col renversé, de boutonnés jusqu'en haut, à boutons d'or, etc. Il emporta toutes les variétés de cols et de cravates en faveur à cette époque. Il emporta deux habits de Staub, et son linge le plus fin. Il emporta sa jolie toilette d'or, présent de sa mère. Bref, il emporta ses colifichets de *dandy*, sans oublier une ravissante petite écritoire donnée par la plus aimable des femmes, pour lui du moins, par une grande dame qu'il nommait *Annette* et qui voyageait maritalement, ennuyeusement en Écosse, victime de quelques soupçons auxquels besoin était de sacrifier momentanément son bonheur; puis force joli papier pour lui écrire une lettre par quinzaine; enfin, une cargaison de futilités parisiennes aussi complète qu'il était possible de la faire, et où, depuis la cravache qui sert à commencer un duel, jusqu'aux beaux pistolets ciselés qui le terminent, se trouvaient tous les instruments aratoires dont se sert un jeune oisif pour labourer la vie. Son père lui ayant dit de ne pas emmener son valet de chambre, il était venu dans le coupé de la diligence retenu pour lui seul; il n'avait pas voulu gâter une délicieuse voiture de voyage commandée pour aller au devant de son Annette, la grande dame que... etc. Ils devaient se rejoindre en juin prochain aux eaux de Baden.

Charles comptait rencontrer cent personnes chez son oncle, chasser à courre dans les forêts de son oncle, y vivre enfin de la vie de château. Certes, il ne savait pas le trouver à Saumur, où il ne s'était informé de lui que pour demander le chemin de Froidfond; et, afin d'y débuter convenablement, il avait fait la toilette de voyage la plus coquette, la plus simplement recherchée, *la plus adorable*, pour employer le mot qui, dans ce temps résumait les perfections spéciales d'une chose ou d'un homme. A Tours, un coiffeur venait de lui refriser ses beaux cheveux châtains; il y avait changé de linge, et mis une cravate de satin noir combinée avec un col de chemise rond de manière à encadrer agréablement sa blanche et rieuse figure. Une redingote de voyage à demi boutonnée lui pinçait la taille, et laissait voir un gilet de cachemire à châle sous lequel était un second gilet blanc. La montre, négligemment mise dans une poche, se rattachait par une courte chaîne d'or à l'une des boutonnières. Son pantalon gris se boutonnait sur les côtés, où des dessins brodés en soie noire enjolivaient les coutures. Puis il maniait agréablement une canne dont la pomme d'or sculptée n'altérait point la fraîcheur de ses gants jaunes. Sa casquette était d'un goût excellent.

Un Parisien, et un Parisien de la sphère la plus élevée, pouvait seul s'agencer ainsi sans paraître ridicule, et donner une harmonie de fatuité à toutes ces niaiseries, que soutenaient d'ailleurs un air brave et fier, l'air d'un jeune homme qui a de beaux pistolets, le coup sûr et Annette!

Maintenant, si vous voulez bien comprendre la surprise respective des Saumurois et du jeune Parisien, voir parfaitement la vive lumière que l'élégance du voyageur jetait au milieu des ombres grises de la salle et des figures qui composaient le tableau de famille, essayez de vous représenter les Cruchot. Tous les trois prenaient du tabac, et ne songeaient plus depuis longtemps à éviter ni les roupies, ni les petites galettes noires dont ils parsemaient le jabot de leurs chemises rousses, à cols recroquevillés et à plis jaunâtres. Leurs cravates molles se roulaient en corde aussitôt qu'ils se les étaient attachées au cou. L'énorme quantité de linge qui leur permettait de ne faire la lessive que tous les six mois, et de le garder au fond de leurs armoires, permettait au temps d'y imprimer ses teintes grises et vieilles. Il y avait en eux une parfaite entente de mauvaise grâce et de sénilité : leurs figures, aussi flétries que l'étaient leurs habits râpés, aussi plissées que leurs pantalons, semblaient usées, racornies, et grimaçaient.

La négligence générale des autres costumes, tous incomplets sans fraîcheur, comme le sont les toilettes de province, où l'on arrive insensiblement à ne plus s'habiller les uns pour les autres, et à prendre garde au prix d'une paire de gants, s'accordait avec l'insouciance des Cruchot; et c'était le seul point sur lequel les Grassinistes et les Cruchotins s'entendissent aussi bien.

Le Parisien prenait-il son lorgnon pour examiner les singuliers accessoires de la salle, les solives du plancher, le ton des boiseries ou les points que les mouches y avaient imprimés et dont le nombre aurait suffi pour ponctuer l'Encyclopédie méthodique et le Moniteur, aussitôt les joueurs de loto levaient le nez et le considéraient avec autant de curiosité qu'ils en eussent manifesté pour la girafe. M. des Grassins et son fils, auxquels la figure d'un homme à la mode n'était pas inconnue, s'associaient néanmoins à l'étonnement de leurs voisins, soit qu'ils éprouvassent l'indéfinissable influence du sentiment général, soit qu'ils l'approuvassent en disant à leurs compatriotes par des œillades pleines d'ironie :

— Voilà comme *ils* sont *à Paris*.

Tous pouvaient d'ailleurs observer Charles à loisir, sans craindre de déplaire au maître du logis. M. Grandet était absorbé dans la longue lettre qu'il tenait, et il avait pris pour la lire l'unique flambeau de la table, sans se soucier de ses hôtes, ni de leur plaisir.

Eugénie, à qui le type d'une perfection sembla-

ble, soit dans la mise, soit dans la personne, était entièrement inconnu, crut voir en son cousin une créature descendue de quelque région séraphique. Elle respirait avec délices les parfums exhalés par cette chevelure si brillante, si gracieusement bouclée, elle aurait voulu pouvoir toucher la peau blanche de ses jolis gants de daim; elle enviait les petites mains de Charles, son teint, la fraîcheur et la délicatesse de ses traits. Enfin, si toutefois cette image peut résumer les impressions que le jeune élégant produisit sur une ignorante fille, sans cesse occupée à rapetasser des bas, à ravauder la garde-robe de son père, et dont la vie s'était écoulée sous ces crasseux lambris, sans voir, dans cette rue silencieuse, plus d'un passant par heure; la vue de son cousin fit sourdre en son cœur les émotions de délicate volupté que causent à un jeune homme les fantastiques figures de femme dessinées par Westall dans les Keapsake anglais et gravées par les Finden d'un burin si habile qu'on a peur, en soufflant sur le vélin, de faire envoler ces apparitions célestes.

Charles tira de sa poche un mouchoir brodé par la grande dame qui voyageait en Écosse. En voyant ce joli ouvrage fait avec amour pendant les heures perdues pour l'amour, Eugénie regarda son cousin pour savoir s'il allait bien réellement s'en servir. Les manières de Charles, ses gestes, la façon dont il prenait son lorgnon, son impertinence affectée, son mépris pour le coffret qui venait de faire tant de plaisir à la riche héritière et qu'il trouvait évidemment ou sans valeur ou ridicule; enfin, tout ce qui choquait les Cruchot et les des Grassins lui plaisait si fort qu'avant de s'endormir, elle dut rêver longtemps à ce phénix des cousins.

Les numéros se tiraient fort lentement, mais bientôt le loto fut arrêté. La grande Nanon entra, et dit tout haut :

— Madame, va falloir me donner des draps pour faire le lit à ce monsieur.

Madame Grandet se leva, suivit Nanon; et alors, madame des Grassins dit à voix basse :

Gardons nos sous, et laissons le loto.

Chacun reprit ses deux sous dans la vieille soucoupe écornée où il les avait mis, et l'assemblée, se remuant en masse, fit un quart de conversion vers le feu.

— Vous avez donc fini? dit M. Grandet sans quitter sa lettre.

— Oui, oui, répondit madame des Grassins en venant prendre place près de Charles.

Eugénie, mue par une de ces pensées qui naissent au cœur des jeunes filles, quand un sentiment s'y loge pour la première fois, quitta la salle pour aller aider sa mère et Nanon. Si elle avait été questionnée par un confesseur habile, elle lui eût sans doute avoué qu'elle ne songeait ni à sa mère ni à Nanon, mais qu'elle était travaillée par un poignant désir d'inspecter la chambre de son cousin, pour s'y occuper de son cousin, pour y placer quoi que ce soit, pour obvier a un oubli, pour y tout prévoir, afin de la rendre, autant que possible, élégante et propre. Eugénie se croyait déjà seule capable de comprendre les goûts et les idées de son cousin.

En effet, elle arriva fort heureusement pour prouver à sa mère et à Nanon, qui revenaient pensant avoir tout fait, que tout était à faire. Elle donna l'idée à la Grande Nanon de bassiner les draps avec la braise du feu. Elle couvrit elle-même la vieille table d'un napperon, et recommanda bien à Nanon de changer le napperon tous les matins. Elle convainquit sa mère de la nécessité d'allumer un bon feu dans la cheminée, et détermina Nanon à monter, sans en rien dire à son père, un gros tas de bois dans le corridor. Elle courut chercher dans une des encoignures de la salle un plateau de vieux laque qui venait de la suc cession de feu M. de la Bertellière, y prit également un verre de cristal à six pans, une petite cuillère dédorée, un flacon antique où étaient gravés des amours, et mit triomphalement le tout sur un coin de la cheminée. Il lui avait plus surgi d'idées en un quart d'heure, qu'elle n'en avait eu depuis qu'elle était au monde.

— Maman, dit-elle, jamais mon cousin ne supportera l'odeur d'une chandelle. Si nous achetions de la bougie?

Et elle alla, légère comme un oiseau, tirer de sa bourse l'écu de cent sous qu'elle avait reçu pour ses dépenses du mois.

— Tiens, Nanon, dit-elle, va vite!

— Mais, que dira ton père?

Cette objection terrible fut proposée par madame Grandet, en voyant sa fille armée d'un sucrier de vieux Sèvres, rapporté du château de Froidfond par M. Grandet.

— Et où prendras-tu donc du sucre? Es-tu folle?

— Maman, Nanon achètera aussi bien du sucre que de la bougie.

— Mais ton père!

— Serait-il convenable que son neveu ne pût pas boire un verre d'eau sucrée? D'ailleurs, il n'y fera pas attention.

— Ton père voit tout, dit madame Grandet en hochant la tête.

Nanon hésitait, elle connaissait son maître.

— Mais va donc, Nanon, puisque c'est ma fête!

Nanon laissa échapper un gros rire en entendant la première plaisanterie que sa jeune maîtresse eût jamais faite, et lui obéit.

Pendant qu'Eugénie et sa mère s'efforçaient d'embellir la chambre destinée par M. Grandet à son

neveu, Charles se trouvait l'objet des attentions de madame des Grassins, qui lui faisait des agaceries.

— Vous êtes bien courageux, monsieur, lui dit-elle, de quitter les plaisirs de la capitale, pendant l'hiver, pour venir habiter Saumur. Mais, si nous ne vous faisons pas trop de peur, vous verrez que l'on peut encore s'y amuser.

Elle lui lança une véritable œillade de province, où, par habitude, les femmes mettent tant de réserve et de prudence dans leurs yeux qu'elles leur communiquent la friande concupiscence particulière à ceux des ecclésiastiques, pour qui tout plaisir semble ou un vol ou une faute.

Charles se trouvait si dépaysé dans cette salle, si loin du vaste château et de la fastueuse existence dont il avait gratifié son oncle, qu'en regardant attentivement madame des Grassins, il aperçut enfin une image à demi effacée des figures parisiennes. Il répondit avec grâce à l'espèce d'invitation qui lui était adressée, et il s'engagea naturellement une conversation, dans laquelle madame des Grassins baissa graduellement sa voix pour la mettre en harmonie avec la nature de ses confidences. Il existait chez elle et chez Charles un même besoin de confiance; aussi, après quelques moments de causerie coquette et de plaisanteries sérieuses, l'adroite provinciale put-elle lui dire sans se croire entendue des autres personnes, qui parlaient de la vente des vins, dont s'occupait en ce moment tout le Saumurois:

— Monsieur, si vous voulez nous faire l'honneur de venir nous voir, vous ferez très-certainement autant de plaisir à mon mari qu'à moi. Notre salon est le seul dans Saumur où vous trouverez réunis le haut commerce et la noblesse: nous appartenons aux deux sociétés, qui ne veulent se rencontrer que là, parce qu'on s'y amuse. Mon mari, je le dis avec orgueil, est également considéré par les uns et les autres, Ainsi nous tâcherons de faire diversion à l'ennui de votre séjour ici. Si vous restiez chez M. Grandet, que deviendriez-vous, bon Dieu! Votre oncle est un grigou qui ne pense qu'à ses provins; votre tante est une dévote qui ne sait pas coudre deux idées; et Eugénie, votre cousine, est une petite sotte, sans éducation, commune, sans dot, et qui passe sa vie à raccommoder des torchons.

— Elle est très-bien cette femme, se dit en lui-même Charles Grandet en répondant aux minauderies de madame des Grassins.

— Il me semble, ma femme, que tu veux accaparer monsieur, dit en riant le gros et grand banquier.

A cette observation, le notaire et le président dirent des mots plus ou moins malicieux; mais l'abbé les regarda d'un air fin et résuma leurs pensées en prenant une pincée de tabac, et offrant sa tabatière à la ronde.

— Qui mieux que madame, dit-il, pourrait faire à monsieur les honneurs de Saumur?

— Ah çà, comment l'entendez-vous, monsieur l'abbé? demanda M. des Grassins?

— Je l'entends, monsieur, dans le sens le plus favorable pour vous, pour madame, pour la ville de Saumur et pour monsieur, ajouta le rusé vieillard en se tournant vers Charles.

Sans paraître y prêter la moindre attention, l'abbé Cruchot avait su deviner la conversation de Charles et de madame des Grassins.

— Monsieur, dit enfin Adolphe à Charles, d'un air qu'il aurait voulu rendre dégagé, je ne sais si vous avez conservé quelque souvenir de moi. J'ai eu le plaisir d'être votre vis-à-vis à un bal donné par M. le maréchal Oudinot, et...

— Parfaitement, monsieur, parfaitement, répondit Charles, surpris de se voir l'objet des attentions de tout le monde.

— Monsieur est votre fils? demanda-t-il à madame des Grassins.

L'abbé regarda malicieusement la mère.

— Oui, monsieur, dit-elle.

— Vous étiez donc bien jeune à Paris? reprit Charles en s'adressant à Adolphe.

— Que voulez-vous, monsieur, dit l'abbé, nous les envoyons à Babylone dès qu'ils sont sevrés.

Madame des Grassins interrogea l'abbé par un regard d'une étonnante profondeur.

— Il faut venir en province, monsieur, dit-il en continuant, pour trouver des femmes de trente et quelques années, aussi fraîches que l'est madame, après avoir eu des fils bientôt Licenciés en Droit. Il me semble être encore au jour où les jeunes gens et les dames montaient sur des chaises pour vous voir danser au bal, madame, ajouta l'abbé; en se tournant vers son adversaire femelle. Pour moi, vos succès sont d'hier...

— Oh, le vieux scélérat! se dit en elle-même madame des Grassins, me devinerait-il donc?

— Il paraît que j'aurai beaucoup de succès à Saumur, se disait Charles, en déboutonnant sa redingote, mettant la main dans son gilet, et jetant son regard à travers les espaces pour imiter la pose donnée à lord Byron par Chantrey.

L'inattention du père Grandet, ou pour mieux dire la préoccupation dans laquelle le plongeait la lecture de sa lettre, n'échappèrent ni au notaire ni au président, qui tâchaient d'en conjecturer le contenu par les imperceptibles mouvements de la figure du bonhomme, alors fortement éclairée par la chandelle. Le vieil avare maintenait difficilement le calme habituel de sa physionomie. D'ailleurs, chacun pourra se peindre la contenance affectée par M. Grandet en lisant cette fatale lettre, que voici.

« Mon frère,

« Voici bientôt vingt-trois ans que nous ne nous sommes vus. Mon mariage a été l'objet de notre dernière entrevue, après laquelle nous nous sommes quittés joyeux l'un et l'autre. Certes, je ne pouvais guère prévoir que tu serais un jour le seul soutien de la famille à la prospérité de laquelle tu applaudissais alors. Quand tu tiendras cette lettre en tes mains, je n'existerai plus. Dans la position où j'étais, je n'ai pas voulu survivre à la honte d'une faillite. Je me suis tenu sur le bord du gouffre jusqu'au dernier moment, espérant surnager toujours. Il faut y tomber. Les banqueroutes réunies de mon agent de change et de mon notaire m'emportent mes dernières ressources, et ne me laissent rien. J'ai la douleur de devoir près de trois millions, sans pouvoir offrir plus de huit pour cent d'actif. Mes vins emmagasinés éprouvent en ce moment la baisse ruineuse que causent l'abondance et la qualité de vos récoltes. Dans trois jours, Paris dira : « M. Grandet était un fripon! » Je me coucherai, moi probe, dans un linceul d'infamie. Je ravis à mon fils et son nom que j'entache et la fortune de sa mère. Il ne sait rien de cela, ce malheureux enfant que j'idolâtre. Nous nous sommes dit adieu tendrement, et il ignorait, par bonheur, que les derniers flots de ma vie s'épanchaient dans cet adieu. Ne me maudira-t-il pas un jour? Mon frère, mon frère, la malédiction de nos enfants est épouvantable, ils peuvent appeler de la nôtre et la leur est irrévocable. Grandet, tu es mon aîné, tu me dois ta protection, fais que Charles ne jette aucune parole amère sur ma tombe! Mon frère, si je t'écrivais avec mon sang et mes larmes, il n'y aurait pas autant de douleurs que j'en mets dans cette lettre, car je pleurerais, je saignerais, je serais mort, je ne souffrirais plus ; et je souffre et je vois la mort d'un œil sec. Te voilà donc le père de Charles! Il n'a point de parents du côté maternel, tu sais pourquoi. Pourquoi n'ai-je pas obéi aux préjugés sociaux! pourquoi ai-je cédé à l'amour! Pourquoi ai-je épousé la fille naturelle d'un grand seigneur! Charles n'a plus de famille! O mon malheureux fils! Écoute, Grandet, je ne suis pas venu t'implorer pour moi ; d'ailleurs, tes biens ne sont peut-être pas assez considérables pour supporter une hypothèque de trois millions. Mais, pour mon fils, sache-le bien, mon frère! mes mains suppliantes se sont jointes en pensant à toi. Grandet, je te confie Charles en mourant. Enfin je regarde mes pistolets sans douleur en pensant que tu lui serviras de père. Il m'aimait bien Charles, j'étais si bon pour lui, je ne le contrariais jamais, il ne me maudira pas. D'ailleurs, tu verras, il est doux, il tient de sa mère! il ne te donnera jamais de chagrin. Pauvre enfant! accoutumé aux jouissances du luxe, il ne connaît aucune des privations auxquelles nous a condamnés l'un et l'autre notre première misère.... Et le voilà ruiné! seul. Oui, tous ses amis le fuiront! et c'est moi qui serai la cause de ses humiliations! Ah! je voudrais avoir le bras assez fort pour l'envoyer d'un seul coup dans les cieux, près de sa mère! Folie! Je reviens à mon malheur, à celui de Charles. Je te l'ai donc envoyé pour que tu lui apprennes convenablement et ma mort et son sort à venir. Sois un père pour lui, mais un bon père. Ne l'arrache pas tout à coup à sa vie oisive, tu le tuerais. Je lui demande à genoux de renoncer aux créances qu'en qualité d'héritier de sa mère, il pourrait exercer contre moi. Mais c'est une prière superflue ; il a de l'honneur, et sentira bien qu'il ne doit pas se joindre à mes créanciers. Fais-le renoncer à ma succession en temps utile. Révèle-lui les dures conditions de la vie que je lui fais ; et, s'il me conserve sa tendresse, dis-lui bien, en mon nom, que tout n'est pas perdu pour lui. Oui, le travail qui nous a sauvés tous deux, peut lui rendre la fortune que je lui emporte ; et s'il veut écouter la voix de son père qui, pour lui, voudrait sortir un moment du tombeau, qu'il parte, qu'il aille aux Indes! Mon frère! Charles est un jeune homme probe et courageux : tu lui feras une pacotille, il mourrait plutôt que de ne pas te rendre les premiers fonds que tu lui prêteras ; car tu lui en prêteras, Grandet! sinon tu te créerais des remords. Ah! si mon enfant ne trouvait ni secours, ni tendresse en toi, je demanderais éternellement vengeance à Dieu de ta dureté. Si j'avais pu sauver quelques valeurs, j'avais bien le droit de lui remettre une somme sur le bien de sa mère, mais les payements de ma fin du mois avaient absorbé toutes mes ressources. Je n'aurais pas voulu mourir dans le doute sur le sort de mon enfant ; j'aurais voulu sentir de saintes promesses dans la chaleur de ta main qui m'eût réchauffé, mais le temps me manque. Pendant que Charles voyage, je suis obligé de dresser mon bilan. Je tâche de prouver par la bonne foi qui préside à mes affaires, qu'il n'y a dans mes désastres ni faute, ni improbité. N'est-ce pas m'occuper de Charles? Adieu, mon frère, que toutes les bénédictions de Dieu te soient acquises pour la généreuse tutelle que je te confie et que tu acceptes, je n'en doute pas. Il y aura sans cesse une voix qui priera pour toi dans le monde où nous devons aller tous un jour, et où je suis déjà.

« Victor-Ange-Guillaume Grandet. »

— Vous causez donc? dit M. Grandet en pliant avec exactitude la lettre dans les mêmes plis, et en la mettant dans la poche de son gilet.

Puis, il regarda son neveu d'un air humble et

craintif, sous lequel il cacha ses émotions et ses calculs.

— Vous êtes-vous réchauffé?

— Très-bien, mon cher oncle....

—Eh bien, où sont donc nos femmes? dit l'avare, oubliant que son neveu couchait chez lui.

En ce moment Eugénie et madame Grandet rentrèrent.

—Tout est-il arrangé là-haut? leur demanda le bonhomme en retrouvant son calme.

— Oui, mon père.

— Eh bien, mon neveu, si vous êtes fatigué, Nanon va vous conduire à votre chambre. Dam, ce ne sera pas un appartement de *mirliflor!* Mais vous excuserez de pauvres vignerons qui n'ont jamais le sou. Les impôts nous avalent tout.

— Nous ne voulons pas être indiscrets, Grandet, vous pouvez avoir à jaser avec votre neveu, nous vous souhaitons le bonsoir. A demain, dit le banquier.

A ces mots l'assemblée se leva, et chacun fit la révérence suivant son caractère. Le vieux notaire alla chercher sous la porte sa lanterne et vint l'allumer en offrant aux des Grassins de les reconduire; car, n'ayant pas prévu l'incident qui devait faire finir prématurément la soirée, leur domestique n'était pas arrivé.

— Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras, madame? dit l'abbé Cruchot à madame des Grassins.

— Merci, monsieur l'abbé. J'ai mon fils, répondit-elle sèchement.

— Les dames ne sauraient se compromettre avec moi, dit l'abbé.

— Donne donc le bras à monsieur Cruchot, lui dit son mari.

L'abbé emmena la jolie dame assez lestement pour se trouver à quelques pas en avant de la caravane.

— Il est très-bien, ce jeune homme, madame, lui dit-il en lui serrant le bras. *Adieu paniers, vendanges sont faites!* Il vous faut dire adieu à mademoiselle Grandet, Eugénie sera pour le Parisien. A moins que ce cousin ne soit amouraché d'une Parisienne, votre fils Adolphe va rencontrer en lui le rival le plus....

— Laissez donc, monsieur l'abbé. Ce jeune homme ne tardera pas à s'apercevoir qu'Eugénie est une niaise, une fille sans fraîcheur. L'avez-vous examinée? Elle était, ce soir, jaune comme un coing.

— Vous l'avez déjà fait apercevoir peut-être au cousin.

— Et je ne m'en suis pas gênée....

— Mettez-vous toujours auprès d'Eugénie, madame, et vous n'aurez pas grand'chose à lui dire de sa cousine. Le Parisien fera de lui-même une comparaison qui....

— D'abord il m'a promis de venir dîner après-demain chez moi.

— Ah! si vous vouliez, madame..., dit l'abbé.

— Et que voulez-vous que je veuille, monsieur l'abbé? Entendez-vous ainsi me donner de mauvais conseils? je ne suis pas arrivée à l'âge de trente-neuf ans avec une réputation sans tache, Dieu merci, pour la compromettre même quand il s'agirait de l'empire du Grand-Mogol. Nous sommes à un âge, l'un et l'autre, auquel on sait ce que parler veut dire. Pour un ecclésiastique, vous avez en vérité des idées bien incongrues! Fi! cela est digne de *Faublas.*

— Vous avez donc lu *Faublas?*

— Non, M. l'abbé, je voulais dire *Les Liaisons Dangereuses.*

— Ah! ce livre est infiniment plus moral, dit en riant l'abbé. Mais vous me faites aussi pervers que l'est un jeune homme d'aujourd'hui; je voulais simplement vous....

— Osez me dire que vous ne songiez pas à me conseiller de vilaines choses! Cela n'est-il pas clair? Si ce jeune homme, qui est très-bien, j'en conviens, me faisait la cour, il ne penserait pas à sa cousine. A Paris, je le sais, quelques bonnes mères se dévouent ainsi pour le bonheur et la fortune de leurs enfants; mais nous sommes en province, M. l'abbé.

— Oui, madame.

— Et, reprit-elle, je ne voudrais pas, ni Adolphe lui-même ne voudrait pas de cent millions achetés à ce prix...

— Madame, je n'ai point parlé de cent millions; c'eût été peut-être au-dessus de nos forces à l'un et à l'autre. Seulement, je crois qu'une honnête femme peut se permettre, en tout bien, tout honneur, de petites coquetteries sans conséquence, qui font partie de ses devoirs en société.

— Vous croyez?

— Ne devons-nous pas, madame, tâcher de nous être agréables les uns aux autres?..... Permettez que je me mouche.

Je vous assure, madame, reprit-il, qu'il vous lorgnait d'un air un peu plus flatteur que celui qu'il avait en me regardant; mais je lui pardonne d'honorer préférablement à la vieillesse, la beauté.....

— Il est clair, disait le président de sa grosse voix, que M. Grandet de Paris envoie son fils à Saumur dans des intentions extrêmement matrimoniales.

— Mais alors, le cousin ne serait pas tombé comme une bombe! répondait le notaire.

— Cela ne dirait rien, dit M. des Grassins, le bonhomme est *cachotier.*

— Des Grassins, mon ami, je l'ai invité à dîner, ce jeune homme! Il faudra que tu ailles prier M. et Mme de Larsonnière, et les du Hautoy, avec la belle mademoiselle du Hautoy, bien entendu; pourvu qu'elle se mette bien, ce jour-là! Sa mère la fagotte, par jalousie!...

— J'espère, messieurs, que vous nous ferez l'honneur de venir, ajouta-t-elle en arrêtant le cortége pour se retourner vers les deux Cruchot.

— Vous voilà chez vous, madame, dit le notaire.

Après avoir salué les trois des Grassins, les trois Cruchot s'en retournèrent chez eux, en se servant de ce génie d'analyse que possèdent les provinciaux pour étudier sous toutes ses faces le grand événement de cette soirée, qui changeait les positions respectives des Cruchotins et des Grassinistes. L'admirable bon sens qui dirigeait les actions de ces grands calculateurs leur fit sentir aux uns et aux autres la nécessité d'une alliance momentanée contre l'ennemi commun. Ne devaient-ils pas mutuellement empêcher Eugénie d'aimer son cousin, et Charles de penser à sa cousine? Le Parisien pourrait-il résister aux insinuations perfides, aux calomnies doucereuses, aux médisances pleines d'éloges, aux dénégations naïves qui allaient constamment tourner autour de lui et l'engluer, comme les abeilles enveloppent de cire le colimaçon tombé dans leur ruche?

Lorsque les quatre parents se trouvèrent seuls dans la salle; M. Grandet dit à son neveu :

— Il faut se coucher. Il est trop tard pour causer des affaires qui vous amènent ici, nous prendrons demain un moment convenable. Ici, nous déjeunons à huit heures. A midi, nous mangeons un fruit, un rien de pain sur le pouce, et nous buvons un verre de vin blanc; puis nous dînons, comme les Parisiens, à cinq heures. Voilà l'ordre. Si vous voulez voir la ville ou les environs, vous serez libre comme l'air. Vous m'excuserez si mes affaires ne me permettent pas toujours de vous accompagner. Vous les entendrez peut-être tous ici vous dire que je suis riche : M. Grandet par-ci, M. Grandet par-là! Je les laisse dire; leurs bavardages ne nuisent point à mon crédit. Mais je n'ai pas le sou, et je travaille à mon âge comme un jeune compagnon, qui n'a pour tout bien qu'une mauvaise plane et deux bons bras. Vous verrez peut-être bientôt par vous-même ce que coûte un écu quand il faut le suer. Allons, Nanon, les chandelles!

— J'espère, mon neveu, que vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin; mais s'il vous manquait quelque chose, vous pourrez appeler Nanon.

— Ma chère tante, ce serait difficile, j'ai, je crois, apporté toutes mes affaires! Permettez-moi de vous souhaiter une bonne nuit, ainsi qu'à ma jeune cousine.

Charles prit des mains de Nanon une bougie allumée, une bougie d'Anjou, bien jaune de ton, vieillie en boutique, et si pareille à de la chandelle, que M. Grandet, incapable d'en soupçonner l'existence au logis, ne s'aperçut pas de cette magnificence.

— Je vais vous montrer le chemin, dit le bonhomme.

Au lieu de sortir par la porte de la salle qui donnait sous la voûte, M. Grandet fit la cérémonie de passer par le couloir qui séparait la salle de la cuisine. Une porte battante garnie d'une grand carreau de verre ovale fermait ce couloir du côté de l'escalier, afin de tempérer le froid qui s'y engouffrait. Mais en hiver la bise n'en sifflait pas moins par là très-rudement, et malgré les bourrelets mis aux portes de la salle, à peine la chaleur s'y maintenait-elle à un degré convenable.

Nanon alla verrouiller la grande porte, fermer la salle, et détacher dans l'écurie un chien-loup dont la voix était cassée comme s'il avait une laryngite. Cet animal, d'une notable férocité, ne connaissait qu'elle : ces deux créatures champêtres s'entendaient. Quand Charles vit les murs jaunâtres et enfumés de la cage où l'escalier à rampe vermoulue tremblait sous les pas pesants de son oncle, son dégrisement alla *rinforzando*. Il se croyait dans un juchoir à poules. Sa tante et sa cousine, vers lesquelles il se retourna pour interroger leurs figures, étaient si bien façonnées à cet escalier, que, ne devinant pas la cause de son étonnement, elles le prirent pour une expression amicale, et y répondirent par un sourire agréable qui le désespéra.

— Que diable mon père m'envoie-t-il faire ici? se disait-il.

Arrivé sur le premier palier, il aperçut trois portes peintes en rouge étrusque, et sans chambranles; des portes perdues dans la muraille poudreuse et à bandes de fer boulonnées, apparentes, terminées en façon de flammes comme l'était à chaque bout la longue entrée de la serrure.

Celle de ces portes qui se trouvait en haut de l'escalier et qui donnait entrée dans la pièce située au-dessus de la cuisine, était évidemment murée. On n'y pénétrait en effet que par la chambre de M. Grandet, à qui cette pièce servait de cabinet, et l'unique croisée d'où elle tirait son jour était défendue sur la cour par d'énormes barreaux en fer grillagés.

Personne, pas même madame Grandet, n'avait la permission d'y venir. L'avare voulait rester seul, comme un alchimiste à son fourneau. Là, sans doute, quelque cachette avait été très habilement pratiquée; là s'emmagasinaient les titres de propriété; là pendaient les balances à peser les louis; là se faisaient nuitamment et en secret les quittances, les reçus, les calculs, de manière à ce que les gens d'affaires

voyant toujours M. Grandet prêt à tout, pouvaient imaginer qu'il avait à ses ordres une fée ou un démon. Là, sans doute, quand Nanon ronflait à ébranler les planchers, quand le chien-loup veillait et bâillait dans la cour, quand madame et mademoiselle Grandet étaient bien endormies, venait le vieux tonnelier, choyer, caresser, couver, cuver, cercler son or, les murs étaient épais, les contrevents discrets. Lui seul avait la clef de ce laboratoire, où, dit-on, il consultait des plans sur lesquels ses arbres à fruits étaient désignés et où il chiffrait ses produits à un provin, à une bourrée près.

L'entrée de la chambre d'Eugénie faisait face à cette porte murée. Puis au bout du palier était l'appartement des deux époux qui occupait tout le devant de la maison. Madame Grandet avait une chambre communiquant avec celle d'Eugénie par une porte vitrée. La chambre de l'avare était séparée de celle de sa femme par une cloison, et du mystérieux cabinet par un gros mur.

Le père Grandet avait logé son neveu au second étage, dans la haute mansarde située au-dessus de sa chambre, de manière à pouvoir l'entendre, s'il lui prenait fantaisie d'aller et de venir.

Quand Eugénie et sa mère arrivèrent au milieu du palier, elles se donnèrent le baiser du soir; puis, après avoir dit à Charles quelques mots d'adieu, froids sur les lèvres, mais certes chaleureux au cœur de la fille, elles rentrèrent dans leurs chambres.

— Vous voilà chez vous, mon neveu, dit le père Grandet à Charles en lui ouvrant sa porte. Si vous aviez besoin de sortir, vous appelleriez Nanon. Sans elle, votre serviteur! le chien vous mangerait sans vous dire un seul mot. Dormez bien. Bonsoir.

— Ha! ha! ces dames vous ont fait du feu! reprit-il.

En ce moment la grande Nanon apparut, armée d'une bassinoire.

— En voilà bien d'une autre! dit M. Grandet. Prenez-vous mon neveu pour une femme en couches? Veux-tu bien remporter ta braise, Nanon!

— Mais, monsieur, les draps sont humides, et ce monsieur est vraiment mignon comme une femme.

— Allons, va, puisque tu l'as dans la tête! dit M. Grandet en la poussant par les épaules, mais prends garde de mettre le feu.

Puis l'avare descendit en grommelant de vagues paroles.

Quant à Charles, il demeura pantois au milieu de ses malles.

Après avoir jeté les yeux sur les murs d'une chambre en mansarde, tendue de ce papier jaune à bouquets de fleurs dont on se sert pour tapisser les guinguettes;

Sur une cheminée en pierre de liais cannelée, sans peinture, et dont le seul aspect donnait froid;

Sur des chaises en canne vernissée, de couleur jaune, à bois jaune, et qui semblaient avoir plus de quatre angles;

Sur une table de nuit ouverte, dans laquelle aurait pu tenir un petit sergent de voltigeurs;

Sur le maigre tapis de lisière placé au bas d'un lit à ciel, garni de perse, et dont les pentes tremblaient comme si elles allaient tomber, achevées par les vers,

Charles regarda sérieusement la Grande Nanon et lui dit:

— Ha çà, ma chère enfant, suis-je bien chez M. Grandet, l'ancien maire de Saumur, frère de M. Grandet de Paris?

— Oui, monsieur, chez un ben aimable, un ben doux, un ben parfait monsieur. Faut-il que je vous aide à défaire vos malles?

— Ma foi, je le veux bien, mon vieux troupier! Vous avez servi dans les marins de la garde impériale?

— Ho! ho! ho! ho! dit Nanon, quoi que c'est que ça, les marins de la garde? C'est-y salé? Ho! ho! ho!

Tenez, cherchez ma robe de chambre qui est dans cette valise. En voici la clef.

Nanon fut tout émerveillée de voir une robe de chambre en soie verte à fleurs d'or et à dessins antiques.

— Vous allez mettre ça pour vous coucher? dit-elle.

— Oui.

— Sainte Vierge! quel beau devant d'autel ça ferait pour la paroisse! Mais, mon cher mignon monsieur, donnez donc ça à l'église, vous sauverez votre âme, tandis que ça vous la fera perdre! Oh! que vous êtes donc gentil comme ça. Je vais appeler mademoiselle pour qu'elle vous regarde.

— Allons, Nanon, puisque Nanon y a, voulez-vous vous taire! Laissez-moi coucher, j'arrangerai mes affaires demain, et si ma robe vous plaît tant, vous sauverez votre âme. Je suis trop chrétien pour vous la refuser en m'en allant, et vous pourrez en faire ce que vous voudrez.

Nanon resta plantée sur ses pieds, contemplant Charles, sans pouvoir ajouter foi à ses paroles.

— Me donner ce bel atour! dit-elle en s'en allant. Il rêve déjà, ce monsieur. Bonsoir.

— Bonsoir, Nanon.

— Qu'est-ce que je suis venu faire ici? se dit Charles en s'endormant. Mon père n'est pas un niais, mon voyage doit avoir un but. Psch! à demain les affaires sérieuses, disait je ne sais quelle ganache grecque.

— Sainte Vierge ! qu'il est gentil, mon cousin ! se dit Eugénie en interrompant ses prières qui, ce soir-là, ne furent pas finies.

Madame Grandet n'eut aucune pensée en se couchant. Elle entendait, par la porte de communication qui se trouvait au milieu de la cloison, l'avare se promener de long en long dans sa chambre. Semblable à toutes les femmes timides, elle avait étudié le caractère de son seigneur, et, de même que la mouette prévoit l'orage, elle avait, à d'imperceptibles signes, pressenti la tempête intérieure qui agitait M. Grandet. Alors pour employer l'expression dont elle se servait, elle *faisait la morte.*

M. Grandet regardait la porte intérieurement doublée en tôle qu'il avait fait mettre à son cabinet, et se disait :

— Quelle idée bizarre a eue mon frère de me léguer son enfant ! Jolie succession ! Je n'ai pas vingt écus à donner. Mais qu'est-ce que vingt écus pour ce mirliflor qui lorgnait mon baromètre comme s'il avait voulu en faire du feu !

En songeant aux conséquences de ce testament de douleur, M. Grandet était peut-être plus agité que ne l'était son frère au moment où il le traça.

— J'aurais cette robe d'or ! disait Nanon, qui s'endormit habillée de son devant d'autel, rêvant de fleurs, de tapis, de damas, pour la première fois de sa vie, comme Eugénie rêva d'amour !

AMOURS DE PROVINCE.

Dans la pure et monotone vie des jeunes filles, vient une heure délicieuse où le soleil leur épanche ses rayons dans l'âme, où la fleur exprime des pensées, où les palpitations du cœur communiquent au cerveau leur chaude fécondance, et fondent les idées en un vague désir; jour d'innocente mélancolie et de suaves joyeusetés. Quand les enfants commencent à voir, ils sourient; quand une fille entrevoit le sentiment dans la nature, elle sourit comme elle souriait enfant. Si la lumière est le premier amour de la vie, l'amour n'est-il pas la lumière du cœur? Ce moment était arrivé pour Eugénie.

Matinale comme toutes les filles de province, elle se leva de bonne heure, et fit sa prière. Puis, elle commença l'œuvre de sa toilette, occupation devenue importante, et qui désormais avait un sens. Elle lissa d'abord ses cheveux châtains, en tordit les grosses nattes au-dessus de sa tête, avec le plus grand soin, en évitant que les cheveux ne s'échappassent de leurs tresses, et introduisit dans sa coiffure une symétrie qui rehaussa la timide candeur de son visage, en accordant la simplicité des accessoires à la naïveté des lignes. Puis, en se lavant plusieurs fois les mains dans de l'eau pure qui lui durcissait et rougissait la peau, elle regarda ses beaux bras ronds, et se demanda ce que faisait son cousin pour avoir les mains si mollement blanches, les ongles si bien façonnés. Elle mit des bas blancs et ses souliers les moins laids. Elle se laça droit, sans passer d'œillets. Enfin, souhaitant, pour la première fois de sa vie, de paraître à son avantage, elle connut le bonheur d'avoir une robe fraîche, bien faite, et qui la rendait attrayante.

Quand sa toilette fut achevée, elle entendit sonner l'horloge de la paroisse, et s'étonna de ne compter que sept heures. Le désir d'avoir tout le temps nécessaire pour se bien habiller l'avait donc fait lever trop tôt. Ignorant l'art de remanier dix fois une boucle de cheveux, et d'en étudier l'effet, Eugénie se croisa bonnement les bras, s'assit à sa fenêtre, contempla la cour, le jardin étroit et les hautes terrasses qui le dominaient; vue mélancolique, bornée, mais qui n'était pas dépourvue des mystérieuses beautés particulières aux endroits solitaires ou à la nature inculte.

Près de la cuisine, se trouvait un puits entouré d'une margelle et à poulie maintenue dans une branche de fer courbée, qu'embrassait une vigne aux pampres flétris, rougis, brouis, dont le tortueux sarment courait le long de la maison et gagnait un bûcher où le bois était rangé avec autant d'exactitude que peuvent l'être les livres d'un bibliophile. Le pavé de la cour offrait ces teintes noirâtres, produites avec le temps, par les mousses, les herbes et le défaut de mouvements. Les murs épais présentaient leur chemise verte, ondée de longues traces brunes. Enfin, les huit marches qui régnaient au fond de la cour et menaient à la porte du jardin, étaient disjointes et ensevelies sous de hautes plantes, comme le tombeau d'un chevalier enterré par sa veuve au temps des croisades. Au-dessus d'une assise de pierres toutes rongées, s'élevait une grille de bois pourri, à moitié tombée de vétusté, mais à laquelle se mariaient à leur gré des plantes grimpantes. De chaque côté de la porte à clairevoie, s'avançaient les rameaux tortus de deux pommiers rabougris. Trois allées parallèles, sablées et séparées des carrés dont les terres étaient maintenues au moyen d'une bordure en buis, composaient ce jardin que terminait, au bas de la terrasse, un couvert de tilleuls. A un bout, des framboisiers; à l'autre, un immense noyer qui inclinait ses branches jusque sur le cabinet du tonnelier. Un jour pur et le beau soleil des automnes naturels aux rives de la Loire, commençaient à dissiper le glacis imprimé par la nuit aux pittoresques objets, aux murs, aux plantes qui meublaient ce jardin et sa cour.

Eugénie trouva des charmes tout nouveaux dans l'aspect de ces choses, auparavant si ordinaires pour elle. Mille pensées confuses s'élevaient dans son âme, et y croissaient à mesure que croissaient au dehors les rayons du soleil. Elle eut enfin ce mouvement de plaisir vague, inexplicable, qui enveloppe l'être moral, comme un nuage envelopperait l'être physique. Ses réflexions s'accordaient avec les détails de ce singulier paysage, et les harmonies de son cœur firent alliance avec les harmonies de la nature.

Quand le soleil atteignit un pan de mur d'où tombaient des *cheveux de Vénus* aux feuilles à couleurs changeantes comme la gorge des pigeons, de célestes rayons d'espérance illuminèreut l'avenir pour Eugénie, qui désormais devait aimer ce pan de mur, ses fleurs pâles, ses clochettes bleues et ses herbes fanées, auxquelles se mêlèrent un souvenir gracieux comme ceux de l'enfance. Le bruit que chaque feuille produisait dans cette cour sonore, en se détachant de son rameau, donnait une réponse aux secrètes interrogations d'Eugénie, qui serait restée là pendant toute la journée, sans s'apercevoir de la fuite des heures.

Puis vinrent de tumultueux mouvements d'âme. Elle se leva fréquemment, se mit devant son miroir, et s'y regarda comme un auteur de bonne foi contemple son œuvre pour se critiquer et se dire des injures à lui-même.

— Je ne suis pas assez belle pour lui.

Telle était la pensée d'Eugénie, pensée humble et fertile en souffrances.

La pauvre fille ne se rendait pas justice ; mais la modestie, ou mieux la crainte, est une des premières vertus de l'amour. Eugénie appartenait bien à ce type d'enfants fortement constitués, comme ils le sont dans la petite bourgeoisie, et dont les beautés paraissent vulgaires. Mais si elle ressemblait à la Vénus de Milo, elle avait dans les formes la suavité des sentiments chrétiens qui les purifiaient et leur donnaient une distinction inconnue aux sculpteurs anciens. Elle avait une tête énorme, le front masculin mais délicat du Jupiter de Phidias, et des yeux gris auxquels sa chaste vie, en s'y portant tout entière, imprimait une lumière jaillissante. Les traits de son visage rond, jadis frais et rose, avaient été grossis par une petite vérole assez clémente pour n'y point laisser de traces, mais qui en avait détruit le velouté de la peau, néanmoins si douce et si fine que le pur baiser de sa mère y traçait passagèrement une marque rouge. Son nez était un peu trop fort, mais il s'harmoniait avec une bouche d'un rouge de minium, dont les lèvres à mille raies étaient pleines d'amour et de bonté. Le col avait une rondeur parfaite. Le corsage bombé, soigneusememt voilé, attirait le regard et faisait rêver ; il manquait sans doute un peu de cette grâce qui s'acquiert ; mais, pour les connaisseurs, la non-flexibilité de cette haute taille devait être un charme. Eugénie, grande et forte, n'avait donc rien *du joli ;* elle était belle de cette beauté si facile à méconnaître, et que saisit seulement l'artiste. Mais le peintre qui cherche ici-bas le type de la céleste pureté de Marie, qui demande à toute la nature féminine ces yeux fiers et modestes devinés par Raphaël, ces lignes vierges que donne parfois la nature, mais que la chasteté dans la vie et la pensée peut seule conserver ou faire acquérir, ce peintre amoureux d'un si rare modèle, eût trouvé tout à coup dans le visage d'Eugénie la noblesse innée qui s'ignore; il eût vu sous un front calme, un monde d'amour; et, dans la coupe des yeux, dans l'habitude des paupières, le *je ne sais quoi* divin. Ses traits, les contours de sa tête, que l'expression du plaisir n'avait jamais ni altérés, ni fatigués, ressemblaient aux lignes d'horizon si doucement tranchées dans le lointain des lacs tranquilles. Cette physionomie calme, colorée, bordée de lueur comme une jolie fleur fraîche éclose, reposait l'âme, et communiquait le charme de la conscience qui s'y reflétait ; elle redemandait les regards.

Eugénie était encore sur la rive de la vie où fleurissent les illusions enfantines, où se cueillent avec des délices plus tard inconnues les marguerites ; aussi se dit-elle, en se mirant, sans savoir encore ce qu'était l'amour : — Je suis trop laide, il ne fera pas attention à moi...

Puis elle ouvrit la porte de sa chambre qui donnait sur l'escalier, et tendit le cou pour écouter les bruits de la maison.

— Il ne se lève pas, pensa-t-elle, entendant la tousserie matinale de Nanon et la bonne fille aller, venir, balayer la salle, allumer son feu, enchaîner le chien et parler à ses bêtes dans l'écurie.

Aussitôt Eugénie descendit et courut à Nanon qui trayait la vache.

— Nanon, ma bonne Nanon, fais donc de la crême pour le café de mon cousin.

Nanon partit d'un gros éclat de rire.

—Mais, mademoiselle, il aurait fallu s'y prendre hier. Je peux pas *faire* de la crême. Qu'il est mignon votre cousin ! Il est mignon, mignon, mais vraiment mignon. Vous ne l'avez pas vu dans sa chambrelouque de soie et d'or. Je l'ai vu moi. Il porte du linge fin comme le surplis de M. le curé.

— Nanon, fais-nous donc de la galette.

— Et qui, qui me donnera du bois pour le four, et de la farine, et du beurre? dit Nanon, laquelle, en sa qualité de premier ministre de M. Grandet, prenait parfois une importance énorme aux yeux d'Eugénie et de sa mère. Faut-il pas le voler cet

homme, pour fêter votre cousin ? Demandez-lui du beurre, de la farine, du bois ; il est votre père, il peut vous en donner. Tenez, le voilà qui descend pour voir aux provisions.....

Eugénie se sauva dans le jardin, tout épouvantée en entendant trembler l'escalier sous le pas de son père. Elle éprouvait déjà les effets de cette profonde pudeur et de cette conscience particulière de notre bonheur qui nous fait croire, non sans raison peut-être, que nos pensées sont gravées sur notre front et sautent aux yeux d'autrui. Puis, s'apercevant enfin du froid dénuement de la maison paternelle, la pauvre fille concevait une sorte de dépit de ne pouvoir la mettre en harmonie avec l'élégance de son cousin. Elle éprouva un besoin passionné de faire quelque chose pour lui ; quoi ?... Elle n'en savait rien. Naïve et vraie, elle se laissait aller à sa nature angélique sans se défier ni de ses impressions, ni de ses sentiments. Le seul aspect de son cousin avait éveillé chez elle les penchants naturels de la femme, et ils durent se déployer d'autant plus vivement, qu'ayant atteint sa vingt-troisième année, elle se trouvait dans la plénitude de son intelligence et de ses désirs. Pour la première fois, elle eut dans le cœur de la terreur à l'aspect de son père, vit en lui le maître de son sort, et se crut coupable d'une faute en lui taisant quelques pensées. Elle se mit à marcher à pas précipités en s'étonnant de respirer un air plus pur, de sentir les rayons du soleil plus vivifiants, et d'y puiser une chaleur morale, une vie nouvelle.

Pendant qu'elle cherchait un artifice pour obtenir la galette, il s'élevait entre la grande Nanon et M. Grandet une de ces querelles aussi rares entre eux que le sont les hirondelles en hiver. Muni de ses clefs, le bonhomme était venu pour mesurer les vivres nécessaires à la consommation de la journée.

— Reste-t-il du pain d'hier? dit-il à Nanon.

— Pas une miette, monsieur.

M. Grandet prit un gros pain rond, bien enfariné, moulé dans un de ces grands paniers plats qui servent à boulanger en Anjou, et il allait le couper, quand Nanon lui dit :

— Mais nous sommes cinq aujourd'hui, monsieur.

— C'est vrai, répondit Grandet, mais ton pain pèse six livres, il en restera. D'ailleurs ces jeunes gens de Paris, tu verras que ça ne mange point de pain.

— Alors, ça mangera de la *frippe!* dit Nanon.

En Anjou, la frippe, mot du lexique populaire, exprime l'accompagnement du pain, depuis le beurre étendu sur la tartine, frippe vulgaire, jusqu'aux confitures d'alleberge, la plus distinguée des frippes. Mais, tous ceux qui, dans leur enfance, ont léché la frippe et laissé le pain comprendront la portée de cette locution.

—Non, répondit Grandet, ça ne mange ni frippe, ni pain. Ils sont quasiment comme des filles à marier.

Enfin, après avoir parcimonieusement ordonné le menu quotidien, le bonhomme allait se diriger vers son fruitier, en fermant néanmoins ses armoires et sa *dépense,* lorsque Nanon l'arrêta pour lui dire : — Alors, monsieur, donnez-moi donc de la farine et du beurre ; je ferai une galette aux enfants.

— Ne vas-tu pas mettre la maison au pillage à cause de mon neveu ?

Je ne pensais pas plus à votre neveu qu'à votre chien, pas plus que vous n'y pensez vous-même. Ne voilà-t-il pas que vous ne m'avez *aveint* que six morceaux de sucre ! m'en faut huit.

—Ha çà, Nanon, je ne t'ai jamais vue comme ça. Qu'est-ce qui te passe donc par la tête? Es-tu la maîtresse ici ? Tu n'auras que six morceaux de sucre.

— Eh bien, votre neveu, avec quoi donc qu'il sucrera son café?

— Avec deux morceaux, je m'en passerai, moi.

— Vous vous passerez de sucre, à votre âge ! J'aimerais mieux vous en acheter de ma poche.

— Mêle-toi de ce qui te regarde.

Malgré la baisse du prix, le sucre était toujours aux yeux du tonnelier la plus précieuse des denrées coloniales, il valait toujours six francs la livre pour lui. L'obligation de le ménager, prise sous l'empire, était devenue la plus indélébile de ses habitudes.

Toutes les femmes, même la plus niaise, savent ruser pour arriver à leurs fins. Nanon abandonna la question du sucre pour obtenir la galette.

— Mademoiselle, cria-t-elle par la croisée, est-ce pas que vous voulez de la galette?

— Non, non, répondit Eugénie.

— Allons, Nanon, dit Grandet entendant la voix de sa fille, tiens...

Il ouvrit la *mette* où était la farine, lui en donna une mesure, et ajouta quelques onces de beurre au morceau qu'il avait déjà coupé.

— Il faudra du bois pour chauffer le four, dit l'implacable Nanon.

— Eh bien, tu en prendras à ta suffisance répondit-il mélancoliquement, mais alors tu nous feras une tarte aux fruits, et tu cuiras au four tout le dîner ; par ainsi, tu n'allumeras pas deux feux.

— Quien ! s'écria Nanon, vous n'avez pas besoin de me le dire.

Grandet jeta sur son fidèle ministre un coup d'œil presque paternel.

— Mademoiselle, cria la cuisinière, nous aurons une galette.

Quand le père Grandet revint chargé de ses fruits, et qu'il en eut rangé la première assiettée sur la table de la cuisine :

— Voyez donc, monsieur, lui dit Nanon, les jolies bottes qu'a votre neveu ! Quel cuir, et qui sent bon! Avec quoi que ça se nettoie donc? Faut-il mettre de votre cirage à l'œuf ?

— Nanon, je crois que l'œuf gâterait ce cuir-là. D'ailleurs, dis-lui que tu ne connais point la manière de cirer le maroquin, car c'est du maroquin ; alors, il achètera lui-même à Saumur et t'apportera de quoi lustrer ses bottes. J'ai entendu dire qu'on fourre du sucre dans leur cirage pour le rendre brillant.

— Alors ça doit être bon à manger, dit la servante, en portant les bottes à son nez. Tiens! elles sentent l'eau de Cologne de madame. Ah ! c'est-il drôle !

— Drôle! dit le maître, tu trouves drôle de mettre à des bottes plus d'argent que n'en vaut celui qui les porte!

— Monsieur, dit-elle, au second voyage de son maître qui avait fermé le fruitier, est-ce que vous ne mettez pas une ou deux fois le pot-au-feu par semaine à cause de votre...?

— Oui.

— Faudra que j'aille à la boucherie.

— Pas du tout, tu nous feras du bouillon de volaille; les fermiers ne t'en laisseront point chômer. Mais, je vais dire à Cornouiller de me tuer des corbeaux. Ce gibier-là donne le meilleur bouillon de la terre.

— C'est-y vrai, monsieur, que ça mange les morts?

— Tu es bête, Nanon! ils mangent comme tout le monde, ce qu'ils trouvent. Est-ce que nous ne vivons pas des morts ?... Qu'est-ce que les successions ?

Le père Grandet, n'ayant plus d'ordre à donner, tira sa montre, et, voyant qu'il pouvait encore disposer d'une demi-heure avant le déjeuner, il prit son chapeau, vint embrasser sa fille, et lui dit : — Veux-tu te promener au bord de la Loire, sur mes prairies? j'ai quelque chose à y faire.

Alors Eugénie alla mettre son chapeau de paille cousue, doublé de taffetas rose. Puis, le père et la fille descendirent la rue tortueuse jusqu'à la place.

— Où dévallez-vous donc si matin? dit le notaire Cruchot qui *rencontra* M. Grandet.

— Voir quelque chose, répondit le bonhomme sans être dupe de la promenade matinale de son ami.

Quand le père Grandet allait *voir quelque chose*, le notaire savait, par expérience, qu'il y avait toujours *quelque chose* à gagner avec lui. Donc il l'accompagna.

— Venez, Cruchot, dit Grandet au notaire; puisque vous êtes de mes amis, je vais vous démontrer comme quoi c'est une bêtise de planter des peupliers dans de bonnes terres...

Maître Cruchot ouvrit des yeux hébétés.

— Vous ne comptez donc pour rien les soixante mille francs que vous avez palpés pour ceux qui étaient dans vos prairies de la Loire? Avez-vous eu du bonheur! Couper vos arbres au moment où l'on manquait de bois blanc à Nantes et les vendre trente francs.

Eugénie écoutait sans savoir qu'elle touchait au moment le plus solennel de sa vie, et que le notaire allait faire prononcer sur elle un arrêt paternel et souverain.

— Cruchot! dit M. Grandet en arrivant aux magnifiques prairies qu'il possédait au bord de la Loire et où trente ouvriers s'occupaient à déblayer, combler, niveler les emplacements autrefois pris par les peupliers. Maître Cruchot, voyez ce qu'un peuplier prend de terrain.

— Jean, cria-t-il à un ouvrier, mesure avec ta toise dans tous les sens.

— Quatre fois huit pieds, répondit l'ouvrier après avoir fini.

— Trente-deux pieds de perte! dit Grandet à Cruchot. J'avais sur cette ligne trois cents peupliers, pas vrai? Or... trois ce... ce... ce... cents fois trente d... eux pie... pieds, me man... man... man... mangeaient deux fois autant sur les côtés, quinze cents, les rangées du milieu autant, mé, mé, mettons trois mille bottes de foin.

— Eh bien, lui dit Cruchot pour aider son ami, trois mille bottes de ce foin-là valent dix-huit cents francs.

— Dit, dit, dites deux mille à cause des trois à quatre cents francs de regain. Eh bien ! ca... ca... ca... calculez ce que, que, que, deux mi... mille francs par an, pen... pen... pendant quarante ans, donnent a... a... avec les in... in... térêts com... com... composés, que, que, que, vooous saaavez...

— Va pour cent mille francs, dit le notaire.

— Je le veux bien ! ça ne, ne, ne fera que, que, que cent mille francs. Eh bien, reprit l'avare sans bégayer, deux mille cinq cents peupliers de quarante ans ne me donneraient pas soixante-quinze mille francs. Il y a perte. J'ai trouvé ça, moi! dit Grandet en se dressant sur ses ergots.

— Jean, tu combleras les trous, excepté du côté de la Loire, où tu planteras les peupliers que j'ai achetés.

En les mettant dans la rivière, ils se nourriront aux frais du gouvernement, ajoute-t-il en se tournant vers Cruchot et imprimant à la loupe de son nez un léger mouvement qui valait le plus ironique des sourires.

Cruchot stupéfait était prêt à adorer Grandet.

— Cela est clair, dit-il, les peupliers ne doivent se planter que sur les terres maigres.

— *Oui, monsieur*, répondit le tonnelier.

Eugénie regardait le sublime paysage de la Loire

sans écouter les calculs de son père; mais elle prêta de loin l'oreille en entendant maître Cruchot dire à son client :

— Eh bien! vous avez fait venir un gendre de Paris; il n'est question que de votre neveu dans tout Saumur. Je vais bientôt avoir un contrat à dresser, père Grandet.

— Vou, ou, vous êtes sorti de bonne heure pooour me dire ça, reprit Grandet en accompagnant cette réflexion d'un mouvement de sa loupe. Eh bien, mon vieux camaaarade, je serai franc! et je vous dirai ce que vooous vooou lez savoir : j'aimerais mieux, vois-tu, jeter ma fille dans la Loire, que de la donner à son cououousin, tu peux aaannoncer ça. Mais non, va, laisse jaser le monde.

Cette réponse causa des éblouissements à Eugénie. Tout à coup les lointaines espérances qui, pour elle, commençaient à poindre dans son cœur, fleurirent soudain, se réalisèrent, se rapprochèrent et formèrent un faisceau de fleurs, qu'elle vit coupées, gisant à terre. Depuis la veille, elle s'attachait à Charles par tous les liens de bonheur qui unissent les âmes, et désormais la souffrance allait les corroborer. N'est-il pas dans la noble destinée de la femme d'être plus touchée des pompes de la misère que des splendeurs de la fortune? Comment le sentiment paternel avait-il pu s'éteindre au fond du cœur de son père? De quel crime Charles était-il donc coupable? Questions mystérieuses! Déjà son amour naissant, mystère si profond, s'enveloppait de mystères. Elle revint tremblant sur ses jambes, et en arrivant à la vieille rue sombre, si joyeuse pour elle, elle la trouva d'un aspect triste, elle y respira la mélancolie que les temps et les choses y avaient imprimée. Aucun des enseignements de l'amour ne lui manquait.

A quelques pas du logis, elle devança son père et l'attendit à la porte, après y avoir frappé. Mais Grandet qui voyait dans la main du notaire un journal encore sous bande, lui avait dit : — Où en sont les fonds?

— Vous ne voulez pas m'écouter, Grandet, lui répondit Cruchot. Achetez-en vite, il y a encore vingt pour cent à gagner en deux ans, outre les intérêts à un excellent taux, cinq mille livres de rente pour quatre-vingt mille francs. Ils sont à 80 fr. 50 cent.

— Nous verrons cela, répondit Grandet en se frottant le menton.

— Mon Dieu! dit le notaire.

— Eh bien, quoi? s'écria Grandet au moment où Cruchot lui mettait le journal sous les yeux, en lui disant : — Lisez cet article.

« M. Grandet, l'un des négociants les plus estimés « de Paris, s'est brûlé la cervelle hier, après avoir fait « son apparition accoutumée à la Bourse. Il avait « envoyé au président de la Chambre des députés « sa démission et s'était également démis de ses fonc- « tions au tribunal de commerce. La faillite de « MM. A. et S. son agent de change et son notaire, « l'ont ruiné. La considération dont jouissait M. Gran- « det et son crédit étaient néanmoins tels qu'il eût « sans doute trouvé des secours sur la place de Paris. « Il est à regretter que cet homme réellement hono- « rable ait cédé à un premier moment de déses- « poir, etc.

— Je le savais, dit le vieux vigneron au notaire.

Ce mot glaça maître Cruchot qui, malgré son impassibilité notariale, se sentit froid dans le dos en pensant que le Grandet de Paris avait peut-être imploré vainement les neuf millions du Grandet de Saumur.

— Et son fils, si joyeux, hier...

— Il ne sait rien encore, répondit Grandet avec le même calme.

— Adieu, monsieur Grandet! dit Cruchot, qui, comprenant tout, alla rassurer, le président de Bonfons.

En entrant M. Grandet trouva le déjeuner prêt. Madame Grandet, au cou de laquelle Eugénie sauta pour l'embrasser avec cette vive effusion de cœur que nous cause un chagrin secret, était déjà sur son siége à patins, et se tricotait des manches pour l'hiver.

— Vous pouvez manger, dit Nanon, qui descendit les escaliers quatre à quatre. L'enfant dort comme un chérubin. Qu'il est gentil les yeux fermés! je suis entrée, je l'ai appelé. Ah bien oui! Personne.

— Laisse-le dormir, dit M. Grandet, il s'éveillera toujours assez tôt aujourd'hui pour apprendre de mauvaises nouvelles.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Eugénie en mettant dans son café les deux petits morceaux de sucre, pesant on ne sait combien de grammes, que le bonhomme s'amusait à couper lui-même à ses heures perdues. Madame Grandet, qui n'avait pas osé faire cette question, regarda son mari.

— Son père s'est brûlé la cervelle.

— Mon oncle! dit Eugénie.

— Le pauvre jeune homme! s'écria madame Grandet.

— Oui, pauvre, reprit Grandet, il ne possède pas un sou!

— Hé ben, il dort comme s'il était le roi de la terre! dit Nanon d'un accent doux.

Eugénie cessa de manger. Son cœur s'était serré comme il se serre quand, pour la première fois, la compassion excitée par le malheur de celui qu'elle aime, sursaute dans le corps entier d'une femme. La pauvre fille pleura.

— Tu ne connaissais pas ton oncle, lui dit son père en lui lançant un de ces regards de tigre affamé

qu'il jetait sans doute à ses tas d'or, pourquoi pleures-tu?

— Mais, monsieur, dit la servante, qui est-ce qui ne se sentirait pas de pitié pour ce pauvre jeune homme, qui dort comme un sabot sans savoir son sort?

— Je ne te parle pas, Nanon, tiens ta langue.

Eugénie apprit en ce moment que la femme qui aime doit toujours dissimuler ses sentiments. Elle ne répondit pas.

— Jusqu'à mon retour, vous ne lui parlerez de rien, j'espère, madame Grandet. Je suis obligé d'aller faire aligner le fossé de mes prés sur la route. Je serai revenu à midi, pour le second déjeuner; après quoi, je causerai avec mon neveu de ses affaires. Quant à toi, mademoiselle Eugénie, si c'est pour ce mirliflor que tu pleures, assez comme cela, mon enfant: il partira, dare dare, pour les Grandes-Indes. Tu ne le verras plus....

Le père prit ses gants au bord de son chapeau, les mit avec son calme habituel, les assujettit en s'emmortaisant les doigts les uns dans les autres, et sortit.

— Ha! maman, j'étouffe, s'écria Eugénie quand elle fut seule avec sa mère. Je n'ai jamais souffert ainsi.

Madame Grandet, voyant sa fille pâlir, ouvrit la croisée, et lui fit respirer le grand air.

— Je suis mieux, dit-elle après un moment.

Cette émotion nerveuse chez une nature jusqu'alors en apparence calme et froide, réagit sur madame Grandet, qui regarda sa fille avec cette intuition sympathique dont les mères sont douées pour l'objet de leur tendresse, et devina tout. Mais, à la vérité, la vie des célèbres sœurs hongroises, attachées l'une à l'autre par une erreur de la nature, n'avait pas été plus intime que ne l'était celle d'Eugénie et de sa mère, toujours ensemble dans cette embrasure de croisée, ensemble à l'église, et dormant ensemble dans le même air.

— Ma pauvre enfant! dit madame Grandet en prenant la tête d'Eugénie pour l'appuyer contre son sein.

A ces mots, la jeune fille releva tête, interrogea sa mère par un regard, en scruta les secrètes pensées, et lui dit:

— Pourquoi l'envoyer aux Indes? S'il est malheureux, ne doit-il pas rester ici? N'est-il pas notre plus proche parent?

— Oui, mon enfant, ce serait bien naturel, mais ton père a ses raisons; nous devons les respecter.

La mère et la fille s'assirent en silence, l'une sur une chaise à patins, l'autre sur son petit fauteuil; et toutes deux reprirent leur ouvrage; mais, oppressée de reconnaissance pour l'admirable entente de cœur que lui avait témoignée sa mère, Eugénie lui baisa la main en disant:

— Combien tu es bonne, ma chère maman!

Ces paroles firent rayonner le vieux visage maternel, flétri par de longues douleurs.

— Le trouves-tu bien? demanda Eugénie.

Madame Grandet ne répondit que par un sourire; puis, après un moment de silence, elle dit à voix basse:

— Est-ce que tu l'aimerais déjà? ce serait mal.

— Mal, reprit Eugénie, pourquoi? Il te plaît, il plaît à Nanon, pourquoi ne me plairait-il pas? Tiens, maman, mettons la table pour son déjeuner.

Elle jeta son ouvrage, la mère en fit autant en lui disant: — Tu es folle!

Mais elle se plut à justifier la folie de sa fille en la partageant.

Eugénie appela Nanon.

— Quoi que vous voulez encore, mademoiselle?

— Nanon, tu auras bien de la crème pour midi?

— Ah! pour midi, oui, répondit la vieille servante.

— Eh bien, donne-lui du café bien fort, j'ai entendu dire à M. des Grassins que le café se faisait bien fort à Paris. Mets-en beaucoup.

— Et où voulez-vous que j'en prenne?

— Achètes-en.

— Et si monsieur me rencontre?

— Il est à ses prés.

— Je cours. Mais monsieur Grondard m'a déjà demandé si les trois mages étaient chez nous, en me donnant de la bougie. Toute la ville va savoir nos déportements.

— Si ton père s'aperçoit de quelque chose, dit madame Grandet, il est capable de nous battre.

— Eh bien, il nous battra, nous recevrons ses coups à genoux.

Madame Grandet leva les yeux au ciel. Nanon prit sa coiffe et sortit.

Eugénie donna du linge blanc, et alla chercher quelques-unes des grappes de raisin qu'elle s'était amusée à étendre sur des cordes dans le grenier. Elle marcha légèrement le long du corridor pour ne point éveiller son cousin, et ne put s'empêcher d'écouter à la porte la respiration qui s'échappait en temps égaux de ses lèvres.

— Le malheur veille pendant qu'il dort, se dit-elle.

Puis, elle prit les plus vertes feuilles de la vigne, arrangea son raisin aussi coquettement que l'aurait pu dresser un vieux chef d'office, et l'apporta triomphalement sur la table. Elle fit main basse dans la cuisine, sur les poires comptées par son père, et les disposa en pyramide parmi les feuilles. Elle allait, venait, trottait, sautait. Elle aurait bien voulu mettre à sac toute la maison de son père;

mais il avait les clefs de tout. Nanon revint avec deux œufs frais. En voyant les œufs, Eugénie eut l'envie de lui sauter au cou.

— Le fermier de la Lande en avait dans son panier, je les lui ai demandés, et il me les a donnés pour m'être agréable, le vieux.

Enfin, après deux heures de soins, pendant lesquelles Eugénie quitta vingt fois son ouvrage pour aller voir bouillir le café, pour aller écouter le bruit que faisait son cousin en se levant, elle réussit à préparer un déjeuner très-simple, peu coûteux, mais qui dérogeait terriblement aux habitudes invétérées de la maison. Le déjeuner de midi s'y faisait debout. Chacun prenait un peu de pain, un fruit ou du beurre et un verre de vin. En voyant la table placée auprès du feu, l'un des fauteuils mis devant le couvert de son cousin, en voyant les deux assiettées de fruit, le coquetier, la bouteille de vin blanc, le pain, et le sucre amoncelé dans une soucoupe, Eugénie trembla de tous ses membres en songeant, seulement alors, aux regards que lancerait son père, s'il venait à entrer en ce moment. Aussi regardait-elle souvent la pendule, afin de calculer si son cousin pourrait déjeuner avant le retour du bonhomme.

— Sois tranquille, Eugénie, si ton père vient, je prendrai tout sur moi, dit madame Grandet.

Eugénie ne put retenir une larme.

— Oh! ma bonne mère, s'écria-t-elle, je ne t'ai pas assez aimée!

Charles, après avoir fait mille tours dans sa chambre en chanteronnant, descendit enfin. Heureusement il n'était encore que onze heures. Il avait mis autant de coquetterie à sa toilette que s'il se fût trouvé au château de la noble dame qui voyageait en Ecosse. Il entra de cet air affable et riant qui sied si bien à la jeunesse, et qui causa une joie triste à Eugénie. Il avait pris en plaisanterie le désastre de ses châteaux en Anjou, et aborda sa tante fort gaîment.

— Avez-vous bien passé la nuit, ma chère tante? Et vous, ma cousine?

— Bien, monsieur, mais vous? dit madame Grandet.

— Moi, parfaitement.

— Vous devez avoir faim, monsieur, dit Eugénie, mettez-vous à table.

— Mais je ne déjeune jamais avant midi, le moment où je me lève. Cependant j'ai si mal vécu en route, que je me laisserai conduire par vous. D'ailleurs.....

Il tira la plus délicieuse montre plate que Breguet ait faite.

— Tiens! mais il est onze heures, j'ai été matinal.

— Matinal! dit madame Grandet.

Oui, mais je voulais ranger mes affaires. Eh bien! je mangerais volontiers quelque chose, un rien, une volaille, un perdreau.

— Sainte Vierge! cria Nanon, en entendant ces paroles.

— Un perdreau, se disait Eugénie, qui aurait voulu payer un perdreau de tout son pécule.

— Venez vous asseoir, lui dit sa tante.

Le dandy se laissa aller sur le fauteuil comme une jolie femme qui se pose sur son divan. Eugénie et sa mère prirent des chaises et se mirent près de lui devant le feu.

— Vous vivez toujours ici? leur dit Charles, en trouvant la salle encore plus laide au jour qu'elle ne l'était aux lumières.

— Toujours, répondit Eugénie en le regardant; mais excepté pendant les vendanges. Alors, nous allons aider Nanon et logeons tous à l'abbaye de Noyers.

— Vous ne vous promenez jamais?

— Quelquefois, le dimanche après vêpres, quand il fait beau, dit madame Grandet nous allons sur le pont, ou voir les foins quand on les fauche.

— Avez-vous un théâtre?

— Aller au spectacle! s'écria madame Grandet, voir des comédiens! Mais, monsieur, ne savez-vous pas que c'est un péché mortel?

— Tenez, mon cher monsieur, dit Nanon en apportant les œufs, nous vous donnerons les poulets à la coque.

— Oh! des œufs frais, dit Charles, qui semblable aux gens habitués au luxe, ne pensait déjà plus à son perdreau. Mais c'est délicieux! si vous aviez du beurre,... hein, ma chère enfant?

— Ha! du beurre! Alors, vous n'aurez donc pas de galette, dit la servante.

— Mais donne du beurre, Nanon! s'écria Eugénie.

La jeune fille examinait son cousin coupant ses mouillettes et y prenait plaisir, autant que la plus sensible grisette de Paris en prend à voir jouer un mélodrame où triomphe l'innocence. Il est vrai que Charles, élevé par une mère gracieuse, perfectionné par une femme à la mode, avait des mouvements coquets, élégants, menus, comme le sont ceux d'une petite-maîtresse. Il y a dans la compatissance et la tendresse d'une jeune fille une influence vraiment magnétique. Aussi Charles, en se voyant l'objet des attentions de sa cousine et de sa tante, ne put-il se soustraire aux influences des sentiments qui se dirigeaient vers lui en l'inondant pour ainsi dire. Alors il jeta sur Eugénie un de ses regards brillants de bonté, de caresses, un regard qui semblait sourire. Il s'aperçut, en contemplant Eugénie, de l'exquise harmonie des traits de ce pur visage, de son inno-

cente attitude, de la clarté magique de ses yeux, où scintillaient de jeunes pensers d'amour, et où le désir était ignorant de la volupté.

— Ma foi, ma chère cousine, si vous étiez en grande loge et en grande toilette à l'Opéra, je vous garantis que ma tante aurait bien raison, vous y feriez faire bien des péchés d'envie aux hommes et de jalousie aux femmes.

Ce compliment étreignit le cœur d'Eugénie, et le fit palpiter de joie.

— Oh! mon cousin, vous voulez vous moquer d'une pauvre petite provinciale.

— Si vous me connaissiez, ma cousine, vous sauriez que j'abhorre la raillerie; elle flétrit le cœur, froisse tous les sentiments.....

Et il goba fort agréablement sa mouillette beurrée.

— Non, je n'ai probablement pas assez d'esprit pour me moquer des autres, et ce défaut me fait beaucoup de tort. A Paris, on trouve moyen de vous assassiner un homme en disant : — Il a bon cœur. Cette phrase veut dire : — Le pauvre garçon est bête comme un rhinocéros. Mais comme je suis riche et connu pour tuer mon homme du premier coup à douze pas, la raillerie me respecte.

— Ce que vous dites, mon neveu, annonce un bon cœur.

— Vous avez une bien jolie bague, dit Eugénie; est-ce mal de vous demander à la voir?

Charles tendit la main, en défaisant son anneau, et Eugénie rougit en effleurant du bout de ses doigts les ongles roses de son cousin.

— Voyez, ma mère, le beau travail.

— Oh, il y a gros d'or! dit Nanon en apportant le café.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda Charles en riant, à l'aspect d'un pot oblong, en terre brune, verni, fayencé à l'intérieur, bordé d'une frange de cendre, et au fond duquel tombait le café en revenant à la surface du liquide bouillonnant.

— C'est du café boullu, dit Nanon.

— Ha! ma chère tante, au moins je laisserai quelque trace bienfaisante de mon passage ici. Vous êtes bien arriérés! Je vous apprendrai à faire du bon café dans une cafetière à la Chaptal.

Alors, il tenta d'expliquer le système de la cafetière à la Chaptal.

— Ha bien! s'il y a tant d'affaires que ça, dit Nanon, il faudrait bien y passer sa vie. Jamais je ne ferai de café comme ça. Ah bien, oui! Et qui est-ce qui ferait de l'herbe pour notre vache pendant que je ferais le café?

— C'est moi qui le ferai, dit Eugénie.

— Enfant! dit madame Grandet, en regardant sa fille.

A ce mot, qui rappelait le chagrin prêt à fondre sur ce malheureux jeune homme, les trois femmes se turent et le contemplèrent d'un air de commisération dont il fut frappé.

— Qu'avez-vous donc, ma cousine?

— Chut! dit madame Grandet à Eugénie prête à parler. Tu sais, ma fille, que ton père s'est chargé de parler à monsieur...

— Charles, dit le jeune Grandet.

— Ha! vous vous nommez Charles? C'est un beau nom, s'écria Eugénie.

Les malheurs pressentis arrivent presque toujours. Là, Nanon, madame Grandet et Eugénie, qui ne pensaient pas sans frisson au retour du vieux tonnelier, entendirent un coup de marteau dont le son particulier leur était bien connu.

— Voilà papa! dit Eugénie.

Elle ôta la soucoupe au sucre, en en laissant quelques morceaux sur la nappe. Nanon emporta l'assiette aux œufs. Madame Grandet se dressa comme une biche effrayée. C'était une peur panique dont Charles dut s'étonner.

— Eh bien, qu'avez-vous donc? leur demanda-t-il.

— Mais voilà mon père! dit Eugénie.

— Eh bien?...

M. Grandet entra, jeta son regard clair sur la table, sur Charles, et vit tout.

— Ha ha! vous avez fait fête à mon neveu? c'est bien, très-bien, c'est fort bien! Quand le chat court sur les toits, les souris dansent sur les planchers.

— Fête! se dit Charles, incapable de soupçonner le régime et les mœurs de cette maison.

— Donne-moi mon verre, Nanon, dit le bonhomme.

Eugénie apporta le verre. M. Grandet tira de son gousset un couteau de corne, à grosse lame, coupa une tartine, prit un peu de beurre, l'étendit soigneusement et se mit à manger debout. En ce moment Charles sucrait son café. M. Grandet aperçut les morceaux de sucre, examina sa femme qui pâlit, se leva, fit trois pas, se pencha vers l'oreille de la pauvre vieille et lui dit : — où avez-vous donc pris tout ce sucre?

— Nanon en a été acheter chez Grondard, il n'y en avait pas.

Il est impossible de se figurer l'intérêt profond que cette scène muette offrait à ces trois femmes; car Nanon avait quitté sa cuisine et regardait dans la salle pour voir comment les choses s'y passeraient.

Charles, ayant goûté son café, le trouva trop amer et chercha le sucre.

— Que voulez-vous, mon neveu? lui dit le bonhomme.

— Le sucre qui était là.

— Mettez du lait! répondit le maître de la maison, votre café s'adoucira.

A ces mots, Eugénie prit la soucoupe et la mit sur la table en contemplant son père d'un air calme. Certes la Parisienne qui, pour faciliter la fuite de son amant, soutient de ses faibles bras une échelle de soie, ne montre pas plus de courage que n'en déployait Eugénie en rétablissant la soucoupe sur la table. L'amant récompensera sa Parisienne qui lui fera voir orgueilleusement un beau bras meurtri, dont chaque veine flétrie sera baignée de larmes, de baisers, et guérie par le plaisir ; tandis que Charles ne devait jamais être dans le secret des profondes agitations qui brisaient le cœur de sa cousine, alors foudroyée par le regard du vieux tonnelier.

— Tu ne manges pas, ma femme?

La pauvre ilote s'avança, coupa piteusement un morceau de pain, et prit une poire.

Eugénie offrit audacieusement à son père du raisin, en lui disant : — Goûte donc à ma conserve, papa ! Mon cousin, vous en mangerez, n'est-ce pas? J'ai été chercher ces jolies grappes-là pour vous.

— Oh ! si on ne les arrête, elles mettront Saumur au pillage pour vous, mon neveu. Quand vous aurez fini nous irons ensemble dans le jardin, j'ai des choses assez tristes à vous dire.

Eugénie et sa mère lancèrent un regard sur Charles à l'expression duquel le jeune homme ne put se tromper.

— Tristes, mon oncle! Depuis la mort de ma pauvre mère...

A ces deux mots, sa voix s'était amollie.

— .... Il n'y a pas de malheur possible pour moi.

— Mon neveu, qui peut connaître les afflictions par lesquelles Dieu veut nous éprouver? lui dit sa tante.

— Ta! ta! ta! ta! dit M. Grandet, voilà les bêtises. Je vois avec peine, mon neveu, vos jolies mains blanches.

Il lui montra les espèces d'épaules de mouton que la nature lui avait mises au bout des bras, et ajouta : — Voilà des mains faites pour amasser des écus! Vous avez été élevé à mettre vos pieds dans la peau dont se fabriquent les portefeuilles où nous serrons les billets de banque. Mauvais! mauvais!

— Que voulez-vous dire, mon oncle? je veux être pendu, si je comprends un seul mot.

— Venez, dit M. Grandet en faisant claquer la lame de son couteau, buvant le reste de son vin blanc, et ouvrant la porte.

— Mon cousin, ayez du courage!

L'accent de la jeune fille ayant glacé Charles de terreur, il suivit, en proie à de mortelles inquiétudes, son terrible parent.

Eugénie, sa mère et Nanon, vinrent dans la cuisine, excitées par une invincible curiosité à suivre au moins des yeux les deux acteurs de la scène qui allait se passer dans le petit jardin humide où l'oncle marcha d'abord silencieusement avec le neveu.

M. Grandet n'était pas embarrassé pour apprendre à Charles la mort de son père, mais il éprouvait une sorte de compassion en le sachant sans un sou, et il cherchait des formules pour adoucir l'expression de cette cruelle vérité.

— *Vous avez perdu votre père!* Ce n'était rien à dire. Les pères meurent avant les enfants.

Mais *Vous êtes sans aucune espèce de fortune!* Tous les malheurs de la terre étaient réunis dans ces paroles.

Et le bonhomme de faire pour la troisième fois le tour de l'allée du milieu, dont le sable craquait sous les pieds.

Dans les grandes circonstances de la vie, notre âme s'attache fortement aux lieux où les plaisirs et les chagrins fondent sur nous. Aussi Charles examinait-il avec une attention particulière les buis de ce petit jardin, les feuilles pâles et tombantes, les dégradations des murs, les bizarreries des arbres fruitiers, détails pittoresques qui devaient rester gravés dans son souvenir, éternellement mêlés à cette heure suprême, par une mnémotechnie particulière aux passions.

— Il fait bien chaud, bien beau! dit M. Grandet en aspirant une forte partie d'air.

— Oui, mon oncle, mais...

— Eh bien, mon garçon, reprit l'oncle, j'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre. Ton père est bien mal...

— Pourquoi suis-je ici! dit Charles. Nanon ! cria-t-il, des chevaux de poste!

Je trouverai bien une voiture dans le pays? ajouta-t-il en se tournant vers son oncle qui demeurait immobile.

— Les chevaux et la voiture sont inutiles, répondit Grandet.

Charles resta muet, pâlit, et ses yeux devinrent fixes.

— Oui, mon pauvre garçon, tu devines! Il est mort. Mais ce n'est rien. Il y a quelque chose de plus grave, il s'est brûlé la cervelle...

— Mon père !

—Oui. Mais ce n'est rien. Les journaux glosent de cela, comme s'ils en avaient le droit. Tiens...

Et M. Grandet, qui avait emprunté le journal de M. Cruchot, mit le fatal article sous les yeux de Charles.

En ce moment le pauvre jeune homme, encore enfant, encore dans l'âge où les sentiments se produisent avec naïveté, fondit en larmes.

— Allons, bien, se dit Grandet. Ses yeux m'effrayaient. Il pleure, le voilà sauvé.

— Ce n'est encore rien, mon pauvre neveu, reprit Grandet sans savoir si Charles l'écoutait, ce n'est rien, tu te consoleras; mais...

— Jamais! jamais! mon père! mon père!.....

— Il t'a ruiné, tu es sans argent.

— Qu'est-ce que cela me fait? Où est mon père? mon père!

Les pleurs et les sanglots retentissaient entre ces murailles d'une horrible façon et se répercutaient dans les échos. Les trois femmes saisies de pitié pleuraient, car les larmes sont aussi contagieuses que peut l'être le rire. Charles, sans écouter son oncle, se sauva dans la cour, trouva l'escalier, monta dans sa chambre, et se jeta en travers sur son lit, en se mettant la face dans les draps pour pleurer à son aise loin de ses parents.

— Il faut laisser passer la première averse, dit M. Grandet en rentrant dans la salle où Eugénie et sa mère avaient brusquement repris leurs places et travaillaient d'une main tremblante, après s'être essuyé les yeux.

Eugénie frissonna en entendant son père s'exprimer ainsi sur la plus sainte des douleurs; et, de ce moment, elle commença à juger son père. Quoique assourdis, les sanglots de Charles retentissaient dans cette sonore maison, et sa plainte profonde, qui semblait sortir de dessous terre, ne cessa que vers le soir, après s'être graduellement affaiblie.

— Pauvre jeune homme! dit madame Grandet.

Fatale exclamation! Le père Grandet regarda sa femme, Eugénie et le sucrier; puis, se souvenant du déjeuner extraordinaire apprêté pour le parent malheureux, il se posa au milieu de la salle.

— Ha çà, j'espère, dit-il avec son calme habituel, que vous n'allez pas continuer vos prodigalités, madame Grandet? Je ne vous donne pas MON argent pour embucquer de sucre ce jeune drôle.

— Ma mère n'y est pour rien, dit Eugénie, c'est moi qui...

— Est-ce parce que tu es majeure, reprit M. Grandet en interrompant sa fille, que tu voudrais me contrarier? Songe, Eugénie...

— Mon père, le fils de votre frère ne devait pas manquer...

— Ta, ta, ta, ta, dit le tonnelier sur quatre tons chromatiques, le fils de mon frère, par-ci, mon neveu, par-là. Charles ne nous est de rien, il n'a ni sou ni maille, son père a fait faillite. Et quand ce mirliflor aura pleuré son soûl, il décampera d'ici, je ne veux pas qu'il révolutionne ma maison.

— Qu'est-ce que c'est, mon père, que de faire faillite? demanda Eugénie.

— Faire faillite! reprit le père, c'est commettre l'action la plus déshonorante entre toutes celles qui peuvent déshonorer l'homme.

— Ce doit être un bien grand péché, dit madame Grandet, et notre frère serait damné!

— Allons, te voilà, toi et tes litanies! dit-il en haussant les épaules.

— Faire faillite, Eugénie, est un vol que la loi prend malheureusement sous sa protection. Des gens ont donné leurs denrées à Guillaume Grandet, sur sa réputation d'honneur et de probité, puis il a tout pris et ne leur laisse que les yeux pour pleurer. Le voleur de grand chemin est préférable au banqueroutier: celui-là vous attaque, vous pouvez vous défendre, il risque sa tête, mais l'autre... Enfin Charles est déshonoré.

Ces mots retentirent dans le noble cœur de la pauvre fille, et y pesèrent de tout leur poids. Elle ne connaissait ni les maximes du monde, ni ses raisonnements captieux, ni ses sophismes; elle était probe, autant que la fleur née au fond d'une forêt est délicate. Elle accepta donc l'atroce explication que son père lui donnait à dessein de la faillite, sans lui faire connaître la distinction qui existe entre une faillite involontaire et une faillite calculée.

— Eh bien, mon père, vous n'avez donc pas pu empêcher ce malheur?

— Mon frère ne m'a pas consulté. D'ailleurs, il doit trois millions.

— Qu'est-ce que c'est donc qu'un million, mon père? demanda-t-elle avec la naïveté d'un enfant qui croit pouvoir trouver promptement ce qu'il désire.

— Trois millions! dit Grandet, c'est trois millions de pièces de vingt sous, il faut cinq pièces de vingt sous pour faire cinq francs.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Eugénie, comment mon oncle avait-il eu à lui trois millions! Y a-t-il quelque autre personne en France qui puisse avoir trois millions?

Le père Grandet se caressait le menton, souriait, et sa loupe semblait se dilater.

— Mais que va devenir mon cousin Charles?

— Il va partir pour les Grandes-Indes, où, selon le vœu de son père, il tâchera de faire fortune.

— Mais a-t-il de l'argent pour aller là?

— Je lui paierai son voyage.... jusqu'à Nantes.

Eugénie sauta d'un bond au cou de son père.

— Ha! mon père, mon bon père! vous êtes bon, vous!

Et elle l'embrassait de manière à rendre Grandet honteux; car sa conscience le harcelait un peu.

— Faut-il beaucoup de temps pour amasser un million? lui demanda-t-elle.

— Dam! dit le tonnelier, tu sais ce qu'est un

louis ; il en faut cinquante mille pour faire un million.

— Maman, nous ferons des neuvaines pour lui.

— J'y pensais, dit la mère.

— C'est cela, dépenser de l'argent. Ha çà, est-ce que vous croyez qu'il y a des mille et des cent ici ?

En ce moment une plainte sourde, plus lugubre que toutes les autres, retentit dans les greniers, et glaça de terreur Eugénie et sa mère.

— Nanon, dit M. Grandet, va voir là-haut s'il ne se tue pas.

— Ha çà, reprit-il en se tournant vers sa femme et sa fille, que son mot avait rendues pâles, pas de bêtises vous deux. Je vous laisse. Je vais tourner autour de nos Hollandais qui s'en vont aujourd'hui ; puis j'irai voir Cruchot et causer avec lui de tout ça.

Il partit. Quand M. Grandet eut tiré la porte, Eugénie et sa mère respirèrent à leur aise. Avant cette matinée, jamais la fille n'avait senti de contrainte en présence de son père ; mais depuis quelques heures, elle changeait, à tous moments, et de sentiments et d'idées.

— Maman, combien de louis vend-on une pièce de vin ?

— Ton père vend les siennes entre cent cinquante et deux cents francs, quelquefois trois cents, à ce que j'ai entendu dire.

— Alors, quand il récolte quatorze cents pièces de vin...

— Ma foi, mon enfant, je ne sais pas ce que cela fait, ton père ne me dit jamais ses affaires.

— Papa doit être riche.

— Peut-être. Mais M. Cruchot m'a dit qu'il avait acheté Froifond, y a deux ans. Ça l'aura gêné.

Eugénie ne comprenant plus rien, en resta là de ses calculs.

— Il ne m'a tant seulement point vue, le mignon ! dit Nanon en revenant. Il est étendu comme un veau sur son lit, et il pleure comme une Madeleine, que c'est une bénédiction ! Quel chagrin a donc ce pauvre gentil jeune homme ?

— Allons donc le consoler bien vite maman, et si l'on frappe nous descendrons.

Madame Grandet ne sut pas se défendre contre les irrésistibles harmonies de la voix de sa fille ; Eugénie était sublime, elle était femme !

Toutes deux, le cœur palpitant, montèrent à la chambre de Charles. La porte était ouverte. Le jeune homme ne voyait ni n'entendait rien. Plongé dans les larmes, il poussait des plaintes inarticulées.

— Comme il aime son père ! dit Eugénie à voix basse.

Il était impossible de méconnaître les espérances d'un cœur, à son insu passionné, dans l'accent de ces paroles. Aussi madame Grandet lui jeta-t-elle un regard empreint de maternité, puis tout bas à l'oreille : — Prends garde, ma fille, tu l'aimerais, dit-elle.

— L'aimer ! reprit-elle. Ah ! si tu savais ce que mon père a dit.

Charles se retourna, aperçut sa tante et sa cousine.

— J'ai perdu mon père, mon pauvre père ! S'il m'avait confié le secret de son malheur, nous aurions travaillé tous deux à le réparer ! Mon Dieu ! mon bon père ! Je comptais si bien le revoir, que je l'ai, je crois, froidement embrassé.

Les sanglots lui coupèrent la parole.

— Nous prierons bien Dieu pour lui, dit madame Grandet. Résignez-vous à la volonté du ciel.

— Mon cousin, dit Eugénie, prenez courage ! votre perte est irréparable. Ainsi, songez maintenant à sauver votre honneur...

Avec cet instinct, cette finesse de la femme qui a de l'esprit en toute chose, même quand elle console, Eugénie voulait tromper la douleur de son cousin en l'occupant de lui-même.

— Mon honneur ! cria le jeune homme en chassant ses cheveux par un mouvement brusque, et il s'assit sur son lit en se croisant les bras.

— Ha ! c'est vrai. Mon père, disait mon oncle, a fait faillite.

Il poussa un cri déchirant et se cacha le visage dans ses mains.

— Laissez-moi, ma cousine, laissez-moi ! Mon Dieu ! mon Dieu, pardonnez à mon père, il a dû bien souffrir !

Il y avait quelque chose d'horriblement attachant à voir l'expression de cette douleur jeune, vraie, sans calcul, sans arrière-pensée. C'était une pudique douleur. Les cœurs simples d'Eugénie et de sa mère la comprirent quand Charles fit un geste pour leur demander de l'abandonner à lui-même. Les deux femmes descendirent, reprirent en silence leurs places près de la croisée, et travaillèrent pendant une heure environ sans se dire un mot. Eugénie avait aperçu, par le regard furtif qu'elle jeta sur le ménage du jeune homme, ce regard des jeunes filles qui voient tout en un clin-d'œil, les jolies bagatelles de sa toilette, ses ciseaux, ses rasoirs enrichis d'or, et cette échappée d'un luxe, vu à travers la douleur, lui rendit Charles encore plus intéressant, par contraste peut-être. Jamais un événement aussi grave, jamais un spectacle aussi dramatique n'avaient frappé l'imagination de ces deux créatures incessamment plongées dans le calme et la solitude.

— Maman, dit Eugénie, nous porterons le deuil de mon oncle.

— Ton père décidera de cela, répondit madame Grandet.

Elles restèrent de nouveau silencieuses. Eugénie tirait ses points avec une régularité de mouvement qui eût dévoilé à un observateur les fécondes pensées de sa méditation. Le premier désir de cette adorable fille était de partager le deuil de son cousin.

Vers quatre heures un coup de marteau brusque retentit au cœur de madame Grandet.

— Qu'a donc ton père? dit-elle à sa fille.

Le vigneron entra joyeux. Après avoir ôté ses gants, il se frotta les mains à s'en emporter la peau si l'épiderme n'en eût pas été tanné comme du cuir de Russie, sauf l'odeur des mélèzes et de l'encens. Il se promenait, il regardait le temps. Enfin son secret lui échappa.

— Ma femme, dit-il sans bégayer, je les ai tous attrapés. Notre vin est vendu! Les Hollandais, les Belges partaient ce matin, je me suis promené sur la place, devant leur auberge, en ayant l'air de bêtiser. *Chose,* que tu connais, est venu à moi. Les propriétaires de tous les bons vignobles gardent leur récolte et veulent attendre. Je ne les en ai pas empêchés. Notre Belge était désespéré. J'ai vu cela. Affaire faite, il prend notre récolte à cent écus la pièce, moitié comptant. Je suis payé en or. Les billets sont faits, voilà six louis pour toi. Dans trois mois, les vins baisseront.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton calme, mais si profondément ironique que les gens de Saumur, groupés en ce moment sur la place, et anéantis par la nouvelle de la vente que venait de faire M. Grandet, en auraient frémi s'ils les eussent entendus : une peur panique eût fait tomber les vins de cinquante pour cent.

— Vous avez mille pièces cette année, mon père? dit Eugénie.

— Oui, *Fifille.*

Ce mot était l'expression superlative de la joie du vieux tonnelier.

— Cela fait trois cent mille pièces de vingt sous.

— Oui, Mademoiselle Grandet!

— Eh bien, mon père, vous pouvez secourir Charles.

L'étonnement, la colère, la stupéfaction de Balthasar voyant son *Mane Tekel Pharès* ne sauraient se comparer au froid courroux de M. Grandet qui, ne pensant plus à son neveu, le retrouvait logé au cœur et dans les calculs de sa fille.

— Ha çà, depuis que ce mirliflor a mis le pied dans MA maison tout y va de travers. Vous vous donnez les airs d'acheter du sucre, de faire des noces et des festins. Je ne veux pas de ces choses-là. Je sais, à mon âge, comment je dois me conduire, peut-être! D'ailleurs je n'ai de leçons à prendre ni de ma fille, ni de personne. Je ferai pour mon neveu ce qu'il sera convenable de faire, vous n'avez pas à y fourrer le nez. Quant à toi, Eugénie, ajouta-t-il en se tournant vers elle, ne m'en parle plus ou sinon je t'envoie à l'abbaye de Noyers avec Nanon voir si j'y suis, et pas plus tard que demain, si tu bronches. Où est-il donc ce garçon? est-il descendu?

— Non, mon ami, répondit madame Grandet.

— Eh bien, que fait-il donc?

— Il pleure son père, répondit Eugénie.

M. Grandet se tut et regarda sa fille : il était un peu père, lui.

Après avoir fait un ou deux tours dans la salle, il monta promptement à son cabinet, pour y méditer un placement dans les fonds publics. Les deux mille arpents de forêt qu'il avait coupés à blanc, lui avaient donné quinze cent mille francs. Or, en joignant à cette somme l'argent de ses peupliers, ses revenus de l'année dernière et de l'année courante, outre les cent mille écus du marché qu'il venait de conclure, il pouvait faire une masse de deux millions quatre cent mille francs. Donc, les vingt pour cent à gagner en peu de temps sur les rentes qui étaient à 80 fr. 50 cent. le tentaient violemment. Il chiffra sa spéculation sur le journal où la mort de son frère était annoncée, en entendant, sans les écouter, les gémissements de son neveu.

Nanon vint cogner au mur pour inviter son maître à descendre; le dîner était servi. Sous la voûte, et à la dernière marche de l'escalier, il disait en lui-même :

— Puisque je toucherai mes intérêts à huit, je ferai cette affaire. En deux ans, j'aurai quatre millions que je retirerai de Paris en bon or.

— Eh bien! où est donc mon neveu?

— Il dit qu'il ne veut point manger! répondit Nanon. Ça n'est pas sain.

— Autant d'économisé, lui répliqua son maître.

— Dam! voui, dit-elle.

— Bah! bah! il ne pleurera pas toujours, la faim chasse le loup hors du bois.

Le dîner fut étrangement silencieux.

— Mon bon ami, dit madame Grandet lorsque la nappe fut ôtée, il faut que nous prenions le deuil.

— En vérité, madame Grandet, vous ne savez quoi vous inventer pour dépenser de l'argent. Le deuil est dans le cœur et non dans l'habit.

— Mais le deuil d'un frère est indispensable, et l'Église nous ordonne de...

— Achetez votre deuil sur vos six louis, et vous me donnerez un crêpe, cela me suffira!

Eugénie leva les yeux au ciel, sans mot dire. Pour la première fois, dans sa vie, ses généreux penchants endormis, comprimés, mais subitement éveillés, étaient à tout moment froissés.

Cette soirée fut semblable en apparence à mille soirées de leur existence monotone, mais ce fut certes la plus horrible. Eugénie travailla sans lever la tête, et ne se servit point du nécessaire que Charles avait dédaigné la veille. Madame Grandet tricota ses manches. M. Grandet tourna ses pouces pendant quatre heures, abîmé dans des calculs dont les résultats devaient, le lendemain, étonner Saumur.

Personne ne vint, ce jour-là, visiter la famille. En ce moment, la ville entière retentissait du tour de force de M. Grandet, de la faillite de son frère et de l'arrivée du neveu. Pour obéir au besoin de bavarder sur leurs intérêts communs, tous les propriétaires de vignobles des hautes et moyennes sociétés de Saumur étaient chez M. des Grassins, où se fulminèrent de terribles imprécations contre le rusé tonnelier.

Nanon filait, et le bruit de son rouet fut la seule voix qui se fit entendre sous ces planchers grisâtres.

— Nous n'usons point nos langues, dit-elle en montrant ses dents blanches et grosses comme des amandes pelées.

— Ne faut rien user, répondit Grandet en se réveillant de ses méditations.

Il se voyait en perspective quatorze millions dans trois ans, et voguait sur cette longue nappe d'or.

— Couchons-nous. J'irai dire bonsoir à mon neveu pour tout le monde, et voir s'il veut prendre quelque chose.

Madame Grandet resta sur le palier du premier étage pour entendre la conversation qui allait avoir lieu entre Charles et le bonhomme. Eugénie, plus hardie, monta deux marches.

— Eh bien, mon neveu, vous avez du chagrin. Oui, pleurez, c'est naturel. Un père est un père. Mais faut prendre notre mal en patience. Je m'occupe de vous pendant que vous pleurez. Je suis un bon parent, voyez-vous. Allons, du courage. Voulez-vous boire un petit verre de vin?

Le vin ne coûte rien à Saumur. Là on offre du vin comme dans les Indes une tasse de thé.

— Mais, dit M. Grandet en continuant, vous êtes sans lumière. Mauvais, mauvais! faut voir clair à tout ce que l'on fait.

M. Grandet marcha vers la cheminée.

— Tiens! s'écria-t-il, voilà de la bougie. Où diable a-t-on pêché de la bougie! *Les garces* prendraient le plancher pour cuire des œufs à ce garçon-là.

En entendant ces mots, la mère et la fille rentrèrent dans leurs chambres et se fourrèrent dans leurs lits, avec la célérité de souris effrayées qui rentrent dans leurs trous.

— Madame Grandet, vous avez donc un trésor? dit l'homme en entrant dans la chambre de sa femme.

— Mon ami, répondit d'une voix altérée la pauvre mère, je fais mes prières, attendez.

— Que le diable emporte ton bon Dieu! répliqua Grandet en grommelant.

Les avares ne croient point à une vie à venir, et le présent est tout pour eux. Cette réflexion jette une horrible clarté sur l'époque actuelle, où, plus qu'en aucun autre temps, l'argent domine les lois, la politique et les mœurs. Institutions, livres, hommes et doctrines, tout conspire à miner la croyance d'une vie future sur laquelle l'édifice social est appuyé depuis dix-huit cents ans. Maintenant le cercueil est une transition peu redoutée. L'avenir, qui nous attendait par-delà le *requiem*, a été transposé dans le présent. Arriver *per fas et nefas* au paradis terrestre du luxe et des jouissances vaniteuses, pétrifier son cœur et se macérer le corps, en vue de possessions passagères, comme on souffrait jadis le martyre de la vie en vue de biens éternels, est la pensée générale; pensée d'ailleurs écrite partout, jusque dans les lois qui demandent à un homme: — Que paies-tu? au lieu de lui dire: — Que penses-tu? Quand cette doctrine aura passé de la bourgeoisie au peuple, que deviendra le pays?

— Madame Grandet, as tu fini? dit le vieux tonnelier.

— Mon ami, je prie pour toi.

— Très-bien! bonsoir. Demain matin, nous causerons.

La pauvre femme s'endormit comme l'écolier qui, n'ayant pas appris ses leçons, craint de trouver à son réveil le visage irrité du maître.

Au moment où, par frayeur, elle se roulait dans ses draps pour ne rien entendre, Eugénie se coula près d'elle, en chemise, pieds nus, et vint la baiser au front.

— Oh! bonne mère! dit-elle, demain, je lui dirai que c'est moi.

— Non, il t'enverrait à Noyers. Laisse-moi faire, il ne me mangera pas.

— Entends-tu, maman?

— Quoi?

— Eh bien, *il* pleure toujours.

— Va donc te coucher, ma fille. Tu gagneras froid aux pieds. Le carreau est humide.

Ainsi se passa la journée solennelle qui devait peser sur toute la vie de la riche et pauvre héritière, dont le sommeil ne fut plus aussi complet ni aussi pur qu'il l'avait été jusqu'alors.

Assez souvent, certaines actions de la vie humaine paraissent, littérairement parlant, invraisemblables, quoique vraies. Mais ne serait-ce pas qu'on omet presque toujours de répandre sur nos déterminations spontanées une sorte de lumière psychologique, en n'expliquant pas les raisons,

mystérieusement conçues, qui les ont nécessitées? Peut-être la profonde passion d'Eugénie devrait-elle être analysée dans ses fibrilles les plus délicates; car elles devint, diraient quelques railleurs, une maladie, et influença toute son existence. Beaucoup de gens aiment mieux nier les dénouements que de mesurer la force des liens, des nœuds, des attaches qui soudent secrètement un fait à un autre dans l'ordre moral. Ici donc, le passé d'Eugénie servira, pour les observateurs de la nature humaine, de garantie à la naïveté de son irréflexion et à la soudaineté des effusions de son âme. Plus sa vie avait été tranquille, et plus vivement la pitié féminine, le plus ingénieux des sentiments, se déploya dans son âme. Aussi, toute troublée par les événements de la journée, s'éveilla-t-elle à plusieurs reprises, pour écouter son cousin, croyant en avoir entendu les soupirs, qui, depuis la vieille, lui retentissaient au cœur. Tantôt elle le voyait expirant de chagrin, tantôt elle le rêvait mourant de faim. Vers le matin, elle entendit certainement une terrible exclamation. Aussitôt elle se vêtit, et accourut au petit jour, d'un pied léger, auprès de Charles, dont la porte était ouverte. La bougie avait brûlé dans la bobèche du flambeau. Son cousin, vaincu par la nature, dormait habillé, assis dans un fauteuil, et la tête renversée sur le lit. Il rêvait comme rêvent les gens qui ont l'estomac vide. Eugénie put pleurer à son aise, et admirer ce jeune et beau visage, marbré par la douleur, ces yeux gonflés par les larmes, et qui, endormis, semblaient encore verser des pleurs. Charles devina sympathiquement la présence d'Eugénie, et en ouvrant les yeux, il la vit attendrie.

— Pardon, ma cousine, dit-il, ne sachant évidemment ni l'heure qu'il était ni le lieu où il se trouvait.

— Il y a des cœurs qui vous entendent ici, mon cousin, et *nous* avons cru que vous aviez besoin de quelque chose. Vous devriez vous coucher, vous vous fatiguez en restant ainsi.

— Cela est vrai.

— Eh bien, adieu.

Elle se sauva, honteuse et heureuse d'être venue. L'innocence ose seule de telles hardiesses. Instruite, la vertu calcule aussi bien que le vice. Eugénie, qui près de son cousin, n'avait pas tremblé, put à peine se tenir sur ses jambes quand elle fut dans sa chambre.

Son ignorante vie avait cessé tout à coup, elle raisonna, se fit mille reproches.

Quelle idée va-t-il prendre de moi? il croira que je l'aime.

C'était précisément ce qu'elle désirait le plus de lui voir croire. L'amour franc a sa prescience et sait que l'amour excite l'amour.

Quel événement pour cette jeune fille solitaire, d'être ainsi entrée furtivement chez un jeune homme! N'y a t-il pas des pensées, des actions qui, en amour, équivalent, pour certaines âmes, à de saintes fiançailles?

Une heure après, elle entra chez sa mère, et l'habilla suivant son habitude. Puis, elles vinrent s'asseoir à leurs places devant la fenêtre et attendirent M. Grandet, avec cette anxiété qui glace le cœur ou l'échauffe, le serre ou le dilate suivant les caractères, alors que l'on redoute une scène, une punition; sentiment d'ailleurs si naturel, que les animaux domestiques l'éprouvent au point de crier pour le faible mal d'une correction, eux qui se taisent quand ils se blessent par inadvertance. Le bonhomme descendit, mais il parla d'un air distrait à sa femme, embrassa Eugénie et se mit à table, sans paraître penser à ses menaces de la veille.

— Que devient mon neveu? l'enfant n'est pas gênant.

— Monsieur, il dort, répondit Nanon.

— Tant mieux, alors il n'a pas besoin de bougie, dit le tonnelier d'un ton goguenard.

Cette clémence insolite, cette amère gaîté, frappa madame Grandet, qui regarda son mari fort attentivement.

Le bonhomme....

Ici peut-être est-il convenable de faire observer qu'en Touraine, en Anjou, en Poitou, dans la Bretagne, le mot bonhomme, déjà souvent employé pour désigner M. Grandet, est décerné aux hommes les plus cruels comme aux plus bonasses, aussitôt qu'ils sont arrivés à un certain âge; et que ce titre ne préjuge rien sur la mansuétude individuelle.

Le bonhomme donc prit son chapeau, ses gants, et dit: — Je vais muser sur la place pour rencontrer nos Cruchot.

— Eugénie, ton père a décidément quelque chose.

En effet, peu dormeur, M. Grandet employait la moitié de ses nuits aux calculs préliminaires qui donnaient à ses vues, à ses observations, à ses plans, cette étonnante justesse et leur assuraient cette constante réussite dont s'émerveillaient les Saumurois. Tout pouvoir humain est un composé de patience et de temps. Les gens puissants veulent et veillent. Or, la vie de l'avare est un constant exercice de la puissance humaine mise au service de la *personnalité*. En effet, il ne s'appuie que sur deux sentiments: l'amour-propre et l'intérêt: mais l'intérêt étant en quelque sorte l'amour-propre solide et bien entendu, l'attestation continue d'une supériorité réelle, ce sont deux parties d'un même tout, l'égoïsme. De là vient peut-être la prodigieuse curiosité qu'excitent les avares habilement mis en scène. Chacun tient par un fil à ces personnages. Ils s'attaquent à tous les sentiments humains, parce qu'ils les résument tous. Où est l'homme sans

désir, et quel désir social se résoudra sans argent ?

M. Grandet avait bien réellement *quelque chose*, suivant l'expression de sa femme. Il se rencontrait en lui, comme chez tous les avares, un persistant besoin de jouer une partie avec les autres hommes, de leur gagner légalement leurs écus. Imposer autrui, n'est-ce pas faire acte de pouvoir ? se donner perpétuellement le droit de mépriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas dévorer ? Oh ! qu'il a bien compris l'agneau paisiblement couché aux pieds de Dieu, le plus touchant emblème de toutes les victimes terrestres, celui de leur avenir, enfin la souffrance et la faiblesse glorifiées ! Cet agneau, l'avare le laisse s'engraisser, il le parque, le tue, le cuit, le mange et le méprise. La pâture des avares est l'argent et le dédain.

Donc, pendant la nuit, les idées du bonhomme avaient pris un autre cours. De là sa clémence.

Il avait ourdi un plan pour se moquer des Parisiens, pour les tordre, les rouler, les pétrir, les faire aller, venir, suer, espérer, pâlir, pâtir et s'en amuser, lui, vieux tonnelier, au fond de sa salle grise, en montant l'escalier vermoulu de sa maison de Saumur. Son neveu l'avait occupé. Il voulait sauver l'honneur de son frère mort, sans qu'il en coûtât un sou, ni à son neveu ni à lui. Ses fonds allaient être placés pour trois ans ; il n'avait plus qu'à gérer ses biens ; il fallait donc un aliment à son activité malicieuse ; or, il l'avait trouvé dans la faillite de son frère. Ne se sentant rien entre les pattes à pressurer, il voulait concasser les Parisiens au profit de Charles, et se montrer excellent frère à bon marché. L'honneur de la famille entrait pour si peu de chose dans son plan, que sa bonne volonté doit être comparée au besoin qu'éprouvent les joueurs de voir bien jouer une partie dans laquelle ils n'ont pas d'enjeu. Et les Cruchot lui étaient nécessaires, et il ne voulait pas les aller chercher, et il avait décidé de les faire venir chez lui, et d'y commencer ce soir même la comédie dont il avait arrêté le *scenario*, afin d'être le lendemain, sans qu'il lui en coûtât un denier, l'objet de l'admiration de *sa* ville.

PROMESSES D'AVARE, SERMENTS D'AMOUR.

En l'absence de son père, Eugénie eut le bonheur de pouvoir s'occuper ouvertement de son bien-aimé cousin, d'épancher sur lui sans crainte les trésors de sa pitié, l'une des sublimes supériorités de la femme, la seule qu'elle veuille faire sentir, et qu'elle pardonne à l'homme de lui laisser prendre sur lui. Trois ou quatre fois, Eugénie alla écouter la respiration de son cousin ; savoir s'il dormait, s'il se réveillait ; puis, quand il se leva, la crême, le café, les œufs, les fruits, les assiettes, le verre, tout ce qui faisait partie du déjeuner fut pour elle l'objet de quelque soin. Elle grimpa lestement dans le vieil escalier pour écouter le bruit que faisait son cousin. S'habillait-il ? pleurait-il encore ? Elle vint jusqu'à la porte :

— Mon cousin ?

— Ma cousine.

— Voulez-vous déjeuner dans la salle ou dans votre chambre ?

— Où vous voudrez.

— Comment vous trouvez-vous ?

— Ma chère cousine, j'ai honte d'avoir faim.

Cette conversation à travers la porte était pour Eugénie tout un épisode de roman.

— Eh bien ! nous vous apporterons à déjeuner dans votre chambre, afin de ne pas contrarier mon père.

Puis, elle descendit dans la cuisine avec la légèreté d'un oiseau.

— Nanon, va donc faire sa chambre.

Cet escalier si souvent monté, descendu, où retentissait le moindre bruit, semblait à Eugénie avoir perdu son caractère de vétusté, elle le voyait lumineux, il parlait, il était jeune comme elle, jeune comme son amour auquel il servait. Enfin sa mère, sa bonne et indulgente mère, voulut bien se prêter aux fantaisies de son amour, et lorsque la chambre de Charles fut faite, elles allèrent toutes deux tenir compagnie au malheureux. La charité chrétienne n'ordonnait-elle pas de le consoler ? Ces deux femmes puisèrent dans la religion bon nombre de petits sophismes pour se justifier leurs déportements.

Charles Grandet se vit donc l'objet des soins les plus affectueux et les plus tendres. Son cœur endolori sentit vivement la douceur de cette amitié veloutée, de cette exquise sympathie, que ces deux âmes toujours contraintes surent déployer en se trouvant libres un moment dans la région des souffrances, leur sphère naturelle. Autorisée par la parenté, Eugénie se mit à ranger le linge, les objets de toilette que son cousin avait apportés, et put s'émerveiller à son aise de chaque luxueuse babiole, des colifichets d'argent, d'or travaillé qui lui tombaient sous la main et qu'elle tenait longtemps sous prétexte de les examiner. Alors, Charles ne vit pas sans un attendrissement profond l'intérêt généreux que lui portaient sa tante et sa cousine, car il connaissait assez les sociétés de Paris pour savoir que dans sa position il n'y eût trouvé que des cœurs indifférents et froids. Eugénie lui apparut dans toute la splendeur de sa beauté spéciale. Il admira dès-lors l'innocence de ces mœurs dont il se moquait la veille. Aussi, quand Eugénie prit des mains de Nanon le bol de

faïence plein de café à la crême pour le lui servir avec toute l'ingénuité du sentiment, et en lui jetant un bon regard, ses yeux se mouillèrent-ils de larmes. Il lui prit la main et la baisa.

— Eh bien, qu'avez-vous encore? demanda-t-elle.

— Ce sont des larmes de reconnaissance, répondit-il.

Eugénie se tourna brusquement vers la cheminée pour prendre les flambeaux.

— Nanon, tenez, emportez, dit-elle.

Quand elle regarda son cousin, elle était bien rouge encore, mais au moins ses yeux purent mentir et ne pas peindre la joie excessive dont son cœur était inondé. Mais leurs yeux exprimèrent un même sentiment, comme leurs âmes se fondirent dans une même pensée. L'avenir était à eux. Cette douce émotion fut d'autant plus délicieuse pour Charles, au milieu de son immense chagrin, qu'elle était moins attendue.

Un coup de marteau rappela les deux femmes à leurs places; et par bonheur, elles purent redescendre assez rapidement l'escalier pour se trouver à l'ouvrage quand M. Grandet entra. S'il les eût rencontrées sous la voûte, il n'en aurait pas fallu davantage pour exciter ses soupçons. Après le déjeuner, que le bonhomme fit sur le pouce, le garde auquel l'indemnité promise n'avait pas encore été donnée, arriva de Froifond d'où il apportait un lièvre, des perdreaux tués dans le parc, des anguilles et deux brochets dus par les meuniers.

— Eh, eh! ce pauvre Cornoiller, il vient comme marée en carême. Est-ce bon à manger, çà?

— Oui, mon cher généreux monsieur, c'est tué depuis deux jours.

— Allons, Nanon, haut le pied, dit le bonhomme. Prends-moi cela, ce sera pour le dîner, je régale deux Cruchot.

Nanon ouvrit des yeux bêtes et regarda tout le monde.

— Eh bien, dit-elle, où que je trouverai du lard et des épices?

— Ma femme, dit M. Grandet, donne six francs à Nanon, et fais-moi souvenir d'aller à la cave chercher du bon vin.

—Eh bien donc, monsieur Grandet, reprit le garde, qui avait préparé sa harangue, afin de faire décider la question de ses appointements, monsieur Grandet...

— Ta, ta, ta, ta, dit l'avare, je sais ce que tu veux dire, tu es un bon diable, nous verrons cela, je suis pressé.

— Ma femme, dit-il à madame Grandet, donne-lui cent sous.

Puis il décampa.

La pauvre femme fut trop heureuse d'acheter la paix pour onze francs. Elle savait que Grandet se taisait pendant quinze jours après avoir ainsi filouté quelque argent.

— Tiens, Cornoiller, dit-elle en lui donnant dix francs, quelque jour nous reconnaîtrons tes services.

Cornoiller n'eut rien à dire. Il partit.

— Madame, dit Nanon qui avait mis sa coiffe noire et pris son panier, je n'ai besoin que de trois francs, gardez le reste. Allez, çà ira tout de même.

— Fais un bon dîner, Nanon, mon cousin descendra.

— Décidément il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, dit madame Grandet. Voici la troisième fois que, depuis notre mariage, ton père donne à dîner.

Vers quatre heures, au moment où Eugénie et sa mère avaient fini de mettre un couvert pour six personnes, et où le maître du logis avait monté quelques bouteilles de ces vins exquis que conservent les provinciaux avec amour, Charles vint dans la salle. Il était pâle; ses gestes, sa contenance, ses regards et le son de sa voix eurent une tristesse pleine de grâce. Il ne jouait pas la douleur, il souffrait véritablement, et le voile étendu sur ses traits par là lui donnait cet air intéressant qui plaît tant aux femmes. Eugénie l'en aima bien davantage. Peut-être aussi le malheur l'avait-il rapproché d'elle. Charles n'était plus ce riche et beau jeune homme placé dans une sphère inabordable pour elle; non, c'était un parent plongé dans une effroyable misère; et la misère amène l'égalité. La femme a cela de commun avec l'ange que les êtres souffrants lui appartiennent. Charles et Eugénie s'entendirent et se parlèrent des yeux seulement; car le pauvre dandy déchu, l'orphelin se mit dans un coin, s'y tint muet, calme et fier; mais, de moment en moment, le regard doux et caressant de sa cousine venait luire sur lui, le contraignait à quitter ses tristes pensées, à s'élancer avec elle dans les champs de l'espérance et de l'avenir où elle aimait à s'engager avec lui.

En ce moment, la ville de Saumur était plus émue du dîner offert par M. Grandet aux Cruchot, qu'elle ne l'avait été la veille par la vente de sa récolte, qui constituait un crime de haute-trahison envers le vignoble. Si le politique vigneron eût donné son dîner dans la même pensée qui coûta la queue au chien d'Alcibiade, il aurait été peut-être un grand homme; mais trop supérieur à une ville dont il se jouait sans cesse, il ne faisait aucun cas de Saumur. Les des Grassins ayant bientôt appris la mort violente et la faillite probable du père de Charles, résolurent d'aller dès le soir même chez leur client, afin de prendre part à son malheur et lui donner des signes d'amitié, tout en s'informant

des motifs qui pouvaient l'avoir déterminé à inviter, en semblable occurrence, les Cruchot à dîner.

A cinq heures précises, M. le président C. de Bonfons et son oncle le notaire arrivèrent endimanchés jusqu'aux dents. Les convives se mirent à table et commencèrent par manger notablement bien. Monsieur Grandet était grave, Charles silencieux, Eugénie muette, madame Grandet ne parla pas plus que de coutume, en sorte que ce dîner fut un véritable repas de condoléance.

Quand on se leva de table, Charles dit à sa tante et à son oncle : — Permettez-moi de me retirer. Je suis obligé de m'occuper d'une longue et triste correspondance.

— Faites, mon neveu.

Puis, lorsqu'après son départ le bonhomme put présumer que Charles ne pouvait rien entendre, et devait être plongé dans ses écritures, il regarda sournoisement sa femme.

— Madame Grandet, ce que nous avons à dire serait du latin pour vous, il est sept heures et demie, vous devriez aller vous serrer dans votre portefeuille. Bonne nuit, ma fille.

Il embrassa Eugénie, et les deux femmes sortirent.

Alors commença la scène où le père Grandet, plus qu'en aucun autre moment de sa vie, employa l'adresse qu'il avait acquise dans le commerce des hommes, et qui lui valait souvent, de la part de ceux dont il mordait un peu trop rudement la peau, le surnom de *vieux chien*. Si le maire de Saumur eût porté son ambition plus haut, si d'heureuses circonstances, en le faisant arriver vers les sphères supérieures de la société, l'eussent envoyé dans les congrès où se traitent les affaires des nations, et qu'il s'y fût servi du génie dont l'avait doté son intérêt personnel, nul doute qu'il n'y eût été glorieusement utile à la France. Néanmoins, peut-être aussi serait-il également probable que, sorti de Saumur, le bonhomme n'aurait fait qu'une pauvre figure. Peut-être en est-il des esprits comme des animaux, qui n'engendrent plus transplantés hors des climats où ils naissent.

— Mon on, on, on, sieur le pré, pré, pré, président, vouoouous di, di, di, disiiieeez que la faaaaiiillite...

Le bredouillement affecté depuis si longtemps par le bonhomme et qui passait pour naturel, aussi bien que la surdité dont il se plaignait par les temps de pluie, devint, en cette conjecture, si fatigant pour les deux Cruchot, qu'en écoutant le vigneron, ils grimaçaient à leur insu, en faisant des efforts comme s'ils voulaient achever les mots dans lesquels il s'empêtrait à plaisir.

Ici, peut-être devient-il nécessaire de donner l'histoire du bégaiement et de la surdité de monsieur Grandet.

Personne, dans l'Anjou, n'entendait mieux et ne pouvait prononcer plus nettement le français-angevin que le rusé vigneron. Jadis, malgré toute sa finesse, il avait été dupé par un Israélite qui, dans la discussion, appliquait sa main à son oreille en guise de cornet, sous prétexte de mieux entendre, et baragouinait si bien en cherchant ses mots, que Grandet, victime de son humanité, se crut obligé de suggérer à ce malin Juif les mots et les idées que paraissait chercher le Juif, d'achever lui-même les raisonnements dudit Juif, de parler comme devait parler le damné Juif, d'être enfin le Juif et non Grandet : combat bizarre d'où le tonnelier sortit ayant conclu le seul marché dont il ait eu à se plaindre pendant le cours de sa vie commerciale. Mais s'il y perdit pécuniairement parlant, il y gagna moralement une bonne leçon dont, plus tard, il recueillit les fruits. Aussi, le bonhomme finit-il par bénir le Juif qui lui avait appris l'art d'impatienter son adversaire commercial, et, en l'occupant à exprimer sa pensée, de lui faire constamment perdre de vue la sienne.

Or, aucune affaire n'exigea, plus que celle dont il s'agissait, l'emploi de la surdité, du bredouillement, et des ambages les plus incompréhensibles dans lesquels Grandet eût jamais enveloppé ses idées. D'abord, il ne voulait pas endosser la responsabilité de ses idées ; puis, il voulait rester maître de sa parole, et laisser en doute ses véritables intentions.

— Monsieur de Bon, Bon, Bonfons...

Pour la seconde fois depuis trois ans, Grandet nommait Cruchot neveu, M. de Bonfons. Le président put se croire choisi pour gendre par l'artificieux bonhomme.

— Vooooouous di, di, di, disiez donc que les faiiiillites, peu, peu, peu peuvent dans certains cas, être empê... pé, pé, chées par...

— Par les tribunaux de commerce eux-mêmes. Cela se voit tous les jours, dit M. C. de Bonfons enfourchant l'idée du père Grandet, ou croyant la deviner et voulant affectueusement la lui expliquer. Écoutez !

— J'écoute, répondit humblement le bonhomme en prenant la malicieuse contenance d'un enfant qui rit intérieurement de son professeur tout en paraissant lui prêter la plus grande attention.

— Quand un homme considérable et considéré, comme l'était par exemple défunt monsieur votre frère à Paris...

— Mon frère, oui.

— Est menacé d'une déconfiture...

— Çaaaà s'aappelle dé dé, dé, confiture.

— Oui ; et que sa faillite devient imminente, le

tribunal de commerce dont il est justiciable (suivez bien) a la faculté, par un jugement, de nommer, à sa maison de commerce, des liquidateurs. Liquider n'est pas faire faillite, comprenez-vous. En faisant faillite, un homme est déshonoré; mais en liquidant, il reste honnête homme.

— C'est bien di, di, di, différent, si çaâââ ne coûou, ou, ou, oûte pas, pas, pas plus cher, dit Grandet.

— Mais une liquidation peut encore se faire, même sans le secours du tribunal de commerce. Car, dit le président en humant sa prise de tabac, comment se déclare une faillite?

— Oui, je n'y ai jamais pen, pen, pen, pensé, répondit Grandet.

— Premièrement, reprit le magistrat, par le dépôt du bilan au greffe du tribunal, que fait le négociant lui-même ou son fondé de pouvoir, dûment enregistré. Deuxièmement, à la requête des créanciers. Or, si le négociant ne dépose pas de bilan, si aucun créancier ne requiert du tribunal un jugement qui déclare le susdit négociant en faillite, qu'arriverait-il?

— Oui, voyons.

— Alors la famille du décédé, ses représentants, son hoirie; ou le négociant, s'il n'est pas mort; ou ses amis, s'il est caché, liquident. Peut-être voulez-vous liquider les affaires de votre frère? demanda le président.

—Ah! Grandet! s'écria le notaire, ce serait bien! Il y a de l'honneur au fond de nos provinces. Si vous sauviez votre nom, car c'est votre nom, vous seriez un homme...

— Sublime, dit le président, en interrompant son oncle.

— Certainement, répliqua le vieux vigneron, mon, mon fffr, fré, frère se no, no, no nommait Grandet tout comme moi. Cé, cé, c'es, c'est sûr et certain. Je, je, je ne dis pas non. Et, et, et, cette li, li, li, liquidation pou, pou, pourrait dans tooous llles cas, être sooous tous llles ra, ra, rapports très-avantageuse aux in, in, in, intérêts de mon neveu, que j'a, j'ai, j'aime. Mais faut voir. Je ne co, co, co, connais pas *lles malins* de Paris. Je.. suis à Saumur moi, voyez-vous! Mes prooovins! mes fooossés, et en, enfin j'ai mes affaires, je n'ai jamais fait de billets, qu'est-ce qu'un billet? J'en, j'en, j'en ai beau, beaucoup reçu, je n'en ai jamais si, si, signé. Çà, aaa se ssse touche, çà s'essscooompte. Voillà tooout ce qu, qu, que je sais. J'ai en, en, en, entendu di, di, dire qu'onooon pou, ou, ouvait rachecheter les bi, bi, bi...

— Oui, dit le président. L'on peut acquérir les billets sur la place, moyennant tant pour cent. Comprenez-vous?

Ici M. Grandet se fit un cornet de sa main, l'appliqua sur son oreille, et le président lui répéta sa phrase.

— Mais, répondit le vigneron, il y a ddddonc à boire et à manger dans tout cela. Je, je, je ne sais rien, à mon âââge de tooout es ce, ce, ces chooses choses-là. Je dois rester ici pour veiller au grain. Le grain, s'aama, masse, et c'e, c'e, c'est aaavec le grain, qu'on pai, paie. Aavant tout, faut ve, ve, veiller aux, aux ré, ré, récoltes. J'ai des aaaffaires ma, ma, majeures à Froifond et des inté, té, téressantes. Je ne puis pas a, a, abandonner ma, ma, ma, maison pooour des *em, em, embrrrouoouillllamini gentes* de, de, de toous les diaâbllles, où je ne coompre, prends rien. Voous dites que, que je devrais, pour li, li, liquider, pour arrêter la déclaration de faillite, être à Paris. On ne peut pas se trooou, ouver à la fois en, en, deux endroits, à moins d'être pe, pe, pe, petit oiseau.... Et...

— Et je vous entends, s'écria le notaire. Eh bien, mon vieil ami, vous avez des amis, de vieux amis, capables de dévouement pour vous.

— Allons donc, pensait en lui-même le vigneron, décidez-vous donc!

— Et si quelqu'un partait pour Paris, y cherchait le plus fort créancier de votre frère Guillaume, lui disait...

— Mi, min, minute ici, reprit le bonhomme: lui disait... quoi? Quelque, que cho, chooo, chose, co, co, comme çà: — M. Grandet de Saumur pa, pa, par-ci, M. Grandet, det, det de Saumur par-là. Il aime son frère, il aime son neveu. M. Grandet est un bon pa, pa, parent, et il a de très-bonnes intentions. Il a bien vendu sa ré, ré, récolte. Ne déclarez pas la fa, fa, fâ, fâ, faillite! aaassemblez-vous, no, no, nommez des li, li, liquidateurs. Aaalors M. Grandet vé, éé, erra. Voous au, au, aurez, ez bien davantage en liquidant qu'en lai, lai, laissant les gens de justice y mettre le né, né, nez... Hein! pas vrai?

— Juste, dit le président.

— Parce que, voyez-vous, monsieur de Bon, bon, bon, fons, faut voir, avant de se dé, décider. Qui ne, ne, ne peut, ne, ne peut. En toute af, af, affaire ooonénéreuse, poour ne pas se ru, ru, rui, ruiner, il faut connaître les ressources et les charges. Hein! pas vrai?

— Certainement, dit le président. Je suis d'avis, moi, qu'en quelques mois de temps, l'on pourra racheter les créances pour une somme de, et payer intégralement par arrangement. Ah! ah! l'on mène les chiens bien loin en leur montrant un morceau de lard. Quand il n'y a pas eu de déclaration de faillite et que vous tenez les titres de créances, vous devenez blanc comme neige.

— Comme né, né, neige, répéta Grandet, en refaisant un cornet de sa main. Je ne comprends pas la né, né, neige.

— Mais, cria le président, écoutez-moi donc, alors.

— J'é, j'é, j'écoute.

— Un effet est une marchandise qui peut avoir sa hausse et sa baisse. Ceci est une déduction du principe de M. Jérémie Bentham sur l'usure. Ce publiciste a prouvé que le préjugé qui frappait de réprobation les usuriers était une sotise.

— Ouais, fit le bonhomme.

— Attendu qu'en principe, selon Bentham, l'argent est une marchandise, et que ce qui représente l'argent devient également marchandise, reprit le président. Attendu qu'il est notoire que, soumise aux variations habituelles qui régissent les choses commerciales, la marchandise-billets, portant telle ou telle signature, comme tel ou tel article abonde ou manque sur la place, qu'elle est chère ou tombe à rien, le tribunal ordonne... (tiens! que je suis bête, pardon), je suis d'avis que vous pourrez racheter votre frère pour vingt-cinq du cent.

— Vooous le no, no, no, nommez Jé, Jé, Jé, Jérémie Ben...

— Bentham, un Anglais.

— Ce Jérémie-là nous fera éviter bien des lamentations dans les affaires, dit le notaire en riant.

— Ces Anglais ont qué, qué, quelquefois du bon sens, dit Grandet. Ainsi, se, se, se selon Ben, Ben, Ben, Bentham, si les effets de mon frère... va, va, va, va, valent... ne valent pas. Si. Je, je, je dis bien, n'est-ce pas? Cela me paraît clair.... Les créanciers seraient... Non, ne seraient pas. Je m'een, en, entends.

— Laissez-moi vous expliquer tout ceci, dit le président. En droit, si vous possédez les titres de toutes les créances dues par la maison Grandet, votre frére ou ses hoirs ne doivent rien à personne. Bien.

— Bien, répéta le bonhomme.

— En équité, si les effets de votre frère se négocient (négocient, entendez-vous bien ce terme?) sur la place à tant pour cent de perte, si l'un de vos amis a passé par-là; s'ils les a rachetés, les créanciers n'ayant été contraints par aucune violence à les donner, la succession de feu M. Grandet de Paris se trouve loyalement quitte.

— C'est vrai, les a, a, a, affaires sont les affaires, dit le tonnelier. Cela poooooosé.... Mais, néanmoins, vous compre, ne, ne, ne, nez, que c'est di, di, difficile. Je, je, je, n'ai pas d'aaargent ni, ni, ni, le temps, ni le temps, ni....

— Oui, vous ne pouvez pas vous déranger. Eh bien! je vous offre d'aller à Paris (vous me tiendrez compte du voyage, c'est une misère). J'y vois les créanciers, je leur parle, j'atermoie, et tout s'arrange avec un supplément de paiement que vous ajoutez aux valeurs de la liquidation, afin de rentrer dans les titres de créances.

— Mais nooouous verrons cela, je ne, ne, ne peux pas, je, je, je, ne veux pas m'en, en, en, engager sans, sans, que.... Qui, qui, qui, ne, ne peut, ne peut. Vooouous comprenez.

— Cela est juste.

— J'ai la tête ca, ca, cassée de ce que, que vooous, vous m'a, a, a, avez dé, dé, décliqué-là. Voilà, la, la, la première fois de ma vie que je, je suis fooorcé de son, songer à de...

— Oui, vous n'êtes pas jurisconsulte.

— Je, je suis un pau, pau, pauvre vigneron, et, ne sais rien de ce que vo, vou, vous venez de dire; il fau, fau, faut, que j'é, jé, j'étudie çççà.

— Eh bien? reprit le président en se posant comme pour résumer la discussion.

— Mon neveu, dit le notaire d'un ton de reproche, en l'interrompant.

— Eh bien, mon oncle? répondit le président.

— Laisse donc monsieur Grandet t'expliquer ses intentions. Il s'agit en ce moment d'un mandat important. Notre cher ami doit le définir congrueme....

Un coup de marteau qui annonça l'arrivée de la famille des Grassins, puis leur entrée et leurs salutations, empêchèrent M. Cruchot d'achever sa phrase. Le notaire fut content de l'interruption. Déjà M. Grandet le regardait de travers, et sa loupe indiquait un orage intérieur. Mais d'abord, le prudent notaire ne trouvait pas convenable à un président de tribunal de première instance d'aller à Paris pour y faire capituler des créanciers, et y prêter les mains à un tripotage qui froissait les lois de la stricte probité. Puis, n'ayant pas encore entendu le père Grandet exprimer la moindre velléité de payer quoi que ce soit, il tremblait instinctivement de voir son neveu s'engager dans cette affaire. Il profita donc de l'entrée des des Grassins pour prendre le président par le bras et l'attirer dans l'embrasure de la fenêtre.

— Tu t'es bien suffisamment montré, mon neveu, mais assez de dévouement comme ça. L'envie d'avoir la fille t'aveugle. Diable! il n'y faut pas aller comme une corneille qui abat des noix. Laisse-moi maintenant conduire la barque; aide seulement à la manœuvre. Est-ce bien ton rôle de compromettre ta dignité de magistrat dans un......

Il n'acheva pas, il entendait M. des Grassins dire au vieux tonnelier, en lui tendant la main :

— Grandet, nous avons appris l'affreux malheur arrivé dans votre famille, le désastre de la maison Guillaume Grandet et la mort de votre frère, nous

venons vous exprimer toute la part que nous prenons à ce triste événement.

— Il n'y a d'autre malheur, dit le notaire en interrompant le banquier, que la mort de M. Grandet junior. Encore ne se serait-il pas tué, s'il avait eu l'idée d'appeler son frère à son secours. Notre vieil ami, qui a de l'honneur jusqu'au bout des ongles, compte liquider les dettes de la maison Grandet de Paris. Mon neveu le président, pour lui éviter les tracas d'une affaire toute judiciaire, lui offre de partir sur-le-champ pour Paris, afin de transiger avec les créanciers et les satisfaire convenablement.

Ces paroles, confirmées par l'attitude du tonnelier qui se caressait le menton, surprirent étrangement les trois des Grassins qui, pendant le chemin, avaient médit tout à loisir de l'avarice de M. Grandet, en l'accusant presque d'un fratricide.

— Ah! je le savais bien, s'écria le banquier en regardant sa femme. Qu'est-ce que je te disais en route, madame des Grassins? Grandet a de l'honneur jusqu'au bout des cheveux et ne souffrira pas que son nom reçoive la plus légère atteinte! L'argent sans l'honneur est une maladie. Il y a de l'honneur dans nos provinces! Cela est bien, très-bien, Grandet. Je suis un vieux militaire, je ne sais pas déguiser ma pensée, je la dis rudement : cela est sublime, fischtre!

— Aaalors, lle, su, sub, sublime est bi, bi, bien cher, répondit le bonhomme, pendant que le banquier lui secouait chaleureusement la main.

— Mais ceci, mon brave Grandet, n'en déplaise à M. le président, reprit M. des Grassins, est une affaire purement commerciale, et veut un négociant consommé. Ne faut-il pas se connaître aux comptes de retour, débours, calculs d'intérêts? Je dois aller à Paris pour mes affaires, et alors je pourrais me charger de...,

— Nous verrions donc à ta, ta, tâcher de nous aaaaranger toutous deux dans les po, po, po, possibilités relatives et sans m'en, m'en, m'engager à quelque chose que je, je, je ne voooououdrais pas faire, dit Grandet en bégayant. Parce que, voyez-vous, M. le président me demandait naturellement les frais de voyage.

Le bonhomme ne bredouilla plus ces derniers mots.

— Ah! dit madame des Grassins, mais c'est un plaisir que d'être à Paris. Je paierais volontiers pour y aller, moi!

Et elle fit un signe à son mari, comme pour l'encourager à souffler cette commission à leurs adversaires, coûte que coûte; puis, elle regarda fort ironiquement les deux Cruchot, qui prirent une mine piteuse.

M. Grandet saisit le banquier par un des boutons de son habit et l'attira dans un coin.

— J'aurais bien plus de confiance en vous que dans le président, lui dit-il. Puis, il y a des anguilles sous roche, ajouta-t-il en remuant sa loupe. Je veux me mettre dans la rente, j'ai quelques milliers de francs de rente à faire acheter, et je ne veux placer qu'à 80 francs. Cette mécanique baisse, dit-on, à la fin des mois. Vous vous connaissez à çà, pas vrai?

— Pardieu! Eh bien, j'aurais donc quelques mille livres de rente à lever pour vous.

— Pas grand' chose, pour commencer. *Motus*. Je veux jouer sans qu'on en sache rien. Vous me concluriez un marché pour la fin du mois; mais n'en dites rien aux Cruchot, ça les taquinerait. Puisque vous allez à Paris, nous y verrons en même temps, pour mon pauvre neveu, de quelle couleur sont les à-tout.

— Voilà qui est entendu, je partirai demain en poste, dit à haute voix M. des Grassins, et je viendrai prendre vos dernières instructions à..... à quelle heure?

— A cinq heures, avant le dîner, dit le vigneron en se frottant les mains.

Les deux partis restèrent encore quelques instants en présence. M. des Grassins dit, après une pause, en frappant sur l'épaule de M. Grandet :

— Il fait bon avoir de bons parens comme çà...

— Oui, oui, sans que çà paraisse, répondit Grandet, je suis un bon parent, J'aimais mon frère et je le prouverai bien, si çà ne coûte pas...

— Nous allons vous quitter, Grandet, lui dit le banquier en l'interrompant heureusement avant qu'il n'achevât sa phrase. Puisque j'avance mon départ, j'ai quelques affaires à mettre en ordre.

— Bien, bien. Moi-même, rapport à ce que vous savez, je vais me retirer dans ma chambre des délibérations, comme dit le *président Cruchot*.

— Peste! je ne suis plus M. de Bonfons, pensa tristement le magistrat, dont la figure prit une expression de mélancolie judiciaire, l'expression d'un magistrat ennuyé par une plaidoirie.

Les chefs des deux familles rivales s'en allèrent ensemble. Ni les uns ni les autres ne songeaient plus à la trahison dont Grandet s'était rendu coupable le matin envers le pays vignoble, et se sondèrent mutuellement, mais en vain, pour connaître ce qu'ils pensaient sur les intentions réelles du bonhomme en cette nouvelle affaire.

— Venez-vous chez madame d'Orsonval avec nous? dit M. des Grassins au notaire.

— Nous irons plus tard, répondit le président. Si mon oncle le permet, j'ai promis à mademoiselle de Gribeaucourt de lui dire un petit bonsoir, et nous nous y rendrons d'abord.

— Alors, au revoir, messieurs, dit madame des Grassins.

Et quand ils furent à quelques pas des deux Cruchot, Adolphe dit à son père : — Ils fument joliment, hein ?

— Tais-toi donc, mon fils, lui répliqua sa mère, ils peuvent entendre ; d'ailleurs, ce que tu dis n'est pas de bon goût, et sent l'école de Droit.

— Eh bien ! mon oncle, s'écria le magistrat quand il vit les des Grassins éloignés, j'ai commencé par être le président de Bonfons, et j'ai fini par être tout simplement un Cruchot.

— J'ai bien vu que çà te contrariait, mais le vent était aux des Grassins. Es-tu bête, avec tout ton esprit? Laisse-les s'embarquer sur un *nous verrons* du père Grandet, et tiens-toi tranquille, mon petit. Eugénie n'en sera pas moins ta femme.

En quelques instants, la nouvelle de la magnanime résolution de M. Grandet se répandit dans trois maisons à la fois. Il ne fut plus question dans toute la ville que de son dévouement fraternel. Chacun lui pardonna sa vente faite au mépris de la foi jurée entre les propriétaires, en admirant son honneur, et une générosité dont on ne le croyait pas capable. Il est dans le caractère français de s'enthousiasmer, de se colérer, de se passionner pour le météore du moment, pour les bâtons flottants de *l'actualité*. Les êtres collectifs, les peuples, seraient-ils donc sans mémoire ?

Quand le père Grandet eut fermé sa porte, il appela Nanon.

— Ne lâche pas le chien, et ne dors pas ; nous avons à travailler ensemble. A onze heures, Cornoiller doit se trouver à ma porte, avec le berlingot de Froifond. Écoute-le venir, afin de l'empêcher de cogner, et dis-lui d'entrer tout bellement. Les lois de police défendent le tapage nocturne. D'ailleurs, le quartier n'a pas besoin de savoir que je vais me mettre en route.

Ayant dit, M. Grandet remonta dans son laboratoire, où Nanon l'entendit remuer, fouiller, aller, venir, mais avec précaution. Il ne voulait évidemment réveiller ni sa femme ni sa fille ; et surtout ne point exciter l'attention de son neveu, qu'il avait commencé par maudire, en apercevant de la lumière dans sa chambre.

Au milieu de la nuit, Eugénie, préoccupée de son cousin, crut avoir entendu la plainte d'un mourant ; et, pour elle, ce mourant était Charles. Elle l'avait quitté si pâle, si désespéré. Peut-être s'était-il tué. Soudain, elle s'enveloppa d'une coiffe, espèce de pelisse à capuchon, et voulut sortir. D'abord, une vive lumière qui passait par les fentes de sa porte, lui donna peur du feu ; puis elle se rassura bientôt en entendant les pas pesants de Nanon, et sa voix mêlée au hennissement de plusieurs chevaux.

— Mon père enlèverait-il mon cousin? se dit-elle en entr'ouvrant sa porte avec assez de précaution pour l'empêcher de crier, mais de manière à voir ce qui se passait dans le corridor.

Tout à coup, son œil rencontra celui de son père, dont le regard, quelque vague et insouciant qu'il fût, la glaça de terreur. Le bonhomme et Nanon étaient accouplés par un gros gourdin dont chaque bout reposait sur leur épaule droite et soutenait un câble auquel était attaché un barillet semblable à ceux que le père Grandet s'amusait à faire dans son fournil, à ses moments perdus.

— Sainte Vierge, monsieur, çà pèse-t-il ! dit à voix basse la Nanon.

— Quel malheur que ce ne soient que des gros sous ! répondit le bonhomme. Prends garde de heurter le chandelier.

Cette scène était éclairée par une seule chandelle placée entre deux barreaux de la rampe.

— Cornoiller, dit M. Grandet à son garde *in partibus*, as-tu pris tes pistolets ?

— Non, monsieur, pardé, quoi qu'il y a donc à craindre pour vos gros sous ?...

— Oh ! rien, dit le père Grandet.

— D'ailleurs nous irons vite. Vos fermiers ont choisi pour vous leurs meilleurs chevaux.

— Bien, bien, tu ne leur as pas dit où j'allais.

— Je ne le savais point.

— Bien, bien ; la voiture est solide ?

— Çà, notre maître ! Ha ben ! çà porterait trois mille. Qu'est-ce que çà pèse donc vos méchants barils ?

— Tiens, dit Nanon, je le savons bien ! Y a ben près de dix-huit cents.

— Veux-tu te taire, Nanon ! Tu diras à ma femme que je suis allé à la campagne. Je serai revenu pour dîner. Va bon train, Cornoiller, il faut être à Angers avant neuf heures.

La voiture partit. Nanon verrouilla la grande porte, lâcha le chien, se coucha l'épaule toute meurtrie, et personne dans le quartier ne soupçonna ni le départ de M. Grandet, ni l'objet de son voyage. La discrétion du bonhomme était complète. Personne ne voyait jamais un sou dans cette maison pleine d'or. Ayant appris dans la matinée par les causeries du port, que l'or avait doublé de prix par suite de nombreux armements entrepris à Nantes et que des spéculateurs étaient arrivés à Angers pour en acheter, le tonnelier, par un simple emprunt de chevaux fait à ses fermiers, se mit en mesure d'aller y vendre le sien et d'en rapporter en valeurs du receveur-général, sur le trésor, la somme nécessaire à l'achat de ses rentes, après l'avoir grossie.

— Mon père s'en va, dit Eugénie qui, du haut de l'escalier, avait tout entendu.

Le silence était rétabli dans la maison, et le lointain roulement de la voiture, qui cessa par degrés, ne retentissait déjà plus dans Saumur endormi. Alors, en ce moment, Eugénie entendit en son cœur, avant de l'écouter par l'oreille, une plainte qui perça les cloisons, et venait de la chambre de son cousin. Une bande lumineuse, fine autant que le tranchant d'un sabre, passait par la fente de la porte et coupait horizontalement les balustres du vieil escalier.

— Il souffre, dit-elle en grimpant deux marches.

Un second gémissement la fit arriver sur le palier de la chambre. La porte était entr'ouverte, elle la poussa. Charles dormait la tête penchée en dehors du vieux fauteuil. Sa main avait laissé tomber la plume et touchait presque à terre. La respiration saccadée que nécessitait la posture du jeune homme effraya soudain Eugénie, qui entra promptement.

— Il doit être bien fatigué, se dit-elle en regardant une dizaine de lettres cachetées dont elle lut les adresses.

A monsieur Jean Robert, sellier. A monsieur Buisson, tailleur, etc.

— Il a sans doute arrangé toutes ses affaires pour pouvoir bientôt quitter la France, pensa-t-elle.

Puis, ses yeux tombèrent sur deux lettres ouvertes. Ces mots qui en commençaient une, *Ma chère Annette*, lui causèrent un éblouissement. Son cœur palpita, ses pieds se clouèrent sur le carreau.

— Sa chère Annette ! il aime, il est aimé ! Plus d'espoir! Que lui dit-il?

Ces idées lui traversèrent la tête et le cœur, elle les lisait partout, même sur les carreaux, en traits de flamme.

— Déjà renoncer à lui! Non, je ne lirai pas cette lettre. Je dois m'en aller. Si je la lisais cependant....

Elle le regarda, lui prit doucement la tête, la posa sur le dos du fauteuil, et Charles se laissa faire comme un enfant qui, même en dormant, connaît encore sa mère, en reçoit, sans s'éveiller, les soins et les baisers. Comme une mère, Eugénie lui releva sa main pendante, et, comme une mère, lui baisa doucement les cheveux.

Chère Annette! Un démon lui criait ces deux mots aux oreilles.

— Je sais que je fais peut-être mal, mais je lirai sa lettre, dit-elle.

Sa noble probité gronda. Eugénie détouna la tête. Pour la première fois de sa vie, le bien et le mal étaient en présence dans son cœur. Jusque-là elle n'avait eu à rougir d'aucune action. La passion, la curiosité l'emportèrent. A chaque phrase, son cœur se gonfla davantage, et l'ardeur piquante qui anima sa vie pendant cette lecture, lui rendit encore plus friands les plaisirs du premier amour.

« Ma chère Annette, rien ne devait nous séparer, si ce n'est le malheur qui m'accable et qu'aucune prudence humaine n'aurait su prévoir. Mon père s'est tué. Sa fortune et la mienne sont entièrement perdues. Je suis orphelin, à un âge où, par la nature de mon éducation, je puis passer pour un enfant; et je dois néanmoins me relever homme de l'abîme où je suis tombé. Je viens d'employer une partie de cette nuit à faire mes calculs. Si je veux quitter la France en honnête homme, et ce n'est pas un doute, je n'ai pas cent francs à moi pour aller tenter le sort aux Indes ou en Amérique. Oui, ma pauvre Anna, j'irai chercher la fortune sous les climats les plus meurtriers. Sous de tels cieux, elle est sûre et prompte, m'a-t-on dit. Quant à rester à Paris, je ne saurais. Ni mon âme ni mon visage ne sont faits à supporter les affronts, la froideur, le dédain qui attendent l'homme ruiné, le fils du failli! Bon Dieu, devoir trois millions! j'y serais tué en duel dans la première semaine. Aussi n'y retournerai-je point. Ton amour, le plus tendre et le plus dévoué qui, jamais, ait ennobli le cœur d'un homme, ne saurait m'y attirer. Hélas! ma bien-aimée, je n'ai point assez d'argent pour aller là où tu es, donner, recevoir un dernier baiser, un baiser où je puiserais la force nécessaire à mon entreprise. »

— Pauvre Charles, dit Eugénie en essuyant ses pleurs, j'ai bien fait de lire! J'ai de l'or, je le lui donnerai.

Elle continua.

« Je n'avais point encore songé aux malheurs de la misère. Si j'ai les cent louis indispensables au passage, je n'aurai pas un sou pour me faire une pacotille. Mais non, je n'aurai ni cent louis, ni un louis, je ne connaîtrai ce qui me restera d'argent qu'après le règlement de mes dettes à Paris. Si je n'ai rien, j'irai tranquillement à Nantes, je m'y embarquerai simple matelot, et je commencerai là bas comme ont commencé les hommes d'énergie qui, jeunes, n'avaient pas un sol, et sont revenus, riches, des Indes. Depuis ce matin, j'ai froidement envisagé mon avenir. Il est plus horrible pour moi que pour tout autre, moi choyé par une mère qui m'adorait, chéri par le meilleur des pères, et qui, à mon début dans le monde, ai rencontré l'amour d'une Anna! Je n'ai connu que les fleurs de la vie! Ce bonheur ne pouvait pas durer. J'ai néanmoins, ma chère Annette, plus de courage qu'il n'était permis à un insouciant jeune homme d'en avoir, surtout à un jeune homme habitué aux cajoleries de la plus délicieuse femme de Paris, bercé dans les joies de la famille, à qui tout souriait au logis, et dont les désirs étaient des lois pour un père... Oh! mon père, Annette, il est mort!

« Eh bien, j'ai réfléchi à ma position, j'ai réfléchi

à la tienne aussi. J'ai bien vieilli en vingt-quatre heures! Chère Anna, si, pour me garder près de toi, dans Paris, tu sacrifiais toutes les jouissances de ton luxe, ta toilette, ta loge à l'Opéra, nous n'arriverions pas encore au chiffre des dépenses nécessaires à ma vie dissipée; puis, je ne saurais accepter tant de sacrifices. Nous nous quittons donc aujourd'hui pour toujours. »

— Il la quitte, Sainte Vierge! Oh bonheur!

Eugénie sauta de joie. Charles fit un mouvement, elle en eut froid de terreur; mais, heureusement pour elle, il ne s'éveilla pas. Elle reprit :

« Quand reviendrai-je? je ne sais. Le climat des Indes vieillit promptement un Européen, et surtout un Européen qui travaille. Mettons-nous à dix ans d'ici. Dans dix ans, ta fille aura dix-huit ans, elle sera ta compagne, ton espion. Alors pour toi, le monde sera bien cruel, ta fille encore davantage. Nous avons vu des exemples de ces jugements mondains et de ces ingratitudes de jeunes filles; sachons en profiter. Garde au fond de ton âme, comme je le garderai moi-même, le souvenir de ces quatre années de bonheur, et sois fidèle, si tu peux, à ton pauvre ami. Je ne saurais toutefois l'exiger, parce que, vois-tu, ma chère Annette, je dois me conformer à ma position, voir bourgeoisement la vie, et la chiffrer au plus vrai. Donc, je dois penser au mariage, qui devient une des nécessités de ma nouvelle existence, et je t'avouerai que j'ai trouvé ici, à Saumur, chez mon oncle, une cousine dont les manières, la figure, l'esprit et le cœur te plairaient, et qui, en outre, me paraît avoir........ »

La lettre en était là.

— Il devait être bien fatigué, pour avoir cessé de lui écrire, se dit Eugénie.

Elle le justifiait! N'était il pas impossible alors que cette innocente fille s'aperçût de la froideur empreinte dans cette lettre? Aux jeunes filles religieusement élevées, ignorantes et pures, tout est amour dès qu'elles mettent le pied dans les régions enchantées de l'amour. Elles y marchant entourées de la céleste lumière que leur âme projette et qui rejaillit en rayons sur leur amant; elles le colorent des feux de leur propre sentiment et lui prêtent leurs belles pensées. Les erreurs de la femme viennent presque toujours de sa croyance au bien, ou de sa confiance dans le vrai. Pour Eugénie, ces mots *ma chère Annette, ma bien-aimée,* lui résonnaient au cœur comme le plus joli langage de l'amour, et lui caressaient l'âme, comme, dans son enfance, les notes divines du *Venite adoremus,* redites par l'orgue, lui caressèrent l'oreille. D'ailleurs les larmes dont les yeux de Charles étaient encore pleins pour son père, lui accusaient toutes les noblesses de cœur qui séduisent une jeune fille.

Pouvait-elle savoir que, si Charles aimait tant son père et le pleurait si véritablement, cette tendresse venait moins de la bonté de son cœur que des bontés paternelles? M. et madame Guillaume Grandet, en satisfaisant toujours les fantaisies de leur fils, en lui donnant tous les plaisirs de la fortune, l'avaient empêché de faire les horribles calculs dont, à Paris, la plupart des enfants sont plus ou moins coupables quand, en présence des jouissances parisiennes, ils forment des désirs et conçoivent des plans qu'ils voient avec chagrin incessamment ajournés et retardés par la vie de leurs parents. La prodigalité de son père alla donc jusqu'à lui semer dans le cœur un amour filial vrai, sans arrière-pensée.

Néanmoins Charles était un enfant de Paris, habitué par les mœurs de Paris, par Annette elle-même, à tout calculer, déjà vieillard sous le masque du jeune homme. Il avait reçu l'épouvantable éducation de ce monde, où dans une soirée, il se commet en pensées, en paroles, plus de crimes que la Justice n'en punit aux Cours d'assises; où les bons mots assassinent les plus grandes idées; ou l'on ne passe pour fort qu'autant que l'on voit juste. Et, là, voir juste, est ne croire à rien, ni aux sentiments, ni aux hommes, ni même aux événements; on y fait de faux événements. Là, pour voir juste, il faut peser chaque matin la bourse d'un ami, savoir se mettre politiquement au dessus de tout *ce qui arrive;* provisoirement, ne rien admirer, ni les œuvres d'art, ni de nobles actions; et donner pour mobile à toute chose *l'intérêt personnel.* Après mille folies, la grande dame, la belle Annette, forçait Charles à penser gravement. Elle lui parlait de sa position future, en lui passant dans les cheveux une main parfumée; en lui refaisant une boucle, elle lui faisait calculer la vie. Elle le féminisait. Double corruption, mais corruption élégante et fine, de bon goût.

— Vous êtes niais, Charles, lui dit-elle. J'aurai bien de la peine à vous apprendre le monde. Vous avez été *très-mal* pour M. de Gérente. Je sais bien que c'est un homme peu honorable; mais attendez qu'il soit sans pouvoir, alors vous le mépriserez à votre aise. Savez-vous ce que madame Campan nous disait : — Mes enfants, tant qu'un homme est au ministère, adorez-le; tombe-t-il, aidez à le traîner à la voirie. Puissant, il est une espèce de dieu; détruit, il est au-dessous de Marat dans son égout, parce qu'il vit et que Marat était mort. La vie est une suite de combinaisons, et il faut les étudier, les suivre, pour arriver à se maintenir toujours en bonne position.

Charles était un homme trop à la mode, il avait été trop constamment heureux par ses parents, trop adulé par le monde pour avoir de grands sentiments. Le grain d'or que sa mère lui avait jeté au cœur

s'était étendu dans la filière parisienne, il l'avait employé en superficie et devait l'user par le frottement. Mais Charles n'avait encore que vingt-et-un ans. A cet âge, la fraîcheur de la vie semble inséparable de la candeur de l'âme. La voix, le regard, la figure paraissent en harmonie avec les sentiments. Aussi, le juge le plus dur, l'avoué le plus incrédule, l'usurier le moins facile, hésitent-ils toujours à croire à la vieillesse du cœur, à la corruption des calculs, quand les yeux nagent encore dans un fluide pur, et qu'il n'y a point de rides sur le front. Charles n'avait jamais eu l'occasion d'appliquer les maximes de la morale parisienne, et jusqu'à ce jour, il était beau d'inexpérience. Mais, à son insu, l'égoïsme lui avait été inoculé. Les germes de l'économie politique à l'usage du Parisien, latents en son cœur, ne devaient pas tarder à y fleurir aussitôt que, de spectateur oisif, il deviendrait acteur dans le drame de la vie réelle.

Presque toutes les jeunes filles s'abandonnent aux douces promesses de ces dehors; mais Eugénie, eût-elle été prudente et observatrice autant que le sont certaines filles en province, aurait-elle pu se défier de son cousin, quand, chez lui, les manières, les paroles et les actions s'accordaient encore avec les inspirations du cœur? Un hasard, fatal pour elle, lui fit essuyer les dernières effusions de sensibilité vraie qui fût en ce jeune cœur, et entendre, pour ainsi dire, les derniers soupirs de sa conscience.

Elle laissa donc cette lettre, pour elle pleine d'amour, et se mit complaisamment à contempler son cousin endormi. Les fraîches illusions de la vie jouaient encore pour elle sur ce visage. Elle se jura d'abord à elle-même de l'aimer toujours.

Puis elle jeta les yeux sur l'autre lettre sans attacher beaucoup d'importance à cette indiscrétion; et, si elle commença de la lire, ce fut pour acquérir de nouvelles preuves des nobles qualités que, semblable à toutes les femmes, elle prêtait à celui qu'elle se choisissait pour amant.

« Mon cher Alphonse, au moment où tu liras cette lettre je n'aurai plus d'amis, mais je t'avoue qu'en doutant de ces gens du monde habitués à prodiguer ce mot, je n'ai pas douté de ton amitié. Je te charge donc d'arranger mes affaires, et compte sur toi, pour tirer un bon parti de tout ce que je possède. Tu dois maintenant connaître ma position. Je n'ai plus rien, et veux partir pour les Indes. Je viens d'écrire à toutes les personnes auxquelles je crois devoir quelque argent, et tu en trouveras ci-joint la liste aussi exacte qu'il m'est possible de la donner de mémoire. Ma bibliothèque, mes meubles, mes voitures, mes chevaux, etc., suffiront, je crois, à payer mes dettes. Je ne veux me réserver que les babioles sans valeur qui seront susceptibles de me faire un commencement de pacotille. Mon cher Alphonse, je t'enverrai d'ici, pour cette vente, une procuration régulière, en cas de contestations. Tu m'adresseras toutes mes armes. Puis tu garderas pour toi Briton. Personne ne voudrait donner le prix de cette admirable bête; j'aime mieux te l'offrir, comme la bague d'usage que lègue un mourant à son exécuteur testamentaire. Robert m'a fait une très-*confortable* voiture de voyage, mais il ne l'a pas livrée; obtiens de lui qu'il la garde sans me demander d'indemnité. S'il se refusait à cet arrangement, évite tout ce qui pourrait entacher ma loyauté, dans les circonstances où je me trouve. Je dois six louis à l'Insulaire, perdus au jeu, ne manque pas de les lui... »

Elle n'acheva pas.

— Cher cousin, dit Eugénie en laissant la lettre, et se sauvant à petits pas chez elle, avec une des bougies allumées.

Là, ce ne fut pas sans une vive émotion de plaisir qu'elle ouvrit le tiroir d'un vieux meuble en chêne, l'un des plus beaux ouvrages de l'époque nommée *la renaissance*, et sur lequel se voyait encore, à demi-effacée, la fameuse Salamandre royale. Elle y prit une grosse bourse en velours rouge à glands d'or et bordée de cannetille usée, provenant de la succession de sa grand'mère. Puis elle pesa fort orgueilleusement cette bourse et se plut à vérifier le compte oublié de son petit pécule.

Elle sépara d'abord vingt portugaises encore neuves, frappées sous le règne de Jean V, en 1725, valant réellement au change cinq lisbonines, ou chacune cent soixante-huit francs soixante-quatre centimes, lui disait son père, mais dont la valeur conventionnelle était de 180 fr., attendu la rareté, la beauté desdites pièces qui reluisaient comme des soleils.

Item, cinq génovines ou pièces de cent livres de Gênes, autre monaie rare et valant quatre-vingt-sept francs au change, mais cent francs pour les amateurs d'or. Elles lui venaient du vieux monsieur La Bertellière.

Item, trois quadruples d'or espagnols de Philippe V, frappés en 1729, donnés par madame Gentillet, qui, en les lui offrant, lui disait toujours la même phrase: — Ce cher serin-là, ce petit jaunet, vaut quatre-vingt-dix-huit livres! Gardez-le bien, ma mignonne, ce sera la fleur de votre trésor.

Item, ce que son père estimait le plus (l'or de ces pièces était à vingt-trois carats et une fraction), cent ducats de Hollande, fabriqués en l'an 1756, et valant près de douze francs.

Item, une grande curiosité, des espèces de médailles précieuses aux avares, trois roupies au signe

de la balance et cinq roupies au signe de la vierge, toutes d'or pur à vingt-quatre carats, la sublime monnaie du grand Mogol, et dont chacune valait trente-sept francs quarante centimes, au poids; mais au moins cinquante francs pour les connaisseurs qui aiment à manier l'or.

Item, le napoléon de quarante francs reçu l'avant-veille, et qu'elle avait négligemment mis dans sa bourse rouge.

Ce trésor contenait des pièces neuves et vierges, de véritables morceaux d'art dont le père Grandet s'informait parfois et qu'il voulait revoir, afin d'en détailler à sa fille les vertus intrinsèques, comme la beauté du cordon, la clarté du plat, la richesse des lettres dont les vives arêtes n'étaient pas encore rayées. Mais elle ne pensait ni à ces raretés, ni à la manie de son père, ni au danger qu'il y avait pour elle de se démunir d'un trésor si cher à son père; non, elle songeait à son cousin, et parvint enfin à comprendre, après quelques fautes de calcul, qu'elle possédait environ cinq mille huit cents francs en valeurs réelles qui, conventionnellement, pouvaient se vendre près de deux mille écus.

A la vue de ses richesses, elle se mit à applaudir en battant des mains, comme un enfant forcé de perdre son trop plein de joie dans les naïfs mouvements du corps. Ainsi, le père et la fille avaient compté chacun leur fortune; lui, pour aller vendre son or, Eugénie, pour jeter le sien dans un océan d'affection.

Elle remit les pièces dans la vieille bourse, la prit et remonta sans hésitation. La misère secrète de son cousin lui faisait oublier la nuit, les convenances; puis, elle était forte de sa conscience, de son dévouement, de son bonheur.

Au moment où elle se montra sur le seuil de la porte, en tenant d'une main la bougie, de l'autre sa bourse, Charles se réveilla, vit sa cousine et resta béant de surprise. Eugénie s'avança, posa le flambeau sur la table et dit d'une voix émue :

— Mon cousin, j'ai à vous demander pardon d'une faute grave que j'ai commise envers vous; mais Dieu me le pardonnera ce péché, si vous voulez l'effacer.

— Qu'est-ce donc? dit Charles en se frottant les yeux.

— J'ai lu ces deux lettres.

Charles rougit.

— Comment cela s'est-il fait? reprit-elle, pourquoi suis-je montée? En vérité, maintenant je ne le sais plus. Mais, je suis tentée de ne pas trop me repentir d'avoir lu ces lettres, puisqu'elles m'ont fait connaître votre cœur, votre âme, et...

— Et quoi? demanda Charles.

— Et vos projets, la nécessité où vous êtes d'avoir une somme...

— Ma chère cousine...

— Chut, chut, mon cousin, pas si haut, n'éveillons personne. Voici, dit-elle en ouvrant la bourse, les économies d'une pauvre fille qui n'a besoin de rien. Charles, acceptez-les. Ce matin, j'ignorais ce qu'était l'argent; vous me l'avez appris, ce n'est qu'un moyen, voilà tout. Un cousin est presque un frère, vous pouvez bien emprunter la bourse de votre sœur.

Il restait muet. Eugénie, autant femme que jeune fille, n'avait pas prévu des refus.

— Eh bien? dit-elle.

Il baissa la tête.

— Vous refuseriez? demanda Eugénie dont les palpitations retentirent au milieu du profond silence.

L'hésitation de son cousin l'humilia. La nécessité dans laquelle il se trouvait se représenta plus vivement à son esprit, et alors, elle plia le genou : — Je ne me relèverai pas que vous n'ayez pris cet or! dit-elle. Mon cousin, de grâce, une réponse! que je sache si vous m'honorez, si vous êtes généreux, si...

En entendant le cri d'un noble désespoir, Charles laissa tomber des larmes sur les mains de sa cousine, qu'il saisit afin de l'empêcher de s'agenouiller; et en les recevant toutes chaudes Eugénie sauta sur la bourse, la lui versa sur la table.

— Eh bien, oui, n'est-ce pas? dit-elle en pleurant de joie. Ne craignez rien, mon cousin, vous serez riche. Cet or vous portera bonheur; et un jour vous me le rendrez. D'ailleurs, nous nous associerons; enfin, je passerai par toutes les conditions que vous m'imposerez. Mais vous devriez ne pas donner tant de prix à ce don.

Enfin Charles put exprimer ses sentiments.

— Oui, Eugénie, j'aurais l'âme bien petite, si je n'acceptais pas. Cependant rien pour rien, confiance pour confiance.

— Que voulez-vous? dit-elle effrayée.

— Écoutez, ma chère cousine, j'ai là...

Il s'interrompit pour montrer sur la commode une caisse carrée enveloppée d'un surtout de cuir.

— Là, voyez-vous, une chose qui m'est aussi précieuse que la vie. Cette boîte est un présent de ma mère. Depuis ce matin, je pensais que si elle pouvait sortir de sa tombe, elle vendrait elle-même l'or que sa tendresse lui a fait prodiguer dans ce nécessaire; mais, accomplie par moi, cette action me paraîtrait un sacrilége.

Eugénie serra convulsivement la main de son cousin en entendant ces derniers mots.

— Non, reprit-il après une légère pause, pendant laquelle ils se jetèrent un regard humide, non, je ne veux ni le détruire, ni le risquer dans mes voyages. Chère Eugénie, vous en serez dépositaire.

Jamais ami n'aura confié quelque chose de plus sacré à son ami. Soyez-en juge.

Il alla prendre la boîte, la sortit du fourreau, l'ouvrit et montra tristement à sa cousine émerveillée un nécessaire où le travail donnait à l'or un prix bien supérieur à celui de son poids.

— Ce que vous admirez n'est rien, dit-il, en poussant un ressort qui fit partir un double fond. Voilà ce qui, pour moi, vaut la terre entière.

Il tira deux portraits, deux chefs-d'œuvre de madame de Mirbel, et richement entourés de perles.

— Oh, la belle personne, n'est-ce pas cette dame à qui vous écriv...?

— Non, dit-il en souriant. Cette femme est ma mère; voici mon père; votre tante et votre oncle. Eugénie, je devrais vous supplier à genoux de me garder ce trésor. Cet or vous dédommagerait, si je périssais en perdant votre petite fortune, et à vous seule je puis laisser les deux portraits; vous êtes digne de les conserver. Mais détruisez-les, afin qu'après vous ils n'aillent pas en d'autres mains...

Eugénie se taisait.

— Eh bien, oui, n'est-ce pas?

En entendant les mots qu'elle venait de dire à son cousin, elle lui jeta son premier regard de femme aimante, un de ces regards où il y a presque autant de coquetterie que de profondeur. Il lui prit la main et la baisa.

— Ange de pureté, n'est-ce pas? entre nous l'argent ne sera jamais rien. Le sentiment qui en fait quelque chose est tout, désormais.

— Vous ressemblez à votre mère. Avait-elle la voix douce comme est la vôtre?

— Oh! bien plus douce...

— Oui, pour vous, dit-elle en abaissant ses paupières. Allons, Charles, couchez-vous, je le veux; vous êtes fatigué. A demain.

Elle dégagea doucement sa main d'entre celles de son cousin, qui la reconduisit en l'éclairant.

Quand ils furent tous deux sur le seuil de la porte: — Ah, pourquoi suis-je ruiné? dit-il.

— Bah! mon père est riche, je le crois, répondit-elle.

— Pauvre enfant! reprit Charles en avançant un pied dans la chambre, et s'appuyant le dos au mur, il n'aurait pas laissé mourir le mien; il ne vous laisserait pas dans ce dénûment, et vivrait autrement.

— Mais il a Froidfond.

— Et que vaut Froidfond?

— Je ne sais pas: mais il a Noyers.

— Quelque mauvaise ferme!

— Il a des vignes et des prés...

— Des misères, dit Charles, d'un air dédaigneux. Si votre père avait seulement vingt-quatre mille livres de rente, habiteriez-vous cette chambre froide et nue? ajouta-t-il en avançant le pied gauche.

— Là seront donc mes trésors, dit-il en montrant le vieux bahut, pour voiler sa pensée.

— Allez dormir, dit elle en l'empêchant d'entrer dans une chambre en désordre.

Charles se retira, et ils se dirent bonsoir par un mutuel sourire. Ils s'endormirent tous deux dans le même rêve, et Charles commença dès lors à jeter quelques roses sur son deuil.

Le lendemain matin, madame Grandet trouva sa fille se promenant avant le déjeuner en compagnie de Charles. Le jeune homme était encore triste comme devait l'être un malheureux descendu pour ainsi dire au fond de ses chagrins, et qui, en mesurant la profondeur de l'abîme où il était tombé, avait senti tout le poids de sa vie future.

— Mon père ne reviendra que pour le dîner, dit Eugénie en voyant l'inquiétude peinte sur le visage de sa mère, qui put alors s'expliquer la promenade de sa fille.

Il était facile de voir dans les manières, sur la figure d'Eugénie et dans la singulière douceur que contracta sa voix, une conformité de pensées entre elle et son cousin. Leurs âmes s'étaient ardemment épousées avant peut-être même d'avoir bien éprouvé la force des sentiments par lesquels ils s'unissaient l'un à l'autre. Charles resta dans la salle, et sa mélancolie y fut respectée. Chacune des trois femmes eut à s'occuper. M. Grandet ayant oublié ses affaires, il vint un assez grand nombre de personnes. Le couvreur, le plombier, le maçon, les terrassiers, le charpentier, des closiers, des fermiers, les uns pour conclure des marchés relatifs à des réparations, les autres pour payer des fermages ou recevoir de l'argent. Madame Grandet et Eugénie furent donc obligées d'aller et de venir; de répondre aux interminables discours des ouvriers et des gens de la campagne. Nanon encaissait les redevances dans sa cuisine. Elle attendait toujours les ordres de son maître pour savoir ce qui devait être gardé pour la maison ou vendu au marché. L'habitude du bonhomme était, comme celle d'un grand nombre de gentilshommes campagnards, de boire son mauvais vin et de manger ses fruits gâtés.

Vers cinq heures du soir, M. Grandet revint d'Angers ayant eu vingt et quelques mille francs de son or, et tenant dans son portefeuille des mandats sur le trésor et bons royaux qui lui portaient intérêt jusqu'au jour où il aurait à payer ses rentes. Il avait laissé Cornoiller à Angers pour y soigner les chevaux à demi-fourbus, et les ramener lentement après les avoir bien fait reposer.

— Je reviens d'Angers, ma femme, dit-il. J'ai faim.

Nanon lui cria de la cuisine : — Est-ce que vous n'avez rien mangé depuis hier?

— Rien, répondit le bonhomme.

Nanon apporta la soupe. M. des Grassins vint prendre les ordres de son client au moment où la famille était à table. Le père Grandet n'avait seulement pas vu son neveu.

— Mangez tranquillement, Grandet, dit le banquier. Nous causerons. Savez-vous ce que vaut l'or à Angers où l'on en est venu chercher pour Nantes? je vais en envoyer.

— N'en envoyez pas, répondit le tonnelier, il y en a déjà suffisamment. Nous sommes trop bons amis pour que je ne vous évite pas une perte.

— Mais l'or vaut treize francs cinquante centimes.

— Dites donc valait.

— D'où diable serait-il venu ?

— Je suis allé cette nuit à Angers, lui répondit Grandet à voix basse.

Le banquier tressaillit de surprise.

Puis une conversation s'établit entre eux d'oreille à oreille, pendant laquelle M. des Grassins et Grandet regardèrent Charles à plusieurs reprises. Puis, au moment où sans doute le tonnelier dit au banquier de lui acheter deux cent mille livres de rentes, M. des Grassins laissa derechef échapper un geste d'étonnement.

— Monsieur Grandet, dit-il à Charles, je pars pour Paris ; si vous aviez des commissions à me donner...

— Aucune, monsieur. Je vous remercie, répondit Charles.

— Remerciez-le mieux que çà, mon neveu. Monsieur va pour arranger les affaires de la maison Guillaume Grandet.

— Y aurait-il donc quelque espoir? demanda Charles.

— Mais, s'écria le tonnelier avec un orgueil bien joué, n'êtes-vous pas mon neveu? Votre honneur est le nôtre. Ne vous nommez-vous pas Grandet?

Charles se leva, saisit le père Grandet, l'embrassa, pâlit et sortit. Eugénie contemplait son père avec admiration.

— Allons, adieu, mon bon des Grassins, tout à vous, et emboisez-moi bien ces gens-là !

Les deux diplomates se donnèrent une poignée de main ; le tonnelier reconduisit le banquier jusqu'à la porte ; puis, après l'avoir fermée il revint et dit à Nanon, en se plongeant dans son fauteuil : — Donne-moi du cassis !

Mais trop ému pour rester en place, il se leva, regarda le portrait de M. de La Bertellière et se mit à chanter, en faisant ce que Nanon appelait des *pas de danse* :

Dans les gardes françaises
J'avais un bon papa.

Nanon, madame Grandet, Eugénie s'examinèrent mutuellement en silence. La joie du vigneron les épouvantait toujours quand elle arrivait à son apogée.

La soirée fut bientôt finie. D'abord, le père Grandet voulut se coucher de bonne heure et lorsqu'il se couchait, chez lui tout devait dormir, de même que, quand Auguste buvait, la Pologne était ivre. Puis Nanon, Charles et Eugénie n'étaient pas moins las que le maître. Quant à madame Grandet, elle dormait, mangeait, buvait, marchait suivant les désirs de son mari. Néanmoins, pendant les deux heures accordées à la digestion, le tonnelier, plus facétieux qu'il ne l'avait jamais été, dit beaucoup de ses apophthegmes particuliers, dont un seul donnera la mesure. Quand il eut avalé son cassis, il regarda le verre.

— On n'a pas plus tôt mis les lèvres à un verre qu'il est déjà vide! Voilà notre histoire. On ne peut pas être et avoir été. Les écus ne peuvent pas rouler et rester dans votre bourse ; autrement la vie serait trop belle.

Il fut jovial et clément. Lorsque Nanon vint avec son rouet :

— Tu dois être lasse, lui dit-il. Laisse ton chanvre.

— Ah, ben, quein, je m'ennuierais! répondit la servante.

— Pauvre Nanon! Veux-tu du cassis ?

— Ah! pour du cassis, je ne dis pas non, madame le fait ben mieux que les apothicaires, celui qu'i vendent est de la drogue.

— Ils y mettent trop de sucre, çà ne sent plus rien, dit le bonhomme.

Le lendemain, la famille réunie à huit heures pour le déjeuner offrit le tableau de la première scène d'une intimité bien réelle. Le malheur avait promptement mis en rapport madame Grandet, Eugénie et Charles. Nanon elle-même sympathisait avec eux sans le savoir. Tous quatre commencèrent à faire une même famille. Quant au vieux vigneron, son avarice satisfaite et la certitude de voir bientôt partir le mirliflor sans avoir à lui payer autre chose que son voyage à Nantes, le rendit presque indifférent à sa présence au logis. Il laissa les deux enfants, ainsi qu'il nomma Charles et Eugénie, libres de se comporter comme bon leur semblerait, sous l'œil de madame Grandet, en laquelle il avait d'ailleurs une entière confiance en ce qui concernait la morale publique et religieuse. L'alignement de ses prés et des fossés *jouxtant la route*, ses plantations de peupliers en Loire, et les travaux d'hiver dans ses clos et à Froifond l'occupèrent exclusivement.

Alors commença pour Eugénie le primevère de l'amour. Depuis la scène de nuit pendant laquelle

la cousine donna son trésor au cousin, son cœur avait suivi le trésor. Complices tous deux du même secret, ils se regardaient en s'exprimant une mutuelle intelligence qui approfondissait leurs sentiments et les leur rendait mieux communs, plus intimes, en les mettant, pour ainsi dire, tous deux en dehors de la vie ordinaire. La parenté n'autorisait-elle pas une certaine douceur dans l'accent, une tendresse dans les regards? aussi Eugénie se plut-elle à endormir les souffrances de son cousin dans les joies enfantines d'un naissant amour.

N'y a-t-il pas de gracieuses similitudes entre les commencements de l'amour et ceux de la vie? Ne berce-t-on pas l'enfant par de doux chants et de gentils regards? Ne lui dit-on pas de merveilleuses histoires qui lui dorent l'avenir? Pour lui, l'espérance ne déploie-t-elle pas incessamment ses ailes radieuses? Ne verse-t-il pas tour à tour des larmes de joie et de douleur? Ne se querelle-t-il pas pour des riens, pour des cailloux avec lesquels il essaie de se bâtir un mobile palais, pour des bosquets, aussitôt oubliés que coupés? N'est-il pas avide de saisir le temps, d'avancer dans la vie? L'amour est notre seconde transformation. L'enfance et l'amour fut même chose entre Eugénie et Charles, ce fut la passion première avec tous ses enfantillages, d'autant plus caressants pour le cœur, qu'ils étaient enveloppés de mélancolie, en se débattant à sa naissance sous les crêpes du deuil, cet amour n'en était d'ailleurs que mieux en harmonie avec la simplicité provinciale de cette maison en ruines.

En échangeant quelques mots avec sa cousine, au bord du puits, dans cette cour muette; en restant dans ce jardinet, assis sur un banc moussu jusqu'à l'heure où le soleil se couchait, occupés à se dire de grands riens ou recueillis dans le calme qui régnait entre le rempart et la maison, comme on l'est sous les arcades d'une église, Charles comprit la sainteté de l'amour, dont sa grande dame, dont sa chère Anette ne lui avait fait connaître que les troubles orageux. Il quittait en ce moment la passion parisienne, coquette, vaniteuse, éclatante, pour l'amour pur et vrai. Puis, trois jours étaient à peine écoulés qu'il aimait cette maison, dont il avait compris les mœurs.

Il descendait dès le matin afin de pouvoir causer avec Eugénie quelques moments avant que M. Grandet ne vînt donner les provisions, et quand les pas du bonhomme retentissaient dans les escaliers, il se sauvait au jardin. La petite criminalité de ce rendez-vous matinal, secret même pour la mère d'Eugénie, et dont Nanon faisait semblant de ne pas s'apercevoir, imprimait à l'amour le plus innocent du monde la vivacité des plaisirs défendus. Puis, quand après le déjeuner le père Grandet était parti pour aller voir ses propriétés et ses exploitations, Charles demeurait entre la mère et la fille, éprouvant des délices inconnues à leur prêter les mains pour dévider du fil, à les voir travailler, à les entendre jaser. La simplicité de cette vie presque monastique, qui lui révéla les beautés de ces âmes auxquelles le monde était inconnu, le toucha vivement. Il avait cru ces mœurs impossibles en France, et n'en avait admis l'existence qu'en Allemagne, encore n'était-ce que fabuleusement et dans les romans d'Auguste Lafontaine. Bientôt, pour lui, Eugénie fut l'idéal de la Marguerite de Gœthe, moins la faute.

Enfin, de jour en jour, ses regards, ses paroles ravirent la pauvre fille, qui s'abandonna délicieusement au courant de l'amour. Elle saisissait sa félicité comme un nageur saisit la branche de saule pour se tirer du fleuve et se reposer sur la rive. Les chagrins d'une prochaine absence n'attristaient-ils pas déjà les heures les plus joyeuses de ces fuyardes journées? Puis, chaque jour, un petit événement leur rappelait la prochaine séparation. Ainsi, trois jours après le départ de M. des Grassins, Charles fut emmené par M. Grandet au tribunal de première instance avec la solennité que les gens de province attachent à de tels actes, pour y signer une renonciation à la succession de son père. Répudiation terrible! espèce d'apostasie domestique. Puis, il alla chez maître Cruchot faire faire deux procurations, l'une pour M. des Grassins, l'autre pour l'ami chargé de vendre son mobilier. Puis, il fallut remplir les formalités nécessaires pour obtenir un passeport à l'étranger. Enfin, quand arrivèrent les simples vêtements de deuil que Charles avait demandés à Paris, il fit venir un tailleur de Saumur, et lui vendit sa garde-robe inutile, acte qui plut singulièrement au père Grandet.

— Ah! vous voilà comme un homme qui doit s'embarquer et qui veut faire fortune, lui dit-il, en le voyant vêtu d'une redingote de gros drap noir. Bien, très-bien!

— Je vous prie de croire, monsieur, lui répondit Charles, que je saurai bien avoir l'esprit de ma situation.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit le bonhomme, dont les yeux s'animèrent à la vue d'une poignée d'or que lui montra Charles.

— Monsieur, j'ai réuni mes boutons, mes anneaux, toutes les superfluités que je possède et qui pouvaient avoir quelque valeur; mais ne connaissant personne à Saumur, je voulais vous prier ce matin, de....

— De vous acheter cela? dit M. Grandet en l'interrompant.

— Non, mon oncle, de m'indiquer un honnête homme qui....

— Donnez-moi cela, mon neveu, j'irai vous

estimer cela là-haut et je reviendrai vous dire ce que cela vaut à un centime près. Or de bijou, dit-il en examinant une longue chaîne, dix-neuf à vingt carats.

Le bonhomme tendit sa large main et emporta la masse d'or.

— Ma cousine, dit Charles, permettez-moi de vous offrir ces deux boutons; ils pourront vous servir à attacher des rubans à vos poignets, cela fait un bracelet fort à la mode en ce moment.

— J'accepte sans hésiter, mon cousin, dit-elle en lui jetant un regard d'intelligence.

— Ma tante, voici le dé de ma mère, que je gardais précieusement dans ma toilette de voyage, dit Charles, en présentant un joli dé d'or à madame Grandet qui, depuis dix ans, en désirait un.

Ces paroles furent dites avec un accent profond.

— Il n'y a pas de remercîmens possibles, mon neveu, dit la vieille mère, dont les yeux se mouillèrent de larmes. Soir et matin, dans mes prières j'ajouterai la plus pressante de toutes, pour vous, en disant celles des voyageurs. Si je mourais, Eugénie vous conserverait ce bijou.

— Cela vaut dix-neuf cent quatre-vingt neuf francs soixante-quinze centimes, mon neveu, dit Grandet en ouvrant la porte. Mais pour vous éviter la peine de vendre cela, je vous en compterai l'argent en *livres*.

Le mot en *livres* signifie, sur le littoral de la Loire, que les écus de six *livres* doivent être acceptés pour six *francs*, sans déduction.

— Je n'osais pas vous le proposer, répondit Charles, mais il me répugnait de brocanter mes bijoux dans la ville que vous habitez. Il faut laver son linge sale en famille, disait Napoléon. Je vous remercie donc de votre complaisance.

Grandet se gratta l'oreille, et il y eut un moment de silence.

— Mon cher oncle, reprit Charles en le regardant d'un air inquiet, comme s'il eût craint de blesser sa susceptibilité, ma cousine et ma tante ont bien voulu accepter un faible souvenir de moi, veuillez à votre tour agréer des boutons de manche qui me deviennent inutiles; ils vous rappelleront un pauvre garçon qui, loin de vous, pensera, certes, à ceux qui désormais sont toute sa famille.

— Mon garçon! mon garçon, faut pas te dénuer comme çà...

— Qu'as-tu donc, ma femme, dit-il en se tournant avec avidité vers elle, ah! un dé d'or.

— Et toi, fifille, tiens, tiens, des agrafes de diamants.

— Allons, je prends tes boutons, mon garçon, reprit-il en serrant la main de Charles. Mais.... tu me permettras de... te payer... ton, oui... ton passage aux Indes. Oui, je veux te payer ton passage. D'autant, vois-tu, garçon, qu'en estimant tes bijoux, je n'en ai compté que l'or brut, il y a peut-être quelque chose à gagner sur les façons. Ainsi, voilà qui est dit. Je te donnerai un millier d'écus, *en livres*. Cruchot me les prêtera, je n'ai pas un rouge liard ici; à moins que Perrottet, qui est en retard de son fermage, ne me le paie. Tiens, tiens, je vais l'aller voir.

Il prit son chapeau, mit ses gants et sortit.

— Vous vous en irez donc? dit Eugénie en lui jetant un regard de tristesse mêlé d'admiration.

— Il le faut, dit-il en baissant la tête.

Depuis quelques jours, le maintien, les manières, les paroles de Charles étaient devenues celles d'un homme profondément affligé, mais qui, sentant peser sur lui d'immenses obligations, puise un nouveau courage dans son malheur. Il ne soupirait plus, il s'était fait homme. Aussi, jamais Eugénie ne présuma-t-elle mieux du caractère de son cousin, qu'en le voyant descendre dans ses habits de gros drap noir, qui allaient bien à sa figure pâlie et à sa sombre contenance. Ce jour là, le deuil fut pris par les deux femmes, qui assistèrent avec Charles à un *Requiem* célébré à la paroisse, pour l'âme de feu Guillaume Grandet.

Au second déjeuner, Charles reçut des lettres de Paris, et les lut.

— Eh bien, mon cousin, êtes-vous content de vos affaires? dit Eugénie à voix basse.

— Ne faites donc jamais de ces questions-là, ma fille, répondit Grandet. Que diable! je ne te dis pas les miennes, pourquoi fourres-tu le nez dans celles de ton cousin? Laisse-le donc ce garçon.

— Oh! je n'ai point de secrets, dit Charles.

— Ta, ta, ta, mon neveu, tu sauras qu'il faut tenir sa langue en bride dans le commerce.

Quand les deux amants furent seuls dans le jardin, Charles dit à Eugénie, en l'attirant sur le vieux banc où ils s'assirent sous le noyer :

— J'avais bien présumé d'Alphonse, il s'est conduit à merveille. Il a fait mes affaires avec prudence et loyauté. Je ne dois rien à Paris, tous mes meubles sont bien vendus, et il m'annonce avoir, d'après les conseils d'un capitaine au long cours, employé trois mille francs qui lui restaient en une pacotille composée de curiosités européennes dont on tire un excellent parti aux Indes. Il a dirigé mes colis sur Nantes, où se trouve un navire en charge pour Java. Dans cinq jours, Eugénie, il faudra nous dire adieu pour toujours, peut-être, mais au moins pour longtemps. Ma pacotille et dix mille francs sont un bien petit commencement. Je ne puis songer à mon retour avant plusieurs années. Alors, ma chère cousine, ne mettez pas en balance ma vie et

la vôtre, je puis périr. Peut-être se présentera-t-il pour vous un riche établissement....

— Vous m'aimez? dit-elle.

— Oh, oui bien!

— J'attendrai, Charles.

— Dieu! mon père est à sa fenêtre, dit-elle en repoussant son cousin, qui déjà s'approchait pour l'embrasser.

Elle se sauva sous la voûte. Charles l'y suivit. En le voyant, elle se retira au pied de l'escalier et ouvrit la porte battante. Puis, sans trop savoir où elle allait, Eugénie se trouva près du bouge de Nanon, à l'endroit le moins clair du couloir. Là, Charles, qui l'avait accompagnée, lui prit la main, l'attira sur son cœur, la saisit par la taille, et l'appuya doucement sur lui. Alors, Eugénie ne résista plus, elle reçut et donna le plus pur, le plus suave, mais aussi le plus entier de tous les baisers.

— Chère Eugénie, lui dit Charles, un cousin est mieux qu'un frère, il peut t'épouser...

— Ainsi soit-il! cria Nanon en ouvrant la porte de son taudis.

Les deux amants effrayés se sauvèrent dans la salle où Eugénie reprit son ouvrage, et où Charles se mit à lire les litanies de la Vierge dans le paroissien de madame Grandet.

— Quien! dit Nanon, nous faisons tous nos prières.

Du moment où Charles annonça son départ, M. Grandet se mit en mouvement pour faire croire qu'il lui portait beaucoup d'intérêt. Il se montra libéral de tout ce qui ne coûtait rien, s'occupa de lui trouver un emballeur. Mais pensant que cet homme prétendait vendre ses caisses trop cher, il voulut à toute force les faire lui-même et y employa de vieilles planches. Il se leva dès le matin, pour raboter, ajuster, planer, clouer ses voliges et en confectionner, dans son fournil, de très-belles caisses, dans lesquelles il emballa tous les effets de Charles et se chargea de les faire descendre par bateau sur la Loire, de les assurer, de les expédier en temps utile à Nantes.

Depuis le baiser pris dans le couloir, les heures s'enfuyaient pour Eugénie avec une effrayante rapidité. Parfois elle voulait suivre son cousin. Celui qui a connu la plus attachante des passions, celle dont la durée est chaque jour abrégée par l'âge, par le temps, par une maladie mortelle, par quelques-unes des fatalités humaines, celui-là comprendra les tourments d'Eugénie. Elle pleurait souvent en se promenant dans ce jardin, maintenant trop étroit pour elle, ainsi que la cour, la maison, la ville : elle s'élançait par avance sur la vaste étendue des mers.

Enfin la veille du départ arriva. Le matin, en l'absence de M. Grandet et de Nanon, le précieux coffret où se trouvaient les deux portraits fut solennellement installé dans le seul tiroir du bahut qui fermait à clef et où était la bourse maintenant vide. Le dépôt de ce trésor n'alla pas sans bon nombre de baisers et de larmes. Quand Eugénie mit la clef dans son sein, elle n'eut pas le courage de défendre à Charles d'en baiser la place.

— Elle ne sortira pas de là, mon ami.

— Eh bien, mon amour, mon cœur y sera toujours aussi.

— Ah! Charles, ce n'est pas bien, dit-elle d'un accent un peu grondeur.

— Ne sommes-nous pas mariés? répondit-il, j'ai ta parole, prends la mienne.

— A toi, pour jamais! fut dit deux fois de part et d'autre.

Aucune promesse faite sur cette terre ne fut plus pure; la candeur d'Eugénie avait momentanément sanctifié l'amour de Charles.

Le lendemain matin, le déjeuner fut triste. Malgré la robe, et une croix à la Jeannette que lui donna Charles, Nanon elle-même, plus libre d'exprimer ses sentiments, eut la larme à l'œil.

— Ce pauvre mignon, monsieur, qui s'en va sur mer. Que Dieu le conduise!

A dix heures et demie, la famille se mit en route pour accompagner Charles à la diligence de Nantes. Nanon avait lâché le chien, fermé la porte, et voulut porter le sac de nuit de Charles. Tout les marchands de la vieille rue étaient sur le seuil de leurs boutiques pour voir passer ce cortége, auquel se joignit, sur la place, maître Cruchot.

— Ne va pas pleurer, Eugénie! lui dit sa mère.

— Mon neveu, dit M. Grandet sous la porte de l'auberge, en embrassant Charles sur les deux joues, partez pauvre, revenez riche, vous trouverez l'honneur de votre père sauf. Je vous en réponds, moi, Grandet, il ne tiendra qu'à vous de...

— Ah, mon oncle, vous adoucissez l'amertume de mon départ. N'est-ce pas le plus beau présent que vous puissiez me faire?

Ne comprenant pas les paroles du vieux tonnelier qu'il avait interrompu, Charles répandit sur le visage tanné de son oncle des larmes de reconnaissance, tandis qu'Eugénie serrait de toutes ses forces la main de son cousin et celle de son père.

Le notaire seul souriait, en admirant la finesse de Grandet, car lui seul avait bien compris le bonhomme.

Les quatre Saumurois environnés de plusieurs personnes restèrent devant la voiture jusqu'à ce qu'elle partit; puis, quand elle disparut sur le pont et ne retentit plus que dans le lointain : — Bon voyage! dit le vigneron.

Heureusement maître Cruchot fut le seul qui en-

tendit cette exclamation. Eugénie et sa mère étaient allées à un endroit du quai d'où elles pouvaient encore voir la diligence, et y agitaient leurs mouchoirs blancs, signe auquel répondit Charles en déployant le sien.

— Ma mère, je voudrais avoir pour un moment la puissance de Dieu, dit Eugénie au moment où elle ne vit plus le mouchoir de Charles.

Il est nécessaire, pour ne point interrompre le cours des événements qui se passèrent au sein de la famille Grandet, de jeter par anticipation un coup d'œil sur les opérations que le bonhomme fit à Paris par l'entremise de M. des Grassins.

Un mois après le départ du banquier, M. Grandet possédait une inscription de deux cent mille livres de rente achetées à quatre-vingts francs net. Les renseignements donnés à sa mort par son inventaire n'ont jamais fourni la moindre lumière sur les moyens que sa défiance lui suggéra, pour échanger le prix de l'inscription contre l'inscription elle-même. Maître Cruchot pensa que Nanon fut, à son propre insu, l'instrument fidèle du transport des fonds; car, vers cette époque, la servante fit une absence de quatre jours, sous prétexte d'aller ranger quelque chose à Froifond, comme si le bonhomme était capable de laisser traîner quelque chose.

En ce qui concerne les affaires de la maison Guillaume Grandet, toutes les prévisions du tonnelier se réalisèrent.

A la Banque de France se trouvent, comme chacun sait, les renseignements les plus exacts sur les grandes fortunes de Paris et des départements. Les noms de M. des Grassins et de M. Félix Grandet de Saumur y étaient connus et y jouissaient de l'estime accordée aux célébrités financières qui s'appuient sur d'immenses propriétés territoriales libres d'hypothèques. L'arrivée du banquier de Saumur chargé, disait-on, de liquider, par honneur, la maison de Grandet de Paris, suffit donc pour éviter à l'ombre du négociant la honte des protêts. La levée des scellés se fit en présence des créanciers, et le notaire de la famille se mit à procéder régulièrement à l'inventaire de la succession. Bientôt, M. des Grassins réunit les créanciers qui, d'une voix unanime, élurent pour liquidateurs le banquier de Saumur, conjointement avec un de ses confrères de Paris, chef d'une riche maison, l'un des principaux intéressés, et leur confièrent tous pouvoirs nécessaires afin qu'ils pussent sauver à la fois l'honneur de la famille et les créances. Le crédit du Grandet de Saumur, l'espérance qu'il répandit au cœur des créanciers, et dont M. des Grassins fut l'organe, facilita les transactions, et il ne se rencontra pas un seul récalcitrant parmi les créanciers. Personne ne pensait à passer sa créance au compte des *profits et pertes*, et chacun se disait : — « M. Grandet de Saumur paiera. »

Six mois s'écoulèrent. Tous les Parisiens avaient remboursé les effets en circulation et les conservaient au fond de leurs portefeuilles. C'était un premier résultat que voulait obtenir le tonnelier.

Neuf mois après la première assemblée, les deux liquidateurs distribuèrent vingt-deux pour cent à chaque créancier. Cette somme fut produite par la vente des valeurs, possessions, biens et choses généralement quelconques appartenant à feu Guillaume Grandet, et qui fut faite avec une fidélité scrupuleuse.

La plus exacte probité présidait à cette liquidation, et les créanciers se plurent à reconnaître l'admirable et incontestable honneur des Grandet. Puis, quand ces louanges eurent circulé convenablement, les créanciers demandèrent le reste de leur argent. Il leur fallut écrire une lettre collective à M. Grandet.

— Nous y voilà, dit-il, en jetant la lettre au feu. Patience, mes petits amis.

En réponse aux propositions contenues dans cette lettre, M. Grandet de Saumur demanda le dépôt chez un notaire de tous les titres de créance existant contre la succession de son frère, en les accompagnant d'une quittance des paiements déjà faits, sous prétexte d'apurer les comptes, et correctement établir l'état de la succession. Ce dépôt souleva mille difficultés.

Généralement, le créancier est une sorte de maniaque. Aujourd'hui prêt à conclure, demain il veut tout mettre à feu et à sang, plus tard il se fait ultra-débonnaire. Aujourd'hui sa femme est de bonne humeur, son petit dernier a fait ses dents, tout va bien au logis, il ne veut pas perdre un sou; demain, il pleut, il ne peut pas sortir, il est mélancolique, il dit *oui* à toutes les propositions qui *peuvent terminer une affaire;* le surlendemain, il lui faut des garanties; à la fin du mois, il prétend *vous exécuter*, le bourreau! Le créancier ressemble à ce moineau franc, à la queue duquel on engage les petits enfants à tâcher de poser un grain de sel; mais le créancier rétorque cette image contre sa créance dont il ne peut rien saisir.

Grandet avait observé les variations atmosphériques des créanciers, et ceux de son frère obéirent à tous ses calculs. Les uns se fâchèrent et se refusèrent *net* au dépôt.

— Bon! ça va bien, disait Grandet, en se frottant les mains à la lecture des lettres que lui écrivait à ce sujet M. des Grassins.

Quelques autres ne consentirent audit dépôt que sous la condition de faire bien constater leurs droits, ne renoncer à aucuns, et se réserver même celui

de faire déclarer la faillite. Nouvelle correspondance, après laquelle Grandet de Saumur consentit à toutes les réserves demandées. Moyennant cette concession, les créanciers *benins* firent entendre raison aux créanciers *durs*, et le dépôt eut lieu, non sans quelques plaintes.

— Ce bonhomme, dit-on à des Grassins, se moque de vous et de nous.

Vingt-trois mois après la mort de M. Guillaume Grandet, beaucoup de commerçants, entraînés par le mouvement des affaires de Paris, avaient oublié leurs recouvrements Grandet, ou n'y pensaient que pour se dire : — Je commence à croire que les vingt-deux pour cent sont tout ce que je tirerai de cela.

Le tonnelier avait calculé sur la puissance du temps, qui, disait-il, est un bon diable. Mais le mot dont il se servait commençait par la seconde lettre de l'alphabet, et cause ici une légère inexactitude.

A la fin de la troisième année, M. des Grassins écrivit à M. Grandet que moyennant dix pour cent des deux millions quatre cent mille francs restant dus par la maison Grandet, il avait amené les créanciers à lui rendre les titres.

M. Grandet répondit que le notaire et l'agent de change dont les épouvantables faillites avaient causé la mort de son frère vivaient, *eux !* étaient devenus bons, et qu'il fallait les actionner, afin d'en tirer quelque chose et diminuer le chiffre du déficit.

A la fin de la quatrième année, le déficit fut bien et dûment arrêté à la somme de deux millions. Il y eut des pourparlers qui durèrent six mois entre les liquidateurs et les créanciers, entre M. Grandet et les liquidateurs. Bref, vivement pressé de s'exécuter, M. Grandet de Saumur répondit aux deux liquidateurs, vers le neuvième mois de cette année, que son neveu ayant fait fortune aux Indes, et lui ayant manifesté l'intention de payer intégralement les dettes de son père, il ne pouvait pas prendre sur lui de les solder frauduleusement *sans l'avoir consulté,* qu'il attendait une réponse.

Les créanciers, vers le milieu de la cinquième année, étaient encore tenus en échec avec le mot *intégralement*, de temps en temps lâché par le sublime tonnelier, qui riait dans sa barbe, et ne disait jamais sans laisser échapper un fin sourire et un juron le mot : — Ces Parisiens !...

Mais les créanciers furent réservés à un sort inouï dans les fastes du commerce. Ils se retrouveront dans la position où les avait maintenus M. Grandet, au moment où les événements de cette histoire les obligeront à y reparaître.

Quand les rentes furent à 109, le père Grandet vendit, retira de Paris quatre millions trois cent mille francs en or, qui rejoignirent dans ses barillets les quinze cent mille francs d'intérêts composés que lui avaient donnés ses inscriptions.

M. des Grassins demeurait à Paris. Voici pourquoi. D'abord, il fut nommé député. Puis, il s'amouracha, lui père de famille, mais ennuyé par l'ennuyeuse vie saumuroise, d'une des plus jolies actrices du théâtre de Madame, et il y eut recrudescence du quartier-maître chez le banquier. Il est inutile de parler de sa conduite. Elle fut jugée à Saumur profondément immorale. Sa femme se trouva très-heureuse d'être séparée de biens et d'avoir assez de tête pour mener la maison de Saumur dont elle continua les affaires sous son nom, afin de réparer les brèches faites à sa fortune par les folies de M. des Grassins. Les Cruchotins empiraient si bien la situation fausse de la quasi-veuve, qu'elle maria fort mal sa fille, et dut renoncer à l'alliance d'Eugénie Grandet pour son fils. Adolphe rejoignit M. des Grassins à Paris, et y devint, dit-on, un fort mauvais sujet. Les Cruchot triomphèrent.

—Votre mari n'a pas de bon sens, disait M. Grandet en prêtant une somme à madame des Grassins, moyennant sûretés. Je vous plains beaucoup, vous êtes une bonne petite femme.

— Ah ! monsieur, répondit la pauvre dame, qui pouvait croire que le jour où il partit de chez vous pour aller à Paris, il courait à sa ruine ?

— Le ciel m'est témoin, madame, que j'ai tout fait jusqu'au dernier moment pour l'empêcher d'y aller. M. le président voulait à toute force l'y remplacer; et, s'il tenait tant à s'y rendre, nous savons maintenant pourquoi.

Ainsi, Grandet n'avait aucune obligation à M. des Grassins.

CHAGRINS DE FAMILLE.

En toute situation, les femmes ont plus de causes de douleur que n'en a l'homme, et souffrent plus que lui. L'homme a sa force et l'exercice de sa puissance ; il agit, il va, il s'occupe, il pense, il embrasse l'avenir et y trouve des consolations ainsi que faisait Charles. Mais la femme demeure, elle reste face à face avec le chagrin dont rien ne la distrait, elle descend jusqu'au fond de l'abîme qu'il a ouvert, le mesure et souvent le comble de ses vœux et de ses larmes, ainsi que faisait Eugénie. Elle s'initiait à sa destinée. Sentir, aimer, souffrir, se dévouer, sera toujours le texte de la vie des femmes. Or, Eugénie devait être toute la femme, moins ce qui la console. Son bonheur, *amassé comme les clous semés sur la muraille*, suivant la sublime expres-

sion de Bossuet, ne devait pas un jour lui remplir le creux de la main. Les chagrins ne se font jamais attendre ; et, pour elle, ils arrivèrent bientôt.

Le lendemain du départ de Charles, la maison Grandet reprit sa physionomie pour tout le monde, excepté pour Eugénie, qui la trouva tout à coup bien vide. A l'insu de son père, elle voulut que la chambre de Charles restât dans l'état où il l'avait laissée. Sa mère et Nanon furent volontiers complices de ce *statu quo*.

— Qui sait s'il ne reviendra pas plus tôt que nous ne le croyons? dit-ellle.

— Ah, je le voudrais voir ici, répondit Nanon. Je m'accoutumais ben à lui! C'était un ben doux, un ben parfait jeune homme, quasiment joli, moutonné comme une fille.

Eugénie regarda Nanon.

— Sainte Vierge, mademoiselle, vous avez les yeux à la perdition de votre âme! Ne regardez donc pas le monde comme çà.

Depuis ce jour, la beauté de mademoiselle Grandet prit un nouveau caractère. Les graves pensées dont l'amour inondait son âme, et la dignité de la femme aimée donnèrent à ses traits cette espèce d'éclat que les peintres figurent par l'auréole. Avant la venue de son cousin, Eugénie pouvait être comparée à la Vierge avant la conception ; mais quand il fut parti elle ressemblait à la Vierge mère, elle avait conçu l'amour. Ces deux Maries, si différentes et si bien représentées par quelques peintres italiens, constituent l'une des plus brillantes figures typiques dont abonde le christianisme.

En revenant de la messe où elle alla le lendemain du départ de Charles, et où elle avait fait vœu d'aller tous les jours, elle prit chez le libraire de la ville une mappemonde qu'elle cloua près de son miroir, afin de suivre son cousin dans sa route vers les Indes, afin de pouvoir se mettre un peu, soir et matin, dans le vaisseau qui l'y transportait, de le voir, de lui adresser mille questions, de lui dire : — Es-tu bien? ne souffres-tu pas, penses-tu bien à moi, en voyant les nuages dont tu m'as appris à connaître les beautés et l'usage en amour ?

Puis, le matin, elle restait pensive sous le noyer, assise sur le banc de bois rongé par les vers et garni de mousse grise où ils s'étaient dit tant de bonnes choses, de niaiseries, où ils avaient bâti les châteaux en Espagne de leur joli ménage. Elle pensait à l'avenir en regardant le ciel, par le petit espace que les murs lui permettaient d'embrasser ; puis le vieux pan de muraille, et le toit sous lequel était la chambre de Charles. Enfin ce fut l'amour solitaire, l'amour vrai qui persiste, se glisse dans toutes les pensées, et devient la substance, ou, comme eussent dit nos pères, l'étoffe de la vie.

Quand les soi-disant amis du père Grandet venaient faire la partie le soir, elle était gaie, elle dissimulait; mais, pendant toute la matinée, elle causait de Charles avec sa mère et Nanon. Nanon avait compris qu'elle pouvait compatir aux souffrances de sa jeune maîtresse, sans manquer à ses devoirs envers son vieux patron, elle qui disait à Eugénie :

— Si j'avais eu un homme à moi, je l'aurais.... suivi dans l'enfer. Je l'aurais... quoi.... Enfin, j'aurais voulu m'exterminer pour lui, mais... rin. Je mourrai sans savoir ce que c'est que la vie. Croiriez-vous, mademoiselle, que ce vieux Cornoiller, qu'est un bon homme tout de même, tourne autour de ma jupe, rapport à mes rentes, tout comme ceux qui viennent ici flairer le magot de monsieur, en vous faisant la cour? Je vois ça, parce que je suis encore fine, quoique grosse comme une tour ; eh ben, mamzelle, ça me fait plaisir, quoique ça ne soie pas de l'amour.

Deux mois se passèrent ainsi. Cette vie domestique, jadis si monotone, s'était animée par l'immense intérêt du secret qui liait plus intimement ces trois femmes. Pour elles, sous les planchers grisâtres de cette salle, Charles vivait, allait, venait encore. Soir et matin, Eugénie ouvrait la toilette, et contemplait le portrait de sa tante. Un dimanche matin, elle fut surprise par sa mère au moment où elle était occupée à chercher les traits de Charles dans ceux du portrait; alors, madame Grandet fut initiée au terrible secret de l'échange fait par le voyageur contre le trésor d'Eugénie.

— Tu lui as tout donné! dit la mère épouvantée. Que diras-tu donc à ton père, au jour de l'an, quand il vaudra voir ton or ?

Les yeux d'Eugénie devinrent fixes, et ces deux femmes demeurèrent dans un effroi mortel, pendant la moitié de la matinée. Elles furent assez troublées pour manquer la grand'messe, et n'allèrent qu'à la messe militaire.

Dans trois jours, l'année 1819 finissait, et, dans trois jours devait commencer une terrible action, une tragédie bourgeoise sans poison, ni poignard, ni sang répandu, mais, relativement aux acteurs, plus cruelle que tous les drames accomplis dans l'illustre famille des Atrides.

— Qu'allons-nous devenir? dit madame Grandet à sa fille, en laissant son tricot sur ses genoux.

La pauvre mère subissait de tels troubles depuis deux mois, que les manches de laine dont elle avait besoin pour son hiver n'étaient pas encore finies. Ce fait domestique, si minime en apparence, eut de tristes résultats pour elle. Faute de manches, le froid la saisit d'une façon fâcheuse, au milieu

d'une crise amenée par une épouvantable colère de son mari.

— Je pensais, ma pauvre enfant, que si tu m'avais confié ton secret, nous aurions eu le temps d'écrire à Paris, à M. des Grassins; il aurait pu nous envoyer des pièces d'or semblables aux tiennes, et, quoique Grandet les connaisse bien, peut-être...

— Mais où donc aurions-nous pris tant d'argent?

— J'aurais engagé *mes propres*. D'ailleurs M. des Grassins nous eût bien...

— Il n'est plus temps, répondit Eugénie d'une voix sourde et altérée en interrompant sa mère. Demain matin, ne devons-nous pas aller lui souhaiter la bonne année dans sa chambre?

— Mais, ma fille, pourquoi n'irais-je donc pas voir les Cruchot?

— Non, non, ce serait me livrer à eux, et nous mettre sous leur dépendance. D'ailleurs, j'ai pris mon parti. J'ai bien fait, je ne me repens de rien. Dieu me protégera. Que sa sainte volonté se fasse. Ah! si vous aviez lu la lettre, vous n'auriez pensé qu'à lui, ma mère.

Le lendemain matin, 1er janvier 1820, la terreur flagrante à laquelle la mère et la fille étaient en proie, leur suggéra la plus naturelle des excuses pour ne pas venir solennellement dans la chambre de M. Grandet. L'hiver de 1819 à 1820 fut un des plus rigoureux de l'époque. La neige encombrait les toits. Madame Grandet dit à son mari, dès qu'elle l'entendit se remuer dans sa chambre :

— Grandet, fais donc allumer par Nanon un peu de feu chez moi; le froid est si vif que je gèle sous ma couverture. Je suis arrivée à un âge où j'ai besoin de ménagements.

D'ailleurs, reprit-elle après une légère pause, Eugénie viendra s'habiller là. Cette pauvre fille pourrait gagner une maladie à faire sa toilette chez elle par un temps pareil. Puis nous irons te souhaiter le bon an près du feu, dans la salle.

Ta, ta, ta, ta, quelle langue! Comme tu commences l'année, madame Grandet. Mais tu n'as jamais tant parlé. Cependant tu n'as pas mangé de pain trempé dans du vin, je pense!

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, reprit le bonhomme, que sans doute la proposition de sa femme arrangeait, je vais faire ce que vous voulez, madame Grandet. Tu es vraiment une bonne femme, et je ne veux pas qu'il t'arrive malheur à l'échéance de ton âge; quoiqu'en général les *La Bertellière* soient faits de vieux ciment.

— Hein! pas vrai? cria-t-il, après une pause. Enfin, nous en avons hérité, je leur pardonne.

Et il toussa.

— Vous êtes gai, ce matin, monsieur, dit gravement la pauvre femme.

— Toujours gai, moi,

Gai, gai, gai, le tonnelier,
Raccommodez votre cuvier!

ajouta-t-il en entrant chez sa femme tout habillé.

— Oui, nom d'un petit bonhomme, il fait solidement froid tout de même. Nous déjeunerons bien, ma femme. Des Grassins m'a envoyé un pâté de foie gras truffé! Je vais aller le chercher à la diligence.

— Il doit y avoir joint un double napoléon pour Eugénie, vint lui dire le tonnelier à l'oreille. Je n'ai plus d'or, ma femme. J'avais bien encore quelques vieilles pièces, je puis te dire cela à toi, mais il a fallu les lâcher pour les affaires.

Et, pour célébrer le premier jour de l'an, il l'embrassa sur le front.

— Eugénie, cria la bonne mère, je ne sais sur quel côté ton père a dormi; mais il est bon homme ce matin. Bah, nous nous en tirerons.

— Quoi qu'il a donc notre maître? dit Nanon en entrant chez sa maîtresse pour y allumer du feu. D'abord, il m'a dit : — « Bonjour, bon an, grosse bête! Va faire du feu chez ma femme, elle a froid. » Puis, j'ai été sotte comme un panier quand je lui ai vu me tendre la main pour me donner un écu de six francs qui n'est point rogné du tout. Tenez, madame, regardez-le donc! Oh! le brave homme! C'est un digne homme, tout de même. Il y en a qui, pus y deviennent vieux, pus y durcissent, mais lui, il se fait doux comme votre cassis, et y rabonit. C'est un ben parfait, un ben bon homme....

Le secret de cette joie était dans une entière réussite de la spéculation de M. Grandet. M. des Grassins, après avoir déduit les sommes dont le tonnelier était son débiteur pour l'escompte de cent cinquante mille francs d'effets hollandais, et pour le surplus qu'il lui avait avancé afin de compléter l'argent nécessaire à l'achat de deux cent mille livres de rente, lui envoyait, par la diligence, trente mille francs en écus, restant sur le semestre de ses intérêts, et lui avait annoncé la hausse des fonds publics. Ils étaient alors à 89, et les plus célèbres capitalistes en achetaient, fin janvier, à 92. Or, Grandet gagnait, depuis deux mois, douze pour cent sur ses capitaux, avait assuré ses comptes et allait désormais toucher cent mille francs tous les six mois sans avoir à payer ni impositions, ni réparations. Il concevait enfin la rente, placement pour lequel les gens de province manifestent une répugnance invincible, et il se voyait, avant cinq ans, maître d'un capital de six à sept millions grossi sans beaucoup de soins, et qui, joint à la valeur territoriale de ses propriétés, composerait une fortune colossale. Les six francs donnés à Nanon étaient

peut-être le solde d'un immense service que la servante avait, à son insu, rendu à son maître.

— Oh! oh! où va donc M. Grandet qu'il court dès le matin comme au feu? se dirent les marchands occupés à ouvrir leurs boutiques.

Puis quand ils le virent revenir du quai, suivi d'un facteur des messageries transportant sur une brouette des sacs pleins :

— L'eau va toujours à la rivière, le bonhomme allait à ses écus, disait l'un.

— Il lui en vient de Paris, de Froifond, de Hollande! disait un autre.

— Il finira par acheter Saumur! s'écriait un troisième.

— Il se moque du froid, il est toujours à son affaire, disait une femme à son mari.

— Eh, eh, M. Grandet, si ça vous gênait, lui dit un marchand de drap, son plus proche voisin, je vous en débarrasserais.

— Ouin, ce sont des sous! répondit le vigneron.

— D'argent, dit le facteur à voix basse.

— Si tu veux que je te soigne, mets une bride à ta *margoulette*, dit le bonhomme au facteur en ouvrant sa porte.

— Ah! le vieux renard, je le croyais sourd, pensa le facteur, il paraît que quand il fait froid, il entend.

— Voilà vingt sous pour tes étrennes! et *motus!* Détale! lui dit Grandet. Nanon te reportera ta brouette.

— Nanon, nos linottes sont-elles à la messe?

— Oui, monsieur.

— Allons, haut la patte! A l'ouvrage, cria-t-il en la chargeant de sacs.

En un moment, les écus furent transportés dans sa chambre, où il s'enferma.

— Quand le déjeuner sera prêt, tu me cogneras au mur. Reporte la brouette aux Messageries.

La famille ne déjeuna qu'à dix heures.

— Ici, ton père ne demandera pas à voir ton or, dit madame Grandet à sa fille en rentrant de la messe. D'ailleurs tu feras la frileuse. Puis nous aurons le temps de remplir ton trésor pour le jour de ta naissance...

M. Grandet descendait l'escalier en pensant à métamorphoser promptement ses écus parisiens en bon or, et à l'admirable spéculation des rentes sur l'État. Il était décidé à placer ainsi ses revenus, jusqu'à ce que la rente atteignît le taux de 95 francs. Méditation funeste à Eugénie.

Aussitôt qu'il entra, les deux femmes lui souhaitèrent une bonne année, sa fille en lui sautant au cou et le calinant, madame Grandet gravement et avec dignité.

— Ah, ah, mon enfant, dit-il en baisant sa fille sur les joues, je travaille pour toi, vois-tu, je veux ton bonheur. Il faut de l'argent pour être heureux. Sans argent, bernique. Tiens, voilà un napoléon tout neuf, je l'ai fait venir de Paris. Nom d'un petit bonhomme, il n'y a pas un grain d'or ici. Il n'y a que toi qui as de l'or. Montre-moi ton or, fifille.

— Ah, bah! il fait trop froid, déjeunons.

— Eh bien, après, hein. Çà nous aidera tous à digérer.

— Ce gros des Grassins, il nous a envoyé çà, tout de même. Ainsi mangez, mes enfants, çà ne nous coûte rien. Il va bien, des Grassins, je suis content de lui. Le merluchon rend service à Charles, et *gratis* encore! Il arrange très-bien les affaires de ce pauvre défunt Grandet!

— Ououh! ououh! fit-il, la bouche pleine, après une pause, cela est bon! Manges-en donc, ma femme, çà nourrit au moins pour deux jours.

— Je n'ai pas faim. Je suis toute malingre, tu le sais bien.

— Ah ouin! Tu peux te bourrer, sans crainte de faire crever ton coffre, tu es une La Bertellière, une femme solide. Tu es bien un petit brin jaunette, mais j'aime le jaune.

L'attente d'une mort ignominieuse et publique est moins horrible peut-être pour un condamné, que ne l'était, pour madame Grandet et sa fille, l'attente des événements qui devaient terminer ce déjeûner de famille. Plus gaiement parlait et mangeait le vieux vigneron, et plus le cœur de ces deux femmes se serrait. La fille avait néanmoins un appui dans cette conjoncture, elle puisait de la force en son amour.

— Pour lui, pour lui, se disait-elle, je souffrirais mille morts.

A cette pensée, elle jetait à sa mère des regards flamboyants de courage.

— Ote tout cela, dit Grandet à Nanon, quand, vers onze heures, le déjeuner fut achevé. Mais laisse-nous la table.

Nous serons plus à l'aise, dit-il, en regardant Eugénie, pour voir ton petit trésor. Petit, ma foi, non. Tu possèdes, valeur intrinsèque, cinq mille neuf cent cinquante-neuf francs, et quarante de ce matin, cela fait six mille francs moins un. Eh bien, je te donnerai, moi, ce franc pour compléter la somme, parce que, vois-tu, fifille...

— Eh bien! pourquoi nous écoutes-tu? montre-moi tes talons, Nanon, et va faire ton ouvrage, dit le bonhomme.

Nanon vida lestement la place.

— Écoute, Eugénie, il faut que tu me donnes ton or. Tu ne le refuseras pas à ton pépère, ma petite fifille, hein?

Les deux femmes étaient muettes.

— Je n'ai plus d'or, moi. J'en avais, je n'en ai plus. Je t'en rendrai six mille francs *en livres*, et tu vas les placer comme je vais te le dire. Il ne faut plus penser au douzain. Quand je te marierai, ce qui sera bientôt, je te trouverai un futur qui pourra t'offrir le plus beau douzain dont on aura jamais parlé dans la province. Écoute donc, fifille. Il se présente une belle occasion, tu peux mettre tes six mille francs dans le gouvernement, et tu en auras tous les six mois près de deux cents francs d'intérêts, sans impôts ni réparations, ni grêle, ni gelée, ni marée, ni rien de ce qui tracasse les revenus. Tu répugnes, peut-être, à te séparer de ton or, hein fifille? Mais apporte-le moi tout de même, je te ramasserai des pièces d'or, des hollandaises, des portugaises, des roupies du Mogol, des génovines, et avec celles que je te donnerai à tes fêtes, en trois ans, tu auras rétabli la moitié de ton joli petit mignon, mignonnet, mignonnard de trésor, en or! Que dis-tu, fifille? Lève-donc le nez. Allons, va le chercher le mignon! Tu devrais me baiser sur les yeux pour te dire ainsi des secrets et des mystères de vie et de mort pour les écus. Vraiment, les écus vivent et grouillent comme des hommes; ça va, ça vient, ça sue, ça produit.

Eugénie se leva; mais après avoir fait quelques pas vers la porte, elle se retourna brusquement, regarda son père en face et lui dit :

— Je n'ai plus *mon* or.

— Tu n'as plus ton or! s'écria Grandet en se dressant sur ses jarrets comme un cheval qui entend tirer le canon à dix pas de lui.

— Non, je ne l'ai plus.

— Mais tu te trompes, Eugénie.

— Non.

— *Par la serpette de mon père!*

Quand le tonnelier jurait ainsi, les planchers tremblaient.

— Bon, saint bon Dieu, voilà madame qui pâlit! cria Nanon.

— Grandet, dit la pauvre femme, ta colère me fera mourir.

— Ta, ta, ta, ta, vous autres, vous ne mourez jamais dans votre famille.

— Eugénie, qu'avez vous fait de vos pièces? cria-t-il en fondant sur elle.

— Monsieur, dit la fille aux genoux de madame Grandet, ma mère souffre beaucoup, voyez, ne la tuez pas.

Grandet fut épouvanté de la pâleur répandue sur le teint de sa femme, naguère si jaune.

— Nanon, venez m'aider à me coucher, dit la mère d'une voix faible. Je meurs.

Aussitôt Nanon donna le bras à sa maîtresse, autant en fit Eugénie, et ce ne fut pas sans des peines infinies, qu'elles purent la monter chez elle, car elle tombait en défaillance de marche en marche. M. Grandet resta seul. Néanmoins, quelques moments après, il monta sept ou huit marches et cria :

— Eugénie, quand votre mère sera couchée, vous descendrez.

— Oui, mon père.

Elle ne tarda pas à venir, après avoir rassuré sa mère.

— Ma fille, lui dit M. Grandet, vous allez me dire où est votre trésor.

— Mon père, répondit froidement Eugénie en cherchant le napoléon sur la cheminée et le lui présentant, si vous me faites des présents dont je ne sois pas entièrement maîtresse, reprenez-les.

M. Grandet saisit vivement le napoléon et le coula dans son gousset.

— Je crois bien que je ne te donnerai plus rien. Pas seulement ça! dit-il en faisant claquer l'ongle de son pouce sous sa maîtresse dent. Vous méprisez donc votre père, vous n'avez donc pas confiance en lui, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un père? S'il n'est pas tout pour vous, il n'est rien. Où est votre or?

— Mon père, je vous aime et je vous respecte, malgré votre colère; mais je vous ferai fort humblement observer que j'ai vingt-trois ans. Vous m'avez assez souvent dit que je suis majeure pour que je le sache. J'ai fait de mon argent ce qu'il m'a plu d'en faire, et soyez sûr qu'il est bien placé...

— Où?

— C'est un secret qui est inviolable, dit-elle. N'avez-vous pas vos secrets?

— Ne suis-je pas le chef de ma famille, ne puis-je avoir ma politique, mes affaires?

— C'est aussi mon affaire.

— Cette affaire doit être mauvaise, si vous ne pouvez pas la dire à votre père, mademoiselle Grandet.

— Elle est excellente, et je ne puis pas la dire à mon père.

— Au moins, quand avez-vous donné votre or? Eugénie fit un signe de tête négatif.

— Vous l'aviez encore le jour de votre fête, hein?

Eugénie, devenue aussi rusée par amour que son père l'était par avarice, réitéra le même signe de tête.

— Mais l'on n'a jamais vu pareil entêtement ni vol pareil, dit Grandet d'une voix qui alla *crescendo* et qui fit graduellement retentir la maison. Comment ici, dans ma propre maison, chez moi, quelqu'un aura pris ton or! le seul or qu'il y avait! et je ne saurais pas qui! L'or est une chose chère. Les plus honnêtes filles peuvent faire des fautes, donner je ne sais quoi, cela se voit chez les grands seigneurs

et même chez les bourgeois, mais donner de l'or, car vous l'avez donné à quelqu'un, hein?

Eugénie fut impassible.

— A-t-on vu pareille fille! Est-ce moi qui suis votre père? Si vous l'avez placé, vous en avez un reçu...

— Étais-je libre, oui ou non, d'en faire ce que bon me semblait? Était-ce à moi?

— Mais tu es une enfant.

— Majeure.

Abasourdi par la logique de sa fille, Grandet pâlit, trépigna, jura, puis, trouvant enfin la parole, il cria :

— Maudit serpent de fille! ah! mauvaise graine, tu sais bien que je t'aime et tu en abuses. Elle égorge son père! Pardieu, tu auras jeté notre fortune aux pieds de ce va-nu-pieds qui a des bottes de maroquin. Par la serpette de mon père, je ne peux pas te déshériter, nom d'un tonnerre! mais je te maudis, toi, ton cousin, et tes enfants! Tu ne verras rien arriver de tout cela, entends-tu? Si c'était à Charles, que... Mais, non, ce n'est pas possible. Quoi! ce fichu mirliflor m'aurait dévalisé!....

Il regarda sa fille, elle était toujours muette et froide.

— Elle ne bougera pas, elle ne sourcillera pas, elle est plus Grandet, fistre, que je ne suis Grandet. Tu n'as pas donné ton or pour rien, au moins. Voyons, dis.

Eugénie regarda son père, en lui jetant un regard ironique dont il s'offensa.

— Eugénie, vous êtes chez moi, chez votre père. Vous devez, pour y rester, vous soumettre à ses ordres. Les prêtres vous ordonnent de m'obéir.

Eugénie baissa la tête.

— Vous m'offensez dans ce que j'ai de plus cher, reprit-il, je ne veux vous voir que soumise. Allez dans votre chambre. Vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous permette d'en sortir. Nanon vous y portera du pain et de l'eau. Vous m'avez entendu, marchez!

Eugénie fondit en larmes et se sauva près de sa mère.

Après avoir fait un certain nombre de fois le tour de son jardin dans la neige, sans s'apercevoir du froid, M. Grandet se douta que sa fille devait être chez sa femme. Alors, charmé de la prendre en contravention à ses ordres, il grimpa les escaliers avec l'agilité d'un chat, et apparut dans la chambre de madame Grandet au moment où elle caressait les cheveux d'Eugénie dont le visage était plongé dans le sein maternel.

— Console-toi, ma pauvre enfant, ton père s'apaisera.

— Elle n'a plus de père, dit le foudroyant tonnelier.

— Est-ce bien vous et moi, madame Grandet, qui avons fait une fille désobéissante comme l'est celle-là? Jolie éducation et religieuse surtout!

— Eh bien, vous n'êtes pas dans votre chambre. Allons en prison, en prison, mademoiselle.

— Voulez-vous me priver de ma fille, monsieur? dit madame Grandet, le visage rougi par la fièvre.

— Si vous la voulez garder, emportez-la, videz-moi toutes deux la maison. Tonnerre, où est l'or, qu'est devenu l'or?

Eugénie se leva, lança un regard d'orgueil sur son père, et rentra dans sa chambre à laquelle le bonhomme donna un tour de clef.

— Nanon, cria-t-il, éteins le feu de la salle.

Et il vint s'asseoir sur un fauteuil au coin de la cheminée de sa femme, en lui disant :

— Elle l'a donné sans doute à ce misérable séducteur de Charles, qui n'en voulait qu'à notre argent.

Madame Grandet trouva dans le danger qui menaçait sa fille et dans son sentiment pour elle, assez de force pour demeurer en apparence froide, muette et sourde.

— Je ne savais rien de tout ceci, répondit-elle en se retournant du côté de la ruelle du lit, pour ne pas subir les regards étincelants de son mari. Je souffre tant de votre violence, que, si j'en crois mes pressentiments, je ne sortirai d'ici que les pieds en avant. Vous auriez dû m'épargner en ce moment monsieur, moi qui ne vous ai jamais causé de chagrin, du moins je le pense. Votre fille vous aime, je la crois innocente autant que l'enfant qui naît; ainsi ne lui faites pas de peine, révoquez votre arrêt. Le froid est bien vif, vous pouvez être cause de quelque grave maladie.

— Je ne la verrai, ni ne lui parlerai. Elle restera dans sa chambre au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'elle ait satisfait son père. Que diable, un chef de famille doit savoir où va l'or de sa maison. Elle possédait les seules roupies qui fussent en France peut-être, puis des génovines, des ducats de Hollande.

— Monsieur, Eugénie est notre unique enfant; et quand même elle les aurait jetés à l'eau...

— A l'eau! cria le bonhomme, à l'eau! Vous êtes folle, madame Grandet. Ce que j'ai dit est dit, vous le savez. Si vous voulez avoir la paix au logis, confessez votre fille. Tirez-lui les vers du nez, les femmes s'entendent mieux entre elles à ça que nous autres. Quoi qu'elle ait pu faire, je ne la mangerai point. A-t-elle peur de moi? Quand elle aurait doré son cousin de la tête au pieds, il est en pleine mer, hein, nous ne pouvons pas courir après...

— Eh bien, monsieur?

Excitée par la crise nerveuse où elle se trouvait,

ou par le malheur de sa fille, qui développait sa tendresse et son intelligence, la perspicacité de madame Grandet lui fit apercevoir un mouvement terrible dans la loupe de son mari, au moment où elle répondait; et alors, elle changea d'idée sans changer de ton.

— Eh bien, monsieur, ai-je plus d'empire sur elle que vous n'en avez? Elle ne m'a rien dit. Elle tient de vous.

— Tudieu, comme vous avez la langue pendue ce matin! Ta, ta, ta, ta! vous me narguez, je crois. Vous vous entendez peut-être avec elle.

Il regarda sa femme fixement.

— En vérité, monsieur Grandet, si vous voulez me tuer, vous n'avez qu'à continuer ainsi. Je vous le dis, monsieur, et dût-il m'en coûter la vie, je vous le répéterais encore : vous avez tort envers votre fille, elle est plus raisonnable que vous ne l'êtes. Cet argent lui appartenait, elle n'a pu qu'en faire un bel usage, et Dieu seul a le droit de connaître nos bonnes œuvres. Monsieur, je vous en supplie, rendez vos bonnes grâces à Eugénie! Vous amoindrirez ainsi l'effet du coup que m'a porté votre colère, et vous me sauverez peut-être la vie. Ma fille, monsieur, rendez-moi ma fille.

— Je fiche le camp! dit-il. Ma maison n'est pas tenable, la mère et la fille raisonnent et parlent comme si... Brooouh! Pouah!

— Vous m'avez donné de cruelles étrennes, Eugénie! cria-t-il. Oui, oui, pleurez! Ce que vous faites vous causera des remords, entendez-vous. A quoi donc vous sert de manger le bon Dieu six fois tous les trois mois, si vous donnez l'or de votre père en cachette à un fainéant qui vous dévorera le cœur quand vous n'aurez plus que ça à lui prêter? Vons verrez ce que vaut votre Charles avec ses bottes de maroquin et son air de n'y pas toucher. Il n'a ni cœur, ni âme, puisqu'il ose emporter le trésor d'une pauvre fille sans l'agrément des parents.

Quand la porte de la rue fut fermée, Eugénie sortit de sa chambre et vint près de sa mère.

— Vous avez eu bien du courage pour votre fille, lui dit-elle.

— Vois-tu, mon enfant, où nous mènent les choses illicites? tu m'as fait faire un mensonge.

— Oh! je demanderai à Dieu de m'en punir seule.

— C'est-y vrai, dit Nanon effarée en arrivant, que voilà mademoiselle au pain et à l'eau, pour le reste des jours?

— Qu'est-ce que cela fait, Nanon? dit tranquillement Eugénie.

— Ah! pus souvent que je mangerai de la frippe, quand la fille de la maison mange son pain sec. Non, non.

— Pas un mot de tout ça, Nanon, dit Eugénie.

— J'aurai la goule morte, mais vous verrez.

M. Grandet dîna seul, pour la première fois depuis vingt-quatre ans.

— Vous voilà donc veuf, monsieur? lui dit Nanon. C'est bien désagréable d'être veuf avec deux femmes dans sa maison.

— Je ne te parle pas, à toi. Tiens ta margoulette ou je te chasse. Qu'est-ce que tu as dans ta casserole, que j'entends bouilloter sur le fourneau?

— C'est des graisses que je fonds...

— Il viendra du monde ce soir; allume le feu.

En effet, les Cruchot, madame des Grassins et son fils arrivèrent à huit heures, et s'étonnèrent de ne voir ni madame Grandet, ni sa fille.

— Ma femme est un peu indisposée, Eugénie est auprès d'elle, répondit le vieux vigneron, dont la figure ne trahit aucune émotion.

Au bout d'une heure employée en conversations insignifiantes, madame des Grassins, qui était montée faire sa visite à madame Grandet, descendit, et chacun lui demanda : — Comment va madame Grandet?

— Mais, pas bien du tout, du tout. dit-elle. L'état de sa santé me paraît vraiment inquiétant. A son âge, il faut prendre les plus grandes précautions, papa Grandet.

— Nous verrons cela, répondit le vigneron d'un ait distrait.

Chacun lui souhaita le bonsoir. Quand les Cruchot furent dans la rue, madame des Grassins leur dit :

— Il y a quelque chose de nouveau chez les Grandet. La mère est très-mal sans seulement qu'elle s'en doute. La fille a les yeux rouges comme quelqu'un qui a pleuré longtemps. Voudraient-ils la marier contre son gré?

Lorsque le vigneron fut couché, Nanon vint en chaussons, à pas muets, chez Eugénie, et lui découvrit un pâté fait à la casserole.

Tenez, mademoiselle, dit la bonne fille, Cornoiller m'a donné un lièvre. Vous mangez si peu, que ce pâté vous durera bien huit jours; et par la gelée, il ne risquera point de se gâter. Au moins, vous ne demeurerez pas au pain sec. C'est que ça n'est point sain du tout.

— Pauvre Nanon! dit Eugénie en lui serrant la main.

— Je l'ai fait ben bon, ben délicat et *il* ne s'en est point aperçu. J'ai pris le lard, le laurier, tout sur mes six francs, j'en suis ben la maîtresse.

Puis la servante se sauva, croyant entendre M. Grandet.

Pendant quelques mois, le vigneron vint voir constamment sa femme, et à des heures différentes dans la journée, sans prononcer le nom de sa fille, sans la voir, ni faire à elle la moindre allusion. Ma-

dame Grandet ne quitta point sa chambre; et, de jour en jour, son état empira. Rien ne fit plier le vieux tonnelier. Il restait inébranlable, froid et âpre comme une pile de granit. Il continua d'aller et venir selon ses habitudes. Seulement il ne bégaya plus, causa moins, et se montra, dans les affaires, plus dur qu'il ne l'avait jamais été. Souvent, il lui échappait quelque erreur dans ses chiffres.

— Il s'est passé quelque chose chez les Grandet, disaient les Cruchotins et les Grassinistes.

— Qu'est-il donc arrivé dans la maison Grandet? fut une question convenue que l'on s'adressait généralement dans toutes les sociétés à Saumur.

Eugénie allait aux offices sous la conduite de Nanon. Au sortir de l'église, si madame des Grassins lui adressait quelques paroles, elle y répondait d'une manière évasive et sans satisfaire sa curiosité.

Néanmoins, il fut impossible, au bout de deux mois, de cacher, soit aux trois Cruchot, soit à madame des Grassins, le secret de la réclusion d'Eugénie. Il y eut un moment où les prétextes manquèrent pour justifier sa perpétuelle absence. Puis sans qu'il fût possible de savoir par qui le secret avait été trahi, toute la ville apprit que, depuis le premier jour de l'an, mademoiselle Grandet était, par l'ordre de son père, enfermée dans sa chambre, au pain et à l'eau, sans feu; que Nanon lui faisait des friandises, les lui apportait pendant la nuit; et l'on savait même que la jeune personne ne pouvait voir et soigner sa mère que pendant le temps où son père était absent du logis.

La conduite de M. Grandet fut alors jugée très-sévèrement. Alors la ville entière le mit pour ainsi dire, hors la loi, se souvint de ses trahisons, de ses duretés, et l'excommunia. Quand il passait, chacun se le montrait en chuchotant.

Lorsque sa fille descendait la rue tortueuse pour aller à la messe ou à vêpres, accompagnée de Nanon, tous les habitants se mettaient aux fenêtres pour examiner avec curiosité la contenance de la riche héritière et son visage où se peignaient une mélancolie et une douceur angéliques. Sa réclusion, la disgrâce de son père n'étaient rien pour elle. Ne voyait-elle pas la mappemonde, le petit banc, le jardin, le pan de mur, et ne reprenait-elle pas sur ses lèvres le miel qu'y avaient laissé les baisers de l'amour? Elle ignora pendant quelque temps les conversations dont elle était l'objet en ville, tout aussi bien que les ignorait son père. Religieuse et pure devant Dieu, sa conscience et l'amour l'aidaient à patiemment supporter la colère et la vengence paternelle.

Mais une douleur profonde faisait taire toutes les autres douleurs. Chaque jour, sa mère, douce et tendre créature, qui s'embellissait de l'éclat que jetait son âme en approchant de la tombe, sa mère dépérissait de plus en plus. Souvent Eugénie se reprochait d'avoir été la cause innocente de la cruelle, de la lente maladie qui la dévorait, et ces remords, quoique calmés par sa mère, l'attachaient encore plus étroitement à son amour. Tous les matins, aussitôt que son père était sorti, elle venait au chevet du lit de sa mère, et là, Nanon lui apportait son déjeuner. Mais la pauvre Eugénie, triste et souffrante des souffrances de sa mère, en montrait le visage à Nanon, par un geste muet, pleurait et n'osait parler de son cousin.

Madame Grandet, la première, était forcée de lui dire : — Où est-il? pourquoi n'écrit-il pas?

La mère et la fille ignoraient complètement les distances.

— Pensons à lui, ma mère, répondait Eugénie, et n'en parlons pas. Vous souffrez! Vous, avant tout.

Tout c'était *lui*.

— Mes enfants, disait madame Grandet, je ne regrette point la vie. Dieu m'a protégée en me faisant envisager avec joie le terme de mes misères.

Les paroles de cette femme étaient constamment saintes et chrétiennes. Quand, au moment de déjeuner près d'elle, son mari venait se promener dans sa chambre, elle lui dit, pendant les premiers mois de l'année, les mêmes discours répétés avec une douceur angélique, mais avec la fermeté d'une femme qui, sentant sa mort prochaine, y puisait le courage dont elle avait manqué pendant sa vie.

— Monsieur, je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ma santé, lui répondait-elle quand il lui avait fait la plus banale des demandes, mais si vous voulez rendre mes derniers moments moins amers et alléger mes douleurs, rendez vos bonnes grâces à notre fille! Montrez-vous chrétien, époux et père.

En entendant ces mots, M. Grandet s'asseyait près du lit et agissait comme un homme qui, voyant venir une averse, se met tranquillement à l'abri sous une porte cochère. Il écoutait silencieusement sa femme, et ne répondait rien. Quand les plus touchantes, le plus tendres, les plus religieuses supplications lui avaient été adressées, il disait : — Tu es un peu pâlotte aujourd'hui, ma pauvre femme.

L'oubli le plus complet de sa fille semblait être gravé sur son front de grès, sur ses lèvres serrées. Il n'était même pas ému par les larmes que ses vagues réponses, dont néanmoins il variait les termes, faisaient couler le long du blanc visage de sa femme.

— Que Dieu vous pardonne, monsieur, disait-elle, comme je vous pardonne moi-même. Vous aurez un jour besoin d'indulgence.

Depuis la maladie de sa femme, il n'avait plus osé se servir de son terrible : ta, ta, ta, ta! Mais

aussi son despotisme n'était-il pas désarmé par cet ange de douceur, dont la laideur disparaissait de jour en jour, chassée par l'expression des qualités morales qui venaient fleurir sur sa face.

Elle était tout âme. Le génie de la prière semblait purifier, amoindrir les traits les plus grossiers de sa figure, et la faisait resplendir. Qui n'a pas observé le phénomène de cette transfiguration sur de saints visages où les habitudes de l'âme finissent par triompher des traits les plus rudement contournés, en leur imprimant l'animation particulière due à la noblesse et à la pureté des pensées élevées? Le spectacle de cette transformation accomplie par les souffrances qui consumaient les lambeaux de l'être humain dans cette femme, agissait, quoique faiblement, sur le vieux tonnelier, dont le caractère resta de bronze. Si sa parole ne fut plus dédaigneuse, un imperturbable silence, qui sauvait sa supériorité de père de famille, domina sa conduite.

Sa fidèle Nanon paraissait-elle au marché, soudain quelques lazzis, quelques plaintes sur son maître lui sifflaient aux oreilles; mais quoique l'opinion publique condamnât hautement le père Grandet, la servante le défendait par orgueil pour la maison.

— Eh bien ! disait-elle aux détracteurs du bonhomme, est-ce que nous ne devenons pas tous plus durs en vieillissant? pourquoi ne voulez-vous pas qu'il se racornisse un peu, cet homme? Taisez donc vos menteries. Mademoiselle vit comme une reine. Elle est seule, eh bien ! c'est son goût. D'ailleurs, mes maîtres ont des raisons majeures.

Enfin, un soir, vers la fin du printemps, madame Grandet, dévorée par le chagrin encore plus que par la maladie, n'ayant pas réussi, malgré ses prières, à réconcilier Eugénie et son père, confia ses peines secrètes aux Cruchot.

— Mettre une fille de vingt-trois ans au pain et à l'eau ! s'écria le président de Bonfons, et sans motifs; mais ce sont *des sévices tortionnaires, et elle peut protester tant dedans que sur…*

— Allons, mon neveu ! dit le notaire, laissez votre baragouin de palais. Soyez tranquille, madame, je ferai finir cette réclusion dès demain.

En entendant parler d'elle, Eugénie sortit de sa chambre.

— Messieurs, dit-elle en s'avançant par un mouvement plein de fierté, je vous prie de ne pas vous occuper de cette affaire. Mon père est maître chez lui. Tant que j'habiterai sa maison, je dois lui obéir. Sa conduite ne saurait être soumise à l'approbation ni à la désapprobation du monde, il n'en est comptable qu'à Dieu. Je réclame de votre amitié le plus profond silence à cet égard. Blâmer mon père, serait attaquer notre propre considération. Je vous sais gré, messieurs, de l'intérêt que vous me témoignez; mais vous m'obligeriez davantage si vous vouliez faire cesser les bruits offensants qui courent par la ville, et dont j'ai été instruite par hasard.

— Elle a raison, dit madame Grandet.

— Mademoiselle, lui répondit respectueusement le vieux notaire, frappé de la beauté que la retraite, la mélancolie et l'amour avaient imprimée à Eugénie, la meilleure manière d'empêcher le monde de jaser est de vous faire rendre la liberté.

— Eh bien, ma fille, laisse M. Cruchot arranger cette affaire, puisqu'il répond du succès. Il connaît ton père et sait comment il faut le prendre. Si tu veux me voir heureuse pendant le peu de temps qui me reste à vivre, il faut, à tout prix, que ton père et toi vous soyez réconciliés.

Le lendemain, suivant une habitude prise par M. Grandet depuis la réclusion d'Eugénie, il vint faire un certain nombre de tours dans son petit jardin. Il avait pris pour cette promenade le moment où Eugénie se peignait. Quand le bonhomme arrivait au gros noyer, il se cachait derrière le tronc de l'arbre, restait pendant quelques instants à contempler les longs cheveux de sa fille, et flottait sans doute entre les pensées qui lui suggérait la ténacité de son caractère et les désirs d'embrasser son enfant. Souvent il demeurait assis sur le petit banc de bois pourri où Charles et Eugénie s'étaient juré un éternel amour, pendant qu'elle regardait aussi son père à la dérobée ou dans son miroir. S'il se levait et recommençait sa promenade, elle s'asseyait complaisamment à la fenêtre et se mettait à examiner le pan de mur où pendaient les plus jolies fleurs, d'où sortaient, d'entre les crevasses, des cheveux de Vénus, des liserons et une plante grasse, jaune ou blanche, très-abondante dans les vignes à Saumur et à Tours.

Maître Cruchot étant venu de bonne heure, trouva donc le vieux vigneron assis, par un beau jour de juin, sur le petit banc, le dos appuyé au mur mitoyen, et occupé à voir sa fille.

— Qu'y a-t-il pour votre service, maître Cruchot? dit-il en apercevant le notaire.

— Je viens vous parler d'affaires.

— Ah ! ah ! Avez-vous un peu d'or à me donner contre des écus?

— Non, non, il ne s'agit pas d'argent, mais de votre fille Eugénie. Tout le monde parle d'elle et de vous.

— De quoi se mêle-t-on ? Charbonnier est maître chez lui.

— D'accord, le charbonnier est maître de se tuer aussi, ou, ce qui est pis, de jeter son argent par les fenêtres.

— Comment cela ?

— Eh ! mais votre femme est très-malade, mon ami. Vous devriez même consulter M. Bergerin. Elle est en danger de mort ; et, si elle venait à mourir sans avoir été soignée comme il faut, vous ne seriez pas tranquille, je le crois.

— Ta, ta, ta, ta, vous savez ce qu'a ma femme ! Ces médecins, une fois qu'ils ont mis le pied chez vous, ils viennent des cinq à six fois par jour.

— Enfin, Grandet, vous ferez comme vous l'entendrez. Nous sommes de vieux amis, il n'y a pas, dans tout Saumur, un homme qui prenne plus que moi d'intérêt à ce qui vous concerne ; j'ai donc dû vous dire cela. Maintenant, arrive qui plante, vous êtes majeur, vous savez vous conduire, allez. Ceci n'est d'ailleurs pas l'affaire qui m'amène. Il s'agit de quelque chose de plus grave pour vous, peut-être. Après tout, vous n'avez pas envie de tuer votre femme, elle vous est trop utile. Vous ne songez pas, je le vois bien, à la situation où vous seriez, vis-à-vis de votre fille, si madame Grandet mourait. Vous devriez des comptes à Eugénie, puisque vous êtes *commun en biens* avec votre femme. Alors votre fille sera en droit de réclamer le partage de votre fortune, de faire vendre Froifond. Enfin, elle succède à sa mère, dont vous ne pouvez pas hériter.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le bonhomme, qui n'était pas aussi fort en législation qu'il pouvait l'être en commerce. Il n'avait jamais pensé à une licitation.

— Ainsi je vous engage à la traiter avec douceur, dit Cruchot en terminant.

— Mais savez-vous ce qu'elle a fait, Cruchot ?

— Quoi ? dit le notaire, curieux de recevoir une confidence du père Grandet et de connaître la cause de la querelle.

— Elle a donné son or.

— Eh bien, était-il à elle ? demanda le notaire.

— Ils me disent tous cela, dit le bonhomme laissant tomber ses bras par un mouvement tragique.

— Allez-vous, pour une misère, reprit Cruchot, mettre des entraves aux concessions que vous lui demanderez de vous faire, à la mort de sa mère ?

— Ha ! vous appelez six mille francs d'or une misère, humph !

— Eh ! mon vieil ami, savez-vous ce que coûtera l'inventaire et le partage de la succession de votre femme, si Eugénie l'exige ?

— Quoi ?

— Vingt ou trente mille francs ! cinquante, soixante peut-être. Ne vous faudra-t-il pas accuser votre fortune au Domaine et payer d'énormes droits ? au lieu qu'en vous entendant...

— *Par la serpette de mon père !* s'écria le vigneron qui s'assit en pâlissant, nous verrons ça, Cruchot.

Après un moment de silence ou d'agonie, le bonhomme regarda le notaire, en lui disant : La vie est bien dure ! Il s'y trouve bien des douleurs. — Cruchot, reprit-il solennellement, vous ne voulez pas me tromper, jurez-moi, sur l'honneur, que ce que vous me chantez-là est fondé en Droit. Montrez-moi le code, je veux voir le code !

— Mon pauvre ami, répondit le notaire, ne sais-je pas mon métier ?

— Cela est donc bien vrai ? Je serai dépouillé, trahi, tué, dévoré par ma fille.

— Elle hérite de sa mère.

— A quoi servent donc les enfants ! Ah ma femme, je l'aime ! Elle est solide, heureusement c'est une La Bertellière.

— Elle n'a pas un mois à vivre.

Le tonnelier se frappa le front, marcha, revint, et jetant un regard effrayant à Cruchot : — Comment faire ? lui dit-il.

— Eugénie pourra renoncer purement et simplement à la succession de sa mère. Vous ne voulez pas la déshéritier, n'est-ce pas ? Mais pour obtenir un partage de ce genre ne la rudoyez pas. Ce que je vous dis là, mon vieux, est contre mon intérêt. Qu'ai-je à faire, moi ?... des liquidations, des inventaires, des ventes, des partages..

— Nous verrons, nous verrons. Ne parlons plus de cela, Cruchot. Vous me tribouillez les entrailles. Avez-vous reçu de l'or ?

— Non ; mais j'ai quelques vieux louis, une dizaine, je vous les donnerai. Mon bon ami, faites la paix avec Eugénie. Voyez-vous, tout Saumur vous jette la pierre.

— Les drôles !

— Allons, les rentes sont à 97, 75. Soyez donc content une fois dans la vie.

— 97, 75, Cruchot...

— Oui.

— Eh, eh, 97, 75 ! dit le bonhomme en reconduisant le vieux notaire jusqu'à la porte de la rue.

Puis, trop agité par ce qu'il venait d'entendre pour rester au logis, il monta chez sa femme et lui dit : — Allons, la mère, tu peux passer la journée avec ta fille, je vas à Froifond. Soyez gentilles toutes deux. C'est le jour de notre mariage, ma bonne femme, tiens, voilà dix écus, pour ton reposoir de la fête-Dieu. Il y a assez longtems que que tu veux en faire un, régale-toi, amusez-vous, soyez joyeuses, portez-vous bien. Vive la joie !

Il jeta dix écus de six francs sur le lit de sa femme, dont il prit la tête pour la baiser au front.

— Bonne femme ! Tu vas mieux, n'est-ce pas ?

— Comment pouvez-vous penser à recevoir dans votre maison le Dieu qui pardonne en tenant votre fille exilée de votre cœur ? dit-elle avec émotion.

— Ta, ta, ta, ta, ta, dit le père d'une voix caressante, nous verrons cela.

— Bonté du ciel, Eugénie! cria la mère en rougissant de joie, viens embrasser ton père! Il te pardonne!

Mais le bonhomme avait disparu. Il se sauvait à toutes jambes vers ses closeries, en tâchant de mettre en ordre ses idées renversées. M. Grandet commençait alors sa soixante-douzième année. Or, depuis deux ans principalement, son avarice s'était accrue comme s'accroissent toutes les passions persistantes de l'homme. Suivant une observation faite sur les avares, sur les ambitieux, sur tous les gens dont la vie a été consacrée à une idée dominante, son sentiment avait affectionné plus particulièrement un symbole de sa passion. La vue de l'or, la possession de l'or était devenue sa monomanie. Puis, son esprit de despotisme ayant grandi en proportion de son avarice, abandonner la direction de la moindre partie de ses biens, à la mort de sa femme, lui paraissait une chose CONTRE NATURE. Déclarer sa fortune à sa fille et au Domaine! inventorier l'universalité de ses biens meubles et immeubles...

— Ce serait à se couper la gorge, dit-il tout haut, au milieu d'un clos dont il examinait les ceps.

Enfin, il prit son parti, revint à Saumur à l'heure du dîner, résolu de plier devant Eugénie, de la cajoler, de l'amadouer, afin de pouvoir mourir royalement et de tenir jusqu'au dernier soupir les rênes de ses millions. Au moment où le bonhomme qui, par hasard, avait pris son passe-partout, montait l'escalier à pas de loup, pour venir chez sa femme, Eugénie avait apporté sur le lit de sa mère le beau nécessaire. Toutes deux, en l'absence de M. Grandet, se donnaient le plaisir de voir le portrait de Charles en examinant celui de sa mère.

— C'est tout à fait son front et sa bouche! disait Eugénie au moment où le vigneron ouvrit la porte.

Au regard que jeta son mari sur l'or, madame Grandet cria : — Bon Dieu! ayez pitié de nous.

Le bonhomme sauta sur le nécessaire, comme un tigre fond sur un enfant endormi.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il en emportant le trésor et allant se placer à la fenêtre.

— Du bon or! de l'or! s'écria-t-il. Beaucoup d'or, ça pèse trois ou quatre livres. Ah! ah! Charles t'a donné cela contre tes belles pièces. Hein, pourquoi ne pas me l'avoir dit? c'est une bonne affaire, fifille! tu es ma fille, je te reconnais.

Eugénie tremblait de tous ses membres.

— N'est-ce pas, ceci est à Charles? reprit le bonhomme.

— Oui, mon père, ce n'est pas à moi. Ce meuble est un dépôt sacré.

— Ta, ta, ta, il a pris ta fortune, faut te rétablir ton petit trésor.

— Mon père!

Le bonhomme voulut prendre son couteau pour faire sauter une plaque d'or, et fut obligé de poser le nécessaire sur une chaise. Eugénie s'élança pour le ressaisir, mais le tonnelier, qui avait tout à la fois l'œil à sa fille et au coffret, la repoussa si violemment en étendant le bras, qu'elle alla tomber sur le lit de sa mère.

— Monsieur! monsieur! cria la mère en se dressant sur son lit.

Grandet avait tiré son couteau, et s'apprêtait à soulever l'or.

— Mon père, cria Eugénie en se jetant à genoux et marchant ainsi pour arriver plus près du bonhomme et lever les mains vers lui; mon père, au nom de tous les saints, de la Vierge, du Christ qui est mort sur la croix, au nom de votre salut éternel, mon père, au nom de ma vie, ne touchez pas à ceci! Cette toilette n'est ni à vous, ni à moi, elle est à un malheureux parent qui me l'a confiée, et je dois la lui rendre intacte.

— Pourquoi la regardais-tu, si c'est un dépôt? Voir, c'est pis que toucher!

— Mon père, ne la détruisez pas, ou vous me déshonorez. Mon père, entendez-vous?

— Monsieur, grâce! dit la mère.

— Mon père, cria Eugénie d'une voix si éclatante que Nanon effrayée monta.

Elle sauta sur un couteau qui était à sa portée, et s'en arma.

— Eh bien? lui dit froidement Grandet, en souriant à froid.

— Monsieur, monsieur, vous m'assassinez! dit a mère.

— Mon père, si votre couteau entame seulement une parcelle de cet or, je me perce de celui-ci. Vous avez déjà tué ma mère, vous tuerez encore votre fille! Allez maintenant, blessure pour blessure.

M. Grandet tint son couteau sur le nécessaire, et regarda sa fille en hésitant :

— En serais-tu donc capable, Eugénie? dit-il.

— Oui, monsieur! dit la mère.

— Elle le ferait comme elle le dit, cria Nanon. Soyez donc raisonnable, monsieur, une fois dans votre vie.

Le tonnelier regarda l'or et sa fille alternativement pendant un instant. Madame Grandet s'évanouit.

— Là, voyez-vous, mon cher mignon monsieur! Madame se meurt! cria Nanon.

— Tiens, ma fille, ne nous brouillons pas pour un coffre! prends donc! s'écria vivement le tonnelier en jetant la toilette sur le lit.

— Toi, Nanon, va chercher M. Bergerin.

— Allons, la mère, dit-il en baisant la main de sa femme, ce n'est rien, va, nous avons fait la paix. Pas vrai, fifille? Plus de pain sec, tu mangeras tout ce que tu voudras. Ah! elle ouvre les yeux. Eh bien! la mère, mémère, timère, allons donc! Tiens, vois, j'embrasse Eugénie, elle aime son cousin, elle l'épousera si elle veut, elle lui gardera le petit coffre. Mais vis longtemps, ma pauvre femme. Allons, remue donc! tu auras le plus beau reposoir qui se soit jamais fait à Saumur.

— Mon Dieu, pouvez-vous traiter ainsi votre femme et votre enfant?

— Je ne le ferai plus, plus, cria le tonnelier. Tu vas voir, ma pauvre femme.

Il alla à son cabinet, et revint avec une poignée de louis qu'il éparpilla sur le lit.

— Tiens, Eugénie, tiens, ma femme, voilà pour vous, dit-il en maniant les louis. Allons, égaie-toi, ma femme, porte-toi bien, tu ne manqueras de rien, ni Eugénie non plus. Voilà cent louis d'or pour elle. Tu ne les donneras pas, Eugénie, ceux-là! Hein!

Madame Grandet et sa fille se regardèrent étonnées.

— Reprenez-les, mon père, nous n'avons besoin que de votre tendresse.

— Eh bien! c'est ça, dit-il en empochant les louis, vivons comme de bons amis, descendons tous dans la salle pour dîner, pour jouer au loto tous les soirs, à deux sous; faites vos farces, hein, ma femme!

— Hélas, je le voudrais bien, puisque cela peut vous être agréable, dit la mourante, mais je ne saurais me lever.

— Pauvre mère, dit le tonnelier. Tu ne sais pas comme je t'aime. Et toi, ma fille!

Il la serra, l'embrassa.

— Oh! comme c'est bon d'embrasser sa fille après une brouille! Ma fifille! Tiens, vois-tu, mémère, nous ne faisons qu'un maintenant.

— Va donc serrer cela, dit-il à Eugénie, en lui montrant le coffret. Va, ne crains rien. Je ne t'en parlerai plus. Va.

M. Bergerin, le plus célèbre médecin de Saumur, arriva bientôt. La consultation finie, il déclara positivement à M. Grandet que sa femme était bien mal; mais qu'un grand calme d'esprit, un régime doux, et des soins minutieux pourraient reculer l'époque de sa mort vers la fin de l'automne.

— Çà coûtera-t-il cher? dit le bonhomme. Faut-il des drogues?

— Peu de drogues, mais beaucoup de soins, répondit le médecin, qui ne put retenir un sourire.

— Enfin, monsieur Bergerin, répondit Grandet, vous êtes un homme d'honneur, pas vrai! Je me fie à vous, venez voir ma femme toutes et quantes fois vous le jugerez convenable. Conservez-moi ma bonne femme, je l'aime beaucoup, voyez-vous, sans que ça paraisse, parce que, chez moi, tout se passe en dedans, et me trifouille l'âme. J'ai du chagrin. Le chagrin est entré chez-moi, avec la mort de mon frère pour lequel je dépense, à Paris, des sommes, les yeux de la tête, et çà ne finit point. Adieu, monsieur, si l'on peut sauver ma femme, sauvez-la, quand il faudrait dépenser pour ça mille francs, deux mille francs même.

Malgré les souhaits fervents que Grandet faisait pour la santé de sa femme, dont la succession ouverte était une première mort; malgré la complaisance qu'il manifestait en toute occasion pour les moindres volontés de la mère et de la fille étonnées; malgré les soins les plus tendres prodigués par Eugénie, madame Grandet marcha rapidement vers la mort. Chaque jour elle s'affaiblissait et dépérissait comme dépérissent la plupart des femmes atteintes, à cet âge, par la maladie. Elle était frêle autant que les feuilles des arbres en automne; et les rayons du ciel la faisaient resplendir comme ces feuilles que le soleil traverse et dore. Ce fut une mort digne de sa vie, une mort toute chrétienne. N'est-ce pas dire sublime?

Au mois d'octobre 1820, éclatèrent particulièrement ses vertus, sa patience d'ange et son amour pour sa fille. Elle s'éteignit, sans avoir laissé échapper la moindre plainte. Agneau sans tache, elle allait au ciel et ne regrettait ici-bas que la douce compagne de sa froide vie, à laquelle ses derniers regards semblaient prédire mille maux. Elle tremblait de laisser cette brebis, blanche comme elle, seule au milieu d'un monde égoïste qui voulait lui arracher sa toison, ses trésors.

— Mon enfant, lui dit-elle avant d'expirer, il n'y a de bonheur que dans le ciel, tu le sauras un jour.

Le lendemain de cette mort, Eugénie trouva de nouveaux motifs de s'attacher à cette maison où elle était née, où elle avait tant souffert, où sa mère venait de mourir. Elle ne pouvait contempler la croisée et la chaise à patins dans la salle, sans verser des pleurs. Elle crut avoir méconnu l'âme de son vieux père, en se voyant l'objet des soins les plus tendres. Le tonnelier venait lui donner le bras pour descendre au déjeuner, il la regardait d'un œil presque bon pendant des heures entières; enfin, il la couvait comme si elle eût été d'or.

Le vieux tonnelier se ressemblait si peu à lui-même, il tremblait tellement devant sa fille, que Nanon et les Cruchotins, témoins de sa faiblesse, l'attribuèrent à son grand âge et craignirent ainsi quelque affaiblisement dans ses facultés. Mais le jour où la famille prit le deuil, après le dîner auquel fut convié maître Cruchot, qui seul connaissait le

secret de son client, la conduite du bonhomme s'expliqua.

— Ma chère enfant, dit-il à Eugénie, lorsque la table fut ôtée et les portes soigneusement closes, te voilà héritière de ta mère, et nous avons de petites affaires à régler entre nous deux. Pas vrai, Cruchot?

— Oui.

— Est-il donc si nécessaire de s'en occuper aujourd'hui, mon père?

— Oui, oui, fifille. Je ne pourrais pas durer dans l'incertitude où je suis. Je ne crois pas que tu veuilles me faire de la peine.

— Oh! mon père.

— Eh bien! il faut arranger tout cela ce soir.

— Que voulez-vous donc que je fasse?

— Mais, fifille, çà ne me regarde pas. Dites-lui donc, Cruchot.

— Mademoiselle, monsieur votre père ne voudrait ni partager, ni vendre ses biens, ni payer des droits énormes pour l'argent comptant qu'il peut posséder. Donc, pour cela, il faudrait se dispenser de faire l'inventaire de toute la fortune qui aujourd'hui se trouve indivise entre vous et monsieur votre père...

— Cruchot, êtes-vous bien sûr de cela pour en parler ainsi devant un enfant?

— Laissez-moi dire, Grandet.

— Oui, oui, mon ami. Ni vous ni ma fille ne voulez me dépouiller. N'est-ce pas, fifille?

— Mais, monsieur Cruchot, que faut-il que je fasse? demanda Eugénie.

— Eh bien, dit le notaire, il faudrait signer cet acte par lequel vous renonceriez à la succession de madame votre mère, et laisseriez à votre père l'usufruit de tous les biens indivis entre vous, et dont il vous assure la nue-propriété...

— Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, répondit Eugénie, donnez-moi l'acte, et montrez-moi la place où je dois signer.

Le père Grandet regardait alternativement l'acte et sa fille, sa fille et l'acte, en éprouvant de si violentes émotions, qu'il essuya quelques gouttes de sueur venues sur son front.

— Fifille, dit-il, au lieu de signer cet acte qui coûtera gros à faire enregistrer, si tu voulais renoncer purement et simplement à la succession de ta pauvre chère mère défunte, et t'en rapporter à moi pour l'avenir, j'aimerais mieux ça. Alors, je te ferais tous les mois une bonne grosse rente de cent francs. Vois, tu pourrais payer autant de messes que tu voudrais à ceux pour lesquels tu en fais dire.. Hein! cent francs par mois.. *en livres.*

— Je ferai tout ce qui vous plaira, mon père.

— Mademoiselle, dit le notaire, il est de mon devoir de vous faire observer que vous vous dépouillez...

— Eh, mon Dieu! dit-elle, qu'est-ce que cela me fait?

— Tais-toi, Cruchot. C'est dit, c'est dit! s'écria Grandet en prenant la main de sa fille, et y frappant avec la sienne, tu ne te dédiras point, tu es une honnête fille, hein!

— Oh, mon père!

Alors il l'embrassa avec effusion, la serra dans ses bras, à l'étouffer.

— Va, mon enfant, tu donnes la vie à ton père. Tu lui rends ce qu'il t'a donné, nous sommes quittes. Voilà comme doivent se faire les affaires. La vie est une affaire. Je te bénis! Tu es une vertueuse fille, qui aime son papa! Fais ce que tu voudras maintenant.

— A demain donc, Cruchot, dit-il en regardant le notaire épouvanté. Vous verrez à bien préparer l'acte de renonciation au greffe du tribunal.

Et le lendemain, vers midi, fut signée la déclaration par laquelle Eugénie accomplissait elle-même sa spoliation.

Cependant, malgré sa parole, à la fin de la première année, le vieux tonnelier n'avait pas encore donné un sou des cent francs par mois si solennellement promis à sa fille. Aussi, quand Eugénie lui en parla plaisamment, ne put-il s'empêcher de rougir. Il monta vivement à son cabinet, revint, et lui présenta environ le tiers des bijoux qu'il avait pris à son neveu.

— Tiens, petite, dit-il d'un accent plein d'ironie, veux-tu ça pour tes douze cents francs?

— O mon père! Vrai, me les donnez-vous?

Alors, il les lui jeta dans son tablier.

— Je t'en rendrai autant l'année prochaine. Ainsi, en peu de temps, tu auras toutes *ses* breloques, ajouta-t-il en se frottant les mains, heureux de pouvoir spéculer sur le sentiment de sa fille.

Néanmoins, le vieillard, quoique robuste encore, sentit la nécessité d'initier sa fille aux secrets du ménage. Pendant deux années consécutives, il lui fit ordonner en sa présence les menus de la maison, recevoir les redevances, lui apprit lentement et successivement les noms, la contenance de ses clos, de ses fermes. Enfin, vers la troisième année, il l'avait si bien accoutumée à toutes ses façons d'avarice, il les avait si véritablement tournées chez elle en habitudes, qu'il lui laissa sans crainte les clefs de la dépense, et l'institua la maîtresse du logis.

Cinq ans se passèrent sans qu'aucun événement marquât dans l'existence monotone d'Eugénie et de son père. Ce furent les mêmes actes constamment accomplis avec la régularité chronométrique des mouvements de la vieille pendule. La profonde mélancolie de mademoiselle Grandet n'était un secret pour personne; mais si chacun put en pressentir la cause, jamais un mot prononcé par elle ne justifia

les soupçons que toutes les sociétés de Saumur formaient sur l'état du cœur de la riche héritière. Sa seule compagnie se composait des trois Cruchot et de quelques-uns de leurs amis qu'ils avaient insensiblement introduits au logis. Ils lui avaient appris à jouer au whist, et venaient tous les soirs faire la partie.

Dans l'année 1825, son père, sentant le poids des infirmités, fut forcé de l'initier aux secrets de sa fortune territoriale, et lui disait, en cas de difficultés, de s'en rapporter à Cruchot le notaire, dont il avait éprouvé la probité. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de 79 ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. M. Grandet fut condamné par M. Bergerin.

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugenie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement le dernier anneau d'affection qui la liait à la société. Dans sa pensée, comme dans celle de toutes les femmes aimantes, l'amour était le monde entier; et Charles n'était pas là. Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement. Aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie.

Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Puis, il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui le venaient voir, et la porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait, et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour...

Puis il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner des quittances. Alors, il agitait son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à qu'elle plaçât, en secret, elle-même, les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis, il revenait à sa place, silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef, toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps. D'ailleurs, son vieil ami le notaire, sentant que la riche héritière épouserait nécessairement son neveu le président, si Charles Grandet ne revenait pas, redoubla de soins et d'attentions. Il venait tous les jours se mettre aux ordres de M. Grandet, allait à son commandement à Froifond, aux terres, aux prés, aux vignes, vendait les récoltes, et trasmutait tout en or et en argent qui venait se réunir secrètement aux sacs empilés dans le cabinet. Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon : — Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas. Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors en disant à sa fille : — Y sont-ils? y sont-ils? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

— Oui, mon père.

— Veille à l'or, mets de l'or devant moi!

Alors, Eugénie lui étendait des louis sur une petite table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

— Ça me réchauffe! disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent, il les regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Puis, lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui, et baignât de ses larmes une main déjà froide.

— Mon père, bénissez-moi!

— Aie bien soin de tout, tu me rendras compte deça là-bas, dit-il, en prouvant que le christianisme doit être la religion des avares.

Eugénie Grandet se trouva donc seule au monde dans cette maison, n'ayant que Nanon à qui elle pût jeter un regard, avec la certitude d'être entendue et comprise; Nanon, le seul être qui l'aimât pour elle et avec qui elle pût causer de ses chagrins. La Grande Nanon était une Providence pour Eugénie. Aussi ne fut-elle plus une servante, mais une humble amie.

Après la mort de son père, Eugénie apprit, par maître Cruchot, qu'elle possédait quatre cent mille livres de rente en biens-fonds, dans l'arrondissement de Saumur, deux cent cinquante mille francs en trois pour cent acquis à soixante et un francs, et qui valaient alors soixante dix-sept francs; plus trois millions en or, et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à vingt millions.

— Où donc est mon cousin? se dit-elle.

Le jour où maître Cruchot remit à sa cliente les comptes de la succession, devenue claire et liquide, Eugénie resta seule avec Nanon, assises l'une et l'autre de chaque côté de la cheminée de cette salle, si vide, où tout était souvenir, depuis la chaise à patins sur laquelle s'asseyait sa mère jusqu'au verre dans lequel avait bu son cousin.

— Nanon, nous sommes seules...

— Oui, mademoiselle, et si je savais où il est, ce mignon, j'irais de mon pied le chercher.

— Il y a la mer entre nous, dit-elle.

Pendant que la pauvre héritière pleurait en compagnie de sa vieille servante, dans cette froide et obscure maison, qui, pour elle, composait tout l'univers, il n'était question, de Nantes à Orléans, que des vingt millions de mademoiselle Grandet.

Un de ses premiers actes fut de donner douze cents francs de rente viagère à Nanon qui, possédant déjà six cents autres francs, devint un riche parti. En moins d'un mois, elle passa de l'état de fille à celui de femme, sous la protection d'Antoine Cornoiller, qui fut nommé garde-général de la terre de Froifond. Madame Cornoillier eut sur ses contemporaines un immense avantage. Quoiqu'elle eût soixante-trois ans, elle ne paraissait pas en avoir plus de quarante. Ses gros traits avaient résisté aux attaques du temps; et, grâce au régime de sa vie toute monastique, elle narguait la vieillesse par un teint coloré, par une santé de fer et un visage indestructible. Peut-être n'avait-elle jamais été aussi bien qu'elle le fut au jour de son marige. Elle eut les bénéfices de sa laideur, et apparut grosse, grasse, forte, ayant sur la figure un air de bonheur qui fit envier par quelques personnes le sort de Cornoiller.

— Elle est bon teint, disait le drapier.

—Elle est capable de faire des enfants, dit le marchand de sel, car elle s'est conservée comme dans de la saumure, sous votre respect.

— Elle est riche, et le gars Cornoiller fait un bon coup, disait un autre voisin.

En sortant du vieux logis, Nanon qui était aimée de tout le voisinage, ne reçut que des compliments en descendant la rue tortueuse, pour se rendre à la paroisse.

Pour présent de noce, Eugénie lui donna deux douzaines de couverts. Cornoiller, surpris d'une telle magnificence, parlait de sa maîtresse les larmes aux yeux, il se serait fait hacher pour elle. Devenue la femme de confiance d'Eugénie, madame Cornoiller eut désormais un bonheur égal pour elle à celui de posséder son mari. Elle avait enfin une dépense à ouvrir, à fermer, des provisions à donner le matin, comme faisait son défunt maître. Puis, elle eut à régir deux domestiques, une cuisinière et une femme de chambre chargée de raccommoder le linge de la maison, de faire les robes de mademoiselle. Cornoiller cumula les fonctions de garde et de régisseur. Il est inutile de dire que la cuisinière et la femme de chambre, choisies par Nanon, étaient de véritables *perles*. Mademoiselle Grandet eut ainsi quatre serviteurs dont le dévouement était sans bornes. Les fermiers ne s'aperçurent donc pas de la mort du bonhomme, tant il avait sévèrement établi les usages et coutumes de son administration, qui fut soigneusement continuée par M. et madame Cornoiller.

AINSI VA LE MONDE.

A trente ans, Eugénie ne connaissait encore aucune des félicités de la vie. Sa pâle et triste enfance s'était écoulée auprès d'une mère dont le cœur méconnu, froissé, avait toujours souffert. En quittant avec joie l'existence, cette mère plaignit sa fille d'avoir à vivre, et lui laissa dans l'âme de légers remords et d'éternels regrets. Le premier, le seul amour d'Eugénie, était pour elle un principe de mélancolie. Après avoir entrevu son amant pendant quelques jours, elle lui avait donné son cœur entre deux baisers furtivement acceptés et reçus; puis, il était parti, mettant tout un monde entre elle et lui. Cet amour, maudit par son père, lui avait presque coûté sa mère, et ne lui causait que des douleurs mêlées de frêles espérances. Ainsi, jusqu'alors elle s'était lancée vers le bonheur en perdant ses forces, sans les échanger. Dans la vie morale, aussi bien que dans la vie physique, il existe une aspiration et une respiration; l'âme a besoin d'absorber les sentiments d'une autre âme, de se les assimiler, pour les lui restituer plus riches. Sans ce beau phénomène humain, point de vie au cœur; alors, l'air lui manque, il souffre et dépérit.

Eugénie commençait à souffrir. Pour elle la fortune n'était ni un pouvoir, ni une consolation. Elle ne pouvait exister que par l'amour, par la religion, par sa foi dans l'avenir. L'amour lui expliquait l'éternité. Son cœur et l'Évangile lui signalaient deux mondes à attendre. Elle se plongeait nuit et jour au sein de deux pensées infinies, qui, pour elle, peut-être n'en faisaient qu'une seule. Elle se retirait en elle-même, aimant et se croyant aimée. Depuis sept ans, sa passion avait tout envahi. Ses trésors n'étaient pas les vingt millions dont elle entassait insouciamment les revenus, mais le coffret de Charles, mais les deux portraits suspendus à son lit, mais les bijoux rachetés à son père, étalés orgueilleusement sur une couche de ouate dans un tiroir du ba-

but; mais le dé de sa tante dont s'était servie sa mère, et que tous les jours elle prenait religieusement pour travailler à une broderie, ouvrage de Pénélope, entrepris seulement pour mettre à son doigt cet or plein de souvenirs.

Il ne paraissait pas vraisemblable que mademoiselle Grandet voulût se marier durant son deuil. Sa piété vraie était connue. Aussi la famille Cruchot, dont la politique était sagement dirigée par le vieil abbé, se contenta-t-elle de cerner l'héritière en l'entourant des soins les plus affectueux.

Chez elle, tous les soirs, la salle se remplissait d'une société composée des plus chauds et des plus dévoués Cruchotins du pays, qui s'efforçaient de chanter les louanges de la maîtresse du logis sur tous les tons. Elle avait le médecin ordinaire de sa chambre, son grand aumônier, son chambellan, sa première dame d'atours, son premier ministre, son chancelier surtout, un chancelier qui voulait lui tout dire. L'héritière eût-elle désiré un porte-queue, on lui en aurait trouvé un. C'était une reine, et la plus habilement adulée de toutes les reines. La flatterie n'émane jamais des grandes âmes, elle est l'apanage des petits esprits qui réussissent à se rapetisser encore pour mieux entrer dans la sphère vitale de la personne autour de laquelle ils gravitent. La flatterie sous-entend un intérêt. Aussi les personnes qui venaient meubler tous les soirs la salle de mademoiselle Grandet, nommée par elles mademoiselle de Froifond, réussissaient-elles merveilleusement à l'accabler de louanges. Ce concert d'éloges nouveaux pour Eugénie la fit d'abord rougir; mais insensiblement, et quelque grossiers que fussent les compliments, son oreille s'accoutuma si bien à entendre vanter sa beauté, que si quelque nouveau venu l'eût trouvée laide, ce reproche lui aurait été beaucoup plus sensible alors que huit ans auparavant. Puis, elle finit par aimer des douceurs qu'elle mettait secrètement aux pieds de son idole. Elle s'habitua donc par degrés à se laisser traiter en souveraine et à voir sa cour pleine tous les soirs.

M. le président de Bonfons était le héros de ce petit cercle, où son esprit, sa personne, son instruction, son amabilité sans cesse étaient vantés. L'un faisait observer que, depuis sept ans, il avait beaucoup augmenté sa fortune; que Bonfons valait au moins dix mille francs de rente et se trouvait enclavé, comme tous les biens des Cruchot, dans les vastes domaines de l'héritière.

— Savez-vous, mademoiselle, disait un habitué, que les Cruchot ont à eux quarante mille livres de rente?

— Et leurs économies, reprenait une Cruchotine, mademoiselle de Gribeaucourt. Un monsieur de Paris est venu dernièrement offrir à M. Cruchot deux cent mille francs de son étude. Il doit la vendre, s'il peut être nommé juge de paix.

— Il veut succéder à M. de Bonfons dans la présidence du tribunal et prend ses précautions, répondit madame d'Orsonval, car M. le président deviendra conseiller, puis président à la Cour, il a trop de moyens pour ne pas arriver.

— Oui, c'est un homme bien distingué, disait un autre. Ne trouvez-vous pas, mademoiselle?

M. le président avait tâché de se mettre en harmonie avec le rôle qu'il voulait jouer. Malgré ses quarante ans, malgré sa figure brune et rébarbative, flétrie comme le sont presque toutes les physionomies judiciaires, il se mettait en jeune homme, badinait avec un jonc, ne prenait point de tabac chez mademoiselle de Froifond, y arrivait toujours en cravate blanche et en chemise dont le jabot à gros plis lui donnait un air de famille avec les individus du genre dindon. Il parlait familièrement à la belle héritière, et lui disait : *notre chère Eugénie!*

Enfin, sauf le nombre des personnages, en remplaçant le loto par le whist, et en supprimant les figures de M. et de madame Grandet, la scène par laquelle commence cette histoire était à peu près la même que par le passé. La meute poursuivait toujours Eugénie et ses millions, mais la meute plus nombreuse aboyait mieux, et cernait sa proie avec ensemble. Si Charles fût arrivé du fond des Indes, il eût donc retrouvé les mêmes personnages et les mêmes intérêts; car madame des Grassins, pour laquelle Eugénie était parfaite de grâce et de bonté, persistait à tourmenter les Cruchot; mais alors, comme autrefois, la figure de sa cousine eût dominé le tableau; et comme autrefois il eût encore été là le souverain. Néanmoins il y avait un progrès. Le bouquet présenté jadis à Eugénie aux jours de sa fête par M. le président était devenu périodique. Tous les soirs il apportait à la riche héritière un gros et magnifique bouquet que madame Cornoiller mettait ostensiblement dans un bocal et jetait secrètement dans un coin de la cour, aussitôt que les visiteurs étaient partis.

Au commencement du printemps, madame des Grassins essaya de troubler le bonheur des Cruchotins en parlant à Eugénie du marquis de Froifond, dont la maison ruinée pouvait se relever si l'héritière voulait lui rendre sa terre par un contrat de mariage. Madame des Grassins faisait sonner haut la pairie, la cour, le titre de marquise, et prenant le sourire de dédain d'Eugénie pour une aprobation, elle allait disant que le mariage de M. le président Cruchot n'était pas aussi avancé qu'on le croyait.

— Quoique M. de Froifond ait cinquante ans, disait elle, il ne paraît pas plus âgé que ne l'est M. Cruchot; il est veuf, il a des enfants c'est vrai; mais il

est marquis, il sera pair de France, et par le temps qui court, trouvez donc des mariages de ce calibre-là. Je sais de science certaine que le père Grandet, en réunissant tous ses biens à la terre de Froifond, avait l'intention de s'enter sur les Froifond. Il me l'a souvent dit. Il était malin le bonhomme.

— Comment, Nanon, dit un soir Eugénie en se couchant, il ne m'écrira pas une fois en sept ans !

Pendant que ces choses se passaient à Saumur, Charles faisait fortune aux Indes. Sa pacotille s'était d'abord très-bien vendue. Il avait réalisé promptement une somme de six mille dollars. Puis, le baptême de la Ligne lui fit perdre beaucoup de préjugés; il s'aperçut que le meilleur moyen d'arriver à la fortune était, dans les régions intertropicales, aussi bien qu'en Europe, d'acheter et de vendre des hommes. Il vint donc sur les côtes d'Afrique et fit la traite des nègres, en joignant à son commerce d'hommes celui des marchandises les plus avantageuses à échanger sur les divers marchés où l'amenaient ses intérêts. Il porta dans les affaires une activité qui ne lui laissait aucun moment de libre. Il était dominé par l'idée de reparaître à Paris dans tout l'éclat d'une haute fortune, et de ressaisir une position plus brillante encore que celle d'où il était tombé.

A force de rouler à travers les hommes et les pays, d'en observer les coutumes contraires, ses idées se modifièrent et il devint sceptique. Il n'eut plus de notions fixes sur le juste et l'injuste, en voyant taxer de crime dans un pays ce qui était vertu dans un autre. Puis, par le contact perpétuel des intérêts, son cœur se refroidit, se contracta, se dessécha. Le sang des Grandet ne faillit point à sa destinée. Charles devint dur, âpre à la curée. Il vendit des Chinois, des nègres, des nids d'hirondelles, des enfants, des artistes, il fit l'usure en grand. Puis l'habitude de frauder les droits de la douane le rendit moins scrupuleux sur les droits de l'homme. Alors il allait à Saint-Thomas acheter à vil prix les marchandises volées par les pirates, et les portait sur les places où elles manquaient.

Si la noble et pure figure d'Eugénie l'accompagna dans son premier voyage comme cette image de vierge que mettent sur leur vaisseau les marins espagnols, et s'il attribua ses premiers succès à la magique influence des vœux et des prières de cette douce fille ; plus tard, les négresses, les mulâtresses, les blanches, les Javanaises, les almées, puis ses orgies de toutes les couleurs, et les aventures qu'il eut en divers pays effacèrent complétement le souvenir de sa cousine, de Saumur, de la maison, du banc, du baiser pris dans le couloir. Il se souvenait seulement du petit jardin encadré de vieux murs, parce que là sa destinée hasardeuse avait commencé; mais il reniait sa famille. Son oncle était un vieux chien qui lui avait filouté ses bijoux ; Eugénie n'occupait ni son cœur, ni ses pensées, elle occupait une place dans ses affaires comme *créancière* d'une somme de six mille francs.

De là le silence de Charles Grandet qui, dans les Indes, à Saint-Thomas, à la côte d'Afrique, à Lisbonne et aux États-Unis, avait pris, pour ne pas compromettre son nom, le pseudonyme de *Chippart*, et put ainsi sans danger se montrer partout infatigable, audacieux, avide; et, comme un homme qui, résolu de faire fortune *quibuscumque viis*, se dépêche d'en finir avec l'infamie pour rester honnête homme pendant le demeurant de ses jours.

Or, avec ce système, sa fortune fut rapide et brillante. En 1826 donc, il revenait à Bordeaux, sur le trois-mâts le Marie-Caroline, joli brick appartenant à une maison de commerce royaliste. Il possédait seize cent mille francs en trois tonneaux de poudre d'or bien cerclés, dont il comptait tirer sept ou huit pour cent en les monnoyant à Paris.

Sur ce brick se trouvait également un gentilhomme ordinaire de la chambre de S. M. le roi Charles X, M. d'Aubrion, bon vieillard qui avait fait la folie d'épouser une femme à la mode. Sa fortune était aux îles. Pour réparer les prodigalités de madame d'Aubrion, il avait été en réaliser les débris. M. et madame d'Aubrion, de la maison d'Aubrion-de-Busch, dont le dernier Captal mourut avant 1789, se trouvaient réduits à une vingtaine de mille livres de rente. Il avaient une fille assez laide que la mère voulait marier sans dot, sa fortune lui suffisant à peine pour vivre à Paris. C'était une entreprise dont le succès eût semblé problématique à tous les gens du monde malgré l'habileté qu'ils prêtent aux femmes à la mode. Aussi madame d'Aubrion elle-même désespérait presque, en voyant sa fille, d'en empêcher qui que ce soit, fût-ce même un homme ivre de noblesse.

Mademoiselle d'Aubrion était une demoiselle longue comme l'insecte son homonyme, maigre, fluette, à bouche dédaigneuse, sur laquelle descendait un nez trop long, gros du bout, flavescent à l'état normal, mais complétement rouge après les repas, espèce de phénomène végétal plus désagréable au milieu d'un visage pâle et ennuyé que dans tout autre. Enfin, elle était telle que pouvait la désirer une mère de trente-huit ans qui, belle encore, avait encore des prétentions. Mais, pour contrebalancer de tels désavantages, la marquise d'Aubrion avait donné à sa fille un air très-distingué; l'avait soumise à une hygiène qui, provisoirement, maintenait le nez à un ton de chair raisonnable; lui avait appris l'art de se mettre avec goût et originalité; l'avait dotée de jolies manières; lui avait enseigné

ces regards mélancoliques qui intéressent un homme et qui font croire qu'il va rencontrer l'ange dont il est en quête; elle lui avait montré la manœuvre du pied, pour l'avancer à propos et en faire admirer la petitesse, au moment où le nez avait l'impertinence de rougir; enfin elle avait tiré de sa fille un parti très-satisfaisant. Au moyen de manches larges, de corsages menteurs, de robes bouffantes et soigneusement garnies, d'un corset à haute pression, elle avait obtenu des produits féminins si curieux que, pour l'instruction des mères, elle aurait dû les déposer dans un musée.

Charles se lia beaucoup avec madame d'Aubrion, qui voulait précisément se lier avec lui. Plusieurs personnes prétendent même que, pendant la traversée, la belle madame d'Aubrion ne négligea rien pour capturer un gendre aussi riche.

En débarquant à Bordeaux, au mois de juin 1826, monsieur, madame, mademoiselle d'Aubrion et Charles, logèrent ensemble dans le même hôtel, et partirent ensemble pour Paris. L'hôtel d'Aubrion était criblé d'hypothèques, mais Charles devait le libérer. La mère avait déjà parlé du bonheur qu'elle aurait d'en céder le rez-de-chaussée à son gendre et à sa fille, au jeune ménage. Ne partageant pas les préjugés de M. d'Aubrion sur la noblesse, elle avait promis à Charles Grandet d'obtenir du bon Charles X une ordonnance royale qui l'autoriserait, lui Grandet, à porter le nom d'Aubrion, à en prendre les armes, et à succéder moyennant la constitution d'un majorat de vingt-quatre mille livres de rentes à Aubrion, dans le titre de Captal de Buch, marquis d'Aubrion, comte de Rochebourg, etc. En réunissant leurs fortunes, vivant en bonne intelligence, et moyennant des sinécures, on pourrait réunir cent et quelques mille livres de rente à l'hôtel d'Aubrion.

— Et quand on a cent mille livres de rente, un nom, une famille, que l'on va à la cour, car je vous ferai nommer *gentilhomme honoraire* de la chambre, on devient tout ce qu'on veut être. Ainsi vous serez, à votre choix, maître des requêtes au conseil d'État, préfet, secrétaire d'ambassade, ambassadeur. Charles X aime beaucoup M. d'Aubrion, ils se connaissent depuis l'enfance.

Enivré d'ambition par cette femme, Charles avait caressé pendant la traversée toutes ces espérances qui lui furent présentées par une main habile, et sous forme de confidences versées de cœur à cœur. Croyant les affaires de son père arrangées par son oncle, il se voyait ancré tout à coup dans le faubourg Saint-Germain, où tout le monde voulait alors entrer, et où, à l'ombre du nez bleu de mademoiselle Mathilde, il reparaissait en comte d'Aubrion, comme les Chabot reparurent un jour en Rohan. Ébloui par la prospérité de la restauration qu'il avait laissée chancelante, saisi par l'éclat des idées aristocratiques, son enivrement, commencé sur le vaisseau, se maintint à Paris, et il résolut de tout faire pour arriver à la haute position que son égoïste belle-mère lui faisait entrevoir. Sa cousine n'était donc plus pour lui qu'un point dans l'espace de cette brillante perspective.

Il revit Annette. En femme du monde, Annette conseilla vivement à son ancien ami de contracter cette alliance, et lui promit son appui dans toutes ses entreprises ambitieuses. Annette était enchantée de faire épouser une demoiselle laide et ennuyeuse à Charles, que le séjour des Indes avait rendu très-séduisant. Son teint avait bruni, ses manières étaient devenues décidées, hardies, comme le sont celles des hommes habitués à trancher, à dominer, à réussir. Charles respira plus à l'aise dans Paris, en voyant qu'il pouvait y jouer un rôle.

M. des Grassins, apprenant son retour, son mariage prochain, sa fortune, le vint voir pour lui parler des deux cent mille francs moyennant lesquels il pouvait acquitter les dettes de son père.

Il trouva Charles en conférence avec le joaillier auquel il avait commandé des bijoux pour la corbeille de mademoiselle d'Aubrion, et qui lui en montrait les dessins. Malgré de magnifiques diamants que Charles avait rapportés des Indes, les façons, l'argenterie, la joaillerie solide et futile du jeune ménage allait encore à plus de cent mille francs.

Il reçut M. de Grassins, qu'il ne reconnut pas, avec l'impertinence d'un homme à la mode, qui, dans les Indes, avait tué quatre hommes en différents duels. M. des Grassins était déjà venu trois fois. Charles l'écouta froidement; puis, il lui répondit, sans l'avoir bien compris :

— Les affaires de mon père ne sont pas les miennes. Je vous suis obligé, monsieur, des soins que vous avez bien voulu prendre, et dont je ne saurais profiter. Je n'ai pas ramassé quelques cent mille francs à la sueur de mon front, pour aller les flanquer à la tête des créanciers de mon père.

— Et si M. votre père était, d'ici à quelques jours, déclaré en faillite...

— Monsieur, d'ici à quelques jours, je me nommerai le comte d'Aubrion; ainsi, vous entendez bien que ce me sera parfaitement indifférent. D'ailleurs, vous savez mieux que moi que quand un homme a cent mille livres de rente, son père n'a jamais fait faillite.

Et il poussa poliment M. des Grassins vers la porte.

Au commencement du mois d'août de cette année, Eugénie était assise sur le petit banc de bois où son cousin lui avait juré un éternel amour, et où

elle venait déjeuner quand il faisait beau. La pauvre fille se complaisait en ce moment, par la plus fraîche, la plus joyeuse matinée, à repasser dans sa mémoire les grands, les petits événements de son amour, et les catastrophes dont il avait été suivi. Le soleil éclairait le joli pan de mur tout fendillé, presque en ruines, auquel il était défendu de toucher, par la fantasque héritière, quoique Cornoiller répétât souvent à sa femme qu'on serait écrasé dessous quelque jour.

En ce moment, le facteur de la poste frappa, remit une lettre à madame Cornoiller, qui vint au jardin en criant : — Mademoiselle, une lettre!

Elle la donna à sa maîtresse en lui disant : — C'est-y celle que vous attendez ?

Ces mots retentirent aussi fortement au cœur d'Eugénie qu'ils retentirent réellement entre les murailles de la cour et du jardin.

— Paris! c'est de lui. Il est revenu !

Eugénie pâlit, et garda la lettre pendant un moment. Elle palpitait trop vivement pour pouvoir la décacheter et la lire.

La Grande Nanon resta debout, les deux mains sur les hanches, et la joie semblait s'échapper comme une fumée par les crevasses de son brun visage.

— Lisez donc, mademoiselle...

— Ah ! Nanon, pourquoi revient-il par Paris, quand il s'en est allé par Saumur ?

— Lisez, vous le saurez.

Eugénie décacheta la lettre en tremblant. Il en tomba un mandat sur la maison *madame des Grassins et Corret* de Saumur. Nanon le ramassa.

« Ma chère cousine... »

— Je ne suis plus Eugénie, pensa-t-elle. Et son cœur se serra.

« Vous... »

— Il me disait *tu !*

Elle se croisa les bras, n'osa plus lire la lettre, et de grosses larmes lui vinrent aux yeux

— Est-il mort ? demanda Nanon.

— Il n'écrirait pas, dit Eugénie.

Enfin, elle lut toute la lettre que voici :

« Ma chère cousine,

« Vous apprendrez, je le crois, avec plaisir, le succès de mes entreprises. Vous m'avez porté bonheur, je suis revenu riche, et j'ai suivi les conseils de mon oncle, dont M. des Grassins vient de m'apprendre la mort ainsi que celle de ma tante. La mort de nos parents est dans la nature, et nous devons leur succéder. J'espère que vous êtes aujourd'hui consolée; rien ne résiste au temps; je l'éprouve. Oui, ma chère cousine, malheureusement pour moi, le moment des illusions est passé. Que voulez-vous ? En voyageant à travers de nombreux pays, j'ai réfléchi sur la vie. D'enfant que j'étais, je suis devenu homme au retour. Aujourd'hui, je pense à bien des choses auxquelles je ne songeais pas autrefois. Vous êtes libre, ma cousine, et je suis libre encore; rien n'empêche, en apparence, la réalisation de nos petits projets; mais j'ai trop de loyauté dans le caractère pour vous cacher la situation de mes affaires. Je n'ai point oublié que je ne m'appartiens pas; je me suis toujours souvenu dans mes longues traversées du petit banc de bois...

Eugénie se leva comme si elle eût été sur des charbons ardents, et alla s'asseoir sur une des marches de la cour.

«... du petit banc de bois où nous nous sommes juré de nous aimer toujours, du couloir, de la salle grise, de ma chambre en mansarde, et de la nuit où vous m'avez rendu, par votre délicate obligeance, mon avenir plus facile. Oui, ces souvenirs ont soutenu mon courage, et je me suis dit que vous pensiez toujours à moi comme je pensais souvent à vous, à l'heure convenue entre nous. Avez-vous bien regardé les nuages à neuf heures? Oui, n'est-ce pas? Aussi, ne veux-je pas trahir une amitié sacrée pour moi; non, je ne dois point vous tromper. Il s'agit, en ce moment, pour moi, d'une alliance qui satisfait à toutes les idées que je me suis formées sur le mariage. L'amour, dans le mariage, est une chimère. Aujourd'hui mon expérience me dit qu'il faut obéir à toutes les lois sociales et réunir toutes les convenances voulues par le monde en se mariant. Or, déjà se trouve entre nous une différence d'âge qui, peut-être, influerait plus sur votre avenir, ma chère cousine, que sur le mien. Je ne vous parlerai ni de vos mœurs, ni de votre éducation, ni de vos habitudes, qui ne sont nullement en rapport avec la vie de Paris, et ne cadreraient sans doute point avec mes projets ultérieurs. Il entre dans mes plans de tenir un grand état de maison, de recevoir beaucoup de monde, et je crois me souvenir que vous aimez une vie douce et tranquille. Non, je serai plus franc, et veux vous faire arbitre de ma situation; il vous appartient de la connaître, et vous avez le droit de la juger. Aujourd'hui je possède soixante mille livres de rentes. Cette fortune me permet de m'unir à la famille d'Aubrion, dont l'héritière, jeune personne de dix-huit ans, m'apporte en mariage son nom, un titre, la place de gentilhomme honoraire de la chambre de Sa Majesté, et une position des plus brillantes. Je vous avouerai, ma chère cousine, que je n'aime pas le moins du monde mademoiselle d'Aubrion; mais, par son alliance, j'assure à mes enfants une situation sociale dont un jour les avantages seront incalculables; car, de jour en jour, les idées monarchiques reprennent faveur. Donc,

quelques années plus tard, mon fils, devenu marquis d'Aubrion, ayant un majorat de trente mille livres de rentes, pourra prendre dans l'État telle place qu'il lui conviendra de choisir. Nous nous devons à nos enfants. Vous voyez, ma cousine, avec quelle bonne foi je vous expose l'état de mon cœur, de mes espérances et de ma fortune. Il est possible que de votre côté vous ayez oublié nos enfantillages après sept années d'absence; mais moi, je n'ai oublié ni votre indulgence, ni mes paroles; je me souviens de toutes, même des plus légèrement données, et auxquelles un jeune homme moins consciencieux que je ne le suis, ayant un cœur moins jeune et moins probe, ne songerait même pas. En vous disant que je ne pense qu'à faire un mariage de convenance, et que je me souviens encore de nos amours d'enfant, n'est-ce pas me mettre entièrement à votre discrétion, vous rendre maîtresse de mon sort et vous dire que, s'il faut renoncer à mes ambitions sociales, je me contenterai volontiers de ce simple et pur bonheur dont vous m'avez offert de si touchantes images?

— Tan, ta, ta! — Tan, ta, ti. — Tinn, ta, ta. — Toûn! — Toûn, ta, ti — Tinn, ta, ta..., etc., avait chanté Grandet sur l'air de *non più andrai*, en signant.

« Votre dévoué cousin.

« CHARLES. »

— Tonnerre de Dieu! c'est y mettre des procédés, se dit-il; et il avait cherché le mandat, et il avait ajouté ceci :

P. S. Je joins à ma lettre un mandat sur la maison des Grassins de fr. 8,100, à votre ordre et payable en or, comprenant intérêts et capital de la somme que vous avez eu la bonté de me prêter. J'attends de Bordeaux une caisse où se trouvent quelques objets que vous me permettrez de vous offrir en témoignage de mon éternelle reconnaissance. Vous pouvez renvoyer *par la diligence* ma toilette, à l'adresse de M. Grandet, Hôtel d'Aubrion, rue Hillerin-Bertin.

— *Par la diligence!* dit Eugénie. Une chose pour laquelle j'aurais donné mille fois ma vie!

Épouvantable désastre et complet. Le vaisseau sombrait sans laisser ni un cordage, ni une planche sur le vaste océan des espérances.

En se voyant abandonnées, certaines femmes vont arracher leur amant aux bras d'une rivale, la tuent et s'enfuient au bout du monde, sur l'échafaud ou dans la tombe. Cela sans doute est beau, le mobile de ce noble crime est une sublime passion qui impose à la justice humaine; d'autres femmes baissent la tête et souffrent en silence, elles vont mourantes et résignées, pleurant et pardonnant, priant et se souvenant jusqu'au dernier soupir. Ceci est de l'amour, l'amour vrai, l'amour des anges, l'amour fier qui vit de sa douleur, et qui en meurt. Ce fut le sentiment d'Eugénie après avoir lu cette horrible lettre. Elle jeta ses regards au ciel, en pensant aux dernières paroles de sa mère qui, semblable à quelques mourants, avait projeté sur l'avenir un coup d'œil pénétrant, lucide; puis Eugénie, se souvenant de cette mort et de cette vie prophétiques, mesura d'un regard toute sa destinée. Elle n'avait plus qu'à déployer ses ailes, tendre au ciel, et vivre en prières jusqu'au jour de sa délivrance.

— Ma mère avait raison, dit-elle en pleurant : souffrir et mourir!

Elle vint, à pas lents, de son jardin dans la salle, et, contre son habitude, elle ne passa point par le couloir, mais elle retrouva le souvenir de son cousin dans ce vieux salon gris, sur la cheminée duquel était toujours une certaine soucoupe, dont elle se servait tous les matins à son déjeuner, ainsi que du sucrier de vieux Sèvres.

Cette matinée devait être solennelle et pleine d'événements pour elle. Nanon lui annonça le curé de la paroisse.

Ce curé, parent des Cruchot, était dans les intérêts du président Bonfons. Depuis quelques jours, le vieil abbé l'avait déterminé à parler à mademoiselle Grandet, dans un sens purement religieux, de l'obligation où elle était de contracter mariage. En voyant son pasteur, Eugénie crut qu'il venait chercher les cinq cents francs qu'elle donnait mensuellement aux pauvres, et dit à Nanon de les aller chercher, mais le curé se prit à sourire.

— Aujourd'hui, mademoiselle, je viens vous parler d'une pauvre fille, à laquelle toute la ville de Saumur s'intéresse, et qui, faute de charité pour elle-même, ne vit pas chrétiennement.

— Mon Dieu! monsieur le curé, vous me trouvez dans un moment où il est impossible de songer à mon prochain, je suis toute occupée de moi. Je suis bien malheureuse, je n'ai d'autre refuge que l'église; elle a un sein assez large pour contenir toutes nos douleurs, et des sentiments assez riches pour que nous puissions y puiser sans craindre de les tarir.

— Eh bien, mademoiselle, en nous occupant de cette fille nous nous occuperons de vous. Écoutez. Si vous voulez faire votre salut, vous n'avez que deux voies à suivre, ou quitter le monde ou en suivre les lois. Obéir à votre destinée terrestre ou à votre destinée céleste.

— Ah! votre voix me parle au moment où je voulais entendre une voix. Oui, Dieu vous adresse ici, monsieur. Je vais dire adieu au monde, et vivre pour Dieu seul dans le silence et la retraite.

— Il est nécessaire, ma fille, de longtemps réflé-

chir à ce violent parti. Le mariage est un sacrement, le voile est une mort.

— Eh bien, la mort, la mort promptement, monsieur le curé ! dit-elle avec une effrayante vivacité.

— La mort ! mais vous avez de grandes obligations à remplir envers la société, mademoiselle. N'êtes-vous donc pas la mère des pauvres auxquels vous donnez des vêtements, du bois en hiver, et du travail en été? Votre grande fortune est un prêt qu'il faut rendre, et vous l'avez saintement acceptée ainsi. Vous ensevelir dans un couvent, ce serait de l'égoïsme. Quant à rester vieille fille, vous ne le devez pas. D'abord, pourriez-vous gérer seule votre immense fortune? vous la perdriez peut-être. Vous auriez bientôt mille procès, et vous seriez engagée en d'inextricables difficultés. Croyez votre pasteur : un époux vous est utile, vous devez conserver ce que Dieu vous a donné. Je vous parle comme à une ouaille chérie. Vous aimez trop sincèrement Dieu pour ne pas faire votre salut au milieu du monde, dont vous êtes un des plus beaux ornements, et auquel vous donnez de saints exemples.

En ce moment, madame des Grassins se fit annoncer; elle venait amenée par la vengeance et par un grand espoir.

— Mademoiselle, dit-elle. Ah! voici monsieur le curé. Je me tais, je venais vous parler d'affaires, et je vois que vous êtes en grande conférence.

— Madame, dit le curé, je vous laisse le champ libre.

— Oh! monsieur le curé, dit Eugénie, revenez dans quelques instants, votre appui m'est en ce moment bien nécessaire.

— Oui, ma pauvre enfant, dit madame des Grassins.

— Que voulez-vous dire ? demandèrent mademoiselle Grandet et le curé.

— Est-ce que je ne sais pas le retour de votre cousin, son mariage avec mademoiselle d'Aubrion?... Une femme n'a jamais son esprit dans sa poche.

Eugénie rougit et resta muette, mais elle prit le parti d'affecter à l'avenir l'impassible contenance qu'avait su prendre son père.

— Eh bien, madame, répondit-elle avec ironie, j'ai sans doute l'esprit dans ma poche, car je ne comprends pas. Parlez, parlez devant M. le curé, vous savez qu'il est mon directeur.

— Eh bien, mademoiselle, voici ce que des Grassins m'écrit. Lisez !

Eugénie lut la lettre suivante :

« Ma chère femme,

« M. Charles Grandet arrive des Indes, il est à Paris depuis un mois...

— Un mois ! se dit Eugénie en laissant tomber sa main; elle reprit la lettre.

« ..... Il m'a fallu faire antichambre deux fois avant de pouvoir parler à ce futur comte d'Aubrion. Quoique tout Paris parle de son mariage, et que tous les bans soient publiés...

— Il m'écrivait donc au moment où.... se dit Eugénie.

Elle n'acheva pas, elle ne s'écria pas comme une parisienne : — « *Le polisson!* » Mais pour ne pas être exprimé, le mépris n'en fut pas moins complet.

« ..... Ce mariage, reprit-elle, est loin de se faire, le marquis d'Aubrion ne donnera pas sa fille au fils d'un banqueroutier. Je suis venu lui faire part des soins que son oncle et moi avons donnés aux affaires de son père, et des habiles manœuvres par lesquelles nous avons su faire tenir les créanciers tranquilles jusqu'aujourd'hui. Ce petit impertinent n'a-t-il pas eu le front de me répondre, à moi qui, pendant cinq ans, me suis dévoué nuit et jour à ses intérêts et à son honneur, *que les affaires de son père n'étaient pas les siennes.* Un agréé serait en droit de lui demander trente à quarante mille francs d'honoraires, à un pour cent sur la somme des créances. Mais patience, il est bien légitimement dû deux millions aux créanciers, et je vais faire déclarer son père en faillite. Je me suis embarqué dans cette affaire sur la parole de ce vieux caïman de Grandet, et j'ai fait des promesses au nom de la famille; si M. le comte d'Aubrion se soucie peu de son honneur, le mien m'intéresse fort; aussi vais-je expliquer ma position aux créanciers. Néanmoins, j'ai trop de respect pour mademoiselle Eugénie à l'alliance de laquelle, en des temps plus heureux, nous avions pensé, pour agir sans que tu lui aies parlé de cette affaire... »

Là, Eugénie rendit froidement la lettre sans l'achever.

— Je vous remercie, dit-elle à madame des Grassins, *nous verrons cela*...

— En ce moment, vous avez toute la voix de défunt votre père, dit madame des Grassins.

— Madame, lui dit Nanon, vous avez huit mille cent francs d'or à nous compter.

— Cela est vrai, faites-moi l'avantage de venir avec moi, madame Cornoiller.

— Monsieur le curé, dit Eugénie, avec un noble sang-froid que lui donna la pensée qu'elle allait exprimer, serait-ce pécher que de demeurer en état de virginité dans le mariage?

— Ceci est un cas de conscience dont je ne connais pas la solution. Si vous voulez savoir ce qu'en

pense en sa Somme *de Matrimonio* le célèbre Sanchez, je pourrai vous le dire demain.

Et le curé se retira.

Mademoiselle Grandet monta dans le cabinet de son père et y passa la journée seule, sans vouloir descendre à l'heure du dîner, malgré les instances de Nanon. Elle parut le soir, à l'heure où les habitués de son cercle arrivèrent. Jamais le salon des Grandet n'avait été aussi plein qu'il le fut pendant cette soirée. La nouvelle du retour et de la sotte trahison de Charles avait été répandue dans toute la ville. Mais quelque attentive que fût la curiosité des visiteurs, elle ne fut point satisfaite. Eugénie, qui s'y était attendue, ne laissa percer sur son visage calme aucune des cruelles émotions dont elle était agitée. Elle sut prendre une figure riante pour répondre à ceux qui voulurent lui témoigner de l'intérêt par des regards ou des paroles mélancoliques. Elle sut enfin couvrir son malheur sous les voiles de la politesse.

Vers neuf heures, les parties finissaient, et les joueurs quittaient leurs tables, se payaient et discutaient les derniers coups de whist en venant se joindre au cercle des causeurs. Alors, au moment où l'assemblée se leva en masse pour quitter le salon, il y eut un coup de théâtre qui retentit dans Saumur, de là, dans l'arrondissement, et dont il fut parlé dans les quatre préfectures environnantes.

— Restez, monsieur le président, dit Eugénie à M. de Bonfons, en lui voyant prendre sa canne.

A cette parole, il n'y eut personne, dans cette nombreuse assemblée, qui ne se sentît ému. Le président pâlit et fut obligé de s'asseoir.

— Au président les vingt et un millions, dit mademoiselle de Gribeaucourt.

— C'est clair, M. le président de Bonfons épouse mademoiselle Grandet! s'écria madame d'Orsonval.

— Voilà le meilleur coup de la partie, dit l'abbé.

— C'est un beau *chelem,* dit le notaire.

Chacun dit son mot, chacun fit son calembourg, et tous voyaient l'héritière montée sur ses vingt et un millions, comme sur un piédestal. Le drame commencé depuis neuf ans se dénouait. Dire, en face de tout Saumur, au président de rester, n'était-ce pas annoncer qu'elle voulait en faire son mari? Dans les petites villes, les convenances sont si sévèrement observées, qu'une infraction de ce genre y constitue la plus solennelle des promesses.

— Monsieur le président, lui dit Eugénie d'une voix émue quand ils furent seuls, je sais ce qui vous plaît en moi. Jurez de me laisser libre pendant toute ma vie, de ne me rappeler aucun des devoirs du mariage, et ma main est à vous.

— Oh! reprit-elle en le voyant prêt à se mettre à ses genoux, je n'ai pas tout dit. Je ne dois pas vous tromper, monsieur. J'ai dans le cœur un sentiment inextinguible. L'amitié sera le seul sentiment que je puisse accorder à mon époux. Je ne veux ni l'offenser, ni contrevenir aux lois de mon cœur. Mais vous ne posséderez ma main et ma fortune qu'au prix d'un immense service.

— Vous me voyez prêt à tout, dit le président.

— Voici deux millions et quelques cent mille francs, monsieur le président, dit-elle en tirant des papiers de son sein; partez pour Paris, non pas demain, non pas cette nuit, à l'instant même. Rendez-vous chez M. des Grassins, sachez le nom de tous les créanciers de mon oncle, rassemblez-les, payez tout ce qu'il peut devoir, capital et intérêts, à cinq pour cent depuis le jour de la dette jusqu'à celui du remboursement, et veillez à faire faire une quittance notariée, bien en forme. Vous êtes magistrat, je ne me fie qu'à vous en cette affaire. Vous êtes un homme loyal, un galant homme, je m'embarquerai sur la foi de votre parole pour traverser les dangers de la vie à l'abri de votre nom. Nous aurons l'un pour l'autre une mutuelle indulgence. Nous nous connaissons depuis si longtemps, nous sommes presque parents, vous ne voudriez pas me rendre malheureuse.

Le président tomba aux pieds de la riche héritière en palpitant de joie et d'angoisse.

— Je serai votre esclave! lui dit-il.

— Quand vous aurez la quittance, monsieur, reprit-elle en lui jetant un regard froid, vous la porterez avec tous les titres à M. Charles Grandet et lui remettrez cette lettre. A votre retour, je serai prête à tenir ma parole.

Le président comprit, lui, qu'il devait mademoiselle Grandet à un dépit amoureux. Aussi s'empressa-t-il d'en exécuter les ordres avec la plus grande promptitude, afin qu'il n'arrivât aucune réconciliation entre les deux amants.

Quand il fut parti, Eugénie tomba sur son fauteuil et fondit en larmes. Tout était consommé.

M. le président prit la poste, et fut à Paris le lendemain soir. Dans la matinée du jour qui suivit son arrivée, il alla chez M. des Grassins. Le banquier convoqua les créanciers en l'étude du notaire, où étaient déposés les titres, et chez lequel pas un ne faillit à l'appel, Quoique ce soient des créanciers, il faut leur rendre justice : ils furent exacts.

Là, M. le président de Bonfons, au nom de la famille Grandet, leur paya le capital et les intérêts dus; ce qui fut pour le commerce parisien un des événements les plus étonnants de l'époque.

Puis, quand la quittance fut enregistrée et M. des Grassins payé de ses soins par le don d'une somme de cinquante mille francs, que lui avait allouée Eugénie, M. le président se rendit à l'hôtel d'Au-

brion, et y trouva Charles au moment où il rentrait dans son appartement, accablé par son beau-père. Le vieux marquis venait de lui déclarer que sa fille ne lui appartiendrait qu'autant que tous les créanciers de M. Guillaume Grandet seraient soldés.

Le président lui remit d'abord la lettre suivante :

« Mon cousin,

« Monsieur le président de Bonfons s'est chargé de vous remmettre la quittance de toutes les sommes dues par mon oncle. On m'a parlé de faillite, et j'ai pensé que le fils d'un failli ne pouvait peut-être pas épouser mademoiselle d'Aubrion. Oui, mon cousin, vous avez bien jugé de mon esprit et de mes manières ; je n'ai sans doute rien du monde ; je n'en connais ni les calculs, ni les mœurs, et ne saurais vous y donner les plaisirs que vous voulez y trouver. Soyez heureux, selon les conventions sociales auxquelles vous sacrifiez nos premières amours. Pour rendre votre bonheur complet, je ne puis donc plus vous offrir que l'honneur de votre père. Adieu, vous aurez toujours une fidèle amie dans votre cousine.

« Eugénie G. »

Le président sourit de l'exclamation que ne put réprimer cet ambitieux au moment où il reçut les quittances.

— Nous nous annoncerons réciproquement nos mariages, lui dit-il.

— Ah! vous épousez Eugénie? eh bien! j'en suis content, c'est une bonne fille.

— Mais, reprit-il, frappé tout à coup par une réflexion lumineuse, elle est donc riche ?

— Elle avait, répondit le président d'un air goguenard, vingt et un millions il y a quatre jours; elle n'en a plus que dix-neuf, aujourd'hui.

Charles regarda le président d'un air hébété.

— Dix-neuf... mil...

— Dix-neuf millions, oui, monsieur. Nous réunissons, mademoiselle Grandet et moi, huit cent mille livres de rente, en nous mariant.

— Mon cher cousin, dit Charles en retrouvant un peu d'assurance, nous pourrons nous pousser l'un et l'autre.

— D'accord, dit le président. Voici, de plus, ajouta-t-il, une petite caisse que je dois aussi ne remettre qu'à vous.

Et il déposa sur une table le coffret dans lequel était la toilette.

— Eh bien, mon cher ami, dit madame la marquise d'Aubrion en entrant sans faire attention à Cruchot, ne prenez nul souci de ce que vient de vous dire ce pauvre M. d'Aubrion, à qui la duchesse de Margency vient de tourner la tête. Je vous le répète, rien n'empêchera votre mariage.

— Rien, madame, répondit Charles. Les trois millions autrefois dus par mon père ont été soldés hier.

— En argent ? dit-elle.

— Intégralement, intérêts et capital.

— Quelle bêtise ! s'écria la belle-mère.

— Quel est ce monsieur ? dit-elle à l'oreille de son gendre, en apercevant le Cruchot.

— Mon homme d'affaires, lui répondit-il à voix basse.

Elle salua dédaigneusement M. de Bonfons et sortit.

— Nous nous poussons déjà ! dit le président en prenant son chapeau. Adieu, mon cousin.

— Il se moque de moi, ce catacouas de Saumur. J'ai envie de lui donner six pouces de fer dans le ventre.

Le président était parti. Trois jours après, M. de Bonfons, de retour à Saumur, publia son mariage avec Eugénie, et six mois après il était nommé conseiller à la Cour royale d'Angers.

Avant de quitter Saumur, Eugénie fit fondre l'or des joyaux si longtemps précieux à son cœur, et les consacra, ainsi que les huit mille francs de son cousin, à un ostensoir d'or, dont elle fit présent à la paroisse où elle avait tant prié Dieu pour *lui !*

Elle partagea d'ailleurs son temps entre Angers et Saumur. Son mari, ayant montré du dévouement dans une circonstance politique, devint président de chambre, puis enfin, au bout de trois ans, président. Il attendit impatiemment la réélection générale afin d'avoir un siége à la Chambre. Il convoitait déjà la pairie et alors... alors....

— Alors, le roi sera donc son cousin, disait Nanon, la Grande Nanon, madame Cornoiller, bourgeoise de Saumur.

CONCLUSION.

M. le premier président de Bonfons (il avait enfin aboli le nom patronymique de Cruchot), ne parvint à réaliser aucune de ses idées ambitieuses. Il mourut huit jours après avoir été nommé député de Saumur.

Dieu, qui voit tout et ne frappe jamais à faux, le punissait sans doute de ses calculs et de l'habileté juridique avec laquelle il avait minuté, *accurante Cruchot,* son contrat de mariage, où les deux futurs époux se donnaient l'un à l'autre, *au cas où ils n'auraient pas d'enfants, l'universalité de leurs biens, meubles et immeubles sans en rien excepter ni réserver, en toute propriété, se dispensant même*

de la formalité de l'inventaire, sans que l'omission dudit inventaire puisse être opposée à leurs héritiers ou ayans-cause, entendant que ladite donation soit, etc.

Cette clause peut expliquer le profond respect que le président eut constamment pour la volonté, pour la solitude de madame de Bonfons. Les femmes citaient M. le premier président comme un des hommes les plus délicats, le plaignaient et allaient jusqu'à souvent accuser la douleur, la passion d'Eugénie; mais comme elles savent accuser une femme, avec les plus cruels ménagements:

— Il faut que madame la présidente de Bonfons soit bien souffrante pour laisser son mari seul. Pauvre petite femme! Guérira-t-elle bientôt? Qu'a-t-elle donc? une gastrite, un cancer? Pourquoi ne voit-elle pas des médecins? Elle devient jaune depuis quelque temps, elle devrait aller consulter les célébrités de Paris. Comment peut-elle ne pas désirer un enfant? Elle aime beaucoup son mari; comment ne pas lui donner d'héritier, dans sa position? Savez-vous que cela est affreux; et si c'était par l'effet d'un caprice, il serait bien condamnable. Pauvre président!....

Eugénie, douée de ce tact fin que le solitaire exerce par ses perpétuelles méditations, et par la vue exquise avec laquelle il saisit les choses qui tombent dans sa sphère, Eugénie, habituée par le malheur et par sa dernière éducation à tout deviner, savait que le président désirait sa mort pour se trouver en possession de cette immense fortune, encore augmentée des deux millions de son oncle l'abbé, que Dieu eut la fantaisie d'appeler à lui. La pauvre recluse avait pitié du président. La Providence la vengea des calculs dont elle était l'objet, de l'infâme indifférence d'un époux qui respectait comme la plus forte des garanties la passion sans espoir dont Eugénie se nourrissait. Donner la vie à un enfant, n'était-ce pas tuer les espérances de son égoïsme, les joies de son ambition?

Dieu jeta donc des masses d'or à sa prisonnière pour qui l'or était indifférent, qui aspirait au ciel; qui vivait, pieuse et bonne, en de saintes pensées; qui secourait incessamment les malheureux, en secret.

Madame de Bonfons fut veuve à trente-sept ans, riche de vingt-cinq millions, encore belle, mais comme une femme est belle près de quarante ans. Son visage est blanc, reposé, calme; sa voix douce et recueillie, ses manières simples. Elle a toutes les noblesses de la douleur, la sainteté d'une personne qui n'a pas souillé son âme au contact du monde, mais aussi la raideur de la vieille fille et les habitudes mesquines que donne l'existence étroite de la province. Malgré ses onze cent mille livres de rente, elle vit comme avait vécu la pauvre Eugénie Grandet, n'allume le feu de sa chambre qu'aux jours où jadis son père lui permettait d'allumer le foyer de la salle, et l'éteint conformément au programme en vigueur dans ses jeunes années. Elle est toujours vêtue comme l'était sa mère. La maison de Saumur, sans soleil, sans chaleur, sans cesse ombragée, mélancolique, est l'image de sa vie. Elle accumule soigneusement ses revenus, et peut-être eût-elle semblé parcimonieuse, si elle ne démentait la médisance par un noble emploi de sa fortune. De pieuses et charitables fondations, un hospice pour la vieillesse et des écoles chrétiennes pour les enfants, une bibliothèque publique richement dotée témoignent chaque année contre l'avarice dont certaines personnes la soupçonnaient. Les églises de Saumur lui doivent quelques embellissements. Elle inspire généralement un religieux respect. Ce noble cœur, qui ne battait que pour les sentiments les plus tendres, devait donc être soumis aux calculs de l'intérêt humain; l'argent devait communiquer ses teintes froides à cette vie céleste, et lui donner de la défiance pour les sentiments.

— Il n'y a que toi qui m'aimes! disait-elle à Nanon.

La main de cette femme panse les plaies secrètes de toutes les familles. Elle marche au ciel accompagnée d'un cortége de bienfaits. La grandeur de son âme amoindrit les petitesses de son éducation, et les coutumes de sa vie première. Telle est l'histoire de cette femme, qui n'est pas du monde, au milieu du monde; qui, faite pour être magnifiquement épouse et mère, n'a ni mari, ni enfants, ni famille.

Depuis quelques jours, il est question d'un nouveau mariage pour elle. Les gens de Saumur s'occupent d'elle et de M. le marquis de Froifond, dont la famille commence à cerner la riche veuve comme jadis avaient fait les Cruchot.

Nanon et Cornoiller sont, dit-on, dans les intérêts du marquis, mais rien n'est plus faux. Ni la Grande Nanon, ni Cornoiller, n'ont assez d'esprit pour comprendre les corruptions du monde.

Ce dénouement trompe nécessairement la curiosité. Peut-être en est-il ainsi de tous les dénouements vrais. Les tragédies, les drames, pour parler le langage de ce temps, sont rares dans la nature. Souvenez-vous du préambule. Cette histoire est une traduction imparfaite de quelques pages oubliées par les copistes dans le grand livre du monde. Ici, nulle invention. L'œuvre est une humble miniature pour laquelle il fallait plus de patience que d'art. Chaque département a son Grandet. Seulement le Grandet de Mayenne ou de Lille est moins riche que ne l'était

l'ancien maire de Saumur. L'auteur a pu forcer un trait, mal esquisser ses anges terrestres, mettre un peu trop ou pas assez de couleur sur son vélin. Peut-être a-t-il trop chargé d'or le contour de la tête de sa Marie; peut-être n'a-t-il pas distribué la lumière suivant les règles de l'art; enfin, peut-être a-t-il trop rembruni les teintes déjà noires de son vieillard, image toute matérielle. Mais ne refusez pas votre indulgence au moine patient, vivant au fond de sa cellule, humble adorateur de la *Rosa mundi*, de Marie, belle image de tout le sexe, la femme du moine, la seconde Eva des chrétiens.

S'il continue d'accorder, malgré les critiques, tant de perfections à la femme, il pense encore, lui jeune, que la femme est l'être le plus parfait entre les créatures. Sortie la dernière des mains qui façonnaient les mondes, elle doit exprimer plus purement que toute autre la pensée divine. Aussi n'est-elle pas, ainsi que l'homme, prise dans le granit primordial devenu mol argile sous les doigts de Dieu; non, tirée des flancs de l'homme, matière souple et ductile, elle est une création transitoire entre l'homme et l'ange. Aussi la voyez-vous forte autant que l'homme est fort, et délicatement intelligente par le sentiment, comme est l'ange. Ne fallait-il pas unir en elle ces deux natures pour la charger de toujours porter l'espèce en son cœur ? Un enfant, pour elle, n'est-il pas toute l'humanité ?

Parmi les femmes, Eugénie Grandet sera peut-être un type, celui des dévouements jetés à travers les orages du monde et qui s'y engloutissent comme une noble statue enlevée à la Grèce et qui, pendant le transport, tombe à la mer où elle demeurera toujours ignorée.

Octobre 1833.

LE MESSAGE.

J'ai toujours eu le désir de raconter une histoire simple et vraie, au récit de laquelle un jeune homme et sa maîtresse fussent saisis de frayeur et se réfugiassent au cœur l'un de l'autre, comme deux enfants qui se serrent en rencontrant un serpent sur le bord d'un bois.

Au risque de diminuer l'intérêt de ma narration ou de passer pour un fat, je commence par vous annoncer le but de mon récit. J'ai joué un rôle dans ce drame presque vulgaire ; s'il ne vous intéresse pas, ce sera ma faute autant que celle de la vérité historique. Beaucoup de choses véritables sont souverainement ennuyeuses. Aussi est-ce la moitié du talent que de choisir dans le vrai ce qui peut devenir poétique.

En 181., j'allais de Paris à Moulins. L'état de ma bourse m'obligeait à voyager sur l'impériale de la diligence. Les Anglais, vous le savez, regardent les places situées dans cette partie aérienne de la voiture comme les meilleures. Durant les premières lieues de la route, j'ai trouvé mille excellentes raisons pour justifier l'opinion de nos voisins.

Un jeune homme, qui me parut être un peu plus riche que je ne l'étais, monta, par goût, près de moi, sur la banquette. Il accueillit mes arguments par des sourires inoffensifs. Bientôt une certaine conformité d'âge, de pensée, notre mutuel amour pour le grand air, pour les riches aspects des pays que nous découvrions à mesure que la lourde voiture avançait ; puis, je ne sais quelle attraction magnétique, impossible à expliquer, firent naître entre nous cette espèce d'intimité momentanée à laquelle les voyageurs s'abandonnent avec d'autant plus de complaisance, que ce sentiment éphémère paraît devoir cesser promptement et n'engager à rien pour l'avenir.

Nous n'avions pas fait trente lieues, que nous parlions des femmes et de l'amour. Avec toutes les précautions oratoires voulues en semblable occurrence, il fut naturellement question de nos maîtresses. Jeunes tous deux, nous n'en étions encore, l'un et l'autre, qu'à *la femme d'un certain âge*, c'est-à-dire à la femme qui se trouve entre trente-cinq et quarante ans.

Oh ! un poëte qui nous eût écoutés de Montargis à je ne sais plus quel relais, aurait recueilli des expressions bien enflammées, des portraits ravissants et de bien douces confidences ! Nos regards encore rougissants, nos craintes pudiques, nos interjections silencieuses étaient empreints d'une éloquence dont je n'ai plus jamais retrouvé le charme naïf. Sans doute, il faut rester jeune pour comprendre la jeunesse. Ainsi, nous nous comprîmes à merveille sur tous les points essentiels de la passion.

Et d'abord, nous avions commencé à poser en fait et en principe qu'il n'y avait rien de plus sot au monde qu'un acte de naissance ; que bien des femmes de quarante ans étaient plus jeunes que certaines femmes de vingt ans, et qu'en définitive les femmes n'avaient réellement que l'âge qu'elles paraissaient avoir. Ce système ne mettait pas de terme à l'amour, et nous nagions, de bonne foi, dans un océan sans bornes.

Enfin, après avoir fait nos maîtresses jeunes, charmantes, dévouées, comtesses, pleines de goût,

spirituelles, fines ; après leur avoir donné de jolis pieds, une peau satinée et même doucement parfumée, nous nous avouâmes, lui, que *madame une telle* avait trente-huit ans ; et moi, de mon côté, que j'adorais une quadragénaire.

Là-dessus, délivrés l'un et l'autre d'une espèce de crainte vague, nous reprîmes nos confidences de plus belle, en nous trouvant confrères en amour. Puis, ce fut à qui, de nous deux, accuserait le plus de sentiment. L'un avait fait une fois deux cents lieues pour voir sa maîtresse pendant une heure. L'autre avait risqué de passer pour un loup et d'être fusillé dans un parc, afin de se trouver à un rendez-vous nocturne. Enfin toutes nos folies! S'il y a du plaisir à se rappeler les dangers passés, n'y a-t-il pas aussi bien des délices à se souvenir des plaisirs évanouis? c'est jouir deux fois. Les périls, les grands et petits bonheurs, nous nous disions tout, même les plaisanteries. La comtesse de mon ami avait fumé un cigare pour lui plaire ; la mienne me faisait mon chocolat et ne passait pas un jour sans m'écrire ou me voir. La sienne était venue demeurer chez lui pendant trois jours, au risque de se perdre ; la mienne avait fait encore mieux, ou pis si vous voulez.

Du reste, nos maris adoraient nos comtesses; ils vivaient esclaves sous le charme que possèdent toutes les femmes aimantes ; et, plus niais que l'ordonnance ne le porte, ils ne nous faisaient tout juste de péril que ce qu'il en fallait pour augmenter nos plaisirs. Oh ! comme le vent emportait vite nos paroles et nos douces risées!

En arrivant à Pouilly, j'examinai fort attentivement la personne de mon nouvel ami. Certes, je crus facilement qu'il devait être très-sérieusement aimé.

Figurez-vous un jeune homme de taille moyenne, mais très-bien proportionnée, ayant une figure heureuse et pleine d'expression. Ses cheveux étaient noirs et ses yeux bleus ; ses lèvres et ses dents étaient blanches et bien rangées ; une pâleur gracieuse décorait encore ses traits fins ; et un cercle de bistre cernait ses yeux, comme s'il eût été convalescent. Ajoutez à cela qu'il paraissait fort instruit, était spirituel, avait des mains blanches, bien modelées, soignées comme doivent l'être celles d'une jolie femme; et vous n'aurez pas de peine à m'accorder que mon compagnon pouvait faire honneur à une comtesse. Enfin, plus d'une jeune fille l'eût envié pour mari, car il était vicomte et possédait environ douze à quinze mille livres de rentes, *sans compter les espérances*.

A une lieue de Pouilly, la diligence versa. Mon malheureux camarade jugea devoir, pour sa sûreté, s'élancer sur les bords d'un champ fraîchement labouré, au lieu de se cramponner à la banquette comme je le fis et suivre le mouvement de la diligence. Il prit mal son élan ou glissa, je ne sais comment l'accident eut lieu, mais il fut écrasé par la voiture qui tomba sur lui. Nous le transportâmes dans une maison de paysan.

A travers les gémissements que lui arrachaient d'atroces douleurs, il put me léguer un de ces soins à remplir auxquels les derniers vœux d'un mourant donnent un caractère sacré. Au milieu de son agonie, le pauvre enfant se tourmentait, avec toute la candeur dont on est souvent victime à son âge, de la peine que ressentirait sa maîtresse, si elle apprenait brusquement sa mort par un journal. Il me pria d'aller moi-même la lui annoncer. Puis il me fit chercher une clef suspendue à un ruban qu'il portait en sautoir sur la poitrine. Je la trouvai à moitié enfoncée dans les chairs. Le mourant ne proféra pas la moindre plainte lorsque je la retirai, le plus délicatement qu'il me fut possible, de la plaie qu'elle y avait faite. Au moment où il achevait de me donner toutes les instructions nécessaires pour prendre chez lui, à la Charité-sur-Loire, les lettres d'amour que sa maîtresse lui avait écrites, et qu'il me conjura de lui rendre, il perdit la parole au milieu d'une phrase; mais son dernier geste me fit comprendre que la fatale clef serait un gage de ma mission auprès de sa mère.

Affligé de ne pouvoir formuler un seul mot de remerciement, car il ne doutait pas de mon zèle, il me regarda d'un œil suppliant pendant un instant; me dit adieu, en me saluant par un mouvement de cils; puis, il pencha la tête, et mourut. Sa mort fut le seul accident funeste que causa la chute de la voiture.

— Encore y eut-il un peu de sa faute, me disait le conducteur.

A la Charité, j'accomplis le testament verbal de ce pauvre voyageur. Sa mère était absente ; ce fut une sorte de bonheur pour moi. Néanmoins, j'eus à essuyer la douleur d'une vieille servante, qui chancela lorsque je lui racontai la mort de son jeune maître. Elle tomba demi-morte sur une chaise, en voyant cette clef encore empreinte de sang ; mais comme j'étais tout préoccupé d'une plus haute souffrance, celle d'une femme à laquelle le sort arrachait son dernier amour, je laissai la vieille femme de charge poursuivre le cours de ses prosopopées, et j'emportai la précieuse correspondance soigneusement cachetée par mon ami d'un jour.

Le château où demeurait sa maîtresse se trouvait à huit lieues de Moulins, et encore fallait-il pour y arriver, faire quelques lieues dans les terres. Alors, il m'était assez difficile de m'acquitter de mon message. Par un concours de circonstances inutiles à expliquer, je n'avais que l'argent nécessaire pour atteindre Moulins. Cependant, avec l'enthousiasme de la jeunesse, je résolus de faire la route à pied, et

d'aller assez vite pour devancer la renommée des mauvaises nouvelles qui marche si rapidement.

Je m'informai du plus court chemin, et j'allai par les sentiers du Bourbonnais, portant, pour ainsi dire, un mort sur mes épaules. A mesure que je m'avançais vers le château de Montpersan, j'étais de plus en plus effrayé du singulier pèlerinage que j'avais entrepris. Mon imagination inventait mille fantaisies romanesques Je me représentais toutes les situations dans lesquelles je pouvais rencontrer madame la comtesse de V***, ou, pour obéir à la poétique des romans, la *Juliette* tant aimée du jeune voyageur. Je forgeais des réponses spirituelles à des questions que je supposais devoir m'être faites. C'était, à chaque détour du bois, dans chaque chemin creux, une répétition de la scène de Sosie et de sa lanterne à laquelle il rend compte de la bataille. A la honte de mon cœur, je ne pensai d'abord qu'à mon maintien, à mon esprit, à l'habileté que je voulais déployer; mais, lorsque je fus dans le pays, une réflexion sinistre me traversa l'âme comme un coup de foudre qui sillonne et déchire un voile de nuées grises. Quelle terrible nouvelle pour une femme qui, tout occupée en ce moment de son jeune ami, espérait d'heure en heure des joies sans nom, après s'être donné mille peines pour l'amener légalement chez elle!

Enfin il y avait encore une charité cruelle à être le messager de la mort. Aussi hâtais-je le pas en me crottant et m'embourbant dans les chemins du Bourbonnais. J'atteignis bientôt une grande avenue de châtaigniers, au bout de laquelle les masses du château de Montpersan se dessinèrent dans le ciel comme des nuages bruns à contours capricieux.

En arrivant à la porte du château, je la trouvai toute grande ouverte. Cette circonstance imprévue détruisait mes plans et mes suppositions. Néanmoins j'entrai hardiment, et j'eus aussitôt à mes côtés deux chiens qui aboyèrent en vrais chiens de campagne. A ce bruit, une grosse servante accourut, et quand je lui eus dit que je voulais parler à madame la comtesse, elle me montra, par un geste de main, les massifs d'un parc à l'anglaise qui serpentait autour du château, et me répondit :

— Madame est par là...

— Merci! dis-je d'un air ironique. Son *par là* pouvait me faire errer pendant deux heures dans le parc.

Une jolie petite fille, à cheveux bouclés, à ceinture rose, à robe blanche, à pèlerine plissée, arriva sur ces entrefaites, entendit ou saisit la demande et la réponse. A mon aspect, elle disparut en criant d'un petit accent fin :

— Ma mère, voilà un monsieur qui veut vous parler.

Et moi de suivre, à travers les détours des allées, les sauts et les bonds de la pèlerine blanche, qui, semblable à un feu follet, me montrait le chemin que prenait la petite fille.

Il faut tout dire. Au dernier buisson de l'avenue, j'avais rehaussé mon col, brossé mon mauvais chapeau et mon pantalon avec les parements de mon habit, mon habit avec ses manches, et les manches l'une par l'autre; puis je l'avais boutonné soigneusement pour montrer le drap des revers, toujours un peu plus neuf que ne l'est le reste; enfin j'avais fait descendre mon pantalon sur mes bottes, artistement frottées dans l'herbe. Grâce à cette toilette de Gascon, j'espérais ne pas être pris pour l'ambulant de la sous-préfecture; mais quand aujourd'hui je me reporte par la pensée à cette heure de ma jeunesse, je ris parfois de la manière dont j'étais harnaché.

Tout à coup, au moment où je composais mon maintien, au détour d'une verte sinuosité, au milieu de mille fleurs éclairées par un chaud rayon de soleil, j'aperçus Juliette et son mari. La jolie petite fille tenait sa mère par la main, et il était facile de s'apercevoir que la comtesse avait hâté le pas, en entendant la phrase ambiguë de son enfant.

Étonnée à l'aspect d'un inconnu qui la saluait d'un air assez gauche, elle s'arrêta, me fit une mine froidement polie et une adorable moue, qui, pour moi, révélait toutes ses espérances trompées. Je cherchai, mais vainement, quelques-unes de mes belles phrases si laborieusement préparées. Alors, pendant ce moment d'hésitation mutuelle, le mari put arriver en scène. Des myriades de pensées passèrent dans ma cervelle, et, par contenance, je prononçai quelques mots assez insignifiants, demandant si les personnes présentes étaient bien réellement M. le comte et madame la comtesse de... Ces niaiseries me permirent de juger d'un seul coup d'œil, et d'analyser, avec une perspicacité rare à l'âge que j'avais, les deux époux dont j'allais nécessairement troubler la solitude.

Le mari semblait être le type des gentilshommes qui sont actuellement le plus bel ornement des provinces. Il portait de grands souliers à grosses semelles; je les place en première ligne, parce qu'ils me frappèrent plus vivement encore que son habit noir fané, son pantalon usé, sa cravate lâche et son col de chemise recroquevillé. Il y avait dans cet homme un peu du magistrat, beaucoup plus du conseiller de préfecture, toute l'importance d'un maire de canton auquel rien ne résiste, et l'aigreur d'un candidat éligible périodiquement refusé depuis 1816; incroyable mélange de bon sens campagnard et de sottise; point de manières, mais la morgue de la richesse; beaucoup de soumission pour sa femme, mais se croyant le maître, et prêt à se

regimber dans les petites choses, sans avoir nul souci des affaires importantes; du reste, une figure flétrie, très-ridée, hâlée; quelques cheveux gris, longs et plats : voilà l'homme.

Mais la comtesse! ah! quelle vive et brusque opposition ne faisait-elle pas auprès de son mari! C'était une petite femme à taille plate et gracieuse, ayant une tournure ravissante; toute mignonne, délicate. Vous eussiez eu peur de lui briser les os en la touchant. Elle portait une robe de mousseline blanche; elle avait sur la tête un joli bonnet à rubans roses, une ceinture rese, une guimpe remplie si délicieusement par ses épaules et par les plus beaux contours, qu'en les voyant, il naissait au fond du cœur une irrésistible envie de les posséder. Ses yeux étaient vifs, noirs, expressifs, ses mouvements doux, son pied charmant. Un vieil homme à bonnes fortunes ne lui eût pas donné plus de trente années, tant il y avait de jeunesse dans son front et dans les détails les plus fragiles de sa tête. Quant au caractère, elle me parut tenir tout à la fois de la comtesse de Lignolles et de la marquise de B., deux types de femme toujours frais dans la mémoire d'un jeune homme, quand il a lu le roman de Louvet.

Je pénétrai soudain dans tous les secrets de ce ménage, et pris une résolution diplomatique digne d'un vieil ambassadeur. Ce fut peut-être la seule fois de ma vie que j'eus du tact et que je compris en quoi consistait l'adresse des courtisans ou des gens du monde.

Depuis ces jours d'insouciance, j'ai eu trop de batailles à livrer pour distiller les moindres actes de la vie et ne rien faire qu'en accomplissant les cadences de l'étiquette et du bon ton, qui sèchent les émotions les plus généreuses.

— Monsieur le comte, je voudrais vous parler en particulier, dis-je au mari d'un air mystérieux et en faisant quelques pas en arrière.

Il me suivit.

Juliette nous laissa seuls, et s'éloigna négligemment, en femme certaine d'apprendre les secrets de son mari au moment où elle voudra les savoir.

Alors, je racontai brièvement au comte la mort de mon compagnon de voyage. L'effet que cette nouvelle produisit sur lui me prouva qu'il portait une affection assez vive à son jeune collaborateur, et cette découverte me donna la hardiesse de répondre ainsi dans le dialogue qui s'en suivit entre nous deux.

— Ma femme va être au désespoir, s'écria-t-il, et je serai obligé de prendre bien des précautions pour l'instruire de ce malheureux événement!

— Monsieur, en m'adressant d'abord à vous, lui dis-je, j'ai rempli un devoir. Je ne voulais pas m'acquitter de la mission dont un inconnu m'a chargé près de madame la comtesse, sans vous en prévenir; mais il m'a confié une espèce de fidéicommis honorable, un secret, dont je n'ai pas le pouvoir de disposer. D'après la haute idée qu'il m'a donnée de votre caractère, j'ai pensé que vous ne vous opposeriez pas à ce que j'accomplisse ses derniers vœux. Madame la comtesse sera libre de rompre le silence qui m'est imposé.

En entendant son éloge, le gentilhomme balança très-agréablement la tête. Il me répondit par un compliment assez entortillé, et finit en me laissant le champ libre. Nous revînmes sur nos pas.

En ce moment, la cloche annonça le dîner; je fus invité à le partager. En nous retrouvant graves et silencieux, Juliette nous examina furtivement.

Étrangement surprise de voir son mari prendre un prétexte frivole pour nous procurer un tête-à-tête, elle s'arrêta en me lançant un de ces coups d'œil qu'il n'est donné qu'aux femmes de jeter. Il y avait dans son regard toute la curiosité permise à une maîtresse de maison qui reçoit un étranger tombé chez elle, comme des nues; il y avait toutes les interrogations que méritaient ma mise, ma jeunesse et ma physionomie, contrastes singuliers! puis, tout le dédain d'une maîtresse idolâtrée, aux yeux de qui les hommes ne sont rien, hormis un seul; il y avait des craintes involontaires, de la peur, et l'ennui d'avoir un hôte inattendu, quand elle venait, sans doute, de ménager à son amour tous les bonheurs de la solitude.

Je compris cette éloquence muette, et j'y répondis par un triste sourire, sourire plein de pitié, de compassion. Alors je la contemplai pendant un instant dans tout l'éclat de sa beauté, par un jour serein, au milieu d'une étroite allée bordée de fleurs. En voyant cet admirable tableau, je ne pus retenir un soupir.

— Hélas! madame, je viens de faire un bien pénible voyage, entrepris... pour vous seule.

— Monsieur! me dit-elle.

— Oh! repris-je, je viens au nom de celui qui vous nomme Juliette...

Elle pâlit.

— Vous ne le verrez pas aujourd'hui.

— Il est malade? dit-elle à voix basse.

— Oui, lui répondis-je. Mais, de grâce, modérez-vous. Je suis chargé par lui de vous confier quelques secrets qui vous concernent, et croyez que jamais messager ne sera ni plus discret, ni plus dévoué.

— Qu'y a-t-il?...

— S'il ne vous aimait plus!

— Oh! cela est impossible! s'écria-t-elle en laissant échapper un léger sourire qui n'était rien moins que franc.

Tout à coup elle ressentit une sorte de frisson,

me jeta un regard fauve et prompt, rougit et dit :

— Il est vivant !

Grand Dieu ! quel mot terrible ! J'étais trop jeune pour en soutenir l'accent ; je ne répondis pas, et regardai cette malheureuse femme d'un air hébété.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria-t-elle, une réponse !...

— Oui, madame.

— Cela est-il vrai? oh ! dites-moi la vérité, je puis l'entendre ! Dites ! Toute douleur me sera moins poignante que ne l'est mon incertitude !

Je répondis par deux larmes que m'arrachèrent les étranges accents dont ces phrases furent accompagnées.

Elle s'appuya sur un arbre en jetant un faible cri.

— Madame, lui dis-je, voici votre mari.

— Est-ce que j'ai un mari ?

A ces mots, elle s'enfuit et disparut.

— Eh bien ! le dîner refroidit, s'écria le comte. Venez, monsieur.

Là-dessus, je suivis le maître de la maison qui me conduisit dans une salle à manger où je vis un repas servi avec tout le luxe auquel les tables parisiennes nous ont accoutumés. Il y avait cinq couverts : ceux des deux époux, et celui de la petite fille ; *le mien*, qui devait être *le sien* ; le dernier était celui d'un chanoine de Saint-Denis, lequel, les grâces dites, demanda :

— Où donc est ma nièce?

— Oh ! elle va venir, répondit le comte, qui, après nous avoir servi avec empressement le potage, s'en donna une très-ample assiette et l'expédia merveilleusement vite.

— Oh ! mon neveu ! s'écria le chanoine, si votre femme était là, vous seriez plus raisonnable.

— Papa se fera mal ! dit la petite fille d'un air malin.

Un instant après ce singulier épisode gastronomique, et au moment où le comte découpait avec empressement je ne sais quelle pièce de venaison, une femme de chambre entra et dit :

— Monsieur, nous ne trouvons point madame !

A ce mot, je me levai par un mouvement brusque, en redoutant quelque malheur, et ma physionomie exprima si vivement mes craintes, que le vieux chanoine me suivit au jardin. Le mari vint par décence jusque sur le seuil de la porte, et nous cria :

— Restez ! restez ! n'ayez aucune inquiétude !

Mais il ne nous accompagna point.

Le chanoine, la femme de chambre et moi parcourûmes les sentiers et les boulingrins du parc, appelant, écoutant, et d'autant plus inquiets, que j'annonçai la mort du jeune vicomte. En courant, je racontai les circonstances de ce fatal événement, et m'aperçus que la femme de chambre était extrêmement attachée à sa maîtresse ; elle entra bien mieux que le chanoine dans les secrets de ma terreur.

Nous allâmes aux pièces d'eau, nous visitâmes tout sans trouver ni la comtesse, ni le moindre vestige de son passage. Enfin, en revenant le long d'un mur, j'entendis des gémissements sourds et profondément étouffés, qui semblaient sortir d'une espèce de grange. A tout hasard, j'y entrai. Nous y découvrîmes Juliette, qui, par un accès de folie sans doute, s'y était ensevelie au milieu du foin. Elle avait caché sa tête, afin d'assourdir ses horribles cris, obéissant à une sorte d'instinct pudique : c'étaient des sanglots, des pleurs d'enfant, mais plus pénétrants, plus plaintifs ; il n'y avait plus rien dans le monde pour elle. La femme de chambre dégagea sa maîtresse, qui se laissa faire avec la flasque insouciance de l'animal mourant.

Cette fille ne savait rien dire autre chose que : — Allons, madame !... allons...

Le vieux chanoine demandait : — Mais qu'a-t-elle ?... Qu'avez-vous, ma nièce ?

Enfin, aidé par la femme de chambre, je transportai Juliette dans sa chambre ; je recommandai soigneusement de veiller sur elle et de dire à tout le monde que la comtesse avait la migraine. Puis, nous redescendîmes, le chanoine et moi, dans la salle à manger.

Il y avait déjà quelque temps que nous avions quitté le comte. Je ne pensai guère à lui qu'au moment où je me trouvai sous le péristyle. Son indifférence me surprit ; mais mon étonnement augmenta quand je le trouvai philosophiquement assis à table.

Il avait mangé presque tout le dîner, au grand plaisir de sa fille, qui souriait de voir son père en flagrante désobéissance aux ordres de la comtesse.

La singulière insouciance de ce mari me fut expliquée par la légère altercation qui s'éleva soudain entre le chanoine et lui. Le comte était soumis à une diète sévère que les médecins lui avaient imposée pour le guérir d'une maladie grave dont j'ai oublié le nom ; et, poussé par cette gloutonnerie féroce assez familière aux convalescents, l'appétit de la bête l'avait emporté sur toutes les sensibilités de l'homme.

En un moment j'avais vu la nature dans toute sa vérité, sous deux aspects bien différents, qui mettaient le comique au sein même de la plus horrible douleur.

La soirée fut triste. J'étais fatigué. Le chanoine employait toute son intelligence à deviner la cause des pleurs de sa nièce. Le mari digérait silencieusement, après s'être contenté d'une assez vague explication que la comtesse lui fit donner de son malaise par sa femme de chambre, et qui fut, je

crois, empruntée aux indispositions naturelles à la femme. Nous nous couchâmes tous de bonne heure.

En passant devant la chambre de la comtesse pour aller au gîte où me conduisit un valet, je demandai timidement de ses nouvelles. En reconnaissant ma voix, elle me fit entrer, voulut me parler; mais, ne pouvant rien articuler, elle inclina la tête, et je me retirai.

Malgré les émotions cruelles que je venais de partager avec la bonne foi d'un jeune homme, je dormis accablé par la fatigue d'une marche forcée.

A une heure avancée de la nuit, je fus réveillé par les aigres bruissements que produisirent les anneaux de mes rideaux violemment tirés sur leurs tringles de fer. Je vis la comtesse assise sur le pied de mon lit. Son visage recevait toute la lumière d'une lampe posée sur ma table.

— Est-ce bien vrai, monsieur? me dit-elle. Je ne sais comment je puis vivre après l'horrible coup qui vient de me frapper; mais en ce moment j'éprouve du calme. Je veux tout apprendre.

— Quel calme! me dis-je en apercevant l'effrayante pâleur de son teint qui contrastait avec la couleur brune de sa chevelure, en entendant les sons gutturaux de sa voix, en restant stupéfait des ravages dont témoignaient tous ses traits altérés. Elle était étiolée déjà comme une feuille dépouillée des dernières teintes que leur imprime l'automne. Ses yeux rouges et gonflés avaient perdu toutes leurs beautés; ils ne réfléchissaient qu'une amère et profonde douleur : vous eussiez dit un nuage gris, là où naguère petillait le soleil.

Je lui redis simplement, sans trop appuyer sur certaines circonstances trop douloureuses pour elle, l'événement rapide qui l'avait privée de son ami; je lui racontai la première journée de notre voyage, si remplie par les souvenirs de leur amour.

Elle ne pleura point, elle écoutait avec avidité, la tête penchée vers moi, comme un médecin zélé qui épie un mal.

Saisissant un moment où elle me parut avoir entièrement ouvert son cœur aux souffrances et vouloir se plonger dans son malheur avec toute l'ardeur que donne la première fièvre du désespoir, je lui parlai des craintes qui agitèrent le pauvre mourant, et lui dis comment et pourquoi il m'avait chargé de ce fatal message.

Alors ses yeux se séchèrent sous le feu sombre qui s'échappa des plus profondes régions de l'âme. Elle put pâlir encore. Lorsque je lui tendis les lettres que je gardais sous mon oreiller, elle les prit machinalement; puis elle tressaillit violemment, et me dit d'une voix creuse :

— Et moi qui brûlais les siennes! Je n'ai rien de lui! rien! rien!...

Elle se frappa fortement au front.

— Madame, lui dis-je.

Elle me regarda par un mouvement convulsif.

— J'ai coupé sur sa tête, continuai-je, une mèche de cheveux que voici.

Et je lui présentai ce dernier, cet incorruptible lambeau de celui qu'elle aimait.

Ah! si vous aviez reçu comme moi les larmes brûlantes qui tombèrent alors sur mes mains, vous sauriez ce qu'est la reconnaissance, quand elle est si voisine du bienfait!...

Elle me serra les mains, et d'une voix étouffée, avec un regard brillant de fièvre, un regard où son frêle bonheur rayonnait à travers d'horribles souffrances :

— Ah! vous aimez! dit-elle. Soyez toujours heureux! ne perdez pas celle qui vous est chère!

Elle n'acheva pas, et s'enfuit avec son trésor.

Le lendemain, cette scène nocturne, confondue dans mes rêves, me parut être une fiction. Il fallut, pour me convaincre de la douloureuse vérité, que je cherchasse infructueusement les lettres sous mon chevet.

Il serait inutile de vous raconter les événements du lendemain. Je restai plusieurs heures encore avec la Juliette que m'avait tant vantée mon pauvre compagnon de voyage. Les moindres paroles, les gestes, les actions de cette femme me prouvèrent la noblesse d'âme, la délicatesse de sentiment qui en faisaient une de ces chères créatures d'amour et de dévouement, si rares semées sur cette terre.

Le soir, M. de *** me conduisit lui-même jusqu'à Moulins. En y arrivant, il me dit avec une sorte d'embarras.

— Monsieur, si ce n'est pas abuser de vôtre complaisance, et agir bien indiscrètement avec un inconnu auquel nous avons déjà des obligations, voudriez-vous avoir la bonté de remettre, à Paris, puisque vous y allez, chez monsieur de —(j'ai oublié le nom), rue du Sentier, une somme que je lui dois, et qu'il m'a prié de lui faire promptement passer?

— Volontiers, dis-je.

Et, dans l'innocence de mon âme, je pris un rouleau de vingt-cinq louis, dont je me servis pour revenir à Paris, et que je rendis fidèlement au prétendu correspondant de M. de....

A Paris seulement, et en portant cette somme dans la maison indiquée, je compris l'ingénieuse adresse avec laquelle Juliette m'avait obligé. La manière dont cet or me fut prêté, la discrétion gardée sur une pauvreté facile à deviner, révèlent tout le génie d'une femme aimante.

Quelles délices d'avoir pu raconter cette aventure à une femme qui, peureuse, vous a serré, vous a dit : — Oh! cher! ne meurs pas, toi!

LES CÉLIBATAIRES.

Sur les neuf heures du soir, et vers la fin du mois d'octobre, l'abbé Birotteau, surpris par une averse en revenant de la maison où il avait été passer la soirée, traversait, aussi vite que son enbonpoint pouvait le lui permettre, une petite place déserte nommée *le Cloître*, située à Tours, derrière le chevet de la cathédrale Saint-Gatien.

L'abbé Birotteau était un petit homme court, de constitution apoplectique, et qui, âgé d'environ soixante ans, avait déjà subi plusieurs attaques de goutte. Or, entre toutes les petites misères de la vie humaine, celle pour laquelle le bon prêtre avait le plus d'aversion, était le subit arrosement de ses souliers à larges agrafes d'argent et l'immersion de leurs semelles : quelque fortes qu'elles fussent, et malgré les chaussons de flanelle dont il s'empaquetait les pieds en tout temps avec le soin que les ecclésiastiques prennent d'eux-mêmes, il y gagnait toujours un peu d'humidité. Puis, le lendemain, la goutte lui donnait infailliblement quelques preuves de constance.

Néanmoins, le pavé du cloître étant toujours sec, et l'abbé Birotteau ayant gagné trois livres dix sous au whist chez madame de Listomère, cette petite félicité contribuait à lui faire endurer la pluie avec résignation depuis le milieu de la place de l'Archevêché, où elle avait commencé à tomber en abondance. Puis, en ce moment, occupé de caresser sa chimère, un désir déjà vieux de douze ans, un désir de prêtre, désir, qui, formé tous les soirs, paraissait près de s'accomplir, il s'enveloppait trop bien dans l'aumusse d'un canonicat pour sentir les intempéries de l'air.

En effet, pendant la soirée, les personnes habituellement réunies chez madame de Listomère lui avaient presque garanti sa nomination à une place de chanoine, alors vacante au chapitre de Saint-Gatien, en lui prouvant que personne ne la méritait mieux que lui, dont les droits longtemps méconnus étaient incontestables. S'il avait perdu au jeu, s'il avait appris que l'abbé Poirel, son concurrent, passait chanoine, alors, il eût trouvé la pluie bien froide, il eût peut-être maudit son existence; mais il se trouvait dans une de ces rares circonstances de la vie où les sensations de l'âme font tout oublier. S'il hâtait le pas, c'était par un mouvement machinal; aussi la vérité historique oblige-t-elle à dire qu'il ne pensait ni à l'averse, ni à la goutte.

Jadis existait dans le cloître, du côté de la Grande-Rue, plusieurs maisons réunies par une clôture, appartenant à la cathédrale et où logeaient quelques dignitaires du chapitre. Depuis l'aliénation des biens du clergé, la ville a fait du passage qui séparait ces maisons une rue, nommée rue de la *Psalette*, par laquelle on va du cloître dans la Grande-Rue. Ce nom indique suffisamment que là demeurait autrefois le grand chantre, ses écoles et ceux qui vivaient sous sa dépendance. Le côté gauche de cette rue est occupé par une seule maison. Les arcs-boutants de Saint-Gatien en traversent les murs et sont implantés dans son petit jardin étroit, de manière à laisser en doute si l'église fut bâtie

avant ou après cet antique logis. Mais en examinant les arabesques et la forme des fenêtres, le cintre de la porte, et l'extérieur de cette maison brunie par le temps, il est facile de voir qu'elle fit toujours partie du monument magnifique avec lequel elle est mariée. Un antiquaire, s'il y en avait à Tours, une des villes les moins littéraires de France, pourrait même reconnaître, à l'entrée du passage dans le cloître, quelques vestiges de l'arcade qui formait jadis le portail de ces habitations ecclésiastiques et qui devait s'harmonier avec le caractère général de l'édifice.

Située au nord de Saint-Gatien, cette maison se trouve continuellement dans les ombres projetées par la grande cathédrale, sur laquelle le temps a jeté son manteau noir, imprimé ses rides, semé son froid humide, ses mousses et ses hautes herbes. Aussi cette habitation est-elle toujours enveloppée dans un profond silence, interrompu seulement par le bruit des cloches, par le chant des offices qui franchit les murs de l'église, ou par les cris des choucas nichés dans le sommet des clochers.

Cet endroit est un désert de pierres, une solitude pleine de physionomie, et qui ne peut être habitée que par des êtres arrivés à une nullité complète ou doués d'une force d'âme prodigieuse. Or, la maison dont il s'agit avait toujours été occupée par des abbés et appartenait à une vieille fille nommée mademoiselle Gamard. Quoique ce bien eût été acquis nationalement, pendant la terreur, par le père de mademoiselle Gamard, comme depuis vingt ans cette vieille fille y logeait des prêtres, personne ne s'avisait de trouver mauvais qu'une dévote conservât, sous la restauration, un bien national; soit que les gens religieux lui supposassent l'intention de le léguer au chapitre, soit que les gens du monde crussent que la destination n'en avait jamais été changée.

C'était vers cette maison, où il demeurait depuis deux ans, que se dirigeait l'abbé Birotteau. Son appartement avait été, comme l'était alors le canonicat, l'objet de son envie et son *hoc erat in votis* pendant une douzaine d'années. Être le pensionnaire de mademoiselle Gamard, devenir chanoine, furent les deux grandes affaires de sa vie; et peut-être résument-elles exactement l'ambition d'un prêtre, qui, se considérant comme en voyage vers l'éternité, ne peut souhaiter en ce monde qu'un bon gîte, une bonne table, des vêtements propres, des souliers à agrafes d'argent pour satisfaire les besoins de la bête, et un canonicat pour calmer les impatiences de l'amour-propre. Mais la convoitise de l'appartement alors habité par M. Birotteau, ce sentiment si minime aux yeux des gens du monde, avait été pour lui toute une passion, passion pleine d'obstacles, et, comme toutes les passions, féconde en espérances, en plaisirs et en remords.

La distribution intérieure et la contenance de sa maison n'avaient pas permis à mademoiselle Gamard d'avoir plus de deux pensionnaires. Or, environ douze ans avant le jour où M. Birotteau devint son pensionnaire, elle s'était chargée d'entretenir en joie et en santé M. l'abbé Troubert et M. l'abbé Chapeloud. M. l'abbé Troubert vivait. L'abbé Chapeloud était mort, et Birotteau lui avait immédiatement succédé.

Feu l'abbé Chapeloud, chanoine de Saint-Gatien, avait été l'ami intime de l'abbé Birotteau. Or, toutes les fois que celui-ci était entré chez le chanoine, il en avait admiré constamment l'appartement, les meubles et la bibliothèque.

De cette admiration naquit un jour l'envie d'être possesseur de toutes ces belles choses. Il lui avait été impossible d'étouffer ce désir, qui souvent le fit horriblement souffrir quand il venait à penser que la mort de son meilleur ami pouvait seule satisfaire cette cupidité cachée, mais toujours croissante.

L'abbé Chapeloud, ainsi que son ami Birotteau, n'était pas riche. Tous deux fils de paysans, ils ne possédaient rien autre chose que les faibles émoluments accordés aux prêtres. Ils avaient épuisé leurs minces économies à passer les temps malheureux de la révolution. Quand Napoléon rétablit le culte catholique, l'abbé Chapeloud fut nommé chanoine de Saint-Gatien, et Birotteau devint vicaire de la cathédrale. Alors Chapeloud se mit en pension chez mademoiselle Gamard.

Lorsque Birotteau vint visiter le chanoine dans sa nouvelle demeure, il trouva l'appartement parfaitement bien distribué; mais il n'y vit rien autre chose. Le début de sa concupiscence mobilière fut semblable à celui d'une passion vraie qui, chez un jeune homme, commence par une froide admiration pour la femme que plus tard il aimera toujours.

Cet appartement, desservi par un escalier en pierre, se trouvait dans un corps-de-logis à l'exposition du midi.

L'abbé Troubert occupait le rez-de-chaussée, et mademoiselle Gamard le premier étage du principal bâtiment situé sur la rue.

Lorsque M. Chapeloud entra dans son logement, les pièces en étaient toutes nues, les plafonds noircis par la fumée, les chambranles des cheminées en pierre mal sculptée. Pour tout mobilier, le pauvre chanoine y mit d'abord un lit, une table, quelques chaises, et le peu de livres qu'il possédait. L'appartement ressemblait à une belle femme en haillons. Mais, deux ou trois ans après, une vieille dame dont il dirigeait la conscience lui laissa deux mille

francs par testament. Il employa cette somme à l'emplète d'une bibliothèque en chêne, provenant de la démolition d'un château dépecé par la bande noire. Cette bibliothèque était un très-beau morceau, remarquable par des sculptures et par un travail dignes de l'admiration des connaisseurs et des artistes. L'abbé Chapeloud en fit l'acquisition, séduit moins par le bon marché, que par la parfaite concordance qui existait entre les dimensions de ce meuble et celles de la galerie. Alors les économies qu'il avait faites sur ses traitements lui permirent de restaurer entièrement la galerie, jusque-là pauvre et délaissée.

Le parquet en fut soigneusement frotté, le plafond blanchi, les boiseries peintes de manière à figurer les couleurs naturelles, les belles teintes et les nœuds du chêne. Une cheminée en marbre et toute neuve remplaça l'ancienne. Puis le chanoine eut assez de goût pour chercher et trouver de vieux fauteuils en bois de noyer sculpté, une longue table en ébène et des meubles de Boulle par lesquels il acheva de donner à sa galerie une physionomie pleine de caractère, séduisante par sa noble et sévère harmonie. Dans l'espace de deux ans, les libéralités de plusieurs personnes dévotes, et quelques legs de ses pieuses pénitentes remplirent de livres les rayons vides de la bibliothèque. Enfin, un de ses oncles, ancien oratorien, lui donna en mourant une collection complète in-folio des Pères de l'Église et plusieurs autres grands ouvrages précieux pour un ecclésiastique.

Alors, l'abbé Birotteau, surpris de plus en plus par les transformations successives de cette galerie jadis nue, arriva par degrés à une involontaire convoitise. Il souhaita posséder ce cabinet, si bien en rapport avec la gravité des mœurs ecclésiastiques, et sa passion s'accrut de jour en jour. Restant des journées entières à travailler dans cet asile, il put en apprécier le silence et la paix après en avoir primitivement admiré l'heureuse distribution.

Puis, les années suivantes, l'abbé Chapeloud fit dans la cellule un oratoire que ses dévotes amies se plurent à embellir. Plus tard encore, une dame lui offrit, pour sa chambre, un meuble en tapisserie, qu'elle avait fait elle-même pendant longtemps sous les yeux de l'abbé, sans qu'il se doutât de cette destination. Alors, il en fut de la chambre à coucher comme de la galerie. Enfin, trois ans avant sa mort, l'abbé Chapeloud avait complété le confortable de son appartement en décorant le salon, dont le meuble, quoique simplement garni de velours d'Utrecht rouge, avait ébloui les yeux de Birotteau.

Depuis le jour où l'humble ami du chanoine vit les rideaux de lampas rouge, les meubles d'acajou, le tapis d'Aubusson qui ornèrent cette vaste pièce peinte à neuf, l'appartement de Chapeloud devint pour lui l'objet d'une monomanie secrète. Y demeurer, se coucher dans le lit à grands rideaux de soie où couchait le chanoine, et trouver toutes ses aises autour de lui, comme les trouvait Chapeloud, fut pour Birotteau le bonheur complet : il ne voyait rien au-delà. Tout ce que les choses du monde font naître d'envie et d'ambition dans le cœur des hommes, se concentra chez l'abbé Birotteau dans le sentiment secret et profond avec lequel il désirait un intérieur semblable à celui que s'était créé l'abbé Chapeloud. Quand son ami tombait malade, il venait certes chez lui conduit par une sincère affection; mais, en apprenant l'indisposition du chanoine, ou en lui tenant compagnie, il s'élevait malgré lui, dans le fond de son âme, mille pensées dont la formule la plus simple était toujours :

— Si Chapeloud mourait, je pourrais avoir son logement.

Cependant, comme Birotteau avait le cœur excellent, des idées étroites et une intelligence bornée, il n'allait pas jusqu'à concevoir les moyens de se faire léguer la bibliothèque et les meubles de son ami.

L'abbe Chapeloud, homme franc, aimable et indulgent, devina la passion de son ami Birotteau, ce qui n'était pas difficile, et il la lui pardonna, ce qui doit être moins facile à un prêtre. Mais aussi le vicaire, dont l'amitié resta toujours la même, ne cessa-t-il pas de se promener avec lui tous les jours dans la même allée du mail de Tours, sans lui faire tort un seul moment du temps consacré depuis vingt années à cette promenade. Birotteau, considérant ses vœux involontaires comme des fautes, eût été capable, par contrition, du plus grand dévouement pour l'abbé Chapeloud. Anisi celui-ci paya-t-il sa dette envers une fraternité si naïvement sincère, en disant quelques jours avant sa mort à son ami, qui lui lisait la Quotidienne :

— Pour cette fois, tu auras l'appartement! Je sens que tout est fini pour moi.

En effet, par son testament, l'abbé Chapeloud légua sa bibliothèque et son mobilier à Birotteau. La possession de ces choses, si vivement désirées, et la perspective d'être pris en pension par mademoiselle Gamard, adoucirent beaucoup la douleur que lui causa la perte de son ami le chanoine. Il ne l'aurait peut-être pas ressuscité, mais il le pleura. Pendant quelques jours, il fut comme Gargantua, qui, sa femme étant morte en accouchant de Pantagruel, ne savait s'il devait se réjouir de la naissance de son fils, ou se chagriner d'avoir enterré sa bonne Badbec, et qui se trompait en se réjouissant de la mort de sa femme, et déplorant la naissance de Pantagruel.

L'abbé Birotteau passa les premiers jours de son

deuil à vérifier les ouvrages de *sa* bibliothèque, à se servir de *ses* meubles, à les examiner, en disant d'un ton qui, malheureusement, n'a pu être noté :

— Pauvre Chapeloud !

Enfin sa joie et sa douleur l'occupaient tant, qu'il ne ressentit aucune peine de voir donner à un autre la place de chanoine, dans laquelle feu Chapeloud espérait avoir Birotteau pour successeur. Mademoiselle Gamard ayant pris avec plaisir le vicaire en pension, il participa dès lors à toutes les félicités de la vie matérielle que lui vantait le défunt chanoine. Incalculables avantages! A entendre feu M. l'abbé Chapeloud, aucun de tous les prêtres qui habitaient la ville de Tours ne pouvait être, sans en excepter l'archevêque, l'objet de soins aussi délicats, aussi minutieux que ceux prodigués par mademoiselle Gamard à ses deux pensionnaires.

Les premiers mots que disait le chanoine à son ami, en se promenant sur le mail, avaient presque toujours trait au succulent dîner qu'il venait de faire, et il était bien rare que, pendant les sept promenades de la semaine, il ne lui arrivât pas de dire au moins quatorze fois :

— Cette excellente fille a, certes, pour vocation le service ecclésiastique.

— Pensez donc, disait l'abbé Chapeloud à Birotteau, que, pendant douze années consécutives, linge blanc, aubes, surplis, rabats, rien ne m'a jamais manqué. Je trouve toujours chaque chose en place, en nombre suffisant, et sentant l'iris. Mes meubles sont frottés, et toujours si bien essuyés, que, depuis longtemps je ne connais plus la poussière. En avez-vous vu un seul grain chez moi ? Jamais! Puis, le bois de chauffage est bien choisi ; les moindres choses sont excellentes ; bref, il semble que mademoiselle Gamard ait sans cesse un œil dans ma chambre. Je ne me souviens pas d'avoir sonné deux fois en dix ans, pour demander quoi que ce soit. Voilà vivre ! N'avoir rien à chercher, pas même ses pantoufles ! Trouver toujours bon feu, bonne table ! Enfin, mon soufflet m'impatientait, il avait le larynx embarrassé. Je ne m'en suis pas plaint deux fois. Brst, le lendemain, elle m'a donné un très-joli soufflet, et cette paire de badines avec lesquelles vous me voyez tisonner.

Birotteau, pour toute réponse, disait : — Sentant l'iris !...

Ce *sentant l'iris* le frappait toujours. Mais les paroles du chanoine accusaient un bonheur qui paraissait fantastique au pauvre vicaire, à qui ses rabats et ses aubes faisaient tourner la tête, et qui, n'ayant aucun ordre, oubliait assez fréquemment de commander son dîner. Aussi, soit en quêtant, soit en disant la messe, quand il apercevait mademoiselle Gamard à Saint-Gatien, ne manquait-il jamais de lui jeter un regard doux et bienveillant, comme sainte Thérèse pouvait en jeter au ciel.

Enfin, le bien-être que désire toute créature, et qu'il avait si souvent rêvé, lui était échu ! Cependant, comme il est difficile à tout le monde, même à un prêtre de vivre sans un dada, depuis dix-huit mois, l'abbé Birotteau avait remplacé ses deux passions satisfaites par le souhait d'un canonicat. Le titre de chanoine était devenu pour lui ce que doit être la pairie pour un ministre plébéien. Aussi la probabilité de sa nomination, les espérances qu'on venait de lui donner chez madame de Listomère, lui tournaient-elles si bien la tête, qu'il ne se rappela d'y avoir oublié son parapluie qu'en arrivant à la porte de sa maison. Peut-être même, sans la pluie qui tombait alors à torrents, ne s'en serait-il pas souvenu, tant il était absorbé par le plaisir avec lequel il rabâchait en lui-même tout ce que lui avaient dit, au sujet de sa promotion, les personnes de la société de madame de Listomère, vieille dame chez laquelle il allait passer la soirée du mercredi.

Le vicaire sonna vivement comme pour dire à la servante de ne pas le faire attendre. Puis il se serra dans le coin de la porte, afin de se laisser arroser le moins possible ; mais l'eau qui tombait du toit coula précisément sur le bout de ses souliers, et le vent poussa par moments sur lui certaines bouffées de pluie semblables à des douches. Alors, après avoir calculé le temps nécessaire pour sortir de la cuisine et venir tirer le cordon placé sous la porte, il resonna encore de manière à produire un carillon très-significatif.

— Ils ne peuvent pas être tous sortis ! se dit-il en n'entendant aucun mouvement dans l'intérieur.

Et pour la troisième fois il recommença sa sonnerie, qui retentit si aigrement dans la maison et fut si bien répétée par tous les échos de la cathédrale, qu'à ce factieux tapage, il était impossible de ne pas se réveiller.

Aussi, quelques instants après, n'entendit-il pas sans un certain plaisir mêlé d'humeur, les sabots de la servante qui claquaient sur le petit pavé caillouteux dont la maison était bordée. Néanmoins le malaise du podagre ne finit pas aussitôt. Au lieu de tirer le cordon, Marianne fut obligée d'ouvrir la serrure de la porte avec la grosse clef et de défaire les verrous.

— Comment me laissez-vous sonner trois fois par un temps pareil ? dit-il à Marianne.

— Mais, monsieur, vous voyez bien que la porte était fermée. Tout le monde est couché depuis longtemps, les trois quarts de dix heures sont sonnés. Mademoiselle aura cru que vous n'étiez pas sorti.

— Mais vous m'avez bien vu partir, vous ! D'ail-

leurs mademoiselle sait bien que je vais chez madame de Listomère tous les mercredis.

— Ma foi ! monsieur, j'ai fait ce que mademoiselle m'a commandé de faire, répondit Marianne en fermant la porte.

Ces paroles portèrent à l'abbé Birotteau un coup qui lui fut d'autant plus sensible que sa rêverie l'avait rendu plus complétement heureux. Il se tut, suivit Marianne à la cuisine pour prendre son bougeoir, qu'il supposait y avoir été mis. Mais, au lieu d'entrer dans la cuisine, Marianne mena l'abbé chez lui, où le vicaire aperçut son bougeoir sur une table qui se trouvait à la porte du salon rouge, dans une espèce d'antichambre formée par le palier de l'escalier auquel le défunt chanoine avait adapté une grande clôture vitrée. Muet de surprise, il entra promptement dans sa chambre, et, n'y voyant pas briller le feu de la cheminée, il appela Marianne, qui n'avait pas encore eu le temps de descendre :

— Vous ne m'avez donc pas allumé de feu ? dit-il.

— Pardon, monsieur l'abbé, répondit-elle. Il se sera éteint.

M. Birotteau regarda de nouveau le foyer, et s'assura que le feu était resté couvert depuis le matin.

— J'ai besoin de me sécher les pieds, reprit-il, faites-moi du feu.

Marianne obéit avec la promptitude d'une personne qui avait envie de dormir. Tout en cherchant lui-même ses pantoufles qu'il ne trouvait pas au milieu de son tapis de lit, comme elles y étaient jadis, l'abbé fit sur la manière dont Marianne était habillée certaines observations par lesquelles il lui fut démontré qu'elle ne sortait pas de son lit, comme elle le lui avait dit. Alors, il se souvint que, depuis environ quinze jours, il était sevré de tous ces petits soins qui, pendant dix-huit mois, lui avaient rendu la vie si douce à porter. Or, comme la nature des esprits étroits les porte à deviner les minuties, il se livra soudain à de très-grandes réflexions sur ces quatre événements, imperceptibles pour tout autre, mais qui, pour lui, constituaient quatre catastrophes. Il s'agissait évidemment de la perte entière de son bonheur, dans l'oubli des pantoufles, dans le mensonge de Marianne à l'endroit du feu, dans le transport insolite de son bougeoir sur la table de l'antichambre, et dans la station forcée qu'on lui avait ménagée, par la pluie, sur le seuil de la porte.

Quand la flamme eut brillé dans le foyer, quand sa lampe de nuit fut allumée, et que Marianne l'eut quitté sans lui demander, comme elle le faisait jadis :

— Monsieur a-t-il encore besoin de quelque chose ? L'abbé Birotteau se laissa doucement aller dans la belle et ample bergère de son défunt ami ; mais le mouvement par lequel il y tomba eut quelque chose de triste. Le bonhomme semblait accablé sous le pressentiment d'un affreux malheur. Il tourna successsivement ses yeux sur le beau cartel, sur la commode, sur les siéges, les rideaux, les tapis, le lit en tombeau, le bénitier, le crucifix, sur une Vierge du Valentin, sur un Christ de Lebrun, enfin sur tous les accessoires de cette chambre ; et l'expression de sa physionomie trahissait les douleurs du plus tendre adieu qu'un amant ait jamais fait à sa maîtresse, ou un vieillard aux arbres qu'il a plantés.

En effet, il venait de reconnaître, un peu tard à la vérité, les signes d'une persécution sourde exercée sur lui depuis environ trois mois par mademoiselle Gamard, dont les mauvaises intentions eussent sans doute été beaucoup plus tôt devinées par un homme d'esprit. Les vieilles filles n'ont-elles pas toutes un certain talent pour accentuer les actions et les mots que la haine leur suggère ? Elles égratignent à la manière des chats. Puis, non-seulement elles blessent, mais elles éprouvent du plaisir à blesser, et à faire voir à leur victime qu'elles l'ont blessée. Un homme du monde ne se serait pas laissé griffer deux fois ; mais le bon Birotteau avait besoin de plusieurs coups de patte dans la figure, avant de croire à une intention méchante.

Aussitôt, avec cette sagacité questionneuse que contractent les prêtres habitués à diriger la conscience des vieilles femmes et à creuser des riens au fond du confessionnal, l'abbé Birotteau se mit à établir, comme s'il s'agissait d'une controverse religieuse, la proposition suivante :

— En admettant que mademoiselle Gamard n'ait plus songé à la soirée de madame de Listomère ; que Marianne ait oublié de faire mon feu ; que l'on m'ait cru rentré ; attendu que j'ai descendu ce matin, et *moi-même!* MON BOUGEOIR !!! il est impossible que mademoiselle Gamard, en le voyant dans son salon, ait pu me supposer couché.

Ergo, mademoiselle Gamard a voulu me laisser à la porte par la pluie ; et, en faisant remonter mon bougeoir chez moi, elle a eu l'intention de me faire connaître...

— Quoi ? dit-il tout haut, emporté par la gravité des circonstances.

Il se leva pour quitter ses habits mouillés, prendre sa robe de chambre et se coiffer de nuit. Puis, il alla de son lit à la cheminée, en gesticulant et lançant sur des tons différents les phrases suivantes, qui toutes furent terminées d'une voix de fausset, comme pour remplacer des points d'interjection.

— Que diable lui ai-je fait ?... Pourquoi m'en veut-elle ? Marianne n'a pas dû oublier mon feu ! C'est elle qui lui aura dit de ne pas l'allumer ! Il faudrait être un enfant pour ne pas s'apercevoir, au ton et aux

manières qu'elle prend avec moi, que j'ai eu le malheur de lui déplaire. Jamais il n'est arrivé rien de pareil à Chapeloud ! Il me sera impossible de vivre au milieu des tourments que... A mon âge...

Il se coucha dans l'espoir d'éclaircir le lendemain matin la cause de la haine qui détruisait à jamais ce bonheur dont il avait joui pendant une douzaine de mois, après l'avoir si longtemps désiré. Hélas ! les secrets motifs du sentiment que mademoiselle Gamard lui portait devaient lui être éternellement inconnus, non qu'ils fussent difficiles à deviner, mais parce que le pauvre homme manquait de cette bonne foi avec laquelle les grandes âmes et les fripons savent réagir sur eux-mêmes et se juger. Un homme de génie ou un intrigant seuls, se disent : — J'ai eu tort ! parce que l'intérêt et le talent sont les seuls conseillers consciencieux et lucides. Or, l'abbé Birotteau, dont la bonté allait jusqu'à la bêtise, dont l'instruction n'était en quelque sorte que plaquée à force de travail, qui n'avait aucune expérience du monde ni de ses mœurs, et qui vivait entre la messe et le confessionnal, grandement occupé de décider les cas de conscience les plus légers, en sa qualité de confesseur des pensionnats de la ville, l'abbé Birotteau pouvait être considéré comme un grand enfant, auquel la majeure partie des idées sociales était complétement étrangère. Seulement, l'égoïsme naturel à toutes les créatures humaines, renforcé par l'égoïsme particulier au prêtre, et par celui de la vie étroite que l'on mène en province, s'était insensiblement développé chez lui, sans qu'il s'en doutât.

Si quelqu'un eût pu trouver assez d'intérêt à fouiller l'âme du vicaire, pour lui démontrer que, dans les infiniment petits détails de son existence, et dans les devoirs extrêmement minimes de sa vie privée, il manquait essentiellement de ce dévouement dont il croyait faire profession, il se serait puni lui-même, et se serait mortifié de bonne foi.

Mais ceux que nous offensons, même à notre insu, nous tiennent peu compte de notre innocence et savent se venger. Donc Birotteau, quelque faible qu'il était, dut être soumis aux effets de cette grande justice distributive, qui va toujours chargeant le monde d'exécuter ses arrêts, nommés par les niais *les malheurs de la vie*.

Il y eut cette différence entre feu l'abbé Chapeloud et le vicaire, que l'un était un égoïste adroit et spirituel, et l'autre un franc et maladroit égoïste.

En effet, lorsque l'abbé Chapeloud vint se mettre en pension chez mademoiselle Gamard, il sut parfaitement juger le caractère de son hôtesse. Le confessionnal lui ayant appris à connaître tout ce que le malheur de se trouver en dehors de la société met d'amertume au cœur d'une vieille fille, il avait calculé sagement sa conduite chez mademoiselle Gamard. Elle avait à cette époque trente-huit ans, et gardait encore quelques prétentions, qui, chez ces discrètes personnes, se changent plus tard en réserve et en haute estime d'elles-mêmes. Le chanoine comprit que, pour bien vivre avec son hôtesse, il ne devait lui accorder d'attentions et de soins que ce qu'il pouvait lui en conserver toujours. Il ne laissa s'établir entre elle et lui que les points de contact strictement ordonnés par la politesse, et ceux qui existent nécessairement entre des personnes vivant sous le même toit. Ainsi, quoique l'abbé Troubert et lui fissent régulièrement trois repas par jour, il s'était abstenu de paraître au déjeuner, en habituant mademoiselle Gamard à le lui envoyer dans son lit. Puis, il avait évité les ennuis du souper en prenant tous les soirs du thé dans les maisons où il allait passer ses soirées. Alors il voyait rarement son hôtesse à un autre moment de la journée que celui du dîner; mais il venait toujours quelques instants avant l'heure sacramentelle.

Or, durant cette espèce de visite polie, il lui avait fait, pendant les douze années qu'il passa sous son toit, les mêmes questions, en obtenant d'elle les mêmes réponses. Leur conversation roulait sur la manière dont mademoiselle Gamard avait dormi durant la nuit, dont elle avait déjeuné; puis, sur l'air de son visage, sur l'hygiène nécessaire à sa personne, sur le temps qu'il faisait, ou la durée des offices, les incidents de la messe, enfin sur la santé de tel ou tel prêtre. Puis, pendant le dîner, il procédait toujours par des flatteries indirectes, allant sans cesse de la qualité d'un poisson, du bon goût des assaisonnements ou des qualités d'une sauce, aux qualités de mademoiselle Gamard, et à ses vertus de maîtresse de maison; sûr de caresser toutes les vanités de la vieille fille en vantant l'art avec lequel étaient faits les cornichons, les confitures, les conserves, les pâtés, et autres inventions gastronomiques.

Enfin, jamais le rusé chanoine n'était sorti du salon jaune de son hôtesse, sans dire que dans aucune maison de Tours on ne prenait du café aussi bon que celui qu'il venait d'y déguster.

Grâce à cette parfaite entente du caractère de mademoiselle Gamard, et à cette science d'existence professée pendant douze années par le chanoine, il n'y eut jamais entre eux matière à discuter le moindre point de discipline intérieure. L'abbé Chapeloud, ayant tout d'abord reconnu les angles, les aspérités, le rêche de cette vieille fille, avait réglé l'action des tangentes nécessaires entre leurs personnes, de manière à obtenir d'elle toutes les concessions dont il avait besoin pour le bonheur et la tranquillité de sa vie. Aussi, mademoiselle Gamard disait-elle que l'abbé Chapeloud était un homme très-aimable, extrêmement facile à vivre, et de beaucoup d'esprit.

Quant à l'abbé Troubert, la dévote n'en disait absolument rien. Il était complétement entré dans le mouvement de sa vie comme un satellite dans l'orbite de sa planète. Troubert était devenu pour elle une sorte de créature intermédiaire entre les individus de l'espèce humaine et ceux de l'espèce canine; il se trouvait classé dans son cœur immédiatement avant la place destinée aux amis et celle occupée par un gros carlin poussif qu'elle aimait tendrement. Elle le gouvernait entièrement, et la promiscuité de leurs intérêts était si grande, que bien des personnes, parmi celles dont mademoiselle Gamard faisait sa société, pensaient que l'abbé Troubert avait des vues sur la fortune de la vieille fille, se l'attachait insensiblement par une continuelle patience, et la dirigeait d'autant mieux qu'il paraissait lui obéir, sans laisser apercevoir en lui le moindre désir de la gouverner.

Lorsque l'abbé Chapeloud mourut, la vieille fille, voulant un pensionnaire de mœurs douces, avait pensé naturellement au vicaire. Le testament du chanoine n'étant pas connu, elle avait médité d'en donner le logement à son bon abbé Troubert, qu'elle trouvait fort mal au rez-de-chaussée. Mais quand M. Birotteau vint stipuler avec elle les conventions chirographaires de sa pension, elle le vit si fort épris de cet appartement pour lequel il avait nourri si longtemps des désirs dont il pouvait dès-lors avouer la violence, qu'elle n'osa seulement pas lui parler de l'abbé Troubert, et fit céder l'affection aux exigences de son intérêt. Pour consoler le bien-aimé chanoine, elle remplaça les larges briques blanches de Château-Regnaud, dont son appartement était carrelé, par un parquet en point de Hongrie, et reconstruisit sa cheminée qui fumait.

L'abbé Birotteau avait vu pendant douze ans son ami Chapeloud, sans avoir jamais eu la pensée de chercher d'où procédait son extrême circonspection dans ses rapports avec mademoiselle Gamard. En venant demeurer chez elle, il était à peu près dans la situation d'un amant sur le point d'être heureux. Il avait les yeux si éblouis de son bonheur que, quand il n'eût pas été déjà naturellement aveugle d'intelligence, il lui eût été impossible de juger mademoiselle Gamard, et de réfléchir sur la mesure qu'il devait mettre dans ses rapports journaliers avec elle.

Mademoiselle Gamard, vue de loin, et à travers le prisme des félicités matérielles qu'il avait rêvé de goûter près d'elle, lui semblait une créature parfaite, une chrétienne accomplie, une personne essentiellement charitable, le type de la femme de l'Évangile, la femme sage, décorée de ces vertus humbles et modestes qui répandent sur la vie un céleste parfum. Aussi, avec tout l'enthousiasme d'un homme qui parvient à un but longtemps souhaité, avec la candeur d'un enfant, et la niaise étourderie d'un vieillard sans expérience des choses du monde, entra-t-il dans la vie de mademoiselle Gamard, comme une mouche se prend dans la toile d'une araignée. Ainsi, le premier jour où il vint dîner et coucher chez la vieille fille, il fut retenu dans son salon par le désir de faire connaissance avec elle, aussi bien que par cet inexplicable embarras qui gêne souvent les gens timides, et leur fait craindre d'être impolis en interrompant une conversation pour sortir. Il y resta donc pendant toute la soirée.

Une autre vieille fille, amie de Birotteau, nommée mademoiselle Salomon de Villenoix, étant venue le soir, mademoiselle Gamard eut la joie d'organiser chez elle une partie de boston, et le vicaire trouva, en se couchant, qu'il avait passé une soirée très-agréable.

Ne connaissant encore que fort légèrement mademoiselle Gamard et l'abbé Troubert, il n'aperçut que la superficie de leurs caractères. Peu de personnes montrent tout d'abord leurs défauts à nu; généralement, chacun tâche de se donner une écorce attrayante. L'abbé Birotteau conçut donc le charmant projet de consacrer ses soirées à mademoiselle Gamard, au lieu d'aller les passer au dehors.

Or, l'hôtesse avait, depuis quelques années, enfanté un désir qui se reproduisait plus fort de jour en jour. Ce désir, que forment les vieillards et même les jolies femmes, était devenu chez elle une passion semblable à celle de Birotteau pour l'appartement de son ami Chapeloud, et tenait au cœur de la vieille fille par les sentiments d'orgueil et d'égoïsme, d'envie et de vanité qui préexistent chez les gens du monde. En effet, il suffit d'étendre un peu le cercle étroit au fond duquel vont agir ces personnages, pour trouver la raison coefficiente des événements qui arrivent dans les sphères les plus élevées de la société.

Mademoiselle Gamard passait alternativement ses soirées dans six ou huit maisons différentes. Soit que, regrettant d'être obligée d'aller chercher le monde, elle se crut en droit, à son âge, d'en exiger quelque retour; soit que son amour-propre eût été froissé de ne point avoir de société à elle; soit enfin que sa vanité désirât les compliments et les avantages dont elle voyait jouir ses amies; toute son ambition était de rendre son salon le point d'une réunion vers laquelle chaque soir un certain nombre de personnes se dirigeassent *avec plaisir!*

Or, quand Birotteau et son amie mademoiselle Salomon eurent passé quelques soirées chez elle, en compagnie du fidèle et patient abbé Troubert, un soir, en sortant de Saint-Gatien, elle dit aux bonnes amies dont elle se considérait comme l'esclave jusqu'alors, que les personnes qui voulaient la voir, pouvaient bien venir une fois par semaine chez elle;

et qu'étant déjà réunis en nombre suffisant pour faire une partie de boston, elle ne pouvait pas laisser seul M. l'abbé Birotteau, son nouveau pensionnaire; que mademoiselle Salomon n'avait pas encore manqué une seule soirée de la semaine, et qu'elle se devait à ses amis, et que.... etc., etc....

Ses paroles furent d'autant plus humblement altières et abondamment doucereuses, que mademoiselle Salomon de Villenoix appartenait à la société la plus aristocratique de Tours. Mademoiselle Gamard triomphait donc de l'avoir dans son salon, quoique mademoiselle Salomon y vînt uniquement par amitié pour le vicaire.

Mademoiselle Gamard se vit donc, grâce à l'abbé Birotteau, sur le point de faire réussir son grand dessein de former un cercle qui pût devenir aussi nombreux, aussi agréable que l'étaient ceux de madame de Listomère, de mademoiselle Merlin de la Blottière, et autres dévotes en possession de recevoir la société pieuse de Tours.

Mais l'abbé Birotteau fit avorter l'espoir de mademoiselle Gamard.

Or, si tous ceux qui dans leur vie sont parvenus à jouir d'un bonheur souhaité longtemps, ont compris la joie que put avoir le vicaire en se couchant dans le lit de Chapeloud, ils devront aussi prendre une légère idée du chagrin que mademoiselle Gamard ressentit au renversement de son plan favori.

Après avoir pendant six mois accepté son bonheur assez patiemment, Birotteau déserta le logis, entraînant avec lui mademoiselle Salomon. Or, malgré des efforts inouïs, l'ambitieuse Gamard avait à peine recruté cinq à six personnes: il en fallait au moins quatre pour constituer un boston; elle fut forcée de faire amende honorable et de retourner chez ses anciennes amies. Les vieilles filles se trouvent en trop mauvaise compagnie avec elles-mêmes pour ne pas rechercher les agréments équivoques de la société.

La cause de la désertion est facile à concevoir. Quoique le vicaire fût un de ceux auxquels le paradis doit un jour appartenir en vertu de l'arrêt : *bienheureux les pauvres d'esprit!* il ne pouvait pas, comme beaucoup de sots, supporter l'ennui que causent beaucoup d'autres sots. Les gens sans esprit ressemblent aux mauvaises herbes qui se plaisent dans les bons terrains, et ils aiment d'autant plus être amusés qu'ils s'ennuient eux-mêmes. L'incarnation de l'ennui dont ils sont victimes, jointe au besoin qu'ils éprouvent à divorcer perpétuellement avec eux-mêmes, produit cette passion pour le mouvement, ce fanatisme de locomotion, cette nécessité d'être toujours là où ils ne sont pas, qui les distingue, ainsi que les êtres dépourvus de sensibilité et ceux dont la destinée est manquée, ou qui souffrent par leur faute.

Sans trop sonder le vide, la nullité de mademoiselle Gamard, et sans expliquer la petitesse de ses idées, le pauvre abbé Birotteau s'aperçut un peu tard, pour son malheur, des redites éternelles, des défauts qu'elle partageait avec toutes les vieilles filles et de ceux qui lui étaient particuliers. Le mal chez autrui tranche si vigoureusement sur le bien, qu'il nous frappe presque toujours la vue avant de nous blesser. Ce phénomène moral justifierait au besoin la pente qui nous porte plus ou moins vers la médisance. Il est socialement si naturel de se moquer des imperfections d'autrui, que nous devrions pardonner le bavardage railleur dont nos ridicules sont l'objet, et ne nous étonner que de la calomnie. Mais les yeux du bon vicaire n'étaient jamais à ce point d'optique qui permet aux gens du monde de voir et d'éviter si promptement les aspérités du voisin; il fut donc obligé, pour reconnaître les défauts de son hôtesse, de subir l'avertissement que donne la nature à toutes ses créations, la douleur.

Presque toutes les vieilles filles, n'ayant pas fait plier leur caractère et leur vie à une autre vie, ni à d'autres caractères, comme l'exige la destinée de la femme, ont la manie de vouloir tout faire plier autour d'elles. Chez mademoiselle Gamard, ce sentiment dégénérait en despotisme ; et ce despotisme ne pouvait se prendre qu'à de petites choses. Ainsi, entre mille exemples, le panier de fiches et de jetons qu'elle posait sur la table de boston pour l'abbé Birotteau, devait rester à la place où elle l'avait mis, l'abbé la contrariait vivement en le dérangeant, ce qui arrivait presque tous les soirs.

D'où procédait cette susceptibilité stupidement portée sur des riens, et quel en était le but ? Personne n'eût pu le dire. Mademoiselle Gamard ne le savait pas elle-même. Le nouveau pensionnaire, quoique très-mouton de sa nature, n'aimait cependant pas plus que les brebis à sentir trop souvent la houlette, surtout lorsqu'elle est armée de pointes. Aussi, ne s'expliquant pas la haute patience de l'abbé Troubert, voulut-il se soustraire au bonheur que mademoiselle Gamard prétendait lui assaisonner à sa manière, en croyant qu'elle y réussirait aussi bien qu'à faire des confitures; mais le malheureux s'y prit assez maladroitement, par suite de la naïveté de son caractère. Cette séparation n'eut donc pas lieu sans bien des tiraillements et de petites picoteries auxquelles l'abbé Birotteau s'efforça de ne pas se montrer sensible.

A l'expiration de la première année qui s'écoula pour lui sous le toit de mademoiselle Gamard, le vicaire avait repris ses anciennes habitudes en allant passer deux soirées par semaine chez madame de Listomère, deux chez mademoiselle Salomon, et les trois autres chez mademoiselle Merlin de la Blottière.

Ces personnes appartenaient à la partie aristocratique de la société tourangelle, où mademoiselle Gamard n'était point admise. Aussi fut-elle encore plus outragée par l'abandon de l'abbé Birotteau, qui lui fit sentir son peu de valeur : toute espèce de choix implique un mépris pour l'objet du refus.

Monsieur Birotteau ne nous a pas trouvés assez aimables, dit l'abbé Troubert aux amis de mademoiselle Gamard, lorsqu'elle fut obligée de renoncer à ses soirées. C'est un homme d'esprit, un gourmet! Il lui faut du beau monde, du luxe, des conversations à saillies, les médisances de la ville.

Ces paroles amenaient toujours mademoiselle Gamard à justifier l'excellence de son caractère aux dépens de Birotteau.

— Il n'a pas déjà tant d'esprit, disait-elle. Sans l'abbé Chapeloud, il n'aurait jamais été reçu chez madame de Listomère. Oh ! j'ai bien perdu en perdant l'abbé Chapeloud. Quel homme aimable, et facile à vivre ! Enfin, pendant douze ans, je n'ai pas eu la moindre difficulté ni le moindre désagrément avec lui.

Mademoiselle Gamard fit de l'abbé Birotteau un portrait si flatteur, que l'innocent pensionnaire passa dans cette société bourgeoise, secrètement ennemie de la société aristocratique, pour un homme essentiellement difficultueux et très-difficile à vivre. Puis la vieille fille eut, pendant quelques semaines, le plaisir de s'entendre plaindre par ses amies, qui, sans penser un mot de ce qu'elles disaient, ne cessèrent de lui répéter.

— Comment, vous, si douce et si bonne, avez-vous inspiré de la répugnance?...

— Consolez-vous, ma chère mademoiselle Gamard, vous êtes si bien connue que, etc.

Mais enchantées d'éviter une soirée par semaine dans le cloître, l'endroit le plus désert, le plus sombre et le plus éloigné du centre qu'il y ait à Tours, toutes bénissaient le vicaire.

Entre personnes sans cesse en présence, la haine et l'amour vont toujours croissant : on trouve à tout moment des raisons pour s'aimer ou pour se haïr mieux. Aussi l'abbé Birotteau devint-il insupportable à mademoiselle Gamard. Dix-huit mois après l'avoir pris en pension, au moment où le bonhomme croyait voir la paix du contentement dans le silence de la haine, et s'applaudissait d'avoir su *bien corder* avec la vieille fille, pour se servir de son expression, il était pour elle l'objet d'une persécution et d'une vengeance froidement calculée. Il lui fallut donc les quatre circonstances capitales de la porte fermée, des pantoufles oubliées, du manque de feu, du bougeoir porté chez lui, pour lui révéler cette inimitié terrible dont il n'apercevait même pas encore les dernières conséquences.

Tout en s'endormant, le bon vicaire se creusait donc, mais inutilement, la cervelle, et certes il en trouvait bien vite le fond, pour s'expliquer la conduite singulièrement impolie de mademoiselle Gamard. En effet, ayant agi jadis très-logiquement en obéissant aux lois naturelles de son égoïsme, il lui était impossible de deviner ses torts envers son hôtesse.

Si les choses grandes sont simples à comprendre, faciles à exprimer, les petitesses de la vie veulent beaucoup de détails. Les événements qui constituent en quelque sorte l'avant-scène de ce drame de bas étage, mais où les sentiments dont le cœur humain est agité se retrouvent tout aussi violents que s'ils étaient excités par de grands intérêts, exigeaient cette longue introduction, et il était difficile à un historien exact d'en resserrer les minutieux développements.

Le lendemain matin, en s'éveillant, Birotteau pensa si fortement à son canonicat qu'il ne songeait plus aux quatre circonstances dans lesquelles il avait aperçu, la veille, les sinistres pronostics d'un avenir plein de malheurs. Le vicaire, n'étant pas homme à se lever sans feu, sonna pour avertir Marianne de son réveil et la faire venir chez lui. Puis il resta, selon son habitude, plongé dans les rêvasseries somnolescentes pendant lesquelles Marianne avait coutume de lui embraser la cheminée, en le tirant de son lit par les bourdonnements de ses interpellations et de ses allures, espèce de musique qui lui plaisait. Une demi-heure se passa sans que Marianne eût paru. Le vicaire, à moitié chanoine, allait sonner de nouveau, quand il laissa le cordon de sa sonnette en entendant le bruit d'un homme dans l'escalier. En effet, l'abbé Troubert, après avoir frappé discrètement à la porte, entra sur l'invitation de Birotteau.

Cette visite, que les deux abbés se faisaient assez régulièrement une fois par mois l'un à l'autre, ne surprit point le vicaire. Le chanoine s'étonna, dès l'abord, que Marianne n'eût pas encore fait le feu de son quasi-collègue. Il ouvrit une fenêtre, appela Marianne d'une voix rude, lui dit de venir chez M. Birotteau ; puis se retournant vers son frère :

— Si mademoiselle apprenait que vous n'avez pas de feu, elle la gronderait bien...

Après cette phrase, il s'enquit de la santé de Birotteau, et lui demanda d'une voix douce s'il avait quelques nouvelles récentes qui lui fissent espérer d'être nommé chanoine. Le vicaire le mit au fait de ses démarches, et lui dit naïvement quelles étaient les personnes auprès desquelles madame de Listomère agissait, ignorant que Troubert n'avait jamais su pardonner à cette dame de ne pas l'avoir admis chez elle, lui, l'abbé Troubert, déjà deux fois désigné pour être vicaire-général du diocèse.

Il était impossible de rencontrer deux figures qui offrissent autant de contrastes qu'en présentaient celles de ces deux abbés. Troubert, grand et sec, avait un teint jaune et bilieux, tandis que le vicaire était ce qu'on appelle familièrement grassouillet. Ronde et rougeaude, la figure de Birotteau peignait une bonhomie sans idées, tandis que celle de Troubert, longue et creusée par des rides profondes, contractait, en certains moments, une expression pleine d'ironie ou de dédain; il fallait cependant l'examiner avec attention pour y découvrir ces deux sentiments : le chanoine restait habituellement dans un calme parfait, en tenant ses paupières presque toujours abaissées sur deux yeux orangés dont le regard devenait à son gré clair et perçant. Des cheveux roux complétaient cette sombre physionomie, sans cesse obscurcie par le voile que jettent sur les traits de graves méditations. Plusieurs personnes avaient pu d'abord le croire absorbé par une haute et profonde ambition; mais celles qui prétendaient le mieux connaître avaient fini par détruire cette opinion en le montrant hébété par le despotisme de mademoiselle Gamard, ou fatigué par de trop longs jeûnes. Il parlait rarement et ne riait jamais. Quand il lui arrivait d'être agréablement ému, il lui échappait un sourire faible qui se perdait dans les plis de son visage. Birotteau était, au contraire, tout expansion, tout franchise, aimait les bons morceaux, et s'amusait d'une bagatelle avec la simplicité d'un homme sans fiel ni malice.

L'abbé Troubert causait, à la première vue, un sentiment de terreur involontaire, tandis que le vicaire arrachait un sourire doux à ceux qui le voyaient. Quand, à travers les arcades et les nefs de Saint-Gatien, le haut chanoine marchait d'un pas solennel, le front incliné, l'œil sévère, il excitait le respect; sa figure cambrée était en harmonie avec les voussures jaunes de la cathédrale; les plis de sa soutane avaient quelque chose de monumental, digne de la statuaire. Mais le bon vicaire y circulait sans gravité, trottait, piétinait, en paraissant rouler sur lui-même. Ces deux hommes avaient néanmoins une ressemblance. De même que l'air ambitieux de Troubert, en donnant lieu de le redouter, avait contribué peut-être à le faire condamner au rôle insignifiant de simple chanoine, le caractère et la tournure de Birotteau semblaient le vouer éternellement au vicariat de la cathédrale.

Cependant l'abbé Troubert, arrivé à l'âge de cinquante ans, avait tout à fait dissipé par la mesure de sa conduite, par l'apparence d'un manque total d'esprit et par sa vie toute sainte, les craintes que sa capacité soupçonnée et son extérieur avaient inspirées à ses supérieurs. Sa santé s'étant même gravement altérée depuis un an, sa prochaine élévation au vicariat-général de l'archevêché paraissait probable. Ses compétiteurs eux-mêmes souhaitaient sa nomination, afin de pouvoir mieux préparer la leur pendant le peu de jours qui lui seraient accordés par sa maladie. Loin d'offrir les mêmes espérances, le triple menton de Birotteau présentait aux concurrents qui lui disputaient son canonicat les symptômes d'une santé florissante, et sa goutte leur semblait être, suivant le proverbe, une assurance de longévité.

L'abbé Chapeloud, homme d'un grand sens, et que son amabilité avait toujours fait rechercher par les gens de bonne compagnie et par les différents chefs de l'église métropolitaine, s'était toujours opposé, mais secrètement et avec beaucoup d'esprit, à l'élévation de l'abbé Troubert. Il lui avait même très-adroitement interdit l'accès de tous les salons où se réunissait la meilleure société de Tours, quoique pendant sa vie Troubert l'eût traité sans cesse avec un grand respect, en lui témoignant dans chaque occasion la plus haute déférence. Cette constante soumission n'avait pu changer l'opinion du défunt chanoine qui, pendant sa dernière promenade, disait encore à Birotteau :

— Défiez-vous de ce grand sec de Troubert! C'est Sixte-Quint réduit aux proportions de l'évêché.

Tel était l'ami, le commensal de mademoiselle Gamard, qui venait, le lendemain même du jour où elle avait pour ainsi dire déclaré la guerre au pauvre Birotteau, le visiter et lui donner des marques d'amitié.

— Il faut excuser Marianne, dit le chanoine en la voyant entrer. Je pense qu'elle a commencé par venir chez moi. Mon appartement est très-humide, et j'ai beaucoup toussé pendant toute la nuit.

Vous êtes très-sainement ici, ajouta-t-il en regardant les corniches.

— Oh! je suis ici en chanoine, répondit Birotteau en souriant.

— Et moi en vicaire, répliqua l'humble prêtre.

— Oui, mais vous logerez bientôt à l'archevêché, dit le bon prêtre, voulant que tout le monde fût heureux.

— Oh! ou dans le cimetière. Mais que la volonté de Dieu soit faite!

Et Troubert leva les yeux au ciel par un mouvement de résignation.

— Je venais, ajouta-t-il, vous prier de me prêter le *pouiller* des évêques. Il n'y a que vous à Tours qui ayez cet ouvrage.

— Prenez-le dans ma bibliothèque, répondit Birotteau, que la dernière phrase du chanoine fit ressouvenir de toutes les jouissances dont il était entouré.

Le grand chanoine passa dans la bibliothèque,

et y resta pendant le temps que le vicaire mit à s'habiller. Bientôt la cloche du déjeuner se fit entendre, et le goutteux, pensant que, sans la visite de Troubert, il n'aurait pas eu de feu pour se lever :

— C'est un bon homme ! se dit-il.

Les deux prêtres descendirent ensemble, armés chacun d'un énorme *in-folio* qu'il posèrent sur une des consoles de la salle à manger.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demada d'une voix aigre mademoiselle Gamard en s'adressant à Birotteau. J'espère que vous n'allez pas encombrer ma salle à manger de vos bouquins.

— Ce sont des livres dont j'ai besoin, répondit l'abbé Troubert. M. le vicaire a la complaisance de me les prêter.

— J'aurais dû deviner cela, dit-elle en laissant échapper un sourire de dédain. M. Birotteau ne lit pas souvent dans ces gros livres-là !

— Comment vous portez-vous, mademoiselle ? reprit le pensionnaire d'une voix flûtée.

— Mais, pas très-bien, répondit-elle sèchement. Vous êtes cause que j'ai été réveillée hier pendant mon premier sommeil, et toute ma nuit s'en est ressentie.

Ayant dit, mademoiselle Gamard s'assit et ajouta :

— Messieurs, le lait va se refroidir.

Stupéfait d'être si aigrement accueilli par son hôtesse, quand il attendait des excuses, mais effrayé, comme le sont les gens timides, par la perspective d'une discussion, surtout quand ils en sont l'objet, le pauvre vicaire s'assit en silence. Puis, reconnaissant dans le visage de mademoiselle Gamard les symptômes d'une mauvaise humeur apparente, il resta constamment en guerre avec sa raison, qui lui ordonnait de ne pas souffrir le manque d'égards dont son hôtesse était coupable envers lui, tandis que son caractère le portait à éviter une querelle.

En proie à cette angoisse intérieure, Birotteau commença par examiner sérieusement les grandes hachures vertes peintes sur le gros taffetas ciré que, par un usage immémorial, mademoiselle Gamard laissait pendant le déjeuner sur la table, sans avoir égard ni aux bords usés, ni aux nombreuses cicatrices de cette couverture.

Les deux pensionnaires se trouvaient établis, chacun dans un fauteuil de canne, et en face l'un de l'autre, à chaque bout de cette table royalement carrée, dont l'hôtesse occupait le centre, et qu'elle dominait du haut de sa chaise à patins, garnie de coussins et adossée au poêle de la salle à manger. Cette pièce et le salon commun étaient situés au rez-de-chaussée, sous la chambre et le salon de l'abbé Birotteau.

Lorsque celui-ci eut reçu de mademoiselle Gamard sa tasse de café toute sucrée, il fut glacé du profond silence dans lequel il allait accomplir l'acte si habituellement gai de son déjeuner. Il n'osait regarder ni la figure aride de Troubert, ni le visage menaçant de la vieille fille, et se tourna par contenance vers un gros carlin chargé d'embonpoint, qui, couché sur un coussin près du poêle, n'en bougeait jamais, trouvant toujours à sa gauche un petit plat rempli de friandises, et à sa droite un bol plein d'eau claire :

— Eh bien ! mon mignon, lui dit-il, tu attends ton café ?

Ce personnage, l'un des plus importants au logis, mais peu gênant en ce qu'il n'aboyait plus et laissait la parole à sa maîtresse, leva sur Birotteau ses petits yeux perdus sous les plis formés dans son masque par la graisse, puis les referma dédaigneusement.

Pour comprendre la souffrance du pauvre vicaire, il est nécessaire de dire que, doué d'une loquacité vide et sonore comme l'est un ballon, il prétendait, sans avoir jamais pu donner aux médecins une seule raison de son opinon, que les paroles favorisaient la digestion. Son hôtesse partageait cette doctrine hygiénique, et n'avait pas encore manqué, malgré leur mésintelligence, à causer avec lui pendant les repas ; mais depuis plusieurs matinées, le vicaire avait usé vainement son intelligence à lui faire des questions insidieuses pour parvenir à lui délier la langue.

Si les bornes étroites dans lesquelles se renferme cette histoire avaient permis de rapporter une seule de ces conversations, qui excitaient presque toujours le sourire amer et sardonique de l'abbé Troubert, elle eût offert une peinture achevée de la vie béotienne des provinciaux. Quelques gens d'esprit n'apprendraient peut-être pas sans plaisir les étranges développements que l'abbé Birotteau et mademoiselle Gamard donnaient à leurs opinions personnelles, sur la politique, la religion et la littérature

Il y aurait certes quelque chose de comique à exposer :

Soit les raisons qu'ils avaient tous deux de douter sérieusement en 1826 de la mort de Napoléon ;

Soit les conjectures qui les faisaient croire à l'existence de Louis XVII, sauvé dans le creux d'une grosse bûche.

Qui n'eût pas ri de les entendre établir, par des raisons bien évidemment à eux, que le roi de France disposait seul de tous les impôts ; que les chambres étaient assemblées pour détruire le clergé ; qu'il était mort plus de treize cent mille personnes sur l'échafaud pendant la révolution ? Puis ils parlaient de la presse sans connaître le nombre des journaux, et sans avoir la moindre idée de ce qu'était cet instrument moderne.

Enfin, M. Birotteau écoutait avec attention mademoiselle Gamard, quand elle disait qu'un homme nourri d'un œuf chaque matin devait infailliblement mourir à la fin de l'année, et que cela s'était vu; qu'un petit pain mollet, mangé sans boire pendant quelques jours, guérissait de la sciatique; que tous les ouvriers qui avaient travaillé à la démolition de l'abbaye St-Martin étaient morts dans l'espace de six mois; que certain préfet avait fait tout son possible, sous Bonaparte, pour ruiner les tours de Saint-Gatien; et mille autres contes absurdes.

Mais en ce moment, Birotteau se sentait la langue morte. Il se résigna donc à manger sans entamer la conversation. Bientôt il trouva ce silence dangereux pour son estomac et dit hardiment :

— Voilà du café excellent!

Cet acte de courage fut complétement inutile. Alors, il regarda le ciel par le petit espace qui séparait, au dessus du jardin, les deux arcs-boutants noirs de Saint-Gatien, et dit encore :

— Il fera plus beau aujourd'hui qu'hier...

Il ne reçut aucune réponse. Mademoiselle Gamard se contenta de jeter la plus gracieuse de ses œillades à l'abbé Troubert, et reporta ses yeux empreints d'une sévérité terrible sur Birotteau, qui heureusement avait baissé les siens.

Nulle créature du genre féminin n'était plus capable que mademoiselle Sophie Gamard de formuler la nature élégiaque de la vieille fille; mais, pour bien peindre un être dont le caractère prête un intérêt immense aux petits événements de ce drame, et à la vie antérieure des personnages qui en sont les acteurs, peut-être faut-il résumer ici les idées dont une vieille fille est l'expression : la vie habituelle fait l'âme, et l'âme fait la physionomie.

Si tout, dans la société comme dans le monde, doit avoir une fin, il y a certes ici-bas quelques existences dont il est impossible de deviner ni le but ni l'utilité. La morale et l'économie politique repoussent également l'individu qui consomme sans produire, ou tient une place sur terre sans répandre autour de lui ni bien ni mal; car le mal est sans doute un bien dont nous ne voyons pas immédiatement les résultats. Il est rare que les vieilles filles ne se rangent pas d'elles-mêmes dans la classe de ces êtres improductifs. Or, si la conscience de son utilité donne à l'être agissant un sentiment de satisfaction qui l'aide à supporter la vie, il est indubitable que la certitude d'être à charge ou même inutile doit produire un effet contraire, et inspirer pour lui-même à l'être inerte le mépris qu'il excite chez les autres. Cette dure réprobation sociale est une des causes qui, à l'insu des vieilles filles, contribuent à mettre dans leurs âmes le chagrin qu'expriment constamment leurs figures.

Un préjugé, dans lequel il y a du vrai peut-être, jette partout, et en France encore plus qu'ailleurs, une grande défaveur sur la femme avec laquelle personne n'a voulu ni partager les biens ni supporter les maux de la vie. Or, il arrive, pour les filles, un âge où le monde, à tort ou à raison, les condamne sur le dédain dont elles sont victimes. Laides, la bonté de leur caractère devait racheter les imperfections de la nature; jolies, leur malheur a dû être fondé sur des causes plus graves. On ne sait lesquelles, des unes ou des autres, sont le plus dignes de rebut. Si leur célibat a été raisonné, s'il est un vœu d'indépendance, ni les hommes, ni les mères ne leur pardonnent d'avoir menti au dévouement de la femme, en s'étant refusées aux passions qui rendent leur sexe si touchant : renoncer à ses douleurs, c'est en abdiquer la poésie, et ne plus mériter les douces consolations auxquelles une mère a toujours d'incontestables droits. Puis, les sentiments généreux, les qualités exquises de la femme ne se développant que par leur constant exercice, en restant fille, une créature de sexe féminin n'est plus qu'un non-sens; égoïste et froide, elle fait horreur.

Cet arrêt implacable est malheureusement trop juste pour que les vieilles filles en ignorent les motifs. Ces idées germent dans leur cœur aussi naturellement que les effets de leur triste vie se reproduisent dans leurs traits. Donc, elles se flétrissent, parce que l'expansion constante ou le bonheur, qui épanouit la figure des femmes et jette tant de mollesse dans leurs mouvements, n'a jamais existé chez elles. Puis elle deviennent âpres et chagrines, parce qu'un être qui a manqué sa vocation est malheureux; il souffre, et la souffrance engendre la méchanceté. En effet, avant de s'en prendre à elle-même de son isolement, une fille en accuse longtemps le monde. De l'accusation à un désir de vengeance, il n'y a qu'un pas. Enfin, la mauvaise grâce répandue sur leurs personnes est encore un résultat nécessaire de leur vie. N'ayant jamais senti le besoin de plaire, l'élégance, le bon goût leur restent étrangers. Elles ne voient qu'elles en elles-mêmes. Ce sentiment les porte insensiblement à choisir les choses qui leur sont commodes, au détriment de celles qui peuvent être agréables à autrui. Sans se bien rendre compte de leur dissemblance avec les autres femmes, elles finissent par l'apercevoir et par en souffrir. La jalousie est un sentiment indélébile dans les cœurs féminins. Les vieilles filles sont donc jalouses à vide, et ne connaissent que les malheurs de la seule passion que les hommes pardonnent parce qu'elle les flatte.

Ainsi, torturées dans tous leurs vœux, obligées de se refuser aux développements de leur nature, les vieilles filles éprouvent toujours une gêne intérieure

à laquelle elles ne s'habituent jamais. N'est-il pas dur à tout âge, surtout pour une femme, de lire sur les visages un sentiment de répulsion, quand il est dans la destinée de la femme de n'éveiller autour d'elle, dans les cœurs, que des sensations gracieuses? Aussi leurs regards sont-ils toujours obliques, moins par modestie que par peur et honte. Elles ne pardonnent pas au monde leur position fausse, parce qu'elles ne se la pardonnent pas à elles-mêmes. Or, il est impossible à une personne perpétuellement en guerre avec elle, ou en contradiction avec la vie, de laisser les autres en paix, et de ne pas envier leur bonheur.

Ce monde d'idées tristes était tout entier dans les yeux gris et ternes de mademoiselle Gamard; et le large cercle noir dont ils étaient bordés accusait les longs combats de sa vie solitaire. Toutes les rides de son visage étaient droites. La charpente de son front, de sa tête et de ses joues avait les caractères de la rigidité, de la sécheresse. Elle laissait pousser, sans aucun souci, les poils jadis bruns de quelques signes qu'elle avait au menton. Ses lèvres étaient minces; ses dents, qui ne manquaient pas de blancheur, semblaient trop longues. Brune, ses cheveux, jadis noirs, avaient été blanchis par d'affreuses migraines, accident qui la contraignait à porter un tour; mais ne sachant pas le mettre de manière à en dissimuler la naissance, il existait souvent de légers interstices entre le bord de son bonnet et le cordon noir qui soutenait cette demi-perruque, assez mal bouclée. Sa robe, de taffetas en été, de mérinos en hiver, mais toujours couleur carmélite, serrait sa taille disgracieuse et ses bras maigres. Sans cesse rabattue, sa collerette laissait voir un cou dont la peau rougeâtre était aussi artistement rayée que peut l'être une feuille de chêne vue dans la lumière.

Son origine expliquait assez bien les malheurs de sa physionomie corporelle. Elle était fille d'un marchand de bois, espèce de paysan parvenu. A dix-huit ans, elle avait pu être fraîche et grasse, mais il ne lui restait aucune trace ni de la blancheur de teint ni des jolies couleurs qu'elle se vantait d'avoir eues, et les tons de sa chair avaient contracté la teinte blafarde assez commune chez les dévotes. Son nez aquilin était celui de tous les traits de sa figure qui contribuait le plus à exprimer le despotisme de ses idées, de même que la forme plate de son front en trahissait l'étroitesse. Ses mouvements avaient une soudaineté bizarre qui excluait toute grâce, et rien qu'à la voir tirant son mouchoir de son sac pour se moucher à grand bruit, vous eussiez deviné son caractère et ses mœurs. D'une taille assez élevée, elle se tenait très-droite. Puis, elle justifiait l'observation d'un naturaliste qui a physiquement expliqué la démarche de toutes les vieilles filles en prétendant que leurs jointures se soudaient; et elle marchait sans que le mouvement se distribuât également dans sa personne, de manière à produire ces ondulations si gracieuses et si attrayantes chez les femmes. Elle allait, pour ainsi dire, d'une seule pièce, et semblait surgir, à chaque pas, comme la statue du commandeur.

Dans ses moments de bonne humeur, elle donnait à entendre, comme le font toutes les vieilles filles, qu'elle aurait bien pu se marier, mais qu'elle s'était heureusement aperçue à temps de la mauvaise foi de son amant, et faisait ainsi, sans le savoir, le procès à son cœur en faveur de son esprit de calcul.

Cette figure typique du genre *vieille fille* était très-bien encadrée par les grotesques inventions d'un papier verni représentant des paysages turcs, dont étaient ornés les murs de la salle à manger. Mademoiselle Gamard se tenait habituellement dans cette pièce décorée de deux consoles et d'un baromètre. A la place adoptée par chaque abbé, se trouvait un petit coussin en tapisserie dont les couleurs étaient passées.

Le salon commun où elle recevait était digne d'elle. Il sera bientôt connu en faisant observer qu'il se nommait *le salon jaune;* que les draperies en étaient jaunes; le meuble et la tenture jaunes; que sur la cheminée, garnie d'une glace à cadre doré, des flambeaux et une pendule en cristal jetaient un éclat dur à l'œil. Quant au logement particulier de mademoiselle Gamard, il n'avait été permis à personne d'y pénétrer. L'on pouvait seulement conjecturer qu'il était rempli de ces chiffons, de ces meubles usés, de ces espèces de haillons, dont s'entourent toutes les vieilles filles, et auxquels elles tiennent tant.

Telle était la personne destinée à exercer la plus grande influence sur la vie de l'abbé Birotteau.

Faute d'exercer, selon les vœux de la nature, l'activité donnée à la femme, et par la nécessité où elle était de la dépenser, cette vieille fille l'avait transportée dans les intrigues mesquines, les caquetages de province et les combinaisons égoïstes dont ses semblables finissent par s'occuper exclusivement. Birotteau, pour son malheur, avait développé chez elle les seuls sentiments qu'il fût possible à cette pauvre créature d'éprouver, ceux de la haine qui, latents jusqu'alors, par suite du calme et de la monotonie d'une vie provinciale dont pour elle l'horizon s'était encore rétréci, devaient acquérir d'autant plus d'intensité qu'ils allaient s'exercer sur de petites choses et au milieu d'une sphère étroite. Birotteau était de ces gens qui sont prédestinés à tout souffrir, parce que, ne sachant rien voir, ils ne peuvent rien éviter.

— Oui, il fera beau, répondit après un moment

le chanoine, qui parut sortir de sa rêverie, et vouloir pratiquer les lois de la politesse.

Birotteau, effrayé du temps qui s'écoula entre sa demande et la réponse, car il avait, pour la première fois de sa vie, pris son café sans parler, quitta la salle à manger, où son cœur était serré comme dans un étui. Sentant sa tasse de café toute pesante sur son estomac, il alla se promener tristement dans les petites allées étroites et bordées de buis qui dessinaient une étoile dans le jardin. Mais en se retournant, après le premier tour qu'il y fit, il vit sur le seuil de la porte du salon mademoiselle Gamard et l'abbé Troubert plantés silencieusement : lui, les bras croisés et immobile comme la statue d'un tombeau ; elle, appuyée sur la porte-persienne ; tous deux semblaient, en le regardant, compter le nombre de ses pas. Rien n'est déjà plus gênant pour une créature naturellement timide que d'être l'objet d'un examen curieux ; mais s'il est fait par les yeux de la haine, l'objet de souffrance qu'il cause se change en un martyre intolérable. Bientôt l'abbé Birotteau s'imagina qu'il empêchait mademoiselle Gamard et le chanoine de se promener. Cette idée, inspirée tout à la fois par la crainte et par la bonté, prit un tel accroissement, qu'elle lui fit abandonner la place. Il s'en alla ne pensant déjà plus à son canonicat, tant il était absorbé par la désespérante tyrannie de la vieille fille.

Il trouva par hasard, et heureusement pour lui, beaucoup d'occupation à Saint-Gatien, où il se fit plusieurs enterrements, un mariage et deux baptêmes. Alors, il put oublier ses chagrins. Quand son estomac lui annonça l'heure du dîner, il ne tira pas sa montre sans effroi, en voyant quatre heures et quelques minutes. Il connaissait la ponctualité de mademoiselle Gamard, il se hâta donc de se rendre au logis.

Il aperçut dans la cuisine le premier service desservi. Puis, quand il arriva dans la salle à manger, la vieille fille lui dit d'un son de voix où se peignaient également l'aigreur d'un reproche et la joie de trouver son pensionnaire en faute :

— Il est quatre heures et demie, monsieur Birotteau. Vous savez que nous ne devons pas nous attendre.

Le vicaire regarda le cartel de la salle à manger, et la manière dont était posée l'enveloppe de gaze destinée à le garantir de la poussière lui prouva que son hôtesse l'avait remonté pendant la matinée, en se donnant le plaisir de le faire avancer sur l'horloge de Saint-Gatien.

Il n'y avait pas d'observation possible. L'expression verbale du soupçon que concevait le vicaire eût causé la plus terrible et la mieux justifiée des explosions éloquentes dont mademoiselle Gamard avait, comme toutes les femmes de sa classe, le secret et l'habitude.

Les mille et une contrariétés qu'une servante peut faire subir à son maître, ou une femme à son mari dans les habitudes privées de la vie, furent devinées par mademoiselle Gamard, qui en accabla son pensionnaire. La manière dont elle se plaisait à ourdir ses conspirations contre le bonheur domestique du pauvre prêtre portèrent l'empreinte du génie le plus profondément malicieux. Elle s'arrangeait pour ne jamais paraître avoir tort.

Huit jours après le moment où ce récit commence, l'habitation de cette maison et les relations que l'abbé Birotteau avait avec mademoiselle Gamard lui devinrent réellement insupportables. Tant que la vieille fille avait sourdement exercé sa vengeance, et que le vicaire avait pu s'entretenir volontairement dans l'erreur, en refusant de croire à des intentions malveillantes, le mal moral avait fait peu de progrès chez lui. Mais, depuis l'affaire de l'averse, du bougeoir et de la pendule avancée, Birotteau ne pouvait plus douter qu'il ne vécût sous l'empire d'une haine dont l'œil était toujours ouvert sur lui. Alors il arriva rapidement au désespoir, en apercevant, à toute heure, les doigts crochus et effilés de mademoiselle Gamard prêts à s'enfoncer dans son cœur. Heureuse de vivre par un sentiment aussi fertile en émotions que l'est celui de la vengeance, la vieille fille se plaisait à planer, à peser sur le vicaire, comme un oiseau de proie plane et pèse sur un mulot avant de le dévorer. Elle avait conçu depuis longtemps un plan que le prêtre abasourdi ne pouvait deviner, et qu'elle ne tarda pas à dérouler, en montrant le génie que savent déployer, dans les petites choses, les personnes solitaires dont l'âme, inhabile à sentir les grandeurs de la piété vraie, s'est jetée dans les minuties de la dévotion.

Dernière, mais affreuse aggravation de peine ! La nature de ses chagrins interdisait à Birotteau, homme d'expansion, aimant à être plaint et consolé, la petite douceur de les raconter à ses amis. Le peu de tact qu'il devait à sa timidité lui faisait redouter de paraître ridicule en s'occupant de pareilles niaiseries. Et cependant, ces niaiseries étaient toute son existence, sa chère existence pleine d'occupations dans le vide et de vide dans les occupations, vie terne et grise où tous les sentiments trop forts étaient des malheurs, où l'absence de toute émotion était une félicité. Le paradis du pauvre prêtre s'était changé subitement en enfer.

Enfin, ses souffrances devinrent intolérables. La terreur que lui causait la perspective d'une explication avec mademoiselle Gamard s'accrut de jour en jour, et le malheur secret dont les heures de sa vieillesse étaient flétries, altéra sa santé. Un matin,

en mettant ses bas bleus chinés, il reconnut une perte de huit lignes dans la circonférence de son mollet; stupéfait de ce diagnostic si cruellement irrécusable, il résolut de faire une tentative auprès de l'abbé Troubert, pour le prier d'intervenir officieusement entre mademoiselle Gamard et lui.

En se trouvant en présence de l'imposant chanoine, qui, pour le recevoir dans une chambre nue, quitta promptement un cabinet plein de papiers où il travaillait sans cesse, et où il ne laissait pénétrer personne, le vicaire eut presque honte de parler des taquineries de mademoiselle Gamard à un homme qui lui paraissait aussi sérieusement occupé. Mais après avoir subi toutes les angoisses de ces délibérations intérieures que les gens humbles, indécis ou faibles éprouvent même pour des choses moins importantes, il se décida, non sans avoir le cœur grossi par des pulsations extraordinaires, à expliquer sa position à l'abbé Troubert.

Celui-ci l'écouta d'un air grave et froid, essayant, mais en vain, de réprimer certains sourires qui, peut-être, eussent révélé les émotions d'un contentement intime à des yeux intelligents. Une flamme parut s'échapper de ses paupières, lorsque Birotteau lui peignit, avec l'éloquence que donnent les sentiments vrais, la constante amertume dont il était abreuvé; mais Troubert mit la main au-dessus de ses yeux par un geste assez familier aux penseurs, et garda l'attitude de dignité qui lui était habituelle.

Quand le vicaire eut cessé de parler, il aurait été bien embarrassé s'il avait voulu chercher sur la figure de Troubert, alors marbrée par des taches plus jaunes encore que ne l'était ordinairement son teint bilieux, quelques traces des sentiments qu'il avait dû exciter chez ce prêtre mystérieux.

L'abbé Troubert resta pendant un moment silencieux. Puis il fit une de ces réponses dont il fallait étudier longtemps toutes les paroles avant d'en bien comprendre la portée, mais qui, plus tard, prouvaient aux gens réfléchis l'étonnante profondeur de son âme et la puissance de son esprit. Enfin, il accabla Birotteau en lui disant :

« Que ces choses l'étonnaient d'autant plus qu'il ne s'en serait jamais aperçu sans la confession de son frère ; il attribuait son défaut d'intelligence à ses occupations sérieuses, à ses travaux, et à la tyrannie de certaines pensées élevées qui ne lui permettaient pas de regarder aux détails de la vie. »

Il lui fit observer, mais sans avoir l'air de vouloir censurer la conduite d'un homme dont il respectait l'âge et les connaissances, que « jadis les solitaires songeaient rarement à leur nourriture, à leur abri, au fond des Thébaïdes, où ils se livraient à de saintes contemplations, et que, de nos jours, le prêtre pouvait par la pensée se faire partout une Thébaïde. »

Puis, revenant à Birotteau, il ajouta : « que ces discussions étaient toutes nouvelles pour lui. Pendant douze années, rien de semblable n'avait eu lieu entre mademoiselle Gamard et le vénérable abbé Chapeloud.

« Quant à lui, sans doute, il pouvait bien, ajouta-t-il, devenir l'arbitre entre le vicaire et leur hôtesse, parce que son amitié pour elle ne dépassait pas les bornes imposées par les lois de l'Église à ses fidèles serviteurs ; mais alors, la justice exigeait qu'il entendît aussi mademoiselle Gamard.

« Que, du reste, il ne trouvait rien de changé en elle ; qu'il l'avait toujours vue ainsi ; qu'il s'était volontiers soumis à quelques-uns de ses caprices, sachant que cette respectable demoiselle était la bonté, la douceur même ; qu'il fallait attribuer les légers changements de son humeur aux souffrances causées par une pulmonie dont elle ne parlait pas, et à laquelle elle se résignait en vraie chrétienne. »

Il finit en disant au vicaire, « que pour peu qu'il restât encore quelques années auprès d'elle, il saurait mieux l'apprécier, et reconnaître les trésors de son excellent caractère. »

L'abbé Birotteau sortit confondu.

Dans la nécessité fatale où il se trouvait de ne prendre conseil que de lui-même, il jugea mademoiselle Gamard d'après lui. Le bonhomme crut, en s'absentant pendant quelques jours, éteindre, faute d'aliment, la haine qu'elle lui portait. Donc, il résolut d'aller, comme jadis, passer plusieurs jours à une campagne où madame de Listomère se rendait à la fin de l'automne, époque à laquelle le ciel est ordinairement pur et doux en Touraine. Pauvre homme ! il accomplissait précisément les vœux secrets de sa terrible ennemie, dont il ne pouvait détruire les projets que par une patience de moine ; mais, ne devinant rien, ne sachant point ses propres affaires, il devait succomber comme un agneau sous le coup du boucher.

Située sur la levée qui se trouve entre la ville de Tours et les hauteurs de Saint-Georges, exposée au midi, entourée de rochers, la propriété de madame de Listomère offrait les agréments de la campagne, et tous les plaisirs de la ville. En effet, il ne fallait pas plus de dix minutes pour venir du pont de Tours à la porte de cette maison nommée *l'Alouette* ; avantage précieux dans un pays où personne ne veut se déranger, même pour aller chercher un plaisir.

L'abbé Birotteau était à l'Alouette depuis environ dix jours, lorsqu'un matin, au moment du déjeuner, le concierge vint lui dire que M. Caron désirait lui parler.

M. Caron était un avocat chargé des affaires de mademoiselle Gamard. Birotteau ne s'en souvenant pas et ne se connaissant aucun point litigieux à dé-

mêler avec qui que ce fût au monde, quitta la table en proie à une sorte d'anxiété pour chercher l'avocat. Il le trouva modestement assis sur une terrasse.

— L'intention où vous êtes de ne plus loger chez mademoiselle Gamard étant devenue évidente, dit l'homme d'affaires...

— Eh ! monsieur, s'écria l'abbé Birotteau, je n'ai jamais pensé à la quitter.

— Cependant, monsieur, reprit l'avocat, il faut bien que vous vous soyez expliqué à cet égard avec mademoiselle, puisqu'elle m'envoie, à la fin de savoir si vous resterez longtemps à la campagne. Le cas d'une longue absence, n'ayant pas été prévu dans vos conventions, peut donner matière à contestation. Or, mademoiselle Gamard entendant que votre pension...

— Monsieur, dit Birotteau surpris et interrompant l'avocat, je ne croyais pas qu'il fût nécessaire d'employer des voies presque judiciaires pour...

— Mademoiselle Gamard veut prévenir toute difficulté, dit M. Caron, et je suis venu m'entendre avec vous...

— Eh bien ! si vous voulez avoir la complaisance de revenir demain, reprit encore l'abbé Birotteau, j'aurai consulté de mon côté.

— Soit, dit M. Caron en saluant.

Et le ronge-papiers se retira.

Le pauvre vicaire, épouvanté de la persistance avec laquelle mademoiselle Gamard le poursuivait, rentra dans la salle à manger de madame de Listomère, en offrant une figure toute bouleversée. A son aspect, chacun de lui demander :

— Que vous arrive-t-il donc, monsieur Birotteau ?....

L'abbé, désolé, s'assit sans répondre, tant il était frappé par les vagues images de son malheur. Mais, après le déjeuner, quand plusieurs de ses amis furent réunis dans le salon devant un bon feu, Birotteau leur raconta naïvement les détails de son aventure. Ses auditeurs, qui commençaient à s'ennuyer de leur séjour à la campagne, s'intéressèrent vivement à cette intrigue, si bien en harmonie avec la vie de province; et chacun prit parti pour l'abbé contre la vieille fille.

— Comment ! lui dit madame de Listomère, ne voyez-vous pas clairement que l'abbé Troubert veut votre logement ?

Ici, l'historien serait en droit de crayonner le portrait de cette dame; mais il a pensé que ceux mêmes auxquels la *cognomologie* de Sterne est inconnue, ne pourraient pas prononcer ces trois mots: MADAME DE LISTOMÈRE ! sans se la peindre noble, digne, tempérant les rigueurs de la piété par la vieille élégance des dorures monarchiques et classiques, par des manières polies; bonne, mais un peu roide; légèrement nazillarde; se permettant la *Nouvelle Héloïse*, la comédie, et se coiffant encore en cheveux.

— Il ne faut pas que l'abbé Birotteau cède à cette vieille tracassière ! s'écria M. de Listomère, lieutenant de vaisseau venu en congé chez sa tante. Si le vicaire a du cœur et veut suivre mes avis, il aura bientôt conquis sa tranquillité.

Enfin, chacun se mit à analyser les actions de mademoiselle Gamard, avec la perspicacité particulière aux gens de province, auxquels on ne peut refuser le talent de savoir mettre à nu les motifs les plus secrets des actions humaines.

— Vous n'y êtes pas, dit un vieux propriétaire qui connaissait le pays. Il y a là-dessous quelque chose de grave que je ne saisis pas encore. M. l'abbé Troubert est trop profond pour être deviné promptement. Notre cher Birotteau n'est qu'au commencement de ses peines. D'abord, sera-t-il heureux et tranquille, même en cédant son logement à Troubert ? J'en doute.

Si Caron est venu vous dire, ajouta-t-il en se tournant vers le prêtre ébahi, que vous aviez l'intention de quitter mademoiselle Gamard, sans doute mademoiselle Gamard a l'intention de vous mettre hors de chez elle... Eh bien, vous en sortirez bon gré, mal gré. Ces sortes de gens ne hasardent jamais rien, ne jouent qu'à coup sûr.

Ce vieux propriétaire, nommé M. de Bourbonne, résumait toutes les idées de la province aussi complétement que Voltaire a résumé l'esprit de son époque. C'était un homme sec et maigre, professant en matière d'habillement toute l'indifférence d'un propriétaire dont la valeur territoriale est cotée dans le département. Sa physionomie, tannée par le soleil de la Tourraine, était moins spirituelle que fine. Habitué à peser ses paroles, à combiner ses actions, il cachait sa profonde circonspection sous une simplicité trompeuse. Aussi l'observation la plus légère suffisait-elle pour apercevoir que, semblable à un paysan de Normandie, il avait toujours l'avantage dans toutes les affaires. Il était très-supérieur en œnologie, la science favorite des Tourangeaux. Il avait su arrondir les prairies de sa terre aux dépens des laisses de la Loire en évitant tout procès avec le domaine de l'État. Ce bon tour le faisait passer pour un homme de talent. Si, charmé par la conversation de M. de Bourbonne, vous eussiez demandé ce qu'il était à quelque Tourangeau : — Oh ! *c'est un vieux malin !*... était la réponse proverbiale de tous ses jaloux, et il en avait beaucoup. En Touraine, la jalousie forme, comme dans la plupart des provinces, *le fonds de la langue.*

L'observation de M. de Bourbonne occasionna momentanément un silence pendant lequel les per-

sonnes qui composaient ce petit comité parurent réfléchir.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Salomon de Villenoix fut annoncée. Amenée par le désir d'être utile à Birotteau, elle arrivait de Tours, et les nouvelles qu'elle en apportait changèrent complétement la face des affaires. Au moment de son arrivée, chacun, sauf le vieux propriétaire, conseillait à Birotteau de guerroyer contre Troubert et Gamard, sous les auspices de la société aristocratique qui devait le protéger.

— Le vicaire-général, auquel le travail du personnel avait été remis, dit mademoiselle Salomon, est tombé dangereusement malade, et l'archevêque a commis à sa place M. l'abbé Troubert. Maintenant, votre nomination de chanoine dépend donc entièrement de lui. Or, hier, chez mademoiselle de la Blottière, l'abbé Poirel a parlé des désagréments que l'abbé Birotteau causait à mademoiselle Gamard, de manière à vouloir justifier la disgrâce dont notre bon abbé sera frappé. — « L'abbé Birotteau est un homme auquel l'abbé Chapeloud était bien nécessaire, disait-il, et depuis la mort de ce vertueux chanoine, il a été prouvé que... etc... » Alors, les suppositions, les calomnies se sont succédé... Vous comprenez!....

— Troubert sera vicaire-général, dit solennellement M. de Bourbonne.

— Voyons! s'écria madame de Listomère en regardant Birotteau. Que préférez-vous? être chanoine, ou rester chez mademoiselle Gamard?

— Être chanoine! fut un cri général.

— Eh bien! reprit madame de Listomère, il faut donner gain de cause à l'abbé Troubert et à mademoiselle Gamard. Ne vous font-ils pas savoir indirectement, par la visite de Caron, que si vous consentez à les quitter, vous serez chanoine? Donnant-donnant!

Chacun se récria sur la finesse et la sagacité de madame de Listomère, excepté le baron de Listomère son neveu, qui dit, d'un ton comique, à M. de Bourbonne :

— J'aurais voulu le combat entre *la Gamard* et *le Birotteau*.

Mais, pour le malheur du vicaire, les forces n'étaient pas égales entre les gens du monde et la vieille fille, soutenue par l'abbé Troubert. Le moment arriva bientôt où la lutte devait se dessiner plus franchement, s'agrandir, et prendre des proportions énormes.

Sur l'avis de madame de Listomère et de la plupart de ses adhérents, qui commençaient à se passionner pour cette intrigue jetée dans le vide de leur vie provinciale, un valet fut expédié à M. Caron. L'homme d'affaires revint avec une célérité remarquable, et dont M. de Bourbonne fut seul effrayé.

— Ajournons toute décision jusqu'à un plus ample informé, fut l'avis de ce Fabius en robe de chambre, auquel de profondes réflexions révélaient les hautes combinaisons de l'échiquier tourangeau.

Il voulut éclairer Birotteau sur les dangers de sa position. La sagesse du *vieux malin* ne servait pas les passions du moment, il n'obtint qu'une légère attention.

La conférence entre l'avocat et Birotteau dura peu. Le vicaire rentra tout effaré, disant :

— Il me demande un écrit qui constate mon *retrait*.

— Quel est ce mot effroyable? dit le lieutenant de vaisseau.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria madame de Listomère.

— Cela signifie simplement que l'abbé doit déclarer vouloir quitter la maison de mademoiselle Gamard, répondit M. de Bourbonne en prenant une prise de tabac.

— N'est-ce que cela? Signez! dit madame de Listomère en regardant Birotteau. Si vous êtes décidé sérieusement à sortir de chez elle, il n'y a aucun inconvénient à constater votre volonté.

La volonté de Birotteau!

— Cela est juste, dit M. de Bourbonne en fermant sa tabatière par un geste sec dont il est impossible de rendre le langage télégraphique.

Mais il est toujours dangereux d'écrire, ajouta-t-il en posant sa tabatière sur la cheminée, d'un air à épouvanter le vicaire.

Birotteau se trouvait tellement hébété par le renversement de toutes ses idées, par la rapidité des événements qui le suprenaient sans défense, par la facilité avec laquelle ses amis traitaient les affaires les plus chères de sa vie solitaire, qu'il restait immobile, comme perdu dans la lune, ne pensant à rien, mais écoutant et cherchant à comprendre le sens des rapides paroles dont tout le monde était prodigue. Il prit l'écrit de M. Caron, et le lut, comme si le *libellé* de l'avocat allait être l'objet de son attention; mais ce fut un mouvement machinal, et il signa cette pièce par laquelle il reconnaissait renoncer volontairement à demeurer chez mademoiselle Gamard, comme à y être nourri suivant les conventions faites entre eux.

Quand le vicaire eut achevé d'apposer sa signature, l'avocat reprit l'acte et lui demanda dans quel endroit sa cliente devait faire remettre les choses à lui appartenantes. Birotteau indiqua la maison de madame de Listomère ; et, par un signe, cette dame consentit à recevoir l'abbé pour quelques jours, ne doutant pas qu'il ne fût bientôt nommé chanoine.

Le vieux propriétaire voulut voir cette espèce d'acte de renonciation. M. Caron le lui apporta.

— Eh bien, dit-il après l'avoir lu, il existe donc entre vous et mademoiselle Gamard des conventions écrites ? Où sont-elles ? Quelles en sont les stipulations ?

— L'acte est chez moi, répondit Birotteau.

— En connaissez-vous la teneur? demanda le propriétaire à l'avocat.

— Non, monsieur, dit M. Caron en tendant la main pour reprendre le papier fatal.

— Ah ! se dit en lui-même le vieux propriétaire, toi, monsieur l'avocat, tu sais sans doute tout ce que cet acte contient; mais tu n'es pas payé pour nous le dire.

Et il lui rendit la renonciation.

— Où vais-je mettre tous mes meubles? s'écria Birotteau, et mes livres, ma belle bibliothèque, mes deux beaux tableaux, mon salon rouge, enfin tout mon mobilier !

Et le désespoir du pauvre homme, qui se trouvait déplanté pour ainsi dire, avait quelque chose de si naïf; il peignait si bien la pureté de ses mœurs, son ignorance des choses du monde, que madame de Listomère et mademoiselle Salomon lui dirent pour le consoler, en prenant le ton employé par les mères quand elles promettent un jouet à leurs enfants :

— N'allez-vous pas vous inquiéter de ces niaiseries-là? Mais nous vous trouverons toujours bien une maison moins froide, moins noire que celle de mademoiselle Gamard. S'il ne se rencontre pas de logement qui vous plaise, eh bien, l'une de nous vous prendra chez elle en pension. Allons, faisons un trictrac. Demain vous irez voir M. l'abbé Troubert pour lui demander son appui, et vous verrez comme vous en serez bien reçu.

Les gens faibles se rassurent aussi facilement qu'ils s'effraient. Donc, le pauvre Birotteau, ébloui par la perspective de demeurer chez madame de Listomère, oublia la ruine, consommée sans retour, du bonheur qu'il avait si longtemps désiré, dont il avait si délicieusement joui. Mais le soir, avant de s'endormir, et avec la douleur d'un homme pour qui le tracas d'un déménagement et de nouvelles habitudes étaient la fin du monde, il se tortura l'esprit à chercher où il pourrait retrouver pour sa bibliothèque un emplacement aussi commode que l'était sa galerie. En voyant ses livres errants, ses meubles disloqués et son ménage en désordre, il se demandait mille fois pourquoi la première année passée chez mademoiselle Gamard avait été si douce, et la seconde si cruelle. Et toujours son aventure était un puits sans fond où tombait sa raison. Le canonicat ne lui semblait plus une compensation suffisante à tant de malheurs, et il comparait sa vie à un bas dont une seule maille échappée faisait déchirer toute la trame. Mademoiselle Salomon lui restait. Mais en perdant ses vieilles illusions, le pauvre prêtre n'osait plus croire à une jeune amitié.

Dans la *citta dolente* des vieilles filles, il s'en rencontre beaucoup, surtout en France, dont la vie est un sacrifice noblement offert tous les jours à de nobles sentiments. Les unes demeurent fièrement fidèles à un cœur que la mort leur a trop promptement ravi; martyres de l'amour, elles trouvent le secret d'être femmes par l'âme. Les autres obéissent à un orgueil de famille, qui, chaque jour, déchoit à notre honte, et se dévouent à la fortune d'un frère, ou à des neveux orphelins : celles-là se font mères en restant vierges. Ces vieilles filles atteignent au plus haut héroïsme de leur sexe, en consacrant tous les sentiments féminins au culte du malheur. Elles idéalisent la figure de la femme, en renonçant aux récompenses de sa destinée et n'en acceptant que les peines. Elles vivent alors entourées de la splendeur de leur dévouement, et les hommes inclinent respectueusement la tête devant leurs traits flétris. Mademoiselle de Sombreuil n'a été ni femme, ni fille; elle fut et sera toujours une vivante poésie.

Mademoiselle Salomon appartenait à ces créatures héroïques. Son dévouement était religieusement sublime, en ce qu'il devait être sans gloire, après avoir été une souffrance de tous les jours. Belle, jeune, elle fut aimée, elle aima. Son prétendu perdit la raison. Pendant cinq années, elle s'était, avec le courage de l'amour, consacrée au bonheur mécanique de ce malheureux, dont elle avait si bien épousé la folie qu'elle ne le croyait point fou.

C'était, du reste, une personne simple de manières, franche en son langage, et dont le visage pâle ne manquait pas de physionomie, malgré la régularité de ses traits. Elle ne parlait jamais des événements de sa vie. Seulement, parfois, les tressaillements soudains qui lui échappaient en entendant le récit d'une aventure ou affreuse ou triste, révélaient en elle les belles qualités que développent les grandes douleurs. Elle était venue habiter Tours, après avoir perdu le compagnon de sa vie. Elle ne pouvait y être appréciée à sa juste valeur, et passait pour une *bonne personne*. Elle faisait beaucoup de bien, s'attachait, par goût, aux êtres faibles. A ce titre, le pauvre vicaire lui avait inspiré naturellement un profond intérêt.

Mademoiselle de Villenoix allait à la ville dès le matin. Elle y emmena Birotteau, le mit sur le quai de la cathédrale, et le laissa s'acheminant vers le cloître, où il avait grand désir d'arriver pour sauver au moins le canonicat du naufrage, et veiller à l'enlèvement de son mobilier.

Il ne sonna pas, sans éprouver de violentes palpitations de cœur, à la porte de cette maison où il avait l'habitude de venir depuis quatorze ans, qu'il

avait habitée, et dont il devait s'exiler à jamais, après avoir rêvé d'y mourir en paix, à l'imitation de son ami Chapeloud. Marianne parut surprise de le voir. Le vicaire lui dit qu'il venait parler à l'abbé Troubert, et se dirigea vers le rez-de-chaussée, où demeurait le chanoine ; mais Marianne lui cria :

— L'abbé Troubert n'est plus là, Monsieur le vicaire, il est dans votre ancien logement.

Ces mots causèrent un affreux saisissement au vicaire. Puis, il comprit le caractère de Troubert, et la profondeur d'une vengeance si lentement calculée, en le trouvant établi dans la bibliothèque de Chapeloud, assis dans le beau fauteuil gothique de Chapeloud, couchant sans doute dans le lit de Chapeloud, jouissant des meubles de Chapeloud, logé au cœur de Chapeloud, annulant le testament de Chapeloud, et déshéritant enfin l'ami de ce Chapeloud, qui, pendant si longtemps, l'avait parqué chez mademoiselle Gamard, en lui interdisant tout avancement et lui fermant les salons de Tours.

Par quel coup de baguette magique cette métamorphose avait-elle eu lieu? Tout cela n'appartenait-il donc plus à Birotteau? Certes, en voyant l'air sardonique dont Troubert contemplait cette bibliothèque, le pauvre Birotteau jugea que le futur vicaire-général était sûr de posséder toujours la dépouille de ceux qu'il avait si cruellement haïs, Chapeloud comme un ennemi, et Birotteau, parce qu'en lui se retrouvait encore Chapeloud.

Mille idées stupéfiantes s'élevèrent, à cet aspect, dans le cœur du bonhomme, et le plongèrent dans une sorte de songe. Il resta immobile et comme fasciné par l'œil de Troubert, qui le regardait fixement.

— Je ne pense pas, monsieur, dit enfin Birotteau, que vous vouliez me priver des choses qui m'appartiennent. Si mademoiselle Gamard a pu être impatiente de vous mieux loger, elle doit se montrer cependant assez juste pour me laisser le temps de reconnaître mes livres et d'enlever mes meubles.

— Monsieur, dit froidement l'abbé Troubert, en ne laissant paraître sur son visage aucune marque d'émotion, mademoiselle Gamard m'a instruit hier de votre départ, dont la cause m'est encore inconnue. Si elle m'a installé ici, ce fut par nécessité. M. l'abbé Poirel a pris mon appartement. J'ignore si les choses qui sont dans ce logement appartiennent ou non à Mademoiselle ; mais, si elles sont à vous, vous connaissez sa bonne foi : la sainteté de sa vie est une garantie de sa probité. Quant à moi, vous n'ignorez pas la simplicité de mes mœurs. J'ai couché pendant quinze années dans une chambre nue sans faire attention à l'humidité, qui m'a tué à la longue. Cependant, si vous vouliez habiter de nouveau cet appartement, je vous le céderais volontiers.

A ces mots terribles, oubliant l'affaire du canonicat, Birotteau descendit avec la promptitude d'un jeune homme, pour chercher mademoiselle Gamard. Il la rencontra au bas de l'escalier sur le large palier dallé qui unissait les deux corps de logis.

— Mademoiselle, dit-il en la saluant, et sans faire attention ni au sourire aigrement moqueur qu'elle avait sur les lèvres, ni à la flamme extraordinaire qui donnait à ses yeux la clarté de ceux des tigres, je ne m'explique pas comment vous n'avez pas attendu que j'aie enlevé mes meubles, pour...

— Quoi ? lui dit-elle, en l'interrompant. Est-ce que tous vos effets n'auraient pas été remis chez madame de Listomère?

— Mais mon mobilier ?...

— Vous n'avez donc pas lu votre acte? dit la vieille fille d'un ton qu'il faudrait pouvoir écrire musicalement pour faire comprendre tout ce que la haine sut mettre de richesse dans l'accentuation de chaque mot.

Et mademoiselle Gamard parut grandir, et ses yeux brillèrent encore, et son visage s'épanouit, et toute sa personne frissonna de plaisir. L'abbé Troubert ouvrit une fenêtre pour lire plus distinctement dans un volume in-folio. Birotteau était foudroyé. Mademoiselle Gamard lui cornait aux oreilles, d'une voix aussi claire que le son d'une trompette, les phrases suivantes :

— N'est-il pas convenu, au cas où vous sortiriez de chez moi, que votre mobilier m'appartiendrait, pour m'indemniser de la différence qui existait entre la quotité de votre pension, et celle du respectable abbé Chapeloud ? Or, M. L'ABBÉ POIREL, AYANT ÉTÉ NOMMÉ CHANOINE...

En entendant ces derniers mots, Birotteau s'inclina faiblement, comme pour prendre congé de la vieille fille et sortit précipitamment. Il avait peur en restant plus longtemps, de tomber en défaillance et de donner ainsi un trop grand triomphe à d'aussi implacables ennemis.

Marchant comme un homme ivre, il gagna la maison de madame de Listomère, où il trouva, dans une salle basse, son linge, ses vêtements et ses papiers contenus dans une boîte fermée, dont il gardait toujours la clef. A l'aspect des débris de son mobilier, le malheureux prêtre s'assit, et se cacha le visage dans ses mains pour dérober aux gens la vue de ses pleurs. L'abbé Poirel était chanoine ! Lui, Birotteau, restait sans asile, sans fortune et sans mobilier ! Heureusement, mademoiselle Salomon vint à passer en voiture. Le concierge de la maison ayant compris le désespoir du pauvre homme, fit un signe au cocher qui s'arrêta. Puis, après quelques mots échangés entre la vieille fille et le concierge, le vicaire se laissa conduire demi-mort près de sa fidèle amie, à laquelle il ne put dire que des mots

sans suite. Mademoiselle Salomon, effrayée du dérangement momentané d'une tête déjà si faible, l'emmena sur-le-champ à l'Alouette, en attribuant ce commencement d'aliénation mentale à l'effet qu'avait dû produire sur lui la nomination de l'abbé Poirel. Elle ignorait les conventions du prêtre avec mademoiselle Gamard, par l'excellente raison qu'il en ignorait lui-même l'étendue. Et comme il est dans la nature que le comique se trouve mêlé parfois aux choses les plus pathétiques, les étranges réponses de Birotteau firent presque sourire mademoiselle Salomon.

— Chapeloud avait raison!... disait-il. C'est un monstre!

— Qui? demandait-elle.

— Chapeloud. Il m'a tout pris.

— Poirel donc?

— Non, Troubert.

Enfin, ils arrivèrent à l'Alouette, où les amis du prêtre lui prodiguèrent des soins si empressés, que, vers le soir, ils le calmèrent, et purent en obtenir le récit de ce qui s'était passé pendant la matinée.

Le flegmatique propriétaire demanda naturellement à voir l'acte qui, depuis la veille, lui paraissait contenir le mot de l'énigme. Birotteau tira le fatal papier timbré de sa poche, le tendit à M. de Bourbonne, qui le lut rapidement, et arriva bientôt à une clause ainsi conçue :

« Comme il se trouve une différence de huit cents « francs par an entre la pension que payait feu « M. Chapeloud et celle pour laquelle ladite Sophie « Gamard consent à prendre chez elle, aux condi- « tions ci-dessus stipulées, ledit François Birotteau; « attendu que le soussigné François Birotteau re- « connaît surabondamment être hors d'état de donner « pendant plusieurs années le prix payé par les pen- « sionnaires de la demoiselle Gamard, et notamment « par l'abbé Troubert; enfin, eu égard à diverses « avances faites par ladite Sophie Gamard soussignée, « ledit Birotteau s'engage à lui laisser à titre d'in- « demnité le mobilier dont il se trouvera possesseur « à son décès, ou lorsque, par telle cause que ce « puisse être, il viendrait à quitter volontairement, « et à telle époque que ce soit, les lieux à lui présen- « tement loués, et à ne plus profiter des avantages « stipulés dans les engagements pris par mademoi- « selle Gamard envers lui, ci-dessus... »

— Tudieu, quelle grosse! s'écria le propriétaire. Et de quelles griffes est armée ladite Sophie Gamard!

Le pauvre Birotteau, n'imaginant dans sa cervelle d'enfant aucune cause qui pût le séparer un jour de mademoiselle Gamard, comptait mourir chez elle. Il n'avait aucun souvenir de cette clause, dont, jadis, il ne discuta même pas les termes, tant elle lui avait semblé juste, lorsque, dans son désir d'appartenir à la vieille fille, il aurait signé tous les parchemins qu'on lui eût présentés. Cette innocence était si respectable, et la conduite de mademoiselle Gamard si atroce; le sort de ce pauvre sexagénaire avait quelque chose de si déplorable, et sa faiblesse le rendait si touchant que, dans un premier moment d'indignation, madame de Listomère s'écria :

— Je suis cause de la signature de l'acte qui vous a ruiné, je dois vous rendre le bonheur dont je vous ai privé.

— Mais, dit le propriétaire, l'acte constitue un dol, et il y a matière à procès....

— Eh bien! M. Birotteau plaidera. S'il perd à Tours, il gagnera à Orléans. S'il perd à Orléans, il gagnera à Paris, s'écria le baron de Listomère.

— S'il veut plaider, reprit froidement le propriétaire, je lui conseille de se démettre d'abord de son vicariat.

— Nous consulterons des avocats, reprit madame de Listomère, et nous plaiderons s'il faut plaider. Mais cette affaire est trop honteuse pour mademoiselle Gamard, et peut devenir trop nuisible à l'abbé Troubert, pour que nous n'obtenions pas quelque transaction.

Après mûre délibération, chacun promit son assistance à l'abbé Birotteau dans la lutte qui allait s'engager entre lui et tous les adhérents de ses antagonistes. Un sûr pressentiment, un instinct provincial indéfinissable forçait chacun à unir les deux noms de Gamard et Troubert. Mais aucun de ceux qui se trouvaient alors chez madame de Listomère, excepté le propriétaire, n'avait une idée bien exacte de l'importance d'un semblable combat. M. de Bourbonne attira dans un coin le pauvre abbé.

— Des quatorze personnes qui sont ici, lui dit-il à voix basse, il n'y en aura pas une pour vous dans quinze jours. Alors, si vous avez besoin d'appeler quelqu'un à votre secours, vous ne trouverez peut-être que moi d'assez hardi pour oser prendre votre défense, parce que je connais la province, les hommes, les choses, et mieux encore, les intérêts. Mais tous vos amis, quoique pleins de bonnes intentions, vous mettent dans un mauvais chemin d'où vous ne pourrez vous tirer. Écoutez mon conseil. Si vous voulez vivre en paix, quittez le vicariat de Saint-Gatien, quittez Tours. Ne dites pas où vous irez, mais allez chercher quelque cure éloignée où Troubert ne puisse pas vous rencontrer.

— Abandonner Tours! s'écria le vicaire avec un effroi indescriptible.

C'était pour lui une sorte de mort. N'était-ce pas briser toutes les racines par lesquelles il s'était planté dans le monde? Les célibataires remplacent les sentiments par des habitudes. Lorsqu'à ce système moral, qui les fait moins vivre que traverser la vie,

se joint un caractère faible, les choses extérieures prennent sur eux un empire étonnant. Aussi Birotteau était-il devenu semblable à quelque végétal : le transplanter, c'était en risquer l'innocente fructification. De même que, pour vivre, un arbre doit retrouver à toute heure les mêmes sucs, et toujours avoir ses chevelus dans le même terrain, Birotteau devait toujours trotter dans Saint-Gatien ; toujours piétiner dans l'endroit du mail où il se promenait habituellement ; sans cesse parcourir les rues par lesquelles il passait, et continuer d'aller dans les trois salons où il jouait, pendant chaque soirée, au whist ou au trictrac.

— Ah! je n'y pensais pas, répondit M. de Bourbonne en regardant le prêtre avec une espèce de pitié.

Tout le monde sut bientôt, dans la ville de Tours, que madame la baronne de Listomère, veuve d'un lieutenant-général, recueillait M. l'abbé Birotteau, vicaire de Saint-Gatien. Ce fait, que beaucoup de gens révoquaient en doute, trancha nettement toutes les questions, et dessina les partis, surtout lorsque mademoiselle Salomon osa, la première, parler de dol et de procès.

Avec la vanité subtile qui distingue les vieilles filles, et le fanatisme de personnalité qui les caractérise, mademoiselle Gamard se trouva fortement blessée du parti que prenait madame de Listomère. La baronne était une femme du haut rang, élégante dans ses mœurs, et dont le bon goût, les manières polies, la piété ne pouvaient être contestés. Elle donnait, en recueillant Birotteau, le démenti le plus formel à toutes les assertions de mademoiselle Gamard, en censurait indirectement la conduite, et semblait sanctionner les plaintes du vicaire contre son ancienne hôtesse.

Il est nécessaire, pour l'intelligence de cette histoire, d'expliquer ici tout ce que le discernement et l'esprit d'analyse avec lequel les vieilles femmes se rendent compte des actions d'autrui, prêtaient de force à mademoiselle Gamard, et quelles étaient les ressources de son parti.

Accompagnée du silencieux abbé Troubert, elle allait passer ses soirées dans quatre ou cinq maisons où se réunissaient une douzaine de personnes, toutes liées entre elles par les mêmes goûts, et par l'analogie de leurs situations. C'étaient un ou deux vieillards qui épousaient les passions et les caquetages de leurs servantes ; cinq ou six vieilles filles qui employaient toute leur journée à tamiser leurs paroles, à scruter les démarches de leurs voisins et des gens placés au-desssus ou au-dessous d'elles dans la société ; puis, enfin, plusieurs femmes âgées, exclusivement occupées à distiller les médisances, à tenir un registre exact de toutes les fortunes, ou à contrôler les actions des autres : elles pronostiquaient les mariages et blâmaient la conduite de leurs amies aussi aigrement que celle de leurs ennemies.

Ces personnes, logées toutes dans la ville, de manière à y figurer les vaisseaux capillaires d'une plante, aspiraient, avec la soif d'une feuille pour la rosée, les nouvelles, les secrets de chaque ménage, les pompaient et les transmettaient machinalement à M. l'abbé Troubert, comme les feuilles communiquent à la tige la fraîcheur qu'elles ont absorbée. Donc, pendant chaque soirée de la semaine, excitées par ce besoin d'émotion qui se retrouve chez tous les individus, ces bonnes dévotes dressaient un bilan exact de la situation de la ville, avec une sagacité digne du conseil des Dix, et faisaient la police de Tours, armées de cette espèce d'espionnage à coup sûr que créent les passions. Puis, quand elles avaient deviné la raison secrète d'un événement, leur amour-propre les portait à s'approprier la sagesse du sanhédrin, pour donner le ton du bavardage dans leurs sphères respectives. Cette congrégation oisive et agissante, invisible et voyant tout, muette et parlant sans cesse, possédait alors une influence que sa nullité rendait en apparence peu nuisible, mais qui cependant devenait terrible quand elle était animée par un intérêt majeur. Or, il y avait bien longtemps qu'il ne s'était présenté dans la sphère de leurs existences un événement aussi grave et aussi généralement important pour chacune d'elles, que l'était la lutte de M. Birotteau, soutenu par madame de Listomère, contre M. l'abbé Troubert et mademoiselle Gamard.

En effet, les trois salons de mesdames de Listomère, Merlin de la Blottière et de Villenoix étant considérés comme ennemis par ceux où allait mademoiselle Gamard, il y avait au fond de cette querelle l'esprit de corps et toutes ses vanités. C'était le combat du peuple et du sénat romain dans une taupinière, ou une tempête dans un verre d'eau, comme l'a dit Montesquieu en parlant de la république de Saint-Marin, dont les charges publiques ne duraient qu'un jour, tant la tyrannie y était facile à saisir. Mais cette tempête développait néanmoins dans les âmes autant de passions qu'il en aurait fallu pour diriger les plus grands intérêts sociaux. N'est-ce pas une erreur de croire que le temps ne soit rapide que pour les cœurs en proie aux vastes projets qui troublent la vie et la font bouillonner ? Les heures de l'abbé Troubert coulaient aussi animées, s'enfuyaient chargées de pensées tout aussi soucieuses, étaient ridées par des désespoirs et des espérances aussi profondes que pouvaient l'être les heures cruelles de l'ambitieux, du joueur ou de

l'amant. Dieu seul est dans le secret de l'énergie que nous coûtent les triomphes occultement remportés sur les hommes, sur les choses et sur nous-mêmes. Si nous ne savons pas toujours où nous allons, nous connaissons bien les fatigues du voyage. Seulement, s'il est permis à l'historien de quitter le drame qu'il raconte pour prendre pendant un moment le rôle des critiques, s'il vous convie à jeter un coup d'œil sur les existences de ces vieilles filles et des deux abbés, afin d'y chercher la cause du malheur qui les viciait dans leur essence, il vous sera peut-être démontré qu'il est nécessaire à l'homme d'éprouver certaines passions pour développer en lui les qualités qui donnent à sa vie de la noblesse, qui en étendent le cercle, et assoupissent l'égoïsme naturel à toutes les créatures.

Madame de Listomère revint en ville sans savoir que, depuis cinq ou six jours, plusieurs de ses amis étaient obligés de réfuter une opinion accréditée sur elle, dont elle aurait ri si elle l'eût connue, et qui supposait à son affection pour son neveu des causes presque criminelles. Elle mena l'abbé Birotteau chez son avocat, à qui le procès ne parut pas une chose facile. Les amis du vicaire, animés par le sentiment que donne la justice d'une bonne cause, ou paresseux pour un procès qui ne leur était pas personnel, avaient remis le commencement de l'instance au jour où ils reviendraient à Tours. Les amis de mademoiselle Gamard purent donc prendre les devants, et surent expliquer l'affaire peu favorablement pour l'abbé Birotteau.

Donc, l'homme de loi dont la clientelle se composait exclusivement des gens pieux de la ville, étonna beaucoup madame de Listomère, en lui conseillant de ne pas s'embarquer dans un semblable procès, et il termina la conférence en disant:

« Que, d'ailleurs, il ne s'en chargerait pas, parce que, aux termes de l'acte, mademoiselle Gamard avait raison en droit. Qu'en équité, c'est-à-dire en dehors de la justice, M. l'abbé Birotteau paraîtrait, aux yeux du tribunal et à ceux des honnêtes gens, manquer au caractère de paix, de conciliation, et à la mansuétude qu'on lui avait supposés jusqu'alors.

« Que mademoiselle Gamard, connue pour une personne douce et facile à vivre, avait obligé M. Birotteau, en lui prêtant l'argent nécessaire pour payer les droits successifs auxquels avait donné lieu le testament de M. Chapelould, sans lui en demander de reçu.

« Que M. Birotteau n'était pas d'âge et de caractère à signer un acte sans savoir ce qu'il contenait, ni sans en connaître l'importance, et que s'il avait quitté mademoiselle Gamard après deux ans d'habitation, quand son ami M. Chapeloud était resté chez elle pendant douze ans, et M. Troubert pendant quinze, ce ne pouvait être qu'en vue d'un projet à lui connu; que le procès serait donc jugé comme un acte d'ingratitude, etc., etc. »

Après avoir laissé Birotteau marcher en avant vers l'escalier, l'avoué prit madame de Listomère à part, en la reconduisant, et l'engagea, au nom de son repos, à ne pas se mêler de cette affaire.

Cependant le soir, le pauvre vicaire qui se tourmentait autant qu'un condamné à mort dans le cabanon de Bicêtre, quand il y attend le rejet de son pourvoi en cassation, ne put s'empêcher d'apprendre à ses amis le résultat de sa visite au moment où, avant l'heure de faire les parties, le cercle se formait devant la cheminée de madame de Listomère.

— Excepté l'avoué des libéraux, je ne connais, à Tours, aucun homme de chicane qui veuille se charger de ce procès, s'écria M. de Bourbonne, et je ne vous conseille pas de vous y embarquer.

— Eh bien! c'est une infamie, dit le lieutenant de vaisseau. Moi, je conduirai l'abbé chez cet avoué.

— Allez-y lorsqu'il fera nuit, dit M. de Bourbonne en l'interrompant.

— Et pourquoi?

— Mais je viens d'apprendre que l'abbé Troubert est nommé vicaire-général, à la place de celui qui est mort avant-hier.

— Je me moque bien de l'abbé Troubert!

Malheureusement, le baron de Listomère, homme de trente-six ans, ne vit pas le signe que lui fit M. de Bourbonne, pour lui recommander de peser ses paroles, en lui montrant un conseiller de préfecture, ami de Troubert. Le lieutenant de vaisseau ajouta donc:

— Si M. l'abbé Troubert est un fripon...

— Oh! dit M. de Bourbonne, en l'interrompant, pourquoi mettre l'abbé Troubert dans une affaire à laquelle il est complétement étranger...

— Mais, reprit le baron, ne jouit-il pas des meubles de l'abbé Birotteau? Je me souviens d'avoir été chez M. Chapeloud, et d'y avoir vu deux tableaux de prix. Supposez qu'ils vaillent dix mille francs. Croyez-vous que M. Birotteau ait eu l'intention de donner, pour deux ans d'habitation chez cette Gamard, dix mille francs, quand déjà la bibliothèque et les meubles valaient à peu près cette somme?

L'abbé Birotteau ouvrit de grands yeux en apprenant qu'il avait possédé un capital aussi énorme.

Et le baron, poursuivant avec chaleur, ajouta:

— Par Dieu! M. Salmon, l'ancien expert du Musée de Paris, est venu voir ici sa belle-mère. Je vais y aller ce soir même avec M. Birotteau pour le prier d'estimer les tableaux. De là, je le mènerai chez l'avoué.

Deux jours après cette conversation, le procès avait pris de la consistance. L'avoué des libéraux, devenu celui de Birotteau, jetait beaucoup de défaveur sur la cause du vicaire. Les gens opposés au gouvernement, et ceux qui étaient connus pour ne pas aimer les prêtres ou la religion, deux choses que beaucoup de gens confondent, s'emparèrent de cette affaire, et toute la ville en parla. L'ancien expert du Musée avait estimé onze mille francs la Vierge du Valentin et le Christ de Lebrun, morceaux d'une beauté capitale. Quant à la bibliothèque et aux meubles gothiques, le goût dominant qui croissait de jour en jour à Paris pour ces sortes de choses leur donnait momentanément une valeur de douze mille francs. Enfin l'expert, vérification faite, évalua le mobilier entier à dix mille écus. Or, il était évident que M. Birotteau, n'ayant pas entendu donner à mademoiselle Gamard cette somme énorme, pour le peu d'argent qu'il pouvait lui devoir en vertu de la soulte stipulée, il y avait, judiciairement parlant, lieu à réformer leurs conventions; autrement, la vieille fille eût été coupable d'un dol volontaire. L'avoué des libéraux entama donc l'affaire en lançant un exploit introductif d'instance à mademoiselle Gamard. Quoique très-acerbe, cette pièce, fortifiée par des citations d'arrêts souverains et corroborée par quelques articles du Code, n'en était pas moins un chef-d'œuvre de logique judiciaire, et condamnait si évidemment la vieille fille que trente ou quarante copies en furent méchamment distribuées dans la ville.

Quelques jours après le commencement des hostilités entre la vieille fille et Birotteau, M. le baron de Listomère, qui espérait être compris, en qualité de capitaine de frégate, dans la première promotion, annoncée depuis quelque temps au ministère de la marine, reçut une lettre par laquelle l'un de ses amis lui annonçait qu'il était question dans les bureaux de le mettre hors du cadre d'activité. Étrangement surpris de cette nouvelle, il partit immédiatement pour Paris, et vint à la première soirée du ministre, qui en parut fort étonné lui-même, et se prit à rire en apprenant les craintes dont M. de Listomère lui fit part. Le lendemain, nonobostant la parole du ministre, le baron consulta les bureaux. Par une indiscrétion que certains chefs commettent assez ordinairement pour leurs amis, un secrétaire lui montra un travail tout préparé, mais que la maladie d'un directeur avait empêché jusqu'alors d'être soumis au ministre. Ce travail confirmait la fatale nouvelle.

Aussitôt, M. de Listomère alla chez un de ses oncles, qui, en sa qualité de député, pouvait voir immédiatement le ministre à la chambre, et le pria de sonder les dispositions de Son Excellence. Il s'agissait pour lui de la perte de son avenir. Aussi attendit-il avec la plus vive anxiété, dans la voiture de son oncle, la fin de la séance. Le député sortit bien avant la clôture, et dit à son neveu, pendant le chemin qu'il fit en se rendant à son hôtel :

— Comment, diable ! vas-tu te mêler de faire la guerre aux prêtres ? Le ministre a commencé par m'apprendre que tu t'étais mis à la tête des libéraux à Tours ; que tu avais des opinions détestables ; que tu ne suivais pas la ligne du gouvernement, etc. Ses phrases étaient aussi entortillées que s'il parlait encore à la Chambre. Alors je lui ai dit : — Ah ! çà ! entendons-nous ! Son Excellence a fini par m'avouer que tu étais mal avec la Congrégation. Bref, en demandant quelques renseignements à mes collègues, j'ai su que tu parlais fort légèrement d'un certain abbé Troubert, simple vicaire-général, mais le personnage le plus important de la province, où il représente la Congrégation. J'ai répondu de toi corps pour corps au ministre. Monsieur mon neveu, si tu veux faire ton chemin, ne te crée aucune inimitié sarcedotale. Va vite à Tours, fais ta paix avec ce diable de vicaire-général. Apprends que les vicaires-généraux sont des hommes avec lesquels il faut toujours vivre en paix. Morbleu ! lorsque nous travaillons tous à rétablir la religion, il est stupide à un lieutenant de vaisseau qui veut être capitaine de déconsidérer les prêtres. Si tu ne te raccommodes pas avec l'abbé Troubert, ne compte plus sur moi. Je te renierai. Le ministre des affaires ecclésiastiques m'a parlé tout à l'heure de cet homme comme d'un futur évêque. Si Troubert prenait notre famille en haine, il pourrait m'empêcher d'être compris dans la prochaine fournée de pairs. Hum ! comprends-tu ?

Ces paroles expliquèrent au lieutenant de vaisseau les secrètes occupations de Troubert, de qui Birotteau disait niaisement :

— Je ne sais pas à quoi lui sert de passer les nuits !

La position du chanoine au milieu du sénat femelle qui faisait si subtilement la police de la province, et sa capacité personnelle l'avaient fait choisir par la congrégation, entre tous les ecclésiastiques de la ville, pour être le proconsul inconnu de la Touraine : l'archevêque, le général, le préfet, grands et petits, étaient sous son occulte domination. Le baron de Listomère eut bientôt pris son parti.

— Je ne veux pas, dit-il à son oncle, recevoir une seconde bordée ecclésiastique dans mes *œuvres vives !*

Et trois jours après cette conférence diplomatique entre l'oncle et le neveu, le marin, subitement revenu par la malle-poste à Tours, révélait à sa tante, le soir même de son arrivée, les dangers que couraient les plus chères espérances de la famille de Lis-

tomère, s'ils s'obstinaient l'un et l'autre à soutenir *cet imbécile de Birotteau.*

Le baron avait retenu M. de Bourbonne au moment où celui-ci prenait sa canne et son chapeau pour s'en aller après la partie de whist. Les lumières du vieux malin étaient indispensables pour éclairer les écueils dans lesquels se trouvaient engagés les Listomère, et le vieux malin n'avait prématurément cherché sa canne et son chapeau que pour se faire dire à l'oreille :

— Restez, nous avons à causer.

Le prompt retour du baron, son air de contentement, en désaccord avec la gravité peinte, en certains moments, sur sa figure, avaient accusé vaguement à M. de Bourbonne quelques échecs reçus par le lieutenant dans sa croisière contre Gamard et Troubert. Il ne marqua point de surprise en entendant le baron proclamer le secret pouvoir du vicaire-général congréganiste.

— Je le savais! dit-il.

— Eh bien! s'écria la baronne, pourquoi ne pas nous avoir avertis?

— Madame, répondit-il vivement, oubliez que j'ai deviné l'invisible influence de ce prêtre, et j'oublierai que vous la connaissez également. Si nous ne nous gardions pas le secret, nous passerions pour ses complices; nous serions redoutés et haïs. Imitez-moi : feignez d'être dupe; mais sachez où vous mettez les pieds. Je vous en avais assez dit; vous ne me compreniez point, et je ne voulais pas me compromettre.

— Comment devons-nous maintenant nous y prendre? dit le baron.

Abandonner Birotteau n'était pas une question, et ce fut une première condition sous-entendue par les trois conseillers.

— Battre en retraite avec les honneurs de la guerre a toujours été le chef-d'œuvre des plus habiles généraux, répondit M. de Bourbonne. Pliez devant Troubert : si sa haine est moins forte que sa vanité, vous vous en ferez un allié; mais si vous pliez trop, il vous marchera sur le ventre.

Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église,

a dit Boileau. Faites croire que vous quittez le service : vous lui échappez, M. le baron. Renvoyez le vicaire, Madame : vous donnerez gain de cause à la Gamard. Demandez, chez l'archevêque, à l'abbé Troubert s'il sait le whist, il vous dira *oui*. Priez-le de venir faire une partie dans ce salon où il veut être reçu, il y viendra. Vous êtes femme, mettez-le dans vos intérêts. Quand M. le baron sera capitaine de vaisseau, son oncle pair de France, Troubert évêque, vous pourrez faire Birotteau chanoine tout à votre aise. Jusque-là pliez; mais pliez avec grâce, et en menaçant. Votre famille peut prêter à Troubert autant d'appui qu'il vous en donnera; vous vous entendrez à merveille. D'ailleurs, marchez la sonde en main, M. le marin.

— Ce pauvre Birotteau! dit la baronne.

— Oh! entamez-le promptement, répliqua le propriétaire en s'en allant. Si quelque libéral adroit s'emparait de cette tête vide, il vous causerait des chagrins. Après tout, les tribunaux prononceraient en sa faveur, et Troubert doit avoir peur du jugement. Il peut encore pardonner; mais après une défaite, il serait implacable. J'ai dit.

Et il fit claquer sa tabatière, alla mettre sa redingote, ses doubles souliers, et partit.

Le lendemain matin, après le déjeuner, la baronne resta seule avec le vicaire, et lui dit, non sans un visible embarras.

— Mon cher monsieur Birotteau, vous aller trouver mes demandes bien injustes et bien inconséquentes : mais il faut, pour vous et pour nous, d'abord éteindre votre procès contre mademoiselle Gamard en vous désistant de vos prétentions, puis quitter ma maison.

A ces mots, le pauvre prêtre pâlit.

— Je suis, reprit-elle, la cause innocente de vos malheurs, et sais que, sans mon neveu, vous n'eussiez pas intenté le procès qui maintenant fait votre chagrin et le nôtre. Écoutez!

Alors elle lui déroula succinctement l'immense étendue de cette affaire et lui expliqua la gravité de ses suites. Ses méditations lui avaient fait deviner, pendant la nuit, les antécédents probables de la vie de Troubert; et, alors, elle put, sans se tromper, démontrer à Birotteau la trame dans laquelle l'avait enveloppé cette vengeance si habilement ourdie; lui révéler la haute capacité, le pouvoir de son ennemi, en lui en dévoilant la haine, en lui en apprenant les causes, en le lui montrant couché durant douze années devant Chapeloud, et dévorant Chapeloud, et persécutant encore Chapeloud dans son ami. L'innocent Birotteau joignit ses mains comme pour prier, et pleura de chagrin à l'aspect d'horreurs humaines que son âme pure n'avait jamais soupçonnées. Il était aussi effrayé que s'il se fût trouvé sur le bord d'un abîme, et il écoutait, les yeux fixes et humides, sans exprimer aucune idée, sa bienfaitrice qui lui disait en terminant :

— Je sais tout ce qu'il y a de mal à vous abandonner; mais, mon cher abbé, les devoirs de famille passent avant ceux de l'amitié. Cédez, comme je le fais, à cet orage : je vous en prouverai toute ma reconnaissance. Je ne vous parle pas de vos intérêts, je m'en charge. Vous serez hors de toute inquiétude pour votre existence. Par l'entremise de M. de Bour-

bonne, qui saura sauver les apparences, je ferai en sorte que rien ne vous manquera. Mon ami, donnez-moi le droit de vous trahir. Je resterai votre amie, tout en me conformant aux maximes du monde. Décidez.

Le pauvre abbé stupéfait s'écria :

— Chapeloud avait donc raison en disant que si Troubert pouvait venir le tirer par les pieds dans la tombe, il le ferait ! Il couche dans le lit de Chapeloud.

— Il ne s'agit pas de se lamenter, dit madame de Listomère, nous avons peu de temps à nous. Voyons!

Birotteau avait trop de bonté pour ne pas obéir dans les grandes crises au dévouement irréfléchi du premier moment. Mais, d'ailleurs, sa vie n'était déjà plus qu'une agonie. Il dit en jetant à sa protectrice un regard désespérant qui la navra : — Je me confie à vous. Je ne suis plus qu'un *bourrier* de la rue!

Ce mot tourangeau n'a pas d'autre équivalent possible que le mot *brin de paille*. Mais il y a de jolis petits brins de paille, jaunes, polis, rayonnants, qui font le bonheur des enfants; tandis que le bourrier est le brin de paille décoloré, boueux, roulé dans les ruisseaux, chassé par la tempête, tordu par les pieds du passant.

— Mais, madame, je ne voudrais pas laisser à l'abbé Troubert le portrait de Chapeloud ; il a été fait pour moi, il m'appartient; obtenez qu'il me soit rendu, j'abandonnerai tout le reste.

— Eh bien! dit madame de Listomère, j'irai chez mademoiselle Gamard.

Ces mots furent dits d'un ton qui révéla l'effort extraordinaire que faisait la baronne de Listomère en s'abaissant à flatter l'orgueil de la vieille fille.

— Et, ajouta-t-elle, je tâcherai de tout arranger. A peine osé-je l'espérer. Allez voir M. de Bourbonne, qu'il minute votre désistement en bonne forme, apportez-m'en l'acte bien en règle ; puis, avec le secours de monseigneur l'archevêque, peut-être pourrons-nous en finir!

Birotteau sortit épouvanté. Troubert avait pris à ses yeux les dimensions d'une pyramide d'Égypte. Les mains de cet homme étaient à Paris, et ses coudes dans le cloître Saint-Gatien.

— Lui, se dit-il, empêcher M. le marquis de Listomère de devenir pair de France! *Et peut-être, avec le secours de monseigneur l'archevêque, pourra-t-on en finir!*

En présence de si grands intérêts, Birotteau se trouvait comme un ciron; il se faisait justice.

La nouvelle du déménagement de Birotteau fut d'autant plus étonnante que la cause en était impénétrable. Madame de Listomère disait que, son neveu voulant se marier et quitter le service, elle avait besoin, pour agrandir son appartement, de celui du vicaire. Personne ne connaissait encore le désistement de Birotteau.

Ainsi les instructions de M. de Bourbonne étaient sagement exécutées. Ces deux nouvelles en parvenant aux oreilles du grand-vicaire, devaient flatter son amour-propre en lui apprenant que, si elle ne capitulait pas, la famille de Listomère restait au moins neutre, et reconnaissait tacitement le pouvoir occulte de la Congrégation : le reconnaître, n'était-ce pas s'y soumettre? mais le procès demeurait tout entier *sub justice*. N'était-ce pas à la fois plier et menacer?

Les Listomère avaient donc pris dans cette lutte une attitude exactement semblable à celle du grand-vicaire ; ils se tenaient en dehors, et pouvaient tout diriger. Mais un événement grave survint, et rendit encore plus difficile la réussite des desseins médités par M. de Bourbonne et les Listomère pour apaiser le parti Gamard et Troubert.

La veille, mademoiselle Gamard avait pris du froid en sortant de la cathédrale, s'était mise au lit, et passait pour être dangereusement malade. Toute la ville retentissait de plaintes excitées par une fausse commisération.

« La sensibilité de mademoiselle Gamard n'avait « pu résister au scandale de ce procès. Malgré son « bon droit, elle allait mourir de chagrin. Birotteau « la tuait... »

Telle était la substance des phrases jetées en avant par les tuyaux capillaires du grand conciliabule femelle, et complaisamment répétées par la ville de Tours.

Madame de Listomère eut la honte d'être venue chez la vieille fille sans recueillir le fruit de sa visite. Elle demanda fort poliment à parler à M. le vicaire-général. Flatté peut-être de recevoir, dans la bibliothèque de Chapeloud, et au coin de cette cheminée ornée des deux fameux tableaux contestés, une femme par laquelle il avait été méconnu, Troubert fit attendre la baronne un moment; puis il consentit à lui donner audience.

Jamais courtisan ni diplomate ne mirent dans la discussion de leurs intérêts particuliers, ou dans la conduite d'une négociation nationale, plus d'habileté, de dissimulation, de profondeur, que n'en déployèrent la baronne et l'abbé, dans le moment où ils se trouvèrent tous les deux en scène.

Semblable au parrain qui, dans le moyen âge, armait le champion et en fortifiait la valeur par d'utiles conseils, au moment où il entrait en lice, le vieux malin avait dit à la baronne :

— N'oubliez pas votre rôle : vous êtes conciliatrice et non partie intéressée. Troubert est également un médiateur. Pesez vos mots! étudiez les in-

flexions de la voix du vicaire-général. S'il se caresse le menton, vous l'aurez séduit.

Quelques dessinateurs se sont amusés à représenter en caricature le contraste fréquent qui existe entre *ce que l'on dit* et *ce que l'on pense*. Ici, pour bien saisir l'intérêt du duel de paroles qui eut lieu entre le prêtre et la grande dame, il est nécessaire de dévoiler les pensées qu'ils cachèrent mutuellement sous des phrases en apparence insignifiantes.

Madame de Listomère commença par témoigner le chagrin que lui causait le procès de Birotteau, puis elle parla du désir qu'elle avait de voir terminer cette affaire à la satisfaction des deux parties.

— Le mal est fait, madame, dit l'abbé d'une voix grave, la vertueuse mademoiselle Gamard se meurt.

— *Je ne m'intéresse pas plus à cette sotte fille qu'au Prêtre-Jean*, pensait-il; *mais je voudrais bien vous mettre sa mort sur le dos, et vous en inquiéter la conscience, si vous êtes assez niais pour en prendre du souci.*

— En apprenant sa maladie, monsieur, lui répondit la baronne, j'ai exigé de M. le vicaire un désistement que j'apportais à cette sainte fille.

— *Je te devine, rusé coquin!* pensait-elle, *mais nous voilà mis à l'abri de tes calomnies. Quant à toi si tu prends le désistement, tu t'enferreras, tu avoueras ainsi ta complicité.*

— Les affaires temporelles de mademoiselle Gamard ne me concernent pas, dit le prêtre en abaissant ses larges paupières sur ses yeux d'aigle, pour voiler ses émotions.

— *Oh! oh! vous ne me compromettrez pas! Mais Dieu soit loué! les damnés avocats ne plaideront pas une affaire qui pouvait me salir. Que veulent donc les Listomère, pour se faire ainsi mes serviteurs?*

— Monsieur, répondit la baronne, les affaires de M. Birotteau me sont aussi étrangères que vous le sont les intérêts de mademoiselle Gamard; mais malheureusement la religion peut souffrir de leurs débats, et je ne vois en vous qu'un médiateur, là où moi-même j'agis en conciliatrice...

— *Nous ne nous abuserons ni l'un ni l'autre, monsieur Troubert*, pensait-elle. *Sentez-vous le tour épigrammatique de cette réponse?*

— La religion souffrir! madame, dit le grand vicaire; la religion est trop haut située pour que les hommes puissent y porter atteinte.

— *La religion, c'est moi*, pensait-il.

— Dieu nous jugera sans erreur, madame, ajouta-t-il. Je ne reconnais que son tribunal.

— Eh bien! monsieur, répondit-elle, tâchons d'accorder les jugements des hommes avec les jugements de Dieu.

— *Oui, la religion, c'est toi.*

L'abbé Troubert changea de ton.

— Monsieur votre neveu n'a-t-il pas été à Paris?

— *Vous avez eu là de mes nouvelles*, pensait-il. *Je puis vous écraser, vous qui m'avez méprisé. Vous venez capituler.*

— Oui, monsieur, je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à lui. Il y retourne ce soir, il est mandé par le ministre, qui est parfait pour nous, et voudrait ne pas lui voir quitter le service.

— *Jésuite, tu ne nous écraseras pas*, pensait-elle, *et ta plaisanterie est comprise.*

Un moment de silence.

— Je ne trouve pas sa conduite convenable dans cette affaire, reprit-elle, mais il faut pardonner à un marin de ne pas se connaître en droit.

— *Faisons alliance*, pensait-elle. *Nous ne gagnerons rien à guerroyer.*

Un léger sourire de l'abbé se perdit dans les plis de son visage.

— Il nous aura rendu le service de nous apprendre la valeur de ces deux belles peintures, dit-il en regardant les tableaux. Elles seront un bel ornement pour la chapelle de la Vierge.

— *Vous m'avez lancé une épigramme*, pensait-il; *en voici deux, nous sommes quittes, madame.*

— Si vous les donniez à Saint-Gatien, je vous demanderais de me laisser offrir à l'église des cadres dignes du lieu et de l'œuvre.

— *Je voudrais bien te faire avouer que tu convoitais les meubles de Birotteau*, pensait-elle.

— Elles ne m'appartiennent pas, dit le prêtre, en se tenant toujours sur ses gardes.

— Mais voici, dit madame de Listomère, un acte qui éteint toute discussion, et les rend à mademoiselle Gamard...

Elle posa le désistement sur la table.

— *Voyez, monsieur*, pensait-elle, *combien j'ai de confiance en vous.*

— Il est digne de vous, monsieur, ajouta-t-elle, digne de votre beau caractère de réconcilier deux chrétiens; quoique je prenne maintenant peu d'intérêt à monsieur Birotteau.....

— Mais il est votre pensionnaire, dit-il en l'interrompant.

— Non, monsieur, il n'est plus chez moi.

— *La pairie de mon beau-frère et le grade de mon neveu me font faire bien des lâchetés*, pensait-elle.

L'abbé demeura impassible, mais son attitude calme était l'indice des émotions les plus violentes. M. de Bourbonne avait seul deviné le secret de cette paix apparente. Le prêtre triomphait!

— Pourquoi vous êtes-vous donc chargée de son désistement? demanda-t-il, excité par un sentiment analogue à celui qui pousse une femme à se faire répéter des compliments.

— Je n'ai pu me défendre d'un mouvement de

compassion. Birotteau, dont vous devez connaître le caractère faible, m'a suppliée de voir mademoiselle Gamard, afin d'obtenir pour prix de sa renonciation à...

L'abbé fronça ses sourcils.

— A *des droits* reconnus par des avocats distingués, le portrait...

Le prêtre regarda madame de Listomère.

— Le portrait de M. Chapeloud. Je vous laisse le juge de sa prétention...

— *Tu serais condamné, si tu voulais plaider,* pensait-elle.

L'accent qu'elle prit pour prononcer les mots *avocats distingués,* fit voir au prêtre qu'elle connaissait le fort et le faible de l'ennemi.

Madame de Listomère montra tant de talent à ce connaisseur émérite dans le cours de cette conversation, qui se maintint longtemps sur ce ton, que l'abbé descendit chez mademoiselle Gamard pour aller chercher sa réponse à la transaction proposée.

Il revint bientôt.

— Madame, voici les paroles de la pauvre mourante : « *M. l'abbé Chapeloud m'a témoigné trop* « *d'amitié,* m'a-t-elle dit, *pour que je me sépare de* « *son portrait.* »

— Quant à moi, reprit-il, s'il m'appartenait, je ne le cèderais à personne. J'ai porté des sentiments trop constants au cher défunt pour ne pas me croire le droit de disputer son image à tout le monde.

— Monsieur, ne *nous brouillons* pas pour une mauvaise peinture.

— *Je m'en moque autant que vous vous en moquez vous-même,* pensait-elle.

— Gardez-la, nous en ferons faire une copie. Je m'applaudis d'avoir assoupi ce triste et déplorable procès, et j'y aurai personnellement gagné le plaisir de vous connaître. J'ai entendu parler de votre talent au whist. Vous pardonnerez à une femme d'être curieuse, dit-elle en souriant. Si vous vouliez venir jouer quelquefois chez moi, vous ne pouvez pas douter de l'accueil que vous y recevrez.

Troubert se caressa le menton.

— *Il est pris! Bourbonne avait raison,* pensait-elle, *il a sa dose de vanité!*

En effet, le grand-vicaire éprouvait en ce moment la sensation délicieuse contre laquelle Mirabeau ne savait pas se défendre, quand, aux jours de sa puissance, il voyait ouvrir devant sa voiture la porte cochère d'un hôtel autrefois fermé pour lui.

— Madame, répondit-il, j'ai de trop grandes occupations pour aller dans le monde; mais pour vous, que ne ferait-on pas?

— *La vieille fille va crever, j'entamerai les Listomère, et les servirai s'ils me servent,* pensait-il. *Il vaut mieux les avoir pour amis que pour ennemis.*

Madame de Listomère retourna chez elle espérant que l'archevêque consommerait une œuvre de paix si heureusement commencée. Mais Birotteau ne devait pas même profiter de son désistement. Madame de Listomère apprit dans la soirée la mort de mademoiselle Gamard.

Le testament de la vieille fille ayant été ouvert, personne ne fut surpris en apprenant qu'elle avait fait M. l'abbé Troubert son légataire universel. Sa fortune fut estimée à cent mille écus.

Le vicaire général envoya deux billets d'invitation pour le service et le convoi de son amie chez madame de Listomère, l'un pour elle, l'autre pour son neveu.

— Il faut y aller, dit-elle.

— Ça ne veut pas dire autre chose! s'écria M. de Bourbonne. C'est une épreuve par laquelle monseigneur Troubert veut vous juger.

— Baron, allez jusqu'au cimetière, ajouta-t-il en se tournant vers le lieutenant de vaisseau qui, pour son malheur, n'avait pas quitté Tours.

Le service eut lieu, et fut d'une grande magnificence ecclésiastique. Une seule personne y pleura. Ce fut Birotteau, qui, seul dans une chapelle écartée, et sans être vu, se crut coupable de cette mort, et pria sincèrement pour l'âme de la défunte, en déplorant avec amertume de ne pas avoir obtenu d'elle le pardon de ses torts.

M. l'abbé Troubert accompagna le corps de son amie jusqu'à la fosse où elle devait être enterrée. Arrivé sur le bord, il prononça un discours où, grâce à son talent, le tableau de la vie étroite menée par la testatrice prit des proportions monumentales. Les assistants remarquèrent ces paroles dans la péroraison :

« Cette vie pleine de jours acquis à Dieu et à sa religion, cette vie que décorent tant de belles actions faites dans le silence, tant de vertus modestes et ignorées, fut brisée par une douleur que nous appellerions imméritée, si, au bord de l'éternité, nous pouvions oublier que toutes nos afflictions nous sont envoyées par Dieu. Les nombreux amis de cette sainte fille, connaissant la noblesse et la candeur de son âme, prévoyaient qu'elle pouvait tout supporter, hormis les soupçons qui flétrissaient sa vie entière. Aussi, peut-être la Providence l'a-t-elle emmenée au sein de Dieu pour l'enlever à nos misères. Heureux ceux qui peuvent reposer, ici-bas, en paix avec eux-mêmes, comme elle repose maintenant au séjour des bienheureux dans sa robe d'innocence! »

Quand il eut achevé ce pompeux discours, reprit M. de Bourbonne, qui raconta les circonstances de l'enterrement à madame de Listomère,

au moment où, les parties finies et les portes fermées, ils furent seuls avec le baron, figurez-vous, si cela est possible, ce Louis XI en soutane, donnant ainsi le dernier coup de goupillon chargé d'eau bénite.

M. de Bourbonne prit la pincette, et imita si bien le geste de l'abbé Troubert que le baron et sa tante ne purent s'empêcher de sourire.

— Là seulement, reprit le vieux propriétaire, il s'est démenti. Jusqu'alors, sa contenance avait été parfaite; mais il lui a sans doute été impossible, en calfeutrant pour toujours cette vieille fille, qu'il méprisait souverainement et haïssait peut-être autant qu'il détesta Chapeloud, de ne pas laisser percer sa joie dans un geste.

Le lendemain matin, mademoiselle Salomon vint déjeuner chez madame de Listomère, et, en arrivant, lui dit tout émue :

— Notre pauvre abbé Birotteau a reçu tout à l'heure un coup affreux, qui annonce les calculs les plus étudiés de la haine. Il est nommé curé de Saint-Symphorien.

Saint-Symphorien est un faubourg de Tours, situé au-delà du pont. Ce pont, un des plus beaux monuments de l'architecture française, a dix-sept cents pieds de long, et les deux places qui le terminent à chaque bout offrent une dimension égale.

— Comprenez-vous? reprit-elle après une pause, et tout étonnée de la froideur que marquait madame de Listomère en apprenant cette nouvelle. M. Birotteau sera là comme à cent lieues de Tours, de ses amis, de tout. N'est-ce pas un exil d'autant plus affreux qu'il est arraché à une ville que ses yeux verront tous les jours et où il ne pourra plus venir? Lui qui, depuis ses malheurs, peut à peine marcher, serait obligé de faire une lieue pour nous voir. En ce moment, le malheureux est au lit, et il a la fièvre. Le presbytère de Saint-Symphorien est froid, humide; et la paroisse n'est pas assez riche pour le réparer. Le pauvre vieillard va donc se trouver enterré dans un véritable sépulcre. Quelle atroce combinaison!

Maintenant il nous suffira peut-être, pour achever cette histoire, de rapporter simplement quelques événements, et de peindre un dernier tableau.

Cinq mois après, M. le vicaire-général fut nommé évêque. Madame de Listomère était morte, et laissait quinze cents francs de rente par testament à M. l'abbé Birotteau. Le jour où le testament de la baronne fut connu, monseigneur Hyacinthe, évêque de..., était sur le point de quitter la ville de Tours pour aller résider dans son diocèse; mais il retarda son départ.

Furieux d'avoir été joué par une femme à laquelle il avait donné la main tandis qu'elle tendait secrètement la sienne à un homme qu'il regardait comme son ennemi, Troubert menaça de nouveau l'avenir du baron et la pairie du marquis de Listomère. Il dit en pleine assemblée, dans le salon de l'archevêque, un de ces mots ecclésiastiques, gros de vengeance et pleins de mielleuse mansuétude.

L'ambitieux marin vint le voir, et le prêtre implacable lui dicta sans doute de dures conditions; car la conduite du baron attesta le plus entier dévouement aux volontés du terrible congréganiste. Le nouvel évêque rendit par un acte authentique la maison de mademoiselle Gamard au chapitre de la cathédrale; donna la bibliothèque et les livres de Chapeloud au petit séminaire, en y joignant un capital de cent mille francs; puis il dédia les deux tableaux contestés à la chapelle de la Vierge; mais il garda le portrait de Chapeloud.

Personne ne s'expliqua cet abandon presque total de la succession de mademoiselle Gamard. M. de Bourbonne supposa que l'évêque en conservait secrètement la partie liquide, afin d'être à même de tenir avec honneur son rang à Paris, s'il était porté au banc des évêques dans la chambre haute. Enfin, la veille du départ de monseigneur Troubert, le *vieux malin* finit par deviner le dernier calcul que cachait cette action, coup de grâce donné par la plus persistante de toutes les vengeances à la plus faible des victimes.

Le legs de madame de Listomère à Birotteau fut attaqué par M. le baron de Listomère sous prétexte de captation! Quelques jours après l'exploit introductif d'instance, le baron fut nommé capitaine de vaisseau. Par une mesure disciplinaire, le curé de Saint-Symphorien était interdit. Les supérieurs ecclésiastiques jugeaient le procès par avance. L'assassin de feu Sophie Gamard était donc un fripon! Si monseigneur Troubert avait conservé la succession de la vieille fille, il lui eût été difficile de faire censurer Birotteau.

Au moment où monseigneur Hyacinthe, évêque de..., venait en chaise de poste, le long du quai Saint-Symphorien pour se rendre à Paris, le pauvre abbé Birotteau avait été mis dans un fauteuil, au soleil, au-dessus d'une terrasse. Il était pâle et maigre. Le chagrin, empreint dans tous ses traits, décomposait entièrement ce visage qui jadis était si doucement gai. La maladie jetait sur ses yeux, naïvement animés autrefois par les plaisirs de la bonne chère et dénués d'idées pesantes, un voile qui simulait une pensée. Ce n'était plus que le squelette du Birotteau qui roulait dix mois auparavant, si vide, mais si content, à travers le cloître. L'évêque lui lança un regard de mépris et de pitié. Puis, il consentit à l'oublier, et passa.

Nul doute que Troubert n'eût été en d'autres temps Philippe II ou Richelieu. Mais aujourd'hui que l'*Église* n'est plus une puissance politique, et n'absorbe plus les forces des gens solitaires, le célibat a, pour la société, ce vice capital que, faisant converger les qualités de l'homme sur une passion, l'égoïsme, il rend les célibataires ou nuisibles ou inutiles. Nous vivons à une époque où le défaut des gouvernements est d'avoir fait la société moins pour l'homme, que l'homme pour la société. Il existe donc un combat perpétuel entre l'individu contre le système dont il est victorieux et qu'il tâche d'exploiter à son profit; tandis que jadis l'homme, étant réellement libre, se montrait plus généreux pour la chose publique.

Le cercle au milieu duquel s'agitent les hommes s'est insensiblement élargi. L'âme humaine qui peut en embrasser la synthèse ne sera jamais qu'une magnifique exception; car, habituellement, en morale comme en physique, le mouvement perd en intensité ce qu'il gagne en étendue. La société ne doit pas se baser sur des exceptions.

D'abord, l'homme fut purement et simplement père, et son cœur battit chaudement, concentré dans le rayon de sa famille. Plus tard, il vécut pour un clan ou pour une petite république; de là, les grands dévouements historiques de la Grèce ou de Rome. Puis, il fut l'homme d'une caste ou d'une religion pour les grandeurs de laquelle il se montra souvent sublime; mais là, le champ de ses intérêts s'augmenta de toutes les régions intellectuelles. Aujourd'hui, sa vie est attachée à celle d'une immense patrie; bientôt sa famille sera, dit-on, le monde entier. Ce cosmopolitisme moral, espoir d e la Rome chrétienne, ne serait-il pas une sublime erreur? Il est si naturel de croire à la réalisation d'une noble chimère, à la fraternité des hommes! Mais non, la machine humaine n'a pas d'aussi divines proportions. Les âmes assez vastes pour épouser une sentimentalité réservée aux grands hommes, ne seront jamais celles ni des simples citoyens, ni des pères de famille. Certains physiologistes pensent que lorsque le cerveau s'agrandit ainsi, le cœur doit se resserrer. Erreur! L'égoïsme apparent des hommes qui portent une science, une nation, ou des lois dans leur sein, n'est-il pas la plus noble des passions, et en quelque sorte, la maternité des masses? car, pour enfanter des peuples neufs ou des idées nouvelles, ne doivent-ils pas unir dans leurs puissantes têtes les mamelles de la femme à la force de Dieu? L'histoire des Innocent III, des Pierre-le-Grand, et de tous les meneurs de siècles prouverait au besoin, dans un ordre très-élevé, cette immense pensée que Troubert représentait petitement au fond du cloître Saint-Gatien.

LA
FEMME ABANDONNÉE.

En 1822, au commencement du printemps, les médecins de Paris envoyèrent en Basse-Normandie un jeune homme qui relevait alors d'une maladie inflammatoire, causée par quelque excès d'étude ou de vie peut-être. Sa convalescence exigeait un repos complet, une nourriture douce, un air froid et l'absence totale de sensations extrêmes. Les grasses campagnes du Bessin et l'existence pâle de la province parurent donc propices à son rétablissement.

Il vint à Bayeux, jolie ville située à deux lieues de la mer, chez une de ses cousines, qui l'accueillit avec cette cordialité particulière aux gens habitués à vivre dans la retraite, et pour lesquels l'arrivée d'un parent ou d'un ami devient un bonheur.

A quelques usages près, toutes les petites villes se ressemblent. Or, après quelques soirées passées chez sa cousine Mme de Sainte-Sevère, ou chez les personnes dont elle faisait sa compagnie, ce jeune Parisien, nommé M. le baron Gaston de Nueil, eut bientôt connu les gens qui, pour cette société exclusive, composaient toute la ville. Gaston de Nueil vit en eux le personnel immuable que les observateurs retrouvent dans les nombreuses capitales de ces anciens Etats qui formaient la France d'autrefois.

C'était d'abord la famille dont la noblesse, inconnue à cinquante lieues plus loin, passe, dans le département, pour incontestable et de la plus haute antiquité; espèce de *famille royale* au petit pied. Sans que personne s'en doute, elle effleure par ses alliances les Montmorenci, touche aux Lusignan, et s'accroche aux Soubise. Le chef de cette race illustre est toujours un chasseur déterminé. Homme sans manières, il accable tout le monde de sa supériorité nominale; tolère le sous-préfet, comme il souffre l'impôt; n'admet aucune des puissances nouvelles qu'a créées le dix-neuvième siècle; et fait observer, comme une monstruosité politique, que le premier ministre n'est pas gentilhomme. Sa femme a le ton tranchant, parle haut, a eu des amants, mais fait régulièrement ses Pâques. Elle élève mal ses filles, et pense qu'elles seront toujours assez riches de leur nom. La femme et le mari n'ont d'ailleurs aucune idée du luxe actuel. Ils gardent les livrées de théâtre; s'en tiennent aux anciennes formes pour l'argenterie, les meubles, les voitures, comme pour les mœurs et le langage. Leur vieux faste s'allie d'ailleurs assez bien avec l'économie des provinces. Enfin ce sont les gentilshommes d'autrefois, moins les lods et ventes, moins la meute et les habits galonnés, tous, pleins d'honneur entre eux, tous dévoués à des princes qu'ils ne voient qu'à distance. Cette maison historique *incognito* conserve l'originalité d'une antique tapisserie de haute-lice.

Dans la famille végète infailliblement un oncle ou un frère lieutenant-général, cordon rouge, homme de cour, qui a été en Hanovre avec le maréchal de Richelieu, et que vous retrouvez là comme le feuillet égaré d'un vieux pamphlet du temps de Louis XV.

A cette famille fossile, s'oppose une famille plus riche, mais de noblesse moins ancienne. Le mari et la femme vont passer deux mois d'hiver à Paris,

dont ils rapportent le ton fugitif, et les passions éphémères. Madame est élégante, mais un peu guindée et toujours en retard avec les modes. Cependant elle se moque de l'ignorance affectée par ses voisins ; son argenterie est moderne ; elle a des grooms, des nègres, un valet de chambre. Son fils a tilbury, ne fait rien, il a un majorat; le cadet est auditeur au conseil d'état.

Le père, très au fait des intrigues du ministère, raconte des anecdotes sur Louis XVIII et sur Mme du Cayla; il a du *trois pour cent,* évite la conversation sur les cidres, mais tombe encore parfois dans la manie de rectifier le chiffre des fortunes départementales; il est membre du conseil-général, se fait habiller à Paris, et porte la croix de la Légion-d'Honneur. Enfin ce gentilhomme a compris la restauration, et bat monnaie à la Chambre, mais son royalisme est moins pur que celui de la famille avec laquelle il rivalise. Il reçoit la *Gazette* et les *Débats*. L'autre famille ne lit que la *Quotidienne*.

Monseigneur l'évêque, ancien vicaire-général, flotte entre ces deux puissances, qui lui rendent les honneurs dus à la religion, mais en lui faisant sentir parfois la morale que le bon La Fontaine a mise à la fin de *l'Ane chargé de reliques*. Le bon homme est roturier.

Puis viennent les astres secondaires, les gentilshommes qui jouissent de dix ou douze mille livres de rente, et qui ont été capitaines de vaisseau, ou capitaines de cavalerie, ou rien du tout. A cheval par les chemins, ils tiennent le milieu entre le curé portant les sacrements, et le contrôleur des contributions en tournée. Presque tous ont été dans les pages ou dans les mousquetaires, et achèvent paisiblement leurs jours dans une *faisance-valoir*, plus occupés d'une coupe de bois ou de leur cidre que de la monarchie. Cependant ils parlent de la charte et des libéraux entre deux *robbers* de whist ou pendant une partie de trictrac, après avoir calculé des dots et arrangé des mariages en rapport avec les généalogies, qu'ils savent par cœur. Leurs femmes font les fières et prennent les airs de la cour dans leurs cabriolets d'osier; elles croient être parées quand elles sont affublées d'un châle et d'un bonnet ; elles achètent annuellement deux chapeaux, mais après de mûres délibérations, et se les font apporter de Paris par occasion; elles sont généralement vertueuses et bavardes.

Autour de ces éléments principaux de la gent aristocratique, se groupent deux ou trois vieilles filles de qualité qui ont résolu le problème de l'immobilisation de la créature humaine. Elles semblent être scellées dans les maisons où vous les voyez : leurs figures, leurs toilettes, font partie de l'immeuble, de la ville, de la province dont elles sont la tradition, la mémoire, l'esprit. Toutes ont quelque chose de roide et de monumental; elles savent sourire ou hocher la tête à propos, et, de temps en temps, disent des mots qui passent pour spirituels.

Quelques riches bourgeois se sont glissés dans ce petit faubourg Saint-Germain, grâce à leurs opinions aristocratiques ou à leurs fortunes. Mais, en dépit de leurs quarante ans, là chacun dit d'eux :

— Ce petit *un tel* pense bien !

Et l'on en fait des députés. Généralement, ils sont protégés par les vieilles filles, mais l'on en cause.

Puis enfin deux ou trois ecclésiastiques sont reçus, dans cette société d'élite, pour leur étole, ou parce qu'ils ont de l'esprit, et que ces nobles personnes, s'ennuyant entre elles, introduisent l'élément bourgeois dans leurs salons, comme un boulanger met de la levure dans sa pâte.

La somme d'intelligence amassée dans toutes ces têtes se compose d'une certaine quantité d'idées anciennes auxquelles se mêlent quelques pensées nouvelles qui se brassent en commun tous les soirs. Semblables à l'eau d'une petite anse, les phrases qui représentent ces idées ont leur flux et reflux quotidien, leur remous perpétuel, exactement pareil. Qui en entend aujourd'hui le vide retentissement, l'entendra demain, dans un an, toujours. Leurs arrêts immuablement portés sur les choses d'ici bas forment une science traditionnelle à laquelle il n'est au pouvoir de personne d'ajouter une goutte d'esprit. La vie de ces routinières personnes gravite dans une sphère d'habitudes aussi incommutables que le sont leurs opinions religieuses, politiques, morales, et littéraires.

Un étranger est-il admis dans ce cénacle, chacun lui dira, non sans une sorte d'ironie :

— Vous ne trouverez pas ici le brillant de votre monde parisien !

Et chacun condamnera l'existence de ses voisins en cherchant à faire croire qu'il est une exception dans cette société, et qu'il a tenté sans succès de la rénover. Mais si, par malheur, l'étranger fortifie, par quelque remarque, l'opinion que ces gens ont mutuellement d'eux-mêmes, il passe aussitôt pour un homme méchant, sans foi ni loi, pour un Parisien corrompu, *comme le sont en général tous les Parisiens.*

Quand Gaston de Nueil apparut dans ce petit monde où l'étiquette était parfaitement observée, où chaque chose de la vie s'harmoniait, où tout se trouvait mis à jour, où les valeurs nobiliaires et territoriales étaient cotées comme le sont les fonds de la Bourse à la dernière page des journaux, il avait été pesé d'avance dans les balances infaillibles de l'opinion bayeusaine. Déjà, sa cousine Mme de Sainte-

Sevère avait dit le chiffre de sa fortune, celui de ses espérances, exhibé son arbre généalogique, vanté ses connaissances, sa politesse et sa modestie.

Il reçut l'accueil auquel il devait strictement prétendre, fut accepté comme un bon gentilhomme; sans façon, parce qu'il n'avait que vingt-trois ans; mais certaines jeunes personnes et quelques mères lui firent les yeux doux. Il possédait dix-huit mille livres de rente dans la vallée d'Auge, et son père devait tôt ou tard lui laisser le château de Manerville avec toutes ses dépendances. Quant à son instruction, à son avenir politique, à sa valeur personnelle, à ses talents, il n'en fut seulement pas question. Ses terres étaient bonnes et les fermages bien assurés; d'excellentes plantations y avaient été faites; les réparations et les impôts étaient à la charge des fermiers; les pommiers avaient trente-huit ans; enfin son père était en marché pour acheter deux cents arpents de bois contigus à son parc, qu'il voulait entourer de murs : aucune espérance ministérielle, aucune célébrité humaine ne pouvait lutter contre de tels avantages.

Soit malice, soit calcul, Mme de Sainte-Sevère n'avait pas parlé du frère aîné de Gaston, et Gaston n'en dit pas un mot. Mais ce frère était poitrinaire, et paraissait devoir être bientôt enseveli, pleuré, et oublié.

Gaston de Nueil commença par s'amuser de ces personnages; il en dessina, pour ainsi dire, les figures sur son album dans la sapide vérité de leurs physionomies anguleuses, crochues, ridées, dans la plaisante originalité de leurs costumes et de leurs tics; il se délecta des *normanismes* de leur idiôme, du fruste de leurs idées et de leurs caractères. Mais, après avoir épousé pendant un moment cette existence semblable à celle des écureuils occupés à tourner leur cage, il sentit l'absence des oppositions dans une vie arrêtée d'avance comme celle des religieux au fond des cloîtres. Alors il tomba dans une crise qui n'est encore ni l'ennui, ni le dégoût, mais qui en comporte presque tous les effets. Après les légères souffrances de cette transition, s'accomplit, pour l'individu, le phénomène de sa transplantation dans un terrain qui lui est contraire, où il doit s'atrophier et mener une vie rachitique. En effet, si rien ne le tire de ce monde, il en adopte insensiblement les usages, et se fait à son vide qui le gagne et l'annule.

Déjà les poumons de Gaston s'habituaient à cette atmosphère. Prêt à reconnaître une sorte de bonheur végétal dans ces journées passées sans soins et sans idées, il commençait à perdre le souvenir de ce mouvement de séve, de cette fructification constante des esprits qu'il avait si ardemment épousée dans la sphère parisienne, et allait se pétrifier parmi ces pétrifications, y demeurer pour toujours, comme les compagnons d'Ulysse, contents de leur grasse enveloppe.

Un soir, sans trop s'en étonner, Gaston de Nueil se trouvait assis entre une vieille dame et l'un des vicaires-généraux du diocèse, dans un salon à boiseries peintes en gris, carrelé en grands carreaux de terre blancs, décoré de quelques portraits de famille, garni de quatre tables de jeu, autour desquelles seize personnes babillaient en jouant au whist. Là, ne pensant à rien, mais digérant un de ces dîners exquis, avenir de la journée en province, il se surprit à justifier les usages du pays. Il concevait pourquoi ces gens-là continuaient à se servir des cartes de la veille, à les battre sur des tapis usés, et comment ils arrivaient à ne plus s'habiller ni pour eux-mêmes, ni pour les autres. Il devinait je ne sais quelle philosophie dans le mouvement uniforme de cette vie circulaire, dans le calme de ces habitudes logiques, et dans l'ignorance des choses élégantes. Enfin il comprenait presque l'inutilité du luxe. La vie de Paris avec ses passions, ses orages et ses plaisirs, n'était déjà plus dans son esprit que comme un souvenir d'enfance. Il admirait, de bonne foi, les mains pures, l'air modeste et craintif d'une jeune personne dont, à la première vue, la figure lui avait paru niaise, les manières sans grâce, l'ensemble repoussant, et la mise souverainement ridicule. C'en était fait de lui. Venu de la province à Paris, il allait retomber de l'existence inflammatoire de Paris dans la froide vie de province, sans une phrase qui frappât son oreille et lui apportât soudain une émotion semblable à celle que lui aurait causée quelque motif original parmi les accompagnements d'un opéra ennuyeux.

— N'avez-vous pas été voir hier madame de Beauséant? dit une vieille femme au chef de la maison princière du pays.

— J'y suis allé ce matin, répondit-il. Je l'ai trouvée bien triste, et si souffrante que je n'ai pas pu la décider à venir dîner demain avec nous.

— Avec Mme de Champignelles! s'écria la douairière en manifestant une sorte de surprise.

— Avec ma femme, dit tranquillement le gentilhomme. Mme de Beauséant n'est-elle pas de la maison de Bourgogne? Par les femmes, il est vrai; mais enfin, ce nom-là blanchit tout. Ma femme aime beaucoup la vicomtesse, et la pauvre dame est depuis si longtemps seule, que...

En disant ces derniers mots, le marquis de Champignelles regarda d'un air calme et froid les personnes qui l'écoutaient en l'examinant; mais il fut presque impossible de deviner s'il faisait une concession au malheur ou à la noblesse de Mme de Beauséant, s'il était flatté de la recevoir, ou s'il voulait forcer

par orgueil les gentilshommes du pays et leurs femmes à la voir.

Toutes les dames parurent se consulter en se jetant le même coup d'œil; et, alors, le silence le plus profond ayant tout à coup régné dans le salon, leur attitude fut prise comme un indice d'improbation.

— Cette madame de Beauséant est-elle par hasard celle dont l'aventure avec M. d'Ajuda-Pinto a fait tant de bruit? demanda Gaston à la personne près de laquelle il était.

— Parfaitement la même, lui répondit-on. Elle est venue habiter Courcelles après le mariage de M. d'Ajuda. Personne ici ne la reçoit. Elle a d'ailleurs beaucoup trop d'esprit pour ne pas avoir senti la fausseté de sa position; aussi n'a-t-elle cherché à voir personne. M. de Champignelles et quelques hommes se sont présentés chez elle, mais elle n'a reçu que M. de Champignelles, à cause peut-être de leur parenté : ils sont alliés par les Beauséant. Le marquis de Beauséant le père a épousé une Champignelles de la branche aînée. Quoique la vicomtesse de Beauséant passe pour descendre de la maison de Bourgogne, vous comprenez que nous ne pouvions pas admettre ici une femme séparée de son mari. Ce sont de vieilles idées auxquelles nous avons encore la bêtise de tenir. La vicomtesse a eu d'autant plus de tort dans ses escapades, que M. de Beauséant est un galant homme, un homme de cour; il aurait très-bien entendu raison. Mais sa femme est une tête folle....

M. de Nueil, tout en entendant la voix de son interlocutrice, ne l'écoutait plus. Il était absorbé par mille fantaisies. Existe-t-il d'autre mot pour exprimer les attraits d'une aventure au moment où elle sourit à l'imagination, au moment où l'âme conçoit de vagues espérances, pressent d'inexplicables félicités, des craintes, des événements sans que rien encore n'alimente ni ne fixe les caprices de ce mirage? Alors l'esprit voltige, enfante des projets impossibles, et donne en germe les bonheurs d'une passion. Mais peut-être le germe de la passion la contient-elle entièrement, comme une graine contient un belle fleur avec ses parfums et ses riches couleurs.

M. de Nueil ignorait que Mme de Beauséant se fût réfugiée en Normandie après un éclat que la plupart des femmes envient et condamnent, surtout lorsque les séductions de la jeunesse et de la beauté justifient presque la faute qui l'a causé.

Il existe un prestige inconcevable dans toute espèce de célébrité, à quelque titre qu'elle soit due. Il semble que pour les femmes, comme jadis pour les familles, la gloire d'un crime en efface la honte. De même que telle maison s'enorgueillit de ses têtes tranchées, une jolie, une jeune femme devient plus attrayante par la fatale renommée d'un amour heureux ou d'une affreuse trahison. Plus elle est à plaindre, et plus elle excite de sympathies. Nous ne sommes impitoyables que pour les sentiments et les aventures vulgaires. En attirant les regards, nous paraissons grands : ne faut-il pas en effet s'élever au-dessus des autres pour en être vu? Or, la foule éprouve involontairement un sentiment de respect pour tout ce qui s'est grandi, sans trop demander compte des moyens.

En ce moment, Gaston de Nueil se sentait poussé vers Mme de Beauséant par la secrète influence de ces raisons, ou peut-être par la curiosité, par le besoin de mettre un intérêt dans sa vie actuelle, enfin par cette foule de motifs impossibles à dire, et que le mot de *fatalité* sert souvent à exprimer.

La vicomtesse de Beauséant avait surgi devant lui tout à coup, accompagnée d'une foule d'images gracieuses : elle était un monde nouveau. Près d'elle, sans doute, il y avait à craindre, à espérer, à combattre, à vaincre. Elle devait contraster avec les personnes qu'il voyait dans ce salon mesquin. Enfin c'était une femme, et il n'avait point encore rencontré de femme dans ce monde froid, où les calculs remplaçaient les sentiments, où la politesse n'était plus que des devoirs, et où les idées les plus simples avaient quelque chose de trop blessant pour être acceptées ou émises. Mme de Beauséant réveillait en son âme le souvenir de ses rêves de jeune homme, et ses plus vivaces passions un moment endormies.

Gaston de Nueil devint distrait pendant le reste de la soirée. Il pensait aux moyens de s'introduire chez Mme de Beauséant; et, certes, il n'en existait guère. Elle passait pour être éminemment spirituelle; mais si les personnes d'esprit peuvent se laisser séduire par les choses originales ou fines, elles sont exigeantes, savent tout deviner; auprès d'elles, il y a donc autant de chances pour se perdre que pour réussir dans la difficile entreprise de plaire. Puis, la vicomtesse devait joindre, à l'orgueil de sa situation, la dignité que son nom lui commandait d'avoir. La solitude profonde dans laquelle elle vivait semblait être la moindre des barrières élevées entre elle et le monde. Il était donc presque impossible à un inconnu, de quelque bonne famille qu'il fût, de se faire admettre chez elle.

Cependant le lendemain matin M. de Nueil dirigea sa promenade vers le pavillon de Courcelles, et fit plusieurs fois le tour de l'enclos qui en dépendait. Dupé par les illusions auxquelles il est si naturel de croire à son âge, il regardait à travers les brèches ou par-dessus les murs, restait en contemplation devant les persiennes fermées, ou examinait celles qui étaient ouvertes. Il espérait qu'un hasard roma-

nesque dont il combinait les effets, sans s'apercevoir de leur impossibilité, pourrait l'introduire auprès de Mme de Beauséant.

Il se promena pendant plusieurs matinées fort infructueusement. Mais, à chaque promenade, cette femme placée en dehors du monde, victime de l'amour, ensevelie dans la solitude, grandissait dans sa pensée et se logeait dans son âme. Aussi le cœur de Gaston battait-il d'espérance et de joie, si par hasard, en longeant les murs de Courcelles, il venait à entendre le pas pesant de quelque jardinier.

Il pensait bien à écrire à Mme de Beauséant; mais que dire à une femme que l'on n'a pas vue et qui ne nous connaît pas? D'ailleurs Gaston se défiait de lui-même. Puis, semblable aux jeunes gens encore pleins d'illusions, il craignait plus que la mort les terribles dédains du silence, et frissonnait en songeant à toutes les chances que pouvait avoir sa première prose amoureuse d'être jetée au feu. Il était en proie à mille idées contraires qui se combattaient. Mais enfin, à force d'enfanter des chimères, de composer des romans et de se creuser la cervelle, il trouva l'un de ces heureux stratagèmes qui finissent par se rencontrer dans le grand nombre de ceux que l'on rêve, et qui révèlent à la femme la plus innocente l'étendue de la passion avec laquelle un homme s'est occupé d'elle.

Souvent, les bizarreries sociales créent autant d'obstacles réels entre une femme et son amant que les poëtes orientaux en ont mis dans les délicieuses fictions de leurs contes, et leurs images les plus fantastiques sont rarement exagérées. Aussi, dans la nature comme dans le monde des fées, la femme doit-elle toujours appartenir à celui qui sait arriver à elle, et la délivrer de la situation où elle languit.

Le plus pauvre des calenders tombant amoureux de la fille d'un calife n'en était pas certes séparé par une distance plus grande que celle qui se trouvait entre Gaston et Mme de Beauséant. La vicomtesse vivait dans une ignorance absolue des circonvallations tracées autour d'elle par M. de Nueil, dont l'amour s'accroissait de toute la grandeur des obstacles à franchir, et qui donnaient à sa maîtresse improvisée les attraits de la perspective. Un jour, se fiant à son inspiration, il espéra tout de l'amour qui devait jaillir de ses yeux. Croyant la parole plus éloquente que ne l'est la lettre la plus passionnée, et spéculant aussi sur la curiosité naturelle à la femme, il alla chez M. de Champignelles en se proposant de l'employer à la réussite de son entreprise.

Il dit au gentilhomme qu'il avait à s'acquitter d'une commission importante et délicate auprès de Mme de Beauséant. Mais, ne sachant point si elle lisait les lettres d'une écriture inconnue, ou si elle accorderait sa confiance à un étranger, il le priait de demander à la vicomtesse, lors de sa première visite, si elle daignerait le recevoir. Tout en invitant le marquis à garder le secret en cas de refus, il l'engagea fort spirituellement à ne point taire à Mme de Beauséant les raisons qui pouvaient le faire admettre chez elle. N'était-il pas homme d'honneur, loyal et incapable de se prêter à une chose de mauvais goût ou même malséante?

Le hautain gentilhomme, dont M. de Nueil avait flatté sans bassesse les petites vanités, fut complétement dupé par cette diplomatie de l'amour qui donne à un jeune homme l'aplomb et la haute dissimulation d'un vieil ambassadeur. Il essaya bien de pénétrer les secrets de Gaston; mais celui-ci, fort embarrassé de les lui dire, opposa des phrases normandes aux adroites interrogations de M. de Champignelles, qui, en chevalier français, le complimenta sur sa discrétion.

Aussitôt le marquis courut à Courcelles avec cet empressement que les gens d'un certain âge mettent à rendre service aux jolies femmes.

Dans la situation où se trouvait la vicomtesse de Beauséant, un message de cette espèce était de nature à l'intriguer. Aussi, quoiqu'elle ne vît, en consultant ses souvenirs, aucune raison qui pût amener chez elle M. de Nueil, n'aperçut-elle aucun inconvénient à le recevoir, après toutefois s'être prudemment enquise de sa position dans le monde.

Elle avait cependant commencé par refuser; puis elle avait discuté ce point de convenance avec M. de Champignelles, en l'interrogeant pour tâcher de deviner s'il savait le motif de cette visite; puis, elle était revenue sur son refus : la discussion et la discrétion forcée du marquis avaient irrité sa curiosité.

M. de Champignelles, ne voulant point paraître ridicule, prétendait, en homme instruit, mais discret, que la vicomtesse devait parfaitement bien connaître l'objet de cette visite, quoiqu'elle le cherchât de bien bonne foi sans le trouver. Madame de Beauséant créait des liaisons entre Gaston et des gens qu'il ne connaissait pas, se perdait dans d'absurdes suppositions, et se demandait à elle-même si elle avait jamais vu M. de Nueil.

La lettre d'amour la plus vraie ou la plus habile n'eût certes pas produit autant d'effet que cette espèce d'énigme sans mot, dont madame de Beauséant fut occupée à plusieurs reprises.

Quand Gaston apprit qu'il pouvait voir la vicomtesse, il fut tout à la fois dans le ravissement d'obtenir si promptement un bonheur ardemment souhaité, et singulièrement embarrassé de donner un dénouement à sa ruse.

— Bah! *la voir,* répétait-il en s'habillant, la voir, c'est tout!

Puis il espérait, en franchissant la porte de Courcelles, rencontrer un expédient pour dénouer le nœud gordien qu'il avait serré lui-même. Gaston était du nombre de ceux qui, croyant à la toute puissance de la nécessité, vont toujours; et, au dernier moment, arrivés en face du danger, ils s'en inspirent, et trouvent des forces pour le vaincre.

Il mit un soin particulier à sa toilette. Il s'imaginait, comme les jeunes gens, que d'une boucle bien ou mal placée dépendait son succès, ignorant qu'au jeune âge, tout est charme et attrait. D'ailleurs les femmes de choix qui ressemblent à Mme de Beauséant, ne se laissent séduire que par les grâces de l'esprit et par la supériorité du caractère. Un grand caractère leur promet une grande passion; il flatte leur vanité, paraît devoir répondre à l'exigence de leurs cœurs. L'esprit les amuse, répond aux finesses de leur nature, et elles se croient comprises. Or, que veulent toutes les femmes, si ce n'est d'être amusées, comprises ou adorées?

Mais il faut avoir bien réfléchi sur les choses de la vie pour comprendre la haute coquetterie que comportent la négligence du costume et la réserve de l'esprit dans une première entrevue. Quand nous devenons assez rusés pour être d'habiles politiques, nous sommes trop vieux pour profiter de notre expérience. Tandis que Gaston se défiait assez de son esprit pour emprunter des séductions à son vêtement, Mme de Beauséant, elle-même, mettait instinctivement de la recherche dans sa toilette, et se disait en arrangeant sa coiffure :

— Je ne veux cependant pas être à faire peur.

M. de Nueil avait dans l'esprit, dans sa personne et dans ses manières, cette tournure naïvement originale qui donne une sorte de saveur aux gestes et aux idées ordinaires, permet de tout dire, et fait tout passer. Il était instruit, pénétrant, d'une physionomie heureuse et mobile comme son âme impressible. Il y avait de la passion, de la tendresse dans ses yeux vifs; et son cœur, essentiellement bon, ne les démentait pas. La résolution qu'il prit, en entrant à Courcelles, fut donc en harmonie avec la nature de son caractère franc et de son imagination ardente. Malgré l'intrépidité de l'amour, il ne put cependant se défendre d'une violente palpitation, quand, après avoir traversé une grande cour dessinée en jardin anglais, il arriva dans une salle où un valet de chambre, lui ayant demandé son nom, disparut et revint pour l'introduire.

— M. le baron de Nueil.

Gaston entra lentement, mais d'assez bonne grâce, chose plus difficile encore dans un salon où il n'y a qu'une femme que dans celui où il y en a vingt. A l'angle de la cheminée, où, malgré la saison, brillait un grand foyer, et sur laquelle se trouvaient deux candélabres allumés, jetant de molles lumières, il aperçut une jeune femme assise dans cette moderne bergère à dossier très-élevé, dont le siége bas lui permettait de donner à sa tête des poses variées, pleines de grâce et d'élégance; de l'incliner, de la pencher, de la redresser languissamment, comme si c'était un fardeau pesant; puis de plier ses pieds, de les montrer, ou de les rentrer sous les longs plis d'une robe noire.

La vicomtesse voulut placer sur une petite table ronde le livre qu'elle lisait; mais ayant en même temps tourné la tête vers M. de Nueil, le livre, mal posé, tomba dans l'intervalle qui séparait la table de la bergère. Sans paraître surprise de cet accident, elle se rehaussa, et s'inclina pour répondre au salut du jeune homme, mais d'une manière imperceptible et presque sans se lever de son siége, où son corps resta plongé. Elle se courba pour s'avancer, remua vivement le feu; puis, elle se baissa, ramassa un gant qu'elle mit avec négligence à sa main gauche, en cherchant l'autre par un regard promptement réprimé; car, de sa main droite, main blanche, presque transparente, sans bagues, fluette, à doigts effilés, et dont les ongles roses formaient un ovale parfait, elle montra une chaise comme pour dire à Gaston de s'asseoir.

Quand son hôte inconnu fut assis, elle tourna la tête vers lui par un mouvement interrogant et coquet, dont la finesse ne saurait se peindre; il appartenait à ces intentions bienveillantes, à ces gestes gracieux, quoique précis, que donnent l'éducation première et l'habitude constante des choses de bon goût.

Ces mouvements multipliés se succédèrent rapidement, en un instant, sans saccades ni brusquerie, et charmèrent Gaston par ce mélange de soin et d'abandon qu'une jolie femme ajoute aux manières aristocratiques de la haute compagnie. Mme de Beauséant contrastait trop vivement avec les automates parmi lesquels il vivait depuis deux mois d'exil au fond de la Normandie, pour ne pas lui personnifier la poésie de ses rêves : aussi ne pouvait-il en comparer les perfections à aucune de celles qu'il avait jadis admirées. Devant cette femme et dans ce salon meublé comme l'est un salon du faubourg Saint-Germain, plein de ces riens si riches qui traînent sur les tables, en apercevant des livres et des fleurs, il se retrouva dans Paris. Il foulait un vrai tapis de Paris, revoyait le type distingué, les formes frêles de la Parisienne, sa grâce exquise, et sa négligence des effets cherchés qui nuisent tant aux femmes de province.

Mme la vicomtesse de Beauséant était blonde, blanche comme une blonde; mais elle avait les yeux

bruns. Elle présentait noblement son front, un front d'ange déchu qui s'enorgueillit de sa faute et ne veut point de pardon. Ses cheveux, abondants et tressés en hauteur au-dessus de deux bandeaux qui décrivaient sur ce front de larges courbes, ajoutaient encore à la majesté de sa tête. L'imagination retrouvait, dans les spirales de cette chevelure dorée, la couronne ducale de Bourgogne, et, dans les yeux brillants de cette grande dame, tout le courage de sa maison; le courage d'une femme forte seulement pour repousser le mépris ou l'audace, mais pleine de tendresse pour les sentiments doux. Les contours de sa petite tête, admirablement posée sur un long col blanc, les traits de sa figure fine, ses lèvres déliées et sa physionomie mobile gardaient une expression de prudence exquise, une teinte d'ironie affectée qui ressemblait à de la ruse et à de l'impertinence. Il était difficile de ne pas lui pardonner ces deux péchés féminins, en pensant à ses malheurs, à la passion qui avait failli lui coûter la vie, et attestée, soit par les rides dont au moindre mouvement elle sillonnait son front, soit par la douloureuse éloquence de ses beaux yeux, souvent levés vers le ciel.

N'était-ce pas un spectacle imposant, et encore agrandi par la pensée, de voir, dans un immense salon silencieux, cette femme séparée du monde entier, et qui, depuis trois ans, demeurait au fond d'une petite vallée, loin de la ville, seule avec les souvenirs d'une jeunesse brillante, heureuse, passionnée, jadis remplie par des fêtes, par de constants hommages, mais maintenant livrée aux horreurs du néant? Le sourire de cette femme annonçait une haute conscience de sa valeur. N'étant ni mère ni épouse, repoussée par le monde; privée du seul cœur qui pût faire battre le sien sans honte; ne tirant d'aucun sentiment les secours nécessaires à son âme chancelante, elle devait prendre sa force sur elle-même, vivre de sa propre vie, et n'avoir d'autre espérance que celle de la femme abandonnée. Attendre la mort, en hâter la lenteur malgré les beaux jours qui lui restaient encore! Se sentir destinée au bonheur, et périr sans le recevoir, sans le donner! Une femme! Quelle douleur!

M. de Nueil fit ces réflexions avec la rapidité de l'éclair, et se trouva bien honteux de son personnage en présence de la plus grande poésie dont une femme puisse s'envelopper. Séduit par le triple éclat de la beauté, du malheur et de la noblesse, il demeura presque béant, songeur, admirant la vicomtesse, mais ne trouvant rien à lui dire.

Alors Mme de Beauséant, à qui cette surprise ne déplut sans doute point, lui tendit la main par un geste doux, mais impératif. Puis, rappelant un sourire sur ses lèvres pâlies, comme pour obéir encore aux grâces de son sexe, elle lui dit :

— M. de Champignelles m'a prévenue, monsieur, du message dont vous avez eu la complaisance de vous charger pour moi. Serait-ce de la part de...

En entendant cette terrible phrase, Gaston comprit encore mieux le ridicule de sa situation, le mauvais goût, la déloyauté de son procédé envers une femme et si noble et si malheureuse. Son regard empreint de mille pensées se troubla; mais, tout à coup, avec cette force que de jeunes cœurs savent puiser dans le sentiment de leurs fautes, il se rassura; puis interrompant Mme de Beauséant, non sans faire un geste plein de soumission, il lui répondit d'une voix émue :

— Madame, je ne mérite pas le bonheur de vous voir. Je vous ai indignement trompée. Le sentiment auquel j'ai obéi, si grand qu'il puisse être, ne saurait faire excuser le misérable subterfuge dont je me suis servi pour arriver jusqu'à vous. Mais, madame, si vous aviez la bonté de me permettre de vous dire...

La vicomtesse lança sur M. de Nueil un coup d'œil plein de hauteur et de mépris, leva la main pour saisir le cordon de sa sonnette, sonna, le valet de chambre vint, elle lui dit en regardant le jeune homme avec dignité :

— Jacques, éclairez monsieur!

Puis elle se leva fière, salua Gaston, et se baissa pour ramasser le livre tombé. Ses mouvements furent aussi secs, aussi froids que ceux par lesquels elle l'accueillit avaient été mollement élégants et gracieux.

M. de Nueil s'est levé; mais il est resté debout. Madame de Beauséant lui jeta de nouveau un regard, comme pour lui dire :

— Eh bien! vous ne sortez pas?

Ce regard fut empreint d'une moquerie si perçante, que Gaston devint pâle comme un homme prêt à défaillir. Quelques larmes roulèrent dans ses yeux; mais il les retint, les sécha dans les feux de la honte et du désespoir, regarda madame de Beauséant avec une sorte d'orgueil qui exprimait tout ensemble et de la résignation et une certaine conscience de sa valeur : la vicomtesse avait droit de le punir, mais le devait-elle? Puis il sortit.

En traversant l'antichambre, la perspicacité de son esprit et son intelligence aiguisée par la passion lui firent comprendre tout le danger de sa situation.

— Si je quitte cette maison, se dit-il, je n'y pourrai jamais rentrer. Je serai toujours un sot pour la vicomtesse. Il est impossible à une femme — et elle est femme!—de ne pas deviner l'amour qu'elle inspire. Elle ressent peut-être un regret vague et involontaire de m'avoir si brusquement congédié. Mais elle ne doit pas, elle ne peut pas révoquer son arrêt : c'est à moi de la comprendre.

A cette réflexion, Gaston s'arrête sur le perron, laisse échapper une exclamation, se retourne vivement, et dit :

— J'ai oublié quelque chose !

Et il revint vers le salon, suivi du valet de chambre, qui, plein de respect pour un baron et pour les droits sacrés de la propriété, fut complétement abusé par le ton naïf avec lequel cette phrase fut dite.

Gaston entra doucement sans être annoncé. Quand la vicomtesse, pensant peut-être que l'intrus était son valet de chambre, leva la tête, elle trouva devant elle M. de Nueil.

— Jacques m'a éclairé, dit-il en souriant. Son sourire, empreint d'une grâce à demi triste, ôtait à ce mot tout ce qu'il avait de plaisant, et l'accent dont il était prononcé devait aller à l'âme.

Madame de Beauséant fut désarmée.

— Eh bien, asseyez-vous ! dit-elle.

Gaston s'empara de la chaise par un mouvement avide. Ses yeux, animés par la félicité, jetèrent un éclat si vif que la vicomtesse ne put soutenir ce jeune regard, baissa les yeux sur son livre, et savoura le plaisir toujours nouveau d'être pour un homme le principe de son bonheur, sentiment impérissable chez la femme. Puis, madame de Beauséant avait été devinée. La femme est si reconnaissante de rencontrer un homme au fait des caprices si logiques de son cœur, qui comprenne les allures en apparence contradictoires de son esprit, les fugitives pudeurs de ses sensations tantôt timides, tantôt hardies : étonnant mélange de coquetterie et de naïveté !

— Madame, s'écria doucement Gaston, vous connaissez ma faute, mais vous ignorez mes crimes. Si vous saviez avec quel bonheur j'ai...

— Ah ! prenez garde, dit-elle en levant un de ses doigts d'un air mystérieux, à la hauteur de son nez qu'elle effleura ; puis, de l'autre main, elle fit un geste pour prendre le cordon de la sonnette.

Ce joli mouvement, cette gracieuse menace provoquèrent sans doute une triste pensée, un souvenir de sa vie heureuse, du temps où elle pouvait être tout charme et toute gentillesse, où le bonheur justifiait les caprices de son esprit, comme il donnait un attrait de plus aux moindres mouvements de sa personne. Alors elle amassa les rides de son front entre ses deux sourcils ; son visage si doucement éclairé par les bougies prit une sombre expression ; elle regarda M. de Nueil avec une gravité dénuée de froideur, et lui dit, en femme profondément pénétrée par le sens de ses paroles :

— Tout ceci est bien ridicule ! Un temps a été, monsieur, où j'avais le droit d'être follement gaie, où j'aurais pu rire avec vous et vous recevoir sans crainte ; mais aujourd'hui, ma vie est bien changée. Je ne suis plus maîtresse de mes actions, et suis forcée d'y réfléchir. A quel sentiment dois-je votre visite ? Est-ce curiosité ? Je paie alors bien cher un fragile instant de bonheur. Aimeriez-vous déjà *passionnément* une femme infailliblement calomniée et que vous n'avez jamais vue ? Vos sentiments seraient donc fondés sur la mésestime, sur une faute à laquelle le hasard a donné de la célébrité.

Elle jeta son livre sur la table avec dépit.

— Eh quoi ! reprit-elle après avoir lancé un regard terrible sur Gaston, parce que j'ai été faible, le monde veut donc que je le sois toujours ? Cela est affreux, dégradant ! Venez-vous chez moi pour me plaindre ? Vous êtes bien jeune pour sympathiser avec des peines de cœur. Sachez-le bien, monsieur ! je préfère le mépris à la pitié, et je ne veux subir la compassion de personne !

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien ! vous voyez, monsieur, reprit-elle en levant la tête vers lui d'un air triste et doux, quel que soit le sentiment qui vous ait porté à vous jeter étourdiment dans ma retraite, vous me blessez. Vous êtes trop jeune pour être tout à fait dénué de bonté, vous sentirez donc l'inconvenance de votre démarche ; je vous la pardonne, et vous en parle maintenant sans amertume. Vous ne reviendrez plus ici, n'est-ce pas ? Je vous prie quand je pourrais ordonner. Si vous me faisiez une nouvelle visite, il ne serait ni en votre pouvoir ni au mien d'empêcher toute la ville de croire que vous devenez mon amant, et vous ajouteriez à mes chagrins un chagrin bien grand. Ce n'est pas votre volonté, je pense.

Elle se tut en le regardant avec une dignité vraie qui le rendit confus.

— J'ai eu tort, madame, répondit-il d'un ton pénétré ; mais l'ardeur, l'irréflexion, un vif besoin de bonheur sont à mon âge des qualités et des défauts. Maintenant, reprit-il, je comprends que je n'aurais pas dû chercher à vous voir, et cependant mon désir était bien naturel...

Alors il tâcha de raconter avec plus de sentiment que d'esprit les souffrances auxquelles l'avait condamné son exil nécessaire. Il peignit l'état d'un jeune homme dont les feux brûlaient sans aliments, en faisant penser qu'il était digne d'être aimé tendrement, et néanmoins n'avait jamais connu les délices d'un amour inspiré par une femme jeune, belle, pleine de goût, de délicatesse. Il expliqua son manque de convenance sans vouloir le justifier. Il flatta madame de Beauséant en lui prouvant qu'elle réalisait pour lui le type de la maîtresse incessamment, mais vainement appelée par la plupart des jeunes gens. Puis, en parlant de ses pro-

menades matinales autour de Courcelles, et des idées vagabondes qui le saisissaient à l'aspect du pavillon où il s'était enfin introduit, il excita cette indéfinissable indulgence que la femme trouve dans son cœur pour les folies dont elle est le principe. Il fit entendre une voix passionnée dans cette froide solitude, où il apportait les chaudes inspirations du jeune âge, et les charmes d'esprit qui décèlent une éducation soignée.

Madame de Beauséant était privée depuis trop longtemps des émotions que donnent les sentiments vrais finement exprimés pour ne pas en sentir vivement les délices. Elle ne put s'empêcher de regarder la figure expressive de M. de Nueil, et d'admirer en lui cette belle confiance de l'âme qui n'a encore été ni déchirée par les cruels enseignements de la vie du monde, ni dévorée par les perpétuels calculs de l'ambition ou de la vanité. Gaston était le jeune homme dans sa fleur, et se produisait en homme de caractère, ignorant encore de ses hautes destinées.

Ainsi tous deux faisaient à l'insu l'un de l'autre les réflexions les plus dangereuses pour leur repos, et tâchaient de se le cacher.

M. de Nueil reconnaissait dans la vicomtesse une de ces femmes si rares, toujours victimes de leur propre perfection et de leur inextinguible tendresse, dont la beauté gracieuse est le moindre charme quand elles ont une fois permis l'accès de leur âme, où les sentiments sont infinis, où tout est bon, où l'instinct du beau s'unit aux expressions les plus variées de l'amour, pour purifier les voluptés et les rendre presque saintes : admirable secret de la femme, présent exquis dont la nature est parcimonieuse !

De son côté, la vicomtesse, en écoutant l'accent vrai avec lequel M. de Nueil lui parlait des malheurs de sa jeunesse, devinait les souffrances imposées par la timidité aux grands enfants de vingt-cinq ans, lorsque l'étude les a garantis de la corruption et du contact des gens du monde, dont l'expérience raisonneuse corrode les belles qualités du jeune âge. Elle trouvait en lui le rêve de toutes les femmes, un homme chez lequel n'existait encore ni cet égoïsme de famille et de fortune, ni ce sentiment personnel qui finissent par tuer, dans leur premier élan, le dévouement, l'honneur, l'abnégation, l'estime de soi-même, fleurs d'âme si tôt fanées qui, d'abord, enrichissent la vie d'émotions délicates, quoique fortes, et ravivent en l'homme la probité du cœur.

Une fois lancés dans les vastes espaces du sentiment, ils arrivèrent très-loin en théorie, sondèrent l'un et l'autre la profondeur de leurs âmes, s'informèrent de la vérité de leurs expressions. Cet examen, involontaire chez Gaston, était prémédité chez madame de Beauséant. Usant de sa finesse naturelle ou acquise, elle exprimait, sans se nuire à elle-même, des opinions contraires aux siennes, pour connaître celles de M. de Nueil. Elle fut si spirituelle, si gracieuse, elle fut si bien elle-même avec un jeune homme dont elle ne se défiait point, en croyant ne plus le revoir, que Gaston s'écria naïvement, à un mot délicieux dit par elle :

— Eh ! madame, comment un homme a-t-il pu vous abandonner !

La vicomtesse resta muette. Gaston rougit, il pensait l'avoir offensée. Mais cette femme était surprise par le premier plaisir profond et vrai qu'elle ressentait depuis le jour de son malheur. Le roué le plus habile n'eût pas fait à force d'art le progrès que M. de Nueil dut à ce cri parti du cœur. Ce jugement arraché à la candeur d'un homme jeune la rendait innocente à ses yeux, condamnait le monde, accusait celui qui l'avait quittée, et justifiait la solitude où elle était venue languir. L'absolution mondaine, les touchantes sympathies, l'estime sociale tant souhaitées, si cruellement refusées, enfin ses plus secrets désirs étaient accomplis par cette exclamation qu'embellissaient encore les plus douces flatteries du cœur et cette admiration dont les femmes sont toujours avides. Elle était donc entendue et comprise ! M. de Nueil lui donnait tout naturellement l'occasion de se grandir de sa chute.

Alors elle regarda la pendule.

— Oh ! madame, s'écria Gaston, ne me punissez pas de mon étourderie ! Si vous ne m'accordez qu'une soirée, daignez ne pas l'abréger encore.

Elle sourit du compliment.

— Mais, dit-elle, puisque nous ne devons plus nous revoir, qu'importe un moment de plus ou de moins ? Si je vous plaisais, ce serait un malheur.

— Un malheur tout venu, répondit-il tristement.

— Ne me dites pas cela, reprit-elle gravement. Dans toute autre position je vous recevrais avec plaisir. Je vais vous parler sans détour, vous comprendrez pourquoi je ne veux pas, pourquoi je ne dois pas vous revoir. Je vous crois l'âme trop grande pour ne pas sentir que, si j'étais seulement soupçonnée d'une seconde faute, je deviendrais, pour tout le monde, une femme méprisable et vulgaire, je ressemblerais aux autres femmes. Une vie pure et sans tache donnera donc du relief à mon caractère. Je suis trop fière pour ne pas essayer de demeurer au milieu de la société comme un être à part, victime des lois par mon mariage, victime des hommes par mon amour. Si je ne restais pas fidèle à ma position, je mériterais tout le blâme dont on m'accable, et perdrais ma propre estime. Je n'ai pas eu la

haute vertu sociale d'appartenir à un homme que je n'aimais pas, et j'ai brisé, malgré les lois, les liens du mariage : c'était un tort, un crime, ce sera tout ce que vous voudrez. Mais pour moi cet état équivalait à la mort : j'ai voulu vivre. Si j'eusse été mère, peut-être aurais-je trouvé des forces pour supporter le supplice d'un mariage imposé par les convenances. A dix-huit ans, nous ne savons guère, pauvres filles, ce que l'on nous fait faire. J'ai manqué au monde, le monde m'a punie. Nous étions justes l'un et l'autre. J'ai cherché le bonheur. N'est-ce pas une loi de notre nature que d'être heureuses? J'étais jeune, j'étais belle... J'ai cru rencontrer un être aussi aimant qu'il paraissait passionné. J'ai été bien aimée pendant un moment!

Elle fit une pause.

— Je pensais, reprit-elle, qu'un homme ne devait jamais abandonner une femme dans la situation où je me trouvais. J'ai été quittée, j'aurai déplu. Oui, j'ai manqué sans doute à quelque loi de nature : j'aurai été trop aimante, trop dévouée ou trop exigeante, je ne sais. Le malheur m'a éclairée. Après avoir été longtemps l'accusatrice, je me suis résignée à être criminelle. J'ai donc absous à mes dépens celui dont je croyais avoir à me plaindre. Je n'ai pas été assez adroite pour le conserver : la destinée m'a fortement punie de ma maladresse. Je ne sais qu'aimer : le moyen de penser à soi quand on aime ! J'ai donc été l'esclave quand j'aurais dû me faire tyran. Ceux qui me connaîtront pourront me condamner, mais ils m'estimeront. Mes souffrances m'ont appris à ne plus m'exposer à l'abandon. Je ne comprends pas comment j'existe encore, après avoir subi les douleurs des huit premiers jours qui ont suivi cette crise, la plus affreuse dans la vie d'une femme. Il faut avoir vécu pendant trois ans seule pour avoir acquis la force de parler comme je le fais en ce moment de cette douleur. L'agonie se termine ordinairement par la mort ; eh bien ! monsieur, c'était une agonie sans le tombeau pour dénouement. Oh ! j'ai tant souffert!

Et la vicomtesse leva ses beaux yeux vers la corniche, à laquelle sans doute elle confia tout ce que ne devait pas entendre un inconnu. Une corniche est bien la plus douce, la plus soumise, la plus complaisante confidente que les femmes puissent trouver dans les occasions où elles n'osent regarder leur interlocuteur. La corniche d'un boudoir est une institution. N'est-ce pas le confessionnal, moins le prêtre ?

En ce moment, madame de Beauséant était éloquente et belle ; il faudrait dire coquette, si ce mot n'était pas trop fort. En se rendant justice, en mettant entre elle et l'amour les plus hautes barrières, elle aiguillonnait tous les sentiments de l'homme : et, plus elle élevait le but, mieux elle l'offrait aux regards. Elle abaissa ses yeux sur Gaston, après leur avoir fait perdre l'expression trop attachante que leur avait communiquée le souvenir de ses peines ; puis elle lui dit d'un ton calme :

— Oui, je dois rester froide et solitaire !

M. de Nueil se sentait une violente envie de tomber aux pieds de cette femme, alors sublime de raison et de folie : il craignit de lui paraître ridicule. Il réprima donc et son exaltation et ses pensées; il éprouvait à la fois et la crainte de ne point réussir à les bien exprimer, et la peur de quelque terrible refus ou d'une moquerie dont l'appréhension glace les âmes les plus ardentes. La réaction des sentiments qu'il refoulait au moment où ils s'élançaient de son cœur lui causa cette douleur profonde que connaissent les gens timides et les ambitieux, souvent forcés de dévorer leurs désirs. Cependant il ne put s'empêcher de rompre le silence pour dire d'une voix tremblante :

— Permettez-moi, madame, de me livrer à une des plus grandes émotions de ma vie, en vous avouant ce que vous me faites éprouver. Vous m'agrandissez le cœur ! je sens en moi le désir d'occuper ma vie à vous faire oublier vos chagrins, à vous aimer pour tous ceux qui vous ont haïe ou blessée. Mais c'est une effusion bien soudaine : aujourd'hui rien ne justifie ce vœu que je devais garder au fond de mon cœur, et....

— Assez, monsieur, dit Mme de Beauséant. Nous avons été trop loin l'un et l'autre. J'ai voulu dépouiller de toute dureté le refus qui m'est imposé, vous en expliquer les tristes raisons, et non m'attirer des hommages. La coquetterie ne va bien qu'à la femme heureuse. Croyez-moi, restons étrangers l'un à l'autre. Plus tard, vous saurez qu'il ne faut point former de liens quand ils doivent nécessairement se briser un jour.

Elle soupira légèrement, et son front se plissa pour reprendre aussitôt la pureté de sa forme.

— Quelles souffrances pour une femme, reprit-elle, de ne pouvoir suivre l'homme qu'elle aime dans toutes les phases de sa vie ! Puis ce profond chagrin ne doit-il pas horriblement retentir dans le cœur de cet homme, si elle en est bien aimée? N'est-ce pas un double malheur?

Il y eut un moment de silence, après lequel elle dit en souriant et en se levant pour faire lever son hôte :

— Vous ne vous doutiez pas, en venant à Courcelles, d'y entendre un sermon.

Gaston se trouvait en ce moment plus loin de cette femme extraordinaire qu'à l'instant où il l'avait abordée. Attribuant le charme de cette heure délicieuse à la coquetterie d'une maîtresse de maison

jalouse de déployer son esprit, il salua froidement la vicomtesse, et sortit désespéré.

Chemin faisant, le baron cherchait à surprendre le vrai caractère de cette créature souple et dure comme un ressort; mais il lui avait vu prendre tant de nuances, qu'il lui fut impossible d'asseoir sur elle un jugement vrai. Puis les intonations de sa voix argentine lui retentissaient encore aux oreilles, et le souvenir prêtait tant de charmes aux gestes, aux airs de tête, au jeu des yeux, qu'il s'éprit davantage à cet examen. Pour lui, la beauté de la vicomtesse reluisait encore dans les ténèbres. Les impressions qu'il en avait reçues se réveillaient attirées l'une par l'autre, pour de nouveau le séduire en lui révélant des grâces de femme et d'esprit inaperçues d'abord.

Alors il tomba dans une de ces méditations vagabondes pendant lesquelles les pensées les plus lucides se combattent, se brisent les unes contre les autres, et jettent l'âme dans un court accès de folie. Il faut être jeune pour révéler et pour comprendre les secrets de ces sortes de dithyrambes, où le cœur, assailli par les idées les plus folles, cède à la dernière qui le frappe, à une pensée d'espérance ou de désespoir, au gré d'une puissance inconnue.

A l'âge de vingt-trois ans, l'homme est presque toujours dominé par un sentiment de modestie. Les timidités, les troubles de la jeune fille l'agitent. Il a peur de mal exprimer son amour; il ne voit que les difficultés et s'en effraie; il tremble de ne pas plaire; il serait hardi s'il n'aimait pas tant. Plus il sent le prix du bonheur, moins il croit que sa maîtresse puisse le lui facilement accorder; d'ailleurs, peut-être se livre-t-il trop entièrement à son plaisir, et craint-il de n'en point donner. Lorsque, par malheur, son idole est imposante, il l'adore en secret et de loin : s'il n'est pas deviné, son amour expire. Souvent cette jeune passion, morte dans un jeune cœur, y reste brillante d'illusions. Quel homme n'a pas plusieurs de ces vierges souvenirs qui, plus tard, se réveillent, toujours plus gracieux, apportant l'image d'un bonheur parfait? souvenirs semblables à ces enfants perdus à la fleur de l'âge, et dont les parents n'ont connu que les sourires.

M. de Nueil revint donc de Courcelles, en proie à un sentiment gros de résolutions extrêmes. Mme de Beauséant était déjà devenue pour lui la condition de son existence : il aimait mieux mourir que de vivre sans elle. Encore assez jeune pour ressentir ces cruelles fascinations que la femme parfaite exerce sur les âmes neuves et passionnées, il dut passer une de ces nuits orageuses pendant lesquelles les jeunes gens vont du bonheur au suicide, du suicide au bonheur, dévorent toute une vie heureuse et s'endorment impuissants. Nuits fatales! où le plus grand malheur qui puisse arriver est de se réveiller philosophe.

Trop véritablement amoureux pour dormir, M. de Nueil se leva, se mit à écrire des lettres dont aucune ne le satisfit, et les brûla toutes.

Le lendemain il alla faire le tour du petit enclos de Courcelles, mais à la nuit tombante, car il avait peur d'être aperçu par la comtesse. Le sentiment auquel il obéissait alors appartient à une nature d'âme si mystérieuse, qu'il faut être encore jeune homme, ou se trouver dans une situation semblable, pour en comprendre les muettes félicités et les bizarreries, toutes choses qui feraient hausser les épaules aux gens assez heureux pour toujours voir le *positif* de la vie.

Après des hésitations cruelles, Gaston écrivit à madame de Beauséant la lettre suivante, qui peut passer pour un modèle de la phraséologie particulière aux amoureux, et se comparer aux dessins faits en cachette par les enfants pour la fête de leurs parents, présents détestables pour tout le monde, excepté pour ceux qui les reçoivent.

MADAME,

« Vous exercez un si grand empire sur mon cœur, sur mon âme et ma personne, qu'aujourd'hui ma destinée dépend entièrement de vous. Ne jetez pas ma lettre au feu. Soyez assez bienveillante pour la lire. Peut-être me pardonnerez-vous cette première phrase en vous apercevant que ce n'est pas une déclaration vulgaire ni intéressée, mais l'expression d'un fait naturel. Peut-être serez-vous touchée par la modestie de mes prières, par la résignation que m'inspire le sentiment de mon infériorité, par l'influence de votre détermination sur ma vie. A mon âge, madame, je ne sais qu'aimer, j'ignore entièrement, et ce qui peut plaire à une femme et ce qui la séduit; mais je me sens au cœur, pour elle, d'enivrantes adorations. Je suis irrésistiblement attiré vers vous par le plaisir immense que vous me faites éprouver, et pense à vous avec tout l'égoïsme qui nous entraîne là où, pour nous, est la chaleur vitale. Je ne me crois pas digne de vous. Non; il me semble impossible à moi, jeune, ignorant, timide, de vous apporter la millième partie du bonheur que j'aspirais en vous entendant, en vous voyant. Vous êtes pour moi la seule femme qu'il y ait dans le monde. Ne concevant point la vie sans vous, j'ai pris la résolution de quitter la France et d'aller jouer mon existence jusqu'à ce que je la perde dans quelque entreprise impossible, aux Indes, en Afrique, je ne sais où. Ne faut-il pas que je combatte un amour sans bornes par quelque chose d'infini? Mais si vous voulez me laisser l'espoir, non pas

d'être à vous, mais d'obtenir votre amitié, je reste, Permettez-moi de passer, près de vous, rarement même si vous l'exigez, quelques heures semblables à celles que j'ai surprises. Ce frêle bonheur, dont vous pourrez m'interdire les vives jouissances à la moindre parole trop ardente, suffira pour me faire endurer les bouillonnements de mon sang. Ai-je trop présumé de votre générosité en vous suppliant de souffrir un commerce où tout est profit pour moi seulement ? Vous saurez bien faire voir à ce monde, auquel vous sacrifiez tant, que je ne vous suis rien. Vous êtes si spirituelle et si fière, qu'avez vous à craindre ? Maintenant je voudrais pouvoir vous ouvrir mon cœur, afin de vous persuader que mon humble demande ne cache aucune arrière-pensée. Je ne vous aurais pas dit que mon amour était sans bornes en vous priant de m'accorder de l'amitié, si j'avais l'espoir de vous faire partager le sentiment profond enseveli dans mon âme. Non, je serai près de vous ce que vous voudrez que je sois, pourvu que j'y sois. Si vous me refusez, et vous le pouvez, je ne murmurerai point : je partirai. Si, plus tard une femme, autre que vous, entre pour quelque chose dans ma vie, vous aurez eu raison ; mais si je meurs fidèle à mon amour, vous concevrez quelque regret peut-être ! L'espoir de vous causer un regret adoucira mes angoisses, et sera toute la vengeance de mon cœur méconnu. »

Il faut n'avoir ignoré aucun des excellents malheurs du jeune âge, il faut avoir grimpé sur toutes les Chimères aux doubles ailes blanches qui offrent leur croupe féminine à de brûlantes imaginations, pour comprendre le supplice auquel Gaston de Nueil fut en proie quand il supposa son premier *ultimatum* entre les mains de Mme de Beauséant.

Il voyait la vicomtesse froide, rieuse et plaisantant de l'amour comme les êtres qui n'y croient plus. Il aurait voulu reprendre sa lettre. Il la trouvait absurde, il lui venait dans l'esprit mille et une idées infiniment meilleures, ou qui eussent été plus touchantes que ses froides phrases, ses maudites phrases, alambiquées, sophistiques, prétentieuses, mais heureusement assez mal ponctuées et fort bien écrites de travers. Il essayait de ne pas penser, de ne pas sentir, mais il pensait, il sentait et souffrait.

S'il avait eu trente ans, il se serait enivré, mais le jeune homme encore naïf ne connaissait ni les ressources de l'opium, ni les expédients de l'extrême civilisation. Il n'avait pas là, près de lui, un de ces bons amis de Paris, qui savent si bien vous dire : — POETE, NON DOLET ! en vous tendant une bouteille de vin de Champagne, ou vous entraîner à une orgie, pour vous adoucir les douleurs de l'incertitude. Excellents amis, toujours ruinés lorsque vous êtes riche, toujours aux Eaux quand vous les cherchez, ayant toujours perdu leur dernier louis au jeu quand vous le leur demandez, mais toujours prêts à vous vendre cher un mauvais cheval ; au demeurant, les meilleurs enfants de la terre, et toujours prêts à s'embarquer avec vous pour descendre une de ces pentes rapides sur lesquelles se dépensent le temps, l'âme et la vie.

Enfin M. de Nueil reçut des mains de Jacques une lettre, ayant un cachet de cire parfumée aux armes de Bourgogne, écrite sur un petit papier vélin, et qui sentait la jolie femme.

Aussitôt il courut s'enfermer pour lire et relire *sa* lettre.

« Vous me punissez bien sévèrement, monsieur, et de la bonne grâce que j'ai mise à vous sauver la rudesse d'un refus, et de la séduction que l'esprit exerce toujours sur moi. J'ai eu confiance en la noblesse du jeune âge, et vous m'avez trompée. Cependant je vous ai parlé, sinon à cœur ouvert, ce qui eût été parfaitement ridicule, du moins avec franchise, et vous ai dit ma situation afin de faire concevoir ma froideur à une âme jeune. Plus vous m'avez intéressée, plus vive a été la peine que vous m'avez causée. Je suis naturellement tendre et bonne ; mais les circonstances me rendent mauvaise. Une autre femme eût brûlé votre lettre sans lire ; moi je l'ai lue, et j'y réponds. Mes raisonnements vous prouveront que, si je ne suis pas insensible à l'expression d'un sentiment que j'ai fait naître, même involontairement, je suis loin de le partager, et ma conduite vous démontrera bien mieux encore la sincérité de mon âme. Puis, j'ai voulu, pour votre bien, employer l'espèce d'autorité que vous me donnez sur votre vie, et désire l'exercer une seule fois pour faire tomber le voile qui vous couvre les yeux.

« J'ai bientôt trente ans, monsieur, et vous en avez vingt-deux à peine. Vous ignorez vous-même ce que seront vos pensées quand vous arriverez à mon âge. Les serments que vous jurez si facilement aujourd'hui pourront alors vous paraître bien lourds. Aujourd'hui, je veux bien le croire, vous me donneriez sans regret votre vie entière, vous sauriez mourir même pour un plaisir éphémère ; mais à trente ans, l'expérience vous ôterait la force de me faire chaque jour des sacrifices, et moi, je serais profondément humiliée de les accepter. Un jour, tout vous commandera, la nature même vous ordonnera de me quitter ; je vous l'ai dit, je préfère la mort à l'abandon. Vous le voyez, le malheur m'a appris à calculer. Je raisonne, je n'ai point de passion. Vous me forcez à vous dire que je ne vous aime point ; que je ne dois, ne peux, ni ne veux vous aimer. J'ai passé le moment de la vie où les femmes

cèdent à des mouvements de cœur irréfléchis, et ne saurais plus être la maîtresse dont vous êtes en quête. Mes consolations, monsieur, viennent de Dieu, non des hommes. D'ailleurs je lis trop clairement dans les cœurs à la triste lumière de l'amour trompé pour accepter l'amitié que vous demandez, que vous offrez. Vous êtes la dupe de votre cœur, et vous espérez bien plus en ma faiblesse qu'en votre force. Tout cela est un effet d'instinct. Je vous pardonne cette ruse d'enfant, vous n'en êtes pas encore complice. Je vous ordonne, au nom de cet amour passager, au nom de votre vie, au nom de ma tranquillité, de rester dans votre pays, de ne pas y manquer une vie honorable et belle pour une illusion qui s'éteindra nécessairement. Plus tard, lorsque vous aurez, en accomplissant votre véritable destinée, développé tous les sentiments qui attendent l'homme, vous apprécierez ma réponse, que vous accusez peut-être en ce moment de sécheresse. Alors, vous retrouverez avec plaisir une vieille femme dont l'amitié pourra sans doute vous sembler douce et précieuse : elle n'aura été soumise ni aux vicissitudes de la passion, ni aux désenchantements de la vie, et des idées religieuses la conserveront pure et sainte. Adieu, monsieur, obéissez-moi, en pensant que vos succès jetteront quelque plaisir dans ma solitude, et ne songez à moi que comme on songe aux absents.»

Après avoir lu cette lettre, Gaston de Nueil écrivit ces mots.

« Madame, si je cessais de vous aimer, en acceptant les chances que vous m'offrez d'être un homme ordinaire, je mériterais bien mon sort!... Avouez-le!... Non, je ne vous obéirai pas, et vous jure une fidélité qui ne se déliera que par la mort. Oh! prenez ma vie, à moins cependant que vous ne craigniez un remords! »

Quand le domestique de M. de Nueil revint de Courcelles, son maître lui dit :

— A qui as-tu remis mon billet?...

— A madame la vicomtesse elle-même; elle était en voiture, et partait...

— Pour venir en ville?

— Monsieur, je ne le pense pas. La berline de madame la vicomtesse était attelée avec des chevaux de poste.

—Ah! elle s'en va! dit le baron.

— Oui, monsieur, répondit le valet de chambre.

Aussitôt Gaston fit ses préparatifs pour suivre Mme de Beauséant. La vicomtesse le mena jusqu'à Genève sans savoir en être accompagnée.

Entre les mille réflexions qui l'assaillirent pendant ce voyage, il lui en vint une dont un diplomate aurait eu de l'orgueil.

—Pourquoi s'est-elle en allée?.. se dit-il.

Ce mot fut le texte d'une multitude de suppositions, parmi lesquelles se trouva celle-ci :

— Si la vicomtesse veut m'aimer, il n'y a pas de doute qu'en femme d'esprit elle préfère la Suisse, où personne ne nous connaît, à la France, où elle rencontrerait des censeurs.

Il y a cependant des gens passionnés qui n'aimeraient pas une femme assez habile pour choisir son terrain; ce sont des raffinés. Mais d'ailleurs, rien ne prouve que la supposition de Gaston fût vraie.

Mme de Beauséant prit une petite maison sur le lac. Quand elle y fut installée, Gaston s'y présenta par une belle soirée, à la nuit tombante.

Jacques, valet de chambre essentiellement aristocratique, ne s'étonna point de voir M. de Nueil, et l'annonça en valet habitué à tout comprendre.

En entendant ce nom, en voyant le jeune homme, Mme de Beauséant laissa tomber le livre qu'elle tenait. Sa surprise donna le temps à Gaston d'arriver à elle, et de lui dire d'une voix qui lui parut délicieuse :

—Avec quel plaisir je prenais les chevaux qui vous avaient menée!

Être si bien obéie dans ses vœux secrets! Où est la femme qui n'eût pas cédé à un tel bonheur?

Une Italienne, une de ces divines créatures dont les Parisiennes n'ont aucune idée, et que, de ce côté des Alpes, l'on trouverait même profondément immorale, disait en lisant les romans français :

— Je ne vois pas pourquoi ces pauvres amoureux passent tant de temps à arranger ce qui doit être l'affaire d'une matinée...

Or, souvent un narrateur peut, à l'exemple de cette bonne Italienne, ne pas trop faire languir ses auditeurs et son sujet. Il y aurait bien quelques scènes de coquetterie, charmantes à dessiner, doux retards que Mme de Beauséant voulait apporter au bonheur de Gaston, pour tomber avec grâce, comme les vierges de l'antiquité; peut-être aussi pour jouir des voluptés chastes d'un premier amour, et le faire arriver à sa plus haute expression de force et de puissance. M. de Nueil était encore dans l'âge où un homme peut être dupe de ces caprices, de ces jeux dont les femmes sont friandes, et qu'elles prolongent, soit pour bien stipuler leurs conditions, soit pour jouir plus longtemps de leur pouvoir, dont elles sentent peut-être instinctivement la prochaine diminution. Mais ces petits protocoles de boudoir, moins nombreux que ceux de la Conférence, tiennent trop peu de place dans l'histoire d'une passion vraie pour être mentionnés.

Mme de Beauséant et M. de Nueil demeurèrent pendant trois années dans la villa située sur le lac de Genève que la vicomtesse avait louée. Ils y res-

tèrent seuls, sans voir personne, sans faire parler d'eux, se promenant en bateau, se levant tard, enfin heureux comme nous rêvons tous de l'être. Cette petite maison était simple, à persiennes vertes, entourée de larges balcons ornés de tentes, une véritable maison d'amants, maison à canapés blancs, à tapis muets, à tentures fraîches, où tout reluisait de joie. A chaque fenêtre le lac apparaissait sous des aspects différents ; dans le lointain, les montagnes et leurs fantaisies nuageuses, colorées, fugitives ; au-dessus d'eux, un beau ciel ; devant eux, une longue nappe d'eau capricieuse, changeante! Les choses semblaient rêver pour eux, et tout leur souriait.

Des intérêts graves rappelèrent M. de Nueil en France. Son frère et son père étaient morts. Il fallut quitter Genève. Les deux amants achetèrent cette maison : ils auraient voulu briser les montagnes et faire enfuir l'eau du lac en ouvrant une soupape, afin de tout emporter avec eux.

Mme de Beauséant suivit M. de Nueil. Elle réalisa sa fortune, acheta, près de Manerville, une propriété considérable qui joignait les terres de Gaston, et où ils demeurèrent ensemble. M. de Nueil abandonna très-gracieusement à sa mère l'usufruit des domaines de Manerville, en retour de la liberté qu'elle lui laissa de vivre garçon.

La terre de Mme de Beauséant était située près d'une petite ville, dans une des plus jolies positions de la vallée d'Auge. Là, les deux amants mirent entre eux et le monde des barrières que ni les idées sociales, ni les personnes ne pouvaient franchir, et retrouvèrent leurs bonnes journées de la Suisse. Pendant neuf années entières ils goûtèrent un bonheur qu'il est inutile de décrire ; le dénouement de cette aventure en fera sans doute deviner les délices à ceux dont l'âme peut comprendre, dans l'infini de leurs modes, la poésie et la prière.

Cependant, M. le marquis de Beauséant (son père et son frère aîné étaient morts), le mari de Mme de Beauséant, jouissait d'une parfaite santé. Rien ne nous aide mieux à vivre que la certitude de faire le bonheur d'autrui par notre mort. M. de Beauséant était un de ces gens ironiques et entêtés qui, semblables à des rentiers viagers, trouvent un plaisir de plus que n'en ont les autres à se lever bien portants chaque matin. Galant homme du reste, un peu méthodique, cérémonieux et calculateur, capable de déclarer son amour à une femme aussi tranquillement qu'un laquais dit :

— Madame est servie.

Cette petite notice biographique sur le marquis de Beauséant a pour objet de faire comprendre l'impossibilité dans laquelle était la marquise d'épouser M. de Neuil.

Or, après ces neuf années de bonheur, le plus doux bail qu'une femme ait jamais pu signer, M. de Nueil et Mme de Beauséant se trouvèrent dans une situation tout aussi naturelle et tout aussi fausse que celle où ils étaient restés depuis le commencement de cette aventure ; crise fatale néanmoins, dont ils est impossible de donner une idée, mais dont il est facile de poser les termes avec une exactitude mathématique.

Mme la comtesse de Nueil, mère de Gaston, n'avait jamais voulu voir Mme de Beauséant. C'était une personne roide et vertueuse, qui avait très-légalement accompli le bonheur de M. de Nueil le père. Or Mme de Beauséant comprit que cette honorable douairière devait être son ennemie, et tenterait d'arracher Gaston à sa vie immorale et anti-religieuse.

La marquise aurait bien voulu vendre sa terre, et retourner à Genève. Mais c'eût été se défier de M. de Nueil, elle en était incapable. D'ailleurs, il avait précisément pris beaucoup de goût pour la terre de Valleroy, où il faisait force plantations, force mouvements de terrains. N'était-ce pas l'arracher à une espèce de bonheur mécanique que les femmes souhaitent toujours à leurs maris et même à leurs amants?

Il était arrivé dans le pays une demoiselle de La Rodière, âgée de vingt-deux ans, et riche de 40,000 livres de rentes. Gaston rencontrait cette héritière à Manerville toutes les fois que son devoir l'y conduisait.

Ces personnages étant ainsi posés comme les chiffres d'une proportion arithmétique, la lettre suivante, écrite et remise un matin à Gaston, expliquera maintenant l'affreux problème que, depuis un mois, Mme de Beauséant tâchait de résoudre.

« Mon ange aimé, t'écrire quand nous vivons cœur à cœur, quand rien ne nous sépare, quand nos caresses nous servent si souvent de langage, et que les paroles sont aussi des caresses, n'est-ce pas un contre-sens? Eh bien! non, mon amour! Il y a certaines choses qu'une femme ne peut dire en présence de son amant ; la pensée de ces choses lui ôte la voix, lui fait refluer tout son sang vers le cœur ; elle est sans force et sans esprit. Être ainsi près de toi me fait souffrir ; et, souvent j'y suis ainsi. Je sens que mon cœur doit être tout vérité pour toi, ne te déguiser aucune de ses pensées, même les plus fugitives, et j'aime trop ce doux laisser-aller, qui me sied si bien pour rester plus longtemps gênée, contrainte. Aussi vais-je te confier mon angoisse, oui, c'est une angoisse! Écoute-moi! Ne fais pas ce petit : *ta, ta, ta...* par lequel tu me fais taire avec une impertinence que j'aime, parce que de toi tout me plaît. Cher époux du ciel, laisse-moi te dire que tu as effacé tout souvenir des douleurs sous le poids desquelles jadis ma vie allait succomber. Je n'ai connu l'amour

que par toi. Il a fallu la candeur de ta belle jeunesse, la pureté de ta grande âme pour satisfaire aux exigences d'un cœur de femme exigeante. Ami, j'ai bien souvent palpité de joie, en pensant que, durant ces neuf années, si rapides et si longues, ma jalousie n'a jamais été réveillée. J'ai eu toutes les fleurs de ton âme, toutes tes pensées. Il n'y a pas eu le plus léger nuage dans notre ciel, nous n'avons pas su ce qu'était un sacrifice, nous avons toujours obéi aux inspirations de nos cœurs. J'ai joui d'un bonheur sans bornes pour une femme. Les larmes dont cette page est trempée te diront-elles bien toute ma reconnaissance? J'aurais voulu l'avoir écrite à genoux! Eh bien! cette félicité m'a fait connaître un supplice plus affreux que ne l'était celui de l'abandon! Cher! le cœur d'une femme a des replis bien profonds : j'ai ignoré moi-même jusqu'aujourd'hui l'étendue du mien, comme j'ignorais l'étendue de l'amour. Les misères les plus grandes qui puissent nous accabler sont encore légères à porter en comparaison de la seule idée du malheur de celui que nous aimons. Et si nous le causions ce malheur? N'est-ce pas à en mourir?... Telle est la pensée qui m'oppresse. Mais elle en traîne après elle une autre beaucoup plus pesante; celle-là dégrade la gloire de l'amour, elle le tue, elle en fait une humiliation qui ternit à jamais la vie. Tu as trente ans et j'en ai quarante. Combien de terreurs cette différence d'âge n'inspire-t-elle pas à une femme aimante! Tu peux avoir d'abord involontairement, puis sérieusement senti les sacrifices que tu m'as faits, en renonçant à tout au monde pour moi! Tu as pensé peut-être à ta destinée sociale, à ce mariage qui doit augmenter nécessairement ta fortune, te permettre d'avouer ton bonheur, tes enfants, de transmettre tes biens, de reparaître dans le monde et d'y occuper ta place avec honneur. Mais tu auras réprimé ces pensées, heureux de me sacrifier, sans que je le sache, une héritière, une belle fortune, et un bel avenir. Dans ta générosité de jeune homme, tu auras voulu rester fidèle aux serments qui ne nous lient qu'à la face de Dieu! Mes douleurs passées te seront apparues, et j'aurai été protégée par le malheur dont tu m'as tirée. Devoir ton amour à ta pitié! Cette pensée m'est plus horrible encore que la crainte de te faire manquer ta vie! Ceux qui savent poignarder leurs maîtresses sont bien charitables, quand ils les tuent heureuses, innocentes, et dans la gloire de leurs illusions.... Oui, la mort est préférable aux deux pensées qui, depuis quelques jours, attristent secrètement mes heures. Hier, quand tu m'as demandé si doucement : — Qu'as-tu?... Ta voix m'a fait frissonner. J'ai cru que, selon ton habitude, tu lisais dans mon âme, et j'attendais tes confidences, imaginant avoir eu de justes pressentiments en devinant les calculs de ta raison. Je me suis alors souvenue de quelques attentions qui te sont habituelles, mais où j'ai cru apercevoir cette sorte d'affectation par laquelle les hommes trahissent une loyauté pénible à porter... En ce moment, j'ai payé bien cher mon bonheur; j'ai senti que la nature nous vend toujours les trésors de l'amour. En effet, le sort ne nous a-t-il pas séparés? Tu te seras dit : — Tôt ou tard, je dois quitter la pauvre Claire, pourquoi ne pas m'en séparer à temps? Cette phrase était écrite au fond de ton regard. Je m'en suis allée, et j'ai été pleurer loin de toi. Te dérober mes larmes!... Ce sont les premières que le chagrin m'ait fait verser depuis dix ans, et je suis trop fière pour te les montrer. Oui, tu as raison, je ne dois point avoir l'égoïsme d'assujettir ta vie brillante et longue à la mienne bientôt usée... Mais si je me trompais! si j'avais pris une de tes mélancolies d'amour pour une pensée de raison! ah! mon ange, ne me laisse pas dans l'incertitude : punis ta jalouse femme; mais rends-lui la conscience de son amour et du tien; toute la femme est dans ce sentiment qui sanctifie tout! Depuis l'arrivée de ta mère, et depuis que tu as vu chez elle mademoiselle de la Rodière, je suis en proie à des doutes qui nous déshonorent. Fais-moi souffrir, mais ne me trompe pas : je veux tout savoir, et ce que ta mère te dit et ce que tu penses! Si tu as hésité entre quelque chose et moi, je te rends ta liberté... Je te cacherai ma destinée, je saurai ne pas pleurer devant toi; seulement, je ne veux plus te revoir... Oh! je m'arrête, mon cœur se brise. » .

. . . .

« Je suis restée morne et stupide pendant quelques instants.... Ami, je ne me trouve point de fierté contre toi..... tu es si bon! si franc! tu ne saurais ni me blesser, ni me tromper; mais tu me diras la vérité, quelque cruelle qu'elle puisse être. Veux-tu que j'encourage tes aveux? Eh bien! cœur à moi, je serai consolée par une pensée de femme. N'aurai-je pas possédé de toi l'être jeune et pudique, toute grâce, toute beauté, toute délicatesse, un *Gaston* que nulle femme ne peut plus connaître et dont j'ai délicieusement joui?... Non, tu n'aimeras plus comme tu m'as aimée, comme tu m'aimes; non, je ne saurais avoir de rivale. Mes souvenirs seront sans amertume en pensant à notre amour qui fait toute ma pensée. N'est-il pas hors de ton pouvoir d'enchanter désormais une femme par les agaceries enfantines, par les jeunes gentillesses d'un cœur jeune, par ces coquetteries d'âme, ces grâces du corps et ces rapides ententes de volupté, enfin par l'adorable cortége qui suit l'amour adolescent? Ah, tu es homme, maintenant! tu obéiras à ta destinée en calculant tout. Tu auras des soins, des inquiétudes, des ambitions, des soucis qui *la* priveront de ce sourire con-

stant et inaltérable dont tes lèvres étaient toujours embellies pour moi. Ta voix, pour moi toujours si douce, sera parfois chagrine. Tes yeux, sans cesse illuminés d'un éclat céleste en me voyant, se terniront souvent pour *elle*. Puis, comme il est impossible de t'aimer comme je t'aime, cette femme ne te plaira jamais autant que je t'ai plu. Elle n'aura plus ce soin perpétuel que j'ai eu de moi-même et cette étude continuelle de ton bonheur dont jamais l'intelligence ne m'a manqué. Oui, l'homme, le cœur, l'âme que j'aurai connus n'existeront plus; je les ensevelirai dans mon souvenir pour en jouir encore, et vivre heureuse de cette belle vie passée, mais inconnue à tout ce qui n'est pas nous.

» Mon cher trésor, si cependant tu n'as pas conçu la plus légère idée de liberté, si mon amour ne te pèse pas, si mes craintes sont chimériques, si je suis toujours pour toi ton Ève, la seule femme qu'il y ait dans le monde, cette lettre lue, viens!... accours!...

» Ah, je t'aimerai dans un instant plus que je ne t'ai aimé, je crois, pendant ces neuf ans.

» Après avoir subi le supplice inutile de ces soupçons dont je m'accuse, chaque jour ajouté à notre amour, oui, un seul jour, sera toute une vie de bonheur. Ainsi, parle! Sois franc : ne me trompe pas! — ce serait un crime. — Dis?... veux-tu ta liberté? As-tu réfléchi à ta vie d'homme? As-tu un regret? Moi, te causer un regret! j'en mourrais... Je te l'ai dit : j'ai assez d'amour pour préférer ton bonheur au mien, ta vie à la mienne. Quitte, si tu le peux, la riche mémoire de nos neuf années de bonheur, pour n'en pas être influencé dans ta décision; mais parle! Je te suis soumise, comme à Dieu, à ce seul consolateur qui me reste, si tu m'abandonnes. »

Quand Mme de Beauséant sut la lettre entre les mains de M. de Nueil, elle tomba dans un abattement si profond, et dans une méditation si engourdissante, par la trop grande abondance de ses pensées, qu'elle resta comme endormie. Certes, elle souffrit de ces douleurs dont l'intensité n'a pas toujours été proportionnée aux forces de la femme, et que les femmes seules connaissent.

Pendant que la malheureuse marquise attendait son sort, M. de Nueil était, en lisant sa lettre, fort *embarrassé*, selon l'expression employée par les jeunes gens dans ces sortes de crises. Il avait alors presque cédé aux instigations de sa mère et aux attraits de Mlle de La Rodière, jeune personne assez insignifiante, droite comme un peuplier, blanche et rose, muette à demi, suivant le programme prescrit à toutes les jeunes filles à marier; mais ses quarante mille livres de rente en fonds de terre parlaient suffisamment pour elle.

Mme de Nueil, aidée par sa sincère affection de mère, cherchait à embaucher son fils pour la vertu. Elle lui faisait observer ce qu'il y avait pour lui de flatteur à être préféré par Mlle de La Rodière, lorsque tant de riches partis lui étaient proposés; qu'il était bien temps de songer à son sort; qu'une aussi belle occasion ne se retrouverait plus; il aurait un jour quatre-vingt mille livres de rente en biens-fonds; la fortune consolait de tout; si Mme de Beauséant l'aimait pour lui, elle devait être la première à l'engager à se marier. Enfin cette bonne mère n'oubliait aucun des moyens d'action par lesquels une femme peut influer sur la raison d'un homme. Aussi avait-elle amené son fils à chanceler.

La lettre de Mme de Beauséant arriva dans un moment où l'amour de Gaston luttait contre toutes les séductions d'une vie arrangée convenablement et conforme aux idées du monde; mais cette lettre décida le combat. Il résolut de quitter la marquise et de se marier.

— Il faut être homme dans la vie! se dit-il.

Puis, il soupçonna toutes les douleurs que sa résolution causerait à sa maîtresse. Sa vanité d'homme autant que sa conscience d'amant les lui grandissant encore, il fut pris d'une sincère pitié. Il ressentit tout d'un coup cet immense malheur, et crut nécessaire, charitable, d'amortir cette mortelle blessure. Il espéra pouvoir amener Mme de Beauséant à un état calme, et se faire ordonner par elle ce cruel mariage, en l'accoutumant par degrés à l'idée d'une séparation nécessaire, en laissant toujours entre eux Mlle de La Rodière comme un fantôme, et en la lui sacrifiant d'abord pour se la faire imposer plus tard. Il allait, pour réussir dans cette compatissante entreprise, jusqu'à compter sur la noblesse, la fierté de la marquise et sur les belles qualités de son âme. Alors il lui répondit afin d'endormir ses soupçons.

Répondre!.... Pour une femme qui joignait à l'intuition de l'amour vrai les perceptions les plus délicates de l'esprit féminin, la lettre était un arrêt.

Aussi, quand Jacques entra, qu'il s'avança vers Mme de Beauséant pour lui remettre un papier plié triangulairement, la pauvre femme tressaillit comme une hirondelle prise. Un froid inconnu tomba de sa tête à ses pieds, en l'enveloppant d'un linceul de glace. S'il n'accourait pas à ses genoux, s'il n'y venait pas pleurant, pâle, amoureux, tout était dit! Cependant il y a tant d'espérances dans le cœur des femmes qui aiment! Il faut bien des coups de poignard pour les tuer! Elles aiment et saignent jusqu'au dernier.

— Madame a-t-elle besoin de quelque chose? demanda Jacques d'une voix douce en se retirant.

— Non, dit-elle.

— Pauvre homme! pensa-t-elle, en essuyant une larme, il me devine, lui, un valet!

Elle lut.

Ma bien aimée, tu te crées des chimères...

En apercevant ces mots, un voile épais se répandit sur les yeux de la marquise: la voix secrète de son cœur lui criait:

— Il ment !....

Puis, sa vue embrassant toute la première page avec cette espèce d'avidité lucide que communique la passion, elle avait lu en bas ces mots : *Rien n'est arrêté...*

Tournant la page avec une vivacité convulsive, elle vit distinctement l'esprit qui avait dicté les phrases entortillées de cette lettre, où elle ne retrouva plus les jets impétueux de l'amour : elle la froissa, la déchira, la roula, la mordit, la jeta dans le feu, et s'écria :

— Oh! l'infâme! il m'a possédée ne m'aimant plus !

Puis, demi-morte, elle alla se jeter sur son canapé.

M. de Nueil sortit après avoir écrit sa lettre. Quand il revint, il trouva Jacques sur le seuil de la porte, et Jacques lui remit une lettre en lui disant :

— Madame la marquise n'est plus au château.

M. de Nueil étonné brisa l'enveloppe et lut :

« Madame, si je cessais de vous aimer en accep-
« tant les chances que vous m'offrez d'être un homme
« ordinaire, je mériterais bien mon sort ! Avouez-
« le ?.... Non, je ne vous obéirai pas, et vous jure
« une fidélité qui ne se déliera que par ma mort. —
« Oh! prenez ma vie, à moins cependant que vous
« ne craigniez un remords. »

C'était le billet qu'il avait écrit à la marquise au moment où elle partait pour Genève. Au-dessous, elle avait ajouté :

Monsieur, vous êtes libre.

M. de Nueil retourna chez sa mère, à Manerville. Vingt jours après, il épousa Melle Stéphanie de la Rodière.

Si cette histoire d'une vérité vulgaire se terminait là, ce serait presque une mystification : presque tous les hommes en ont une plus intéressante à se raconter; mais la célébrité du dénouement malheureusement vrai, mais tout ce qu'il pourra faire naître de souvenirs au cœur de ceux qui ont connu les célestes délices d'une passion infinie, et l'ont brisée eux-mêmes ou perdue par quelque fatalité cruelle, mettront peut-être ce récit à l'abri des critiques.

Mme la marquise de Beauséant n'avait point quitté son château de Valleroy lors de sa séparation d'avec M. de Nueil. Par une multitude de raisons qu'il faut laisser ensevelies dans le cœur des femmes, et dont chacune d'elles devinera celles qui lui seront propres, elle continua d'y demeurer après le mariage de M. de Neuil. Elle vécut dans une retraite si profonde que ses gens, sa femme de chambre et Jacques exceptés, ne la virent point. Elle exigeait un silence absolu chez elle, et ne sortait de son appartement que pour aller à la chapelle de Valleroy, où un prêtre du voisinage venait lui dire la messe tous les matins.

Quelques jours après son mariage, le comte de Nueil tomba dans une espèce d'apathie conjugale, qui pouvait faire supposer le bonheur tout aussi bien que le malheur.

Sa mère disait à tout le monde : — Mon fils est parfaitement heureux !....

Mme Gaston de Nueil, semblable à beaucoup de jeunes femmes, était un peu terne, douce, patiente; elle devint enceinte après un mois de mariage. Tout cela se trouvait conforme aux idées reçues. M. de Nueil était très-bien pour elle; seulement il fut, deux mois après avoir quitté la marquise, extrêmement rêveur et pensif.

— Mais il avait toujours été sérieux, disait sa mère.

Après sept mois de ce bonheur tiède, il arriva quelques événements légers en apparence, mais qui comportent de trop larges développements de pensées, et accusent de trop grands troubles d'âme pour n'être pas rapportés simplement et abandonnés au caprice des interprétations de chaque esprit.

Un jour, pendant lequel M. de Nueil avait chassé sur les terres de Manerville et de Valleroy, il revint par le parc de Mme de Beauséant, fit demander Jacques, l'attendit; et, quand il fut venu :

— La marquise aime-t-elle toujours le gibier? lui demanda-t-il.

Sur la réponse affirmative du valet de chambre, Gaston lui offrit une somme assez forte, accompagnée de raisonnements très-spécieux, afin d'obtenir de lui le léger service de réserver pour la marquise le produit de sa chasse.

Il parut fort peu important à Jacques que sa maîtresse mangeât une perdrix tuée par son garde ou par M. de Nueil, puisque celui-ci désirait que la marquise ne sût pas l'origine du gibier.

— Il a été tué sur ses terres, dit le comte.

Jacques se prêta pendant plusieurs jours à cette innocente tromperie. M. de Nueil partait dès le matin pour la chasse, et ne revenait chez lui que pour dîner, n'ayant jamais rien tué.

Une semaine entière se passa ainsi. Gaston s'enhardit assez pour écrire une longue lettre à la marquise et la lui fit parvenir. Cette lettre lui fut renvoyée sans avoir été ouverte.

Il était presque nuit quand le valet de chambre de la marquise la lui rapporta. Soudain, le comte

s'élança hors du salon où il paraissait écouter un caprice d'Hérold écorché sur le piano par sa femme, et courut chez la marquise avec la rapidité d'un homme qui vole à un rendez-vous. Il sauta dans le parc par une brèche qui lui était connue, marcha lentement à travers les allées, en s'arrêtant par moments comme pour essayer de réprimer les sonores palpitations de son cœur; puis, arrivé près du château, il en écouta les bruits sourds, et présuma que tous les gens étaient à table.

Alors il alla jusqu'à l'appartement de Mme de Beauséant. La marquise ne quittait jamais sa chambre à coucher. M. de Nueil put en atteindre la porte sans avoir fait le moindre bruit. Là, il vit à la lueur de deux bougies la marquise maigre et pâle, assise dans un grand fauteuil, le front incliné, les mains pendantes, les yeux arrêtés sur un objet qu'elle paraissait ne point voir. C'était la douleur dans son expression la plus complète. Il y avait dans son attitude une vague espérance, mais l'on ne savait si elle regardait à la tombe ou dans le passé.

Peut-être les larmes de M. de Nueil brillèrent-elles dans les ténèbres, peut-être sa respiration eut-elle un léger retentissement, peut-être lui échappa-t-il un tressaillement involontaire, ou peut-être sa présence était-elle impossible sans le phénomène d'intus-susception dont les deux amants avaient eu si longtemps l'habitude; Mme de Beauséant tourna lentement son visage vers la porte et vit son amant. Alors le comte fit quelques pas.

— Si vous avancez, monsieur, s'écria la marquise en pâlissant, je me jette par cette fenêtre.

Elle sauta sur l'espagnolette, l'ouvrit et se tint un pied sur l'appui extérieur de la croisée, la main au balcon et la tête tournée vers Gaston.

— Sortez! sortez! cria-t-elle, ou je me précipite.

A ce cri terrible, M. de Nueil, entendant les gens en émoi, se sauva comme un malfaiteur.

Revenu chez lui, le comte écrivit une lettre très-courte, et chargea son valet de chambre de la porter à Mme de Beauséant, en lui recommandant de faire savoir à la marquise qu'il s'agissait de vie ou de mort pour lui.

Le messager parti, M. de Nueil rentra dans le salon et y trouva sa femme, qui continuait à déchiffrer le caprice. Il s'assit en attendant la réponse.

Une heure après, le caprice fini, les deux époux étaient l'un devant l'autre, silencieux, chacun d'un côté de la cheminée, lorsque le valet de chambre revint de Valleroy, et remit à son maître la lettre, qui n'avait pas été ouverte.

M. de Nueil passa dans un boudoir attenant au salon, où il avait mis son fusil en revenant de la chasse, et se tua.

Ce prompt et fatal dénouement, si contraire à toutes les habitudes de la jeune France, est naturel.

Les gens qui ont bien observé, ou délicieusement éprouvé les phénomènes auxquels l'union parfaite de deux êtres donne lieu, comprendront parfaitement ce suicide.

Une femme ne se forme pas, ne se plie pas en un jour aux caprices de la passion. La volupté, comme une fleur rare, demande les soins de la culture la plus ingénieuse; le temps, l'accord des âmes, peuvent seuls en révéler toutes les ressources, faire naître ces plaisirs tendres, délicats, pour lesquels nous sommes imbus de mille superstitions et que nous croyons inhérents à la personne dont le cœur nous les prodigue.

Cette admirable entente, cette croyance religieuse, et la certitude féconde de ressentir un bonheur particulier ou excessif près de la personne aimée, sont en partie le secret des attachements durables et des longues passions. Près d'une femme qui possède le génie de son sexe, l'amour n'est jamais une habitude: son adorable tendresse sait revêtir des formes si variées; elle est si spirituelle et si aimante tout ensemble; elle met tant d'artifices dans sa nature, ou de naturel dans ses artifices, qu'elle se rend aussi puissante par le souvenir qu'elle l'est par sa présence. Auprès d'elle toutes les femmes pâlissent. Il faut avoir eu la crainte de perdre un amour si vaste, si brillant, ou l'avoir perdu, pour en connaître tout le prix. Mais si, l'ayant connu, un homme s'en est privé pour tomber dans quelque mariage froid; si la femme avec laquelle il a espéré rencontrer les mêmes félicités lui prouve, par quelques-uns de ces faits ensevelis dans les ténèbres de la vie conjugale, qu'elles ne renaîtront plus pour lui; s'il a encore sur les lèvres le goût d'un amour céleste, et qu'il ait blessé mortellement sa véritable épouse au profit d'une chimère sociale, alors il lui faut mourir ou avoir cette philosophie matérielle, égoïste, froide, dont les âmes passionnées ont horreur.

Quant à Mme de Beauséant, elle ne crut sans doute pas que le désespoir de son amant allât jusqu'au suicide, après l'avoir largement abreuvé d'amour pendant neuf années. Peut-être pensait-elle qu'elle seule avait à souffrir. Elle était du reste bien en droit de se refuser au plus avilissant partage qui existe, et qu'une épouse peut subir par de hautes raisons sociales, mais qu'une maîtresse doit avoir en haine, parce que dans la pureté de son amour réside toute sa justification.

LA GRENADIÈRE.

La Grenadière est une petite habitation située sur la rive droite de la Loire, en aval et à un mille environ du pont de Tours. En cet endroit, la rivière, large comme un lac, est parsemée d'îles vertes et bordée par une roche sur laquelle sont assises plusieurs maisons de campagne, toutes bâties en pierre blanche, entourées de clos de vigne et de jardins où les plus beaux fruits du monde mûrissent à l'exposition du midi. Patiemment terrassés par plusieurs générations, les creux du rocher réfléchissent les rayons du soleil, et permettent de cultiver en pleine terre, à la faveur d'une température factice, les productions des plus chauds climats. Dans une des moins profondes anfractuosités qui découpent cette colline s'élève la flèche aiguë de Saint-Cyr, petit village duquel dépendent toutes ces maisons éparses. Puis, un peu plus loin, la Choisille se jette dans la Loire par une grasse vallée qui interrompt ce long coteau.

La Grenadière, sise à mi-côte du rocher, à une centaine de pas de l'église, est un de ces vieux logis âgés de deux ou trois cents ans, qui se rencontrent en Touraine dans chaque jolie situation. Une cassure de roc a favorisé la construction d'une rampe qui arrive en pente douce sur la *levée*, nom donné dans le pays à la digue établie au bas de la côte pour maintenir la Loire dans son lit, et sur laquelle passe la grande route de Paris à Nantes.

En haut de la rampe est une porte, où commence un petit chemin pierreux, ménagé entre deux terrasses, espèces de fortifications garnies de treilles et d'espaliers, destinées à empêcher l'éboulement des terres. Ce sentier, pratiqué au pied de la terrasse supérieure, et presque caché par les arbres de celle qu'il couronne, mène à la maison par une pente rapide, en laissant voir la rivière, dont l'étendue s'agrandit à chaque pas. Ce chemin creux est terminé par une seconde porte de style gothique, cintrée, chargée de quelques ornements simples mais en ruines, couverte de giroflées sauvages, de lierres, de mousses et de pariétaires. Ces plantes indestructibles décorent les murs de toutes les terrasses, d'où elles sortent par la fente des assises, en dessinant à chaque nouvelle saison de nouvelles guirlandes de fleurs.

En franchissant cette porte vermoulue, un petit jardin, conquis sur le rocher par une dernière terrasse dont la vieille balustrade noire domine toutes les autres, offre à la vue son gazon orné de quelques arbres verts et d'une multitude de rosiers et de fleurs. Puis, en face du portail, à l'autre extrémité de la terrasse, est un pavillon de bois appuyé sur le mur voisin, et dont les poteaux sont cachés par des jasmins, des chèvrefeuilles, de la vigne et des clématites.

Au milieu de ce dernier jardin, s'élève la maison sur un perron voûté, couvert de pampres, et sur lequel se trouve la porte d'une vaste cave creusée dans le roc. Le logis est entouré de treilles et de grenadiers en pleine terre; de là vient le nom donné à cette closerie. La façade est composée de deux fenêtres séparées par une porte bâtarde très-

rustique, et de trois mansardes prises sur un toit d'une élévation prodigieuse relativement au peu de hauteur du rez-de-chaussée. Ce toit à deux pignons est couvert en ardoises. Les murs du bâtiment principal sont peints en jaune; et la porte, les contrevents d'en bas, les persiennes des mansardes sont vertes.

En entrant, vous trouverez un petit palier où commence un escalier tortueux, dont le système change à chaque tournant; il est en bois presque pourri; sa rampe creusée en forme de vis a été brunie par un long usage. A droite est une vaste salle à manger boisée à l'antique, dallée en carreau blanc fabriqué à Château-Regnault, puis, à gauche, un salon de pareille dimension, sans boiseries, mais tendu d'un papier aurore à bordure verte. Aucune des deux pièces n'est plafonnée, les solives sont en bois de noyer et les interstices remplies d'un torchis blanc fait avec de la bourre.

Au premier étage, il y a deux grandes chambres dont les murs sont blanchis à la chaux; les cheminées en pierre y sont moins richement sculptées que celles du rez-de-chaussée. Toutes les ouvertures sont exposées au midi. Au nord il n'y a qu'une seule porte, donnant sur les vignes et pratiquée derrière l'escalier.

A gauche de la maison, est adossée une construction en colombage, dont les bois sont extérieurement garantis de la pluie et du soleil par des ardoises qui dessinent sur le mur de longues lignes, bleues, droites ou transversales. La cuisine, placée dans cette espèce de chaumière, communique intérieurement avec la maison; mais elle a néanmoins une entrée particulière, élevée de quelques marches, au bas desquelles se trouve un puits profond, surmonté d'une pompe champêtre, enveloppée de sabines, de plantes aquatiques et de hautes herbes.

Cette bâtisse récente prouve que la Grenadière était jadis un simple *vendangeoir*. Les propriétaires y venaient de la ville, dont elle est séparée par le vaste lit de la Loire, seulement pour faire leur récolte, ou quelque partie de plaisir. Ils y envoyaient dès le matin leurs provisions et n'y couchaient guère que pendant le temps des vendanges. Mais les Anglais sont tombés comme un nuage de sauterelles sur la Touraine, et il a bien fallu compléter la Grenadière pour la leur louer. Heureusement, ce moderne appendice est dissimulé sous les premiers tilleuls d'une allée plantée dans un ravin, au bas des vignes.

Le vignoble, qui peut avoir deux arpents, s'élève au-dessus de la maison, et la domine entièrement par une pente si roide qu'il est très-difficile de la gravir. A peine y a-t-il entre la maison et cette colline verdie par des pampres traînants un espace de cinq pieds, toujours humide et froid, espèce de fossé, plein de végétations vigoureuses, où tombent, par les temps de pluie, les engrais de la vigne, qui vont enrichir le sol des jardins soutenus par la terrasse à balustrade.

La maison du closier chargé de faire les façons de la vigne est adossée au pignon de gauche; elle est couverte en chaume et fait en quelque sorte le pendant de la cuisine.

La propriété est entourée de murs et d'espaliers; la vigne est plantée d'arbres fruitiers de toute espèce; enfin pas un pouce de ce terrain précieux n'est perdu pour la culture. Si l'homme néglige un aride quartier de roche, la nature y jette soit un figuier, soit des fleurs champêtres, ou quelques fraisiers abrités par des pierres.

En aucun lieu du monde vous ne rencontreriez une demeure tout à la fois si modeste et si grande, si féconde en fructifications, en parfums, si riche en points de vue. Elle est, au cœur de la Touraine, une petite Touraine où toutes les fleurs, tous les fruits, toutes les beautés de ce pays sont complétement représentés. Ce sont les raisins de chaque contrée, les figues, les poires de toutes les espèces, et des melons en plein champ aussi bien que la réglisse, les genêts d'Espagne, les lauriers-roses de l'Italie et les jasmins des Açores.

La Loire est à vos pieds. Vous la dominez d'une terrasse élevée de trente toises au-dessus de ses eaux capricieuses, dont, le soir, vous respirez la brise venue fraîche de la mer et parfumée dans sa route par les fleurs de longues levées. Un nuage errant qui, à chaque pas dans l'espace, change de couleur et de forme, sous un ciel parfaitement bleu, donne mille aspects nouveaux à chaque détail des paysages magnifiques qui s'offrent aux regards, en quelque endroit que vous vous placiez. De là, les yeux embrassent d'abord la rive gauche de la Loire depuis Amboise; la fertile plaine où s'élèvent Tours, ses faubourgs, ses fabriques, le Plessis; puis une partie de la rive gauche qui, depuis Vouvray jusqu'à Saint-Symphorien, décrit un demi-cercle de rochers pleins de joyeux vignobles. La vue n'est bornée que par les riches coteaux du Cher, horizon bleuâtre, chargé de parcs et de châteaux. Enfin, à l'ouest, l'âme se perd dans le fleuve immense sur lequel naviguent à toute heure les bateaux à voiles blanches, enflées par les vents qui règnent presque toujours dans ce vaste bassin.

Un prince peut faire sa *villa* de la Grenadière, et un poëte son logis; deux amants y verront le plus doux refuge: elle est la demeure d'un bon bourgeois de Tours. Elle a des poésies pour toutes les imaginations; pour les plus humbles et les plus froides, comme pour les plus élevées et les plus passionnées.

Personne n'y reste sans y sentir l'atmosphère du bonheur, sans y comprendre toute une vie tranquille, dénuée d'ambition, de soins. La rêverie est dans l'air, dans le murmure des flots; les sables parlent; ils sont tristes ou gais, dorés ou ternes; tout est mouvement autour du possesseur de cette vigne, immobile au milieu de ses fleurs vivaces et de ses fruits appétissants.

Un Anglais donne mille francs pour habiter pendant six mois cette humble maison; mais il s'engage à en respecter les récoltes : s'il veut les fruits, il en double le loyer; si le vin lui fait envie, il double encore la somme. Que vaut donc la Grenadière avec sa rampe, son chemin creux, sa triple terrasse, ses deux arpents de vigne, ses balustrades de rosiers fleuris, son vieux perron, sa pompe, ses clématites échevelées et ses arbres cosmopolites ? N'offrez pas de prix! La Grenadière ne sera jamais à vendre. Achetée une fois en 1690, et laissée à regret pour quarante mille francs, comme un cheval favori abandonné par l'Arabe du désert, elle est restée dans la même famille dont elle est l'orgueil, le joyau patrimonial, le Régent. Voir, n'est-ce pas avoir? a dit un poëte. De là, vous voyez trois vallées de la Touraine et sa cathédrale suspendue dans les airs comme un ouvrage en filigrane. Peut-on payer de tels trésors? Pourrez-vous jamais payer la santé que vous recouvrerez là, sous les tilleuls?

Au mois de mars de l'année 1819, une dame, accompagnée d'une femme de charge et de deux enfants, dont le plus jeune paraissait avoir huit ans, et l'autre environ treize, vint à Tours y chercher une habitation. Elle vit la Grenadière et la loua. Peut-être la distance qui la séparait de la ville la décida-t-elle à s'y loger. Le salon lui servit de chambre à coucher; elle mit chaque enfant dans une des pièces du premier étage; et la femme de charge coucha dans un petit cabinet ménagé au-dessus de la cuisine. La salle à manger devint le salon commun à la petite famille et le lieu de réception. La maison fut meublée très-simplement, mais avec goût; il n'y eut rien d'inutile, ni rien qui sentît le luxe. Les meubles, choisis par l'inconnue, étaient en noyer, sans aucun ornement. La propreté, l'accord régnant entre l'intérieur et l'extérieur du logis en firent tout le charme.

— Il fut donc assez difficile de savoir si Mme Willemsens (nom que prit l'étrangère) appartenait à la riche bourgeoisie, à la haute noblesse, ou à certaines classes équivoques de l'espèce féminine. Sa simplicité donnait matière aux suppositions les plus contradictoires; mais ses manières pouvaient confirmer celles qui lui étaient favorables. Aussi, peu de temps après son arrivée à Saint-Cyr, sa conduite réservée excita-t-elle l'intérêt des personnes oisives, habituées à observer, en province, tout ce qui semble devoir animer la sphère étroite où elles vivent.

Mme Willemsens était une femme d'une taille assez élevée, mince et maigre, mais délicatement faite. Elle avait de jolis pieds, plus remarquables par la grâce avec laquelle ils étaient attachés que par leur étroitesse, mérite vulgaire; puis des mains qui semblaient belles sous le gant. Quelques rougeurs foncées et mobiles couperosaient son teint blanc, jadis frais et coloré. Des rides précoces flétrissaient un front de forme élégante, couronné par de beaux cheveux châtains, bien plantés, et toujours tressés en deux nattes circulaires, coiffure de vierge qui seyait à sa physionomie mélancolique. Ses yeux noirs, fortement cernés, creusés, pleins d'une ardeur fiévreuse, affectaient un calme menteur; et, par moments, si elle oubliait l'expression qu'elle s'était imposée, il s'y peignait de secrètes angoisses. Son visage ovale était un peu long; mais peut-être, autrefois, le bonheur et la santé lui donnaient-ils de justes proportions. Un faux sourire, empreint d'une tristesse douce, errait habituellement sur ses lèvres pâles; néanmoins sa bouche s'animait et son sourire exprimait les délices du sentiment maternel, quand les deux enfants, dont elle était toujours accompagnée, la regardaient ou lui faisaient une de ces questions intarissables et oiseuses, qui, toutes, ont un sens pour une mère. Sa démarche était lente et noble.

Elle conserva la même mise avec une constance qui annonçait l'intention formelle de ne plus s'occuper de sa toilette et d'oublier le monde, dont elle voulait sans doute être oubliée. Elle avait une robe noire; par-dessus, en guise de châle, un fichu de batiste, à large ourlet, dont les deux bouts étaient négligemment passés dans sa ceinture. Chaussée avec un soin qui dénotait des habitudes d'élégance, elle portait des bas de soie gris qui complétaient la teinte de deuil répandue dans ce costume de convention. Enfin son chapeau, de forme anglaise et invariable, était en étoffe grise et orné d'un voile noir.

Elle paraissait être d'une extrême faiblesse et très-souffrante. Sa seule promenade consistait à aller de la Grenadière au pont de Tours où, quand la soirée était calme, elle venait avec les deux enfants respirer l'air frais de la Loire et admirer les effets produits par le soleil couchant dans ce paysage, aussi vaste que l'est celui de la baie de Naples ou du lac de Genève.

Durant le temps de son séjour à la Grenadière, elle ne se rendit que deux fois à Tours : ce fut d'abord pour prier le principal du collége de lui indiquer les meilleurs maîtres de latin, de mathématiques et de dessin; puis, pour déterminer avec les personnes qui lui furent désignées, soit le prix de leurs leçons, soit les heures auxquelles ces leçons

pourraient être données aux enfants. Mais il lui suffisait de se montrer une ou deux fois par semaine, le soir, sur le pont, pour exciter l'intérêt de presque tous les habitants de la ville qui s'y promènent habituellement.

Cependant, malgré l'espèce d'espionnage innocent que créent en province le désœuvrement et l'inquiète curiosité des principales sociétés, personne ne put obtenir de renseignements certains sur le rang que l'inconnue occupait dans le monde, ni sur sa fortune, ni même sur son état véritable. Seulement, le propriétaire de la Grenadière apprit à quelques-uns de ses amis le nom, sans doute vrai, sous lequel Mme Willemsens avait contracté son bail. Elle s'appelait Marie Willemsens, comtesse de Brandon. Ce nom devait être celui de son mari. Plus tard, les derniers événements de cette histoire confirmèrent la véracité de cette révélation; mais elle n'eut de publicité que dans le monde de commerçants fréquenté par le propriétaire. Ainsi Mme Willemsens demeura constamment un mystère pour les gens de la bonne compagnie, et tout ce qu'elle leur permit de deviner en elle fut une nature distinguée, des manières simples, délicieusement naturelles, et un son de voix d'une douceur angélique.

Sa profonde solitude, sa mélancolie, et sa beauté si passionnément obscurcie, à demi flétrie même, avaient tant de charmes, que plusieurs jeunes gens s'éprirent d'elle; mais plus leur amour fut sincère, moins il fut audacieux; puis elle était imposante; il était difficile d'oser lui parler. Enfin si quelques hommes hardis lui écrivirent, leurs lettres durent être brûlées sans avoir été ouvertes. Mme Willemsens jetait au feu toutes celles qu'elle recevait, comme si elle eût voulu passer sans le plus léger souci le temps de son séjour en Touraine. Elle semblait être venue dans sa ravissante retraite pour se livrer tout entière au bonheur de vivre. Les trois maîtres auxquels l'entrée de la Grenadière fut permise parlèrent avec une sorte d'admiration respectueuse du tableau touchant que présentait l'union intime et sans nuages de ces enfants et de cette dame.

Les deux enfants excitèrent également beaucoup d'intérêt, et les mères ne pouvaient pas les regarder sans envie. Tous deux ressemblaient à Mme Willemsens, qui était en effet leur mère. Ils avaient l'un et l'autre ce teint transparent et ces vives couleurs, ces yeux purs et humides, ces longs cils, cette fraîcheur de formes qui impriment tant d'éclat aux beautés de l'enfance.

L'aîné, nommé Louis-Gaston, avait les cheveux noirs et un regard plein de hardiesse. Tout en lui dénotait une santé robuste, de même que son front large et haut, heureusement bombé, semblait trahir un caractère énergique. Il était leste, adroit dans ses mouvements, bien découplé, n'avait rien d'emprunté, ne s'étonnait de rien, et paraissait réfléchir sur tout ce qu'il voyait.

L'autre, nommé Marie-Gaston, était presque blond, quoique, parmi ses cheveux, quelques mèches fussent déjà cendrées et prissent la couleur des cheveux de sa mère. Marie avait les formes grêles, la délicatesse de traits, la finesse gracieuse qui charmaient tant dans Mme Willemsens. Il paraissait maladif; ses yeux gris lançaient un regard doux; ses couleurs étaient pâles; il y avait de la femme en lui. Sa mère lui conservait encore la collerette brodée, les longues boucles frisées, et la petite veste ornée de brandebourgs et d'olives qui revêt un jeune garçon d'une grâce indicible, et trahit ce plaisir de parure tout féminin dont s'amuse la mère autant que l'enfant peut-être. Ce joli costume contrastait avec la veste simple de l'aîné, sur laquelle se rabattait le col tout uni de sa chemise.

Les pantalons, les brodequins, la couleur des habits étaient semblables, et annonçaient deux frères, aussi bien que leur ressemblance. Il était impossible en les voyant de n'être pas touché des soins de Louis pour Marie. L'aîné avait pour le second quelque chose de paternel dans le regard; et Marie, malgré l'insouciance du jeune âge, semblait pénétré de reconnaissance pour Louis : c'étaient deux petites fleurs à peine séparées de leur tige, agitées par la même brise, éclairées par le même rayon de soleil; l'une colorée, l'autre étiolée à demi. Un mot, un regard, une inflexion de voix de leur mère suffisait pour les rendre attentifs, leur faire tourner la tête, écouter, entendre un ordre, une prière, une recommandation, et obéir. Mme Willemsens leur faisait toujours comprendre ses désirs, sa volonté, comme s'il y eût eu entre eux une pensée commune.

Quand ils étaient, pendant la promenade, occupés à jouer en avant d'elle, cueillant une fleur, examinant un insecte, elle les contemplait avec un attendrissement si profond que le passant le plus indifférent se sentait ému, s'arrêtait pour voir les enfants, leur sourire, et saluer la mère par un coup d'œil ami. Qui n'eût pas admiré l'exquise propreté de leurs vêtements, leur joli son de voix, la grâce de leurs mouvements, leur physionomie heureuse, et l'instinctive noblesse qui révélait en eux une éducation soignée dès le berceau? Ces enfants semblaient n'avoir jamais ni crié, ni pleuré. Leur mère avait comme une prévoyance électrique de leurs désirs, de leurs douleurs, les prévenant, les calmant sans cesse. Elle paraissait craindre une de leurs plaintes plus que sa condamnation éternelle. Tout dans ces enfants était un éloge pour leur mère; et le tableau de leur triple vie, qui semblait une même vie, faisait naître des demi-pensées, vagues et ca-

ressantes, image de ce bonheur que nous rêvons de goûter dans un monde meilleur.

L'existence intérieure de ces trois créatures si harmonieuses s'accordait avec les idées que l'on concevait à leur aspect ; c'était la vie d'ordre, régulière et simple qui convient à l'éducation des enfants. Tous deux se levaient une heure après la venue du jour, récitaient d'abord une courte prière, habitude de leur enfance, paroles vraies, dites pendant sept ans sur le lit de leur mère, commencées et finies entre deux baisers. Puis, les deux frères, accoutumés sans doute à ces soins minutieux de la personne si nécessaires à la santé du corps, à la pureté de l'âme, et qui donnent en quelque sorte la conscience du bien-être, faisaient une toilette aussi scrupuleuse que peut l'être celle d'une jolie femme. Ils ne manquaient à rien, tant ils avaient peur, l'un et l'autre, d'un reproche, quelque tendrement qu'il leur fût adressé par leur mère, quand, en les embrassant, elle leur disait au déjeuner, suivant la circonstance :

— Mes chers anges, où donc avez-vous pu déjà vous noircir les ongles ?

Alors, tous deux descendaient au jardin, y secouaient les impressions de la nuit dans la rosée et la fraîcheur, en attendant que la femme de charge eût préparé le salon commun où ils allaient étudier leurs leçons jusqu'au lever de leur mère. Mais de moment en moment ils en épiaient le réveil, quoiqu'ils ne dussent entrer dans sa chambre qu'à une heure convenue. Cette irruption matinale, toujours faite en contravention au pacte primitif, était toujours une scène délicieuse et pour eux et pour Mme Willemsens. Marie sautait sur le lit pour passer ses bras autour de son idole, tandis que Louis, agenouillé au chevet, prenait la main de sa mère. Alors, c'étaient des interrogations inquiètes, comme un amant en trouve pour sa maîtresse ; puis des rires d'anges, des caresses tout à la fois passionnées et pures, des silences éloquents, des bégaiements, des histoires enfantines, interrompues et reprises par des baisers, rarement achevées, toujours écoutées...

— Avez-vous bien travaillé ? demandait la mère, mais d'une voix douce et amie, prête à plaindre la fainéantise comme un malheur, prête à lancer un regard mouillé de larmes à celui qui se trouvait content de lui-même.

Elle savait que ses enfants étaient animés par le désir de lui plaire. Eux savaient que leur mère ne vivait que pour eux, les conduisait dans la vie avec toute l'intelligence de l'amour, et leur donnait toutes ses pensées, toutes ses heures. Un sens merveilleux, qui n'est encore ni l'égoïsme, ni la raison, qui est peut-être le sentiment dans sa première candeur, apprend aux enfants s'ils sont ou non l'objet de soins exclusifs, et si l'on s'occupe d'eux avec bonheur. Les aimez-vous bien, alors ces chères créatures, toute franchise et toute justice, sont admirablement reconnaissantes. Elles aiment avec passion, avec jalousie, ont les délicatesses les plus gracieuses, trouvent à dire les mots les plus tendres ; elles sont confiantes et elles croient en tout à vous. Aussi peut-être n'y a-t-il pas de mauvais enfants sans mauvaises mères ; car l'affection qu'ils ressentent est toujours en raison de celle qu'ils ont éprouvée, des premiers soins qu'ils ont reçus, des premiers mots qu'ils ont entendus, des premiers regards où ils ont cherché l'amour et la vie. Alors tout devient attrait ou tout est répulsion. Dieu a mis les enfants au sein de la mère pour lui faire comprendre qu'ils devaient y rester longtemps. Cependant il se rencontre des mères cruellement méconnues, de tendres cœurs, sublimes de tendresse et constamment froissés, effroyables ingratitudes, qui prouvent combien il est difficile d'établir des principes absolus en fait de sentiment.

Il ne manquait dans le cœur de cette mère et dans ceux de ses fils aucun des mille liens qui devaient les attacher les uns aux autres. Seuls sur la terre, ils y vivaient de la même vie et se comprenaient bien. Quand au matin Mme Willemsens demeurait silencieuse, Louis et Marie se taisaient, en respectant même les pensées qu'ils ne partageaient pas. Mais l'aîné, doué d'une pensée déjà forte, ne se contentait jamais des assurances de bonne santé que lui donnait sa mère ; il en étudiait le visage avec une sombre inquiétude, ignorant le danger, mais le pressentant lorsqu'il voyait, autour de ses yeux cernés, des teintes violettes, lorsqu'il apercevait leurs orbites plus creuses, et les rougeurs du visage plus enflammées. Plein d'une sensibilité vraie, il devinait quand les jeux de Marie commençaient à la fatiguer, et alors il savait dire à son frère :

—Viens, Marie, allons déjeuner, j'ai faim !

Mais en atteignant la porte, il se retournait pour saisir l'expression de la figure de sa mère, qui pour lui trouvait encore un sourire ; et souvent même des larmes roulaient dans ses yeux, quand un geste de son enfant lui révélait un sentiment exquis, une précoce entente de la douleur.

Le temps destiné au premier déjeuner de ses enfants et à leur récréation était employé par Mme Willemsens à sa toilette ; car elle avait de la coquetterie pour ses chers petits. Elle voulait leur plaire, leur agréer en toute chose, être pour eux gracieuse à voir, être pour eux attrayante comme un doux parfum auquel on revient toujours.

Elle se tenait toujours prête pour les répétitions qui avaient lieu entre dix et trois heures, mais qui étaient interrompues à midi par un second déjeuner fait en commun sous le pavillon du jardin. Après

ce repas, une heure était accordée aux jeux, pendant laquelle l'heureuse mère, la pauvre femme restait couchée sur un long divan placé dans ce pavillon, d'où l'on découvrait cette douce Touraine incessamment changeante, sans cesse rajeunie par les mille accidents du jour, du ciel, de la saison. Ses deux enfants trottaient à travers le clos, grimpaient sur les terrasses, couraient après les lézards, groupés eux-mêmes et agiles comme le lézard; ils admiraient des grains, des fleurs, étudiaient des insectes, et venaient demander raison de tout à leur mère. Alors c'étaient des allées et venues perpétuelles au pavillon. A la campagne, les enfants n'ont pas besoin de jouets, tout leur est occupation.

Mme Willemsens assistait aux leçons en faisant de la tapisserie. Elle restait silencieuse, ne regardait ni les maîtres ni les enfants, elle écoutait avec attention comme pour tâcher de saisir le sens des paroles et savoir vaguement si Louis acquérait de la force. Embarrassait-il son maître par une question, et accusait-il ainsi un progrès? alors, ses yeux s'animaient, elle lui lançait un regard empreint d'espérance. Elle exigeait peu de chose de Marie. Ses vœux étaient pour l'aîné, auquel elle témoignait une sorte de respect, employant tout son tact de femme et de mère à lui élever l'âme, à lui donner une haute idée de lui-même. Cette conduite cachait une pensée secrète que l'enfant devait comprendre un jour et qu'il comprit.

Après chaque leçon, elle reconduisait les maîtres jusqu'à la première porte, et là, leur demandait consciencieusement compte des études de Louis. Elle était si affectueuse et si engageante que les répétiteurs lui disaient la vérité, pour l'aider à faire travailler Louis sur les points où il leur paraissait faible.

Le dîner venait; puis, le jeu, la promenade; enfin le soir, les leçons s'apprenaient.

Telle était leur vie, vie uniforme, mais pleine, où le travail et les distractions heureusement mêlés ne laissaient aucune place à l'ennui. Les découragements et les querelles étaient impossibles. L'amour sans bornes de la mère rendait tout facile. Elle avait donné de la discrétion à ses deux fils en ne leur refusant jamais rien; du courage, en les louant à propos; de la résignation en leur faisant apercevoir la nécessité sous toutes ses formes; elle en avait développé, fortifié l'angélique nature avec un soin de fée. Parfois, quelques larmes humectaient ses yeux ardents, quand, en les voyant jouer, elle pensait qu'ils ne lui avaient pas causé le moindre chagrin. Un bonheur étendu, complet, ne nous fait ainsi pleurer que parce qu'il est une image du ciel, dont nous avons tous de confuses perceptions. Elle passait des heures délicieuses couchée sur son canapé champêtre, voyant un beau jour, une grande étendue d'eau, un pays pittoresque, entendant la voix de ses enfants, leurs rires renaissant dans le rire même, et leurs petites querelles où éclataient leur union, le sentiment paternel de Louis pour Marie, et l'amour de tous deux pour elle.

Tous deux ayant eu, pendant leur première enfance, une gouvernante anglaise, parlaient également bien le français et l'anglais, et leur mère se servait alternativement des deux langues dans la conversation. Elle dirigeait admirablement bien leurs jeunes âmes, ne laissant entrer dans leur entendement aucune idée fausse; dans leur cœur, aucun principe mauvais. Elle les gouvernait par la douceur, ne leur cachant rien, leur expliquant tout. Lorsque Louis désirait lire, elle avait soin de lui donner des livres intéressants, mais exacts. C'était la vie des marins célèbres, les biographies des grands hommes, des capitaines illustres, trouvant dans les moindres détails de ces sortes de livres mille occasions de lui expliquer prématurément le monde et la vie; insistant sur les moyens dont s'étaient servis les gens obscurs, mais réellement grands, partis, sans protecteurs, des derniers rangs de la société, pour parvenir à de nobles destinées.

Ces leçons, qui n'étaient pas les moins utiles, se donnaient le soir quand le petit Marie s'endormait sur les genoux de sa mère, dans le silence d'une belle nuit quand la Loire réfléchissait les cieux; mais elles redoublaient toujours la mélancolie de cette adorable femme, qui finissait toujours par se taire et par rester immobile, songeuse, les yeux pleins de larmes.

— Ma mère, pourquoi pleurez-vous?.... lui demanda Louis, par une riche soirée du mois de juin, au moment où les demi-teintes d'une nuit doucement éclairée succédaient à un jour chaud.

— Mon fils, répondit-elle, en attirant par le cou l'enfant dont l'émotion cachée la toucha vivement, parce que le sort pauvre d'abord de Jamerai Duval, parvenu sans secours, est le sort que j'ai fait à toi et à ton frère. Bientôt, mon cher enfant, vous serez seuls sur la terre, sans appui, sans protections. Je vous y laisserai petits encore, et je voudrais cependant te voir assez fort, assez instruit pour servir de guide à Marie. Et je n'en aurai pas le temps. Je vous aime trop pour ne pas être bien malheureuse par ces pensées. Chers enfants, pourvu que vous ne me maudissiez pas un jour!...

— Et pourquoi vous maudirais-je un jour, ma mère?

— Un jour, pauvre petit, dit-elle en le baisant au front, tu reconnaîtras que j'ai eu des torts envers vous. Je vous abandonnerai — ici — sans fortune, sans.....

Elle hésita.

Sans un père, reprit-elle.

A ce mot, elle fondit en larmes, repoussa doucement son fils qui, par une sorte d'intuition, devina que sa mère voulait être seule, et il emmena Marie à moitié endormi. Puis, une heure après, quand son frère fut couché, Louis revint à pas discrets vers le pavillon où était sa mère. Alors il entendit ces mots prononcés par une voix délicieuse à son cœur :

— Viens, Louis !

L'enfant se jeta dans les bras de sa mère et ils s'embrassèrent presque convulsivement.

— Ma chérie, dit-il enfin, car il lui donnait souvent ce nom, trouvant même les mots trop faibles pour exprimer ses sentiments ; ma chérie, pourquoi crains-tu donc de mourir ?

— Je suis malade, pauvre ange aimé, chaque jour mes forces se perdent, et mon mal est sans remède : je le sais.

— Quel est donc votre mal ?

— Je dois l'oublier ; et toi, tu ne dois jamais savoir la cause de ma mort.

L'enfant resta silencieux pendant un moment, jetant à la dérobée des regards sur sa mère qui, les yeux levés au ciel, en contemplait les nuages. Moment de douce mélancolie ! Louis ne croyait pas à la mort prochaine de sa mère, mais il en ressentait les chagrins sans les deviner ; il en respecta la longue rêverie. Moins jeune, il aurait lu sur ce visage sublime quelques pensées de repentir mêlées à des souvenirs heureux, toute une vie de femme : une enfance insouciante, un mariage froid, une passion terrible, des fleurs nées dans un orage, abîmées par la foudre, dans un gouffre d'où rien ne saurait revenir.

— Ma mère aimée, dit enfin Louis, pourquoi me cachez-vous vos souffrances ?

— Mon fils, répondit-elle, nous devons ensevelir nos peines aux yeux des étrangers, leur montrer un visage riant, ne jamais leur parler de nous, nous occuper d'eux : ces maximes pratiquées en famille y sont une des causes du bonheur. Tu auras à souffrir beaucoup un jour ! Eh bien, souviens-toi de ta pauvre mère qui se mourait devant toi en te souriant toujours, et te cachait ses douleurs ; alors, tu te trouveras du courage pour supporter les maux de la vie.

En ce moment, dévorant ses larmes, elle tâcha de révéler à son fils le mécanisme de l'existence, la valeur, l'assiette, la consistance des fortunes, les rapports sociaux, les moyens honorables d'amasser l'argent nécessaire aux besoins de la vie, et la nécessité de l'instruction. Puis elle lui apprit une des causes de sa tristesse habituelle et de ses pleurs, en lui disant que le lendemain de sa mort, lui et Marie seraient dans le plus grand dénuement, ne possédant, à eux deux, qu'une faible somme, n'ayant plus d'autre protecteur que Dieu.

— Comme il faut que je me dépêche d'apprendre ! s'écria l'enfant en lançant à sa mère un regard plaintif et profond.

— Ah ! que je suis heureuse ! dit-elle en couvrant son fils de baisers et de larmes. Il me comprend !

— Louis, ajouta-t-elle, tu seras le tuteur de ton frère, n'est-ce pas, tu me le promets ? Tu n'es plus un enfant !

— Oui, répondit-il ; mais vous ne mourrez pas encore, dites ?

— Pauvres petits, répondit-elle, mon amour pour vous me soutient ! Puis ce pays est si beau, l'air y est si bienfaisant ; peut-être...

— Vous me faites encore mieux aimer la Touraine, dit l'enfant tout ému.

Depuis ce jour où M[me] Willemsens, prévoyant sa mort prochaine, avait parlé à son fils aîné de son sort à venir, Louis, qui avait achevé sa quatorzième année, devint moins distrait, plus appliqué, moins disposé à jouer qu'auparavant. Soit qu'il sût persuader à Marie de lire au lieu de se livrer à des distractions bruyantes, les deux enfants firent moins de tapage à travers les chemins creux, les jardins, les terrasses de la Grenadière. Ils conformèrent leur vie à la pensée mélancolique de leur mère, dont le teint pâlissait de jour en jour, en prenant des teintes jaunes, dont le front se creusait aux tempes, dont les rides devenaient plus profondes de nuit en nuit.

Au mois d'août, cinq mois après l'arrivée de la petite famille à la Grenadière, tout y avait changé. Observant les symptômes encore légers de la lente dégradation qui minait le corps de sa maîtresse, soutenue seulement par une âme passionnée et un excessif amour pour ses enfants, la vieille femme de charge était devenue sombre et triste : elle paraissait posséder le secret de cette mort anticipée. Souvent, lorsque sa maîtresse, belle encore, plus coquette qu'elle ne l'avait jamais été, parant son corps éteint et mettant du rouge, se promenait sur la haute terrasse, accompagnée de ses deux enfants, la vieille Annette, passant la tête entre les deux sabines de la pompe, oubliant son ouvrage commencé, gardait son linge à la main, et retenait à peine ses larmes, en voyant une madame Willemsens si peu semblable à la ravissante femme qu'elle avait connue.

Cette jolie maison, d'abord si gaie, si animée, semblait être devenue triste. Elle était silencieuse ; les habitants en sortaient rarement ; madame Willemsens ne pouvait plus aller se promener au pont de Tours sans de grands efforts. Louis, dont l'ima-

gination s'était tout à coup développée, et qui s'était pour ainsi dire identifié à sa mère, en ayant deviné la fatigue et les douleurs sous le rouge, inventait toujours des prétextes pour ne pas faire une promenade devenue trop longue pour sa mère. Alors les couples joyeux qui allaient à Saint-Cyr, la petite Courtille de Tours, et les groupes de promeneurs voyaient au-dessus de la levée, le soir, cette femme pâle et maigre, tout en deuil, à demi consumée, mais encore brillante, passant comme un fantôme le long des terrasses. Les grandes souffrances se devinent : le ménage du closier était devenu silencieux. Quelquefois, le paysan, sa femme et ses deux enfants se trouvaient groupés à la porte de leur chaumière; Annette lavait au puits; madame et ses enfants étaient sous le pavillon; mais on n'entendait pas le moindre bruit dans ces gais jardins; et, sans que madame Willemsens s'en aperçût, tous les yeux attendris la contemplaient. Elle était si bonne, si prévoyante, si imposante pour ceux qui l'approchaient! Quant à elle, depuis le commencement de l'automne, si beau, si brillant en Touraine, et dont les bienfaisantes influences, les raisins, les bons fruits devaient prolonger la vie de cette mère au-delà du terme fixé par les ravages d'un mal inconnu, elle ne voyait plus que ses enfants, et en jouissait à chaque heure comme si c'eût été la dernière.

Depuis le mois de juin jusqu'à la fin de septembre, Louis travailla pendant la nuit à l'insu de sa mère, et fit d'énormes progrès; il était arrivé aux équations du second degré en algèbre, avait appris la géométrie descriptive, dessinait à merveille; enfin, il aurait pu soutenir avec succès l'examen imposé aux jeunes gens qui veulent entrer à l'École Polytechnique. Quelquefois, le soir, il allait se promener sur le pont de Tours, où il avait rencontré un lieutenant de vaisseau mis en demi-solde. La figure mâle, la décoration, l'allure de ce marin de l'empire avaient agi sur son imagination. De son côté, le marin s'était pris d'amitié pour un jeune homme dont les yeux pétillaient d'énergie. Louis, avide de récits militaires et curieux de renseignements, venait flâner dans les eaux du marin pour causer avec lui. Le lieutenant en demi-solde ayant pour ami et pour compagnon un colonel d'infanterie, proscrit comme lui des cadres de l'armée, le jeune Gaston pouvait tour à tour apprendre la vie des camps et la vie des vaisseaux. Aussi accablait-il de questions les deux militaires. Puis, après avoir, par avance, épousé leurs malheurs et leur rude existence, il demandait à sa mère la permission de voyager dans le canton pour se distraire. Or, comme les maîtres étonnés disaient à madame Willemsens que son fils travaillait trop, elle accueillait cette demande avec un plaisir infini. L'enfant faisait donc des courses énormes. Voulant s'endurcir à la fatigue, il grimpait aux arbres les plus élevés avec une incroyable agilité; il apprenait à nager; il veillait. Il n'était plus le même enfant, c'était un jeune homme sur le visage duquel le soleil avait jeté son hâle brun, et où je ne sais quelle pensée profonde apparaissait déjà.

Le mois d'octobre vint : Mme Willemsens ne pouvait plus se lever qu'à midi, quand les rayons du soleil, réfléchis par les eaux de la Loire et concentrés dans les terrasses, produisaient, à la Grenadière, cette température égale à celle des chaudes et tièdes journées de la baie de Naples, qui font recommander son habitation par les médecins du pays. Alors elle venait s'asseoir sous un des arbres verts, et ses deux fils ne s'écartaient plus d'elle. Les études cessèrent, les maîtres furent congédiés. Les enfants et la mère voulurent vivre au cœur les uns des autres, sans soins, sans distractions. Il n'y avait plus ni pleurs, ni cris joyeux. L'aîné, couché sur l'herbe près de sa mère, restait sous son regard comme un amant, et lui baisait les pieds. Marie, inquiet, allait lui cueillir les fleurs et les lui apportait d'un air triste, s'élevant sur la pointe des pieds pour prendre sur ses lèvres un baiser de jeune fille. Cette femme blanche, aux grands yeux noirs, tout abattue, lente dans ses mouvements, ne se plaignant jamais, souriant à ses deux enfants bien vivants, d'une belle santé, formait un tableau sublime auquel ne manquaient ni les pompes mélancoliques de l'automne avec ses feuilles jaunies et ses arbres à demi dépouillés, ni la lueur adoucie du soleil et les nuages blancs du ciel de Touraine.

Enfin Mme Willemsens fut condamnée par un médecin à ne pas sortir de sa chambre. Sa chambre fut chaque jour embellie des fleurs qu'elle aimait, et ses enfants y demeurèrent.

Dans les premiers jours de novembre, elle toucha du piano pour la dernière fois.

Il y avait un paysage de Suisse au-dessus du piano. Du côté de la fenêtre, ses deux enfants, groupés l'un sur l'autre, lui montrèrent leurs têtes confondues. Alors ses regards allèrent constamment de ses enfants au paysage et du paysage à ses enfants. Son visage se colora; ses doigts coururent avec passion sur les touches d'ivoire. Ce fut sa dernière fête, fête inconnue, fête célébrée dans les profondeurs de son âme par le génie des souvenirs. Le médecin vint, et lui ordonna de garder le lit. Cette sentence effrayante fut reçue par la mère et les deux fils dans un silence presque stupide.

Quand le médecin s'en alla : — Louis, dit-elle, conduis-moi sur la terrasse, que je voie encore mon pays.

A cette parole proférée simplement, l'enfant

donna le bras à sa mère et l'amena au milieu de la terrasse. Là ses yeux se portèrent, involontairement peut-être, plus sur le ciel que sur la terre; mais il eût été difficile de décider en ce moment où étaient les plus beaux paysages; car les nuages représentaient vaguement les plus majestueux glaciers des Alpes. Alors son front se plissa violemment, ses yeux prirent une expression de douleur et de remords, elle saisit les deux mains de ses enfants et les appuya sur son cœur violemment agité :

— *Père et mère inconnus!* s'écria-t-elle en leur jetant un regard profond. Pauvres anges! que deviendrez-vous? Puis, à vingt ans, quel compte sévère ne me demanderez-vous pas de ma vie et de la vôtre!

Elle les repoussa, se mit les deux coudes sur la balustrade, se cacha le visage dans les mains, et resta là pendant un moment seule avec elle-même, craignant de se laisser voir.

Quand elle se réveilla de sa douleur, elle trouva ses enfants agenouillés à ses côtés comme deux anges; ils épiaient ses regards, et tous deux lui sourirent doucement.

— Que ne puis-je emporter ce sourire! dit-elle en essuyant ses larmes.

Elle rentra pour se mettre au lit, et n'en devait sortir que couchée dans le cercueil.

Huit jours se passèrent, huit jours tous semblables les uns aux autres. La vieille Annette et Louis restaient chacun à leur tour pendant la nuit auprès de madame Willemsens, les yeux attachés sur ceux de la malade. C'était à toute heure ce drame profondément tragique, et qui a lieu dans toutes les familles lorsque l'on craint, à chaque respiration trop forte d'une malade adorée, que ce ne soit la dernière.

Le cinquième jour de cette fatale semaine, le médecin proscrivit les fleurs. Les illusions de la vie s'en allaient une à une.

Depuis ce jour, Marie et son frère trouvèrent du feu sous leurs lèvres quand ils venaient baiser leur mère au front.

Enfin le samedi soir, Mme Willemsens ne pouvant supporter aucun bruit, il fallut laisser sa chambre en désordre. Ce défaut de soin fut un commencement d'agonie pour cette femme élégante, amoureuse de grâce. Louis ne voulut plus quitter sa mère.

Pendant la nuit du dimanche, à la clarté d'une lampe et au milieu du silence le plus profond, Louis, qui croyait sa mère assoupie, lui vit écarter le rideau d'une main blanche et moite.

— Mon fils, dit-elle.

L'accent de la mourante eut quelque chose de si solennel que son pouvoir venu d'une âme agitée réagit violemment sur l'enfant, il sentit une chaleur exorbitante dans la moelle de ses os.

— Que veux-tu, ma mère?

— Écoute-moi. Demain, tout sera fini pour moi. Nous ne nous verrons plus. Demain, tu seras un homme, mon enfant. Je suis donc obligée de faire quelques dispositions qui soient un secret entre nous deux. Prends la clef de ma petite table. Bien! Ouvre le tiroir. Tu trouveras à gauche deux papiers cachetés. Sur l'un, il y a : — Louis. Sur l'autre : — Marie.

— Les voici, ma mère.

— Mon fils chéri, ce sont vos deux actes de naissance; ils vous seront nécessaires. Tu les donneras à garder à ma pauvre vieille Annette, qui vous les rendra quand vous en aurez besoin.

— Maintenant, reprit-elle, n'y a-t-il pas au même endroit un papier sur lequel j'ai écrit quelques lignes?

— Oui, ma mère.

Et Louis commençant à lire : — *Marie Willemsens, née à...*

— Assez, dit-elle vivement. Ne continue pas. Quand je serai morte, mon fils, tu remettras encore ce papier à Annette, et tu lui diras de le donner à la mairie de Saint-Cyr, où il doit servir à faire dresser exactement mon acte de décès. Prends ce qu'il faut pour écrire une lettre que je vais te dicter.

Quand elle vit son fils prêt, et qu'il se tourna vers elle comme pour l'écouter, elle dit d'une voix calme :

Monsieur le comte,

« Votre femme lady Brandon est morte à Saint-
« Cyr, près de Tours, département d'Indre-et-Loire.
« Elle vous a pardonné. »

— Signe...

Elle s'arrêta, indécise, agitée.

— Souffrez-vous davantage? demanda Louis.

— Signe : *Louis-Gaston!*

Elle soupira, puis reprit : — Cachète la lettre, et écris l'adresse suivante : à Lord Brandon. Brandon-Square. Hyde-Park. Londres. Angleterre.

— Bien, reprit-elle. Le jour de ma mort tu feras affranchir cette lettre à Tours.

— Maintenant, dit-elle après une pause, prends le petit portefeuille que tu connais, et viens près de moi, mon cher enfant.

— Il y a là, dit-elle quand Louis eut repris sa place, douze mille francs. Ils sont bien à vous, hélas! Vous eussiez été plus riches, si votre père...

— Mon père, s'écria l'enfant, où est-il?

— Mort, dit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres, mort pour me sauver l'honneur et la vie.

Elle leva les yeux au ciel. Elle eût pleuré, si elle avait encore eu des larmes pour les douleurs.

— Louis, reprit-elle, jurez-moi là, sur ce chevet, d'oublier ce que vous avez écrit et ce que je vous ai dit.

— Oui, ma mère.

— Embrasse-moi, cher ange.

Elle fit une longue pause, comme pour puiser du courage en Dieu, et mesurer ses paroles aux forces qui lui restaient.

— Écoute. Ces douze mille francs sont toute votre fortune: il faut que tu les gardes sur toi, parce que quand je serai morte il viendra des gens qui fermeront tout ici. Rien ne vous y appartiendra, pas même votre mère! Et vous n'aurez plus, pauvres orphelins, qu'à vous en aller, Dieu sait où. J'ai assuré le sort d'Annette. Elle aura cent écus tous les ans, et restera sans doute à Tours. Mais que feras-tu de toi et de ton frère?

Elle se mit sur son séant et regarda l'enfant intrépide qui, la sueur au front, pâle d'émotions, les yeux à demi voilés par les pleurs, restait debout devant son lit.

— Mère, répondit-il d'un son de voix profond, j'y ai pensé! Je conduirai Marie au collége de Tours. Je donnerai dix mille francs à la vieille Annette en lui disant de les mettre en sûreté et de veiller sur mon frère. Puis, avec les cent louis qui resteront, j'irai à Brest, je m'embarquerai comme novice. Pendant que Marie étudiera, je deviendrai lieutenant de vaisseau. Enfin, meurs tranquille, ma mère: je reviendrai riche, je ferai entrer notre petit à l'École Polytechnique, ou le dirigerai suivant ses goûts.

Un éclair de joie brilla dans les yeux à demi éteints de la mère, deux larmes en sortirent, roulèrent sur ses joues enflammées; puis, un grand soupir s'échappa de ses lèvres, et elle faillit mourir victime d'un accès de joie, en trouvant l'âme du père dans celle de son fils devenu homme tout à coup.

— Ange du ciel, dit-elle en pleurant, tu as effacé par un mot toutes mes douleurs. Ah! je puis souffrir!

C'est mon fils, reprit-elle, j'ai fait, j'ai élevé cet homme!

Et elle leva ses mains en l'air et les joignit comme pour exprimer une joie sans bornes; puis elle se coucha.

— Ma mère, vous pâlissez! s'écria l'enfant.

— Il faut aller chercher un prêtre, répondit-elle d'une voix mourante.

Louis réveilla la vieille Annette, qui, tout effrayée, courut au presbytère de Saint-Cyr.

Dans la matinée, Mme Willemsens reçut les sacrements au milieu du plus touchant appareil. Ses enfants, Annette et la famille du closier, gens simples déjà devenus de la famille, étaient agenouillés. La croix d'argent, portée par un humble enfant de chœur, — un enfant de chœur de village! — s'élevait devant le lit, et un vieux prêtre administrait le viatique à la mère mourante. La viatique! mot sublime, idée plus sublime encore que le mot, et que possède seule la religion apostolique de l'église romaine.

—Cette femme a bien souffert! dit le curé dans son rustique et simple langage.

Marie Willemsens n'entendait plus, mais ses yeux restaient attachés sur ses deux enfants. Chacun en proie à la terreur écoutait dans le plus profond silence les aspirations de la mourante, qui déjà s'étaient ralenties. Puis, par intervalles, un soupir profond annonçait la vie en trahissant un débat intérieur. Enfin la mère ne respira plus. Tout le monde fondit en larmes, excepté Marie. Le pauvre enfant était encore trop jeune pour comprendre la mort.

Annette et la closière fermèrent les yeux à cette adorable créature dont alors la beauté reparut dans tout son éclat. Elles renvoyèrent tout le monde; ôtèrent les meubles de la chambre; mirent la morte dans son linceul; la couchèrent; allumèrent des cierges autour du lit; disposèrent le bénitier, la branche de buis et le crucifix, suivant la coutume du pays; poussèrent les volets, étendirent les rideaux; puis le vicaire vint plus tard passer la nuit en prières avec Louis, qui ne voulut point quitter sa mère.

Le mardi matin l'enterrement se fit. La vieille femme, les deux enfants accompagnés de la closière, suivirent seuls le corps d'une femme dont l'esprit, la beauté, les grâces avaient une renommée européenne, et dont à Londres le convoi eût été une nouvelle pompeusement enregistrée dans les journaux, une sorte de solennité aristocratique, si elle n'eût pas commis le plus doux des crimes, un crime toujours puni sur cette terre, afin que ces anges pardonnés entrent dans le ciel.

Quand la terre fut jetée sur le cercueil de sa mère, Marie pleura, comprenant alors qu'il ne la verrait plus.

Une simple croix de bois, plantée sur sa tombe, porta cette inscription, due au curé de Saint-Cyr:

CY GIT

UNE FEMME MALHEUREUSE,

morte à 36 ans,

AYANT NOM MARIE DANS LES CIEUX.

Priez pour elle!

Lorsque tout fut fini, les deux enfants vinrent à

la Grenadière, jetèrent sur l'habitation un dernier regard, puis, se tenant par la main, ils se disposèrent à la quitter avec Annette, confiant tout aux soins du closier, et le chargeant de répondre à la justice.

Ce fut alors que la vieille femme de charge appela Louis sur les marches de la pompe, le prit à part et lui dit :

—Monsieur Louis, voici l'anneau de madame!

L'enfant pleura, tout ému de retrouver un vivant souvenir de sa mère morte. Dans sa force il n'avait point songé à ce soin suprême. Il embrassa la vieille femme.

Puis ils partirent tous trois par le chemin creux, descendirent la rampe, et allèrent à Tours sans détourner la tête.

— Maman venait par là, dit Marie en arrivant au pont.

Annette avait une vieille cousine, ancienne couturière retirée à Tours, rue de la Guierche. Elle mena les deux enfants dans la maison de sa parente, avec laquelle elle pensait à vivre en commun. Mais Louis lui expliqua ses projets, lui remit l'acte de naissance de Marie et les dix mille francs ; puis, accompagné de la vieille femme de charge, il conduisit le lendemain son frère au collége. Il mit le principal au fait de sa situation, mais fort succinctement, et sortit en emmenant son frère jusqu'à la porte. Là, il lui fit solennellement les recommandations les plus tendres, en lui annonçant sa solitude dans le monde ; et, après l'avoir contemplé pendant un moment, il l'embrassa, le regarda encore, essuya une larme, et partit en se retournant à plusieurs reprises pour voir jusqu'au dernier moment son frère resté sur le seuil du collége.

Un mois après, Louis-Gaston était en qualité de novice à bord d'un vaisseau de l'État et sortait de la rade de Rochefort. Appuyé sur le bastingage de la corvette *l'Iris*, il regardait les côtes de France qui fuyaient rapidement et s'effaçaient dans la ligne bleuâtre de l'horizon. Bientôt, il se trouva seul et perdu au milieu de l'Océan, comme il était dans le monde et dans la vie.

— Il ne faut pas pleurer, jeune homme ! il y a un Dieu pour tout le monde, lui dit un vieux matelot de sa grosse voix, tout à la fois rude et bonne.

L'enfant remercia cet homme par un regard plein de fierté, puis il baissa la tête en se résignant à la vie des marins. Il était devenu père.

Août 1832.

L'ILLUSTRE GAUDISSART.

Le commis-voyageur, personnage inconnu dans l'antiquité, n'est-il pas une des plus curieuses figures créées par les mœurs de l'époque actuelle? n'est-il pas destiné, dans un certain ordre de choses, à marquer la grande transition qui, pour les observateurs, soude le temps des exploitations matérielles au temps des exploitations intellectuelles; qui joint le règne de la force isolée, abondante en créations originales, au règne de la force uniforme, mais niveleuse, égalisant les produits, les jetant par masses, et obéissant à une pensée unitaire, dernière expression des sociétés? Après les saturnales de l'esprit généralisé, après les derniers efforts de civilisation qui accumulent les trésors de la terre sur un point, les ténèbres de la barbarie ne viennent-elles pas toujours?

Le commis-voyageur est aux idées ce que nos diligences sont aux choses et aux hommes; il les voiture, les met en mouvement, les fait se choquer les unes aux autres; il prend, dans le centre lumineux, sa charge de rayons et les sème à travers les populations endormies. Ce pyrophore humain est un savant ignorant, un mystificateur mystifié, un prêtre incrédule qui n'en parle que mieux de ses mystères et de ses dogmes. Curieuse figure! Cet homme a tout vu, il sait tout, il connait tout le monde; il a les vices de Paris et peut affecter la bonhomie de la province; il est l'anneau qui joint le village à la capitale; mais, essentiellement, il n'est ni parisien ni provincial, il est voyageur. Il ne voit rien à fond; des hommes et des lieux, il en apprend les noms; des choses, il en apprécie les surfaces; il a son mètre particulier pour tout auner à sa mesure; enfin son regard glisse sur les objets et ne les traverse pas. Il s'intéresse à tout, et rien ne l'intéresse. Moqueur et chansonnier, aimant, en apparence, tous les partis, il est généralement patriote au fond de l'âme.

Excellent mime, il doit prendre tour à tour le sourire de l'affection, du contentement, de l'obligeance, et le quitter pour revenir à son vrai caractère, à un état normal dans lequel il se repose. Il est tenu d'être observateur, sous peine de renoncer à son métier. N'est-il pas incessamment contraint de sonder les hommes par un seul regard, d'en deviner les actions, les mœurs, la solvabilité surtout, et, pour ne pas perdre son temps, d'estimer soudain les chances de succès? Aussi l'habitude de se décider promptement en toute affaire le rend-elle essentiellement *jugeur :* il tranche, il parle en maître des théâtres de Paris, de leurs acteurs et de ceux de la province. Puis il connaît les bons et les mauvais endroits de la France, *de actu et visu.* Il vous piloterait au besoin vers le Vice ou à la Vertu avec la même assurance. Il a l'éloquence d'un robinet d'eau chaude que l'on tourne à volonté. Ne peut-il pas également arrêter et reprendre sans erreur sa collection de phrases préparées qui coulent sans arrêt et produisent sur sa victime l'effet d'une douche morale? Il est conteur, égrillard; il fume, il boit. Il a des breloques, il impose aux gens de menu, passe pour un milord dans les villages, ne se laisse jamais *embêter,* mot de son argot, et sait frapper à temps

sur sa poche pour faire retentir son argent, afin de ne pas être pris pour un voleur par les servantes, éminemment défiantes, des maisons bourgeoises où il pénètre.

Quant à son activité, n'est-ce pas la moindre qualité de cette machine humaine? Ni le milan fondant sur sa proie, ni le cerf inventant de nouveaux détours pour passer sous les chiens et dépister les chasseurs, ni les chiens subodorant le gibier, ne peuvent être comparés à la rapidité de son vol quand il soupçonne *une commission,* à l'habileté du croc en jambe qu'il donne à son rival pour le devancer, à l'art avec lequel il sent, il flaire, et découvre un placement de marchandises.

Combien ne faut-il pas de qualités supérieures à un tel homme? Trouverez-vous, dans un pays, beaucoup de ces diplomates de bas étage, de ces profonds négociateurs parlant au nom des calicots, du bijou, de la draperie, des vins, et certainement très-supérieurs aux ambassadeurs, aux niais dorés chargés de parler au nom d'une nation ou d'un souverain?

Personne en France ne se doute de l'incroyable puissance incessamment déployée par ces intrépides affronteurs de négations; par ces gens qui, dans la dernière bourgade, représentent le génie de la civilisation et les inventions parisiennes aux prises avec le bon sens, l'ignorance ou la routine des provinces; non, personne ne pense à ces admirables manœuvres qui pétrissent l'intelligence des populations, en traitant, par la parole, leurs masses les plus réfractaires et qui ressemblent à ces infatigables polisseurs dont la lime lèche les porphyres les plus durs.

Voulez-vous connaître le pouvoir de la langue et la haute pression qu'exerce la phrase sur les écus les plus rebelles, ceux du propriétaire enfoncé dans sa bauge campagnarde? écoutez le discours d'un des grands dignitaires de l'industrie parisienne, au profit desquels trottent, frappent et fonctionnent ces intelligents pistons de la machine à vapeur nommée Spéculation.

— Monsieur, disait à un savant économiste, le directeur-caissier-gérant-secrétaire-général et administrateur de l'une des plus célèbres compagnies d'assurances contre l'incendie, monsieur; en province, sur cinq cent mille francs de primes à renouveler, il ne s'en *fait* pas de plein gré, *proprio motu,* plus de cinquante mille; les quatre cent cinquante restant nous reviennent ramenés par les instances de nos agents qui vont chez *l'assuré* retardataire, l'EMBÊTER, jusqu'à ce qu'il ait signé de nouveau sa charte d'assurance, en l'effrayant, en le chauffant par d'épouvantables narrés d'incendies, etc. Ainsi l'éloquence, le flux labial entre pour les neuf dixièmes dans les voies et moyens de notre exploitation.

Parler! se faire écouter, n'est-ce pas séduire? Une nation qui a les deux chambres, une femme qui prête ses deux oreilles, sont également perdues. Ève et son serpent forment le mythe éternel d'un fait quotidien qui a commencé, qui finira peut-être avec le monde.

— Après une conversation de deux heures, un homme doit être à vous, disait un avoué retiré des affaires.

Tournez autour du commis-voyageur; examinez cette figure. N'en oubliez ni la redingote olive, ni le manteau, ni le col en maroquin, ni la pipe, ni la chemise de calicot à raies bleues. Dans cette figure, si originale qu'elle résiste au frottement, combien de natures diverses ne découvrirez-vous pas? Voyez! quel athlète, quel cirque, quelles armes: lui, le monde et sa langue. Intrépide marin, il s'embarque, muni de quelques phrases, pour aller pêcher cinq à six cent mille francs en des mers glacées, au pays des Iroquois, en France! Ne s'agit-il pas d'extraire, par des opérations purement intellectuelles, l'or enfoui dans les cachettes de province, de l'en extraire sans douleur? Le poisson départemental ne souffre ni le harpon, ni les flambeaux, et ne se prend qu'à la nasse, à la seine, aux engins les plus doux. Penserez-vous maintenant sans frémir au déluge de phrases qui recommence ses cascades au point du jour, en France?

Vous connaissez l'*espèce*. Voici l'*individu*.

Il existe à Paris un incomparable Voyageur, le parangon des Commis, un homme qui possède au plus haut degré toutes les conditions nécessaires, inhérentes à la nature de ses succès. Dans sa parole se rencontrent à la fois du vitriol et de la glu: de la glu, pour appréhender, entortiller sa victime, et se la rendre adhérente; du vitriol, pour en dissoudre les calculs les plus durs. *Sa partie* était *le chapeau;* mais son talent et l'art avec lequel il savait *engluvitrioliser* les gens lui avaient acquis une si grande célébrité commerciale, que les négociants de *l'article-Paris* lui faisaient tous la cour afin d'obtenir qu'il daignât se charger de leurs commissions. Aussi quand, au retour de ses marches triomphales, il séjournait à Paris, était-il perpétuellement en noces et festins. En province, les correspondants le choyaient; à Paris, les grosses maisons le caressaient. Bien venu, fêté, nourri partout, pour lui, déjeuner ou dîner seul était une débauche, un plaisir. Il menait une vie de souverain ou, mieux, de journaliste. Mais n'était-il pas le vivant feuilleton du commerce parisien? Il se nommait Gaudissart. Sa renommée, son crédit, les éloges dont il était accablé, lui avaient valu le surnom d'*illustre*. Partout où il entrait, dans un comptoir comme dans une auberge, dans un salon comme dans une diligence,

dans une mansarde comme chez un banquier, chacun de dire en le voyant : — Voilà l'illustre Gaudissart.

Jamais nom ne fut plus en harmonie avec la tournure, les manières, la physionomie, la voix, le langage d'aucun homme. Tout souriait au voyageur et le voyageur souriait à tout. *Similia similibus*, il était pour l'homéopathie. Calembourgs, gros rire, figure monacale, teint de cordelier, enveloppe rabelaisienne; vêtement, corps, esprit, figure s'accordaient pour mettre de la gaudisserie, de la gaudriole, en toute sa personne. Il était rond en affaires, bon homme, rigoleur. C'était enfin l'homme aimable de la grisette, qui grimpe avec élégance sur l'impériale d'une voiture; donne la main à la dame embarrassée pour descendre du coupé; plaisante en voyant le foulard du postillon, et lui vend un chapeau; sourit à la servante, la prend par la taille et par les sentiments; imite à table le glouglou d'une bouteille, en se donnant des chiquenaudes sur une joue tendue; sait faire partir de la bière en insufflant l'air entre ses lèvres; tape de grands coups de couteau sur les verres à vin de Champagne sans les casser, et dit aux autres : Faites-en autant! qui *gouaille* les voyageurs timides, dément les gens instruits, règne à table et y gobe les meilleurs morceaux. Homme fort d'ailleurs, et qui pouvait quitter à temps toutes ses plaisanteries, et qui semblait profond et savant, au moment où, jetant le bout de son cigare, il disait, en regardant une ville :

— Je vais voir ce que ces gens-là ont dans le ventre!

Alors Gaudissart devenait le plus fin, le plus habile des ambassadeurs. Il savait entrer en administrateur chez le sous-préfet, en capitaliste chez le banquier, en homme religieux et monarchique chez le royaliste, en bourgeois chez le bourgeois; il était partout ce qu'il devait être, laissait Gaudissart à la porte et le reprenait en sortant.

Jusqu'en 1830, l'illustre Gaudissart était resté fidèle à *l'article-Paris*. En s'adressant à la majeure partie des fantaisies humaines, les diverses branches de ce commerce lui avaient permis d'observer les replis du cœur, lui avaient enseigné les secrets de son éloquence attractive; la manière de faire dénouer les cordons des sacs les mieux ficelés; de réveiller les caprices des femmes, des maris, des enfants, des servantes, et de les engager à les satisfaire. Nul mieux que lui ne connaissait l'art d'amorcer les négociants par les charmes d'une affaire et de s'en aller au moment où le désir arrivait à son paroxisme.

Plein de reconnaissance envers la chapellerie, il disait que c'était en s'adressant à l'extérieur de la tête qu'il en avait compris l'intérieur; qu'il avait l'habitude de coiffer les gens, de se jeter à leur tête, etc. Ses plaisanteries sur les chapeaux étaient intarissables.

Néanmoins, après août et octobre 1830, il quitta la chapellerie et *l'article-Paris*, laissa les commissions du commerce des choses mécaniques et visibles, pour s'élancer dans les sphères les plus élevées de la spéculation parisienne. Il abandonna, disait-il, la matière pour la pensée, les produits manufacturés pour les élaborations infiniment plus pures de l'intelligence.

Ceci veut une explication.

La révolution de 1830 enfanta, comme chacun le sait, beaucoup de vieilles idées, que d'habiles spéculateurs essayèrent de rajeunir. Depuis 1830, plus spécialement, les idées sont devenues des valeurs; et, comme l'a dit un écrivain assez spirituel pour ne rien publier : On vole aujourd'hui plus d'idées que de mouchoirs. Peut-être, un jour, verrons-nous une Bourse pour les idées; mais déjà, bonnes ou mauvaises, elles se cotent, se décotent, s'importent, se portent, se vendent, se réalisent et rapportent.

Le bois de Boulogne est déjà peut-être à Paris une espèce de Bourse, où chacun peut apprécier le fonds, la valeur, le revenu d'une idée, d'après la situation de son propriétaire.

Là, vous voyez passer, au grand galop, un homme monté sur les espérances d'un parti, converties en cheval bai-brun ou alezan doré. Ici, roule un tilbury luxueusement entretenu par un journal à bon marché. La toux publique, savamment exploitée, graisse les roues de ce joly briska. Puis voilà venir un gros garçon qui, depuis vingt ans, vole tout ce qu'il touche, n'a rien fait que souiller ce qu'il touchait; mais il a su s'appuyer sur des idées si positives et des combinaisons si adroites, qu'il se fait constamment accepter par des gens qui ne veulent pas de lui. Tacite et Perse l'ont connu jadis à Rome.

Place! place! voici la calèche que revernissent constamment les trahisons du journal le plus consciencieux de l'époque : n'a-t-il pas encore de la conscience à vendre? Jetez deux pièces de cent sous entre M. de Châteaubriand, qui se promène à pied, et la voiture du roi des Français : les intelligentes roues de cette calèche sauront enlever les deux écus, sans froisser ni le grand homme, ni le char de l'État. Elle emporte une sorte de frère Caïn politique, qui, plus habile que son devancier, vend Abel et ne le tue pas; néanmoins il se sert de mâchoires :

Sous leurs heureuses dents, la phrase devient or.

Puis il les laisse quand elles se sont usées à mordre ou rouillées de pédantisme.

Vers ascarides de toutes les dynasties, voici les fauteurs de la Doctrine, qui ont taillé des ambassades, des pairies, en plein drap de leurs dilemmes; qui, dans les brouillards de leurs leçons philosophiques, ont trouvé des sinécures; et qui, dans leurs philippiques contre la Restauration, ont puisé le stoïcisme nécessaire pour se vautrer aujourd'hui dans le budget.

Maintenant, place, silence et admiration! découvrez-vous. Voici le pâle vieillard, le roi des hommes-forts; il ne vend ni pâte stomachique, ni abonnés, ni petites ou grandes idées, il vend un pays en bloc, et ne se baisse pas pour ramasser une province. Le vieux chat se sert toujours du roi qu'il sert, il tend un sac à une monarchie, à une dynastie; il le tend pendant dix années; un jour, il en tire les cordons et le traîne par l'Europe, en disant : *A tant ma monarchie.* Il est trois fois Richelieu. Ne domine-t-il pas trois règnes, ceux de la force, de la faiblesse, de l'argent? et, supérieur à son devancier, il défait sans cesse avec des mots ce que l'autre ne faisait qu'à coups de hache.

Un Crispin le suit, espèce de porte-queue épiscopal, occupé à ramasser les miettes de la trahison, qui trahit à prix fixe, en détail, et spécule sur son maître.

Dans ce mouvant bazar, chacun vend ce qu'il peut vendre. Un homme n'a pêché qu'une idée, il la pèse; la retourne; elle est maigre, il l'engraisse et s'en défait. Elle était excellente hier, elle ne vaut rien le lendemain. Il existe autant de ruses pour vendre une idée que pour vendre à son ami quelque cheval aveugle. Néophyte imprudent, qui prétends gober ta part de ces festins roulants, n'entre pas dans le bois de Boulogne si tu ne connais pas le maquignonage de la pensée. Celui-ci n'a qu'un système, il l'éventre, s'en nourrit pendant quelques mois, et en fait soumissionner les débris par quelques regrattiers littéraires; celui-là sait combien d'idées médiocres il faut émettre pour devenir professeur dans un temps donné. L'un prend de l'esprit en gros et le revend en colonnes; d'autres, plus riches, vendent à tout venant les bons mots qui tuent, la plaisanterie quotidienne, le *stillicidium* qui mine les hommes friables et consacre le talent indestructible. Ce sont les essayeurs de la monnaie des idées. *Condottieri* au service des révolutions modernes, ils se sont faits *chefs de claque* littéraire, financière, politique, religieuse ou ministérielle. Perpétuels insulteurs des triomphes, ils ont leurs hommes à eux, pour applaudir ou siffler les acteurs, suivant le mot d'ordre. Puis viennent les vers à soie qui vivent sur les feuilles publiques. Voyez ces écrivassiers qui prennent des brevets de perfectionnement d'inventions artistiques, dramatiques poétiques ou prosaïques, et qui disent voir loin, en montant sur des imbéciles de génie! Si Napoléon les avait connus, il n'aurait eu besoin ni de bateaux plats, ni de système continental pour descendre en Angleterre; ces hommes l'ont confisquée à leur profit. Leurs œuvres, leur *omnium* vient de l'Angleterre, ils en vivent, et y ont découvert une espèce de flanelle littéraire dans laquelle ils s'enveloppent, et qui les fait gras pour les gens habitués à s'en tenir au dehors. Quelque railleur ferait l'histoire de la conquête de l'Angleterre par ces courageux Français, s'ils valaient l'épigramme. Derrière eux, viennent ceux qui pâturent sur l'Allemagne, qui en ruminent les productions, et les dégurgitent en français. Puis, voici les fouines, les chakals du feuilleton qui y traînent les brebis littéraires, en font des charognes, les dévorent, et vont le museau toujours rouge de leurs articles. Prenez garde, n'accrochez pas ce brillant coupé, vous jetteriez à terre toutes les jolies corvettes et les séduisantes frégates de notre marine littéraire.

Voici passer mille et un vaudevilles en calèche; ils sont suivis par quelques grands hommes à pied, qui ne manufacturent que des drames. Celui-ci, posé dans sa cravate, se croit un homme d'état; il a de l'esprit, des idées, il est aussi fort que son frère de cravate qui a réussi; mais le premier veut être simplement ministre; il dédaigne la fortune, il n'a besoin d'argent que pour le manger en Fox au petit pied, et ne sait pas, malgré son esprit, que tout, dans notre époque, s'appuie sur une base d'argent. Ces petits hommes qui roulent comme des pièces d'or après lesquelles ils courent, ont exploité le mot *pittoresque*, comme ce gros vieillard-enfant a dégusté, sucé le mot *fantastique*. Ne riez pas! Un mot vaut une idée, dans un pays où l'on est plus séduit par l'étiquette du sac que par le contenu. S'il n'a pas d'idées à vendre, un homme tâche de mettre des mots en faveur, leur donne la consistance d'une idée, et vit de ses mots, comme l'oiseau de ses grains de mil. Enfin admirez dans tout le luxe de sa moustache un bon vivant, un noble cœur qui a trouvé une mine d'or dans la mine de plomb. Devinant la France, il a périodisé, popularisé la caricature, et donné le temps d'attendre à quelques artistes étouffés dans cette atmosphère d'argent.

La jolie, l'élégante femme que vous admirez voluptueusement assise sur des coussins de soie, doit son luxe et son bonheur, ses fêtes de nuit et de jour, à une bonne idée, à une pâte asiatique, espèce de mixture opiacée *qui facilite les digestions, prévient les catharres, enlève les saburres de l'estomac et prolonge la vie humaine.*

Voyez-vous ce petit homme frêle? Il a une sangsue dans la cervelle, une mauvaise idée qui le ronge,

et dont il est épris. Il se rencontre malheureusement de bonnes-mauvaises idées. Or, le progrès *social* lui donne une fringale constante et lui fait dévorer des capitaux.

Au bois de Boulogne, les joies de l'enfance, les vices de l'homme, les maladies de la femme, nos fantaisies, les infirmités, les crimes, les plaisirs de la société passent à vos yeux, chiffrés et mis en coupe réglée. En examinant cette espèce de panorama moral où se condensent les idées en résultats solides, il est certes prouvé que, pour qui sait cultiver les terres de l'intelligence, il s'y trouve des fermes, des châteaux, des baux, des loyers, des moulins, des ânes et des prolétaires. Mais quoi! déjà le fisc a deviné l'impôt intellectuel, il a su parfaitement mesurer le champ des annonces, cadastrer les prospectus, et peser la pensée, rue de la Paix, hôtel du Timbre.

Mais ces épigrammes sont les cris imbéciles poussés par la gent pédestre, par le faux honnête homme, qui ferait pis s'il pouvait; qui se couche tous les soirs, en disant à sa femme dont il a subi les jérémiades, ou à Dieu, s'il est célibataire: — Pourquoi n'ai-je pas inventé *la moutarde blanche!* Comme cinquante ans auparavant il disait: — Pourquoi ne suis-je pas *né Montmorency!* Puis, qui se lève en demandant aux figures du papier tendu dans sa mansarde: — Qu'a fait M. un tel, pour empocher trois mille francs par jour? j'ai des mains aussi larges, aussi gluantes que peuvent être les siennes.

Ces belles paroles à la Juvénal sont donc de véritables *rébus*, des niaiseries, la clameur de gens sans idées.

— D'abord, notre époque ne mérite pas mieux, répondent les *Cavalcadours* montés sur les folies du siècle. Quoi! vous payez maintenant, à tant par mois, comme des maîtres de danse, vos prêtres, vos rois, vos juges, votre aristocratie, et vous vous plaignez d'avoir à solder ceux qui vous ont procuré cet admirable résultat constitutionnel?.... Tout beau, vous êtes des misérables, qui valez tout au plus la peine que nous prenons pour vous tromper. D'ailleurs, l'époque s'est fait des besoins, nous les pressentons et nous y pourvoyons; si, n'ayant pas de besoins, nous lui en donnions de factices, ne serions-nous pas dignes d'être vos maîtres? Il vous a fallu je ne sais quel tabac intellectuel, psychologique; enfin vous aimez les idées, il y a des idées en Angleterre: nous allons y prendre votre tabac intellectuel comme on y va chercher des aciers, des maroquins. Vous n'êtes jamais de votre pays, alors nous vous importons l'Italie, la Perse, l'Allemagne; nous vous servirions de vivants gladiateurs, prêts à mourir, si vous étiez assez civilisés pour vous amuser à voir expirer des hommes. Les littérateurs ont dû, dans une époque toute couarde, remplacer les athlètes. Pourquoi nous discutez-vous donc, si vous ne discutez ni l'homme qui vend le vinaigre régénérateur, ni les fermiers des jeux? Serait-ce parce que nous avons de l'esprit, que nous employons la ruse, que nous vous vendons quelquefois sans cérémonie, comme se vendent les bêtes à cornes? Mais vous êtes-vous plaint du Longchamp des sucres faits par des banquiers dont vous adorez la fortune, et qui passent pour *honorables?* Sait-on bien qui du gouverné, qui du gouvernant, est le corrupteur? Si notre aristocratie vous pèse, ayez d'autres mœurs. Savez-vous ce que nous avons risqué pour nous élever aux considérations qui nous ont grandis? Nous avons reçu l'éducation de la misère, nous avons veillé, nous avons observé vos vices, vos goûts; nous nous sommes habitués à tomber aussi bas que vous êtes, afin de vous deviner. Enfin, quoique nous ayons la puissance du talent, en définitive, nous vous obéissons. Si nous ne représentions pas une de vos fantaisies kaléidoscopiques, ne serions-nous pas perdus? Aussi sommes-nous forcés d'être vos esclaves pendant une heure tous les matins, afin de vous éclabousser pendant le reste de la journée. D'ailleurs, vous nous aimez peut-être! Un peuple aime toutes les choses qu'il souffre. Puis, si vous vouliez nous briser, alors nous aurions vu notre impertinence, le courage du *quos ego* de Neptune, ou celui de Danton en face de Robespierre; alors nous sommes grands!

Ces gens ont quelque raison, voyez-vous. Puis ce sont des hommes forts; et ce doit être, ils le disent.

Or, en devenant aussi sérieusement, aussi insolemment productive, l'exploitation intellectuelle devait naturellement obéir au mode employé par les exploitations manufacturières. Donc, les idées conçues, après boire, dans le cerveau de quelques-uns de ces oisifs si largement occupés, qui livrent des batailles morales en vidant bouteille ou en levant la cuisse d'un faisan, ont, le lendemain de leur naissance cérébrale, des commis-voyageurs chargés de présenter avec adresse, *urbi et orbi*, à Paris et en province, le lard grillé des annonces et des propectus, au moyen desquels se prend, dans la souricière de l'entreprise, ce rat départemental vulgairement appelé ici l'abonné; plus loin, l'actionnaire; là, membre correspondant, quelquefois souscripteur ou protecteur, mais partout un niais.

— Je suis un niais! a dit plus d'un pauvre propriétaire, attiré par la perspective d'être *fondateur* de quelque chose, et qui, en définitive, se trouve avoir fondu mille ou douze cents francs.

— Les abonnés sont des niais qui ne veulent pas comprendre que, pour aller en avant dans le

royaume intellectuel, il faut plus d'argent que pour voyager en Europe, etc., dit le spéculateur.

Il y a donc un perpétuel combat entre le public retardataire qui se refuse à payer les contributions intellectuelles, et les percepteurs qui, vivant de leurs recettes, le lardent d'idées nouvelles, le bardent d'entreprises, le rôtissent de prospectus, l'embrochent de flatteries, et finissent par le manger à quelque nouvelle sauce dans laquelle il s'empêtre, et dont il se grise, comme une mouche de sa plombagine.

Aussi, depuis 1830, que n'a-t-on pas prodigué pour stimuler en France le zèle, l'amour-propre des masses intelligentes et progressives? Les titres, les médailles, les diplômes, espèce de Légion-d'Honneur inventée pour le commun des martyrs, se sont rapidement succédé; enfin, toutes les fabriques de produits intellectuels ont découvert un piment, un gingembre spécial, leurs réjouissances. De là cette conscription de noms célèbres levée à l'insu des infortunés artistes qui les portent, et se trouvent ainsi coopérer activement à plus d'entreprises que l'année n'a de jours; la loi n'a pas prévu le vol des noms. De là ce rapt des idées, que, semblables aux marchands d'esclaves en Asie, les entrepreneurs d'esprit public arrachent au cerveau paternel à peine écloses, et déshabillent, et traînent aux yeux de leur sultan hébété, leur *Shahabaham*, ce terrible public, qui, s'il ne s'amuse pas, leur tranche la tête en leur retranchant leur picotin d'or. De là ces masses d'ouvrages à publier, de là les conclusions données partout avant les prémisses.

Cette folie de notre époque vint donc réagir sur l'illustre Gaudissart, et voici comment. Une compagnie d'assurances sur la vie humaine et les capitaux entendit parler de sa capacité linguale, et lui proposa des avantages inouis qu'il accepta. Marché conclu, traité signé, le voyageur fut mis en sevrage chez le secrétaire-général de l'administration, qui débarrassa l'esprit de Gaudissart de ses langes, lui commenta les ténèbres de l'affaire, lui en apprit le patois, lui en démonta le mécanisme pièce à pièce, lui anatomisa le public spécial qu'il allait avoir à exploiter, le bourra de phrases, le nourrit de réponses à improviser, l'approvisionna d'arguments péremptoires; et, pour tout dire, aiguisa le fil de la langue qui devait opérer sur la vie humaine en France. Or, le poupon répondit admirablement aux soins qu'en prit M. le secrétaire-général.

Les chefs des assurances sur la vie humaine et les capitaux vantèrent si chaudement l'illustre Gaudissart, eurent pour lui tant d'attentions, mirent si bien en lumière, dans la sphère de la haute banque et de la haute diplomatie intellectuelle, les talents de ce prospectus vivant, que les directeurs financiers de deux journaux célèbres à cette époque et morts depuis, eurent l'idée de l'employer à la récolte des abonnements.

Le Globe, organe de la doctrine saint-simonienne, et le Mouvement, journal républicain, attirèrent l'illustre Gaudissart dans leurs comptoirs, et lui proposèrent chacun dix francs par tête d'abonné s'il en rapportait un millier; mais cinq francs seulement s'il n'en attrapait que cinq cents.

La partie *journaux politiques* ne nuisant pas à la partie *assurances de capitaux*, le marché fut conclu. Néanmoins Gaudissart réclama une indemnité de cinq cents francs pour les huit jours pendant lesquels il devait se mettre au fait de la doctrine de Saint-Simon, se fondant sur les prodigieux efforts de mémoire et d'intelligence nécessaires pour étudier à fond *cet article*, et pouvoir en raisonner convenablement, « de manière, dit-il, à ne pas se mettre dedans. »

Il ne demanda rien aux républicains. D'abord, il inclinait vers les idées républicaines, les seules qui, selon la philosophie Gaudissarde, pussent établir une égalité rationnelle; puis, il fit observer aux banquiers du journal que depuis le mois de juillet il avait laissé croître ses moustaches, et qu'il ne lui fallait plus qu'une certaine casquette et de longs éperons pour représenter la république.

Pendant une semaine il alla donc se faire saint-simoniser le matin au Globe, et courut apprendre, le soir, dans les bureaux de l'assurance, les finesses de la langue financière. Son aptitude, sa mémoire étaient si prodigieuses qu'il put entreprendre son voyage vers le 15 avril, époque à laquelle il faisait chaque année sa première campagne. Deux grosses maisons de commerce, effrayées de la baisse des affaires, séduisirent, dit-on, l'illustre Gaudissart, l'ambitieux Gaudissart, et le déterminèrent à prendre encore leurs commissions. Le roi des voyageurs se montra clément en considération de ses vieux amis, et aussi de la prime énorme qui lui fut allouée.

— Écoute, ma petite Jenny, disait-il à une jolie fleuriste en la ramenant à onze heures, du Gymnase où il l'avait conduite, en grande parure, dans une loge louée à l'avant-scène des premières; à mon retour, je te meublerai ta chambre, et d'une manière soignée. La grande Mathilde, qui te scie le dos avec ses comparaisons, ses châles véritables de l'Inde apportés par des courriers d'ambassade russe, son vermeil et son monsieur prince russe qui m'a l'air d'un fier *blagueur*, n'y trouvera rien à redire. Je consacre à l'ornement de ta chambre tous les enfants que je ferai en province.

— Eh bien! voilà qui est gentil, cria la fleuriste; comment, monstre d'homme, tu me parles tran-

quillement de faire des enfants, et tu crois que je te souffrirai ce genre-là?

— Mais tu es bête, Jenny, c'est une manière de parler dans notre commerce.

— Il est joli votre commerce!

— Mais écoute donc; si tu parles toujours, tu auras raison.

— Je veux avoir toujours raison! Tiens, tu n'es pas gêné à cette heure.

— Tu ne veux donc pas me laisser achever? J'ai pris sous ma protection une excellente idée, un journal que l'on va faire pour les enfants. Dans notre partie, les voyageurs, quand ils ont fait, dans une ville, une supposition, dix abonnements au Journal des Enfants, disent j'ai fait *dix enfants;* comme, si j'y fais dix abonnements au journal le Mouvement, je dirai j'ai fait ce soir *dix mouvements*..... Comprends-tu maintenant?

— C'est du propre! tu te mets donc dans la politique? Je te vois à Sainte-Pélagie, où il faudra que je trotte tous les jours. Ah! quand on aime un homme, si l'on savait à quoi l'on s'engage, ma parole d'honneur, on vous laisserait vous arranger tout seuls. Allons, tu pars demain; ne nous fourrons pas dans les papillons noirs, c'est des bêtises.

Le fiacre s'arrêta devant une jolie maison, nouvellement bâtie, rue d'Artois, où Gaudissart et Jenny montèrent au quatrième. Là demeurait mademoiselle Jenny Courand, jeune et belle ouvrière fleuriste, qui passait généralement pour être secrètement mariée à Gaudissart, bruit que le voyageur ne démentait pas. Ce génie supérieur, comme beaucoup d'hommes à talents, était entièrement dominé par Jenny Courand qui, pour établir son despotisme, obligeait l'illustre Gaudissart à mille petits soins, toujours prête à le menacer de le planter là s'il manquait au plus minutieux. Gaudissart devait lui écrire dans chaque ville où il s'arrêtait.

— Et combien faudra-t-il d'enfants pour meubler ma chambre? dit-elle, en jetant son châle et s'asseyant au coin d'un bon feu.

— J'ai cinq sous par abonnement.

— Joli! Et c'est avec cinq sous que tu prétends me faire riche! à moins que tu ne sois comme le juif errant et que tu aies des poches bien cousues...

— Mais Jenny, j'en ferai des milliers. Songe donc que les enfants n'ont jamais eu de journal. D'ailleurs je suis bien bête de vouloir t'expliquer la politique des affaires, tu ne comprends rien à ces choses-là.

— Eh bien, dis donc, dis donc, Gaudissart, si je suis si bête, pourquoi m'aimes-tu?

— Parce que tu es une bête sublime! Écoute, Jenny. Vois-tu, si je fais prendre le Globe, le Mouvement, les Assurances et mes articles-Paris, au lieu de gagner huit misérables mille francs par an, en roulant ma bosse comme un vrai Mayeux, je suis capable de rapporter douze à vingt mille francs maintenant par voyage.

— Délace-moi, Gaudissart, et ne me tire pas.

— Alors, dit le commis, en regardant le dos poli de la fleuriste, je deviens actionnaire dans les journaux, comme un ancien valet de chambre de mes amis, qui a maintenant trente mille livres de rente, et qui, s'il n'était pas homme de condition, aurait pu se trouver pair de France après juillet, tout comme ceux qu'on a faits. Mais j'ai de l'ambition, moi. Hé, hé, j'attraperais parfaitement le *bagoult* de la tribune et pourrais devenir ministre, et un crâne! Tiens, écoute-moi:

« Messieurs, dit-il en se posant derrière un fauteuil, la presse n'est ni un instrument, ni un commerce. Vue sous le rapport politique, la presse est une institution. Or nous sommes furieusement tenus ici de voir politiquement les choses; donc...

Il reprit haleine.

— « Donc, nous avons à examiner si elle est utile ou nuisible, à encourager ou à réprimer, imposée ou libre: questions graves! Je ne crois pas abuser des moments toujours si précieux de la chambre en examinant cet article, et en vous en faisant apercevoir les conditions. Nous marchons à un abîme. Certes, les lois ne sont feutrées comme il le faut... »

Tous les orateurs font marcher la France vers un abîme; ils disent cela, ou parlent du char de l'État, de tempêtes et d'horizon politiques. Est-ce que je ne connais pas toutes les couleurs! J'ai le *truc* de chaque commerce. Sais-tu pourquoi? Je suis né coiffé; ma mère a gardé ma coiffe; je te la donnerai! Donc je serai bientôt au pouvoir, moi. Pourquoi ne serais je pas le baron Gaudissart, pair de France? Ah! si on m'envoyait à Londres, ambassadeur, c'est moi qui te dis que je mettrais les Anglais *a quia!* Jamais personne n'a fait le poil à Gaudissart, à l'illustre Gaudissart. Oui, jamais personne ne m'a enfoncé, et l'on ne m'enfoncera jamais, dans quelque partie que ce soit, politique ou impolitique, ici comme autre part. Mais, pour le moment, il faut que je sois tout aux Capitaux, au Globe, au Mouvement, aux Enfants et à l'article-Paris.

— Tu te feras attraper avec tes journaux. Je parie que tu n'auras pas seulement été jusqu'à Poitiers que tu te seras laissé pincer.

— Gageons, mignonne.

— Un châle!

— Va! si je perds le châle, je reviens à mon article-Paris et à la chapellerie. Mais, enfoncer Gaudissart, jamais, jamais!

Et l'illustre voyageur se posa devant Jenny, la regarda fièrement, la main passée dans son gilet, la tête de trois-quarts, attitude Napoléonienne.

— Tu es drôle.

Gaudissart était un homme de trente-trois ans, de taille moyenne, gros et gras, comme un homme habitué à rouler en diligence, à figure ronde comme une citrouille, colorée, régulière et semblable à ces classiques visages adoptés par les sculpteurs de tous les pays, pour les statues de l'Abondance, de la Loi, de la Force, du Commerce, etc. Son ventre protubérant affectait la pointe; il avait de petites jambes, mais il était agile et nerveux.

A ces mots, il prit Jenny à moitié déshabillée et la porta dans son lit.

— Taisez-vous, *femme libre!* dit-il. Tu ne sais pas ce que c'est que la femme libre, le saint-Simonisme, l'Antagonisme, le Fouriérisme, le Criticisme, et l'exploitation passionnée? eh bien, c'est... enfin, c'est dix francs par abonnement, madame Gaudissart.

— Ma parole d'honneur, tu deviens fou, Gaudissart.

— Toujours plus fou de toi, dit-il en jetant son chapeau sur le divan de la fleuriste.

La fleuriste avait un divan de satin turc.

Le lendemain matin, Gaudissart, après avoir notablement déjeuné avec Jenny Courand, partit à cheval, afin d'aller dans les chefs-lieux de canton dont l'exploration lui était particulièrement recommandée par les diverses entreprises à la réussite desquelles il vouait ses talents. Il employa quarante-cinq jours à battre les pays situés entre Paris et Blois. Il resta deux semaines dans cette dernière ville, occupé à faire sa correspondance et à visiter les bourgs pourris du département. La veille de son départ pour Tours, il écrivit à mademoiselle Jenny Courand la lettre suivante, dont nul récit ne pourrait égaler la précision ni le charme, et qui prouve d'ailleurs la légitimité particulière des liens par lesquels ces deux personnes étaient unies.

Lettre de Gaudissart à Jenny Courand.

« Ma chère Jenny, je crois que tu perdras la gageure. Gaudissart a son étoile, à l'instar de Napoléon, et n'aura point de Waterloo. J'ai triomphé partout dans les conditions données. L'assurance sur les capitaux va très-bien. J'ai de Paris à Blois placé près de deux millions; mais à mesure que j'avance vers le centre, les têtes deviennent singulièrement plus dures, et conséquemment les millions infiniment plus rares. L'article-Paris a été son petit bonhomme de chemin. C'est une bague au doigt. Avec mon ancien *fil*, je les embroche parfaitement, ces bons boutiquiers. J'ai placé soixante-deux châles de cachemire Ternaux à Orléans. Je ne sais pas, ma parole d'honneur, ce qu'ils en feront, à moins qu'ils ne les remettent sur le dos de leurs moutons. Quant à l'article journaux, diable! c'est une autre paire de manches. Grand saint bon Dieu! comme il faut seriner longtemps ces particuliers-là avant de leur apprendre un air nouveau! Je n'ai encore fait que soixante-trois *mouvements;* c'est dans toute ma route un de plus que les châles Ternaux dans une seule ville. Ces farceurs de républicains, ça ne s'abonne pas du tout. Vous causez; ils causent. Ils partagent vos opinions et l'on est bientôt d'accord pour renverser tout ce qui existe. Tu crois que l'homme s'abonne? ah! bien oui, je t'en fiche! Pour peu qu'il ait trois pouces de terre, de quoi faire venir une douzaine de choux, ou des bois de quoi se faire un cure-dent, mon homme parle alors de la consolidation des propriétés, des impôts, des rentrées, des réparations, d'un tas de bêtises, et je dépense mon temps en patriotisme. Mauvaise affaire! Généralement le Mouvement est mou. Je l'écris à ces messieurs. Ça me fait de la peine, rapport à mes opinions. Pour le Globe, autre engeance. Quand on parle de doctrines nouvelles aux gens qu'on croit susceptibles de donner dans ces *godans*-là, il semble qu'on leur parle de brûler leurs maisons. J'ai beau leur dire que c'est l'avenir, l'intérêt bien entendu, l'exploitation où rien ne se perd; qu'il y a bien assez longtemps que l'homme exploite l'homme, et que la femme est esclave; qu'il faut arriver à faire triompher la grande pensée providentielle et obtenir une coordonnation plus rationnelle de l'ordre social, enfin tout le tremblement de mes phrases... Ah! bien oui, quand je lâche ces idées-là, ils ferment leurs armoires, comme si je voulais leur emporter quelque chose, et ils me prient de m'en aller. Sont-ils bêtes, ces canards-là! le Globe est enfoncé. Je leur ai dit: — Vous êtes trop avancés, vous allez en avant, c'est bien; mais il faut des résultats, la province aime les résultats. Cependant j'ai encore fait cent Globes, et vu l'épaisseur de ces boules campagnardes, c'est un miracle. Mais aussi je leur promets tant de belles choses, que je ne sais pas, ma parole d'honneur, comment les globules, globistes, globards, ou globiens, feront pour les réaliser; mais comme ils m'ont dit qu'ils ordonneraient le monde infiniment mieux qu'il ne l'est, je vais de l'avant et prophétise à raison de dix francs par abonnement. Il y a un fermier qui a cru que ça concernait les terres, à cause du nom, et je l'ai enfoncé dans le globe. Bah, il y mordra, c'est sûr; il a un front bombé, tous les fronts bombés sont idéologues. Ah! parlez-moi des Enfants! J'ai fait deux mille Enfants de Paris à Blois. Bonne petite affaire! Il n'y a pas tant de paroles à dire. Vous montrez la petite vignette à la mère en cachette de l'enfant pour que l'enfant veuille la voir. Naturellement l'enfant la voit, il tire la maman par sa robe jusqu'à ce qu'il ait son journal, parce que papa *n'a* son jour-

nal. La maman a une robe de vingt francs, et ne veut pas que son marmot la lui déchire ; le journal ne coûte que six francs, il y a économie : l'abonnement déboule. Excellente chose! c'est un besoin réel, c'est placé entre la confiture et l'image, deux éternels besoins de l'enfance. Ils lisent déjà, les enragés.

Ici, j'ai eu, à la table d'hôte, une querelle à propos des journaux et de mes opinions. J'étais à manger tranquillement à côté d'un monsieur en chapeau gris, qui lisait les *Débats*. Je me dis en moi-même : — Faut que j'essaie mon éloquence de tribune. En voilà un qui est pour la dynastie, je vais essayer de le cuire ; ce serait une fameuse assurance de mes talents ministériels. Et je me mets à l'ouvrage, en commençant par lui vanter son journal. Hein ! c'était tiré de longueur! De fil en aiguille, je me mets à dominer mon homme, en lâchant les phrases à quatre chevaux, les raisonnements en fa dièze et toute la sacrée machine. Chacun m'écoutait, et je vis un homme qui avait du juillet dans les moustaches, prêt à mordre au *Mouvement*. Mais je ne sais pas comment j'ai laissé mal à propos échapper le mot ganache. Bah! voilà mon chapeau dynastique, mon chapeau gris, mauvais chapeau du reste, un Lyon moitié soie, moitié coton, qui prend le mors aux dents et se fâche. Moi je ressaisis mon grand air, tu sais, et je lui dis : — Ah ça, monsieur, vous êtes un singulier pistolet. Si vous n'êtes pas content, je vous rendrai raison. Je me suis battu en juillet. — Quoique père de famille, me dit-il, je suis prêt à... — Vous-êtes père de famille, mon cher monsieur ? lui répondis-je. Auriez-vous des enfants ?—Oui, monsieur. — De onze ans? — A peu près. — Eh bien! monsieur, le journal des Enfants va paraître : six francs par an, un numéro par mois, deux colonnes, rédigé par les sommités littéraires, un journal bien conditionné, papier solide, gravures dues au crayon spirituel de nos meilleurs artistes, de véritables dessins des Indes, dont les couleurs ne passeront pas. Puis je lâche ma bordée. Voilà un père confondu ! La querelle a fini par un abonnement. — Il n'y a que Gaudissart, disait le petit criquet de Lamard, pour faire de ces tours-là !

Je pars demain pour Amboise. Je ferai Amboise en deux jours, et t'écrirai maintenant de Tours, où je vais tenter de me mesurer avec les campagnes les plus incolores sous le rapport intelligent et spéculatif. Mais, foi de Gaudissart, on les roulera! ils seront roulés ! roulés ! Adieu, ma petite, aime-moi toujours, et sois fidèle. La fidélité *quand même* est une des qualités de la femme libre. Qui est-ce qui t'embrasse sur les œils ?

Ton Félix, pour toujours.

Cinq jours après, Gaudissart partit un matin de l'hôtel du Faisan, où il logeait à Tours, et se rendit à Vouvray, canton riche et populeux, dont il voulait exploiter l'esprit public.

Il était monté sur son cheval, et trottait le long de la levée, ne pensant pas plus à ses phrases, qu'un acteur ne pense au rôle qu'il a joué cent fois. L'illustre Gaudissart allait, admirant le paysage, et marchait insoucieusement, sans se douter que dans les joyeuses vallées de Vouvray périrait son infaillibilité commerciale.

Ici, quelques renseignements sur l'esprit public de la Touraine deviennent nécessaires.

L'esprit conteur, rusé, goguenard, épigrammatique dont, à chaque page, est empreinte l'œuvre de Rabelais, exprime fidèlement l'esprit tourangeau ; esprit fin, poli comme il doit l'être dans un pays où les Rois de France ont, pendant longtemps, tenu leur cour ; esprit ardent, artiste, poétique, voluptueux, mais dont les dispositions premières s'abolissent promptement. La mollesse de l'air, la beauté du climat, une certaine facilité d'existence et la bonhomie des mœurs y étouffent bientôt le sentiment des arts, y rétrécissent le plus vaste cœur, y corrodent la plus tenace des volontés.

Transplantez le Tourangeau, ses qualités se développent et produisent de grandes choses, ainsi que l'ont prouvé, dans les sphères d'activité les plus diverses, Rabelais et Semblançay ; Plantin l'imprimeur et Descartes ; Boucicault et Pinaigrier qui peignit la majeure partie des vitraux dans les cathédrales, puis Verville et Courier. Ainsi le Tourangeau, si remarquable au dehors, chez lui demeure comme l'Indien sur sa natte, comme le Turc sur son divan ; il emploie son esprit à se moquer du voisin, à se réjouir, et arrive au bout de la vie, heureux. La Touraine est cette abbaye de Thélème, si vantée dans les livres de Gargantua ; il s'y trouve, comme dans l'œuvre du poëte, de complaisantes religieuses, et la bonne chère tant célébrée par Rabelais y trône. Quant à la fainéantise, elle y est sublime, et admirablement exprimée par ce dicton populaire :

— Tourangeau, veux-tu de la soupe?

— Oui.

— Apporte ton écuelle.

— Je n'ai plus faim.

Est-ce à la joie du vignoble, est-ce à la douceur harmonieuse de l'un des plus beaux paysages de la France, est-ce à la tranquillité d'un pays où jamais ne pénétrèrent les armes de l'étranger, qu'est dû le mol abandon de ces faciles et douces mœurs ? A ces questions, nulle réponse. Allez dans cette Turquie de la France, vous y resterez paresseux, oisif, heureux. Fussiez-vous ambitieux comme l'était Napoléon, ou poëte comme l'était Byron,

une force inouïe, invincible vous obligerait à garder vos poésies pour vous, et à faire des rêves de vos projets ambitieux.

L'illustre Gaudissart devait rencontrer là, dans Vouvray, l'un de ces railleurs indigènes dont les moqueries ne sont offensives que par la perfection même de la moquerie, et avec lequel il eut à soutenir une cruelle lutte.

A tort ou à raison, les Tourangeaux aiment beaucoup à hériter de leurs parents. Or, la doctrine de Saint-Simon y est particulièrement prise en haine et vilipendée, mais comme on prend en haine, comme on vilipende en Touraine, avec un dédain et une supériorité de plaisanterie dignes du pays des bons contes et des tours joués aux voisins, esprit qui s'en va de jour en jour. Pour son malheur, après avoir débarqué au Soleil d'Or, auberge tenue par Mitouflet, un ancien grenadier de la garde impériale, qui avait épousé une riche vigneronne, et auquel il confia solennellement son cheval, Gaudissart alla chez le malin de Vouvray, le boute-en-train du bourg, le loustic obligé, par son rôle et sa nature, à maintenir son endroit en liesse.

Ce Figaro campagnard était un ancien teinturier, qui jouissait de sept à huit mille livres de rente, d'une jolie maison assise sur le coteau, d'une petite femme grassouillette et d'une santé robuste. Depuis dix ans, il n'avait plus que son jardin et sa femme à soigner; sa fille, à marier; sa partie à faire le soir; à connaître de toutes les médisances qui relevaient de sa juridiction; à entraver les élections, guerroyer avec les gros propriétaires et organiser de bons dîners; à trotter sur la levée, aller voir ce qui se passait à Tours et tracasser le curé; enfin, pour tout drame, attendre la vente d'un morceau de terre enclavé dans ses vignes. Bref, il menait la vie tourangelle, la vie de petite ville à la campagne. Il était d'ailleurs la notabilité la plus imposante de la bourgeoisie, le chef de la petite propriété jalouse, envieuse, ruminant et colportant les médisances, les calomnies avec bonheur, rabaissant tout à son niveau, ennemie de toutes les supériorités, les méprisant même avec le calme admirable de l'ignorance.

M. Vernier, ainsi se nommait ce petit grand personnage du bourg, achevait de déjeuner, entre sa femme et sa fille, lorsque Gaudissart se produisit dans la salle basse par les fenêtres de laquelle se voyait la Loire et le Cher, une des plus gaies salles à manger du pays.

— Est-ce à monsieur Vernier lui-même... dit le voyageur en pliant avec tant de grâce sa colonne vertébrale qu'elle semblait élastique.

— Oui, monsieur, répondit le malin teinturier en l'interrompant et lui jetant un regard scrutateur, par lequel il reconnut aussitôt le genre d'homme auquel il avait affaire.

— Je viens, monsieur, reprit Gaudissart, réclamer le concours de vos lumières pour me diriger dans ce canton, où M. Mitouflet m'a dit que vous exerciez la plus grande influence. Monsieur, je suis envoyé dans les départements pour une entreprise de la plus haute importance, formée par des banquiers qui veulent...

—Qui veulent nous tirer des carottes, dit en riant Vernier, habitué jadis à traiter avec le commis-voyageur et à le voir venir.

—Positivement, répondit avec insolence l'illustre Gaudissart. Mais vous devez savoir, monsieur, puisque vous avez un tact si fin, qu'on ne peut tirer de carottes aux gens qu'autant qu'ils trouvent quelque intérêt à se les laisser tirer. Je vous prie donc de ne pas me confondre avec les vulgaires voyageurs qui fondent leur succès sur la ruse ou sur l'importunité. Je ne suis plus un commis-voyageur : je l'ai été, monsieur, je m'en fais gloire. Mais aujourd'hui j'ai une mission de la plus haute importance et qui doit me faire considérer, par les esprits supérieurs, comme un homme qui se dévoue à éclairer son pays. Daignez m'écouter, monsieur, et vous verrez que vous aurez gagné beaucoup dans la demi-heure de conversation que j'ai l'honneur de vous prier de m'accorder. Les plus célèbres banquiers de Paris ne se sont pas mis fictivement dans cette affaire comme dans quelques-unes de ces honteuses spéculations que je nomme, moi, des *ratières;* non, non, ce n'est plus cela; je ne me chargerais pas, moi, de colporter de semblables *attrape-nigaud.* Non, monsieur, les meilleures et les plus respectables maisons de Paris sont dans l'entreprise, et comme intéressées et comme garantie....

Là Gaudissart déploya la rubannerie de ses phrases, et M. Vernier le laissa continuer en l'écoutant avec un apparent intérêt qui trompa Gaudissart. Mais M. Vernier avait cessé de faire attention à la rhétorique du voyageur au seul mot de *garantie,* et il pensait à lui jouer quelque bon tour, afin de délivrer de ces espèces de chenilles parisiennes un pays à juste titre nommé barbare par les spéculateurs, qui ne pouvaient y mordre.

En haut d'une délicieuse vallée, nommée *la Vallée coquette,* à cause de ses sinuosités, de ses courbes qui renaissent à chaque pas, et paraissent plus belles à mesure que l'on s'y avance, soit qu'on en monte ou qu'on en descende le joyeux cours, demeurait, dans une petite maison entourée d'un clos de vignes, un homme à peu près fou, nommé Margaritis.

D'origine italienne, M. Margaritis était marié, n'avait point d'enfant, et sa femme le soignait avec un courage généralement apprécié; car madame

Margaritis courait certainement des dangers près d'un homme, qui, entre autres manies, voulait porter sur lui deux couteaux à longues lames, dont il la menaçait parfois. Mais qui ne connaît l'admirable dévouement avec lequel les gens de province se consacrent aux êtres souffrants, le déshonneur qui attend une bourgeoise si elle abandonnait son enfant ou son mari aux soins publics de l'hôpital? Puis, qui ne connaît aussi la répugnance qu'ont les gens de province à payer la pension de cent louis ou de mille écus exigée à Charenton, ou par les Maisons de santé? Si quelqu'un parlait à madame Margaritis des docteurs Dubuisson, Esquirol, Blanche ou autres, elle préférait avec une noble indignation garder ses trois mille francs, en gardant *le bonhomme*.

Les incompréhensibles volontés que lui dictait sa folie se trouvant liées au dénouement de cette aventure, il est nécessaire d'en exposer les plus saillantes. M. Margaritis sortait aussitôt qu'il pleuvait à verse, et se promenait, la tête nue, dans ses vignes. Au logis, il demandait à tout moment le journal. Pour le contenter, sa femme et sa suivante lui donnaient un vieux journal d'Indre-et-Loire. Depuis sept ans, il ne s'était point encore aperçu qu'il lisait toujours le même numéro. Peut-être un médecin n'eût-il pas observé sans intérêt le rapport qui existait entre la recrudescence de ses demandes et les variations atmosphériques. Sa plus constante occupation consistait à vérifier l'état du ciel relativement à ses effets sur la vigne.

Ordinairement, quand sa femme avait du monde, ce qui arrivait presque tous les soirs, les voisins ayant pitié de sa situation venaient jouer chez elle au boston, M. Margaritis restait silencieux, se mettait dans un coin, et n'en bougeait point. Mais quand dix heures sonnaient à son horloge enfermée dans une grande armoire oblongue, il se levait au dernier coup avec la précision mécanique des figures mises en mouvement par un ressort dans les chasses des joujoux allemands, il s'avançait lentement jusqu'aux joueurs, leur jetait un regard assez semblable au regard automatique des Grecs ou des Turcs exposés sur le boulevard du Temple à Paris, et leur disait : — Allez-vous-en!

A certaines époques, cet homme recouvrait son ancien esprit, et donnait alors à sa femme d'excellents conseils pour la vente de ses vins; mais alors il devenait extrêmement tourmentant, il volait des friandises dans les armoires et les dévorait en cachette.

Quelquefois, quand les habitués de la maison entraient, il répondait à leur demande avec civilité, mais plus souvent il leur disait les choses les plus incohérentes. Ainsi, à une dame qui lui demandait : — Comment vous sentez-vous aujourd'hui, monsieur Margaritis?

— Je me suis fait la barbe, et vous?... lui répondait-il.

— Êtes-vous mieux, monsieur? lui demandait un autre.

— Jérusalem! Jérusalem! répondait-il.

Mais la plupart du temps il regardait ses hôtes d'un air bête, et sa femme leur disait alors : — Le bonhomme n'entend rien aujourd'hui.

Deux ou trois fois en cinq ans, il lui arriva, toujours vers l'équinoxe, de se mettre en fureur à cette observation, de tirer son couteau et de crier : — Cette garce me déshonore!

D'ailleurs, il buvait, mangeait, se promenait comme eût fait un homme en parfaite santé. Aussi chacun avait-il fini par ne pas lui accorder plus de respect ni d'attention que l'on n'en a pour un gros meuble.

Parmi toutes ses bizarreries, il y en avait une dont personne n'avait pu découvrir le sens; car, à la longue, les esprits forts du pays avaient fini par commenter et expliquer les actes les plus déraisonnables de ce fou.

Il voulait toujours avoir un sac de farine au logis, et garder deux pièces de vin de sa récolte, sans permettre qu'on touchât à la farine ou au vin. Mais quand venait le mois de juin, il s'inquiétait de la vente du sac et des deux pièces avec toute la sollicitude d'un fou. Alors, presque toujours, madame Margaritis lui disait les avoir vendus à un prix exorbitant et lui en remettait l'argent qu'il cachait, sans que ni sa femme, ni sa servante eussent pu, même en le guettant, découvrir où était sa cachette.

La veille du jour où Gaudissart devait venir à Vouvray, Mme Margaritis avait dit à Mme Vernier :

— Je ne sais en vérité comment se passera pour moi la journée de demain. Figurez-vous que le bonhomme a voulu voir ses deux pièces de vin. Il m'a si bien fait *endéver* (mot du pays) pendant toute la journée, qu'il a fallu lui montrer deux pièces de vin que notre voisin Pierre Champlain n'a pas pu vendre, et que je l'ai prié de mettre dans notre cellier. Ah çà, ne voilà-t-il pas que le bonhomme, depuis qu'il les a vues, prétend les brocanter lui-même!

Madame Vernier venait de dire à son mari l'embarras où se trouvait madame Margaritis, un moment avant l'arrivée de Gaudissart; et, au premier mot du commis-voyageur, M. Vernier se proposa de le mettre aux prises avec le bonhomme Margaritis.

— Monsieur, lui dit-il, quand l'illustre Gaudissart eut lâché sa première bordée, je ne vous dissimulerai pas les difficultés que doit rencontrer ici votre entreprise. Notre pays est un pays qui marche à la grosse *suo modo*, pays où jamais une idée nouvelle ne prendra. Nous vivons comme vivaient nos pères, en nous amusant à faire quatre repas par

jour, en nous occupant à cultiver nos vignes, et à bien placer nos vins. Pour tout négoce nous tâchons *bonifacement* de vendre les choses plus cher qu'elles ne coûtent. Nous resterons dans cette ornière-là sans que le diable puisse nous en faire sortir. Mais je vais vous donner un bon conseil, et un bon conseil vaut un œil dans la main. Nous avons dans le bourg un ancien banquier dans les lumières, duquel j'ai moi particulièrement, la plus grande confiance. Si vous obtenez son suffrage, j'y joindrai le mien. Alors, *supposé que* vos propositions constituent des avantages réels, et que nous en soyons convaincus, à la voix de M. Margaritis qui entraîne la mienne, nous avons à Vouvray vingt maisons riches dont toutes les bourses s'ouvriront et prendront votre vulnéraire.

En entendant le nom du fou, madame Vernier leva la tête et regarda son mari.

— Tenez, précisément, ma femme a, je crois, l'intention de faire une visite à madame Margaritis, chez laquelle elle doit aller avec une de nos voisines. Attendez un moment, ces dames vous y conduiront.

— Tu iras prendre madame Fontanieu, dit le vieux teinturier en guignant sa femme.

Indiquer la commère la plus rieuse, la plus éloquente, la plus grande goguenarde du pays, n'était-ce pas dire à sa femme de prendre des témoins pour bien observer la scène qui allait avoir lieu entre le commis-voyageur et le fou, afin d'en amuser le bourg pendant un mois?

M. et Mme Vernier jouèrent si bien leur rôle, que Gaudissart ne conçut aucune défiance, et donna pleinement dans le piége. Il offrit galamment le bras à madame Vernier, et crut avoir fait, pendant le chemin, la conquête des deux dames, avec lesquelles il fut étourdissant d'esprit de pointes et de calembourgs incompris.

La maison du prétendu banquier était située à l'endroit où commence la vallée Coquette. Ce logis, appelé la Fuye, n'avait rien de bien remarquable. Au rez-de-chaussée, se trouvait un grand salon boisé, de chaque côté duquel était une chambre à coucher, celle du bonhomme et celle de sa femme. On entrait dans le salon par un vestibule qui servait de salle à manger, et auquel communiquait la cuisine.

Ce rez-de-chaussée, dénué de l'élégance extérieure qui distingue les plus humbles maisons en Touraine, était couronné par des mansardes auxquelles on montait par un escalier bâti en dehors de la maison, appuyé sur un des pignons et couvert d'un appentis. Un petit jardin plein de soucis, de seringas, de sureaux, séparait l'habitation des clos; et, autour de la cour, s'élevaient les bâtiments nécessaires à l'exploitation des vignes.

Assis dans son salon, près d'une fenêtre, sur un fauteuil en velours d'Utrecht jaune, Margaritis ne se leva point en voyant entrer les deux dames et Gaudissart. Il pensait à vendre ses deux pièces de vin. C'était un homme sec, dont le crâne chauve par devant, garni de cheveux rares par derrière, avait une conformation pyriforme. Ses yeux enfoncés, surmontés de gros sourcils noirs et fortement cernés; son nez en lame de couteau; ses os maxillaires saillants, et ses joues creuses; ses lignes généralement oblongues; tout jusqu'à son menton démesurément long et plat, contribuait à donner à sa physionomie un air étrange; celui d'un vieux professeur de rhétorique ou d'un chiffonnier.

— M. Margaritis, lui dit madame Vernier, allons, remuez-vous donc! Voilà un monsieur que mon mari vous envoie, il faut l'écouter avec attention. Quittez vos calculs de mathématiques et causez avec lui.

En entendant ces paroles, le fou se leva, regarda Gaudissart, lui fit signe de s'asseoir, et dit: — Causons, monsieur.

Les trois femmes s'en allèrent dans la chambre de madame Margaritis, en laissant la porte ouverte, afin de tout entendre et de pouvoir intervenir au besoin. A peine furent-elles installées, que M. Vernier arriva doucement par le clos, se fit ouvrir la fenêtre et entra sans bruit.

— Monsieur, dit Gaudissart, a été dans les affaires.....

— Publiques, répondit Margaritis en l'interrompant, j'ai pacifié la Calabre sous le règne du roi Murat.

— Tiens, il a été en Calabre maintenant! dit à voix basse M. Vernier.

— Oh! alors, reprit Gaudissart! nous nous entendrons parfaitement.

— Je vous écoute, répondit Margaritis, en prenant le maintien d'un homme qui pose pour son portrait chez un peintre.

— Monsieur, dit Gaudissart en faisant tourner la clef de sa montre, à laquelle il ne cessa d'imprimer par distraction un mouvement rotatoire et périodique dont le fou s'occupa beaucoup et qui contribua peut-être à le faire tenir tranquille; monsieur, si vous n'étiez pas un homme supérieur...

Ici le fou s'inclina.

— Je me contenterais de vous chiffrer matériellement les avantages de l'affaire, dont je vais vous exposer, dans un ordre infiniment plus élevé, les motifs psychologiques. Écoutez! De toutes les richesses sociales, le temps n'est-elle pas la plus précieuse; et, l'économiser, n'est-ce pas s'enrichir? Or, y a-t-il rien qui consomme plus de temps dans la vie que les inquiétudes sur ce que j'appelle *le pot au feu*, locution vulgaire, mais qui pose nettement la ques-

tion? y a-t-il aussi rien qui mange plus de temps que le défaut de garantie à offrir à ceux auxquels vous demandez de l'argent, quand vous êtes momentanément pauvre, mais riche d'espérance !

— De l'argent, nous y sommes, dit Margaritis.

— Eh bien, monsieur, je suis envoyé dans les départements, par une compagnie de banquiers et de capitalistes, qui ont aperçu la perte énorme que font ainsi, en temps et conséquemment en intelligence ou en activité productive, les hommes d'avenir. Or, nous avons eu l'idée de leur capitaliser ce même avenir, de leur escompter leurs talents en leur escomptant, quoi ?... le temps *dito* et d'en assurer la valeur à leurs héritiers. Il ne s'agit plus là d'économiser le temps, mais de lui donner un prix, de le chiffrer, d'en présenter pécuniairement les produits que vous présumez en obtenir dans cet espace intellectuel, en représentant les qualités morales dont vous êtes doués, et qui sont, monsieur, des forces vives, comme une chute d'eau, comme une machine à vapeur de trois, dix, vingt, cinquante chevaux. Ah! ceci est un progrès, un mouvement vers un meilleur ordre de choses, un mouvement dû à l'activité de notre époque, essentiellement progressive, ainsi que je vous le prouverai, quand nous en viendrons aux idées d'une plus logique coordonnation des intérêts sociaux.

Je m'explique par des exemples sensibles et quitte le raisonnement purement abstrait, ce que nous nommons, nous autres, la mathématique des idées.

Au lieu d'être un propriétaire vivant de vos rentes, vous êtes un peintre, un musicien, un artiste, un poète...

— Je suis peintre, dit le fou en manière de parenthèse.

— Eh bien, soit; puisque vous comprenez bien ma métaphore, vous êtes peintre, vous avez un bel avenir, un riche avenir. Mais je vais plus loin.

En entendant ces mots, le fou examina Gaudissart d'un air inquiet pour voir s'il voulait sortir, et ne se rassura qu'en l'apercevant toujours assis.

— Vous n'êtes même rien du tout, dit Gaudissart en continuant, mais vous vous sentez...

— Je me sens, dit le fou.

— Vous vous dites : Moi, je serai ministre! Eh bien, vous peintre, vous artiste, homme de lettres, vous ministre futur, vous chiffrez vos espérances, vous les taxez, vous vous tarifez, je suppose, à cent mille écus...

— Vous m'apportez donc cent mille écus? dit le fou.

— Oui, monsieur, vous allez voir. Ou vos héritiers les palperont nécessairement si vous venez à mourir, puisque l'entreprise s'engage à les leur compter, ou vous les touchez par vos travaux d'art, par vos heureuses spéculations si vous vivez. Si vous vous êtes trompé, vous pouvez même recommencer. Mais, une fois que vous avez, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, fixé le chiffre de votre capital intellectuel, car c'est un capital intellectuel, saisissez bien ceci, intellectuel...

— Je comprends, dit le fou.

— Vous signez un contrat d'assurance avec l'administration, qui vous reconnaît une valeur de cent mille écus, à vous peintre.

— Je suis peintre, dit le fou.

— Non, reprit Gaudissart, à vous musicien, à vous ministre, et s'engage à les payer à votre famille, à vos héritiers; si, par votre mort, les espérances, le pot au feu fondé sur le capital intellectuel venait à être renversé, le paiement de la prime suffit à consolider ainsi votre...

— Votre caisse, dit le fou en l'interrompant.

— Mais naturellement, monsieur. Je vois que monsieur a été dans les affaires.

— Oui, dit le fou, j'ai fondé la Banque territoriale de la rue des Fossés-Montmartre, à Paris, en 1798.

— Car, reprit Gaudissart, pour payer les capitaux intellectuels que chacun se reconnaît et s'attribue, ne faut-il pas que la généralité des assurés donne une certaine prime, trois pour cent, une annuité de trois pour cent? Ainsi, par le paiement d'une faible somme, d'une misère, vous garantissez votre famille des suites fâcheuses de votre mort.

— Mais je vis, dit le fou.

— Ah! si vous vivez longtemps! Voilà l'objection la plus communément faite, objection vulgaire, et vous comprenez que si nous ne l'avions pas prévue, foudroyée, nous ne serions pas dignes d'être les teneurs de livres du grand bureau des intelligences. Monsieur, je ne dis pas cela pour vous, mais je rencontre partout des gens qui ont la prétention d'apprendre quelque chose de nouveau, de révéler un raisonnement quelconque à des gens qui ont pâli sur une affaire!..... ma parole d'honneur, cela fait pitié. Mais le monde est comme ça. Je n'ai pas la prétention de le réformer. Votre objection, monsieur, est un non-sens...

— *Quésaco?* dit Margaritis.

— Voici pourquoi. Si vous vivez et que vous ayez les moyens évalués dans votre charte d'assurance contre les chances de la mort, suivez bien....

— Je suis...

— Eh bien, vous avez réussi dans vos entreprises! vous avez dû réussir précisément à cause de ladite charte d'assurance; car vous avez doublé vos chances de succès, en vous débarrassant de toutes les inquiétudes que l'on a quand on traîne

avec soi une femme, des enfants que notre mort peut réduire à la plus affreuse misère. Alors, si vous êtes arrivé, vous touchez le capital intellectuel, pour lequel l'assurance a été une bagatelle...

— Excellente idée !

— N'est-ce pas, monsieur? reprit Gaudissart; je nomme cela, moi, l'assurance mutuelle contre la misère, l'escompte du talent.

— Pour vous.

— Eh diable! il est fin, le bonhomme. Je me suis trompé, pensa Gaudissart. Il faut que je domine mon homme par de plus hautes considérations, par ma blague numéro 1.

— Du tout, monsieur, pour vous qui...

— Accepteriez-vous un verre de vin? demanda Margaritis.

— Volontiers, répondit Gaudissart.

— Ma femme, donne-nous donc une bouteille du vin dont il nous reste deux pièces.

Vous êtes ici dans la tête de Vouvray, dit le bonhomme en montrant ses vignes à Gaudissart. Le clos Margaritis!

La servante apporta des verres et une bouteille de vin de l'année 1819. Le bonhomme Margaritis en versa précieusement dans un verre et le présenta solennellement à Gaudissart qui le but.

— Mais vous m'attrapez, monsieur, dit le commis-voyageur, ceci est du vin de Madère, vrai vin de Madère.

— Je le crois bien, dit le fou. L'inconvénient du vin de Vouvray, monsieur, est de ne pouvoir se servir ni comme vin ordinaire, ni comme vin d'entremets; il est trop généreux, trop fort. Aussi vous le vend-on à Paris pour du Madère, en le teignant d'eau-de-vie. Notre vin est si liquoreux que beaucoup de marchands de Paris, quand notre récolte n'est pas assez bonne pour la Hollande et la Belgique, nous achètent nos vins. Ils les coupent avec les vins des environs de Paris, et en font alors des vins de Bordeaux. Mais ce que vous buvez en ce moment, mon cher et très-aimable monsieur, est un vin de roi, la tête de Vouvray. J'en ai deux pièces, rien que deux pièces. Les gens qui aiment les grands vins, les hauts vins, et qui veulent servir sur leur table des qualités en dehors du commerce, comme plusieurs maisons de Paris qui ont de l'amour-propre pour leurs vins, se font fournir directement par nous. Connaissez-vous quelques personnes qui...

— Revenons à notre affaire, dit Gaudissart.

— Nous y sommes, monsieur, reprit le fou. Mon vin est capiteux, capiteux s'accorde avec capital en étymologie. Or, vous parlez capitaux. Hein! *caput*, tête; tête de Vouvray, tout cela se tient.

— Ainsi donc, dit Gaudissart, ou vous avez réalisé vos capitaux intellectuels....

— J'ai réalisé, monsieur. Voudriez-vous donc de mes deux pièces? Je vous en arrangerais bien pour les termes.

— Non, je parle, dit l'illustre Gaudissart, de l'assurance des capitaux intellectuels et des opérations sur la vie. Je reprends mon raisonnement.

Le fou se calma.

— Je dis, monsieur, que si vous mourez, le capital se paie à votre famille sans difficulté.

— Sans difficulté.

— Oui, pourvu qu'il n'y ait pas suicide...

— Matière à chicane.

— Non, monsieur. Vous le savez, le suicide est un de ces actes toujours faciles à constater.

— En France, dit le fou. Mais...

— Mais à l'étranger, dit Gaudissart. Eh bien, monsieur, pour terminer sur ce point, je vous dirai que le suicide à l'étranger et la mort sur le champ de bataille sont en dehors de...

—Qu'assurez-vous donc, alors ?... rien du tout ! s'écria Margaritis. Moi, ma banque territoriale reposait sur...

— Rien du tout, monsieur! s'écria Gaudissart en l'interrompant, et la maladie et les chagrins, et la misère et les passions! Mais ne nous jetons pas dans les cas exceptionnels.

— Non, n'allons pas dans les cas, dit le fou.

— Que résulte-t-il de cette affaire ? A vous banquier, je vais chiffrer nettement le produit. Un homme existe, a un avenir, il est bien mis, il vit de son art, il a besoin d'argent, il en demande. Néant. Toute la civilisation en refuse à cet homme qui domine en pensée la civilisation, et doit la dominer un jour par le pinceau, par la parole, par une idée, par un système. Atroce civilisation! elle n'a pas de pain pour ses grands hommes qui lui donnent son luxe; elle ne les nourrit que d'injures et de moqueries, cette gueuse dorée : l'expression est forte, mais je ne la rétracte point. Alors, le grand homme vient chez nous, nous le réputons grand homme, nous le saluons avec respect, nous l'écoutons et il nous dit :

— Messieurs de l'assurance sur les capitaux, ma vie vaut tant; sur mes produits je vous donnerai tant pour cent. Immédiatement, sans jalousie, nous l'admettons au superbe festin de la civilisation comme un puissant convive...

— Il faut du vin, alors.... dit le fou.

— Comme un puissant convive. Il signe sa police d'assurance, il prend nos chiffons de papier, nos misérables chiffons qui, vils chiffons, ont néanmoins plus de force que n'en avait son génie. En effet, s'il a besoin d'argent, tout le monde, sur le vu de sa charte, lui prête de l'argent. A la bourse, chez les banquiers, partout, et même chez les usuriers, il trouve de l'ar-

gent parce qu'il offre des garanties. Eh bien, monsieur, n'était-ce pas une lacune à combler dans le système social? Mais, monsieur, ceci n'est qu'une partie des opérations entreprises par la société sur la vie humaine. Nous assurons les débiteurs, moyennant un autre système de primes. Nous offrons des intérêts viagers à un taux gradué d'après l'âge, sur une échelle infiniment plus avantageuse que ne l'ont été jusqu'à présent les tontines basées sur des tables de mortalité reconnues fausses. Notre société opérant sur des masses, les viagers n'ont pas à redouter les pensées qui attristent leurs vieux jours, déjà si tristes par eux-mêmes, pensées qui les attendent nécessairement quand un particulier leur a pris de l'argent à rente viagère. Vous le voyez, monsieur, chez nous la vie a été chiffrée dans tous les sens.

— Sucée par tous les bouts, dit le bonhomme; mais buvez un verre de vin, vous le méritez bien. Il faut vous mettre du velours sur l'estomac, si vous voulez entretenir convenablement votre margoulette. Monsieur, le vin de Vouvray, bien conservé, c'est un vrai velours.

— Que pensez-vous de cela? dit Gaudissart en vidant son verre.

— Cela est très-beau, très-neuf, très-utile, mais j'aime mieux les escomptes de valeurs territoriales, qui se faisaient à ma banque de la rue des Fossés-Montmartre.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, répondit Gaudissart, mais cela est pris, c'est pris, c'est fait. Nous avons maintenant la Caisse Hypothécaire, qui prête sur les propriétés et fait en grand *le réméré*. Mais n'est-ce pas une petite idée, en comparaison de celle de solidifier les espérances? solidifier les espérances, coaguler, financièrement parlant, les désirs de fortune de chacun, lui en assurer la réalisation. Il a fallu notre époque, monsieur, époque de transition, de transition et de progrès tout à la fois!

— Oui, de progrès, dit le fou. J'aime le progrès; surtout celui que fait faire à la vigne un bon temps...

— *Le Temps*, reprit Gaudissart, sans entendre la phrase de Margaritis, *le Temps*, monsieur, mauvais journal. Si vous le lisez, je vous plains...

— Le journal, dit Margaritis, je crois bien, je suis passionné pour les journaux.

— Ma femme! ma femme! où est le journal? cria-t-il, en se tournant vers la chambre.

— Eh bien, monsieur, si vous vous intéressez aux journaux, nous sommes faits pour nous entendre.

— Oui, mais avant d'entendre le journal, avouez-moi que vous trouvez ce vin....

— Délicieux, dit Gaudissart.

— Allons, achevons à nous deux la bouteille.

Le fou se versa deux doigts de vin dans son verre et remplit celui de Gaudissart.

— Eh bien, monsieur, j'ai deux pièces de ce vin-là. Si vous le trouvez bon et que vous vouliez vous en arranger...

— Précisément, dit Gaudissart, les pères de la Foi Saint-Simonienne m'ont prié de leur expédier les denrées que je... Mais parlons de leur grand et beau journal. Vous qui comprenez bien l'affaire des capitaux, et qui me donnerez votre aide pour la faire réussir dans ce canton...

— Volontiers, dit Margaritis, si...

— J'entends, si je prends votre vin. Mais il est très-bon votre vin, monsieur, il est incisif.

— On en fait du vin de Champagne; il y a un monsieur parisien, qui vient en faire ici, à Tours.

— Je le crois, monsieur. Le Globe, dont vous avez entendu parler....

— Je l'ai souvent parcouru, dit Margaritis.

— J'en étais sûr, dit Gaudissart. Monsieur, vous avez une tête puissante, une caboche que ces messieurs nomment la tête chevaline, il y a du cheval dans les têtes de tous les grands hommes. Or, on peut être un beau génie et vivre ignoré. C'est une farce qui arrive assez généralement à ceux qui, malgré leurs moyens, restent obscurs, et qui a failli être le cas du grand Saint-Simon, et celui de M. Vico, homme fort, qui commence à se pousser. Il va bien, Vico! J'en suis content. Ici nous entrons dans la théorie et la formule nouvelle de l'humanité. Attention, monsieur.

— Attention, dit le fou.

— L'exploitation de l'homme par l'homme aurait dû cesser, monsieur, du jour où le Christ, je ne dis pas Jésus-Christ, je dis Christ, est venu proclamer l'égalité des hommes devant Dieu. Mais cette égalité n'a-t-elle pas été jusqu'à présent la plus déplorable chimère? Or, Saint-Simon est le complément de Christ. Christ a fait son temps.

— Il est donc libéré, dit Margaritis.

— Il a fait son temps, comme le libéralisme. Maintenant, il y a quelque chose de plus fort en avant de nous, c'est la nouvelle foi, c'est la production libre, individuelle, une coordonnation sociale, qui fasse que chacun reçoive équitablement son salaire social, suivant son œuvre, et ne soit plus exploité par des individus qui, sans capacité, font travailler *tous* au profit d'*un* seul; de là, la doctrine.

— Que faites-vous des domestiques? demanda Margaritis.

— Ils restent domestiques, monsieur, s'ils n'ont que la capacité d'être domestiques.

— Eh bien, à quoi bon la doctrine?

— Oh, pour en juger, monsieur, il faut vous mettre au point de vue très-élevé d'où vous pouvez em-

brasser clairement un aspect général de l'humanité. Ici, nous entrons en plein Ballanche! Connaissez-vous monsieur Ballanche?

— Nous ne faisons que de ça! dit le fou, qui entendit *de la planche*.

— Bon, reprit Gaudissart. Eh bien, si le spectacle palingénésique des transformations successives du globe spiritualisé vous touche, vous transporte, vous émeut; eh bien, mon cher monsieur, le journal *le Globe*, bon nom qui en exprime nettement la mission, le Globe est le *cicerone* qui vous expliquera tous les matins les conditions nouvelles dans lesquelles s'accomplira, dans peu de temps, le changement politique et moral du monde. Si, enfants, nos bonnes nous ont menés chez Séraphin, ne nous faut-il pas à nous, vieillards, les tableaux de l'avenir? Ces messieurs...

— Boivent-ils du vin?

— Oui, monsieur. Leur maison est montée, je puis le dire, sur un excellent pied, un pied prophétique, beaux salons, toutes les sommités, grandes réceptions.

— Eh bien, dit le fou, les ouvriers qui démolissent ont bien autant besoin de vin que ceux qui bâtissent.

— A plus forte raison, monsieur, quand on démolit d'une main et qu'on reconstruit de l'autre, comme le font les apôtres du Globe.

— Alors il leur faut du vin, du vin de Vouvray, les deux pièces qui me restent, deux cent soixante-dix bouteilles pour cent francs, bagatelle.

— A combien cela met-il la bouteille? dit Gaudissart en calculant. Voyons, sept sous et demi; il y a le port, l'entrée, nous n'arrivons pas à dix sous: mais ce serait une bonne affaire. Ils paient tous les autres vins plus cher. [Bon, je tiens mon homme, se dit Gaudissart; tu veux me vendre du vin dont j'ai besoin, je vais te dominer.]

— Eh bien, monsieur, reprit Gaudissart, des hommes qui disputent sont bien près de s'entendre. Parlons franchement: vous avez une grande influence sur ce canton?

— Je le crois, dit le fou. Je suis *la tête* de Vouvray.

— Eh bien, vous avez parfaitement compris l'entreprise des capitaux intellectuels.

— Parfaitement.

— Vous avez saisi toute la portée du Globe.

— Deux fois à pied.

Gaudissart n'entendit pas, parce qu'il restait dans le milieu de ses pensées et s'écoutait lui-même en homme sûr de triompher.

— Or, eu égard à la situation où vous êtes, je comprends que vous n'ayez rien à assurer dans une existence toute venue, et à l'âge où vous êtes arrivé. Mais, monsieur, vous pouvez faire assurer les personnes qui, dans le canton, soit par leur valeur personnelle, soit par la position précaire de leurs familles, voudraient se faire un sort. Donc, en prenant un abonnement au Globe, et en m'appuyant de votre autorité dans le canton pour le placement des capitaux en rente viagère, car on affectionne le viager en province, eh bien, nous pourrons nous entendre relativement aux deux pièces de vin. Prenez-vous le Globe?

— Je vais sur le globe.

— M'appuyez-vous près des personnes influentes du canton?

— Je m'y appuie...

— Et...

— Et...

— Et je.... Mais vous prenez un abonnement au Globe.

— Le Globe, bon journal, dit le fou, journal viager.

— Oui, monsieur, un journal plein de vie, de force, de science, bourré de science, bien conditionné, bien imprimé, bon teint, feutré. Ah! ce n'est pas de la *camelotte*, du *colifichet*, du *papillotage*, de la soie qui se déchire quand on la regarde; c'est foncé, ce sont des raisonnements que l'on peut méditer à son aise et qui font passer le temps très-agréablement au fond d'une campagne.

— Cela me va, répondit le fou.

— Le Globe coûte une bagatelle, quatre-vingts francs.

— Cela ne me va plus, dit le bonhomme.

— Monsieur, dit Gaudissart, vous avez nécessairement des petits enfants.

— Beaucoup, répondit Margaritis qui entendit, vous *aimez*, au lieu de vous *avez*.

— Eh bien, le journal des Enfants, sept francs par an.

— Prenez mes deux pièces de vin, je vous prends un abonnement d'enfant, ça me va; belle idée. Exploitation intellectuelle, l'enfant n'est-ce pas l'homme par l'homme, hein?

— Vous y êtes, monsieur, dit Gaudissart.

— J'y suis.

— Vous consentez donc à me piloter dans le canton?

— Dans le canton.

— J'ai votre approbation?

— Vous l'avez.

— Eh bien, monsieur, je prends vos deux pièces de vin, à cent francs...

— Non, non, cent dix.

— Monsieur, cent dix francs soit, mais pour les capacités de la doctrine, et cent francs pour moi. Je vous fais opérer une vente, vous me devez une commission.

— Portez-leur cent vingt. [*Sans vin.*]

— Joli calembourg ! Il est non-seulement très-fort, mais encore très-spirituel.

— Non, spiritueux, monsieur.

— De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet.

— Je suis comme cela, dit le fou. Venez voir mon clos.

— Volontiers, dit Gaudissart; ce vin porte à la tête.

Et l'illustre Gaudissart sortit avec M. Margaritis qui le promena de provin en provin, de cep en cep dans ses vignes. Les trois dames et M. Vernier purent alors rire à leur aise, en les voyant de loin discutant, gesticulant, s'arrêtant, reprenant leur marche, parlant avec feu.

— Pourquoi le bonhomme l'a-t-il donc emmené ? dit Vernier.

Enfin Margaritis revint avec le commis-voyageur, en marchant tous deux d'un pas accéléré comme des gens empressés de terminer une affaire.

— Il l'a fistre bien enfoncé ! dit M. Vernier.

Et, de fait, l'illustre Gaudissart écrivit sur le bout d'une table à jouer, à la grande joie du bonhomme, une demande de livraison de deux pièces de vin. Puis, après avoir lu l'engagement du voyageur, M. Margaritis lui donna sept francs pour un abonnement au journal des Enfants.

— A demain donc, monsieur, dit l'illustre Gaudissart en faisant tourner sa clef de montre, j'aurai l'honneur de venir vous prendre demain. Vous pourrez expédier directement le vin à Paris, à l'adresse indiquée, vous ferez suivre en remboursement.

Gaudissart était Normand, et il n'y avait jamais pour lui d'engagement qui ne dût être bilatéral. Il voulut un engagement de M. Margaritis qui, content comme l'est un fou de satisfaire son idée favorite, signa, non sans lire, un bon à livrer de deux pièces de vin du clos Margaritis. Et l'illustre Gaudissart s'en alla sautillant, chanteronnant, à l'auberge du Soleil d'Or, où il causa naturellement avec l'hôte en attendant le dîner.

Mitouflet était un vieux soldat, naïvement rusé comme le sont les paysans, mais ne riant jamais d'une plaisanterie, en homme accoutumé à entendre le canon et à plaisanter sous les armes.

— Vous avez des gens très-forts, lui dit Gaudissart en s'appuyant sur le chambranle de la porte, et allumant son cigare à la pipe de Mitouflet.

— Comment l'entendez-vous? demanda Mitouflet.

— Mais des gens ferrés à glace sur les idées politiques et financières.

— De chez qui venez-vous donc, sans indiscrétion ? demanda naïvement l'aubergiste en faisant savamment jaillir d'entre ses lèvres la sputation périodiquement expectorée par les fumeurs.

— De chez un lapin nommé Margaritis.

Mitouflet lui jeta successivement deux regards pleins d'une froide ironie.

— C'est juste, le bonhomme en sait long ! Il en sait trop pour les autres; ils ne peuvent pas toujours le comprendre...

— Je le crois, il entend fichument bien les hautes questions de finance.

— Oui, dit l'aubergiste. Aussi, pour mon compte, j'ai toujours regretté qu'il soit fou.

— Comment fou !

— Fou comme on est fou quand on est fou, répéta Mitouflet ; mais il n'est pas dangereux, sa femme le garde. Vous vous êtes donc entendus? dit du plus grand sang-froid l'impitoyable Mitouflet. C'est drôle.

— Drôle ! s'écria Gaudissart, drôle ! mais votre monsieur Vernier s'est donc moqué de moi ?

— Il vous y a envoyé? demanda Mitouflet.

— Oui.

— Ma femme, s'écria l'aubergiste, écoute donc. M. Vernier n'a-t-il pas eu l'idée d'envoyer monsieur chez le bonhomme Margaritis !...

—Et quoi donc avez-vous pu vous dire tous deux, mon cher mignon monsieur, demanda la femme, puisqu'il est fou ?

—Il m'a vendu deux pièces de vin.

—Et vous les avez achetées ?

— Oui.

— Mais c'est sa folie de vouloir vendre du vin. Il n'en a pas.

— Bon, dit le voyageur. Je vais d'abord aller remercier M. Vernier.

Et Gaudissart se rendit bouillant de colère chez l'ancien teinturier, qu'il trouva dans sa salle, riant avec des voisins auxquels il racontait déjà l'histoire.

— Monsieur, dit le prince des voyageurs en lui jetant des regards enflammés, vous êtes un drôle et un polisson, qui, sous peine d'être le dernier des argousins, lesquels je place au-dessous des forçats, devez me rendre raison de l'insulte que vous venez de me faire en me mettant en rapport avec un homme que vous saviez fou. M'entendez-vous, monsieur Vernier le teinturier ?

Telle était la harangue que Gaudissart avait préparée comme un tragédien prépare son entrée en scène.

— Comment ! répondit Vernier, que la présence de ses voisins anima, croyez-vous que nous n'avons pas le droit de nous moquer d'un monsieur qui débarque en quatre bateaux dans Vouvray, pour nous demander nos capitaux, sous prétexte que nous sommes des grands hommes, des peintres, des poëtriaux, et qui, par ainsi, nous assimile gratuitement

à des gens sans le sou, sans aveu, sans feu ni lieu! Qu'avons-nous fait pour cela, nous pères de famille? un drôle qui vient nous proposer des abonnements au Globe, journal qui prêche une religion dont le premier commandement de Dieu ordonne, s'il vous plaît, de ne pas succéder à ses père et mère. Ma parole d'honneur la plus sacrée, le père Margaritis dit des choses plus sensées. D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? Vous vous êtes parfaitement entendus tous les deux, monsieur. Ces messieurs peuvent vous attester que, quand vous auriez parlé à tous les gens du canton, vous n'auriez pas été si bien compris.

— Tout cela peut vous sembler excellent à dire, mais je me tiens pour insulté, monsieur, et vous me rendrez raison.

— Eh bien, monsieur, je vous tiens pour insulté, si cela peut vous être agréable, et je ne vous rendrai pas raison. Il n'y a pas assez de raison dans cette affaire-là pour que je vous en rende. Est-il farceur donc!

A ce mot, Gaudissart fondit sur le teinturier, pour lui appliquer un soufflet; mais les Vouvrillons attentifs se jetèrent entre eux, et l'illustre Gaudissart ne souffleta que la perruque du teinturier, laquelle alla tomber sur la tête de mademoiselle Claire Vernier.

— Si vous n'êtes pas content, dit-il, monsieur, je reste jusqu'à demain matin à l'hôtel du Soleil d'Or; vous m'y trouverez prêt à vous expliquer ce que veut dire rendre raison d'une offense! Je me suis battu en juillet, monsieur.

—Eh bien, vous vous battrez à Vouvray, répondit le teinturier, et vous y resterez plus longtemps que vous ne croyez.

Gaudissart s'en alla, commentant cette réponse, qu'il trouvait pleine de mauvais présages. Pour la première fois de sa vie, il ne dîna pas joyeusement.

Le bourg de Vouvray fut mis en émoi par l'aventure de Gaudissart et de M. Vernier. Il n'avait jamais été question de duel dans ce benin pays.

— M. Mitouflet, je dois me battre demain avec M. Vernier; je ne connais personne ici, voulez-vous me servir de témoin? dit Gaudissart à son hôte.

— Volontiers, répondit l'aubergiste.

A peine Gaudissart eut-il achevé de dîner, que madame Fontanieu et l'adjoint de Vouvray vinrent au Soleil d'Or, prirent à part Mitouflet, et lui représentèrent combien il serait affligeant pour le canton qu'il y eût une mort violente. Ils lui peignirent l'affreuse situation de la bonne madame Vernier, en le conjurant d'arranger cette affaire de manière à sauver l'honneur du pays.

— Je m'en charge, dit le malin aubergiste.

Le soir, il monta chez le voyageur des plumes, de l'encre et du papier.

— Que m'apportez-vous là? demanda Gaudissart.

— Mais vous vous battez demain, dit Mitouflet: j'ai pensé que vous seriez bien aise de faire quelques petites dispositions; enfin, que vous pourriez avoir à écrire, car on a des êtres qui vous sont chers. Oh, cela ne tue pas. Êtes-vous fort aux armes? voulez-vous vous rafraîchir la main? j'ai des fleurets.

— Mais, volontiers.

Mitouflet revint avec des fleurets et deux masques.

— Voyons!

Ils se mirent tous deux en garde, et Mitouflet, en sa qualité d'ancien prévôt des grenadiers, poussa soixante-huit bottes à Gaudissart, en le bousculant et l'adossant à la muraille.

— Diable, vous êtes fort, dit Gaudissart essoufflé.

— Monsieur Vernier est plus fort que je ne le suis.

— Diable! diable! je me battrai donc au pistolet.

— Je vous le conseille, parce que, voyez-vous, en prenant de gros pistolets d'arçon, les chargeant jusqu'à la gueule, on ne risque rien et chacun se retire en homme d'honneur. Laissez-moi arranger cela. Hein! sapristi, deux braves gens seraient bien bêtes de se tuer pour un geste!

— Êtes-vous sûr que les pistolets écarteront bien? Je serais fâché de tuer cet homme, après tout.

— Dormez en paix.

Le lendemain matin, les deux adversaires se rencontrèrent un peu blêmes au bas du pont de la Cise. Le brave Vernier faillit tuer une vache qui paissait à dix pas de lui, sur le bord d'un chemin.

— Vous avez tiré en l'air, s'écria Gaudissart.

A ces mots, les deux ennemis s'embrassèrent.

— Monsieur, dit le voyageur, votre plaisanterie était un peu forte, mais elle était drôle. Je suis fâché de vous avoir apostrophé; j'étais hors de moi, je vous tiens pour un homme d'honneur.

— Monsieur, nous vous ferons vingt abonnements au journal des Enfants, répliqua le teinturier encore pâle.

— Cela étant, dit Gaudissart, pourquoi ne déjeunerions-nous pas ensemble? Les hommes qui se battent ne sont-ils pas bien près de s'entendre?

— Monsieur Mitouflet, dit Gaudissart en revenant à Vouvray, vous devez avoir un huissier ici...

— Pourquoi?

— Mais je vais envoyer une assignation à mon cher petit monsieur Margaritis, pour qu'il ait à me fournir deux pièces de son clos.

— Mais il ne les a pas, dit Vernier.

— Eh bien, monsieur, l'affaire pourra s'arranger, moyennant soixante francs d'indemnité. Je ne veux pas qu'il soit dit que votre bourg ait *fait le poil* à l'illustre Gaudissart.

Madame Margaritis, effrayée par un procès, dans lequel le demandeur devait avoir raison, apporta les soixante francs au clément voyageur, auquel on évita d'ailleurs la peine de s'engager dans le canton le plus joyeux de la France, mais le plus récalcitrant aux idées nouvelles.

Au retour de son voyage dans les contrées méridionales, l'illustre Gaudissart était dans la diligence de M. Caillard, et y occupait la première place du coupé, où il n'avait pour voisin qu'un jeune homme auquel il daignait, depuis Angoulême, expliquer les mystères de la vie, en le prenant sans doute pour un enfant.

En arrivant à Vouvray, ce dit jeune homme s'écria : — Voilà un beau site !

— Oui, monsieur, dit Gaudissart, mais le pays n'est pas tenable, à cause des habitants. Vous y auriez un duel tous les jours.

Tenez, il y a trois mois, je me suis battu là, dit-il en montrant le pont de la Cise, au pistolet, avec un maudit teinturier ; mais... je l'ai *roulé !*....

Novembre 1833.

SCÈNES

DE

LA VIE PRIVÉE.

Il existe sans doute des mères auxquelles une éducation exempte de préjugés n'a ravi aucune des grâces de la femme, en leur donnant une instruction solide sans nulle pédanterie. Mettront-elles ces leçons sous les yeux de leurs filles?... l'auteur a osé l'espérer. Il s'est flatté que les bons esprits ne lui reprocheraient point d'avoir parfois présenté le tableau vrai de mœurs que les familles ensevelissent aujourd'hui dans l'ombre, et que l'observateur a quelquefois de la peine à deviner. Il a songé qu'il y a bien moins d'imprudence à marquer d'une branche de saule les passages dangereux de la vie, comme les mariniers pour les sables de la Loire, qu'à les laisser ignorer à des yeux inexpérimentés.

Mais pourquoi l'auteur solliciterait-il une absolution auprès des gens de salon? En publiant cet ouvrage, il ne fait que rendre au monde ce que le monde lui a donné. Serait-ce parce qu'il a essayé de peindre avec fidélité les événements dont un mariage est suivi ou précédé, que son livre serait refusé à de jeunes personnes destinées à paraître un jour sur la scène sociale? Serait-ce donc un crime que de leur avoir relevé par avance le rideau du théâtre qu'elles doivent un jour embellir?

L'auteur n'a jamais compris quels bénéfices d'éducation une mère pouvait retirer à retarder d'un an ou deux, tout au plus, l'instruction qui attend nécessairement sa fille, et à la laisser s'éclairer lentement à la lueur des orages auxquels elle la livre presque toujours sans défense.

Cet ouvrage a donc été composé en haine des sots livres que des esprits mesquins ont présentés aux femmes jusqu'à ce jour. Que l'auteur ait satisfait aux exigences du moment et de son entreprise... c'est un problème qu'il ne lui appartient pas de résoudre. Peut-être retournera-t-on contre lui l'épithète qu'il décerne à ses devanciers. Il sait qu'en littérature ne pas réussir c'est périr; et c'est principalement aux artistes que le public est en droit de dire : — Væ victis!

L'auteur ne se permettra qu'une seule observation qui lui soit personnelle. Il sait que certains esprits pourront lui reprocher de s'être souvent appesanti sur des détails en apparence superflus. Il sait qu'il sera facile de l'accuser d'une sorte de Garrulité puérile. Souvent ses tableaux paraîtront avoir tous les défauts des compositions de l'école hollandaise sans en offrir les mérites. Mais l'auteur peut s'excuser en disant qu'il n'a destiné son livre qu'à des intelligences plus candides et moins blasées, moins instruites et plus indulgentes que celles de ces critiques dont il décline la compétence.

LA VENDETTA.

Vers la fin du mois de septembre de l'année 1800, un étranger suivi d'une femme et d'une petite fille arriva devant le palais des Tuileries. Il se tint assez longtemps auprès des décombres d'une maison récemment démolie, et resta là, debout, les bras croisés, la tête presque toujours inclinée; s'il la relevait, c'était pour regarder successivement le palais consulaire, puis sa femme qui s'était assise auprès de lui sur une pierre. Quoique l'inconnue parût ne s'occuper que de la petite fille, âgée de neuf à dix ans, dont elle caressait les longs cheveux noirs, elle ne perdait jamais un seul des regards que lui lançait son compagnon. Un même sentiment, autre que l'amour, les unissait sans doute, et animait d'une même inquiétude leurs mouvements et leurs pensées. La misère est peut-être le plus puissant de tous les liens. Ils étaient mariés, et la petite fille semblait être le dernier fruit de leur union.

L'inconnu avait une de ces têtes fortes, abondantes en cheveux, larges et graves, qui se sont souvent offertes au pinceau des Carache; mais ces cheveux si noirs étaient mélangés d'une grande quantité de cheveux blancs, et ses traits nobles et fiers avaient un ton de dureté qui les gâtait en ce moment. Il était grand et vigoureux, quoiqu'il parût avoir plus de soixante ans. Ses vêtements délabrés annonçaient qu'il venait d'un pays étranger.

Sa femme avait au moins cinquante ans. Sa figure, jadis belle, était flétrie. Son attitude trahissait une tristesse profonde; mais, quand son mari la regardait, elle s'efforçait de sourire en tâchant d'affecter une contenance calme. La petite fille restait debout, malgré la fatigue dont son jeune visage, hâlé par le soleil, portait les marques. Elle avait une tournure italienne, de grands yeux noirs sous des sourcils bien arqués, une noblesse native, une grâce indéfinissable.

Plus d'un passant se sentait ému au seul aspect de ce groupe, dont les personnages ne faisaient aucun effort pour calmer un désespoir aussi profond que l'expression en était simple; mais la source de cette obligeance fugitive qui distingue les Parisiens se tarissait bien vite, car, aussitôt que l'inconnu se croyait l'objet de l'attention de quelque oisif, il le regardait d'un air si farouche, que le flaneur le plus intrépide hâtait le pas comme s'il eût marché sur un serpent.

Tout à coup le grand étranger passa la main sur son front. Il en chassa, pour ainsi dire, les pensées qui l'avaient sillonné de rides, et prit sans doute un parti désespéré. Il jeta un regard perçant sur sa femme et sur sa fille, tira de sa veste un long poignard; puis, le donnant à sa compagne, il lui dit en italien :

— Je vais voir si les Bonaparte se souviendront de nous !...

Alors il marcha d'un pas lent et assuré vers l'entrée du palais.

L'étranger fut naturellement arrêté par un soldat de la garde consulaire avec lequel il ne put pas discuter très-longtemps; car, en s'apercevant de l'obstination de l'inconnu, la sentinelle lui présenta sa

baïonnette en manière d'*ultimatum*. Le hasard voulut que l'on vînt en ce moment relever le soldat de sa faction, et alors le caporal indiqua fort obligeamment à l'aventurier l'endroit où se tenait l'officier qui commandait le poste.

— Faites savoir à Bonaparte que Bartolomeo di Piombo voudrait lui parler !... dit l'étranger au capitaine de service.

Cet officier eut beau représenter à Bartolomeo qu'on ne voyait pas le premier consul sans lui avoir préalablement demandé par écrit une audience, l'étranger voulut absolument que le militaire allât prévenir Bonaparte. L'officier, objectant les lois de la consigne, refusa formellement d'obtempérer à l'ordre de ce singulier solliciteur. Alors Bartolomeo, fronçant le sourcil et jetant un regard terrible sur le capitaine, sembla le rendre responsable de tout ce qui pourrait arriver de malheureux. Il garda le silence, se croisa fortement les bras sur la poitrine, et alla se placer sous le portique qui sert de communication entre la cour et le jardin des Tuileries.

Les gens qui veulent fortement une chose sont presque toujours admirablement bien servis par le hasard. Au moment où Bartolomeo di Piombo s'asseyait sur une des bornes qui sont auprès de l'entrée des Tuileries, une voiture arriva, et Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, en descendit.

— Ah ! Lucien , il est bien heureux pour Bartolomeo de te rencontrer !... s'écria l'étranger.

Ces mots , prononcés en patois corse , arrêtèrent Lucien qui s'élançait sous la voûte. Il regarda Bartolomeo , le reconnut , et, sur un mot que ce dernier lui dit à l'oreille , il laissa échapper un signe de tête , et fit monter le Corse avec lui chez Bonaparte.

Ils parvinrent tous deux jusqu'au cabinet du premier consul. Murat , Lannes , Rapp , s'y trouvaient. En voyant entrer Lucien , suivi d'un homme aussi hétéroclite que l'était Piombo , chacun se tut. Lucien prit Napoléon par la main , ils se dirigèrent ensemble vers l'embrasure de la croisée ; et, là, après avoir échangé quelques paroles avec son frère , le premier consul fit un geste de main auquel obéirent Murat et Lannes : ils sortirent. Rapp feignit ne n'avoir rien vu , et resta. Bonaparte l'interpella vivement , et l'aide-de-camp s'en alla en rechignant dans la pièce voisine. Le premier consul , entendant le bruit des pas de Rapp, sortit brusquement et le vit se promener le long du mur qui séparait le cabinet du salon.

— Tu ne veux donc pas me comprendre ? dit le premier consul. J'ai besoin d'être seul avec mon compatriote...

— Un Corse !... répondit l'aide-de-camp. Raison de plus pour rester là !... je me défie toujours de ces gens-là...

Il s'arrêta.

Le premier consul ne put s'empêcher de sourire , et poussa légèrement son fidèle officier par les épaules. Rapp sortit.

— Eh bien , que viens-tu faire ici , mon pauvre Bartolomeo?... dit le premier consul à Piombo.

— Te demander asile et protection , si tu es un vrai Corse , répondit Bartolomeo d'un ton brusque.

— Quel malheur a pu te chasser du pays ?... Tu en étais , il y a six mois , le plus riche , le plus...

— J'ai tué tous les Porta !... répliqua le Corse d'un son de voix profond et en fronçant les sourcils.

Le premier consul fit deux pas en arrière comme s'il eût bondi.

— Vas-tu me trahir ?... s'écria Bartolomeo en jetant un regard sombre à Bonaparte. — Sais-tu qu'il y a encore quatre Piombo en Corse ?...

Lucien prit le bras de son compatriote , et, le secouant : — Viens-tu ici pour menacer mon frère?... lui dit-il vivement.

Bonaparte fit un signe à Lucien qui se tut ; puis, regardant Piombo , il lui dit :

— Pourquoi donc as-tu tué les Porta?

Les yeux du Corse lancèrent comme un éclair.

— Nous avions , répondit-il , fait amitié. Les Barbantani nous avaient réconciliés. Le lendemain du jour où nous trinquâmes pour noyer nos querelles , je les quittai parce que j'avais affaire à Bastia. Ils restèrent chez moi , et ils mirent le feu à ma vigne de Longone. Ils ont tué mon fils Gregorio. Si ma fille Ginevra et ma femme ont échappé, c'est sans doute parce qu'elles avaient communié le matin et que la Vierge les a protégées. Quand je revins , je ne trouvai plus ma maison ; je la cherchais les pieds dans sa cendre !...

Bartolomeo s'arrêta et parut succomber sous ses souvenirs.

— Tout à coup , je heurtai le corps de Gregorio, reprit-il , et, à la lueur de la lune , je le reconnus. — Oh ! ce sont les Porta qui ont fait cela , me dis-je. J'allai sur-le-champ dans les *Pâquis*. J'y rassemblai quelques hommes auxquels j'avais rendu service , entends-tu , Bonaparte !... et nous marchâmes sur la vigne des Porta. Nous sommes arrivés à neuf heures du matin , et à dix ils étaient devant Dieu. Giacomo prétend qu'Éliza Vanni a sauvé un enfant , le petit Luigi ; mais je l'avais attaché moi-même dans son lit avant de mettre le feu à la maison. Bref , j'ai quitté l'île avec ma femme et ma fille , sans avoir pu vérifier s'il était vrai que Luigi vécût encore.

Bonaparte, immobile, regardait Bartolomeo avec curiosité , mais sans étonnement.

—Combien étaient-ils?... demanda Lucien.

—Sept, répondit Piombo. Ils ont été vos persécuteurs, dans le temps, leur dit-il. Mais ces mots ne réveillèrent aucune expression de haine chez les deux frères.

— Ah! vous n'êtes plus Corses!... s'écria Bartolomeo avec une sorte de désespoir. Adieu... Autrefois je vous ai protégés!... ajouta-t-il d'un ton de reproche.

— Sans moi, ta mère ne serait pas arrivée vivante à Marseille, dit-il en s'adressant à Bonaparte, qui restait pensif, le coude appuyé sur le manteau de la cheminée.

—En conscience, Piombo, répondit Napoléon, je ne puis pas te prendre sous mon aile; car je suis le chef de la république, et je dois en faire exécuter les lois.

— Ah! ah! dit Bartolomeo.

— Mais je puis fermer les yeux.... reprit Bonaparte. Le préjugé de la *Vendetta* empêchera longtemps le règne des lois en Corse, ajouta-t-il en se parlant à lui-même. — Il faut cependant le détruire — à tout prix.

Bonaparte resta un moment silencieux, et Lucien fit signe à Piombo de ne rien dire. Le Corse agitait déjà la tête de droite à gauche d'un air improbateur.

— Demeure ici, reprit le consul en s'adressant à Bartolomeo; nous n'en saurons rien. Je ferai acheter tes propriétés; et, dans quelque temps, plus tard, nous penserons à toi. — Mais plus de *Vendetta!* —Songe qu'à Paris il n'y a pas de *Pâquis*, et que si tu y joues du poignard, il n'y aurait pas de grâce à espérer. Ici la loi protége tous les citoyens, et l'on ne se fait pas justice à soi-même.

—Eh bien! répondit Bartolomeo en prenant la main de Lucien et la serrant, ce sera maintenant entre nous à la vie à la mort, et vous pourrez disposer de tous les Piombo.

A ces mots, le front du Corse se dérida, et il regarda autour de lui avec satisfaction.

—Vous n'êtes pas mal ici..., dit-il en souriant, comme s'il voulait y loger. C'est un palais.

—Il ne tiendra qu'à toi de parvenir et d'avoir un palais à Paris!... dit Bonaparte qui toisait son compatriote. Il m'arrivera plus d'une fois de regarder autour de moi pour chercher un ami dévoué auquel je puisse me confier...

Un soupir de joie sortit de la vaste poitrine de Piombo; puis il tendit la main au premier consul, en lui disant :

—Il y a encore du Corse en toi!...

Bonaparte sourit, et regarda silencieusement cet homme qui lui apportait, en quelque sorte, avec lui, l'air de sa patrie; cette île où, naguère, il avait été reçu avec tant d'enthousiasme, à son retour d'Égypte, et qu'il ne devait plus revoir. Il fit un signe à son frère, et ce dernier emmena Bartolomeo di Piombo. Lucien s'enquit avec intérêt de la situation financière de l'ancien protecteur de leur famille. Alors Piombo, amenant le ministre de l'intérieur auprès d'une fenêtre, lui montra sa femme et Ginevra, assises toutes deux sur un tas de pierres, et dit :

— Nous sommes venus de Fontainebleau ici à pied, et nous n'avons pas une obole.

Lucien donna sa bourse à son compatriote et lui recommanda de venir le trouver le lendemain, afin d'aviser aux moyens d'assurer le sort de sa famille; car la valeur de tous les biens que Piombo possédait en Corse ne pouvait guère le faire vivre honorablement à Paris.

Bartolomeo, plein de joie et d'espérance, retourna auprès de sa femme et de Ginevra.

Les proscrits obtinrent ce soir-là un asile, du pain et la protection du premier consul.

Ce simple récit des motifs qui amenèrent à Paris Bartolomeo di Piombo et sa famille ne doit être considéré que comme une introduction nécessaire à l'intelligence des scènes qui vont suivre.

—

L'ATELIER.

M. Servin, l'un de nos artistes les plus distingués, conçut le premier l'idée d'ouvrir un atelier pour les jeunes personnes qui veulent prendre des leçons de peinture. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de mœurs pures, entièrement livré à son art. Il avait épousé par inclination la fille d'un général sans fortune.

D'abord les mères conduisirent elles-mêmes leurs filles chez le professeur; mais elles finirent par les y envoyer, quand elles eurent bien connu ses principes et apprécié les soins qu'il mettait à mériter la confiance.

Il était entré dans le plan du peintre de n'accepter pour écolières que des demoiselles appartenant à des familles riches ou considérées, afin de n'avoir pas à subir de reproches sur la composition de son atelier. Il se refusait même à prendre les jeunes filles qui voulaient devenir artistes, et auxquelles il aurait fallu donner certains enseignements sans lesquels il n'y a pas de talent possible en peinture.

Insensiblement, la prudence et la supériorité avec lesquelles il initiait ses élèves aux mystères de son art, la certitude où les mères étaient de savoir leurs filles en compagnie de jeunes personnes bien élevées, et la sécurité qu'inspiraient le caractère, les mœurs, le mariage de l'artiste, lui valurent dans les salons

une flatteuse renommée. Quand une jeune fille manifestait le désir d'apprendre à peindre ou à dessiner, et que sa mère demandait conseil, — Envoyez-la chez Servin ! — était la réponse que faisaient les peintres eux-mêmes.

Servin devint donc une nécessité, une autorité, une spécialité, une célébrité pour la peinture féminine, comme Herbault pour les chapeaux, Leroy pour les modes, Chevet pour les comestibles. Il était reconnu qu'une jeune femme qui avait pris des leçons chez Servin pouvait juger en dernier ressort les tableaux du Musée, faire supérieurement un portrait, copier une toile, et peindre un tableau de genre. Cet artiste suffisait ainsi à tous les besoins de l'aristocratie. Malgré les rapports qu'il avait avec les meilleures maisons de Paris, il était indépendant, patriote, et il conservait avec tout le monde, ce ton léger, spirituel, parfois ironique, et cette liberté de jugement qui distinguent les peintres.

Il avait poussé le scrupule de ses précautions jusque dans l'ordonnance du local destiné à ses écolières. L'entrée du grenier qui régnait au-dessus de ses appartements avait été murée ; et, pour parvenir à cette retraite aussi sacrée qu'un harem, il fallait monter par un escalier pratiqué dans l'intérieur de son logement. L'atelier, occupant tout le comble de la maison, avait ces proportions énormes qui surprennent toujours les curieux quand, arrivés à soixante pieds du sol, ils s'attendent à voir les artistes logés dans une gouttière. Cette espèce de galerie était profusément éclairée par d'immenses châssis garnis de ces grandes toiles vertes à l'aide desquelles les peintres disposent de la lumière. Une foule de caricatures, de têtes, faites au trait, avec la pointe d'un couteau, sur les murailles peintes en gris foncé, prouvaient, sauf la différence de l'expression, que les filles les plus distinguées ont dans l'esprit autant de folie que les hommes. Un petit poêle et de grands tuyaux qui décrivaient un effroyable zigzag, avant d'atteindre les hautes régions du toit, étaient l'infaillible ornement de cet atelier.

Une planche régnant autour des murs soutenait les plus beaux modèles en plâtre qui gisaient confusément placés, les uns blancs encore, les autres essuyés à demi, mais couverts pour la plupart d'une blonde poussière. Au-dessous de ce rayon, et çà et là, une tête de Niobé, pendue à un clou, montrait sa pose de douleur; une Vénus souriait; une main se présentait brusquement aux yeux comme celle d'un pauvre demandant l'aumône, puis quelques *écorchés*, jaunis par la fumée, avaient l'air de membres arrachés la veille à des cercueils. Enfin, des tableaux, des dessins, des manequins, des cadres sans toiles et des toiles sans cadres achevaient de donner à cette pièce irrégulière l'indéfinissable physionomie d'un atelier : singulier mélange d'ornement et de nudité, de misère et de richesse, de soin et d'incurie; immense vaisseau où tout paraît petit, même l'homme. Il y a dans un atelier de peinture quelque chose qui sent la coulisse d'Opéra; ce sont de vieux linges, des armures dorées, des lambeaux d'étoffe, des machines, puis il y a je ne sais quoi de grand, d'infini comme la pensée. Le génie et la mort sont là : la Diane, l'Apollon auprès d'un crâne ou d'un squelette; le beau et le désordre; la réalité et la poésie; de riches couleurs dans l'ombre, et souvent un drame qui semble crier dans le silence. Tout y est le symbole d'une tête d'artiste.

Au moment où commence cette histoire, le brillant soleil du mois du juillet illuminait l'atelier, et deux rayons capricieux le traversaient dans toute sa profondeur en y traçant de larges bandes d'or diaphanes où brillaient les grains d'une inévitable poussière.

Une douzaine de chevalets élevaient leurs flèches aiguës, semblables à des mâts de vaisseau dans un port.

Dix jeunes filles animaient cette scène par la variété de leurs physionomies, de leurs attitudes, et par la différence de leurs toilettes. Les fortes ombres que jetaient les serges vertes, disposées suivant les besoins du chevalet, produisaient une multitude de contrastes, de piquants effets de clair-obscur. C'était le plus beau de tous les tableaux de l'atelier.

Une jeune fille blonde et candide travaillait avec courage. Elle semblait prévoir le malheur. Elle était mise simplement. Elle se tenait loin de ses compagnes. — Nulle ne la regardait, ne lui adressait la parole. Elle était la plus jolie, la plus modeste et — la moins riche.

Deux groupes principaux, séparés l'un de l'autre par une faible distance, indiquaient deux sociétés, deux esprits jusque dans cet atelier, où les rangs et la fortune devaient être oubliés.

Assises ou debout, ces jeunes filles, entourées de leurs boîtes à couleurs, jouant avec leurs pinceaux ou les préparant, maniant leurs brillantes palettes, peignant, parlant, riant, chantant, abandonnées à leur naturel, laissant voir leur caractère, formaient un spectacle inconnu aux hommes.

Celle-ci, fière, hautaine capricieuse, aux cheveux noirs, aux belles mains, lançait au hasard la flamme de ses regards. Celle-là, insouciante et gaie, le sourire sur les lèvres, les cheveux châtains, les mains blanches et délicates ; vierge française, légère, sans arrière-pensée, vivant de sa vie actuelle. Une autre, rêveuse, mélancolique, pâle, penchant la tête comme une fleur qui tombe. Sa voisine, au contraire, grande, indolente, aux habitudes musulmanes, l'œil

long, noir, humide, parlant peu, mais songeant et regardant à la dérobée la tête d'Antinoüs. Une autre était au milieu d'elles, comme le *jocoso* d'une pièce espagnole, pleine d'esprit, de saillies, épigrammatique, les espionnant toutes d'un seul coup d'œil, les faisant rire, levant sans cesse une figure trop vive pour n'être pas jolie. Elle commandait au premier groupe des écolières. Il comprenait les filles de banquier, de notaire, de négociant ; toutes riches, mais essuyant toutes les dédains imperceptibles, quoique poignants, que leur prodiguaient les autres jeunes personnes appartenant à l'aristocratie.

Ces dernières étaient gouvernées par la fille d'une marquise, petite créature fière d'avoir pour père un homme de cour et revêtu d'une charge. Elle était blanche, fluette, maladive, et aussi sotte que vaine. Elle voulait toujours paraître avoir compris du premier coup les observations du maître, et semblait travailler par grâce. Elle se servait d'un lorgnon, ne venait que très-parée, tard, et suppliait ses compagnes de parler bas. Ce second groupe était riche de tailles délicieuses, de figures distinguées; mais les regards de ces jeunes filles n'avaient point de naïveté. Si leurs attitudes étaient élégantes, leurs mouvements gracieux, les figures manquaient de franchise,et l'on devinait facilement qu'elles appartenaient à un monde où la politesse façonne de bonne heure les cractères, où l'abus des jouissances sociales tue les passions, et où les formules développent l'égoïsme.

Lorsque l'atelier était complet, que personne ne manquait à cette réunion, il y avait dans le nombre de ces jeunes filles des têtes enfantines, des visages d'une pureté ravissante, des vierges dont la bouche légèrement entr'ouverte laissait voir des dents vierges, un sourire de vierge. Alors l'atelier ne ressemblait pas à un sérail, mais à un groupe d'anges assis sur un nuage dans le ciel.

Il était environ midi, et M. Servin n'avait pas encore paru. Ses écolières savaient qu'il achevait un tableau pour l'exposition, et que depuis quelques jours la plupart du temps il restait à un autre atelier qu'il avait en ville. Tout à coup, mademoiselle de Monsaurin, chef du parti aristocratique de cette petite assemblée, parla longtemps à sa voisine, et il se fit un grand silence dans le groupe des nobles. Le parti de la banque, étonné, se tut également, et tâcha de deviner le sujet d'une semblable conférence; mais le secret des jeunes monarchistes fut bientôt publié.

Mademoiselle de Monsaurin se leva. Elle prit un chevalet qui était à sa droite, et le plaça à une assez grande distance du noble groupe près d'une cloison grossière qui séparait l'atelier d'une mansarde. Ce cabinet obscur était en partie dû à l'irrégularité du mur mitoyen qui faisait là un coude assez profond. Ce petit coin était en quelque sorte les gémonies de l'atelier. On y jetait les plâtres brisés, les toiles condamnées par le professeur; on y mettait le poêle quand on le démontait, et la provision de bois en hiver.

L'action de mademoiselle de Monsaurin devait être bien hardie, car elle excita un murmure de surprise. La jeune élégante n'en tint compte, et acheva de déménager sa jeune compagne absente, en roulant vivement près du chevalet, une boîte à couleurs, en y portant le tabouret sur lequel elle s'asseyait, et un tableau de Rubens dont elle faisait une copie. Ce coup de parti, qui devait avoir des suites funestes, excita une stupéfaction générale; et si le côté droit se mit à travailler silencieusement, le côté gauche pérora longuement sur cet acte de vigueur.

— Que va dire mademoiselle Piombo! demanda une jeune fille à mademoiselle Planta, l'oracle malicieux du premier groupe.

— Elle n'est pas fille à parler ! répondit-elle; mais dans cinquante ans elle se souviendra de cette injure comme si elle l'avait reçue la veille, et saura s'en venger cruellement. C'est une personne avec laquelle je ne voudrais pas être en guerre.

— La proscription dont ces demoiselles la frappent est d'autant plus injuste, dit une autre jeune fille, qu'avant-hier, mademoiselle Ginevra était fort triste; car son père venait, dit-on, de donner sa démission. Ce serait donc ajouter à son malheur, tandis qu'elle a été fort bonne pour ces demoiselles pendant tout ce temps-ci. Leur a-t-elle jamais dit une parole qui pût les blesser? Elle évitait au contraire de parler politique. Mais elles paraissent agir plutôt par jalousie que par esprit de parti.

— J'ai envie d'aller chercher le chevalet de mademoiselle Piombo, et de le mettre auprès du mien!... dit Fanny Planta.

Elle se leva, mais une réflexion la fit rasseoir.

Avec un caractère comme celui de mademoiselle Ginevra, dit-elle, on ne peut pas savoir de quelle manière elle prendrait notre politesse, et il vaut mieux attendre l'événement.

— La voici... dit languissamment la jeune fille aux yeux noirs.

En effet, le bruit des pas d'une personne qui montait l'escalier retentit dans la salle, et ces mots : — « La voici ! la voici ! » ayant passé de bouche en bouche, le plus profond silence régna dans l'atelier.

Pour comprendre l'importance de l'ostracisme exercé par mademoiselle de Monsaurin, il est nécessaire d'ajouter que cette scène avait lieu vers la fin du mois de juillet 1815. Le second retour des Bourbons venait de troubler bien des amitiés qui avaient

résisté au mouvement de la première restauration. En ce moment, les familles mêmes étaient divisées d'opinions, et le fanatisme politique renouvelait plusieurs de ces déplorables scènes qui, à toutes les époques de guerre civile ou religieuse, souillent l'histoire des hommes. Les enfants, les jeunes filles, les vieillards partageaient la fièvre monarchique à laquelle le gouvernement était en proie. La discorde se glissait sous tous les toits, et la défiance teignait de sa sombre couleur les actions et les discours les plus intimes.

Ginevra Piombo aimait Napoléon avec idolâtrie. Comment aurait-elle pu le haïr? l'empereur était son compatriote et le bienfaiteur de son père. Le baron de Piombo était un des serviteurs de Napoléon qui avaient coopéré le plus efficacement à son retour de l'île d'Elbe. Incapable de renier sa foi politique, jaloux même de la confesser, le vieux baron de Piombo était resté à Paris au milieu de ses ennemis. Ginevra Piombo pouvait donc être d'autant mieux mise au nombre des personnes suspectes, qu'elle ne faisait pas mystère du chagrin que cette seconde restauration causait à sa famille. Les seules larmes qu'elle eût peut-être versées dans sa vie lui furent arrachées par la double nouvelle de la captivité de Bonaparte sur le *Bellérophon* et de l'arrestation de Labédoyère.

Toutes les jeunes personnes qui composaient le groupe des nobles, dans l'atelier, appartenaient aux familles royalistes les plus exaltées de Paris. Il serait difficile de donner une idée des exagérations de cette époque et de l'horreur que causaient les bonapartistes. L'action de mademoiselle de Monsaurin, tout insignifiante et petite qu'elle peut paraître aujourd'hui, était en ce moment une expression de haine toute naturelle.

Depuis le jour où Ginevra Piombo, l'une des premières écolières de M. Servin, était venue à l'atelier, elle avait occupé la place dont on voulait la priver. Le groupe aristocratique l'avait insensiblement entourée. Alors cette place lui appartenait en quelque sorte. L'en chasser était non seulement lui faire une injure, mais lui causer une affliction; car les artistes ont tous une place de prédilection pour leur travail. Mais l'animadversion politique entrait peut-être pour peu de chose dans la conduite de ce petit côté droit de l'atelier.

Ginevra Piombo était l'objet d'une profonde jalousie. Elle était la plus forte et la plus instruite des élèves de M. Servin. Le maître professait la plus haute admiration pour ses talents, et peut-être aussi pour son caractère, sa beauté, ses manières et ses opinions. Aussi servait-elle de terme à toutes ses comparaisons. Enfin elle était son élève favorite. Sans qu'on s'expliquât l'ascendant que cette jeune personne avait sur tout ce qui l'entourait, elle exerçait une influence immense sur ce petit monde qui ne pouvait lui refuser son admiration. En effet, sa voix était séduisante, ses manières avaient je ne sais quoi de pénétrant, et son regard produisait presque sur ses compagnes le même prestige que celui de Bonaparte sur ses soldats.

Le parti aristocratique avait résolu depuis plusieurs jours la chute de cette reine; mais personne n'ayant encore osé s'éloigner d'elle, mademoiselle de Monsaurin venait de frapper un coup décisif, afin de rendre ses compagnes complices de sa haine. Quant au reste des jeunes filles, Ginevra était sincèrement aimée par deux ou trois d'entre elles; mais, presque toutes, étant chapitrées au logis paternel relativement à la politique, jugèrent avec ce tact particulier aux femmes qu'elles devaient rester indifférentes à la querelle.

A son arrivée, Ginevra Piombo fut donc accueillie par un profond silence. Elle était grande, bien faite, et d'une blancheur éclatante. Sa démarche avait un caractère de noblesse et de grâce qui imprimait le respect. De toutes les jeunes filles qui avaient paru jusqu'alors dans l'atelier de M. Servin, elle était la plus belle. Sa figure, puissante de vie et d'intelligence, semblait rayonner. Ses longs cheveux noirs, ses yeux et ses cils noirs appartenaient à la passion. Les coins de sa bouche se dessinaient mollement, et ses lèvres, peut-être un peu trop fortes, étaient pleines de grâce et de bonté; mais, par un singulier caprice de la nature, la douceur et le charme de son visage étaient en quelque sorte démentis par la partie supérieure. C'était une fidèle image de son caractère. Il y avait sur son front de marbre une expression de fierté presque sauvage. Les mœurs de la Corse y étaient écrites tout entières; mais c'était le seul lien qu'il y eût entre elle et son pays natal; car dans tout le reste de sa personne, les grâces italiennes, la simplicité, l'abandon des beautés lombardes, séduisaient tout à coup. Pour lui faire de la peine, il fallait ne pas la voir. C'était une jeune fille si prestigieuse que, par prudence, son vieux père ne lui permettait d'aller à l'atelier que dans une mise plus que simple. Le seul défaut de cette créature véritablement poétique venait de la puissance même d'une beauté si largement développée. Elle avait l'air d'une femme. Elle s'était refusée au joug du mariage, par amour pour son père et sa mère dont elle voulait embellir les vieux jours, et alors sa passion pour la peinture remplaçait toutes les autres. Elle commençait à peindre de manière à faire croire qu'elle deviendrait une artiste célèbre.

— Vous êtes bien silencieuses aujourd'hui, mesdemoiselles, dit-elle après avoir fait deux ou trois pas au milieu de ses compagnes.

— Bonjour, ma petite Laure... ajouta-t-elle d'un ton doux et caressant en s'approchant de la jeune fille qui peignait loin des autres. — Cette tête est fort bien faite! Vos chairs sont un peu trop roses, mais cela est dessiné à merveille.

Laure leva la tête, regarda Ginevra d'un air attendri, et leurs figures s'épanouirent un moment. Un faible sourire anima les lèvres de l'Italienne qui paraissait triste; puis elle se dirigea lentement vers sa place en regardant avec nonchalance les dessins ou les tableaux, et en disant bonjour à chacune des jeunes filles qui composaient le premier groupe. Mais elle ne s'aperçut pas de la curiosité particulière et toute nouvelle qu'excitait sa présence. On eût dit d'une reine dans sa cour.

Elle ne donna aucune attention au profond silence qui régnait parmi les patriciennes. Elle passa devant leur camp sans prononcer un seul mot. Sa préoccupation était si grande qu'elle se mit à son chevalet, ouvrit sa boîte à couleurs, prit ses brosses, revêtit ses manches brunes, ajusta son tablier, regarda son tableau, examina sa palette sans penser pour ainsi dire à ce qu'elle faisait.

Toutes les têtes du premier groupe étaient tournées vers elle. Si les jeunes personnes du camp de mademoiselle de Monsaurin ne mettaient pas tant de franchise que leurs compagnes dans leur impatience, leurs regards de côté et leurs œillades n'en étaient pas moins dirigées sur Ginevra di Piombo.

— Elle ne s'aperçoit de rien! dit mademoiselle Planta.

Au moment où ces paroles étaient prononcées, Ginevra quitta l'attitude méditative dans laquelle elle avait contemplé sa toile, et tourna la tête vers le groupe aristocratique. Elle mesura d'un seul coup d'œil la distance qui l'en séparait, et garda le silence.

— Elle ne croit pas qu'on ait eu la pensée de l'insulter!... dit mademoiselle Planta; car elle n'a ni pâli, ni rougi. — Comme ces demoiselles vont être vexées si mademoiselle de Piombo se trouve mieux à sa nouvelle place qu'à l'ancienne!... — Vous êtes là hors de ligne, mademoiselle!... ajouta-t-elle alors à haute voix en s'adressant à Ginevra.

L'Italienne feignit de ne pas entendre, ou peut-être n'entendit-elle pas. Elle se leva brusquement, et longea avec une certaine lenteur la cloison qui séparait le cabinet noir de l'atelier.

Elle était pensive, recueillie et paraissait examiner le châssis d'où venait le jour. Elle monta sur une chaise pour attacher beaucoup plus haut la serge verte qui interceptait la lumière. Quand elle fut à cette hauteur, elle vit à un pied environ au-dessus de sa tête une crevasse assez légère dans la cloison. Le regard qu'elle jeta sur cette fente ne peut se comparer qu'à celui d'un avare découvrant les trésors d'Aladin. Elle descendit vivement, revint à sa place, ajusta son tableau, et feignit d'être mécontente du jour.

Alors elle approcha de la cloison une table, sur laquelle elle mit une chaise; puis, grimpant lestement sur cet échaufaudage, elle atteignit à la crevasse. Elle ne jeta qu'un regard dans le cabinet, le trouva éclairé, et ce qu'elle y aperçut produisit sur elle une sensation si vive qu'elle en tressaillit.

— Vous allez tomber, mademoiselle Ginevra!... s'écria Laure.

Toutes les jeunes filles regardèrent l'imprudente qui chancelait; mais comme si la peur de voir arriver ses compagnes auprès d'elle lui eût donné du courage, elle retrouva ses forces, rétablit miraculeusement l'équilibre, se tourna vers Laure, se dandina sur la chaise, et dit d'une voix émue :

— Bah! c'est plus solide qu'un trône!...

Elle se hâta d'arracher la serge, descendit, repoussa la table et la chaise bien loin de la cloison, et revint à son chevalet. Elle fit encore quelques essais en ayant l'air de chercher une masse de lumière qui lui convînt; mais son tableau ne l'occupait guère, et son but était de s'approcher le plus près possible du cabinet noir. Enfin elle se plaça, comme elle le désirait, auprès de la porte, et se mit à préparer sa palette en gardant le plus profond silence.

Bientôt elle entendit plus distinctement, à cette place, le léger bruit qui, l'avant-veille, avait si fortement excité sa curiosité et fait parcourir à sa jeune imagination le vaste champ des conjectures. Alors, elle reconnut facilement la respiration forte et régulière d'un homme endormi. Sa curiosité était satisfaite au-delà de ses souhaits, mais elle se trouvait chargée d'une immense responsabilité. Elle venait d'apercevoir, à travers la crevasse, l'aigle impériale d'un uniforme proscrit, et, sur un lit de sangle faiblement éclairé par le jour de la lucarne, la figure d'un officier. Elle devina tout : c'était un banni. Maintenant elle tremblait qu'une de ses compagnes ne vînt examiner son tableau, et n'entendît ou la respiration de ce malheureux, ou quelque ronflement trop fort comme celui qui était arrivé à son oreille pendant la dernière leçon. Cependant elle résolut de rester auprès de cette porte, se fiant à son adresse pour déjouer le sort.

Il vaut mieux que je sois là, pensait-elle, pour prévenir un événement sinistre, que de laisser le pauvre prisonnier à la merci d'une étourderie.

Tel était le secret de l'indifférence apparente que Ginevra avait manifestée en trouvant son chevalet

dérangé. Elle en était intérieurement enchantée, car elle avait pu satisfaire assez naturellement une curiosité qui l'avait vivement occupée ; et, dans ce moment, elle pensait à toute autre chose qu'à chercher la raison efficiente de ce déménagement.

Il n'y a rien de plus mortifiant, pour des jeunes filles comme pour tout le monde, que de voir une méchanceté, une insulte, ou un bon mot, manquer leur effet par suite du dédain qu'en témoigne la victime. Il semble que la haine envers un ennemi s'accroisse de toute la hauteur à laquelle il s'élève au-dessus de nous.

La conduite de Ginevra di Piombo devint une énigme pour toutes ses compagnes. Ses amies comme ses ennemies furent également surprises ; car on lui accordait toutes les qualités possibles, hormis l'oubli des injures.

Quoique les occasions de déployer ce vice de caractère eussent été rarement offertes à Ginevra dans les événements de la vie d'atelier, les exemples qu'elle avait pu donner de ses dispositions vindicatives et de sa fermeté n'en avaient pas moins laissé des impressions très-profondes dans l'esprit de ses compagnes.

Après bien des conjectures, mademoiselle Planta finit par trouver dans le silence de l'Italienne une grandeur d'âme au-dessus de tout éloge ; et son cercle, inspiré par elle, forma le projet d'humilier l'aristocratie de l'atelier. Elles parvinrent merveilleusement à leur but, et les sarcasmes du côté gauche avaient abattu l'orgueil du côté droit, quand l'arrivée de madame Servin mit fin à cette lutte d'amour-propre.

Mais mademoiselle de Monsaurin, avec cette finesse qui accompagne toujours la méchanceté, avait remarqué, analysé, commenté la prodigieuse préoccupation qui empêchait Ginevra d'entendre la dispute aigrement polie dont elle était l'objet. Alors la vengeance que mademoiselle Planta et ses compagnes tiraient de mademoiselle de Monsaurin ainsi que de son groupe, eut le fatal effet de faire rechercher par les jeunes filles nobles la cause du silence que gardait Ginevra di Piombo. La belle Italienne devint donc le centre de tous les regards, et fut épiée par ses amies comme par ses ennemies. Or il est bien difficile de cacher la plus petite émotion, le plus léger sentiment à douze jeunes filles curieuses, inoccupées, dont la malice et l'esprit ne demandent que des secrets à deviner, des intrigues à créer, à déjouer ; et qui savent donner trop d'interprétations différentes à un geste, à une œillade, à une parole, pour ne pas en découvrir la véritable signification. Ainsi, au bout d'un quart d'heure, le secret de Ginevra di Piombo fut en grand péril d'être connu.

En ce moment, la présence de madame Servin produisit un entr'acte dans le drame qui se jouait sourdement au fond de ces jeunes cœurs, et dont les sentiments, les pensées, les progrès étaient exprimés par des phrases presques allégoriques, par de malicieux coups d'œil, par des gestes, et par le silence même, souvent plus intelligible que la parole.

Aussitôt que madame Servin entra dans l'atelier, ses yeux se portèrent sur la porte du cabinet auprès de laquelle était Ginevra. Dans les circonstances présentes, ce regard ne fut perdu pour personne ; mais aucune des écolières n'y fit attention. Plus tard, mademoiselle de Monsaurin s'en souvint, et alors elle s'expliqua la défiance, la crainte et le mystère qui donnaient en ce moment quelque chose de fauve aux yeux de la jolie femme de leur maître.

— Mesdemoiselles, dit cette dernière, monsieur Servin ne pourra pas venir aujourd'hui.

Puis complimentant chaque jeune personne, causant avec elle, et recevant de toutes une foule de ces caresses féminines qui sont autant dans la voix et dans les regards que dans les gestes, elle arriva promptement auprès de Ginevra, dominée par une inquiétude qu'elle déguisait en vain.

L'Italienne et la femme du peintre se firent un signe de tête amical. Elles restèrent toutes deux silencieuses, l'une peignant, l'autre regardant peindre. La respiration forte du militaire s'entendait facilement, mais madame Servin ne parut pas s'en apercevoir, et sa dissimulation était si grande, que Ginevra fut tentée de l'accuser d'une surdité volontaire. Cependant l'inconnu se remua dans son lit. Alors elle regarda fixement madame Servin, qui lui dit sans que son visage éprouvât la plus légère altération :

— Je ne sais à quoi donner la préférence. Votre copie est aussi belle que l'original !...

— M. Servin n'a pas mis sa femme dans la confidence de ce mystère, pensa Ginevra, qui, après avoir répondu à la jeune femme par un doux sourire d'incrédulité, fredonna une *cansonnetta* de son pays, pour couvrir le bruit que pourrait faire le prisonnier.

C'était quelque chose de si insolite que d'entendre la studieuse Italienne chanter, que toutes les jeunes filles, surprises, la regardèrent ; et plus tard, cette circonstance servit de preuve aux charitables suppositions de la haine. Madame Servin s'en alla bientôt, et la séance s'acheva sans autres événements.

Ginevra laissa partir toutes ses compagnes sans manifester l'intention de les suivre. Elle paraissait vouloir travailler longtemps encore ; mais le désir qu'elle avait de rester seule se trahissait à son insu ; car à mesure que ses compagnes sortaient, elle leur jetait des regards d'impatience. Mademoiselle de Monsaurin, devenue en peu d'heures une cruelle enne-

mie pour celle qui la primait en tout, devina, par un instinct de haine, que la feinte assiduité de sa rivale cachait un mystère. Elle avait été frappée plus d'une fois de l'air attentif avec lequel Ginevra s'était mise à écouter un bruit que personne n'entendait : mais l'expression qu'elle surprit, en dernier lieu, dans les yeux de l'Italienne, fut pour elle un trait de lumière qui l'éclaira sur ce qu'elle devait faire. Oubliant donc à dessein son sac, elle s'en alla la dernière de toutes les écolières, et descendit chez madame Servin, avec laquelle elle causa un instant. Mais, feignant de s'apercevoir que son sac lui manquait, elle remonta tout doucement à l'atelier. Elle vit Ginevra grimpant sur un échafaudage fait à la hâte, et si absorbée dans la contemplation du tableau que le trou de la cloison lui permettait de découvrir, qu'elle n'entendait même pas le léger bruit que produisaient les pas de sa compagne; mais il est vrai de dire, aussi, que suivant une expression de Walter Scott, celle-ci marchait comme sur des œufs.

Quand mademoiselle de Monsaurin eut regagné la porte de l'atelier, elle toussa; Ginevra tressaillit, tourna la tête, vit son ennemie, devint aussi rouge que le plus éclatant coquelicot des champs, et s'empressa de détacher la serge pour donner le change sur ses intentions : mais la jeune fille avait disparu.

Ginevra descendit en hâte, rangea sa boîte à couleurs et quitta l'atelier, en emportant, gravée dans son souvenir, l'image d'une tête d'homme aussi gracieuse que celle de l'Endymion, chef-d'œuvre de Girodet, qu'elle avait copiée peu de jours auparavant. La figure de l'inconnu était aussi frêle, aussi blanche, aussi pure que celle du favori de Diane.

—Proscrire un homme si jeune!... Qui donc peut-il être?...

Ces deux phrases sont l'expression la plus simple de toutes les idées que Ginevra commenta pendant deux jours.

Le surlendemain, quelque diligence qu'elle fît pour arriver la première à l'atelier, elle y trouva mademoiselle de Monsaurin qui s'y était fait conduire en voiture. Ginevra et son ennemie s'observèrent longtemps, mais elles se composèrent des visages impénétrables l'une pour l'autre. Mademoiselle de Monsaurin avait vu la tête ravissante de l'inconnu; mais heureusement et malheureusement tout à la fois, les aigles et l'uniforme n'étaient pas placés dans l'espace que la fente lui avait permis d'apercevoir. Alors elle se perdait en conjectures.

Tout à coup M. Servin arriva beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire.

Mademoiselle Ginevra, dit-il après avoir jeté un coup d'œil sur l'atelier, pourquoi vous êtes-vous mise là?...—Le jour est mauvais.—Approchez-vous donc de ces demoiselles, et descendez votre rideau.

Puis il s'assit auprès de la jeune fille nommée Laure, et s'occupa de corriger son travail.

— Comment donc! s'écria-t-il, voici une tête supérieurement faite!.... Vous serez une seconde Ginevra.

Le maître alla de chevalet en chevalet, grondant, flattant, plaisantant, et faisant, comme toujours, plutôt craindre ses plaisanteries que ses réprimandes.

Cependant l'Italienne n'avait pas obéi aux observations du professeur. Elle était restée avec la ferme intention de ne pas s'écarter de son poste. Elle prit une feuille de papier et se mit à exécuter à la sepia la tête du pauvre reclus. Une œuvre conçue avec passion porte toujours un cachet particulier. La faculté d'imprimer aux traductions de la nature ou de la pensée des couleurs vraies, constitue le génie, et souvent la passion en tient lieu. Aussi, dans la circonstance où se trouvait Ginevra, la persécution que sa mémoire lui faisait éprouver, ou la nécessité peut-être, cette mère des grandes choses, lui prêta un talent surnaturel. La tête de l'officier fut jetée sur le papier avec un art merveilleux. Il semblait qu'un dieu animât les yeux, la main, le pinceau de la jeune artiste. Elle éprouvait un tressaillement intérieur qu'elle attribuait à la crainte, mais dans lequel un physiologiste aurait reconnu la fièvre de l'inspiration. Son œil furtif se glissait souvent sur ses compagnes, afin de pouvoir cacher le lavis en cas d'indiscrétion de leur part; mais, malgré son active surveillance, il y eut un moment où elle n'aperçut pas le lorgnon que son impitoyable ennemie braquait sans pudeur sur le mystérieux dessin. Mademoiselle de Monsaurin, reconnaissant la figure de l'inconnu, leva brusquement la tête au-dessus d'un cadre immense qui avait protégé sa trahison; mais Ginevra serra aussitôt la feuille de papier.

— Pourquoi êtes-vous donc restée là, malgré mon avis, mademoiselle?... demanda gravement le professeur à Ginevra.

L'écolière tourna vivement son chevalet de manière à ce que personne ne pût voir son tableau; puis, mettant son lavis sur la toile, elle dit d'une voix émue en le montrant à son maître :

Ne trouvez-vous pas comme moi que ce jour est plus favorable, et ne dois-je pas rester là?...

M. Servin pâlit. Une pudique rougeur envahit le front de la jeune fille. Rien n'échappe aux yeux perçants de la haine; aussi, mademoiselle de Monsaurin se mit, pour ainsi dire, en tiers dans les émotions qui agitèrent le maître et l'écolière.

— Vous avez raison, dit M. Servin. — Mais vous en saurez bientôt plus que moi, ajouta-t-il en riant forcément.

Il y eut une pause pendant laquelle le professeur contempla la tête.

— Ceci est un chef-d'œuvre !.... s'écria-t-il avec une énergie d'artiste.

Ce fut comme s'il eût donné un signal. Toutes les jeunes personnes se levèrent. Mademoiselle de Monsaurin était accourue avec la vélocité du tigre qui se jette sur sa proie. En ce moment le proscrit, éveillé sans doute, se remua. Ginevra fit tomber son tabouret, prononça des phrases assez incohérentes, et se mit à rire. Mais elle avait plié le portrait, et l'avait confié à son portefeuille avant que sa redoutable ennemie eût pu l'apercevoir. Le chevalet fut entouré, et M. Servin détailla à haute voix les beautés de la copie que faisait en ce moment son élève favorite. Tout le monde fut dupe de ce stratagème, excepté mademoiselle de Monsaurin, qui, se plaçant en arrière de ses compagnes, essaya d'ouvrir le portefeuille où elle avait vu mettre le lavis. Ginevra saisit le carton et le plaça devant elle sans mot dire. Les deux jeunes filles s'examinèrent en silence. La haine se mit entre elles.

— Allons, mesdemoiselles, à vos places !.... dit M. Servin. Si vous voulez en savoir faire autant, il ne faut pas toujours parler modes ou bals, et baguenauder.

Quand toutes les jeunes personnes eurent regagné leurs chevalets, M. Servin s'assit auprès de Ginevra.

— Ne valait-il pas mieux que ce mystère fût découvert par moi que par une autre ?... dit l'Italienne en parlant à voix basse.

— Oui, répondit le peintre, car vous êtes patriote.... et ne le fussiez-vous pas, ce serait encore à vous que je l'eusse confié !...

Le maître et l'écolière se jetèrent un regard profond. Ils se comprirent entièrement.

Aussi Ginevra ne craignit pas de demander :

— Qui est-ce ?...

— C'est l'ami intime de Labédoyère, celui qui, après l'infortuné colonel, a contribué le plus à la réunion du septième avec les grenadiers de l'île d'Elbe. Il a été à Waterloo, il était chef d'escadron dans la garde...

— Comment n'avez-vous pas brûlé son uniforme, son schako, et ne lui avez-vous pas donné des habits bourgeois ? dit vivement Ginevra.

— On doit m'en apporter ce soir.

— Vous auriez dû fermer notre atelier pendant quelques jours.

— Il va partir.

— C'est sa perte... dit la jeune fille. Laissez-le chez vous pendant le premier moment de la tourmente... Paris est encore le seul endroit de la France où l'on puisse cacher sûrement un homme. — C'est votre ami ?... demanda-t-elle.

— Non, il n'a pas d'autre titre à ma recommendation que son malheur. Voici comme il m'est tombé sur les bras : mon beau-père, qui avait repris du service pendant cette campagne, a rencontré ce pauvre jeune homme, et l'a très-subitement sauvé des griffes de ceux qui ont arrêté Labédoyère. Il voulait le défendre, l'insensé !

— C'est vous qui le nommez ainsi ?... s'écria Ginevra en lançant un regard de surprise au peintre, qui garda le silence un moment.

— Mon beau-père est trop espionné pour pouvoir garder quelqu'un chez lui, reprit-il ; il me l'a amené nuitamment la semaine dernière, et j'avais espéré le dérober à tous les yeux en le mettant dans ce coin, le seul endroit de la maison où il soit en sûreté.

— Si je puis vous être utile, s'écria doucement la jeune fille, employez-moi !...

— Eh bien ! nous le consulterons... répondit le peintre.

Cette conversation dura trop longtemps pour ne pas être remarquée de toutes les jeunes filles. M. Servin quitta Ginevra, revint encore à chaque chevalet, et donna de si longues leçons qu'il était encore sur l'escalier quand sonna l'heure à laquelle ses écolières avaient l'habitude de partir.

— Vous oubliez votre sac, mademoiselle de Monsaurin !... s'écria le professeur en courant après la jeune fille qui descendait jusqu'au métier d'espion pour satisfaire sa haine.

La curieuse élève vint chercher son sac, en manifestant un peu de surprise de son étourderie ; mais le soin de M. Servin fut pour elle une nouvelle preuve de l'existence d'un mystère dont elle avait déjà soupçonné la gravité. Elle avait déjà inventé tout ce qui devait être, et pouvait dire comme l'abbé Vertot :

— *Mon siége est fait.*

Elle descendit bruyamment l'escalier et tira violemment la porte qui donnait dans l'appartement de M. Servin, afin de faire croire qu'elle sortait ; mais elle remonta doucement, et se tint derrière la porte de l'atelier.

Quand le peintre et Ginevra se crurent seuls, le premier frappa d'une certaine manière à la porte de la mansarde, qui, aussitôt, tourna sur ses gonds rouillés et criards. L'Italienne vit paraître un jeune homme grand et bien fait, dont l'uniforme impérial lui fit battre le cœur. L'officier avait un bras en écharpe, et la pâleur de son teint accusait de vives souffrances. En apercevant une inconnue il tressaillit et jeta un cri.

Mademoiselle de Monsaurin, qui ne pouvait rien voir, trembla de rester plus longtemps. Il lui suffisait d'avoir entendu et le cri de l'officier et le grincement de la porte. Elle s'en alla sans bruit.

— Ne craignez rien, dit le peintre à l'officier,

mademoiselle est la fille du plus fidèle ami de l'empereur, le baron Piombo.

Le jeune militaire ne conserva plus de doute sur le patriotisme de Ginevra, après l'avoir vue. Elle avait en ce moment une expression céleste.

— Vous êtes blessé, dit-elle d'un son de voix qui trahissait une émotion profonde.

— Oh! ce n'est rien, mademoiselle : la plaie se referme.

En ce moment, les voix criardes et perçantes des colporteurs arrivèrent jusqu'à l'atelier.

— Voici le jugement qui condamne à mort...

Tous trois tressaillirent. Le soldat entendit, le premier, un nom qui le fit pâlir; il chancela et s'assit.

— C'est Labédoyère... dit-il.

Ils se regardèrent en silence. Des gouttes de sueur se formèrent sur le front livide du jeune homme. Il saisit d'une main, et par un geste de désespoir, les touffes noires de sa chevelure, et appuya son coude sur le bord du chevalet de Ginevra.

— Après tout, dit-il en se levant brusquement, Labédoyère et moi savions ce que nous faisions... Nous connaissions le sort qui nous attendait après le triomphe comme après la chute. Il meurt pour sa cause, et moi je me cache!...

Il alla précipitamment vers la porte de l'atelier; mais, plus leste que lui, Ginevra s'était élancée et lui en barrait le chemin.

— Rétablirez-vous l'empereur?... dit-elle; croyez-vous pouvoir relever un géant quand il n'a pas su lui-même rester debout?

Le jeune homme revint lentement vers le peintre immobile.

— Que voulez-vous que je devienne?... dit-il en s'adressant aux deux amis que lui avait envoyés le hasard. Je n'ai pas un seul parent dans le monde. L'empereur était mon père, et Labédoyère mon ami. — Ma famille, c'était eux. Je suis seul. Demain je serai peut-être proscrit ou condamné. Je n'ai jamais eu que ma paie pour fortune. J'ai mangé mon dernier écu pour venir arracher Labédoyère à son sort, et tâcher de l'emmener. La mort est donc une nécessité pour moi. — C'est un asile sans danger! — Quand on est décidé à mourir, il faut savoir vendre sa tête au bourreau. Je pensais tout à l'heure que la vie d'un honnête homme vaut bien celle de deux traîtres, et qu'un coup de poignard peut donner l'immortalité!...

Cet accès de désespoir effraya le peintre et Ginevra elle-même; mais elle comprit le jeune homme. Elle admira cette belle tête et cette voix délicieuse dont la douceur était à peine altérée par des accents de fureur. Puis, elle jeta tout à coup du baume sur toutes les plaies de l'infortuné.

— Monsieur, dit-elle, quant à votre détresse pécuniaire, permettez-moi de vous offrir huit cents francs... Ils sont à moi. Mon père est riche, je suis son seul enfant, il m'aime, et je suis bien sûre qu'il ne me blâmera pas... Ne vous faites pas scrupule d'accepter. Nos biens viennent de l'empereur : nous n'avons pas un centime qui ne soit un souvenir de sa munificence. N'est-ce pas être reconnaissant que d'obliger un de ses fidèles soldats?... Prenez donc cette somme avec aussi peu de façons que j'en mets à vous l'offrir. Ce n'est que de l'argent!... ajouta-t-elle d'un ton de mépris.

— Maintenant, quant à des amis... vous en trouverez...

Là, elle leva fièrement la tête, et ses yeux brillèrent d'un éclat inusité.

— La tête qui tombera demain devant une douzaine de fusils sauve la vôtre!... reprit-elle. Attendez que cet orage passe, et vous pourrez aller chercher du service à l'étranger, si l'on vous oublie...

Il existe dans les consolations que donne une femme une délicatesse qui a toujours quelque chose de maternel, de prévoyant, de complet; mais quand, à ces paroles de paix et d'espérance, se joignent la grâce des gestes, cette éloquence de ton qui vient du cœur, et que surtout la bienfaitrice est belle, il est difficile à un homme de résister.

Le jeune officier aspira l'amour par tous les sens : il était ravi. Une légère teinte rose nuança ses joues blanches, ses yeux perdirent un peu de la mélancolie qui les ternissait, et il dit d'un son de voix particulier :

— Vous êtes un ange de bonté!... — Mais Labédoyère... ajouta-t-il; Labédoyère!...

A ce cri, ils se regardèrent tous trois en silence, et ils se comprirent. Ce n'étaient plus des amis de vingt minutes, mais de vingt ans.

— Mon cher, reprit M. Servin, pouvez-vous le sauver?...

— Non, mais je puis le venger!...

Ginevra tressaillit.

L'inconnu était peut-être trop beau pour un homme, et cependant son aspect n'avait point ému la jeune fille; car la douce pitié que les femmes trouvent dans leur cœur pour les misères qui n'ont rien d'ignoble, avait étouffé chez Ginevra toute autre affection; mais entendre un cri de vengeance, rencontrer dans ce proscrit une âme italienne, du dévouement pour Napoléon, de la générosité... c'en était trop pour elle.

Elle le contempla donc avec une émotion respectueuse qui lui agita fortement le cœur. C'était la première fois qu'un homme lui faisait éprouver un sentiment aussi vif. Elle se plut à mettre l'âme de l'inconnu en harmonie avec la beauté distinguée de ses traits et avec les heureuses proportions de sa taille, qu'elle admirait en artiste. Elle avait été

menée, par le hasard, de la curiosité à la pitié, de la pitié à un intérêt si puissant, à des sensations si profondes, qu'elle crut dangereux de rester là plus longtemps.

— A demain!... dit-elle en laissant à l'officier le plus doux de ses sourires pour consolation.

En voyant ce sourire, qui jetait comme un nouveau jour sur la figure de Ginevra, l'inconnu oublia tout pendant un instant. Une péri indienne n'aurait pas été plus belle.

— Demain, répondit-il bientôt avec tristesse; demain, Labédoyère...

Ginevra se retourna, mit un doigt sur ses lèvres, et le regarda comme si elle lui disait :

— Calmez-vous, soyez prudent...

Alors le jeune homme s'écria : — *O Dio! chi non vorrebbe vivere dopo d'averla veduta!...* (O Dieu! qui ne voudrait vivre après l'avoir vue!)

L'accent particulier avec lequel il prononça cette phrase fit tressaillir Ginevra.

— Vous êtes Corse?... s'écria-t-elle en revenant à lui, le cœur palpitant d'aise.

— Je suis né en Corse, répondit-il, mais j'ai été amené très-jeune à Gênes; et aussitôt que j'eus atteint l'âge auquel on entre au service militaire, je me suis engagé.

La beauté de l'inconnu n'était plus rien pour Ginevra. L'attrait surnaturel que lui prêtaient ses opinions bonapartistes, sa blessure, son malheur, son danger même, tout disparut, ou plutôt tout se fondit dans un seul sentiment, nouveau, délicieux. Ce proscrit parlait le langage chéri de Ginevra, c'était un enfant de la Corse. La jeune fille resta un moment immobile, retenue par une sensation magique. Elle avait en effet sous les yeux un tableau vivant auquel tous les sentiments humains réunis et le hasard donnaient de bien vives couleurs.

D'après l'invitation de M. Servin, l'officier s'était assis sur un divan; et le peintre, ayant dénoué l'écharpe qui retenait le bras de son hôte, s'occupait à en défaire l'appareil afin de panser la blessure. Ginevra frissonna en voyant la longue et large plaie que la lame d'un sabre avait faite sur l'avant-bras du jeune homme. Elle laissa échapper un cri. L'inconnu leva la tête vers elle et se mit à sourire. Il y avait quelque chose de touchant et qui allait à l'âme dans l'attention avec laquelle le peintre enlevait la charpie et tâtait les chairs meurtries, tandis que la figure du blessé, quoique pâle et maladive, exprimait, à l'aspect de la jeune fille, plus de plaisir que de souffrance. Une artiste devait admirer involontairement cette opposition de sentiments, et les contrastes que produisaient la blancheur des linges, la nudité du bras, avec l'uniforme bleu et rouge de l'officier.

En ce moment, une obscurité douce enveloppait l'atelier. Le soleil illuminait d'un dernier rayon la place où se trouvait le proscrit, de sorte que sa noble et blanche figure, ses cheveux noirs, ses vêtements, tout était inondé par le jour. Ce fut comme un présage pour la superstitieuse Italienne. L'inconnu ressemblait ainsi à un ange du lumière. Il venait de lui faire entendre le langage de leur patrie, et alors Ginevra était sous le charme des souvenirs de son enfance, pendant que dans son cœur naissait un sentiment aussi frais, aussi pur que son premier âge d'innocence. Un silence profond régnait : tout concourut à graver cette scène dans la mémoire de Ginevra. Elle demeura, pendant un moment bien court, songeuse et comme plongée dans une pensée infinie : puis, rougissant de laisser voir sa préoccupation, elle échangea un doux, mais bien rapide regard avec le proscrit, et s'enfuit en le voyant toujours.

Le lendemain, Ginevra vint à l'atelier; et comme ce n'était pas jour de leçon, le prisonnier resta auprès de sa compatriote. M. Servin, ayant précisément une esquisse à terminer, permit au reclus de demeurer dans l'atelier, et servit de mentor aux deux jeunes gens, qui s'entretinrent souvent en italien.

Le pauvre soldat raconta les souffrances qu'il avait éprouvées pendant la déroute de Moscou. Il s'était trouvé, à l'âge de dix-neuf ans, au passage de la Bérésina, seul de son régiment, ayant perdu ses camarades, les seuls hommes qui pussent s'intéresser à un orphelin. Il peignit en traits de feu le grand désastre de Waterloo. Sa voix était une musique pour l'Italienne. Ginevra n'avait pas été élevée à la française : elle était, en quelque sorte, la fille de la nature, et ignorait le mensonge. Il y avait de la naïveté dans la puissance de son caractère et de sa beauté; car elle se livrait sans détours à ses impressions, et les avouait, ou plutôt les laissait deviner sans le manége de cette coquetterie petite et calculatrice des jeunes filles de Paris. Aussi, pendant cette journée, elle resta plus d'une fois, sa palette d'une main, son pinceau de l'autre, sans que le pinceau s'abreuvât des couleurs de la palette. Les yeux attachés sur l'officier, et la bouche légèrement entr'ouverte, elle écoutait, se tenant toujours prête à donner un coup de pinceau qu'elle ne donnait jamais. Elle ne s'étonnait pas de trouver tant de douceur dans les yeux du jeune homme, car elle sentait les siens devenir doux malgré sa volonté. Puis, elle peignait ensuite avec une attention particulière et pendant des heures entières, sans lever la tête, parce qu'il était là, près d'elle, la regardant travailler. La première fois qu'il vint s'asseoir pour la contempler en silence, elle lui dit d'un son de voix ému et après une longue pause :

— Cela vous amuse donc de voir peindre?...

Ce jour-là elle apprit qu'il se nommait Louis. Ils convinrent, avant de se séparer, que, les jours d'atelier, s'il arrivait quelque événement politique important, Ginevra l'en instruirait en chantant, à voix basse, des airs italiens.

Le lendemain, mademoiselle de Monsaurin apprit, sous le secret, à toutes ses compagnes que Ginevra di Piombo était aimée d'un jeune homme qui venait, pendant les heures consacrées aux leçons, s'établir dans le cabinet noir de l'atelier.

— Vous qui prenez son parti, dit-elle à mademoiselle Planta, examinez-la bien, et vous verrez à quoi elle passera son temps.

Ginevra fut donc observée avec une attention diabolique. On écouta ses chansons capricieuses, on épia ses regards. Au moment où elle ne croyait être vue de personne, une douzaine d'yeux étaient incessamment arrêtés sur elle. Ainsi prévenues, ces jeunes filles interprétèrent dans leur sens vrai les agitations qui passèrent sur la brillante figure de l'Italienne, et ses gestes, et l'accent particulier de ses fredonnements, et l'air attentif dont elle écoutait des sons indistincts qu'elle seule entendait à travers la cloison.

Au bout d'une huitaine de jours il n'y avait qu'une seule des quinze élèves de M. Servin qui n'eût pas trouvé le moyen de voir Louis par la crevasse de la cloison... c'était Laure, cette jeune et jolie personne, pauvre et assidue, qui, par un instinct de faiblesse, aimait véritablement Ginevra, et la défendait encore. Mademoiselle Planta voulut faire rester Laure sur l'escalier à l'heure du départ, afin de lui prouver l'intimité de Ginevra et du beau jeune homme en les surprenant ensemble; mais Laure refusa de descendre à un espionnage que la curiosité ne justifiait pas : aussi devint-elle l'objet d'une réprobation universelle.

Le comte de Monsaurin ayant été nommé pair de France, son impertinente fille trouva qu'il était au-dessous de sa dignité de venir à l'atelier d'un peintre, et surtout d'un peintre dont les opinions avaient une teinte de patriotisme ou de bonapartisme, ce qui, à cette époque, était une seule et même chose. Elle ne revint donc plus chez M. Servin, qui refusa poliment d'aller chez elle. Elle oublia facilement Ginevra; mais le mal qu'elle avait semé devait porter ses fruits.

En effet, insensiblement, et soit par hasard, par caquetage ou par pruderie, toutes les autres personnes instruisirent leurs mères de l'étrange aventure qui se passait à l'atelier. Ce fut une rumeur générale dans toutes les familles. Un jour mademoiselle Planta ne vint pas; et la leçon suivante ce fut une autre jeune fille. Enfin trois ou quatre demoiselles, qui étaient restées les dernières, ne revinrent plus.

L'atelier resta désert. Ginevra et mademoiselle Laure, sa petite amie, furent pendant deux ou trois jours les seules habitantes de cette vaste solitude. L'Italienne ne s'apercevait point de l'abandon dans lequel elle se trouvait, et ne recherchait même pas la cause de l'absence de ses compagnes. Ayant inventé depuis peu des moyens de correspondre mystérieusement avec Louis, elle vivait à l'atelier comme dans une délicieuse retraite, seule au milieu d'un monde, ne pensant qu'à l'officier et aux dangers qui le menaçaient.

Cette jeune fille, si admiratrice des nobles caractères, prêchait Louis, afin qu'il se soumît promptement à l'autorité royale; mais Louis ne voulait pas sortir de sa cachette. Si les passions ne naissent et ne grandissent que sous l'influence d'événements extraordinaires et romanesques, on peut dire que jamais tant de circonstances ne concoururent à lier deux êtres par un même sentiment. L'amitié de Ginevra pour Louis et de Louis pour elle fit plus de progrès en un mois qu'une amitié du monde n'en fait en dix ans dans un salon. L'adversité est la pierre de touche des caractères; or, Ginevra put apprécier facilement Louis et le connaître. Ils ressentirent bientôt une estime réciproque l'un pour l'autre. Puis, Ginevra, étant plus âgée que Louis, trouvait une douceur extrême à être courtisée par un jeune homme déjà si grand, si éprouvé par le sort, et qui joignait à l'expérience d'un homme de trente ans la beauté, les grâces de l'adolescence. De son côté, Louis ressentait un indicible plaisir à se laisser protéger en apparence par une jeune fille de vingt-cinq ans. Il y avait dans ce sentiment un certain orgueil inexplicable. C'était une preuve d'amour. Mais l'union de la force et de la faiblesse, de la douceur et de la fierté, avait en Ginevra d'irrésistibles attraits, et Louis était entièrement subjugué par elle. Ils s'aimaient si profondément déjà, qu'ils n'avaient eu besoin ni de se le dire, ni de le nier. Une exquise délicatesse, un naturel enchanteur présidaient à leur douce vie.

Un jour, et vers le soir, Ginevra entendit un signal favori. Louis frappait avec une épingle sur la boiserie, de manière à ne pas produire plus de bruit qu'une araignée essayant d'attacher ses réseaux. Il demandait ainsi à sortir de sa retraite. L'Italienne jeta un coup d'œil dans l'atelier, et, ne voyant pas la petite Laure, elle répondit au signal. Louis ouvrit la porte, mais comme il était debout et que sa vue plongeait sur l'atelier, il aperçut la modeste jeune fille, et rentra précipitamment. Ginevra étonnée se leva; elle vit Laure, et allant aussitôt auprès d'elle :

— Vous restez bien tard, mon cher ange, lui dit-elle. Cette tête me paraît pourtant achevée. Il n'y a plus qu'un reflet à indiquer sur le haut de cette tresse de cheveux.

— Vous seriez bien bonne, dit Laure d'une voix émue, si vous vouliez me corriger cette copie; au moins je pourrais conserver quelque souvenir de vous...

— Je veux bien, répondit Ginevra, sûre de pouvoir ainsi la congédier. — Je croyais, reprit-elle en donnant de légers coups de pinceau, que vous aviez beaucoup de chemin à faire pour venir à l'atelier.

— Oh! Ginevra, je vais m'en aller!... s'écria la jeune fille en pleurant, et pour toujours...

L'Italienne ne fut pas autant affectée de ces paroles pleines de mélancolie qu'elle l'eût été un mois auparavant.

— Vous quittez M. Servin? demanda-t-elle.

— Vous ne vous apercevez donc pas, Ginevra, que depuis quelque temps il n'y a plus ici que vous et moi?

— C'est vrai!... répondit Ginevra, frappée tout à coup comme par un souvenir... Ces demoiselles seraient-elles malades?... se marieraient-elles?... ou leurs pères seraient-ils tous arrivés à la pairie?...

— Toutes ont quitté M. Servin... répondit Laure.

— Et pourquoi?

— A cause de vous, Ginevra!

— De moi! répéta l'Italienne en se levant, le front menaçant, l'air fier et les yeux étincelants.

— Oh! ne vous fâchez pas, ma bonne demoiselle Ginevra, s'écria douloureusement Laure. Mais ma mère aussi veut que je quitte l'atelier. Toutes ces demoiselles ont dit que vous aviez un amant, que M. Servin se prêtait à ce qu'il demeurât dans le cabinet noir... Je ne l'ai jamais cru, et je n'en ai rien dit à ma mère; mais, hier au soir, madame Planta, qui l'a rencontrée dans un bal, lui a demandé si elle m'envoyait toujours ici; sur la réponse affirmative que ma mère lui a faite, elle lui a répété toutes les calomnies de ces demoiselles. Maman m'a bien grondée, car elle a prétendu que je devais savoir tout cela, et que j'avais manqué de confiance en elle en ne l'en instruisant pas. O ma chère Ginevra! moi qui vous prenais pour modèle et à qui j'aurais tant voulu ressembler!... Ah! que je suis fâchée de ne plus pouvoir être votre amie...! Mais prenez garde! madame Planta et ma mère doivent venir demain chez M. Servin, pour lui faire des reproches.

La foudre tombée à deux pas de Ginevra l'aurait moins étonnée que cette révélation.

—Qu'est-ce que cela leur faisait?... dit-elle naïvement.

— Tout le monde trouve cela fort mal. Maman dit que c'est contre les mœurs...

— Et vous, Laure, qu'en pensez-vous?...

La jeune fille regarda Ginevra. Leurs pensées se confondirent. Laure ne retint plus ses larmes, se jeta au cou de son amie et l'embrassa.

En ce moment, M. Servin arriva.

— Mademoiselle Ginevra, dit-il avec enthousiasme, j'ai fini mon tableau!... on le vernit! — Qu'avez-vous donc?.... Il paraît que toutes ces demoiselles prennent des vacances, ou sont à la campagne.....

Laure, ayant promptement séché ses larmes, salua M. Servin, et se retira.

— Voici trois jours que l'atelier est désert.... dit Ginevra. Ces demoiselles ne reviendront plus.

— Bah!....

— Oh, ne riez pas!... reprit Ginevra; écoutez-moi. Je suis la cause involontaire de la perte de votre réputation...

L'artiste se mit à sourire, et dit en interrompant son écolière :

— Ma réputation! Mais, dans quelques jours, mon tableau sera exposé.

— Il ne s'agit pas de votre talent, dit l'Italienne. Ces demoiselles ont publié que M. Louis était renfermé ici, qu'il m'aimait, que vous le saviez, et que vous vous prêtiez... à... notre amour...

— Il y a du vrai là-dedans, mademoiselle, répondit le professeur.

Ginevra rougit.

— Les mères de ces demoiselles sont des bégueules, reprit-il. Si elles étaient venues me trouver, tout se serait expliqué; mais que je prenne du souci de tout cela? la vie est trop courte!

Et le peintre fit craquer ses doigts par-dessus sa tête.

Louis, qui avait entendu une partie de cette conversation, accourut aussitôt.

— Vous allez perdre toutes vos écolières! s'écria-t-il, et je vous aurai ruiné.

L'artiste, prenant la main de Louis et celle de Ginevra, les joignit.

— Vous vous marierez, mes enfants?... leur demanda-t-il avec une touchante bonhomie.

Ils baissèrent tous deux les yeux, et leur silence fut le premier aveu qu'ils se firent.

— Eh bien! reprit M. Servin, vous serez heureux, n'est-ce pas? Y a-t-il quelque chose qui puisse payer le bonheur de deux êtres tels que vous?...

— Je suis riche!... dit Ginevra, et vous me permettrez de vous indemniser...

— Indemniser! s'écria M. Servin. Quand on saura que j'ai été victime des calomnies de quelques sottes, que je cachais un proscrit, mais tous les libéraux de Paris m'enverront leurs filles : alors je serai peut-être votre débiteur....

Louis serrait la main de son protecteur sans pouvoir prononcer une parole ; mais enfin il lui dit d'une voix attendrie :

— C'est donc à vous que je devrai ma Ginevra et toute ma félicité...

— Soyez heureux ! dit le peintre avec une onction comique et en imposant les mains sur la tête des deux amants, je vous unis !

Cette plaisanterie d'artiste mit fin à leur attendrissement. Ils se regardèrent tous trois en riant, car ils étaient tous trois pleins de naturel.

L'Italienne serra la main de Louis par une violente étreinte et avec une simplicité d'action dignes des mœurs de sa patrie.

Ce fut un de ces moments de fête dont le souvenir devait être éternel.

— Ah çà, mes chers enfants, reprit M. Servin, vous croyez que tout va maintenant à merveille ? — Eh bien, vous vous trompez.

Les deux amants l'examinèrent avec étonnement.

— Rassurez-vous, je suis le seul que votre espièglerie embarrasse ! Madame Servin est un peu *collet-monté*, et je ne sais en vérité pas comment nous nous arrangerons avec elle...

— Dieu ! j'oubliais ! s'écria Ginevra. Demain madame Planta et la mère de Laure doivent venir vous....

— J'entends ! dit le peintre en interrompant.

— Mais vous pouvez vous justifier, reprit la jeune fille en laissant échapper un geste de tête plein d'orgueil. — Monsieur Louis, dit-elle en se tournant vers lui et le regardant avec finesse, ne doit plus avoir d'antipathie pour le gouvernement royal ?...

Louis se mit à sourire.

— Eh bien, reprit-elle, demain matin j'enverrai une pétition à l'un des personnages les plus influents du ministère de la guerre, à un homme qui ne peut rien refuser à la fille du baron de Piombo. Nous obtiendrons un pardon tacite pour le commandant Louis. — Et vous pourrez, ajouta-t-elle en s'adressant à M. Servin, confondre les mères de mes charitables compagnes en leur disant la vérité.

— Vous êtes un ange !... s'écria M. Servin.

Cette scène décida de l'avenir de Ginevra.

—

LA DÉSOBÉISSANCE.

Il est six heures, et Ginevra n'est pas encore de retour !... s'écria Bartolomeo.

— Elle n'est jamais rentrée si tard ! répondit la femme de Piombo.

Les deux vieillards se regardèrent avec toutes les marques d'une anxiété peu ordinaire. Bartolomeo, trop agité pour rester en place, se leva et fit deux fois le tour de son salon assez lestement pour un homme de soixante-dix-sept ans.

Grâce à sa constitution robuste, Piombo avait subi peu de changements depuis le jour de son arrivée à Paris. Malgré sa haute taille, il se tenait encore droit ; mais ses cheveux, devenus blancs et rares, laissaient à découvert un crâne large et protubérant qui donnait une haute idée de son caractère et de sa fermeté. Sa figure avait pris un très-grand développement et gardait ce teint pâle qui inspire la vénération. Tous ses traits étaient marqués de rides profondes. La fougue des passions régnait encore dans le feu surnaturel de ses yeux, dont les sourcils n'avaient pas entièrement blanchi, et qui conservaient leur terrible mobilité. L'aspect de cette tête était sévère, mais on voyait que Bartolomeo avait le droit d'être ainsi. Sa bonté, sa douceur n'étaient guère connues que de sa femme et de sa fille ; car, dans ses fonctions ou devant un étranger, il ne déposait jamais la majesté que le temps imprimait à sa figure et à sa personne. Il avait même l'habitude de froncer ses gros sourcils et son front, de contracter les rides de son visage, et de donner une fixité à son regard qui le rendait réellement peu abordable.

Pendant le cours de sa vie politique il avait été si généralement craint, qu'il passait pour peu sociable. Mais il n'est pas difficile d'expliquer comment il s'était attiré cette réputation. La vie, les mœurs et la fidélité de Piombo faisaient la censure de la plupart des courtisans.

Bartolomeo avait la probité la plus sévère. Malgré les missions délicates dont il fut chargé et qui eussent été lucratives pour tout autre, il ne possédait pas plus d'une douzaine de mille livres de rente en inscriptions sur le grand-livre. Or, si l'on vient à songer au bon marché des rentes sous l'empire et à la libéralité de Napoléon envers ceux de ses fidèles serviteurs qui savaient parler, il est facile de voir que le baron de Piombo était un homme d'une trempe peu commune. Il ne devait même son plumage [1] de baron qu'à la nécessité dans laquelle Napoléon avait cru être de revêtir d'un titre son envoyé secret auprès d'une puissance étrangère. Bartolomeo avait toujours professé une haine implacable pour les traîtres dont Napoléon était entouré. Ce fut lui qui, dit-on, fit trois pas vers la porte du cabinet de l'empereur, après lui avoir

[1] Les perles dont les couronnes héraldiques sont surmontées avaient été remplacées par des plumes dans les armoiries de la noblesse impériale.

donné le conseil de se débarrasser de trois hommes en France, la veille du jour où il partit pour sa célèbre et admirable campagne de 1814.

Depuis le 8 juillet, Bartolomeo ne portait plus la décoration de la Légion-d'Honneur. Enfin, jamais homme n'offrit une plus belle image de ces vieux républicains, amis incorruptibles de l'empire, et qui restaient comme les vivants débris des deux gouvernements les plus énergiques que le monde ait connus. Si le baron de Piombo déplaisait à quelques courtisans, il avait les Daru, les Drouot, les Carnot pour amis. Aussi, quant au reste des hommes politiques, depuis le 8 juillet surtout, il s'en souciait autant que des bouffées de fumée qu'il tirait de son cigare.

La prophétie de Napoléon s'était réalisée; car Piombo avait acquis, moyennant la somme assez modique que *Madame*, mère de l'empereur, lui avait donnée de ses propriétés en Corse, l'ancien hôtel des comtes de Givry, dans lequel il n'avait fait aucun changement. Presque toujours logé aux frais du gouvernement, il n'habitait cette maison que depuis la catastrophe de Fontainebleau. Suivant l'habitude des gens simples et de haute vertu, le baron et sa femme ne donnaient rien au faste extérieur : les meubles étaient rares chez eux, et la plupart provenaient de l'ancien ameublement de l'hôtel. Mais il faut dire aussi que les grands appartements, hauts d'étage, sombres et nus, de cette demeure, les larges glaces encadrées dans de vieilles bordures dorées et presque noires, étaient merveilleusement en rapport avec Bartolomeo et sa femme, personnages dignes de l'antiquité.

Sous l'empire, et pendant les cent jours, Bartolomeo, exerçant des fonctions largement rétribuées, avait eu un grand train de maison; mais c'était plutôt dans le but de faire bonneur à sa place que dans le dessein de briller. Sa vie et celle de sa femme étaient si frugales, si tranquilles, que leur modeste fortune était plus que suffisante à leurs besoins. A leurs yeux, Ginevra valait toutes les richesses du monde; elle faisait leur bonheur, et tout était subordonné à ses désirs, et même à ses caprices. Sa parole était la loi de la maison.

Quand, en mai 1814, le baron de Piombo quitta sa place, congédia ses gens et ferma la porte de son écurie, Ginevra n'eut aucun regret. Elle était simple et sans faste comme ses parents. A l'exemple des grandes âmes, elle mettait son luxe dans la force des sentiments, et sa félicité dans la solitude et le travail. Puis, ces trois êtres s'aimaient trop pour que les dehors de l'existence eussent quelque prix à leurs yeux.

Souvent, et surtout depuis la seconde et effroyable chute de Napoléon, Bartolomeo et sa femme passaient des soirées délicieuses à entendre Ginevra toucher du piano ou chanter. Il y avait pour eux un immense secret de plaisir dans la présence, dans la moindre parole de leur fille. Ils la suivaient des yeux avec une tendre inquiétude. Ils entendaient son pas dans la cour, quelque léger qu'il pût être. Semblables à des amants, ils savaient rester des heures entières silencieux tous trois, entendant mieux que par des paroles l'éloquence de leurs âmes. Ce sentiment profond était la vie des deux vieillards et animait toutes leurs pensées. Ce n'étaient pas trois vies humaines, c'en était plutôt une seule, qui, semblable à la flamme d'un foyer, se divisait en trois langues de feu.

Quelquefois le souvenir des bienfaits et du malheur de Napoléon, ou la politique du moment, triomphaient de la constante sollicitude des deux vieillards : mais c'était parce que Ginevra partageait toutes leurs passions politiques. L'ardeur avec laquelle ils se réfugiaient dans le riche cœur de leur unique enfant était toute naturelle. Jusqu'alors, les occupations d'une vie publique avaient absorbé l'énergie peu commune de Piombo; mais, en quittant les emplois, le Corse eut besoin de rejeter son énergie dans le dernier sentiment qui lui restât. Puis, à part les liens qui unissent un père et une mère à leur fille, il y avait peut-être, à l'insu de ces trois âmes despotiques, une puissante raison au fanatisme de leur passion réciproque : ils s'aimaient sans partage. Le cœur tout entier de Ginevra appartenait à son père, comme à elle celui de Piombo. Enfin, s'il est vrai que nous nous attachions les uns aux autres plus par nos défauts que par nos qualités, Ginevra répondait merveilleusement bien à toutes les passions de son père.

De là procédait la seule impression de cette triple vie.

Ginevra était entière dans ses volontés, vindicative, emportée comme Bartolomeo l'avait été pendant sa jeunesse. Le Corse s'était complu à développer ces sentiments sauvages dans le cœur de sa fille, absolument comme un lion apprend à ses lionceaux à fondre sur une proie. Mais, cet apprentissage de vengeance ne pouvant en quelque sorte se faire qu'au logis paternel, Ginevra ne pardonnait rien à son père, et il fallait qu'il lui cédât.

Piombo ne voyait que des enfantillages dans ces querelles factices; mais Ginevra avait pris l'habitude de dominer ses parents. Au milieu de ces tempêtes que Bartolomeo aimait à exciter, un mot de tendresse, un regard suffisaient pour apaiser leurs âmes courroucées, et ils n'étaient jamais si près d'un baiser que quand ils se menaçaient.

Cependant, depuis cinq années environ, Ginevra, devenue plus sage que son père, évitait constam-

ment ces sortes de scènes. Sa fidélité, son dévouement, l'amour qui triomphait dans toutes ses pensées, et son admirable bon sens, avaient fait justice de ses colères.

Mais il n'en était pas moins résulté un bien grand mal; car Ginevra vivait avec son père et sa mère sur le pied d'une égalité toujours funeste.

Enfin, pour achever de faire connaître tous les changements survenus chez ces trois personnages depuis leur arrivée à Paris, Piombo et sa femme, n'ayant point d'instruction, avaient laissé Ginevra étudier à sa fantaisie. Au gré de ses caprices de jeune fille, elle avait tout appris et tout quitté, reprenant et laissant chaque pensée tour à tour, jusqu'à ce que la peinture fût devenue sa passion dominante. Elle avait plutôt en musique le sentiment de cet art que de l'instruction; mais son âme suffisait à tout, car elle la portait sur tout, et c'eût été une créature parfaite, si elle eût eu une mère capable de diriger ses études, de l'éclairer et de mettre en harmonie les présents dont la nature avait été prodigue envers elle. Sa grâce était native, et ses défauts venaient de la funeste éducation que le Corse avait pris plaisir à lui donner.

Après avoir fait plier sous ses pas les feuilles du parquet, le grand vieillard sonna. Un domestique parut.

— Allez au devant de mademoiselle Ginevra, dit-il.

— J'ai toujours regretté notre voiture pour elle!... observa la baronne.

— Elle n'en a pas voulu!... répondit Piombo en regardant sa femme, qui, accoutumée depuis quarante ans à son rôle d'obéissance, baissa les yeux.

La baronne était presque septuagénaire. Elle était grande, sèche, pâle, ridée, et ressemblait parfaitement à ces vieilles femmes que Schnetz et Fleury mettent dans les scènes italiennes de leurs tableaux de genre. Elle était presque toujours silencieuse, et on l'eût prise pour une nouvelle madame Shandy, si un mot, un regard, un geste n'avaient pas annoncé que ses sentiments gardaient toute la vigueur et la fraîcheur de la jeunesse. Sa toilette, dépouillée de coquetterie, manquait souvent de goût. Elle restait habituellement passive, plongée dans une bergère, au repos, comme une sultane *Validé*, attendant ou admirant sa Ginevra, son orgueil et sa vie. La beauté, la toilette, la grâce de sa fille, semblaient être devenues siennes. Tout pour elle était bien quand Ginevra était heureuse. Ses cheveux avaient blanchi, et quelques mèches se voyaient toujours au-dessus de son front blanc et ridé, ou le long de ses joues creuses.

— Voilà un mois environ, dit-elle, que Ginevra rentre un peu plus tard...

— Jean n'ira pas assez vite!... s'écria l'impatient vieillard. Puis, croisant avec brusquerie les basques de son habit bleu, il saisit son chapeau, l'enfonça sur sa tête, prit sa canne, et partit.

— Tu n'iras pas loin!... lui cria sa femme.

En effet, la porte cochère s'était refermée, et la vieille mère entendait la soie de la robe de Ginevra crier dans la cour.

Bartolomeo reparut tout à coup portant en triomphe, comme si c'eût été une plume, sa fille qui se débattait dans ses bras.

La voici!... la Ginevra, la Ginevrettina, la Ginevrina, la Ginevrola, la Ginevretta, la Ginevra bella!....

— Mon père, vous me faites mal!... cria-t-elle enfin.

Aussitôt elle fut posée à terre avec une sorte de respect. Elle agita la tête par un gracieux mouvement pour dire à sa mère que c'était une ruse, et la rassurer; car elle s'effrayait déjà. Aussitôt le visage terne et pâle de la baronne reprit des couleurs et une espèce de gaieté, comme par enchantement. Piombo se frottait les mains avec une force extrême, symptôme le plus certain de sa joie. Il avait pris cette habitude à la cour, en voyant Napoléon se mettre en colère contre ceux de ses généraux ou de ses ministres qui le servaient mal ou qui avaient commis quelque faute. Tous les muscles de sa figure s'étaient détendus, et la moindre ride de son front exprimait la bienveillance. Ces deux vieillards offraient, en ce moment, une image exacte de ces plantes souffrantes auxquelles un peu d'eau donne la vie.

— A table, à table! s'écria Piombo.

Et il présenta sa large main à Ginevra, en la nommant — Signora Piombella! autre symptôme de gaieté.

La coquette lui lança le plus doux de ses regards.

— Ah çà, lui dit Piombo en sortant de table, sais-tu que ta mère a observé que, depuis un mois, tu restes beaucoup plus longtemps que de coutume à ton atelier? Il paraît que la peinture va nous faire tort....

— O mon père!...

— Ginevra nous prépare sans doute quelque surprise, dit sa mère.

— Tu m'apporterais un tableau?... s'écria le Corse en frappant dans ses mains.

— Oui, je suis très-occupée à l'atelier, répondit-elle.

— Qu'as-tu donc, Ginevra? — Tu pâlis! lui dit sa mère.

— Non! s'écria la jeune fille en laissant échapper un geste de résolution, non, il ne sera pas dit que Ginevra Piombo aura menti une fois dans sa vie!...

En entendant cette singulière exclamation, Piombo et sa femme regardèrent leur fille d'un air étonné.

— J'aime un jeune homme... ajouta-t-elle d'une voix émue.

Puis, sans oser regarder ses parents, elle abaissa ses larges paupières, comme pour voiler le feu de ses yeux.

— Est-ce un prince? lui demanda ironiquement son père.

Le son de voix de Piombo fit trembler la mère et la fille.

— Non, mon père, répondit-elle avec modestie; c'est un jeune homme sans fortune....

— Il est donc bien beau?...

— Il est malheureux.

— Que fait-il?

— C'est le compagnon de Labédoyère. Il était proscrit, sans asile. M. Servin l'a caché, et....

— Servin est un honnête garçon, qui s'est bien comporté!... s'écria Piombo; mais vous faites mal, vous, ma fille, d'aimer un autre homme que votre père...

— Il ne dépend pas de moi de ne pas aimer... répondit doucement Ginevra.

— Je me flattais, reprit son père, que ma Ginevra me serait fidèle jusqu'à ma mort; que mes soins et ceux de sa mère seraient les seuls qu'elle aurait reçus, et que notre tendresse n'aurait pas rencontré dans son âme de tendresse rivale...

— Vous ai-je reproché votre fanatisme pour Napoléon? dit Ginevra. N'avez-vous aimé que moi? N'avez-vous pas été des mois entiers en ambassade, et n'ai-je pas supporté courageusement vos absences? Il y a des nécessités qu'il faut savoir subir...

— Ginevra!...

— Non, vous ne m'aimez pas pour moi, et vos reproches trahissent un insupportable égoïsme.

— Tu accuses l'amour de ton père! s'écria Piombo, les yeux flamboyants.

— Mon père, je ne vous accuserai jamais, répondit Ginevra avec plus de douceur que sa mère tremblante n'en attendait. Vous avez raison dans votre égoïsme, comme moi dans mon amour. Le ciel m'est témoin que jamais fille n'a mieux rempli ses devoirs auprès de ses parents. Je n'ai jamais vu que bonheur et amour là où d'autres voient souvent des obligations. Voici quinze ans que je ne me suis pas écartée de dessous votre aile protectrice; et ce fut un bien doux plaisir pour moi que de charmer vos jours. Mais serai-je donc ingrate en me livrant au charme d'aimer, en cherchant un époux?

— Ah! tu comptes avec ton père.... Ginevra!... reprit le vieillard d'un ton sinistre.

Il se fit une pause effrayante, pendant laquelle personne n'osa parler. Enfin, Bartolomeo rompit le silence en s'écriant d'une voix déchirante:

— Oh! reste avec nous, reste vierge auprès de ton vieux père!... Je ne saurais te voir aimer un homme. — Ginevra! — tu n'attendras pas longtemps ta liberté...

— Mais, mon père, songez donc que nous ne vous quitterons pas, que nous serons deux à vous aimer, que vous connaîtrez le protecteur aux soins duquel vous me laisserez! — Vous serez doublement chéri, par moi et par lui: par lui qui est encore moi, et par moi qui suis tout lui-même.

— O Ginevra, Ginevra! s'écria le Corse, en serrant les poings, pourquoi ne t'es-tu pas mariée quand Napoléon m'avait accoutumé à cette idée, et qu'il te présentait des ducs et des comtes?...

— Ils ne m'aimaient pas... dit la jeune fille. D'ailleurs je ne voulais pas vous quitter, et ils m'auraient emmenée avec eux.

— Tu ne veux pas nous laisser seuls, dit Piombo; mais te marier, c'est nous isoler, car je te connais, ma fille, tu ne nous aimeras plus...

— Maria, ajouta-t-il en regardant sa femme qui restait immobile et comme stupide; Maria, nous n'avons plus de fille! — Elle veut se marier.

Le vieillard s'assit après avoir levé les mains en l'air, comme pour invoquer Dieu; puis il resta courbé, comme accablé sous sa peine.

Ginevra vit l'agitation de son père, et la modération de sa colère lui brisa le cœur. Elle s'attendait à une crise, à des fureurs; mais elle n'avait pas armé son âme contre la paix et la douceur.

— Mon père, dit-elle d'une voix touchante, non, vous ne serez jamais abandonné par votre Ginevra!... Mais aimez-la aussi un peu pour elle! — Si vous saviez comme *il* m'aime! Ah! ce ne serait pas lui qui me ferait de la peine!!!

— Déjà des comparaisons!... s'écria Piombo avec un accent terrible. Non, je ne puis supporter cette idée!... reprit-il. S'il t'aimait comme tu mérites de l'être, il me tuerait; s'il ne t'aimait pas, je le poignarderais.

Et les mains de Piombo tremblaient, et ses lèvres tremblaient, et son corps tremblait, et ses yeux lançaient des éclairs. Ginevra seule pouvait soutenir son regard, car alors ses yeux s'animaient, et la fille était digne du père.

— Oh! t'aimer! quel est l'homme digne de cette vie! reprit-il. T'aimer comme un père c'est déjà le paradis; qui donc sera jamais digne d'être ton époux?

— Lui! dit Ginevra; lui, dont je me sens indigne!...

— Lui!... répéta machinalement Piombo; qui, *lui?*

— Celui que j'aime...

— Est-ce qu'il peut te connaître encore assez pour t'adorer?...

— Mais, mon père, reprit Ginevra éprouvant un mouvement d'impatience, quand il ne m'aimerait pas, du moment que je l'aime...

— Tu l'aimes donc?.... s'écria Piombo.

Ginevra inclina doucement la tête.

— Alors, tu l'aimes plus que nous?

— Ces deux sentiments ne peuvent pas se comparer, répondit-elle.

— L'un est plus fort que l'autre?... reprit Piombo.

— Je crois que oui... dit Ginevra.

— Tu ne l'épouseras pas! Ce cri furieux fit résonner les vitres du salon.

— Je l'épouserai, répliqua tranquillement Ginevra.

— Mon Dieu! mon Dieu!... s'écria la mère, comment finira cette querelle? *Santa Virgina!* mettez-vous entre eux.

Le baron, qui se promenait à grands pas, vint s'asseoir. Une sévérité glacée rembrunissait son visage. Il regarda fixement sa fille, et lui dit d'une voix et douce affaiblie :

— Eh bien! Ginevra! non, tu ne l'épouseras pas. Oh! ne me dis pas oui! ce soir... Laisse-moi croire le contraire. Veux-tu voir ton père à genoux et ses cheveux blancs prosternés devant toi?... Je vais te supplier...

— Ginevra Piombo, répondit-elle, n'a pas été habituée à promettre et à ne pas tenir. Je suis votre fille.

— Elle a raison, dit la baronne; nous sommes mises au monde pour nous marier...

— Ainsi, vous l'encouragez dans sa désobéissance...

— Ce n'est pas désobéir, répondit Ginevra, que de se refuser à un ordre injuste.

— Il ne peut pas être injuste quand il émane de la bouche de votre père, ma fille!... Et pourquoi me jugez-vous?... La répugnance que j'éprouve n'est-elle pas un conseil d'en haut? Je vous préserve peut-être d'un malheur....

— Le malheur serait qu'il ne m'aimât pas!...

— Toujours lui!...

— Oui, toujours, reprit-elle : il est ma vie, mon bien, ma pensée; et, même en vous obéissant, il serait toujours dans mon cœur.

— Tu ne nous aimes plus!... s'écria Piombo.

— Oh!... dit Ginevra en agitant la tête.

— Eh bien! oublie-le, reste-nous fidèle... Après nous... tu comprends.

— Mon père, voulez-vous me faire désirer votre mort? s'écria Ginevra.

— Je vivrai plus longtemps que toi; car les enfants qui n'honorent pas leurs parents meurent promptement!... s'écria son père, parvenu au dernier degré de l'exaspération.

— Raison de plus pour me marier promptement et être heureuse! dit-elle.

Ce sang-froid, cette puissance de raisonnement achevèrent de troubler Piombo. Le sang lui porta violemment à la tête, et il devint pourpre. C'était effrayant à voir.

Ginevra frissonna. Elle s'élança comme un oiseau sur les genoux de son père; et, lui passant ses bras d'amour autour du cou, elle lui caressa le visage, les cheveux, et s'écria tout attendrie :

— Oh! oui, que je meure la première!... car je ne te survivrais pas, mon père, mon bon père!

— O ma Ginevra!... ma folle, ma Ginevrina, ma Ginevretta!... répondit Piombo, dont toute la colère se fondit, à cette caresse, comme une glace sous les rayons du soleil.

— Il était temps que vous finissiez!... dit la baronne d'une voix émue.

— Pauvre maman!

— Ah, Ginevretta! Ginevra bella!...

Et le père jouait avec sa fille comme avec un enfant de six ans. Il s'amusait à défaire les tresses ondoyantes de ses cheveux, à la faire sauter. Il y avait de la folie dans l'expression de sa tendresse. Bientôt sa fille le gronda en l'embrassant, et tenta d'obtenir par la grâce de ses jeux et en plaisantant l'entrée de *Louis* au logis; mais, tout en plaisantant aussi, son père refusait. Elle bouda, revint, bouda encore; mais, à la fin de la soirée, elle se trouva contente d'avoir gravé dans le cœur de son père et son amour pour Louis et l'idée d'un mariage prochain.

Le lendemain, elle ne parla plus de son amour, elle alla plus tard à l'atelier, et en revint de bonne heure. Elle devint plus caressante pour son père qu'elle ne l'avait jamais été, et se montra pleine de reconnaissance, comme pour le remercier du consentement qu'il semblait donner à son mariage par son silence.

Le soir, elle faisait longtemps de la musique, et souvent elle s'écriait :

— Il faudrait une voix d'homme pour ce nocturne!

Elle était Italienne, c'est tout dire. Au bout de huit jours, sa mère lui fit un signe, elle vint, puis à l'oreille et à voix basse :

— J'ai amené ton père à le recevoir, lui dit-elle.

Ginevra sauta de joie comme un enfant.

— O ma mère! oh! que je suis heureuse!...

Ce jour-là, Ginevra eut donc le bonheur de revenir à l'hôtel de son père en donnant le bras à Louis. C'était la seconde fois que le pauvre officier sortait de sa cachette.

Les actives sollicitations que Ginevra faisait faire auprès du duc de Feltre, alors ministre de la guerre,

avaient été couronnées d'un plein succès. Louis venait d'être réintégré sur le contrôle des officiers en disponibilité. C'était un bien grand pas vers un meilleur avenir.

Le jeune chef de bataillon, ayant été instruit par son amie de toutes les difficultés qui l'attendaient auprès du baron, n'osait avouer la crainte qu'il avait de ne pas lui plaire. Cet homme si courageux contre l'adversité, si brave sur un champ de bataille, tremblait en pensant à son entrée dans le salon de Piombo. Ginevra le sentit tressaillir, et cette émotion, dont elle devinait le principe, fut pour elle une délicieuse preuve d'amour.

— Comme vous êtes pâle!... lui dit-elle quand ils arrivèrent à la porte de l'hôtel.

— O Ginevra! s'il ne s'agissait que de ma vie!...

Bartolomeo avait sans doute été prévenu par sa femme de la présentation officielle de celui que Ginevra aimait; car, en entendant les pas de sa fille, il n'alla pas à sa rencontre et resta dans le fauteuil où il avait l'habitude d'être assis. Il était sombre, et la sévérité de son front avait quelque chose de glacial.

— Mon père, dit Ginevra, je vous amène une personne que vous aurez sans doute plaisir à voir. Voici M. Louis, un soldat qui combattait à quatre pas de l'empereur au Mont-Saint-Jean...

Le baron de Piombo se leva, jeta un regard furtif sur Louis, et lui dit d'une voix sardonique :

— Monsieur n'est pas décoré?

— Je ne porte pas la légion-d'honneur... répondit timidement Louis qui restait humblement debout.

Ginevra, blessée de l'impolitesse de son père, avança une chaise.

La réponse de l'officier satisfit le vieux serviteur de Napoléon.

Madame Piombo, s'apercevant que les sourcils de son mari reprenaient leur position naturelle, se hasarda à dire :

— La ressemblance de monsieur avec Nina Porta est étonnante. Ne trouvez-vous pas que monsieur a toute la physionomie des Porta?

— Cela est tout naturel, répondit le jeune homme sur qui les yeux flamboyants de Piombo s'arrêtèrent, Nina était ma sœur...

— Tu es Luigi Porta?... demanda le vieillard d'une voix faible, mais en lui lançant un regard furieux.

— Oui!

Bartolomeo Piombo se leva. Il chancela, et fut obligé de s'appuyer sur une chaise. Il regarda sa femme... Maria Piombo vint à lui; et, tous deux silencieux et se donnant le bras, sortirent du salon en abandonnant leur fille avec une sorte d'horreur.

Luigi Porta, stupéfait, regarda Ginevra. Elle était devenue aussi blanche qu'une statue de marbre, et se tenait debout, les yeux fixés sur la porte par laquelle son père et sa mère venaient de disparaître. Il y avait dans leur silence et leur retraite quelque chose de si solennel qu'elle en était effrayée, et c'était la première fois peut-être que le sentiment de la crainte entrait dans son cœur. Elle joignit ses mains, et, les pressant l'une contre l'autre avec force, elle dit d'une voix si émue qu'elle ne pouvait guère être entendue que d'un amant :

— Oh! qu'il y a de malheur dans un mot!...

— Si je suis étonné, Ginevra, c'est parce que vous êtes saisie d'effroi. Mais, au nom de notre amour, qu'ai-je donc dit? demanda Luigi Porta.

— Mon père, répondit-elle, ne m'a jamais parlé de notre déplorable histoire, et j'étais trop jeune quand j'ai quitté la Corse pour la savoir.

— Nous serions ennemis? demanda Luigi en tremblant.

— Oui. En questionnant ma mère, j'ai appris que les Porta ayant tué mes frères et brûlé notre maison, mon père avait massacré toute cette famille. — Comment avez-vous survécu, vous qu'il croyait avoir attaché aux colonnes d'un lit avant de mettre le feu à la maison?

— Je ne sais, répondit Luigi. A six ans, j'ai été amen à Gênesé chez un vieillard nommé Colonna. Aucun détail sur ma famille ne m'a été donné. Je savais seulement que j'étais orphelin, sans fortune, et que Colonna était mon tuteur.

J'ai porté son nom jusqu'au jour où je suis entré au service. Alors il m'a fallu des actes pour prouver qui j'étais, et alors seulement le vieux Colonna m'a dit que moi, faible et presque enfant encore, j'avais des ennemis. Il m'a engagé à ne prendre que le nom de Luigi pour leur échapper. C'est ce que j'ai fait.

— Partez, partez, Luigi!... s'écria Ginevra. Je vais vous accompagner. Tant que vous êtes dans la maison de mon père, vous n'avez rien à craindre; mais prenez bien garde à vous, car aussitôt que vous en sortirez, vous marcherez de danger en danger. Mon père a deux Corses à son service, et si ce n'est pas lui qui menacera vos jours, ce seront eux.

— Ginevra, dit-il, cette haine héréditaire existera-t-elle donc entre nous?...

La jeune fille sourit tristement et baissa la tête.

Elle la releva bientôt avec une sorte de fierté, et dit :

— O Luigi! il faut que nos sentiments soient bien purs et bien sincères pour que j'aie la force de marcher dans la voie où je vais entrer!.... mais il s'agit d'un bonheur qui doit durer toute la vie, n'est-ce pas?

Luigi ne répondit que par un sourire, et pressa la main de Ginevra. La jeune fille comprit qu'il n'y avait qu'un véritable amour qui pût dédaigner en ce moment les protestations vulgaires. L'expression calme et consciencieuse des sentiments de Luigi en annonçait en quelque sorte la force et la durée. Alors la destinée de ces deux époux fut accomplie.

Ginevra entrevit de bien cruels combats à soutenir; mais l'idée d'abandonner son amant, idée qui peut-être avait flotté dans son âme, s'évanouit complétement. Elle était à lui pour toujours.

Elle l'entraîna tout à coup avec une sorte d'énergie hors de l'hôtel, et ne le quitta qu'au moment où il atteignit la maison dans laquelle M. Servin lui avait loué un modeste logement.

Quand Ginevra revint chez son père, elle avait pris cette espèce de sérénité que donne une résolution forte. Aucune altération dans ses manières ne peignit une inquiétude. Elle leva sur son père et sa mère, qu'elle trouva prêts à se mettre à table, des yeux dénués de hardiesse et pleins de douceur .Elle vit que sa vieille mère avait pleuré, et la rougeur de ses paupières flétries ébranla son cœur, mais elle cacha son émotion... Piombo, silencieux et sombre, semblait être en proie à une douleur trop violente, trop concentrée, pour qu'il pût la trahir par des expressions ordinaires. Les gens servirent le dîner; mais personne n'y toucha. L'horreur de la nourriture est un des symptômes qui trahissent les grandes crises de l'âme. Tous trois se levèrent sans qu'aucun d'eux se fût adressé la parole. Tout s'était accompli par gestes.

Quand Ginevra fut placée entre son père et sa mère dans leur grand salon sombre et solennel, Piombo voulut parler, mais il ne trouva pas de voix ; il essaya de marcher, et ne trouva pas de force : alors il revint s'asseoir, et sonna.

— Jean, dit-il enfin au domestique, allumez du feu, j'ai froid...

Ginevra tressaillit et regarda son père avec anxiété. Le combat qui se livrait devait être horrible, car sa figure était bouleversée. Ginevra connaissait l'étendue du péril qui la menaçait, mais elle ne tremblait pas; tandis que les regards furtifs que Bartolomeo jetait sur sa fille semblaient annoncer qu'il craignait en ce moment le caractère dont il avait si complaisamment développé la violence. Entre eux, tout devait être extrême. Aussi, la certitude du changement qui pouvait s'opérer dans les sentiments du père et de la fille, animait-elle le visage de la baronne d'une expression de terreur.

— Ginevra, dit enfin Piombo sans oser la regarder, vous aimez l'ennemi de votre famille.

— Cela est vrai! répondit-elle.

— Il faut choisir entre lui et nous. Notre *vendetta* fait partie de nous-mêmes : qui n'épouse pas ma vengeance n'est pas de ma famille.

— Mon choix est fait! répondit-elle encore d'une voix calme.

La tranquillité de la jeune fille trompa Bartolomeo.

— O ma chère fille !... s'écria-t-il.

Puis des larmes, les premières et les seules qu'il répandit dans sa vie, humectèrent ses paupières.

— Je serai sa femme !... dit brusquement Ginevra.

Bartolomeo eut comme un éblouissement; mais il reprit son sang-froid, et répliqua :

— Cela ne sera pas de mon vivant, car je n'y consentirai jamais...

Ginevra garda le silence.

— Mais, dit le baron en continuant, songes-tu que Luigi est le fils de celui qui a tué tes frères?...

— Il avait six ans au moment où le crime a été commis; il doit en être bien innocent, répondit-elle.

— Un Porta!... s'écria Bartolomeo.

— Mais, ai-je jamais pu partager cette haine?.... dit vivement la jeune fille. M'avez-vous élevée dans cette croyance qu'un Porta était un monstre? pouvais-je penser qu'il restât un seul de ceux que vous aviez tués? N'est-il pas plus naturel que vous fassiez céder votre *vendetta* que moi mon amour?...

— Un Porta!... dit Piombo. Mais si son père t'avait trouvée dans ton lit, tu ne vivrais pas, il t'aurait donné cent fois la mort...

— Cela se peut, répondit-elle; mais son fils m'a donné plus que la vie... Sa seule vue m'apporte un bonheur sans lequel il n'y a pas de vie. Il m'a appris à sentir ! J'ai peut-être vu des figures plus belles encore que la sienne, mais aucune ne m'a charmée comme lui ; j'ai peut-être entendu des voix.... non, non, jamais de plus mélodieuses... Il m'aime !... Il sera mon mari.

— Jamais!... dit Piombo en se levant et en criant avec une violence inouïe. J'aimerais mieux te savoir morte, Ginevra!

Alors il se leva, se mit à parcourir à grands pas le salon, et laissa échapper ses paroles après des pauses qui peignaient toute son agitation :

— Vous croyez peut-être l'emporter sur ma volonté ? — Détrompez-vous.

Je ne veux pas qu'un Porta soit mon gendre.

Telle est ma sentence.

Qu'il ne soit plus question de ceci entre nous.

Je suis Bartolomeo di Piombo, entendez-vous, Ginevra?

— Attachez-vous quelque sens mystérieux à ces paroles? demanda-t-elle froidement.

— Oui, elles signifient que j'ai un poignard et que je ne crains pas les hommes !...

Le jeune fille se leva.

— Eh bien! dit-elle, je suis Ginevra di Piombo, et je déclare que dans six mois je serai la femme de Luigi Porta!

Vous êtes un tyran, mon père!... ajouta-t-elle après une pause effrayante.

Bartolomeo serre ses poings, et, frappant sur le marbre de la cheminée :

—Ah! nous sommes à Paris... dit-il en murmurant.

Puis il se tut, se croisa les bras, pencha la tête sur sa poitrine, et ne prononça plus une seule parole pendant toute la soirée.

Le jeune fille affecta un sang-froid incroyable après avoir prononcé son arrêt. Elle se mit au piano, chanta, joua des morceaux ravissants avec une grâce et un sentiment qui annonçaient une parfaite liberté d'esprit, triomphant ainsi de son père dont le front ne paraissait pas s'adoucir.

Le vieillard ressentit cruellement cette injure tacite; mais il recueillait en ce moment un des fruits amers de l'éducation qu'il avait donnée à sa fille. Le respect est une barrière qui protége autant un père et une mère qu'un enfant : elle évite à ceux-ci des chagrins, à celui-là des remords.

Le lendemain, Ginevra, voulant sortir à l'heure ordinaire à laquelle elle avait coutume de se rendre à l'atelier, trouva la porte de l'hôtel fermée pour elle. Bartolomeo avait donné l'ordre de ne pas laisser passer sa fille. Ginevra inventa bientôt un moyen d'instruire Luigi Porta des sévérités dont elle était victime.

Une femme de chambre qui ne savait pas lire fit parvenir au jeune officier la lettre que lui écrivit Ginevra. Pendant cinq jours les deux amants surent correspondre, grâce à ces ruses qu'on sait toujours machiner à vingt ans. Le père et la fille se parlèrent rarement. Tous deux gardaient au fond du cœur un principe de haine. Ils souffraient, mais orgueilleusement et en silence. Reconnaissant combien étaient forts les liens d'amour qui les attachaient l'un à l'autre, ils semblaient essayer de les briser sans pouvoir y parvenir. Nulle pensée douce ne venait comme autrefois faire briller les traits sévères de Bartolomeo quand il contemplait sa Ginevra. Il était morne. La jeune fille avait quelque chose de farouche en regardant son père. Le reproche siégeait sur ce front d'innocence. Elle se livrait bien à d'heureuses pensées, mais des remords semblaient ternir ses yeux. Il n'était même pas difficile de deviner qu'elle ne pourrait jamais jouir tranquillement d'une félicité qui ferait le malheur de ses parents. Chez Bartolomeo comme chez sa fille, toutes les irrésolutions causées par la bonté native de leurs âmes devaient néanmoins échouer devant leur fierté et devant cette rancune particulière aux Corses. En effet ils s'encourageaient l'un et l'autre dans leur colère et fermaient les yeux sur l'avenir. Peut-être aussi se flattaient-ils que l'un céderait à l'autre.

Le jour de la naissance de Ginevra, sa mère, désespérée de cette désunion qui prenait un caractère grave, médita de réconcilier le père et la fille, grâce aux souvenirs de cet anniversaire.

Ils étaient réunis tous trois dans la chambre de Bartolomeo; mais Ginevra, devinant l'intention de sa mère à l'hésitation peinte sur son visage, souriait tristement.

En ce moment, un domestique annonça deux notaires. Ils entrèrent.

Bartolomeo regarda fixement ces deux hommes de loi, dont les figures froidement compassées avaient quelque chose de blessant pour des âmes aussi passionnées que l'étaient celles des trois principaux acteurs de cette scène. Le vieillard se tourna vers sa fille d'un air inquiet, et vit sur son visage une expression de contentement et un sourire de triomphe qui lui firent soupçonner quelque catastrophe. Alors il affecta de garder, à la manière des sauvages, une immobilité mensongère. Son visage fut impassible et il regarda les deux notaires avec une sorte de curiosité calme.

Les étrangers s'assirent après y avoir été invités par un geste du vieillard.

—Monsieur est sans doute M. le baron de Piombo?.. demanda le plus âgé.

Bartolomeo s'inclina.

Le notaire fit un léger mouvement de tête et regarda Ginevra avec la sournoise expression d'un employé au trésor.

Puis, il tira sa tabatière, l'ouvrit, y prit une pincée de tabac, et se mit à la humer à petits coups, d'abord en cherchant les premières phrases de son discours, puis en les prononçant (manœuvre oratoire que ce signe — représentera très-imparfaitement).

— Monsieur, dit-il, — nous sommes envoyés vers vous, mon collègue et moi, — pour accomplir le vœu de la loi, et — mettre un terme aux divisions qui — paraîtraient — s'être introduites — entre vous et mademoiselle votre fille, — au sujet — de — son — mariage avec M. Luigi Porta, — mon client.

Cette phrase, assez pédantesquement débitée, parut probablement trop belle au notaire pour qu'on pût la comprendre d'un seul coup; il s'arrêta, en regardant Bartolomeo avec une expression particulière aux gens d'affaires, et qui tient le milieu entre la servilité et la familiarité. Habitués à feindre de porter beaucoup d'intérêt aux personnes avec lesquelles ils parlent, les notaires finissent par faire contracter à leur figure habitude d'une grimace qu'ils revêtent et quittent comme leur petit *pallium* offi-

ciel. Ce masque de bienveillance, dont il est si facile de saisir le mécanisme et la fausseté, irrita tellement Bartolomeo qu'il lui fallut rappeler toute sa raison pour ne pas jeter le notaire par les fenêtres. Une expression de colère se glissa dans toutes ses rides ; et, en la voyant, l'homme de la loi se dit en lui-même : — Je produis de l'effet !

— Mais, reprit-il d'une voix mielleuse, monsieur le baron, dans ces sortes d'occasions, notre ministère commence toujours par être essentiellement conciliateur... Daignez donc avoir la bonté de m'entendre ! — Il est évident que mademoiselle Ginevra Piombo atteint aujourd'hui l'âge auquel il suffit de faire des sommations respectueuses pour qu'il soit passé outre à la célébration d'un mariage, malgré le défaut de consentement des parents... Or, il est d'usage dans les familles qui jouissent d'une certaine considération, — qui appartiennent à la société, — qui conservent quelque dignité, — auxquelles il importe enfin de ne pas donner le secret de leurs divisions, — et qui d'ailleurs ne veulent pas se nuire à elles-mêmes en frappant de réprobation l'avenir de deux jeunes époux (car — c'est se nuire à soi-même!) — il est d'usage, dis-je, — parmi ces familles honorables — de ne pas laisser subsister des actes semblables — qui — restent ; qui — sont des monuments d'une division qui — finit — par cesser.

— Du moment, monsieur, où une jeune personne a recours aux sommations respectueuses, elle annonce une intention trop décidée, pour qu'un père et — une mère, ajouta-t-il en se tournant vers la baronne, puissent espérer de la voir suivre leurs avis... — Alors la résistance paternelle étant nulle — par ce fait — d'abord ; puis, étant infirmée par la loi, il est constant que tout homme sage, après avoir fait une dernière remontrance à son enfant, — lui donne la liberté de.....

Le notaire s'arrêta, car il s'aperçut qu'il aurait pu parler deux heures sans obtenir de réponse. Puis, il éprouvait une émotion particulière à l'aspect de l'homme qu'il essayait de convertir. En effet, il s'était fait une révolution extraordinaire sur le visage de Bartolomeo. Toutes ses rides contractées lui donnaient un air de férocité indéfinissable, et il jetait sur le notaire un regard de tigre.

La baronne était muette et passive. Ginevra, calme et résolue, attendait ; car elle savait que la voix du notaire était plus puissante que la sienne, et alors elle semblait s'être décidée à garder le silence.

Au moment où l'homme de la loi se tut, cette scène devint effrayante, et même les deux étrangers tremblèrent ; car jamais peut-être ils n'avaient été accueillis par un semblable silence. Ils se regardèrent comme pour se consulter, se levèrent et allèrent ensemble à la croisée.

— As-tu jamais rencontré des clients fabriqués comme ceux-là ?.... demanda le plus âgé à son confrère.

— Il n'y a rien à en tirer ! répondit le plus jeune. A ta place, moi, je m'en tiendrais à la lecture de ma sommation. Le vieux ne me paraît pas amusant. Il est colère, et tu ne gagnerais rien à vouloir *discuter* avec lui...

Alors le vieux notaire chargé des intérêts de Luigi tira un papier timbré contenant un procès-verbal rédigé à l'avance ; et, après l'avoir lu, il demanda froidement à Bartolomeo quelle était sa réponse.

— Il y a donc en France des lois qui détruisent le pouvoir paternel ?... demanda le Corse.

— Monsieur... reprit le notaire de sa voix mielleuse.

— Qui arrachent une fille à son père ?...

— Monsieur...

— Qui privent un vieillard de sa dernière consolation ?

— Monsieur, votre fille ne vous appartient que...

— Qui le tuent ?...

— Monsieur, permettez !...

Il n'y a peut-être rien de plus affreux que le sang-froid et les raisonnements exacts d'un notaire au milieu des scènes passionnées où ils ont coutume d'intervenir. Les deux figures que Piombo avait devant lui, lui semblèrent échappées de l'enfer. Sa rage froide et concentrée ne connut plus de bornes au moment où la voix calme et presque flûtée de son petit antagoniste prononça ce fatal — *permettez*.

Alors il sauta sur un long poignard suspendu à un clou au-dessus de sa cheminée, et s'élança sur sa fille. Les deux notaires se jetèrent entre lui et Ginevra ; mais il renversa brutalement les deux conciliateurs en leur montrant une figure en feu et des yeux flamboyants qui paraissaient plus terribles que la clarté du poignard.

Quand Ginevra se vit en présence de son père, elle le regarda fixement d'un air de triomphe, s'avança lentement vers lui, et s'agenouilla.

— Non ! non ! s'écria Piombo, je ne saurais !...

Et il lança si violemment son arme qu'elle alla s'enfoncer dans la boiserie.

— Eh bien, grâce ! grâce ! dit-elle. Vous hésitez à me donner la mort, et vous me refusez la vie !... O mon père, jamais je ne vous ai tant aimé, accordez-moi Luigi... — Je vous demande votre consentement à genoux !... O mon père, votre fille s'humilie devant vous !... Mon Luigi, ou la mort.

L'irritation violente qui la suffoquait l'empêcha de parler ; elle ne trouvait plus de voix ; mais ses

efforts convulsifs disaient assez qu'elle était entre la vie et la mort.

Bartolomeo la repoussa durement.

— Fuis !... dit-il. La Luigi Porta ne saurait être Ginevra Piombo. Je n'ai plus de fille ! — Je n'ai pas la force de te maudire ; mais je t'abandonne, et tu n'as plus de père !

Ma Ginevra Piombo est enterrée là ! sécria-t-il d'un son de voix profond ; et il se pressa fortement le cœur.

— Sors donc, malheureuse ! ajouta-t-il après un moment de silence. Sors, et ne reparais plus devant moi !...

Puis, prenant Ginevra par le bras et la serrant avec une force surnaturelle, il l'entraîna, et la conduisit silencieusement hors de la maison.

— Luigi, s'écria Ginevra en entrant dans le modeste appartement où était l'officier, mon Luigi ! —nous n'avons d'autre fortune que notre amour!...

— Nous sommes plus riches que tous les rois de la terre !... répondit-il.

— Mon père et ma mère m'ont abandonnée, dit-elle avec une profonde mélancolie.

— Je t'aimerai pour eux.

— Nous serons donc bien heureux !... s'écria-t-elle avec une gaieté qui avait quelque chose d'effrayant.

— Oh ! oui !...

LE MARIAGE.

Le jour où Ginevra quitta la maison de son père, elle alla prier madame Servin de lui accorder un asile et sa protection jusqu'à l'époque fixée par la loi pour son mariage avec Luigi Porta ; mais elle fit là un premier apprentissage des chagrins que le monde sème autour de ceux qui ne suivent pas ses usages. Madame Servin était très-affligée du tort que l'aventure de Ginevra faisait à son mari ; aussi reçut-elle froidement la fugitive. Elle lui apprit par des paroles poliment circonspectes, qu'elle ne devait pas compter sur son appui. Trop fière pour insister, Ginevra, étonnée d'un égoïsme auquel elle n'était pas habituée, alla se loger dans l'hôtel garni le plus voisin de la maison où demeurait Luigi, et attendit impatiemment le jour de son mariage.

Luigi Porta venait passer ses journées aux pieds de sa fiancée. Son jeune amour, la pureté de ses paroles dissipaient les nuages que la réprobation paternelle amassait sur le front de Ginevra. Il peignait l'avenir si beau, qu'elle finissait par sourire ; et, chaque jour des scènes ravissantes lui faisaient insensiblement oublier la rigueur de ses parents.

Un matin, la servante de l'hôtel lui remit plusieurs paquets volumineux, apportés par un inconnu. C'étaient des étoffes, du linge, et une foule de choses nécessaires à une jeune femme qui se met en ménage. Elle reconnut dans cet envoi la prévoyante bonté d'une mère. En visitant ces présents, elle trouva une bourse contenant la somme qui lui appartenait, et à laquelle la baronne avait joint le fruit de ses économies. L'argent était accompagné d'une lettre par laquelle Maria Piombo conjurait sa fille d'abandonner son funeste projet de mariage, s'il en était encore temps. Elle lui avouait qu'il lui avait fallu des précautions inouïes pour lui faire parvenir ces faibles secours. Elle lui disait de ne pas l'accuser de dureté, si, par la suite, elle la laissait dans l'abandon ; car elle craignait de ne pouvoir plus l'assister, tant Bartolomeo avait pris des mesures sévères pour l'en empêcher. Elle la bénissait, lui souhaitait de trouver le bonheur dans ce fatal mariage, si elle y persistait, lui assurant qu'elle ne pensait qu'à sa fille chérie.

En cet endroit, des larmes avaient effacé plusieurs mots de la lettre.

— O ma mère, ma mère !.. s'écria Ginevra tout attendrie.

Elle éprouvait le besoin de se jeter à ses genoux, de la voir et de respirer l'air bienfaisant de la maison paternelle. Elle s'élançait déjà, quand Luigi entra. Elle le regarda, et toute sa tendresse s'évanouit, ses larmes se séchèrent : elle ne se sentit pas la force d'abandonner Luigi. Il était si malheureux et si aimant ! Savoir qu'on est l'espoir d'une noble créature, l'aimer, et l'abandonner... ce sacrifice était une trahison. Ginevra eut la générosité d'ensevelir sa douleur au fond de son âme. Puis l'amour donne aux cœurs dont il s'empare une indifférence pour tout ce qui est hors de leur sphère, qui va jusqu'à la férocité.

Enfin le jour du mariage arriva.

Ginevra ne vit personne autour d'elle, car Luigi avait profité du moment où elle s'habillait pour aller chercher les témoins nécessaires à la signature de leur acte de mariage.

Ces témoins étaient de braves gens. L'un, ancien maréchal-des-logis de hussards, avait contracté, à l'armée, envers Luigi, de ces obligations qui ne s'effacent jamais du cœur d'un honnête homme. Il s'était mis loueur de voitures et possédait quelques fiacres ; l'autre, entrepreneur de maçonnerie, était le propriétaire de la maison où les nouveaux époux devaient demeurer.

Ils vinrent avec Luigi prendre la mariée. Ces gens, peu accoutumés aux grimaces sociales, et ne voyant rien que de très-simple dans le service qu'ils

rendaient à Luigi, s'étaient habillés proprement, mais sans luxe, de manière rien que n'annonçait qu'ils fissent partie du joyeux cortége d'une noce. Ginevra elle-même s'était mise très-simplement, afin de se conformer à sa fortune; cependant sa beauté avait quelque chose de si noble et de si imposant, qu'à son aspect la parole expira sur les lèvres des deux témoins, qui se croyaient obligés de lui adresser un compliment ; ils la saluèrent avec respect, elle s'inclina. Alors ils la regardèrent en silence et ne surent plus que l'admirer ; mais cette réserve jeta du froid entre eux ; car la joie ne peut éclater que parmi des gens qui se sentent égaux. Le hasard voulut donc que tout fût sombre et grave autour des deux fiancés, et que rien ne reflétât leur félicité.

Comme l'église et la mairie n'étaient pas très-éloignées de l'hôtel, Luigi donna le bras à sa fiancée; et suivis des deux témoins que leur imposait la loi, ils y allèrent tous à pied, sans pompe, et avec une simplicité qui dépouillait cette grande scène de la vie sociale de toute solennité. Ils trouvèrent dans la cour de la mairie une foule d'équipages qui annonçaient une nombreuse compagnie. Ils montèrent, et arrivèrent à une grande salle où les mariés dont le bonheur était indiqué pour ce jour-là attendaient impatiemment le maire du quartier.

Ginevra alla s'asseoir avec Luigi au bout d'un grand banc. Leurs témoins restèrent debout, faute de siéges.

Il y avait là deux mariées pompeusement habillées de blanc, chargées du rubans, de dentelles, de perles, et couronnées de bouquets de fleurs d'oranger, dont les frais boutons tremblaient sous le voile diaphane dont elles étaient parées. Leurs mères les accompagnaient et les regardaient d'un air tout à la fois satisfait et craintif. Elles étaient entourées de leurs familles joyeuses. Toutes les jeunes filles jalouses félicitaient les mariées, de la voix, du geste ou du regard; et ces dernières ne pouvaient rien voir qui ne fût embelli par elles, car tous les yeux réfléchissaient leur bonheur. Chaque figure semblait leur prodiguer des bénédictions. Elles faisaient l'orgueil, le plaisir de leurs parents. Les pères, les témoins, les frères, les sœurs allaient et venaient. On eût dit un essaim de papillons se jouant dans un rayon de soleil prêt à disparaître. C'était un beau spectacle !... Il n'y avait personne qui ne sentît la valeur de ce moment fugitif de la vie humaine, où le cœur se trouve entre deux espérances : les souhaits du passé, et les promesses de l'avenir.

A cet aspect, Ginevra sentit son cœur se gonfler; mais aussi elle pressa le bras de Luigi, et Luigi lui lança un regard qui valait toutes les fêtes de la terre. Une larme roula dans les yeux du jeune Corse, car il ne comprit jamais mieux qu'alors tout ce que sa Ginevra lui sacrifiait. Cette larme précieuse fit oublier à la jeune fille l'abandon dans lequel elle se trouvait. L'amour versa des trésors de lumière sur cette scène, et alors, les deux amants, dont les cœurs battaient avec force et à l'unisson, ne virent plus qu'eux au milieu de ce tumulte. Ils étaient là, seuls, dans cette foule, tels qu'ils devaient être dans la vie. Leurs témoins, indifférents à une cérémonie dont ils ignoraient l'intérêt, causaient tranquillement de leurs affaires.

— L'avoine est bien chère !... disait le maréchal-des-logis au maçon.

— Elle n'est pas encore si renchérie que le plâtre, proportion gardée !... répondit l'entrepreneur.

Et ils firent un tour de salle.

— Comme on perd du temps ici !... s'écria le maçon en remettant dans sa poche une grosse montre d'argent.

Luigi et Ginevra, serrés l'un contre l'autre, semblaient ne faire qu'une même personne. C'était un bien puissant contraste que ces deux têtes ravissantes, unies par un même sentiment, également colorées, mélancoliques et silencieuses, exprimant les mêmes pensées, au même moment, en présence des deux noces bourdonnantes, devant quatre familles tumultueuses, étincelantes de parure, de diamants, de fleurs, et dont la gaieté avait quelque chose d'insolent. Tout ce que ces groupes bruyants et splendides mettaient de joie en dehors, Luigi et Ginevra l'ensevelissaient au fond de leurs cœurs. C'était, d'un côté, le fracas terrestre des corps ; de l'autre, le silence des joies paisibles de l'âme : la terre et le ciel.

Mais la tremblante Ginevra ne pouvait tout à fait dépouiller les faiblesses de la femme ; et, superstitieuse comme une Italienne, elle voulut voir un présage dans ce contraste. Elle garda au fond de son cœur un sentiment d'effroi, invincible autant que son amour. N'était-ce pas aussi un effet de cette loi humaine en vertu de laquelle tous nos plaisirs sont empreints d'une teinte noire ?

Tout à coup, un employé ouvrit une porte à deux battants, l'on fit silence, et sa voix retentit comme un glapissement.

Il appelait M. Luigi Porta et mademoiselle Ginevra di Piombo.

Ce fut un moment de honte pour les deux époux. La célébrité du nom de Piombo attirant l'attention, les spectateurs cherchèrent cette noce qui semblait devoir être somptueuse. Ginevra se leva, et ses regards foudroyants d'orgueil imposèrent à toute la foule. Donnant le bras à Luigi, elle marcha d'un pas ferme. Les deux témoins la suivaient.

Un murmure d'étonnement qui alla en croissant, un chuchotement général vint rappeler à Ginevra

que le monde lui demandait compte de l'absence de ses parents. La malédiction paternelle la suivait partout.

— Attendez les familles, dit le maire à l'employé qui lisait promptement l'acte.

— Le père et la mère protestent, répondit flegmatiquement le secrétaire.

— Des deux côtés?... reprit le maire.

— L'époux est orphelin.

— Où sont les témoins, les amis?...

— Les voici! répondit encore le secrétaire, en montrant les deux hommes immobiles et muets, qui, les bras croisés, ressemblaient à deux statues.

— Mais s'il y a protestation...? dit le maire.

— Les sommations respectueuses ont été légalement faites... répliqua l'employé en se levant pour transmettre au fonctionnaire les pièces annexées à l'acte de mariage.

Ce débat bureaucratique avait quelque chose de flétrissant. C'était en peu de mots toute une histoire. La haine des Porta et des Piombo, de terribles passions étaient analysées, inscrites sur une page de l'état civil, comme, sur la pierre d'un tombeau, sont gravées, en quelques lignes, les annales d'un peuple, souvent même en un mot : — Robespierre, — Napoléon.

Ginevra tremblait. Semblable à la colombe qui, traversant les mers, n'avait que l'arche pour poser ses pieds, elle ne pouvait réfugier son regard que dans les yeux de Luigi. Tout était sombre et froid autour d'elle. Le maire avait un air improbateur et sévère, et son commis regardait les deux époux avec une curiosité malveillante. Rien n'eut jamais moins l'air d'une fête. C'était, comme toutes les choses de la vie humaine quand elles sont dépouillées de leurs accessoires, — une misère; — un fait simple en lui-même, mais immense par la pensée.

Enfin, après quelques interrogations auxquelles les époux répondirent, après quelques paroles marmotées par le maire, et après avoir signé leurs noms, Luigi et Ginevra furent unis. Ils traversèrent, la tête baissée, et honteux comme des coupables, deux haies de parents joyeux auxquels ils n'appartenaient pas, et qui s'impatientaient presque du retard que leur causait ce mariage si triste en apparence.

Quand la jeune fille se trouva dans la cour de la mairie et sous le ciel, un soupir s'échappa de son sein : elle ressemblait à une captive délivrée.

— Oh! toute ma vie, toute une vie de soins et d'amour suffira-t-elle pour reconnaître le courage et la tendresse de ma Ginevra?...

A ces mots, que des larmes de bonheur accompagnaient, la mariée oublia toutes ses souffrances; car elle avait souffert de se présenter devant le monde, réclamant un bonheur que sa famille refusait de sanctionner.

— Pourquoi les hommes se mettent-ils donc entre nous?... dit-elle avec une naïveté de sentiment qui ravit le pauvre Luigi.

Le plaisir rendit les deux époux plus légers; ils ne voyaient ni ciel, ni terre, ni maisons, et il semblait qu'ils eussent des ailes en allant à l'église.

Enfin, ils arrivèrent à une petite chapelle obscure et devant un autel sans pompe, où un vieux prêtre chagrin célébra leur union.

Là, comme à la mairie, ils furent entourés par les deux noces, qui les poursuivaient de leur éclat. L'église, pleine d'amis et de parents, retentissait du bruit que faisaient les carrosses, les bedeaux, les suisses, les prêtres. Les autels brillaient de tout le luxe ecclésiastique. On ne voyait que fleurs, que parfums, que cierges étincelants, que coussins de velours brodés d'or, et les couronnes de fleurs d'oranger qui paraient les statues de la Vierge avaient été renouvelées. Il semblait que Dieu fût complice de cette joie d'un jour.

Quand il fallut tenir au-dessus des têtes de Luigi et de Ginevra ce symbole d'union éternelle, ce joug de satin blanc, doux, brillant, léger pour les uns, et de plomb pour le plus grand nombre, le prêtre chercha des yeux les jeunes garçons qui, d'ordinaire, remplissent joyeusement cet office, mais ce fut en vain; il fallut les faire remplacer par un enfant de chœur et par le maréchal-des-logis. L'ecclésiastique fit à la hâte une instruction aux époux sur les périls de la vie, sur les devoirs qu'ils auraient à apprendre à leurs enfants; et, à ce sujet, il glissa un reproche indirect sur l'absence des parents de Ginevra; puis, après les avoir unis devant Dieu, comme le maire les avait unis devant la loi, il se hâta d'achever sa messe, et les quitta.

— Dieu les bénisse! dit le hussard au maçon, sous le porche de l'église. Jamais deux créatures ne furent mieux faites l'une pour l'autre. Les parents de cette fille-là sont des infirmes. Je ne connais pas de soldat plus brave que le major Louis! Si tout le monde s'était comporté comme lui, je ne sais pas ce qui serait arrivé...

La bénédiction du soldat, la seule qui, dans ce jour, leur eût été donnée, répandit comme un baume sur le cœur de Ginevra.

— Adieu, mon brave! dit Luigi au maréchal, je te remercie.

— Tout à votre service, mon major : âme, individu, chevaux et voitures, tout est à vous...

Ils se séparèrent en se serrant la main, et Luigi remercia cordialement son propriétaire.

— Comme il t'aime!... dit Ginevra.

Mais Luigi entraîna vivement la jeune fille à la

maison qu'ils devaient habiter, et ils atteignirent bientôt leur modeste appartement. Là, quand la porte fut refermée, Luigi, prenant sa femme dans ses bras et la serrant avec force, s'écria :

—O ma Ginevra ! car maintenant tu es à moi, ici est la véritable fête!... Ici, reprit-il, tout nous sourira!...

Ils parcoururent ensemble les trois chambres dont leur logement était composé. La pièce d'entrée servait de salon et de salle à manger. A droite se trouvait une chambre à coucher, à gauche un grand cabinet que Luigi avait fait arranger pour sa chère épouse. Là étaient les chevalets, la boîte à couleurs, les plâtres, les modèles, les mannequins, les tableaux, les cadres, les portefeuilles, humble mobilier de l'artiste.

— C'est ici que je travaillerai!... dit-elle avec une expression enfantine.

Elle regarda longtemps la tenture, les meubles, et toujours elle se retournait vers Luigi, et lui souriait finement, comme pour le remercier. En effet, il y avait une sorte de magnificence dans ce petit réduit. Une bibliothèque contenait les livres favoris de Ginevra ; au fond était un piano.

— Mais, c'est ici que nous vivrons ! dit-elle enfin.

Elle s'assit sur un divan, attira Luigi près d'elle, et lui serrant la main :

— Tu as bon goût!... dit-elle d'une voix caressante.

— Oh ! que je suis heureux!...

— Mais voyons donc tout?... demanda Ginevra, à laquelle Luigi avait fait un mystère des ornements de cette retraite.

Alors ils allèrent vers une chambre nuptiale, toute fraîche, toute brillante, blanche comme une vierge, gracieuse image de leur union.

— Oh! sortons, sortons!... dit Luigi en riant.

— Mais je veux tout voir!...

Et l'impérieuse Ginevra visita l'ameublement avec le soin curieux d'un antiquaire examinant le fruste d'une médaille. Elle toucha les soieries, elle passa tout en revue avec le contentement naïf d'une jeune mariée qui déploie les richesses de sa corbeille.

— Nous commençons par nous ruiner!... dit-elle d'un air moitié joyeux, moitié chagrin.

— C'est vrai ! Tout l'arriéré de ma solde est là ! répondit Luigi : je l'ai vendu à un juif.

— Pourquoi?... reprit-elle d'un ton de reproche où perçait une satisfaction secrète. Crois-tu que je serais moins heureuse sous un toit?... Mais, reprit-elle, tout cela est bien joli... et c'est à nous!...

Luigi la contemplait avec tant d'enthousiasme qu'elle baissa les yeux, et lui dit :

— Allons voir le reste!

Au-dessus de ces trois chambres et sous les toits, il y avait un cabinet pour Luigi, une cuisine et une chambre de domestique. Ginevra fut très-satisfaite de son petit domaine. La vue s'y trouvait bien bornée par le large mur d'une maison voisine, et la cour d'où venait le jour était bien sombre et étroite ; mais les deux amants avaient le cœur si joyeux, et l'espérance leur embellissait si bien l'avenir, qu'ils ne purent jamais voir que de charmantes images dans leur mystérieux asile. Ils étaient au fond de cette vaste maison et perdus dans l'immensité de Paris, comme deux perles, dans leur nacre, au sein des profondes mers. Pour tout autre, c'eût été une prison ; pour eux, ce fut un paradis.

Les premiers jours de leur union appartinrent à l'amour. Il leur était trop difficile de se vouer tout à coup à un travail assidu, et ils ne surent pas résister au charme de leur propre passion. Luigi restait des heures entières couché aux pieds de sa Ginevra, admirant la couleur de ses cheveux, la coupe de son front, le ravissant encadrement de ses yeux, et la pureté, la blancheur des deux arcs sous lesquels ils s'agitaient lentement en exprimant le bonheur d'un amour satisfait; tandis que Ginevra caressait la chevelure de son Luigi, ne se lassant jamais de voir ce qu'elle nommait la *beltà folgorante* de son époux, la finesse de ses traits, et toujours plus séduite par la noblesse de ses manières, de même qu'elle le séduisait toujours par la grâce entraînante des siennes. Ils jouaient comme des enfants avec des riens, et ces riens les ramenaient toujours à leur passion ; et ils ne cessaient leurs jeux que pour tomber dans toute la rêverie du *far niente*. Alors, un air chanté par Ginevra leur reproduisait encore les ineffables joies, les nuances délicieuses de leur amour. Puis ils allaient, unissant leurs pas comme ils avaient uni leurs âmes, parcourant les campagnes, retrouvant leur amour partout : dans les fleurs, sur les cieux, au sein des teintes ardentes du soleil couchant; ils le lisaient jusque sur les nuées capricieuses qui se combattaient dans les airs. Une journée ne ressemblait jamais à la précédente, car leur amour allait croissant parce qu'il était vrai. Ils s'étaient éprouvés en peu de jours, et ils avaient instinctivement reconnu que leurs âmes étaient de celles dont les richesses inépuisables semblent toujours promettre de nouvelles jouissances pour l'avenir. C'était l'amour dans toute sa naïveté, avec ses interminables causeries, ses phrases inachevées, ses longs silences, son repos oriental et sa fougue. Luigi et Ginevra avaient tout compris de l'amour. N'est-il pas comme la mer qu'on voit en un moment, que les âmes vulgaires accusent de monotonie; tandis que, çà et là, dans la foule, des êtres privilégiés peuvent passer leur vie à l'admirer, y découvrant sans cesse de changeants phénomènes qui ravissent?

Cependant, un jour, la prévoyance vint tirer les jeunes époux de leur Éden. Il leur était devenu nécessaire de travailler pour vivre.

Ginevra, qui avait un talent particulier pour imiter les vieux tableaux, se mit à faire des copies. Elle se forma bientôt une clientèle parmi les brocanteurs.

De son côté, Luigi chercha très-activement de l'occupation ; mais il était bien difficile à un jeune officier, dont tous les talents se bornaient à bien connaître la stratégie, de trouver de l'emploi à Paris. Enfin, un jour que, lassé de ses vains efforts, il avait le désespoir dans l'âme, en voyant que le fardeau de leur existence n'était supporté que par Ginevra, il songea à tirer parti d'un bien faible talent qu'il possédait. Son écriture était fort belle, et il avait le don d'écrire aussi vite que bien. Avec une constance dont sa femme lui donnait l'exemple, il alla solliciter les avoués, les notaires, les avocats de Paris. La franchise de ses manières, sa situation, intéressèrent vivement en sa faveur. Il obtint assez de copies et d'expéditions pour être obligé de se faire aider par des jeunes gens. Insensiblement il éleva un bureau d'écritures qui eut une certaine vogue. Le produit de ce bureau et le prix des tableaux de Ginevra finirent par mettre le jeune ménage dans une aisance dont les deux époux étaient fiers, car ce bien-être provenait de leur industrie.

Ce fut pour eux le plus beau moment de leur vie. Les journées s'écoulaient rapidement entre les occupations et l'amour. Le soir, quand ils avaient bien travaillé, ils se retrouvaient avec bonheur dans la petite cellule de Ginevra. La musique les consolait de leurs fatigues. Alors jamais une expression de mélancolie ne venait obscurcir les traits de la jeune femme, et jamais elle ne se permit une plainte. Elle savait toujours apparaître à son Luigi, le sourire sur les lèvres, les yeux rayonnants de joie. Tous deux caressaient une pensée dominante qui leur eût fait trouver du plaisir aux occupations les plus rudes. Ginevra se disait qu'elle travaillait pour Luigi ; et Luigi, pour Ginevra. Parfois, en l'absence de son mari, la jeune femme songeait au bonheur parfait qu'elle aurait eu, si cette vie d'amour s'était écoulée en présence de son père et de sa mère ; et alors elle tombait dans une mélancolie profonde. Elle éprouvait toute la puissance des remords. De sombres tableaux passaient comme des ombres dans son imagination : c'était son vieux père seul, ou sa mère pleurant le soir, et dérobant ses larmes à l'inflexible Piombo ; ces deux têtes blanches et graves, elles le voyait quelquefois se dresser soudain devant elle ; et il lui semblait qu'elle ne devait plus les contempler qu'à la lueur fantastique du souvenir. Cette idée la poursuivait comme un pressentiment.

Elle célébra l'anniversaire de son mariage en donnant à son mari un portrait qu'il avait souvent désiré : c'était celui de sa Ginevra. Jamais la jeune artiste n'avait rien composé d'aussi remarquable. A part une ressemblance parfaite, l'éclat de sa beauté, la pureté de ses sentiments, le bonheur de l'amour y étaient rendus avec une sorte de magie. Le chef-d'œuvre fut inauguré.

Ils passèrent encore une autre année au sein de l'aisance. Alors l'histoire de leur vie peut se faire en trois mots : *ils étaient heureux*. Il ne leur arriva donc aucun événement qui mérite d'être rapporté.

Au commencement de l'hiver de l'année 1817, les marchands de tableaux conseillèrent à Ginevra de leur donner autre chose que des copies, parce qu'ils ne pouvaient plus les vendre. Alors madame Luigi reconnut le tort qu'elle avait eu de ne pas s'exercer à peindre des tableaux de genre : elle aurait acquis un nom. Elle essaya ; mais il fallut des modèles. Elle entreprit aussi de faire des portraits ; mais elle eut à lutter contre une foule d'artistes encore moins riches qu'elle. Cependant, comme Luigi et Ginevra avaient amassé quelque argent, ils ne désespérèrent pas de l'avenir.

A la fin de l'hiver, au mois d'avril 1818, Luigi travaillait sans relâche ; mais il avait tant de concurrents, et le prix des écritures était tellement baissé, qu'il ne pouvait plus employer personne, et il se trouvait dans la nécessité de consacrer plus de temps qu'autrefois à son labeur pour en retirer la même somme.

Sa femme avait fini plusieurs tableaux qui n'étaient pas sans mérite ; mais les marchands n'achetaient même pas ceux des artistes en réputation. Ginevra les offrit à vil prix, sans pouvoir les vendre.

Leur situation était quelque chose d'épouvantable. Leurs âmes nageaient dans le bonheur ; l'amour les accablait de ses trésors, et la pauvreté se levait comme un squelette au milieu de cette moisson de plaisirs. Ils se cachaient l'un à l'autre leurs inquiétudes. C'était au moment où Ginevra se sentait près de pleurer en voyant son Luigi souffrir, qu'elle le comblait de caresses ; de même que Luigi gardait un noir chagrin au fond de son cœur, en exprimant le plus tendre amour. Il semblait qu'ils trouvassent une compensation à tous leurs maux dans l'exaltation de leurs sentiments ; et alors leurs paroles, leurs joies, leurs jeux étaient empreints d'une espèce de frénésie. Ils avaient peur de l'avenir. Or, quel est le sentiment dont la force puisse se comparer à celle d'une passion qui doit cesser le lendemain, tuée par la mort ou par la nécessité ? Quand ils se parlaient de leur indigence, c'était en riant. Ils éprouvaient le

besoin de se tromper l'un et l'autre, et tous deux saisissaient avec une égale ardeur le plus léger espoir.

Une nuit, Ginevra chercha vainement Luigi auprès d'elle. Elle se leva tout effrayée. Une faible lueur qui se dessinait sur le mur noir de la petite cour lui fit deviner que Luigi travaillait pendant la nuit. Il attendait que sa femme fût endormie avant de monter à son cabinet. Quatre heures sonnèrent. Le jour commençait à poindre. Ginevra se recoucha, et feignit de dormir. Luigi revint. Il était accablé de fatigue et de sommeil. Elle regarda cette belle figure sur laquelle les travaux et les soucis imprimaient déjà quelques rides. Des larmes roulèrent dans les yeux de la jeune femme.

— C'est pour moi, dit-elle, qu'il passe les nuits à écrire...

Une pensée vint sécher ses larmes. Elle songeait à imiter Luigi.

Le jour même elle alla chez un riche marchand d'estampes, et, à l'aide d'une lettre de recommandation qu'elle se fit donner par un brocanteur pour le négociant, elle en obtint l'entreprise de ses coloriages. Le jour elle peignait et s'occupait des soins du ménage. Puis, quand la nuit arrivait, elle coloriait des gravures. Ainsi, ces deux jeunes gens, épris d'amour, n'entraient au lit nuptial que pour en sortir. Ils feignaient tous deux de dormir, et, par dévouement, se quittaient aussitôt que l'un avait trompé l'autre.

Une nuit, Luigi, succombant à l'espèce de fièvre que lui causait un travail sous le poids duquel il commençait à succomber, se leva pour ouvrir la petite lucarne de son cabinet. Il respirait l'air pur du matin, et semblait oublier ses douleurs à l'aspect du ciel, quand, abaissant ses regards, il aperçut une forte lueur sur le mur qui faisait face aux fenêtres de l'appartement de Ginevra. Il devina tout. Il descendit, marcha doucement, et surprit sa femme au milieu de son atelier, enluminant des gravures.

— Oh! Ginevra! Ginevra!... s'écria-t-il.

Elle fit un saut convulsif sur sa chaise et rougit.

— Pouvais-je dormir, dit-elle, tandis que tu t'épuisais de fatigue?

— Mais c'est à moi seul qu'appartient le droit de travailler ainsi.

— Puis-je rester oisive, répondit la jeune épouse dont les yeux se mouillèrent de larmes, quand je sais que chaque morceau de pain nous coûte presque une goutte de ton sang!... Je mourrais si je ne joignais pas mes efforts aux tiens... Tout ne doit-il pas être commun entre nous, plaisirs et peines?...

— A-t-elle froid!... s'écria Luigi avec désespoir. Ferme donc mieux ton châle sur ta poitrine, ma Ginevra; la nuit est humide et fraîche.

Ils vinrent devant la fenêtre. La jeune femme était dans les bras de son mari. Elle appuya sa tête sur le sein de son bien-aimé; et, tous deux ensevelis dans un silence profond, regardèrent le ciel qui s'éclairait lentement. Des nuages d'une teinte grise se succédaient rapidement, et la lueur, grandissant à l'orient, devenait de plus en plus vive.

— Vois-tu, dit Ginevra, c'est un présage! Nous serons heureux.

— Oui, au ciel!... répondit Luigi avec un sourire amer. — Oh! Ginevra! toi qui méritais tous les trésors de la terre!

— J'ai ton cœur! dit-elle avec un accent de joie.

— Ah! je ne me plains pas, reprit-il en la serrant fortement contre lui. Et il couvrit de baisers ce visage délicat qui commençait à perdre la fraîcheur de la jeunesse, mais dont l'expression était si tendre et si douce qu'il ne pouvait jamais le voir sans être consolé.

— Quel silence! dit Ginevra. Mon ami, je trouve un grand plaisir à veiller! Il y a quelque chose de majestueux dans la nuit. Il y a je ne sais quelle puissance dans cette idée : tout dort, et je veille!...

— O ma Ginevra! ce n'est pas d'aujourd'hui que je sens tout ce qu'il y a de gracieux et de délicat dans ton âme!... Mais voici l'aurore, viens dormir.

— Oui, répondit-elle, si je ne dors pas seule... Oh! que j'ai souffert la nuit où je me suis aperçue que mon Luigi veillait sans moi!...

Le courage avec lequel ces deux jeunes époux combattaient le malheur reçut pendant quelque temps sa récompense; mais l'événement qui met ordinairement le comble à la félicité des ménages leur devint funeste.

Ginevra eut un fils. Il était, pour se servir d'une expression populaire, *beau comme le jour*. Le sentiment de la maternité doubla les forces de la jeune femme. Luigi emprunta pour subvenir aux dépenses des couches de Ginevra, de sorte que, dans les premiers moments, elle ne sentit pas tout le malaise de sa situation.

Ils se livrèrent tous deux au bonheur d'élever un enfant; mais ce fut leur dernière félicité.

Ils luttèrent d'abord courageusement, comme deux nageurs, qui unissent leurs efforts pour rompre un courant; mais, parfois aussi, ils s'abandonnaient à une apathie, semblable à ces sommeils qui précèdent la mort. Bientôt ils se virent obligés de vendre leurs bijoux. La pauvreté se montra tout à coup, non pas hideuse, mais vêtue simplement. Elle était douce, et sa voix n'avait rien d'effrayant. Elle ne traînait après elle ni le désespoir, ni lambeaux, ni spectres; mais elle faisait perdre le souvenir et les habitudes de l'aisance. Elle usait les ressorts de l'orgueil. Puis, vint la misère dans toute son horreur, insouciante

de ses haillons et foulant tous les sentiments humains; mais il est de nobles âmes qui ne balancent jamais à l'aspect des tableaux qu'elle déroule...

Sept ou huit mois après la naissance du petit Paolo, l'on aurait eu de la peine à reconnaître dans une mère allaitant un enfant malingre l'original de cet admirable portrait, devenu le seul ornement d'une chambre nue et déserte. Ginevra était sans feu, au milieu de l'hiver. Les gracieux contours de sa figure avaient disparu. Ses joues étaient blanches comme de la porcelaine, et ses yeux semblaient avoir pâli. Elle regardait en pleurant son enfant amaigri, décoloré, et ne souffrait que de cette jeune misère.

Luigi, debout et silencieux, n'avait pas le courage de sourire à son fils.

— J'ai couru tout Paris!... disait-il d'une voix sourde; mais je n'y connais personne, et comment oser demander à des indifférents?... Hardy, mon pauvre Hardy, le brave maréchal-des-logis, est impliqué dans une conspiration, et il a été mis en prison! — D'ailleurs, il m'a prêté tout ce dont il pouvait disposer! Quant à notre propriétaire... il ne nous a rien demandé depuis un an...

— Mais nous n'avons besoin de rien... répondit doucement Ginevra en affectant un air calme.

— Chaque jour qui arrive, reprit Luigi avec terreur, amène une difficulté de plus...

La faim était à leur porte.

Luigi prit tous les tableaux de Ginevra, le portrait, plusieurs meubles dont on pouvait encore se passer, et vendit tout à vil prix. La somme qu'il en obtint prolongea l'agonie du ménage pendant quelques moments.

Ce fut dans ces jours de malheur que Ginevra montra toute la sublimité de son caractère et de sa résignation. Elle supportait héroïquement les atteintes de la douleur. Son âme énergique la soutenait contre tous les maux. Elle travaillait d'une main défaillante, auprès de son fils mourant. Elle expédiait les soins du ménage avec une activité miraculeuse, et suffisait à tout. Elle était même heureuse encore, quand elle voyait, sur les lèvres de Luigi, un sourire d'étonnement à l'aspect de la propreté qu'elle faisait régner dans l'unique chambre où ils s'étaient réfugiés.

— Mon ami, lui dit-elle un soir qu'il rentrait fatigué, je t'ai gardé ce morceau de pain.

— Et toi?

— Moi, j'ai dîné! cher Luigi, je n'ai besoin de rien. Prends!...

Et la douce expression de son visage le pressait, encore plus que sa parole, d'accepter une nourriture dont elle se privait.

Luigi l'embrassa. C'était un de ces baisers de désespoir, qui se donnaient, en 1793, entre amants, à l'heure où l'on montait à l'échafaud. En ces moments suprêmes, deux êtres se voient cœur à cœur. Aussi le malheureux Luigi, comprenant tout à coup que sa femme était à jeun, partageait la fièvre qui la dévorait. Alors il frissonna, et sortit en prétextant une affaire pressante.

Il aurait mieux aimé prendre le poison le plus subtil, plutôt que d'éviter la mort en mangeant le dernier morceau de pain qui se trouvait chez lui. Il sortit sans satisfaire sa faim, et se mit à errer dans Paris au milieu des voitures les plus brillantes, au sein de ce luxe insultant qui éclate partout. Il passa vite devant les boutiques des changeurs où l'or étincelait. Enfin, il résolut de se vendre, de s'offrir comme remplaçant pour le service militaire, espérant que ce sacrifice sauverait Ginevra, et que, pendant son absence, elle pourrait rentrer en grâce auprès de Bartolomeo.

Il alla donc trouver un de ces hommes qui font la traite des blancs, et il éprouva une sorte de bonheur à reconnaître en lui un ancien officier de la garde.

— Il y a deux jours, lui dit-il d'une voix lente et faible, que je n'ai mangé! Ma femme meurt de faim. Elle ne m'adresse pas une plainte. Elle expirerait en souriant, je crois... De grâce, mon camarade, ajouta-t-il avec un sourire amer, achète-moi d'avance. Je suis robuste, je ne suis plus au service, et je...

L'officier donna une somme à Luigi, en à-compte sur celle qu'il s'engageait à lui procurer.

L'infortuné poussa un rire convulsif, quand il tint une poignée de pièces d'or... Il courut de toute sa force vers sa maison, haletant, et criant parfois: — O ma Ginevra! Ginevra!

Il commençait à faire nuit quand il arriva chez lui. Il entra tout doucement, craignant de donner une trop forte émotion à sa femme qu'il avait laissée très-faible. Les derniers rayons du soleil, pénétrant par le haut des fenêtres, venaient mourir sur le visage de Ginevra, qui dormait assise sur une chaise. Elle tenait son enfant sur son sein et le serrait fortement.

— Réveille-toi, ma chère Ginevra, dit-il sans s'apercevoir de la pose de son enfant, qui, en ce moment, conservait un éclat surnaturel.

A cette voix, la pauvre mère ouvrit les yeux, et, rencontrant le regard de Luigi, elle sourit; mais Luigi jeta un cri d'épouvante, car Ginevra était tout à fait changée, et c'était à peine s'il la reconnaissait. Il lui montra par un geste d'une sauvage énergie l'or qu'il avait à la main. La jeune femme se mit à rire machinalement; mais tout à coup elle s'écria d'une voix affreuse:

— Louis! mon enfant est froid!...

Elle regarda son fils et s'évanouit, car il était mort.

Luigi prit sa femme dans ses bras en lui laissant son enfant qu'elle serrait avec une force incompréhensible; puis, l'ayant posée sur le lit, il sortit pour appeler au secours.

— O mon Dieu ! dit-il à son propriétaire qu'il rencontra sur l'escalier, j'ai de l'or, et mon enfant est mort de faim. — Sa mère se meurt, et j'étouffe... Aidez-nous...

Il revint comme un désespéré vers Ginevra, et laissa l'honnête maçon s'occupant, ainsi que plusieurs voisins, de rassembler tout ce qui pouvait soulager une misère inconnue jusqu'alors, tant les deux époux l'avaient soigneusement cachée par un sentiment d'orgueil. Luigi avait jeté son or sur le plancher, et s'était agenouillé au chevet du lit où gisait Ginevra.

— Mon père, s'écriait-elle dans son délire, prenez soin de mon fils et de Luigi !

— O mon ange, calme-toi, lui disait Luigi en l'embrassant; de beaux jours nous attendent.

Cette voix et cette caresse lui rendirent quelque tranquillité.

— Oh ! mon Louis, reprit-elle en le regardant avec une attention extraordinaire, écoute-moi bien. Je sens que je meurs; mais cela est tout naturel, je souffrais trop — et puis — un bonheur aussi grand que le mien ne pouvait se payer que par la mort. — Oui, mon Luigi, console-toi ! — J'ai été si heureuse... que si je recommençais à vivre, j'accepterais encore notre destinée !... Je suis une mauvaise mère, car je te regrette encore plus que mon enfant...

— Mon enfant ! ajouta-t-elle d'un son de voix profond. Deux larmes se détachèrent de ses yeux mourants, et soudain elle pressa le cadavre qu'elle n'avait pu réchauffer.

— Donne ma chevelure à mon père, en souvenir de sa Ginevra, reprit-elle; dis-lui bien que je ne l'ai jamais accusé...

Sa tête tomba sur le bras de son époux.

— Non, tu ne peux pas mourir ! s'écria Luigi. Le médecin va venir... Nous avons du pain ! — Ton père va te recevoir en grâce. La prospérité s'est levée pour nous. Reste, mon ange de bonté !...

Mais ce cœur fidèle et plein d'amour devenait froid. Ginevra tournait instinctivement les yeux vers celui qu'elle adorait, mais elle n'était presque plus sensible à rien. Des images confuses s'offraient à son esprit, prêt à perdre tout souvenir de la terre. Cependant elle savait que Luigi était là, car elle serrait toujours plus fortement la main glacée qu'il lui avait abandonnée. Elle semblait vouloir se retenir au-dessus d'un précipice où elle croyait tomber.

— Mon ami, dit-elle enfin, tu as froid, je vais te réchauffer là.

Elle voulut mettre la main de son mari sur son cœur, mais elle expira.

Deux médecins, des prêtres, des voisins, entrèrent en ce moment, apportant tout ce qui était nécessaire pour sauver les deux époux et calmer leur désespoir.

Ils firent beaucoup de bruit d'abord; mais, quand ils furent tous entrés, un affreux silence régna.

—

LE CHATIMENT.

Bartolomeo et sa femme étaient assis dans leurs fauteuils antiques, chacun à un coin de la vaste cheminée dont l'ardent brasier réchauffait à peine l'immense salon de leur hôtel.

La pendule marquait minuit.

Depuis longtemps les deux époux avaient perdu le sommeil.

En ce moment, ils étaient silencieux comme deux vieillards tombés en enfance et qui regardent tout sans rien voir.

Leur salon désert, mais plein de souvenirs pour eux, était faiblement éclairé par une lampe qu'ils laissaient mourir; et, sans les flammes petillantes du foyer, ils eussent été dans une obscurité complète.

Un de leurs amis venait de les quitter.

La chaise sur laquelle il s'était assis pendant sa visite se trouvait entre les deux époux.

Piombo avait déjà jeté plus d'un regard sur cette chaise. Ces regards étaient autant d'idées : ils se succédaient comme des remords.

La chaise vide était celle de Ginevra.

Maria Piombo épiait les expressions qui passaient sur la blanche figure de son mari; mais, bien qu'elle fût habituée à deviner les sentiments du Corse, d'après les changeantes révolutions de ses traits, ils étaient tour à tour si menaçants et si mélancoliques, qu'elle ne pouvait plus lire dans cette âme incompréhensible.

Bartolomeo succombait-il sous les puissants souvenirs que réveillait cette chaise?

Était-il choqué de voir qu'elle venait de servir pour la première fois à un étranger, depuis le départ de sa fille?

L'heure de sa clémence, cette heure si vainement attendue jusqu'alors, avait-elle sonné?

Telles furent les réflexions qui agitèrent successivement le cœur de Maria Piombo. Il y eut un instant où la physionomie de son mari devint si terrible qu'elle trembla d'avoir osé employer une ruse

même aussi simple, pour faire naître l'occasion de parler de Ginevra.

En ce moment, la bise chassa si violemment les flocons de neige sur les persiennes, que les deux vieillards entendirent un léger bruissement.

Alors la mère de Ginevra frissonna et baissa la tête pour dérober ses larmes à l'implacable Piombo.

Tout à coup un soupir sortit de la poitrine du vieillard. Sa femme le regarda, il était abattu. Alors elle osa parler de sa fille pour la seconde fois depuis trois ans.

— Si Ginevra avait froid !... s'écria-t-elle doucement.

Piombo tressaillit.

— Elle a peut-être faim !... dit-elle en continuant.

Le Corse laissa échapper une larme.

— Je sais, reprit vivement la mère avec l'accent du désespoir, qu'elle a un enfant, et qu'elle ne peut pas le nourrir, parce que son lait s'est tari.

—Qu'elle vienne ! qu'elle vienne ! s'écria Piombo. O mon enfant chéri ! Mon enfant, tu as vaincu ! Ginevra !...

La mère se leva comme pour aller chercher sa fille.

En ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, et un homme, dont le visage n'avait plus rien d'humain, surgit tout à coup devant eux.

— Nos deux familles devaient s'exterminer l'une par l'autre, cria-t-il. — Morte ! morte !... tout...

Puis, posant sur une table la longue chevelure noire de Ginevra :

— Voilà tout ce qui reste d'elle !...

Les deux vieillards frissonnèrent comme s'ils eussent reçu une commotion de la foudre. Comme ils ne voyaient plus Luigi, cette scène avait le caractère d'une épouvantable apparition.

— Il est mort!... s'écria lentement Bartolomeo en regardant à terre.

— Et notre fille aussi ! répondit la mère en se levant par un mouvement saccadé. Puis elle fit trois pas.

Piombo resta debout, immobile, les yeux secs.

—Rien ! dit il d'une voix sourde, en contemplant les cheveux. — Plus rien !... Et seul!...

SOUFFRANCES INCONNUES.

Entre la petite rivière du Loing et la Seine, se trouve une vaste plaine bordée par la forêt de Fontainebleau, par les villes de Moret, de Nemours et de Montereau. Cet aride pays n'offre à la vue que de rares monticules; parfois, au milieu des champs, quelques carrés de bois qui servent de retraite au gibier; puis, partout, ces lignes sans fin, grises ou jaunâtres, particulières aux horizons de la Sologne, de la Beauce et du Berry.

Au milieu de cette plaine, entre Moret et Montereau, le voyageur aperçoit un vieux château nommé Saint-Lange, dont les abords ne manquent ni de grandeur ni de majesté : ce sont de magnifiques avenues d'ormes, des fossés, de longs murs d'enceinte, des jardins immenses, et les vastes constructions seigneuriales, qui, pour être bâties, voulaient les profits de la maltôte, ceux des fermes générales, les concussions autorisées, ou les grandes fortunes aristocratiques, détruites aujourd'hui par le code civil.

Si quelque artiste ou un homme de rêverie vient à s'égarer par hasard dans les chemins à profondes ornières, ou dans les terres fortes qui défendent l'abord de ce pays, il se demande par quel caprice ce poétique château fut jeté dans cette savane de blé, dans ce désert de craie, de marne et de sables, où la gaieté meurt, où la tristesse naît infailliblement, où l'âme est incessamment fatiguée par une solitude sans voix, par un horizon monotone : beautés négatives, mais favorables aux souffrances qui ne veulent pas de consolations.

Une jeune femme, célèbre à Paris par sa grâce, sa figure, son esprit, et dont la position sociale, dont la fortune étaient en harmonie avec sa haute célébrité, vint, au grand étonnement du petit village situé à un mille environ de Saint-Lange, s'y établir vers la fin de l'année 1822. Les fermiers et les paysans n'avaient point vu de maîtres au château depuis un temps immémorial. Quoique d'un produit considérable, cette terre était abandonnée aux soins d'un régisseur et gardée par d'anciens serviteurs. Aussi le voyage de madame la marquise causa-t-il une sorte d'émoi dans le pays.

Plusieurs personnes étaient groupées au bout du village, dans la cour d'une méchante auberge, sise à l'embranchement des routes de Nemours et de Moret, pour voir passer une calèche qui allait assez lentement, car la marquise était venue de Paris avec ses chevaux. Sur le devant de la voiture, sa femme de chambre tenait une petite fille plus songeuse que rieuse, tandis qu'elle gisait au fond, comme un moribond envoyé par les médecins à la campagne. La physionomie abattue de cette jeune femme délicate contenta fort peu les politiques du village, auxquels son arrivée à Saint-Lange avait fait concevoir l'espérance d'un mouvement quelconque dans la commune; et, certes, toute espèce de mouvement était visiblement antipathique à cette femme endolorie.

La plus forte tête du village de Saint-Lange déclara le soir, au cabaret, dans la chambre où buvaient les notables, que, d'après la tristesse em-

preinte sur les traits de madame la marquise, elle devait être ruinée. En l'absence de M. le marquis, que les journaux désignaient comme devant accompagner le duc d'Angoulême en Espagne, elle allait économiser à Saint-Lange les sommes nécessaires à l'acquittement des différences dues par suite de fausses spéculations faites à la Bourse, dont M. le marquis était un des plus gros joueurs. Peut-être la terre serait-elle vendue par petits lots; alors, il y aurait de bons coups à faire, et chacun devait songer à compter ses écus, les tirer de leur cachette, énumérer ses ressources, afin d'avoir sa part dans l'abattis de Saint-Lange.

Cet avenir parut si beau que chaque notable, impatient de savoir s'il était fondé, pensa aux moyens d'apprendre la vérité par les gens du château; mais aucun d'eux ne put donner de lumières sur la catastrophe qui amenait leur maîtresse, au commencement de l'hiver, dans son vieux château de Saint-Lange, tandis qu'elle possédait d'autres terres renommées par la gaieté des aspects et par la beauté des jardins. Monsieur le maire vint pour présenter ses hommages à madame la marquise, et ne fut pas reçu. Après le maire, le régisseur se présenta sans obtenir plus de succès.

Madame la marquise ne sortait de sa chambre que pour la laisser arranger, et demeurait, pendant ce temps, dans un petit salon voisin où elle dînait, si l'on peut appeler dîner se mettre à une table, y regarder les mets avec dégoût, et en prendre précisément la dose nécessaire pour ne pas mourir de faim. Puis, elle revenait aussitôt à la bergère antique où, dès le matin, elle s'asseyait dans l'embrasure de la seule fenêtre qui éclairât sa chambre. Elle ne voyait sa fille que pendant le peu d'instants employés par son triste repas, et encore paraissait-elle la souffrir avec peine. Ne fallait-il pas des douleurs inouïes pour faire taire, chez une jeune femme, le sentiment maternel! Aucun de ses gens n'avait accès auprès d'elle. Sa femme de chambre était la seule personne dont elle acceptât les services. Elle exigea un silence absolu dans le château, et sa fille dut aller jouer loin d'elle, car il lui était si difficile de supporter le moindre bruit, que la voix même de son enfant l'affectait désagréablement.

Les gens du pays s'occupèrent beaucoup de ces singularités dont ils eurent bientôt connaissance; puis, quand toutes les suppositions possibles furent faites, ni les petites villes environnantes, ni les paysans ne songèrent plus à cette femme malade. La marquise, laissée à elle-même, put donc rester parfaitement silencieuse au milieu du silence qu'elle avait établi autour d'elle, et n'eut aucune occasion de quitter la chambre tendue de tapisseries où mourut sa grand'mère, et où elle était venue pour y mourir doucement, sans témoins, sans importunités, sans subir les fausses démonstrations des égoïsmes fardés d'affection qui, dans les villes, donnent aux mourants une double agonie. Cette femme avait vingt-six ans. A cet âge, une âme encore pleine de poétiques illusions aime à savourer la mort, quand elle lui semble bienfaisante. Mais la mort a de la coquetterie pour les jeunes gens. Pour eux, elle s'avance et se retire, se montre et se cache; sa lenteur les désenchante d'elle, et l'incertitude que leur cause son lendemain finit par les rejeter dans le monde où ils rencontreront la douleur, qui, plus impitoyable que ne l'est la mort, les frappera sans se laisser attendre. Or, cette femme qui se refusait à vivre allait éprouver l'amertume de ces retardements au fond de sa solitude, et y faire, dans une agonie morale que la mort ne devait pas terminer, ce terrible apprentissage d'égoïsme qui déflore le cœur et le façonne au monde.

Ce cruel et triste enseignement est toujours dû à la première douleur, et la marquise souffrait véritablement pour la première et pour la seule fois de sa vie peut-être. En effet, ne serait-ce pas une erreur de croire que les sentiments se reproduisent? Une fois éclos, n'existent-ils pas toujours au fond du cœur? Ils s'y apaisent et s'y réveillent au gré des accidents de la vie; mais ils y restent, et leur séjour modifie nécessairement l'âme. Ainsi, tout sentiment n'aurait qu'un grand jour, le jour plus ou moins long de sa première tempête; ainsi, la douleur, le plus constant de nos sentiments, ne serait vive qu'à sa première irruption; et ses autres atteintes iraient en s'affaiblissant, soit par une sorte d'accoutumance à ses crises, soit par une loi de notre nature qui, pour se maintenir vivante, oppose à cette force destructive une force égale, mais inerte, prise dans les calculs de l'égoïsme. Mais, entre toutes les souffrances, à laquelle appartiendra ce nom de douleur? La perte des parents est un chagrin auquel la nature a préparé les hommes; le mal physique est passager, n'embrasse pas l'âme, et, s'il persiste, ce n'est plus un mal, c'est la mort. Qu'une jeune femme perde un nouveau-né, l'amour conjugal l'a bientôt remplacé; cette affliction est passagère. Enfin, toutes ces peines sont, en quelque sorte, des coups, des blessures, mais aucune n'affecte la vitalité dans son essence, et il faut qu'elles se succèdent étrangement pour tuer le sentiment qui nous porte à chercher le bonheur. La grande, la vraie douleur doit donc être un mal qui étreigne à la fois le passé, le présent et l'avenir, qui ne laisse aucune partie de la vie dans son intégrité, qui dénature à jamais la pensée, s'inscrive inaltérablement sur les lèvres et sur le front, qui

brise ou détende les ressorts du plaisir, et mette en l'âme un principe de dégoût pour toute chose de ce monde. Mais encore, pour être immense, pour ainsi peser sur l'âme et le corps, cette douleur doit arriver en un moment de la vie où toutes les forces de l'âme et du corps sont jeunes et foudroyer un cœur bien vivant. Alors il fait une large plaie, grande est la souffrance, et nul être ne peut sortir de cette maladie sans quelque poétique changement : ou il prend la route du ciel; ou, s'il demeure ici-bas, il rentre dans le monde pour mentir au monde, pour y jouer un rôle; il connaît dès-lors la coulisse où l'on se retire pour calculer, pleurer, plaisanter. Après cette crise solennelle, il n'existe plus de mystères dans la vie sociale, qui dès-lors est irrévocablement jugée.

Chez les jeunes femmes qui ont l'âge de la marquise, cette première, cette plus poignante de toutes les douleurs est toujours causée par le même fait. La femme, et surtout la jeune femme, aussi grande par l'âme qu'elle l'est par la beauté, ne manque jamais à mettre sa vie là où la nature, le sentiment et la société la poussent à la jeter tout entière. Si cette vie vient à lui manquer et si elle reste sur terre, elle y expérimente les plus cruelles souffrances par la raison qui rend le premier amour le plus beau de tous les sentiments. Pourquoi ce malheur n'a-t-il jamais eu ni peintre, ni poëte! Mais peut-il se peindre, peut-il se chanter? Non, la nature des douleurs qu'il engendre se refuse à l'analyse et aux couleurs de l'art; d'ailleurs, ces souffrances ne sont jamais confiées :. pour en consoler une femme, il faut savoir les deviner; car, toujours amèrement embrassées et religieusement ressenties, elles demeurent dans l'âme comme une pierre qui, en tombant dans un gouffre, y dégrade tout avant de s'y faire une place.

La marquise était alors en proie à ces souffrances qui resteront longtemps inconnues, parce que tout dans le monde les condamne, tandis que le sentiment les caresse, et que la conscience d'une femme vraie les lui justifie toujours. Il en est de ces douleurs comme de ces enfants infailliblement repoussés de la vie, et qui tiennent au cœur des mères par des liens plus forts que ceux des enfants heureusement doués. Or, jamais peut-être cette épouvantable catastrophe qui tue tout ce qu'il y a de vie en dehors de nous, n'avait été aussi vive, aussi complète, aussi cruellement agrandie par les circonstances qu'elle venait de l'être pour la marquise. Un homme aimé, jeune et généreux, dont elle n'avait jamais exaucé les désirs afin d'obéir aux lois du monde, était mort pour lui sauver ce que la société nomme *l'honneur d'une femme*. A qui pouvait-elle dire : — Je souffre! Ses larmes auraient offensé son mari, cause première de la catastrophe. Les lois, les mœurs proscrivaient ses plaintes : une amie en eût joui; un homme en eût spéculé! Non, cette pauvre affligée ne pouvait pleurer à son aise que dans un désert, y dévorer ses souffrances ou en être dévorée, mourir ou tuer quelque chose en elle, sa conscience peut-être.

Depuis quelques jours, elle restait les yeux attachés sur un horizon plat où, comme dans sa vie à venir, il n'y avait rien à chercher, rien à espérer, où tout se voyait d'un seul coup d'œil, et où elle rencontrait les images de la froide désolation qui lui déchirait incessamment le cœur. Les matinées de brouillard, un ciel d'une clarté faible, des nuées courant près de la terre sous un dais grisâtre, convenaient aux phases de sa maladie morale. Son cœur ne se serrait pas, n'était pas plus ou moins flétri; non, la nature fraîche et fleurie s'en pétrifiait par la lente action d'une douleur intolérable parce qu'elle était sans but. Elle souffrait par elle et pour elle. Souffrir ainsi, n'est-ce pas mettre le pied dans l'égoïsme? Aussi d'horribles pensées lui traversaient-elles la conscience en la lui blessant. Elle s'interrogeait avec bonne foi, et se trouvait double. Il y avait en elle une femme qui raisonnait et une femme qui sentait, une femme qui souffrait et une femme qui ne voulait plus souffrir. Elle se reportait aux joies de son enfance écoulée sans qu'elle en eût senti le bonheur, et dont les limpides images revenaient en foule, comme pour lui accuser les déceptions d'un mariage, convenable aux yeux du monde, horrible en réalité. A quoi lui avaient servi les belles pudeurs de sa jeunesse, ses plaisirs réprimés et les sacrifices faits au monde? Quoique tout en elle exprimât et attendît l'amour, elle se demandait pourquoi maintenant l'harmonie de ses mouvements, son sourire et sa grâce? Elle n'aimait pas plus à se sentir fraîche et voluptueuse, qu'on n'aime un son répété sans but. Sa beauté même lui était insupportable, comme une chose inutile. Elle entrevoyait avec horreur que désormais elle ne pouvait plus être une créature complète. Son moi intérieur n'avait-il pas perdu la faculté de goûter les impressions, dans ce neuf délicieux qui prête tant d'allégresse à la vie? A l'avenir, la plupart de ses sensations seraient souvent aussitôt effacées que reçues; et beaucoup de celles qui jadis l'auraient émue, allaient lui devenir indifférentes. Après l'enfance de la créature, vient l'enfance du cœur. Or, son amant avait emporté dans la tombe cette seconde enfance. Jeune encore par ses désirs, elle n'avait plus cette entière jeunesse d'âme qui donne à tout dans la vie sa valeur et sa saveur. Ne garderait-elle pas en elle un principe de tristesse, de défiance qui ravirait à ses émotions leur subite verdeur, leur en-

traînement? car rien ne pouvait plus lui rendre le bonheur qu'elle avait espéré, qu'elle avait rêvé si beau. Ses premières larmes véritables éteignaient ce feu céleste qui éclaire les premières émotions du cœur; elle devait toujours pâtir de n'être pas ce qu'elle aurait pu être. De cette croyance doit procéder le dégoût amer qui porte à détourner la tête quand de nouveau le plaisir se présente.

Elle jugeait alors la vie comme un vieillard prêt à la quitter. Quoiqu'elle se sentît jeune, la masse de ses jours sans jouissances lui tombait sur l'âme, la lui écrasait et la faisait vieille avant le temps. Elle demandait au monde, par un cri de désespoir, ce qu'il lui rendait en échange de l'amour qui l'avait aidée à vivre, et qu'elle avait perdu. Elle se demandait si dans ses amours évanouies, si chastes et si pures, la pensée n'avait pas été plus criminelle que l'action. Elle se faisait coupable à plaisir, pour insulter au monde et pour se consoler de ne pas avoir eu, avec celui qu'elle pleurait, cette communication parfaite qui, en superposant les âmes l'une à l'autre, amoindrit la douleur de celle qui reste par la certitude d'avoir entièrement joui du bonheur, d'avoir su pleinement le donner, et de garder en soi une empreinte de celle qui n'est plus. Elle était mécontente comme une actrice qui a manqué son rôle, car cette douleur lui attaquait toutes les fibres, le cœur et la tête. Si la nature etait froissée dans ses vœux les plus intimes, la vanité n'était pas moins blessée que la bonté qui porte la femme à se sacrifier. Puis, en soulevant toutes les questions, en remuant tous les ressorts des différentes existences que nous donnent les natures sociale, morale et physique, elle relâchait si bien les forces de l'âme, qu'au milieu des réflexions les plus contradictoires, elle ne pouvait rien saisir. Aussi, parfois, quand le brouillard tombait, ouvrait-elle sa fenêtre, en y restant sans pensée, occupée à respirer machinalement l'odeur humide et terreuse épandue dans les airs, debout, immobile, idiote en apparence, car les bourdonnements de sa douleur la rendaient également sourde aux harmonies de la nature et aux charmes de la pensée.

Un jour vers midi, moment où le soleil avait éclairci le temps, sa femme de chambre entra sans ordre et lui dit : — Voici la quatrième fois que monsieur le curé vient pour voir madame la marquise, et il insiste aujourd'hui si résolument, que nous ne savons plus que lui répondre.

— Il veut sans doute quelque argent pour les pauvres de la commune; prenez vingt-cinq louis, et portez-les-lui de ma part.

— Madame, dit la femme de chambre en revenant un moment après, monsieur le curé refuse de prendre l'argent, et désire vous parler.

— Qu'il vienne donc! répondit la marquise en laissant échapper un geste d'humeur qui pronostiquait une triste réception au prêtre, dont elle voulut sans doute éviter les persécutions par une explication courte et franche.

La marquise avait perdu sa mère en bas âge, et son éducation fut naturellement influencée par le relâchement qui, pendant la révolution, dénoua les liens religieux en France. La piété est une vertu de femme que les femmes seules se transmettent bien, et la marquise était un enfant du dix-huitième siècle dont son père avait partagé les croyances philosophiques. Elle ne suivait aucune pratique religieuse; pour elle, un prêtre était un fonctionnaire public dont elle n'avait jamais conçu l'utilité. Or, dans la situation où elle se trouvait, la voix de la religion ne pouvait qu'envenimer ses maux; puis, elle ne croyait guère aux curés de village, ni à leurs lumières. Elle résolut donc de mettre le sien à sa place, sans aigreur, et de s'en débarrasser à la manière des riches, par un bienfait.

Le curé vint, et son aspect ne changea guère les idées de la marquise. C'était un gros petit homme, à ventre saillant, à figure rougeaude, mais vieille et ridée, qui affectait de sourire et qui souriait mal. Il avait un crâne chauve et transversalement sillonné de rides nombreuses qui retombaient en quarts de cercle sur son visage et le rapetissaient. Quelques cheveux blancs garnissaient le bas de la tête au-dessus de la nuque et revenaient en avant vers les oreilles. Sa physionomie avait été celle d'un homme naturellement gai. Ses grosses lèvres, son nez légèrement retroussé, son menton qui disparaissait dans un double pli de rides, témoignaient d'un heureux caractère. La marquise ne vit d'abord que ces traits principaux; mais, à la première parole que lui dit le prêtre, elle fut frappée par la douceur de cette voix; elle le regarda plus attentivement et vit sous ses sourcils grisonnants des yeux qui avaient pleuré; puis le contour de sa joue, vue de profil, donnait à sa tête une si auguste expression de douleur, que la marquise aperçut un homme dans ce curé.

— Madame la marquise, les riches ne nous appartiennent que quand ils souffrent, et les souffrances d'une femme mariée, jeune, belle, riche, qui n'a perdu ni enfants ni parents, se devinent et sont causées par des blessures dont la religion peut seule adoucir les élancements. Votre âme est en danger, madame. Je ne vous parle pas en ce moment de l'autre vie qui nous attend! Non, je ne suis pas au confessionnal. Mais n'est-il pas de mon devoir de vous éclairer sur l'avenir de votre existence sociale? Vous pardonnerez donc à un vieillard une importunité dont votre bonheur est l'objet.

— Le bonheur, monsieur! Il n'en est plus pour

moi. Je vous appartiendrai bientôt, comme vous le dites, mais pour toujours.

— Non, madame, vous ne mourrez pas de la douleur qui vous oppresse et se peint dans vos traits. Si vous aviez dû en mourir, vous ne seriez pas à Saint-Lange. Nous périssons moins par les effets d'un regret certain que par ceux des espérances trompées. J'ai connu de plus intolérables, de plus terribles douleurs qui n'ont pas donné la mort.

La marquise fit un signe d'incrédulité.

— Madame, je sais un homme dont le malheur fut si grand, que vos peines vous sembleraient légères si vous les compariez aux siennes.

Soit que sa longue solitude commençât à lui peser, soit qu'elle fût intéressée par la perspective de pouvoir épancher dans un cœur ami ses pensées douloureuses, elle regarda le curé d'un air interrogatif auquel il était impossible de se méprendre.

— Madame, reprit le prêtre, cet homme était un père qui, d'une famille autrefois nombreuse, n'avait plus que trois enfants. Il avait successivement perdu ses parents, puis une fille et une femme, toutes deux bien aimées. Il restait seul, au fond d'une province, dans un petit domaine où il avait été longtemps heureux. Ses trois fils étaient à l'armée, et chacun d'eux avait un grade proportionné à son temps de service. Dans les cent jours, l'aîné passa dans la garde, et devint colonel; le plus jeune était chef de bataillon dans l'artillerie, et le cadet avait le grade de chef d'escadron dans les dragons. Madame, ces trois enfants aimaient leur père autant qu'ils en étaient aimés. Si vous connaissiez bien l'insouciance des jeunes gens qui, emportés par leurs passions, n'ont jamais de temps à donner aux affections de la famille, vous comprendriez par un seul fait la vivacité de leur affection pour un pauvre vieillard isolé qui ne vivait plus que par eux et pour eux. Il ne se passait pas de semaine qu'il ne reçût une lettre de l'un de ses enfants. Mais aussi n'avait-il jamais été pour eux ni faible, ce qui diminue le respect des enfants; ni injustement sévère, ce qui les froisse; ni avare de sacrifices, ce qui les détache : non, il avait été plus qu'un père, il s'était fait leur frère, leur ami. Enfin, il alla leur dire adieu à Paris, lors de leur départ pour la Belgique; il voulait voir s'ils avaient de bons chevaux, si rien ne leur manquait. Les voilà partis! Le père revient chez lui. La guerre commence, il reçoit des lettres écrites de Fleurus, de Ligny : tout allait bien. La bataille de Waterloo se livre, vous en connaissez le résultat. La France fut mise en deuil d'un seul coup. Toutes les familles étaient dans la plus profonde anxiété. Lui, vous comprenez, madame, il attendait; il n'avait ni trêve, ni repos; il lisait les gazettes, il allait tous les jours à la poste lui-même. Un soir, on lui annonce le domestique de son fils le colonel. Il voit cet homme monté sur le cheval de son maître, il n'y eut pas de questions à faire : le colonel était mort, coupé en deux par un boulet. Vers la fin de la soirée, arrive à pied le domestique du plus jeune: le plus jeune était mort le lendemain de la bataille. Enfin, à minuit, un artilleur vint lui annoncer la mort du dernier enfant sur la tête duquel, en si peu de temps, ce pauvre père avait placé toute sa vie. Oui, madame, ils étaient tous tombés!

Après une pause, le prêtre, ayant vaincu ses émotions, ajouta ces paroles d'une voix douce :

— Et le père est resté vivant, madame. Il a compris que si Dieu le laissait sur la terre, il devait continuer d'y souffrir, et il y souffre; mais il s'est jeté dans le sein de la religion. Que pouvait-il être?

La marquise leva les yeux sur le visage de ce curé, devenu sublime de tristesse et de résignation, et attendit ce mot qui lui arracha des pleurs.

— Prêtre! madame; il était sacré par les larmes.

Le silence régna pendant un moment, et tous deux regardèrent par la fenêtre l'horizon brumeux, comme s'ils pouvaient y voir ceux qui n'étaient plus.

— Non pas prêtre dans une ville, mais simple curé, reprit-il.

— A Saint-Lange? dit-elle en s'essuyant les yeux.

— Oui, madame.

Jamais la majesté de la douleur ne s'était montrée plus grande, et ce : *oui, madame,* lui tombait à même le cœur comme le poids d'une douleur infinie. Cette voix, qui résonnait doucement à l'oreille, troublait les entrailles; car c'était bien la voix du malheur, cette voix pleine, grave, qui semble charrier de pénétrants fluides.

— Monsieur, dit presque respectueusement la marquise, et si je ne meurs pas, que deviendrai-je donc?

— Madame, n'avez-vous pas un enfant?

— Oui, dit-elle froidement.

Le curé jeta sur cette femme un regard semblable à celui que lance un médecin sur un malade en danger, et résolut de faire tous ses efforts pour la disputer au génie du mal qui étendait déjà la main sur elle.

— Vous le voyez, madame, nous devons vivre avec nos douleurs, et la religion seule nous offre des consolations vraies. Me permettrez-vous de revenir vous faire entendre la voix d'un homme qui sait sympathiser avec toutes les peines, et qui, je le crois, n'a rien de bien effrayant?

— Oui, monsieur, venez. Je vous remercie d'avoir pensé à moi.

— Hé bien, madame, à bientôt.

Cette visite détendit pour ainsi dire l'âme de la marquise, dont les forces avaient été trop violemment excitées par le chagrin et par la solitude. Le prêtre lui laissa dans le cœur un parfum balsamique, et le salutaire retentissement des paroles religieuses. Puis elle éprouva cette espèce de satisfaction qui réjouit le prisonnier, quand, après avoir reconnu la profondeur de sa solitude et la pesanteur de ses chaînes, il rencontre un voisin qui frappe à la muraille en lui faisant rendre un son par lequel s'expriment des pensées communes. Elle avait un confident inespéré. Mais elle retomba bientôt dans ses amères contemplations, et se dit, comme le prisonnier, qu'un compagnon de douleur n'allégerait ni ses liens, ni son avenir.

Le curé n'avait pas voulu trop effaroucher dans une première visite une douleur tout égoïste; mais il espéra, grâce à son art, pouvoir faire faire des progrès à la religion dans une seconde entrevue. Le lendemain, il vint en effet, et l'accueil de la marquise lui prouva que sa visite était attendue et désirée.

— Hé bien, madame la marquise, dit le vieillard, avez-vous un peu songé à la masse des souffrances humaines? Avez-vous élevé les yeux vers le ciel? y avez-vous vu cette immensité de mondes qui, en diminuant notre importance, en écrasant nos vanités, amoindrissent nos douleurs...?

— Non, monsieur, dit-elle; les lois sociales me pèsent trop sur le cœur et me le déchirent trop vivement pour que je puisse m'élever dans les cieux. Mais les lois ne sont peut-être pas aussi cruelles que le sont les usages du monde. Oh! le monde!

— Nous devons, madame, obéir aux uns et aux autres; la loi est la parole, et les usages sont les actions de la société.

— Obéir à la société; reprit la marquise en laissant échapper un geste d'horreur. Hé! monsieur, tous nos maux viennent de là. Dieu n'a pas fait une seule loi de malheur; mais, en se réunissant, les hommes ont faussé son œuvre. Nous sommes, nous femmes, plus maltraitées par la civilisation que nous ne le serions par la nature. La nature nous impose des peines physiques que vous n'avez pas adoucies, et la civilisation a développé des sentiments que vous trompez incessamment : la nature étouffe les êtres faibles; vous les condamnez à vivre pour les livrer à un constant malheur. Le mariage, institution sur laquelle s'appuie aujourd'hui la société, nous en fait sentir, à nous seules, tout le poids : pour l'homme, la liberté; pour la femme, des devoirs : nous vous devons toute notre vie, vous ne nous devez de la vôtre que de rares instants; enfin l'homme fait un choix là où nous nous soumettons aveuglément. Oh! monsieur, à vous je puis tout dire! Hé bien, le mariage tel qu'il se pratique aujourd'hui me semble être une prostitution légale. De là sont nées mes souffrances! Mais, moi seule parmi les malheureuses créatures si fatalement accouplées, je dois garder le silence! moi seule suis l'auteur du mal, j'ai voulu mon mariage!

Elle s'arrêta, versa des pleurs amers et resta silencieuse.

— Dans cette profonde misère, au milieu de cet océan de douleurs, reprit-elle, j'avais trouvé quelques sables où je posais les pieds, où je souffrais à mon aise. Un ouragan a tout emporté. Me voilà seule, sans appui, trop faible contre les orages.

—Nous ne sommes jamais faibles quand Dieu est avec nous! dit le prêtre. D'ailleurs, si vous n'avez pas d'affections à satisfaire ici-bas, n'y avez-vous pas des devoirs à remplir?

— Toujours des devoirs! s'écria-t-elle avec une sorte d'impatience. Mais où sont, pour moi, les sentiments qui nous donnent la force de les accomplir? Monsieur, rien de rien, ou rien pour rien, est une des plus justes lois de la nature et morale et physique. Voudriez-vous que ces arbres produisissent leurs feuillages sans la séve qui les fait éclore? L'âme a sa séve aussi; chez moi, la séve est tarie dans sa source.

—Je ne vous parlerai pas des sentiments religieux qui engendrent la résignation, dit le curé; mais la maternité, madame, n'est-elle donc pas...?

—Arrêtez, monsieur! dit la marquise. Avec vous, je serai vraie! Hélas, je ne puis l'être désormais avec personne; je suis condamnée à la fausseté; le monde exige de continuelles grimaces, et, sous peine d'opprobre, nous ordonne d'obéir à ses conventions. Il existe deux maternités, monsieur. J'ignorais jadis de telles distinctions; aujourd'hui, je les sais. Je ne suis mère qu'à moitié, mieux vaudrait ne pas l'être du tout. Hélène n'est pas de *lui!* Oh! ne frémissez pas! Saint-Lange est un abîme où se sont engloutis bien des sentiments faux, d'où se sont élancées de sinistres lueurs, où se sont écroulés les frêles édifices des lois anti-naturelles. J'ai un enfant, cela suffit; je suis mère, ainsi le veut la loi. Mais vous, monsieur, qui avez une âme si délicatement compatissante, peut-être comprendrez-vous les cris d'une pauvre femme qui n'a laissé pénétrer dans son cœur aucun sentiment factice! Dieu me jugera, mais je ne crois pas manquer à ses lois en cédant aux affections qu'il a mises dans mon âme; et voici ce que j'y ai trouvé. Un enfant, monsieur, n'est-il pas l'image de deux êtres, le fruit de deux sentiments librement confondus? S'il ne tient pas à toutes les fibres du corps, comme à toutes les tendresses du cœur; s'il ne rappelle pas de délicieuses amours, les temps, les lieux où ces deux êtres furent heureux, et leur langage plein de musiques

humaines, et leurs suaves idées, cet enfant est une création manquée. Oui, pour eux, il doit être une ravissante miniature où se retrouvent les poëmes de leur double vie secrète; il doit leur offrir une source d'émotions fécondes, être à la fois tout leur passé, tout leur avenir. Ma pauvre petite Hélène est l'enfant de son père, l'enfant du devoir et du hasard. Elle ne rencontre en moi que l'instinct de la femme, la loi qui nous pousse irrésistiblement à protéger la créature née dans nos flancs. Je suis irréprochable, socialement parlant : ne lui ai-je pas sacrifié ma vie et mon bonheur? Ses cris émeuvent mes entrailles; si elle tombait à l'eau, je m'y précipiterais pour l'aller reprendre. Mais elle n'est pas dans mon cœur. Ah! l'amour m'a fait rêver une maternité plus grande, plus complète! J'ai caressé dans un songe évanoui l'enfant que les désirs ont conçu, avant qu'il ne fût engendré, enfin cette délicieuse fleur dont l'âme est la première terre. Je suis pour Hélène ce que, dans l'ordre naturel, une mère doit être pour sa progéniture. Quand elle n'aura plus besoin de moi, tout sera dit; la cause éteinte, les effets cesseront. Si la femme a l'adorable privilége d'étendre sa maternité sur toute la vie de son enfant, n'est-ce pas aux rayonnements de sa conception morale qu'il faut attribuer cette divine persistance du sentiment? Quand l'enfant n'a pas eu l'âme de sa mère pour première enveloppe, la maternité cesse donc alors dans son cœur, comme elle cesse chez les animaux. Cela est vrai, je le sens : à mesure que ma pauvre petite grandit, mon cœur se resserre. Les sacrifices que je lui ai faits m'ont déjà détachée d'elle, tandis que, pour un autre enfant, mon cœur aurait été, je le sens, inépuisable; pour lui, rien n'aurait été sacrifice, tout eût été plaisir. Ici, monsieur, la raison, la religion, tout en moi se trouve sans force contre mes sentiments. A-t-elle tort de vouloir mourir, la femme qui n'est ni mère ni épouse, et qui, pour son malheur, a entrevu l'amour dans ses beautés infinies, la maternité dans ses joies illimitées? Que peut-elle devenir? Je vous dirai, moi, ce qu'elle éprouve! Cent fois durant le jour, cent fois durant la nuit, un frisson ébranle ma tête, mon cœur et mon corps, quand quelque souvenir, trop faiblement combattu, m'apporte les images du bonheur! Je le suppose plus grand qu'il ne l'est en réalité. Ces cruelles fantaisies font pâlir mes sentiments, et je me dis : Qu'aurait donc été ma vie, *si...?* Elle se cacha le visage dans ses mains, et fondit en larmes.—Voilà le fond de mon cœur! reprit-elle. Un enfant de lui m'aurait fait accepter les plus horribles malheurs! Le Dieu qui mourut chargé de toutes les fautes de la terre me pardonnera cette pensée mortelle pour moi; mais, je le sais, le monde est implacable, mes paroles sont pour lui des blasphèmes, j'insulte à toutes ses lois! Ha! je voudrais faire la guerre à ce monde pour en renouveler les lois et les usages, pour les briser! Ne m'a-t-il pas blessée dans toutes mes idées, dans toutes mes fibres, dans tous mes sentiments, dans tous mes désirs, dans toutes mes espérances, dans l'avenir, dans le présent, dans le passé? Pour moi, le jour est plein de ténèbres, la pensée est un glaive, mon cœur est une plaie, mon enfant est une négation. Oui, quand Hélène me parle, je lui voudrais une autre voix; quand elle me regarde, je lui voudrais d'autres yeux! Elle est là pour m'attester tout ce qui devrait être et tout ce qui n'est pas. Elle m'est insupportable! Je lui souris, je tâche de la dédommager des sentiments que je lui vole. Je souffre! oh, monsieur, je souffre trop pour pouvoir vivre. Et je passerai pour être une femme vertueuse! Et je n'ai pas commis de fautes! Et l'on m'honorera! J'ai combattu l'amour involontaire auquel je ne devais pas céder; mais si j'ai gardé ma foi physique, ai-je conservé mon cœur? Ceci, dit-elle en appuyant la main droite sur son sein, n'a jamais été qu'à une seule créature. Aussi mon enfant ne s'y trompe t-il pas! Il existe des regards, une voix, des gestes de mère dont la force pétrit l'âme des enfants; et ma pauvre petite ne sent pas mon bras frémir, ma voix trembler, mes yeux s'amollir, quand je la regarde, quand je lui parle ou quand je la prends. Elle me lance des regards accusateurs que je ne soutiens pas! Parfois je tremble de trouver en elle un tribunal où je serai condamnée sans être entendue! Fasse le ciel que la haine ne se mette pas un jour entre nous! Grand Dieu! ouvrez-moi plutôt la tombe! laissez-moi finir à Saint-Lange! Je veux aller dans le monde où je retrouverai mon autre âme, où je serai tout à fait mère! Oh, pardon, monsieur, je suis folle! Ces paroles m'étouffaient, je les ai dites! Ha! vous pleurez aussi! vous ne me mépriserez pas! — Hélène! Hélène! ma fille, viens! s'écria-t-elle avec une sorte de désespoir, entendant son enfant qui revenait de sa promenade.

La petite vint en riant et en criant, elle apportait un papillon qu'elle avait pris; mais, en voyant sa mère en pleurs, elle se tut, se mit près d'elle et se laissa baiser au front.

— Elle sera bien belle, dit le prêtre.

— Elle est tout son père, répondit la marquise en embrassant sa fille, avec une chaleureuse expression, comme pour s'acquitter d'une dette ou pour effacer un remords.

— Vous avez chaud, maman!

— Va, laisse-nous, mon ange, répondit la marquise.

L'enfant s'en alla sans regret, sans regarder sa mère; elle paraissait heureuse de fuir un visage triste, et comprendre que les sentiments qui s'y

exprimaient, lui étaient contraires. Le sourire est l'apanage, la langue, l'expression de la maternité; et la marquise ne pouvait pas sourire. Elle rougit en regardant le prêtre : elle avait espéré se montrer mère; mais ni elle, ni son enfant n'avaient su mentir. En effet, les baisers d'une femme sincère ont un miel divin qui semble mettre dans cette caresse une âme, un feu subtil dont le cœur est pénétré, dont il est avide; et les baisers dénués de cette onction savoureuse sont âpres, secs. Le prêtre avait senti cette différence, il put sonder l'abîme qui se trouve entre la maternité de la chair et la maternité du cœur; il jeta sur cette femme un regard d'inquisiteur, et lui dit après une pause : — Vous avez raison, madame; il vaudrait mieux, pour vous, être morte...

— Ha! vous comprenez mes souffrances, je le vois, répondit-elle, puisque vous, prêtre chrétien, devinez et approuvez les funestes résolutions qu'elles m'ont inspirées. Oui, j'ai voulu me donner la mort; mais j'ai manqué du courage nécessaire pour accomplir mon dessein. Mon corps a été lâche, quand mon âme était forte; et quand ma main ne tremblait plus, mon âme vacillait! J'ignore le secret de ces combats et de ces alternatives. Je suis sans doute bien tristement femme, sans persistance dans mes vouloirs, forte seulement pour aimer. Je me méprise! Le soir, quand mes gens dormaient, j'allais à la pièce d'eau courageusement. Arrivée au bord, ma frêle nature avait horreur de la destruction. Je vous confesse mes faiblesses. Lorsque je me retrouvais au lit, j'avais honte de moi, je redevenais courageuse. Dans un de ces moments, j'ai pris du laudanum; mais j'ai souffert et ne suis pas morte! J'avais cru boire tout ce que contenait le flacon, et je m'étais arrêtée à moitié.

— Vous êtes perdue, madame, dit le curé gravement, mais d'une voix pleine de larmes. Vous rentrerez dans le monde et vous tromperez le monde; vous y chercherez, vous y trouverez ce que vous regardez comme une compensation à vos maux; puis vous porterez un jour la peine de vos plaisirs...

— Moi, s'écria-t-elle, j'irais livrer au premier fourbe qui saura jouer la comédie d'une passion, les dernières, les plus précieuses richesses de mon cœur, et corrompre ma vie pour un moment de douteux plaisir!... Non. Mon âme sera consumée par une flamme pure. Monsieur, tous les hommes ont les sens de leur sexe; mais celui qui en a l'âme et qui satisfait ainsi à toutes les exigences de notre nature, dont la mélodieuse harmonie ne s'émeut jamais que sous la pression des sentiments, celui-là ne se rencontre pas deux fois dans notre existence. Mon avenir est horrible, je le sais : la femme n'est rien sans l'amour, la beauté n'est rien sans le plaisir; mais le monde ne réprouverait-il pas mon bonheur, s'il se présentait encore à moi? Je dois à ma fille une mère honorée. Ah! je suis jetée dans un cercle de fer d'où je ne puis sortir sans ignominie. Les devoirs de famille, accomplis sans récompense, m'ennuieront; je maudirai la vie; mais ma fille aura du moins un beau semblant de mère. Je lui rendrai des trésors de vertu, pour remplacer les trésors d'affection dont je l'aurai frustrée. Je ne désire même pas vivre pour goûter les jouissances que donne aux mères le bonheur de leurs enfants. Je ne crois pas au bonheur. Quel sera le sort d'Hélène? le mien sans doute. Quels moyens ont les mères d'assurer à leurs filles que l'homme auquel elles les livrent sera un époux selon leur cœur? Vous honnissez de pauvres créatures qui se vendent pour quelques écus à un homme qui passe : la faim et le besoin absolvent ces unions éphémères; tandis que la société tolère, encourage l'union immédiate, bien autrement horrible, d'une jeune fille candide, et d'un homme qu'elle n'a pas vu trois mois durant; elle est vendue pour toute sa vie. Il est vrai que le prix est élevé! Si, en ne lui permettant aucune compensation à ses douleurs, vous l'honoriez; mais non, le monde calomnie les plus vertueuses d'entre nous! Telle est notre destinée, vue sous ses deux faces : une prostitution publique et la honte, une prostitution secrète et le malheur. Quant aux pauvres filles sans dot, elles deviennent folles, elles meurent; pour elles, aucune pitié! La beauté, les vertus ne sont pas des valeurs dans votre bazar humain, et vous nommez société ce repaire d'égoïsme! Mais exhérédez les femmes! Au moins accomplirez-vous ainsi une loi de nature, en choisissant vos compagnes, en les éprouvant au gré des vœux du cœur.

— Madame, vos discours me prouvent que ni l'esprit de famille, ni l'esprit religieux ne vous touchent. Aussi n'hésiterez-vous pas entre l'égoïsme social qui vous blesse, et l'égoïsme de la créature qui vous fera souhaiter des jouissances...

— La famille, monsieur, existe-t-elle? Je nie la famille dans une société qui, à la mort du père ou de la mère, partage les biens et dit à chacun d'aller de son côté. La famille est une association temporaire et fortuite que dissout promptement la mort. Nos lois ont brisé les maisons, les héritages, la pérennité des exemples et des traditions. Je ne vois que décombres autour de moi.

— Madame, vous ne reviendrez à Dieu que quand sa main s'appesantira sur vous, et je souhaite que vous ayez assez de temps pour faire votre paix avec lui. Vous cherchez vos consolations en baissant les yeux sur la terre, au lieu de les lever vers les cieux. Le philosophisme et l'intérêt personnel ont attaqué votre cœur; vous êtes sourde à la voix de la religion, comme le sont les enfants de ce siècle sans croyance!

Les plaisirs du monde n'engendrent que des souffrances ; vous allez changer de douleurs, voilà tout.

— Je ferai mentir votre prophétie, dit-elle en souriant avec amertume ; je serai fidèle à celui qui mourut pour moi.

— La douleur, répondit-il, n'est viable que dans les âmes préparées par la religion.

Puis il baissa respectueusement les yeux pour ne pas laisser voir les doutes qui pouvaient se peindre dans son regard. L'énergie des plaintes échappées à la marquise l'avait contristé ; il reconnaissait le *moi* humain sous ses mille formes ; il désespérait de ramollir ce cœur que le mal avait desséché au lieu de l'attendrir, et où le grain du semeur céleste ne devait pas germer, puisque sa voix douce y était étouffée par la grande et terrible clameur de l'égoïsme. Néanmoins il déploya la constance de l'apôtre, et revint à plusieurs reprises, toujours ramené par l'espoir de tourner à Dieu cette âme si noble et si fière ; mais il perdit courage le jour où il s'aperçut que la marquise n'aimait à causer avec lui que parce qu'elle trouvait de la douceur à parler de celui qui n'était plus. Il ne voulut pas ravaler son ministère en se faisant le complaisant d'une passion ; il cessa ses entretiens, et revint par degrés aux formules et aux lieux communs de la conversation.

Le printemps arriva. La marquise trouva des distractions à sa profonde tristesse, et s'occupa par désœuvrement de sa terre où elle se plut à ordonner quelques travaux. Au mois d'octobre, elle quitta son vieux château de Saint-Lange, où elle était redevenue fraîche et belle dans l'oisiveté d'une douleur qui, d'abord violente comme un disque lancé vigoureusement, avait fini par s'amortir dans la mélancolie, comme s'arrête le disque, après des oscillations graduellement plus faibles. La mélancolie se compose d'une suite de semblables oscillations morales dont la première touche au désespoir et la dernière au plaisir : dans la jeunesse, elle est le crépuscule du matin ; dans la vieillesse, celui du soir.

Quand sa calèche passa par le village, la marquise reçut le salut du curé, qui revenait de l'église à son presbytère ; mais, en y répondant, elle baissa les yeux et détourna la tête pour ne pas le revoir. Le prêtre avait trop raison contre cette pauvre Artémise d'Éphèse.

Paris, 15 août 1834.



LA FEMME DE TRENTE ANS.

Un jeune homme de haute espérance, et qui appartenait à l'une de ces maisons historiques dont les noms seront toujours, en depit même des lois, intimement liés à la gloire de la France, se trouvait au bal chez la marquise Vitagliano. Cette dame, riche Italienne, fixée à Paris, lui avait donné quelques lettres de recommandation pour deux ou trois de ses amies à Naples. M. de Vandenesse, ainsi se nommait le jeune homme, venait l'en remercier et prendre congé.

Après avoir accompli plusieurs missions avec talent, Vandenesse avait été récemment attaché à l'un de nos ministres plénipotentiaires envoyés au congrès de Laybach, et voulait profiter de son voyage pour étudier l'Italie.

Cette fête était donc une espèce d'adieu qu'il faisait aux jouissances de Paris, à cette vie rapide, à ce tourbillon de pensées et de plaisirs dont il est de mode peut-être de médire, mais auquel il est doux de s'abandonner.

Habitué depuis trois ans à saluer les capitales européennes, et à les déserter au gré des caprices de sa destinée diplomatique, Charles de Vandenesse avait cependant peu de chose à regretter en quittant Paris. Les femmes ne produisaient plus aucune impression sur lui, soit qu'il regardât une passion vraie comme tenant trop de place dans la vie d'un homme politique, soit que les mesquines occupations d'une galanterie superficielle lui parussent trop vides pour une âme forte. Nous avons tous de grandes prétentions à la force d'âme. En France, nul homme, fût-il médiocre, ne consent à passer pour simplement spirituel.

Ainsi, Charles, quoique jeune (à peine avait-il vingt-six ans), s'était déjà philosophiquement accoutumé à voir des idées, des résultats, des moyens, là où les hommes de son âge aperçoivent des sentiments, des plaisirs et des illusions. Il avait refoulé la chaleur et l'exaltation naturelle aux jeunes gens dans les profondeurs de son âme, nativement noble et grande. Il travaillait à se faire froid, calculateur; à mettre en manières, en formes aimables, en artifices de séduction, les richesses morales dont la nature l'avait doué : véritable tâche d'ambitieux; rôle triste, entrepris dans le but d'atteindre à ce que nous nommons aujourd'hui une *belle position*.

En ce moment, il jetait un dernier coup d'œil sur les salons où l'on dansait. Avant de quitter le bal, il voulait sans doute en emporter l'image, comme un spectateur ne sort pas de sa loge à l'Opéra sans regarder le tableau final. Mais aussi, par une fantaisie facile à comprendre, M. de Vandenesse étudiait l'action toute française, toute changeante, l'éclat et les riantes figures de cette fête parisienne, en les rapprochant par la pensée des physionomies nouvelles, des scènes pittoresques qui l'attendaient à Naples, où il se proposait de passer quelques jours avant de se rendre à son poste.

Il semblait comparer la France, qui lui était si familière, à un pays dont il ne connaissait les mœurs et les sites que par des ouï-dire contradictoires, ou par des livres, mal faits pour la plupart. Alors,

quelques réflexions assez poétiques, mais devenues aujourd'hui très-vulgaires, lui passèrent par la tête, et répondirent, à son insu peut-être, aux vœux secrets de son cœur, plus exigeant que blasé, plus inoccupé que flétri.

— Voici, se disait-il, les femmes les plus élégantes, les plus riches, les plus titrées de Paris : ici, sont les célébrités du jour, renommées de tribune, renommées aristocratiques et littéraires ; là, des artistes ; là, des hommes de pouvoir. Et cependant, je ne vois que de petites intrigues, des amours mort-nés, des sourires qui ne disent rien, des dédains sans cause, des regards sans flamme, beaucoup d'esprit, mais prodigué sans but. Tous ces visages blancs et roses cherchent moins le plaisir que des distractions; nulle émotion n'est vraie. Si vous voulez seulement des plumes bien posées, des gazes fraîches, de jolies toilettes, des femmes frêles ; si pour vous la vie n'est qu'une surface à effleurer, voici votre monde. Contentez-vous de ces phrases insignifiantes, de ces ravissantes grimaces, et ne demandez pas un sentiment dans les cœurs. Pour moi, j'ai horreur de ces plates intrigues qui finiront par des mariages, des sous-préfectures, des recettes générales ; ou, s'il s'agit d'amour, par des arrangements secrets, tant l'on a honte même d'un semblant de passion. Je ne vois pas un seul de ces visages éloquents qui vous annonce une âme abandonnée à une idée comme à un remords. Ici, le regret ou le malheur se cachent sous des plaisanteries. Je n'aperçois aucune de ces femmes avec lesquelles j'aimerais à lutter, et qui vous entraînent dans un abîme. Où trouver de l'énergie à Paris? Un poignard est une curiosité que l'on y suspend à un clou doré, que l'on pare d'une jolie gaîne. Femmes, idées, sentiments, tout se ressemble, et il n'y existe plus de passions, parce que les individualités ont disparu. Les rangs, les esprits, les fortunes ont été nivelés, et nous avons tous pris l'habit noir comme pour nous mettre en deuil de la France morte. Nous n'aimons pas nos égaux. Entre deux amants, il faut des différences à effacer, des distances à combler. Ce charme de l'amour s'est évanoui en 1789! Notre ennui, nos mœurs fades sont le résultat du système politique. Au moins, en Italie, tout y est tranché ; les femmes y sont encore des animaux malfaisants, des sirènes dangereuses, sans raisons, sans logique autre que celle de leurs goûts, de leurs appétits, et dont il faut se défier comme on se défie des tigres...

Madame Vitagliano vint interrompre ce monologue dont les mille pensées contradictoires, inachevées, confuses, sont intraduisibles. Le mérite d'une rêverie est tout entier dans son vague ; n'est-elle pas une sorte de vapeur intellectuelle?

—Je veux, lui dit-elle en le prenant par le bras, vous présenter à une femme qui a le plus grand désir de vous connaître d'après ce qu'elle entend dire de vous.

Puis, elle le conduisit dans un salon voisin, où elle lui montra, par un geste, un sourire et un regard véritablement italiens, une femme assise au coin de la cheminée.

—Qui est-elle? demanda vivement M. de Vandenesse.

— Une femme dont vous vous êtes, certes, entretenu plus d'une fois pour la louer ou pour en médire, une femme qui vit dans la solitude, un vrai mystère.

— Si vous avez jamais été clémente dans votre vie, de grâce, dites-moi son nom.

— La marquise de Vieumesnil.

— Je vais aller prendre des leçons auprès d'elle ; car elle a su faire, d'un mari bien médiocre, un pair de France ; d'un homme nul, une capacité politique. Mais, dites-moi, croyez-vous que lord Melville soit mort pour elle, comme quelques femmes l'ont prétendu?

—Peut-être. Depuis cette aventure, fausse ou vraie, la pauvre femme est bien changée. Elle n'a pas encore été dans le monde. C'est quelque chose à Paris qu'une constance de trois ans. Si vous la voyez ici...

Madame Vitagliano s'arrêta; mais elle ajouta d'un air fin : — J'oublie que je dois me taire. Allez causer avec elle.

Charles resta pendant un moment immobile, le dos légèrement appuyé sur le chambranle de la porte, tout occupé à examiner une femme devenue célèbre sans que personne pût rendre compte des motifs sur lesquels se fondait sa renommée.

Le monde offre beaucoup de ces anomalies curieuses, La réputation de madame de Vieumesnil n'était pas, certes, plus extraordinaire que celle de certains hommes toujours en travail d'une œuvre inconnue : statisticiens tenus pour profonds sur la foi de calculs qu'ils se gardent bien de publier; politiques qui vivent sur un article de journal; auteurs ou artistes dont l'œuvre reste toujours en portefeuille; gens savants avec ceux qui ne connaissent rien à la science, comme Sganarelle est latiniste avec ceux qui ne savent pas le latin ; hommes auxquels on accorde une capacité convenue sur un point, soit la direction des arts, soit une mission importante. Cet admirable mot : *c'est une spécialité*, semble avoir été créé pour ces espèces d'acéphales politiques ou littéraires.

Charles demeura plus longtemps en contemplation qu'il ne le voulait, et fut mécontent d'être si fortement préoccupé par une femme; mais aussi, la présence de cette femme réfutait les pensées qu'un

instant auparavant le jeune diplomate avait conçues à l'aspect du bal.

Madame de Vieumesnil était une femme de trente ans, belle, quoique frêle de formes, et d'une excessive délicatesse. Son plus grand charme venait d'une physionomie dont le calme trahissait une étonnante profondeur dans l'âme. Son œil plein d'éclat, mais qui semblait voilé par une pensée constante, accusait une vie fiévreuse et la résignation la plus étendue. Ses paupières, presque toujours chastement baissées vers la terre, se relevaient rarement. Si elle jetait des regards autour d'elle, c'était par un mouvement triste; et vous eussiez dit qu'elle réservait le feu de ses yeux pour d'occultes contemplations. Aussi tout homme supérieur se sentait-il curieusement attiré vers cette femme douce et silencieuse. Si l'esprit cherchait à deviner les mystères de la perpétuelle réaction qui se faisait en elle, du présent vers le passé, du monde à sa solitude, l'âme n'était pas moins intéressée à s'initier aux secrets d'un cœur en quelque sorte orgueilleux de ses souffrances.

En elle, rien d'ailleurs ne démentait les idées qu'elle inspirait tout d'abord. Comme presque toutes les femmes qui ont de très-longs cheveux, elle était pâle, et parfaitement blanche. Sa peau, d'une finesse prodigieuse, symptôme rarement trompeur, annonçait une vraie sensibilité, justifiée par la nature de ses traits qui avaient ce fini merveilleux que les peintres chinois répandent sur leurs figures fantastiques. Son col était un peu long peut-être; mais ces sortes de cous sont les plus gracieux, et donnent aux têtes de femme de vagues affinités avec les magnétiques ondulations du serpent. S'il n'existait pas un seul des mille indices par lesquels les caractères les plus dissimulés se révèlent à l'observateur, il lui suffirait d'examiner attentivement les gestes de la tête et les torsions du cou, si variées, si expressives, pour juger une femme.

La mise était, chez madame de Vieumesnil, en harmonie avec la pensée qui dominait sa personne. Les nattes de sa chevelure, largement tressées, formaient au-dessus de sa tête une haute couronne à laquelle ne se mêlait aucun ornement, car elle semblait avoir dit adieu pour toujours aux recherches de la toilette. Aussi ne surprenait-on jamais en elle ces petits calculs de coquetterie qui gâtent beaucoup de femmes. Seulement, quelque modeste que fût son corsage, il ne cachait pas entièrement l'élégance de sa taille. Puis, le luxe de sa longue robe consistait dans une coupe extrêmement distinguée; et, s'il est permis de chercher des idées dans l'arrangement d'une étoffe, on pourrait dire que les plis nombreux et simples de sa robe lui communiquaient une grande noblesse. Néanmoins, peut-être trahissait-elle les indélébiles faiblesses de la femme par les soins minutieux qu'elle prenait de sa main et de son pied; mais, si elle les montrait avec quelque plaisir, il eût été difficile à la plus malicieuse rivale de trouver ces gestes affectés, tant ils paraissaient involontaires, ou dus à d'enfantines habitudes. Ce reste de coquetterie se faisait même excuser par une gracieuse nonchalance.

Cette masse de traits, cet ensemble de petites choses qui font une femme laide ou jolie, attrayante ou désagréable, ne peuvent être qu'indiqués; surtout lorsque, comme chez madame de Vieumesnil, l'âme est le lien de tous les détails, et leur imprime une délicieuse unité. Aussi son maintien s'accordait-il parfaitement avec le caractère de sa figure et de sa mise. A un certain âge seulement, certaines femmes choisies savent seules donner un langage à leur attitude. Est-ce le chagrin, est-ce le bonheur qui prête à la femme de trente ans, à la femme heureuse ou malheureuse, le secret de cette contenance éloquente? Ce sera toujours une vivante énigme que chacun interprète au gré de ses désirs, de ses espérances, ou de son système.

La manière dont madame de Vieumesnil tenait ses deux coudes appuyés sur les bras de son fauteuil, et joignait les extrémités des doigts de chaque main en ayant l'air de jouer, la courbure de son cou; le laisser-aller de son corps fatigué, mais souple, qui paraissait élégamment brisé dans le fauteuil; l'abandon de ses jambes, l'insouciance de sa pose, ses mouvements fluides : tout révélait une femme sans intérêt dans la vie, qui n'a point connu les plaisirs de l'amour, mais qui les a rêvés, et se courbe sous les fardeaux dont l'accable sa mémoire; une femme qui, depuis longtemps, a désespéré de l'avenir ou d'elle-même; une femme inoccupée, qui prend le vide pour le néant.

Charles de Vandenesse admira ce magnifique tableau, mais comme le produit d'un *faire* plus habile que ne l'est celui des femmes ordinaires. Il connaissait le marquis de Vieumesnil. Alors, au premier regard jeté sur sa femme, qu'il n'avait pas encore vue, le jeune diplomate reconnut des disproportions, des incompatibilités, pour employer le mot légal, trop fortes entre ces deux personnes, pour qu'il fût possible à la marquise d'aimer son mari. Cependant madame de Vieumesnil tenait une conduite irréprochable, et sa vertu donnait encore un plus haut prix à tous les mystères qu'un observateur pouvait pressentir en elle.

Lorsque son premier mouvement de surprise fut passé, Vandenesse chercha la meilleure manière d'aborder madame de Vieumesnil; et, par une ruse toute diplomatique, il se proposa de l'embarrasser pour savoir comment elle accueillerait une sottise.

— Madame, dit-il en s'asseyant près d'elle, une heureuse indiscrétion m'a fait savoir que j'ai, je ne sais à quel titre, le bonheur d'être distingué par vous. Je vous dois d'autant plus de remercîments que je n'ai jamais été l'objet d'une semblable faveur. Aussi serez-vous comptable d'un de mes défauts. Désormais, je ne veux plus être modeste...

— Vous aurez tort, monsieur, dit-elle en riant; il faut laisser la vanité à ceux qui n'ont pas autre chose.

Une conversation s'établit alors entre la marquise et le jeune homme, qui, suivant l'usage, abordèrent en un moment une multitude de sujets : la peinture, la musique, la littérature, la politique, les hommes, les événements et les choses. Puis ils arrivèrent par une pente insensible au sujet éternel des causeries françaises et étrangères, à l'amour, aux sentiments et aux femmes.

— Nous sommes esclaves.

— Vous êtes reines.

Les phrases plus ou moins spirituelles dites par Charles et la marquise pouvaient se réduire à cette simple expression de tous les discours présents et à venir tenus sur cette matière, et ces deux phrases voudront toujours dire, dans un temps donné : — Aimez-moi. — Je vous aimerai.

— Madame, s'écria doucement Charles de Vandenesse, vous me faites bien vivement regretter de quitter Paris. Je ne retrouverai certes pas en Italie des heures aussi spirituelles que l'a été celle-ci.

— Vous rencontrerez peut-être le bonheur, monsieur, et il vaut mieux que toutes les pensées brillantes, vraies ou fausses, qui se disent chaque soir à Paris.

Avant de saluer madame de Vieumesnil, Charles obtint la permission d'aller lui faire ses adieux. Il s'estima très-heureux d'avoir donné à sa requête les formes de la sincérité, lorsque le soir, en se couchant, et le lendemain, pendant toute la journée, il lui fut impossible de chasser le souvenir de cette femme.

Tantôt il se demandait pourquoi la marquise l'avait distingué, quelles pouvaient être ses intentions en demandant à le voir; et il fit d'intarissables commentaires. Tantôt il croyait trouver les motifs de cette curiosité; alors, il s'enivrait d'espérance, ou se refroidissait, suivant les interprétations par lesquelles il s'expliquait ce souhait poli, si vulgaire à Paris. Tantôt c'était tout, tantôt ce n'était rien. Enfin, il voulut résister au penchant qui l'entraînait vers madame de Vieumesnil; mais il alla chez elle.

Il y a certes des pensées auxquelles nous obéissons sans les connaître. Elles sont en nous à notre insu. Quoique cette réflexion puisse paraître plus paradoxale que vraie, chaque personne de bonne foi en trouvera mille preuves dans sa vie. En se rendant chez la marquise, Charles obéissait à l'un de ces textes préexistants dont notre expérience et les conquêtes de notre esprit ne sont, plus tard, que les développements sensibles.

Une femme de trente ans a d'irrésistibles attraits pour un jeune homme; et rien de plus naturel, de plus fortement tissu, de mieux préétabli que les attachements profonds dont le monde offre tant d'exemples entre une femme comme la marquise et un jeune homme tel que Vandenesse.

En effet, une jeune fille a trop d'illusions, trop d'inexpérience, et le sexe est trop complice de son amour pour qu'un jeune homme puisse en être flatté, tandis qu'une femme connaît toute l'étendue des sacrifices à faire. Là où l'une est entraînée par la curiosité, par des séductions étrangères à celles de l'amour, l'autre obéit à un sentiment consciencieux. L'une cède, l'autre choisit. Ce choix n'est-il pas déjà une immense flatterie? Armée d'un savoir presque toujours chèrement payé par des malheurs; en se donnant, la femme expérimentée semble donner plus qu'elle-même, tandis que la jeune fille, ignorante et crédule, ne sachant rien, ne peut rien comparer, rien apprécier; elle accepte l'amour et l'étudie. L'une nous instruit, nous conseille à un âge où l'on aime à se laisser guider, où l'obéissance est un plaisir; l'autre veut tout apprendre et se montre naïve, là où l'autre est tendre. Celle-là ne vous présente qu'un seul triomphe; celle-ci vous oblige à des combats perpétuels. La première n'a que des larmes et des plaisirs, la seconde a des voluptés et des remords. Pour qu'une jeune fille soit la maîtresse, elle doit être trop corrompue, et alors on l'abandonne avec horreur, tandis qu'une femme a mille moyens de conserver tout à la fois son pouvoir et sa dignité. L'une, trop soumise, vous offre les tristes sécurités du repos; l'autre perd trop pour ne pas demander à l'amour ses mille métamorphoses. L'une se déshonore toute seule; l'autre tue à votre profit une famille entière. La jeune fille n'a qu'une coquetterie, et croit avoir tout dit quand elle a quitté son vêtement; mais la femme en a d'innombrables et se cache sous mille voiles; enfin elle caresse toutes les vanités, et la novice n'en flatte qu'une. Il s'émeut d'ailleurs des indécisions, des terreurs, des craintes, des troubles et des orages chez la femme de trente ans, qui ne se rencontrent jamais dans l'amour d'une jeune fille. Arrivée à cet âge, la femme demande à un jeune homme de lui restituer l'estime qu'elle lui a sacrifiée; elle ne vit que pour lui, s'occupe de son avenir, lui veut une belle vie, la lui ordonne glorieuse; elle obéit, elle prie et commande, s'abaisse et s'élève, et sait consoler en mille occasions, où la jeune fille ne sait que gémir. Enfin, outre tous les

avantages de sa position, la femme de trente ans peut se faire jeune fille, jouer tous les rôles, être pudique, et s'embellir même d'un malheur. Entre elles deux, se trouve l'incommensurable différence du prévu à l'imprévu, de la force à la faiblesse. La femme de trente ans satisfait tout, et la jeune fille, sous peine de ne pas être, doit ne rien satisfaire.

Ces idées se développent au cœur d'un jeune homme, et composent chez lui la plus forte des passions; car elle réunit les sentiments factices créés par les mœurs, aux sentiments réels de la nature.

La démarche la plus capitale et la plus décisive dans la vie d'une femme est précisément celle qu'elle regarde toujours comme la plus insignifiante. Une femme mariée ne s'appartient plus; elle est la reine et l'esclave du foyer domestique. La sainteté des femmes est inconciliable avec les devoirs et les libertés du monde : émanciper les femmes, c'est les corrompre. En accordant à un étranger le droit d'entrer dans le sanctuaire du ménage, n'est-ce pas se mettre à sa merci? Qu'une femme l'y attire, n'est-ce pas une faute, ou, pour être exact, le commencement d'une faute? Il faut accepter cette théorie dans toute sa rigueur, ou absoudre les passions. Jusqu'à présent, en France, la société a su prendre un *mezzo termine*, elle se moque des malheurs; et, comme les Spartiates qui ne punissaient que la maladresse, elle semble admettre le vol. Mais peut-être ce système est-il très-sage. Le mépris général constitue le plus affreux de tous les châtiments, en ce qu'il atteint la femme au cœur. Elles tiennent et doivent toutes tenir à être honorées, car sans l'estime elles n'existent plus. Aussi est-ce le premier sentiment qu'elles demandent à l'amour. La plus corrompue d'entre elles exige même, avant tout, une absolution pour le passé, en vendant son avenir, et tâche de faire comprendre à son amant qu'elle échange contre d'irrésistibles félicités les honneurs que le monde lui refusera. Il n'est pas de femme qui, en recevant chez elle, pour la première fois, un jeune homme, et en se trouvant seule avec lui, ne conçoive quelques-unes de ces réflexions; surtout, si comme Charles de Vandenesse, il est bien fait ou spirituel. Pareillement, peu de jeunes gens manquent de fonder quelques vœux secrets sur une des mille idées qui justifient leur amour inné pour les femmes belles, spirituelles et malheureuses comme l'était madame de Vieumesnil.

Aussi la marquise, en entendant annoncer M. de Vandenesse, fut-elle troublée, et lui presque honteux, malgré l'assurance qui, chez les diplomates, est en quelque sorte de costume. Mais madame de Vieumesnil prit bientôt un air affectueux, dont les femmes savent se faire un rempart contre les interprétations de la vanité. Cette contenance exclut toute arrière-pensée, et fait pour ainsi dire la part au sentiment en le tempérant par les formes de la politesse. Alors les femmes se tiennent aussi longtemps qu'elles le veulent dans cette position équivoque, comme dans un carrefour, qui mène également au respect, à l'indifférence, à l'étonnement ou à la passion.

A trente ans seulement, une femme peut connaître les ressources de cette situation. Elle y sait rire, plaisanter, s'attendrir, sans se compromettre. Alors, elle possède le tact nécessaire pour attaquer chez un homme toutes les cordes sensibles, et pour étudier les sons qu'elle en tire. Son silence est aussi dangereux que sa parole. Vous ne devinez jamais si, à cet âge, elle est franche ou fausse, si elle se moque ou si elle est de bonne foi dans ses aveux. Après vous avoir donné le droit de lutter avec elle; tout à coup, par un mot, par un regard, par un de ces gestes dont elles ont éprouvé la puissance, elles ferment le combat, vous abandonnent, et restent maîtresses de votre secret, libres de vous immoler par une plaisanterie, libres de s'occuper de vous, également protégées par leur faiblesse et par votre force.

Quoique madame de Vieumesnil se plaçât, pendant cette première visite, sur ce terrain neutre, elle sut y conserver une haute dignité de femme. Ses douleurs secrètes planèrent toujours sur sa gaîté factice comme un léger nuage qui dérobe imparfaitement le soleil. Vandenesse sortit, après avoir éprouvé dans cette conversation des délices inconnues; mais il demeura convaincu que la marquise était de ces femmes dont la conquête coûte trop cher pour qu'on puisse entreprendre de les aimer.

— Ce serait, dit-il en s'en allant, du sentiment à perte de vue, une correspondance à fatiguer même un sous-chef ambitieux! Cependant, si je voulais bien...

Ce fatal — *si je voulais!* a constamment perdu les entêtés. En France, l'amour-propre mène à la passion. Charles revint chez madame de Vieumesnil, et crut s'apercevoir qu'elle prenait plaisir à sa conversation. Alors, au lieu de se livrer avec naïveté au bonheur d'aimer, il voulut jouer un double rôle. Il essaya de paraître passionné, puis d'analyser froidement la marche de cette intrigue, d'être amant et diplomate; mais il était généreux et jeune, cet examen devait le conduire à un amour sans bornes; car, artificieuse ou naturelle, la marquise était toujours plus forte que lui.

Chaque fois qu'il sortait de chez madame de Vieumesnil, Charles persistait dans sa méfiance, et soumettait les situations progressives par lesquelles passait son âme, à une sévère analyse qui tuait ses propres émotions.

— Aujourd'hui, se disait-il à la troisième visite, elle m'a fait comprendre qu'elle était très-malheureuse, et seule dans la vie; que, sans sa fille, elle désirerait ardemment la mort. Elle a été d'une résignation parfaite. Or, je ne suis ni son frère, ni son confesseur; pourquoi m'a-t-elle confié ses chagrins? Elle m'aime.

Deux jours après, en s'en allant, il apostrophait les mœurs modernes.

— L'amour prend la couleur de chaque siècle. En 1822, il est doctrinaire. Au lieu de se prouver, comme jadis, par des faits, on le discute, on le disserte, on le met en discours de tribune. Les femmes en sont réduites à trois moyens. D'abord, elles mettent en question notre passion, nous refusent le pouvoir d'aimer autant qu'elles aiment. Coquetterie! véritable défi que madame de Vieumesnil m'a porté ce soir! Puis, elles se font très-malheureuses pour exciter notre générosité, notre amour-propre: un jeune homme n'est-il pas flatté de consoler une grande infortune? Enfin, elles ont la manie de la virginité! Madame de Vieumesnil a dû penser que je la croyais toute neuve. Ma bonne foi peut devenir une excellente spéculation.

Mais un jour, après avoir épuisé ses pensées de défiance, il se demanda si la marquise était sincère; si tant de souffrances pouvaient être jouées, pourquoi feindre de la résignation? Elle vivait dans une solitude profonde, et dévorait en silence des chagrins qu'elle laissait à peine deviner par l'accent plus ou moins contraint d'une interjection. Dès ce moment, Charles prit un vif intérêt à madame de Vieumesnil. Cependant, en venant à un rendez-vous habituel qui leur était devenu nécessaire l'un à l'autre, heure réservée par un mutuel instinct, Vandenesse trouvait encore sa maîtresse plus habile que vraie, et son dernier mot était: — Décidément, cette femme est très-adroite.

Il entra, vit la marquise dans son attitude favorite, attitude pleine de mélancolie. Elle leva les yeux sur lui sans faire un mouvement, et lui jeta un de ces regards pleins qui ressemblent à un sourire. Elle exprimait une confiance, une amitié vraies, mais point d'amour. Charles s'assit, et ne put rien dire. Il était ému par une de ces sensations pour lesquelles il manque un langage.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle d'un son de voix attendri.

— Rien... Si, reprit-il; je songe à une chose qui ne vous a point encore occupée.

— Qu'est ce?

— Mais... le congrès est fini.

— Eh bien, dit-elle, vous devez donc aller au congrès?

Une réponse directe était la plus éloquente et la plus délicate des déclarations, mais Charles ne la fit pas. La physionomie de madame de Vieumesnil attestait une candeur d'amitié qui détruisait tous les calculs de la vanité, toutes les espérances de l'amour, toutes les défiances du diplomate. Elle ignorait, ou paraissait ignorer complétement qu'elle fût aimée; et, lorsque Charles, tout confus, se replia sur lui-même, il fut forcé de s'avouer qu'il n'avait rien fait ni rien dit qui autorisât cette femme à le penser.

Il la trouva, pendant cette soirée, ce qu'elle était toujours: simple et affectueuse, vraie dans sa douleur, heureuse d'avoir un ami, fière de rencontrer une âme qui sût entendre la sienne, et n'allait pas au-delà. Elle ne supposait pas qu'une femme pût se laisser deux fois séduire; mais elle avait connu l'amour, et le gardait encore sanglant au fond de son cœur. Elle n'imaginait pas que le bonheur pût apporter deux fois à une femme ses enivrements; car elle ne croyait pas seulement à l'esprit, mais à l'âme; et, pour elle, l'amour n'était pas une séduction, il comportait toutes les séductions nobles.

En ce moment, Charles redevint jeune homme; il fut subjugué par l'éclat d'un si grand caractère, et voulut être initié dans tous les secrets de cette existence flétrie par le hasard plus que par une faute.

Madame de Vieumesnil ne lui jeta qu'un regard en l'entendant demander compte du surcroît de chagrin qui communiquait à sa beauté toutes les harmonies de la tristesse; mais ce regard profond fut comme le sceau d'un contrat solennel.

— Ne me faites plus de questions semblables, dit-elle. Il y a trois ans à pareil jour, celui qui m'aimait, le seul homme au bonheur duquel j'eusse sacrifié jusqu'à ma propre estime, est mort; et mort pour me sauver l'honneur. Cet amour a cessé jeune, pur, plein d'illusions. Avant de me livrer à une passion vers laquelle une fatalité sans exemple me poussa, j'avais été séduite par ce qui perd tant de jeunes filles, par un homme nul, mais de formes agréables. Le mariage effeuilla mes espérances une à une. Aujourd'hui, j'ai perdu le bonheur légitime et ce bonheur que l'on nomme criminel, sans avoir connu le bonheur. Il ne me reste rien. Si je n'ai pas su mourir, je dois être au moins fidèle à mes souvenirs.

A ces mots, elle ne pleura pas, elle baissa les yeux et se tordit légèrement les doigts qu'elle avait croisés par son geste habituel. Cela fut dit simplement; mais l'accent de sa voix était l'accent d'un désespoir aussi profond que paraissait l'être son amour, et ne laissait aucune espérance à Charles.

Cette affreuse existence, traduite en trois phrases et commentée par une torsion de mains; cette forte douleur dans une femme frêle, cet abyme dans une jolie tête; enfin les mélancolies, les larmes d'un deuil

de trois ans, fascinèrent Vandenesse. Il resta silencieux et petit devant cette grande et noble femme. Il n'en voyait plus les beautés matérielles si exquises, si achevées, mais l'âme si éminemment sensible. Il rencontrait enfin cet être idéal si fantastiquement rêvé, si vigoureusement appelé par tous ceux qui mettent la vie dans une passion, la cherchent avec ardeur, et souvent meurent sans avoir pu jouir de tous ses trésors rêvés.

En entendant ce langage, et devant cette beauté sublime, il trouva ses idées étroites. Dans l'impuissance où il était de mesurer ses paroles à la hauteur de cette scène tout à la fois si simple et si élevée, il répondit par des lieux communs sur la destinée des femmes.

— Madame, il faut savoir oublier ses douleurs, ou se creuser une tombe, dit-il.

Mais la raison est toujours mesquine auprès du sentiment : l'une est naturellement bornée comme tout ce qui est positif, et l'autre est infini. Raisonner, là où il faut sentir, est le propre des âmes sans portée.

Vandenesse garda donc le silence, contempla longtemps madame de Vieumesnil et sortit. En proie à des idées nouvelles qui lui grandissaient la femme, il ressemblait à un peintre qui, après avoir pris pour types les vulgaires modèdes de son atelier, rencontrerait tout à coup la Mnémosyne du Musée, la plus belle et la moins appréciée des statues antiques.

Charles fut profondément épris. Il aima madame de Vieumesnil avec cette bonne foi de la jeunesse, avec cette ferveur qui communique aux premières passions une grâce ineffable, une candeur dont l'homme ne retrouve plus que des vestiges, quand, plus tard, il aime encore : délicieuses passions, presque toujours délicieusement savourées par les femmes qui les font naître, parce qu'à ce bel âge de trente ans, sommité poétique de la vie des femmes, elles peuvent en embrasser tout le cours et voir aussi bien dans le passé que dans l'avenir. Alors, elles connaissent tout le prix de l'amour, et en jouissent avec la crainte de le perdre; alors, leur âme est encore belle de la jeunesse qui les abandonne, et leur passion va se renforçant toujours d'un avenir qui les effraie.

— J'aime, se disait cette fois Vandenesse en quittant madame de Vieumesnil, et, pour mon malheur, je trouve une femme attachée à des souvenirs. La lutte est difficile contre un mort qui n'est plus là, qui ne peut pas faire de sottises, ne déplaît jamais, et dont on ne voit que les belles qualités. N'est-ce pas vouloir détrôner la perfection que d'essayer à tuer les charmes de la mémoire et les espérances qui survivent à un amant perdu, précisément parce qu'il n'a réveillé que des désirs, tout ce que l'amour a de plus beau, de plus séduisant?

Cette triste réflexion, due au découragement et à la crainte de ne pas réussir, par lesquels commencent toutes les passions vraies, fut le dernier calcul de sa diplomatie expirante. Dès lors, il n'eut plus d'arrière-pensées, devint le jouet de son amour, et se perdit dans les riens de ce bonheur inexplicable qui se repaît d'un mot, d'un silence, d'un vague espoir. Il voulut aimer platoniquement, vint tous les jours respirer l'air que respirait madame de Vieumesnil, s'incrusta presque dans sa maison, et l'accompagna partout avec la tyrannie d'une passion qui mêle son égoïsme au dévouement le plus absolu.

L'amour a son instinct, il sait trouver le chemin du cœur comme le plus faible insecte marche à sa fleur avec une irrésistible volonté qui ne s'épouvante de rien. Aussi, quand un sentiment est vrai, sa destinée n'est-elle pas douteuse. N'y a-t-il pas de quoi jeter une femme dans toutes les angoisses de la terreur, si elle vient à penser que sa vie dépend du plus ou du moins de vérité, de force, de persistance que son amant mettra dans ses désirs ?

Or, il est impossible à une femme, à une épouse, à une mère, de se préserver contre l'amour d'un jeune homme. La seule chose qui soit en sa puissance est de ne pas continuer à le voir, au moment où elle devine ce secret du cœur qu'une femme devine toujours. Mais ce parti lui semble trop décisif, pour qu'elle puisse le prendre à un âge où le mariage pèse, ennuie et lasse, où l'affection conjugale est plus que tiède, si déjà même son mari ne l'a pas abandonnée. Laides, les femmes sont flattées par un amour qui les fait belles; jeunes et charmantes, la séduction doit être à la hauteur de leurs séductions, elle est immense; vertueuses, un sentiment terrestrement sublime les porte à trouver je ne sais quelle absolution dans la grandeur même des sacrifices qu'elles font à leur amant, et de la gloire dans cette lutte difficile. Tout est piége. Aussi nulle leçon n'est-elle trop forte pour de si fortes tentations.

La réclusion ordonnée autrefois à la femme en Grèce, en Orient, et qui devient de mode en Angleterre, est la seule sauvegarde de la morale domestique; mais, sous l'empire de ce système, les agréments du monde périssent, et ni la société, ni la politesse, ni l'élégance des mœurs ne sont possibles. Les nations devront choisir.

Ainsi, quelques mois après sa première rencontre avec M. de Vandenesse, madame de Vieumesnil trouva sa vie étroitement liée à la sienne. Elle s'étonna sans trop de confusion, et presque avec un certain plaisir, d'en partager les goûts et les pensées. Avait-elle pris les idées de Vandenesse, ou Vandenesse avait-il épousé ses moindres caprices ?

Elle n'examina rien. Déjà saisie par le courant de la passion, cette adorable femme se dit avec la fausse bonne foi de la peur : — Oh! non! je serai fidèle à celui qui mourut pour moi.

Pascal a dit : Douter de Dieu, c'est y croire. De même, une femme ne se débat que quand elle est prise. Le jour où madame de Vieumesnil s'avoua qu'elle était aimée, il lui arriva de flotter entre mille sentiments contraires. Les superstitions de l'expérience parlèrent leur langage. Serait-elle heureuse? Pourrait-elle trouver le bonheur en dehors des lois dont la société fait, à tort ou à raison, sa morale? Jusqu'alors la vie ne lui avait versé que de l'amertume! Y avait-il un heureux dénouement possible aux liens qui unissent deux êtres séparés par les convenances sociales? Mais aussi le bonheur se paie-t-il jamais trop cher? Et ce bonheur si ardemment voulu, si naturel, peut-être le rencontrerait-elle enfin! La curiosité plaide toujours la cause des amants. Enfin, au milieu de cette discussion secrète, Vandenesse arriva. Sa présence fit évanouir le fantôme métaphysique de la raison.

Si telles sont les transformations successives par lesquelles passe un sentiment même rapide chez un jeune homme et chez une femme de trente ans, il est un moment où les nuances se fondent, où les raisonnements s'abolissent en un seul; cette dernière réflexion se confond dans un désir, le corrobore; et plus la résistance a été longue, plus puissante est la voix de l'amour. Ici donc s'arrête cette leçon ou plutôt cette étude faite sur l'*écorché*, s'il est permis d'emprunter à la peinture une de ses expressions les plus pittoresques; car cette histoire explique les dangers et le mécanisme de l'amour plus qu'elle ne le peint. Mais, dès ce moment, chaque jour ajouta des couleurs à ce squelette, le revêtit des grâces de la jeunesse, en raviva les chairs, en vivifia les mouvements, lui rendit l'éclat, la beauté, les séductions du sentiment et les attraits de la vie.

Charles trouva madame de Vieumesnil pensive, et lorsqu'il lui eut dit d'un ton pénétré, que les douces magies du cœur rendirent persuasif : — Qu'avez-vous?... elle se garda bien de répondre. Cette délicieuse demande accusait une parfaite entente d'âme; et, avec l'instinct merveilleux de la femme, la marquise comprit que des plaintes, ou l'expression de son malheur intime, seraient en quelque sorte des avances. Or, si déjà chacune de ses paroles avait une signification entendue par tous deux, dans quel abyme n'allait-elle pas mettre les pieds? Elle lut en elle-même par un regard lucide et clair, se tut, et son silence fut imité par Vandenesse.

— Je suis souffrante, dit-elle enfin, effrayée de la haute portée d'un moment où le langage des yeux suppléa complétement à l'impuissance du discours.

— Madame, répondit Charles d'une voix affectueuse, mais violemment émue; âme et corps, tout se tient. Si vous étiez heureuse, vous seriez jeune et fraîche; pourquoi refusez-vous de demander à l'amour tout ce dont l'amour vous a privée? Vous croyez la vie terminée au moment où, pour vous, elle commence. Confiez-vous aux soins d'un ami. Il est si doux d'être aimé.

— Je suis déjà vieille, dit-elle; rien ne m'excuserait donc de ne pas continuer à souffrir comme par le passé. D'ailleurs, il faut aimer, dites-vous? Hé bien! je ne le dois ni ne le puis. Hors vous, dont l'amitié jette quelques douceurs sur ma vie, personne ne me plaît, personne ne saurait effacer mes souvenirs. J'accepte un ami, je fuirais un amant.

Ces paroles, empreintes d'une horrible coquetterie, étaient le dernier effort de la sagesse. — S'il se décourage, eh bien, je resterai seule et fidèle. Cette pensée vint au cœur de madame de Vieumesnil, et fut pour elle ce qu'est la branche de saule trop faible que saisit un nageur avant d'être emporté par le courant.

En entendant cet arrêt, Vandenesse laissa échapper un tressaillement involontaire qui fut plus puissant sur le cœur de la marquise que ne l'avaient été toutes ses assiduités passées. Ce qui touche le plus les femmes, n'est-ce pas de rencontrer en nous des délicatesses gracieuses, des sentiments exquis, autant que le sont les leurs? car, chez elles, la grâce et la délicatesse sont les indices du *vrai*. Le geste de Charles révélait un frémissement inouï. Madame de Vieumesnil connut la force de l'affection de Vandenesse à la force de sa douleur.

Le jeune homme dit froidement :

— Vous avez peut-être raison. Nouvel amour, chagrins nouveaux....

Puis, il changea de conversation, et s'entretint de choses indifférentes; mais il était visiblement ému, regardait madame de Vieumesnil avec une attention concentrée, comme s'il l'eût vue pour la dernière fois. Enfin il la quitta, en lui disant avec émotion : — Adieu, madame.

— Au revoir, dit-elle avec cette coquetterie fine dont toutes les femmes d'élite ont le secret.

Il ne répondit pas.

Quand Vandenesse ne fut plus là, que sa chaise vide parla pour lui, madame de Vieumesnil eut mille regrets, et se trouva des torts. La passion fait un progrès énorme chez une femme au moment où elle croit avoir agi peu généreusement, ou avoir blessé quelque âme noble. Jamais il ne faut se défier des sentiments mauvais en amour, ils sont très-salutaires; les femmes ne succombent que sous le coup

d'une vertu. *L'enfer est pavé de bonnes intentions,* n'est pas un paradoxe de prédicateur.

Vandenesse resta pendant quelques jours sans venir. Pendant chaque soirée, à l'heure du rendez-vous habituel, la marquise l'attendit avec une impatience pleine de remords. Écrire, c'était un aveu; d'ailleurs, son instinct lui disait qu'il reviendrait. Le sixième jour il fut annoncé: jamais elle n'entendit ce nom avec plus de plaisir. Sa joie l'effraya.

— Vous m'avez bien punie, lui dit-elle.

Vandenesse la regarda d'un air hébété.

— Punie, répéta-t-il. Et de quoi?

Charles comprenait bien madame de Vieumesnil; mais il voulait se venger des souffrances auxquelles il avait été en proie, du moment où elle les soupçonnait.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir? demanda-t-elle en souriant.

— Vous n'avez donc vu personne, dit-il pour ne pas faire une réponse directe.

— M. de Ronquerolles et M. de Marsay sont restés ici, l'un hier, l'autre ce matin, près de deux heures.

Autre souffrance! Douleur incompréhensible pour ceux qui n'aiment pas avec ce despotisme envahisseur et féroce dont le moindre effet est une jalousie monstrueuse, un perpétuel désir de dérober l'être aimé à toute influence étrangère à l'amour.

— Quoi! se dit en lui-même Vandenesse, elle a reçu, elle a vu des êtres contents, elle leur a parlé, tandis que je restais solitaire, malheureux!

Il ensevelit son chagrin, et jeta son amour au fond de son cœur comme un cercueil à la mer. Ses pensées étaient de celles que l'on n'exprime pas, elles ont la rapidité de ces acides qui tuent en s'évaporant. Cependant son front se couvrit de nuages, et madame de Vieumesnil obéit à l'instinct de la femme en partageant cette tristesse sans la concevoir. Elle n'était pas complice du mal qu'elle faisait, et Vandenesse s'en aperçut. Il parla de sa situation et de sa jalousie, comme si c'eût été l'une de ces hypothèses que les amants se plaisent à discuter. Madame de Vieumesnil comprit tout, et fut alors si vivement touchée qu'elle ne put retenir ses larmes.

Dès ce moment, ils entrèrent dans les cieux de l'amour. Le ciel et l'enfer sont deux grands poëmes qui formulent les deux seuls points sur lesquels tourne notre existence: la joie ou la douleur. Le ciel n'est-il pas, ne sera-t-il pas toujours une image de l'infini de nos sentiments dont l'art ne peint que de faibles détails, parce que le bonheur est un; et l'enfer ne représente-t-il pas les tortures infinies de nos douleurs dont nous pouvons faire œuvre de poésie, parce qu'elles sont toutes dissemblables?

Un soir, les deux amants étaient seuls, assis l'un près de l'autre, en silence, et occupés à contempler une des plus belles phases du firmament, un de ces ciels purs dans lesquels les derniers rayons du soleil jettent de faibles teintes d'or et de pourpre. En ce moment de la journée, les lentes dégradations de la lumière semblent réveiller les sentiments doux; nos passions vibrent mollement, et nous savourons les troubles de je ne sais quelle violence, au milieu du calme. La nature, en nous montrant le bonheur par de vagues images, nous invite à en jouir quand il est près de nous, ou nous le fait regretter quand il a fui. Dans ces instants fertiles en enchantements, sous le dais de cette lueur dont les tendres harmonies s'unissent à des séductions intimes, il est difficile de résister aux vœux du cœur; ils ont alors tant de magie; alors, le chagrin s'émousse, la joie enivre, et la douleur accable. Les pompes du soir sont le signal des aveux et les encouragent. Le silence devient plus dangereux que la parole, en communiquant au regard toute la puissance de l'infini des cieux qu'il reflète... Si l'on parle, le moindre mot possède une irrésistible puissance. N'y a-t-il pas alors de la lumière dans la voix, de la pourpre dans le regard? Le ciel n'est-il pas comme en nous, ou ne nous semble-t-il pas être dans le ciel?

Cependant Vandenesse et Juliette, car depuis quelques jours madame de Vieumesnil se laissait appeler ainsi familièrement par celui qu'elle se plaisait à nommer Charles, donc tous deux parlaient; mais le sujet primitif de leur conversation était bien loin d'eux: et, s'ils ne savaient plus le sens de leurs paroles, ils écoutaient avec délices les pensées secrètes qu'elles couvraient. La main de la marquise était dans celle de Vandenesse; elle la lui abandonnait sans croire que ce fût une faveur.

Ils se penchèrent ensemble pour voir un de ces majestueux paysages pleins de neiges, de glaciers, d'ombres grises qui teignent les flancs de montagnes fantastiques; un de ces tableaux remplis de brusques oppositions entre les flammes rouges et les tons noirs qui décorent les cieux avec une inimitable et fugace poésie; magnifiques langes dans lesquels renaît le soleil, beaux linceuls où il expire. En ce moment les cheveux de Juliette effleurèrent les joues de Vandenesse; elle sentit ce contact léger, elle en frissonna violemment, et lui plus encore; car tous deux étaient graduellement arrivés à une de ces crises inexplicables où les sens acquièrent une perception si fine par leur calme profond, que le plus faible choc fait verser des larmes et déborder la tristesse, si le cœur est perdu dans ses mélancolies; ou lui donne d'ineffables plaisirs, s'il est perdu dans les vertiges de l'amour.

Alors Juliette pressa presque involontairement la main de son ami. Cette pression persuasive donna

du courage à la timidité de l'amant. Le ciel, l'heure, tout se fondit dans une émotion, celle d'une première caresse, du chaste et modeste baiser que madame de Vieumesnil laissa prendre sur sa joue. Plus faible était la faveur, plus puissante, plus dangereuse elle fut. Pour leur malheur à tous deux, il n'y avait ni semblants, ni fausseté. Ce fut l'entente de deux belles âmes, séparées par tout ce qui est loi, réunies par tout ce qui est séductions dans la nature.

En ce moment M. de Vieumesnil entra.

— Le ministère est changé, dit-il. Votre oncle fait partie du nouveau cabinet; ainsi vous avez de bien belles chances pour être ambassadeur, Vandenesse.

Charles et madame de Vieumesnil se regardèrent en rougissant. Cette pudeur mutuelle était encore un lien. Ils avaient la même pensée, le même remords, lien terrible et tout aussi fort entre deux brigands qui viennent d'assassiner un homme, qu'entre deux amants coupables d'un baiser.

Il fallait une réponse au marquis.

— Je ne veux plus quitter Paris, dit Charles de Vandenesse.

— Nous savons pourquoi, répliqua Vieumesnil en affectant la finesse d'un homme qui découvre un secret. Vous ne voulez pas abandonner votre oncle, pour vous faire déclarer l'héritier de sa pairie.

Madame de Vieumesnil s'enfuit dans sa chambre en se disant un effroyable mot sur son mari : — Il est par trop bête !

Avril, 1832.

LE BAL DE SCEAUX.

Monsieur le comte de Fontaine, chef de l'une des plus anciennes familles du Poitou, avait servi la cause des Bourbons avec intelligence et courage pendant les longues guerres que les Vendéens firent à la république. Ayant eu assez de bonheur pour échapper aux proscriptions, aux dangers de cette époque orageuse et salutaire de l'histoire contemporaine, il disait gaîment qu'il faisait partie de ceux qui s'étaient tous fait tuer sur les marches du trône, car il avait été laissé parmi les morts à la sanglante journée des Quatre-Chemins.

Quoique ruiné par des confiscations, ce fidèle Vendéen refusa constamment de remplir les places lucratives qui lui furent offertes par l'empereur Napoléon. Invariable dans sa religion aristocratique, il en avait aveuglément suivi les maximes, quand il jugea convenable de se choisir une compagne. Au mépris des séductions dont l'entourait la famille d'un riche parvenu de la révolution, l'ex-comte épousa une jeune fille sans fortune, mais qui appartenait à la meilleure maison de la province.

La restauration surprit M. de Fontaine chargé d'une nombreuse famille. Quoiqu'il n'entrât pas alors dans les idées du généreux gentilhomme de solliciter des grâces, il céda néanmoins aux désirs de sa femme, quitta la petite terre dont le revenu modique suffisait à peine aux besoins de ses enfants, et vint à Paris.

Contristé de l'avidité avec laquelle ses anciens camarades convoitaient la curée des places, des richesses et des nouvelles dignités de l'empire, il allait retourner à sa terre, lorsqu'il reçut une lettre ministérielle, par laquelle une excellence assez connue lui annonçait sa nomination au grade de maréchal-de-camp, en vertu de l'ordonnance qui permettait aux officiers des armées catholiques de compter les vingt premières années du règne de Louis XVIII comme années de service. Puis, quelques jours après, le Vendéen reçut, sans aucune sollicitation, et d'office, l'ordre de la Légion-d'Honneur et celui de Saint-Louis.

Ébranlé dans sa résolution par ces grâces successives, dont il se croyait redevable au souvenir du roi, il pensa qu'il ne devait plus se contenter de mener sa famille, comme il l'avait pieusement fait chaque dimanche, crier vive le roi! dans la salle des maréchaux, au passage des princes, quand ils se rendaient à la chapelle : il sollicita la faveur d'une entrevue particulière.

Cette audience lui fut gracieusement accordée, mais il se trouva que sa visite n'eut rien de particulier; car le salon royal était presque plein de vieux serviteurs dont les têtes poudrées, vues d'une certaine hauteur, ressemblaient, par leur agglomération, à un tapis de neige. Il retrouva beaucoup d'anciens compagnons, qui le reçurent d'un air un peu froid; mais les princes lui parurent *adorables*.

Cette expression d'enthousiasme échappa au gentilhomme, quand le plus gracieux de ses maîtres, dont il n'était connu que de nom, ayant été à lui, lui serra la main, et le proclama, à haute voix, le plus pur des Vendéens. Mais il ne vint à l'idée d'au-

cun de ceux dont il était entouré de lui demander ni le compte des pertes qu'il avait subies, ni celui de l'argent qu'il avait versé dans les caisses de l'armée catholique : et il s'aperçut, un peu tard, qu'il avait fait la guerre à ses dépens.

Aussi, à la fin de la soirée, il hasarda une allusion fort spirituelle à l'état de ses affaires, état qui devait être celui de bien des gentilshommes; le roi se prit à rire d'assez bon cœur, car tout ce qui était marqué ou coin de l'esprit avait le don de lui plaire; mais il répliqua par une de ces royales plaisanteries dont la douceur est plus à craindre que la colère d'une réprimande.

Un des plus intimes confidents du roi ne tarda pas à s'approcher du Vendéen calculateur; et, par une phrase fine et polie, il fit entendre à M. de Fontaine que le moment n'était pas encore venu de compter avec les maîtres; qu'il y avait sur le tapis des mémoires plus arriérés que le sien, et qui devaient sans doute servir à l'histoire de la révolution.

Le comte sortit prudemment du groupe vénérable qui décrivait un respectueux demi-cercle devant l'auguste famille; et, après avoir, non sans peine, dégagé son épée du sein de la petite forêt de jambes grêles où elle était engagée, il regagna pédestrement, à travers la cour des Tuileries, le modeste fiacre qu'il avait laissé en station sur le quai. Puis, avec cet esprit rétif qui distingue la noblesse de vieille roche, chez laquelle le souvenir de la Ligue et des Barricades n'est pas encore éteint, il se plaignit dans le fiacre, à haute voix et de manière à se compromettre, sur le changement survenu à la cour.

— Autrefois, disait-il, chacun parlait librement au roi de ses petites affaires, et tous les seigneurs pouvaient à leur aise lui demander des grâces et de l'argent. Ne voilà-t-il pas qu'aujourd'hui l'on n'obtiendra pas, sans scandale, de se faire rembourser les sommes avancées pour son service! Morbleu! la croix de Saint-Louis et le grade de maréchal-de-camp ne valent pas six cent mille livres; et je les ai certes bien dépensées pour la cause royale. Je veux parler au roi, en face, et dans son cabinet.

Cette scène refroidit d'autant plus le zèle de M. de Fontaine, que ses demandes d'audience restèrent constamment sans réponse, et qu'il vit les intrus de l'empire arriver à quelques-unes des charges réservées aux meilleures maisons dans l'ancienne monarchie.

— Tout est perdu, dit-il un matin; je crois, morbleu! que le roi est un révolutionnaire, et, sans monsieur, qui au moins ne déroge pas, et console ses fidèles serviteurs, je ne sais en quelles mains irait un jour la couronne de France, si cela continuait. Décidément ce qu'ils appellent le régime constitutionnel est le plus mauvais de tous les systèmes de gouvernement, et ne pourra jamais convenir à la France. Louis XVIII a tout gâté à Saint-Ouen.

Alors le comte, au désespoir, se prépara à retourner à sa terre, en abandonnant avec noblesse ses prétentions à une indemnité. Tout à coup, les événements du vingt mars annoncèrent une nouvelle tempête qui menaçait d'engloutir la légitimité et ses défenseurs. Semblable à ces gens généreux qui ne renvoient pas un serviteur par un temps de pluie, M. de Fontaine emprunta à gros intérêts sur sa terre, pour suivre la monarchie en déroute, sans savoir si cette complicité d'émigration lui serait plus propice que son dévouement passé.

Il avait, il est vrai, remarqué qu'à la cour les compagnons de l'exil étaient mieux reçus et plus avancés en faveur que les braves qui avaient protesté, les armes à la main, contre l'établissement de la république, et il espérait que cette fois le voyage lui serait plus profitable qu'un service actif et périlleux à l'intérieur.

Ses calculs de courtisanerie ne furent pas, cette fois, une de ces vaines spéculations qui, après avoir promis sur le papier des résultats superbes, ruinent par leur exécution.

Il fut donc un des cinq cents fidèles serviteurs qui partagèrent l'exil de la cour à Gand, et un des cinquante mille qui en revinrent.

Pendant cette courte absence de la royauté, M. de Fontaine eut le bonheur d'être employé par Louis XVIII lui-même. Il eut plus d'une occasion de donner au roi des preuves d'une grande probité politique et d'un attachement sincère. Un soir, le monarque, n'ayant rien à faire, se souvint du bon mot dit par M. de Fontaine aux Tuileries. Le vieux Vendéen, ne laissant pas échapper un tel à-propos, raconta son histoire assez spirituellement pour que ce roi, qui n'oubliait rien, pût se la rappeler en temps utile. L'auguste littérateur remarqua la tournure fine donnée à quelques notes dont il avait confié la rédaction au discret gentilhomme, et cette dernière circonstance inscrivit M. de Fontaine, dans la mémoire du roi, parmi les plus loyaux serviteurs de sa couronne.

Alors, au second retour, le comte de Fontaine fut un de ces envoyés extraordinaires qui parcoururent les départements. Il usa modérément du terrible pouvoir qui lui était confié; et aussitôt que cette juridiction temporaire eut cessé, il s'assit dans un des fauteuils du conseil d'état, devint député, parla peu, écouta beaucoup, et changea considérablement d'opinion. Enfin, grâce à quelques circonstances qui ont échappé à l'investigation des plus curieux biographes, il entra assez avant dans l'in-

timité du prince, pour qu'un jour le malicieux monarque l'interpellât ainsi en le voyant entrer :

— Mon ami Fontaine, je ne m'aviserais pas de vous nommer directeur-général ni ministre, car ni vous ni moi ne resterions en place, à cause de nos opinions. Le gouvernement représentatif a cela de bon qu'il nous ôte la peine que nous avions jadis, de renvoyer nous-mêmes nos pauvres amis les secrétaires d'état. Notre conseil est une véritable hôtellerie, où l'opinion publique nous envoie souvent de singuliers voyageurs; mais enfin nous saurons toujours où placer nos fidèles serviteurs.

Cette ouverture moqueuse fut suivie d'une ordonnance qui nommait M. de Fontaine à une place fort lucrative dans l'administration du domaine extraordinaire de la couronne. Par suite de l'intelligente attention avec laquelle M. de Fontaine écoutait les phrases sardoniques de son royal ami, son nom se trouva toujours sur les lèvres du prince toutes les fois qu'il y eut lieu de créer une commission quelconque. Il eut le bon esprit de taire la faveur dont l'honorait le roi, et sut l'entretenir par la manière piquante dont il racontait secrètement, dans une de ces causeries familières dont Louis XVIII était aussi avide que de billets agréablement écrits, toutes les anecdotes politiques, et, s'il est permis de se servir de cette expression, les cancans diplomatiques ou parlementaires dont l'époque était féconde. On sait que les détails de sa *gouvernementabilité*, mot adopté par l'auguste railleur, l'amusaient infiniment.

Grâce au bon sens, à l'esprit et à l'adresse de M. le comte de Fontaine, chaque membre, si jeune qu'il fût, de sa nombreuse famille finit, ainsi qu'il le disait plaisamment à son maître, par se poser comme un ver à soie sur les feuilles du budget.

Ainsi, par les bontés du roi, l'aîné de ses fils parvint à une place fort éminente de la magistrature inamovible. Le second, qui était capitaine avant la restauration, obtint une légion immédiatement après son retour de Gand ; puis, à la faveur des mouvements de 1815, pendant lesquels on observa peu les réglements, il passa dans la garde royale, repassa dans les gardes-du-corps, revint dans la ligne, et, de là, se trouva un beau matin lieutenant-général aux environs du Trocadéro.

Le dernier, nommé sous-préfet, ne tarda pas à devenir maître des requêtes et directeur d'une administration parisienne qui était à l'abri des tempêtes législatives.

Toutes ces grâces sans éclat étaient secrètes comme la faveur du chef de famille, et passaient inaperçues. Quoique le père et les trois fils eussent assez de sinécures pour jouir chacun d'un revenu budgétaire presque aussi considérable que celui d'un directeur-général, leur fortune politique n'excita l'envie de personne ; car, dans ces temps de premier établissement du système constitutionnel, peu de personnes avaient des idées bien justes sur les régions paisibles du budget, dans lesquelles d'adroits favoris surent trouver l'équivalent des abbayes détruites. Mais M. le comte de Fontaine, qui naguère encore se vantait de n'avoir pas lu la Charte, et se montrait jadis si courroucé contre les gens de cour, ne tarda pas à faire voir à son auguste maître qu'il comprenait aussi bien que lui l'esprit et les ressources du *représentatif*.

Cependant, malgré la sécurité des carrières qu'il avait ouvertes à ses trois fils, et malgré les avantages pécuniaires qui résultaient du cumul de ses quatre places, M. de Fontaine se trouvait à la tête d'une trop nombreuse famille pour pouvoir rétablir promptement et facilement sa fortune. Ses trois fils étaient riches d'avenir, de faveur et de talent ; mais il avait trois filles, et craignait de lasser la bonté du monarque. Il imagina de ne jamais lui parler que d'une seule de ces vierges pressées d'allumer leur flambeau. Le roi, ayant trop bon goût pour laisser son œuvre imparfaite, aida au mariage de la première avec un receveur-général, par une de ces phrases royales qui ne coûtent rien et valent des millions.

Un soir que le monarque était maussade, il se prit à sourire en apprenant qu'il existait encore une demoiselle de Fontaine, et il lui trouva pour mari un jeune magistrat d'extraction bourgeoise, il est vrai, mais riche et plein de talent. Il se fit même un malin plaisir de le créer baron.

Mais, lorsque le Vendéen parla de mademoiselle Émilie de Fontaine, le roi lui répondit, de sa petite voix aigrelette :

— *Amicus Plato, sed magis amica natio.*

Puis, quelques jours après, il régala *son ami Fontaine* d'un quatrain assez innocent qu'il intitulait épigramme, et dans lequel il le plaisantait sur ses trois filles si habilement présentées à son attention, sous la forme d'une trinité; car c'était, s'il faut en croire la chronique, dans l'unité en trois personnes que le monarque avait été prendre son bon mot.

— Si Votre Majesté voulait changer son épigramme en épithalame?... dit le comte en essayant de faire tourner cette boutade à son profit.

— Je n'en vois pas la raison, répondit aigrement le roi.

La plaisanterie faite sur sa poésie ne plut pas au roi; et, à compter de ce jour, son commerce eut moins d'aménité avec M. de Fontaine.

Le comte conçut d'autant plus de chagrin de cette espèce de disgrâce, que cette fille était, comme le

sont les derniers enfants dans toutes les familles, un Benjamin gâté par tout le monde. Le refroidissement du monarque à son égard fit d'autant plus de peine à M. de Fontaine, que jamais mariage ne paraissait plus difficile à conclure que celui de cette fille chérie.

Pour concevoir tous ces obstacles, il faut pénétrer dans l'enceinte du bel hôtel où l'administrateur était logé aux dépens de la couronne.

Mademoiselle Émilie, ayant passé son enfance à la terre de Fontaine, y avait joui de cette abondance qui suffit aux premiers plaisirs des enfants. Ses moindres désirs y étaient des lois pour ses sœurs, pour ses frères, pour sa mère, et même pour son père; car tous ses parents en raffolaient. Elle était arrivée à l'âge de raison, précisément au moment où sa famille fut comblée des capricieuses faveurs de la fortune. Le luxe dont elle fut entourée lui sembla une chose tout aussi naturelle que cette richesse de fleurs et de fruits, que l'air pur, les bois et l'opulence champêtre qui avaient fait le bonheur de ses premières années. De même qu'elle n'avait éprouvé aucune contrariété dans son enfance, quand elle voulait satisfaire de joyeux désirs, de même elle se vit encore obéie, lorsqu'à l'âge de quatorze ans elle se lança dans le tourbillon du monde. Comprenant ainsi, par degrés, les jouissances de la fortune, elle apprécia les avantages de la parure, devint amoureuse de l'élégance, s'habitua aux dorures des salons, au luxe des équipages, aux compliments flatteurs, aux recherches de la toilette, aux bijoux, aux parfums des fêtes, aux vanités de la cour. Tout lui sourit. Elle vit de la bienveillance dans tous les yeux pour elle, et, comme les enfants gâtés, elle en profita pour tyranniser ceux qui l'aimaient, tandis qu'elle réservait ses coquetteries aux indifférents. Ses défauts ne firent que grandir avec elle.

Son père et sa mère devaient tôt ou tard recueillir les fruits amers de cette éducation funeste. Mademoiselle Émilie de Fontaine était arrivée à l'âge de dix-neuf ans sans avoir voulu faire de choix parmi les nombreux jeunes gens dont la politique de M. de Fontaine peuplait ses fêtes. Cette jeune personne jouissait dans le monde de toute la liberté d'esprit que peut y avoir une femme mariée. Sa beauté était si remarquable, que, pour elle, paraître dans un salon c'était régner; or, semblable aux rois, elle n'avait pas d'amis, et devenait partout le sujet d'une conspiration de flatterie, à laquelle un naturel meilleur que le sien n'eût peut-être pas résisté. Parmi les hommes, les vieillards eux-mêmes n'avaient pas la force de contredire les opinions d'une jeune fille qui les charmait d'un regard. Élevée avec un soin particulier, pour tout ce qui concernait ce qu'on nomme les talents d'agrément, elle peignait assez bien et dessinait encore mieux. Elle était d'une force désespérante sur le piano, avait une voix délicieuse, déchiffrait à livre ouvert, dansait à merveille, et savait entretenir une conversation spirituelle sur toutes les littératures. Elle parlait l'italien et l'anglais; bref, elle aurait pu faire croire que, comme dit Mascarille, les gens de qualité viennent au monde en sachant tout. Elle éblouissait les gens superficiels, et, son tact naturel l'aidant à reconnaître les gens profonds, elle déployait pour eux tant de coquetteries, qu'à la faveur de ses séductions, elle savait échapper à leur sérieux examen.

Alors elle pouvait parler peinture ou littérature anglaise, juger à tort et à travers, faire ressortir avec une cruelle grâce d'esprit les défauts d'un tableau ou d'un ouvrage; le moindre mot d'elle était reçu par la foule idolâtre comme un *fefta* du prophète par les Turcs.

Ce vernis séduisant, cette brillante écorce couvraient un cœur insouciant, l'opinion commune à beaucoup de jeunes filles que personne n'habitait une sphère assez élevée pour pouvoir comprendre l'excellence de son âme, et un orgueil qui s'appuyait autant sur sa naissance que sur sa beauté.

En l'absence du sentiment violent qui règne tôt ou tard dans le cœur d'une femme, elle portait sa jeune ardeur dans un amour immodéré de la richesse et des distinctions. Elle professait le plus profond mépris pour tous les gens qui n'étaient pas nobles. Fort impertinente avec la nouvelle noblesse, elle faisait tous ses efforts pour que ses parents essayassent de marcher de pair au milieu des familles les plus anciennes du faubourg Saint-Germain.

Ces sentiments n'avaient pas échappé à l'œil observateur de M. de Fontaine, et plus d'une fois il eut à gémir des sarcasmes et des bons mots d'Émilie, lors des mariages de ses deux premières filles. On doit s'étonner d'avoir vu le vieux Vendéen donner sa première fille à un receveur-général qui possédait bien quelques anciennes terres seigneuriales, mais dont le nom n'était cependant pas précédé de cette particule à laquelle le trône dut tant de défenseurs; et la seconde, à un magistrat récemment baronnifié, honneur encore trop récent pour faire oublier que le père avait vendu des sacs de farine.

Ce notable changement dans les idées du noble Vendéen, et au moment où il atteignait sa soixantième année, époque à laquelle les hommes quittent rarement leurs croyances, n'était pas dû seulement à la déplorable habitation de la moderne Babylone, où tous les gens de province finissent par perdre leurs rudesses; la nouvelle conscience politique du comte de Fontaine était le résultat de l'amitié du roi et de ses conseils. Ce prince philosophe avait pris plaisir à convertir le Vendéen aux idées sages

qu'exigeaient la marche du dix-neuvième siècle et le changement subi par la monarchie.

Louis XVIII avait une fusion à opérer parmi les partis, comme Napoléon eut la sienne à faire entre les choses et les hommes. Le roi légitime, peut-être aussi spirituel que son rival, agissait en sens contraire : il était aussi empressé à satisfaire le tiers-état et les gens de l'empire, en contenant le clergé, que l'empereur l'avait été d'attirer auprès de lui les grands seigneurs ou à doter l'Église. Confident des royales pensées, le conseiller d'état était insensiblement devenu l'un des chefs les plus influents et les plus sages de ce parti modéré qui désirait vivement, au nom de l'intérêt national, la fusion de toutes les opinions. Il prêchait les principes salutaires du gouvernement constitutionnel, et secondait de toute sa puissance les jeux de la bascule politique qui permettait à son maître de gouverner la France au milieu des dernières agitations de la révolution. Peut-être M. de Fontaine se flattait-il d'arriver à la pairie par un de ces coups de vent législatifs dont il voyait des effets si bizarres; car un de ses principes les plus fixes consistait à ne plus reconnaître en France d'autre noblesse que la pairie, puisque les familles à manteau bleu étaient les seules qui eussent des priviléges. — En effet, disait-il, comment concevoir une noblesse sans priviléges? c'est un manche sans outil.

Aussi éloigné du parti de Manuel que du parti de La Bourdonnaye, il entreprenait avec ardeur la réconciliation générale, d'où devaient sortir une ère nouvelle et de brillantes destinées pour la France. Il cherchait à convaincre toutes les familles chez lesquelles il avait accès du peu de chances favorables qu'offraient désormais la carrière militaire et l'administration; et il engageait les mères à lancer leurs enfants dans les professions indépendantes et industrielles, leur donnant à entendre que les emplois militaires et les hautes fonctions du gouvernement finiraient par appartenir très-constitutionnellement aux cadets des familles nobles de la pairie, et que la nation avait conquis une part assez large dans l'administration par son assemblée élective, par les places de la magistrature, et par celles de la finance, qui seraient toujours l'apanage des notabilités du tiers-état.

Les nouvelles idées du chef de la famille de Fontaine, et les sages alliances qui en étaient résultées pour ses deux premières filles avaient rencontré une forte opposition au sein de son ménage.

La comtesse de Fontaine resta fidèle à toutes ses croyances aristocratiques, peut-être parce qu'elle appartenait aux Montmorency du côté de sa mère. Aussi fut-elle un moment contraire au bonheur et à la fortune qui attendaient ses deux filles aînées, mais elle fut forcée de céder à ces considérations secrètes que les époux se confient le soir quand les têtes reposent sur le même oreiller.

M. de Fontaine démontra froidement à sa femme, par d'exacts calculs, que le séjour de Paris, l'obligation d'y représenter, et la splendeur de sa maison (splendeur qu'il ne blâmait pas, puisqu'elle était si tardivement venue les dédommager des privations qu'ils avaient courageusement partagées au fond de la Vendée) ; qu'enfin les dépenses faites pour leurs fils absorbaient la plus grande partie de leur revenu budgétaire, et qu'il fallait saisir, comme une faveur céleste, l'occasion qui se présentait pour eux d'établir leurs filles aussi richement; qu'elles devaient jouir un jour de soixante ou quatre-vingt mille livres de rente; que des mariages aussi avantageux ne se rencontraient pas tous les jours pour des filles sans dot; et qu'enfin il était temps de penser à économiser, pour augmenter les revenus de la terre de Fontaine, afin de reconstruire l'antique fortune de leur famille. Madame de Fontaine céda, comme toutes les mères l'auraient fait à sa place, quoique de meilleure grâce peut-être, à des arguments aussi persuasifs; mais elle déclara qu'au moins sa fille Émilie ne serait mariée que de la manière la plus brillante et au gré de l'orgueil qu'elle avait malheureusement contribué à développer dans cette jeune âme.

Ainsi les événements qui auraient dû répandre la joie dans cette famille y introduisirent un léger levain de discorde. Le receveur-général et le jeune président furent en butte aux froideurs d'un cérémonial tout particulier que la comtesse et sa fille Émilie eurent le talent de créer. Leur étiquette trouva bien plus amplement lieu d'exercer ses tyrannies domestiques, lorsque le lieutenant-général épousa la fille unique d'un banquier; quand le magistrat se maria avec une demoiselle dont le père, tout millionnaire qu'il était, faisait le commerce de toiles peintes, et que le troisième frère se montra fidèle à ces doctrines roturières en prenant sa jeune épouse dans la famille d'un riche notaire de Paris.

Les trois belles-sœurs et les deux beaux-frères trouvaient tant de charmes et d'avantages personnels à rester dans la haute sphère des puissances politiques, et à parcourir les salons du faubourg Saint-Germain, que tous s'accordèrent pour former une petite cour à la hautaine Émilie. Ce pacte d'intérêt et d'orgueil n'était cependant pas tellement bien cimenté que la jeune souveraine n'excitât souvent des révolutions dans son petit état.

Des scènes que le bon ton ne pouvait entièrement désavouer entretenaient, entre tous les membres de cette puissante famille, une humeur moqueuse qui, sans altérer sensiblement l'amitié affichée en public,

dégénérait quelquefois dans l'intérieur en sentiments peu charitables. Ainsi, la femme du lieutenant-général, devenue vicomtesse, se croyait tout aussi noble qu'une Rohan, et prétendait que cent bonnes mille livres de rente lui donnaient le droit d'être aussi impertinente que sa belle-sœur Émilie, à laquelle elle souhaitait parfois avec ironie un mariage heureux, en faisant observer que la fille de tel pair venait d'épouser monsieur un tel....

Par le bon goût de ses voitures et la richesse de ses toilettes, la femme du baron de Fontaine s'amusait à éclipser Émilie, qui se promettait bien de prendre sa revanche quand elle serait mariée.

L'air moqueur dont les belles-sœurs et les deux beaux-frères accueillaient quelquefois les prétentions avouées par mademoiselle de Fontaine, excitait en elle un courroux qui ne se calmait jamais que par une pluie d'épigrammes.

Enfin, lorsque le chef de la famille éprouva un peu de refroidissement dans la tacite et précaire amitié du monarque, il trembla d'autant plus, que jamais sa fille chérie n'avait, par suite des défis railleurs de ses sœurs, jeté ses vues si haut.

Ce fut au milieu de ces circonstances et au moment où cette petite lutte domestique était devenue fort grave, que le monarque, auprès duquel M. de Fontaine croyait rentrer en grâce, fut attaqué de la maladie dont il devait périr. En effet, le grand politique qui sut si bien conduire son vaisseau au sein des orages ne tarda pas à succomber.

Incertain de la faveur à venir, le comte de Fontaine fit les plus grands efforts pour rassembler autour de sa dernière fille l'élite des jeunes gens à marier. Ceux qui ont été à même de chercher à résoudre le problème difficile de l'établissement d'une fille orgueilleuse et fantasque, comprendront peut-être toutes les peines que se donna le pauvre Vendéen.

Achevée au gré de son enfant chéri, cette dernière entreprise aurait couronné dignement la carrière que le comte parcourait depuis dix ans à Paris. Car, par la manière dont sa famille envahissait les traitements de tous les ministères, elle pouvait se comparer à la maison d'Autriche, qui, par ses alliances, menace d'envahir toute l'Europe. Aussi le vieux Vendéen ne se rebutait-il pas dans ses présentations de prétendus, tant il avait à cœur le bonheur de sa fille. Mais rien n'était plus plaisant que la manière dont l'impertinente créature prononçait ses arrêts et jugeait le mérite de ses adorateurs.

Il semblait qu'elle fût une de ces princesses des Mille et un Jours, qui étaient si riches et si belles qu'elles avaient le droit de choisir parmi tous les princes du monde. Elle faisait mille objections plus bouffonnes les unes que les autres. Tantôt l'un avait les jambes trop grosses ou les genoux cagneux, l'autre était myope; celui-ci s'appelait Durant, celui-là boitait; presque tous étaient trop gras...

Et plus vive, plus charmante, plus gaie que jamais après avoir rejeté deux ou trois prétendus, elle s'élançait vers les fêtes de l'hiver et courait au bal, où ses yeux perçants examinaient les célébrités du jour, où souvent, à l'aide de son ravissant babil, elle parvenait à deviner les secrets du cœur, où elle se plaisait à tourmenter tous les jeunes gens et à exciter avec une coquetterie instinctive des demandes qu'elle rejetait toujours.

La nature lui avait donné en profusion les avantages nécessaires au rôle qu'elle jouait.

Grande et svelte, Émilie de Fontaine avait une démarche imposante ou folâtre, à son gré. Son cou un peu long lui permettait de prendre de merveilleuses attitudes de dédain et d'impertinence. Elle s'était fait un fécond répertoire de ces airs de tête et de ces gestes féminins qui expliquent si cruellement ou si heureusement les demi-mots et les sourires. De beaux cheveux noirs, des sourcils très-fournis et fortement arqués, prêtaient à sa physionomie une expression de fierté que la coquetterie autant que son miroir lui avait appris à rendre terrible ou à tempérer par la fixité ou la douceur de son regard, par l'immobilité ou les légères inflexions de ses lèvres, par la froideur ou la grâce de son souris.

Quand Émilie voulait s'emparer d'un cœur, sa voix pure ne manquait pas de mélodie; mais elle savait lui imprimer aussi une sorte de clarté brève quand elle entreprenait de paralyser la langue indiscrète d'un cavalier. Sa figure blanche et son front de marbre étaient semblables à la surface limpide d'un lac qui tour à tour se ridait sous l'effort d'une brise ou reprenait sa sérénité joyeuse. Plus d'un jeune homme en proie à ses dédains, et plein de dépit, l'accusait de jouer la comédie; mais il y avait tant de feu et tant de promesses dans ses yeux noirs, qu'elle faisait bondir malgré eux tous les cœurs de ses élégants danseurs, sous les blancs gilets et les fracs noirs. Parmi les jeunes filles à la mode, nulle ne savait mieux qu'elle prendre un air de hauteur en recevant le salut d'un homme qui n'avait que du talent, déployer cette politesse insultante pour les personnes qu'elle regardait comme ses inférieures, et verser les trésors de son impertinence sur tous ceux qui essayaient de marcher de pair avec elle. Bref, elle semblait, partout où elle se trouvait, recevoir plutôt des hommages que des compliments; et, chez une princesse même, sa tournure et ses airs eussent converti le fauteuil sur lequel elle se serait assise en un trône impérial.

Ce fut alors, mais trop tard, que M. de Fontaine

découvrit combien l'éducation de la fille qu'il aimait le plus avait été faussée par la tendresse dont elle était encore l'objet. L'admiration que le monde témoigne d'abord à une jeune personne, et dont il se venge plus tard, avait encore exalté l'orgueil d'Émilie et accru sa confiance en elle-même. Les bontés dont elle était comblée par tous ceux qui l'entouraient développèrent dans son cœur l'égoïsme naturel aux enfants gâtés, qui s'amusent de tout ce qui les approche, comme les rois avec leurs gens.

En ce moment, la grâce de la jeunesse et le charme des talents cachaient à tous les yeux ces défauts, d'autant plus odieux chez une femme qu'elle ne peut plaire constamment que par le dévouement et l'abnégation d'elle. Mais rien n'échappe à l'œil d'un bon père. Alors M. de Fontaine voulut essayer d'expliquer à sa fille les principales pages du livre énigmatique de la vie. Ce fut une vaine entreprise. En effet, il eut trop souvent à gémir sur l'indocilité capricieuse et la sagesse ironique de sa fille, pour persévérer dans une tâche aussi difficile à son âge que l'était celle de corriger un naturel aussi pernicieux. Il se contenta donc de donner de temps à autre des conseils pleins de douceur et de bonté ; mais il avait la douleur de voir ses plus tendres paroles glisser sur le cœur de sa fille comme s'il eût été de marbre.

Les yeux d'un père se dessillent si tard, qu'il fallut au vieux Vendéen plus d'une épreuve pour s'apercevoir de l'air de condescendance avec lequel sa fille lui accordait de rares caresses. Elle ressemblait à ces jeunes enfants qui paraissent dire à leur mère : — Dépêche-toi de m'embrasser pour que j'aille jouer. Enfin, Émilie daignait avoir de la tendresse pour ses parents. Mais souvent, par des caprices soudains qui semblent inexplicables chez les jeunes filles, elle s'isolait, et ne se montrait plus que rarement. Elle se plaignait d'avoir à partager avec trop de monde l'affection et le cœur de son père et de sa mère. Elle devenait jalouse de tout, même de ses frères et de ses sœurs ; et, après avoir pris bien de la peine à créer un désert autour d'elle, elle accusait la nature entière de ce qu'elle restait seule. Armée de son expérience de vingt ans, elle condamnait le sort, parce que, ne sachant pas que le premier principe du bonheur est en nous, elle demandait aux choses de la vie de lui donner le bonheur. Elle aurait fui au bout du globe, pour éviter des mariages semblables à ceux de ses deux sœurs ; et parfois, elle avait dans le cœur une affreuse jalousie de les voir mariées, riches et heureuses. Enfin, quelquefois elle donnait à penser à sa mère, qui était victime de ses procédés tout autant que M. de Fontaine, qu'elle était en proie à quelque folie.

Mais cette aberration était assez explicable. En effet, rien n'est plus commun que cette secrète fierté qui naît dans le cœur des jeunes personnes que la nature a douées d'une grande beauté, et qui appartiennent à une famille un peu élevée sur l'échelle sociale. Puis ensuite elles sont presque toutes persuadées que leurs mères, arrivées à l'âge de quarante ou cinquante ans, ne peuvent plus ni sympathiser avec leurs jeunes âmes, ni en concevoir les fantaisies. Elles s'imaginent que la plupart des mères sont jalouses de leurs filles, et veulent les habiller à leur mode dans le dessein prémédité de les éclipser et de leur ravir des hommages. De là souvent des larmes secrètes ou de sourdes révoltes contre la prétendue tyrannie maternelle.

Au milieu de ces chagrins qui deviennent réels, quoique assis sur une base imaginaire, elles ont encore la manie de composer un thème pour leur existence, et elles se tirent à elles-mêmes leur horoscope, sans autre magie que celle de prendre leurs rêves pour des réalités. Ainsi elles résolvent secrètement dans leurs longues méditations de n'accorder leur cœur et leur main qu'à l'homme qui possédera tel ou tel avantage. Elles dessinent dans leur imagination un type auquel il faut, bon gré mal gré, que leur futur ressemble ; et ce n'est qu'après avoir expérimenté la vie et fait les réflexions sérieuses qu'amènent les années, ce n'est qu'à force de voir le monde et son train prosaïque, à force d'exemples malheureux, que les brillantes couleurs de leur figure idéale s'abolissent, et qu'elles se trouvent un beau jour, au milieu du courant de la vie, tout étonnées d'être heureuses sans la nuptiale poésie de leurs rêves.

Mademoiselle Émilie de Fontaine avait, suivant cette poésie, arrêté, dans sa sagesse d'un jour, un programme auquel devrait se conformer celui qu'elle aimerait. De là venaient tous ses dédains et ses impertinents sarcasmes.

— Avant tout, s'était-elle dit, il sera jeune et de noblesse ancienne. Encore faut-il qu'il soit pair de France ou fils aîné d'un pair, parce qu'il me serait insupportable de ne pas voir mes armes peintes sur les panneaux de ma voiture au milieu des plis flottants d'un manteau d'azur. C'est d'ailleurs un passeport pour parcourir, comme les princes, la grande allée du milieu aux promenades de Longchamp. Et puis, mon père prétend que ce sera un jour la plus belle dignité de France. Je le veux militaire, en me réservant de lui faire donner sa démission ; mais surtout qu'il ait une décoration, parce qu'on nous portera les armes.

Enfin, toutes ces rares qualités n'étaient rien encore, si cet être de raison n'avait pas une grande amabilité, une jolie tournure, de l'esprit, et s'il n'était pas svelte. Cette dernière grâce du corps,

toute fugitive qu'elle pouvait être, surtout dans un gouvernement représentatif, était une qualité de rigueur. Mademoiselle de Fontaine avait une certaine mesure idéale qui lui servait de modèle, et le jeune homme qui, au premier coup d'œil, ne remplissait pas les conditions de maigreur voulues par le prospectus, n'obtenait même pas un second regard.

— O mon Dieu ! est-il gras ! était chez elle l'expression du dernier degré de son mépris.

A l'entendre, les gens d'une honnête corpulence étaient incapables de sentiments, mauvais maris et indignes d'entrer dans une société bien civilisée. Chez les femmes, l'embonpoint était un malheur, quoique, après tout, ce fût une beauté recherchée en Orient; mais, chez un homme, c'était un crime.

Toutes ces opinions paradoxales amusaient, grâce à une certaine gaîté d'élocution; mais M. de Fontaine sentit que plus tard les prétentions de sa fille, dont certains esprits féminins, clairvoyants et peu charitables, commençaient à apercevoir le ridicule, deviendraient un fatal sujet de raillerie. Il craignit que les idées bizarres de sa fille ne se changeassent en mauvais ton. Il tremblait même que le monde impitoyable ne se moquât déjà d'une personne qui restait si longtemps en scène sans donner un dénouement au drame qu'elle jouait. Plus d'un acteur, mécontent d'un refus, paraissait attendre le moindre incident malheureux pour se venger; et les indifférents, les oisifs, commençaient à se lasser, car l'admiration semble être une fatigue pour l'espèce humaine. Or, le vieux Vendéen savait mieux que personne que, s'il n'existe qu'un moment d'entrer sur les tréteaux du monde, sur ceux de la cour, dans un salon, ou sur la scène, il n'y en a qu'un non plus pour en sortir.

Aussi, pendant le premier hiver qui suivit l'avénement au trône de S. M. Charles X, il redoubla d'efforts, conjointement avec ses trois fils et ses gendres, pour réunir dans les brillants salons de son hôtel les meilleurs partis que Paris et les différentes députations des départements pouvaient présenter. L'éclat de ses fêtes, le luxe de sa salle à manger et ses dîners parfumés de truffes rivalisaient avec les célèbres repas par lesquels les ministres du temps s'assuraient les votes de leurs soldats parlementaires.

L'honorable Vendéen fut signalé comme un des plus puissants corrupteurs de la probité législative de cette chambre qui sembla mourir d'indigestion; et, chose bizarre, ce fut aux efforts qu'il faisait pour marier sa fille qu'il dut de se maintenir dans une éclatante faveur. Peut-être trouva-t-il quelque avantage secret à vendre deux fois ses truffes. Cette accusation portée par certains libéraux railleurs, qui se vengeaient, par l'abondance des paroles, de la rareté de leurs adhérents dans la chambre, n'eut aucun succès. La conduite du gentilhomme poitevin était en général si noble et si honorable, qu'il ne reçut pas une seule de ces épigrammes dont les malins journaux de cette époque assaillirent les trois cents votants du centre, les ministres, les cuisiniers, les directeurs-généraux, les princes de la fourchette et les défenseurs d'office qui soutenaient l'administration Villèle.

A la fin de cette campagne, pendant laquelle M. de Fontaine avait, à plusieurs reprises, fait donner toutes ses troupes, il crut que son assemblée de prétendus ne serait pas, cette fois, une fantasmagorie pour sa fille, et qu'il était temps de la consulter.

Il avait une certaine satisfaction intérieure d'avoir si bien rempli son devoir de père; et, comme il avait fait flèche de tout bois, il espérait que, de tant de cœurs offerts à la capricieuse Émilie, il pouvait s'en être rencontré au moins un qu'elle eût distingué. Incapable de renouveler cet effort, il était comme lassé de la conduite de sa fille; aussi, vers la fin du carême, un matin que la séance de la chambre ne réclamait pas trop impérieusement son vote, attendu que c'était le jour destiné aux pétitions, il résolut de faire un coup d'autorité.

Pendant qu'un valet de chambre dessinait artistement, sur son crâne jaune, le delta de poudre qui complétait, avec des ailes de pigeon pendantes, sa coiffure vénérable, le père d'Émilie ordonna à un vieux serviteur, non sans une secrète émotion, d'aller avertir l'orgueilleuse demoiselle de comparaître immédiatement devant le chef de la famille.

— Joseph, dit-il au valet de chambre qui avait achevé sa coiffure, ôtez cette serviette, tirez ces rideaux, mettez ces fauteuils en place, secouez le tapis de la cheminée, essuyez partout... Allons!... Et donnez un peu d'air à mon cabinet en ouvrant la fenêtre.

Le comte, en multipliant ses ordres, essouffla Joseph, qui, devinant les intentions de son maître, restitua quelque splendeur à cette pièce naturellement la plus négligée de toute la maison. Il réussit à imprimer une sorte d'harmonie à des monceaux de comptes, et quelque symétrie aux cartons, aux livres et aux meubles de ce sanctuaire où se débattaient les intérêts du domaine de la couronne.

Quand Joseph eut achevé de mettre un peu d'ordre dans ce chaos, et de placer en évidence, comme dans un magasin de nouveautés, les choses qui pouvaient être les plus agréables à voir et produire par leurs couleurs une sorte de poésie bureaucratique, il s'arrêta au milieu du dédale des paperasses qui, en quelques endroits, étaient étalées même jusque

sur le tapis ; il s'admira lui-même un moment, hocha la tête, et sortit.

Mais le sinécuriste ne partagea pas la bonne opinion de son serviteur ; et, avant de s'asseoir dans son immense fauteuil à oreilles, au dos recourbé et garni en maroquin rouge, il jeta un regard de méfiance autour de lui, examina d'un air hostile la blancheur de sa robe de chambre, en chassa quelques grains de tabac, s'essuya soigneusement le nez, rangea les pelles et les pincettes, attisa le feu, releva les quartiers de ses pantoufles, rejeta en arrière sa petite queue qui s'était horizontalement logée entre le col de son gilet et celui de sa robe de chambre ; et, après lui avoir fait reprendre sa position perpendiculaire, il donna un coup de balai aux cendres d'un foyer qui pouvait attester l'obstination de son catarrhe. Enfin le vieux Vendéen ne s'assit qu'après avoir repassé une dernière fois en revue son cabinet, espérant que rien n'y pourrait donner lieu à ces remarques aussi plaisantes qu'impertinentes par lesquelles sa fille chérie, abusant de sa tendresse sexagénaire, avait coutume de répondre à ses sages avis. En cette occurrence, il ne voulait pas compromettre sa dignité paternelle. Il prit délicatement une prise de tabac, et toussa deux ou trois fois comme s'il se disposait à demander l'appel nominal ; car il entendit le pas léger de sa fille qui entra en fredonnant un air de l'opéra de *il Barbiere*.

— Bonjour, mon père... que me voulez-vous donc si matin ?...

Et, après ces paroles jetées comme la ritournelle de l'air qu'elle chantait, elle embrassa son père, non pas avec cette tendresse familière qui rend le sentiment filial chose si douce, mais avec l'insouciante légèreté d'une maîtresse sûre de toujours plaire, quoi qu'elle fasse.

— Ma chère enfant... dit gravement M. de Fontaine, je t'ai fait venir pour causer très-sérieusement avec toi, sur ton avenir. La nécessité où tu es en ce moment de choisir un mari de manière à assurer ton bonheur...

— Mon bon père... reprit Émilie en employant les sons les plus caressants de sa voix pour interrompre le comte, il me semble que l'armistice que nous avons conclu relativement à mes prétendus n'est pas encore expiré.

— Émilie, cessons aujourd'hui de badiner sur un sujet aussi important. Depuis quelque temps tous les efforts de ceux qui t'aiment véritablement, ma chère enfant, se réunissent pour te procurer un établissement convenable, et ce serait te rendre coupable d'ingratitude que d'accueillir légèrement les marques d'intérêt que je ne suis pas seul à te prodiguer.

En entendant ces paroles, la jeune fille avait jeté un regard malicieusement investigateur sur les meubles du cabinet paternel. Elle alla prendre celui des fauteuils qui paraissait avoir le moins servi aux solliciteurs, elle l'apporta elle-même de l'autre côté de la cheminée de manière à se placer en face de son père ; puis, prenant une attitude si grave qu'il était impossible de n'y pas voir les traces d'une moquerie, elle se croisa les bras sur la riche garniture d'une pélerine *à la neige* dont elle froissa les nombreuses ruches de tulle. Après avoir regardé de côté, et en riant, la figure soucieuse de son vieux père, elle rompit le silence :

— Je ne vous ai jamais entendu dire, mon bon père, que le gouvernement fît ses communications en robe de chambre ; mais, ajouta-t-elle, n'importe, le peuple n'est pas difficile !... Elle sourit. Voyons donc vos projets de loi et vos présentations officielles...

— Je n'aurai pas toujours la facilité de t'en faire, petite folle !... Enfin mon intention, mademoiselle, n'est pas de compromettre plus longtemps mon caractère, qui est une partie de la fortune de mes enfants, à recruter ce régiment de danseurs que tu mets en déroute à chaque printemps. Déjà tu as été la cause innocente de bien des brouilleries dangereuses avec certaines familles ; mais j'espère que tu comprendras mieux aujourd'hui les difficultés de ta position et de la nôtre.

Émilie, tu as vingt ans, et voici près de cinq ans que l'on te voit rester fille. Tes frères, tes deux sœurs sont tous établis richement et heureusement. Mais, mon enfant, les dépenses que nous ont suscitées ces mariages et le train de maison que tu fais tenir à ta mère ont absorbé tellement nos revenus, que c'est tout au plus si je pourrai te donner cent mille francs de dot. Dès aujourd'hui je veux m'occuper du sort à venir de ta mère : il ne doit pas être sacrifié par moi à ses enfants ; et je veux, Émilie, que, lorsque je viendrai à manquer à ma famille, madame de Fontaine ne soit à la merci de personne, et qu'elle continue à jouir de l'aisance dont j'ai récompensé trop tard son dévouement à mes malheurs.

Tu vois, mon enfant, que la faiblesse de ta dot n'est pas en rapport avec toutes tes idées de grandeur... Encore cette somme est-elle un sacrifice que je n'ai fait pour aucun autre de mes enfants ; mais ils se sont généreusement accordés à ne pas se prévaloir un jour de l'avantage que nous faisons, ta mère et moi, à un enfant trop chéri.

— Dans leur position !... dit Émilie en agitant la tête avec ironie.

— Ma fille, que je ne vous entende jamais déprécier ainsi ceux qui vous aiment. Sachez qu'il n'y a que les pauvres de généreux ! Les riches ont tou-

jours d'excellentes raisons pour ne pas abandonner vingt mille francs à un parent...

Eh bien ! ne boude pas, mon enfant! Et voyons... dis-moi, tu es raisonnable; parlons de nos jeunes gens. N'as-tu pas remarqué parmi eux M. de Montalant?...

— Oh ! il dit *zeu* au lieu de jeu; il regarde toujours son pied parce qu'il le croit petit, et il se mire !... D'ailleurs, il est blond, et je n'aime pas les blonds...

— Eh bien ! M. de Sérisy?...

— Il n'est pas noble. Il est mal fait et gros. A la vérité, il est brun. Il faudrait que ces deux messieurs s'entendissent pour réunir leurs fortunes, et que le premier donnât son corps et son nom au second, qui garderait ses cheveux; et alors, peut-être...

— Qu'as-tu à dire contre M. de Saluces?...

— Il s'est fait banquier...

— M. de Comines?...

— Il danse mal. Mais, mon père, tous ces gens-là n'ont pas de titres, et je veux être au moins comtesse comme l'est ma mère.

— Tu n'as donc vu personne cet hiver qui...?

— Non, mon père...

— Que veux-tu donc?...

— Le fils d'un pair de France...

— Ma fille, dit M. de Fontaine en se levant, vous êtes folle !...

Mais tout à coup il leva les yeux au ciel, sembla puiser une dose plus forte de résignation dans une pensée religieuse, et, jetant un regard de pitié paternelle sur son enfant qui devint émue, il lui prit la main, la serra, et lui dit avec attendrissement :

— Dieu m'est témoin, pauvre créature égarée, que j'ai consciencieusement rempli mes devoirs de père envers toi; que dis-je, consciencieusement! avec amour, mon Émilie. Oui, Dieu sait que, cet hiver, j'ai amené près de toi plus d'un honnête homme dont les qualités, les mœurs, le caractère m'étaient connus, et tous nous ont paru dignes de toi. Mon enfant, ma tâche est remplie. D'aujourd'hui je te rends l'arbitre de ton sort, me trouvant heureux et malheureux tout ensemble de me voir déchargé de la plus lourde des obligations paternelles. Je ne sais pas si longtemps encore tu entendras une voix qui, par malheur, n'a jamais été sévère; mais souviens-toi que le bonheur conjugal ne se fonde pas tant sur des qualités brillantes et sur la fortune, que sur une estime réciproque. Cette félicité est, de sa nature, modeste et sans éclat. Va, ma fille, mon aveu est acquis à celui que tu me présenteras pour gendre; mais, si tu devenais malheureuse, songe que tu n'auras pas le droit d'accuser ton père. Je ne me refuserai pas à faire des démarches et à t'aider : seulement, si tu fais un choix, qu'il soit définitif; car je ne compromettrai pas deux fois le respect dû à mes cheveux blancs.

L'affection que lui témoignait son père, et l'accent solennel qu'il mit à son onctueuse allocution, touchèrent vivement mademoiselle de Fontaine; mais elle dissimula son attendrissement, et, sautant avec légèreté sur les genoux du comte qui s'était assis tout tremblant encore, elle lui fit les caresses les plus douces, et le câlina avec une grâce féminine si suave, que le front du vieillard se dérida. Quand Émilie jugea que son père était remis de sa pénible émotion, elle lui dit à voix basse :

—Je vous remercie bien de votre gracieuse attention, mon cher père. Vous avez arrangé votre appartement pour recevoir votre fille chérie. Vous ne saviez peut-être pas la trouver si folle et si rebelle... Mais, mon père, c'est donc bien difficile d'épouser un pair de France?... Vous prétendiez qu'on en faisait par douzaines... Ah ! vous ne me refuserez pas des conseils au moins !...

—Non, pauvre enfant ! non ! et je te crierai plus d'une fois : Prends garde ! Songe donc que la pairie est un ressort trop nouveau dans notre gouvernementabilité, comme disait le feu roi, pour que les pairs puissent posséder de grandes fortunes. — Ceux qui sont riches veulent le devenir encore plus; car le plus opulent de tous les membres de notre pairie n'a pas la moitié du revenu que possède le moins riche lord de la chambre haute du parlement anglais. Or, tous les pairs de France, sans exception, chercheront pour leurs fils de riches héritières, n'importe où elles se trouveront, car la nécessité où ils sont de faire tous des mariages d'argent durera encore plus de cent ans. Mais il est possible qu'en attendant l'heureux hasard que tu désires, recherche qui peut te coûter les plus belles années, tes charmes (car on s'épouse considérablement par amour dans notre siècle), tes charmes, dis-je, opèrent un prodige. Lorsque l'expérience se cache sous un visage aussi frais que le tien, l'on peut en espérer des merveilles. Tu as d'abord la facilité de reconnaître les vertus dans le plus ou le moins de volume que prennent les corps. Ce n'est pas un petit mérite. Aussi n'ai-je pas besoin de prévenir une personne aussi sage que toi de toutes les difficultés de l'entreprise. Je suis certain que tu ne supposeras jamais à un inconnu du bon sens en lui voyant une figure flatteuse, ou des vertus parce qu'il aura une jolie tournure.

Enfin je suis parfaitement de ton avis sur l'obligation dans laquelle sont tous les fils de pair d'avoir un air à eux et une manière d'être tout à fait distinctive. Aujourd'hui que rien ne marque les rangs, ces jeunes gens-là doivent avoir un *je ne sais quoi* qui les fasse reconnaître. D'ailleurs, tu tiens ton

cœur en bride comme un bon cavalier certain de ne pas laisser broncher son coursier. Ma fille... bonne chance!

— Tu te moques de moi, mon père... Eh bien! je te déclare que j'irai plutôt mourir au couvent de Mademoiselle de Condé, que de ne pas être la femme d'un pair de France.

Elle s'échappa des bras de son père, et, toute fière d'être sa maîtresse, elle s'en alla en chantant l'air de : *Cara, non dubitare,* du *Matrimonio secreto.*

Ce jour-là, le hasard fit que toute la famille se trouva réunie pour fêter l'anniversaire d'une fête domestique; et, au dessert, madame Bonneval, la femme du receveur-général et l'aînée d'Émilie, parla assez hautement d'un jeune Américain, possesseur d'une immense fortune, lequel, devenu passionnément épris de sa sœur, lui avait fait des propositions extrêmement brillantes.

—C'est un banquier, je crois, dit négligemment Émilie. Je n'aime pas les gens de finance.

—Mais, Émilie, répondit le baron de Villaine, le mari de la seconde sœur de mademoiselle de Fontaine, vous n'aimez pas non plus la magistrature; de manière que je ne vois pas trop, si vous repoussez les propriétaires non titrés, dans quelle classe vous choisirez un mari.

— Surtout, Émilie, avec ton système de maigreur, ajouta le lieutenant-général.

—Je sais, répondit la jeune fille, ce qu'il me faut.

—Ma sœur veut un grand nom, dit la baronne de Fontaine, et cent mille livres de rente.

— Je sais, ma chère sœur, reprit Émilie, que je ne ferai pas un sot mariage comme j'en ai tant vu faire. D'ailleurs, pour éviter ces discussions nuptiales que j'exècre, je déclare que je regarderai comme les ennemis de mon repos ceux qui me parleront de mariage.

Un oncle d'Émilie, vieillard septuagénaire, dont la fortune venait de s'augmenter d'une vingtaine de mille livres de rente, par suite de la loi d'indemnité, et qui était en possession de dire de dures vérités à sa petite-nièce dont il raffolait, s'écria, pour dissiper l'aigreur de cette conversation :

— Ne tourmentez donc pas cette pauvre Émilie. Ne voyez-vous pas qu'elle attend la majorité du duc de Bordeaux?

Un rire universel accueillit la plaisanterie du vieillard.

— Prenez garde que je ne vous épouse, vieux fou!... s'écria la jeune fille dont heureusement les dernières paroles furent étouffées par le bruit.

— Mes enfants, dit madame de Fontaine pour adoucir cette impertinence, Émilie ne prendra conseil que de sa mère, de même que vous avez tous pris conseil de votre père.

— Oh, mon Dieu! je n'écouterai que moi dans une affaire qui ne regarde que moi!... dit fort distinctement mademoiselle de Fontaine.

Tous les regards se portèrent alors sur le chef de la famille. Chacun semblait être curieux de voir comment il allait s'y prendre pour maintenir sa dignité. Non-seulement, le vénérable Vendéen jouissait d'une grande considération dans le monde, mais encore, plus heureux que bien des pères, il était apprécié par sa famille, dont tous les membres avaient su reconnaître les qualités solides qui lui servirent à faire la fortune de tous ses parents. Aussi était-il entouré de ce profond respect qui règne dans les familles anglaises et dans quelques maisons aristocratiques du continent pour le représentant de l'arbre généalogique. Il s'établit un profond silence, et les yeux des convives se portèrent alternativement sur la figure boudeuse et altière de l'enfant gâté et sur les visages sévères de monsieur et madame de Fontaine.

—J'ai laissé ma fille Émilie maîtresse de son sort.

Telle fut la réponse que laissa tomber le comte d'un son de voix profond et agité.

Tous les parents et les convives regardèrent mademoiselle de Fontaine avec une curiosité mêlée de pitié; car cette parole semblait annoncer que la bonté paternelle s'était lassée de lutter contre un caractère que toute la famille savait être incorrigible. Les gendres murmurèrent, et les frères lancèrent à leurs femmes des sourires moqueurs. Puis, dès ce moment, chacun cessa de s'intéresser au mariage de l'orgueilleuse fille. Son vieil oncle fut le seul qui, en sa qualité d'ancien marin, osât courir des bordées avec elle, et essuyer ses boutades, n'étant jamais embarrassé de lui rendre feu pour feu.

Quand la belle saison fut venue et que le budget eut été voté, cette famille, véritable modèle des familles parlementaires de l'autre bord de la Manche, qui ont un pied dans toutes les administrations et dix voix aux communes, s'envola, comme une nichée d'oiseaux, vers les beaux sites d'Aulnay, d'Antony et de Châtenay.

L'opulent receveur-général avait récemment acheté dans ces parages une maison de campagne pour sa femme, car il ne restait à Paris que pendant les sessions. Quoique la belle Émilie méprisât la roture, ce sentiment n'allait pas jusqu'à dédaigner les avantages de la fortune, quoiqu'elle fût amassée par des bourgeois. Elle accompagna donc sa sœur à la *villa* somptueuse, moins par amitié pour les personnes de sa famille qui s'y réfugièrent, que parce que le bon ton ordonne impérieusement à toute femme qui se respecte d'abandonner Paris pendant l'été.

Or, les vertes campagnes de Sceaux remplissaient

admirablement bien les conditions du compromis signé entre le bon ton et le devoir des charges publiques.

Comme il est un peu douteux que la réputation du bal champêtre de Sceaux ait jamais dépassé la modeste enceinte du département de la Seine, il est nécessaire de donner quelques détails sur cette fête hebdomadaire, qui par son importance menace de devenir une institution. Les environs de la petite ville de Sceaux jouissent d'une renommée due à des sites qui passent pour être ravissants. Peut-être sont-ils fort ordinaires et ne doivent-ils leur célébrité qu'à la stupidité des bourgeois de Paris, qui, au sortir des abîmes de moellon où ils sont ensevelis, seraient disposés à admirer une plaine de la Beauce. Cependant les poétiques ombrages d'Aulnay, les collines d'Antony et de Fontenay-aux-Roses étant habités par quelques artistes qui ont voyagé, par des étrangers, gens fort difficiles, et par nombre de belles dames qui ne manquent pas de bon goût, il est à croire que les Parisiens ont raison.

Mais Sceaux possède un autre attrait non moins puissant pour le Parisien. Au milieu d'un jardin d'où la vue découvre de délicieux aspects, se trouve une immense rotonde, ouverte de toutes parts, dont le dôme aussi léger que vaste est soutenu par d'élégants piliers. Sous ce dais champêtre est une salle de danse célèbre. Il est rare que les propriétaires les plus collets-montés du voisinage n'émigrent pas une fois ou deux, pendant la saison, vers ce palais de la Terpsychore villageoise, soit en cavalcades brillantes, soit dans ces élégantes et légères voitures qui saupoudrent de poussière les piétons philosophes. L'espoir de rencontrer là quelques femmes du beau monde et d'en être vu, l'espoir moins souvent trompé d'y voir de jeunes paysannes aussi rusées que des juges, fait voler le dimanche, au bal de Sceaux, de nombreux essaims de clercs d'avoué, de disciples d'Esculape et de jeunes gens dont le teint blanc et la fraîcheur sont entretenus par l'air humide des arrière-boutiques parisiennes. Aussi nombre de mariages bourgeois ont commencé aux sons de l'orchestre qui occupe le centre de cette salle circulaire ; et si le toit pouvait parler, que d'amours ne raconterait-il pas ! Cette intéressante mêlée rend le bal de Sceaux plus piquant que deux ou trois autres bals des environs de Paris, sur lesquels il a l'avantage inappréciable de sa rotonde, du site et de la beauté de son jardin.

Émilie fut la première à manifester le désir d'aller *faire peuple* à ce joyeux bal de l'arrondissement. Elle ne se promettait pas peu de plaisir à se trouver au milieu de cette assemblée. C'était la première fois qu'elle désirait errer au sein d'une telle cohue. On sait que l'incognito est un plaisir très-vif pour les grands. Mademoiselle de Fontaine se plaisait donc à se figurer d'avance toutes ces tournures citadines. Elle se voyait laissant dans plus d'un cœur bourgeois le souvenir d'un regard et d'un sourire enchanteurs. Elle riait déjà des danseuses à prétentions, et taillait ses crayons pour les scènes dont elle comptait enrichir les pages de son album.

Le dimanche n'arriva jamais au gré de son impatience. La société du pavillon Bonneval se mit en route à pied, afin de ne pas commettre d'indiscrétion sur le rang des personnages qui allaient honorer le bal de leur présence. On avait dîné de bonne heure, et, pour comble de plaisir, le mois de mai favorisa cette escapade aristocratique par la plus belle de ses soirées. Mademoiselle de Fontaine resta toute surprise de trouver, sous la rotonde, aussi bonne compagnie que celle dont quelques quadrilles étaient composés. Elle reconnut bien çà et là des jeunes gens qui avaient employé les économies d'un mois pour briller pendant une journée ; elle vit bien quelques couples dont la joie trop franche n'accusait rien de conjugal, mais elle n'eut qu'à glaner au lieu de récolter. Elle s'étonna de voir le plaisir habillé de percale ressembler si fort au plaisir revêtu de satin, et la bourgeoisie danser avec autant de grâce que la noblesse, quelquefois mieux. La plupart des toilettes étaient simples, mais bien portées. Enfin les députés qui, dans cette assemblée, représentaient les suzerains du territoire, c'est-à-dire les paysans, se tenaient avec une incroyable politesse dans leur coin. Il fallut même à mademoiselle Émilie une certaine étude des divers éléments qui composaient cette réunion avant qu'elle pût y trouver un sujet de plaisanterie. Mais elle n'eut ni le temps de se livrer à ses malicieuses critiques, ni le loisir d'entendre beaucoup de ces propos interrompus que Charlet, Henri Monnier et l'observateur recueillent avec tant de délices.

L'orgueilleuse créature rencontra subitement, dans ce vaste champ, une fleur, la métaphore est de saison, dont l'éclat et les couleurs agirent sur son imagination avec tout le prestige d'une nouveauté. Il nous arrive souvent de regarder une robe, une tenture, un papier blanc avec assez de distraction pour n'y pas apercevoir sur-le-champ une tache ou quelque point brillant, qui plus tard frappent tout à coup notre œil comme s'ils y survenaient à l'instant seulement où nous les voyons. Ce fut par une espèce de phénomène moral assez semblable à celui-là, que mademoiselle de Fontaine reconnut, dans le jeune homme qui s'offrait à ses regards, le type de toutes les perfections extérieures qu'elle rêvait depuis si longtemps.

En ce moment elle était assise sur une de ces chaises grossières qui décrivaient l'enceinte obligée de la

salle, et elle s'était placée à l'extrémité du groupe formé par sa famille, afin de pouvoir se lever ou s'avancer suivant ses fantaisies. Elle en agissait effectivement avec les tableaux offerts par cette salle comme si c'eût été une exposition du musée, braquant avec impertinence son lorgnon sur une figure qui se trouvait à deux pas d'elle, et faisant ses réflexions comme si elle eût critiqué ou loué une tête d'étude, une scène de genre. Ses regards, après avoir erré sur cette vaste toile animée, furent tout à coup saisis (cette expression rendra mieux l'effet) par une figure qui semblait avoir été mise exprès dans un coin du tableau, sous le plus beau jour, comme un personnage hors de toute proportion avec le reste. Émilie s'étonna d'avoir remarqué si tard cet inconnu.

Il était grand, rêveur et solitaire. Légèrement appuyé sur une des colonnes qui supportent le toit, il avait les bras croisés et se tenait gracieusement penché comme s'il se fût placé là pour permettre à un peintre de faire son portrait. Mais cette attitude distinguée, pleine d'élégance et de fierté, n'avait rien de forcé : c'était chez lui une pose sans affectation. Aucun geste ne démontrait qu'il eût mis sa face de trois quarts et qu'il eût faiblement incliné sa tête à droite, comme Alexandre, lord Byron, et quelques autres grands génies, dans le seul but d'attirer sur lui l'attention; son regard fixe et immobile paraissait suivre une danseuse, et prouvait qu'il était absorbé par cette contemplation. De beaux cheveux noirs se bouclaient naturellement sur son front élevé. Une de ses mains tenaient à la fois son chapeau et une petite cravache. Enfin l'inconnu avait cette taille svelte et dégagée qui rappelle à la mémoire les belles proportions de l'Apollon.

En un seul coup d'œil mademoiselle de Fontaine remarqua l'extrême finesse de son linge, la fraîcheur de ses gants de daim sortis des ateliers de Walker, et la petitesse d'un pied merveilleusement chaussé dans une botte du cuir le plus fin. Il n'avait sur lui aucun de ces ignobles brimborions dont se chargent les anciens petits-maîtres de la garde nationale, ou les Adonis de comptoir. Seulement un ruban noir auquel était suspendu son lorgnon flottait sur un gilet d'une blancheur irréprochable.

Jamais la difficile Émilie n'avait vu les yeux d'un homme ombragés par des cils aussi longs et aussi recourbés. Sa bouche semblait toujours prête à sourire et à relever les coins de deux lèvres éloquentes; mais cette disposition n'annonçait pas de gaîté. C'était plutôt une sorte de grâce triste. La mélancolie et la passion respiraient dans cette figure d'un teint olivâtre et mâle.

L'observateur le plus rigide n'aurait pu s'empêcher de penser, en voyant l'inconnu, que c'était un homme de talent attiré de sa région supérieure à cette fête de village par un intérêt puissant. Il y avait trop d'avenir dans cette tête, trop de distinction dans sa personne, pour qu'on pût en dire : — Voilà un bel homme, ou un joli homme. C'était un de ces personnages qu'on désire connaître.

Cette masse d'observations ne coûta guère à Émilie que deux minutes d'attention, pendant laquelle cet homme privilégié fut soumis à une analyse sévère, et après laquelle il devint l'objet d'une silencieuse et secrète admiration. Elle ne se dit pas : — Il faut qu'il soit pair de France ! mais — Oh ! s'il est noble, et il doit l'être...

Elle n'acheva pas sa pensée, et, se levant tout à coup, elle alla, suivie de son frère le lieutenant-général, jusqu'à cette colonne en paraissant regarder avec une merveilleuse attention les joyeux quadrilles; mais, par un artifice d'optique familier à plus d'une dame, elle ne perdait pas un seul des mouvements du jeune homme dont elle s'approcha. Lorsqu'elle fut auprès de lui, il s'éloigna poliment, comme pour céder la place aux deux survenants, et il alla, près de là, s'appuyer sur une autre colonne.

La capricieuse jeune fille fut aussi piquée de la politesse de l'étranger qu'elle l'eût été d'une impertinence; et alors, dans son dépit elle se mit à causer avec son frère en élevant la voix beaucoup plus que le bon ton ne le permettait. Elle prit des airs de tête, fit des gestes gracieux, et rit sans trop en avoir sujet, moins pour amuser son frère, que pour attirer l'attention de l'imperturbable inconnu.

Aucun de ces petits artifices ne réussit. Alors mademoiselle de Fontaine, suivant des yeux la direction que prenaient les regards du jeune homme, aperçut la cause de cette insouciance apparente.

Au milieu du quadrille qui se trouvait devant elle, dansait une jeune personne charmante, simple, pâle, et semblable à ces déités écossaises que Girodet a placées dans son immense composition des guerriers français reçus par Ossian. Émilie crut reconnaître en elle une jeune vicomtesse anglaise qui était venue habiter depuis peu une campagne voisine.

Elle avait pour cavalier un jeune homme de quinze ans, aux mains rouges, en pantalon de nankin, en habit bleu, en souliers blancs. Il était facile de voir que son amour pour la danse ne la rendait pas difficile sur le choix de ses partners. Ses mouvements ne se ressentaient pas de son apparente faiblesse; mais une rougeur légère colorait déjà ses joues blanches, et son teint commençait à s'animer.

Mademoiselle de Fontaine s'approcha du quadrille pour pouvoir examiner l'étrangère au moment où elle reviendrait à sa place, pendant que les vis-à-vis répéteraient la figure qu'elle exécutait alors. Lorsqu'Émilie commença cet examen, elle vit l'inconnu

s'avancer, se pencher vers la jolie danseuse, et elle put entendre distinctement ces paroles, quoiqu'elles fussent prononcées d'une voix à la fois impérieuse et douce :

— Clara, je ne veux plus que vous dansiez.

Clara fit une petite moue boudeuse, mais elle inclina la tête en signe d'obéissance et finit par sourire.

Après la contredanse, le jeune homme prit toutes les précautions d'un amant, en mettant sur les épaules de la jeune fille un châle de cachemire, et il la fit asseoir de manière à ce qu'elle fût à l'abri du vent.

Puis bientôt mademoiselle de Fontaine les vit se lever et se promener autour de l'enceinte comme des gens disposés à partir.

La curieuse Émilie trouva le moyen de les suivre sous le prétexte d'admirer les points de vue du jardin, et son frère se prêta avec une malicieuse bonhomie aux caprices d'une marche assez vagabonde. Mademoiselle de Fontaine put voir les deux inconnus monter dans un élégant tilbury que gardait un domestique à cheval et en livrée. Au moment où le jeune homme fut assis et tâcha de rendre les guides égales, elle obtint d'abord de lui un de ces regards qu'on jette sans but sur les grandes foules; mais elle eut la faible satisfaction de le voir retourner la tête à deux reprises différentes, et la jeune inconnue l'imita, par jalousie peut-être.

— Je présume que tu as maintenant assez vu le jardin, lui dit son frère, et que nous pouvons retourner à la danse.

— Je le veux bien, dit-elle. Je suis sûre que c'est la vicomtesse Abergaveny... J'ai reconnu sa livrée.

Le lendemain, mademoiselle de Fontaine manifesta le désir de faire une promenade à cheval. Insensiblement elle accoutuma son vieil oncle et ses frères à l'accompagner dans certaines courses matinales, très-salutaires, disait-elle, pour sa santé. Elle affectionnait singulièrement les maisons du village habité par la vicomtesse; mais, malgré ses manœuvres de cavalerie, elle ne rencontra pas l'inconnu aussi promptement que la joyeuse recherche à laquelle elle se livrait pouvait le lui faire espérer.

Elle retourna plusieurs fois au bal de Sceaux, sans pouvoir y rencontrer le jeune homme qui était venu tout à coup dominer ses rêves et les embellir. Quoique rien n'aiguillonne plus le naissant amour d'une jeune fille qu'un obstacle, il y eut cependant un moment où mademoiselle Émilie de Fontaine fut sur le point d'abandonner son étrange et secrète poursuite ; car elle désespéra presque du succès d'une entreprise dont la singularité peut donner une idée de la hardiesse de son caractère.

Elle aurait pu, en effet, tourner longtemps autour du village de Châtenay sans revoir son inconnu; car la jeune Clara, puisque tel est le nom que mademoiselle de Fontaine avait entendu, n'était ni vicomtesse, ni Anglaise, et l'étranger n'habitait pas plus qu'elle les bosquets fleuris et embaumés de Châtenay.

Un soir, Émilie étant sortie à cheval avec son oncle, qui depuis les beaux jours avait obtenu de sa goutte une assez longue cessation d'hostilités, ils rencontrèrent la calèche de la vicomtesse. Cette fois c'était bien l'étrangère. Elle avait pour compagnon un gentleman très-prude et très-élégant, dont la fraîcheur et le coloris, dignes d'une jeune fille, n'annonçaient pas plus la pureté du cœur qu'une brillante toilette n'est un indice de fortune. Hélas! les deux étrangers n'avaient rien dans leurs traits ou dans leur contenance qui pût ressembler aux deux séduisants portraits que l'amour et la jalousie avaient gravés dans la mémoire d'Émilie. Elle tourna bride sur-le-champ avec le dépit d'une femme frustrée dans son attente. Son oncle eut toutes les peines du monde à la suivre, tant elle faisait galoper son petit cheval avec rapidité.

— Apparemment que je suis devenu trop vieux pour comprendre ces esprits de vingt ans, se dit le marin en mettant son cheval au galop, ou peut-être la jeunesse d'aujourd'hui ne ressemble-t-elle plus à celle d'autrefois... J'étais cependant un fin voilier, et j'ai toujours bien su prendre le vent. Mais qu'a donc ma nièce? La voilà maintenant qui marche à petits pas comme un gendarme en patrouille la nuit dans les rues de Paris. Ne dirait-on pas qu'elle veut cerner ce brave bourgeois qui m'a l'air d'un auteur rêvassant à ses poésies; car il a, je crois, un *souvenir* en main. Je suis, par ma foi, un grand sot! c'est peut-être le jeune homme en quête duquel nous sommes.

En achevant cette pensée, le vieux marin fit marcher tout doucement son cheval sur le sable, de manière à pouvoir arriver sans bruit auprès de sa nièce. L'ancien voltigeur avait fait trop de noirceurs dans les années 1171 et suivantes, époque de nos annales où la galanterie était en honneur, pour ne pas deviner sur-le-champ qu'Émilie avait, par le plus grand hasard, rencontré l'inconnu du bal de Sceaux. Malgré le voile que l'âge répandait sur ses yeux gris, le comte de Kergarouët sut reconnaître les indices d'une agitation extraordinaire chez sa nièce, en dépit de l'immobilité qu'elle essayait d'imprimer à son visage. Les yeux perçants de la jeune demoiselle étaient fixés avec une sorte de stupeur sur l'étranger qui marchait paisiblement devant elle.

— C'est bien cela ! se dit le marin; elle va le suivre comme un vaisseau marchand suit un corsaire dont il a peur. — Puis, quand il ne sera plus là, qu'elle l'aura vu s'éloigner, elle sera au désespoir de

ne pas savoir qui elle aime, et d'ignorer si c'est un marquis ou un bourgeois. Vraiment les jeunes têtes devraient toujours avoir une vieille perruque comme moi avec elles...

Alors le marin poussa tout à coup son cheval à l'improviste, de manière à faire partir celui de sa nièce; mais, passant entre elle et le jeune promeneur, il le serra de si près qu'il le força de se jeter sur le talus de verdure dont le chemin était encaissé. Arrêtant aussitôt son cheval, le comte, tout en colère, s'écria :

— Ne pouviez-vous pas vous ranger?

— Ah! pardon, monsieur! répondit l'inconnu. J'oubliais que c'était à moi de vous faire des excuses de ce que vous m'aviez renversé.

— Eh! l'ami, reprit aigrement le marin en prenant un son de voix dont le ricanement avait quelque chose d'insultant, je suis un vieux loup de mer engravé par ici; ne vous émancipez pas avec moi, car, morbleu, j'ai la main légère!

Et en même temps le comte leva plaisamment sa cravache comme pour fouetter son cheval, mais il en toucha l'épaule de son interlocuteur.

— Ainsi, blanc-bec, ajouta-t-il, que l'on soit sage en bas de la cale!

Le jeune homme, irrité, gravit le talus de la route en entendant ce sarcasme. Il se croisa les bras et répondit d'un ton fort ému :

— Monsieur, je ne puis croire, en voyant vos cheveux blancs, que vous vous amusiez encore à chercher des duels...

— Cheveux blancs!... s'écria le marin en l'interrompant, tu en as menti par la gorge, ils ne sont que gris. Si j'ai fait la cour à vos grand'mères, je n'en suis que plus habile à la faire à vos femmes, si elles en valent la peine toutefois...

Une dispute aussi bien commencée devint en quelques secondes si chaude, que le jeune adversaire oublia le ton de modération qu'il s'était efforcé de conserver; et, au moment où le comte de Kergarouët vit sa nièce arriver à eux avec toutes les marques d'une vive inquiétude, il donnait son nom à son antagoniste, en lui disant de garder le silence devant la jeune personne confiée à ses soins.

L'inconnu ne put s'empêcher de sourire, et remit une carte au vieux marin, en lui faisant observer qu'elle donnait son adresse à Paris, mais qu'il habitait une maison de campagne à Chevreuse; puis, après la lui avoir indiquée en peu de mots, il s'éloigna rapidement.

— Vous avez manqué blesser ce pauvre pékin, ma nièce! dit le comte en s'empressant d'aller au-devant d'Émilie. Vous ne savez donc plus tenir votre cheval en bride? Vous me laissez là compromettre ma dignité pour couvrir vos folies; tandis que, si vous étiez restée, un seul de vos regards ou une de vos paroles polies, une de celles que vous dites si joliment quand vous n'êtes pas impertinente, aurait tout raccommodé, lui eussiez-vous cassé le bras.

— Eh! mon cher oncle! c'est votre cheval et non le mien, qui est cause de cet accident. Je crois en vérité que vous ne pouvez plus monter à cheval; vous n'êtes déjà plus si bon cavalier que vous l'étiez l'année dernière. Mais, au lieu de dire des riens...

— Diable! des riens!... Ce n'est donc rien qu'une impertinence à votre oncle!...

— Ne devrions-nous pas aller savoir si ce jeune homme est blessé?... Il boite, mon oncle : voyez donc...

— Non, il court! Ah! je l'ai rudement morigéné...

— Ah! mon oncle, c'est bien de vous!...

— Halte-là, ma nièce, dit le comte en arrêtant le cheval d'Émilie par la bride. Je ne vois pas la nécessité de faire des avances à quelque boutiquier trop heureux d'avoir été jeté à terre par une jeune fille ou un vieux marin aussi nobles que nous...

— Pourquoi croyez-vous que ce soit un roturier, mon cher oncle?... Il me semble qu'il a des manières fort distinguées...

— Tout le monde a des manières aujourd'hui, ma nièce...

— Non, mon oncle, tout le monde n'a pas l'air et la tournure que donne l'habitude des salons, et je parierais avec vous volontiers que ce jeune homme est noble.

— Vous n'avez pas trop eu le temps de l'examiner...

— Mais ce n'est pas la première fois que je le vois...

— Et ce n'est pas non plus la première fois que vous le cherchez... lui répliqua le comte en riant.

Émilie rougit, et son oncle se plut à la laisser quelque temps dans l'embarras; mais à la fin il lui dit :

— Émilie, vous savez que je vous aime comme mon enfant, précisément parce que vous êtes la seule qui ayez cet orgueil légitime que nous donne une haute naissance. Corbleu! ma petite nièce, qui aurait cru que les bons principes deviendraient si rares!... Eh bien, je veux être votre confident, ma chère petite; car je vois que ce jeune gentilhomme ne vous est pas indifférent!... Chut!... Ils se moqueraient de nous dans la famille, si nous nous embarquions sous un faux pavillon. Vous savez ce que cela veut dire. Ainsi, laissez-moi vous aider, ma nièce. Gardons-nous tous deux le secret, et je vous promets d'amener ce brick-là sous votre feu croisé, au milieu de notre salon...

— Et quand, mon oncle?...

— Demain...

—Mais, mon cher oncle, je ne serai obligée à rien?...

— A rien du tout, et vous pourrez le bombarder, l'incendier, et le laisser là comme une vieille caraque si cela vous plaît ! Ce ne sera pas le premier, n'est-ce pas?...

— Que vous êtes bon, mon oncle!

Aussitôt que le comte fut rentré, il mit ses besicles, tira secrètement la carte de sa poche, et lut : M. Maximilien Longueville, rue du Sentier.

— Soyez tranquille, ma chère nièce... dit-il à Émilie, vous pouvez le harponner en toute sécurité de conscience; il appartient à une de nos familles historiques, et s'il n'est pas pair de France, il le sera infailliblement...

— D'où savez-vous cela?..

— C'est mon secret...

— Vous connaissez donc son nom?...

Le comte inclina en silence sa tête grise, qui ressemblait assez à un vieux tronc de chêne autour duquel auraient voltigé quelques feuilles roulées par le froid de l'automne.

A ce signe, sa nièce vint essayer sur lui le pouvoir toujours neuf de ses coquetteries. Instruite dans l'art de cajoler le vieux marin, elle lui prodigua les caresses les plus enfantines, les paroles les plus tendres; elle alla même jusqu'à l'embrasser, afin d'obtenir de lui la révélation d'un secret aussi important. Le vieillard, qui passait sa vie à faire jouer à sa nièce de ces sortes de scènes, et qui les payait souvent par le prix d'une parure, ou par l'abandon de sa loge aux Italiens, se complut cette fois à se laisser prier et surtout caresser.

Mais, comme il faisait durer ses plaisirs trop longtemps, Émilie se fâcha, passa des caresses aux sarcasmes, et bouda. Elle revint, dominée par la curiosité, et le marin diplomate obtint solennellement de sa nièce une promesse d'être à l'avenir plus réservée, plus douce, moins volontaire, de dépenser moins d'argent, et surtout de lui tout dire. Le traité conclu et signé par un baiser qu'il déposa sur le front blanc de sa nièce, il l'amena dans un coin du salon, l'assit sur ses genoux, et plaçant la carte sous ses deux pouces et ses doigts, de manière à la cacher, il découvrit lettre à lettre le nom de Longueville; puis, refusant obstinément d'en laisser voir davantage, il garda la carte.

Cet événement rendit le sentiment secret de mademoiselle de Fontaine plus intense. Elle déroula pendant une grande partie de la nuit les tableaux les plus brillants des rêves dont elle avait nourri ses espérances. Enfin, grâce à ce hasard si souvent imploré, elle avait maintenant toute autre chose qu'un être de raison pour créer une source aux richesses imaginaires dont elle se plaisait à doter sa vie future. Ignorant, comme toutes les jeunes personnes, les dangers de l'amour et du mariage, elle se passionna pour les dehors trompeurs du mariage et de l'amour. C'est dire assez que son sentiment naquit comme naissent presque tous ces caprices du premier âge, douces et cruelles erreurs qui exercent une si fatale influence sur l'existence des jeunes filles assez inexpérimentées pour ne s'en remettre qu'à elles-mêmes du soin de leur bonheur à venir.

Le lendemain matin, avant qu'Émilie fût réveillée, son oncle avait couru à Chevreuse.

En reconnaissant, dans la cour d'un élégant pavillon, le jeune homme qu'il avait si résolument insulté la veille, il alla vers lui avec cette affectueuse politesse des vieillards de l'ancienne cour.

—Eh! mon cher monsieur, qui aurait dit que je me ferais une affaire, à l'âge de soixante-treize ans, avec le fils ou le petit-fils d'un de mes meilleurs amis?... Je suis contre-amiral, monsieur : c'est vous dire que je m'embarrasse aussi peu d'un duel que de fumer un cigare de la Havane... Dans mon temps, c'était une partie de plaisir, et deux jeunes gens ne pouvaient devenir intimes qu'après avoir vu la couleur de leur sang. Mais, ventre-dieu! hier, j'avais, en ma qualité de marin, embarqué un peu trop de rhum à bord, et j'ai sombré sur vous... Touchez là ! J'aimerais mieux recevoir cent coups de cravache d'un Longueville que de faire le moindre mal à cette famille-là...

Telle froideur que le jeune homme se fût efforcé de marquer au comte de Kergarouët, il ne put longtemps tenir à la bonté et à la franchise de ses manières; il se laissa serrer la main. Alors le comte ajouta :

—Vous alliez monter à cheval, ne vous gênez pas. Mais venez avec moi, à moins que vous n'ayez des projets, car je vous invite à dîner aujourd'hui au pavillon de Bonneval. Mon neveu, le comte de Fontaine, y sera, et c'est un homme essentiel à connaître! Eh! je prétends, morbleu! vous dédommager de ma brusquerie en vous présentant à cinq des plus jolies femmes de Paris, Hé! hé!... jeune homme, votre front se déride!...—J'aime les jeunes gens!... j'aime à les voir heureux. Cela me rappelle les bienfaisantes années de 1771, 1772 et autres, où les aventures ne manquaient pas plus que les duels!... On était gai, alors!... Aujourd'hui vous raisonnez, et l'on s'inquiète de tout, comme s'il n'y avait eu ni XVe ni XVIe siècle!...

—Mais, monsieur, nous avons, je crois, raison; car le XVIe siècle n'a donné que la liberté religieuse à l'Europe, et le XIXe...

— Ah! ne parlons pas politique... Je suis ultra, voyez-vous. Mais je n'empêche pas les jeunes gens d'être révolutionnaires, pourvu qu'ils me laissent la

liberté de serrer ma petite queue à la Frédéric dans son ruban noir...

A quelques pas de là, lorsque le comte et son jeune compagnon furent au milieu des bois, le marin, avisant un jeune bouleau assez mince, arrêta son cheval; et, prenant un de ses pistolets, il en logea la balle au milieu de l'arbre, à quinze pas de distance.

—Vous voyez, mon brave, que je ne crains pas un duel! dit-il avec une gravité comique, en regardant M. Longueville.

— Ni moi non plus, reprit ce dernier, qui, ayant armé promptement son pistolet, visa le trou fait par la balle du comte, et ne plaça pas la sienne très-loin de ce but.

— Voilà ce qui s'appelle un jeune homme bien élevé!... s'écria le marin avec une sorte d'enthousiasme.

Alors, pendant la promenade qu'il fit avec celui qu'il regardait déjà comme son neveu, il trouva mille occasions de l'interroger sur toutes les bagatelles dont la parfaite connaissance constituait, selon son code particulier, un gentilhomme accompli.

—Avez-vous des dettes? demanda-t-il enfin à son compagnon après bien des questions.

— Non, monsieur.

— Comment! vous payez tout ce qui vous est fourni?...

— Exactement, monsieur; autrement nous perdrions tout crédit et toute espèce de considération.

— Mais au moins vous avez plus d'une maîtresse?... Ah! vous rougissez!...Ventre-dieu, mon camarade, les mœurs ont bien changé! Avec ces idées d'ordre légal, de kantisme et de liberté, la jeunesse s'est gâtée. Vous n'avez ni Guimard, ni Duthé, ni créanciers, et vous ne savez pas le blason : mais, mon jeune ami, vous n'êtes pas *élevé!*... Sachez que celui qui ne fait pas ses folies au printemps les fait en hiver. Mais, ventre-dieu! si j'ai eu 80,000 livres de rente à soixante-dix ans, c'est que j'en avais mangé le double à trente ans. Néanmoins vos imperfections ne m'empêcheront pas de vous annoncer au pavillon de Bonneval. Songez que vous m'avez promis d'y venir, et je vous y attends...

— Quel singulier petit vieillard!... se dit le jeune Longueville; il est vert comme un pré; mais, tout bon homme qu'il peut paraître, je ne m'y fierai pas. J'irai au pavillon Bonneval, parce qu'il y a de jolies femmes, dit-on; mais y rester à dîner, il faudrait être fou!

Le lendemain, sur les quatre heures, au moment où toute la compagnie était éparse dans le salon ou au billard, un domestique annonça aux habitants du pavillon de Bonneval : — M. *de* Longueville.

Au nom du personnage dont le vieux comte de Kergarouët avait entretenu la famille, tout le monde, jusqu'au joueur qui allait faire une bille, accourut, autant pour observer la contenance de mademoiselle de Fontaine, que pour juger le phénix humain qui avait mérité une mention honorable au détriment de tant de rivaux.

Une mise aussi élégante que simple, des manières pleines d'aisance, des formes polies, une voix douce et d'un timbre qui faisait vibrer les cordes du cœur, concilièrent à M. Longueville la bienveillance de toute la famille. Il ne sembla pas étranger au luxe oriental de la demeure du fastueux receveur-général. Quoique sa conversation fût celle d'un homme du monde, chacun put facilement deviner qu'il avait reçu la plus brillante éducation et que ses connaissances étaient aussi solides qu'étendues.

Il trouva si bien le mot propre dans une discussion assez légère suscitée par le vieux marin, sur les constructions navales, qu'une dame lui fit observer qu'il semblait être sorti de l'École Polytechnique.

— Je crois, madame, répondit-il, qu'on peut regarder comme un titre de gloire d'y avoir été élève.

Malgré toutes les instances qui lui furent faites, il se refusa avec politesse, mais avec fermeté, au désir qu'on lui témoigna de le garder à dîner, et il arrêta les observations des dames en disant qu'il était l'Hippocrate d'une jeune sœur dont la santé très-délicate exigeait beaucoup de soins.

— Monsieur est sans doute médecin?... demanda avec ironie une des belles-sœurs d'Émilie.

— Monsieur est sorti de l'École Polytechnique! répondit avec bonté mademoiselle de Fontaine, dont la figure s'anima des teintes les plus riches, au moment où elle apprit que la jeune fille du bal était la sœur de M. Longueville.

— Mais, ma chère, on peut être médecin et avoir été à l'École Polytechnique; n'est-ce pas, monsieur?

— Madame, répondit le jeune homme, rien ne s'y oppose.

Tous les yeux se portèrent sur Émilie, qui regardait alors avec une sorte de curiosité inquiète le séduisant inconnu. Elle respira plus librement quand elle l'entendit ajouter en souriant :

— Je n'ai pas l'honneur d'être médecin, madame, et j'ai même renoncé à entrer dans le service des ponts-et-chaussées, afin de conserver toute mon indépendance.

— Et vous avez bien fait, dit le comte. Mais comment pouvez-vous regarder comme un honneur d'être médecin? ajouta le noble Breton. Ah! mon jeune ami, pour un homme comme vous!...

— Monsieur le comte, je respecte infiniment toutes les professions qui ont un but d'utilité.

—Eh! nous sommes d'accord! — Vous respectez

ces professions-là, j'imagine, comme un jeune homme respecte une douairière.

La visite de M. Longueville ne fut ni trop longue, ni trop courte. Il se retira au moment où il s'aperçut qu'il avait plu à tout le monde, et que la curiosité de chacun s'était éveillée sur son compte.

— C'est un rusé compère! dit le comte en rentrant au salon, après l'avoir reconduit.

Mademoiselle de Fontaine, qui seule était dans le secret de cette visite, avait fait une toilette assez recherchée pour attirer les regards du jeune homme; mais elle eut le petit chagrin de voir qu'il ne fit pas à elle autant d'attention qu'elle croyait en mériter. La famille fut assez surprise du silence dans lequel elle se renferma. En effet, Émilie était habituée à déployer pour les nouveaux venus tous les trésors de sa coquetterie, toutes les ruses de son babil spirituel, et l'inépuisable éloquence de ses regards et de ses attitudes. Soit que la voix mélodieuse du jeune homme et l'attrait de ses manières l'eussent charmée, ou même qu'elle aimât sérieusement, et que ce sentiment eût opéré en elle un changement, son maintien perdit en cette occasion toute affectation. Devenue simple et naturelle, elle dut sans doute paraître plus belle. Quelques-unes de ses sœurs et une vieille dame amie de la famille pensèrent que c'était un raffinement de coquetterie. Elles supposèrent que, jugeant le jeune homme digne d'elle, Émilie se proposait peut-être de ne se montrer que lentement, afin de l'éblouir tout à coup, au moment où elle lui aurait plu.

Toutes les personnes de la famille étaient curieuses de savoir ce que cette capricieuse fille pensait de ce gracieux jeune homme. Mais lorsque, pendant le dîner, chacun prit plaisir à doter M. Longueville d'une qualité nouvelle, en prétendant l'avoir découverte grâce à une observation que personne n'avait faite, mademoiselle de Fontaine resta muette pendant quelque temps.

Mais tout à coup un léger sarcasme de son oncle la réveilla de son apathie. Elle dit d'une manière assez épigrammatique que cette perfection céleste devait couvrir quelque grand défaut, et qu'elle se garderait bien de juger à la première vue un homme qui paraissait être aussi habile. Elle ajouta que ceux qui plaisaient ainsi à tout le monde ne plaisaient à personne, et que le pire de tous les défauts était de n'en avoir aucun.

Comme toutes les jeunes filles qui aiment, elle caressait l'espérance de pouvoir cacher son sentiment au fond de son cœur en donnant le change aux Argus dont elle était entourée; mais, au bout d'une quinzaine de jours, il n'y eut pas un des membres de cette nombreuse famille qui ne fût initié dans ce petit secret domestique.

Émilie crut apercevoir, à la troisième visite faite par M. Longueville, qu'elle en avait été le sujet. Cette découverte lui causa un plaisir si enivrant qu'elle l'étonna quand elle put réfléchir. Il y avait là quelque chose de pénible pour son orgueil. Habituée à se faire le centre du monde, elle était obligée de reconnaître une force qui l'attirait hors d'elle-même. Elle essaya de se révolter, mais elle ne put chasser de son cœur l'élégante image du jeune homme. Puis vinrent bientôt des inquiétudes.

En effet, deux qualités de M. Longueville, très-contraires à la curiosité générale, et surtout à celle de mademoiselle de Fontaine, étaient une discrétion et une modestie incroyables. Il ne parlait jamais ni de lui, ni de ses occupations, ni de sa famille. Les finesses dont Émilie semait sa conversation, et les piéges qu'elle y tendait pour se faire donner par ce jeune homme des détails sur lui-même, étaient tous inutiles. Son amour-propre la rendait avide de révélations. Parlait-elle peinture, M. Longueville répondait en connaisseur. Faisait-elle de la musique, le jeune homme prouvait sans fatuité qu'il était assez fort sur le piano. Un soir, il avait enchanté toute la compagnie, lorsque sa voix délicieuse s'unit à celle d'Émilie dans un des plus beaux duos de Cimarosa. Mais, quand on essaya de s'informer s'il était artiste, il plaisanta avec tant de grâce, qu'il ne laissa pas aux femmes, et même aux plus exercées dans l'art de deviner les sentiments, la possibilité de décider ce qu'il était réellement. Avec quelque courage que le vieil oncle jetât le grappin sur ce bâtiment, Longueville s'esquivait avec tant de souplesse, qu'il sut conserver tout le charme du mystère. Il lui fut d'autant plus facile de rester *le bel inconnu* au pavillon Bonneval, que la curiosité n'y excédait pas les bornes de la politesse.

Alors Émilie, que cette réserve tourmentait, espéra tirer meilleur parti de la sœur que du frère pour ces sortes de confidences. Secondée par son oncle, qui s'entendait aussi bien à cette manœuvre qu'à celle d'un bâtiment, elle essaya de mettre en scène le personnage jusqu'alors muet de mademoiselle Clara Longueville. La société du pavillon Bonneval manifesta bientôt le plus grand désir de connaître une aussi aimable personne, et de lui procurer quelque distraction. Un bal sans cérémonie fut proposé et accepté.

Les dames ne désespérèrent pas complétement de faire parler une jeune fille de seize ans.

Malgré ces petits nuages amoncelés par ces mystères et créés par la curiosité, un jour éclatant éclairait la vie de mademoiselle de Fontaine. Elle jouissait délicieusement de l'existence depuis qu'elle la rapportait à un autre qu'à elle. Elle commençait à concevoir les rapports sociaux. Soit que le bonheur

nous rende meilleurs, soit qu'elle fût trop occupée pour tourmenter les autres, elle devint moins caustique, plus indulgente, plus douce, et le changement de son caractère enchanta sa famille étonnée. Peut-être, après tout, son amour allait-il être plus tard un égoïsme à deux.

Attendre l'arrivée de son timide et secret adorateur était une joie céleste. Sans qu'un seul mot d'amour eût été prononcé entre eux, elle savait qu'elle était aimée ; et avec quel art ne se plaisait-elle pas à faire déployer au jeune inconnu tous les trésors de son instruction! Elle s'aperçut qu'elle en était observée avec soin, et alors elle essaya de vaincre tous les défauts que son éducation avait laissés croître en elle. C'était un premier hommage rendu à l'amour, et un reproche cruel qu'elle s'adressait à elle-même. Elle voulait plaire, elle enchanta ; elle aimait, elle fut idolâtrée.

Sa famille, sachant qu'elle était puissamment gardée par son orgueil, lui donnait assez de liberté pour qu'elle pût savourer toutes ces petites félicités enfantines qui donnent tant de charme et de violence aux premières amours. Plus d'une fois le jeune homme et mademoiselle de Fontaine se mirent à errer dans les allées d'un parc assez vaste où la nature était parée comme une femme qui va au bal. Plus d'une fois ils eurent de ces entretiens sans but et sans physionomie dont les phrases les plus vides de sens sont celles qui cachent le plus de sentiments. Ils admirèrent souvent ensemble le soleil couchant et ses riches couleurs, cueillirent des marguerites pour les effeuiller, et chantèrent les duos les plus passionnés, en se servant des notes rassemblées par Pergolèse ou Boïeldieu, comme de truchements fidèles pour exprimer leurs secrets.

Le jour du bal arriva. Clara Longueville et son frère, que les valets s'obstinaient à décorer de la noble particule, en furent les plus beaux ornements; et, pour la première fois de sa vie, mademoiselle de Fontaine vit le triomphe d'une jeune fille avec plaisir. Elle prodigua sincèrement à Clara ces caresses gracieuses et ces petits soins que les femmes ne se rendent ordinairement entre elles que pour exciter la jalousie des hommes. Mais Émilie avait un but, elle voulait surprendre des secrets. Mademoiselle Longueville montra plus de réserve que son frère. Elle déploya même, en sa qualité de fille, plus de finesse et d'esprit que lui ; car elle n'eut pas même l'air d'être discrète, mais elle eut soin de tenir la conversation sur des sujets étrangers à tout intérêt individuel, et sut l'empreindre d'un si grand charme, que mademoiselle de Fontaine en conçut une sorte d'envie, et surnomma Clara la Sirène.

Émilie avait formé le dessein de faire causer Clara, ce fut Clara qui interrogea Émilie. Elle voulait la juger, elle en fut jugée. Elle se dépita souvent d'avoir laissé percer son caractère dans quelques réponses que lui arracha malicieusement Clara, dont l'air modeste et candide éloignait tout soupçon de perfidie.

Il y eut un moment où mademoiselle de Fontaine parut fâchée d'avoir fait contre les roturiers une imprudente sortie provoquée par Clara.

— Mademoiselle, lui dit cette charmante créature, j'ai tant entendu parler de vous par Maximilien, que j'avais le plus vif désir de vous connaître par attachement pour lui; mais vouloir vous connaître, c'est vouloir vous aimer.

— Ma chère Clara, j'avais peur de vous déplaire en parlant ainsi de ceux qui ne sont pas nobles.

— Oh! rassurez-vous. Aujourd'hui, ces sortes de discussions sont sans objet; et, quant à moi, elles ne m'atteignent pas. Je suis en dehors de la question.

Tout ambitieuse que fût cette réponse, mademoiselle de Fontaine en ressentit une joie profonde; car, semblable à tous les gens passionnés, elle l'expliqua comme s'expliquent les oracles, dans le sens qui s'accordait avec ses désirs. Alors elle s'élança à la danse, plus joyeuse que jamais; et, en regardant M. Longueville, dont les formes et l'élégance surpassaient peut-être celles de son type imaginaire, elle ressentit une satisfaction de plus en songeant qu'il était noble. Ses yeux noirs scintillèrent, et elle dansa avec tout le plaisir qu'on trouve à ce mystérieux dédale de pas et de mouvements en présence de celui qu'on aime. Jamais ils ne s'entendirent mieux qu'en ce moment; et plus d'une fois ils sentirent le bout de leurs doigts frémir et trembler, lorsque les lois de la contredanse leur imposèrent la douce loi de les effleurer.

Les deux amants atteignirent le commencement de l'automne, au milieu des fêtes et des plaisirs de la campagne, en se laissant doucement abandonner au courant du sentiment le plus doux de la vie, et en lui permettant de se fortifier par mille petits accidents que chacun peut imaginer, car les amours se ressemblent toujours en quelque point. Ils s'étudiaient autant que l'on peut s'étudier quand on aime.

— Enfin, disait le vieil oncle, qui suivait les deux jeunes gens de l'œil, comme un naturaliste examine un insecte au microscope, jamais affaire n'a si vite tourné en mariage d'inclination.

Ce mot effraya monsieur et madame de Fontaine. Le vieux Vendéen cessa d'être aussi indifférent au mariage de sa fille qu'il avait naguère promis de l'être. Il alla chercher à Paris des renseignements qu'il n'y trouva pas. Inquiet de ce mystère, et ne sachant pas encore quel serait le résultat de l'en-

quête qu'il avait prié un administrateur parisien de lui faire sur la famille Longueville, il crut devoir avertir sa fille de se conduire prudemment. L'observation paternelle fut reçue avec une feinte obéissance pleine d'ironie.

— Au moins, ma chère Émilie, si vous l'aimez, ne le lui avouez pas...

— Mon père, il est vrai que je l'aime ; mais j'attendrai pour le lui dire que vous me le permettiez.

— Cependant, Émilie, songez que vous ignorez encore quelle est sa famille, son état.

— Si je l'ignore, c'est que je le veux bien. Mais, mon père, vous avez souhaité me voir mariée, vous m'avez donné la liberté de faire un choix ; le mien est fait irrévocablement. Que faut-il de plus ?

— Il faut savoir, ma chère enfant, si celui que tu as choisi est fils d'un pair de France... répondit ironiquement le vénérable gentilhomme.

Émilie resta un moment silencieuse ; mais, relevant bientôt la tête, elle regarda son père, en lui disant avec une sorte d'inquiétude :

— Est-ce que les Longueville.....?

— Sont éteints en la personne du vieux duc qui a péri sur l'échafaud en 1793. Il était le dernier rejeton de la dernière branche cadette.......

— Mais, mon père, il y a de fort bonnes maisons issues de bâtards..... L'histoire de France est pleine de princes qui mettaient des barres à leurs écus.

— Tes idées ont bien changé! dit le vieux gentilhomme en souriant.

Le lendemain était le dernier jour que la famille de M. de Fontaine dût passer au pavillon Bonneval. Émilie, que l'avis de son père avait fortement inquiétée, attendit avec une vive impatience l'heure à laquelle M. Longueville avait l'habitude de venir, afin d'obtenir de lui une explication.

Elle sortit après le dîner et alla errer dans le parc ; car elle savait que l'empressé jeune homme viendrait la surprendre au sein du bosquet sombre où ils causaient souvent. Aussi ce fut de ce côté qu'elle se dirigea, en songeant à la manière dont elle s'y prendrait pour réussir à surprendre un secret si important sans se compromettre. C'était chose difficile.

En effet, jusqu'à présent aucun aveu direct n'avait sanctionné le sentiment qui l'unissait à M. Longueville. Elle avait secrètement joui, comme lui, de la douceur d'un premier amour ; mais, aussi fiers l'un que l'autre, il semblait que chacun d'eux craignît de s'avouer qu'il aimât.

Maximilien Longueville, à qui Clara avait inspiré des soupçons qui n'étaient pas sans fondement sur le caractère d'Émilie, se trouvait à chaque instant emporté par la violence d'une passion de jeune homme, et retenu par le désir de connaître et d'éprouver la femme à laquelle il devait confier tout son avenir et le bonheur de sa vie. Il ne voulait essayer de combattre les préjugés qui gâtaient le caractère d'Émilie, préjugés que son amour ne l'avait pas empêché de reconnaître en elle, qu'après s'être assuré qu'il en était aimé, car il ne voulait pas plus hasarder le sort de son amour que celui de sa vie entière. Alors il s'était constamment tenu dans un silence que ses regards, son attitude et ses moindres actions démentaient.

De l'autre côté, la fierté naturelle à une jeune fille, encore augmentée chez mademoiselle de Fontaine par la sotte vanité que lui donnaient sa naissance et sa beauté, l'empêchait d'aller au-devant d'une déclaration qu'une passion croissante lui persuadait quelquefois de solliciter.

Aussi les deux amants avaient instinctivement compris leur situation sans s'expliquer leurs secrets motifs ; car il y a des moments de la vie où le vague plaît à de jeunes âmes : et, par cela même que l'un et l'autre avaient trop tardé de parler, ils semblaient tous deux se faire un jeu cruel de leur attente, l'un cherchant à découvrir s'il était aimé par l'effort que coûterait un aveu à son orgueilleuse maîtresse, et l'autre espérant de voir rompre à tout moment un trop respectueux silence.

Mademoiselle de Fontaine s'était assise sur un banc rustique, et songeait à tous les événements qui venaient de se passer. Chaque jour de ces trois mois lui semblait être le brillant pétale d'une fleur radieuse et embaumée. Les craintes de son père étaient les dernières dont son âme pouvait être atteinte. Elle en fit même justice par deux ou trois de ces réflexions de jeune fille inexpérimentée qui lui semblèrent victorieuses.

Avant tout, elle convint avec elle-même qu'il était impossible qu'elle se trompât ; en effet, pendant toute une saison, elle n'avait pu apercevoir en M. Maximilien, ni un seul geste, ni une seule parole qui indiquassent une origine ou des occupations communes ; et il avait dans la discussion une habitude qui décelait un homme occupé des hauts intérêts du pays.

— D'ailleurs, se dit-elle, un homme de bureau, un financier ou un commerçant n'aurait pas eu le loisir de rester une saison entière à me faire la cour au milieu des champs et des bois, en dépensant son temps aussi libéralement qu'un noble qui a devant lui toute une vie libre de soins.

Elle était plongée dans une méditation beaucoup plus intéressante pour elle que toutes ces pensées préliminaires, quand un léger bruissement du feuillage lui annonça que depuis un moment elle était sans doute contemplée avec la plus profonde admiration.

— Savez-vous que cela est fort mal, lui dit-elle en souriant, de surprendre ainsi les jeunes filles!

— Surtout, répondit-il, lorsqu'elles sont occupées de leurs secrets.

— Pourquoi n'aurais-je pas les miens, puisque vous avez les vôtres?...

— Vous pensiez donc réellement à vos secrets? reprit-il en riant.

— Non, je songeais aux vôtres. Les miens... je les connais...

— Mais s'écria doucement le jeune homme en saisissant le bras de mademoiselle de Fontaine et le mettant sur le sien, car elle s'était levée, peut-être mes secrets sont-ils les vôtres, et vos secrets, les miens.

Ils avaient fait quelques pas et se trouvaient sous un massif d'arbres que les couleurs du couchant enveloppaient comme d'un nuage rouge et brun. Cette magie naturelle imprima une sorte de solennité à ce moment.

L'action vive et libre du jeune homme, et surtout l'agitation de son cœur bouillant dont le bras frais de la jeune fille sentait les pulsations précipitées, l'avaient jetée dans une exaltation d'autant plus puissante qu'elle n'était excitée que par les accidents les plus simples et les plus innocents. La réserve dans laquelle vivent les jeunes filles du grand monde donne une force incroyable aux explosions de leurs sentiments, et c'est un des plus grands dangers qui puissent les atteindre quand elles rencontrent un amant passionné.

Jamais les yeux d'Émilie et de Maximilien n'avaient tant parlé. En proie à cette ivresse, ils oublièrent aisément les petites stipulations de l'orgueil, de la défiance, et les froides considérations de leur raison. Ils ne purent même s'exprimer d'abord que par un serrement de main qui servit d'interprète à leurs joies et à leurs pensées.

— Monsieur, dit en tremblant et d'une voix émue mademoiselle de Fontaine après un long silence et après avoir fait quelques pas avec une certaine lenteur, j'ai une question à vous faire. Mais, songez, de grâce, qu'elle m'est en quelque sorte commandée par la situation assez étrange où je me trouve vis-à-vis de ma famille.

Une pause effrayante pour Émilie succéda à ces phrases qu'elle avait presque bégayées; et, pendant le moment que dura le silence, cette jeune fille si fière n'osa soutenir le regard éclatant de celui qu'elle aimait, car elle avait un secret sentiment de la bassesse des mots suivants qu'elle ajouta :

— Êtes-vous noble?...

Quand ces dernières paroles furent prononcées, elle aurait voulu être au fond d'un lac.

— Mademoiselle, reprit gravement M. Longueville dont la figure s'altéra sensiblement, et qui contracta une sorte de dignité sévère, je vous promets de répondre sans détour à cette demande quand vous aurez répondu avec sincérité à celle que je vais vous faire...

Il quitta le bras de la jeune fille, qui, tout à coup, se crut seule dans la vie, et il lui dit :

— Dans quelle intention me questionnez-vous sur ma naissance?...

Elle demeura immobile, froide et muette.

— Mademoiselle, reprit Maximilien, n'allons pas plus loin, si nous ne nous comprenons pas. — Je vous aime!... ajouta-t-il d'un son de voix profond et attendri.

— Eh bien, reprit-il d'un air joyeux après avoir entendu l'exclamation de bonheur que la jeune fille ne put retenir, pourquoi me demander si je suis noble?...

— Parlerait-il ainsi s'il ne l'était pas?... s'écria une voix intérieure qu'Émilie crut sortie du fond de son cœur. Elle releva gracieusement la tête, sembla puiser une nouvelle vie dans le regard du jeune homme, et lui tendit le bras comme pour faire une nouvelle alliance.

— Vous avez cru que je tenais beaucoup à des dignités? demanda-t-elle avec une finesse malicieuse.

— Je n'ai pas de titres à offrir à ma femme! répondit-il d'un air moitié gai, moitié sérieux. Mais, si je la prends dans un haut rang et parmi celles que leur fortune a habituées au luxe et aux plaisirs de l'opulence, je sais à quoi un tel choix m'oblige. L'amour donne tout, ajouta-t-il avec gaîté, mais aux amants seulement. Quant aux époux, il leur faut un peu plus que le dôme du ciel, des fruits et le tapis des prairies.

— Il est riche, se dit-elle. Quant aux titres, il veut peut-être m'éprouver!... On lui aura dit que j'étais entichée de noblesse, et que je n'avais voulu épouser qu'un pair de France. Ce sont mes bégueules de sœurs qui m'auront joué ce tour-là.

— Je vous assure, monsieur, que j'ai eu des idées bien exagérées sur la vie et le monde; mais aujourd'hui, dit-elle en le regardant d'une manière à le rendre fou, je sais où sont nos véritables richesses.

— J'ai besoin de croire que vous parlez à cœur ouvert, répondit-il avec une sorte de gravité douce. Mais cet hiver, ma chère Émilie, dans moins de deux mois peut-être, je serai fier de ce que je pourrai vous offrir, si vous tenez aux jouissances de la fortune. Ce sera le seul secret que je garderai là (il montra son cœur), car de sa réussite dépend mon bonheur... je n'ose dire le nôtre...

— Oh! dites, dites...

Ce fut au milieu des plus doux propos qu'ils re-

vinrent à pas lents rejoindre la compagnie au salon. Jamais mademoiselle de Fontaine ne trouva son amant plus aimable et aussi spirituel. Ses formes sveltes, ses manières engageantes lui semblèrent plus charmantes encore depuis une conversation qui venait, en quelque sorte, de lui confirmer la possession d'un cœur digne d'être envié par toutes les femmes.

Ils chantèrent un duo italien avec une expression si ravissante, que l'assemblée les applaudit avec une sorte d'enthousiasme. Leur adieu eut un accent de convention qui cachait le sentiment le plus délicieux. Enfin cette journée devint pour la jeune fille une chaîne qui la lia pour toujours à la destinée de ce brillant inconnu. La force et la dignité qu'il avait déployées dans la scène secrète pendant laquelle ils s'étaient révélé leurs sentiments, avaient peut-être aussi imposé à mademoiselle de Fontaine ce respect sans lequel il n'y a pas de véritable amour.

Lorsque, restée seule avec son père dans le salon, le vénérable Vendéen s'avança vers elle, lui demanda si elle avait acquis quelque lumière sur la fortune, l'état et la famille de M. de Longueville, elle répondit :

— Oui, mon cher et bien-aimé père, je suis plus heureuse que je ne pouvais le désirer, et M. de Longueville est le seul homme que je veuille épouser.

— C'est bien, Émilie, reprit le comte; je sais ce qui me reste à faire.

— Connaîtriez-vous quelque obstacle? demanda-t-elle avec une véritable anxiété.

— Ma chère enfant, ce jeune homme est absolument inconnu; mais, à moins que ce ne soit un malhonnête homme, du moment que tu l'aimes, il m'est aussi cher qu'un fils.

— Un malhonnête homme!... reprit Émilie; oh! je suis bien tranquille! Mon oncle peut vous répondre de lui, car c'est lui qui nous l'a présenté!...

— Dites, cher oncle, a-t-il été flibustier, forban, corsaire?...

— Bon! je savais bien que j'allais me trouver là, s'écria le vieux marin en se réveillant.

Il regarda dans le salon; mais sa nièce avait disparu comme un feu Saint-Elme, pour se servir de son expression habituelle.

— Eh bien! mon oncle, reprit M. de Fontaine, comment avez-vous pu nous cacher tout ce que vous saviez sur ce jeune homme? Vous avez cependant dû vous apercevoir de nos inquiétudes. Est-il de bonne famille?

— Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam! s'écria le comte Kergarouët. Me fiant au tact de cette petite folle, je lui ai amené son Adonis par un moyen à moi connu. Je sais qu'il tire le pistolet admirablement, chasse très-bien, joue merveilleusement au billard, aux échecs, au trictrac, et qu'il fait des armes et monte à cheval comme feu le chevalier de Saint-Georges. Il a une érudition corsée relativement à nos vignobles. Il calcule comme Barême, dessine, danse et chante bien. Que diable avez-vous donc, vous autres? — Si ce n'est pas là un gentilhomme parfait, montrez-moi un bourgeois qui sache tout cela. Trouvez-moi un homme qui vive aussi noblement que lui... Fait-il quelque chose? Compromet-il sa dignité à aller dans des bureaux, à se courber devant de petits gentillâtres que vous appelez des directeurs-généraux?... Il marche droit... C'est un homme. Mais, au surplus, je viens de retrouver dans la poche de mon gilet la carte qu'il m'a donnée quand il croyait que je voulais lui couper la gorge. Pauvre innocent! La jeunesse d'aujourd'hui n'est guère rusée! Tenez, la voici.

— Rue du Sentier, nº 5... dit M. de Fontaine en murmurant pendant qu'il cherchait à se rappeler, parmi tous les renseignements qu'on lui avait donnés, celui qui pouvait concerner le jeune inconnu. Que diable cela signifie-t-il? Ceci est la demeure de MM. Georges Brummer, Schilken et compagnie. Ce sont des banquiers dont le principal commerce est celui des mousselines, calicots, toiles peintes, que sais-je! — Ah! ah! j'y suis. Longueville, le député, a un intérêt dans leur maison. — Oui, mais je ne connais à Longueville qu'un fils de trente-deux ans, qui ne ressemble pas du tout à celui-ci. Il lui donne cinquante mille livres de rente en mariage, afin de lui faire épouser la fille d'un ministre, car il a envie d'être pair tout comme un autre. — Jamais je ne lui ai entendu parler de ce fils-là. — Il a bien deux filles, mais aucune, il me semble, ne se nomme Clara. Au surplus, permis à plus d'un intrigant de s'appeler Longueville. — Mais la maison Brummer, Schilken et compagnie n'est-elle pas à moitié ruinée par une spéculation au Mexique ou aux Indes?... J'éclaircirai tout cela.

— Tu parles tout seul comme si tu étais sur un théâtre, et tu parais me compter pour zéro, dit tout à coup le vieux marin. Tu ne sais donc pas que, s'il est gentilhomme, j'ai plus d'un sac dans mes écoutilles pour parer à son défaut de fortune?

— Quant à cela... dit M. de Fontaine en agitant la tête de droite à gauche, M. de Longueville le député n'a même pas acheté de savonnette à vilain. Avant la révolution il était procureur, et le *de* qu'il a pris depuis la restauration lui appartient tout autant que la moitié de sa fortune.

— Bah! bah!... s'écria gaîment le marin, heureux ceux dont les pères ont été pendus!...

Trois ou quatre jours après cette mémorable journée, et par une de ces belles matinées du mois de

novembre qui font voir aux Parisiens leurs boulevards nettoyés soudain, grâce au froid piquant d'une première gelée, mademoiselle de Fontaine, parée d'une fourrure nouvelle qu'elle voulait mettre à la mode, était sortie avec une de ses sœurs et madame la baronne de Fontaine sur lesquelles elle avait jadis décoché le plus d'épigrammes.

Ces trois dames étaient bien moins invitées à cette promenade parisienne par l'envie d'essayer une voiture très-élégante et des robes qui devaient donner le ton aux modes de l'hiver, que par le désir de voir une merveilleuse pélerine dont une de leurs amies avait remarqué la coupe élégante et originale dans un riche magasin de lingerie situé au coin de la rue de la Paix.

Quand les trois dames furent entrées dans la boutique, madame la baronne de Fontaine tira Émilie par la manche et lui montra des yeux M. Maximilien Longueville assis dans le comptoir, et rendant avec toute la grâce mercantile en usage la monnaie d'une pièce d'or à la lingère avec laquelle il semblait en conférence, car il tenait à la main quelques échantillons qui ne laissaient aucun doute sur son honorable profession.

Émilie pâlit; et, sans qu'on pût s'en apercevoir, elle fut saisie d'un frisson glacial. Cependant, grâce au savoir-vivre de la bonne compagnie, elle dissimula parfaitement la rage qu'elle avait dans le cœur, et répondit à sa sœur un : — Je le savais!... dont la richesse d'intonation et l'accent inimitable eussent fait envie à mademoiselle Mars.

Elle s'avança vers le comptoir. M. de Longueville leva la tête, mit les échantillons dans sa poche de côté avec une grâce et un sang-froid désespérant; et, saluant mademoiselle de Fontaine, il s'approcha d'elle en lui jetant un regard pénétrant.

— J'enverrai, dit-il à la lingère qui l'avait suivi d'un air très-inquiet, j'enverrai régler ce compte, car ma maison le veut ainsi.

— Mais tenez, ajouta-t-il à l'oreille de la jeune femme en lui remettant un billet de mille francs, prenez. — Ce sera une affaire entre nous.

— Vous me pardonnerez, j'espère, mademoiselle, dit-il en se retournant vers Émilie. Vous aurez la bonté d'excuser la tyrannie qu'exercent les affaires.

— Mais il me semble, monsieur, que cela m'est fort indifférent!... répondit mademoiselle de Fontaine en le regardant avec une assurance et un air d'insouciance moqueuse qui pouvaient faire croire qu'elle le voyait pour la première fois.

— Parlez-vous sérieusement? demanda Maximilien d'une voix altérée.

Émilie lui avait tourné le dos avec une incroyable impertinence. Ce peu de mots, ayant été prononcés à voix basse, avaient échappé à la curiosité des deux sœurs de l'orgueilleuse fille. En quelques secondes la pélerine fut achetée, et mademoiselle de Fontaine remonta précipitamment en voiture.

Quand les trois dames furent placées dans l'élégante calèche, Émilie, qui se trouvait assise sur le devant ne put s'empêcher d'embrasser, par son dernier regard, la profondeur de cette odieuse boutique, au sein de laquelle elle vit M. Maximilien, pâle, immobile, les bras croisés, et resté debout dans l'attitude d'un homme supérieur au mal dont il était si subitement atteint. Leurs yeux se rencontrèrent, et, semblables à deux éclairs, ils se lancèrent deux rayons d'une implacable rigueur. Chacun d'eux espéra qu'il blessait cruellement le cœur qu'il aimait, et une minute après, ils se trouvèrent aussi loin l'un de l'autre que s'ils eussent été, l'un à la Chine et l'autre au Groënland.

La vanité a un souffle qui dessèche tout, et en ce moment mademoiselle de Fontaine vivait dans la froide atmosphère de ce sentiment. En proie au plus violent combat qui puisse agiter le cœur d'une jeune fille, elle recueillit la plus ample moisson de douleurs que jamais les préjugés et les petitesses eussent semée dans une âme humaine. Son visage frais et velouté naguère était sillonné de tons jaunes, de taches rouges, et parfois les teintes blanches de ses joues se verdissaient soudain. Dans l'espoir de dérober son trouble à ses sœurs, elle leur montrait en riant soit des passants, des toilettes, soit des choses ridicules; mais ce rire était convulsif, et intérieurement elle se sentait plus vivement blessée de la compassion silencieuse dont ses généreuses compagnes l'accablèrent à leur insu, que des épigrammes par lesquelles elles auraient pu se venger. Elle employa tout son esprit à entraîner ses deux sœurs dans une conversation dont elle essaya de se faire une arme contre elles, cherchant à exhaler sa colère par des contradictions insensées. Elle accabla le commerce et les négociants des injures les plus piquantes et d'épigrammes de mauvais ton.

Elle rentra pour se mettre au lit, car elle fut saisie d'une fièvre dont le caractère eut d'abord quelque chose de dangereux. Mais, au bout de huit jours, les soins de ses parents, ceux du médecin, la rendirent aux vœux de sa famille. Chacun espéra que cette leçon pourrait servir à dompter le caractère d'Émilie; mais elle reprit insensiblement ses anciennes habitudes; et, au bout de quinze jours, elle voulut s'élancer de nouveau dans le monde.

Elle prétendit qu'il n'y avait pas de honte à se tromper; que, si elle avait, comme son père, quelque influence à la Chambre, elle provoquerait une loi pour obtenir que les commerçants, surtout les marchands de calicot, fussent marqués au front comme les moutons de Berry, jusqu'à la troisième

génération ; ou que les nobles eussent seuls le droit de porter ces anciens habits français qui allaient si bien aux courtisans de Louis XV ; qu'enfin c'était peut-être un malheur pour la monarchie, s'il n'y avait aucune différence entre un marchand et un pair de France ; puis mille autres plaisanteries faciles à deviner se succédaient rapidement quand un incident imprévu la mettait sur ce sujet.

Mais ceux qui aimaient Émilie remarquaient à travers ces railleries une teinte de mélancolie, qui leur fit croire que M. Maximilien Longueville régnait toujours au fond de ce cœur inexplicable. Parfois elle devenait douce comme pendant la saison fugitive qui vit naître son amour, et parfois aussi elle se montrait plus insupportable qu'elle ne l'avait jamais été ; mais chacun excusait en silence les inégalités d'une humeur qui prenait sa source dans une souffrance tout à la fois secrète et connue.

Le comte de Kergarouët obtint un peu d'empire sur elle, grâce à un surcroît de prodigalités, genre de consolation qui manque rarement son effet sur les jeunes Parisiennes.

La première fois que mademoiselle de Fontaine alla au bal, ce fut chez l'ambassadeur de Naples. Au moment où elle prit place au plus brillant des quadrilles, elle aperçut M. Longueville à quelques pas d'elle, et son amant dédaigné fit un léger signe de tête au partner à qui elle donnait la main.

— Ce jeune homme est un de vos amis?... demanda-t-elle à son cavalier d'un air de dédain.

— Je le crois, répondit-il. — C'est mon frère.

Émilie ne put s'empêcher de tressaillir.

—Ah ! si vous le connaissiez ?... reprit-il d'un ton d'enthousiasme. C'est bien la plus belle âme qui soit au monde...

— Savez-vous mon nom?... demanda Émilie en l'interrompant avec vivacité.

—Non, mademoiselle. C'est un crime, je l'avoue, que de ne pas avoir retenu un nom qui est sur toutes les lèvres, je devrais dire dans tous les cœurs. Cependant, j'ai une excuse valable : j'arrive d'Allemagne. Mon ambassadeur, qui est à Paris en congé, m'a envoyé ce soir ici pour servir de chaperon à son aimable femme, que vous pouvez voir là-bas dans un coin.

— Mais c'est un masque tragique ! dit Émilie après avoir examiné l'ambassadrice.

— C'est cependant sa figure... reprit en riant le jeune homme. Il faudra bien que je la fasse danser ! aussi ai-je voulu avoir une compensation...

Mademoiselle de Fontaine s'inclina.

— J'ai été bien surpris, continua le babillard secrétaire d'ambassade, de trouver mon frère ici. En arrivant de Vienne, j'ai appris que le pauvre garçon était malade et au lit. Je comptais bien le voir avant d'aller au bal, mais la politique ne nous laisse pas toujours le loisir d'avoir des affections de famille ; et, en effet, *la donna della casa* ne m'a pas permis de monter chez mon pauvre Maximilien.

— Monsieur votre frère n'est pas comme vous dans la diplomatie ?... dit Émilie.

— Non, le pauvre garçon !!...

L'étourdi secrétaire soupira et reprit :

— Il s'est sacrifié pour moi!... Lui et ma sœur Clara ont renoncé volontairement à la fortune de mon père, afin qu'il pût réunir sur ma tête un immense majorat ; car mon père rêve la pairie, comme tous ceux qui votent pour le ministère. — Il a la promesse d'être nommé pair, ajouta-t-il à voix basse. — Alors mon frère, après avoir réuni quelques capitaux, s'est mis dans une maison de banque, et il a promptement réussi !...

Je sais qu'il vient de faire avec le Brésil une spéculation qui peut le rendre millionnaire ; et je suis tout joyeux d'avoir contribué par mes relations diplomatiques à lui en assurer le succès. J'attends même avec impatience une dépêche de la légation brésilienne qui sera de nature à lui dérider le front. — Comment le trouvez-vous?

— Mais la figure de monsieur votre frère ne me semble pas être celle d'un homme occupé d'argent...

Le jeune diplomate scruta par un seul regard la figure en apparence calme de sa danseuse.

— Comment ! dit-il en souriant, les demoiselles devinent donc aussi les pensées d'amour à travers les fronts muets?

— Monsieur votre frère et amoureux?... demanda-t-elle en laissant échapper un geste de curiosité.

—Oui ! Ma sœur Clara, pour laquelle il a des soins maternels, m'a écrit qu'il s'était amouraché, cet été, d'une fort jolie personne ; mais depuis, je n'ai pas eu de nouvelles de ses amours.

Croiriez-vous que le pauvre garçon se levait à cinq heures du matin, et allait expédier ses affaires, afin de pouvoir se retrouver à quatre heures à la campagne de la belle ! Aussi a-t-il abîmé un charmant cheval de race pure dont je lui avais fait cadeau. Pardonnez-moi mon babil, mademoiselle, mais j'arrive d'Allemagne, et, depuis un an, je n'ai pas entendu parler correctement le français ; je suis sevré de visages français et rassasié d'allemands, si bien que, dans ma rage patriotique, je parlerais, je crois, aux chimères d'un candélabre, pourvu qu'elles fussent faites en France. Puis, si je cause avec autant d'abandon pour un diplomate, la faute en est à vous, mademoiselle... N'est-ce pas vous qui m'avez montré mon frère?... et, quand il est question de lui, je suis intarissable. Oh ! je voudrais pouvoir dire à la terre entière combien il est bon et gé-

néreux! Il ne s'agissait de rien moins que de cent vingt mille livres de rente, que rapporte la terre de Longueville et dont il a laissé disposer en ma faveur!

Si mademoiselle de Fontaine obtint des révélations aussi importantes, elle les dut en partie à l'adresse avec laquelle elle sut interroger son confiant cavalier, du moment où elle apprit qu'il était le frère de son amant dédaigné. Cette conversation, tenue à voix basse et maintes fois interrompue, roula sur tant de sujets divers, qu'il est inutile de la rapporter en entier.

—Est-ce que vous avez pu, sans quelque peine, voir monsieur votre frère vendre des mousselines et des calicots?... demanda Émilie, après avoir acaccompli la troisième figure de la contredanse.

—D'où savez-vous cela?... lui demanda le diplomate; car, Dieu merci! tout en débitant un flux de paroles, j'ai déjà l'art de ne dire que ce que je veux, ainsi que tous les apprentis ambassadeurs de ma connaissance.

— Vous me l'avez dit, je vous assure.

M. de Longueville regarda sa danseuse avec un étonnement plein de perspicacité. Un soupçon entra dans son âme. Il interrogea successivement les yeux de son frère et de sa partnère; et alors, devinant tout, il pressa ses mains l'une contre l'autre; puis, levant les yeux au plafond, il se mit à rire et dit :

— Je ne suis qu'un sot!... Vous êtes la plus belle personne du bal...,. mon frère vous regarde à la dérobée, il danse malgré la fièvre, et vous feignez de ne pas le voir. — Faites son bonheur, dit-il en la reconduisant auprès de son vieil oncle, je n'en serai pas jaloux; mais je tiendrai mon cœur à deux mains en vous nommant : — Ma sœur...

Cependant les deux amants devaient être aussi inexorables l'un que l'autre pour eux-mêmes.

Vers les deux heures du matin, l'on servit un ambigu dans une immense galerie où les tables avaient été disposées comme chez un restaurateur, de manière à laisser les personnes d'une même coterie libres de se réunir.

Par un de ces hasards qui arrivent toujours aux amants, mademoiselle de Fontaine se trouva placée à une table voisine de celle autour de laquelle se mirent les personnes les plus distinguées de la fête, et Maximilien faisait partie de ce groupe. Émilie prêta une oreille attentive aux discours tenus par ses voisins, et alors elle put entendre une de ces conversations qui s'établissent si facilement entre les dames de trente ans et les jeunes gens qui ont les grâces et la tournure de Maximilien Longueville.

L'interlocutrice du jeune banquier était une duchesse napolitaine, dont les yeux lançaient des éclairs, et dont la peau blanche avait l'éclat du satin. L'intimité que le jeune Longueville affectait d'avoir avec elle blessa d'autant plus mademoiselle de Fontaine qu'elle venait de rendre à son amant vingt fois plus de tendresse qu'elle ne lui en portait jadis.

— Oui, monsieur, dans mon pays, le véritable amour sait faire toute espèce de sacrifices, disait la duchesse en minaudant.

— Vous êtes plus passionnées que les Françaises, dit Maximilien dont le regard enflammé tomba sur Émilie. Elles sont toute vanité.

— Oh! monsieur, reprit la jeune fille avec vivacité, cela est fort mal de calomnier sa patrie. Le dévouement est de tous les pays.

— Croyez-vous, mademoiselle, reprit l'Italienne avec un sourire sardonique, qu'une Parisienne soit capable de suivre partout celui qu'elle aimerait?

— Ah! entendons-nous, madame! On va dans un désert y habiter une tente, mais aller s'asseoir dans un comptoir!...

Elle acheva sa pensée en laissant échapper un geste de dégoût.

Ce fut ainsi que l'influence exercée sur Émilie par une funeste éducation tua deux fois son bonheur naissant, et lui fit manquer toute son existence. La froideur apparente de Maximilien et le sourire d'une femme lui arrachèrent un de ces sarcasmes cruels dont elle ne se refusa jamais la perfide jouissance.

— Mademoiselle, lui dit à voix basse M. Longueville à la faveur du bruit que firent les dames en se levant de table, personne ne formera des vœux plus ardents que les miens pour votre bonheur. Permettez-moi de vous donner cette assurance en prenant congé de vous; car, dans quelques jours, je partirai pour l'Italie.

— Avec une duchesse, sans doute?

— Non, mademoiselle, mais avec une maladie mortelle peut-être.

— N'est-ce pas une chimère? demanda Émilie en lui lançant un regard inquiet.

— Non, dit-il, il y a des blessures qui ne se cicatrisent jamais...

— Vous ne partirez pas! dit l'impérieuse jeune fille en souriant.

— Je partirai, reprit gravement Maximilien.

— Vous me trouverez mariée au retour...... Je vous en préviens!... dit-elle avec coquetterie.

— Je le souhaite.

— L'impertinent! s'écria-t-elle; se venge-t-il assez cruellement!...

Quinze jours après, M. Maximilien Longueville, deux fois millionnaire, partit avec sa sœur Clara

pour les chaudes et poétiques contrées de la belle Italie, laissant mademoiselle de Fontaine en proie aux plus violents regrets.

Épousant la querelle de son frère, le jeune et sémillant secrétaire d'ambassade tira une vengeance éclatante des dédains d'Émilie en publiant les motifs de la rupture des deux amants, et en rendant avec usure à son ancienne danseuse les sarcasmes qu'elle avait jadis lancés. Il fit souvent sourire plus d'une excellence, quand il peignait la belle ennemie des comptoirs, l'amazone qui prêchait une croisade contre les banquiers, la jeune fille dont l'amour s'était évaporé devant un demi-tiers de mousseline. C'était un feu d'artifice continuel. Aussi le comte de Fontaine fut-il obligé d'user de tout son crédit pour faire obtenir à M. Auguste Longueville une mission en Russie, afin de soustraire sa fille au ridicule que son jeune persécuteur versait à pleines mains sur elle.

Bientôt le ministère fut obligé de lever une conscription de pairs, pour soutenir les opinions aristocratiques qui chancelaient dans la noble chambre à la voix puissante d'un illustre écrivain. M. Longueville fut nommé pair de France et vicomte. M. de Fontaine obtint aussi la pairie, récompense due à sa fidélité pendant les mauvais jours, ainsi qu'à son nom historique, qui manquait à la chambre héréditaire.

Ce fut vers cette époque que mademoiselle de Fontaine, âgée de vingt-deux ans, se mit à faire de sérieuses réflexions sur la vie. Elle changea insensiblement de ton et de manières. Au lieu de s'exercer à dire des méchancetés à son oncle, elle lui prodigua les soins les plus affectueux. Elle lui apportait sa béquille avec une persévérance de tendresse qui faisait rire les plaisants. Elle lui offrait le bras, allait dans sa voiture, et l'accompagnait dans toutes ses promenades. Elle lui persuada même qu'elle n'était point incommodée par l'odeur de la pipe, et lui lisait sa chère *Gazette de France* au milieu des bouffées que le malicieux marin lui envoyait à dessein. Elle apprit le piquet pour faire la partie du vieux comte. Enfin cette jeune personne si fantasque écoutait avec une attention miraculeuse les récits que son oncle recommençait périodiquement, soit du combat de *la Belle Poule*, soit des manœuvres de *la Ville-de-Paris*, de la première expédition de M. de Suffren, ou de la bataille d'Aboukir.

Quoique le vieux mari eût souvent dit qu'il connaissait trop sa longitude et sa latitude pour se laisser capturer par une jeune corvette, un beau matin, les salons de Paris apprirent que mademoiselle de Fontaine avait épousé le comte de Kergarouët.

La jeune comtesse donna des fêtes splendides pour s'étourdir; mais elle trouva sans doute le néant au fond de ce tourbillon dont le luxe cachait imparfaitement le vide et le malheur de son âme souffrante; car, la plupart du temps, sa belle figure exprimait une douce mélancolie. Émilie paraissait pleine d'attentions et d'égards pour son vieux mari, qui, souvent, en s'en allant dans son appartement le soir au bruit d'un joyeux orchestre, disait en riant à ses vieux camarades qu'il ne se reconnaissait plus, et qu'il ne croyait pas qu'à l'âge de soixante-quinze ans il dût s'embarquer comme pilote sur LA BELLE ÉMILIE.

Du reste, la conduite de la comtesse était empreinte d'une telle sévérité de mœurs, que la critique la plus clairvoyante n'avait rien à y reprendre. L'on pensait que le contre-amiral s'était réservé le droit de disposer de sa fortune pour enchaîner plus fortement sa femme; mais cette supposition faisait injure à l'oncle et à la nièce. L'attitude des deux époux était même si savamment calculée, qu'il devint presque impossible aux plus malicieux observateurs de pouvoir deviner si le vieux comte traitait sa femme en amant ou en père. On lui entendait dire souvent qu'il avait recueilli sa nièce comme une naufragée, et que, jadis, sur son vaisseau, il n'avait jamais abusé de l'hospitalité quand il lui arrivait de sauver un ennemi de la fureur des orages. Bientôt la comtesse de Kergarouët rentra insensiblement dans une obscurité qu'elle semblait désirer, et Paris cessa de s'occuper d'elle.

Deux ans après son mariage, elle se trouvait plus brillante qu'en aucun jour passé au milieu des antiques salons du faubourg Saint-Germain, où son caractère, digne des anciens temps, était admiré, lorsque tout à coup la voix sonore d'un laquais annonça M. le vicomte de Longueville. Heureusement pour la comtesse qu'elle était ensevelie dans un coin du salon et occupée à faire le piquet de l'évêque de Persépolis; alors son émotion ne fut remarquée de personne.

En tournant la tête, elle avait vu entrer M. Maximilien dans tout l'éclat de la jeunesse. La mort de son père et celle de son frère, tué par l'inclémence du climat de Pétersbourg, avaient posé sur cette tête ravissante les plumes héréditaires du chapeau de la pairie. Son immense fortune égalait ses connaissances et son mérite. La veille même, sa jeune et brillante éloquence avait éclairé la sagesse législative de l'assemblée. En ce moment, il apparaissait à Émilie comme un ange de lumière. Il était libre et paré de tous les dons que la triste comtesse avait rêvés pour son idole. Le vicomte était l'orgueil des salons et l'objet des soins de toutes les mères qui avaient des filles à marier. Il était réellement doué des vertus qu'on lui supposait en admirant sa grâce;

et, plus que tout autre, Émilie savait qu'il possédait cette fermeté de caractère, qui, dans un mari, est un gage de bonheur pour une femme.

Tournant alors les yeux sur l'amiral, qui, selon son expression familière, paraissait devoir tenir encore longtemps sur son bord, elle jeta un regard de résignation douloureuse sur cette tête grise. Elle revit en un coup d'œil les erreurs de son enfance pour les condamner, soupira, maudit les lingères, et M. de Persépolis lui dit en ce moment avec une certaine grâce épiscopale :

— Ma belle dame, puisque vous avez écarté le roi de cœur, j'ai gagné; mais ne regrettez pas votre argent, je le donnerai à mes petits séminaires.

GLOIRE ET MALHEUR.

Il existait encore, il y a peu de temps, au milieu de la rue Saint-Denis, et presque au coin de celle du Petit-Lion, une de ces maisons précieuses, qui donnent aux romanciers et aux antiquaires la facilité de reconstruire l'ancien Paris dans leurs ouvrages. Les murs menaçants de cette bicoque avaient l'air d'avoir été chargés d'hiéroglyphes ; en effet, quel autre nom le flaneur pouvait-il donner aux X et aux V tracés en profusion par les pièces de bois transversales ou diagonales qui se voyaient sur la façade? Ces bois vermoulus se dessinaient d'autant mieux sur la chemise jaunâtre, passée à la maison par le badigeonneur, que de petites lézardes parallèles, et taillées en dents de scie, semblaient indiquer que chacune de ces solives s'agitait dans sa mortaise, au passage d'une voiture trop pesante. Ce vénérable édifice était surmonté d'un toit triangulaire. Ce toit, dont il n'existera bientôt plus de modèle à Paris, s'avançait de trois pieds sur la rue, autant pour garantir des eaux pluviales le seuil de la porte, que pour abriter la lucarne sans appui et le mur d'un grenier qui avait été construit en planches, clouées l'une sur l'autre comme des ardoises, afin sans doute de ne pas charger la maison.

Par une matinée pluvieuse du mois de mars, un jeune homme, soigneusement enveloppé d'un manteau, se tenait sous l'auvent de la boutique qui faisait face à cette maison, et paraissait l'examiner avec tout l'enthousiasme d'un historien. Il est vrai que ce débris de l'opulence du xve siècle pouvait offrir à l'observateur plus d'un problème à résoudre. Chaque étage avait sa singularité. Au premier, quatre fenêtres longues, étroites et très-rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur partie inférieure, afin de produire ce jour douteux, à la faveur duquel un habile marchand donne aux étoffes la couleur voulue par le chaland. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, car ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Son attention, faiblement excitée par les fenêtres du second étage, dont les jalousies relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline assez roux, se portait plus particulièrement sur les croisées bien plus humbles du troisième. Ces dernières, dont le bois grossier aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers pour y indiquer le point de départ de la menuiserie française, étaient garnies de petites vitres d'une couleur si verte, que, sans son excellente vue, le jeune homme n'aurait pu apercevoir les rideaux de toile à carreaux bleus qui cachaient les mystères de cet appartement aux yeux des profanes.

Parfois, l'impatient observateur, fatigué, soit de cette contemplation sans résultat, soit du silence dans lequel la maison était ensevelie, ainsi que tout le quartier, abaissait ses regards vers les régions inférieures. Alors, un sourire involontaire se dessinait sur sa figure, quand il revoyait la boutique. Une formidable pièce de bois, horizontalement appuyée sur quatre piliers qui paraissaient courbés par le poids de cette maison décrépite, avait reçu

autant de couches de peinture diverses que la joue d'une vieille duchesse. Au milieu de cette large poutre mignardement sculptée, était fixé un antique tableau représentant un chat qui pelotait.

Ce chef-d'œuvre désespérant causait l'inextinguible gaieté du jeune homme; et il faut dire aussi qu'il serait difficile à un peintre moderne de donner à un chat une figure aussi merveilleusement sérieuse, de lui faire tenir d'une manière plus comique une raquette aussi grande que lui, et de le dresser aussi plaisamment sur ses pattes de derrière pour mirer l'énorme balle que lui renvoyait un gentilhomme en habit brodé. Dessin, couleurs, accessoires, attitude, tout était traité avec un rare talent. Le temps avait altéré cette peinture naïve de manière à rendre la scène encore plus grotesque par quelques incertitudes qui mettaient l'admirateur dans l'embarras. Ainsi la queue mouchetée du chat était découpée de telle sorte qu'on pouvait la prendre pour un spectateur, tant la queue des chats de nos ancêtres était grosse, haute et fournie.

A droite du tableau, et sur un champ d'azur qui déguisait imparfaitement la pourriture du bois, les passants pouvaient lire *Guillaume,* et à gauche, *successeur du sieur Chevrel.* L'intempérie du climat parisien avait rongé la plus grande partie de l'or moulu, parcimonieusement appliqué sur les lettres de cette inscription, dans laquelle les U remplaçaient les V, et réciproquement, selon les lois de notre ancienne orthographe.

Afin de rabattre l'orgueil de ceux qui croient que le monde devient de jour en jour plus spirituel, et que le moderne charlatanisme a tout surpassé, il convient de faire observer que ces enseignes, dont l'étymologie semble bizarre à plus d'un négociant parisien, sont les tableaux morts de vivants tableaux à l'aide desquels nos espiègles ancêtres avaient réussi à amener les chalands dans leurs maisons. Ainsi la Truie-qui-file, le Singe-vert, etc., étaient des animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passants, et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au xve siècle. L'heureux possesseur d'une semblable curiosité s'enrichissait plus vite que toutes les Providence, les Bonne-Foi, les Grâce-de-Dieu et les Décollation de saint Jean-Baptiste, qui se voient encore rue Saint-Denis.

Cependant il était difficile de croire que ce fût à la délicieuse peinture de ce chat qu'était due la faction de l'inconnu, qui avait aussi ses singularités. Son manteau, plissé avec un goût inné pour l'imitation des élégantes draperies antiques, laissait voir de petits pieds d'autant plus brillants, au milieu de la boue noire du pavé parisien, que le jeune homme portait des bas de soie blancs, dont les mouchetures attestaient son impatience. Sous son chapeau, quelques boucles de cheveux noirs, défrisés par l'humidité et retombant sur son cou, indiquaient qu'il était coiffé à la Caracalla, coiffure que la récente résurrection de la sculpture et l'admiration pour l'antique avaient mise à la mode. Une cravate éblouissante de blancheur rendait encore plus pâle sa figure tourmentée. On oubliait facilement les contours bizarres, la bouche trop large et très-sinueuse de ce visage original, grâce au feu tour à tour sombre et petillant qui s'échappait de deux yeux noirs. Des gants blancs déchirés annonçaient que l'inconnu sortait sans doute de quelque noce, car il était six heures et demie du matin. Sauf quelques maraîchers attardés qui passaient au galop en réveillant les échos, cette rue si agitée avait alors un calme dont il est difficile de concevoir la magie si l'on n'a pas erré dans Paris désert, à ces heures où son bruit infernal, un moment apaisé, renaît et s'entend dans le lointain comme la grande voix de la mer.

Cet étrange jeune homme formait un tableau un peu plus curieux que celui du Chat-qui-pelote : sa bouche souriait avec amertume; son front, plissé par une violente contrariété, avait quelque chose de fatal; car le crâne est ce que l'homme a de plus prophétique. Quand la peau brune de ce front haut et large restait unie et tendue, il respirait le génie, la grâce, et, de concert avec les yeux, il faisait mentir toutes les prédictions d'un visage repoussant s'il n'eût été sans cesse ennobli par une physionomie spirituelle; mais quand ce front, chargé de rides qui ressemblaient aux jeux de l'eau, exprimait une passion trop forte, cette figure causait une sorte d'effroi : mobile à l'excès, la joie, la douleur, l'amour, la colère, le dédain, s'y succédaient avec quelque chose de si communicatif qu'on devait involontairement partager les affections qu'il plaisait à ce jeune homme d'exprimer.

Il se dépitait avec tant de violence au moment où l'on ouvrit précipitamment la lucarne du grenier, qu'il n'y vit pas apparaître trois joyeuses figures toutes rondelettes, blanches, roses et aussi communes que ces figures du Commerce sculptées sur les monuments. Ces trois faces, encadrées par la lucarne, eurent l'air de ces têtes d'anges bouffis dont on accompagne les nuages du Père éternel. Les jeunes apprentis respirèrent les émanations de la rue avec une avidité qui prouvait combien l'atmosphère de leur grenier était chaude et méphitique. Celui des commis auquel appartenait la figure la plus joviale montra aux autres le singulier factionnaire; puis en un moment il disparut, et revint, tenant à la main un instrument dont le métal inflexible a été récemment détrôné par un cuir souple et poli. Ces trois visages prirent une expression malicieuse en regardant l'étranger, qui tout à coup fut aspergé d'une

petite pluie fine et blanchâtre, dont le parfum prouvait que les trois mentons venaient d'être rasés.

Élevés sur la pointe de leurs pieds, et réfugiés au fond de leur grenier pour jouir de la colère de la victime, les commis cessèrent tout à coup leurs rires en voyant l'insouciant dédain avec lequel le jeune homme secoua son manteau, et le profond mépris que peignit sa figure, quand il leva les yeux sur la lucarne vide.

Mais en ce moment, une main blanche et délicate fit remonter vers son imposte la partie inférieure d'une des grossières croisées du troisième étage, au moyen de ces ingénieuses coulisses dont le tourniquet capricieux ne retient pas toujours les lourds vitrages qui lui sont confiés. Alors le jeune artiste reçut la récompense de sa longue attente. La délicieuse figure d'une jeune fille aussi fraîche qu'un de ces blancs calices qui fleurissent au sein des eaux, apparut couronnée de la mousseline froissée qui donnait à son front, à sa tête, un air d'innocence admirable; son cou blanc, son sein virginal, couverts d'une étoffe brune en désordre, se voyaient, grâce à de légères interstices ménagées par les mouvements ignorés du sommeil. Aucune expression de contrainte n'altérait la grâce ingénue de ce visage et de ces yeux immortalisés par avance dans les sublimes compositions de Raphaël : c'était la même grâce, la même tranquillité de ces vierges devenues proverbiales.

Il existait un ravissant contraste produit par la jeunesse des joues de cette figure sur laquelle le sommeil avait laissé comme une surabondance de vie, et par la vieillesse de cette fenêtre massive aux contours grossiers, dont l'appui était noir. La jeune fille à moitié éveillée, et semblable à ces fleurs de jour qui n'ont pas encore au matin déplié toutes leurs tuniques roulées par le froid des nuits, laissa errer ses yeux bleus sur les toits voisins, regarda le ciel; et, par une sorte d'habitude, les baissa sur les sombres régions de la rue, où ils rencontrèrent aussitôt ceux de l'artiste. Elle devint rouge comme une cerise, sans doute par coquetterie d'être vue ainsi en déshabillé; elle se retira vivement en arrière, le tourniquet tout usé tourna, et la croisée redescendit avec cette rapidité qui, de nos jours, a fait donner un nom odieux à cette triste invention de nos ancêtres. La vision avait disparu. Il semblait que la plus brillante des étoiles du matin eût été soudain cachée par un nuage noir.

Pendant tous ces petits événements, les lourds volets intérieurs qui défendaient le léger vitrage de la boutique du Chat-qui-pelote s'étaient enlevés comme par magie. La vieille porte à heurtoir avait tourné sur ses gonds, s'était repliée sur le mur intérieur de la maison, et un vieux serviteur, presque contemporain de l'enseigne, attachait, d'une main tremblante, à cette porte, un morceau de drap carré sur lequel étaient brodés, en soie jaune, l'enseigne et le nom classique de *Guillaume, successeur de Chevrel.*

Il eût été difficile à plus d'un passant de deviner le genre de commerce de M. Guillaume; car, à travers les gros barreaux de fer qui protégeaient extérieurement sa boutique, on n'y apercevait que des paquets enveloppés de toile brune aussi nombreux qu'une cohorte de harengs qui traverse l'Océan. Cependant, malgré l'apparente simplicité, pour ne pas dire plus, de cette gothique façade, M. Guillaume était, de tous les marchands drapiers de Paris, celui dont les magasins se trouvaient toujours les mieux fournis, dont les relations avaient le plus d'étendue, la probité commerciale le plus d'exactitude. Lorsque ses confrères avaient conclu des marchés urgents avec le gouvernement, il était toujours prêt à livrer, dans les huit jours, le drap nécessaire à l'habillement de nos armées, quel que fût le nombre d'aunes qu'ils eussent promis. Le rusé négociant avait mille manières de s'y prendre pour s'attribuer le plus fort bénéfice sans se trouver obligé, comme eux, de courir chez des protecteurs, d'y faire des bassesses ou de riches présents. Si ces fournisseurs de l'empire ne pouvaient le payer qu'en excellentes traites un peu longues, il indiquait son notaire comme un homme accommodant; et il savait encore tirer une seconde mouture du sac, grâce à cet expédient, qui avait fait dire proverbialement aux négociants de la rue Saint-Denis : « Dieu vous garde du notaire de M. Guillaume! » pour désigner un escompte onéreux.

Le vieux négociant se trouva debout comme par miracle, sur le seuil de sa boutique, au moment où le domestique se retira. M. Guillaume regarda de tous côtés la rue Saint-Denis, les boutiques voisines et le temps, comme un homme qui débarque au Hâvre et revoit la France après un voyage. Bien convaincu que rien n'avait changé pendant son sommeil, il aperçut alors le jeune artiste, qui, de son côté, regardait le patriarche de la draperie, comme M. de Humboldt dut contempler le premier kanguroo qu'il rencontra en Amérique.

M. Guillaume portait de larges culottes de velours noir, des bas chinés, des souliers carrés et ornés de boucles d'argent. Son habit à pans carrés, à basques carrées, à collet carré, environnait son corps, légèrement voûté, d'un drap verdâtre garni de grands boutons de métal blanc, mais rougis par un long usage. Ses cheveux gris, tout plats, étaient si exactement peignés sur son crâne jaune, qu'ils le faisaient ressembler à un champ sillonné. Ses petits yeux verts paraissaient avoir été percés avec une vrille, et flamboyaient sous deux arcs marqués d'une faible

rougeur à défaut de sourcils. Ses longues inquiétudes avaient inscrit sur son front des rides horizontales aussi nombreuses que les plis d'un fichu. Cette figure blême annonçait la patience, la sagesse commerciale, et l'espèce de cupidité rusée que réclament les affaires.

A cette époque, on voyait moins rarement qu'aujourd'hui de ces vieilles familles qui conservaient, comme de précieuses traditions, les mœurs, les costumes caractéristiques de leurs professions, et qui étaient restées au milieu de la civilisation nouvelle semblables à ces débris antédiluviens retrouvés par M. Cuvier.

Le chef de la famille Guillaume était un de ces notables gardiens des anciens usages. On le surprenait à menacer un confrère du syndic, à regretter le prévôt des marchands, et jamais il ne parlait d'un jugement du tribunal de commerce sans le nommer *la sentence des consuls*. C'était sans doute en vertu de ces coutumes que, levé le premier de sa maison, il attendait là de pied ferme l'arrivée de ses trois commis, pour les gourmander en cas de retard.

Ces jeunes disciples de Mercure ne connaissaient rien de plus redoutable que l'activité silencieuse avec laquelle le patron scrutait leurs visages et leurs mouvements, le lundi matin, ou quand il soupçonnait qu'ils pouvaient avoir commis quelque escapade. Mais, en ce moment, le vieux drapier ne faisait aucune attention à eux, tant il était occupé à chercher le motif de la sollicitude avec laquelle le jeune homme en bas de soie et en manteau portait alternativement les yeux sur son enseigne, sur lui, et sur les profondeurs de son magasin. Le jour, devenu plus éclatant, permettait d'apercevoir le bureau grillé, entouré de rideaux en vieille soie verte, où se tenaient les livres immenses, oracles muets de la maison. Le trop curieux étranger semblait convoiter ce petit local, et prendre le plan d'une salle à manger latérale éclairée par un vitrage pratiqué dans le plafond, et d'où la famille réunie devait facilement voir, pendant ses repas, les plus légers accidents qui pouvaient arriver sur le seuil de la boutique. Un si grand amour pour son logis paraissait suspect à un négociant qui avait subi le régime de la Terreur; et M. Guillaume pensait assez naturellement que cette figure sinistre en voulait à la caisse du Chat-qui-pelote.

Le plus âgé des commis, ayant joui assez discrètement du combat de regards qui avait lieu entre son patron et l'inconnu, se hasarda à se placer sur la dalle où était M. Guillaume; puis, voyant que le jeune homme contemplait à la dérobée les croisées du troisième, il fit deux pas dans la rue, leva la tête, et crut avoir aperçu mademoiselle Augustine Guillaume se retirer avec précipitation.

Le drapier, mécontent de la perspicacité de son premier commis, lui lança un regard de travers; mais tout à coup les craintes mutuelles que la présence de ce passant excitait dans l'âme du marchand et de l'amoureux apprenti se calmèrent. Ils virent l'inconnu faire signe à un fiacre matinal qui se rendait à une place voisine, et monter rapidement le marche-pied de la voiture en affectant une indifférence trompeuse. Ce départ mit un certain baume dans le cœur des deux autres commis inquiets de retrouver la victime de leur aspersion.

— Hé bien, messieurs, qu'avez-vous donc à rester les bras croisés? dit M. Guillaume à ses trois néophytes; mais autrefois, sarpejeu, quand j'étais chez le sieur Chevrel, j'avais à cette heure-ci visité déjà plus de deux pièces de drap.

— Il faisait donc clair de meilleure heure? dit le second commis que cette tâche concernait. Le vieux négociant ne put s'empêcher de sourire.

Quoique deux de ces trois jeunes gens, confiés à ses soins par leurs pères, riches manufacturiers de Louviers et de Sedan, n'eussent qu'à demander cent mille écus pour les avoir le jour où ils seraient en âge de s'établir, M. Guillaume croyait de son devoir de les tenir sous la férule d'un antique despotisme, inconnu de nos jours dans les brillants magasins modernes : il les faisait travailler comme des nègres, et à eux trois ils suffisaient à une besogne qui mettrait sur les dents dix de ces employés dont le sybaritisme enfle aujourd'hui les colonnes du budget.

Aucun bruit ne troublait la paix de cette maison solennelle, où les gonds, les serrures, semblaient toujours huilés, et dont le moindre meuble avait cette propreté respectable qui annonce un ordre et une économie sévères. Souvent, le plus espiègle des commis s'était amusé à écrire sur le fromage de gruyère qu'on leur abandonnait au déjeuner et qu'ils se plaisaient à respecter, la date de sa réception primitive. Cette malice et quelques autres semblables faisaient parfois sourire la plus jeune des deux filles de M. Guillaume, cette jolie vierge qui venait d'apparaître au passant enchanté. Quoique le plus jeune des apprentis payât même une très-forte pension, aucun d'eux n'eût été assez hardi pour rester à la table du patron au moment où le dessert y était servi. Lorsque madame Guillaume parlait d'accommoder la salade, ces pauvres jeunes gens tremblaient en songeant avec quelle parcimonie son inexorable main savait y épancher l'huile. Il ne fallait pas qu'ils s'avisassent de passer une nuit dehors, sans avoir justifié longtemps à l'avance le sujet de cette irrégularité. Enfin, chaque dimanche, et à tour de rôle, deux commis accompagnaient la famille Guillaume à la messe de Saint-Leu et aux vêpres. Mesdemoiselles Virginie et Augustine, modestement vêtues

d'indienne, donnaient chacune le bras à un commis, et marchaient en avant, sous les yeux perçants de leur mère, qui fermait ce petit cortége domestique avec son mari, accoutumé par elle à porter deux gros paroissiens reliés en maroquin noir.

Le second commis n'avait pas d'appointements. Quant à celui que sept ans de persévérance et de discrétion initiaient aux secrets de la maison, il recevait huit cents francs en récompense de ses labeurs. Mais à certaines fêtes de famille, il était gratifié de quelques cadeaux auxquels la main sèche et ridée de madame Guillaume donnait seule du prix : c'étaient des bourses en filet qu'elle avait soin d'emplir de coton pour en faire valoir les dessins à jour, ou des bretelles fortement conditionnées, et des paires de bas de soie bien lourdes. Quelquefois, mais rarement, ce premier ministre était admis à partager les plaisirs de la famille, soit quand elle allait à la campagne, soit quand, après des mois d'attente, elle se décidait à user de son droit à demander en louant une loge, une pièce que tout Paris ne voyait plus. Quant aux deux autres commis, la barrière de respect qui séparait jadis un maître drapier de ses apprentis était placée si fortement entre eux et le vieux négociant, qu'il leur eût été plus facile de voler une pièce de drap que de faire plier cette auguste étiquette.

Cette réserve peut paraître ridicule aujourd'hui; mais aussi, ces vieilles maisons étaient des écoles de mœurs et de probité, les maîtres adoptaient leurs apprentis, le linge d'un jeune homme était soigné, réparé et quelquefois renouvelé par la maîtresse de la maison; si un commis tombait malade, il était l'objet de soins vraiment maternels; et le patron prodiguait son argent pour appeler les plus célèbres docteurs, en cas danger; bref, il répondait des mœurs et du savoir de ces jeunes gens à leurs parents. Si l'un d'eux tombait dans quelque infortune, on savait apprécier un caractère honorable et l'intelligence qu'on avait développée, et ces vieux négociants n'hésitaient pas à confier le bonheur de leurs filles à celui auquel ils avaient pendant si longtemps confié leurs fortunes.

M. Guillaume était un de ces hommes antiques : s'il en avait les ridicules, il en avait le cœur et les qualités. Aussi M. Joseph Lebas, son premier commis, orphelin et sans fortune, était-il, dans son idée, l'époux qu'il destinait à Virginie, sa fille aînée. Mais M. Joseph n'avait pas adopté les pensées symétriques de son patron, qui n'aurait pas pour un empire marié sa seconde fille avant la première; et l'infortuné commis se sentait le cœur entièrement pris pour mademoiselle Augustine la cadette.

Afin de justifier cette passion qui avait grandi secrètement, il est nécessaire de pénétrer plus avant dans les ressorts du gouvernement absolu qui régissait la maison du vieux marchand drapier.

M. Guillaume avait deux filles. L'aînée, mademoiselle Virginie, était tout le portrait de sa mère. Or, madame Guillaume, fille du sieur Chevrel, se tenait si droite sur la banquette de son comptoir, que plus d'une fois elle avait entendu des plaisants parier qu'elle y était empalée. Sa figure maigre et longue annonçait une dévotion outrée. Sans grâce et sans manières aimables, madame Guillaume ornait habituellement sa tête presque sexagénaire d'un bonnet dont la forme était invariable et qui avait des barbes comme celui d'une veuve. Tout le voisinage l'appelait la sœur tourière. Sa parole était brève, ses gestes les plus gracieux avaient quelque chose des mouvements saccadés d'un télégraphe; et son œil, clair comme celui d'un chat, semblait en vouloir à tout le monde de ce qu'elle était laide. Mademoiselle Virginie, élevée comme sa jeune sœur sous les lois despotiques de leur mère, avait atteint l'âge de vingt-huit ans. La jeunesse atténuait l'air disgracieux que sa ressemblance avec sa mère donnait parfois à sa figure; mais la rigueur maternelle l'avait dotée de deux grandes qualités, qui pouvaient tout contrebalancer : elle était douce et patiente.

Mademoiselle Augustine, à peine âgée de dix-huit ans, ne ressemblait ni à son père ni à sa mère; elle était de ces personnes qui, par l'absence de tout lien physique avec leurs parents, font croire à ce dicton de prude : Dieu donne les enfants. Augustine était petite, ou, pour mieux la peindre, mignonne. Gracieuse et pleine de candeur, un homme du monde n'aurait pu reprocher à cette charmante créature que des gestes mesquins ou certaines attitudes communes, et parfois de la gêne. Sa figure silencieuse et immobile respirait cette mélancolie passagère qui s'empare de toutes les jeunes filles trop faibles pour oser résister aux volontés d'une mère.

Toujours modestement vêtues, les deux sœurs ne pouvaient satisfaire la coquetterie innée chez la femme que par un luxe de propreté qui leur allait à merveille, et les mettait en harmonie avec ces comptoirs luisants, avec ces rayons sur lesquels le vieux domestique ne souffrait pas un grain de poussière, et avec la simplicité antique de tout ce qui se voyait autour d'elles. Obligées, par leur genre de vie, à chercher des éléments de bonheur en des travaux obstinés, Augustine et Virginie n'avaient donné jusqu'alors que du contentement à leur mère, qui s'applaudissait secrètement de la perfection du caractère de ses deux filles.

Il est facile d'imaginer les résultats de l'éducation qu'elles avaient reçue. Élevées pour le commerce, habituées à n'entendre que des raisonnements

et des calculs tristement mercantiles, n'ayant appris que la grammaire, la tenue des livres, un peu d'histoire juive, l'histoire de France dans Le Ragois, et ne lisant que les auteurs dont leur mère permettait l'entrée au logis, leurs idées n'avaient pas beaucoup d'étendue. Elles savaient parfaitement tenir un ménage; elles connaissaient le prix des choses; et, appréciant les difficultés que l'on éprouve à amasser l'argent, elles étaient économes et avaient une sorte de respect pour les qualités d'un négociant. Malgré la fortune de leur père, elles étaient aussi habiles à faire des reprises qu'à festonner. Ignorant les plaisirs du monde, et voyant comment s'écoulait la vie exemplaire de leurs parents, elles ne portaient que bien rarement leurs regards au-delà de l'enceinte de cette vieille maison patrimoniale qui pour leur mère était tout l'univers.

Les réunions occasionnées par les solennités de famille formaient tout l'avenir de leurs joies terrestres. Quand le grand salon situé au second étage devait recevoir leur oncle le notaire et sa femme qui avait des diamants; un cousin chef de division au ministère de la guerre; les négociants les mieux famés de la rue des Bourdonnais; deux ou trois vieux banquiers, et quelques jeunes femmes de mœurs irréprochables, les apprêts nécessités par la manière dont l'argenterie, les porcelaines de Saxe, les cristaux, les bougies, étaient serrés, faisaient une diversion à la taciturnité de la vie ordinaire de ces trois femmes. Alors elles allaient et venaient, se donnaient autant de mouvement que des religieuses qui reçoivent un évêque; et quand, le soir, fatiguées toutes trois d'avoir essuyé, frotté, deballé, et mis en place tous les ornements de la fête, les deux jeunes filles aidaient leur mère à se coucher, madame Guillaume leur disait : — Nous n'avons rien fait aujourd'hui, mes enfants!...

Lorsque, dans ces assemblées solennelles, madame Guillaume permettait de danser, en confinant les parties de boston, de whist et de trictrac dans sa chambre à coucher, c'était de ces félicités qui ne pouvaient être surpassées que par le bonheur d'aller à deux ou trois grands bals, où M. Guillaume menait ses filles à l'époque du carnaval.

Enfin, une fois par an, l'honnête drapier donnait une fête pour laquelle rien n'était épargné. Telles riches et élégantes que fussent les personnes invitées, elles se gardaient bien d'y manquer; car les maisons les plus considérables de la place avaient recours à l'immense crédit, à la fortune ou à la vieille expérience de M. Guillaume.

Mais les deux filles de ce digne négociant ne profitaient pas autant qu'on pourrait le supposer des renseignements que le monde offre à de jeunes âmes. Elles apportaient dans ces réunions, qui semblaient inscrites sur le carnet d'échéance de la maison, des parures dont la mesquinerie les faisait rougir. Leur manière de danser n'avait rien de remarquable, et la surveillance maternelle ne leur permettait pas de soutenir la conversation autrement que par *oui* et *non* avec leurs cavaliers. Puis la loi de la vieille enseigne du Chat-qui-pelote leur ordonnait d'être rentrées à onze heures, moment où les bals et les fêtes commencent à s'animer.

Ainsi leurs plaisirs, en apparence assez conformes à la fortune de leur père, devenaient souvent insipides par des circonstances qui tenaient aux habitudes et aux principes de cette famille; mais, quant à leur vie habituelle, une seule observation achèvera de la peindre : madame Guillaume exigeait que ses deux filles fussent habillées et descendues tous les jours à la même heure, et leurs occupations étaient soumises à une régularité monastique.

Cependant Augustine avait reçu du hasard une âme assez élevée pour sentir le vide de cette existence. Parfois ses yeux bleus se relevaient comme pour interroger les profondeurs de cet escalier sombre et de ces magasins humides; puis, après avoir sondé ce silence de cloître, elle semblait écouter de loin d'indistinctes révélations de cette vie passionnée qui met les sentiments à un plus haut prix que les choses. Alors son visage se colorait, ses mains inactives laissaient tomber la blanche mousseline sur le chêne poli du comptoir, et bientôt sa mère lui disait d'une voix qui restait toujours aigre, même dans les tons les plus doux : — Augustine, à quoi pensez-vous donc, mon bijou?

Peut-être *Hippolyte comte de Douglas* et le *Comte de Comminges*, deux romans trouvés par Augustine dans l'armoire d'une cuisinière que madame Guillaume avait récemment renvoyée, contribuèrent-ils à developper les idées de cette jeune fille. Elle les avait furtivement dévorés pendant une longue nuit de l'hiver précédent. Les expressions vagues de désirs, la voix douce, la peau de jasmin et les yeux bleus d'Augustine, avaient donc allumé dans l'âme du pauvre orphelin un amour aussi violent que respectueux.

Par un caprice facile à comprendre, Augustine ne se sentait aucun goût pour M. Joseph Lebas; peut-être était-ce parce qu'elle ne savait pas en être aimée; mais, en revanche, les longues jambes, les cheveux châtains, les grosses mains et l'encolure vigoureuse du premier commis, avaient trouvé une secrète admiratrice dans mademoiselle Virginie, qui, malgré cinquante mille écus de dot, n'était demandée en mariage par personne.

Rien n'était plus naturel que ces deux passions inverses nées au sein du silence de ces comptoirs obscurs comme des violettes dans la profondeur

d'un bois. La muette et constante contemplation qui réunissait les yeux de ces jeunes gens par un besoin violent de distraction au milieu de travaux obstinés et d'une paix religieuse, devait tôt ou tard exciter des sentiments d'amour. L'habitude de voir une figure fait qu'on y découvre insensiblement les qualités de l'âme, et qu'on finit par en oublier les défauts.

— Au train dont cet homme-là y va, nos filles ne tarderont pas à se mettre à genoux devant un prétendu! se dit M. Guillaume en lisant, un matin, le premier décret par lequel Napoléon anticipa sur les classes de conscrits. Alors le vieux marchand, désespéré de voir sa fille aînée se faner, et se souvenant d'avoir épousé mademoiselle Chevrel à peu près dans la situation où se trouvait Joseph Lebas et Virginie, calcula que, tout en mariant sa fille, il acquitterait une dette sacrée en rendant à un orphelin le bienfait qu'il avait reçu jadis.

M. Joseph avait trente-trois ans. Il pensa qu'il y avait déjà quinze ans de différence entre l'âge d'Augustine et le sien, et trop perspicace pour ne pas deviner les desseins de M. Guillaume, il en connaissait assez les principes inexorables pour savoir que jamais la cadette ne se marierait avant l'aînée. Alors le pauvre commis, ayant un cœur aussi excellent que ses jambes étaient longues et son buste épais, souffrait en silence.

Tel était l'état des choses dans cette petite république, qui au milieu de la rue Saint-Denis ressemblait assez à une succursale de la Trappe. Mais pour rendre un compte exact des événements extérieurs comme des sentiments, il est nécessaire de remonter à quelques mois avant la scène par laquelle commence cette histoire.

Or, à la nuit tombante, un jeune homme passant devant l'obscure boutique du Chat-qui-pelote, y était resté un moment en contemplation à l'aspect d'une scène qui aurait arrêté tous les peintres du monde. La magasin n'étant pas encore éclairé, formait un plan entièrement noir, au fond duquel se voyait la salle à manger du marchant. Sur la table ronde une lampe astrale répandait ce jour doux qui donne tant de grâce aux tableaux de l'école hollandaise. Le linge éblouissant de blancheur, l'argenterie, les cristaux, formaient de brillants accessoires qui s'embellissaient encore par de puissantes oppositions d'ombre et de lumière. La figure du père de famille et celle de sa femme, les visages des commis et l'image céleste de la jeune Augustine, à deux pas de laquelle se voyait une grosse fille joufflue, composaient un groupe si curieux, ces têtes étaient si originales, chaque caractère avait une expression si franche et si forte, on devinait si bien la paix, le silence et la modeste vie de cette famille, que, pour un artiste accoutumé à exprimer la nature et à la sentir, il y avait quelque chose de désespérant à vouloir rendre un jour cette scène fortuite.

Le passant était un jeune peintre qui, sept ans auparavant, avait remporté le grand prix. Il revenait de Rome. Son âme nourrie de poésie, ses yeux rassasiés de Raphaël et de Michel-Ange, avaient soif de la nature et de la vérité après une longue habitation du pays pompeux où tout est grand; du moins tel était son sentiment personnel. Abandonné à toute la fougue des passions italiennes, son cœur demandait une de ces vierges modestes et recueillies que, malheureusement pour lui, il n'avait su trouver qu'en peinture à Rome.

De l'enthousiasme imprimé à son âme exaltée par le tableau naturel qu'il contemplait, il passa à une profonde admiration pour la figure principale. Augustine ne mangeait pas; elle paraissait pensive; et, par une disposition de la lampe dont la lumière tombait entièrement sur son visage, elle semblait se mouvoir dans un cercle de feu qui détachait plus vivement les contours de sa tête et l'illuminait d'une manière presque surnaturelle. L'artiste vit en elle un ange exilé. Une sensation presque inconnue, un amour frais et délicieux inonda son cœur. Après être resté un moment comme écrasé sous le poids de ses idées, il s'arracha à son bonheur, rentra chez lui, ne mangea pas, ne dormit pas, et, le lendemain, il entra dans son atelier, pour n'en sortir qu'après avoir déposé sur la toile la magie de cette scène dont le souvenir l'avait en quelque sorte fanatisé.

Mais sa félicité ne fut pas complète tant qu'il ne posséda pas un portrait fidèle de son idole. Il passa plusieurs fois devant la maison du Chat-qui-pelote; il osa même y entrer une ou deux fois sous le masque d'un déguisement, afin de voir de plus près la ravissante créature que madame Guillaume couvrait de son aile; et pendant huit mois entiers, a donné à son amour et à ses pinceaux, il resta invisible pour ses amis les plus intimes, oubliant le monde, la poésie, le théâtre, la musique, et tout ce qui lui était cher.

Un matin, Girodet, forçant toutes ces consignes que les artistes connaissent et savent éluder, parvint à lui, et le réveilla par cette interrogation : — Que mettras-tu au salon?

L'artiste saisit la main de son ami, l'entraîne à son atelier, découvre un petit tableau de chevalet et un portrait. Après une lente et avide contemplation des deux chefs-d'œuvre, Girodet saute au cou de son camarade et l'embrasse, car il ne trouva point de paroles pour l'éloge. Ce qu'il éprouva ne pouvait se rendre que comme il le sentit, d'âme à âme.

— Tu es amoureux? dit Girodet.

Ils savaient l'un et l'autre que les plus beaux portraits de Titien, de Raphaël et de Léonard de Vinci, n'étaient dus qu'au sentiment de l'amour ; et alors le jeune artiste inclina la tête.

— Es-tu heureux de pouvoir être amoureux ici, en revenant d'Italie ! mais je ne te conseille pas de mettre cela au Salon, ajouta le grand peintre ; vois-tu, ces deux tableaux-là ne seraient pas sentis. Ces couleurs vraies, ce travail prodigieux, ne peuvent pas être appréciés. Le public n'est plus accoutumé à tant de profondeur. Les tableaux que nous peignons, mon bon ami, ne sont que des écrans, des paravents. Tiens, faisons plutôt des vers, et traduisons Anacréon : je t'assure qu'il y a plus de gloire à attendre de cela.

Malgré cet avis charitable, les deux tableaux furent exposés.

La scène d'intérieur fit une révolution dans la peinture. Elle donna naissance à ces tableaux de genre dont il s'importe une si grande quantité à toutes nos expositions, qu'on pourrait croire qu'ils s'obtiennent par des procédés purement mécaniques. Quant au portrait, il y a peu d'artistes qui ne gardent le souvenir de cette toile vivante, à laquelle tout un public, toujours juste en masse, laissa la couronne que Girodet y plaça lui-même. Les deux tableaux furent entourés d'une foule immense : on s'y tua, comme disent les dames. Des spéculateurs, des grands seigneurs couvrirent ces deux toiles de doubles napoléons : mais l'artiste refusa obstinément de les vendre ; il refusa même d'en faire des copies. On lui offrit une somme énorme pour les laisser graver : les marchands ne furent pas plus heureux que les gens de cour.

Cette aventure fit du bruit dans le monde ; mais elle n'était pas de nature à parvenir au fond de la petite Thébaïde de la rue Saint-Denis. Cependant la femme du notaire, venant faire une visite à madame Guillaume, parla à Augustine, qu'elle aimait beaucoup, de l'exposition, lui en expliqua l'origine et le but. Le babil de madame Vernier inspira à Augustine le désir de voir les tableaux, et la hardiesse de demander secrètement à sa tante d'aller au Louvre avec elle. La tante réussit assez bien dans la négociation qu'elle entama auprès de madame Guillaume, car elle obtint d'arracher sa nièce, pendant environ deux heures, à ses tristes travaux.

La jeune fille pénétra, à travers la foule, jusqu'au tableau couronné. Un frisson la fit trembler comme une feuille de bouleau, quand elle se reconnut. Elle eut peur, et regarda autour d'elle pour rejoindre sa tante, dont un flot de monde l'avait séparée. Alors ses yeux effrayés rencontrèrent la figure enflammée du jeune peintre. Elle se rappela tout à coup la physionomie d'un promeneur que, curieuse, elle avait souvent remarqué, en croyant que c'était un nouveau voisin.

— Vous voyez ce que l'amour m'a fait faire !... dit l'artiste à l'oreille de la timide créature, qui resta tout épouvantée de ces paroles.

Elle trouva un courage surnaturel pour fendre la presse, et pour rejoindre sa tante encore occupée à percer la masse de monde qui l'empêchait d'arriver jusqu'au tableau.

— Vous seriez étouffée !... s'écria Augustine ; partons, ma tante.

Mais il y a, au Salon, certains moments pendant lesquels deux femmes ne sont pas toujours libres de diriger leurs pas dans les galeries du Louvre. Mademoiselle Guillaume et sa tante furent placées à quelques pas du second tableau, par suite des mouvements irréguliers que la foule leur imprima. Cette fois, madame Vernier et Augustine eurent la facilité d'approcher ensemble de la toile illustrée par la mode, d'accord cette fois avec le talent. La tante fit une exclamation de surprise perdue dans le brouhaha et les bourdonnements de la foule ; mais Augustine pleura involontairement à l'espect de cette merveilleuse scène. Puis, par un sentiment presque inexplicable, elle mit un doigt sur ses lèvres, en apercevant à deux pas d'elle la figure extatique du jeune artiste.

Il répondit par un signe de tête, et désigna du doigt madame Vernier comme un trouble-fête, pour montrer à la jeune fille qu'elle était comprise. Cette pantomime jeta comme un brasier dans le corps de la pauvre fille. Elle se crut en quelque sorte criminelle ; car elle se figura qu'il venait de se conclure un pacte entre elle et l'inconnu.

Une chaleur étouffante, le continuel aspect des plus brillantes toilettes, et l'étourdissement que devait produire sur Augustine la variété de couleurs vives, la multitude des figures vivantes et peintes, la profusion des cadres d'or, lui firent éprouver une espèce d'enivrement qui redoubla ses craintes. Elle se serait peut-être évanouie, si, malgré ce chaos de sensations, il ne s'était élevé au fond de son cœur une jouissance inconnue, et que la rapidité de son invasion rendait presque cruelle.

Alors elle se crut sous l'empire de ce démon dont la voix tonnante des prédicateurs lui avait annoncé de si terribles effets. Ce moment fut pour elle comme un moment de folie.

Elle se vit accompagnée jusqu'à la voiture de sa tante par ce jeune homme resplendissant de bonheur et d'amour. Alors Augustine, en proie à une irritation toute nouvelle, à une ivresse qui la livrait en quelque sorte à la nature, écouta la voix éloquente de son cœur. Elle regarda plusieurs fois le jeune peintre en laissant paraître le trouble dont

elle était saisie. Jamais l'incarnat de ses joues n'avait été plus brillant, et n'avait formé de plus vigoureux contrastes avec la blancher de sa peau. C'était la beauté dans toute sa fleur, la pudeur dans toute sa gloire. Elle pensa avec une sorte de joie, mêlée de terreur, que sa présence causait la félicité de celui dont le nom était sur toutes les lèvres, dont le talent donnait l'immortalité humaine à de passagères images ! Elle en était aimée !... Il lui était impossible d'en douter.

Quand elle ne vit plus l'artiste, elle entendit encore retentir dans son cœur ces paroles simples : — « Vous voyez ce que l'amour m'a fait faire ! » Alors les palpitations profondes de son cœur lui semblèrent une douleur, car elle sentait son sang plus riche aller réveiller la vie dans toutes les régions de son faible corps.

Elle allégua un grand mal de tête pour éviter de répondre aux questions de sa tante relativement aux tableaux ; mais, au retour, madame Vernier ne put s'empêcher de parler à madame Guillaume de la célébrité obtenue par le Chat-qui-pelote, et Augustine trembla de tous ses membres en entendant dire à sa mère qu'elle irait au Salon pour y voir sa maison. La jeune fille insista de nouveau sur sa souffrance pour avoir la permission d'aller se coucher.

— Voilà ce qu'on gagne à tous ces spectacles !... s'écria M. Guillaume. Des maux de tête !... C'est donc bien amusant de voir en peinture ce qu'on rencontre tous les jours dans les rues ! Ne me parlez pas de ces artistes... c'est comme vos auteurs, tous meure-de-faim !... Que diable ont-ils besoin de prendre ma maison pour la vilipender dans leurs tableaux !...

— Cela pourra nous faire vendre quelques aunes de drap, dit Joseph Lebas.

Cette observation n'empêcha pas que les arts et la pensée ne fussent condamnés encore une fois au tribunal de ces hommes intéressés ; et, comme on le pense, ces discours ne donnèrent pas grand espoir à Augustine.

Elle eut la nuit tout entière pour se livrer à la première méditation de l'amour. Les événements de cette journée furent comme un songe qu'elle se plut à reproduire plus d'un fois. Seule, elle s'initia aux craintes, aux espérances, aux remords, à toutes ces ondulations de sentiment qui devaient bercer un cœur simple et timide comme le sien. Quel vide elle reconnut dans cette noire maison, et quel trésor elle trouva dans son âme ! Être la femme d'un homme de talent, partager sa gloire ! Quels ravages cette idée ne devait-elle pas faire au cœur d'un fille élevée au sein de cette famille simple ! Quelle espérance ne devait-elle pas éveiller chez une jeune fille qui, nourrie jusqu'alors de principes vulgaires, avait désiré une vie élégante ! C'était un rayon de soleil tombé dans une prison souterraine.

Augustine aima tout à coup. En elle tant de sentiments étaient flattés à la fois, qu'elle devait succomber ! Elle ne calcula rien. A dix-huit ans, l'amour ne jette-t-il pas son prisme entre le monde et les yeux d'une jeune fille ? Elle se crut capable de soutenir les rudes chocs qui résultent de l'alliance d'une femme aimante et simple avec un homme puissant d'imagination ; elle pensa être appelée à faire le bonheur de celui-ci, ou plutôt elle ne pensa à rien, n'apercevant aucune disparate entre elle et lui ; car, pour elle, le présent était tout l'avenir.

Quand le lendemain son père et sa mère revinrent du Salon, leurs figures attristées annonçaient quelque désappointement. D'abord, les deux tableaux avaient été retirés par le peintre capricieux ; puis, madame Guillaume avait perdu son châle de dentelle noire. Apprendre que les tableaux venaient de disparaître après sa visite au Salon, fut pour Augustine la révélation d'une délicatesse de sentiment que les femmes savent toujours apprécier instinctivement.

Le matin où, rentrant d'un bal, Henri de Sommervieux (c'était le nom que la renommée avait apporté à Augustine) fut aspergé par les commis du Chat-qui-pelote, pendant qu'il attendait l'apparition de sa naïve amie, laquelle ne le savait certes pas là, les deux amants se voyaient pour la quatrième fois seulement, depuis la scène du Salon.

Les obstacles que le régime de la maison Guillaume devait opposer au caractère fougueux de l'artiste, donnaient à sa passion pour Augustine une violence difficile à décrire. Comment aborder une jeune fille, assise dans un comptoir entre deux femmes telles que mademoiselle Virginie et madame Guillaume ? Comment correspondre avec elle, quand sa mère ne la quitte pas des yeux ?

Habile à se forger des malheurs, comme tous les amants, Henri se créait un rival dans l'un des commis, et mettait les autres dans les intérêts de celui-ci. S'il échappait à tant d'Argus, il se voyait échouant sous les yeux sévères du vieux négociant ou de madame Guillaume. Partout des barrières, partout le désespoir. La violence même de sa passion empêchait le jeune peintre de trouver ces expédients ingénieux qui, chez les prisonniers et les amants, semblent le dernier effort de la raison humaine échauffée par un sauvage besoin de liberté ou par le feu plus actif de l'amour. Alors Henri de Sommervieux tournait dans le quartier avec l'activité d'un fou, comme si le mouvement pouvait lui suggérer des ruses.

Après s'être bien tourmenté l'imagination, il in-

venta de gagner à prix d'or la servante joufflue. Quelques lettres se succédèrent de loin en loin pendant la quizaine qui suivit la malencontreuse matinée où M. Guillaume et Henri s'étaient si bien examinés. En ce moment les deux jeunes gens étaient convenus de se voir à une certaine heure du soir et le dimanche à Saint-Leu pendant la grand'messe. De plus, Augustine avait envoyé à son cher Henri la liste de tous les parents et de tous les amis de la famille, chez lesquels le jeune peintre tâcha d'avoir accès, afin d'intéresser, s'il était possible, à ses joyeuses pensées, une de ces âmes occupées d'argent, de commerce, et auxquelles une passion véritable devait sembler la spéculation la plus monstrueuse et la plus inouïe du monde.

Au reste, rien ne changea dans les habitudes du magasin de draps; et si Augustine fut distraite, si elle monta à sa chambre, contre toute espèce d'obéissance aux lois de la charte domestique, pour y aller, grâce à un pot de fleurs, établir des signaux; si elle soupira, si elle pensa enfin, personne, pas même sa mère, ne s'en aperçut.

Cette circonstance causera sans doute quelque surprise à ceux qui auront réussi à comprendre l'esprit de cette maison, où une pensée entachée de poésie qui, par hasard, animait un visage, devait produire un contraste avec toutes les expressions, les êtres et les choses. Ce fait était d'autant plus extraordinaire, qu'Augustine ne pouvait se permettre ni un geste ni un regard qui ne fussent vus et analysés par madame Guillaume ou par Joseph Lebas. Cependant rien n'était plus naturel. Le vaisseau si tranquille qui naviguait sur la mer orageuse de la place de Paris sous le pavillon du Chat-qui-pelote, était la proie d'une de ces tempêtes qu'on pourrait nommer équinoxiales par suite de leur retour périodique.

Depuis quinze jours, les quatre hommes de l'équipage, madame Guillaume et mademoiselle Virginie, étaient occupés à ce travail excessif désigné sous le nom d'*inventaire*. Alors on remuait tous les ballots et l'on vérifiait l'aunage des pièces pour s'assurer de la valeur exacte du coupon restant; on examinait soigneusement la carte appendue au paquet pour reconnaître en quel temps les draps avaient été achetés; l'on en fixait le prix actuel. M. Guillaume, toujours debout, son aune à la main, la plume derrière l'oreille, ressemblait assez à un capitaine commandant la manœuvre. Sa voix aiguë, passant par un judas, pour interroger la profondeur des écoutilles du magasin d'en bas, faisait entendre ces locutions barbares du commerce, qui ne s'exprime que pas énigmes :

— Combien d'H-N-Z?

— Enlevé.

— Que reste-t-il de Q-X?

— Deux aunes.

— Quel prix?

— Cinq-cinq-trois.

— Portez à trois A, tout J-J; tout, M-P; et le reste de V-D-O. Mille autres phrases tout aussi inintelligibles ronflaient à travers les comptoirs comme des vers de la poésie moderne que des fanatiques se seraient cités pour entretenir l'enthousiasme d'un grand homme.

Le soir, M. Guillaume, enfermé avec son commis et sa femme, soldait les comptes, portait à nouveau, écrivait aux retardataires, et dressait des factures. Tous trois préparaient ce travail immense dont le résultat tenait sur un carré de papier tellière, et prouvait à la maison Guillaume qu'il existait tant en argent, tant en marchandises, tant en traites, billets, etc.; qu'elle ne devait pas un sou, et qu'il lui était dû cent ou deux cent mille francs; que le capital avait augmenté; que les fermes, les maisons, les rentes, allaient être ou arrondies, ou réparées, ou doublées; et qu'en conséquence c'était un devoir de recommencer avec plus d'ardeur que jamais à ramasser de nouveaux écus, sans qu'il vînt à la tête de ces courageuses fourmis de se demander : — « A quoi bon ? »

C'était à la faveur de ce tumulte annuel que l'heureuse Augustine échappait à l'investigation de ses Argus.

Enfin, un samedi soir, la clôture de l'inventaire eut lieu. Les chiffres du total actif offraient assez de zéros pour qu'en cette circonstance M. Guillaume levât la consigne sévère qui régnait toute l'année au dessert. Le sournois drapier se frotta les mains, et permit à ses commis de rester à table; mais à peine chacun des hommes achevait-il son petit verre d'une liqueur de ménage, que l'on entendit le roulement d'une voiture. La famille alla aux Variétés, tandis que les deux derniers commis reçurent chacun un écu de six francs, avec la faculté d'aller où bon leur semblerait, pourvu qu'ils fussent rentrés à minuit.

Malgré cette débauche, le dimanche matin, le vieux marchand drapier, qui avait fait sa barbe dès six heures, endossa un habit marron de drap fin dont il examinait toujours le teint et la laine avec un certain contentement; il attacha des boucles d'or aux jarretières d'une culotte de soie très-ample et aux oreilles de ses souliers; puis, à sept heures, au moment où tout dormait encore dans la maison, il se dirigea vers le petit cabinet pratiqué au bout de son magasin du premier étage. Le jour y venait d'une croisée armée de gros barreaux de fer, et donnant sur une petite cour carrée formée de murs si noirs, qu'elle ressemblait assez à un puits.

Le vieux négociant ouvrit lui-même ces volets garnis de tôle qu'il connaissait si bien. Il releva une moitié du vitrage, en le faisant glisser dans sa coulisse. L'air glacé de la cour vint rafraîchir la chaude atmosphère de ce cabinet, qui exhalait cette odeur particulière aux bureaux. Le marchand resta debout, et posa la main sur le bras crasseux d'un fauteuil de canne, doublé de maroquin, dont la couleur primitive était effacée. Il semblait hésiter à s'y asseoir. Il regarda d'un air attendri le bureau à double pupitre, où la place de sa femme se trouvait ménagée du côté opposé à la sienne, par une petite arcade pratiquée dans le mur. Il contempla les cartons numérotés, les ficelles, les ustensiles, le carreau, la caisse, objets dont l'origine était immémoriale!... et il crut se revoir devant l'ombre évoquée du sieur Chevrel. Il avança le même tabouret sur lequel il s'était jadis assis en présence de son défunt patron. Ce tabouret, garni de cuir noir, et dont le crin s'échappait toujours par les coins sans se perdre, il le plaça d'une main tremblante au même endroit où son prédécesseur l'avait mis ; puis, dans une agitation difficile à décrire, il tira la sonnette qui correspondait au chevet du lit de Joseph Lebas.

Quand ce coup décisif eut été frappé, le vieillard, pour qui ces souvenirs étaient sans doute trop lourds, prit trois ou quatre lettres de change qui lui avaient été présentées à escompter, et il les regardait sans les voir quand Joseph Lebas se montra tout à coup.

— Asseyez-vous là, lui dit M. Guillaume en lui désignant le tabouret.

Or, jamais le vieux maître drapier n'avait fait asseoir son commis devant lui. Joseph Lebas en tressaillit.

— Que pensez-vous de ces traites? demanda M. Guillaume.

— Elles ne seront pas payées.

— Comment?

— Mais j'ai su qu'avant-hier Leroux et Compagnie ont fait tous leurs paiements en or.

— Oh! oh!... s'écria le drapier, il faut être bien malade pour laisser voir sa bile! — Mais parlons d'autre chose. — Joseph, l'inventaire est fini?

— Oui, monsieur, et le dividende est un des plus beaux que vous ayez eus.

—Ne vous servez donc pas de ces nouveaux mots! Dites le produit, Joseph. Savez-vous, mon garçon, que c'est un peu à vous que nous devons ces résultats...? Aussi, je ne veux plus que vous ayez d'appointements. Madame Guillaume m'a donné l'idée de vous offrir un intérêt... Hein, Joseph? Cela ne ferait-il pas une belle raison sociale, que Guillaume, Lebas et Compagnie? car on pourrait mettre et Compagnie, pour arrondir la signature.

Les larmes vinrent aux yeux de Joseph Lebas, qui fit tous ses efforts pour les cacher, en s'écriant :

— Ah! monsieur Guillaume!... comment ai-je pu mériter tant de bontés? je n'ai fait que mon devoir. Je suis pauvre, et c'était déjà tant que de...

Il brossait le parement de sa manche gauche avec la manche droite, et il n'osait regarder le vieillard, qui souriait en pensant que ce modeste jeune homme avait sans doute besoin, comme lui autrefois, d'être encouragé pour rendre l'explication plus complète.

— Cependant, reprit le père de Virginie, vous ne méritiez pas beaucoup cette faveur, Joseph! car vous ne mettez pas en moi autant de confiance que j'en mets en vous...

Le commis releva brusquement la tête.

— Vous avez les secrets de la caisse; depuis deux ans je vous ai dit presque toutes mes affaires; je vous ai fait voyager en fabrique; enfin, pour vous, je n'ai rien sur le cœur!... mais vous.... vous avez une inclination, et nous ne m'en avez pas touché un seul mot!...

Joseph Lebas rougit.

— Ah! ah! s'écria M. Guillaume, vous pensiez donc tromper un vieux renard comme moi!... Moi! à qui vous avez vu deviner la faillite Lecoq, et m'en tirer!...

— Comment, monsieur! répondit Joseph Lebas en examinant son patron avec autant d'attention que son patron l'examinait; comment, vous sauriez qui j'aime?...

— Je sais tout, vaurien!... lui dit le respectable et rusé marchand en lui prenant le bout de l'oreille. Et je te pardonne, — car j'ai fait de même!

— Et vous me l'accorderiez?...

— Oui, et avec cinquante mille écus!... Je t'en laisserai autant, et nous marcherons sur de nouveaux frais avec une nouvelle raison sociale! Nous brasserons encore des affaires, garçon!... s'écria le vieux marchand en s'exaltant, se levant et agitant ses bras; car, vois-tu, mon gendre, il n'y a que le commerce!... Ce sont les imbéciles qui se demandent quels plaisirs on y trouve.

Oh! être à la piste des affaires; — savoir comment va la place; — attendre avec anxiété, comme au jeu, si les Étienne et Compagnie font faillite; —voir passer un régiment de la garde impériale quand on l'a habillé; — donner un croc-en-jambe au voisin, loyalement s'entend; — faire fabriquer à meilleur marché; — suivre une affaire qu'on ébauche, qui commence, qui grandit, qui chancelle, qui réussit; connaître comme un ministre de la police tous les ressorts des maisons de commerce pour ne pas faire fausse route; les juger, se tenir debout devant les naufrages; avoir des amis par correspondance dans toutes les villes manufacturières!... Ouf!... Ah! c'est un jeu perpétuel, Joseph! c'est vivre ça! Je

mourrai dans ce tracas-là, comme le vieux Chevrel, n'en prenant plus qu'à mon aise...

Dans la chaleur de la plus forte improvisation que le père Guillaume eût jamais faite, il n'avait presque pas regardé son commis qui pleurait à chaudes larmes.

— Eh bien! Joseph! pauvre garçon! qu'as-tu donc?

— Ah! je l'aime tant, tant, monsieur Guillaume, que je crois... que le cœur me manque...

— Eh bien! garçon, dit le marchand attendri, tu es plus heureux que tu ne le crois, sarpejeu, car elle t'aime!... Je le sais... moi! Et il cligna ses deux petits yeux verts en regardant de côté de son commis.

Joseph Lebas cria, dans son enthousiasme :

— Mademoiselle Augustine, mademoiselle Augustine!...

Et il allait s'élancer hors du cabinet, quand il se sentit arrêté par un bras de fer. C'était son patron stupéfait qui le ramenait vigoureusement devant lui.

— Qu'est-ce que fait donc Augustine dans cette affaire-là?..... demanda M. Guillaume dont la voix glaça sur-le-champ le pauvre Joseph Lebas.

— N'est-ce pas elle... que... j'aime?... balbutia le commis.

M. Guillaume, déconcerté de son défaut de perspicacité, se rassit et mit sa tête pointue dans ses deux mains, pour réfléchir à la bizarre position dans laquelle il se trouvait.

Joseph Lebas, honteux et au désespoir, resta debout.

— Joseph!... reprit tout à coup le négociant avec une dignité froide, c'était de Virginie que je vous parlais. L'amour ne se commande pas, je le sais. Je connais notre discrétion ; nous oublierons cela, car je ne marierai jamais Augustine avant Virginie. Votre intérêt sera de dix pour cent.

Le commis, auquel l'amour donna je ne sais quel degré de courage et d'éloquence, joignit les mains, prit la parole, parla pendant un quart d'heure à M. Guillaume avec tant de chaleur, de sensibilité, que la situation changea. S'il s'était agi d'une affaire commerciale, le vieux négociant aurait eu des règles fixes pour prendre une résolution ; mais, jeté à mille lieues du commerce, sur la mer des sentiments, sans boussole, il flotta irrésolu devant un événement aussi original, se disait-il ; et alors, entraîné par sa bonté naturelle, il battit un peu la campagne.

— Que diable, Joseph! tu n'es pas sans savoir que j'ai eu mes deux enfants à dix ans de distance! Mademoiselle Chevrel n'était pas belle, elle n'a cependant pas à se plaindre de moi. Que veux-tu? cela s'arrangera peut-être, nous verrons. Il y a toujours moyen de se tirer d'affaire. Nous autres hommes nous ne sommes pas toujours comme des Céladons pour nos femmes... tu m'entends? Madame Guillaume est dévote, et... Allons, sarpejeu, mon enfant... donne ce matin le bras à Augustine pour aller à la messe!...

Telles furent les phrases jetées à l'aventure par M. Guillaume. La conclusion qui les terminait ravit l'amoureux commis : il songeait déjà à l'un de ses amis pour mademoiselle Virginie, quand il sortit du cabinet enfumé en serrant la main de son futur beau-père, après lui avoir dit, d'un petit air entendu, que tout s'arrangerait au mieux.

— Que va penser madame Guillaume?... fut l'idée qui tourmenta prodigieusement le brave négociant quand il se trouva seul.

Au déjeuner madame Guillaume et Virginie, auxquelles le marchand drapier avait laissé provisoirement ignorer le désappointement du matin, regardèrent assez malicieusement Joseph Lebas, qui resta grandement embarrassé. La pudeur du commis lui concilia merveilleusement l'amitié de sa belle-mère. La matrone redevint si gaie qu'elle regarda M. Guillaume en souriant, et se permit quelques petites plaisanteries d'un usage immémorial dans ces familles innocentes : elle mit en question la taille de Virginie et de M. Joseph, pour leur demander de se mesurer. Ces niaiseries préparatoires eurent le pouvoir d'attirer quelques nuages sur le front du chef de famille. Il afficha même un tel amour pour le décorum, qu'il ordonna à Augustine de prendre le bras du premier commis, pour aller à Saint-Leu. Madame Guillaume, étonnée de cette pudeur masculine, honora son mari d'un signe de tête d'approbation. Le cortége, parti de la maison gothique, s'achemina dans un ordre qui ne pouvait suggérer aucune interprétation maligne aux voisins.

— Ne trouvez-vous pas, mademoiselle Augustine, disait le commis en tremblant, que la femme d'un négociant qui a un bon crédit, comme M. Guillaume, par exemple, pourrait s'amuser un peu plus que votre mère, porter des diamants, aller en voiture! Oh! moi, d'abord, si je me mariais, je voudrais avoir toute la peine, et voir ma femme heureuse. Je ne la mettrais pas dans mon comptoir... parce que, voyez-vous, dans la draperie, les femmes n'y sont plus si nécessaires qu'autrefois. M. Guillaume a eu raison d'agir comme il a fait, puisque c'était le goût de madame votre mère. Mais, qu'une femme sache donner un coup de main à la comptabilité, à la correspondance, au détail, aux commandes, à son ménage, afin de ne pas rester trop oisive, c'est tout. Et, passé sept heures, quand la boutique serait fermée, moi, je m'amuserais... J'irais au spectacle, dans le monde... Vous ne m'écoutez pas?

— Si fait, monsieur Joseph; mais que dites-vous de la peinture ?... C'est là un bel état.

— Oui, il y a des maîtres peintres en bâtiment qui ont des écus...

Ce fut en devisant ainsi que la famille atteignit l'église de Saint-Leu. Là, madame Guillaume retrouva ses droits. Elle fit mettre pour la première fois Augustine à côté d'elle; et Virginie, placée sur la troisième chaise, prit place à côté de M. Lebas. Pendant le prône, tout alla à merveille entre Augustine et Henri de Sommervieux, qui, debout derrière un pilier, priait des yeux avec ferveur; mais, au lever-Dieu, madame Guillaume s'aperçut, un peu tard, que sa fille Augustine tenait son livre de messe au rebours. Elle se disposait à la gourmander vigoureusement, quand, rabaissant son voile noir, elle interrompit sa lecture et se mit à regarder dans la direction qu'affectionnaient les yeux de sa fille. A l'aide de ses besicles, elle vit le jeune artiste, dont l'élégance mondaine annonçait plutôt quelque capitaine de cavalerie en congé, qu'un négociant du quartier. Il est difficile d'imaginer l'état violent dans lequel se trouva une femme telle que madame Guillaume, qui se flattait d'avoir parfaitement élevé ses filles, en reconnaissant, dans le cœur d'Augustine, un amour clandestin dont sa pruderie et son ignorance lui exagérèrent le danger. Elle crut sa fille gangrenée jusqu'au cœur.

— Tenez d'abord votre livre à l'endroit, mademoiselle! dit-elle à voix basse, mais en tremblant de colère.

Elle arracha vivement le Paroissien accusateur, et le remit de manière à ce que les lettres fussent dans leur sens naturel; puis elle ajouta :

— N'ayez pas le malheur de lever les yeux autre part que sur vos prières; autrement, vous auriez affaire à moi. Après la messe votre père et moi nous aurons à vous parler.

Ces paroles furent comme un coup de foudre pour la pauvre Augustine. Elle se sentit défaillir; mais, combattue entre la douleur qu'elle éprouvait et la crainte de faire une esclandre dans l'église, elle eut le courage de cacher ses angoisses. Cependant, il était facile de deviner l'état violent de son âme en voyant son Paroissien trembler et des larmes tomber sur chacune des pages qu'elle tournait.

L'artiste recueillit un regard enflammé des yeux secs de madame Guillaume, et comprit le mystère. Il sortit, la rage dans le cœur, décidé à tout oser.

— Allez dans votre chambre, mademoiselle! dit madame Guillaume à sa fille en rentrant au logis. Nous vous ferons appeler; et surtout, ne vous avisez pas de sortir.

La conférence que les deux époux eurent ensemble fut si secrète, qu'il serait difficile d'en donner le procès-verbal. Cependant, Virginie, qui avait, par mille douces représentations, encouragé sa sœur, poussa la complaisance jusqu'à se glisser auprès de la porte de la chambre à coucher de sa mère, chez laquelle la discussion avait lieu, pour y écouter et recueillir quelques phrases. Au premier voyage qu'elle fit du troisième au second étage, elle entendit son père qui s'écriait :

— Madame, vous voulez donc tuer votre fille?...

— Ma pauvre enfant, dit Virginie à sa sœur éplorée, papa prend ta défense!

— Et que veulent-ils faire à Henri?... demanda l'innocente créature.

Alors la curieuse Virginie redescendit; mais cette fois elle resta plus longtemps, car elle apprit que M. Lebas aimait Augustine.

Il était écrit que dans cette mémorable journée une maison ordinairement si calme serait un enfer. M. Guillaume désespéra Joseph Lebas en lui confiant qu'Augustine aimait un étranger. Lebas, qui avait déjà averti son ami de demander mademoiselle Virginie, vit ses espérances renversées. Mademoiselle Virginie, accablée de savoir que M. Joseph l'avait en quelque sorte refusée, fut prise d'une migraine. Enfin, la zizanie, semée entre les deux époux par l'explication que monsieur et madame Guillaume avaient eue ensemble, et où, pour la troisième fois de leur vie, ils se trouvaient d'opinions différentes, se manifesta d'une manière terrible.

Enfin, à quatre heures après midi, Augustine, pâle, tremblante et les yeux rouges, comparut devant son père et sa mère. La pauvre petite raconta naïvement la trop courte histoire de ses amours. Rassurée par l'allocution de son père, qui lui avait promis de l'écouter en silence, elle prit un certain courage en prononçant devant ses parents le nom de Henri de Sommervieux, dont elle fit malicieusement sonner la particule aristocratique. Alors, en se livrant au charme inconnu de parler de ses sentiments, elle trouva assez de hardiesse pour déclarer avec une innocente fermeté qu'elle aimait M. Henri de Sommervieux, qu'elle le lui avait écrit; et, les larmes aux yeux, elle ajouta que ce serait faire son malheur que de la sacrifier à un autre.

— Mais, Augustine, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un peintre?... s'écria sa mère avec horreur.

— Madame Guillaume!... dit le vieux père en la regardant; et il imposa silence à sa femme.

— Augustine, dit-il, les artistes sont en général des meurt-de-faim. Ils sont dépensiers, et presque toujours de mauvais sujets. J'ai fourni feu M. Joseph Vernet, feu M. Lekain et feu M. Noverre. Ah! si tu savais combien ce M. Noverre, M. le chevalier de Saint-Georges, et surtout M. Philidor, ont joué de

tours à ce pauvre M. Chevrel!... Ce sont de drôles de corps, je sais bien!... Ça vous a un babil, des manières... Jamais ton M. Sumer... Somm...

— De Sommervieux, mon père!

— Eh bien! de Sommervieux, soit! Jamais il n'aura été aussi agréable avec toi que M. le chevalier de Saint-Georges l'a été avec moi, le jour où j'obtins une sentence des consuls contre lui... Aussi étaient-ce des gens de qualité d'autrefois...

— Mais, mon père, M. Henri est noble... et il m'a écrit qu'il était riche... Son père s'appelait le comte de Sommervieux avant la révolution.

A ces paroles, M. Guillaume regarda sa terrible moitié, qui, en femme contrariée, frappait le plancher du bout du pied et gardait un morne silence. Évitant même de jeter ses yeux courroucés sur Augustine, elle semblait laisser à M. Guillaume toute la responsabilité d'une affaire aussi grave, puisque ses avis n'étaient pas écoutés. Cependant, malgré son flegme apparent, quand elle vit son mari prendre aussi doucement son parti sur une catastrophe qui n'avait rien de commercial, elle s'écria :

— En vérité, monsieur, vous êtes d'une faiblesse avec vos filles!... mais...

Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte interrompit tout à coup la mercuriale que le vieux négociant redoutait déjà.

En moins d'une minute, madame Vernier se trouva au milieu de la chambre; et, regardant les trois acteurs de cette scène domestique :

— Je sais tout!... dit la tante d'un air de protection. Madame Vernier avait un défaut, celui de croire que la femme d'un notaire de Paris pouvait jouer le rôle d'une petite-maîtresse... Je sais tout, répéta-t-elle, et je viens dans l'arche de Noé, comme la colombe, avec la branche d'olivier... J'ai lu cette allégorie dans le *Génie du Christianisme*, dit-elle en se retournant vers madame Guillaume; et la comparaison doit vous plaire, ma cousine.

Savez-vous, ajouta-t-elle en souriant à Augustine, que ce M. de Sommervieux est un homme charmant? Il m'a donné ce matin mon portrait fait de main de maître. Cela vaut au moins six mille francs... A ces mots, elle frappa doucement sur le bras de M. Guillaume; et le vieux négociant ne put s'empêcher de faire avec ses lèvres une petite moue qui lui était particulière.

— Je connais beaucoup M. de Sommervieux, reprit la tante. Il y a une quinzaine de jours qu'il est venu à mes soirées, et il en a fait le charme. Aussi suis-je son avocat. Il m'a conté toutes ses peines : je sais de ce matin qu'il adore Augustine, et il l'aura. Ah! cousine, n'agitez pas ainsi la tête en signe de refus!... Savez-vous qu'on prétend qu'il sera nommé baron, qu'il vient d'être nommé chevalier de la Légion-d'Honneur par l'empereur lui-même, au Salon! M. Vernier est son notaire, et connaît ses affaires. Eh bien! il possède en bons biens au soleil, vingt-quatre mille livres de rente. Savez-vous que le beau-père d'un homme comme lui peut devenir quelque chose, maire de son arrondissement, par exemple! N'avez-vous pas vu M. Dupont être fait comte de l'empire et sénateur parce qu'il était maire, et qu'il avait été en poste complimenter l'empereur sur son entrée à Vienne? Oh! ce mariage-là se fera! Je l'adore, moi, ce bon jeune homme! Sa conduite envers Augustine ne se voit que dans les romans. Va, ma petite, tu seras heureuse, et tout le monde voudrait être à ta place. J'ai chez moi, à mes soirées, madame la duchesse de Carigliano qui raffole de M. Henri de Sommervieux : il y a même de méchantes langues qui disent qu'elle ne vient chez moi que pour lui, comme si une duchesse d'hier était déplacée chez son notaire.

— Augustine, reprit la tante, après une petite pause, j'ai vu le portrait!... Dieu! que c'est beau! Sais-tu que l'empereur a voulu le voir et qu'il a dit en riant, au grand connétable, que s'il y avait beaucoup de femmes comme celle-là à sa cour pendant qu'il y venait tant de rois, il se faisait fort de maintenir toujours la paix en Europe.

Le reste est facile à deviner. Les orages par lesquels cette journée avait commencé devaient ressembler à ceux de la nature, et ramener, comme eux, le temps le plus calme et le plus serein. Madame Vernier déploya tant de séductions dans ses discours, elle sut attaquer tant de cordes à la fois dans les cœurs secs de monsieur et de madame Guillaume, qu'elle finit par en trouver un sensible dont elle tira parti.

A cette singulière époque, le commerce et la finance avaient plus que jamais la folle manie de s'allier aux grands seigneurs, et les généraux de l'empire profitèrent assez bien de ces dispositions. M. Guillaume s'élevait singulièrement contre cette déplorable passion. Ses axiomes favoris étaient que, pour trouver le bonheur, une femme devait épouser un homme de sa classe; que l'on était toujours tôt ou tard puni d'avoir voulu monter trop haut; que l'amour résistait si peu aux tracas du ménage, qu'il fallait trouver l'un chez l'autre des qualités bien solides pour être heureux; qu'il ne fallait pas qu'un époux en sût plus que l'autre, parce qu'on devait avant tout se comprendre; qu'un mari qui parlait grec et la femme latin risquaient de mourir de faim. C'était là une espèce de proverbe qu'il avait inventé lui-même. Il comparait les mariages ainsi faits à ces anciennes étoffes de soie et de laine où la soie finissait toujours par couper la laine. Cependant, il y a tant de vanité au fond du cœur de l'homme que

toute la prudence du pilote succomba sous l'agressive volubilité de madame Vernier. La sévère madame Guillaume fut même la première à trouver dans l'inclination de sa fille des motifs pour déroger à ses principes, et pour consentir à recevoir au logis M. Henri de Sommervieux, qu'elle se promettait bien de soumettre à un rigoureux examen.

Le vieux négociant alla trouver Joseph Lebas. Il l'instruisit de l'état des choses. A six heures et demie, la salle à manger, illustrée par le peintre célèbre, réunit sous son toit de verre madame et M. Vernier, le jeune peintre, et sa chère Augustine, Joseph Lebas, qui prenait son bonheur en patience, et mademoiselle Virginie, dont la migraine avait cessé. M. et madame Guillaume virent en perspective leurs enfants établies et les destinées du Chat-qui-pelote remises en des mains habiles. Leur contentement fut au comble, lorsqu'au dessert Henri de Sommervieux leur fit présent de l'étonnant tableau qu'ils n'avaient pas pu voir, et qui représentait l'intérieur de cette vieille boutique, à laquelle était dû tant de bonheur.

— C'est-i' gentil ! s'écria M. Guillaume. Dire qu'on voulait donner trente mille francs de cela !

— Mais c'est qu'on y voit mes barbes !... reprit madame Guillaume.

— Et ces étoffes dépliées ! ajouta M. Lebas ; on les prendrait avec la main.

— Les draperies font toujours très-bien, répondit le peintre. Nous serions trop heureux, nous autres artistes modernes, d'atteindre à la perfection de la draperie antique.

— Vous aimez donc la draperie ?... s'écria M. Guillaume. Eh bien, sarpejeu ! touchez là, mon jeune ami. Puisque vous estimez le commerce, nous nous entendrons. Eh ! pourquoi le mépriserait-on ? Le monde a commencé par là, puisque Adam a vendu le paradis pour une pomme. Ça n'a pas été une fameuse spéculation, par exemple !...

Et le vieux négociant se mit à éclater d'un gros rire franc, excité par le champagne qu'il avait fait circuler généreusement.

Le bandeau dont les yeux du jeune artiste étaient couverts fut si épais, qu'il trouva presque de l'amabilité à ses futurs parents. Il ne dédaigna même pas de les égayer par quelques charges de bon goût. Aussi plut-il généralement.

Le soir, quand le salon meublé de choses très-cossues, pour se servir de l'expression de M. Guillaume, se trouva désert, et pendant que madame Guillaume s'en allait de table en cheminée, de candelabre en flambeau, soufflant avec précipitation les bougies, le brave négociant, qui savait toujours voir clair aussitôt qu'il s'agissait d'affaires ou d'argent, attira sa fille Augustine auprès de lui, et, après l'avoir prise sur ses genoux, il lui tint ce discours :

— Ma chère enfant, tu épouseras ton M. de Sommervieux, puisque tu le veux ; permis à toi de risquer ton capital de bonheur. Mais je ne me laisse pas prendre à ces trente mille francs que l'on gagne à gâter de bonne toile. Je sais que l'argent qui vient si vite s'en va de même. N'ai-je pas entendu dire ce soir à ce jeune écervelé que, si l'argent était rond, c'était pour le faire rouler ! Il ne sait donc pas que, s'il est rond pour les gens prodigues, les gens économes n'ignorent pas qu'il est plat pour s'amasser ? Or, mon enfant, ce beau garçon-là parle de te donner des voitures, des diamants... Il a de l'argent, qu'il le dépense pour toi : *bene sit !* Je n'ai rien à y voir. Mais, quant à ce que je te donne, je ne veux pas que des écus si péniblement amassés s'en aillent en carrosses ou en colifichets. Qui dépense trop n'est jamais riche. Avec cinquante mille écus on n'achète pas encore tout Paris ; et tu as beau avoir à recueillir un jour quelques centaines de mille francs, je te les ferai attendre, sarpejeu ! le plus longtemps possible. J'ai donc attiré ton prétendu dans un coin ; et, vois-tu, un homme qui a mené la faillite Lecoq n'a pas eu grande peine à faire consentir un artiste à se marier séparé de biens avec sa femme. J'aurai l'œil au contrat pour que les donations qu'il se propose de te constituer soient soigneusement hypothéquées. Allons, mon enfant, j'espère être grand-père, sarpejeu ! et je veux m'occuper déjà de mes petits enfants !... Jure-moi donc ici, là, de ne jamais rien faire, rien signer que par mon conseil, ou, si j'allais trouver trop tôt le père Chevrel, jure-moi de consulter le jeune Lebas, ton beau-frère. Promets-le-moi.

— Oui, mon père, je vous le jure.

A ces mots prononcés d'une voix douce, le vieillard baisa sa fille sur les deux joues ; et tous les amants dormirent, ce soir-là, presque aussi paisiblement que M. et madame Guillaume.

Quelques mois après ce mémorable dimanche, le maître-autel de Saint-Leu fut témoin de deux mariages bien différents.

Augustine et le jeune Henri de Sommervieux s'y présentèrent dans tout l'éclat du bonheur, entourés tes des prestiges de l'amour, parés de toilettes élégantes, et attendus par un brillant équipage. Virginie, donnant le bras au modeste M. Lebas, et venue dans un bon remise avec sa famille, suivait humblement, en de plus simples atours, sa jeune sœur, comme une ombre nécessaire aux harmonies de ce tableau.

M. Guillaume s'était donné toutes les peines imaginables pour obtenir à l'église que Virginie fût mariée avant Augustine ; mais il eut la douleur de voir le haut et bas clergé s'adresser en toute circonstance à la plus élégante des mariées.

Il entendit quelques-uns de ses voisins approuver singulièrement le bon sens de mademoiselle Virginie, qui faisait, disaient-ils, le mariage le plus solide, et restait fidèle au quartier; tandis qu'ils lancèrent sur Augustine quelques brocards suggérés par l'envie : elle épousait un artiste, un noble. Ils ajoutèrent avec une sorte d'effroi que si les Guillaume avaient de l'ambition, la draperie était perdue. Un vieux marchand d'éventails ayant dit que ce mange-tout-là l'aurait bientôt mise sur la paille, le père Guillaume s'applaudit de la prudence des conventions matrimoniales qu'il avait rédigées.

Le soir, la famille se sépara après un bal somptueux, et un de ces soupers plantureux dont la génération présente a tout à fait perdu le souvenir.

M. et Mme Guillaume restèrent dans leur hôtel de la rue du Colombier, où la noce avait eu lieu. M. et Me Lebas retournèrent dans leur remise à la vieille maison de la rue Saint-Denis, pour diriger la barque du Chat-qui-pelote. L'artiste, ivre de bonheur, prenant entre ses bras sa chère Augustine, l'enleva vivement quand leur coupé arriva rue des Trois-Frères, et la porta dans le plus élégant appartement de Paris.

La fougue de passion dont Henri était possédé fit dévorer au jeune ménage près d'une année entière sans que le moindre nuage vînt altérer le délicieux azur du ciel sous lequel ils vivaient. Pour eux, l'existence n'eut rien de pesant, et leur mariage fut alors une source féconde de joie et de bonheur. L'âme puissante et pleine de poésie de Henri de Sommervieux répandait sur chaque journée une incroyable *fioriture* de plaisirs, un luxe d'expansion, de regards et de discours enivrants. Il savait varier l'opulence de ses emportements par la molle langueur de ces moments de repos où les âmes sont lancées si haut dans l'extase, qu'elles semblent y méconnaître toute union corporelle.

La timide et heureuse Augustine vivait dans les cieux. Incapable de réfléchir, elle ne croyait pas faire encore assez en se livrant tout entière à l'amour permis et saint du mariage. Elle ne connaissait, simple et naïve, ni la coquetterie des refus, ni l'empire qu'une jeune demoiselle du grand monde se crée sur un mari par d'adroits caprices. Elle aimait trop pour calculer l'avenir. Elle n'imaginait pas qu'une vie aussi délicieuse pût cesser. Elle faisait alors tous les plaisirs de son mari; elle crut que cet inextinguible amour serait toujours pour elle la plus belle de toutes les parures, comme son dévouement et son obéissance seraient un éternel attrait. Enfin, la félicité de l'amour l'avait rendue si brillante, que sa beauté lui inspira de l'orgueil et lui donna la conscience de pouvoir toujours régner sur un homme aussi facile à enflammer que l'était Henri de Sommervieux.

Ainsi son état de femme ne lui apporta d'autres enseignements que ceux de l'amour. Au sein de ce bonheur, elle resta la petite fille ignorante qui vivait obscurément rue Saint-Denis. Elle ne pensa point à prendre les manières, l'instruction, le ton du monde dans lequel elle devait vivre. Ses paroles étant des paroles d'amour, elle déployait bien une sorte de souplesse d'esprit et une certaine délicatesse d'expression, mais c'était le langage employé par toutes les femmes quand elles se trouvent plongées dans une passion qui semble être leur élément.

Si, par hasard, une idée discordante avec celles de Henri était exprimée par Augustine, le jeune artiste en riait, comme on rit des premières fautes de langue que fait un étranger, mais qui finissent par fatiguer, s'il ne se corrige pas.

Cependant, à l'expiration de cette année, dont le charme ne pouvait se comparer qu'à la rapidité avec laquelle elle s'écoula, Henri sentit un matin la nécessité de reprendre ses travaux et ses habitudes. Il revit ses amis. Sa femme était enceinte. Pendant les longues souffrances de l'année où, pour la première fois, une jeune femme nourrit et élève un enfant, il travailla sans doute avec ardeur, mais aussi parfois il retourna chercher quelques distractions dans le grand monde. La maison où il allait le plus volontiers était celle de la duchesse de Carigliano, qui avait fini par attirer chez elle le célèbre artiste. Quand Augustine fut rétablie et que son fils ne réclama plus ces soins assidus qui interdisent à une mère les plaisirs du monde, Henri en était arrivé à vouloir éprouver cette jouissance d'amour-propre que nous donne la société, quand nous y apparaissons avec une belle femme, objet d'envie et d'admiration, et que nous la possédons.

Parcourir les salons, en s'y montrant avec l'éclat emprunté de la gloire de son mari; se voir jalousée par toutes les femmes, fut pour Augustine une nouvelle moisson de plaisirs; mais aussi ce fut le dernier reflet que devait jeter pour elle le bonheur conjugal. En effet, elle commença par offenser la vanité de son mari, quand, malgré de vains efforts, elle laissa percer son ignorance, l'impropriété de son langage et l'étroitesse de ses idées.

Le caractère de Henri de Sommervieux, dompté pendant près de deux ans et demi par les premiers emportements de l'amour, reprit avec la tranquillité d'une possession moins jeune, sa pente et ses habitudes un moment détournées de leur cours. La poésie, la peinture, et les exquises jouissances de l'imagination possèdent sur les esprits élevés des droits imprescriptibles. Ces besoins d'une âme forte n'avaient pas été trompés chez Henri pendant ces deux années; seulement ils avaient trouvé une pâture nouvelle. Mais, quand les champs de l'amour furent

parcourus; quand le poëte eut, comme les enfants, cueilli des roses et des bluets avec une telle avidité qu'il ne s'apercevait pas que ses mains ne pouvaient plus les tenir, la scène changea. Si le peintre montrait à sa femme les croquis de ses compositions les plus belles, il l'entendait s'écrier comme son père :

— C'est bien joli!

L'admiration sans chaleur qu'elle témoignait à son mari ne provenait pas d'un sentiment consciencieux, c'était l'admiration sur parole de l'amour. Elle préférait un regard au plus beau tableau, et le seul sublime qu'elle connût était celui du cœur. Enfin, Henri ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle. Augustine n'était pas sensible à la poésie; elle n'habitait pas sa sphère; elle ne le suivait pas dans tous ses caprices, dans ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs. Elle marchait terre à terre dans le monde réel. Les esprits ordinaires ne peuvent pas apprécier les souffrances renaissantes de l'être qui, uni à un autre par le sentiment le plus intime de tous, est obligé de refouler sans cesse les plus chères expansions de sa pensée, et de faire rentrer dans le néant les images qu'une puissance magique le force à créer. Pour lui, c'est un supplice d'autant plus vif que le sentiment qu'il porte à son compagnon, ordonne, par sa première loi, de vivre de cœur à cœur, de ne jamais rien se dérober l'un à l'autre, et de confondre avant tout les âmes et la pensée. Or, on ne trompe pas impunément les volontés de la nature : elle est inexorable comme la nécessité.

Henri se réfugia dans le calme et le silence de son atelier, espérant que l'habitude de vivre avec des artistes pourrait former sa femme, et développer en elle les germes engourdis que quelques esprits supérieurs croient préexistants dans toutes les intelligences. Mais Augustine était trop sincèrement religieuse pour ne pas être effrayée du ton des artistes. Elle entendit, au premier dîner que donna son mari, un jeune peintre dire avec cette enfantine légèreté qu'elle ne sut pas reconnaître, et qui absout une plaisanterie de toute irréligion :

— Mais, madame, votre paradis n'est pas plus beau que la Transfiguration de Raphaël : eh bien!... je me suis lassé de la regarder.

Augustine apporta donc dans cette société brillante un esprit de défiance qui n'échappait à personne. Elle gêna. Les artistes gênés sont impitoyables; ils fuient ou se moquent. Madame Guillaume avait, entre autres ridicules, celui d'outrer la dignité qui lui semblait l'apanage d'une femme mariée, et Augustine ne put se défendre d'une légère imitation de la pruderie maternelle. Cette exagération de pudeur, que n'évitent pas toujours les femmes vertueuses, suggéra quelques épigrammes à coups de crayon, dont l'innocent badinage était de trop bon goût pour que M. de Sommervieux pût s'en fâcher : elles eussent été même plus cruelles, que ce n'était, après tout, que des représailles exercées sur lui par ses amis. Mais rien n'était léger pour une âme qui recevait aussi facilement que celle de Henri des impressions étrangères. Aussi éprouva-t-il insensiblement une froideur qui ne pouvait aller qu'en croissant. Pour arriver au bonheur conjugal, il faut gravir une montagne dont l'étroit plateau est bien près d'un revers aussi rapide que glissant : l'amour du peintre la déclinait.

Henri, jugeant sa femme incapable d'apprécier les considérations morales qui justifiaient, à ses propres yeux, la singularité de ses manières envers elle, se croyait fort innocent; de même qu'Augustine, n'ayant rien à se reprocher, se renferma dans une douleur morne et silencieuse.

Ces sentiments secrets mirent entre les deux époux un voile qui devait s'épaissir de jour en jour. Sans que son mari manquât d'égards envers elle, Augustine ne pouvait s'empêcher de trembler en le voyant réserver pour le monde tous les trésors d'esprit et de grâce qu'il venait jadis mettre à ses pieds. Elle interpréta à sa manière les discours spirituels qui se tiennent dans le monde sur l'inconstance des hommes. Elle ne se plaignait pas; mais son attitude équivalait à des reproches. Bientôt cette femme jeune et jolie qui passait si brillante dans son brillant équipage, qui vivait dans une sphère de gloire et de richesse enviée de tant de gens insouciants et incapables d'apprécier justement les situations de la vie, fut en proie à de violents chagrins. Ses couleurs pâlirent. Elle réfléchit, elle compara, et le malheur lui déroula les premiers textes de l'expérience. Elle résolut de rester courageusement dans le cercle de ses devoirs, espérant que cette conduite généreuse lui recouvrerait tôt ou tard l'amour de son mari; mais il n'en fut pas ainsi.

Quand M. de Sommervieux, fatigué de travail, sortait de son atelier, Augustine ne cachait pas si vite son ouvrage, que le peintre ne pût s'apercevoir que sa femme raccommodait, avec toute la minutie d'une bonne ménagère, le linge de la maison et le sien. Elle fournissait, avec générosité et sans murmure, l'argent nécessaire aux prodigalités de son mari; mais, dans le désir de conserver la fortune de son cher Henri, elle se montrait économe soit pour elle, soit dans certains détails de l'administration domestique : toutes idées incompatibles avec le laisser-aller des artistes, qui, sur la fin de leur carrière, ont tant joui de la vie, qu'ils ne se demandent jamais la raison de leur ruine.

Mais il est inutile de marquer chacune des dégradations de couleur par lesquelles la teinte bril-

lante de leur lune de miel atteignit à une profonde obscurité. Un soir, la jeune, belle et triste Augustine, qui depuis longtemps entendait son mari parler avec enthousiasme de madame la duchesse de Carigliano, reçut d'une amie quelques avis charitables sur la nature de l'attachement de son mari pour cette célèbre coquette qui donnait le ton à la cour et aux modes.

A vingt et un ans, dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté, Augustine se vit trahie pour une femme de trente-deux ans. En se sentant malheureuse au milieu du monde et de ses fêtes désertes pour elle, la pauvre petite ne comprit plus rien à l'admiration qu'elle y excitait et à l'envie qu'elle inspirait. Sa figure prit une nouvelle expression. La mélancolie versa dans ses traits la douceur de la résignation et la pâleur d'un amour dédaigné. Elle ne tarda pas à être courtisée par les hommes les plus séduisants; mais elle resta solitaire et vertueuse.

Quelques paroles de dédain échappées à son mari lui donnèrent un incroyable désespoir. Une lueur fatale lui fit entrevoir les défauts de contact qui, par suite des mesquineries de son éducation, empêchaient l'union complète de son âme avec celle de Henri. Elle eut assez d'amour pour l'absoudre et pour se condamner. Elle pleura des larmes de sang, et reconnut trop tard qu'il est des mésalliances d'esprit, comme des mésalliances de mœurs et de rang. En songeant aux délices printanières de son union, elle comprit toute l'étendue du bonheur passé, et convint en elle-même qu'une si riche moisson d'amour était une vie tout entière qui ne pouvait se payer que par du malheur. Cependant elle aimait trop sincèrement pour perdre toute espérance : aussi osa-t-elle entreprendre, à vingt et un ans, de s'instruire et de rendre son imagination au moins digne de celle qu'elle admirait.

— Si je ne suis pas poëte, se disait-elle, au moins je comprendrai la poésie.

Et déployant alors cette force de volonté, cette énergie que les femmes possèdent toutes quand elles aiment, madame de Sommervieux tenta de changer son caractère, ses mœurs et ses habitudes. Mais en dévorant des volumes, en apprenant avec courage, elle ne réussit qu'à devenir moins ignorante. La légèreté de l'esprit et les grâces de la conversation sont un don de nature ou le fruit d'une éducation commencée au berceau. Elle pouvait apprécier la musique, en jouir, mais non chanter avec goût. Elle comprit la littérature et les beautés de la poésie; mais il était trop tard pour en orner sa rebelle mémoire. Elle entendait avec plaisir les entretiens du monde, mais elle n'y fournissait rien de brillant. Ses idées religieuses et ses préjugés d'enfance se montrèrent à chaque pas, et s'opposèrent à l'exaltation de ses idées. Enfin, il s'était glissé contre elle, dans l'âme de Henri, une prévention qu'elle ne put vaincre. L'artiste se moquait de ceux qui lui vantaient sa femme, et ses plaisanteries étaient assez fondées. Il imposait tellement à cette jeune et touchante créature, qu'en sa présence et en tête à tête elle tremblait. Embarrassée par son trop grand désir de plaire, elle sentait son esprit et ses connaissances s'évanouir dans un seul sentiment.

La fidélité d'Augustine déplut même à ce mari infidèle, qui semblait l'engager à commettre des fautes en l'accusant d'insensibilité. Augustine s'efforça en vain d'abdiquer sa raison, de se plier aux caprices, aux fantaisies de son mari, et de se vouer à l'égoïsme de sa vanité : elle ne recueillit point le fruit de ses sacrifices. Peut-être avaient-ils tous deux laissé passer le moment où les âmes peuvent se comprendre. Un jour le cœur trop sensible de la jeune épouse reçut un de ces coups qui font si fortement plier les liens du sentiment, qu'on peut les croire rompus. Elle s'isola. Mais bientôt une fatale pensée lui suggéra d'aller chercher des consolations et des conseils au sein de sa famille.

Un matin donc, elle se dirigea vers la grotesque façade de l'humble et silencieuse maison où s'était écoulée son enfance. Elle soupira en revoyant cette croisée d'où, un jour, elle avait envoyé un premier baiser à celui qui répandait aujourd'hui sur sa vie autant de gloire que de malheur. Rien n'était changé dans l'antre où se rajeunissait cependant l'esprit du commerce de la draperie. La sœur d'Augustine occupait au comptoir antique la place de sa mère. La jeune fille affligée rencontra son beau-frère, la plume derrière l'oreille. Elle en fut à peine écoutée, tant il avait l'air affairé, attendu que les redoutables signaux d'un inventaire général se faisaient autour de lui : aussi la quitta-t-il en la priant de l'excuser.

Elle fut reçue assez froidement par sa sœur, qui lui manifesta un peu de rancune. En effet, ce n'était guère qu'en passant qu'Augustine, brillante et descendant d'un joli équipage, était venue voir sa sœur. La femme du prudent Lebas s'imaginait déjà que l'argent était la cause première de cette visite matinale, et elle essaya de se maintenir sur un ton de réserve qui plus d'une fois fit sourire Augustine. Cette dernière vit que, sauf les barbes au bonnet, sa mère avait trouvé dans Virginie un successeur qui conserverait l'antique honneur du Chat-qui-pelote.

Au déjeuner, Augustine s'aperçut de certains changements dans le régime de la maison, lesquels faisaient honneur au bon sens de Joseph Lebas. Les

commis ne se levèrent pas au dessert, et on leur laissait la faculté de parler. L'abondance de la table annonçait une aisance sans luxe. La jeune élégante aperçut les coupons d'une loge aux Français et à l'Opéra-Comique, où elle se souvint d'avoir vu sa sœur de loin en loin. Madame Lebas avait sur les épaules un cachemire dont la magnificence attestait la générosité avec laquelle son mari s'occupait d'elle. Enfin, les deux époux marchaient avec leur siècle. Augustine fut bientôt pénétrée d'attendrissement, en se trouvant témoin, pendant les deux tiers de cette journée, du bonheur égal, sans exaltation il est vrai, mais aussi sans orages, de ce couple convenablement assorti. Ils avaient accepté la vie comme une entreprise commerciale, où il s'agit de faire, avant tout, honneur à ses affaires. La femme, n'ayant pas rencontré dans son mari un amour excessif, s'était appliquée à le faire naître; et quand Joseph Lebas se trouva insensiblement amené à estimer, à chérir sa femme, le temps que le bonheur mit à éclore fut pour eux un gage de sa durée. Aussi, lorsque la plaintive Augustine, racontant ses douleurs, exposa la situation dans laquelle elle se trouvait, elle eut à essuyer le déluge de lieux communs que la morale de la rue Saint-Denis fournissait à sa sœur.

— Le mal est fait, ma femme, dit Joseph Lebas, et il faut chercher à donner de bons conseils à notre sœur.

A ces mots, l'habile négociant analysa un peu lourdement toutes les ressources de la situation; numérota, pour ainsi dire, toutes les considérations, les rangea par leur force dans des espèces de catégories, comme s'il se fût agi de marchandises de diverses qualités; puis il les mit en balance, les pesa, et conclut en développant la nécessité où était sa belle-sœur de prendre un parti qui ne satisfit point l'amoureuse Augustine.

Le sentiment profond qu'elle portait à son mari se réveilla quand elle entendit Joseph Lebas parler d'un moyen violent. Elle remercia ses deux amis, et revint chez elle encore plus indécise qu'elle ne l'était avant de les avoir consultés.

Alors elle hasarda de se rendre à l'antique hôtel de la rue du Colombier, dans le dessein de confier ses malheurs à son père et à sa mère. La pauvre petite femme ressemblait à ces malades qui, arrivés à un état désespéré, essaient de toutes les recettes et se confient même aux remèdes de bonne femme. Les deux vieillards la reçurent avec une effusion de sentiment dont elle fut attendrie. Il est vrai de dire aussi que cette visite apportait une distraction, et pour eux une distraction était un trésor. En effet, depuis quatre ans, ils marchaient dans la vie comme des navigateurs sans but et sans boussole. Assis au coin de leur feu, ils se racontaient l'un à l'autre les désastres du Maximum; leurs anciennes acquisitions de drap; la manière dont ils avaient évité des banqueroutes, et surtout cette célèbre faillite Lecoq, qui était la bataille de Marengo de M. Guillaume. Puis, quand ils avaient épuisé les vieux procès, ils récapitulaient les antiques additions de leurs inventaires les plus productifs, et se narraient encore les vieilles histoires du quartier Saint-Denis.

A deux heures, M. Guillaume allait, à pied, donner un coup d'œil à l'établissement du Chat-qui-pelote. En revenant il s'arrêtait à toutes les boutiques, autrefois ses rivales, dont les jeunes propriétaires espéraient, toujours en vain, entraîner le vieux négociant dans quelque escompte aventureux, que, selon sa coutume, il ne refusait jamais positivement.

Deux bons chevaux normands mouraient de gras fondu dans l'écurie de l'hôtel; car madame Guillaume ne s'en servait guère que pour aller tous les dimanches à la grand'messe de sa paroisse. Trois fois par semaine ce respectable couple tenait table ouverte, attendu que, grâce à l'influence de son gendre, le père Guillaume ayant été nommé membre du comité consultatif pour l'habillement des troupes, madame Guillaume avait pris la résolution de vivre bourgeoisement et de représenter. Les appartements étaient encombrés de tant d'ornements d'or et d'argent, et de meubles sans goût mais de valeur certaine, que la moindre chambre y ressemblait à une chapelle. L'économie et la prodigalité semblaient se disputer dans chacun des accessoires de cet hôtel; et l'on eût dit que M. Guillaume avait eu en vue de faire un placement d'argent même dans l'acquisition d'un flambeau.

Au milieu de ce bazar, dont la richesse accusait le désœuvrement des deux époux, le célèbre tableau de M. Sommervieux avait obtenu la place d'honneur. Il faisait la consolation de M. et de Mme Guillaume, qui tournaient vingt fois par jour leurs yeux enharnachés de besicles, vers cette image de leur ancienne existence, pour eux si active et si amusante.

L'aspect de cet hôtel et de cet appartement où tout avait une senteur de vieillesse et de médiocrité, le spectacle donné par ces deux êtres, qui semblaient échoués sur un rocher d'or, bien loin du monde et des idées qui font vivre, surprirent Augustine. Elle contemplait en ce moment la seconde partie du tableau dont elle avait vu le commencement chez Joseph Lebas : celui d'une vie agitée quoique sans mouvement, espèce d'existence mécanique et instinctive semblable à celle des castors. Elle eut alors je ne sais quel orgueil de ses chagrins, en pensant qu'ils prenaient leur source dans un bonheur de dix-huit mois qui valait à ses yeux mille existences

comme celle dont elle comprenait actuellement tout le vide.

Cependant elle cacha ce sentiment peu charitable pour ses vieux parents, et, déployant les grâces nouvelles de son esprit, les coquetteries de tendresse que l'amour lui avait révélées, elle les disposa favorablement à écouter ses doléances matrimoniales. Les vieilles gens ont un faible pour ces sortes de confidences, et madame Guillaume, surtout, voulut être instruite des plus légers détails de cette vie étrange qui, pour elle, avait quelque chose de fabuleux. Les voyages du baron de La Hontan, qu'elle commençait toujours sans jamais les achever, ne lui apprirent rien de plus inouï sur les sauvages du Canada.

— Comment, mon enfant, ton mari s'enferme avec des femmes toutes nues, et tu as la simplicité de croire que c'est pour les dessiner!...

A cette exclamation, la grand'mère, posant ses lunettes sur une petite travailleuse, secoua ses jupons et plaça ses mains jointes sur ses genoux élevés par une chaufferette, son piédestal favori.

— Mais, ma mère, tous les peintres sont obligés d'avoir des modèles.

— Il s'est bien gardé de nous dire tout cela quand il t'a demandée en mariage! Si je l'avais su, je n'aurais pas donné ma fille à un homme qui fait un pareil métier... La religion défend cela : ça n'est pas moral. Et à quelle heure nous disais-tu donc qu'il rentre chez lui?

— Mais, à une heure, deux heures...

Là les deux époux se regardèrent avec un profond étonnement.

— Il joue donc? dit M. Guillaume; car il n'y avait que les joueurs qui, de mon temps, rentrassent si tard.

Augustine fit une petite moue qui repoussait cette accusation.

— Il doit te faire passer de cruelles nuits à l'attendre! reprit madame Guillaume; mais non, tu te couches, n'est-ce pas, et quand il a perdu, il te réveille?

— Non, ma mère, il est au contraire quelquefois très-gai. Assez souvent même, quand il fait beau, il me propose de me lever pour aller dans les bois...

— Dans les bois?... à ces heures-là? Tu as donc un bien petit appartement qu'il n'a pas assez de sa chambre, de ses salons, et qu'il lui faille ainsi courir pour... mais c'est pour t'enrhumer, le scélérat, qu'il te propose ces parties-là!... Il veut se débarrasser de toi... A-t-on jamais vu un homme établi, et qui a un commerce tranquille, galoper comme un loup-garou?

— Mais, ma mère, vous ne comprenez donc pas que, pour développer son talent, il a besoin d'exaltation. Il aime même beaucoup ces sortes de scènes qui...

— Ah! je lui en ferais de belles, des scènes, moi!... s'écria madame Guillaume. Comment peux-tu garder des ménagements avec un homme pareil? D'abord je n'aime pas qu'il ne boive que de l'eau, et qu'il ait tant de répugnance à voir les femmes manger. Quel singulier genre! Mais c'est un fou. Tout ce que tu nous en as dit n'est pas possible. Un homme ne peut pas partir de sa maison sans souffler mot et ne revenir que dix jours après. Il te dit qu'il a été à Dieppe pour peindre la mer... Est-ce qu'on peint la mer?... Il te fait des contes à dormir debout.

Augustine ouvrit la bouche pour défendre son mari; mais madame Guillaume lui imposa silence par un geste de main auquel elle obéit par un reste d'habitude, et sa mère s'écria d'un ton sec :

— Tiens, ne me parle pas de cet homme-là! il n'a jamais mis le pied dans une église que pour te voir et t'épouser : or, les gens sans religion sont capables de tout. Est-ce que M. Guillaume s'est jamais avisé de me cacher quelque chose... de rester trois jours sans me dire ouf, et ensuite de babiller comme une pie borgne, ainsi que le fait ton mari?

— Ma chère mère, vous jugez trop sévèrement les gens supérieurs : s'ils avaient des idées semblables à celles des autres, ce ne seraient plus des gens de talent.

— Eh bien, que les gens de talent restent chez eux et ne se marient pas! Comment! un homme à talent rendra sa femme malheureuse, et parce qu'il a du talent, ce sera bien? Talent, talent!... Il n'y a pas tant de talent à dire comme lui blanc et noir à toute minute; à couper la parole aux gens; à battre du tambour chez soi; à ne jamais vous laisser savoir sur quel pied danser; à forcer une femme d'attendre pour s'amuser que les idées de monsieur soient gaies, et à vouloir qu'elle soit triste si l'on est triste...

— Mais, ma mère, le propre de ces imaginations-là, c'est d'être...

— Qu'est-ce que c'est que ces imaginations-là?... reprit madame Guillaume en interrompant sa fille. Il en a de belles, ma foi! Qu'est-ce qu'un homme auquel il prend tout à coup, sans consulter de médecin, la fantaisie de ne manger que des légumes? encore, si c'était par religion, cela lui servirait à quelque chose; mais il n'en a pas plus qu'un huguenot. A-t-on jamais vu un homme aimer, comme lui, les chevaux plus que son prochain; se faire friser les cheveux comme un païen; coucher des statues sous de la mousseline; faire fermer ses fenêtres le jour pour travailler à la lampe?... Tiens, laisse-moi, s'il n'était pas si immoral, ce serait un homme à mettre aux petites-maisons. Consulte

M. Charbonneau, le vicaire de Saint-Sulpice, et demande-lui ce qu'il pense de tout cela : il te dira que ton mari ne se conduit pas comme un chrétien....

— Oh! ma mère! pouvez-vous croire cela?...

— Oui, je le crois!... C'est parce que tu l'as aimé que tu n'aperçois rien de ces choses-là. Mais même dans les premiers temps de son mariage, je me souviens de l'avoir rencontré aux Champs-Élysées. Il était à cheval. Eh bien! il galopait par moment ventre à terre, et puis il s'arrêtait pour aller pas à pas; je t'assure que je me suis dit alors : Voilà un homme qui n'a pas de jugement.

— Ah! s'écria M. Guillaume en se frottant les mains, comme j'ai bien fait de t'avoir mariée séparée de biens avec cet original-là!

Mais quand Augustine eut l'imprudence de raconter les griefs véritables qu'elle avait à exposer contre son mari, les deux vieillards restèrent muets d'indignation. Le mot de divorce fut bientôt prononcé par madame Guillaume. A ce mot de divorce, l'inactif négociant fut comme réveillé.

Stimulé par l'amour qu'il avait pour sa fille, et un peu aussi par l'agitation qu'un procès allait donner à sa vie sans occupation et sans événements, M. Guillaume prit la parole. Il se mit à la tête de la demande en divorce, la dirigea, plaida presque, et offrit à sa fille de se charger de tous les frais, de voir les juges, les avoués, les avocats, de remuer ciel et terre. Mais madame de Sommervieux, effrayée, refusa les services de son père, et dit qu'elle ne voulait pas se séparer de son mari, dût-elle être dix fois plus malheureuse encore. Augustine ne parla plus de ses chagrins. Après avoir été accablée par ses parents de tous ces petits soins muets et consolateurs par lesquels les deux vieillards essayèrent de la dédommager, mais en vain, de ses peines de cœur, elle se retira convaincue de l'inutilité, du danger même qu'il y avait à faire juger les hommes supérieurs par des esprits faibles. Elle apprit qu'une femme devait cacher, même à ses parents, ces malheurs pour lesquels le monde n'a point de sympathies. Les orages et les souffrances des sphères élevées ne peuvent être appréciés que par les nobles esprits qui les habitent; et, en tout, nous ne pouvons être jugés que par nos pairs.

Alors la pauvre Augustine se retrouva dans la froide atmosphère de son ménage, livrée à toute l'horreur de ses méditations. L'étude n'était plus rien pour elle, puisque l'étude ne lui avait pas rendu le cœur de son mari. Elle pensait avec amertume qu'elle s'était initiée aux secrets de ces âmes de feu, de manière à ne pas avoir comme elles la ressource de créer pour se distraire des chagrins, et qu'ainsi elle participait avec force à leurs peines sans partager leurs plaisirs. Elle s'était dégoûtée du monde, qui lui semblait mesquin et petit devant les événements des passions; enfin sa vie était manquée.

Un soir, elle fut frappée d'une pensée qui vint illuminer la nuit de ses chagrins comme un rayon céleste. Cette idée ne pouvait sourire qu'à un cœur aussi pur et aussi vertueux que le sien. Elle résolut d'aller chez la duchesse de Carigliano, non pas pour lui redemander le cœur de son mari, mais pour s'y instruire des artifices qui le lui avaient enlevé, mais pour intéresser à la mère des enfants de son ami cette orgueilleuse femme du monde, mais pour la fléchir et la rendre complice de son bonheur à venir, comme elle était l'instrument de son malheur présent.

Un jour donc, la timide Augustine, armée d'un courage surnaturel, monta en voiture, à deux heures après midi, pour essayer d'arriver jusqu'au boudoir de la célèbre coquette, qui n'était jamais visible avant cette heure-là.

Madame de Sommervieux ne connaissait pas encore les antiques et somptueux hôtels du faubourg Saint-Germain. Quand elle parcourut ces vestibules majestueux, ces escaliers grandioses, ces salons immenses ornés de fleurs, malgré les rigueurs de l'hiver, et décorés avec ce goût particulier aux femmes qui sont nées dans l'opulence ou avec les habitudes distinguées de l'aristocratie, Augustine eut un serrement de cœur affreux. Elle envia les secrets de cette élégance dont elle n'avait jamais eu l'idée. Elle respira un air de grandeur qui lui révéla le mystère de l'attrait que cette maison possédait pour son mari. Quand elle parvint aux petits-appartements de la duchesse, elle éprouva de la jalousie et une sorte de désespoir, en admirant la voluptueuse disposition des meubles, des draperies et des étoffes tendues. Là, le désordre était une grâce; là, le luxe affectait une espèce de dédain pour la richesse; et il y avait autant d'hommages rendus aux arts et à la simplicité que de bon goût. Les parfums répandus dans cette douce atmosphère flattaient l'odorat sans l'offenser; l'accord des piéges tendus à l'œil par tous les accessoires de l'appartement, avec ceux d'une vue ménagée par des glaces sans tain sur les pelouses d'un jardin d'arbres verts, enchantait les regards; tout était séduction, et le calcul ne s'y sentait pas. Le génie de la maîtresse de ces appartements respirait tout entier dans le salon où attendait Augustine. Elle tâcha d'y deviner le caractère de sa rivale par l'aspect des objets épars; mais il y avait là quelque chose d'impénétrable dans la profusion comme dans la symétrie, et pour la simple Augustine ce fut lettres closes. Tout ce qu'elle put y voir, c'est que la duchesse était une femme supérieure en tant que femme. Alors elle eut une pensée douloureuse.

— Hélas! serait-il vrai, se dit-elle, qu'un cœur aimant et simple ne suffit pas à un artiste, et pour

balancer le poids de ces âmes fortes, faut-il les unir à des âmes féminines dont la puissance soit égale à la leur? Si j'avais été élevée comme cette sirène, au moins nos armes eussent été égales au moment de la lutte...

— Mais je n'y suis pas!...

Ces mots secs et brefs, quoique prononcés à voix basse dans le boudoir voisin, furent entendus par Augustine, dont le cœur palpita.

— Mais cette dame est là!... répliqua la femme chambre.

— Vous êtes folle, répondit la duchesse; faites donc entrer! Sa voix, devenue douce, avait pris l'accent affectueux de la politesse : il était clair qu'elle désirait être entendue.

Augustine s'avança timidement. Elle vit, au fond de ce frais boudoir, la duchesse voluptueusement couchée sur une ottomane. Ce siége, de velours gros-bleu, était placé au centre d'une espèce de demi-cercle dessiné par les plis les plus moelleux et les plus délicats d'une mousseline élégamment jetée. Des ornements de bronze et d'or, placés avec un goût exquis, relevaient la blancheur de cette espèce de dais sous lequel la duchesse était posée comme une statue antique. La couleur foncée du velours ne lui laissait perdre aucun moyen de séduction. Un demi-jour, ami de sa beauté, semblait être plutôt un reflet qu'une lumière. Quelques fleurs rares élevaient leurs têtes embaumées au-dessus de vases de Sèvres les plus riches.

Au moment où ce tableau s'offrit aux yeux d'Augustine étonnée, elle avait marché si doucement, qu'elle put surprendre un regard de l'enchanteresse. Ce regard semblait dire à une personne que la femme du peintre n'aperçut pas d'abord :

— Restez, vous allez voir une jolie femme, et vous m'égaierez cette ennuyeuse visite.

A l'aspect d'Augustine, la duchesse se leva et la fit asseoir auprès d'elle sur l'ottomane.

— A quoi dois-je le bonheur de cette visite, madame?... dit-elle avec un sourire plein de grâces.

— Que de fausseté!... pensa Augustine qui ne répondit que par une inclination de tête. Ce silence était commandé; car la jeune femme voyait devant elle un témoin de trop à cette scène.

Ce personnage était un homme, et, de tous les colonels de l'armée, c'était le plus jeune, le plus élégant et le mieux fait. Son costume demi-bourgeois faisait ressortir toutes les grâces de sa personne. Sa figure, pleine de vie, de jeunesse, et déjà fort expressive, était encore animée par de petites moustaches relevées en pointe et noires comme du jais, par une impériale bien fournie, par des favoris supérieurement peignés, et par une forêt de cheveux noirs assez en désordre. Il badinait avec une cravache, en manifestant une aisance et une liberté qui allaient admirablement à l'air satisfait de sa physionomie, ainsi qu'à l'exquise recherche de sa toilette. Les rubans attachés à sa boutonnière étaient noués avec dédain, et il paraissait bien plus vain de sa jolie tournure que de son courage. Augustine regarda la duchesse de Carigliano en lui montrant le colonel par un coup d'œil dont toutes les prières furent comprises.

— Eh bien! adieu, colonel, nous nous retrouverons au bois de Boulogne.

Ces mots furent prononcés par la sirène comme s'ils étaient le résultat d'une stipulation antérieure à l'arrivée d'Augustine. Elle les accompagna d'un regard menaçant que l'officier méritait peut-être pour l'admiration qu'il témoignait en contemplant la modeste fleur qui contrastait si bien avec l'orgueilleuse duchesse.

Le jeune fat s'inclina en silence, tourna sur les talons de ses bottes, et s'élança gracieusement hors du boudoir.

En ce moment, Augustine épiant sa rivale qui semblait suivre des yeux le brillant officier, surprit dans ce regard un sentiment dont toutes les femmes connaissent les fugitives expressions. Alors elle songea avec la douleur la plus profonde que sa visite allait être inutile. Elle pensa que cette artificieuse duchesse était trop avide d'hommages, pour ne pas avoir un cœur de bronze.

— Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, la démarche que je fais en ce moment auprès de vous va vous sembler bien singulière; mais le désespoir a sa folie, et il doit faire tout excuser. Je m'explique trop bien pourquoi M. de Sommervieux préfère votre maison à toute autre, et pourquoi votre esprit exerce tant d'empire sur lui!... Hélas! je n'ai qu'à rentrer en moi-même pour en trouver des raisons plus que suffisantes. Mais j'adore mon mari, madame. Deux ans de larmes n'ont point effacé son image de mon cœur, quoique j'aie perdu le sien. Dans ma folie, j'ai osé concevoir l'idée de lutter avec vous, et je viens à vous, vous demander par quels moyens je puis triompher de vous-même.

Oh! madame! s'écria la jeune femme en saisissant avec ardeur la main de sa rivale qui la lui laissa prendre, je ne prierai jamais Dieu pour mon propre bonheur avec autant de ferveur que je l'implorerais pour le vôtre, si vous m'aidiez à reconquérir, je ne dirai pas l'amour, mais l'amitié de M. de Sommervieux... Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Ah! dites-moi comment vous avez pu lui plaire et lui faire oublier les premiers jours de...

A ces mots, Augustine, suffoquée par des sanglots impérieux, fut obligée de s'arrêter. Toute

honteuse de sa faiblesse, elle cacha son joli visage dans un mouchoir qu'elle inonda de ses larmes.

—Êtes-vous donc enfant, ma chère petite belle!... dit la duchesse, qui, séduite par la nouveauté de cette scène, et attendrie malgré elle en recevant l'hommage que lui rendait la plus parfaite vertu qui fût peut-être à Paris, prit le mouchoir de la jeune femme et se mit à lui essuyer elle-même les yeux en la flattant par quelques monosyllabes murmurés avec une gracieuse pitié.

Après un moment de silence, la coquette, mettant les jolies mains de la pauvre Augustine entre les siennes qui avaient un rare caractère de beauté noble et de puissance, lui dit d'une voix douce et affectueuse :

— Pour premier avis, je vous conseillerai, ma chère petite, de ne pas pleurer ainsi, parce que les larmes enlaidissent. Il faut savoir prendre son parti sur les chagrins ; ils rendent malade, et l'amour ne reste pas longtemps sur un lit de douleur. La mélancolie donne bien d'abord une certaine grâce qui plaît, mais elle finit par allonger les traits et flétrir la plus ravissante de toutes les figures. Ensuite, le tyrans ont l'amour-propre de vouloir que leurs esclaves soient gais.

— Ah! madame! il ne dépend pas de moi de ne pas sentir! Comment peut-on, sans éprouver mille morts, voir terne, décolorée, indifférente, une figure qui jadis rayonnait d'amour et de joie?... Ah! je ne sais pas commander à mon cœur.

— Tant pis, ma chère belle; mais je crois déjà savoir toute votre histoire. D'abord, imaginez-vous bien, mon ange, que si votre mari a été infidèle, je ne suis pas sa complice. Si j'ai tenu à l'avoir dans mon salon, c'est, je l'avouerai, par amour-propre : il était célèbre et n'allait nulle part. Je vous aime déjà trop, mon ange, pour vous dire toutes les folies qu'il a faites pour moi. Je ne vous en révélerai qu'une seule, parce qu'elle nous servira peut-être à vous le ramener et à le punir de l'audace qu'il met dans ses procédés avec moi : il finirait par me compromettre. Je connais assez le monde, ma belle, pour ne pas me mettre à la discrétion d'un homme trop supérieur : sachez qu'il faut se laisser faire la cour par eux, mais les épouser!... c'est une faute. Nous autres femmes, nous devons admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec eux... jamais!... Fi donc! c'est vouloir prendre plaisir à regarder les machines de l'Opéra, au lieu de rester dans une loge à y savourer de brillantes illusions. Mais chez vous, ma pauvre enfant, le mal est arrivé, n'est-ce pas?... Eh bien! il faut essayer de vous armer contre la tyrannie.

— Ah! madame, avant d'entrer dans ce petit sanctuaire et en vous y voyant, j'ai déjà reconnu quelques artifices dont je n'avais aucune idée.

— Eh bien, chère petite, venez me voir quelquefois, et vous ne serez pas longtemps sans posséder la science de ces bagatelles, assez importantes, au reste, car les choses extérieures sont, pour les sots, la moitié de la vie; et il y a plus d'un homme de talent qui se trouve un sot malgré tout son esprit. Mais je gage que vous n'avez jamais rien su refuser à Henri.

— Le moyen, madame, de refuser quelque chose à celui qu'on aime !

— Oh, chère petite niaise, je vous adorerais!.... Mais sachez donc que plus nous aimons et moins nous devons laisser apercevoir à un homme, surtout à un mari, l'étendue de notre passion ; car c'est celui qui aime le plus qui est tyrannisé, et, qui pis est, délaissé tôt ou tard. Celui qui veut régner, doit...

— Comment! madame, faudra-t-il donc dissimuler, calculer, devenir fausse, se faire un caractère artificiel et.... pour toujours?... Oh, comment peut-on vivre ainsi ?... Est-ce que vous pouvez...?

Elle hésita, et la duchesse sourit.

— Ma chère, reprit la grande dame d'une voix grave, le bonheur conjugal a été de tout temps une spéculation : c'est une affaire qui demande une attention particulière. Si vous continuez à parler passion quand je vous parle mariage, nous ne nous entendrons bientôt plus.

Écoutez-moi, continua-t-elle en prenant le ton d'une confidence. J'ai été à même de voir quelques-uns des hommes supérieurs de notre époque. J'ai remarqué que ceux qui s'étaient mariés avaient, à quelques exceptions près, épousé des femmes nulles. Eh bien! ces femmes-là les gouvernaient, comme l'empereur nous gouverne, et en étaient... sinon aimées, du moins respectées. J'aime assez les secrets, surtout ceux qui nous concernent, pour m'être amusée à chercher le mot de cette énigme. Eh bien, mon ange, ces bonnes femmes-là avaient le talent d'analyser le caractère de leurs maris, sans s'épouvanter comme vous de leur supériorité. Elles avaient adroitement remarqué les qualités qui leur manquaient; puis, soit qu'elles possédassent ces qualités-là, ou qu'elles feignissent de les avoir, elles trouvaient moyen d'en faire un si grand étalage aux yeux de leurs maris, qu'elles finissaient par leur imposer. Enfin, apprenez encore que ces âmes qui paraissent si grandes ont toutes un petit grain de folie que nous devons savoir exploiter. Puis, en prenant la ferme volonté de les dominer, en ne s'écartant jamais de ce but, en y rapportant toutes nos actions, nos idées, nos coquetteries, nous maîtrisons ces esprits éminemment capricieux qui,

par la mobilité même de leurs pensées, nous donnent les moyens de les influencer.

— Oh ciel! s'écria la jeune femme épouvantée, voilà donc la vie!... C'est un combat....

— Où il faut toujours menacer, reprit la duchesse en riant. Notre pouvoir est tout factice. Aussi ne faut-il jamais se laisser mépriser par un homme; car on ne se relève pas de là. Venez, ajouta-t-elle, je vais vous donner un moyen de mettre votre mari à la chaîne.

Elle se leva, pour guider en souriant la jeune et innocente apprentie des ruses conjugales à travers le dédale de son petit palais. Elles arrivèrent toutes deux à un escalier dérobé qui communiquait aux appartements de réception. Quand la duchesse tourna le secret de la porte, elle s'arrêta; et regardant Augustine avec un air inimitable de finesse et de grâce:

— Tenez, le duc de Carigliano m'adore... Eh bien! il n'ose pas venir par ici sans ma permission; et cependant, c'est un homme qui a l'habitude de commander à des milliers de soldats!... Il sait affronter des batteries, mais pas celles-ci... dit-elle en mettant deux doigts de sa main droite sous chacun de ses yeux étincelants.

Augustine soupira.

Elles parvinrent à une somptueuse galerie où la femme du peintre fut amenée par la duchesse devant le portrait que Henri avait fait de mademoiselle Guillaume.

A cette vue, Augustine jeta un cri.

— Je savais bien qu'il n'était plus chez moi, dit-elle en revenant à la vie, mais... ici.....

— Ma belle, je ne l'ai exigé que pour voir jusqu'à quel degré de bêtise un homme de génie peut atteindre. Tôt ou tard, il vous aurait été rendu par moi; mais je ne m'attendais pas au plaisir de voir ici l'original devant la copie. Je veux que, pendant le déjeuner que nous allons faire, car il faut achever notre conversation, mon secrétaire le fasse porter dans votre voiture; et si, armée de ce talisman, vous n'êtes pas maîtresse de votre mari pendant cent ans!... vous n'êtes pas une femme, et vous méritez votre sort.

Augustine baisa la main de la duchesse qui prit la jeune innocente dans ses bras, la pressa sur son cœur, et l'embrassa avec une tendresse d'autant plus affectueuse et vive qu'elle devait être oubliée le lendemain.

Cette scène aurait peut-être à jamais ruiné la candeur et la pureté d'une femme moins vertueuse qu'Augustine. Les secrets révélés par la duchesse étaient également salutaires et funestes. La politique astucieuse des hautes sphères sociales ne convenait pas plus à Augustine que l'étroite raison de Joseph Lebas, ou que la niaise morale de madame Guillaume. Étrange effet des fausses positions où nous jettent les moindres contre-sens commis dans la vie! Augustine ressemblait alors à un pâtre des Alpes surpris par une avalanche : s'il hésite, et qu'il veuille écouter les cris de ses compagnons, le plus souvent il périt. Dans ces grandes crises, il faut, suivant la belle expression d'un philosophe, *que le cœur se brise ou se bronze.*

Madame de Sommervieux revint chez elle en proie à une agitation qu'il serait difficile de décrire. La conversation qu'elle venait d'avoir avec la duchesse de Carigliano éveillait une foule d'idées contradictoires dans son esprit. Elle était, comme les moutons de la fable, pleine de courage en l'absence du loup. Elle se haranguait elle-même et se traçait d'admirables plans de conduite; elle concevait mille stratagèmes de coquetterie; elle parlait même à son mari, retrouvant, loin de lui, toutes les ressources de cette éloquence vraie qui n'abandonne jamais les femmes; puis, en songeant au regard fixe et clair de Henri, elle tremblait déjà.

Quand elle demanda si M. de Sommervieux était chez lui, la voix lui manqua presque; et, en apprenant qu'il ne reviendrait pas dîner, elle éprouva un mouvement de joie inexplicable. Semblable au criminel qui se pourvoit en cassation contre son arrêt de mort, un délai, si court qu'il pût être, lui semblait une vie entière.

Plaçant le portrait dans sa chambre, elle attendit son mari, livrée à toutes les angoisses de l'espérance et de la crainte. Elle pressentait trop bien que cette tentative allait décider de tout son avenir, pour ne pas frissonner au bruit de chaque voiture, et même au murmure de sa pendule, qui semblait appesantir ses terreurs en les lui mesurant.

Elle tâcha de tromper le temps par mille artifices. Elle eut l'idée de faire une toilette qui la rendît semblable de tout point au portrait. Puis, connaissant le caractère inquiet de M. de Sommervieux, elle fit éclairer son appartement d'une manière inusitée, certaine qu'en rentrant la curiosité l'amènerait chez elle.

Minuit sonna quand, au cri du jockey, la porte de l'hôtel s'ouvrit, et la voiture du peintre roula sur le pavé de la cour silencieuse.

— Qu'est-ce que signifie cette illumination?... demanda Henri d'une voix joyeuse, en entrant dans la chambre de sa femme.

Saisissant avec adresse un moment aussi favorable, Augustine s'élança au cou de son mari, et lui montra le portrait.

L'artiste resta immobile comme un rocher. Ses yeux se dirigèrent alternativement sur Augustine et sur la toile accusatrice. La timide épouse, demi-morte, épiait le front changeant, le front terrible

de son mari; et, par degrés, elle en vit les rides expressives s'amonceler comme des nuages. Elle crut sentir son sang se figer dans ses veines, quand, par un regard flamboyant et d'une voix profondément sourde, elle fut interrogée.

— Où avez-vous trouvé ce tableau?...

— La duchesse de Carigliano me l'a rendu...

— Vous le lui avez demandé ?

— Je ne savais pas qu'il fût chez elle...

La douceur ou plutôt la mélodie enchanteresse de la voix de cet ange eût attendri des cannibales, mais non pas un Parisien en proie aux tortures de la vanité blessée.

— Cela est digne d'elle!... s'écria l'artiste d'une voix tonnante. Je me vengerai!... dit-il en se promenant à grands pas; elle en mourra de honte ; je la peindrai ! Oui, je ferai Messaline sortant du palais de Claude, à la nuit, déguisée !...

— Henri !... dit une voix mourante.

— Je la tuerai...

— Henri !...

— Elle aime ce petit colonel de cavalerie, parce qu'il monte bien à cheval...

— Henri !

— Eh ! laissez-moi ! dit le peintre à sa femme avec un son de voix qui ressemblait presque à un rugissement.

Il serait odieux de peindre toute cette scène, à la fin de laquelle l'ivresse de la colère suggéra à M. de Sommervieux des paroles et des actes qu'une femme moins jeune qu'Augustine aurait attribués à la démence . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Sur les huit heures du matin, le lendemain, madame Guillaume surprit sa fille pâle, les yeux rouges, la coiffure en désordre, tenant à la main un mouchoir trempé de pleurs, contemplant sur le parquet les fragments épars d'une toile déchirée, et les morceaux d'un grand cadre doré mis en pièces. Augustine, que la douleur rendait presque insensible, montra ces débris par un geste empreint de désespoir.

— Et voilà peut-être une grande perte !... s'écria la vieille régente du Chat-qui-pelote. Il était ressemblant, c'est vrai; mais j'ai appris qu'il y a sur le boulevard un homme qui fait des portraits charmants pour cinquante écus !...

— Ah! ma mère!...

— Pauvre petite! tu as bien raison, répondit madame Guillaume, abusée par le regard de sa fille. Va, mon enfant, l'on n'est jamais si tendrement aimé que par sa mère... Viens, ma mignonne! Je devine tout; mais viens me dire tes chagrins... Je te consolerai. Ne t'ai-je pas déjà dit que cet homme-là était un fou?... Ta femme de chambre m'a déjà conté de belles choses..... Mais c'est donc un monstre!...

Augustine mit un doigt sur ses lèvres pâlies, comme pour implorer de sa mère un moment de silence.

Pendant cette terrible nuit, le malheur lui avait fait trouver dans son âme ce trésor de patience et de résignation qui, chez les mères et les femmes aimantes, paraît mille fois plus riche que l'énergie humaine, et qui, peut-être, annonce que Dieu a mis dans le cœur de ces ravissantes créatures des cordes dont il a privé celui de l'homme.

Une inscription gravée sur un marbre tumulaire du cimetière Montmartre indiquait que madame de Sommervieux était morte à vingt-sept ans; et un poëte, ami de cette céleste créature, voyait, dans les simples lignes de cette épitaphe, la dernière scène d'un drame.

Chaque année, au jour solennel du 2 novembre, il ne passait jamais devant ce jeune cippe sans se demander s'il ne fallait pas des femmes plus fortes qu'Augustine pour les puissantes étreintes du génie.

— Les fleurs humbles et modestes, écloses dans les vallées, meurent peut-être, se disait-il, quand elles sont transplantées trop près des cieux, aux régions où se forment les orages, où le soleil est brûlant.

LA

FEMME VERTUEUSE.

La rue du Tourniquet-Saint-Jean était encore, il y a cinq à six ans, une des rues les plus tortueuses et les plus obscures du vieux quartier qui entoure l'Hôtel-de-Ville, à Paris. Elle serpentait le long des petits jardins de la préfecture et venait aboutir dans la rue du Martroi, précisément à l'angle d'un vieux mur maintenant abattu. C'était là qu'était situé le tourniquet auquel cette rue a dû son nom. Il ne fut guère détruit qu'en 1823, lorsque la ville de Paris fit construire, sur l'emplacement d'un jardin situé en cet endroit, une salle de bal pour la fête donnée au duc d'Angoulême à son retour d'Espagne.

Quant à l'entrée de la rue du Tourniquet par la rue de la Tixeranderie, elle n'offrait pas cinq pieds de largeur, et c'était cependant la partie la moins étroite de la chaussée. En temps de pluie, les eaux, débouchant de ce côté pour se jeter dans le ruisseau de la Tixeranderie, ne laissaient pas aux fantassins les plus affairés un seul pavé sur lequel ils pussent poser le pied. Des flots aussi noirs que ceux du Cocyte battaient aussitôt le pied des vieilles maisons qui bordaient cette voie boueuse, en entraînant les débris déposés par chaque ménage au coin des petites portes basses. Comme il n'était permis à aucun tombereau de passer par là, les habitants se reposaient de la salubrité de leur rue sur les orages et sur la bonté du ciel.

Lorsqu'un brillant soleil d'été dardait en plein midi ses rayons sur Paris, une nappe d'or, aussi tranchante que la lame d'un sabre, venait, pendant une heure tout au plus, illuminer les ténèbres de cette rue, mais sans pouvoir sécher l'humidité permanente qui régnait dans les rez-de-chaussée et aux premiers étages de ces maisons noires et silencieuses. Souvent au mois de juin, les habitants de ces espèces de tombeaux n'allumaient leurs lampes qu'à cinq heures du soir; mais, en hiver, ils ne les éteignaient jamais.

Aujourd'hui même, si un courageux piéton formait le dessein de se rendre du Marais sur les quais, en prenant, au bout de la rue du Chaume, l'obscur chemin tracé par les rues de l'Homme-Armé, des Billettes, et des Deux-Portes, et qui mène au Tourniquet-Saint-Jean par des voies encore plus étroites que celle dont nous avons donné l'idée, il lui semblerait ne marcher que sous des caves. Cependant presque toutes les rues de l'ancien Paris, dont les historiens ont tant vanté la splendeur, ressemblaient à ce dédale humide et sombre où les antiquaires peuvent encore admirer quelques singularités; et nos ancêtres y vivaient gras et bien portants, au dire de nos bisaïeules.

Avant la démolition de la maison qui occupait le coin droit formé par les rues du Tourniquet et de la Tixeranderie, les observateurs y remarquaient les vestiges de deux gros anneaux de fer scellés dans le mur, dernier reste de ces chaînes que le quartenier faisait jadis tendre, tous les soirs, pour la sûreté publique.

Cette obscure maison, l'une des plus remarquables du quartier par son antiquité, avait été bâtie

avec des précautions qui prouvaient toute l'insalubrité de ces anciennes demeures auxquelles les passants donnaient le nom de cloaques. L'architecte en avait élevé les berceaux des caves à deux pieds environ au-dessus du sol, afin de permettre à l'air, tout humide qu'il était, d'assainir le rez-de-chaussée en ventilant un peu les planchers. Cet exhaussement des fondations obligeait à monter trois marches pour entrer dans la maison. Elle avait une petite porte bâtarde, dont le chambranle décrivait, dans sa partie supérieure, un cintre plein; et la pierre saillante qui en formait la clef était sculptée; mais le temps avait rongé, de ses dents infatigables, la tête de femme et les arabesques qui ornaient ce linteau.

Trois fenêtres, dont l'appui se trouvait à hauteur d'homme, semblaient appartenir à un petit appartement complet, situé dans la partie du rez-de-chaussée de cette maison qui avait vue sur la tour du Tourniquet. Ces croisées, aussi dégradées que la porte antique, étaient défendues par de gros barreaux de fer très-espacés, et qui s'élargissaient en bas par une saillie ronde. Le bois de ces fenêtres garnies de petits carreaux d'un verre brun, mais propre, semblait vermoulu. Quelque passant curieux essayait-il d'interroger de l'œil les mystères que cachaient les deux chambres dont cet appartement se composait, il lui était impossible de voir un seul des meubles placés loin des croisées; et il fallait pour pouvoir découvrir, dans la seconde chambre, deux lits en serge verte réunis sous la boiserie d'une vieille alcôve, qu'un rayon de soleil bien vif illuminât la rue.

Mais le soir, sur les cinq heures, quand la chandelle était allumée, l'observateur apercevait, à travers la fenêtre de la première pièce, une vieille femme, assise sur une escabelle au coin d'une cheminée en pierre, attisant le feu d'un réchaud sur lequel reposait l'espoir d'un repas frugal. Alors il n'était pas difficile d'inventorier de l'œil les rares ustensiles de cuisine et de ménage accrochés au fond de cette salle. A cette heure, une vieille table, posée sur un X, et dénuée de linge, attendait qu'on la chargeât de quelques couverts d'étain et de l'unique plat surveillé par la vieille.

Trois méchantes chaises au plus meublaient cette espèce d'antichambre qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Au-dessus de la tablette de la cheminée s'élevait un fragment de miroir, un briquet, trois verres, des allumettes et un grand pot blanc tout ébréché. On croyait voir le temple de la misère. Le carreau de la salle, les ustensiles, la cheminée, tout plaisait néanmoins par la propreté qui y régnait; et cet asile sombre et froid respirait un esprit d'ordre et d'économie.

Le visage pâle et ridé de la vieille femme était même en harmonie avec l'obscurité de la rue et la rouille de la maison : à la voir au repos, sur sa chaise, on eût dit qu'elle faisait partie de l'immeuble au sein duquel elle vivait. Sa figure, où je ne sais quelle vague expression de malice triomphait d'une bonhomie affectée, était couronnée par un bonnet de tulle rond et plat sous lequel elle cachait assez mal des cheveux blancs. Elle était toujours vêtue d'une robe d'étoffe brune. Ses grands yeux gris étaient aussi calmes que la rue, et les rides nombreuses de son visage pouvaient se comparer aux crevasses des murs. Soit qu'elle fût née dans la misère, soit qu'elle fût déchue d'une splendeur passée, elle paraissait résignée depuis longtemps à la simplicité monastique de son existence.

Depuis le lever du soleil jusqu'au soir, sauf les moments où elle préparait les repas et ceux où elle s'absentait chargée d'un panier pour aller chercher les provisions, cette vieille femme se tenait dans l'autre chambre devant la dernière croisée. Là, elle était en face d'une jeune fille qui semblait n'avoir jamais bougé du fauteuil de velours rouge sur lequel on la voyait toujours assise.

A toute heure du jour les passants apercevaient la jeune ouvrière, le cou penché sur un métier à broder et travaillant avec ardeur à de merveilleuses parures. Sa mère, ayant un tambour vert sur les genoux, s'occupait à faire du tulle; mais ses doigts n'étaient plus si agiles qu'autrefois à remuer les bobines, et sa vue paraissait faible; car son nez sexagénaire portait une paire de lunettes qui se tiennent d'elles-mêmes sur le bout des narines, par la force avec laquelle elles les compriment.

Quand venait le soir, une lampe était placée entre ces deux laborieuses créatures, et sa lumière, passant à travers deux globes de verre remplis d'une eau pure, jetait sur le métier et sur le tambour une forte lueur blanche qui permettait de voir les fils les plus déliés fournis par les bobines, et les dessins le plus délicats tracés sur l'étoffe que brodait l'ouvrière.

La courbure des barreaux avait permis à la jeune fille de placer, sur l'appui de la croisée, une longue caisse en bois pleine de terre, d'où s'élançaient des pois de senteur, des capucines, un petit chèvrefeuille malingre, et des volubilis dont les tiges débiles grimpaient autour des barreaux. Ces plantes presque étiolées donnaient de pâles fleurs. C'était une harmonie de plus qui jetait je ne sais quoi de triste et de doux dans le tableau offert par la croisée dont la baie servait de cadre à ces deux figures.

A l'aspect fortuit de cette scène d'intérieur, le passant le plus égoïste emportait des idées de travail, de modestie, et une image complète des luttes

de cette vie terrestre. En effet, il n'était pas difficile de voir, au premier coup d'œil, que la jeune ouvrière ne vivait que par son aiguille, et que ces deux femmes n'avaient rien à attendre que de leur courage. Ce fragile métier était tout leur revenu. Bien des gens n'atteignaient pas le tourniquet sans s'être demandé comment un tel souterrain pouvait contenir des habitants, et comment une jeune fille pouvait y conserver des couleurs. Un étudiant passait-il par là pour gagner le pays latin, sa jeune et vive imagination lui faisait déplorer cette vie obscure et végétative, semblable à celle du lierre qui tapisse de froides murailles, ou à celle de ces paysans voués au travail, qui naissent, labourent et meurent ignorés du monde qu'ils ont nourri. Un rentier se disait, après avoir examiné la maison avec l'œil d'un propriétaire : — Que deviendront ces deux femmes si la broderie vient à n'être plus de mode? Chaque passant acceptait les sensations que lui donnait ce spectacle, un des milliers dont l'œil du Parisien peut se repaître dans une promenade; mais sur les cinquante personnes qui traversaient journellement, et comme des ombres, cette rue ténébreuse, aucune peut-être ne se sentait le cœur ému d'une compassion vraie. Cependant la nature humaine est si bizarre qu'il ne faudrait pas la flétrir sans ménagement, par un arrêt aussi absolu.

Parmi les gens qu'une place à l'Hôtel-de-Ville ou au Palais forçait à passer par cette rue à des heures fixes, soit pour se rendre à leurs affaires, soit pour retourner dans leurs quartiers respectifs, peut-être se trouvait-il quelque cœur charitable. Peut-être un homme veuf ou un Adonis de quarante ans, à force de sonder les replis de cette vie malheureuse, comptait-il sur la détresse de la mère et de la fille, pour, un jour, posséder, à bon marché, l'innocente ouvrière dont il admirait périodiquement les mains agiles et potelées, le cou frais et la peau éblouissente de blancheur. Ce dernier attrait était dû, sans doute, à l'habitation de cette rue sans soleil.

Mais peut-être aussi quelque honnête employé à douze cents francs d'appointements, témoin journalier de l'ardeur dont cette jeune fille était possédée pour le travail, admirateur de ses mœurs pures, attendait-il une augmentation de traitement ou une place supérieure avant de lui offrir sa main, pour unir une vie obscure à une vie obscure, un labeur obstiné à un autre, apportant au moins et un bras d'homme pour soutenir cette existence, et un paisible amour, décoloré comme les fleurs de la croisée.

Il semblait que ces vagues espérances animassent les yeux ternes et gris de la vieille mère. En effet, le matin, après le plus modeste de tous les déjeuners, elle revenait prendre son tambour, plutôt par maintien que par obligation, car elle posait ses lunettes sur une petite travailleuse de bois rougi, aussi vieille qu'elle; et alors elle passait en revue, de huit heures et demie à dix heures environ, tous les gens habitués à traverser la rue. Elle recueillait leurs regards, faisait des observations sur leurs démarches, sur leurs toilettes, sur leurs physionomies. Elle semblait leur marchander sa fille, tant ses yeux babillards essayaient d'établir entre elle et eux de sympathiques affections par un manége digne des coulisses. On devinait facilement que cette rèvue était pour elle un spectacle, et son seul plaisir peut-être.

Rarement sa fille levait la tête. La pudeur ou peut-être le sentiment pénible de sa détresse semblait retenir sa figure attachée sur le métier productif. Pour qu'elle consentît à montrer aux passants sa petite mine malicieuse et chiffonnée, il fallait que sa mère eût poussé quelque exclamation de surprise. Alors seulement, l'employé qui avait mis une redingote neuve, ou celui qui s'était montré donnant le bras à une femme, pouvaient voir le nez légèrement retroussé de l'ouvrière, sa petite bouche qui ressemblait à un ruban rose froncé sur une robe, et ses yeux gris petillants de vie, malgré la fatigue dont elle était accablée. Ses laborieuses insomnies ne se trahissaient guère que par le cercle moins blanc, dessiné sous chacun de ses yeux, sur la peau fraîche de ses pommettes animées.

La pauvre chère enfant semblait être née pour l'amour et la gaieté : pour l'amour, qui avait peint, au-dessus de ses paupières bridées, deux arcs parfaits, et qui lui avait donné une si ample forêt de cheveux châtains qu'elle pouvait, sous sa chevelure, se trouver comme sous un pavillon impénétrable à l'œil d'un amant; pour la gaieté, qui agitait ses deux narines mobiles, qui formait deux fossettes dans ses joues fraîches et lui faisait si vite oublier ses peines; enfin, pour la gaieté, qui, semblable à l'espérance, lui donnait la force d'apercevoir sans frémir l'aride chemin de sa vie.

La tête de la jeune fille était toujours merveilleusement bien peignée. Selon l'habitude des ouvrières de Paris, toute sa toilette semblait faite quand elle avait capricieusement disposé sa coiffure et retroussé en deux arcs le petit bouquet de cheveux bruns qui se jouait de chaque côté des tempes, faisant ressortir ainsi par un contraste la blancheur de sa peau. La naissance de sa chevelure avait tant de grâce, la ligne de bistre, dessinée sur son cou, donnait une si charmante idée de sa jeunesse et de ses attraits, que l'observateur, en la voyant penchée sur son ouvrage, sans que le bruit lui fît relever la tête, pouvait l'accuser d'un raffinement de coquetterie. D'aussi séduisantes promesses excitaient la curiosité de plus d'un jeune homme qui se retournait en vain dans l'espérance de voir ce modeste visage.

— Caroline, nous avons un habitué de plus, et aucun de nos anciens ne le vaut!

Ces paroles, prononcées à voix basse par la mère dans une matinée du mois d'août 1815, avaient vaincu l'indifférence de la jeune ouvrière; mais quand elle regarda dans la rue, l'inconnu était déjà passé.

— Il s'est donc envolé?... demanda-t-elle.

— Il reviendra sans doute à quatre heures, je le verrai venir, et je t'avertirai en te poussant le pied. Je suis sûre qu'il repassera, car voilà trois jours qu'il prend par notre rue. Il est inexact dans ses heures. Le premier jour il est arrivé à six heures, avant-hier à quatre, et hier à trois. Je me souviens de l'avoir vu autrefois de loin en loin. C'est sans doute un employé de la préfecture, qui aura changé d'appartement dans le Marais.

— Tiens, ajouta-t-elle après avoir jeté un coup d'œil dans la rue, notre monsieur à l'habit marron a pris perruque... Comme cela le change!

Puis, comme le monsieur à l'habit marron était celui des habitués qui fermait la procession quotidienne, la vieille mère, remettant ses lunettes, reprit son ouvrage, non sans avoir poussé un soupir et jeté sur sa fille un si singulier regard, qu'il eût été difficile à Lavater lui-même de l'analyser. Il y avait à la fois de l'admiration et de la reconnaissance, mais aussi une sorte d'espérance pour un meilleur avenir, mêlée à l'orgueil de posséder une fille aussi jolie.

Le soir, sur les quatre heures, la vieille fut fidèle à pousser le pied de Caroline, qui leva son visage blanc et rose assez à temps, cette fois, pour voir le nouvel acteur dont la présence devait animer cette scène.

L'inconnu paraissait avoir trente-cinq ans environ. C'était un homme grand, mince, pâle et vêtu de noir. Sa démarche avait quelque chose de solennel. Quand son œil fauve et perçant rencontra le regard terni de la vieille, il la fit trembler, car elle crut s'apercevoir que cet homme avait le pouvoir de lire au fond des cœurs. Son abord devait être aussi glacial que l'air de cette rue froide. Il se tenait très-droit. Le teint terreux et verdâtre de son visage était-il le résultat de travaux excessifs, ou produit par une santé frêle et maladive?... Ce fut un problème résolu par la vieille mère de vingt manières différentes chaque soir et chaque matin.

Quant à Caroline, elle devina, sur ce visage austère et abattu, les traces d'une longue souffrance d'âme. Ce front facile à se rider, ces joues légèrement creusées gardaient l'empreinte du sceau dont le malheur marque ses sujets, comme pour leur laisser la consolation de se reconnaître d'un œil fraternel et de s'unir pour lui résister. Si le regard de la jeune fille s'anima d'abord d'une curiosité bien innocente, il prit une douce expression de sympathie et de pitié à mesure que l'inconnu s'éloignait, semblable au dernier parent qui ferme un convoi.

La chaleur était en ce moment si forte et la distraction du passant si grande, qu'il n'avait pas remis son chapeau en traversant cette rue malsaine : alors, Caroline put remarquer, pendant le moment fugitif où elle l'observa, quelle apparence de sévérité était répandue sur sa figure par la manière dont ses cheveux se relevaient en brosse au-dessus de son front large.

L'impression vive, mais sans charme, ressentie par Caroline à l'aspect de cet homme, ne ressemblait à aucune des sensations que les autres habitués lui avaient fait éprouver. C'était la première fois que sa compassion s'exerçait sur un autre que sur elle-même et sur sa mère. Elle ne répondit rien à toutes les conjectures bizarres qui fournirent un aliment à l'agaçante loquacité de la vieille; mais, tout en tirant sa longue aiguille dessus et dessous le tulle tendu, elle regrettait de ne pas avoir assez vu l'étranger, et attendit au lendemain pour porter sur lui un jugement définitif.

Néanmoins, c'était peut-être la première fois qu'un des habitués de la rue lui suggérait autant de réflexions; car, ordinairement, elle n'opposait qu'un sourire triste à toutes les suppositions de sa mère, qui lui créait un amant dans chaque passant. Si de semblables idées, beaucoup trop imprudemment présentées par cette mère à Caroline, n'éveillaient point en elle de mauvaises pensées, il ne fallait l'attribuer qu'à ce travail obstiné et malheureusement nécessaire qui consumait les forces de sa précieuse jeunesse, et devait infailliblement altérer un jour la limpidité magique de ses yeux, ou lui ravir les tendres couleurs dont ses joues blanches étaient encore nuancées.

Pendant deux grands mois environ, la nouvelle connaissance eut une allure très-capricieuse. L'inconnu ne passait pas toujours par la rue de Tourniquet, et son infidélité était palpable; car la vieille le voyait le soir sans l'avoir aperçu le matin quand il prenait cette route en affection. Il ne revenait pas à des heures aussi fixes que les autres employés qui servaient de pendule à madame Crochard. Enfin, sauf la première rencontre, où son regard avait inspiré une sorte de crainte à la vieille mère, jamais ses yeux ne parurent faire attention à l'aspect pittoresque que présentaient ces deux gnomes femelles.

A l'exception de deux grandes portes aussi vieilles qu'Hérode, et de la boutique obscure d'un ferrailleur, la rue du Tourniquet n'offrait que des fenêtres grillées qui éclairaient les escaliers de quelques

maisons voisines par des jours de souffrance; et alors le peu du curiosité du passant ne pouvait pas se justifier par de dangereuses rivalités. Aussi, madame Crochard était-elle piquée de voir *son monsieur noir,* toujours gravement préoccupé, tenir les yeux baissés vers la terre ou levés en avant comme s'il eût voulu lire l'avenir dans le brouillard du Tourniquet.

Un matin, vers la fin de septembre, la tête lutine de Caroline Crochard se détachait si brillamment sur le fond obscur de sa chambre ; elle se montrait si fraîche au sein des fleurs tardives et des feuillages flétris entrelacés autour des barreaux de la fenêtre, et le tableau journalier présentait alors des oppositions d'ombre et de lumière, de blanc et de rose, si curieusement mariés soit avec les festons de la mousseline que brodait la gentille ouvrière, soit avec les tons bruns et rouges des fauteuils, que l'inconnu contempla fort attentivement les effets piquants de cette scène.

Mais il faut avouer aussi, que, fatiguée de l'indifférence de son monsieur noir, la vieille mère avait pris le parti de faire un tel cliquetis avec ses bobines, que le passant morne et soucieux fut peut-être contraint par ce bruit insolite à contempler les humbles et douces misères de ce tableau.

L'étranger échangea avec Caroline seulement un regard, rapide il est vrai, mais par lequel leurs âmes eurent un léger contact. Ils conçurent tous deux le pressentiment qu'ils penseraient l'un à l'autre. Aussi, le soir, à quatre heures, quand l'inconnu revint, Caroline distingua le bruit de ses pas sur le pavé criard; et quand ils s'examinèrent, il y eut, de part et d'autre, une sorte de préméditation. Les yeux du passant furent animés d'un sentiment de bienveillance, et il sourit tandis que Caroline rougissait. La vieille mère les observa tous deux d'un air satisfait. A compter de cette mémorable matinée, le monsieur noir traversa, deux fois par jour, la rue du Tourniquet, sauf quelques exceptions que les deux femmes surent reconnaître. Elles jugèrent, d'après l'irrégularité de ses heures de retour, qu'il n'était ni aussi promptement libre ni aussi strictement exact qu'un employé subalterne.

Pendant les trois premiers mois de l'hiver, matin et soir, Caroline et le passant se virent pendant le temps bien court qu'il mettait à franchir l'espace de chaussée occupé par la porte et les trois fenêtres de la maison. Mais de jour en jour cette vision rapide contracta une intimité bienveillante et douce qui prit quelque chose ne fraternel. Leurs âmes parurent d'abord se comprendre; puis, à force d'examiner l'un et l'autre leurs visages, ils en prirent lentement en détail une connaissance approfondie. Ce fut bientôt comme une visite que le passant faisait à Caroline.

Le dimanche, ou si un jour, par hasard, son monsieur noir ne lui apportait pas le sourire à demi formé par sa bouche éloquente et le regard ami de ses yeux noirs, il manquait quelque chose à la petite ouvrière : c'était une journée incomplète. Elle ressemblait à ces vieillards pour lesquels la lecture de leur journal est devenue un tel plaisir que le lendemain d'une fête solennelle ils s'en vont, tout déroutés, demandant, autant par mégarde que par impatience, la feuille quotidienne, à l'aide de laquelle ils trompent un moment le vide de leur existence. Mais ces fugitives apparitions avaient, autant pour l'inconnu que pour Caroline, l'intérêt d'une lecture. C'était la causerie familière de deux amis. La jeune fille ne pouvait pas plus dérober à l'œil intelligent de son silencieux ami, une tristesse, une inquiétude, un malaise, que celui-ci ne pouvait cacher à Caroline une préoccupation.

— Il a eu du chagrin hier!... était une pensée qui naissait souvent au cœur de l'ouvrière quand elle contemplait la figure altérée du monsieur noir.

— Oh! il a beaucoup travaillé! était une exclamation due à d'autres nuances que Caroline savait distinguer.

L'inconnu devinait aussi que la jeune fille avait passé son dimanche à finir la robe dont il connaissait si bien le dessin. Il voyait, aux approches des termes de loyer, quelques inquiétudes assombrir cette jolie figure, et il savait quand Caroline avait veillé. Mais il avait surtout remarqué comment les pensées tristes qui déflóraient les traits gais et délicats de cette tête, s'étaient graduellement dissipées à mesure que leur connaissance avait vieilli.

Quand la bise inexorable de l'hiver vint sécher les tiges, les fleurs et les feuillages du jardin parisien qui décorait la fenêtre, et que la fenêtre se ferma, l'inconnu n'avait pas vu sans un sourire doucement malicieux la clarté extraordinaire du carreau qui se trouvait à la hauteur de la tête de Caroline. L'absence d'un foyer généreux et quelques traces d'une rougeur qui couperosait la figure des deux femmes, lui dénoncèrent l'indigence du petit ménage; mais si alors une douloureuse compassion se peignait dans ses yeux, Caroline lui opposait un visage fier et brillant de gaieté.

Cependant tous les sentiments éclos au fond de leurs cœurs y restaient ensevelis sans qu'aucun événement leur en apprît l'un à l'autre la force et l'étendue. Ils ne connaissaient même pas le son de leurs voix. Il y a plus, ces deux amis muets se gardaient, comme d'un malheur, de s'engager dans une plus intime union. Chacun d'eux semblait craindre d'apporter à l'autre une infortune plus pesante que celle

qu'il aurait à partager. Était-ce cette pudeur d'amitié qui les arrêtait ainsi? Était-ce l'appréhension d'égoïsme ou la méfiance atroce qui séparent tous les habitants réunis dans les murs d'une nombreuse cité? Ou plutôt la voix secrète de leur conscience les avertissait-elle d'un péril prochain? Il serait impossible d'expliquer le sentiment qui les rendait aussi ennemis qu'amis, aussi indifférents l'un à l'autre qu'ils étaient attachés, aussi unis d'instinct que séparés par le fait. Peut-être chacun d'eux voulait-il conserver ses illusions.

On eût dit, parfois, que l'inconnu craignait d'entendre sortir des paroles grossières de ces lèvres aussi fraîches, aussi pures qu'une fleur, et que Caroline ne se croyait pas digne de cet être mystérieux en qui tout révélait le pouvoir et la fortune.

Quant à madame Crochard, cette tendre mère semblait mécontente de l'indécision dans laquelle restait sa fille. Elle montrait une mine boudeuse à son monsieur noir, auquel elle avait jusque-là toujours souri d'un air aussi complaisant que servile. Jamais elle ne s'était plainte si amèrement à sa fille d'être encore à son âge obligée de faire la cuisine. A aucune époque ses rhumatismes et son catarrhe ne lui avaient arraché autant de gémissements. Enfin, ses doigts engourdis ne surent pas faire, pendant cet hiver, le nombre d'aunes de tulle sur lequel Caroline avait toujours compté.

Dans ces circonstances et vers la fin du mois de décembre, à l'époque où le pain était le plus cher, et où l'on ressentait déjà le commencement de cette cherté des grains qui rendit l'année 1816 si cruelle aux pauvres gens, le passant remarqua, sur le visage de la jeune fille dont il ignorait encore le nom, les traces affreuses d'une pensée secrète que ses sourires bienveillants ne dissipèrent pas. Bientôt il reconnut, dans les yeux de Caroline, les flétrissants indices d'un travail nocturne.

Le 12 janvier 1816, l'inconnu revenait un soir sur le minuit, et, contrairement à ses habitudes, par la rue du Tourniquet-Saint-Jean, lorsque, dans le silence de la nuit, il entendit, de loin, avant d'arriver à la maison de Caroline, la voix pleurarde de la vieille mère et celle plus douloureuse de la jeune ouvrière, qui retentissaient mêlées aux sifflements d'une pluie de neige.

Alors il tâcha d'arriver à pas lents; puis, au risque d'être pris pour un voleur, il se tapit devant la croisée, et se mit à écouter, en examinant la mère et la fille par le plus grand des trous qui faisaient ressembler les rideaux de mousseline jaunie à ces grandes feuilles de chou mangées en rond par de voraces insectes. Le curieux passant vit un papier timbré sur la table qui séparait les deux métiers, et sur laquelle était posée la lampe, entre les deux globes pleins d'eau. Il reconnut facilement une assignation. Madame Crochard pleurait; Caroline lui parlait, sa voix troublée avait un son guttural qui en altérait sensiblement le timbre doux et caressant.

— Pourquoi tant te désoler, ma mère?... M. Rigolet ne vendra pas nos meubles et ne nous chassera pas avant que j'aie terminé cette robe!... Encore deux nuits, et j'irai la porter chez madame Chignard.

— Et si elle te fait attendre comme toujours...? mais, en tout cas, le prix de ta robe payera-t-il aussi le boulanger?

Le spectateur de cette scène possédait une telle habitude de lire sur les visages, qu'il crut entrevoir autant de fausseté dans la douleur de la mère que de vérité dans le chagrin sans emphase de sa fille. Il disparut avec une célérité fantasmagorique; mais quarante minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il était revenu.

Quand il regarda par le trou de la mousseline, il ne vit plus que Caroline. La mère était couchée. Penchée sur son métier, la jeune ouvrière travaillait avec une infatigable activité. Sur la table, à côté de l'assignation, il y avait un morceau de pain triangulairement coupé et posé sans doute là pour la nourrir pendant la nuit, ou peut-être lui rappeler la récompense de son courage.

L'inconnu frissonna d'attendrissement et de douleur. Il tenait à la main une bourse de soie verte qui contenait dix pièces d'or, il la jeta, à travers un carreau de papier, de manière à la faire tomber aux pieds de la jeune fille; puis, sans jouir de sa surprise, il s'évada le cœur palpitant, les joues en feu.

Le lendemain, le triste et sauvage étranger passa en affectant un air préoccupé; mais il ne put échapper à la récompense qui l'attendait. Des larmes roulaient dans les yeux de Caroline. Elle avait ouvert la fenêtre et s'amusait à bêcher, avec un couteau, la caisse carrée couverte de neige, prétexte dont la maladresse ingénieuse annonçait à son bienfaiteur qu'elle ne voulait pas, cette fois, le voir à travers les vitres.

Elle fit à son dédaigneux protecteur un signe de tête comme pour lui dire :

— Je ne puis vous payer qu'avec le cœur!...

Il parut ne rien comprendre à l'expression de cette reconnaissance vraie. Le soir, quand il repassa, Caroline était occupée à recoller une feuille de papier sur la vitre brisée. Alors elle sourit du sourire des anges, en montrant comme une promesse l'émail blanc de ses dents brillantes.

Le monsieur noir prit dès-lors un autre chemin et ne se montra plus dans la rue du Tourniquet.

Dans les premiers jours du mois de mai, un samedi matin que Caroline apercevait, entre les deux lignes noires des maisons, une faible portion d'un ciel bleu sans nuages, et pendant qu'elle arrosait avec un verre d'eau le pied de son chèvrefeuille, elle dit à sa mère :

— Maman, il faut aller demain nous promener à Montmorency.

A peine cette phrase était-elle prononcée d'un air joyeux, que le monsieur noir vint à passer, plus triste et plus accablé que jamais.

Le chaste et caressant regard que Caroline lui jeta pouvait passer pour une invitation.

Le lendemain, quand madame Crochard, vêtue d'une redingote de mérinos brun rouge, d'un chapeau de soie et d'un châle à grandes raies imitant le cachemire, se présenta avec sa fille pour choisir un coucou au coin de la rue du Faubourg-Saint-Denis et de la rue d'Enghien, ils y trouvèrent leur inconnu, planté sur ses pieds, comme un homme qui attend sa femme.

Un sourire de plaisir dérida la figure triste de l'étranger quand il aperçut Caroline, dont le petit pied était chaussé par des guêtres de prunelle couleur puce, dont la robe blanche, emportée par un vent perfide pour les femmes mal faites, dessinait des formes attrayantes, et dont la figure, ombragée par un chapeau de paille de riz doublé en satin rose, était comme illuminée d'un reflet céleste. Sa large ceinture de couleur puce faisait valoir une taille à saisir entre les deux mains. Ses cheveux, partagés en deux bandeaux de bistre sur un front blanc comme de la neige, lui donnaient un air de candeur que rien ne démentait. Le plaisir semblait la rendre aussi légère que la paille élégante de son chapeau ; mais il y eut en elle une espérance qui éclipsa tout à coup sa parure et sa beauté quand elle vit le monsieur noir.

Ce dernier, qui semblait irrésolu, fut peut-être décidé à servir de compagnon de voyage à Caroline par la révélation subite du bonheur qu'elle ressentait. Alors il loua, pour aller à Saint-Leu-Taverny, un cabriolet dont le cheval paraissait assez bon, et il offrit à madame Crochard et à sa fille d'y prendre place. La vieille mère accepta sans se faire prier ; et ce ne fut qu'au moment où la voiture se trouva sur la route de Saint-Denis qu'elle s'avisa d'avoir des scrupules et de hasarder quelques civilités sur la gêne qu'elle et sa fille allaient causer à leur compagnon.

— Monsieur voulait peut-être se rendre seul à Saint-Leu ? dit-elle avec une fausse bonhomie.

Mais elle ne tarda pas à se plaindre de la chaleur et surtout de son catharre, qui, disait-elle, ne lui avait pas permis de fermer l'œil une seule fois pendant la nuit. Aussi à peine la voiture eut-elle atteint Saint-Denis, que madame Crochard parut endormie.

Quelques-uns de ses ronflements semblèrent suspects à l'inconnu, qui, fronçant les sourcils, regarda la vieille mère d'un air singulièrement soupçonneux.

— Oh ! elle dort !... dit naïvement Caroline ; elle n'a pas cessé de tousser depuis hier soir. Elle doit être bien fatiguée...

Pour toute réponse, le compagnon de voyage jeta sur la jeune fille un rusé sourire, comme s'il lui disait : — Innocente créature !... tu ne connais pas ta mère.

Cependant, malgré sa défiance, et au bout d'une demi-heure, quand la voiture roula sur la terre dans cette longue avenue de peupliers qui conduit à Eaubonne, le monsieur noir crut madame Crochard réellement endormie ; mais peut-être aussi ne voulait-il plus examiner jusqu'à quel point ce sommeil était feint ou véritable.

En effet, soit que la beauté du ciel, l'air pur de la campagne et ces parfums enivrants répandus par les premières pousses des peupliers, par les fleurs du saule, et par celles des épines blanches, eussent disposé son cœur à s'épanouir comme la nature ; soit qu'une plus longue contrainte lui devînt importune, ou soit que les yeux petillants de Caroline eussent répondu à l'inquiétude des siens, l'inconnu entreprit, avec sa jeune compagne, qui ne dormait pas, une conversation aussi vague que les balancements des arbres sous l'effort de la brise, aussi vagabonde que les détours du papillon dans l'air bleu, aussi peu raisonnée que la voix doucement mélodieuse des champs, mais empreinte comme elle d'un mystérieux amour.

A cette époque la campagne n'est-elle pas frémissante comme une fiancée qui a revêtu sa robe d'hyménée, et ne convie-t-elle pas au plaisir les âmes les plus obtuses ?

Ah ! quitter les rues froides et ténébreuses du Marais pour la première fois depuis le dernier automne, et se trouver au sein de l'harmonieuse et pittoresque vallée de Montmorency, la traverser au matin, en ayant devant les yeux l'infini de ses horizons, et pouvoir reporter, de là, son regard sur des yeux qui peignent aussi l'infini en exprimant l'amour !... Ah ! quels cœurs resteraient glacés, quelles lèvres garderaient un secret !

L'inconnu trouva Caroline plus gaie que spirituelle, plus aimante qu'instruite ; mais si son rire accusait de la folâtrerie, ses paroles promettaient un sentiment vrai. Quand, aux interrogations sagaces de son compagnon, la jeune fille répondait par une effusion de cœur dont les classes inférieures sont moins avares que les gens huchés sur le par-

quet des hauts salons, la figure du monsieur noir s'animait et semblait renaître. Sa physionomie perdait par degrés la tristesse qui en contractait les traits; puis, de teinte en teinte, elle prit un air de jeunesse et un caractère de beauté qui rendirent Caroline toute fière et heureuse.

L'ouvrière devina que son protecteur était un être sevré depuis longtemps de tendresse et d'amour, de plaisir et de caresses, ou que peut-être il ne croyait pas au dévouement d'une femme. Enfin, une saillie inattendue du léger babil de Caroline enleva le dernier voile qui ôtait à la figure de l'inconnu toute sa splendeur. Ce dernier sembla faire un éternel divorce avec des idées importunes, et il déploya toute la vivacité d'âme que décelait alors sa figure redevenue jeune.

La causerie devint insensiblement si familière, qu'au moment où la voiture s'arrêta, aux premières maisons du long village de Saint-Leu, Caroline nommait l'inconnu M. Eugène, et, pour la première fois seulement, la vieille mère se réveilla.

— Caroline, elle aura tout entendu!.... dit Eugène d'une voix soupçonneuse à l'oreille de la jeune fille.

Caroline répondit par un ravissant sourire d'incrédulité : il dissipa le nuage sombre que la crainte d'un calcul chez la mère avait répandu sur le front de cet homme défiant.

Sans s'étonner de rien, et approuvant tout, madame Crochard suivit sa fille et M. Eugène dans le parc de Saint-Leu, où les deux jeunes gens étaient convenus d'aller pour y visiter les riantes prairies et les bosquets embaumés que le goût de la reine Hortense a rendus si célèbres.

— Mon Dieu, que cela est beau!... s'écria Caroline, lorsque, montée sur la croupe verte où commence la forêt de Montmorency, elle aperçut à ses pieds l'immense vallée qui déroulait les richesses de ses coteaux semés de villages, les horizons bleuâtres de ses collines, ses clochers, ses prairies, ses champs, et dont le murmure vint expirer à l'oreille de la jeune fille comme un bruissement de la mer. Les trois voyageurs côtoyèrent les délicieux rivages d'une rivière factice, et ils arrivèrent à cette vallée suisse dont le châlet reçut plus d'une fois la reine Hortense et Napoléon.

Quand Caroline se fut assise, avec un saint respect, sur le banc de bois moussu où s'étaient reposés des rois, des princesses et l'empereur, madame Crochard manifesta le désir opiniâtre d'aller voir de plus près un pont suspendu entre deux rochers qu'elle apercevait au loin; et, se dirigeant vers cette curiosité champêtre, elle laissa son enfant sous la garde de M. Eugène, en lui disant qu'elle ne le perdrait pas de vue.

— Eh quoi! pauvre petite, s'écria Eugène, vous n'avez jamais désiré la fortune et les jouissances du luxe? Vous ne souhaitez pas quelquefois de porter les belles robes que vous brodez?

— Je vous mentirais, monsieur Eugène, si je vous disais que je ne pense pas au bonheur dont jouissent les riches. Ah! oui, je songe souvent, quand je m'endors surtout, au plaisir que j'aurais de voir ma pauvre mère ne pas être obligée d'aller, tel temps qu'il fasse, chercher nos petites provisions.... à son âge!... Je voudrais que le matin une femme de ménage lui apportât, pendant qu'elle est encore au lit, son café bien sucré avec du sucre blanc. Elle aime à lire des romans, la pauvre bonne femme!... eh bien, je préférerais lui voir user ses yeux à sa lecture favorite, plutôt qu'à remuer des bobines depuis le matin jusqu'au soir. Il lui faudrait aussi un peu de bon vin. Enfin je voudrais la savoir heureuse, elle est si bonne!

— Elle vous a donc bien prouvé sa bonté?...

— Oh!... répliqua la jeune fille d'un son de voix profond.

Puis, après un assez court moment de silence, pendant lequel les deux jeunes gens regardèrent madame Crochard, qui, parvenue au milieu du pont rustique, les menaçait du doigt, Caroline reprit :

— Oh! oui, elle me l'a prouvée!... Combien ne m'a-t-elle pas soignée quand j'étais petite!... Elle a vendu ses derniers couverts d'argent pour me mettre en apprentissage chez la vieille fille qui m'a appris à broder. Et mon pauvre père!... Que de mal elle a eu pour lui faire passer heureusement ses derniers moments!

A cette idée, la jeune fille tressaillit et se fit un voile de ses deux mains.

— Ah bah! ne pensons jamais aux malheurs passés!... dit-elle en essayant de reprendre un air enjoué.

Elle rougit en s'apercevant que M. Eugène s'était attendri, mais elle n'osa le regarder.

— Que faisait donc votre père?... demanda-t-il.

— Mon père était danseur à l'Opéra avant la rélution, dit-elle de l'air le plus naturel du monde, et ma mère chantait dans les chœurs. Mon père, qui commandait les évolutions sur le théâtre, ayant mis en ligne les vainqueurs de la Bastille, obtint le grade de capitaine, et se conduisit à l'armée de Sambre-et-Meuse de manière à monter rapidement en grade. En dernier lieu, il a été nommé major; mais il fut si grièvement blessé à Lutzen qu'il est revenu mourir à Paris, après deux ans de maladie... Ah! que de chagrins nous avons eus!... Et puis, les Bourbons sont arrivés, et... ma mère n'ayant pu obtenir de pension, nous sommes retombées, elle

et moi, dans une situation telle, qu'il a fallu travailler pour vivre...

Depuis quelque temps, la bonne femme est devenue maladive; aussi jamais je ne l'ai vue si peu résignée. Elle se plaint, et je le conçois! Elle a connu l'abondance et une vie heureuse... Quant à moi... je ne saurais regretter une vie et un monde que je n'ai pas connus. Je ne demande qu'une seule chose au ciel.

— Quoi?... dit vivement M. Eugène qui semblait rêveur.

— Que les femmes portent toujours des tulles brodés; et alors... mon ouvrage me suffira toujours bien.

La franchise de ces aveux intéressa le jeune homme, qui regarda d'un œil moins hostile madame Crochard quand elle revint vers eux d'un pas lent.

Eh bien, mes enfants, avez-vous bien jasé? leur demanda-t-elle d'un air tout à la fois railleur et indulgent. — Quand on pense, monsieur Eugène, que le *petit caporal* s'est assis là où vous êtes!... reprit-elle après un moment de silence. — Pauvre homme!... ajouta-t-elle. Mon mari l'aimait-il!... Ah! Crochard a aussi bien fait de mourir, car il n'aurait pas enduré de le savoir là où *ils* l'ont mis!...

M. Eugène posa un doigt sur ses lèvres, et la bonne vieille, hochant la tête, dit d'un air sérieux:

— Suffit!... on aura la bouche close et la langue morte!

Mais, ajouta-t-elle en ouvrant les deux bords de son corsage et montrant une croix et son ruban rouge suspendus à son cou par une faveur noire, *ils* ne m'empêcheront pas de porter ce que *l'autre* a donné à mon pauvre Crochard, et je me ferai enterrer avec...

En entendant des paroles qui, à cette époque, passaient pour très-séditieuses, M. Eugène interrompit la vieille mère en se levant brusquement, et ils achevèrent un joyeux pèlerinage à travers les allées du parc. Le jeune homme s'absenta pendant quelques instants pour aller commander un repas chez le meilleur traiteur de Taverny; puis il revint chercher les deux dames, et les y conduisit en les faisant passer par les sentiers de la forêt.

Le dîner fut gai. M. Eugène n'était déjà plus cette ombre sinistre qui passait naguère rue du Tourniquet. Il ressemblait moins au *monsieur noir* qu'à un jeune homme confiant, prêt à s'abandonner au courant de la vie comme ces deux femmes insouciantes et laborieuses, qui le lendemain peut-être manqueraient de pain. Enfin, il paraissait sous l'influence des joies du premier âge, car son sourire avait quelque chose de caressant et d'enfantin.

Quand, sur les cinq heures, le joyeux dîner fut terminé par quelques verres de vin de Champagne, Eugène fut le premier à proposer d'aller danser sous les châtaigniers au bal champêtre du village. Caroline et son protecteur dansèrent donc ensemble. Leurs mains se pressèrent avec intelligence, et leurs cœurs battirent d'une même espérance. Sous le ciel bleu, aux rayons obliques et rouges du couchant, leurs regards arrivèrent à un éclat qui, pour eux, faisait pâlir celui du ciel.

Étrange puissance d'une idée et d'un désir! Rien ne leur semble impossible! L'âme, dans ces moments magiques, ne prévoit que du bonheur, et il semble que le plaisir jette ses reflets jusque sur l'avenir.

Cette brillante et pure journée avait déjà créé pour tous deux de célestes souvenirs auxquels ils ne pouvaient rien comparer dans le passé de leur existence. La source serait-elle donc plus gracieuse que le fleuve; le désir serait-il donc plus ravissant que la jouissance, et ce qu'on espère, plus attrayant que tout ce qu'on possède?

— Voilà donc la journée déjà finie!... Telle fut l'exclamation qui s'échappa du cœur de l'inconnu quand la danse eut cessé.

Caroline le regarda d'un air compatissant en lui voyant prendre une légère teinte de tristesse.

— Pourquoi ne seriez-vous pas aussi content à Paris qu'ici? dit-elle. Le bonheur n'est-il qu'à Saint-Leu?... Il me semble maintenant que je ne puis être malheureuse nulle part...

L'inconnu tressaillit à ces paroles dictées par ce sentiment de pitié douce qui entraîne toujours les femmes plus loin qu'elles ne comptent aller, de même qu'une extrême pruderie leur donne parfois plus de cruauté qu'elles n'en ont.

Pour la première fois depuis le regard qui avait en quelque sorte commencé leur amitié, Eugène et Caroline eurent une même pensée. Ils ne l'exprimèrent pas, mais ils la sentirent au même moment par une mutuelle impression, semblable à celle d'un bienfaisant foyer qui les aurait consolés des atteintes de l'hiver.

Alors, comme s'ils eussent craint leur silence, ils se rendirent à l'endroit où leur modeste voiture les attendait; mais avant de se confier, pour retourner à Paris, aux flancs disjoints et aux roues demi-brisées de leur coucou, ils se prirent fraternellement par la main, et coururent dans une allée sombre devant madame Crochard. Quand ils ne virent plus le blanc bonnet de tulle qui leur indiquait la vieille mère comme un point à travers les feuilles :

— Caroline!... dit Eugène d'une voix troublée et le cœur palpitant.

La jeune fille, confuse, recula de quelques pas, car elle comprit toute la puissance de cette interrogation d'amour. Mais, folâtre et badine, elle tendit une main d'albâtre qui fut baisée avec ardeur; et si elle la laissa baiser, c'est qu'en se levant sur la pointe des pieds elle avait aperçu sa mère. Madame Crochard fit semblant de ne rien voir, comme si, par un souvenir de ses anciens rôles de l'Opéra, elle eût dû ne figurer qu'en *a parte*.

Il existe, dans les maisons nouvellement bâties à Paris, de ces appartements qui semblent faits exprès pour que de jeunes mariés y passent leur lune de miel. Les peintures et les papiers y sont frais comme les époux, et la décoration en est dans sa fleur comme leur amour : tout y est en harmonie avec de jeunes idées, avec de bouillants désirs.

Or, au milieu de la rue du Helder, dans une maison dont la pierre de taille était encore blanche, les colonnes du vestibule et de la porte sans souillure, et les murs encore éclatants de cette peinture d'un blanc de plomb dont on les couvre aujourd'hui, il y avait au second étage un petit appartement traité par l'architecte avec une complaisance toute particulière : il semblait qu'il en eût deviné la destination.

Une très-jolie antichambre, revêtue en stuc à hauteur d'appui, donnait entrée dans un salon et dans une petite salle à manger. Le salon communiquait à une délicieuse chambre à coucher, près de laquelle se trouvait une salle de bain. Les cheminées y étaient toutes garnies de hautes glaces encadrées avec recherche; les portes avaient pour ornements des arabesques de bon goût, et les corniches étaient d'un style pur. Un amateur aurait reconnu là, mieux qu'ailleurs, cette science de distribution et de décor qui distingue nos architectes modernes.

Cet appartement était habité depuis un mois environ par une jeune femme. Elle l'avait trouvé tout meublé, pour elle, par un de ces tapissiers qui peuvent passer pour des artistes.

La description succincte de la pièce la plus importante suffira pour donner une idée des merveilles que ce mystérieux réduit avait présentées à celle qui en était alors la maîtresse. Des tentures de percaline grise, égayées par des agréments en soie verte, décoraient les murs de la chambre à coucher. Les meubles, couverts en casimir clair, lui offraient les formes gracieuses et légères créées par le dernier caprice de la mode. Une commode en bois indigène, incrustée de filets bruns, recélait les trésors de sa parure, et le secrétaire pareil lui servait à écrire de doux billets sur un papier parfumé. Le lit, drapé à l'antique, ne pouvait lui inspirer que des idées de volupté par la mollesse et les plis séducteurs de ses mousselines élégamment jetées. Les rideaux de soie grise à franges vertes étaient toujours étendus de manière à intercepter le jour. Une pendule de bronze représentait l'Amour couronnant Psyché. Enfin, un tapis à dessins gothiques imprimés sur un fond rougeâtre faisait ressortir tous les accessoires de ce lieu de délices.

En face d'une brillante psyché se trouvait une petite toilette, devant laquelle la jeune femme, assise, s'impatientait de la science peu expéditive de son coiffeur.

— Espérez-vous finir ma coiffure aujourd'hui?... dit-elle.

— Mais madame a les cheveux si longs et si épais!... répondit le fameux Plaisir.

La petite femme ne put s'empêcher de sourire. La flatterie de l'artiste avait sans doute réveillé dans son cœur le souvenir des louanges passionnées que lui adressait son bien-aimé sur la beauté d'une chevelure dont il était idolâtre.

Le coiffeur partit, une femme de chambre se présenta, et la déesse du temple tint conseil avec elle sur la toilette qui plairait le plus à monsieur. Comme il faisait froid (l'on était au commencement de septembre 1816), une robe de grenadine verte garnie en chinchilla fut choisie.

Aussitôt que la toilette fut terminée, la jolie femme s'élança vers le salon, y ouvrit une croisée qui donnait sur l'élégant balcon dont la façade de la maison était décorée; puis, croisant les bras pour s'appuyer sur une rampe en fer bronzé, elle resta là dans une attitude charmante, non pour s'offrir à l'admiration des passants et les voir tourner la tête vers elle, mais pour ne pas cesser de regarder la petite portion du boulevard qu'elle pouvait apercevoir au bout de la rue du Helder. Cette échappée de vue, que l'on comparerait volontiers au trou pratiqué pour les acteurs sur un rideau de théâtre, lui permettait de distinguer une multitude de voitures élégantes et une foule de monde emportées avec la rapidité d'ombres chinoises.

La jeune femme, ignorant s'*il* reviendrait à pied ou en voiture, examinait tour à tour les piétons et les tilburys, voitures légères récemment importées en France par les Anglais. Des expressions de mutinerie et d'amour passaient sur sa jeune figure, quand, après un quart d'heure d'attente, son œil perçant ou son cœur ne lui avaient pas encore montré celui qu'elle savait devoir venir. Que de mépris ou d'insouciance était peint sur son beau visage pour toutes les créatures qui s'agitaient comme des fourmis sous ses pieds! Comme ses yeux gris, pe-

tillants de malice, étincelaient! Elle était là pour elle-même, sans se douter que tous les jeunes gens emportaient mille confus désirs à l'aspect de ses formes attrayantes. Elle évitait même leurs véridiques hommages avec autant de soin que les plus fières en mettent à les recueillir pendant leurs promenades à Paris. Elle ne s'inquiétait certes guère si le souvenir de sa peau blanche, de son petit pied qui dépassait le balcon; si la piquante image de ses yeux animés et de son nez voluptueusement retroussé, s'effaceraient ou non, le lendemain, du cœur des passants qui l'avaient admirée; car elle ne voyait qu'une figure et n'avait qu'une idée.

Enfin, quand la tête mouchetée d'un certain cheval bai-brun vint à dépasser la ligne tracée dans l'espace par les maisons, la jeune femme tressaillit et se haussa sur la pointe des pieds pour tâcher de reconnaître plus vite les guides blanches et la couleur vert foncé du tilbury. C'est *lui!*... Il a tourné l'angle de la rue, et, après avoir vu le balcon, il a, par une caresse du fouet, averti le noble animal qui, en moins d'une seconde, est parvenu à cette porte bronzée qui lui est aussi connue qu'à son maître.

La porte de l'appartement ayant été ouverte d'avance par la femme de chambre qui a entendu le petit cri de joie jeté par sa maîtresse, un homme se précipite vers le salon; bientôt il presse la jolie femme dans ses bras, et l'embrasse avec cette effusion de sentiment que provoquent toujours les réunions peu fréquentes de deux êtres qui s'aiment. Il l'entraîne, ou plutôt ils marchent, par une volonté unanime, quoique enlacés dans les bras l'un de l'autre, vers cette chambre discrète et embaumée. Une causeuse les reçoit devant le foyer, et ils se contemplent un moment en silence, n'exprimant leur bonheur que par les vives étreintes de leurs mains, ne se communiquant leurs pensées que par un long regard.

— Oui, c'est lui!... dit-elle enfin, c'est mon Eugène!... Sais-tu que voici deux grands jours que je ne t'ai vu... deux siècles! Mais qu'as-tu?... tu as du chagrin...

— Ma pauvre Caroline...

— Oh! c'est cela, ma pauvre Caroline!...

— Non, ne ris pas... mon ange, car nous ne pouvons pas aller ce soir à Feydeau!

Caroline fit une petite mine boudeuse, mais qui se dissipa tout à coup. Son visage resplendit, et elle s'écria :

— Que je suis sotte! Comment puis-je penser au spectacle quand je te vois!... Oh! te voir, n'est-ce pas le seul spectacle que j'aime?...

Et elle se complut à passer ses doigts potelés et caressants dans les cheveux d'Eugène.

— Je suis obligé d'aller chez notre chef d'état-major. Nous avons en ce moment une affaire épineuse. Il m'a rencontré dans la grande salle, et comme c'est moi qui porte la parole, il m'a engagé à venir dîner avec lui; mais, ma chérie, tu peux aller à Feydeau avec ta mère, je vous y rejoindrai si la conférence finit de bonne heure.

— Aller au spectacle sans toi!... s'écria-t-elle avec une expression d'étonnement; ressentir un plaisir que tu ne partagerais pas!... Oh! mon Eugène! vous méritez de ne pas être embrassé!

Et elle lui sauta au cou par un mouvement aussi naïf que voluptueux.

— Allons, petite folle, il faut que je parte...

— Méchant!

— Oh! Caroline, il faut que je rentre m'habiller; il y a loin d'ici au Marais, et j'ai encore quelques affaires...

— Monsieur, reprit Caroline en l'interrompant, prenez garde à ce que vous dites là! Ma mère m'a avertie que les hommes commencent à ne plus nous aimer quand ils parlent de nous quitter pour leurs affaires!...

— Caroline! ne suis-je pas venu?... n'ai-je pas dérobé cette heure-ci à mon impitoyable ...?

— Chut!... dit-elle en mettant un doigt sur la bouche d'Eugène. Chut! ne vois-tu pas que je me moque?

En ce moment ils étaient revenus tous les deux dans le salon. Les yeux d'Eugène tombèrent sur un meuble apporté le matin même par l'ébéniste. C'était le vieux métier en bois de rose, dont le produit avait nourri Caroline et sa mère quand elles habitaient la rue du Tourniquet-Saint-Jean. Il avait été remis à neuf, et une robe de tulle d'un riche dessin y était déjà tendue.

— Eh bien, mon bon Eugène, ce soir je travaillerai... En brodant, je me croirai encore à ces premiers jours où tu passais devant moi sans mot dire, mais non pas sans me regarder; à ces jours où le souvenir de tes doux regards me tenait éveillée pendant la nuit. O mon cher métier! C'est le plus beau meuble de mon salon, quoiqu'il ne me vienne pas de toi!...

— Tu ne sais pas?... dit-elle en s'asseyant sur les genoux de l'inconnu, qui, ne pouvant résister à d'enivrantes émotions, était tombé sur un fauteuil. Écoute-moi donc : je veux donner aux pauvres tout ce que je gagnerai avec ma broderie... car tu m'as faite si riche!... Oh! que j'aime cette jolie terre de Bellefeuille... moins pour ce qu'elle est, que parce que c'est toi qui me l'as donnée!... Mais, dis-moi, mon Eugène, je voudrais m'appeler Caroline de Bellefeuille... Cela se peut-il? Tu dois savoir ça.

Eugène fit une petite moue d'affirmation qui lui était suggérée par sa haine pour le nom de Cro-

chard. Alors Caroline sauta légèrement, et frappa en signe de joie ses mains l'une contre l'autre.

— Il me semble, s'écria-t-elle, que je t'appartiendrai bien mieux. Ordinairement une fille renonce à son nom et prend celui de son mari...

Une idée importune qu'elle chassa aussitôt la fit rougir; puis, prenant Eugène par la main, elle le mena devant un piano ouvert.

— Écoute... dit-elle; je sais maintenant ma sonate comme un ange!...

Et ses doigts couraient déjà sur les touches d'ivoire, quand elle se sentit saisie et enlevée par la taille.

— Caroline.... je devrais être loin!...

— Tu veux partir... eh bien, va-t'en, car ce que tu veux, je le veux...

Elle dit ces paroles en boudant, mais elle sourit après avoir regardé la pendule, et s'écria joyeusement :

—Je t'aurai toujours gardé un quart d'heure de plus !....

— Adieu, madame de Bellefeuille! dit Eugène avec une douce ironie d'amour.

Après avoir pris un baiser donné ou reçu de bon cœur, elle conduisit son protecteur bien-aimé jusque sur le seuil de la porte. Quand le bruit de ses pas ne retentit plus dans l'escalier, elle accourut sur le balcon pour le voir monter dans le tilbury léger, pour lui voir prendre les guides, pour recueillir un dernier regard, entendre le coup de fouet, le roulement des roues sur le pavé, et pour suivre des yeux le brillant cheval, le chapeau du maître, le galon d'or qui ceignait celui du jockey, pour regarder même longtemps encore après que l'angle noir de la rue lui eut dérobé cette vision.

Cinq ans après l'installation de mademoiselle Caroline de Bellefeuille dans la jolie maison de la rue du Helder, il s'y passa, pour la seconde fois, une de ces scènes domestiques qui resserrent si puissamment les liens d'affection entre deux êtres qui s'aiment.

Au milieu du salon bleu, et en face de la fenêtre qui s'ouvrait sur le balcon, un petit garçon de quatre ans et demi faisait un tapage infernal en fouettant le cheval de carton sur lequel il était monté, et dont les deux arcs recourbés qui en soutenaient les pieds n'allaient pas assez vite au gré du tapageur. Sa jolie petite tête, dont les cheveux blonds retombaient en mille boucles sur une collerette brodée, sourit comme une figure d'ange à sa mère, quand du fond d'une bergère, elle lui dit :

— Pas si haut, Charles!.... tu vas réveiller ta petite sœur.

Alors le curieux enfant, descendant brusquement de cheval, arriva sur la pointe des pieds, comme s'il eût craint de faire du bruit sur le tapis; puis, mettant un doigt entre ses petites dents, et dans une de ces attitudes enfantines qui n'ont tant de grâce que parce que rien n'y est forcé, il leva tout doucement le voile de mousseline blanche qui cachait le frais visage d'une petite fille endormie sur les genoux de sa mère.

—Elle dort donc, Eugénie?.... dit-il tout étonné. Pourquoi donc qu'elle dort quand nous sommes éveillés?.... ajouta-t-il en ouvrant de grands yeux noirs qui flottaient dans un fluide abondant.

— Dieu seul sait cela!.... répondit Caroline en souriant.

Puis la mère et l'enfant contemplèrent la petite fille, qui avait été baptisée le matin même.

Caroline était alors âgée de vingt-quatre ans environ. Un bonheur sans nuage, des plaisirs constants avaient développé toute sa beauté. C'était une femme accomplie. Les désirs de son cher Eugène ayant été des lois pour elle, elle avait réussi à acquérir les connaissances qui lui manquaient. Elle touchait assez bien du piano et chantait agréablement. Ignorant les usages d'une société qu'elle avait toujours fuie en obéissant à cet axiome qui dit : « La femme heureuse ne va pas dans le monde, » elle n'avait su ni prendre cette élégance de manières, ni apprendre cette conversation pleine de mots et vide de pensées qui font le charme des salons. En revanche, elle s'était efforcée d'acquérir les connaissances utiles à une mère qui n'a d'autre ambition que d'élever parfaitement ses enfants. Le sentiment de la maternité s'était développé en elle à un haut degré. Ne pas quitter son fils, lui donner dès le berceau ces leçons de tous les moments qui gravent dans de jeunes âmes le goût du beau et du bon en tout, le préserver de toute influence extérieure, et remplir à la fois les pénibles fonctions de la bonne et les douces obligations d'une mère, étaient ses uniques plaisirs. Elle avait une âme si discrète et si douce, qu'après six ans de l'union la plus tendre elle ne connaissait encore à son époux que le nom d'Eugène; car elle s'était, dès le premier jour, résignée à ne pas faire un pas hors de la sphère enchantée où pour elle se trouvait le bonheur. La gravure du tableau de Psyché arrivant avec sa lampe pour voir l'Amour malgré sa défense était toujours devant ses yeux dans sa chambre à coucher.

Pendant ces six années d'amour et de joie, ses modestes plaisirs n'avaient jamais fatigué par une ambition mal placée le cœur d'Eugène, vrai trésor de bonté. Jamais elle n'avait souhaité un diamant,

une parure coûteuse. Elle avait refusé le luxe d'une voiture vingt fois offerte à sa vanité. Attendre sur le balcon l'arrivée d'Eugène, aller avec lui au spectacle, ou errer ensemble pendant les beaux jours dans les environs de Paris; l'espérer, le voir, et l'espérer encore, étaient l'histoire simple de toute sa vie, pauvre d'événements, mais pleine d'amour.

En berçant actuellement sur ses genoux la fille qu'elle avait eue deux mois avant cette journée, elle se plut à évoquer les souvenirs du temps passé. Elle s'arrêta volontiers sur tous les mois de septembre, époque à laquelle chaque année, son Eugène l'emmenait à Bellefeuille pour y passer ces beaux jours qui semblent appartenir à toutes les saisons: car alors la nature est aussi prodigue de fleurs que de fruits, les soirées sont chaudes et les matinées fraîches, et l'éclat de l'été succède souvent à la douce mélancolie de l'automne.

Elle songeait avec délices que, pendant les premiers temps de son amour, elle avait expliqué l'égalité d'âme et la douceur de caractère dont son ami lui donnait tant de preuves, par la rareté de leurs entrevues toujours désirées, et par la manière dont ils vivaient, n'étant pas sans cesse en présence l'un de l'autre, comme un mari et une femme. Elle se souvint que, tourmentée de vaines craintes, elle l'avait épié en tremblant, pendant leur premier séjour à cette petite terre du Gâtinais. Espionnage d'amour aussi doux qu'inutile! Chacun de ces mois de bonheur avait passé comme un songe, au sein d'un amour qui ne se démentait pas, car elle avait toujours vu à cet être de bonté un tendre sourire sur les lèvres, sourire qui semblait être l'écho du sien.

A ces tableaux d'amour trop puissamment évoqués, ses yeux se mouillèrent de larmes; car elle crut ne pas aimer assez. Elle était tentée de voir dans le malheur de sa situation équivoque une espèce d'impôt mis par le sort sur sa félicité. Enfin, une invincible curiosité lui faisait chercher pour la millième fois les événements qui avaient pu amener un homme aussi aimant qu'Eugène à ne jouir que d'un bonheur clandestin. Elle forgeait mille romans, précisément pour se dispenser d'admettre la véritable raison que depuis longtemps elle avait devinée, et à laquelle elle essayait de ne pas croire.

Gardant son enfant endormi dans ses bras, elle se leva pour aller présider, dans la salle à manger, à tous les préparatifs du dîner. Ce jour était le 6 mai 1822, anniversaire de la promenade au parc de Saint-Leu, pendant laquelle sa vie avait été décidée. Aussi chaque année ce jour ramenait-il une fête aussi douce que secrète.

Caroline désigna le linge damassé qui devait servir au repas; elle veilla à l'arrangement du dessert; et quand elle eut pris avec bonheur tous les soins qui pouvaient avoir une influence immédiate sur le bien-être de son cher Eugène, elle déposa Eugénie dans un petit berceau d'acajou, et vint se placer sur le balcon.

Elle ne tarda pas à voir paraître le cabriolet par lequel son ami, parvenu à la maturité humaine, avait remplacé l'élégant tilbury des premiers jours. Eugène entra dans le salon, et après avoir essuyé le premier feu des caresses de Caroline et du petit espiègle qui l'appelait *papa*, il alla au berceau, contempla le sommeil de sa fille, et la baisa sur le front. Puis, tirant de la poche de son habit un long papier bariolé de lignes noires:

— Caroline, dit-il, voici la dot de cette petite crieuse.

Mademoiselle de Bellefeuille prit avec reconnaissance le titre dotal, qui était une inscription au grand-livre de la dette publique.

— Pourquoi trois mille francs de rente à Eugénie, quand tu n'as donné que quinze cents francs à Charles?

— Charles, mon ange, sera un homme, répondit-il. Quinze cents francs lui suffiront, parce que, avec ce revenu, un homme courageux est au-dessus de la misère. Si, par hasard, il était un homme nul, je ne veux pas qu'il puisse faire des folies. S'il a de l'ambition, cette modicité lui inspirera le goût du travail. Eugénie est femme, il lui faut une dot.

Le père se mit à jouer avec Charles, dont les caressantes démonstrations annonçaient avec quelle indépendance et quelle liberté il était élevé. Aucune crainte établie entre le père et l'enfant ne détruisait ce charme qui récompense des soins de la paternité. La gaieté de cette petite famille était aussi douce que vraie. Le soir, une lanterne magique vint étaler, sur une toile blanche, ses piéges et ses mystérieux tableaux, à la grande surprise du petit Charles. Plus d'une fois, les joies célestes de cette innocente créature excitèrent de fous rires sur les lèvres d'Eugène et de Caroline.

Quand, plus tard, le petit garçon fut couché, la petite fille se réveilla, et il fallut lui laisser prendre sa limpide nourriture. Alors à la clarté d'une lampe, au coin du foyer, le soir, dans cette chambre de paix et de plaisir, Eugène s'abandonna au charme de contempler le tableau suave que lui présentait cet enfant suspendu au sein de sa mère.

Caroline était blanche et fraîche comme un lis nouvellement éclos; ses cheveux retombant sur son cou par des milliers de boucles brunes encadraient sa tête comme d'un feuillage noir, et la lueur faisait ressortir toutes ses grâces, en multipliant sur elle, autour d'elle, sur ses vêtements et sur l'enfant, ces effets pittoresques produits par les combinaisons de l'ombre et de la lumière. Le visage de cette

mère calme et silencieuse parut mille fois plus doux que jamais à Eugène, qui regardait avec amour ces lèvres chiffonnées et vermeilles desquelles il n'avait pas encore entendu sortir une seule parole discordante. La même pensée brillait dans les yeux de Caroline, qui examinait Eugène du coin de l'œil, soit pour jouir de l'effet qu'elle produisait sur lui, soit pour deviner l'avenir de cette soirée d'amour.

L'inconnu comprit toute la coquetterie de ce regard fin et voluptueux, car il dit avec une feinte tristesse :

— Il faut que je parte. J'ai une affaire très-grave à terminer, et l'on m'attend chez moi. Le devoir avant tout, ma chérie.

Caroline le regarda d'un air à la fois triste et doux ; mais avec cette résignation qui ne laisse ignorer aucune des douleurs d'un sacrifice :

—Adieu !... dit-elle. Va-t'en ; car si tu restais une heure de plus, je ne te donnerais pas facilement ta liberté.

— Mon ange, répondit-il alors en souriant, j'ai trois jours de congé, et je suis censé à vingt lieues de Paris.

La fête fut complète.

Quelques jours après l'anniversaire du six mai, mademoiselle de Bellefeuille accourut un matin dans la rue Saint-Louis, au Marais, en souhaitant de ne pas arriver trop tard dans une maison fort décente où elle se rendait ordinairement tous les deux jours. Un exprès était venu lui apprendre que sa mère, madame Crochard, allait succomber à une complication de douleurs produite en elle par le catarrhe et les rhumatismes dont elle était affligée.

Pendant que le conducteur du fiacre fouettait ses chevaux, d'après une invitation pressante que Caroline avait fortifiée par la promesse d'un ample pourboire, les vieilles femmes timorées dont la veuve Crochard avait fait sa société, pendant ses derniers jours, venaient d'introduire un prêtre dans l'appartement commode et propre que la vieille comparse de l'Opéra occupait au second étage de la maison.

La servante de madame Crochard, ignorant que la jolie demoiselle chez laquelle sa maîtresse allait si souvent dîner, était sa propre fille, avait été une des premières à solliciter le secours d'un confesseur, espérant que cet ecclésiastique lui serait au moins aussi utile qu'à la malade.

Entre deux bostons, ou en se promenant au Jardin Turc, les vieilles femmes avec lesquelles la veuve caquetait tous les jours, avaient réussi à réveiller dans le cœur glacé de leur amie quelques scrupules sur sa vie passée, quelques idées d'avenir, quelques craintes sur l'enfer, et quelques espérances de pardon dans un sincère retour à la religion.

Or, dans cette solennelle matinée, trois douairières de la rue Saint-François et de la Vieille-Rue-du-Temple étaient venues s'établir dans le salon où madame Crochard les recevait tous les mardis. A tour de rôle, l'une d'elles quittait son fauteuil pour aller au chevet du lit tenir compagnie à la pauvre vieille, et la consoler en lui disant que ce n'était absolument rien que la faiblesse dont elle gémissait sur son lit funèbre.

Cependant quand la crise leur parut prochaine, et qu'un médecin, appelé la veille, déclara qu'il ne répondait pas de la veuve, les trois dames, hochant la tête, se consultèrent. Françoise préalablement entendue, il fut arrêté que, moyennant quinze sous, un commissionnaire partirait pour la rue du Helder, prévenir mademoiselle de Bellefeuille, dont les quatre femmes redoutaient l'influence sur l'esprit de la malade. Elles espérèrent que l'Auvergnat ramènerait trop tard cette jeune personne, qui avait une si grande part de l'affection de madame Crochard.

Si la veuve avait été adulée et choyée par le trio femelle, c'est qu'elle leur parut jouir d'un millier d'écus de rente. Or, comme aucune de ces bonnes amies, ni même Françoise, ne lui connaissaient d'héritier ; comme mademoiselle de Bellefeuille, à laquelle madame Crochard s'était interdit de donner le doux nom de fille par suite des *us* de l'ancien Opéra, jouissait d'une certaine opulence, ces bonnes âmes se sentaient peu gênées, par leur conscience, dans le plan formé par elles, de partager la succession future de la veuve Crochard.

La plus vieille des trois sybilles qui tenait la malade en arrêt, vint montrer une tête branlante au couple inquiet, et dit :

— Il est temps d'envoyer chercher M. l'abbé de Fontanon, car, encore deux heures, et elle n'aura ni sa tête, ni la force d'écrire un mot.

La vieille servante édentée partit donc, et revint avec un homme vêtu d'une redingote noire. Il avait une figure commune : son front était étroit, ses joues larges et pendantes, son menton double. Ses cheveux poudrés lui donnaient un air doucereux tant qu'il ne levait pas des yeux bruns, petits, à fleur de tête, et qui n'auraient pas été mal placés sous les sourcils d'un Tartare.

— Monsieur l'abbé, lui disait Françoise, je vous remercie bien de vos avis ; mais aussi, j'ai eu un fier soin de cette chère femme-là !...

La domestique au pas traînant et à la figure en deuil se tut en voyant que la porte de l'appartement

était ouverte et que la plus insinuante des trois douairières était accourue sur le palier pour être la première à parler au confesseur. Quand l'ecclésiastique eut complaisamment essuyé la triple bordée des discours mielleux et dévots des amies de la veuve, il alla s'asseoir au chevet du lit de madame Crochard. La décence et une certaine retenue forcèrent les trois dames et la vieille Françoise de demeurer toutes quatre dans le salon à se faire des mines de douleur, qu'il n'appartenait qu'à ces faces ridées de jouer avec autant de perfection qu'elles y en mettaient.

— Ah! c'est-i' malheureux!... s'écria Françoise en poussant un soupir. Voilà pourtant la quatrième maîtresse que j'aurai le chagrin d'enterrer. La première m'a laissé cent francs de viager, la seconde cinquante écus, et la troisième mille écus de comptant... Après trente ans de service, voilà tout ce que je possède...

La domestique, ayant, comme servante, le droit d'aller et venir, en profita pour sortir et se rendre dans un petit cabinet d'où elle pouvait entendre le prêtre.

— Je vois avec plaisir, disait M. Fontanon, que vous avez, ma fille, des sentiments de piété, car vous portez sur vous quelque sainte relique...

Madame Crochard fit un mouvement vague qui n'annonçait pas qu'elle eût tout son bon sens, car elle montra la croix impériale de la Légion-d'Honneur. L'ecclésiastique recula d'un pas; mais il se rapprocha bientôt de sa pénitente, qui s'entretint avec lui d'un ton si bas que Françoise fut quelque temps sans rien entendre. Mais tout à coup la vieille s'écria :

— Malédiction sur moi! ne m'abandonnez pas!... — Comment, monsieur l'abbé, vous croyez que j'aurai à répondre de l'âme de ma fille?...

L'ecclésiastique parlait trop bas et la cloison était trop épaisse pour que Françoise pût devenir aussi coupable qu'elle voulait l'être.

— Hélas! s'écria la veuve en pleurant, le scélérat ne m'a rien laissé dont je puisse disposer!... En prenant ma pauvre Caroline, il m'a séparée d'elle et ne m'a constitué que trois mille livres de rente, dont le fonds appartient à ma fille...

Françoise se sauva et accourut au salon.

— Madame n'a que du viager! dit-elle.

Les trois douairières se regardèrent avec un étonnement profond. Celle d'entre elles dont le nez et le menton prêts à se rejoindre annonçaient une sorte de supériorité d'hypocrisie et de finesse, cligna des yeux; puis quand Françoise eut tourné le dos, elle fit à ses deux amies un signe qui signifiait :

— Cette fille-là est une fine mouche... Elle a déjà été couchée sur trois testaments.

Alors les trois vieilles femmes restèrent.

L'abbé reparut bientôt, et quand il eut dit un mot, les douairières dégringolèrent de compagnie les escaliers après lui, en laissant Françoise seule avec sa maîtresse.

Madame Crochard, dont les souffrances redoublèrent cruellement, eut beau sonner en ce moment sa servante, celle-ci se contenait de crier :

— Eh! on y va!... tout à l'heure.

Les portes des armoires et des commodes allaient et venaient comme si Françoise eût cherché un billet de loterie égaré.

Ce fut à l'instant où la crise atteignit son dernier période que mademoiselle de Bellefeuille arriva auprès du lit de sa mère pour lui prodiguer de douces paroles.

— Oh! ma pauvre mère, que je suis criminelle!... Tu souffres, et je ne le savais pas; mon cœur ne me le disait pas!... mais me voici.

— Caroline!

— Quoi?

— Elles m'ont amené un prêtre...

— Mais un médecin... reprit mademoiselle de Bellefeuille. Françoise!... un médecin. Comment ces dames n'ont-elles pas envoyé chercher le docteur?

— Elles m'ont amené un prêtre... reprit la vieille en poussant un soupir.

— Comme elle souffre!... et pas une potion calmante! rien sur sa table!...

La mère fit un signe indistinct, mais que l'œil pénétrant de Caroline devina, et elle se tut pour la laisser parler.

— Elles m'ont amené un prêtre, soi-disant pour me confesser. — La souffrance obligea madame Crochard à faire une pause.

— Prends garde à toi, Caroline!... lui cria péniblement la vieille comparse par un dernier effort. Il est venu un prêtre qui m'a arraché le nom de ton bienfaiteur...

— Et qui a pu te le dire, ma pauvre mère?...

La vieille expira en essayant de prendre un air malicieux.

Si mademoiselle de Bellefeuille avait pu observer le visage de sa mère, elle eût vu ce que personne ne verra, — rire la mort.

—

Pour comprendre l'intérêt caché dans les cinq tableaux qui précèdent, il faut que l'imagination du lecteur les abandonne un moment, pour se prêter au récit d'événements bien antérieurs, mais dont le dernier vient se rattacher à la mort de madame Crochard.

Là les deux tableaux séparés n'en formeront plus qu'un, et le narrateur sera facilement absous d'avoir présenté une double histoire, puisqu'elle existait véritablement en deux actions distinctes.

Le 30 mars 1806, un jeune homme, âgé de vingt-sept ans environ, descendait vers trois heures du matin le grand escalier de l'hôtel où demeurait l'archichancelier de l'empire. Arrivé dans la cour, il n'aperçut aucune voiture. Or, comme il était en culotte courte, en bas de soie, gilet, habit noirs, et qu'il faisait froid, il ne put s'empêcher de jeter une exclamation de douleur où perçait néanmoins cette gaieté qui abandonne rarement un Français.

Il regarda vainement à travers les grilles de l'hôtel, car il n'aperçut pas de fiacre, et n'entendit même pas dans le lointain le bruit des sabots et la voix enrouée d'un de ces Automédons nocturnes. Le silence était complet. Une seule voiture attendait. Elle appartenait au grand-juge, que le jeune homme venait de laisser achevant la bouillote de Cambacérès, de d'Aigrefeuille et de deux intimes de la maison.

Tout à coup le jeune homme se sentit frapper amicalement sur l'épaule. Il se retourna, et reconnut le grand-juge. Un laquais dépliait le marchepied du carrosse ministériel, et l'ancien législateur, devinant l'embarras du pauvre pèlerin, lui dit gaiement :

— La nuit tous chats sont gris. Un grand-juge ne se compromettra pas en mettant un avocat dans son chemin..... surtout, ajouta-t-il, s'il est le neveu d'un ancien collègue, l'une des lumières de ce grand conseil-d'état qui a donné le Code Napoléon à la France !...

Le jeune avocat sauta dans la voiture sur un geste du chef suprême de la justice; et le grand-juge y monta lestement. Mais avant que la portière ne fût refermée par le valet de pied qui attendait l'ordre :

— Où demeurez-vous? demanda le ministre à l'avocat.

— Quai des Augustins, monseigneur.

— Au quai des Augustins, Joseph!

Les chevaux s'élancent, et voilà le jeune avocat en tête-à-tête avec un ministre auquel il n'avait pas pu adresser une seule parole pendant le somptueux dîner de Cambacérès, et qui avait même paru l'éviter pendant toute la soirée.

— Eh bien, monsieur *de* Grandville, vous êtes en assez beau chemin?...

— Mais, tant que je serai à côté de Votre Excellence.....

— Non, je ne plaisante pas, dit gaiement le magistrat. Je sais que votre stage est terminé. Vous avez fort bien plaidé certaines causes embrouillées; et vous avez beaucoup plu ce soir à l'archichancelier. Vous vous destinez sans doute à la magistrature du parquet? Nous manquons de sujets. Le neveu d'un homme dont Cambacérès et moi sommes les amis, ne doit pas rester avocat faute de protection et de bienveillance, car votre oncle nous a aidés à traverser des temps bien orageux, jeune homme !.... et cela ne s'oublie pas !....

Le ministre se tut un moment, mais il reprit bientôt :

— Avant deux mois il y aura trois places vacantes au tribunal et à la cour d'appel de Paris, vous choisirez celle qui vous conviendra et alors vous viendrez me voir. — Jusque-là travaillez, et ne venez pas vous présenter à mes audiences. — D'abord je suis accablé de travail, et puis, vos concurrents, sachant que vous êtes sur les rangs, vous nuiraient auprès du patron..... Si je ne vous ai pas dit un mot ce soir, c'était pour vous garantir des dangers de la faveur.

A peine le ministre avait-il achevé ces derniers mots, que la voiture s'arrêta sur le quai des Augustins. Le jeune avocat remercia avec une effusion de cœur assez vive son généreux protecteur des deux places qu'il lui avait accordées si à propos, et il se trouva à la porte de la plus belle maison du quai, frappant à coups redoublés, car la bise sifflait avec rigueur sur la soie qui couvrait ses mollets. Enfin un vieux portier tira le cordon, et quand l'avocat passa devant la loge :

— Monsieur Grandville, monsieur Grandville !... cria une voix enrouée, il y a une lettre pour vous!

Le jeune homme la reçut; et, malgré le froid, il tâcha d'en lire l'écriture à la lueur d'un pâle réverbère dont la mèche était sur le point d'expirer.

—C'est de mon père, s'écria-t-il. Et, prenant son bougeoir que, d'une mian tremblante, le portier avait fini par allumer, il monta rapidement dans son appartement pour y lire la lettre paternelle.

« Prends le courrier. Si tu peux arriver promptement ici, ta fortune est faite. Mademoiselle Angélique Bontems a perdu sa sœur; ainsi la voilà fille unique. Nous savons qu'elle ne te hait pas. Maintenant madame Bontems peut lui laisser aux environs de quarante mille francs de rente, outre ce qu'elle lui donnera en dot; j'ai donc préparé les voies. Tout le monde t'aime ici. Adieu.

« *P. S.* Nos amis s'étonneront peut-être de voir d'anciens nobles comme nous s'allier à la famille Bontems, dont le père a été un bonnet rouge foncé, et qui a acheté à vil prix force biens nationaux. Mais d'abord sa veuve n'a que des prés de moines ;

et ensuite puisque tu as déjà dérogé en te faisant avocat, je ne vois pas pourquoi nous reculerions devant une autre impertinence. La petite aura trois cent mille francs, je t'en donne deux cent; et, comme le bien de ta mère doit valoir cinquante mille écus ou à peu près, je te vois en passe, mon cher fils, si tu veux te jeter dans la magistrature, de devenir sénateur tout comme un autre. Mon beau-frère le conseiller d'état ne te donnera pas un coup de main pour cela, par exemple; mais, comme il n'est pas marié, sa succession te reviendra un jour. Si tu n'étais pas sénateur de ton chef, tu aurais sa survivance. De là tu seras juché assez haut pour voir venir les événements. Adieu, je t'embrasse. »

Le jeune de Grandville se coucha ce soir-là en faisant mille projets plus beaux les uns que les autres. Il lui fut impossible de dormir. Il se voyait puissamment protégé par l'archichancelier, par le grand-juge et par son oncle, l'un des rédacteurs du Code. A son âge il allait débuter, dans un poste envié, devant la première cour de l'empire; et il se voyait membre de ce parquet privilégié où l'empereur choisirait infailliblement les hauts fonctionnaires de l'état. De plus, à point nommé, il se présentait à lui une fortune assez brillante pour l'aider à soutenir son rang, car le chétif revenu de six mille livres, que lui donnait une terre recueillie par lui dans la succession de sa mère, allait probablement se changer en un revenu de trente mille francs.

Au milieu de ses jeunes rêves d'ambition et de bonheur, il faisait apparaître la figure naïve de mademoiselle Angélique Bontems, la compagne des jeux de son enfance. Tant qu'il n'avait eu que quinze ans, son père et sa mère ne s'étaient point opposés à son intimité avec la jolie fille de leur voisin de campagne; mais quand, pendant les courtes apparitions que les vacances lui permirent de faire à Bayeux, ses parents, entichés de noblesse, s'aperçurent de son amitié pour la jeune fille, ils lui avaient défendu de penser à elle.

Depuis dix ans Grandville n'avait donc pu voir que par moments celle qu'il nommait *sa petite femme*. Ces moments dérobés à l'active surveillance de leurs familles ne leur avaient laissé d'autre loisir que celui de se dire de vagues paroles, échangées en passant l'un devant l'autre dans une contredanse; et leurs plus beaux jours furent ceux où, réunis par l'une de ces fêtes champêtres nommées en Normandie *des assemblées,* ils avaient eu la faculté de s'examiner furtivement en perspective. Le jeune Grandville se rappelait même que, pendant ses deux dernières vacances, il n'avait vu que trois fois Angélique, dont le regard baissé et l'attitude triste lui firent juger qu'elle était courbée sous quelque despotisme inconnu.

Aussitôt que sept heures du matin sonnèrent, le bureau des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires fut pris d'assaut par le jeune avocat normand, et il trouva heureusement une place dans la voiture qui, à cette heure matinale, partait pour la ville de Caen.

Ce ne fut pas sans une émotion profonde que l'avocat stagiaire revit les clochers de la cathédrale de Bayeux. Aucune espérance de sa vie n'ayant encore été trompée, son cœur s'ouvrait à tous les sentiments doux qui agitent si naturellement de jeunes âmes.

Après le trop long banquet d'allégresse pour lequel il était attendu par son père et quelques amis, l'impatient jeune homme fut conduit vers une certaine maison située rue Teinture, et bien connue de lui. Le cœur lui battit avec force quand son père, que l'on continuait d'appeler à Bayeux le comte de Grandville, frappa rudement à une petite porte cochère toute basse, dont la peinture verte tombait par écailles. Il était environ quatre heures du soir.

Une jeune servante, coiffée d'un bonnet de coton, salua les deux arrivants par une révérence courte et vive, et répondit que ces dames allaient bientôt revenir de vêpres. Alors le comte et son fils entrèrent dans une salle basse servant de salon, et qui ressemblait assez à un parloir de couvent.

Des boiseries en noyer poli assombrissaient cette pièce autour de la quelle quelques chaises en tapisserie et d'antiques fauteuils étaient symétriquement rangés. La cheminée en pierre n'avait pour tout ornement qu'une glace verdâtre de chaque côté de laquelle sortaient les branches contournées de ces anciens candélabres fabriqués à l'époque de la paix d'Utrecht. Sur la boiserie qui faisait face à la cheminée, le jeune Grandville aperçut un énorme crucifix d'ébène et d'ivoire admirablement sculpté et entouré de buis bénit. La pièce était éclairée par trois croisées qui tiraient leur jour d'une petite cour et d'un jardin dont les carrés symétriques se dessinaient sur un sable jaune par de longues raies de bois. La sombre muraille, parallèle à ces croisées, était garnie de trois tableaux d'église, dus à quelque savant pinceau, et achetés sans doute pendant la révolution par le vieux Bontems, qui, en sa qualité de chef du district, ne s'était jamais oublié. Depuis le plancher soigneusement ciré, jusqu'aux rideaux de toile à carreaux verts, tout brillait d'une propreté monastique.

Involontairement le cœur du jeune homme se serra à l'aspect de la silencieuse retraite au sein de laquelle vivait Angélique. La continuelle habitation des brillants salons de Paris et le tourbillon des fêtes avaient facilement fait oublier à Grandville les existences sombres et paisibles de la province. Le con-

traste en était pour lui si subit en ce moment, qu'il éprouva une sorte de frémissement intérieur difficile à exprimer. Sortir d'une assemblée chez Cambacérès, où la vie se montrait si ample, les âmes si grandioses, où le reflet de l'éclat impérial était si puissant, et tomber tout à coup dans un cercle d'idées si étroites et si mesquines!... C'était être transporté d'Italie au Groënland. Aussi le jeune avocat se dit-il en examinant ce salon méthodique : — Vivre ici... ce n'est pas vivre.

Le vieux comte, s'apercevant de l'étonnement de son fils, alla le prendre par la main, l'entraîna devant une croisée d'où venait encore un peu de jour, et pendant que la servante allumait les vieilles bougies des flambeaux :

Écoute, mon enfant : la veuve du père Bontems est furieusement dévote... Quand le diable devient vieux... tu sais... Je vois que l'air du bureau te fait faire la grimace; eh bien! voici le fait. La vieille femme est assiégée par les prêtres. Ils lui ont persuadé qu'il était toujours temps de gagner le ciel. Or, pour être plus sure de saint Pierre et de ses clefs, elle les achète. Elle va à la messe tous les jours, entend tous les offices, communie tous les dimanches que Dieu fait, et s'amuse à restaurer les chapelles. Elle a donné à la cathédrale tant d'ornements, d'aubes, de chapes, elle a chamarré le dais de tant de plumes, qu'à la procession de la dernière Fête-Dieu il y avait une foule dont tu ne peux pas avoir d'idée. Les prêtres étaient magnifiquement habillés, et toutes les croix dorées à neuf. Aussi, cette maison est une vraie terre-sainte. C'est moi qui ai empêché la vieille folle de donner ces trois tableaux : il y a là un Dominicain, un Raphaël et un André del Sarto, qui valent beaucoup d'argent...

— Mais Angélique?... demanda vivement le jeune homme.

— Angélique est perdue... dit le comte, si tu ne l'épouses pas. Nos bons apôtres lui ont conseillé de vivre vierge... et martyre. J'ai eu toutes les peines du monde à réveiller son petit cœur en lui parlant de toi, — quand je l'ai vue fille unique. Mais tu comprends aisément qu'une fois mariée, tu l'emmèneras à Paris; que là, les diamants, les modes, les fêtes, le mariage, la comédie, lui feront facilement oublier les confessionnaux, les jeûnes, les cilices et les messes, dont ces saintes femmes-là se nourrissent exclusivement.

— Mais les cinquante mille livres de rente provenus des biens ecclésiastiques ne retourneront-ils pas...?

— Nous y voilà! s'écria le comte d'un air fin. En considération du mariage, car la vanité de madame Bontems n'a pas été peu chatouillée par l'idée d'enter les Bontems sur l'arbre généalogique des Grandville, la susdite mère donne sa fortune en toute propriété à la petite, ne s'en réservant que l'usufruit. Aussi le sacerdoce s'oppose-t-il à ton mariage. Mais j'ai fait publier les bans, tout est prêt, et en huit jours tu seras hors des griffes de la mère, ou de ses abbés, et tu posséderas la plus jolie fille de Bayeux, une petite commère qui ne te donnera pas de chagrin, parce que ça aura des principes. Elle a été mortifiée, comme ils disent dans leur jargon, par les jeûnes, les prières, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas, par sa mère, qui est une dévote du grand style : elle est maigre, pâle, a les yeux enfoncés, ne regarde jamais en face... c'est tout dire.

Un coup frappé discrètement à la porte imposa silence au comte, qui crut voir entrer les deux dames. La porte du salon s'ouvrit. Un petit domestique à l'air affairé se montra; mais, intimidé par l'aspect des deux personnages, il fit un signe à la bonne, qui vint auprès de lui. Il était vêtu d'un gilet de drap bleu à petites basques qui flottaient sur ses hanches, et d'un pantalon rayé, bleu et blanc. Il avait les cheveux coupés en rond, et sa figure ressemblait à celle d'un enfant de chœur, tant elle peignait cette componction forcée que contractent tous les habitants d'une maison dévote.

— Mademoiselle Gatienne, savez-vous où sont les livres particuliers de l'office de la Vierge? Les dames de la congrégation du Sacré-Cœur vont faire ce soir une procession dans l'église.

Gatienne alla chercher les livres.

— Y en a-t-il encore pour longtemps, mon petit milicien?... demanda le comte.

— Oh! pour une demi-heure au plus.

— Allons voir ça, il y a de jolies femmes!... dit le père à son fils; et d'ailleurs cela ne peut pas nous nuire de nous trouver là...

Le jeune avocat suivit son père d'un air irrésolu.

— Qu'as-tu donc?... lui demanda le comte.

— J'ai, mon père... j'ai... que j'ai raison.

— Tu n'as encore rien dit.

— Oui, mais j'ai pensé que vous avez vingt mille livres de rente. Vous me les laisserez le plus tard possible, je le désire. — Mais, si vous me donnez deux cent mille francs pour faire un sot mariage, vous me permettrez de ne vous en demander que cent mille pour éviter un malheur, et jouir, tout en restant garçon, d'une fortune égale à celle que pourrait m'apporter votre demoiselle Bontems.

— Es-tu fou?...

— Non, mon père. Voici le fait : le grand-juge m'a promis avant-hier une place de dix mille francs. Vos cent mille francs, joints à ce que je possède, me feront un revenu de vingt mille francs, et j'aurai à Paris des chances de fortune mille fois préférables à toutes celles que peut offrir une alliance

aussi pauvre de bonheur qu'elle est riche en biens.

— On voit bien, répondit le père en souriant, que tu n'as pas vécu dans l'ancien régime ! tu saurais qu'on ne s'embarrasse jamais d'une femme !

— Mais, mon père, aujourd'hui le mariage est devenu...

— Ah ça ! dit le comte interrompant son fils, tout ce que mes vieux camarades d'émigration me chantent est donc bien vrai?... La révolution nous a donc légué des mœurs sans gaieté? Elle a donc empesté les jeunes gens de principes équivoques?... Tu parles donc, comme mon beau-frère le Jacobin, de nation, de morale publique, de désintéressement?... O mon Dieu! sans l'empereur et ses sœurs, que deviendrons-nous?...

Comme le vieux seigneur achevait ces paroles, son fils et lui entrèrent, en riant, sous les voûtes de la cathédrale. Ce vieillard encore vert, que les paysans de ses terres appelaient toujours le seigneur de Grandville, fredonna même un air de l'opéra de *Rose et Colas* en prenant de l'eau bénite. Il guida son fils le long des galeries latérales de la nef, en s'arrêtant à chaque pilier pour examiner dans l'église les rangées de têtes qui s'y trouvaient alignées comme des soldats à la parade.

L'office particulier du Sacré-Cœur allait commencer. Les dames qui faisaient partie de cette congrégation étant placées près du chœur, le comte et son fils se dirigèrent vers cette portion de la nef, et s'adossèrent à l'un des piliers les plus obscurs, d'où ils pouvaient apercevoir la masse entière de ces têtes qui faisaient ressembler l'église à une prairie émaillée de fleurs.

Tout à coup, à deux pas du jeune Grandville, une voix plus douce qu'il ne semblait possible à une créature humaine de la posséder, détonna comme le premier rossignol qui chante après l'hiver. Ces accents, accompagnés de mille voix de femme, et fortifiés par les sons de l'orgue, arrivèrent insensiblement à une clarté si pure, que Grandville en frissonna, car cette voix faisait vibrer trop fortement son oreille et son cœur. Elle remuait ses nerfs, comme s'ils eussent été attaqués par ces notes trop riches et trop vives qu'on tire du cristal.

Il se retourna, et vit une jeune personne dont la figure était, par suite de l'inclination de sa tête, entièrement ensevelie sous un large chapeau d'étoffe blanche; mais il pensa que d'elle seule venait cette suave mélodie. Il crut reconnaître Angélique, malgré la pelisse de mérinos brun dont elle était enveloppée, et il poussa le bras de son père, qui, regardant alors de ce côté, lui dit à l'oreille :

— Oui, ce sont elles !...

Puis, le comte montra, par un geste, à son fils, le visage pâle d'une vieille femme, dont les yeux, fortement bordés d'un cercle noir, avaient déjà vu les étrangers sans que son regard faux eût paru s'être écarté du livre de prières qu'elle tenait.

Les parfums pénétrants de l'encens arrivant par nuages jusqu'aux deux femmes, Angélique leva la tête vers l'autel comme pour les aspirer ; et alors, à la lueur mystérieuse que répandaient dans ce sombre vaisseau les cierges, la lampe de la nef et quelques bougies allumées aux piliers, le jeune homme aperçut une figure qui ébranla toutes ses résolutions.

Le blanc chapeau encadrait exactement un visage d'une admirable régularité, par l'ovale que décrivait le ruban de satin noué sous un petit menton à fossette. Sur un front de marbre, des cheveux couleur d'or pâle se séparaient en deux bandeaux, et retombaient autour des joues comme l'ombre d'un feuillage sur une touffe de fleurs. Les deux arcs des sourcils étaient dessinés avec cette correction que l'on peut remarquer sur les belles figures chinoises. Le nez, presque aquilin, possédait une fermeté rare dans ses contours, et les deux lèvres ressemblaient à deux lignes roses qu'un pinceau délicat aurait tracées avec amour. Les yeux, d'un bleu pâle, exprimaient la candeur d'un cœur pur. Si Grandville aperçut une sorte de rigidité silencieuse sur ce calme visage, il n'en accusa pas la compagne de son enfance, l'attribuant aux sentiments de dévotion dont Angélique était alors animée.

Les saintes paroles de la prière passaient entre deux rangées de perles; et comme le froid permettait de voir s'en échapper un nuage de parfums, involontairement le jeune homme essaya de se pencher pour respirer cette haleine divine. Ce mouvement attira l'attention de la jeune fille, et son regard fixe, élevé vers l'autel, se tourna sur Grandville, que l'obscurité ne lui laissa voir qu'indistinctement, mais en qui elle reconnut le compagnon de son enfance, son prétendu..... Elle rougit, et un souvenir plus puissant que la prière vint donner un éclat surnaturel à son visage. L'avocat tressaillit de joie en voyant les espérances de l'amour vaincre les espérances de l'autre vie, et la gloire du sanctuaire éclipsée par un homme.

Le triomphe de Grandville eut cependant peu de durée. Angélique abaissa son voile, prit une contenance calme, puis elle se remit à chanter sans que le timbre de sa voix accusât la plus légère émotion. Le jeune avocat se trouva sous la tyrannie d'un seul désir, et toutes ses idées de prudence s'évanouirent. Quand l'office fut terminé, son impatience était déjà devenue si grande, que, sans laisser les deux dames retourner seules chez elles, l'amoureux Grandville vint aussitôt saluer son amie d'enfance.

Une reconnaissance, timide de part et d'autre, se fit sous le porche antique de la cathédrale, en

présence des fidèles. Madame Bontems devint tremblante d'orgueil en prenant le bras de M. de Grandville, qui, forcé de le lui offrir devant tant de monde, sut fort mauvais gré à son fils d'une impatience aussi peu décente.

Pendant environ quinze jours qui s'écoulèrent entre la présentation officielle du jeune vicomte de Grandville, comme prétendu de mademoiselle Angélique Bontems, et le jour solennel de son mariage, il vint assidûment trouver sa douce amie dans le sombre parloir, auquel il s'accoutuma. Ses longues visites eurent pour but d'épier le caractère d'Angélique; car la prudence de l'avocat s'était heureusement réveillée le lendemain de son entrevue avec sa future.

Il la surprenait presque toujours assise devant une petite table en bois de Sainte-Lucie, et occupée à marquer elle-même le linge qui devait composer son trousseau. Elle ne parla jamais la première de religion. Si le jeune avocat se plaisait à jouer avec le riche chapelet contenu dans un petit sac en velours vert, et s'il contemplait en riant la relique qui accompagne toujours cet instrument de dévotion, Angélique lui prenait doucement le chapelet des mains en lui jetant un regard suppliant; puis, sans mot dire, elle le remettait dans le sac qu'elle serrait aussitôt.

Si parfois malicieusement Grandville se hasardait à déclamer contre certaines pratiques de la religion, Angélique lui répondait avec un sourire bienveillant :

— Il ne faut rien croire, ou croire tout ce que l'Église enseigne. — Voudriez-vous d'une femme qui n'eût pas de religion?... Non. Eh bien, comment puis-je blâmer ce que l'Église admet? Quel homme oserait être juge entre les incrédules et Dieu qu'elle représente?...

La petite voix claire d'Angélique semblait alors animée par une si onctueuse charité, que le jeune avocat était tenté de croire à ce que sa prétendue croyait, en lui voyant tourner sur lui des regards si pénétrés. La conviction profonde où elle était de marcher dans le vrai sentier, réveillait dans le jeune cœur de son fiancé des doutes dont elle savait s'emparer. L'amour embellissait ainsi de son prestige tous leurs pas, leurs discours et leurs regards. Angélique semblait heureuse d'accomplir un devoir en s'abandonnant à l'inclination qu'elle avait eue dès son enfance, et son prétendu était alors trop passionné pour s'apercevoir que si la religion n'avait pas permis à sa compagne de se livrer au sentiment qu'elle éprouvait, il se serait bientôt séché dans son cœur comme une plante arrosée d'un acide mortel.

Les jeunes gens sont tous disposés à se fier aux promesses d'un joli visage : ils concluent de la beauté de l'âme par celle des traits; un sentiment indéfinissable les porte à croire que la perfection morale accompagne toujours la perfection physique. Telle fut l'histoire des sentiments du jeune Grandville, pendant cette quinzaine dévorée comme un livre intéressant dont on attend le dénouement. Angélique, attentivement épiée, lui parut la plus douce de toutes les femmes; et il se surprit même à rendre grâces à madame Bontems, qui, en lui inculquant si fortement des principes de religion, l'avait en quelque sorte façonnée aux peines du mariage.

Au jour choisi pour la signature du fatal contrat, madame Bontems fit sacramentalement promettre à son gendre de respecter les pratiques religieuses de sa fille, de lui donner une entière liberté de conscience, de la laisser communier, aller à l'église, à confesse, autant qu'elle le voudrait, et de ne jamais la contrarier dans le choix de ses directeurs.

En ce moment solennel, Angélique contemplait son futur d'un air si pur et si candide, qu'il n'hésita pas à se lier envers elle par un serment. Un sourire effleura les lèvres d'un homme pâle qui dirigeait les consciences de la maison. Mademoiselle Bontems fit un léger mouvement de tête comme pour répondre à son ami qu'elle n'abuserait jamais de cette promesse.

Quant au vieux comte, il sifflait tout bas l'air de : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!....*

Après quelques jours accordés aux fêtes données à l'occasion de son mariage, Grandville et sa femme, enfermés dans une bonne berline, voyageaient en poste vers Paris, où le jeune avocat était appelé par sa nomination aux fonctions de substitut du procureur-général près la cour impériale de la Seine.

Quand les deux époux cherchèrent un appartement, la petite femme employa l'influence qu'elle exerçait sur son mari pour le déterminer à prendre un grand appartement situé au rez-de-chaussée d'un hôtel qui faisait le coin de la Vieille-Rue-du-Temple et de la rue Neuve-Saint-François. La principale raison qu'elle donna de son affection, fut que cette maison était à deux pas de la rue d'Orléans, où il y avait une église, et voisine d'une petite chapelle, sise rue Saint-Louis.

— Il est d'une bonne ménagère, lui répondit son mari en riant, de faire des provisions!...

Elle remarqua avec justesse que le quartier du Marais avoisinait le Palais, et que tous les magistrats qu'ils venaient de visiter y demeuraient. Un jardin assez vaste donnait, pour un jeune ménage, du prix à l'appartement, car les enfants, *si le ciel leur en envoyait*, pourraient y prendre l'air. La cour en

était spacieuse et les écuries très-belles. Le substitut, qui aurait désiré habiter un hôtel de la Chaussée-d'Antin, où tout est jeune et vivant, où les modes apparaissent dans leur nouveauté, où la population des boulevards est élégante, d'où il y a moins de chemin à faire pour gagner les spectacles et trouver des distractions, fut obligé de céder aux patelineries d'une jeune femme, qui réclamait une première grâce ; et pour lui complaire il s'enterra au Marais.

Comme les fonctions que Grandville avait à remplir nécessitèrent tout d'abord un travail d'autant plus assidu qu'il était aussi épineux que nouveau pour lui, il s'occupa, très-activement et avant tout, de l'ameublement de son cabinet et de l'emménagement de sa bibliothèque.

Il s'installa promptement dans une pièce qui fut bientôt encombrée de dossiers, et laissa sa jeune femme diriger en toute liberté la décoration de la maison. Il était enchanté de jeter Angélique dans l'embarras charmant de ces premières acquisitions de ménage, source de tant de plaisirs et de souvenirs pour les jeunes femmes ; car il se sentait honteux de la priver de sa présence plus souvent que ne le voulaient les douces lois de la lune de miel.

Au bout d'une quinzaine de jours, le substitut, qui s'était promptement mis au fait de son travail, permit à sa femme de le prendre par le bras, de le tirer hors de son cabinet, et de l'emmener pour examiner l'effet des ameublements et des décorations qu'il n'avait encore vus qu'en détail et par parties. S'il est vrai, d'après un adage, qu'on peut juger une maîtresse de maison en voyant le seuil de la porte, les appartements doivent en traduire l'esprit avec encore plus de fidélité.

Soit que madame de Grandville eût mis sa confiance en des tapissiers sans goût, soit qu'elle eût inscrit son propre caractère dans un ordre de choses qui procédât d'elle seule, le substitut fut tout surpris de la sécheresse dont son âme se trouva comme flétrie quand il eut parcouru ses appartements.

Il n'y aperçut rien de gracieux : tout y était discord, et rien n'y récréait les yeux. L'esprit de rectitude et de petitesse qui avait présidé au parloir de Bayeux semblait revivre dans son hôtel sous de larges lambris circulairement creusés et ornés de ces arabesques dont les longs filets contournés sont de si mauvais goût.

Dans le désir d'excuser sa femme, le jeune homme revint sur ses pas. Il examina de nouveau la longue antichambre haute d'étage par laquelle on entrait dans l'appartement. La couleur des boiseries, demandée au peintre par sa femme, était trop sombre, et le velours d'un vert très-foncé qui couvrait les banquettes ajoutait au sérieux de cette pièce, peu importante il est vrai, mais qui donne toujours l'idée d'une maison, de même qu'on juge un homme sur sa première visite. Elle doit tout annoncer, et cependant ne rien promettre. C'est une espèce de préface.

Le jeune substitut se demanda qui avait pu choisir la lampe à lanterne antique qui se trouvait au milieu de cette salle nue, pavée d'un marbre blanc et noir, et décorée d'un papier qui figurait des assises de pierres sillonnées çà et là de mousse verte. Un baromètre élégant était accroché au milieu d'une des parois, comme pour en mieux faire sentir le vide.

A cet aspect, le jeune homme regarda sa femme. Il la vit si contente des galons rouges qui bordaient les rideaux de percale du baromètre, et de la statue décente dont un grand poêle gothique était orné, qu'il n'eut pas le courage barbare de détruire une illusion si fortement établie chez elle.

Au lieu de condamner sa femme, Grandville se condamna lui-même. Il s'accusa d'avoir manqué à son premier devoir qui lui ordonnait de guider à Paris les premiers pas d'une jeune fille élevée rue Teinture.

Il est facile de deviner par cet échantillon la décoration des autres pièces.

Que pouvait-on attendre d'une jeune femme qui prenait l'alarme en voyant les jambes nues d'une cariatide, qui repoussait avec vivacité un candelabre, un flambeau, un meuble, dès qu'elle y apercevait la nudité d'un torse égyptien ? A cette époque l'école de David étant à l'apogée de sa gloire, tout se ressentait en France de la correction de son dessin et de son amour pour les formes antiques qui faisait en quelque sorte de sa peinture une sculpture coloriée. Aucune de toutes les inventions du luxe impérial ne put donc obtenir droit de bourgeoisie chez madame de Grandville.

Le grand et immense salon carré de son hôtel conserva le blanc et l'or fanés dont il fut orné au temps de Louis XV. On y voyait partout des grilles en losanges et ces insupportables festons dus à la fécondité stérile des crayons de cette époque.

Si tout, chez elle, avait été en harmonie, si les meubles eussent fait affecter à l'acajou moderne les formes contournées mises à la mode par le goût corrompu de Boucher, sa maison n'aurait offert que le plaisant contraste de jeunes gens vivant au dix-neuvième siècle comme s'ils eussent appartenu au dix-huitième ; mais une foule de choses y étaient en discord. Les consoles, les pendules, les flambeaux représentaient ces attributs guerriers dont Paris était comme inondé en ce moment ; et les casques grecs, les épées romaines croisées, les boucliers dus à l'enthousiasme militaire de l'empire et qui déco-

raient les meubles les plus pacifiques, ne s'accordaient guère avec les arabesques délicates et prolixes dont madame de Pompadour fut charmée.

La dévotion porte à je ne sais quelle humilité fatigante qui n'exclut pas l'orgueil, et soit modestie, soit penchant, madame de Grandville semblait avoir horreur des couleurs douces et claires. Peut-être aussi avait-elle pensé que la pourpre et le brun convenaient à la dignité du magistrat.

Mais, au surplus, comment une jeune fille accoutumée à une vie austère aurait-elle pu concevoir ces voluptueux divans qui donnent de mauvaises pensées, ces boudoirs élégants et perfides qui ébauchent les péchés?... Le pauvre substitut était désolé...

Au ton d'approbation par lequel il souscrivait aux éloges que sa femme se donnait à elle-même, elle s'aperçut que rien ne plaisait à son mari. Elle manifesta tant de chagrin de n'avoir pas réussi, que l'amoureux Grandville vit une preuve d'amour dans cette peine profonde, au lieu d'y voir une blessure d'amour-propre. Il pensa qu'une jeune fille subitement arrachée à la médiocrité des idées de province, et inhabile à sentir l'influence d'un art qui lui était inconnu, n'avait pu mieux faire. Il préféra croire que les choix de sa femme avaient été dominés par les fournisseurs, plutôt que de s'avouer la vérité. Moins amoureux, il aurait senti que les marchands, prompts à deviner l'esprit de leurs chalands, avaient béni le ciel de leur avoir envoyé une jeune dévote sans goût, pour les aider à se défaire des choses passées de mode. Bref, il consola sa jolie Normande.

— Le bonheur, ma chère Angélique, ne nous vient pas d'un meuble plus ou moins joli; il dépend de la douceur, de la complaisance, et de l'amour d'une femme.

— Mais c'est mon devoir de vous aimer.... reprit doucement Angélique; et, ajouta-t-elle, jamais devoir ne me plaira tant à accomplir.

La nature a mis dans le cœur de la femme un tel désir de plaire, un tel besoin d'amour, que, même chez une jeune dévote, les idées d'avenir et de salut peuvent succomber sous les premières joies de l'hyménée; alors, depuis le mois d'avril, époque à laquelle ils s'étaient mariés, jusqu'au commencement de l'hiver, les deux époux vécurent dans une parfaite union.

L'amour et le travail ont la vertu de rendre un homme assez indifférent aux choses extérieures. M. de Grandville, obligé de passer au Palais la moitié de la journée, appelé à débattre les graves intérêts de la vie ou de la fortune des hommes, était moins susceptible qu'un autre d'apercevoir certaines choses dans l'intérieur de son ménage. Si, le vendredi, sa table se trouvait exclusivement servie en maigre, et si, par hasard, il demandait pourquoi aucun plat de viande n'y apparaissait, sa femme, à laquelle l'Évangile interdisait tout mensonge, savait, par mille petites ruses, permises dans l'intérêt de la religion, rejeter son dessein prémédité, ou sur son étourderie, ou sur le dénuement des marchés, et même elle se justifiait aux dépens du cuisinier, qu'elle allait quelquefois jusqu'à gronder.

Ainsi elle faisait faire à son mari son salut incognito, car les jeunes magistrats n'étaient pas à cette époque aussi instruits qu'aujourd'hui des jours maigres, des quatre-temps, et des veilles de fête. Or, comme M. de Grandville n'apercevait rien de régulier dans le retour de ces repas servis en maigre, et que sa femme avait le soin perfide de les rendre très-délicats au moyen de sarcelles, de poules d'eau, de pâtés au poisson, dont les chairs amphibies et l'assaisonnement trompaient le goût, le substitut vécut très-orthodoxement sans le savoir.

Les jours ordinaires, il ne savait pas si sa femme allait ou non à la messe; et les dimanches, il avait la condescendance assez naturelle de l'accompagner à l'église; car il lui savait beaucoup de gré de la voir lui sacrifier quelquefois les vêpres. Les spectacles étant insupportables en été à cause des chaleurs, Grandville n'eut pas même l'occasion d'une pièce à succès pour proposer à sa femme de la mener à la comédie, et cette grave question ne fut pas agitée.

Enfin (s'il est permis de s'occuper d'un sujet aussi délicat), dans les premiers moments d'un mariage auquel un homme a été déterminé par la beauté d'une fille, il est difficile qu'il se montre exigeant dans ses plaisirs. La possession seule est un charme. Comment s'apercevrait-on de la froideur, de la dignité ou de la réserve d'une femme, quand on lui prête l'exaltation que l'on ressent, quand elle se colore du feu dont on est animé? Il faut arriver à une certaine tranquillité de jouissance pour voir qu'une dévote attend l'amour les bras croisés. Grandville se trouva donc assez heureux, jusqu'au moment où un événement funeste vint influer sur les destinées de son mariage.

Au mois de novembre 1807, le chanoine de la cathédrale de Bayeux, qui jadis dirigeait les consciences de madame Bontems et de sa fille, vint à Paris, amené par l'ambition de parvenir à une des cures de la capitale, poste qu'il envisageait peut-être comme le marche-pied d'un évêché. En ressaisissant tout l'empire qu'il avait eu sur son ouaille, il frémit de la trouver déjà si changée par l'air de Paris.

Madame de Grandville fut saisie de frayeur aux remontrances de l'ex-chanoine, homme de trente-

huit ans environ, qui apportait au milieu du clergé de Paris, si tolérant et si éclairé, cette âpreté du catholicisme de la province, cette implacable rigidité de maximes, et cette inflexible bigoterie dont les exigences multipliées sont autant de liens qui retiennent puissamment les âmes timorées dans une voie bien peu semblable à celle de l'Évangile.

Il serait fatigant et superflu de peindre avec exactitude les divers incidents qui, insensiblement, amenèrent le malheur au sein de ce ménage. Il suffira peut-être de raconter les principaux traits, sans les ranger scrupuleusement par époque et par ordre.

Cependant la première mésintelligence fut assez frappante.

Quand M. de Grandville mena sa femme dans le monde, elle ne fit aucune difficulté d'aller aux réunions graves, aux dîners, aux concerts, aux assemblées des magistrats placés au-dessus de son mari par la hiérachie judiciaire; mais elle sut, pendant quelque temps, prétexter des migraines toutes les fois qu'il s'agissait d'un bal. Un jour Grandville, impatienté de ces indispositions de commande, supprima la lettre qui annonçait un bal chez un conseiller d'état; et, trompant sa femme par une invitation verbale, il la mena, un soir que sa santé n'avait rien d'équivoque, au milieu d'une fête magnifique.

— Ma chère, lui dit-il au retour du bal, en lui voyant un air triste dont il s'offensa, votre condition de femme, le rang que vous occupez dans le monde et la fortune dont vous jouissez, vous imposent des obligations qu'aucune loi divine ne saurait abroger. — N'êtes-vous pas la gloire de votre mari? Vous devez donc venir au bal quand j'y vais, et y paraître convenablement.

— Mais, mon ami, qu'avait donc ma toilette de si malheureux?

— Il s'agit de votre air, ma chère. Quand un jeune homme vous parle et vous aborde, vous devenez si sérieuse qu'un plaisant pourrait croire que votre vertu est fragile. Vous semblez craindre qu'un sourire ne vous compromette. Vous aviez vraiment l'air de prier Dieu pour tous les péchés véniels qui pouvaient se commettre ce soir. Le monde, mon cher ange, n'est pas un couvent. Mais, puisque tu parles de toilette, je t'avouerai que c'est aussi un devoir pour toi de suivre les modes et les usages du monde.

— Voudriez-vous que je montrasse ma gorge comme ces femmes effrontées qui se décolletent de manière à laisser plonger des regards impudiques sur leurs épaules nues, sur...?

— Il y a de la différence, ma chère, dit le substitut en l'interrompant, entre découvrir tout le buste, et donner de la grâce à son corsage!... Vous avez un triple rang de ruches de tulle qui vous enveloppent le cou jusqu'au menton. Il semble que vous ayez sollicité votre couturière d'ôter toute forme gracieuse à vos blanches épaules et aux contours de votre sein, avec autant de soin qu'une coquette en met à obtenir de la sienne des robes qui dessinent les formes les plus secrètes. Votre buste est enseveli sous des plis si nombreux, que tout le monde s'en moquait; et vous souffririez si je vous rapportais les discours saugrenus que l'on a tenus sur vous.

— Ceux à qui ces obscénités plaisent ne seront pas chargés du poids de nos fautes!... dit la jeune femme d'une manière sentencieuse.

— Vous n'avez pas dansé?... demanda Grandville.

— Je ne danserai jamais!... répliqua-t-elle.

— Si je vous disais que vous devez danser?... reprit vivement le magistrat, et suivre les modes, porter des fleurs dans vos cheveux, vous faire faire des parures, mettre des diamants?... Songez donc, ma belle, que les gens riches, et nous le sommes, sont obligés d'entretenir le luxe dans un État! — Il vaut mieux faire prospérer les manufactures que de répandre son argent en aumônes par des mains étrangères...

La discussion devint très-aigre. Madame de Grandville mit dans ses réponses, toujours douces et prononcées d'un même son de voix aussi clair que celui d'une sonnette d'église, un entêtement qui annonçait une influence sacerdotale.

Quand, réclamant ses droits, elle prononça que son confesseur lui avait spécialement défendu d'aller au bal, le magistrat essaya de lui prouver que ce prêtre outrepassait les règlements de l'Église.

Cette dispute odieuse, théologique, fut renouvelée avec beaucoup plus de violence et d'aigreur de part et d'autre, quand M. de Grandville voulut mener sa femme au spectacle. Enfin, le magistrat, dans le seul but de battre en brèche la pernicieuse influence que l'ex-chanoine exerçait sur sa femme, engagea la querelle de manière à ce que madame de Grandville, défiée par lui, écrivît en cour de Rome, sur la question de savoir si une femme pouvait, sans compromettre son salut, se décolleter, aller au bal et au spectacle, pour complaire à son mari.

La réponse du vénérable Pie VII ne se fit pas longtemps attendre. Elle condamnait hautement la résistance de la femme, blâmait le confesseur; et cette lettre, véritable catéchisme conjugal, semblait avoir été dictée par la voix tendre de Fénélon dont elle respirait la grâce et la douceur.

« Une femme est bien partout où elle se trouve quand elle est conduite par son époux. Si elle com-

met des péchés par son ordre, ce ne sera pas à elle à en répondre un jour. »

Ces deux passages de l'homélie du pape le firent accuser d'irréligion par madame de Grandville et son confesseur. Mais avant que le bref n'arrivât, le substitut s'était aperçu de la stricte observance des lois ecclésiastiques que sa femme lui faisait garder les jours maigres. Il ordonna à ses gens de lui servir du gras toute l'année; et, quelque déplaisir que cet ordre causât à sa femme, M. de Grandville, qui se souciait peu de faire gras ou maigre, le maintint avec une fermeté virile.

En effet la moindre créature vivante et pensante est blessée dans ce qu'elle a de plus cher, quand elle accomplit, par l'instigation d'une autre volonté que la sienne, une chose qu'elle était naturellement portée à exécuter. De toutes les tyrannies, la plus odieuse est celle qui ôte perpétuellement à une âme le mérite de ses actions et de ses pensées. On abdique sans avoir régné. La parole la plus douce à prononcer, le sentiment le plus doux à exprimer, expirent quand nous les croyons commandés, et plutôt que de renoncer à sa volonté on se jette dans un sentiment contraire; car entre mourir ou se couper un membre, personne n'hésite.

Bientôt le jeune magistrat devait renoncer à recevoir ses amis, à donner une fête ou un dîner : sa maison semblait s'être couverte d'un crêpe.

Une maison dont la maîtresse est dévote prend un aspect tout particulier. Les domestiques, toujours placés sous la surveillance de la femme, ne sont choisis que parmi ces personnes soi-disant pieuses qui ont des figures à elles. De même que le garçon le plus jovial, entré une fois dans la gendarmerie, aura le visage gendarme, de même les gens qui s'adonnent aux pratiques de la dévotion contractent un caractère de physionomie uniforme. L'habitude de baisser les yeux, de garder une attitude de componction, les revêt d'une livrée hypocrite que les fourbes savent prendre à merveille. Puis les dévotes forment une république : elles se connaissent toutes; et les domestiques dont elles se servent sont comme une race à part qu'elles conservent à l'instar de ces amateurs de chevaux, qui n'en admettent pas un dans leurs écuries dont l'extrait de naissance ne soit en règle.

Alors plus les prétendus impies viennent examiner une maison dévote, et plus ils reconnaissent que tout y est empreint de je ne sais quelle disgrâce. Ils y trouvent, tout à la fois, une apparence d'avarice et de mystère comme chez les usuriers, et l'humidité parfumée d'encens qui règne dans les chapelles. Cette régularité mesquine, cette pauvreté d'idées, que tout trahit, ne s'exprime que par un seul mot, et ce mot est — *bigoterie*. Dans ces sinistres et implacables maisons, la bigoterie se peint dans les meubles, dans les gravures, dans les tableaux; le parler y est bigot; le silence, bigot, et les figures, bigotes. La transformation des choses et des hommes en bigoterie est un mystère inexplicable, mais le fait est là. Chacun peut avoir observé que les bigots ne marchent pas, ne s'asseyent pas, ne parlent pas, comme marchent, s'asseyent et parlent les gens du monde. Chez eux l'on est gêné; chez eux l'on ne rit pas; chez eux la roideur, la symétrie, règnent en tout, depuis le bonnet de la maîtresse de la maison, jusqu'à une pelote à épingles. Les regards n'y sont pas francs, les gens y semblent des ombres, et la dame du logis paraît assise sur un trône de glace.

Un matin le pauvre Grandville remarqua avec douleur et tristesse tous les symptômes de la bigoterie dans sa maison. Il y a, de par le monde, certaines sociétés où les mêmes effets existent, sans être produits par les mêmes causes. L'ennui trace autour de ces maisons malheureuses un cercle d'airain, où il renferme l'horreur du désert et l'infini du vide. Alors un ménage n'est pas un tombeau, c'est pis, c'est un couvent.

Au sein de cette sphère glaciale le magistrat considéra sa femme sans passion. Alors il remarqua avec une vive peine l'étroitesse d'idées que trahissait la manière dont les cheveux étaient implantés sur le front bas et légèrement creusé d'Angélique. Il aperçut dans la régularité si parfaite des traits de son visage je ne sais quoi d'arrêté et de rigide qui lui rendit bientôt haïssable la feinte douceur par laquelle il avait été séduit. Il devinait qu'un jour ces lèvres minces pourraient dire : — C'est pour ton bien, mon ami!... quand un malheur arriverait.

La figure de madame de Grandville avait pris une teinte blafarde et une expression sérieuse qui tuait la joie chez les autres. Ce changement était-il opéré par les habitudes ascétiques d'une dévotion qui n'est pas plus la piété que l'avarice n'est la charité, ou était-il produit par la sécheresse naturelle de son âme?... Il serait difficile de prononcer. Peut-être sa divine beauté était-elle une illusion. En effet, l'imperturbable sourire par lequel elle contractait son visage en regardant Grandville paraissait être, chez elle, une formule jésuitique de bonheur par laquelle elle croyait satisfaire à toutes les exigences du mariage. Enfin, sa charité blessait, sa beauté sans passion paraissait une monstruosité à celui qui la connaissait, et il n'y avait pas jusqu'à la plus douce de ses paroles qui n'impatientât. Elle n'obéissait pas à des sentiments, mais à des devoirs.

Il y a des défauts qui, chez une femme, peuvent céder aux leçons fortes données par l'expérience ou

par un mari; mais rien ne peut combattre la tyrannie des fausses idées religieuses. Une éternité bienheureuse à conquérir, mise en balance avec un plaisir mondain, triomphe de tout, fait tout supporter. C'est l'égoïsme divinisé, c'est le *moi* par-delà le tombeau. Aussi le pape fut-il condamné au tribunal de l'infaillible chanoine et de la jeune dévote, car ne pas avoir tort est un des sentiments qui remplacent tous les autres chez ces âmes despotiques.

Depuis quelque temps, il s'était établi un secret combat entre les idées des deux époux, et le jeune magistrat se fatigua bientôt d'une lutte qui ne devait jamais cesser. Et, en effet, quel homme, quel caractère peut résister à la vue d'un visage amoureusement hypocrite, et à une représentation catégorique opposée aux moindres volontés? Quel parti prendre contre une femme qui se fait une arme de votre passion en faveur de son insensibilité, qui est résolue à rester doucement inexorable, qui se prépare à jouer le rôle de victime avec délices, qui regarde un mari comme un instrument de Dieu, comme un mal dont les atteintes lui éviteront le purgatoire?

Quelles sont les peintures par lesquelles on pourrait donner l'idée de ces femmes qui font haïr la vertu en outrant les plus doux préceptes d'une religion que saint Jean résumait par : Aimez-vous!..... Existait-il dans un magasin de modes un seul chapeau condamné à rester en étalage ou à partir pour les îles, Grandville était sûr de voir sa femme s'en parer. S'il se fabriquait une étoffe d'une couleur ou d'un dessin malheureux, elle s'en affublait; car ces pauvres dévotes sont désespérantes dans leurs toilettes; et le manque de goût est un des défauts qui sont inséparables de la fausse dévotion.

Ainsi dans cette intime existence qui veut le plus d'expansion, Grandville était sans compagne. Il allait seul dans le monde, dans les fêtes, au spectacle; car rien chez lui ne sympathisait avec lui. Un grand crucifix placé entre le lit de sa femme et le sien, était là comme le symbole de sa destinée. Ne représentait-il pas une divinité mise à mort, un homme-dieu tué dans toute la beauté de la vie et de la jeunesse? L'ivoire de cette croix n'était pas plus froid qu'Angélique crucifiant son mari au nom de la vertu; car ce fut entre leurs deux lits séparés que naquit le malheur. Là Angélique ne voyait que des devoirs dans les plaisirs de l'hyménée; et là s'était levée, un soir, l'observance des jeûnes, pâle et livide figure qui, un certain mercredi des cendres, avait d'une voix brève ordonné un carême complet, sans que M. Grandville eût jugé convenable d'écrire cette fois au pape, afin d'avoir l'avis du consistoire sur la manière d'observer le carême, les quatre-temps et les veilles de grande fête.

Le malheur du jeune substitut était immense; car il ne pouvait même pas se plaindre. Qu'avait-il à dire?... Il possédait une femme jeune, jolie, attachée à ses devoirs, vertueuse, le modèle de toutes les vertus!... Elle accouchait chaque année d'un enfant, elle les nourrissait tous elle-même et les élevait dans les meilleurs principes. Elle était charitable. C'était un ange.

Les vieilles femmes qui composaient la société au sein de laquelle elle vivait (car à cette époque les jeunes dames ne s'étaient pas encore avisées de se lancer par ton dans la haute dévotion), admiraient toutes le dévouement de madame Grandville, et la regardaient, sinon comme une vierge, au moins comme une martyre. Elles accusaient non pas les scrupules de la femme, mais la barbarie procréatrice du mari.

Insensiblement M. de Grandville, accablé de travail, sevré de plaisirs et fatigué du monde où il errait solitaire, tomba à trente-deux ans dans le plus affreux marasme. La vie lui était odieuse. Ayant une trop haute idée des obligations que lui imposait sa place, pour donner l'exemple d'une vie irrégulière, il essaya de s'étourdir par de grands travaux, et entreprit alors un grand ouvrage sur le droit. Mais il ne jouit pas longtemps de cette tranquillité monastique sur laquelle il avait cru qu'il lui serait au moins permis de compter.

Quand sa femme le vit déserter les fêtes du monde, et travailler chez lui avec une sorte de régularité, elle essaya de le convertir; car un véritable chagrin pour elle était de savoir son mari persister dans des opinions peu chrétiennes. Elle pleurait quelquefois en pensant que si son époux venait à périr, il mourrait dans l'impénitence finale, sans que jamais elle pût espérer de l'arracher aux flammes éternelles de l'enfer.

Alors M. de Grandville fut en butte aux petites idées, aux raisonnements vides, aux étroites pensées par lesquelles sa femme, qui croyait avoir remporté une première victoire, voulut essayer d'en obtenir une seconde en le ramenant dans le giron de l'Église. Ce fut là le dernier coup.

Quoi de plus affligeant que ces luttes sourdes, dont on peut toujours se faire une idée en se figurant un entêtement de dévote aux prises avec la raison éclairée d'un magistrat? Quel plaisir prendrait-on à ces aigres pointilleries auxquelles les gens passionnés préfèrent des coups de poignard? M. de Grandville déserta sa maison, où tout lui était insupportable. Ses enfants, courbés sous le despotisme froid de leur mère, n'osaient pas suivre leur père au spectacle, et Grandville ne pouvait leur procurer des plaisirs dont leur terrible mère savait toujours les punir.

Cet homme si aimant fut amené à une indifférence, à un égoïsme pire que la mort. Il sauva du moins ses fils de cet enfer en les mettant de bonne heure au collége, et se réservant le droit de les faire sortir. Il intervenait rarement entre la mère et les filles; mais il était résolu de les marier aussitôt qu'elles atteindraient l'âge de nubilité. S'il avait voulu prendre un parti violent, rien ne l'aurait justifié; et sa femme, ayant pour elle un formidable cortége de douairières, l'eût fait condamner par la terre entière. Alors Grandville n'eut d'autre ressource que de vivre dans un isolement complet. Mais courbé sous la tyrannie du malheur, ses traits flétris par le chagrin et par les travaux lui déplaisaient à lui-même, et il redoutait même le sourire des femmes du monde, auprès desquelles il désespérait de trouver des consolations.

L'histoire didactique de ce triste ménage n'offrit, pendant les treize années qui s'écoulèrent de 1807 à 1821, aucune scène digne d'être rapportée.

Madame de Grandville resta exactement la même du moment où elle perdit le cœur de son mari, que pendant les jours où elle se disait heureuse. Elle fit des neuvaines pour prier Dieu et les saints de l'éclairer sur les défauts qui avaient déplu à son époux et de lui enseigner les moyens de ramener la brebis égarée; mais plus ses prières avaient de ferveur, et moins Grandville paraissait au logis. Depuis cinq ans environ, le magistrat, qui avait obtenu, depuis la restauration, de hautes fonctions dans le gouvernement, s'était logé à l'entresol de son hôtel, pour éviter de vivre avec la comtesse de Grandville.

Chaque matin il se passait une scène qui, s'il en faut croire les médisances du monde, se répète au sein de plus d'un ménage, où elle est produite par certaines incompatibilités d'humeur, par des maladies morales ou physiques, ou par des travers qui conduisent bien des mariages aux malheurs retracés dans cette histoire.

Sur les huit heures du matin, une femme de chambre, qui ressemblait assez à une religieuse, venait sonner à l'appartement du comte de Grandville. Introduite dans le salon qui précédait le cabinet du magistrat, elle redisait au valet de chambre, et toujours du même ton, le message de la veille :

— Madame fait demander à M. le comte s'il a bien passé la nuit, et s'il lui fera le plaisir de déjeuner avec elle.

— Monsieur, répondait le valet de chambre, après avoir été parler à son maître, présente ses hommages à madame la comtesse, et la prie d'agréer ses excuses. Une affaire importante l'oblige à se rendre au Palais.

Un instant après, la femme de chambre se présentait de nouveau, et demandait de la part de madame si elle aurait le bonheur de voir M. le comte avant son départ.

— Il est parti ! répondait le valet, tandis que parfois le cabriolet était encore dans la cour.

Ce dialogue par ambassadeur devint un cérémonial quotidien. Le valet de chambre de Grandville, qui, favori de son maître, causait plus d'une querelle dans le ménage par son irréligion et le relâchement de ses mœurs, se rendait même assez souvent par forme dans le cabinet où son maître n'était pas et revenait faire les réponses d'usage.

L'épouse affligée guettait quelquefois le retour de son mari, et se mettait sur le perron afin de se trouver sur son passage. Elle arrivait devant lui comme un remords. La taquinerie vétilleuse qui anime les caractères monastiques faisait le fond de celui de madame de Grandville, qui, alors âgée de trente-cinq ans, paraissait en avoir quarante.

Quand Grandville, obligé par le décorum, adressait la parole à sa femme, ou restait à dîner au logis, elle triomphait de lui faire subir et sa présence, et ses discours aigres-doux, et l'insupportable ennui de sa société bigote. Elle essayait de le mettre en faute devant ses gens et ses charitables amies.

La présidence d'une cour royale ayant été offerte au comte de Grandville, dont la famille était très-bien en cour, il l'avait refusée en priant le ministère de le laisser à Paris. Ce refus, dont les raisons étaient inconnues, donna lieu aux intimes amies et au confesseur de la comtesse de faire les plus bizarres conjectures. Grandville avait près de cent mille livres de rente. Il appartenait à l'une des meilleures maisons de la Normandie. Sa nomination à une présidence était un échelon pour arriver à la pairie. D'où venait ce peu d'ambition? D'où venait l'abandon de son grand ouvrage sur le droit? D'où venait cette dissipation qui, depuis près de six années, l'avait rendu étranger à sa maison, à sa famille, à ses travaux, à tout ce qui devait lui être cher?...

Le confesseur de la comtesse, qui, pour parvenir à un évêché, comptait autant sur l'appui des maisons où il avait accès que sur les services rendus à une congrégation dont il était l'un des plus ardents propagateurs, se trouva désappointé par le refus de Grandville.

Il se prit à dire, sous la forme de supposition, que, si M. le comte avait tant de répugnance à venir en province, c'était peut-être à cause de la nécessité où il serait d'y mener une conduite régulière; que, obligé de donner l'exemple des bonnes mœurs, il serait contraint d'y vivre avec la comtesse, de laquelle une passion illicite pouvait seule

l'éloigner, et qu'il fallait être aussi pure que l'était madame de Grandville pour se refuser à reconnaître les dérangements survenus dans la conduite de son mari...

Des bonnes amies trouvèrent ces suppositions si lucides, qu'elles les transformèrent en vérités.

Madame de Grandville fut frappée comme d'un coup de foudre. N'ayant aucune idée du monde ni de ses mœurs, de l'amour ni de ses folies, elle n'avait jamais pensé que le mariage pût comporter des incidents différents de ceux qui avaient eu lieu entre elle et Grandville. Elle croyait son mari incapable de ce qu'elle considérait comme un crime; et, quand il ne réclama plus rien d'elle, elle avait imaginé que le calme dont il paraissait jouir était dans la nature. Enfin, comme elle lui avait donné tout ce que son cœur pouvait renfermer d'affection pour un homme, et que les conjectures de son confesseur ruinaient complétement les illusions dont elle s'était nourrie jusqu'en ce moment, elle prit la défense de son mari, et voulut le justifier aux yeux des autres, mais sans pouvoir détruire le soupçon qui venait de se glisser dans son âme. Ces appréhensions causèrent de tels ravages dans sa faible tête qu'elle en tomba malade.

Elle devint la proie d'une fièvre lente; et comme ces événements se passaient pendant le carême de l'année 1822, et qu'elle ne voulut pas consentir à cesser ses jeûnes et ses austérités, elle arriva par degrés à un état de consomption qui fit trembler pour ses jours. Les regards indifférents de M. de Grandville la tuaient. Les soins et les attentions qu'il avait pour elle ressemblaient à ceux qu'un neveu s'efforce de prodiguer au vieil oncle dont il doit hériter.

Quoique la comtesse, ayant renoncé à son système de taquinerie et de remontrances, essayât d'accueillir son mari par de douces paroles, elle ne pouvait lui cacher entièrement ses véritables pensées, et détruisait souvent par un mot le bon effet produit par un autre.

Vers la fin du mois de mai, les chaudes haleines du printemps et un régime plus nourrissant ayant restitué quelques forces à madame de Grandville, elle vint un matin, au retour de la messe, s'asseoir dans son petit jardin, sur un banc de pierre. En recevant les caresses du soleil, elle pensait à toute sa vie, qu'elle embrassait d'un coup d'œil, afin de voir en quoi elle avait manqué à ses devoirs de mère et d'épouse, quand son confesseur apparut dans une agitation difficile à décrire.

— Vous serait-il arrivé quelque malheur, mon père?... lui demanda-t-elle avec une sollicitude toute filiale.

— Ah! je voudrais, répondit le prêtre normand, que toutes les infortunes dont la main de Dieu vous afflige me fussent départies!... Mais, ma respectable amie, ce sont des épreuves auxquelles il faut savoir vous soumettre.

— Eh! peut-il m'arriver des châtiments plus grands que ceux dont sa providence m'accable en se servant de mon mari comme d'un instrument de colère?

— Préparez-vous, ma fille, à plus de mal encore que nous n'en supposions jadis avec vos pieuses amies.

— Alors, je dois remercier Dieu, répondit la comtesse, de ce qu'il daigne se servir de vous pour me transmettre ses volontés; plaçant ainsi, comme toujours, les trésors de sa miséricorde auprès des fléaux de sa colère, comme jadis il bannissait Agar et lui découvrait une source dans le désert.

— Il a mesuré vos peines à la force de votre résignation et au poids de vos fautes.

— Parlez, je suis prête à tout entendre.

A ces mots, la comtesse leva ses yeux au ciel, et ajouta :

— Parlez, monsieur Fontanon!...

— Depuis sept ans, M. de Grandville commet le péché d'adultère avec une concubine.

— O ciel!

— Il en a deux enfants. Il a dissipé pour ce ménage adultérin plus de cinq cent mille francs qui devaient appartenir à sa famille légitime.

— Il faudrait que je le visse de mes propres yeux!... dit la comtesse.

— Gardez-vous-en bien! s'écria l'abbé : vous devez pardonner, ma fille; attendre, dans la prière, que Dieu éclaire votre époux; à moins d'employer contre lui les moyens que vous offrent les lois humaines...

La longue conversation que l'abbé Fontanon eut alors avec sa pénitente produisit un changement violent dans la personne de la comtesse. Elle le congédia, et reparut chez elle, presque colorée. Elle allait et venait avec une vivacité inaccoutumée. Elle commanda d'atteler ses chevaux, ordre qu'elle donnait rarement. Elle les décommanda, elle changea d'avis vingt fois dans la même heure; mais enfin, comme si elle prenait une grande résolution, elle partit sur les trois heures, laissant tout son monde étonné de la révolution qui s'était si subitement faite en elle.

— Monsieur doit-il revenir dîner?... avait-elle demandé au valet de chambre, auquel elle ne parlait jamais.

— Non, madame...

— L'avez-vous conduit au Palais ce matin?...

— Oui, madame...

— N'est-ce pas aujourd'hui lundi?...

— Oui, madame...

— Je croyais qu'il n'y avait pas de palais le lundi !...

— Que le diable t'emporte!... s'écria le valet en voyant partir sa maîtresse.

Mademoiselle de Bellefeuille était en deuil et pleurait. Auprès d'elle, Eugène tenait une des mains de son amie entre les siennes, gardait le silence, et regardait tour à tour soit le petit Charles qui ne comprenait rien au deuil de sa mère, et ne restait muet que parce qu'il la voyait pleurer, soit le berceau où dormait Eugénie, soit le visage de Caroline sur lequel la tristesse ressemblait à une pluie tombant à travers les rayons d'un joyeux soleil.

— Eh bien! oui, mon ange, dit Eugène après un long silence; voilà le grand secret, je suis marié à une autre... Mais un jour, je l'espère, nous ne ferons qu'une même famille. Ma femme est depuis le mois de mars dans un état désespéré. Je ne souhaite pas sa mort; mais s'il plaît à Dieu de l'appeler à lui, je crois qu'elle sera plus heureuse dans le paradis qu'au milieu d'un monde dont elle ne comprend ni les peines ni les plaisirs.

— Oh ! que je hais cette femme !... Comment a-t-elle pu te rendre malheureux?... Cependant c'est à ce malheur que je dois ma félicité?....

Ses larmes se séchèrent tout à coup.

— Caroline, espérons!... s'écria Eugène en prenant un baiser. Ne conçois pas de crainte de cet abbé. C'est le confesseur de ma femme, il est vrai; mais s'il essayait de troubler notre bonheur, je saurais prendre un parti...

— Que ferais-tu ?

— Nous irions en Italie, je fuirais...

Un cri retentit dans le salon voisin, il fit frissonner le comte de Grandville et trembler mademoiselle de Bellefeuille. Ils se précipitèrent dans le salon, où ils trouvèrent la comtesse évanouie.

Quand elle reprit ses sens, elle jeta un profond soupir en se voyant entre son mari et sa rivale. Elle repoussa par un geste involontaire plein de mépris le bras de cette dernière, qui se leva pour se retirer.

— Vous êtes chez vous, mademoiselle ! dit Grandville en arrêtant sa maîtresse par le bras.

Puis saisissant sa femme mourante, il la porta jusqu'à sa voiture, et y monta auprès d'elle.

— Qui donc a pu vous amener à désirer ma mort, à me fuir?... demanda la comtesse d'une voix faible en contemplant son mari avec autant d'indignation que de douleur. — N'étais-je pas jeune ? vous m'avez trouvée belle!... Qu'avez-vous à me reprocher?... Vous ai-je trompé? N'ai-je pas été une épouse vertueuse et sage? Mon cœur n'a conservé que votre image; mes oreilles n'ont entendu que votre voix ! A quel devoir ai-je manqué?... Que vous ai-je refusé ?...

— Le bonheur!... répondit d'une voix ferme le magistrat. Vous savez, madame, qu'il y a deux manières de servir Dieu. Certains chrétiens s'imaginent qu'en entrant à des heures fixes dans une église pour y dire des *pater noster*, qu'en y entendant régulièrement la messe et en s'abstenant de tout péché, ils gagneront le ciel..., ceux-là, madame, vont en enfer; car ils n'ont point aimé Dieu pour lui-même, ils ne l'ont point adoré comme il veut l'être, ils ne lui ont fait aucun sacrifice. Ils sont doux en apparence, et durs à leur prochain. Ils voient la règle, la lettre, et non l'esprit. Voilà comme vous en avez agi avec votre époux terrestre.

Vous avez sacrifié mon bonheur à votre salut. Vous étiez en prières quand j'arrivais à vous le cœur joyeux; vous pleuriez quand vous deviez m'égayer; vous n'avez su satisfaire à aucune exigence de mes plaisirs.....

— Et s'ils étaient criminels?... s'écria la comtesse avec feu, fallait-il donc perdre mon âme pour vous plaire ?

— C'eût été un sacrifice... dit froidement M. Grandville, qu'une autre plus aimante a eu le courage de me faire.

La comtesse se tordit les mains...

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en pleurant, tu l'entends.... Était-il digne des prières et des austérités au milieu desquelles je me suis consumée pour racheter ses fautes et les miennes?.... A quoi sert la vertu ?

— A gagner le ciel, ma chère! On ne peut être à la fois l'épouse d'un homme et celle de Jésus-Christ; il y aurait bigamie; et il faut savoir opter entre un mari et un couvent. Vous avez dépouillé votre âme, au profit de l'avenir, de tout le dévouement que Dieu y avait mis pour moi, et vous n'avez gardé au monde que des sentiments de haine...

— Je ne vous ai donc point aimé?... demanda-t-elle.

— Non, madame.

— Qu'est-ce donc que l'amour?... demanda involontairement la comtesse.

— L'amour, ma chère !... répondit Grandville avec une sorte de surprise ironique. Vous n'êtes pas en état de le comprendre. Le ciel froid de la Normandie ne peut pas être celui de l'Espagne : voilà toute votre histoire. Se plier à nos caprices, les deviner, trouver des plaisirs dans une douleur, nous sacrifier l'opinion du monde, l'amour-propre, la religion même, et ne regarder ces offrandes que comme

des grains d'encens brûlés en l'honneur de l'idole!... voilà l'amour.

— Des filles d'Opéra!... dit la comtesse avec horreur. De tels feux doivent être peu durables, et ne vous laisser bientôt que des cendres ou des charbons, des regrets ou le désespoir.

Une épouse, monsieur, doit vous offrir, à mon sens, une amitié vraie, une chaleur égale... Elle a une dignité à conserver...

— Vous parlez de chaleur comme les nègres parlent de la glace!... répondit le comte avec un sourire sardonique. Songez que la plus humble de toutes les pâquerettes est plus séduisante que la plus orgueilleuse et la plus brillante des épines-roses, qui nous attirent au printemps par leurs pénétrants parfums et leurs vives couleurs...

Du reste, ajouta-t-il, je vous rends justice. Vous vous êtes si bien tenue dans la ligne du devoir apparent prescrit par la loi, que, pour vous démontrer en quoi vous avez failli à mon égard, il faudrait entrer dans certains détails que votre réserve ne saurait supporter, et vous instruire de choses qui vous sembleraient le renversement de toute morale.

— Vous osez parler de morale, s'écria la comtesse que les réticences de son mari rendirent furieuse, en sortant de la maison où vous avez dissipé la fortune de vos enfants!... où...

— Madame, je vous arrête là... dit le comte avec sang-froid en interrompant sa femme. Si mademoiselle de Bellefeuille est riche, elle ne l'est aux dépens de personne. Mon oncle était maître de sa fortune et avait plusieurs héritiers. Or, de son vivant, et par pure amitié pour celle qu'il considérait comme une nièce, il lui a donné sa terre de Bellefeuille. Quant au reste, je le tiens de ses libéralités...

— C'était digne d'un Jacobin!... s'écria Angélique.

— Madame, vous oubliez que votre père fut un de ces Jacobins que vous, femme, condamnez avec peu de charité!... dit sévèrement le comte. Mais le citoyen Bontems, ajouta-t-il, a signé des arrêts de mort, tandis que mon oncle n'a rendu que des services à la France.

Madame de Grandville se tut. Mais, après un moment de silence, le souvenir de ce qu'elle venait de voir réveillant dans son âme une jalousie que rien ne saurait éteindre dans le cœur d'une femme, elle dit à voix basse et comme si elle se parlait à elle-même :

— Peut-on perdre ainsi son âme et celle des autres!...

— Eh! madame, reprit le comte fatigué de cette conversation, c'est peut-être vous qui répondrez un jour de tout ceci!...

Cette parole fit trembler la comtesse.

— Vous serez sans doute excusée aux yeux du juge indulgent qui appréciera nos fautes, dit-il, par la bonne foi avec laquelle vous avez accompli mon malheur. Je ne vous hais point, je hais les gens qui ont faussé votre cœur et votre raison. Vous avez prié pour moi, comme mademoiselle de Bellefeuille m'a donné son cœur et m'a comblé d'amour. Il fallait que vous fissiez l'un et l'autre. Il fallait être tour à tour et ma maîtresse et la sainte priant au pied des autels. Vous devez me rendre la justice d'avouer que je ne suis ni pervers, ni débauché. Mes mœurs sont pures, et ce n'est qu'au bout de sept années de douleur que le besoin d'être heureux m'a, par une pente insensible, amené à aimer une autre femme que vous, à me créer une autre famille que la mienne. Du reste, ne croyez pas que je sois le seul : il existe dans cette ville des milliers de maris qui tous ont été conduits par des causes diverses à cette double existence.

— Grand Dieu!... s'écria la comtesse, que ma croix est devenue lourde à porter!... Si l'époux que tu m'as donné dans ta colère ne peut trouver ici-bas de félicité que par ma mort, rappelle-moi dans ton sein...

— Si vous aviez eu toujours d'aussi admirables sentiments et ce dévouement, nous serions encore heureux, dit froidement le comte.

— Eh bien, reprit Angélique en versant un torrent de larmes, pardonnez-moi si j'ai pu commettre des fautes! Oui, monsieur, je suis prête à vous obéir en tout, certaine que vous ne désirerez rien que de juste et de naturel. Je serai désormais tout ce que vous voudrez que soit une épousse!...

— Madame, si votre intention est de me faire dire que je ne vous aime plus, j'aurai l'affreux courage de vous éclairer. Puis-je commander à mon cœur? puis-je effacer en un instant les souvenirs de quinze années de douleur? — Je n'aime plus! ces paroles enferment un mystère tout aussi profond que celui contenu dans le mot : — J'aime. L'estime, la considération, les égards, s'obtiennent, disparaissent, reviennent ; mais, quant à l'amour, je me prêcherais mille ans, que je ne le ferais pas renaître...

— Ah! monsieur le comte, je désire bien sincèrement que ces paroles ne vous soient pas prononcées un jour par celle que vous aimez, avec le ton et l'accent que vous y mettez...

— Voulez-vous porter ce soir une robe à la grecque et venir à l'Opéra?

A cette demande, la comtesse frissonna involontairement.

CONCLUSION.

Dans les premiers jours du mois de décembre 1829, un homme dont les cheveux entièrement blanchis semblaient annoncer qu'il avait subi plus de chagrins que d'hivers, car il ne paraissait guère avoir plus de cinquante-huit ans, passait à minuit environ par la rue de Gaillon.

Arrivé devant une maison de peu d'apparence et qui n'avait que deux étages, il s'arrêta pour y examiner une des fenêtres élevées en mansarde à des distances égales au milieu de la toiture. Une faible lueur colorait à peine cette humble croisée dont quelques-uns des carreaux avaient été remplacés par du papier.

Le passant regardait cette clarté vacillante et jaunâtre avec l'indéfinissable curiosité des flâneurs parisiens, quand un jeune homme sortit tout à coup de la maison. Comme les pâles rayons du réverbère frappaient la figure du curieux, il ne paraîtra pas étonnant que, malgré la nuit, le jeune homme se soit avancé vers le passant avec ces précautions dont on use à Paris quand on craint de se tromper en rencontrant une personne de connaissance.

— Eh quoi! s'écria-t-il, c'est vous, monsieur le comte!... seul, à pied, à cette heure, et si loin de la rue Saint-Lazare... Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous offrir le bras. Le pavé, ce soir, ou, pour mieux dire, ce matin, est si glissant que... si nous ne nous soutenions pas l'un l'autre, dit-il afin de ménager l'amour-propre du vieillard, il nous serait bien difficile d'éviter une chute...

— Mais, mon cher monsieur, je n'ai encore que cinquante ans, malheureusement pour moi, répondit le comte de Grandville; et un médecin, promis comme vous à une haute célébrité, doit savoir qu'à cet âge un homme est dans toute sa force.

— Alors vous êtes en bonne fortune... reprit le médecin, car vous n'avez pas, je pense, l'habitude d'aller à pied dans Paris. Quand on a d'aussi beaux chevaux que les vôtres...

— Mais, la plupart du temps, répondit M. de Grandville, quand je ne vais pas dans le monde, je reviens du Palais-Royal ou de chez M. de Livry à pied...

— Et en portant sans doute sur vous de fortes sommes!... s'écria le médecin; mais c'est appeler le poignard des assassins...

— Je ne crains pas ceux-là!... répliqua le comte de Grandville d'un air triste et insouciant.

— Mais au moins l'on ne s'arrête pas... reprit le médecin en entraînant l'ancien magistrat vers le boulevard. Encore un peu, je croirais que vous voulez me voler votre dernière maladie et mourir d'une autre main que de la mienne...

— Ah! vous m'avez surpris faisant de l'espionnage!... répondit le comte. Soit que je passe à pied ou en voiture et à telle heure que ce puisse être de la nuit, j'aperçois, depuis quelque temps, à une fenêtre du troisième étage de la maison d'où vous sortez, l'ombre d'une personne qui paraît travailler avec un courage héroïque...

A ces mots le comte fit une pause, comme s'il eût senti une douleur soudaine.

— J'ai pris pour ce grenier, continua-t-il promptement, autant d'intérêt qu'un bourgeois de Paris peut en porter à l'achèvement du Palais-Royal...

— Eh bien! s'écria vivement le jeune homme en interrompant le comte, je puis vous...

— Ne me dites rien!... répliqua Grandville en coupant la parole à son médecin. Je ne donnerais pas un centime pour apprendre si l'ombre qui s'agite sur ces rideaux troués est celle d'un homme ou d'une femme, et si l'habitant de ce grenier est heureux ou malheureux! Si j'ai été surpris de ne plus voir personne travailler ce soir, si je me suis arrêté, c'était uniquement pour avoir le plaisir de former des conjectures aussi nombreuses et aussi niaises que toutes celles que les flâneurs forment à l'aspect d'une construction subitement abandonnée... Depuis deux ans, mon jeune...

Le comte parut hésiter à employer une expression; mais il fit un geste et s'écria:

— Non, je ne vous appellerai pas mon ami!... car je déteste tout ce qui peut ressembler à un sentiment! Depuis deux ans donc, je ne m'étonne plus que les vieillards se plaisent tant à cultiver des fleurs, à planter des arbres... Les événements de la vie leur ont appris à ne plus croire aux affections humaines... et... en peu de temps, je suis devenu vieillard. Je ne veux plus m'attacher qu'à des animaux qui ne raisonnent pas, à des plantes, enfin à tout ce qui est extérieur; enfin je n'aime que les surfaces. Je fais plus de cas des mouvements de mademoiselle Taglioni que de tous les sentiments humains. — J'abhorre la vie et un monde où je suis seul. Rien, rien!... ajouta le comte avec une expression qui fit tressaillir le jeune homme, non, rien ne m'émeut et rien ne m'intéresse!...

— Vous avez des enfants!...

— Mes enfants?... reprit-il avec un singulier accent d'amertume. Eh bien, mes filles ne sont-elles pas toutes richement mariées?... Elles aiment leurs maris et en sont aimées. Elles ont leurs ménages, et doivent penser à leurs enfants et à mes gendres avant tout. — Quant à mes fils... ils ont tous très-bien réussi. — L'aîné sera même l'honneur de la magistrature; mais ils ont leurs soins, leurs inquiétudes, leurs affaires... Si de tous ces cœurs-là il s'en était trouvé un seul qui se fût entièrement consacré à

moi, qui eût essayé par son affection de me faire oublier tout le vide que je sens là!... dit-il en frappant sur son sein, eh bien! celui-là aurait manqué sa vie, il l'aurait sacrifiée. — Et pourquoi, après tout? — pour embellir quelques années qui me restent! — Y serait-il parvenu? — N'aurais-je pas, peut-être, regardé ses soins généreux comme une dette? Mais, — et ici le vieillard se prit à sourire avec une profonde ironie, — mais, monsieur, ce n'est pas en vain que nous leur apprenons l'arithmétique! et... — ils savent calculer... En ce moment ils attendent ma succession!

— Oh! monsieur le comte, comment cette idée peut-elle vous venir à vous, à vous si bon, si obligeant, si humain? En vérité, si je n'étais pas moi-même une preuve vivante de cette bienfaisance que vous concevez si belle et si large...

— Pour mon plaisir... reprit vivement le comte. Je paie une sensation comme je paierais demain d'un monceau d'or la plus puérile de toutes les illusions si elle pouvait me remuer le cœur. Je secours mes semblables pour moi, et par la même raison que je vais au jeu... Mais je ne compte sur la reconnaissance de personne; vous-même, je vous verrais mourir sans sourciller, et je vous demande le même sentiment pour moi. — Ah, jeune homme!... les événements de la vie ont passé sur mon cœur comme les laves du Vésuve sur Herculanum. La ville existe — morte!...

— Ceux qui ont amené à ce point d'insensibilité une âme aussi chaleureuse et aussi vivante que l'était la vôtre, sont coupables!...

— N'ajoutez pas un mot!... reprit le comte avec un sentiment d'horreur.

— Vous avez une maladie, dit le jeune médecin d'un son de voix plein d'émotion, que vous devriez me permettre de guérir.

— Mais connaissez-vous donc un remède à la mort?... s'écria le comte impatienté.

— Eh bien, monsieur le comte, je gage ranimer ce cœur que vous croyez si froid...

— Valez-vous Talma? demanda ironiquement Grandville.

— Non, monsieur le comte. Mais la nature est aussi supérieure à ce qu'était Talma, que Talma pouvait l'être à moi. Écoutez, le grenier qui vous intéresse est habité par une femme d'une trentaine d'années. L'amour va chez elle jusqu'au fanatisme. L'objet de son culte est un jeune homme d'une jolie figure, mais qu'une mauvaise fée a doué de tous les vices possibles. Il est joueur, et je ne sais ce qu'il aime le mieux, des femmes ou du vin. — Il a fait, à ma connaisssance, des bassesses dignes de la police correctionnelle...

Eh bien! cette malheureuse femme lui a sacrifié une très-belle existence, un homme dont elle était adorée, dont elle avait des enfants... Mais qu'avez-vous, monsieur le comte?...

— Rien! — continuez...

— Elle lui a laissé dévorer une fortune entière. Elle lui donnerait, je crois, le monde, si elle le tenait... Elle travaille nuit et jour... et souvent elle a vu sans murmurer ce monstre qu'elle adore lui ravir jusqu'à l'argent destiné à payer le vêtement dont manquent ses enfants, jusqu'à l'espoir de la nourriture du lendemain!

Il y a trois jours, elle a vendu ses cheveux, les plus beaux que j'aie jamais vus!... Il est venu.... Elle n'avait pas pu cacher assez vite la pièce d'or. Il l'a demandée, et, pour un sourire, pour une caresse... elle a livré le prix de quinze jours de vie et de tranquillité... C'est à la fois horrible et sublime. Mais le travail commence à lui creuser les joues... les cris de ses enfants lui ont déchiré l'âme... Elle est tombée malade. Elle gémit en ce moment sur un grabat!... Ce soir elle n'avait rien à manger, et ses enfants n'avaient déjà plus la force de crier! Ils se taisaient quand je suis arrivé!!!... Oh! quel tableau!...

Le jeune médecin s'arrêta. En ce moment le comte de Grandville avait, comme malgré lui, plongé la main dans la poche de son gilet.

— Je devine, mon jeune ami, dit le vieillard, comment elle peut vivre encore, si vous la soignez....

— Ah! la pauvre créature!... s'écria le médecin. Qui ne la secourrait pas!... Je voudrais être plus riche, car j'espère la guérir de son amour.

— Mais, reprit le comte en retirant de sa poche la main qu'il y avait mise, sans que le médecin la vît pleine de l'argent que son protecteur semblait y avoir cherché, comment voulez-vous que je m'apitoie sur une misère dont j'achèterais les plaisirs au prix de toute ma fortune! Elle sent, elle vit... cette femme... Louis XV n'aurait-il pas donné tout son royaume pour pouvoir se relever de son cercueil et avoir trois jours de jeunesse et de vie? N'est-ce pas là l'histoire d'un milliard de morts, d'un milliard de malades, d'un milliard de vieillards?...

— Pauvre Caroline!... s'écria le médecin.

A ce nom, le comte de Grandville tressaillit. Il saisit le bras du médecin, qui crut se sentir serré par les deux lèvres en fer d'un étau.

— Elle se nomme Caroline Crochard?... demanda Grandville d'une voix visiblement altérée.

— Vous la connaissez donc?... répondit le jeune homme avec étonnement.

— Vous m'avez tenu parole! s'écria l'ancien magistrat; car vous avez agité mon cœur de la plus terrible sensation qu'il éprouvera jusqu'à ce qu'il devienne poussière!... Cette émotion est encore un

présent de l'enfer, et je sais toujours comment m'acquitter avec lui.

En ce moment, le comte et le médecin étaient arrivés au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin. Là un de ces enfants de la nuit, qui, le dos chargé d'une hotte en osier et marchant un crochet à la main, ont été plaisamment nommés membres du comité des recherches, se trouvait auprès de la borne à laquelle Grandville venait de s'arrêter. Ce chiffonnier avait une vieille figure digne de celles que Charlet a immortalisées dans ses caricatures de l'école du balayeur.

— Rencontres-tu souvent des billets de mille francs?... lui demanda le comte.

— Quelquefois, notre bourgeois...

— Et les rends-tu?...

— C'est selon la récompense promise...

— Voilà mon homme!... s'écria le comte en présentant au chiffonnier un billet de mille francs. Prends ceci... lui dit-il, mais songe que je te le donne à la condition de le dépenser au cabaret, de t'y enivrer, de t'y disputer, de battre ta femme, de crever les yeux à tes amis. Cela fera marcher la garde, les chirurgiens, les pharmaciens; peut-être les gendarmes, les procureurs du roi, les juges et les geôliers.... Ne change rien à ce programme; car le diable saurait tôt ou tard se venger de toi!...

Il faudrait qu'un même homme possédât à la fois les crayons de Charlet et de Calot, les pinceaux de Téniers et de Rembrandt, pour donner une idée vraie de cette scène nocturne. Elle appartient à la peinture.

—Voilà mon compte soldé avec l'enfer, j'ai eu du plaisir pour mon argent!... dit le comte d'un son de voix profond en montrant au médecin stupéfait la figure indescriptible du chiffonnier béant.

— Quant à Caroline Crochard!... reprit-il, elle peut mourir dans les horreurs de la faim, de la soif, en entendant les cris déchirants de ses fils mourants, en reconnaissant la bassesse de celui qu'elle a épousé!... je ne donnerais pas un denier pour l'empêcher de souffrir, et je ne veux plus vous voir par cela seul que vous l'avez secourue...

Et le comte, laissant le médecin plus immobile qu'une statue, disparut avec une célérité fantasmagorique, en se dirigeant avec toute l'activité de la jeunesse vers la rue Saint-Lazare, où il atteignit promptement le petit hôtel qu'il habitait. Il fut assez surpris de voir une voiture arrêtée à sa porte.

— M. le vicomte, dit un valet de chambre à son maître, est arrivé il y a une heure pour parler à monsieur, et l'attend dans sa chambre à coucher.

Grandville fit signe à son domestique de se retirer; et ouvrant la porte :

— Quel motif assez important vous oblige d'enfreindre l'ordre que j'ai donné à mes enfants de ne pas venir chez moi sans y être appelés?... dit le vieillard à son fils.

— Mon père, répondit le jeune homme d'un son de voix tremblant et d'un air respectueux, j'ose espérer que vous me pardonnerez quand vous m'aurez entendu.

— Votre réponse est celle d'un magistrat! dit le comte. Asseyez-vous. Il montra un siége au jeune homme. Mais reprit-il, que je marche ou que je reste assis, ne vous occupez pas de moi.

— Mon père, reprit le vicomte, ce soir à quatre heures, un très-petit jeune homme, arrêté par un de mes amis au préjudice duquel il a commis un vol considérable, s'est réclamé de vous, se prétendant votre fils...

— Il se nomme ?... demanda le comte en tremblant.

— Charles Crochard!

— Assez!... dit le père en faisant un geste à son fils.

Et Grandvillle se promena dans la chambre au milieu d'un profond silence que le vicomte se garda bien d'interrompre.

— Mon fils!... Ces paroles furent prononcées d'un ton si doux et si paternel que le jeune magistrat en tressaillit.

Charles Crochard, reprit le comte, vous a dit la vérité. Je suis content que tu sois venu ce soir, mon bon Eugène... ajouta le vieillard. Voici une somme d'argent assez forte. Il lui présenta une masse de billets de banque. Tu en feras l'usage que tu jugeras convenable dans cette affaire. Je me fie à toi, et j'approuve d'avance toutes tes dispositions, soit pour le présent, soit pour l'avenir.

Eugène, mon enfant, viens m'embrasser; car nous nous voyons pour la dernière fois... demain, je pars pour l'Italie. Florence sera le lieu de ma résidence, et je ne le quitterai pas. Si un père ne doit pas compte de sa vie à ses enfants, il doit leur léguer l'expérience que lui a vendue le sort; car c'est une partie de leur héritage.

Quand tu te marieras... A ce mot le comte laissa échapper un frissonnement involontaire; — n'accomplis pas légèrement cet acte... le plus important de tous ceux auxquels nous oblige la société. Souviens-toi d'étudier longtemps le caractère de celle avec laquelle tu dois t'associer. Le défaut d'union entre les âmes de deux époux, par quelque cause qu'il soit produit, amène d'effroyables malheurs, et nous sommes, tôt ou tard, punis de n'avoir pas obéi aux lois sociales.

Je t'écrirai de Florence à ce sujet : un père ne doit pas rougir devant son fils... Adieu.

LA PAIX DU MÉNAGE.

L'aventure retracée par cette scène eut lieu au moment où le fugitif empire de Napoléon atteignait à l'apogée de sa splendeur et de sa puissauce. On était à la fin du mois de novembre 1809. Les coups de canon et les fanfares de la célèbre bataille de Wagram retentissaient encore au cœur de la monarchie autrichienne. Alors, la paix ayant été signée entre la France et la coalition continentale, les rois et les princes vinrent, comme des astres, accomplir leur révolution autour de Napoléon, qui se donna le plaisir d'entraîner l'Europe à sa suite, magnifique essai de la puissance qu'il devait plus tard déployer à Dresde.

Jamais, au dire des contemporains, Paris ne vit de plus belles fêtes que celles qui précédèrent et suivirent le mariage de ce souverain avec une archiduchesse d'Autriche. Jamais, aux plus grands jours de l'ancienne monarchie, autant de têtes couronnées ne se pressèrent sur les rives de la Seine, ni jamais l'aristocratie française ne parut plus riche et plus brillante qu'elle le fut alors. Les diamants étaient répandus avec tant de profusion sur les parures, l'or et l'argent brodaient tant d'uniformes, qu'après la récente indigence de la république il semblait voir toutes les richesses du globe rouler dans les salons de Paris.

Une ivresse générale avait comme saisi cet empire d'un jour, et, sans excepter le maître, tous ces soldats jouissaient en parvenus des trésors conquis par un million d'hommes à épaulettes de laine, que l'on satisfaisait avec des rubans.

A cette époque, quelques femmes des hautes sphères sociales affichaient cette aisance de mœurs et ce relâchement de morale qui marquèrent jadis d'un sceau d'infamie le règne de Louis XV. Soit pour imiter l'ancien ton de la monarchie écroulée, soit que certains membres de la famille impériale eussent donné l'exemple, ainsi que le prétendaient les frondeurs du faubourg Saint-Germain, il est certain que, hommes et femmes, tous se précipitaient vers les plaisirs avec une intrépidité qui faisait croire à la fin du monde. Mais il existait alors une autre raison de cette licence. L'engouement des femmes pour les militaires était devenu une sorte de frénésie. Cet enthousiasme, s'accordant avec les vues de Napoléon, n'était arrêté par aucun frein. L'empereur laissant rarement ses armées en repos, les prétendues passions de ce temps-là se trouvaient frappées d'une soudaineté assez explicable, et exposées à des dénouements aussi rapides que les décisions de ce chef suprême des colbacs, des dolmans et des aiguillettes qui séduisaient toutes les femmes. Alors les cœurs étaient nomades comme les armées. Les fréquentes ruptures, qui faisaient ressembler tous les traités conclus entre l'Europe et Napoléon à des armistices, amenaient des absences cruelles pour les amours. Aussi, d'un premier à un cinquième bulletin de la grande armée, une femme se voyait-elle successivement amante, épouse, mère et veuve.

Était-ce la perspective d'un prochain veuvage, celle d'une dotation, ou l'espoir de partager la gloire

d'un nom historique qui rendaient les militaires si séduisants aux yeux des femmes? Le beau sexe était-il entraîné vers eux par la certitude que le secret de ses passions serait bien gardé par des morts? ou faut-il chercher la cause de ce doux fanatisme dans le noble attrait que le courage a pour les femmes? Peut-être ces raisons, que l'historien futur des mœurs impériales s'amusera sans doute à peser, entraient-elles toutes pour quelque chose dans la facilité avec laquelle les dames se livraient à l'hymen et à l'amour.

Quoi qu'il en fût, il doit suffire ici de savoir que la gloire et les lauriers couvraient bien des fautes; que les femmes recherchaient avec ardeur ces hardis aventuriers, qui leur paraissaient, en ces temps-là, de véritables sources d'honneurs, de richesses et de plaisirs; et qu'une épaulette semblait être, aux yeux d'une jeune fille, un hiéroglyphe qui signifiait bonheur et liberté.

Un trait qui caractérise cette époque, unique dans nos annales, était une certaine passion effrénée pour tout ce qui brillait. Jamais on ne donna tant de feux d'artifice. Jamais le diamant n'atteignit à une aussi grande valeur. Les hommes étaient aussi avides que les femmes de ces cailloux blancs dont ils se paraient comme elles. Peut-être l'obligation de mettre le butin sous la forme la plus facile à transporter avait-elle mis les joyaux en honneur dans l'armée. Un homme n'était pas aussi ridicule qu'il le serait aujourd'hui, quand le jabot de sa chemise ou ses doigts offraient aux regards de gros diamants; et Murat, homme tout méridional, avait donné l'exemple d'un luxe absurde chez les militaires.

Le comte de Gondreville, l'un des Lucullus de ce sénat conservateur qui ne conserva rien, n'avait tant tardé à donner une fête en l'honneur de la paix, que pour mieux faire sa cour à Napoléon, en s'efforçant d'éclipser tous les flatteurs par lesquels il avait été prévenu.

Les ambassadeurs de toutes les puissances amies de la France, sous bénéfice d'inventaire, les personnages les plus importants de l'empire, quelques princes même étaient en ce moment réunis dans les salons du somptueux hôtel de l'opulent sénateur. Si la danse languissait, c'est que chacun attendait l'empereur qui avait fait espérer sa présence, et il aurait tenu parole, sans la scène qui éclata le soir même entre lui et Joséphine, scène qui fit prévoir un prochain divorce entre les augustes époux.

La nouvelle de cette aventure, alors tenue fort secrète, mais que l'Histoire recueillait, n'étant pas encore parvenue aux oreilles des courtisans, même les plus intimes, elle n'influa pas autrement que par l'absence de Napoléon sur la gaieté de la fête donnée par le comte de Gondreville. Les plus jolies femmes de Paris s'étaient rendues chez lui sur la foi des ouï-dire, et y faisaient en ce moment assaut de luxe, de coquetterie, de parure et de beauté.

La banque, orgueilleuse de ses richesses, y défiait ces éclatants généraux et ces grands-officiers de l'empire tout nouvellement gorgés de croix, de titres et de décorations; car ces sortes de solennités étaient toujours des occasions saisies par de riches familles pour y produire leurs héritières aux yeux des prétoriens de Napoléon, dans le fol espoir d'échanger leurs magnifiques dots contre une faveur incertaine.

Les femmes, qui se croyaient fortes de leur seule beauté, y étaient venues essayer le pouvoir de leurs charmes. Alors, là comme ailleurs, le plaisir n'était qu'un masque. Les visages sereins et riants, les fronts calmes y couvraient d'odieux calculs. Les témoignages d'amitié mentaient, et plus d'un personnage se défiait moins de ses ennemis que de ses amis.

Ces observations succinctes étant destinées à expliquer non-seulement les événements du petit imbroglio de la scène qui va s'ouvrir, mais encore la fête au sein de laquelle ils se passèrent, et même la peinture, tout adoucie qu'elle soit, du ton qui régnait à cette époque dans les salons de Paris, elles ne doivent être regardées que comme une espèce de préface ou prologue historique nécessité par la pruderie des mœurs actuelles.

— Tournez un peu les yeux vers cette colonne brisée qui supporte un candelabre. Voyez-vous une jeune femme coiffée à la chinoise? là, dans le coin, à gauche! Elle a des clochettes bleues dans le bouquet de cheveux châtains qui retombe en gerbes sur sa tête. Vous ne voyez pas? Elle est si pâle qu'on la croirait souffrante. Elle est mignonne et toute petite. Maintenant, elle tourne la tête précisément vers nous. Ses yeux bleus, fendus en amande et doux à ravir, semblent faits exprès pour pleurer. Mais tenez donc! Elle se baisse pour regarder madame de Vaudremont à travers ce dédale de têtes toujours en mouvement, et dont les hautes coiffures lui interceptent la vue...

— Ah! j'y suis, mon cher!... Mais tu n'avais qu'à me la désigner comme la plus blanche de toutes les femmes qui sont ici, je l'aurais reconnue; car je l'ai déjà bien remarquée. Elle a le plus beau teint que j'aie jamais admiré! D'ici, je te défie de distinguer, sur la peau blanche de son cou, les perles qui séparent chacun des saphirs de son collier. Ne croirais-tu pas voir des turquoises semées sur de la neige?

Mais elle a des mœurs, ou de la coquetterie; car c'est tout au plus si les ruches de son jaloux corsage permettent de soupçonner la parfaite beauté des contours... Quelles épaules! quelle blancheur de lis!...

— Mais qui est-ce? demanda celui qui avait parlé le premier.

— Ah! je ne sais pas!

— Aristocrate! vous voulez donc, colonel, les garder toutes pour vous?...

— Cela te sied bien de me goguenarder! reprit le militaire en souriant. Te crois-tu le droit d'insulter un pauvre colonel comme moi, parce que, rival heureux de ce pauvre Soulanges, tu ne fais pas une seule pirouette qui n'alarme la tendre sollicitude de madame de Vaudremont? Ou bien est-ce parce que je ne suis arrivé que depuis un mois dans la terre promise?... Êtes-vous insolents, vous autres administrateurs, qui restez collés sur des chaises, pendant que nous mangeons des obus! Allons, monsieur le maître des requêtes, laissez-nous glaner dans le champ dont vous ne restez le possesseur tranquille que quand nous partons. Que diable! il faut que tout le monde vive! et si tu savais, mon ami, ce que sont les Allemandes!... tu me servirais, je crois, même auprès de la Parisienne qui t'est chère...

— Colonel, puisque vous avez honoré de toute votre attention cette belle inconnue que j'aperçois ici pour la première fois, ayez donc la charité de me dire si vous l'avez vue danser.

— Eh! mon cher Martial, d'où viens-tu? Si l'on t'envoie en ambassade, j'augure bien mal de tes succès. Ne vois-tu pas trois rangées des plus intrépides coquettes de Paris, entre ma jolie dame et le brillant essaim de danseurs qui bourdonne sous le lustre? Et ne t'a-t-il pas fallu toute la puissance de ton lorgnon pour la découvrir dans l'angle de cette colonne, où elle semble enterrée au sein d'une profonde obscurité, en dépit des cinquante bougies qui brillent au-dessus de sa blonde tête; car il y a entre elle et nous tant de diamants et tant de regards qui scintillent, tant de plumes qui flottent, tant de dentelles, de fleurs, de tresses ondoyantes, que ce serait un vrai miracle si un danseur pouvait l'apercevoir au milieu de tous ces astres.... Comment, Martial, tu n'as pas deviné que c'est la femme de quelque sous-préfet des Côtes-du-Nord ou de la Dyle qui vient essayer de faire un préfet de son mari?...

— Oh! il le sera!... dit vivement le maître des requêtes.

— J'en doute! reprit le colonel en riant, car elle paraît aussi neuve en intrigue que toi en diplomatie. Je gage, Martial, que tu ne sais pas comment elle se trouve là?

Le maître des requêtes regarda le colonel d'un air qui décelait autant de dédain que de curiosité.

— Eh bien! continua le colonel, la pauvre enfant sera sans doute arrivée ici à neuf heures bien précises. Elle sera venue la première peut-être... Elle aura probablement fort embarrassé la comtesse de Gondreville, qui ne sait pas coudre deux idées; et alors, rebutée par la dame du logis, repoussée de chaise en chaise par chaque arrivante jusque dans les ténèbres lumineuses de ce petit coin, elle s'y sera laissé enfermer, victime de son humilité et de la jalousie de ces dames, qui n'auront pas demandé mieux que d'ensevelir ainsi cette dangereuse et ravissante figure. Elle n'aura pas eu d'ami pour l'encourager à défendre la place qu'elle a dû occuper d'abord sur le premier plan; et chacune de ces perfides danseuses aura intimé l'ordre à tout homme composant sa coterie de ne pas engager notre belle amie, sous peine des plus terribles punitions... Et voilà, mon cher, comment ces jolis minois si tendres, si candides, auront formé une coalition générale contre l'inconnue!... Et cela, sans qu'aucune de ces femmes-là se soit dit autre chose que : — Connaissez-vous, ma chère, cette petite dame bleue? — Tiens, Martial, si tu veux être accablé en un quart-d'heure de plus de regards flatteurs et d'interrogations provocantes que tu n'en recevras peut-être dans toute ta vie, fais mine de vouloir percer le triple rempart qui défend notre Andromède... Tu verras si la plus stupide de ces belles créatures-là ne saura pas inventer aussitôt une ruse capable d'arrêter l'homme le plus déterminé à mettre en lumière notre plaintive inconnue... car, ne trouves-tu pas qu'elle a un peu l'air d'une élégie?

— Vous croyez, colonel?... ce serait donc une femme mariée?...

— Mais elle est peut-être veuve.

— Elle ne serait pas si triste! dit en riant le maître des requêtes.

— Mais c'est peut-être une veuve dont le mari est vivant?... répliqua le colonel.

— En effet, depuis la paix les dames font tant de ces veuves-là... répondit Martial. Mais, colonel, nous sommes deux imbéciles! Il y a trop d'ingénuité dans cette tête-là pour que ce soit une femme. Il y a encore trop de jeunesse et de verdeur sur le front et autour des tempes! Quels tons vigoureux de carnation! Rien n'est flétri dans les méplats des narines, des lèvres et du menton: tout en est frais comme un bouton de rose blanche; mais aussi tout est enveloppé des nuages de la tristesse. Cette femme-là pleure...

— Quoi?... dit le colonel.

— Je ne sais, reprit Martial, mais elle ne pleure pas d'être là sans danser. Son chagrin ne date pas d'aujourd'hui, et l'on voit qu'elle s'est faite belle,

pour ce soir, par préméditation. Elle aime déjà... je le parierais.

— Bah ! c'est peut-être la fille de quelque princillon d'Allemagne, car personne ne lui parle ! dit le colonel.

— Ah ! qu'une pauvre fille, seule et isolée, est malheureuse !... reprit Martial. A-t-on plus de grâce et de finesse que notre petite inconnue ?... elle est ravissante !... Eh bien ! pas une des infernales et laides mégères qui l'entourent et qui se disent sensibles, ne lui adressera un seul petit mot... Si elle parlait, nous verrions au moins ses dents !...

— Ah çà ! tu t'emportes donc comme du lait à la moindre élévation de température ?... s'écria doucement le colonel un peu piqué de rencontrer si vite un rival dans un ami.

— Comment ! dit le maître des requêtes sans s'apercevoir de l'interrogation du colonel, et en dirigeant son lorgnon sur tous les personnages dont ils étaient entourés ; comment, il n'y a personne ici qui puisse nous nommer cette fleur exotique si récemment transplantée dans ce parterre ?...

— Eh ! c'est quelque demoiselle de compagnie... lui dit le colonel.

— Bon !... une demoiselle de compagnie avec des saphirs dignes d'une reine, et une robe de malines... à d'autres, colonel ! Vous ne serez pas plus fort que moi en diplomatie si vous prenez une princesse allemande pour une demoiselle de compagnie...

Le colonel, moins bavard et plus curieux, arrêta par le bras un petit homme gras dont chacun apercevait au même instant les cheveux grisonnants et les yeux spirituels à toutes les encoignures des portes du salon. Ce personnage, qui semblait vouloir donner par sa prodigieuse activité une nouvelle preuve de la multiplication des cinq pains, se mêlait sans cérémonie aux différents groupes que formaient les hommes, et il y était toujours reçu avec une sorte de déférence.

— Gondreville, mon cher ami... lui dit le militaire, quelle est donc cette charmante petite femme assise là-bas sous ton immense candelabre doré ?...

— Le candelabre ?... Ravrio, mon cher, et c'est Isabey qui en a donné le dessin...

— Oh ! j'ai déjà reconnu ton goût et ton faste dans le meuble... Mais la dame, la dame ?...

— Ah ! je ne la connais pas !... C'est sans doute une amie de ma femme.

— Ou ta maîtresse, vieux sournois...

— Non, parole d'honneur. Mais il n'y a vraiment que la comtesse de Gondreville pour savoir inviter des gens que personne ne connaît.

Malgré cette observation pleine d'aigreur, le gros petit homme s'éloigna en conservant sur les lèvres le sourire de satisfaction intérieure que la supposition du colonel y avait fait naître. Ce dernier rejoignit, dans un groupe voisin, le maître des requêtes occupé alors à y chercher, mais en vain, des renseignements sur l'inconnue. Il le saisit par le bras et lui dit à l'oreille.

Mon cher Martial, prends garde à toi... Madame de Vaudremont te regarde depuis quelques minutes avec une attention désespérante. Elle est femme à deviner au mouvement seul de tes lèvres ce que tu me dirais. Nos yeux n'ont été déjà que trop significatifs. Elle en a très-bien aperçu et suivi la direction, et je la crois en ce moment plus occupée que nous de la petite dame bleue.

— Vieille ruse de guerre, mon cher colonel ! Que m'importe d'ailleurs ? Je suis comme l'Empereur : quand je fais des conquêtes, je les garde...

— Martial, ta fatuité cherche des leçons. Comment, faquin ! tu as le bonheur d'être le mari désigné de madame de Vaudremont, d'une veuve de vingt-deux ans, affligée de deux mille doubles napoléons de rente ; et, ajouta-t-il (en prenant la main gauche du maître des requêtes qui la lui abandonna complaisamment), d'une femme qui te passe au doigt des diamants de trois mille écus en guise d'arrhes à un aussi doux marché, et tu as encore la prétention de faire le Lovelace, comme si tu étais colonel, ou obligé de changer de garnison !... fi !... Mais réfléchis donc à tout ce que tu peux perdre !...

— Je ne perdrai pas, du moins, ma liberté... répliqua Martial en riant forcément.

Il jeta un regard passionné à madame de Vaudremont, qui n'y répondit que par un sourire plein d'inquiétude, car elle avait vu le colonel examiner le diamant du maître des requêtes.

— Écoute, Martial ! reprit le colonel. Si tu voltiges autour de ma jeune inconnue, j'entreprendrai la conquête de madame de Vaudremont.

— Permis à vous, séduisant cuirassier, mais vous n'obtiendrez pas cela.

Et le jeune maître des requêtes, mettant l'ongle poli de son pouce gauche sous la plus brillante de ses dents supérieures, en fit résonner l'ivoire sans en tirer autre chose qu'un petit bruit goguenard.

— Songe que je suis garçon, reprit le colonel ; que mon épée est toute ma fortune, et que me défier ainsi, c'est asseoir Tantale devant un festin qui ne s'enfuira pas.

— Prrrr.

Cette railleuse accumulation de consonnes servit de réponse à la provocation du colonel, que son ami toisa plaisamment avant de le quitter.

Le colonel, homme de trente-cinq ans environ, portait, selon la mode de ce temps, une culotte de casimir blanc et des bas de soie qui trahissaient en lui une rare perfection de formes. Il avait cette haute

taille qui distinguait les cuirassiers de la garde impériale. Son habit d'uniforme rehaussait encore la grâce de son corps, auquel l'équitation n'avait fait contracter qu'un embonpoint nécessaire relativement à ses proportions. Deux moustaches noires ajoutaient à l'expression franche d'un visage vraiment militaire dont le front était large et découvert, le nez aquilin et la bouche vermeille. Les manières du colonel, empreintes d'une certaine noblesse due à l'habitude du commandement, pouvaient plaire à une femme qui n'aurait pas voulu faire un esclave de son mari.

Le colonel sourit en regardant le maître des requêtes, l'un de ses meilleurs amis de collége, qui, par sa taille moyenne, quoique svelte, l'obligeait à porter un peu bas vers lui son coup d'œil amical.

Le baron Martial de la Roche-Hugon était un jeune Provençal, âgé d'une trentaine d'années, sur lequel Napoléon se plaisait en ce moment à verser des faveurs inouies. Martial semblait promis à quelque fastueuse ambassade. Il possédait, à un haut degré, le génie de l'intrigue, cette éloquence de salon et cette science des manières, qui remplacent si facilement les qualités peu brillantes d'un homme solide. Sa figure vive, dont le teint paraissait plus blanc sous les boucles épaisses d'une forêt de cheveux noirs, décelait beaucoup d'esprit et de grâce.

Les deux amis furent obligés de se quitter en se donnant une cordiale poignée de main; car les sons de l'orchestre, en prévenant les dames de former les quadrilles de la quatrième contredanse, chassaient tous les hommes du vaste espace dont ils s'étaient emparés au milieu du salon.

Cette conversation rapide tenue dans l'intervalle de silence qui sépare toujours les contredanses, avait eu lieu devant une cheminée en marbre blanc sculpté, magnifique ornement du plus vaste des trois salons de l'hôtel Gondreville. La plupart des demandes et des répliques de ce bavardage assez commun au bal avaient été comme soufflées par chacun des deux interlocuteurs à l'oreille de son voisin. Malgré cette précaution, les girandoles et les flambeaux dont la cheminée était profusément décorée répandaient des torrents de lumière si abondants sur le colonel et sur le maître des requêtes que leurs figures, trop fortement éclairées, ne purent déguiser, en dépit d'une discrétion diplomatique, les expressions imperceptibles de leurs sentiments aux yeux fins de madame de Vaudremont et à ceux plus candides de la jeune inconnue assise auprès du candelabre.

Cet espionnage de la pensée est peut-être chez les gens intéressés à découvrir les sentiments des autres, un des plaisirs secrets qu'ils trouvent dans les réunions du monde, tandis que tant de niais dupés s'y ennuient sans oser en convenir.

Mais pour comprendre le secret d'intérêt renfermé dans la conversation par laquelle commence ce récit, il est nécessaire de se reporter par la pensée à un événement, léger en apparence, mais qui, par d'invisibles liens, avait comme réuni les personnages de ce petit drame, bien qu'ils fussent épars dans les salons où retentissaient l'éclat et les murmures de la fête.

Cet événement s'était passé quelques minutes avant que le colonel et le baron Martial causassent ensemble. A onze heures du soir environ, et pendant que les danseuses reprenaient leurs places, le peuple brillant de l'hôtel Gondreville avait vu apparaître la plus belle femme de Paris, la reine de la mode, la seule qui manquât alors à cette splendide assemblée. Elle se faisait une loi de ne jamais arriver qu'à ce moment où les salons offraient le mouvement animé, le tourbillon gracieux qui ne permet pas aux femmes de garder longtemps ni la fraîcheur de leurs figures ni celle de leurs toilettes. Ce moment rapide est comme le printemps d'un bal : une heure après, quand le plaisir a passé, que la fatigue arrive, tout est flétri.

Alors madame de Vaudremont ne commettait jamais la faute insigne de rester à une fête pour s'y montrer avec des fleurs penchées, des boucles défrisées, des garnitures froissées, et avec une figure semblable à toutes celles qui, sollicitées par le sommeil, ne le trompent pas toujours. Elle se gardait bien de laisser voir, comme ses rivales, sa beauté endormie. Elle savait soutenir habilement sa réputation de coquetterie en se retirant toujours d'un bal aussi brillante qu'elle y était entrée. Les femmes se disaient à l'oreille, avec un sentiment d'envie, qu'elle changeait de parure autant de fois qu'elle avait de bals à parcourir dans une soirée. Mais madame de Vaudremont ne devait pas être maîtresse, cette fois, de s'éloigner du salon où elle arrivait alors en triomphe.

Un moment arrêtée sur le seuil de la porte, elle avait jeté des regards observateurs, quoique rapides, sur toutes les femmes dont elle analysa les toilettes, afin de se convaincre que sa parure éclipserait toutes les autres.

La célèbre et jolie coquette s'était offerte à l'admiration de l'assemblée, conduite par un des plus braves colonels de l'armée, et, pour le moment, favori de l'empereur; de plus, jeune et riche. Il se nommait le comte de Soulanges.

L'union momentanée et fortuite de ces deux personnages avait sans doute quelque chose de mystérieux, car, en entendant annoncer M. de Soulanges et la comtesse de Vaudremont, quelques femmes, placées en tapisserie, se levèrent; et des hommes, accourus des salons voisins, se pressèrent aux portes

du salon principal. Un de ces plaisants qui ne manquent jamais à ces réunions nombreuses, dit en voyant entrer la comtesse et son chevalier, — « que les dames avaient tout autant de curiosité à contempler un homme fidèle à sa passion, que les hommes à examiner une jolie femme difficile à fixer. »

Le comte de Soulanges était un jeune homme d'environ trente-deux ans. Il semblait fluet, mais il était nerveux. Ses formes grêles, son teint pâle prévenaient peu en sa faveur. Quoique ses yeux noirs eussent une très-grande vivacité, il était taciturne. Cependant, il passait pour un homme très-séduisant dans le tête-à-tête ; et l'on s'accordait à reconnaître en lui une grande éloquence unie à beaucoup de capacité.

La comtesse de Vaudremont était une femme assez grande, légèrement grasse, d'une peau éblouissante de blancheur, qui portait bien une petite tête pleine de grâce, et possédait l'immense avantage d'inspirer l'amour par la gentillesse de ses manières. On éprouvait toujours un plaisir nouveau à la regarder ou à lui parler. Elle était de ces femmes qui tiennent toutes les promesses que fait leur beauté.

Ce couple mystérieux et brillant, devenu pour quelques instants l'objet de l'attention générale, ne laissa pas longtemps la curiosité s'exercer sur son compte ; car le colonel et la dame semblèrent parfaitement comprendre que le hasard venait de les placer dans une situation gênante.

En voyant la comtesse et son cavalier s'avancer, le baron Martial s'était mêlé au groupe d'hommes qui occupait le poste de la cheminée ; et à travers les têtes, qui formaient comme un rempart devant lui, il s'était mis à examiner madame de Vaudremont avec toute l'attention jalouse que donne le premier feu de la passion. Une voix secrète semblait lui dire que le succès dont il s'enorgueillissait n'était peut-être que précaire. Mais le sourire de politesse froide par lequel la comtesse remercia M. de Soulanges, et le geste qu'elle fit pour le congédier en s'asseyant auprès de madame de Gondreville, détendirent tous les muscles que la jalousie avait contractés sur la jeune figure du maître des requêtes.

Cependant quand le Provençal à tête volcanique aperçut M. de Soulanges rester debout à deux pas du canapé sur lequel était madame de Vaudremont, sans tenir aucun compte du regard par lequel la jeune coquette semblait dire à son amant trahi qu'ils jouaient l'un et l'autre un rôle ridicule, il fronça de nouveau les noirs sourcils qui ombrageaient ses yeux bleus ; il caressa, par maintien, les boucles de ses cheveux bruns ; et sans trahir l'émotion qui lui faisait palpiter le cœur, il surveilla la contenance de la comtesse et celle de M. de Soulanges. Le maître des requêtes paraissait badiner avec ses auditeurs ; mais le feu d'une violente passion enflammait son œil capricieux. Ce fut alors que, saisissant la main du colonel qui venait pour renouveler connaissance avec lui, il écouta l'odyssée militaire de son ami sans l'entendre, car il ne voyait que M. de Soulanges.

Ce dernier jetait des regards tranquilles sur la quadruple rangée de femmes qui encadrait l'immense salon du sénateur. Il semblait admirer cette bordure de diamants, de rubis, de gerbes d'or et de têtes ravissantes, dont l'éclat faisait presque pâlir le feu des bougies, le cristal des lustres, la peinture des parois d'argent, et la dorure des bronzes. Le calme insouciant de son rival fit perdre contenance au maître des requêtes, qui, incapable de maîtriser la bouillante et secrète impatience dont il était transporté, s'avança vers madame de Vaudremont comme pour la saluer. Quand le Provençal apparut, M. de Soulanges lui lança un regard terne et détourna la tête avec impertinence.

Un silence grave régnait dans le salon. La curiosité était à son comble. Toutes les têtes tendues offraient les expressions les plus bizarres, et chacun craignait et attendait un de ces éclats que les gens bien élevés se gardent toujours de faire.

Tout à coup la pâle figure du comte devint aussi rouge que l'écarlate de ses parements ; et ses regards se baissèrent aussitôt vers le parquet pour ne pas laisser deviner le sujet de son trouble. Il venait de voir, comme par hasard, l'inconnue humblement placée au pied du candelabre. Tout à coup, vaincu par une sombre pensée, M. de Soulanges passa d'un air triste devant le maître des requêtes, et alla se réfugier dans un des salons de jeu.

Le baron Martial crut, avec toute l'assemblée, que Soulanges lui cédait publiquement la place, par la crainte du ridicule qui s'attache toujours aux amants détrônés ; et alors il releva fièrement la tête, regarda à son tour le prestigieux candelabre, aperçut l'inconnue, et quand il s'assit avec aisance auprès de madame de Vaudremont, il l'écouta d'un air si distrait qu'il ne retint pas ces paroles, prononcées sous l'éventail par la coquette :

— Martial, vous me ferez plaisir de ne pas porter ce soir le diamant que je vous ai donné. J'ai mes raisons. Je vous les expliquerai, dans un moment... quand nous nous retirerons ; car vous ne tarderez pas à me donner le bras pour aller chez la princesse de Wagram.

— Pourquoi donc avez-vous accepté la main de cet odieux colonel ? demanda le baron.

— Je l'ai rencontré sous le péristyle... répondit-elle. Mais laissez-moi, on nous regarde...

— Et j'en suis fier !... dit Martial, qui néanmoins se leva.

Il rejoignit le colonel de cuirassiers, et ce fut alors que la petite dame bleue devint le lien commun de l'inquiétude qui agitait à la fois et si diversement l'esprit du beau colonel de cuirassiers, l'âme attristée du comte de Soulanges, le cœur volage du baron Martial, et la comtesse de Vaudremont.

Quand les deux amis se séparèrent après s'être porté le défi qui termina leur longue conversation, le jeune maître des requêtes s'élança vers la belle madame de Vaudremont, et sut la placer au milieu du plus brillant quadrille. A la faveur de cette espèce d'enivrement dans lequel une femme est presque toujours plongée par une danse animée et par le spectacle d'un bal où les hommes sont pour le moins aussi parés que les dames, Martial crut pouvoir s'abandonner impunément au charme qui attirait ses yeux vers le coin où l'inconnue était prisonnière. Il réussit à dérober à l'inquiète activité des yeux de la comtesse le premier, le second regard qu'il jeta sur la dame bleue; mais enfin il fut surpris en flagrant délit. Il fit excuser une préoccupation; mais il ne justifia pas l'impertinent silence par lequel il répondit à la plus séduisante des interrogations qu'une femme puisse faire. Plus il était rêveur, plus la comtesse se montrait pressante et taquine.

Pendant que Martial dansait à contre-cœur, le colonel allait de groupe en groupe demander des renseignements sur la jeune inconnue. Ayant épuisé la complaisance de toutes les personnes même indifférentes, il allait se déterminer à profiter d'un moment où madame la comtesse de Gondreville paraissait libre pour lui demander à elle-même le nom de cette dame mystérieuse, quand il aperçut un léger vide existant entre la colonne brisée qui supportait le candelabre, et les deux divans qui venaient y aboutir.

L'intrépide cuirassier, profitant du moment où la contredanse laissait vacante une grande partie des chaises qui formaient trois rangs de fortifications défendues par des mères ou des femmes d'un certain âge, entreprit de traverser cette palissade couverte de châles aux mille couleurs et de mouchoirs brodés.

Il complimenta une ou deux douairières, et de femme en femme, de politesse en politesse, il finit par atteindre auprès de l'inconnue la place qu'il y avait su deviner. Au risque d'accrocher les griffons et les chimères de l'immense flambeau, il se maintint là sous le feu et la cire des bougies, au grand mécontentement de Martial. Le colonel était trop adroit pour interpeller brusquement la petite dame bleue, qu'il avait à sa droite; mais il commença par dire à une grande dame assez laide, qui se trouvait assise à sa gauche :

— Voilà, madame, un bien beau bal! Quel luxe! que de mouvement! D'honneur, les femmes y sont toutes jolies! Mais il n'y a que vous qui ne dansiez pas... c'est sans doute mauvaise volonté.

L'insipide conversation engagée par le colonel avait pour but de faire parler sa voisine de droite, qui, silencieuse et préoccupée, ne lui accordait même pas la plus légère attention. L'officier tenait même en réserve une foule de phrases qui devaient se terminer par un — et vous, madame? sur lequel il comptait beaucoup; mais il fut étrangement surpris en voyant l'inconnue livrée à une stupeur profonde. Il aperçut même des larmes rouler dans le cristal bleu de ses yeux, et son étonnement n'eut pas de bornes quand il remarqua que l'attention de la jeune affligée était entièrement captivée par madame de Vaudremont.

— Madame est sans doute mariée? demanda enfin le colonel d'une voix mal assurée.

— Oui, monsieur, répondit l'inconnue.

— Monsieur votre mari est sans doute ici?...

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi donc, madame, restez-vous à cette place?... est-ce par coquetterie?...

L'inconnue sourit tristement.

— Accordez-moi l'honneur, madame, d'être votre cavalier pour la contredanse suivante, et je ne vous ramènerai certes pas ici! Je vois près de la cheminée une gondole vide, et ce sera votre place pour toute la soirée. Quand tant de gens s'apprêtent à trôner, et que la folie du jour est à la royauté, je ne conçois pas que vous refusiez d'accepter le titre de reine du bal, qui semble promis à votre beauté.

— Monsieur, je ne danserai pas...

L'intonation douce, quoique brève, des réponses laconiques de l'inconnue était si désespérante, que le colonel se vit forcé d'abandonner la place.

Martial, ayant deviné, tout en dansant, et la dernière demande du colonel et le refus qu'il essuyait, se mit à sourire et à se caresser le menton, en faisant briller le diamant qu'il avait au doigt.

— De quoi riez-vous?... lui dit la comtesse.

— Du non-succès de ce pauvre colonel. Il vient de faire un pas de clerc...

— Je vous avais prié d'ôter votre diamant, reprit la comtesse en l'interrompant.

— Je ne l'ai pas entendu.

— Mais vous n'entendez donc rien ce soir, monsieur le baron?... répondit madame de Vaudremont d'un air piqué.

— Voilà un jeune homme qui a au doigt un bien beau brillant, dit alors l'inconnue au colonel prêt à faire retraite.

— Magnifique!... répondit-il. Ce jeune homme est le baron Martial de la Roche-Hugon, un de mes plus intimes amis.

— Je vous remercie de m'en avoir dit le nom! reprit l'inconnue. Il paraît fort aimable... dit-elle.

— Oui, mais il est un peu léger.

— On pourrait croire qu'il est bien avec la comtesse de Vaudremont?... demanda la jeune dame en interrogeant des yeux le colonel.

— Du dernier mieux...

L'inconnue pâlit.

— Allons, pensa le joyeux militaire, elle aime ce diable de Martial!...

— Je croyais madame de Vaudremont engagée depuis longtemps avec M. de Soulanges... reprit la jeune dame, un peu remise d'une souffrance intérieure qui avait, pour un moment, altéré l'éclat surnaturel de son visage...

— Depuis huit jours, la comtesse le trompe... répondit le colonel; mais vous devez avoir vu ce pauvre Soulanges, quand il est entré... Il essaie encore de ne pas croire à son malheur...

— Je l'ai vu! dit la dame d'un son de voix profond. Puis elle ajouta un : — Monsieur, je vous remercie! dont l'intonation équivalait à un congé.

En ce moment, la contredanse étant près de finir, le colonel désappointé n'eut que le temps de se retirer en se disant par manière de consolation : — Elle est mariée!...

— Eh bien, courageux cuirassier! s'écria le baron en entraînant le colonel dans l'embrasure d'une croisée pour y respirer l'air pur des jardins, où en êtes-vous?...

— Elle est mariée... mon cher.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Ah! diable! j'ai des mœurs! répondit le colonel. Je ne veux plus m'adresser qu'à des femmes que je puisse épouser... D'ailleurs, Martial, elle m'a formellement manifesté la volonté de ne pas danser...

— Colonel, parions ton cheval gris pommelé contre cent napoléons qu'elle dansera ce soir avec moi...

— C'est fait!... dit le colonel en frappant dans la main du fat. En attendant, je vais voir Soulanges; il connaît peut-être cette dame... car elle m'a semblé au fait de bien des choses.

— Mon brave, vous avez perdu! dit Martial en riant; mes yeux se sont rencontrés avec les siens, et — je m'y connais... Ah çà, colonel, vous ne m'en voudrez pas de danser avec elle après le refus que vous en avez essuyé?

— Non, non; rira bien qui rira le dernier!... Au reste, Martial, je suis beau joueur et bon ennemi, je te préviens qu'elle aime les diamants.

Sur ce propos, les deux amis se séparèrent de nouveau. Le colonel se dirigea vers le salon de jeu, et y aperçut le comte de Soulanges assis à une table de bouillotte.

Quoiqu'il n'existât entre les deux colonels que cette amitié banale, établie par les périls de la guerre et les devoirs d'un même service, le colonel de cuirassiers fut douloureusement affecté de voir le comte de Soulanges, qu'il connaissait pour un jeune homme sage, engagé dans une partie où il pouvait se ruiner. Les monceaux d'or et de billets étalés sur le fatal tapis attestaient la fureur du jeu. Un cercle d'hommes silencieux entourait les joueurs mornes attablés à la bouillotte. Quelques mots retentissaient çà et là, et il semblait, en regardant ces cinq personnages immobiles, qu'ils ne se parlassent que des yeux.

Quand le colonel, effrayé de la pâleur livide de Soulanges, s'approcha de lui, le comte était devenu le gagnant. L'ambassadeur autrichien et un banquier célèbre se levaient complétement décavés de sommes considérables. Le comte de Soulanges devint encore plus sombre qu'il ne l'était avant le coup, en recueillant une masse énorme d'or et de billets. Il ne compta même pas. Un amer dédain crispait ses lèvres. Il semblait menacer la fortune et la vie, au lieu de les remercier comme tant d'autres l'eussent fait.

— Courage! lui dit le colonel, courage, Soulanges!...

Puis, croyant lui rendre un vrai service en l'arrachant au jeu :

— Venez, ajouta-t-il. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, mais à une condition.

— Laquelle?... demanda Soulanges.

— Celle de me répondre à ce que je vous demanderai.

Le comte de Soulanges se leva brusquement. Il mit tout son gain, d'un air fort insouciant, dans un mouchoir qu'il avait tourmenté d'une manière convulsive. Le visage de M. de Soulanges était si farouche qu'aucun joueur ne s'avisa de trouver mauvais qu'il *fît Charlemagne,* et les figures parurent même se dilater, quand cette tête maussade et chagrine ne fut plus dans le cercle moitié lumineux et moitié obscur que décrit, au-dessus d'une table, un flambeau de bouillotte.

Cependant un diplomate qui était de la galerie dit à voix basse en prenant la place du colonel ;

— Ces diables de militaires s'entendent comme des larrons en foire!

Une seule figure blême et fatiguée se tourna vers le rentrant en lui lançant un regard qui brilla et s'éteignit comme le feu d'un diamant qu'on fait jouer. Cette figure était celle de M. le prince de Béné...t.

— Mon cher, dit le colonel à Soulanges, qu'il avait attiré dans un coin, ce matin l'Empereur a parlé de vous avec éloge, et votre promotion dans

la garde n'est pas douteuse. Le patron a prétendu que ceux qui étaient restés à Paris pendant la campagne ne devaient pas être considérés comme en disgrâce... Eh bien?...

Le comte de Soulanges semblait ne rien comprendre à ce discours.

— Ah ça! j'espère maintenant, reprit le colonel, que vous me direz si vous connaissez une petite femme charmante, assise au pied d'un candelabre...

A ces mots, les yeux du comte brillèrent d'un éclat inusité; et, saisissant avec une violence inouie la main du colonel :

— Mon brave colonel, lui dit-il d'une voix sensiblement altérée, si ce n'était pas vous... si un autre me faisait cette question... je lui fendrais le crâne avec cette masse d'or... Laissez-moi, je vous en supplie... J'ai plus envie, ce soir, de me brûler la cervelle que... Je hais tout ce que je vois... Aussi je vais partir, car cette joie, cette musique, ces visages stupides qui rient, m'assassinent.

— Mon pauvre ami... reprit d'une voix douce le colonel en frappant amicalement dans la main de Soulanges, êtes-vous passionné!... Que diriez-vous donc si je vous apprenais que Martial songe si peu à madame de Vaudremont qu'il s'est épris de cette petite dame?

— S'il lui parle!... s'écria Soulanges en bégayant de fureur, je le rendrai aussi plat que son portefeuille, quand même le fat serait dans le giron de l'Empereur...

Et le comte tomba, comme anéanti, sur la causeuse vers laquelle le colonel l'avait mené. Ce dernier se retira lentement, car il s'aperçut que M. de Soulanges était en proie à une colère trop violente pour que des plaisanteries ou les soins d'une amitié superficielle pussent le calmer.

Quand le beau cuirassier rentra dans le grand salon de danse, madame de Vaudremont fut la première personne qui s'offrit à ses regards, et il remarqua sur sa figure ordinairement si calme quelques traces d'une agitation secrète mal déguisée. Une chaise était vacante auprès d'elle, le colonel s'y élança.

— Je gage que vous êtes tourmentée?... dit-il.

— Oh! c'est une bagatelle, colonel. Je voudrais être déjà partie d'ici, car j'ai promis d'être au bal de la grande-duchesse de Berg, et il faut que j'aille auparavant chez la princesse de Wagram. M. de la Roche-Hugon, qui le sait, s'amuse à conter fleurette à des douairières.

— Ce n'est pas là tout à fait le sujet de votre inquiétude... et je gage cent louis que vous resterez ici ce soir...

— Impertinent!...

— J'ai donc dit vrai?...

— Méchant!... reprit la belle comtesse en donnant un coup d'éventail sur les doigts du colonel. Eh bien! que pensé-je?... Je suis capable de vous récompenser si vous le devinez.

— Je n'accepterai pas le défi, car j'ai trop d'avantage...

— Présomptueux!...

— Eh bien! vous craignez de voir Martial aux pieds...

— De qui?... demanda la comtesse en affectant la surprise.

— De ce candelabre... répondit le colonel en montrant le coin où était la belle inconnue, et regardant la comtesse avec une attention gênante.

— Eh bien, vous avez deviné!... répondit la coquette en se cachant la figure sous son éventail avec lequel elle se mit à jouer.

— La vieille madame de Marigny, qui, vous le savez, est maligne comme un vieux singe, reprit-elle après un moment de silence, vient de me dire que M. de la Roche-Hugon courait quelques dangers à faire la cour à cette inconnue qui se trouve ce soir ici comme un trouble-fête.— J'aimerais mieux voir la mort que cette figure si cruellement belle, et aussi pâle, aussi immobile qu'une vision. C'est mon mauvais génie....

Madame de Marigny, continua-t-elle après avoir laissé échapper un signe de dépit, qui ne va au bal que pour tout voir en faisant semblant de dormir, m'a cruellement inquiétée. Certes, Martial me paiera cher le tour qu'il me joue... Mais cependant, engagez-le, colonel, puisque c'est votre ami, à ne pas me faire de la peine.

— Je viens de voir un homme qui ne se propose rien moins que de lui brûler la cervelle, s'il s'adresse à cette petite dame!... Et cet homme-là, madame, est de parole. — Mais je connais Martial : tous ces périls sont autant d'encouragements. Il y a plus, nous avons parié... Ici le colonel baissa la voix.

— Serait-ce vrai?... demanda la comtesse.

— Sur mon honneur.

— Merci, colonel... répondit madame de Vaudremont en lui lançant un regard plein de coquetterie.

— Me feriez-vous l'honneur de danser avec moi?

— Oui, mais la seconde contredanse; car pendant celle-ci je veux voir ce que peut devenir cette intrigue, et savoir qui est cette petite dame bleue. Elle a l'air spirituel.

Alors le colonel, devinant que madame de Vaudremont voulait être seule, s'éloigna, satisfait d'avoir si bien commencé l'attaque qu'il méditait.

Il y a toujours, dans les fêtes, des dames qui, semblables à madame de Marigny, sont là comme

de vieux marins occupés sur le bord de la mer à contempler les tempêtes que combattent de jeunes matelots. Or, en ce moment madame de Marigny, qui paraissait s'intéresser aux personnages de cette scène, put facilement deviner la lutte cruelle qui se passait dans le cœur de la comtesse. La jeune coquette avait beau s'éventer gracieusement, sourire à des jeunes gens qui la saluaient, et mettre en usage toutes les ruses de femme pour cacher son émotion, la douairière, l'une des plus savantes duchesses de la cour de Louis XV, semblait percer les mystères ensevelis sous les traits de la comtesse.

Le vieille dame savait y reconnaître ces mouvements imperceptibles de la paupière ou de l'iris qui décèlent les affections de l'âme. Le pli le plus léger qui venait à rider ce front si blanc et si pur, le tressaillement le plus insensible des pommettes, le jeu des sourcils accusateurs, l'inflexion la moins visible des lèvres dont le corail mouvant ne pouvait lui rien cacher, étaient pour la duchesse comme les caractères d'un livre. Aussi, du fond de la bergère qu'elle remplissait entièrement, la coquette émérite, tout en causant avec un diplomate dont elle était recherchée pour les anecdotes qu'elle contait à merveille, s'admira elle-même dans cette jeune coquette. Elle la prit en goût en lui voyant si bien déguiser son chagrin et les déchirements de son cœur.

Madame de Vaudremont ressentait en effet autant de douleur qu'elle feignait de gaieté. Elle avait cru rencontrer en Martial un homme de talent sur lequel elle comptait pour embellir sa vie de toutes les faveurs de cour qu'elle ambitionnait. En ce moment elle reconnaissait une erreur aussi cruelle pour sa réputation que pour son amour-propre. Chez elle, comme chez les autres femmes de cette époque, la soudaineté des passions ne pouvait qu'augmenter la vivacité des sentiments. Les âmes qui vivent beaucoup et vite ne souffrent pas moins que celles qui se consument dans une seule affection. Plus d'un éventail cachait alors de courtes mais de terribles tortures. La prédilection de la comtesse pour Martial était née de la veille, il est vrai; mais le plus inepte des chirurgiens sait que la souffrance causée par l'amputation d'un membre vivant est bien plus douloureuse que celle d'un membre malade. Il y avait de l'avenir dans le goût de madame de Vaudremont pour Martial, tandis que sa passion précédente était sans espérance et empoisonnée par les remords de Soulanges.

La vieille duchesse sut tout deviner; et alors elle s'empressa de congédier l'ambassadeur qui l'obsédait; car, en présence de maîtresses et d'amants brouillés, tout intérêt pâlit, même chez une vieille femme. Aussi, madame de Marigny lança-t-elle, pour engager la lutte, un regard sardonique sur madame de Vaudremont. Ce regard terrible fit craindre à la jeune coquette de voir son sort entre les mains de la douairière. Il y a en effet de ces regards de femme à femme qui sont comme des flambeaux tragiques amenés dans les dénouements nocturnes.

Il faudrait connaître l'ex-duchesse pour apprécier la terreur que le jeu de sa physionomie inspirait à la comtesse. Madame de Marigny était grande, ses traits faisaient dire d'elle : — Voilà une femme qui a dû être jolie! Elle couvrait les rides de ses joues de tant de couches de rouge qu'elles ne paraissaient presque plus; mais ses yeux, loin de recevoir un éclat factice de ce carmin foncé, n'en étaient que plus ternes. Elle portait une grande quantité de diamants et s'habillait avec assez de goût pour ne pas prêter au ridicule. Sa bouche, enrichie d'un râtelier artistement posé, n'était pas ridée et conservait une grimace d'ironie qui la faisait ressembler à Voltaire. Son nez pointu annonçait une épigramme, et cependant l'exquise politesse de ses manières adoucissait si bien la tournure malicieuse de ses idées, qu'on ne pouvait l'accuser de méchanceté.

Un regard triomphal anima les deux yeux gris de la vieille dame et sembla traverser le salon pour aller répandre l'incarnat de l'espérance sur les joues pâles de la petite dame qui gémissait au pied du candelabre. Un sourire qui disait : Je vous l'avais bien promis! accompagna ce regard perçant.

Cette imprudente révélation de l'alliance existante entre madame de Marigny et l'inconnue, ne pouvait échapper à l'œil exercé de la comtesse de Vaudremont. Elle entrevit un mystère et voulut le pénétrer. La curiosité atténua sa douleur passagère.

En ce moment le baron de la Roche-Hugon avait achevé de questionner toutes les douairières pour apprendre le nom de la dame bleue; mais, semblable à bien des antiquaires, il avait perdu tout son latin à cette malheureuse recherche. Il venait même de s'adresser, en désespoir de cause, à la comtesse de Gondreville, et n'en avait reçu que cette réponse peu satisfaisante :

— C'est une dame que l'*ancienne* duchesse de Marigny m'a présentée...

Tout à coup le maître des requêtes, se tournant vers la bergère occupée par la vieille dame, surprit le regard d'intelligence qu'elle jetait à l'inconnue, objet de son caprice.

Les couleurs qui nuancèrent les joues de cette solitaire personne lui donnèrent tant d'éclat que le maître des requêtes, excité par l'aspect d'une beauté si puissante, résolut d'aborder madame de Marigny, quoiqu'il fût assez mal avec elle depuis quelque temps. En voyant le sémillant baron tourner autour de sa bergère, l'ex-duchesse sourit avec une mali-

gnité sardonique, et regarda madame de Vaudremont d'un air de triomphe qui fit rire le colonel.

— Elle prend un air d'amitié, la vieille bohémienne! se dit en lui-même le baron, elle va sans doute me jouer quelque méchant tour.

— Madame, vous vous êtes chargée, me dit-on, de veiller sur un bien précieux trésor!

— Me prenez-vous pour un dragon? demanda la vieille dame en jouissant un moment de l'embarras du jeune homme. — Mais de quoi parlez-vous?... ajouta-t-elle avec une douceur de voix qui rendit de l'espérance à Martial.

— De cette petite dame inconnue, que la jalousie de toutes ces coquettes a confinée là-bas... Vous connaissez sans doute sa famille?...

— Oui, dit la duchesse en souriant avec malice.

— Pourquoi ne danse-t-elle pas? Elle est si belle! Voulez-vous que nous fassions un traité de paix? Si vous daignez m'instruire de tout ce que j'ai intérêt à savoir, je vous jure ma parole d'honneur que votre demande en restitution des bois de Marigny, par le domaine extraordinaire, sera chaudement appuyée auprès de l'Empereur.

— M. le baron, répondit la vieille dame avec une gravité trompeuse, amenez-moi la comtesse de Vaudremont. Je vous promets de lui révéler tout le mystère qui rend notre inconnue si intéressante. Voyez! tous les hommes du bal sont arrivés au même degré de curiosité que vous. — Les yeux se portent involontairement vers ce candelabre où s'est modestement placée la pauvre enfant. Elle recueille tous les hommages qu'on a voulu lui ravir. — Bienheureux celui qui dansera avec elle!...

Là, elle s'interrompit en fixant sur la comtesse de Vaudremont un de ces regards qui disent si bien : — Nous parlons de vous!

Puis elle ajouta : — Je pense que vous aimerez mieux apprendre le nom de l'inconnue de la bouche de votre belle comtesse que de la mienne?

L'attitude de la duchesse était si provocante, que madame de Vaudremont se leva, vint auprès d'elle, s'assit sur la chaise que lui offrit Martial; et sans faire attention à ce dernier :

— Je devine, madame, lui dit-elle en riant, que vous parlez de moi, mais j'avoue mon infériorité, et je ne sais si c'est en bien ou en mal.

Madame de Marigny serra, de sa vieille main sèche et ridée, la jolie main de la jeune dame, et d'un ton de compassion, elle lui répondit à voix basse.

— Pauvre petite!...

Les deux femmes se regardèrent. Madame de Vaudremont comprit que le baron Martial était de trop, et alors elle le congédia par l'air impérieux avec lequel elle lui dit:

— Laissez-nous un moment!

Le maître des requêtes, peu satisfait de voir la comtesse sous le charme de la dangereuse sibylle qui l'avait attirée auprès d'elle, lui lança un de ces regards d'homme, si puissants sur un cœur aimant, mais qui paraissent si ridicules à une femme quand elle est arrivée à discuter celui dont elle s'est éprise.

— Auriez-vous la prétention de singer l'Empereur?... dit madame de Vaudremont, en mettant sa tête de trois quarts, pour contempler le maître des requêtes d'un air ironique.

Il avait trop l'usage du monde, trop de finesse et de bon goût pour s'exposer à rompre avec la jolie coquette; d'ailleurs, il compta sur la jalousie qu'il se proposait d'éveiller en elle, comme sur le meilleur moyen de deviner le secret de sa froideur subite. Il s'éloigna d'autant plus volontiers, qu'en cet instant une nouvelle contredanse mettait en mouvement toutes les danseuses. Les joyeux accents de l'orchestre retentissaient, et l'on eût dit une nuée de papillons aux mille couleurs, venant dans le même parterre, au concert harmonieux des oiseaux d'un bocage. Le baron eut l'air de céder la place aux quadrilles, et alla s'appuyer sur le marbre d'une console. Il se croisa les bras sur la poitrine, et resta à trois pas, tout occupé de l'entretien secret des deux dames.

De temps en temps il suivait les regards que toutes deux jetèrent à plusieurs reprises sur l'inconnue, et alors, en comparant la comtesse et cette beauté nouvelle si riche de toutes les espérances données par le mystère dont elle s'enveloppait, le baron était en proie à toutes les horreurs de l'indécision. Il flottait entre sa fortune à faire et un caprice à contenter.

Le reflet des lumières faisait ressortir si puissamment sa figure soucieuse et sombre sur les draperies de moire blanche froissées par ses cheveux noirs, qu'on aurait pu le comparer ainsi à un mauvais génie; et de loin, plus d'un observateur dut sans doute se dire : — Voilà encore un pauvre diable qui paraît s'amuser beaucoup!

L'épaule droite légèrement appuyée sur le chambranle doré de la porte qui se trouvait entre la salle de jeu et le salon de danse, le colonel pouvait rire incognito, grâce à l'ampleur de ses moustaches. Il jouissait du plaisir ineffable de contempler le tumulte enivrant du bal. Il voyait cent jolies têtes tournoyer au gré des caprices de la danse. Il lisait sur quelques figures, comme sur celles de la comtesse et de son ami Martial, les secrets de leur agitation. Puis, en détournant la tête, il comparait l'air sombre du comte de Soulanges, assis sur la causeuse où il l'avait laissé, à la physionomie douce et plaintive de la dame inconnue, sur le visage de

laquelle apparaissaient tour à tour les joies de l'espérance et les angoisses d'une terreur involontaire. Il y avait, pour l'heureux cuirassier, des mystères à deviner, une fortune à espérer d'un amour naissant, les leçons que donne l'ambitieux tourmenté à lire, le spectacle d'une passion violente à contempler, puis les sourires de cent jolies femmes brillantes et parées à recueillir, selon qu'il lui plaisait d'arrêter sa vue sur les quadrilles, sur Soulanges, sur Martial, sur la comtesse ou sur l'inconnue. Sa pensée embrassait toutes ces idées en même temps, et il était là plein de gaieté comme le roi de la fête. Il y avait dans ce tableau mouvant une vue complète du monde et de la vie humaine; mais il en riait sans chercher à s'en expliquer les ressorts. Il était minuit environ, et les conversations, le jeu, la danse, la coquetterie, les intérêts, les malices et les projets, tout était arrivé à ce degré de chaleur qui arrache à un jeune homme cette exclamation : — C'est une belle chose qu'un bal!...

— Mon bon petit ange, disait madame de Marigny à la comtesse, je suis bien plus vieille que je ne le parais, car si j'ai soixante-cinq ans, j'ai vécu un siècle. Vous êtes, ma chère, à un âge où j'ai fait bien des fautes!.. et en vous voyant souffrir tout à l'heure mille morts, j'ai eu la pensée de vous donner quelques avis charitables. Commettre des fautes à vingt-deux ans, c'est gâter son avenir; c'est déchirer la robe qu'on doit mettre. Ah! ma chère, nous n'apprenons que bien tard à nous en servir sans la chiffonner... Continuez, ma belle enfant, à vous faire des ennemis adroits et des amis sans esprit de conduite, et vous verrez quelle jolie petite vie vous mènerez!...

— Ah, madame! on a bien de la peine à être heureuse, n'est-ce pas?... s'écria naïvement la comtesse.

— Ma petite, c'est qu'il faut savoir choisir, à votre âge, entre les plaisirs et le bonheur. — Écoutez-moi! — Vous voulez épouser Martial. Eh bien, il n'est ni assez sot pour devenir un mari, ni assez bon pour vous rendre heureuse. Il a des dettes, ma chère!... Il est homme à dévorer votre fortune. C'est un intrigant qui peut posséder à merveille l'esprit des affaires, babiller agréablement; mais il est trop avantageux pour avoir un vrai mérite. Il n'ira pas loin. D'ailleurs, tenez... regardez-le!... Ne lit-on pas sur ce front-là que, dans ce moment-ci, ce n'est pas une jeune et jolie femme qu'il voit en vous, mais bien les deux millions que vous possédez?... Il ne vous aime pas, ma chère, il vous calcule comme s'il s'agissait d'une multiplication. Si vous voulez vous marier, prenez un homme plus âgé, et qui ait de la considération. Une veuve ne doit pas faire de son mariage une affaire d'amourette. Est-ce qu'une souris s'attrape deux fois au même piége? Maintenant c'est une spéculation pour vous qu'un nouveau contrat, et il faut, en vous remariant, avoir au moins l'espoir de vous entendre nommer un jour madame la maréchale.

En ce moment les yeux des deux dames se fixèrent naturellement sur la belle figure du colonel.

— Si vous voulez jouer le rôle difficile d'une coquette et ne pas vous marier... reprit la duchesse avec bonhomie, ah! ma pauvre petite, vous saurez mieux que toute autre amonceler les nuages d'une tempête et la dissiper!... mais, je vous en conjure, ne vous faites jamais un plaisir de troubler la paix des ménages, de détruire l'union des familles et le bonheur des femmes qui sont heureuses... Je l'ai joué, ma chère, ce dangereux rôle... et j'ai appris un peu trop tard que, suivant l'expression de je ne sais quel diplomate, un saumon vaut mieux que mille grenouilles! Oui, ma belle, pour un triomphe d'amour-propre, on assassine souvent de pauvres créatures vertueuses, car il y a vraiment, ma chère, des femmes vertueuses. Si vous saviez qu'un véritable amour donne mille fois plus de jouissances que les passions éphémères qu'on excite! Eh bien, je suis venue ici pour vous prêcher... Oui, c'est vous, mon bon petit ange, qui êtes cause de mon apparition dans ce salon qui pue le peuple. Ne viens-je pas d'y voir des acteurs? Autrefois, ma chère, on les recevait dans son boudoir; mais au salon, fi donc!... Oui, oui, ne me regardez pas d'un air si étonné.

Écoutez-moi! Si vous voulez vous jouer des hommes... reprit la vieille dame, ne bouleversez le cœur que de ceux dont la vie n'est pas arrêtée, de ceux qui n'ont pas de devoirs à remplir... c'est une maxime due à ma vieille expérience : profitez-en. Ce pauvre Soulanges, par exemple, auquel vous avez fait tourner la tête, et que, depuis quinze mois, vous avez enivré, Dieu sait comme!... eh bien, savez-vous sur quoi ont porté vos coups?... — Sur sa vie tout entière! Il est marié. Il est adoré d'une chère petite créature qu'il aimait, et qu'il a trompée. Elle n'a vécu que de larmes, et dans le silence le plus amer. Soulanges a eu des moments de remords plus cruels que ses plaisirs n'étaient doux! Et vous, — petite rusée, vous l'avez trahi! Eh bien! venez contempler votre ouvrage.

La vieille duchesse prit la main de madame de Vaudremont et elles se levèrent.

— Tenez, lui dit madame de Marigny en lui montrant des yeux l'inconnue pâle et tremblante sous les feux du lustre. Voilà ma nièce, la comtesse de Soulanges!... Elle a enfin cédé aujourd'hui à mes instances, elle a consenti à quitter la chambre de douleur où la vue de son enfant ne lui apportait que

de bien faibles consolations... la voyez-vous? Elle vous paraît charmante, eh bien! ma petite chère, jugez de ce qu'elle était quand le bonheur et l'amour répandaient leur éclat sur cette figure maintenant flétrie...

La comtesse détourna silencieusement la tête et parut en proie à de graves réflexions. La duchesse l'amena insensiblement jusqu'à la porte de la salle de jeu; et, après y avoir jeté un coup d'œil, comme si elle eût voulu y chercher quelqu'un :

— Et voilà Soulanges!... dit-elle à la jeune coquette d'un son de voix profond.

La jeune et brillante comtesse frissonna en apercevant dans le coin le moins éclairé de ce salon une figure pâle et contractée. M. de Soulanges avait le dos appuyé sur une causeuse. L'affaissement de ses membres et l'immobilité de son front accusaient un haut degré de douleur. Il était seul, abandonné, et les joueurs allaient et venaient devant lui, sans y faire plus d'attention que s'il eût été mort.

C'était plutôt une ombre qu'un homme.

Le spectacle de la femme en larmes et du mari morne et sombre, séparés l'un de l'autre, au milieu de cette fête, comme les deux moitiés d'un arbre frappé par la foudre, eut quelque chose de terrible et de prophétique pour la comtesse. Elle craignit d'y voir une image des vengeances que lui gardait l'avenir. Son cœur n'était pas encore assez flétri pour que la sensibilité et l'indulgence en fussent entièrement bannies; et alors elle pressa la main de la duchesse en la remerciant par un de ces doux sourires qui ont une certaine grâce enfantine.

— Mon enfant, lui dit la vieille femme à l'oreille, songez désormais que nous savons aussi bien repousser les hommages des hommes que nous les attirer...

— Elle est à vous, si vous n'êtes pas un niais...

Ces dernières paroles furent soufflées par madame de Marigny à l'oreille du colonel, pendant que la belle comtesse se livrait à toute la compassion que lui inspirait l'aspect de M. de Soulanges. Elle l'aimait encore assez sincèrement pour le vouloir rendre au bonheur, et elle se promettait intérieurement d'employer l'irrésistible pouvoir qu'exerçaient encore ses séductions sur lui, pour le renvoyer à sa femme.

— Oh! comme je vais le prêcher!... dit-elle à madame de Marigny.

— Vous n'en ferez rien, j'espère, ma belle! s'écria la duchesse en regagnant sa bergère. Mais vous vous choisirez un bon mari et vous fermerez votre porte à mon neveu. Vous éviterez de le rencontrer dans le monde; et quand il sera guéri de sa maladie, vous lui offrirez votre amitié... Croyez-moi, mon ange, une femme ne reçoit pas d'une autre femme le cœur de son mari. Elle est cent fois plus heureuse de croire qu'elle l'a reconquis elle-même, et je crois avoir donné à ma nièce un excellent moyen de regagner l'affection de son mari en l'amenant ici... Je ne vous demande, pour toute coopération, que d'agacer notre beau colonel de cuirassiers...

Et quand elle lui montra l'ami du maître des requêtes, la comtesse sourit.

— Eh bien! madame, savez-vous enfin le nom de cette inconnue?... demanda le baron d'un air piqué à la comtesse, quand elle se trouva seule.

— Oui, dit madame de Vaudremont en regardant le maître des requêtes. Il y avait dans sa figure autant de finesse que de gaieté. Le sourire qui répandait la vie sur ses lèvres et sur ses joues, la lumière humide de ses yeux, étaient semblables à ces feux follets qui abusent le voyageur.

Martial se crut toujours aimé. Prenant alors cette attitude coquette dans laquelle un homme se balance si complaisamment auprès de celle qu'il aime, il dit avec fatuité :

— Et ne m'en voudrez-vous pas si je parais attacher beaucoup de prix à savoir ce nom?....

— Et ne m'en voudrez-vous pas, répliqua madame de Vaudremont, si, par un reste d'amour, je ne vous le dis pas, et si je vous défends de faire la moindre avance à cette jeune dame? — Vous risqueriez votre vie peut-être.

— Madame, perdre vos bonnes grâces, c'est perdre plus que la vie...

— Martial!... dit sévèrement la comtesse, c'est madame de Soulanges!... et son mari vous brûlerait la cervelle, si vous en avez toutefois.

— Ah, ah! répliqua le fat en riant; de sorte que le colonel laissera vivre en paix celui qui lui a enlevé votre cœur et se battrait pour sa femme... Quel renversement de principes!... Je vous en prie, permettez-moi de danser avec cette petite dame... Vous pourrez ainsi avoir la preuve du peu d'amour du cœur de neige que vous avez congédié; car, si le colonel trouve mauvais que je fasse danser sa femme...

— Mais elle aime son mari...

— C'est un obstacle de plus que...

— Mais elle est mariée...

— Plaisantes objections dans votre bouche!

— Ah! dit la comtesse avec un sourire amer, vous nous punissez également de nos fautes et de nos repentirs!... puis vous vous plaignez de notre légèreté!... C'est le maître qui reproche l'esclavage à son esclave. Êtes-vous injustes!

— Ne vous fâchez pas! dit vivement Martial. Oh! je vous en supplie, pardonnez-moi! Tenez, je ne pense plus à madame de Soulanges.

— Vous mériteriez bien que je vous envoyasse auprès d'elle.

— J'y vais... dit le baron en riant; mais je reviendrai plus épris de vous que jamais, et vous verrez que la plus jolie femme du monde ne peut pas s'emparer d'un cœur quand il vous appartient.

— C'est-à-dire que vous voulez gagner le cheval du colonel?

— Ah! le traître!... répondit-il en riant et menaçant du doigt son ami qui souriait.

Alors le colonel arriva, et le baron lui céda la place auprès de la comtesse, à laquelle il dit d'un air sardonique :

— Madame, voici un homme qui s'est vanté de pouvoir gagner vos bonnes grâces dans une soirée!

Il s'éloigna en s'applaudissant d'avoir révolté l'amour-propre de la comtesse et desservi le colonel; mais malgré sa finesse habituelle, il n'avait pas deviné toute l'ironie dont les propos de madame de Vaudremont étaient empreints, ne s'apercevant même pas qu'elle avait fait autant de pas vers son ami que son ami vers elle, quoiqu'à l'insu l'un de l'autre.

Au moment où le maître des requêtes s'approchait en papillonnant du brillant candelabre sous lequel la comtesse de Soulanges, pâle et craintive, semblait ne vivre que des yeux, son mari arriva près de la porte du salon, d'un air farouche en montrant deux yeux étincelants de passion. La vieille duchesse, attentive à tout, s'élança, avec la vivacité de la jeunesse, vers son neveu; elle lui demanda le bras et sa voiture pour sortir, prétextant un ennui mortel et se flattant de prévenir ainsi un éclat fâcheux. Elle fit, avant de partir, un singulier signe d'intelligence à sa nièce en lui désignant l'entreprenant cavalier qui se préparait à lui parler. Ce signe flamboyant semblait dire :

— Le voici, venge-toi.

Madame de Vaudremont surprit le regard de la tante et de la nièce. Une lueur soudaine illumina son âme, et la jeune coquette craignit d'être la dupe de cette vieille dame si savante et si rusée en intrigue.

— Cette perfide duchesse, se dit-elle, aura peut-être trouvé plaisant de me faire de la morale en me jouant quelque méchant tour de sa façon.

A cette pensée, l'amour-propre de madame de Vaudremont fut peut-être encore plus fortement intéressé que sa curiosité à démêler le fil de cette intrigue. La préoccupation intérieure à laquelle elle fut en proie ne la laissa pas maîtresse d'elle-même. Alors le colonel, interprétant à son avantage la gêne répandue dans les discours et les manières de la comtesse, n'en devint que plus ardent et plus pressant.

Ainsi, de nouveaux mystères, palpitants d'intérêt, vinrent animer cette mouvante scène. En effet les passions qui agitaient le double couple dont cette histoire retrace l'aventure, se diversifiaient à chaque pas dans ces salons animés en se représentant avec d'autres nuances sur chaque figure d'homme et de femme.

Les vieux diplomates blasés, qui s'amusaient à observer le jeu des physionomies et à deviner les intrigues, n'avaient jamais rencontré une aussi riche moisson de plaisirs. Néanmoins, le spectacle de tant de passions vives, toutes ces querelles d'amour, ces vengeances douces, ces faveurs cruelles, ces regards enflammés, toute cette vie brûlante répandue autour d'eux ne leur faisaient sentir que plus vivement leur impuissance.

Enfin le baron avait pu s'asseoir auprès de la comtesse de Soulanges. Ses yeux erraient à la dérobée sur un cou frais comme la rosée, parfumé comme une fleur des champs. Il admirait de près des beautés qui de loin l'avaient étonné. Il pouvait voir un petit pied bien chaussé et mesurer de l'œil une taille souple et gracieuse. A cette époque les femmes nouaient la ceinture de leurs robes précisément au-dessous de leur sein, à l'imitation de celles des statues grecques. Cette mode était impitoyable pour les femmes dont le corsage avait quelque défaut. Martial, jetant des regards furtifs sur ce sein, resta ravi de la perfection des formes célestes de la comtesse. Il était ivre d'amour et d'espérance.

— Vous n'avez pas dansé une seule fois ce soir, madame?... dit-il d'une voix douce et flatteuse; ce n'est pas faute de cavalier, j'imagine?

— Voilà près de deux ans que je ne vais point dans le monde, et j'y suis inconnue... répondit madame de Soulanges avec froideur; car elle n'avait rien compris au regard par lequel sa tante venait de l'inviter à plaire au baron.

Celui-ci faisait jouer par maintien le beau diamant qui ornait le doigt annulaire de sa main gauche. Les feux jetés par les facettes de la pierre semblèrent faire pénétrer une lueur subite dans l'âme de la jeune comtesse. Elle rougit et regarda le baron avec une expression indéfinissable.

— Aimez-vous la danse?... demanda le Provençal pour essayer de renouer la conversation.

— Oh! beaucoup, monsieur!

A cette étrange réponse, leurs regards se rencontrèrent, car le jeune homme, surpris de l'accent doux et pénétrant qui réveilla dans son cœur une vague espérance, avait subitement interrogé les yeux de la jeune femme.

— Eh bien, madame, n'est-ce pas une témérité de ma part que de me proposer pour être votre partner à la première contredanse?

Une confusion naïve rougit les joues blanches de la comtesse. On eût dit des gouttes d'un vin généreux, versées dans une eau limpide.

—Mais, monsieur... j'ai déjà refusé un danseur... un militaire...

— Serait-ce ce grand colonel de cavalerie que vous voyez là-bas?

— Précisément.

— Eh! c'est mon ami, ne craignez rien. M'accordez-vous la faveur que j'ose espérer?...

— Oui, monsieur...

Le timbre tremblant de cette voix mélodieuse accusait une émotion si neuve et si profonde que l'âme blasée du maître des requêtes en fut ébranlée. Il se sentit envahi par une timidité de lycéen. Il perdit son assurance, et sa tête méridionale s'enflamma. Il voulut parler, mais ses expressions lui parurent sans grâce, comparées aux reparties spirituelles et fines de madame de Soulanges.

Il fut heureux pour lui que la contredanse commençât; car, debout près de sa belle danseuse, il se trouva plus à l'aise. Il y a beaucoup d'hommes pour lesquels la danse est une manière d'être, et qui pensent, en déployant les grâces de leur corps, agir plus puissamment que par l'esprit sur le cœur des femmes. Le Provençal voulait sans doute employer en ce moment tous ses moyens de séduction, à en juger par la prétention de tous ses mouvements et de ses gestes. Il avait, par vanité, amené sa conquête au quadrille où les femmes les plus brillantes du salon mettaient une chimérique importance à danser préférablement à toute autre.

Pendant que l'orchestre exécutait le prélude de la première figure, le baron éprouva une incroyable satisfaction d'orgueil, quand, passant en revue les danseuses placées sur les lignes de ce brillant carré, il s'aperçut que madame de Soulanges était la plus jolie. Sa toilette défiait même celle de madame de Vaudremont, qui, par un hasard cherché peut-être, faisait avec le colonel le vis-à-vis du baron et de la dame bleue. Tous les regards des hommes se fixèrent un moment sur madame de Soulanges, et un murmure flatteur annonça qu'elle était le sujet de la conversation de chaque partner avec sa danseuse.

Les œillades d'envie et d'admiration se croisaient si vivement sur elle, que la jeune dame, comme honteuse d'un triomphe auquel elle semblait se refuser, baissa modestement les yeux, rougit, et n'en devint que plus charmante. Si elle releva ses blanches paupières, ce fut pour regarder son danseur enivré, comme si elle eût voulu lui reporter la gloire de ces hommages et lui dire qu'elle préférait le sien à tous les autres. Elle mit de l'innocence dans sa coquetterie, ou plutôt elle parut se livrer à un sentiment neuf, à une admiration naïve, avec cette bonne foi qui ne se rencontre que dans de jeunes cœurs.

Quand elle dansa, les spectateurs purent facilement croire que les piéges des pas capricieux qu'elle exécuta d'une manière ravissante, n'étaient tendus que pour Martial; car cette créature aérienne savait, comme la plus savante coquette, lever à propos les yeux sur lui, ou les baisser avec une feinte modestie.

Quand les lois nouvelles de la trénis amenèrent Martial devant le colonel :

— J'ai gagné ton cheval!... lui dit-il en riant.

— Oui, mais tu as perdu quatre-vingt mille livres de rente, lui répliqua le colonel en lui montrant la figure sévère de madame de Vaudremont.

— Eh! qu'est-ce que cela me fait? répondit Martial avec un petit geste mutin, madame de Soulanges vaut des millions !

A la fin de cette contredanse, plus d'un chuchotement résonnait à plus d'une oreille. — Les moins jolies des femmes faisaient de la morale avec leurs danseurs, à propos de la naissante liaison du baron et de la comtesse de Soulanges. — Les plus belles s'étonnaient d'une telle facilité. — Les hommes ne concevaient pas le bonheur du petit maître des requêtes, auquel ils ne trouvaient rien de bien séduisant. — Quelques femmes, plus indulgentes, disaient qu'il ne fallait pas se presser de juger; et que les jeunes personnes seraient bien malheureuses, si un regard expressif et une danse gracieuse suffisaient pour établir des accusations aussi graves.

Martial seul connaissait l'étendue de son bonheur. A la dernière figure, les dames du quadrille eurent à former le moulinet. Ses doigts pressèrent ceux de la comtesse, et il crut sentir, à travers la peau fine et parfumée des gants, que les doigts de la jeune femme répondaient à son amoureux appel.

— Madame, lui dit-il au moment où la contredanse se termina, ne retournez pas dans cet odieux coin où vous avez enseveli jusqu'ici votre figure et votre toilette. L'admiration est le seul revenu que vous puissiez tirer des diamants qui parent votre cou si blanc et vos nattes si bien tressées. — Venez faire un petit voyage à travers les salons et jouir du coup d'œil de la fête et de vous-même.

Madame de Soulanges suivit l'adroit séducteur, qui pensait qu'elle lui appartiendrait plus sûrement, s'il parvenait à la compromettre ou à l'afficher. Ils firent alors un doux pèlerinage à travers les groupes qui encombraient les salons magnifiques de l'hôtel.

La comtesse de Soulanges, inquiète, s'arrêtait un instant avant d'entrer dans chaque salon, et n'y pénétrait qu'après avoir tendu le cou pour jeter un regard perçant sur tous les hommes; et cette peur, qui comblait de joie le maître des requêtes, ne semblait calmée que quand il avait dit à sa tremblante compagne :

— Rassurez-vous, *il* n'y est pas.

Ils parvinrent ainsi jusqu'à une immense galerie

de tableaux, située dans une aile de l'hotel, où l'on jouissait par avance du magnifique aspect d'un ambigu préparé pour trois cents personnes. Le maître des requêtes, devinant que le repas allait commencer, entraîna la comtesse vers un boudoir qu'il avait remarqué.

C'était une pièce ovale donnant sur les jardins. Les fleurs les plus rares et quelques arbustes en faisaient comme un bocage où, à travers les feuillages et les bouquets, l'œil apercevait de brillantes draperies. Le murmure de la fête venait y mourir, comme le bruit du monde auprès d'un saint asile. La comtesse tressaillit en y entrant, et refusa obstinément d'y suivre le jeune homme; mais, après avoir jeté les yeux sur une glace, elle y vit sans doute des défenseurs, car elle alla s'asseoir d'assez bonne grâce sur une voluptueuse ottomane.

—Quelle pièce délicieuse!...... dit-elle en admirant une tenture bleu de ciel, qui était relevée par des perles.

— Tout y est amour et volupté...... dit le jeune homme fortement ému.

Puis à la faveur de la mystérieuse clarté qui régnait dans cette suave retraite, il regarda la comtesse, et surprit, sur sa figure doucement agitée, une expression de trouble, de pudeur, de désir, qui l'enchanta. Elle sourit, et ce sourire sembla mettre fin à la lutte de tous les sentiments qui se heurtaient dans son cœur : aussi le baron fut-il ravi.

Elle prit de la manière la plus séduisante la main gauche de son adorateur, et lui ôta du doigt la bague sur laquelle elle avait fixé des yeux animés par tout l'éclat de la convoitise.

— Voilà un bien beau diamant!.... s'écria-t-elle doucement et avec la naïve expression d'une jeune fille qui laisse voir tous les chatouillements d'une première tentation.

Martial, ému de la caresse involontaire mais enivrante que la comtesse lui avait faite en dégageant le brillant, la regarda avec des yeux aussi étincelants que la bague.

— Portez-la, lui dit-il, en souvenir de cette heure céleste et pour l'amour de...

Elle le contemplait avec tant d'extase qu'il n'acheva pas; il lui baisa la main.

— Vous me la donnez?..... dit-elle avec un air d'étonnement.

—Je voudrais vous offrir le monde entier!

— Vous ne plaisantez pas!... reprit-elle d'une voix altérée par une satisfaction trop vive.

— N'acceptez-vous que mon diamant?...

— Mais vous ne me le reprendrez jamais! demanda-t-elle.

— Jamais!...

Elle mit la bague à son doigt.

Martial, comptant sur un prochain bonheur, fit un mouvement; mais la comtesse se leva tout à coup, et dit d'une voix claire qui n'accusait aucune émotion :

—Monsieur, j'accepte ce diamant avec d'autant moins de scrupule qu'il m'appartient.

Le maître des requêtes, interdit, resta immobile, la bouche béante.

— M. de Soulanges le prit il y a six mois sur ma toilette et me dit l'avoir perdu.

— Vous êtes dans l'erreur, madame, dit Martial d'un air piqué, car je le tiens de madame de Vaudremont.

—Précisément, répliqua-t-elle en souriant; mon mari m'a emprunté cette bague, la lui a donnée, elle vous en a fait présent. Eh! monsieur, si elle n'eût pas été à moi, soyez sûr que je ne me serais pas hasardée à la racheter au même prix que la comtesse...

Mais, tenez, ajouta-t-elle en faisant jouer un ressort caché sous la pierre, les cheveux de M. de Soulanges y sont encore...

Elle poussa un rire éclatant et railleur, puis elle s'élança dans les jardins avec une telle prestesse, qu'il paraissait inutile d'essayer de la rejoindre, D'ailleurs Martial, confondu, ne se trouva pas d'humeur à tenter l'aventure. En effet, le rire de madame de Soulanges avait trouvé un écho dans le boudoir, et le jeune fat venait d'apercevoir, entre deux arbustes, le colonel et madame de Vaudremont, qui riaient de tout cœur.

— Veux-tu mon cheval pour courir après cette malicieuse personne?... lui dit le colonel.

Le baron se mit à rire, car c'était le parti le plus prudent qu'il eût à prendre. Il acheta le profond silence des deux spectateurs de cette scène par la bonne grâce avec laquelle il supporta les plaisanteries dont il fut accablé par la future épouse du colonel, et le colonel lui-même, qui, dans cette soirée, troqua son cheval de bataille pour une jeune, une riche et jolie femme.

La comtesse de Soulanges, ayant fait, non sans peine, avancer son équipage, retourna chez elle sur les deux heures du matin, et pendant qu'elle franchissait l'intervalle qui sépare la Chaussée-d'Antin du faubourg Saint-Germain où elle demeurait, son âme fut en proie aux plus vives inquiétudes.

Avant de quitter l'hôtel de Gondreville, elle en avait parcouru les salons sans y rencontrer ni sa tante ni son mari, dont elle ignorait le départ. Alors d'affreux pressentiments vinrent tourmenter son âme

ingénue. Témoin discret des souffrances éprouvées par son mari depuis le jour où madame de Vaudremont l'avait attaché à son char, elle espérait avec confiance qu'un prochain repentir lui ramènerait son époux. Aussi était-ce avec une incroyable répugnance qu'elle avait consenti au plan formé par sa tante, madame de Marigny, et en ce moment elle craignait d'avoir commis une faute.

Cette soirée avait attristé sa jeune âme candide. Effrayée d'abord de l'air souffrant et sombre du comte de Soulanges, elle l'avait été encore plus de la beauté de sa rivale. Puis la corruption du monde lui avait serré le cœur.

En passant sur le Pont-Royal, elle jeta les cheveux profanés qui se trouvaient sous le diamant, jadis offert comme le gage brillant d'un amour pur. Elle pleura en songeant aux vives souffrances dont elle était depuis si longtemps la proie, et plus d'une fois elle frémit en pensant que le devoir des femmes qui veulent obtenir la paix en ménage, les obligeait à ensevelir au fond du cœur, et sans se plaindre, des angoisses aussi cruelles que les siennes.

— Hélas! se dit-elle, comment peuvent faire les femmes qui n'aiment pas? — Où est la source de leur indulgence? — Je ne saurais croire, comme le dit ma tante, que la raison suffise pour les soutenir dans de tels dévouements.

Elle soupirait encore quand son chasseur abaissa l'élégant marche-pied d'où elle s'élança sous le vestibule de son hôtel. Elle monta l'escalier avec précipitation, et quand elle arriva dans sa chambre, elle tressaillit de terreur en y voyant son mari, assis sur une chaise auprès de la cheminée. Il lui montra un visage irrité.

— Depuis quand, ma chère, allez-vous au bal sans moi?... sans me prévenir?... demanda-t-il d'une voix altérée. — Sachez qu'une femme est toujours déplacée sans son mari... Vous étiez singulièrement compromise dans le coin obscur où vous vous étiez nichée...

— O mon bon Léon! dit-elle d'une voix caressante, je n'ai pu résister au bonheur de te voir sans que tu me visses... C'est ma tante qui m'a menée à ce bal, et j'y ai été bien heureuse.

Ces accents désarmèrent tout à coup les regards du comte et la sévérité factice qu'ils annonçaient. Il était facile de deviner qu'il venait de se faire de vifs reproches à lui-même, qu'il appréhendait le retour de sa femme, instruite dans le bal d'une infidélité qu'il espérait lui avoir cachée. Alors, selon la coutume des amants qui se sentent coupables, il essayait, en querellant la comtesse le premier, d'éviter sa trop juste colère. Tout surpris, il regarda silencieusement sa femme. Elle lui sembla plus belle que jamais dans la brillante parure qui rehaussait en cé moment ses attraits.

Pour elle, heureuse de voir son mari sourire, et de le trouver à cette heure dans une chambre où il était venu, depuis quelque temps, moins fréquemment, la comtesse rougit, lui jeta des regards furtifs, pleins d'amour et d'espérance. — Soulanges, transporté, et d'autant plus ivre de bonheur et d'amour, que cette scène succédait aux tourments qu'il avait ressentis pendant le bal, saisit la main de sa femme et la baisa par reconnaissance; car il y a quelquefois de la reconnaissance dans l'amour.

— Hortense, qu'as-tu donc au doigt qui m'a fait tant de mal aux lèvres? demanda-t-il en riant.

— C'est mon diamant, que tu disais perdu, et que j'ai retrouvé ce soir dans un tiroir de ma toilette.

Le comte admira tant d'indulgence; et le lendemain matin, madame de Soulanges avait pu replacer, sous le diamant reconquis, de nouveaux cheveux qui ne devaient plus voyager comme ceux qu'elle avait jetés la veille.

LE CONSEIL.

— La pièce est, je vous l'assure, madame, souverainement morale.

— Je ne partage pas votre avis, monsieur, et je la trouve profondément immorale.

— Voilà des gens bien près de s'entendre!... dit un jeune homme.

— Ils ne connaissent pas la pièce!... lui répondit à voix basse une jeune femme.

— Vous avez été la voir?... demanda le jeune homme.

— Oui, reprit-elle.

— Et vous étiez au spectacle avec M. de la Plaine...

— Cela est vrai!...

— Sans votre mari, ni votre mère.

— Mon Dieu!... reprit-elle en riant d'un rire affecté, contraint même, l'incognito est bien difficile à garder dans Paris!

— Vous vouliez donc vous cacher?

— Non,... dit-elle; et si j'en avais eu l'intention, voyez un peu comme j'y aurais réussi! Mais, vous êtes donc mon espion?

— Non, madame, reprit le jeune homme, je suis votre ange gardien...

— N'est-ce pas la même chose? dit-elle; les anges gardiens sont les espions de l'âme.

— Oui, mais un espion doit être payé. Or, répondit-il, pourriez-vous me dire ce que gagnent les bons anges?

La jeune femme regarda d'un air inquiet son interlocuteur...

Pendant cet *aparté,* la discussion, ayant continué, s'était échauffée.

— Monsieur!... disait la maîtresse de la maison au représentant de l'opinion contraire à la sienne, il y a deux manières d'instruire une nation. La première, et, selon moi, la plus morale, consiste à élever les âmes par de beaux exemples : c'était la méthode des anciens. Autrefois, les forfaits représentés sur la scène y apparaissaient au milieu de tous les prestiges de la poésie et de la musique; les leçons données par le théâtre participaient donc de la noblesse même du sujet, et de la pompe employée à le reproduire. Jamais alors la scène ne souilla la vie privée, jamais les poëtes comiques ou tragiques d'aucun pays ancien ne levèrent le chaste rideau qui doit couvrir le foyer domestique. Il a fallu voir en France la ruine de l'art pour en voir la dégradation. Je vais condamner par un seul mot le système actuel : je puis mener ma fille voir *Phèdre,* et je ne dois pas la conduire à ce drame honteux, qui déshonore le théâtre où il se joue, ce drame où la femme dégradée insulte à tout notre sexe et au vôtre; car, ou vous faites la femme ce qu'elle est ou elle vous fait ce que vous êtes : dans les deux cas, notre avilissement est la condamnation du peuple qui l'accepte. — La seconde manière de former les mœurs est de montrer le vice dans tout ce qu'il produit de plus horrible, de le faire arriver à ses dernières conséquences, et de laisser dire chacun à son voisin : — Voilà où mènent les passions déréglées!... Ce principe est devenu le moteur secret des livres

et des drames dont les auteurs modernes nous accablent. Il y a peut-être de la poésie dans ce système; il pourra faire éclore quelques belles œuvres; mais les âmes distinguées, les cœurs auxquels il reste quelque noblesse, même après la tourmente des passions et les orages du monde, le proscriront toujours : la morale au fer chaud est un triste remède, lorsque la morale décente et pure peut encore suffire à la société.

— Madame, répondit le défenseur de la poésie hydrocyanique, je vous le demande, s'est-il jamais rencontré de jeune fille qui, après avoir vu jouer *Phèdre*, ait emporté une idée bien exacte de la moralité contenue dans cette tragédie?...

La discussion continua fort vivement, et le jeune homme qui, entendant parler haut, avait interrompu la conversation commencée avec sa voisine, la reprit aussitôt.

La jeune dame à laquelle il paraissait si vivement s'intéresser était une des femmes de Paris qui subissait alors le plus d'hommages et de flatteries. Mariée depuis quatre ans à un homme de finance, admirablement jolie, ayant une physionomie expressive, de charmantes manières et du goût, elle était le but de toutes les séductions imaginables.

Les jeunes fils de famille, riches et oisifs; les gens de trente ans, si spirituels; les élégants quadragénaires, ces émérites de la galanterie, si habiles, si perfides, grâce à de vieilles habitudes; enfin tous ceux qui, dans le grand monde, jouaient le rôle d'amoureux par état, par distraction, par plaisir, vocation ou nécessité, semblaient avoir choisi madame d'Esther pour en faire ce que l'on nomme à Paris *une femme à la mode*.

La supposant mal défendue par un banquier, ou pensant que peut-être l'âge et les manières de son mari devaient lui avoir donné quelque aversion secrète du mariage, ils cherchaient à l'entraîner dans ce tourbillon de fêtes, de voyages, d'amusements faux ou vrais, au milieu duquel une femme, en se trouvant toujours en dehors d'elle-même, ne peut plus être *elle*. Au sein de cette atmosphère de bougies, de gaze, de fleurs, de parfums; dans ces courses rapides et sans but, où force lui est d'obéir aux exigences d'une perpétuelle coquetterie d'esprit et au besoin de lutter avec des rivales, à peine une femme peut-elle réfléchir; alors, tout est complice de ses étourderies, de ses fautes : hommes et choses. Puis, si, par prudence, elle reste vertueuse, ses prétendus amis la calomnient. Il faudrait qu'elle fût un ange pour résister à la fois au mal et au bien, à des passions vraies et à d'adroits calculs.

En ce moment madame d'Esther avait distingué, parmi tous les hommes du monde qui se pressaient vainement autour d'elle, un jeune officier de mérite, nommé M. de la Plaine.

Ernest de la Plaine était bien fait, élégant sans fatuité, possédait le don de plaire par ses manières et par une certaine grâce native. Il avait une de ces figures graves auxquelles la nature a, dans un moment d'erreur, donné tous les caractères de la passion et toutes les séductions de la mélancolie; il était éminemment spirituel et très-instruit. En le rencontrant, madame d'Esther préféra sa conversation à celle des gens dont elle était environnée, parce que les hommes instruits et spirituels n'abondaient pas autour d'elle; Ernest lui plut, et elle laissa voir son goût pour lui, parce qu'elle n'avait aucune arrière-pensée; sa naïveté fut mal comprise, et les gens du monde dirent, dans leur langage si favorable à la médisance, que madame d'Esther avait *distingué* M. de la Plaine.

Ernest, se voyant *distingué* par une femme à la mode, la rechercha, redoubla de soins pour elle, obéissant ainsi à sa double vocation d'homme et d'officier. Il s'efforça de plaire à M. le comte d'Esther. Aujourd'hui le titre de comte ou de baron semble être une conséquence nécessaire de la patente des banquiers. Or, le bon capitaliste, ayant rencontré peu de gens capables de l'écouter, reçut à merveille M. de la Plaine, dont il croyait être compris; et, de concert avec sa jolie femme, il conspira le bonheur de l'officier, qui, disait-il, était un très-aimable jeune homme.

Ces rencontres, ces soins, ces visites, ces conversations à onze heures qui s'établirent entre madame d'Esther et le capitaine, étaient des choses extrêmement naturelles, en harmonie avec nos usages, et ne froissaient en rien ni les mœurs, ni les lois. M. d'Esther pouvait bien prier M. de la Plaine de mener madame la comtesse au spectacle et au bal, quand, en sa qualité de mari, il n'en avait pas le temps. — M. Ernest la lui ramenait fidèlement. — Mais, pour un observateur, madame d'Esther marchait très-vertueusement, et, à son insu peut-être, sur la glace d'un abîme, sur une glace dont elle seule n'entendait pas les craquements...

Il existe dans la nature un effet de perspective assez vulgaire pour que chacun en ait été frappé. Ce phénomène a de grandes analogies dans la nature morale. Si vous voyez de loin le versant d'une allée sur une route, la pente vous semble horriblement rapide, et quand vous y êtes, vous vous demandez si ce chemin est bien réellement la côte ardue que vous aviez naguère aperçue. Ainsi, dans le monde moral, une situation dangereuse épouvante en perspective; mais lorsque nous sommes sur le terrain de la faute, il semble qu'elle n'existe plus; et alors nous sommes tous un peu comme M. de Brancas,

l'original du *Distrait* peint par La Bruyère, qui, jeté dans un bourbier, s'y était si bien établi, qu'il demanda : — Que me voulez-vous? aux gens empressés de l'en tirer.

En ce moment, madame d'Esther se trouvait dans le plus brillant des trois ou quatre salons de Paris où l'on s'intéresse encore à la littérature, aux arts, à la conversation française d'autrefois, où le jeu est un accessoire souvent dédaigné, où la poésie règne en souveraine, où les hommes les plus distingués de la noblesse française, si peu tyrannique et si calomniée, se rencontrent avec les hommes transitoires de la politique. La discussion y est polie, spirituelle surtout. Là, les naufragés de l'empire causent avec les débris de l'émigration; les artistes y sont près des gens de cœur, leurs juges naturels, puissance contre puissance. Ce salon est un asile d'où les lieux communs sont bannis; la critique y sourit; le bon goût y interdit de parler du fléau régnant, ou de ce que tout le monde sait; enfin, vous pouvez y apporter votre idiome et votre esprit, vous serez compris; chaque parole y trouve un écho. Les sots ne viennent pas là ; ils s'y déplairaient; ils y seraient comme des chats dans l'eau; leur esprit tout fait n'aurait pas cours en ce salon, et ils le fuient , parce qu'ils n'aiment pas à écouter.

Le jeune homme que madame d'Esther nommait son espion appartenait à l'une de ces catégories sociales entièrement ruinées par les barricades de juillet. — C'était le *neveu d'un pair de France !...* — Or, presque toutes les industries tuées en juillet 1830 ont reçu peu ou prou de mesquines indemnités; mais celle des neveux de pairs de France a été complétement détruite, sans que la moindre souscription ait dédommagé les victimes. Être neveu d'un pair de France était jadis un état, une position : c'était au moins un titre qui éclipsait même le nom patronymique d'un jeune homme; et, à cette question faite sur lui : — Qui est-il?... tout le monde répondait :

— C'est le neveu d'un pair de France!...

Ce bienheureux népotisme valait une dot; il impliquait un brillant avenir, il supposait la pairie pour la seconde génération : le neveu d'un pair de France était l'espérance incarnée.

Or, ayant tout perdu, fortune positive et fortune problématique; de chiffre, étant devenu zéro, M. de Villaines s'était vu dans la cruelle nécessité d'être quelque chose par lui-même. Il tâchait donc de passer pour un *homme spécial;* et, depuis deux ans, s'occupait de beaux-arts.

Les beaux-arts semblent n'exiger aucune étude sérieuse chez les gens qui aspirent à les diriger. Il leur faudrait bien, à la vérité, avoir quelque haute pensée, comprendre leur siècle, et sentir vivement les grandes conceptions; mais qui n'a pas la prétention de se connaître aux arts?... Alors, la capacité de l'homme auquel les gouvernements confient cette importante direction ne peut résulter que d'une croyance. Donc, le but des intrigants sans âme, et à qui trop souvent les destinées de l'art ont été remises, a toujours été d'accoutumer le public à croire en eux.

M. de Villaines, homme d'esprit et d'une grande finesse, envieux comme tous les ambitieux, prenait le devant sur ses rivaux en flattant les artistes; en publiant des ouvrages spéciaux; en comptant des colonnes renversées; en rétablissant le texte d'inscriptions inutiles; en demandant la conservation de quelques monuments que personne ne songeait à détruire; enfin, pour avoir le droit d'administrer les ruines de la France, il enrégimentait les débris de l'Asie, de Palmyre, de Thèbes aux cent portes, et faisait graver les tombeaux de l'Égypte ou de la Sicile.

Grâce à ce savoir-faire, il se faisait du savoir à bon marché, et devenait une espèce de préjugé. Il ignorait les premiers éléments de tous les arts, mais son nom retentissait dans les journaux; et, si dans un salon une question d'art s'était élevée, tout à coup, à son aspect, une dame disait :

— Mais voilà M. de Villaines qui va nous expliquer cela...

Et M. de Villaines expliquait tout, en donnant des avis parfaitement motivés; car c'était un improvisateur, et un homme de tribune, au coin de la cheminée. Quand il avait le bonheur d'être encore le neveu d'un pair de France, il jouissait d'une certaine réputation comme conteur. Sa conversation spirituelle, semée d'anecdotes, d'observations fines, le faisait rechercher; il était la providence des salons entre minuit et deux heures du matin.

Madame d'Esther n'entrait presque pour rien dans l'intérêt que M. de Villaines lui portait. M. de Villaines haïssait cordialement Ernest de la Plaine; et, pour venger de vieilles injures, il avait résolu d'éclairer la comtesse sur le danger dont elle était menacée. — La plupart des belles actions n'ont pas eu d'autre principe que l'égoïsme. Aussi, pour rester philanthrope, il faut peu voir les hommes : l'indulgence ou le mépris du monde doivent être écrits au fond du cœur de ceux qui demeurent dans le monde ou qui le gouvernent.

En ce moment, la discussion était arrivée au terme où elles tendent toutes : à un *oui* devant un *non,* exprimés, de part et d'autre, avec une exquise politesse. Alors les gens de bon goût cherchent à changer le sujet de la conversation; mais M. de Villaines, qui voulait tirer parti de cette dissertation, se leva, vint se placer à la cheminée, et, regardant les

principaux avocats des deux opinions contraires, qui s'étaient eux-mêmes réduits au silence, il leur dit :

— Je vais essayer de vous mettre d'accord!... Dans les arts, il faut faire le moins de traités possible. L'œuvre la plus légère sera toujours mille fois plus significative que la plus belle des théories.

Supposez, dit-il en jetant à madame d'Esther un regard d'intelligence qu'il eut l'adresse de dérober à tout le monde, supposez que, dans ce salon, se rencontrât une jeune femme charmante, prête à s'abandonner à tous les plaisirs, à tous les dangers d'une première passion... L'homme auquel elle va sacrifier sa vie aura tous les dehors flatteurs et décevants qui font croire à une belle âme; mais moi, observateur, je connais cet homme : je sais qu'il est sans cœur, ou que son cœur est profondément vicieux, et qu'il entraînera cet ange dans un abîme sans fond. N'est-ce pas là le premier acte du drame dont vous blâmez la représentation?.... Eh bien! croyez-vous que je puisse obtenir de cette femme une renonciation entière et complète à ses espérances en lui disant quelques phrases éloquentes et classiques, taillées en plein drap dans Fénélon ou dans Bossuet?...

A ces mots, madame d'Esther rougit.

— Non, elle ne m'écoutera seulement pas... Mais si je lui racontais une aventure effrayante arrivée récemment, qui peignît énergiquement les malheurs inévitables dont toutes les passions illégitimes sont tributaires, elle réfléchirait, et... peut-être...

— Réalisez la supposition en nous donnant d'abord votre conseil; je consens à être cette femme, et à prendre le danger sur mon compte... Voyons, prêchez-moi... dit en riant la maîtresse de la maison.

Tout le monde s'étant groupé autour de M. de Villaines, il commença en ces termes :

[*L'Éditeur supprime le récit de M. de Villaines qui se trouve déjà mot pour mot dans les Scènes de la vie de Province, sous ce titre :* Le Message.]

— Et vous avez cru voir dans cette aventure, dit la maîtresse du logis, une leçon pour les jeunes femmes!... Rien ne ressemble moins à un conte moral... Qu'en pensez-vous?.., ajouta-t-elle en quêtant autour d'elle des approbations à son opinion.

— Il faut conclure de cette histoire, dit un jeune fat, que nous ne devons pas voyager sur les impériales!...

— C'est un malheur, mais ce n'est pas une leçon!... reprit une jeune dame. Vous nous avez représenté la comtesse si heureuse, et son mari si bien dressé, que la morale de votre exemple est en conscience peu édifiante! dit-elle en s'adressant au narrateur.

— Quoi! mesdames, répondit M. de Villaines, n'est-ce donc rien que de vous montrer quelle instabilité frappe les liaisons criminelles; de vous faire voir le hasard, les hommes, les choses, tout aux ordres de cette justice secrète dont la marche est indépendante de celle des sociétés?... Il n'y a pas de quoi faire frémir une femme au moment où elle va se livrer au malheur?...

A ces mots, madame d'Esther leva la tête vers M. de Villaines; elle était profondément émue.

— Prenez garde, reprit-il en s'adressant aux dames, si vous ne trouvez pas cette histoire assez tragique, vous donnez gain de cause à ceux qui plaident pour cette pièce dont vous condamniez le sujet; mais, à des femmes moins jeunes, moins naïves que celle à laquelle j'étais censé m'adresser, je pourrais dire une tragédie domestique plus effrayante...

— Supposez-nous moins naïves, alors... dit une dame.

Madame d'Esther était muette et pensive.

— Je ne me fais jamais prier... dit M. de Villaines.

Il s'assit sur une causeuse, le silence se rétablit, et chacun écouta de nouveau.

— A une centaine de pas environ de la petite ville de Vendôme, dit-il, se trouve, sur les bords du Loir, une vieille maison brune, surmontée de toits très-élevés, toute seule, sans une tannerie puante, sans une méchante auberge pour voisines.

Devant ce logis, est un jardin donnant sur la rivière; mais les buis, autrefois ras, qui en dessinaient les allées, croissent à leur fantaisie; la haie de clôture pousse en liberté; les jeunes saules nés dans le Loir se sont rapidement élevés; les herbes que nous appelons mauvaises décorent de leur belle végétation le talus de la rive, les arbres fruitiers en bordure n'ont pas été taillés depuis dix ans, et ne produisent plus de récolte. Les espaliers ressemblent à des charmilles; les sentiers, sablés jadis, sont remplis de pourpier; à vrai dire, il n'y a pas trace de sentier...

Cependant, il est facile de reconnaître, du haut de la montagne où pendent les ruines du vieux château des ducs de Vendôme, seul endroit d'où la vue puisse plonger sur cet enclos, il est facile, dis-je, de reconnaître que, dans un temps assez éloigné, il fit les délices de quelque vieux gentilhomme, occupé de roses, de dahlias, d'horticulture en un mot, et gourmand de bons fruits peut-être. En effet, vous voyez une tonnelle, ou plutôt les débris d'une tonnelle sous laquelle est encore une table que le temps n'a pas entièrement dévorée...

A l'aspect de ce jardin qui n'est plus, toutes les

délices de la vie paisible dont on jouit en province se devinent, comme vous devinez l'existence d'un bon négociant en lisant l'épitaphe de sa tombe; puis, pour compléter les idées tristes et douces dont l'âme est saisie, il y a sur l'un des murs un cadran solaire, orné de cette inscription bourgeoise :

FUGIT HORA BREVIS.

Du reste les toits sont horriblement dégradés, les persiennes toujours closes; les hirondelles ont fait des milliers de nids à tous les balcons; les portes ne s'ouvrent jamais; de hautes herbes ont poussé par les fentes des perrons; les ferrures sont rouillées; la lune, le soleil, l'hiver, l'été, la neige, ont creusé les bois, gauchi les planches, rongé les peintures. Le silence de cette morne maison ne doit être troublé que par les oiseaux, les chats, les fouines, les rats et les souris, qui vont et viennent en liberté.

Une invisible main a écrit partout le mot : — *Mystère!...*

Si, poussé par la curiosité, vous alliez voir cette maison du côté de la rue, vous apercevriez une grande porte, de forme ronde par le haut, et à laquelle les enfants du pays ont fait des trous nombreux. J'ai appris, plus tard, que cette porte est fermée depuis dix ans.

Par ces brèches irrégulières, vous pourriez observer la parfaite harmonie qui existe entre la façade du jardin et la façade de la cour.

Des bouquets d'herbes dessinent exactement les pavés; d'énormes lézardes sillonnent les murs; des pariétaires ornent de leurs festons les crêtes noircies..... Les marches du perron sont disloquées; la corde de la cloche est pourrie; les gouttières sont brisées : tout est vide, désert, silencieux. Cette maison est une immense énigme dont personne ne connaît le mot. Elle porte le nom de *la Grande-Bretêche;* autrefois c'était un petit fief.

Pendant le temps de mon exil à Vendôme, la vue romantique de cette singulière maison devint un de mes plaisirs les plus vifs. — C'était mieux qu'une ruine; car à une ruine se rattachent des souvenirs historiques, des faits connus dont on ne peut pas secouer l'authenticité; mais, dans cette habitation encore debout et en train de se démolir elle-même, il y avait un secret, une pensée inconnue; un caprice, tout au moins.

Plus d'une fois, le soir, j'allais me faire aborder à la haie, devenue sauvage, qui protégeait cet enclos; puis, bravant les égratignures, j'entrais dans ce jardin sans maître, dans cette propriété qui n'était plus ni publique ni particulière; et j'y restais des heures entières à en contempler le désordre. Je n'aurais pas voulu, pour prix de l'histoire vraie à laquelle était dû sans doute ce spectacle bizarre, faire une seule question à un Vendômois; car j'y composais de délicieux romans; je m'y livrais à de petites débauches de mélancolie qui me ravissaient; et si j'avais connu le motif peut-être vulgaire de cet abandon, j'eusse perdu les poésies inédites dont je m'enivrais.

Il y avait de tout dans cet asile : c'était un air de cloître, puis, la paix du cimetière, sans les morts qui vous parlent leur langage épitaphique; enfin, c'était la province avec toutes ses idées recueillies, et sa vie de sablier... J'y ai souvent pleuré, je n'y ai jamais ri... Là, tout est mélancolique. Plus d'une fois j'ai ressenti des terreurs involontaires, en y entendant, au-dessus de ma tête, le sifflement sourd que produisent les ailes de quelque ramier pressé. Le sol y est humide; il faut prendre garde aux lézards, aux vipères, aux grenouilles qui s'y promènent avec la sauvage liberté de la nature. Il ne faut pas craindre le froid pour y rester; car, en quelques minutes, vous sentez un manteau de glace qui se pose sur vos épaules, comme la main du commandeur sur le cou de don Juan... Un soir, j'y ai frissonné. Le vent avait fait tourner une vieille girouette rouillée, dont les cris aigres ressemblèrent à un gémissement poussé par la maison, au moment où j'achevais un drame assez noir qui m'expliquait cette espèce de douleur monumentale.

Je revins à mon auberge, en proie à des idées sombres.

Quand j'eus soupé, l'hôtesse entra d'un air de mystère dans ma chambre, et me dit :

— Monsieur, voici M. Regnault!

— Qu'est-ce que M. Regnault?

— Comment, monsieur ne connaît pas M. Regnault?... Ah! c'est drôle!...

Là-dessus, elle s'en alla.

Et, tout à coup je vis apparaître un homme long et fluet, vêtu de noir, tenant son chapeau à la main; et qui, se présentant à la manière d'un bélier prêt à fondre sur son rival, me montra un front fuyant, une petite tête pointue et une face pâle assez semblable à un verre d'eau sale. Vous eussiez dit un huissier de ministre. Son habit était vieux et très-usé sur les plis; mais l'inconnu avait un diamant au jabot de sa chemise et des boucles d'or à ses oreilles.

— Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler? lui dis-je.

Il s'assit sur une chaise, se mit devant mon feu, posa son chapeau sur ma table, et me répondit en se frottant les mains :

— Monsieur, je suis M. Regnault...

Je m'inclinai, en me disant à moi-même :

— *Il Bondocani!...* Cherche!

— ... Je suis, reprit-il, le notaire de Vendôme.

— Eh bien, monsieur! m'écriai-je.

— Petit moment!... reprit-il en levant la main comme pour m'imposer silence. Permettez, monsieur, permettez... J'ai appris que vous alliez vous promener quelquefois dans le jardin de la *Grande-Bretêche*.

— Oui monsieur...

— Petit moment! dit-il en répétant son geste... Ceci constitue un véritable délit... Mais — petit moment!... — je ne suis pas un Turc et ne veux point vous en faire un crime; seulement, monsieur, je viens, au nom et comme exécuteur testamentaire de feu madame la comtesse de Merret, vous prier de discontinuer vos visites... Vous êtes étranger, je le sais; aussi, bien permis à vous d'ignorer les circonstances qui m'obligent à laisser tomber en ruines le plus bel hôtel de Vendôme... Cependant, monsieur, vous paraissez avoir de l'instruction; vous devez savoir que les lois défendent, sous des peines graves, d'envahir une propriété close; or, une haie vaut un mur... Mais l'état dans lequel la maison se trouve peut servir d'excuse à votre curiosité... Je ne demanderais pas mieux que de vous laisser libre d'aller et venir dans cette maison; mais, comme je suis chargé d'exécuter les volontés de la testatrice, j'ai l'honneur, monsieur, de vous prier de ne plus entrer dans le jardin... Moi-même, monsieur, depuis l'ouverture du testament, je n'ai pas mis le pied dans cette maison, qui dépend, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, de la succession de madame de Merret. Nous en avons seulement constaté les portes et fenêtres, afin d'asseoir les impôts que je paie annuellement sur des fonds à ce destinés par feu madame la comtesse.... Ah! mon cher monsieur, son testament a fait bien du bruit à Vendôme.

Là, il s'arrêta pour se moucher, le digne homme!...

Je respectai sa loquacité, comprenant à merveille que la succession de madame de Merret était l'événement le plus important de sa vie; toute sa réputation, sa gloire, sa Restauration; et comme il me fallait dire adieu à mes belles rêveries, à mes romans, je ne fus pas rebelle au plaisir d'apprendre la vérité d'une manière officielle.

— Monsieur, lui dis-je, y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander les raisons qui...?

A ces mots, un air qui exprimait tout le plaisir ressenti par les hommes habitués à monter sur un *dada*, passa sur la figure du notaire. Il releva le col de sa chemise avec une sorte de fatuité, tira sa tabatière, l'ouvrit, m'offrit du tabac, et sur mon refus, en saisit une forte pincée..... Il était heureux!...

Un homme qui n'a pas de dada ne sait pas tout le parti que l'on peut tirer de la vie; un dada est le milieu précis entre la passion et la monomanie; et, en ce moment, je compris cette jolie expression de Sterne dans toute son étendue; j'eus une complète idée de la joie avec laquelle l'oncle Tobie enfourchait, Trim aidant, son cheval de bataille.

— Monsieur, me dit M. Regnault, j'ai été premier clerc de maître Chodron à Paris... — excellente étude, dont vous avez peut-être entendu parler?..... — Non. — Cependant son nom a été bien souvent affiché... — N'ayant pas assez de fortune pour *traiter* à Paris, au prix où les charges montèrent en 1816, je vins ici acquérir l'étude de mon prédécesseur... J'avais des parents à Vendôme, entre autres une tante fort riche, dont j'épousai la fille, aujourd'hui madame Regnault.

— Monsieur, reprit-il après une légère pause, trois mois après avoir été agréé par le ministre de la justice, — je n'étais pas encore marié, — je fus mandé un soir, au moment où j'allais me coucher, par madame la comtesse de Merret, à son château de Merret... Sa femme de chambre, une brave fille qui sert aujourd'hui dans cette hôtellerie, était à ma porte avec la calèche de madame la comtesse... Ah! — petit moment!... — Il faut vous dire, monsieur, que M. le comte de Merret avait été mourir à Paris, deux mois avant que je ne vinsse ici. — Il périt misérablement en se livrant à des excès de tous genres... — Vous comprenez. — Le jour de son départ, madame la comtesse avait quitté *la Grande-Bretêche*, l'avait démeublée, et — quelques personnes prétendent même qu'elle en a brûlé les meubles, les tapisseries, et tout, dans la prairie de Merret. — Avez-vous été à Merret, monsieur? — Non... dit-il en exprimant lui-même ma réponse. — Ah! c'est un fort bel endroit!

— Depuis trois mois environ, dit-il en continuant après un petit hochement de tête, M. le comte et sa femme avaient vécu singulièrement. Ils ne recevaient plus personne; madame habitait le rez-de-chaussée, et monsieur le premier. Quand madame la comtesse resta seule, elle ne se montra plus qu'à l'église; et, plus tard chez elle, à son château, elle refusa de voir même les amis qui vinrent lui faire des visites. Il paraît qu'elle était déjà très-changée au moment où elle quitta *la Grande-Bretêche* pour aller à Merret.

— Cette chère femme-là!... — je dis chère, parce que ce diamant me vient d'elle; car je ne l'ai vue, du reste, qu'une seule fois! — Donc cette bonne dame était très-malade..... Elle avait sans doute désespéré de sa santé, car elle est morte sans vouloir appeler des médecins; aussi, beaucoup de nos dames ont trouvé qu'elle ne jouissait pas de toute sa tête...

— Alors, monsieur, ma curiosité fut singulièrement excitée en apprenant que madame de Merret avait besoin de mon ministère; mais je n'étais pas le seul qui s'intéressât à cette histoire; et le soir même, quoiqu'il fût tard, toute la ville sut que j'allais à Merret. La femme de chambre répondit assez vaguement aux questions que je lui fis en chemin; cependant, elle me dit que sa maîtresse avait été administrée par le curé de Merret pendant la journée, et qu'elle ne paraissait pas devoir passer la nuit...

— J'arrivai sur les onze heures au château. Je montai le grand escalier. Après avoir traversé de grandes pièces hautes et noires, froides et humides en diable, je parvins dans la chambre à coucher d'honneur où était madame la comtesse.

— D'après les bruits qui couraient sur cette dame; car, monsieur, je n'en finirais pas si je vous répétais tous les contes qui se sont débités à son égard; je me la figurais comme une belle femme, une coquette... Bah!... Imaginez-vous que j'eus beaucoup de peine à la trouver dans le grand lit où elle était. Il est vrai qu'il n'y avait qu'une petite lampe pour éclairer cette énorme chambre, ces lambris..... — Ah! mais vous n'avez pas été à Merret!... — Eh bien! monsieur, le lit est un de ces lits d'autrefois, avec un ciel élevé, garni d'indienne à ramages. — Une petite table de nuit était près du lit, il y avait dessus une *Imitation de Jésus-Christ*, — que, par parenthèse, j'ai donnée à ma femme, ainsi que la lampe. — Il y avait aussi une grande bergère pour la femme de confiance, et deux chaises... Du reste, point de feu. — Voilà le mobilier. — Ça n'aurait pas fait dix lignes dans un inventaire.

— Ah! mon cher monsieur, si vous aviez vu, comme je la vis alors, cette vaste chambre, tendue en tapisseries brunes, vous eussiez cru avoir été transporté dans une véritable scène de roman; c'était glacial... mieux que cela, funèbre!...

— A force de regarder, en venant près du lit, je finis par voir madame de Merret, encore grâce à la lueur de la lampe dont la clarté donnait sur les oreillers. Sa figure était jaune comme de la cire, et ressemblait à deux mains jointes. Madame la comtesse avait un bonnet de dentelle qui laissait voir de beaux cheveux, mais blancs et noirs. Elle était sur son séant, et paraissait s'y tenir avec beaucoup de peine... Ses grands yeux noirs, abattus par la fièvre, sans doute, et déjà presque morts, remuaient à peine sous leurs arcades profondes. Son front était humide; ses mains décharnées ressemblaient à des os recouverts d'une peau bien tendue; ses veines, ses muscles se voyaient parfaitement bien; elle avait dû être très-belle, mais en ce moment, je fus saisi de je ne sais quel sentiment à son aspect : jamais, au dire de ceux qui l'ont ensevelie, une créature vivante ne pourra atteindre à sa maigreur sans mourir... c'était épouvantable à voir!... Cette femme avait été rongée par le mal jusqu'à n'être plus qu'un fantôme. Ses lèvres étaient d'un violet pâle, et quand elle me parla, ce fut à peine si elle les remua. Sa lèvre supérieure était un peu marquée, de chaque côté, par deux petits bouquets bruns; et ce signe d'une forte constitution annonçait toutes les souffrances par lesquelles elle avait dû passer, avant d'arriver à sa vie artificielle qui allait s'éteindre.

— Quoique j'aie été habitué à ces sortes de spectacles à Paris, où ma profession me conduisait souvent au chevet de nos clients, pour constater leurs dernières volontés, j'avoue que les familles en larmes, les agonies et tout ce que j'ai vu, n'étaient rien auprès de cette femme seule et silencieuse, dans ce vaste château. Je n'entendais pas le moindre bruit, je ne voyais pas même le mouvement que la respiration de la malade aurait dû donner aux draps dont elle était couverte, et je restais tout à fait immobile, occupé à la regarder avec une sorte de stupeur... Mais enfin, ses grands yeux se remuèrent; elle essaya de lever sa main droite, qui retomba sur le lit; et ces mots sortirent de sa bouche comme un souffle; sa voix n'était déjà plus une voix :

— Je vous attendais avec bien de l'impatience...

Ses joues se colorèrent vivement : parler, c'était un effort.

— Madame... lui dis-je.

Elle me fit signe de me taire.

En ce moment, la vieille femme de charge se leva, et me dit à l'oreille :

— Ne parlez pas... Madame la comtesse est hors d'état d'entendre le moindre bruit; et ce que vous lui diriez pourrait l'agiter.

Je m'assis.

Quelques instants après, madame de Merret rassembla tout ce qui lui restait de forces pour mouvoir son bras droit, le mit, non sans des peines infinies, sous son traversin; alors elle s'arrêta un moment; puis, elle fit un dernier effort pour retirer sa main; et lorsqu'elle y fut parvenue, des gouttes de sueur tombèrent de son front; elle avait pris un papier cacheté.

— Je vous confie mon testament!... dit-elle. Ah! mon Dieu!... Ah!

Ce fut tout...

Elle saisit un crucifix qui était sur son lit, le porta rapidement à ses lèvres, et mourut....

L'expression de ses yeux fixes me fait encore frissonner quand j'y songe... Elle avait dû bien souffrir... Il y avait de la joie dans son dernier regard, et ce sentiment resta gravé sur ses yeux morts.

J'emportai le testament.

Quand il fut ouvert, je vis que madame de Merret m'avait nommé son exécuteur testamentaire. Elle léguait la totalité de ses biens à l'hôpital de Vendôme, sauf quelques legs particuliers. Mais voici quelles furent ses dispositions relativement à la Grande-Bretèche. Elle me recommanda de laisser cette maison pendant cinquante années révolues, à partir du jour de sa mort, dans l'état où elle se trouverait au moment de son décès, en interdisant l'entrée des appartements à quelque personne que ce fût, défendant d'y faire la moindre réparation, et allouant même une rente afin de gager des gardiens, s'il en était besoin, pour assurer l'entière exécution de ses intentions.

A l'expiration de ce terme, la maison doit m'appartenir, — à moi ou à mes héritiers, — si le vœu de la testatrice a été accompli; sinon, la Grande-Bretèche reviendrait à ses héritiers naturels, mais à la charge, par eux ou par moi, de remplir les conditions indiquées dans un codicille annexé au testament, et qui ne doit être ouvert qu'à l'expiration desdites cinquante années.

Le testament n'a point été attaqué... Donc...

Là-dessus, et sans achever sa phrase, le docteur oblong me regarda d'un air de triomphe.

Je le rendis tout à fait heureux, en lui adressant quelques compliments.

— Je vous avoue, monsieur, lui dis-je en terminant, que vous m'avez si vivement impressionné, que je crois voir cette mourante plus pâle que ses draps; ses yeux luisants me font peur, et j'en rêverai sans doute cette nuit... Mais vous devez avoir formé quelques conjectures sur les dispositions contenues dans son testament bizarre.

— Monsieur, me dit-il avec une réserve comique, je ne me permets jamais de juger la conduite des personnes qui m'ont honoré d'un legs.

— Eh bien! monsieur, dis-je, la volonté de madame de Merret n'a rien de bien neuf!...

Le notaire hocha la tête en homme piqué.

— Sur le chemin de Versailles à Paris, entre Auteuil et le Point-du-Jour, repris-je, il existe une maison soumise au même régime. Je ne sais si c'est en vertu du testament d'un mort ou du caprice d'un homme vivant; mais j'ai rarement fait un voyage de Versailles à Paris, sans entendre mes voisins entasser, sur la maison déserte, des réflexions aussi bizarres que peut l'être le fait en lui-même...

Là-dessus, je racontai quelques-unes des suppositions émises par les plus intelligents des compagnons de voyage que j'avais rencontrés dans les voitures de Versailles; et la parité des aventures arrivées à nos immeubles respectifs, ayant délié, par la discussion, la langue du scrupuleux notaire vendômois, il m'initia, non sans de longues digressions, à toutes les observations dues aux profonds politiques des deux sexes dont la ville de Vendôme écoute les arrêts. Mais ces observations étaient si contradictoires, si diffuses, que je faillis m'endormir malgré l'intérêt que je prenais à cette histoire authentique.

Le ton lourd et l'accent monotone de ce notaire, sans doute habitué à s'écouter lui-même et à se faire écouter de ses clients ou de ses compatriotes, triompha de ma curiosité.

Heureusement, il s'en alla.

— Ah! ah! monsieur, il y a bien des gens, me dit-il dans l'escalier, qui voudraient vivre encore trente-huit ans; mais... — petit moment!

Et il mit, d'un air fin, l'index de sa main droite sur sa narine, comme s'il eût voulu dire : faites bien attention à ceci!

— Pour aller jusque-là, il ne faut pas avoir la soixantaine.

Je fermai ma porte, après avoir été tiré de mon apathie par ce dernier trait que le notaire trouva très-spirituel; puis je m'assis dans mon fauteuil, en mettant les pieds sur les deux chenets...

A peine m'étais-je enfoncé dans un roman à la Radcliffe, bâti sur les données juridiques de M. Regnault, que ma porte, dirigée par la main adroite d'une femme, tourna sur ses gonds; et je vis venir mon hôtesse, grosse femme réjouie, de belle humeur, qui avait certes manqué sa vocation; c'était une espèce de Flamande qui aurait dû naître dans un tableau de Teniers.

— Eh bien! monsieur?... me dit-elle. Monsieur Regnault vous a sans doute rabâché son histoire de la Grande-Bretèche...

— Oui, mère Lepas.

— Que vous a-t-il dit?

Je lui répétai en peu de mots la ténébreuse et froide histoire de madame de Merret.

A chaque phrase, mon hôtesse tendait le cou, en me regardant avec une perspicacité d'aubergiste, espèce de juste milieu entre l'instinct du gendarme, l'astuce de l'espion et la ruse du commerçant.

— Ma chère madame Lepas! ajoutai-je en terminant, vous paraissez en savoir davantage....... Hein?... Autrement, pourquoi seriez-vous montée chez moi?

— Ah! foi d'honnête femme, et aussi vrai que je m'appelle Lepas...

—Ne jurez pas, vos yeux disent la vérité... Vous avez connu M. de Merret?... Quelle homme était-ce?...

— Dame, M. de Merret, voyez-vous, il avait bien cinq pieds sept pouces; on ne finissait pas de le voir; il était noble, et venait de Picardie... Il avait, comme on dit ici, la tête près du bonnet... Il payait

tout comptant pour n'avoir de difficultés avec personne, parce que, voyez-vous, il était vif; mais nos dames ici disaient toutes qu'il eu manquait pas d'amabilité... Il fallait bien avoir eu quelque chose devant soi, comme on dit, pour épouser madame de Merret... Madame de Merret, voyez-vous, était la plus belle et la plus riche personne du Vendômois. Elle avait aux environs de quarante mille livres de rente. Toute la ville a été à sa noce... La mariée était mignonne et avenante, un vrai bijou!... Ah! ça a fait un beau couple dans le temps...

—Ont-ils été heureux en ménage?...

—Oh!... oui, monsieur; du moins, autant qu'on peut le présumer, car vous pensez bien que, nous autres, nous ne vivions pas à pot et à rôt avec eux... Madame de Merret était bienfaisante, bonne et douce... Elle avait peut-être bien à souffrir quelquefois des vivacités de son mari; mais c'était un digne homme, un peu fier... Bah! c'était son état à lui d'être comme ça!... Quand on est noble, voyez-vous...

— Cependant il a bien fallu quelque catastrophe pour que M. et madame de Merret se séparassent violemment!...

— Je n'ai point dit qu'il y ait eu de catastrophe, monsieur... Je n'en sais rien...

—Bien. Je suis sûr maintenant que vous savez...

— Eh bien! monsieur... je vais tout vous dire. En voyant monter chez vous M. Regnault, j'ai bien pensé qu'il vous parlerait de madame de Merret à propos de la Grande-Bretèche; et ça m'a donné l'idée de consulter monsieur, qui me paraît un homme de bon conseil et incapable de trahir une pauvre femme comme moi, qui n'a jamais fait de mal à personne, et qui se trouve cependant tourmentée par sa conscience... Je n'ai pas voulu me confier à un prêtre, rapport à ce qui est arrivé dernièrement à Tours. Une veuve du faubourg Saint-Pierre-des-Corps s'est accusée en confession d'avoir tué son mari. Elle l'avait, sous votre respect, salé comme un cochon, et mis dans sa cave, et tous les matins elle en jetait un morceau à la rivière. Elle disait qu'il était en voyage, et le fait est qu'il voyageait sous l'eau... Finalement, il ne restait plus que la tête... Le prêtre l'a dit au procureur du roi, et elle a été fait mourir. Quand le juge lui a demandé pourquoi elle n'avait pas jeté la tête à l'eau comme le reste du corps, elle a répondu : — Qu'elle n'avait jamais pu la prendre, vu qu'elle était trop lourde.

— Eh bien! monsieur, je ne suis point dans ce cas-là, comme vous devez bien le penser; mais je voudrais avoir l'avis d'un honnête homme sur ce qui m'est arrivé! Jusqu'à présent, je n'ai point osé m'ouvrir aux gens de ce pays-ci; ce sont tous des bavards à langues d'acier; enfin, monsieur, je n'ai pas encore eu de voyageur qui soit demeuré si longtemps que vous dans mon auberge, et auquel je pusse dire l'histoire des quinze mille francs...

— Ma chère madame Lepas, lui répondis-je en arrêtant le flux de ses paroles, si votre confidence est de nature à me compromettre, pour tout au monde je ne voudrais pas en être chargé...

— Ne criagnez rien, dit-elle en m'interrompant. Vous allez voir.

Cet empressement me fit croire que je n'étais pas le seul à qui ma bonne aubergiste eût communiqué le secret dont je devais être l'unique dépositaire; et, alors, j'écoutai.

— Monsieur, dit-elle, quand l'Empereur envoya ici quelques Espagnols prisonniers de guerre ou autres, j'eus à loger, au compte du gouvernement, un jeune Espagnol, envoyé à Vendôme sur parole. Malgré ça, il allait tous les jours se montrer au sous-préfet. C'était un grand d'Espagne!... Excusez-moi du peu!... Il portait un nom en *os* et en *dia,* comme Bajos de Férédia... J'ai son nom écrit sur mes registres; vous pourrez le lire, si vous le voulez... Oh! c'était un beau jeune homme, pour un Espagnol, qu'on dit tous laids... Il n'avait guère que cinq pieds deux ou trois pouces : mais il était bien fait; il avait de petites mains qu'il soignait!... ah! fallait voir! il avait autant de brosses pour ses mains qu'une femme en a pour toute sa personne!... Puis, c'étaient de grands cheveux noirs, un œil de feu, un teint un peu cuivré, mais qui plaisait tout de même... Il portait du linge fin comme je n'en ai jamais vu à personne; quoique j'aie logé des princesses, et entre autres le général Bertrand, le duc et la duchesse d'Abrantès, M. Decazes et le roi d'Espagne...... Il ne mangeait pas grand'chose; mais il avait des manières si polies, si aimables! Oh! je l'aimais beaucoup, et malgré cela il ne disait pas quatre paroles par jour; il était rêveur, taciturne... Il lisait son bréviaire comme un prêtre, et allait à la messe à tous les offices régulièrement... Et où se mettait-il?... à deux pas de la chapelle de madame de Merret... Comme il se plaça là dès la première fois qu'il vint à l'église, personne n'imagina qu'il y eût de l'intention dans son fait..... D'ailleurs il ne levait pas le nez de dessus son livre de prières, le pauvre jeune homme!...

— Pour lors, monsieur, le soir il allait se promener sur la montagne, dans les ruines du château. C'était là tout son amusement. Ça lui rappelait son pays. On dit que c'est tout montagnes en Espagne!... Souvent, dès les premiers jours de sa détention, il revenait fort tard..... Je fus inquiète en ne le voyant revenir que sur les minuit; mais nous nous habituâmes tous à sa fantaisie; et comme il avait la clef de la porte, nous ne l'attendions pas du

tout..... Il logeait dans la maison que nous avons de l'autre côté de la rue...

— Pour lors, un de nos valets d'écurie nous dit qu'un soir, en allant faire baigner les chevaux, il croyait avoir vu le grand d'Espagne nager au loin dans la rivière, comme un vrai poisson... Quand il revint, je lui dis de prendre garde aux herbes qui flottent... Pour lors, il parut contrarié d'avoir été vu dans l'eau.

— Enfin, monsieur, un jour, ou plutôt un matin, nous ne le trouvâmes plus dans sa chambre. Il n'était pas revenu... A force de fouiller partout, je vis un écrit dans le tiroir de sa table; où il y avait cinquante pièces d'or, qu'on nomme des portugaises; ça valait bien 5,000 francs; puis des diamants pour 10,000 francs qui étaient dans une petite boîte cachetée... Pour lors son écrit disait : Qu'au cas où il ne reviendrait pas, cet argent et ces diamants seraient notre propriété; qu'il n'y aurait pas de perquisitions à faire de lui, parce qu'il se serait sans doute évadé...

Dans ce temps-là, j'avais encore mon mari, qui, dès le matin, était allé à sa recherche; et voilà le drôle de l'histoire!.... Mon cher monsieur, il rapporta les habits de l'Espagnol... Il les avait découverts sous une grosse pierre, dans une espèce de pilotis sur le bord de la rivière, du côté du château, à peu près en face de la Grande-Bretêche... Mon mari, n'ayant rencontré personne, vu qu'il y avait été de grand matin, brûla les habits après avoir lu la lettre, et il déclara que le comte Férédia n'était pas rentré, puisque c'était le désir de l'Espagnol.

— Là-dessus, le sous-préfet mit toute la gendarmerie à ses trousses, mais... brust!... on ne l'a point rattrapé..... M. Lepas crut qu'il s'était noyé... Moi, monsieur, je ne le pense point... et je crois plutôt qu'il est pour quelque chose dans l'affaire de madame de Merret, vu que Rosalie m'a dit que le crucifix auquel sa maîtresse tenait tant qu'elle a voulu être ensevelie avec, était d'ébène et d'argent; et que, dans les premiers temps de son séjour, M. Férédia en avait un d'ébène et d'argent que je ne lui ai plus revu...

— Maintenant, monsieur, n'est-il pas vrai que je ne dois point avoir de remords des 15,000 francs de l'Espagnol, et qu'ils sont bien à moi?...

— Certainement... Mais n'avez-vous pas essayé de questionner Rosalie?... lui dis-je.

— Oh! si fait, monsieur, Que voulez-vous?... Cette fille-là c'est un mur... Elle sait quelque chose; mais il est impossible de la faire jaser...

Madame Lepas se retira après avoir encore causé pendant un moment avec moi. Elle me laissa en proie à des pensées vagues et ténébreuses, à une curiosité romanesque, à une terreur religieuse assez semblable au sentiment profond dont nous sommes saisis quand nous entrons à la nuit dans une église sombre, et que nous y apercevons une faible lumière lointaine sous des arceaux élevés... Puis, une figure indécise glisse, un frottement de robe ou de soutane se fait entendre... Nous avons frissonné.

La Grande-Bretêche et ses hautes herbes, ses fenêtres condamnées, ses ferrements rouillés, ses portes closes, ses appartements déserts, se montra tout à coup fantastiquement devant moi; j'essayai de pénétrer dans cette mystérieuse demeure, en y cherchant le nœud de cette solennelle histoire, le poison qui avait tué trois personnes.

Rosalie était à mes yeux l'être le plus intéressant de Vendôme. Aussi, quand la cause de mon exil cessa; quand cette grosse fille, rougeaude, joyeuse en apparence, m'apporta elle-même la lettre qui me délivra, je la regardai d'un œil si profondément interrogateur, qu'elle rougit et pâlit tour à tour...

Alors, je découvris pour la première fois les traces d'une pensée intime au fond de cette santé brillante et sur ce visage potelé. Il y avait dans cette âme un principe de remords ou d'espérance, et dans son attitude, un secret, comme chez les dévotes qui prient avec excès, ou comme chez la fille infanticide qui entend toujours le cri de son enfant.

Sa pose était cependant naïve et grossière; son niais sourire n'avait rien de criminel; et vous l'eussiez jugée innocente, rien qu'à voir le grand mouchoir à carreaux rouges et bleus qui recouvrait son buste vigoureux, encadré, serré, ficelé par une robe à raies blanches et violettes... C'était une fille simple et facile à abuser.

— Non, pensai-je, je ne quitterai pas Vendôme sans savoir toute l'histoire de la Grande-Bretêche; et, pour arriver à mes fins, je serai l'ami de Rosalie — s'il le faut...

— Rosalie?... lui dis-je.

— Plaît-il, monsieur?

— Vous n'êtes pas mariée?

Elle tressaillit légèrement.

— Oh! je ne manquerai point d'hommes quand la fantaisie d'être malheureuse me prendra! dit-elle en riant; car elle se remit promptement de son émotion intérieure. Toutes les femmes, et même les paysannes, ont un sang-froid qui leur est particulier.

— Vous êtes assez fraîche, assez appétissante, pour ne pas manquer d'amoureux.... Mais, dites-moi, Rosalie, pourquoi vous êtes-vous faite servante d'auberge en quittant madame de Merret?... Est-ce qu'elle ne vous a pas laissé quelque rente?

— Oh! que si!... Mais, monsieur, ma place est la meilleure de tout Vendôme.

Cette réponse était une de celles que les juges et

les avoués nomment *dilatoires*. Rosalie me parut située dans cette histoire romanesque comme la case qui se trouve au milieu d'un damier... Elle était au centre même de l'intérêt et de la vérité; elle me semblait nouée dans le nœud.

Oh! ce ne fut plus une séduction ordinaire à tenter! Il y avait dans cette fille le dernier chapitre d'un roman; aussi, dès ce moment, Rosalie devint l'objet de ma prédilection. A force de l'étudier, je découvris en elle, comme chez toutes les femmes dont nous faisons notre pensée principale, une foule de qualités: elle était propre, soigneuse; elle était spirituelle; elle était belle, cela va sans dire; elle était gracieuse; elle avait de l'attrait...

Quinze jours après la visite du notaire, un soir, ou plutôt un matin, car il était minuit et demi, je dis à Rosalie :

— Raconte-moi donc tout ce que tu sais sur madame de Merret!...

—Oh! répondit-elle avec terreur, ne me demandez pas cela, M. Auguste!...

Et sa belle figure se rembrunit, ses couleurs vives et animées pâlirent, et ses yeux n'eurent plus leur éclat humide...

— Eh bien! reprit-elle, puisque vous le voulez... mais gardez-moi bien le secret!...

— Va!... ma pauvre fille, je garderai tous tes secrets avec une probité de voleur, c'est la plus loyale qui existe...

— Si cela vous est égal, me dit-elle, j'aime mieux que ce soit la vôtre.

Là-dessus, elle ragréa son foulard, et se posa comme pour conter; car il y a, certes, une attitude de confiance et de sécurité nécessaire pour faire un récit. Les meilleures narrations se disent à une certaine heure, et personne n'a bien conté debout ou à jeun; aussi pour vous dire cette aventure, me suis-je *posé*.

Mais s'il fallait reproduire fidèlement la diffuse éloquence de Rosalie, un volume entier suffirait à peine... et comme l'événement dont elle me donna la confuse connaissance se trouve placé entre le bavardage du notaire et celui de madame Lepas, aussi exactement que les termes moyens d'une proportion arithmétique le sont entre leurs deux extrêmes, il doit être formulé nettement, et avec la précision qu'y mettrait un journal, dont les lignes se vendent à trente sous... Donc, j'abrége.

La chambre que madame de Merret occupait à la Bretêche était située au rez de-chaussée. Un petit cabinet de quatre pieds de profondeur environ avait été pratiqué dans l'intérieur du mur, et servait de garde-robe. Trois mois avant la soirée dont je vais vous raconter les faits, madame de Merret avait été assez sérieusement indisposée pour que son mari la laissât seule chez elle. Il couchait dans une chambre au premier étage.

Par un de ces hasards impossibles à prévoir, il revint, ce soir-là, deux heures plus tard que de coutume du cercle où il allait lire les journaux et causer politique avec les habitants du pays. L'invasion de la France avait été l'objet d'une discussion fort animée; puis, la partie de billard s'étant échauffée, il y avait perdu quarante francs, somme énorme à Vendôme, où tout le monde thésaurise, et où les mœurs sont contenues dans les bornes d'une modestie digne d'éloges et qui peut-être devient la source d'un bonheur inappréciable.

Quoique, depuis quelque temps, M. de Merret se contentât de demander à Rosalie, en rentrant, si sa femme était couchée; et que, sur la réponse toujours affirmative de cette fille, il allât immédiatement chez lui, avec cette bonhomie enfantée par l'habitude et la confiance, il lui prit fantaisie de se rendre chez madame de Merret, pour lui conter sa mésaventure, et peut-être aussi pour s'en consoler.

Pendant le dîner, il avait trouvé madame de Merret fort jolie; et, tout en revenant au logis, il s'était dit vaguement que sa femme allait mieux. Il s'en apercevait, comme les maris s'aperçoivent de tout, un peu tard.

Au lieu d'appeler Rosalie, qui, en ce moment, était occupée dans la cuisine à voir la cuisinière et le cocher jouant un coup difficile de la brisque, M. de Merret se dirigea vers la chambre de sa femme, à la lueur de son falot, qu'il avait posé sur la première marche de l'escalier. Son pas était facile à reconnaître et retentissait sous les voûtes du corridor.

Au moment où le gentilhomme tourna la clef de la chambre de sa femme, il crut y entendre fermer la porte du petit cabinet : et, quand il entra, madame de Merret était debout devant la cheminée...

Alors il pensa naïvement en lui-même que Rosalie était dans le cabinet; mais un soupçon qui lui tinta dans l'oreille avec un bruit de cloches l'ayant mis en défiance, il regarda fixement sa femme, et trouva dans ses yeux je ne sais quoi de trouble et de fauve...

— Vous rentrez bien tard! dit-elle.

Il y avait une légère altération dans sa voix. Le timbre en était si pur et si gracieux!...

M. de Merret ne répondit rien; car en ce moment Rosalie entra. Ce fut un coup de foudre pour lui. Sans dire un mot, il se mit à se promener dans la chambre, en allant d'une fenêtre à l'autre par un mouvement uniforme et les bras croisés.

— Avez-vous appris quelque chose de triste?... Souffrez-vous?... lui demanda timidement sa femme, pendant que Rosalie la déshabillait.

Il garda le silence.

— Retirez-vous !... dit madame de Merret à sa femme de chambre, je mettrai mes papillotes moi-même.

Devinant sans doute quelque malheur, au seul aspect de la figure de son mari, elle voulut être seule avec lui.

Lorsque Rosalie fut partie, ou censée partie, car elle resta pendant quelques instants dans le corridor, M. de Merret vint se placer devant sa femme, et lui dit froidement, mais ses lèvres tremblaient et sa figure était pâle :

— Madame, il y a quelqu'un dans votre cabinet...

Elle regarda son mari d'un air horriblement calme, et lui répondit avec simplicité :

— Non, monsieur !...

Ce *non* lui creva le cœur, car il n'y croyait pas, et jamais sa femme ne lui avait paru plus pure et plus religieuse qu'en ce moment.

Il se leva pour aller ouvrir le cabinet ; mais madame de Merret le prit par la main, l'arrêta, le regarda d'un air touchant et mélancolique ; puis, elle dit d'une voix singulièrement émue :

— Si vous ne trouvez personne... songez que tout est fini entre nous...

L'incroyable dignité empreinte dans l'attitude de sa femme rendit au gentilhomme une profonde estime pour elle, et lui inspira une de ces résolutions auxquelles il ne manque pour être sublimes qu'un plus vaste théâtre.

— Oui, dit-il, Joséphine, je n'irai pas... Dans l'un et l'autre cas, nous serions séparés à jamais... Écoute, je connais la pureté de ton âme, et sais que tu mènes une vie sainte... Tu ne voudrais pas commettre un péché mortel aux dépens de ta vie...

A ces mots, elle le regarda d'un œil hagard.

— Tiens, voici ton crucifix... Jure-moi devant Dieu qu'il n'y a là personne... je te croirai, je n'ouvrirai jamais cette porte...

Madame de Merret prit le crucifix... et dit :

— Je le jure.

— Plus haut, dit le mari, et répète : Je jure devant Dieu qu'il n'y a personne dans ce cabinet.

Elle répéta la phrase sans se troubler.

— C'est bien ! dit froidement M. de Merret ; puis, après un moment de silence :

— Vous avez-là, dit-il, une bien belle chose que je ne vous connaissais pas...

Et il examina curieusement ce crucifix qui était en ébène incrustée d'argent, et très-artistement sculpté.

— Je l'ai pris chez Duvivier, qui l'avait acheté d'un religieux espagnol, lorsque cette troupe de prisonniers passa par Vendôme l'année dernière.

— Ah !... dit M. de Merret.

Et il remit le crucifix à la cheminée. En le replaçant au clou doré auquel sa femme l'accrochait, il sonna. Rosalie ne se fit pas attendre. M. de Merret alla vivement à sa rencontre, et l'emmenant dans l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur le jardin, il lui dit à voix basse :

— Je sais que Gorenflot veut t'épouser, et que ce qui vous empêche de vous mettre en ménage est votre pauvreté mutuelle. Tu lui as dit que tu ne serais pas sa femme s'il ne trouvait moyen de s'établir maître maçon... Eh bien ! va le chercher ; dis-lui de venir ici avec sa truelle et ses outils. Fais en sorte de n'éveiller que lui dans sa maison. Sa fortune passera vos désirs ; surtout, sors d'ici sans jaser, sinon...

Il fronça le sourcil. Rosalie partit ; il la rappela.

— Tiens, prends mon passe-partout...

— Jean !... cria M. de Merret d'une voix tonnante dans le corridor.

Et Jean, qui était tout à la fois son cocher et son homme de confiance, quitta sa partie de brisque, et vint.

— Allez vous coucher tous..., lui dit son maître.

Puis, M. de Merret lui faisant un signe, Jean s'approcha, et le gentilhomme ajouta, mais à voix basse :

— Lorsqu'ils seront tous endormis... *endormis*, entends-tu bien ?... — tu descendras m'en prévenir.

M. de Merret, qui n'avait pas perdu de vue sa femme, tout en donnant ses ordres, revint tranquillement auprès d'elle devant le feu. Ce fut alors qu'il lui raconta sans doute les événements de la partie de billard, et les discussions du cercle ; car, lorsque Rosalie fut de retour, elle trouva M. et Mme de Merret causant très-amicalement.

Le gentilhomme avait récemment fait plafonner toutes les pièces qui composaient l'appartement du rez-de-chaussée ; or, comme le plâtre est fort rare à Vendôme, et que le transport en augmente singulièrement le prix, il en avait fait venir une assez grande quantité, sachant qu'il trouverait toujours bien des acheteurs pour ce qui lui en resterait. — Il en avait encore une barrique environ, et cette circonstance lui inspira le dessein qu'il mit à exécution.

— Monsieur, Gorenflot est là... dit Rosalie.

— Qu'il entre !...

Madame de Merret pâlit légèrement en voyant le maçon.

— Gorenflot... dit le gentilhomme, va prendre des briques sous la remise, et apportes-en assez pour murer la porte de ce cabinet... Tu te serviras du plâtre qui me reste pour enduire le mur...

Puis, attirant à lui Rosalie et l'ouvrier :

— Écoute, Gorenflot... dit-il à voix basse, tu coucheras ici cette nuit. — Mais, demain matin, tu auras un passe-port pour aller en pays étranger dans une ville que je t'indiquerai. — Je te remettrai six mille

francs pour ton voyage. — Tu resteras dix ans dans cette ville : si tu ne t'y plaisais pas, tu pourrais t'établir dans une autre, pourvu que ce soit au même pays. — Tu passeras par Paris, où tu m'attendras; et, là, je t'assurerai, par un contrat, six autres mille francs qui ne te seront payés qu'à ton retour, si tu as rempli les conditions de notre marché. — A ce prix, tu devras garder le plus profond silence sur ce que tu auras fait ici — cette nuit.

— Quant à toi, Rosalie, je te donnerai dix mille francs qui ne te seront comptés que le jour de tes noces, et à la condition d'épouser Gorenflot; mais, pour vous marier, il faut garder le silence sur tout ceci... Sinon, plus de dot...

— Rosalie, dit madame de Merret, venez me coiffer...

Le mari se promena tranquillement de long en large, en surveillant la porte, le maçon et sa femme; mais sans laisser paraître une défiance injurieuse.

Gorenflot fut obligé de faire du bruit. Alors, madame de Merret, saisissant un moment où l'ouvrier déchargeait des briques et où son mari se trouvait au bout de la chambre, dit à Rosalie :

— Cent écus de rente, ma chère enfant, si tu peux lui dire de laisser une crevasse en bas!...

Puis, tout haut, elle lui dit avec un horrible sang-froid :

— Va donc l'aider!...

M. et Mme de Merret restèrent silencieux pendant tout le temps que Gorenflot mit à murer la porte. Ce silence était calcul chez le mari, qui ne voulait pas fournir à sa femme le prétexte de jeter des paroles à double entente; et chez madame de Merret, c'était peut-être prudence ou fierté.

Quand le mur fut à la moitié de son élévation, le rusé maçon, saisissant un moment où le gentilhomme avait le dos tourné, donna un coup de pioche dans l'une des deux vitres de la porte. Cette action fit comprendre à madame de Merret que Rosalie avait parlé à Gorenflot; alors, elle et le maçon virent, non sans de profondes émotions, une figure d'homme sombre et brune, des cheveux noirs, un regard de feu...

Avant que son mari ne se fût retourné, la pauvre femme eut le temps de faire un signe de tête à l'étranger ; et ce signe disait : — Espérez...

A quatre heures, vers le petit jour, car on était au mois de septembre, la construction fut achevée. — Le maçon fut mis sous la garde de Jean, et M. de Merret coucha dans la chambre de sa femme.

Le lendemain matin, en se levant, il dit avec assez d'insouciance :

— Ah! diable, il faut que j'aille à la mairie, pour le passe-port...

Puis, quand il eut mis son chapeau sur sa tête et qu'il eut fait trois pas vers la porte, il se ravisa, et prit le crucifix.

Voyant cela, sa femme tressaillit de bonheur.

— Il ira chez Duvivier!.. pensa-t-elle.

Aussitôt que le gentilhomme fut sorti, madame de Merret sonna Rosalie; et, d'une voix terrible :

— La pioche!... la pioche!... s'écria-t-elle, et à l'ouvrage!... J'ai vu hier comment Gorenflot s'y prenait; nous aurons le temps de faire un trou et de le reboucher...

En un clin d'œil, Rosalie apporta une espèce de *merlin* à sa maîtresse, qui, avec une ardeur dont rien ne pourrait donner une idée, se mit à démolir le mur...

Elle avait déjà fait tomber quelques briques, lorsqu'en prenant son élan pour appliquer un coup encore plus vigoureux que les autres, elle vit M. de Merret derrière elle, pâle et menaçant.

Elle s'évanouit...

— Mettez madame sur son lit!.. dit froidement le rusé gentilhomme.

Prévoyant ce qui devait arriver pendant son absence, il avait tendu un piége à sa femme. Il avait tout bonnement écrit au maire, et envoyé chercher Duvivier...

Le bijoutier arriva au moment où le désordre de l'appartement venait d'être réparé.

— Duvivier, lui demanda le gentilhomme, n'avez-vous pas acheté des crucifix aux Espagnols qui ont passé par ici?

— Non, monsieur...

— C'est bien... je vous remercie.

— Jean, ajouta-t-il en se tournant vers son valet de confiance, vous ferez servir mes repas dans la chambre de madame de Merret; elle est malade, et je ne la quitterai pas qu'elle ne soit rétablie...

Le cruel gentilhomme resta pendant quinze jours près de sa femme; et, durant les six premiers jours, quand il se faisait quelque bruit dans le cabinet muré, et qu'elle voulait l'implorer pour l'inconnu mourant, il lui répondait, sans lui laisser dire un seul mot :

— Vous avez juré sur la croix qu'il n'y avait là personne!...

— Eh bien! mesdames, dit M. de Villaines, après un bref moment de silence, pendant lequel chacun de ses auditeurs cherchait des critiques à faire, ou se remettait de ses émotions, est-ce une leçon?... N'y a-t-il pas dans cette aventure l'épouvantable angoisse que doivent donner les mensonges perpétuels auxquels vous condamne une passion illégitime... Eh bien! cette affreuse tragédie est moins horrible pour moi que le spectacle d'une jeune et jolie femme, encore pure, prête à devenir la proie d'un homme sans principes...

— Cette histoire est-elle vraie?... demanda la maîtresse de la maison.

— Oui, répondit-il; mais qu'importe?

M. de Villaines revint s'asseoir près de madame d'Esther. La conversation prit un autre cours; et, quelques instants après, des discussions s'élevèrent au sujet de ces deux histoires.

La jeune comtesse, saisissant un moment où personne ne faisait attention à elle, alla dans un boudoir voisin suivie du neveu de l'ex-pair de France.

Là, ils s'assirent ensemble sur le même divan, assez embarrassés, l'un et l'autre n'osant pas se parler; mais comme le silence est très-bavard entre un jeune homme et une jolie femme, la comtesse retrouva bientôt la parole.

— Monsieur, lui dit-elle d'un son de voix touchant, n'êtes-vous pas lié depuis longtemps avec M. de la Plaine?...

— Oui, madame.

— Et le connaissez-vous bien?...

— Oui...

— Alors je vous remercie, monsieur, du conseil indirect que vous m'avez donné. — Vous êtes mon véritable ami, vous!... Vous avez raison : il n'y a pas de bonheur assez grand pour faire affronter les secrètes tortures que les passions nous font subir.

M. de Villaines, auquel il restait une ombre de pudeur dans l'âme, rougit du rôle qu'il venait de jouer; et, dès ce moment, il devint passionnément épris de madame d'Esther.

LA BOURSE.

Il est une heure délicieuse aux âmes faciles à s'épanouir, aux âmes fraîches, toujours jeunes et tendres; cette heure, la plus indécise, la plus variable de toutes celles dont se compose une journée, arrive au moment où la nuit n'est pas encore et où le jour n'est plus. La lueur crépusculaire jette ses teintes molles, ses reflets bizarres sur tous les objets; et alors de douces rêveries naissent entre ces mille piéges confus que produisent les combats de la lumière et de l'ombre. Le silence qui règne presque toujours pendant cet instant si fécond en inspirations, le rend encore plus cher aux artistes, aux peintres, aux statuaires. Alors, ils se recueillent, se mettent à dix pas de leurs œuvres; et, ne pouvant plus y travailler, ils les jugent en s'enivrant de leurs sujets avec délices.

Celui qui n'est pas demeuré pensif, près d'un ami, dans ce moment de songes poétiques, en comprendra difficilement les indicibles bénéfices. A la faveur du clair-obscur, les ruses matérielles, employées par l'art pour faire croire aux réalités de la vie, disparaissent entièrement. Alors, l'ombre devient ombre, le jour est jour, la chair est vivante, les yeux remuent, il y a du sang dans les veines, et les étoffes chatoient. L'imagination aide merveilleusement au naturel de chaque détail; elle ne voit plus que les beautés de l'œuvre; et, s'il s'agit d'un tableau, les personnages qu'il représente semblent et parler et marcher.

A cette heure, l'illusion règne despotiquement; elle se lève avec la nuit : n'est-elle pas pour la pensée une espèce de nuit à laquelle nous aimons à croire? Alors l'illusion a des ailes, elle emporte l'âme dans le monde des fantaisies, monde fertile en voluptueux caprices, et où l'artiste oublie si bien le monde positif, la veille, le lendemain, l'avenir, et jusqu'à ses créanciers.

Donc, à cette heure de magie, un jeune peintre, homme de talent, et qui dans l'art ne voyait que l'art même, était monté sur la double échelle dont il se servait pour peindre une grande et haute toile, déjà riche de couleur. Là, se critiquant, s'admirant avec bonne foi, nageant au cours de ses pensées, il s'était abîmé dans une de ces méditations qui ravissent l'âme et la grandissent, la caressent et la consolent. Sa rêverie dura longtemps sans doute; la nuit vint; et, soit qu'il voulût descendre de son échelle, soit qu'il eût fait un mouvement imprudent en se croyant sur le plancher, car l'événement ne lui permit pas d'avoir un souvenir exact des causes de son accident, il tomba. Sa tête ayant porté sur un tabouret, il perdit connaissance, et resta sans mouvement pendant un laps de temps dont il ne put assigner la durée.

Il fut tiré par une douce voix de l'espèce d'engourdissement dans lequel il était plongé; et, lorsqu'il ouvrit les yeux, la vue d'une vive lumière les lui fit refermer promptement. Alors, à travers le voile dont ses sens étaient couverts, il entendit le chuchotement de deux femmes, et sentit le tact des mains jeunes, timides, entre lesquelles reposait sa tête. Enfin, ayant repris connaissance, il put aper-

cevoir, à la lueur d'une de ces vieilles lampes dites à *double courant d'air,* la plus délicieuse tête de jeune fille qu'il eût jamais vue, une de ces têtes qui souvent passent pour un caprice du pinceau, mais qui, tout à coup, réalisait, pour lui, les théories de son beau idéal; chaque artiste en a un, d'où procède son talent.

Le visage de l'inconnue appartenait, pour ainsi dire, au type fin et délicat de l'école de Prudhon, et possédait, de plus, cette poésie fantastique dont Girodet se plaisait à revêtir ses figures. La fraîcheur des tempes, la régularité des sourcils, la pureté des lignes, la virginité fortement empreinte dans tous les traits de cette physionomie, faisaient, de la jeune fille, une création accomplie. Elle avait une taille souple et mince, des formes frêles. Ses vêtements, quoique simples et propres, n'annonçaient ni la fortune ni la misère.

En reprenant possession de lui-même, le jeune peintre exprima son admiration par un regard de surprise, et balbutia de confus remercîments. Il trouva son front pressé par un mouchoir, et reconnut, malgré l'odeur particulière aux ateliers, la senteur forte de l'éther, qui sans doute avait été employé pour le tirer de son évanouissement. Puis, il finit par voir une vieille femme, qui ressemblait aux marquises de l'ancien régime, et tenait la lampe, en donnant des conseils à la jeune fille.

— Monsieur, répondit celle-ci à l'une des demandes faites par le peintre pendant le moment où il était encore en proie à tout le vague que la chute avait produit dans ses idées; ma mère et moi, nous avons entendu le bruit lourd de votre corps sur le plancher; puis, nous crûmes avoir distingué un gémissement; et, comme ensuite tout rentra chez vous dans un silence effrayant, nous nous sommes empressées de monter. En trouvant la clef sur la porte, nous nous sommes heureusement permis d'entrer, car nous vous avons aperçu étendu par terre, sans mouvement; et, dans le premier moment, nous avons eu bien peur pour vous... Ma mère a été chercher tout ce qu'il fallait pour faire une compresse et vous ranimer. — Vous êtes blessé au front... là... sentez-vous?

— Oui... — maintenant... dit-il.

— Oh! cela ne sera rien... reprit la vieille mère... Votre tête, a, par bonheur, porté sur ce mannequin.

— Je me sens infiniment mieux!... répondit le peintre, et n'ai plus besoin que d'une voiture pour retourner chez moi. La portière ira m'en chercher une...

Il voulut réitérer ses remercîments aux deux inconnues; mais à chaque phrase la vieille dame l'interrompait en disant :

— Demain, monsieur, ayez bien soin de mettre des sangsues ou de vous faire saigner... — Buvez quelques tasses d'arnica ou de vulnéraire...

La jeune fille gardait le silence. Elle regardait, à la dérobée, le peintre et les tableaux de l'atelier; mais il y avait dans sa contenance et dans ses regards une décence parfaite. Sa curiosité ressemblait à de la distraction, et ses yeux paraissaient exprimer cet intérêt que les femmes portent, avec une spontanéité pleine de grâce, à tout ce qui est malheur en nous.

Les deux inconnues semblèrent oublier les œuvres du peintre, en présence du peintre souffrant; et, lorsqu'il les eut rassurées sur sa situation, elles sortirent en l'examinant avec une douce sollicitude, également dénuée d'emphase et de familiarité, sans lui faire de questions indiscrètes et sans chercher à lui inspirer le désir de les connaître. Il y eut, dans toutes leurs actions, un naturel exquis, un bon goût, des manières nobles et simples, qui, dans le moment, produisirent peu d'effet sur le peintre, mais qui, plus tard, l'intéressèrent vivement lorsqu'il redemanda les légers incidents de cette scène aux rêves de sa mémoire.

En arrivant à l'étage au-dessus duquel était situé l'atelier du peintre, la vieille femme s'écria doucement :

— Adélaïde, tu as laissé la porte ouverte...

— C'était pour me secourir!.. répondit le peintre avec un sourire de reconnaissance.

— Ma mère! vous êtes descendue tout à l'heure!... répliqua la jeune fille en rougissant.

— Voulez-vous que nous vous accompagnions jusqu'en bas ?... dit la mère au peintre. — L'escalier est si sombre!

— Je vous remercie, madame... Je suis mieux.

— Tenez bien la rampe!

Et, restant sur le palier, les deux femmes éclairèrent au jeune homme en écoutant le bruit de ses pas...

Afin de faire comprendre tout ce que cette scène pouvait avoir de piquant et d'inattendu pour le peintre, il faut ajouter que depuis quelques jours seulement il avait installé son atelier dans le comble de cette maison, située à l'endroit le plus obscur, le plus étroit, le plus boueux de la rue de Suresne; presque devant l'église de la Madeleine, et à deux pas de son appartement qui se trouvait rue des Champs-Élysées.

La célébrité que son talent lui avait acquise ayant fait de lui l'un des artistes les plus chers à la France, il commençait à ne plus connaître le besoin, et jouissait, selon son expression, de ses dernières misères... Alors, au lieu d'aller travailler dans un de ces ateliers situés près des barrières, et dont le loyer mo-

dique était jadis en rapport avec la modestie de ses gains et de son nom, il avait satisfait à un désir qui renaissait tous les jours, en s'évitant une longue course, et la perte d'un temps devenu, pour lui, plus précieux que jamais.

Personne au monde n'eût inspiré autant d'intérêt que Jules Schinner s'il eût consenti à se faire connaître; mais il ne confiait pas légèrement les secrets de sa vie.

Il était l'idole d'une mère pauvre qui l'avait élevé au prix des plus dures privations. Mademoiselle Schinner, fille d'un fermier alsacien, n'avait jamais été mariée. Son âme tendre fut jadis cruellement froissée par un homme riche qui ne se piquait pas d'une grande délicatesse en amour... Le jour où, jeune fille, et dans tout l'éclat de sa beauté, dans toute la gloire de sa vie, elle subit, aux dépens de son cœur et de ses plus belles illusions, ce désenchantement qui nous atteint si lentement et si vite, parce que nous voulons croire le plus tard possible au mal, et qu'il nous semble toujours venu trop promptement; ce jour donc fut tout un siècle de réflexions; ce fut aussi le jour des pensées religieuses et de la résignation. Elle refusa les aumônes de celui qui l'avait trompée, rénonça au monde, et se fit une gloire de sa faute. Elle se jeta tout entière dans l'amour maternel, en lui demandant, pour toutes les jouissances sociales qu'elle abdiquait, les secrètes délices d'une vie tranquille et inconnue...

Elle vécut de travail, accumulant un trésor dans son fils. Aussi, plus tard, un jour, une heure, lui paya les longs et lents sacrifices de son indigence.... A la dernière exposition, son fils, Jules Schinner, avait reçu la croix de la Légion-d'Honneur; et les journaux, unanimes en faveur d'un talent ignoré, retentissaient encore de louanges sincères. Les artistes eux-mêmes reconnaissaient Schinner pour un maître, et ses tableaux étaient couverts d'or.

A vingt-cinq ans, Jules Schinner, auquel sa mère avait transmis une âme de femme, une grande délicatesse d'organes et d'immenses richesses de cœur, avait, mieux que jamais, compris sa situation dans le monde. Voulant rendre à sa mère toutes les jouissances dont la société l'avait privée pendant si longtemps, il vivait pour elle, espérant, à force de gloire et de fortune, la voir un jour heureuse, riche, considérée, entourée d'hommes célèbres.

Donc, Schinner avait choisi ses amis parmi les hommes les plus honorables et les plus distingués; il était difficile dans le choix de ses relations, et voulait encore élever sa position, déjà si haute par le talent. Le travail obstiné auquel il s'était voué dès sa jeunesse l'avait laissé dans les belles croyances qui décorent les premiers jours de la vie, en le forçant à demeurer dans la solitude, cette mère des grandes pensées. Son âme adolescente ne méconnaissait aucune des mille pudeurs qui font du jeune homme un être à part, dont le cœur abonde en félicités, en poésies, en espérances vierges, faibles aux yeux des gens blasés, mais profondes, parce qu'elles sont simples. Il avait été doué de ces manières douces et polies qui vont si bien à l'âme et séduisent ceux mêmes dont elles ne sont pas comprises. Il était bien fait, modeste. Sa voix avait un timbre argenté. En le voyant, on se sentait porté vers lui par une de ces attractions morales que les savants ne savent heureusement pas encore analyser; ils y auraient trouvé quelque phénomène de galvanisme ou le jeu de je ne sais quel fluide, et nous formuleraient nos sentiments par des proportions d'oxygène et d'électricité.

Ces détails feront peut-être comprendre aux gens hardis par caractère et aux hommes bien cravatés, pourquoi, pendant l'absence du portier, qu'il avait envoyé chercher une voiture au bout de la rue de la Madeleine, Jules Schinner ne fit à la portière aucune question sur les deux personnes dont il venait d'éprouver le bon cœur. Mais quoiqu'il répondît par oui et non aux demandes, naturelles en semblable occurrence, qui lui furent faites par cette femme sur son accident et sur l'intervention officieuse des locataires qui occupaient le quatrième étage, il ne put l'empêcher d'obéir à l'instinct des portiers; et, alors, elle lui parla des deux inconnues selon les intérêts de sa politique et les jugements souterrains de la loge.

— Ah! dit-elle, c'est sans doute mademoiselle Leseigneur et sa mère!... Elles demeurent ici depuis quatre ans, et nous ne savons pas encore ce qu'elles font. Le matin, jusqu'à midi seulement, une vieille femme de ménage, à moitié sourde, et qui ne parle pas plus qu'un mur, vient les servir; puis, le soir, deux ou trois vieux messieurs, décorés comme vous, monsieur... dont l'un a équipage, des domestiques, et auquel on donne aux environs de 50,000 livres de rente, arrivent chez elles, et restent souvent très-tard... Du reste, ce sont des locataires bien tranquilles, comme vous, monsieur; mais dame! c'est économe, ça vit de rien... Aussitôt qu'il arrive une lettre, elles la paient. C'est drôle, monsieur, la mère se nomme autrement que sa fille... — Ah! quand elles vont aux Tuileries, mademoiselle est bien flambante, et elle ne sort pas de fois qu'elle ne soit suivie de jeunes gens, auxquels elle ferme la porte au nez... Mais c'est aussi que le propriétaire ne souffrirait pas...

La voiture étant arrivée, Jules n'en entendit pas davantage et revint chez lui. Sa mère, à laquelle il raconta son aventure, pansa de nouveau la blessure qu'il s'était faite à la tête, et ne lui permit pas de

retourner le lendemain à son atelier. Elle appela le médecin. Consultation faite, diverses prescriptions furent faites, et Jules resta deux jours au logis.

Pendant cette réclusion forcée, son imagination inoccupée lui rappela vivement, et comme par fragments, les détails de la scène qu'il avait eue sous les yeux après son évanouissement. Le profil de la jeune fille passait devant lui comme une vision ; puis, il revoyait le visage flétri de la mère, ou sentait encore les mains douces d'Adélaïde ; enfin, tantôt il retrouvait un geste dont il avait été peu frappé d'abord, et dont le souvenir lui révélait des grâces exquises ; tantôt, une attitude ou les sons d'une voix méliodieuse ; et le souvenir embellissait les moindres accidents de cet épisode.

Aussi, le surlendemain, quand il retourna de bonne heure à son atelier, la visite qu'il avait incontestablement le droit de faire à ses voisines était la véritable cause de son empressement, et il oubliait déjà ses tableaux commencés.

Au moment où une passion brise ses langes, il y a des plaisirs inexplicables; mais tous ceux qui ont aimé doivent les comprendre. Aussi, quelques personnes sauront pourquoi le peintre monta lentement les marches du quatrième étage, et seront dans le secret des pulsations qui se succédèrent rapidement dans son cœur au moment où il vit la porte brune du modeste appartement qu'habitait mademoiselle Leseigneur.

Cette fille, qui ne portait pas le nom de sa mère, avait réveillé mille sympathies dans l'âme du jeune peintre. Voulant voir entre elle et lui quelques similitudes de position, il la dotait des malheurs de sa propre origine. Tout en travaillant, il se livra délicieusement à des pensées d'amour, et, dans un but qu'il ne s'expliquait pas trop, il fit beaucoup de bruit, comme pour obliger les deux dames à s'occuper de lui ainsi qu'il s'occupait d'elles. Il resta très-tard à son atelier, il y dîna; et, vers sept heures, descendit chez ses voisines.

Rarement les peintres de mœurs nous ont initiés par la parole ou par leurs écrits à ces intérieurs vraiment curieux de certaines existences parisiennes, au secret de ces habitations d'où sortent de si fraîches, de si élégantes toilettes, des femmes si brillantes, qui, riches au dehors, voient partout, chez elles, les signes d'une fortune équivoque.

Si cette peinture se trouve ici un peu franchement dessinée, n'accusez pas la description de longueurs; car elle fait, pour ainsi dire, corps avec l'histoire. En effet, l'aspect de l'appartement habité par ses deux voisines influa beaucoup sur les sentiments et les espérances de Jules Schinner.

Et d'abord, la vérité historique oblige de dire que la maison appartenait à l'un de ces propriétaires chez lesquels préexiste une horreur profonde pour les réparations et les embellissements, un de ces hommes qui considèrent leur position de propriétaires parisiens comme un état; dans la grande chaîne des espèces morales, ils tiennent le milieu entre l'avare et l'usurier. Optimistes par calcul, ils sont tous fidèles au *statu quo* de M. de Metternich! Si vous parlez de déranger un placard, une porte, ou de pratiquer la plus nécessaire des ventouses, leurs yeux vacillent, leur bile s'émeut, et ils se cabrent comme des chevaux effrayés. Quand le vent a renversé quelques faîteaux de leurs cheminées, ils sont malades, et se privent d'aller au Gymnase ou à la Porte-Saint-Martin pour cause de réparations.

Alors, Jules, qui, à propos de constructions et de certains embellissements à faire dans son atelier, avait eu *gratis* la représentation d'une scène comique avec ce propriétaire, ancien chef au ministère de la guerre sous Monsieur Carnot, Jules ne s'étonna pas des tons noirs et gras, des teintes huileuses, des taches et autres accessoires assez désagréables dont les boiseries étaient décorées. Ces stigmates de misère ne sont pas sans poésie aux yeux d'un artiste.

Mademoiselle Leseigneur vint elle-même ouvrir la porte. En voyant le jeune peintre, elle le salua, puis, en même temps, avec cette dextérité parisienne et cette présence d'esprit que donne la fierté, elle se retourna pour fermer la porte d'une cloison vitrée à travers laquelle Jules aurait pu voir quelques linges étendus sur des cordes, au-dessus des fourneaux économiques; puis un vieux lit de sangles, la braise, le charbon, les fers à repasser, la fontaine filtrante, enfin la vaisselle et tous les ustensiles particuliers aux petits ménages. Des rideaux de mousseline assez propres cachaient soigneusement ce *capharnaüm*, mot en usage pour désigner familièrement ces espèces de laboratoires; celui-ci était éclairé par des jours de souffrance pris sur une cour voisine.

Avec ce coup d'œil cruel d'observation et de rapidité que possèdent les artistes, Jules vit la destination, les meubles, l'ensemble et l'état de cette première pièce coupée en deux.

La partie honorable qui servait tout ensemble d'antichambre et de salle à manger, était tendue d'un vieux papier couleur aurore, à bordure veloutée, sans doute fabriqué par Réveillon, et dont les trous ou les taches avaient été soigneusement dissimulés sous des pains à cacheter. Des estampes représentant les batailles d'Alexandre par Lebrun, mais à cadres dédorés, garnissaient symétriquement les murs.

Au milieu de cette pièce était une table d'acajou

massif, vieille de forme et à bords usés. Il y avait un petit poêle dans la cheminée, dont l'âtre contenait une armoire. Les chaises offraient, par un contraste bizarre, quelques vestiges d'une splendeur passée : elles étaient en acajou assez bien sculpté, mais le maroquin rouge du siége, les clous dorés et les cannetilles avaient de nombreuses cicatrices comme de vieux sergents impériaux.

Puis, il y avait dans cette pièce de ces choses qui ne se trouvent que dans ces sortes de ménages amphibies, objets innommés, participant du luxe et de la misère. Ainsi Jules vit une très-belle longue-vue, magnifiquement ornée, suspendue au-dessus de la petite glace verdâtre qui décorait la cheminée.

Enfin, pour appareiller ce mobilier étrange, il y avait entre la cheminée et la cloison un mauvais buffet peint, imitant l'acajou, celui de tous les bois qu'on réussit le moins à simuler. Mais le carreau rouge et glissant, mais les méchants petits tapis placés devant les chaises, mais les meubles, tout reluisait de cette propreté frotteuse qui donne un faux lustre aux vieilleries et en accuse mieux les défectuosités, l'âge et les longs services.

Il régnait dans cette pièce une senteur indéfinissable qui résultait nécessairement des exhalaisons du capharnaüm mêlées aux vapeurs de la salle à manger et de l'escalier. Cependant la fenêtre était entr'ouverte, et l'air de la rue agitait les rideaux de percale soigneusement étendus, de manière à cacher l'embrasure où tous les précédents locataires avaient signé leur présence par différentes incrustations, espèces de fresques domestiques.

Adélaïde ouvrit promptement la porte de l'autre pièce, et y introduisit le peintre avec un certain plaisir.

Jules, ayant vu jadis chez sa mère les mêmes signes d'indigence, et les ayant remarqués avec la singulière vivacité d'impression qui caractérise les premières acquisitions de notre mémoire, entra mieux que tout autre ne l'aurait fait dans les détails de cette existence, et, en reconnaissant les choses de sa vie d'enfance, il n'eut ni mépris de ce malheur caché, ni orgueil du luxe dont il avait récemment entouré sa mère.

— Eh bien ! monsieur, j'espère que vous ne vous sentez plus de votre chute... lui dit la vieille mère en se levant d'une antique bergère placée au coin de la cheminée, et en lui présentant un fauteuil.

— Non, madame, et je viens vous remercier des bons soins que vous m'avez donnés, surtout mademoiselle, qui m'a entendu tomber...

En disant cette phrase empreinte de l'adorable stupidité que donnent à l'âme les premiers troubles de l'amour vrai, Jules regardait la jeune fille ; mais Adélaïde allumait la *lampe à double courant d'air*, afin de faire disparaître un grand martinet de cuivre et sa chandelle ornée de quelques cannelures saillantes par un coulage extraordinaire.

Elle salua légèrement, alla mettre le martinet dans l'antichambre, revint placer la lampe sur la cheminée, et s'assit près de sa mère, un peu en arrière du peintre, afin de pouvoir le regarder à son aise. Mais il y avait une grande glace sur la cheminée ; et, Jules y ayant promptement jeté les yeux pour voir Adélaïde, cette petite ruse de jeune fille ne servit qu'à les embarrasser tous deux alternativement.

En causant avec madame Leseigneur, car Jules lui donna ce nom à tout hasard, il examina le salon, mais décemment et à la dérobée. Le foyer était plein de cendres, et sur des chenets de fer à figures égyptiennes, deux tisons essayaient de se rejoindre devant une bûche de terre, enterrée aussi soigneusement que peut l'être le trésor d'un avare. Heureusement un vieux tapis d'Aubusson bien raccommodé, bien passé, usé comme l'habit d'un invalide, était posé sur le carreau dont il amortissait la froideur. Les murs avaient pour ornement un papier rougeâtre figurant une étoffe de lampas à dessins jaunes. Au milieu de la paroi opposée à celle où étaient les fenêtres, Jules vit une fente et les plis faits par les deux portes d'une alcôve, où sans doute se trouvait le lit de madame Leseigneur. Un canapé placé devant cette ouverture secrète la déguisait imparfaitement. En face de la cheminée, il y avait une très-belle commode en acajou, dont les ornements ne manquaient ni de richesse ni de bon goût ; un portrait accroché au-dessus représentait un militaire de haut grade ; mais le peu de lumière ne permit pas au peintre de distinguer à quelle arme il appartenait. C'était, du reste, une effroyable croûte, plutôt faite en Chine qu'à Paris. Les rideaux des fenêtres étaient en soie rouge, mais décolorés comme le meuble en tapisserie jaune et rouge qui garnissait ce salon à deux fins. Sur le marbre de la commode, un précieux plateau de malachite verte supportait une douzaine de tasses à café, magnifiques de peinture, et sans doute faites à Sèvres ; puis, sur la cheminée, il y avait l'éternelle pendule de l'empire, un guerrier guidant les quatre chevaux d'un char, dont chaque rais de la roue porte le chiffre d'une heure. Les bougies des flambeaux étaient jaunies par la fumée, et à chaque coin du chambranle de la cheminée s'élevait un vase en porcelaine dans lequel se trouvait un bouquet de fleurs artificielles plein de poussière et garni de mousse. Au milieu de la pièce, Jules remarqua une table de jeu tout ouverte et des cartes neuves.

Pour un observateur, il y avait je ne sais quoi de désolant dans le spectacle de cette misère fardée

comme une vieille femme qui veut faire mentir son visage. A ce spectacle, tout homme de bon sens se serait proposé secrètement et tout d'abord cette espèce de dilemme : ou ces deux femmes sont la probité même, ou elles vivent d'intrigues et du jeu; mais, en voyant Adélaïde, un jeune homme aussi pur que l'était Jules devait croire à l'innocence la plus parfaite, et prêter aux incohérences de ce mobilier les plus honorables causes.

— Ma fille, dit la vieille dame à la jeune personne, j'ai froid; faites-nous un peu de feu, et donnez-moi mon châle.

Adélaïde alla dans une chambre contiguë au salon, et où sans doute elle couchait; puis, elle revint, apportant à sa mère un châle de cachemire qui jadis avait dû valoir la rançon d'un roi. Jules ne se souvint pas d'avoir vu des couleurs aussi riches, des dessins aussi achevés que ceux de ce beau tissu; mais il était vieux, sans fraîcheur, plein de reprises habilement faites, et s'harmoniait parfaitement avec tous les meubles. Madame Leseigneur s'en enveloppa très-artistement et avec une adresse de vieille femme qui aurait pu faire croire à la vérité de ses paroles. La jeune fille courut lestement au capharnaüm, et reparut avec une poignée de menu bois qu'elle jeta dans le feu, pour le rallumer.

Il serait difficile de traduire la conversation qui eut lieu entre ces trois personnes. Guidé par ce tact que donnent presque toujours les malheurs éprouvés dès l'enfance, Jules n'osait se permettre la moindre observation relative à la position de ses voisines, en voyant autour de lui tous les symptômes d'une gêne affreuse, mal déguisée; car la plus simple question eût été indiscrète et ne devait être faite que par une amitié déjà vieille. Cependant, le peintre était profondément préoccupé de cette misère cachée; son âme généreuse en souffrait; mais, sachant tout ce que la pitié, même la plus amie, peut avoir d'offensif, il se trouvait mal à l'aise du désaccord qui existait entre ses pensées et ses paroles. Les deux dames parlèrent d'abord de peinture, car les femmes devinent très-bien les secrets embarras que cause une première visite, parce qu'elles les éprouvent peut-être; et la nature de leur esprit leur fournit mille ressources pour les faire cesser. En interrogeant le jeune homme sur les procédés matériels de son art, sur ses études, Adélaïde et sa mère surent l'enhardir à causer; et les riens indéfinissables de leur conversation, animée de bienveillance, l'amenèrent tout naturellement à faire des remarques, des réflexions qui peignirent la nature de ses mœurs intimes et de son âme.

La vieille dame avait dû être belle; mais, de secrets chagrins ayant flétri et ridé son visage avant le temps, il ne lui restait plus que les traits saillants, les contours, en un mot le squelette d'une physionomie dont l'ensemble indiquait une grande finesse, beaucoup de grâces dans le jeu des yeux, et qui se ressentait de cette expression particulière aux femmes de l'ancienne cour, que rien ne saurait définir. Mais l'ensemble de ces traits si fins, si déliés, pouvait tout aussi bien dénoter des sentiments mauvais, faire supposer l'astuce et la ruse féminines à un haut degré de perversité. En effet, le visage de la femme a cela d'embarrassant pour les observateurs vulgaires, que la différence entre la franchise et la duplicité, entre le génie de l'intrigue et le génie du cœur, y est imperceptible. Il faut savoir deviner ces nuances insaisissables. C'est tantôt une ligne plus ou moins courbe, une fossette plus ou moins creuse, une saillie plus ou moins bombée ou proéminente; et l'appréciation de ces diagnostics est tout entière dans le domaine de la vue; les yeux peuvent seuls nous faire découvrir ce que chacun est intéressé à cacher, et la science de l'observateur gît dans la rapide perspicacité de son coup d'œil.

Donc, il en était du visage de cette vieille dame comme de l'appartement qu'elle habitait; il semblait aussi difficile de savoir si cette misère couvrait des vices ou une haute probité, que de reconnaître si la mère d'Adélaïde était une ancienne coquette habituée à tout peser, à tout calculer, à tout vendre, ou une femme aimante, faible, pleine de grâce et de délicatesse. Mais, à l'âge de Jules Schinner, le premier mouvement du cœur est de croire au bien; aussi, en contemplant le front noble et presque dédaigneux d'Adélaïde, en regardant ses yeux pleins d'âme et de pensées, il respira, pour ainsi dire, les suaves et modestes parfums de la vertu.

Au milieu de la conversation, il saisit l'occasion de parler des portraits en général, pour avoir le droit d'examiner l'effroyable pastel, dont toutes les teintes avaient pâli, et dont la poussière était en grande partie tombée.

— Vous tenez sans doute à cette peinture en faveur de la ressemblance, mesdames, car le dessin en est horrible... dit-il en regardant Adélaïde.

— Elle a été faite à Calcutta, en grande hâte!... répondit la mère d'une voix émue.

Puis, elle contempla l'esquisse informe avec cet abandon profond que donnent les souvenirs de bonheur quand ils se réveillent tous soudain, et qu'ils tombent sur le cœur comme une bienfaisante rosée, aux douces et fraîches impressions de laquelle on aime à s'abandonner; mais il y avait aussi dans l'expression du visage de la vieille dame les vestiges d'un deuil éternel; ou, du moins, ce fut ainsi que le peintre comprit l'attitude et la physionomie de sa voisine. Alors, il vint s'asseoir près d'elle, et lui dit d'une voix amie :

— Madame, encore un peu de temps, et les cou-

leurs de ce pastel auront disparu. — Le portrait n'existera plus que dans votre mémoire; et, là où vous verrez une figure qui vous est chère, les autres ne pourront plus rien apercevoir... Voulez-vous me permettre de transporter cette ressemblance sur la toile? elle y sera plus solidement fixée que sur ce papier... Accordez-moi, en faveur de notre voisinage, le plaisir de vous rendre ce service... Il y a des heures pendant lesquelles un artiste aime à se délasser de ses grandes compositions par des travaux d'une portée moins élevée... Ce sera pour moi une distraction que de refaire cette tête...

La vieille dame tressaillit en entendant ces paroles, et Adélaïde jeta sur le peintre, mais à la dérobée, un de ces regards recueillis qui semblent être un jet de l'âme.

Jules voulait appartenir à ses deux voisines par quelque lien, et conquérir le droit de se mêler à leur vie; or, son offre, en s'adressant aux plus vives affections du cœur, était la seule qu'il lui fût possible de faire; elle contentait sa fierté d'artiste, et n'avait rien de blessant pour les deux dames.

Madame Leseigneur accepta.

— Il me semble, dit Jules, que cet uniforme est celui d'un officier de marine?...

— Oui, dit-elle, c'est celui des capitaines de vaisseau. — M. de Rouville, mon mari, est mort à Batavia des suites d'une blessure reçue dans un combat contre un vaisseau anglais qui le rencontra sur les côtes d'Asie... Il montait une frégate de soixante canons, et le *Revenge* était un vaisseau de quatre-vingt-seize : la lutte fut très-inégale; mais M. de Rouville se défendit si courageusement, qu'il la maintint jusqu'à la nuit, et put échapper. Quand je revins en France, Bonaparte n'avait pas encore le pouvoir, et l'on me refusa une pension... Lorsque, dernièrement, je la sollicitai de nouveau, le ministre me dit avec dureté que si le baron de Rouville eût émigré, je l'aurais conservé; qu'il serait sans doute aujourd'hui contre-amiral : enfin, Son Excellence a fini par m'opposer je ne sais quelle loi sur les déchéances... Si j'ai fait cette démarche, c'était pour ma pauvre Adélaïde; puis, des amis m'y avaient poussée... Quant à moi, j'ai toujours eu de la répugnance à tendre la main au nom d'une douleur qui ne doit laisser ni force ni voix à une femme... Je n'aime pas cette évaluation pécuniaire d'un sang irréparablement versé...

— Ma mère, ce sujet de conversation vous fait toujours mal...

Sur ce mot d'Adélaïde, la baronne de Rouville inclina la tête et garda le silence.

— Monsieur, dit la jeune fille à Jules, je croyais que les travaux des peintres étaient en général peu bruyants?... Est-ce que vous?...

A cette question, Schinner se prit à rougir, et sourit; mais Adélaïde n'acheva pas, et lui sauva quelque mensonge, en se levant tout à coup au bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte. Elle alla dans sa chambre, puis en revint aussitôt tenant deux flambeaux dorés garnis de bougies entamées, qu'elle alluma promptement, et mit la lampe dans la première pièce, dont elle ouvrit la porte, sans attendre les tintements de la sonnette. Le bruit d'un baiser reçu et donné retentit jusque dans le cœur de Jules. L'impatience que le jeune homme eut de voir celui qui traitait si familièrement Adélaïde ne fut pas promptement satisfaite, car les arrivants eurent avec la jeune fille une conversation à voix basse qu'il trouva bien longue... Enfin, elle reparut suivie de deux personnages dont le costume, la physionomie et l'aspect étaient toute une histoire.

Le premier, homme âgé d'environ soixante ans, portait un de ces habits inventés, je crois, pour Louis XVIII, alors régnant, et dans lesquels le problème vestimental le plus difficile avait été résolu par un tailleur qui devrait être immortel. Cet artiste connaissait, à coup sûr, l'art des transitions, qui a été tout le génie de ce temps si politiquement mobile; et c'est un bien rare mérite que de savoir juger son époque. Donc, cet habit, dont il est peu de jeunes gens qui n'aient gardé le souvenir, n'était ni civil ni militaire, et pouvait passer tour à tour pour militaire et pour civil. Des fleurs de lis brodées ornaient les retroussis des deux pans de derrière; les boutons dorés étaient également fleurdelisés; et il y avait sur les épaules deux attentes vides qui demandaient des épaulettes absentes : — ces deux symptômes de milice étaient là comme une pétition sans apostille... Il est inutile d'ajouter que le pantalon et l'habit du vieillard étaient bleu de roi; qu'il avait à sa boutonnière une croix de Saint-Louis, allait tête nue, portait à la main un chapeau à trois cornes garni de sa ganse d'or, et que ses cheveux étaient poudrés. Du reste, il semblait ne pas avoir plus de cinquante ans, et paraissait jouir d'une santé robuste. Sa physionomie, tout en accusant le caractère loyal et franc des vieux émigrés, dénotait aussi les mœurs libertines et faciles, les passions gaies et l'insouciance de ces mousquetaires si célèbres jadis dans les fastes de la galanterie. Ses gestes, son allure, ses manières annonçaient qu'il n'avait point encore renoncé aux prétentions de son jeune âge, et qu'il était décidé à ne se corriger ni de son royalisme, ni de sa religion, ni de ses amours.

Une figure toute fantastique le suivait, et pour la bien prendre, il faudrait en faire l'objet principal du tableau, dont elle n'est cependant qu'un accessoire.

Figurez-vous un personnage sec et maigre, vêtu comme l'était le premier, mais n'en étant pour ainsi

dire que le reflet, ou l'ombre si vous voulez. L'habit, neuf chez l'un, se trouvait vieux et flétri chez l'autre; la poudre des cheveux semblait moins blanche chez le second, l'or des fleurs de lis moins éclatant, les attentes de l'épaulette plus désespérées, plus recroquevillées, l'intelligence plus faible, la vie plus avancée vers le terme fatal, que chez le premier. Enfin, il réalisait admirablement bien ce mot de Rivarol sur Champcenetz : « C'est mon clair « de lune... » Il n'était que le double de l'autre; et il y avait entre eux toute la différence qui existe entre la première et la dernière épreuve d'une lithographie.

Ce vieillard muet fut un mystère pour le peintre, et resta constamment un mystère; car il ne parla pas, et personne n'en parla. Était-ce un ami?... un parent pauvre?... un homme qui restait près du vieux galant comme une demoiselle de compagnie près d'une vieille femme? Tenait-il le milieu entre le chien, le perroquet et l'ami?... Avait-il sauvé la fortune ou seulement la vie de son bienfaiteur? Était-ce le *Trim* d'un autre capitaine Tobie?... Ailleurs, comme chez la baronne de Rouville, il excitait toujours la curiosité sans jamais la satisfaire.

Le personnage qui paraissait être le plus neuf de ces deux débris s'avança galamment vers la baronne de Rouville, lui baisa la main, et s'assit à côté d'elle; l'autre la salua, et se mit près de son type à une distance représentée par la place de deux chaises.

Adélaïde vint appuyer ses coudes sur le dossier du fauteuil occupé par le vieux gentilhomme, en imitant, sans le savoir, la pose que Guérin a donnée à la sœur de Didon dans son célèbre tableau.

La familiarité du gentilhomme était celle d'un frère, et il prenait certaines libertés avec Adélaïde qui, pour le moment, parurent déplaire à la jeune fille.

— Eh bien! tu me boudes?... dit-il.

Puis, tout en causant, il jetait sur Jules Schinner de ces regards obliques, pleins de finesse et de ruse, regards diplomatiques dont l'expression trahit toujours une prudente inquiétude.

— Vous voyez notre voisin, lui dit la vieille dame en lui montrant Jules Schinner. Et monsieur est un peintre célèbre, dont le nom doit être connu de vous malgré votre insouciance pour les arts...

Le gentilhomme, reconnaissant la malice de sa vieille amie dans l'omission qu'elle faisait du nom, salua le jeune homme.

— Certes! dit-il, j'ai beaucoup entendu parler de ses tableaux au dernier salon... Le talent a de beaux priviléges, monsieur, ajouta-t-il en regardant le ruban rouge de Jules, et cette distinction qu'il nous faut acquérir au prix de notre sang et de longs services, vous l'obtenez jeune... Mais toutes les gloires sont sœurs...

Et le gentilhomme porta la main à sa croix de Saint-Louis.

Jules balbutia quelques paroles de remercîment, et rentra dans son silence, se contentant d'admirer avec un enthousiasme croissant la belle tête de jeune fille dont il était charmé. Bientôt il s'abîma dans cette contemplation, en oubliant la misère profonde du logis; car, pour lui, le visage d'Adélaïde se détachait sur une atmosphère lumineuse. Il répondit brièvement aux questions qui lui furent adressées et qu'il entendit heureusement, grâce à une singulière faculté de notre âme, dont la pensée peut en quelque sorte se dédoubler parfois. A qui n'est-il pas arrivé de rester plongé dans une méditation voluptueuse ou triste, d'en écouter la voix en soi-même, et d'assister à une conversation ou à une lecture? Admirable dualisme qui souvent aide à prendre les ennuyeux en patience! Féconde et riante, l'espérance lui versa mille pensées de bonheur, et il ne voulut rien observer autour de lui; car il avait encore un cœur enfant et plein de confiance.

Après un certain laps de temps, il s'aperçut que la vieille dame et sa fille jouaient avec le vieux gentilhomme. Quant au satellite de celui-ci, fidèle à son état d'ombre, il se tenait debout derrière son ami, dont il regardait le jeu, répondait aux muettes questions que lui faisait le joueur par de petites grimaces approbatives qui répétaient les mouvements interrogateurs de l'autre physionomie.

— Je perds toujours!... disait le gentilhomme.

— Vous écartez mal!... répondait la baronne de Rouville.

— Voilà trois mois que je n'ai pas pu vous gagner une seule partie!... reprit-il.

— Avez-vous les as?... demanda la vieille dame.

— Oui. Encore un marqué!... dit-il.

— Voulez-vous que je vous conseille? disait Adélaïde.

— Non! non!... Reste devant moi! Palsambleu, ce serait trop perdre que de ne pas t'avoir en face!...

Enfin, la partie finie, le gentilhomme tira sa bourse, et jetant deux louis sur le tapis, non sans humeur :

— Quarante francs, juste comme de l'or!... dit-il. Ah! diable! il est onze heures!...

— Il est onze heures!... répéta le personnage muet en regardant Jules Schinner.

Le jeune homme, entendant cette parole un peu plus distinctement que toutes les autres, pensa qu'il était temps de se retirer. Rentrant alors dans le monde des idées vulgaires, il trouva quelques lieux communs pour prendre la parole, salua la baronne, sa fille, les deux inconnus, et sortit, en proie aux premières félicités de l'amour vrai, sans chercher

à s'analyser les petits événements qui s'étaient passés sous ses yeux pendant cette soirée.

Le lendemain, le jeune peintre éprouva le désir le plus violent de revoir Adélaïde; et, s'il avait écouté sa passion, il serait entré chez ses voisines dès six heures du matin, en arrivant à son atelier. Il eut cependant encore assez de raison pour attendre jusqu'à l'après-midi; mais, aussitôt qu'il crut pouvoir se présenter chez madame de Rouville, il descendit, sonna, non sans quelques larges battements de cœur; et, rougissant comme un jeune fille, il demanda timidement le portrait du baron de Rouville à mademoiselle Leseigneur, qui était venue lui ouvrir.

— Mais, entrez!... lui dit Adélaïde, qui avait sans doute entendu Jules descendre de son atelier.

Et le peintre la suivit, honteux, décontenancé, ne sachant rien dire; tant le bonheur le rendait stupide. Voir Adélaïde, écouter le frissonnement de sa robe, après avoir désiré pendant toute une matinée être près d'elle, après s'être levé cent fois en disant: —Je descends!... et n'être pas descendu, c'était, pour lui, vivre si richement, que de telles sensations trop prolongées lui auraient usé l'âme. Le cœur a la singulière puissance de donner un prix extraordinaire à des riens. Quelle joie n'est-ce pas pour un voyageur de recueillir un brin d'herbe, une feuille inconnue, s'il a risqué sa vie dans cette recherche! Les riens de l'amour sont ainsi!...

La vieille dame n'était pas dans le salon. Quand la jeune fille s'y trouva seule avec le peintre, elle apporta une chaise pour avoir le portrait, mais elle s'aperçut qu'il fallait mettre le pied sur la commode pour le décrocher; alors, après avoir fait le geste de monter, elle se retourna vers Jules, et lui dit en rougissant : — Je ne suis pas assez grande... Prenez-le!...

Un sentiment de pudeur, dont témoignaient l'expression de sa physionomie et l'accent de sa voix, était le véritable motif de sa demande; et Jules, la comprenant ainsi, lui jeta un de ces regards intelligents qui sont le plus doux langage de l'amour. Adélaïde, voyant que le peintre l'avait devinée, baissa les yeux par un mouvement de fierté dont les jeunes filles ont seules le secret.

Alors, ne trouvant pas un mot à dire, et presque intimidé, le peintre prit le tableau, l'examina gravement en le mettant au jour près de la fenêtre, et s'en alla sans dire autre chose à mademoiselle Leseigneur que : « Je vous le rendrai bientôt. » Tous deux avaient, pendant ce rapide instant, ressenti l'une de ces commotions vives, dont les effets dans l'âme peuvent se comparer à ceux que produit une pierre jetée au fond d'un lac : les réflexions les plus douces naissent et se succèdent, indéfinissables, multipliées, sans but, agitant le cœur comme les rides circulaires qui plissent longtemps l'onde, en partant du point où la pierre est tombée.

Jules Schinner revint dans son atelier armé de ce portrait, et il est inutile de dire que déjà son chevalet avait été garni d'une toile, qu'une palette était déjà chargée de couleurs, les pinceaux nettoyés, la place et le jour choisis... Aussi, jusqu'à l'heure du dîner, travailla-t-il au portrait avec cette ardeur que les artistes mettent à tous leurs caprices.

Le soir, il revint chez la baronne de Rouville, y resta depuis neuf heures jusqu'à onze; et, sauf les différents sujets de conversation, cette soirée ressembla fort exactement à la précédente. Les deux vieillards vinrent à la même heure; la même partie de piquet eut lieu; les mêmes phrases furent dites par les joueurs; la somme perdue par l'ami d'Adélaïde fut aussi considérable que celle perdue la veille; seulement Jules, un peu plus hardi, osa causer avec la jeune fille.

Huit jours se passèrent ainsi, pendant lesquels les sentiments du peintre et ceux d'Adélaïde subirent ces délicieuses et douces transformations qui amènent les âmes à une parfaite entente. Aussi, de jour en jour, le regard par lequel Adélaïde accueillait Jules était devenu plus intime, plus confiant, plus gai, plus franc; puis sa voix, ses manières eurent quelque chose de plus onctueux, de plus familier. Tous deux riaient, causaient, se communiquaient leurs pensées, parlaient d'eux-mêmes avec la naïveté de deux enfants qui, dans l'espace d'une journée, ont fait connaissance, comme s'ils s'étaient vus depuis trois ans. Jules jouait au piquet; et, comme le vieillard, il perdait presque toutes les parties; car, ignorant et novice, il faisait naturellement école sur école. Sans s'être encore confié leur amour, les deux amants savaient qu'ils s'appartenaient l'un à l'autre. Jules avait exercé son pouvoir avec bonheur sur sa timide amie, et bien des concessions lui avaient été faites par Adélaïde, qui, craintive et dévouée, était dupe de ces fausses bouderies dont l'amant le moins habile, dont la jeune fille la plus naïve, possèdent les secrets, et dont ils se servent sans cesse, comme les enfants gâtés abusent de la puissance que leur donne l'amour de leurs mères. Ainsi, toute familiarité avait cessé entre le gentilhomme et Adélaïde. La jeune fille avait naturellement compris les tristesses du peintre et toutes les pensées cachées dans les plis de son front, dans l'accent brusque du peu de mots qu'il disait, lorsque le vieillard baisait sans façon les mains ou le cou d'Adélaïde.

De son côté, mademoiselle Leseigneur demandait à son amant un compte sévère de ses moindres actions. Elle était si malheureuse, si inquiète quand Jules ne venait pas, et elle savait si bien le gron-

der, que le peintre cessa de voir ses amis et d'aller dans le monde. Adélaïde laissa percer la jalousie naturelle aux femmes en apprenant que parfois, en sortant de chez madame de Rouville, à onze heures, Jules faisait encore des visites et parcourait les salons les plus brillants de Paris. D'abord, elle prétendit que ce genre de vie était mauvais pour la santé; puis, elle trouva moyen de lui dire avec cette conviction profonde à laquelle l'accent, le geste et le regard d'une personne aimée donnent tant de pouvoir : — « qu'un homme obligé de partager entre tant de femmes son temps et les grâces de son esprit, ne pouvait pas être l'objet d'une affection bien vive. » Alors Jules fut amené, autant par le despotisme de la passion que par les exigences d'une jeune fille aimante, à ne vivre que dans ce petit appartement, où tout lui plaisait. Enfin, jamais amour ne fut ni plus pur ni plus ardent. De part et d'autre, une même foi, une même délicatesse, firent croître cette passion vierge sans le secours de ces sacrifices par lesquels beaucoup de gens cherchent à se prouver leur amour. Entre eux, il existait un échange continuel de sensations douces, et ils ne savaient qui donnait ou qui recevait le plus : un penchant involontaire rendait l'union de leurs âmes toujours plus étroite.

Le progrès de ce sentiment vrai fut si rapide, que, vingt jours après l'accident auquel Jules avait dû le bonheur de connaître Adélaïde, leur vie était devenue une même vie. Dès le matin, la jeune fille, entendant le pas du peintre, pouvait se dire : — Il est là!... Quand Jules retournait chez sa mère à l'heure du dîner, il ne manquait jamais de venir saluer ses voisines; et, le soir, il accourait à l'heure accoutumée avec une ponctualité d'amant. Ainsi, la femme la plus tyrannique et la plus ambitieuse en amour n'aurait pu faire le plus léger reproche au jeune peintre. Aussi, Adélaïde savourait un bonheur sans nuage et sans bornes, en voyant se réaliser dans toute son étendue l'idéal qu'il est si naturel de rêver à son âge.

Le vieux gentilhomme venait moins souvent, et Jules, n'en étant plus jaloux, l'avait remplacé le soir, au tapis vert, dans son malheur constant au jeu.

Cependant, au milieu de son bonheur, en songeant à la désastreuse situation de madame de Rouville, car il avait acquis plus d'une preuve de sa détresse, il ne pouvait chasser une pensée importune; et, déjà plusieurs fois, il s'était dit en s'en allant : — Comment, vingt francs tous les soirs !... Et il n'osait s'avouer à lui-même d'odieux soupçons.

Jules employa tout un mois à faire le portrait. Quand il fut fini, verni, encadré, il le regarda comme un de ses meilleurs ouvrages. Madame la baronne de Rouville ne lui en avait plus parlé. — Était-ce insouciance ou fierté?... Le peintre ne voulut pas s'expliquer ce silence.

Il complota joyeusement avec Adélaïde de mettre le portrait en place, pendant une absence de madame de Rouville. Le jour choisi fut le 8 juillet; et, durant la promenade que sa mère faisait ordinairement aux Tuileries, Adélaïde monta seule, pour la première fois, à l'atelier de Jules, sous prétexte de voir le portrait dans le jour favorable sous lequel il avait été achevé.

Elle demeura muette et immobile, en proie à une contemplation délicieuse où se fondaient en un seul tous les sentiments de la femme; car ils se résument tous dans une juste admiration pour l'homme aimé.

Lorsque le peintre, inquiet de ce silence, se pencha pour voir la jeune fille, elle lui tendit la main..., sans pouvoir dire un mot; mais deux larmes étaient tombées de ses yeux. Jules lui prit la main, la couvrit de baisers; et, pendant un moment, ils se regardèrent en silence, voulant tous deux s'avouer leur amour, et ne l'osant pas. Le peintre ayant gardé la main d'Adélaïde dans les siennes, une même chaleur, un même mouvement leur apprit que leurs cœurs battaient aussi fort l'un que l'autre. Trop émue, la jeune fille s'éloigna doucement de Jules, et dit en lui jetant un regard plein de naïveté :

— Vous allez rendre ma mère bien heureuse!...

— Quoi! votre mère seulement?... demanda-t-il.

— Oh !... moi !... — je le suis...

Le peintre baissa la tête et resta silencieux, effrayé de la violence des sentiments que l'accent de cette phrase réveilla dans son cœur. Alors, comprenant tous deux le danger de cette situation, ils descendirent et mirent le portrait à sa place.

Jules dîna pour la première fois avec la baronne et sa fille. Il fut fêté, complimenté par madame de Rouville avec une bonhomie rare. Dans son attendrissement et tout en pleurs, la vieille dame voulut l'embrasser.

Le soir, le vieil émigré, ancien camarade du baron de Rouville, avec lequel il avait vécu fraternellement, fit à ses deux amies une visite pour leur apprendre qu'il venait d'être nommé contre-amiral, ses navigations terrestres à travers l'Allemagne et la Russie lui ayant été comptées comme des campagnes navales. A l'aspect du portrait, il serra cordialement la main du peintre, et s'écria :

— Ma foi ! quoique ma vieille carcasse ne vaille pas la peine d'être conservée, je donnerais bien cinq cents pistoles pour me voir aussi ressemblant que l'est mon vieux Rouville.

A cette proposition, la baronne regarda son ami, et sourit en laissant éclater sur son visage les marques d'une soudaine reconnaissance. Jules crut deviner que le vieil amiral voulait lui offrir le prix

des deux portraits en payant le sien; alors sa fierté d'artiste, tout autant que sa jalousie peut-être, s'offensant de cette pensée, il répondit :

— Monsieur, si je peignais le portrait, je n'aurais pas fait celui-ci...

L'amiral se mordit les lèvres, et se mit à jouer... Jules resta près d'Adélaïde, qui lui proposa de faire une partie, et il accepta. Le peintre observa chez madame de Rouville une ardeur pour le jeu qui le surprit; car elle n'avait jamais autant montré le désir de gagner, et elle gagna. Pendant cette soirée, de mauvais soupçons vinrent troubler le bonheur de Jules, et lui donnèrent de la défiance. Madame de Rouville vivrait-elle donc du jeu?... Ne jouait-elle pas en ce moment pour acquitter quelque dette, ou poussée par quelque nécessité? peut-être n'avait-elle pas payé son loyer?... Ce vieillard paraissait être assez fin pour ne pas laisser impunément prendre son argent!... Quel pouvait donc être l'intérêt qui l'attirait dans cette maison pauvre, lui riche...? Pourquoi jadis était-il si familier près d'Adélaïde, et pourquoi soudain avait-il renoncé à des privautés acquises, et dues peut-être?

Toutes ces réflexions lui vinrent involontairement, et l'excitèrent à examiner avec une nouvelle attention le vieillard et la baronne. Il fut mécontent de leurs airs d'intelligence et des regards obliques qu'ils jetaient sur Adélaïde et sur lui.

— Me tromperait-on?... fut pour Jules une dernière idée, horrible, flétrissante, et à laquelle il crut précisément assez pour en être torturé. Il resta le dernier. Ayant perdu cent sous, il avait tiré sa bourse pour payer Adélaïde; en ce moment, emporté par ses pensées poignantes, il mit sa bourse sur la table, tomba dans une rêverie qui dura peu, mais qui le rendit honteux de son silence; alors, ne pensant plus à sa bourse, il se leva, répondit à une interrogation banale qui lui était faite par madame de Rouville, et vint près d'elle pour, tout en causant, mieux scruter ce vieux visage. Il sortit en proie à mille incertitudes; mais à peine avait-il descendu quelques marches, qu'il se souvint d'avoir oublié son argent sur la table, et rentra.

— Je vous ai laissé ma bourse..., dit-il à Adélaïde.

— Non,.. répondit-elle en rougissant.

— Je la croyais là!...

Et il montrait la table de jeu; mais, tout honteux pour la jeune fille et pour la baronne de ne pas l'y voir, il les regarda d'un air hébété qui les fit rire. Alors, il pâlit, et reprit :

— Mais, non, je me suis trompé!... je l'ai.

Il salua, et sortit.

Dans l'un des côtés de cette bourse il y avait trois cents francs en or, et, de l'autre, quelque menue monnaie. — Le vol était si flagrant, si effrontément nié, que Jules ne pouvait plus conserver de doute sur la moralité de ses voisines. Il s'arrêta dans l'escalier, le descendit avec peine; ses jambes tremblaient; il avait des vertiges, il suait, il grelotait, et se trouvait hors d'état de marcher, de soutenir l'atroce commotion causée par le renversement de toutes ses espérances.

Alors, dès ce moment, il retrouva dans sa mémoire une foule d'observations, légères en apparence, mais qui corroboraient les affreux soupçons auxquels il avait été en proie, et qui, en lui prouvant la réalité du dernier fait, lui ouvraient les yeux sur le caractère et la vie de ces deux femmes. Avaient-elles donc attendu que le portrait fût fini, fût donné, pour voler cette bourse?... Combiné, le vol était encore plus odieux!

Le peintre se souvint, pour son malheur, que, depuis deux ou trois soirées, Adélaïde, en paraissant examiner avec une curiosité de jeune fille le travail particulier du réseau de soie usé, vérifiait probablement l'argent contenu dans la bourse en faisant des plaisanteries innocentes en apparence, mais qui, sans doute, avaient pour but d'épier le moment où la somme serait assez forte pour être dérobée...

—Le vieil amiral a peut-être d'excellentes raisons pour ne pas épouser Adélaïde; et, alors la baronne aura tâché de me...

A cette supposition, il s'arrêta, n'achevant pas même sa pensée, car elle fut détruite par une réflexion bien juste. — Si la baronne, pensa-t-il, espérait me marier avec sa fille, elles ne m'auraient pas volé... Puis, il essaya, pour ne point renoncer à ses illusions, à son amour déjà fortement enraciné, de chercher quelque justification dans le hasard. — Ma bourse sera tombée à terre... se dit-il; elle sera restée sur mon fauteuil... Je l'ai peut-être, je suis si distrait... Et il se fouilla par des mouvements rapides, mais il ne retrouva pas la maudite bourse. Sa mémoire cruelle lui retraçait par instants la fatale vérité. Il voyait distinctement sa bourse étalée sur le tapis; et, alors, ne doutant plus du vol, il excusait Adélaïde en se disant que l'on ne devait pas juger si promptement les malheureux, et qu'il y avait sans doute un secret dans cette action en apparence si dégradante. Il ne voulait pas que cette fière et noble figure fût un mensonge... Cependant cet appartement si misérable lui apparut dénué des poésies de l'amour qui embellit tout; et, alors, il le vit sale, flétri, et le considéra comme la représentation d'une vie intérieure sans noblesse, inoccupée, vicieuse; car nos sentiments sont écrits, pour ainsi dire, sur les choses qui nous entourent.

Le lendemain matin, il se leva sans avoir dormi.

La douleur du cœur, cette grave maladie morale, avait fait en lui d'énormes progrès. Perdre un bonheur rêvé, renoncer à tout un avenir, est une souffrance plus aiguë que celle causée par la ruine d'une félicité ressentie, quelque complète qu'elle ait été. Alors, les méditations dans lesquelles tombe tout à coup notre âme sont comme une mer sans rivage, au sein de laquelle nous pouvons nager pendant un moment, mais où il faut que notre amour se noie et périsse; et c'est une affreuse mort: les sentiments ne sont-ils pas la partie la plus brillante de notre vie? De cette mort partielle viennent, chez certaines organisations délicates ou fortes, les grands ravages produits par les désenchantements, par les espérances et les passions trompées. Il en fut ainsi de Jules.

Il sortit de grand matin, alla se promener sous les frais ombrages des Tuileries, absorbé par ses idées, oubliant tout dans le monde. Là, par un hasard qui n'avait rien d'extraordinaire, il rencontra l'un de ses amis les plus intimes, un camarade de collége et d'atelier, avec lequel il avait vécu mieux qu'on ne vit avec un frère.

— Eh bien, Jules, qu'as-tu donc?... lui dit Daniel Vallier, jeune sculpteur qui, ayant récemment remporté le grand prix, devait bientôt partir pour l'Italie.

— Je suis très-malheureux... répondit Jules gravement.

— Il n'y a qu'une affaire de cœur qui puisse te chagriner!... Argent, gloire, considération, rien ne te manque!...

Insensiblement, les confidences commencèrent, et le peintre avoua son amour. Au moment où Jules parla de la rue de Suresne et d'une jeune personne logée à un quatrième étage...

— Halte-là!... s'écria gaiement Daniel. C'est une petite fille que je viens voir tous les matins à l'Assomption, et à laquelle je fais la cour. Mais, mon cher, nous la connaissons tous... Sa mère est une baronne!... Est-ce que tu crois aux baronnes logées au quatrième?... Brrr... Ah bien! tu es un homme de l'âge d'or!... Nous voyons ici, dans cette allée, la vieille mère tous les jours; mais elle a une figure, une tournure, qui disent tout... Comment! tu n'as pas deviné ce qu'elle est à la manière dont elle tient son sac?...

Les deux amis se promenèrent longtemps, et plusieurs jeunes gens qui connaissaient Daniel ou Jules se joignirent à eux. L'aventure du peintre, jugée comme de peu d'importance, leur fut racontée par le sculpteur.

— Et lui aussi!... disait-il, a vu cette petite...

Et ce furent des observations, des rires, des moqueries, faites innocemment et avec toute la gaieté des artistes. Jules en souffrit horriblement. Une certaine pudeur d'âme le mettait mal à l'aise en voyant le secret de son cœur traité si légèrement, sa passion déchirée, mise en lambeaux, une jeune fille inconnue et dont la vie paraissait si modeste, sujette à des jugements vrais ou faux, portés avec insouciance.

Alors, par esprit de contradiction, il demanda sérieusement à chacun les preuves de ces assertions, et ce furent de nouvelles plaisanteries.

— Mais, mon cher ami, as-tu vu le châle de la baronne?... disait l'un.

— As-tu suivi la petite, quand elle trotte le matin à l'Assomption?... disait un autre.

— Ah! la mère a, entre autres vertus, une certaine robe grise que je regarde comme un type....

— Écoute, Jules... reprit un graveur, viens ici vers quatre heures, et analyse un peu la marche de la mère et de la fille... et après... si tu as des doutes... eh bien! l'on ne fera jamais rien de toi... Tu seras capable d'épouser la fille de ta portière.

En proie aux sentiments les plus contraires, Jules quitta ses amis. Adelaïde et sa mère lui semblaient être au-dessus de ces accusations, et il éprouvait, au fond de son cœur, le remords d'avoir soupçonné la pureté de cette jeune fille, si belle et si simple.

Il vint à son atelier, passa devant la porte de l'appartement où était Adélaïde, et sentit en lui-même une douleur de cœur à laquelle nul homme ne se trompe. Il aimait mademoiselle de Rouville passionnément; et, malgré le vol de la bourse, il l'adorait encore. Son amour était celui du chevalier Desgrieux, purifiant et admirant sa maîtresse jusque sur la charrette qui mène en prison les femmes perdues.

— Pourquoi mon amour ne la rendrait-il pas la plus pure de toutes les femmes?... Pourquoi l'abandonner au mal et au vice, sans lui tendre une main amie?...

Cette mission lui plut; car l'amour fait son profit de tout, et rien ne séduit plus un jeune homme que de jouer le rôle d'un bon génie auprès d'une femme. Il y a je ne sais quoi de romanesque dans cette entreprise, qui va si bien aux âmes exaltées; c'est le dévouement le plus étendu, sous la forme la plus élevée, la plus gracieuse; et il y a tant de grandeur à savoir que l'on aime assez pour aimer encore là où l'amour des autres s'éteint et meurt. Aussi Jules s'assit dans son atelier, contempla son tableau sans y rien faire, n'en voyant les figures qu'à travers quelques larmes qui lui roulaient dans les yeux, tenant toujours sa brosse à la main, s'avançant vers la toile, comme pour adoucir une teinte, mais n'y touchant pas. La nuit le surprit dans cette attitude; et, réveillé de sa rêverie par l'obscurité, il descen

dit, rencontra le vieil amiral dans l'escalier, lui jeta un regard sombre en le saluant, et s'enfuit. Il avait eu l'intention d'entrer chez ses voisines, mais l'aspect du protecteur d'Adélaïde lui glaça le cœur, et fit évanouir sa résolution. Il se demanda pour la centième fois quel intérêt pouvait amener ce vieil homme à bonnes fortunes, riche de cinquante mille livres de rente, dans ce quatrième étage, où il perdait de dix à vingt francs tous les soirs; et cet intérêt, il le devinait...

Le lendemain et les jours suivants, Jules se jeta dans le travail pour tâcher de combattre sa passion par l'entraînement des idées, et par la fougue de la conception. Il réussit à demi; l'étude le consola, mais sans parvenir cependant à étouffer les souvenirs de tant d'heures caressantes passées auprès d'Adélaïde.

Un soir, en quittant son atelier, il trouva la porte de l'appartement des deux dames entr'ouverte; une personne y était debout, dans l'embrasure de la fenêtre; la disposition de la porte et de l'escalier ne permettait pas à Jules de passer sans voir Adélaïde. Il la salua froidement en lui lançant un regard plein d'indifférence; mais, jugeant des souffrances de cette jeune fille par les siennes, il eut un tressaillement intérieur, en songeant à toute l'amertume que ce regard et cette froideur devaient jeter dans un cœur aimant.

Couronner les plus douces fêtes qui aient jamais réjoui deux âmes pures, par un dédain de huit jours, et par le mépris le plus profond, le plus entier!... Quel affreux dénouement!...

Peut-être la bourse était-elle retrouvée, et peut-être chaque soir Adélaïde avait-elle attendu son ami!... Cette pensée, si simple, si naturelle, fit éprouver de nouveaux remords à Jules, et il se demanda si les preuves de délicatesse et d'attachement que la jeune fille lui avait données, si les ravissantes causeries empreintes d'amour qui l'avaient charmé, ne méritaient pas au moins une enquête, ne valaient pas une justification!...

Alors, honteux d'avoir résisté pendant une semaine aux vœux de son cœur, et se trouvant presque criminel de ce combat, il vint le soir même chez madame de Rouville. Tous ses soupçons, toutes ses pensées mauvaises s'évanouirent à l'aspect de la jeune fille, pâle et maigrie.

— Eh, bon Dieu! qu'avez-vous?... lui dit-il après avoir salué la baronne.

Adélaïde ne lui répondit rien, mais elle lui jeta un regard plein de mélancolie, un regard triste, découragé, qui lui fit mal.

— Vous avez sans doute beaucoup travaillé, dit la vieille dame; vous êtes changé; nous sommes la cause de votre réclusion... Ce portrait aura retardé quelques tableaux importants pour votre réputation.

Jules fut heureux de trouver une si bonne excuse à son impolitesse.

— Oui, dit-il, j'ai été fort occupé, mais aussi j'ai souffert...

A ces mots, Adélaïde leva la tête, regarda Jules, et ses yeux inquiets ne lui reprochèrent plus rien.

— Vous nous avez donc supposées bien indifférentes à ce qui peut vous arriver d'heureux ou de malheureux?... dit la vieille dame.

— J'ai eu tort, reprit Jules; mais cependant il y a de ces peines que l'on ne saurait confier, même à un sentiment moins jeune que ne l'est celui dont vous m'honorez...

— La sincérité, la force de l'amitié, ne doivent pas se mesurer d'après le temps. — Il y a de vieux amis qui ne se donneraient pas une larme dans le malheur... dit la baronne en hochant la tête.

— Mais qu'avez-vous donc?... demanda Jules à Adélaïde.

— Oh! rien, dit-elle.

— Elle a passé quelques nuits pour achever un ouvrage de femme, et n'a pas voulu m'écouter lorsque je lui disais qu'un jour de plus ou de moins importait peu...

Jules n'écoutait pas. En voyant ces deux figures, si nobles, si calmes, il rougissait de ses soupçons, et attribuait la perte de sa bourse à quelque hasard inconnu.

Cette soirée fut délicieuse pour lui, et peut-être aussi pour Adélaïde. Il y a de ces secrets que les âmes jeunes entendent si bien! La jeune fille devinait les pensées de Jules. Sans vouloir avouer ses torts, le peintre les reconnaissait, revenait à sa maîtresse, plus aimant, plus affectueux, essayant ainsi d'acheter un pardon tacite; et Adélaïde savourait des joies si parfaites, si douces, qu'elles ne lui semblaient pas trop chèrement payées par tout le malheur dont son amour avait été si cruellement froissé. L'accord si vrai de leurs cœurs, cette entente pleine de magie, fut néanmoins troublée par un mot de la baronne de Rouville.

— Faisons-nous notre petite partie?... dit-elle à Jules.

Cette phrase réveilla toutes les craintes du jeune peintre; et, alors, il rougit en regardant la mère d'Adélaïde; mais il ne vit sur ce visage que l'expression d'une bonhomie sans fausseté; nulle arrière-pensée n'en détruisait le charme; la finesse n'en était point perfide, la malice en semblait douce, et nul remords n'en altérait le calme. Alors Jules se mit à la table de jeu, et Adélaïde voulut partager le sort du peintre, en prétendant qu'il ne connaissait pas le piquet, et avait besoin d'un partenaire. Ma-

dame de Rouville et sa fille se firent, pendant la partie, des signes d'intelligence qui inquiétèrent d'autant plus Jules qu'il gagnait ; mais à la fin un dernier coup rendit les deux amants débiteurs de la baronne ; et le peintre, voulant chercher de la monnaie dans son gousset, retira ses mains de dessus la table, et vit alors devant lui une bourse qu'Adélaïde y avait glissée sans qu'il s'en aperçût ; et tenant l'ancienne, elle s'occupait par contenance à y chercher de l'argent pour payer sa mère. Tout le sang de Jules afflua si vivement à son cœur qu'il faillit perdre connaissance. La bourse neuve substituée à la sienne contenait son argent ; elle était brodée en perles d'or, et les coulants, les glands, tout attestait le bon goût d'Adélaïde. C'était un gracieux remercîment de jeune fille. Il était impossible de dire avec plus de finesse que le don du peintre ne pouvait être recompensé que par un témoignage de tendresse...

Quand Jules, accablé de bonheur, tourna les yeux sur Adélaïde et sur la baronne, il les vit tremblantes toutes deux de plaisir, et heureuses de cette espèce de supercherie... Alors, il se trouva petit, mesquin, niais. Il aurait voulu pouvoir se punir, se déchirer le cœur ; mais quelques larmes lui vinrent aux yeux, et, se levant par un mouvement irrésistible, il prit Adélaïde dans ses bras, la serra contre son cœur, lui ravit un baiser ; et, avec une bonne foi d'artiste :

— Je vous la demande !... s'écria-t-il en regardant la baronne.

Adélaïde jetait sur le peintre des yeux à demi courroucés, et madame de Rouville, un peu étonnée, cherchait une réponse, quand cette scène fut interrompue par le bruit de la sonnette. C'était le vieux contre-amiral suivi de son ombre et de madame Schinner.

La mère de Jules, ayant deviné la cause des chagrins que son fils essayait vainement de lui cacher, avait pris des renseignements auprès de quelques-uns de ses amis, sur la jeune fille qu'il aimait ; et, alors, justement alarmée des calomnies dont Adélaïde était l'objet, elle avait été les conter au vieil émigré, qui dans sa colère voulait aller, disait-il, « — couper les oreilles à ces bélîtres... » Puis, animé par son courroux, il avait appris à madame Schinner le secret des pertes volontaires qu'il faisait au jeu, puisque la fierté de la baronne ne lui laissait que cet ingénieux moyen de la secourir.

Lorsque madame Schinner eut salué madame de Rouville, celle-ci, regardant le contre-amiral, Adélaïde et Jules, dit avec une grâce exquise :

— Il paraît que nous sommes en famille, ce soir !...

LE

DEVOIR D'UNE FEMME.

— Allons, député du centre, en avant! Il s'agit d'arriver à l'heure si nous voulons être à table en même temps que les autres. — Allons, haut le pied! — Saute, marquis!... là donc... bien... Vous franchissez les sillons comme un véritable cerf!...

Ces paroles étaient prononcées par un chasseur paisiblement assis sur une lisière de la forêt de l'Ile-Adam. Il achevait de fumer un cigare de la Havane, et l'on voyait qu'il attendait là depuis longtemps son compagnon sans doute égaré dans les halliers de la forêt. Il avait à ses côtés quatre chiens haletants qui regardaient comme lui le personnage auquel il s'adressait. Pour comprendre tout ce que ces allocutions, répétées par intervalles, avaient de railleur, il faut dépeindre le chasseur attardé.

C'était un homme gros et court, dont le ventre proéminent accusait un embonpoint véritablement ministériel. Il arpentait péniblement les sillons d'un grand champ récemment moissonné, dont les chaumes gênaient considérablement sa marche. Pour surcroît de douleur, les rayons obliques du soleil, frappant horizontalement sur sa figure, y amassaient de grosses gouttes de sueur. Comme il était toujours préoccupé par le soin de garder son équilibre, il se penchait tantôt en avant et tantôt en arrière, imitant ainsi les soubresauts d'une voiture fortement cahotée.

La journée avait été chaude. C'était un de ces jours du mois de septembre dont les feux achèvent de mûrir les raisins. Le temps annonçait un orage. Quoique plusieurs grands espaces d'azur séparassent encore vers l'horizon de gros nuages noirs, on voyait des nuées blondes qui s'avançaient avec une effrayante rapidité en étendant sur les cieux, de l'ouest à l'est, un léger rideau grisâtre. Le vent n'agissant que dans la haute région, l'atmosphère comprimait vers les bas-fonds les brûlantes vapeurs de la terre. Or, le vallon que franchissait le chasseur, étant entouré de hautes futaies qui le privaient d'air, avait la température d'une fournaise. Ardente et silencieuse, la forêt semblait avoir soif. Les oiseaux, les insectes étaient muets, et les cimes des arbres s'inclinaient à peine.

A ce récit, les personnes qui ont conservé quelque souvenir de l'été de 1819, doivent compatir aux maux du pauvre ministériel : il suait sang et eau pour rejoindre son compagnon moqueur. Tout en fumant son cigare, celui-ci avait calculé, par la position du soleil, qu'il devait être au moins cinq heures du soir.

— Où diable sommes-nous?... dit le gros chasseur en s'essuyant le front et restant appuyé contre un arbre du champ, presqu'en face de son compagnon; il ne se sentit plus la force de sauter le large fossé qui l'en séparait.

— Et c'est à moi que vous demandez cela!... répondit en riant le chasseur couché dans les hautes herbes jaunes qui couronnaient le talus.

Puis, jetant le bout de son cigare dans le fossé, il s'écria :

Je jure par saint Hubert qu'on ne me reprendra plus à m'aventurer dans un pays inconnu avec un

magistrat, fût-il comme vous, mon cher d'Albon, un vieux camarade de collége !...

— Mais, Philippe, vous ne comprenez donc plus le français?... et vous avez sans doute laissé tout votre esprit en Sibérie!... répliqua le gros homme court en lançant un regard douloureusement comique sur un poteau qui se trouvait à cent pas de là.

— J'entends! s'écria Philippe.

Saisissant alors son fusil, il se leva tout à coup, s'élança d'un seul bond dans le champ, et courut vers le poteau.

— Par ici, d'Albon, par ici, demi tour à gauche! criait-il à son compagnon en lui indiquant par un geste une large voie pavée. — *Chemin de Baillet à l'Ile-Adam !*... reprit-il. Ainsi nous trouverons dans cette direction celui de Cassan : ne doit-il pas s'embrancher sur la route de l'Ile-Adam?

— C'est juste, mon colonel! dit M. d'Albon en remettant sur sa tête une casquette avec laquelle il venait de s'éventer.

— En avant donc, mon respectable conseiller!... répondit le colonel Philippe. Et il siffla les chiens, qui paraissaient lui obéir déjà mieux qu'au magistrat auquel ils appartenaient.

— Savez-vous, monsieur le marquis, reprit le militaire goguenard, que nous avons encore plus de deux lieues à faire? Le village que nous apercevons là-bas doit être Baillet...

— Grand Dieu! s'écria le marquis d'Albon. Allez à Cassan, si cela peut vous être agréable, mais vous irez tout seul. Je préfère attendre ici, malgré l'orage, le cheval que vous m'enverrez du château. Vous vous êtes moqué de moi, Sucy. Nous devions faire une jolie petite partie de chasse, ne pas nous éloigner de Cassan, fureter sur le territoire que je connais... Bah! au lieu de nous amuser, vous m'avez fait courir comme un lévrier depuis quatre heures du matin, et nous n'avons eu pour tout déjeuner que deux tasses de lait!.... Ah! si vous avez jamais un procès à la cour, je vous le ferai perdre, eussiez-vous cent fois raison.

Ayant dit, le chasseur découragé s'assit sur une des bornes qui étaient au pied du poteau, se débarrassa de son fusil, de sa carnassière vide, et poussa un long soupir.

— France!... voilà tes députés!... s'écria en riant le colonel de Sucy. Ah! mon pauvre d'Albon, si vous aviez été comme moi six ans dans le fond de la Sibérie!...

Il leva les yeux au ciel, comme si ses malheurs étaient un secret entre Dieu et lui; puis il ajouta :

— Allons! marchez! si vous restez assis, vous êtes perdu.

— Que voulez-vous, Philippe? c'est une si vieille habitude chez un magistrat! — D'honneur, je suis excédé! Encore si j'avais tué un lièvre!...

Les deux chasseurs présentaient un contraste assez rare. Le ministériel était âgé de quarante-deux ans, et ne paraissait pas en avoir plus de trente; tandis que le militaire, âgé de trente ans, semblait en avoir quarante. Ils étaient tous deux décorés de la rosette rouge, attribut des officiers de la Légion-d'Honneur. Quelques mèches de cheveux, aussi mélangées de noir et de blanc que l'aile d'une pie, s'échappaient de dessous la casquette du colonel; mais de belles boucles blondes ornaient les tempes du magistrat. L'un était d'une haute taille, sec, maigre, nerveux, et les rides de sa figure blanche trahissaient des passions terribles ou d'affreux malheurs; l'autre avait un visage brillant de santé, jovial et digne d'un épicurien. Tous deux étaient hâlés par le soleil, et leurs longues guêtres de cuir fauve portaient les marques de tous les fossés, de tous les marais qu'ils avaient traversés.

— Allons, s'écria M. de Sucy, en avant!... Après une bonne heure de marche nous serons à Cassan, devant une bonne table.

— Il faut que vous n'ayez jamais aimé, répondit le conseiller d'un air piteusement comique, car vous êtes aussi impitoyable que l'article 304 du code pénal!...

Philippe de Sucy tressaillit violemment; son large front se plissa, et sa figure devint aussi sombre que le ciel l'était en ce moment. Un souvenir d'une affreuse amertume crispa tous ses traits; et, s'il ne pleura pas, c'est qu'il était un de ces hommes puissants qui concentrent leurs peines, trouvant une sorte d'impudeur à les dévoiler, quand aucune parole humaine n'en peut rendre la profondeur, quand il n'est point de cœur qui sache les comprendre.

M. d'Albon avait une de ces âmes délicates qui devinent les douleurs et ressentent vivement une commotion du cœur quand elle est involontairement produite par quelque maladresse. Il respecta le silence de son ami, se leva, oublia sa fatigue, et le suivit silencieusement, souffrant d'avoir touché une plaie qui probablement n'était pas cicatrisée.

— Un jour, mon ami, lui dit Philippe en lui serrant la main et en le remerciant de son muet repentir par un regard déchirant, un jour je te raconterai ma vie...— Aujourd'hui... je ne saurais.

Ils continuèrent à marcher en silence; mais quand la douleur du colonel parut dissipée, le conseiller retrouva sa fatigue; et alors, avec l'instinct ou plutôt le vouloir d'un homme harassé, il sondait de l'œil toutes les profondeurs de la forêt, interrogeait les cimes des arbres, examinait les avenues, espérant y découvrir quelque gîte où il pût demander l'hospitalité.

En arrivant à un carrefour, il crut apercevoir une légère fumée qui s'élevait entre les arbres. Il s'arrêta, regarda fort attentivement, et reconnut, au milieu d'un massif immense, les branches vertes et sombres de quelques pins.

— Une maison ! une maison !... s'écria-t-il avec le plaisir qu'aurait eu un marin à crier : — Terre !... terre !...

Et il s'élança vivement à travers un hallier assez épais. Le colonel, qui était tombé dans une profonde rêverie, le suivit machinalement.

— J'aime mieux une omelette, du pain de ménage et une chaise ici, que des divans, des truffes et du vin de Tokai à Cassan !...

Ces paroles étaient une exclamation d'enthousiasme arrachée au conseiller par l'aspect d'un mur dont la couleur blanchâtre tranchait, dans le lointain, sur la masse brune des troncs noueux de la forêt.

— Ah ! ah ! ça m'a l'air d'être quelque ancien prieuré ! s'écria derechef le marquis d'Albon en arrivant à une grille antique et noire.

De là, il put voir, au milieu d'un parc assez vaste, un bâtiment construit en pierres de taille dans le style employé jadis pour les monuments monastiques.

— Comme ces coquins de moines savaient choisir un emplacement !...

Cette nouvelle exclamation était l'expression de l'étonnement dont le magistrat fut saisi à l'aspect du poétique ermitage qui s'offrit à ses regards.

La maison était située à mi-côte du revers de la montagne dont le village de Nerville occupe le sommet. Les grands chênes séculaires de la forêt, décrivant un cercle immense autour de cette habitation, en faisaient une véritable solitude. Le corps de logis jadis destiné aux moines avait son exposition au midi. Le parc paraissait avoir une quarantaine d'arpents. Auprès de la maison, régnait une verte prairie, capricieusement découpée par plusieurs ruisseaux clairs, par des nappes d'eau gracieusement posées, sans aucun artifice apparent. Çà et là s'élevaient des arbres verts aux formes élégantes, aux feuillages variés. Puis, des grottes habilement ménagées, des terrasses massives avec leurs escaliers dégradés et leurs rampes rouillées imprimaient une physionomie particulière à cette sauvage Thébaïde. L'art y avait élégamment uni ses constructions aux effets pittoresques de la nature. Toutes les passions humaines semblaient mourir aux pieds ou sur les cimes de ces grands arbres forestiers, qui défendaient l'approche de cet asile solitaire aux bruits du monde, comme aux ouragans du ciel et au soleil même. Le silence et la paix lui communiquaient leur indéfinissable majesté.

— Comme tout est en désordre ici !... dit M. d'Albon après avoir joui de la sombre expression que les ruines donnaient à ce paysage.

En effet, il portait l'empreinte d'une espèce de malédiction. C'était comme un lieu funeste abandonné par les hommes. Le lierre avait étendu partout ses nerfs tortueux et ses riches manteaux. La mousse brune, verdâtre, jaune, rouge, répandait ses teintes romantiques sur tous les arbres, sur les bancs, sur les toits, sur les pierres. Les fenêtres étaient vermoulues, tout usées par la pluie, creusées par le temps ; les balcons brisés, les terrasses démolies. Quelques persiennes ne tenaient plus que par un gond. Les portes disjointes paraissaient ne pas devoir résister à un assaillant. Aucun arbre fruitier n'ayant été taillé, ils avançaient tous des branches gourmandes sans fruit et chargées des touffes luisantes du gui. Enfin de hautes herbes croissaient dans toutes les allées.

Ces débris jetaient dans le tableau des effets d'une poésie ravissante ; et dans l'âme du spectateur, des idées rêveuses. Un poëte serait resté là plongé dans une longue mélancolie, admirant un désordre plein d'harmonie, une destruction gracieuse. En ce moment, quelques rayons de soleil, se faisant jour à travers les crevasses des nuages, illuminèrent, par des jets de mille couleurs, cette scène à demi sauvage. Les tuiles brunes resplendirent ; les mousses brillèrent ; des ombres fantastiques s'agitèrent sur les prés, sous les arbres ; des couleurs mortes se réveillèrent ; des oppositions piquantes se combattirent ; les feuillages se découpèrent dans la clarté ; puis, tout à coup, la lumière disparut ; et ce paysage, qui semblait avoir parlé, se tut, devint sombre, ou plutôt doux comme la plus douce teinte d'un crépuscule d'automne.

Mais le conseiller ne voyait déjà plus cette maison qu'avec les yeux d'un propriétaire.

— C'est le palais de la Belle au Bois Dormant, dit-il. A qui cela peut-il donc appartenir ?... Il faut être bien bête pour ne pas habiter une aussi jolie propriété !...

A peine le magistrat avait-il achevé ces paroles, qu'une femme passa devant lui aussi rapidement que l'ombre d'un nuage ; elle ne fit aucun bruit ; elle s'était élancée de dessous un noyer planté à droite de la grille : ce fut comme une vision. Le marquis resta stupéfait.

— Eh bien, d'Albon, qu'avez-vous ?..... lui demanda M. de Sucy.

— Je me frotte les yeux pour savoir si je dors ou si je veille !... répondit le conseiller en se collant sur la grille pour tâcher de revoir le fantôme.

— Elle est probablement sous ce figuier... dit-il en montrant à Philippe le feuillage d'un arbre qui

s'élevait au-dessus du mur, à gauche de la grille.

— Qui, elle?...

— Eh! puis-je le savoir? reprit M. d'Albon. Figurez-vous, dit-il à voix basse, qu'il vient de se lever là, devant moi, une femme étrange. Elle m'a semblé plutôt appartenir à la nature des ombres qu'au monde des vivants. Elle est si svelte, si légère, si vaporeuse, qu'elle doit être diaphane. Sa figure est aussi blanche que du lait. Je crois que ses vêtements sont noirs, et ses yeux, ses cheveux m'ont également paru noirs. Elle m'a regardé en passant, et quoique je ne sois, certes, point peureux, son regard immobile et froid m'a figé le sang dans les veines.

— Est-elle jolie?... demanda Philippe.

— Je ne sais pas. Je ne lui ai vu que des yeux dans la figure. Ses cheveux sont flottants, et son front est d'un blanc mat.

— Au diable le dîner de Cassan!... s'écria le colonel. Restons ici. J'ai une envie d'enfant d'entrer dans cette singulière propriété. Les châssis des fenêtres sont peints en rouge. Il y a des filets rouges sur les moulures des portes et des volets. Il semble que ce soit la maison du diable. Il aura peut-être hérité des moines. — Allons, courons après la dame blanche et noire... Ici tout est romanesque. En avant!...

La gaieté du colonel avait quelque chose de factice.

En ce moment, les deux chasseurs entendirent un petit cri assez semblable à celui d'une souris prise au piége. Ils écoutèrent. Le feuillage de quelques arbustes froissés retentit dans le silence, comme le murmure d'une onde agitée. Ils eurent beau chercher à saisir quelques sons, la terre resta silencieuse et garda le secret des pas de l'inconnue, si toutefois elle avait marché.

— Voilà qui est singulier!... s'écria Philippe en suivant les contours décrits dans la forêt par les murs du parc.

Les deux amis arrivèrent bientôt à une allée de la forêt qui conduit au village de Chauvry. Après avoir remonté ce chemin vers la route de Paris, ils se trouvèrent devant une grande grille, et virent la façade principale de cette habitation mystérieuse. De ce côté, le désordre était à son comble. D'immenses lézardes sillonnaient les murs des trois corps de logis bâtis en équerre. Des débris de tuiles et d'ardoises amoncelés à terre et des toits dégradés annonçaient une complète incurie. Les fruits gisaient sous les arbres sans qu'on les récoltât. Une vache paissait à travers les boulingrins, en foulant les fleurs des plates-bandes, tandis qu'une chèvre broutait les raisins verts et les pampres d'une treille.

— Tout est en harmonie, et le désordre est en quelque sorte organisé... dit le colonel en tirant la chaîne d'une cloche. Mais la cloche était sans battant, car les deux chasseurs n'entendirent que le bruit singulièrement aigre d'un ressort rouillé. La petite porte pratiquée dans le mur auprès de la grille résista, toute pourrie qu'elle était, aux efforts de Philippe.

— Oh oh! tout ceci devient très-curieux!... dit-il à son compagnon.

— Si je n'étais pas magistrat, répondit M. d'Albon, je croirais que la femme noire est une sorcière!...

A peine avait-il achevé que la vache accourut à la grille et leur présenta son muffle chaud, comme si elle éprouvait le besoin de voir des créatures humaines. Alors une femme, si toutefois ce nom pouvait appartenir à l'être indéfinissable qui se montra, vint tirer la vache par sa corde.

— Ohé! ohé!... cria le colonel.

La femme s'arrêta pour regarder les deux étrangers. Elle portait sur la tête un mouchoir rouge d'où s'échappaient des mèches de cheveux blonds assez semblables à l'étoupe d'une quenouille. Un jupon de laine grossière à raies alternativement noires et grises, trop court de quelques pouces, permettait de voir ses jambes. Elle n'avait pas de fichu, et l'on pouvait croire qu'elle appartenait à une des tribus de peau rouge célébrées par Cooper, car ses jambes, son cou et ses bras nus semblaient avoir été peints en couleur de brique. Aucun rayon d'intelligence n'animait sa figure plate. Ses yeux bleuâtres étaient sans chaleur et ternes. Quelques poils blancs clair-semés lui tenaient lieu de sourcils. Enfin, sa bouche contournée laissait passer des dents mal rangées, mais aussi blanches que celles d'un chien. Elle arriva lentement jusqu'à la grille, en contemplant les deux chasseurs d'un air niais. Elle souriait presque; mais son sourire était pénible et forcé.

— Où sommes-nous?... Quelle est cette maison-là?... A qui est-elle?... Qui êtes-vous?... Êtes vous d'ici?...

A ces questions et à une foule d'autres que lui adressèrent successivement les deux amis, elle ne répondit que par des grognements gutturaux qui semblaient appartenir à l'animal plus qu'à la créature humaine.

— Ne voyez-vous pas qu'elle est sourde et muette?... dit le magistrat.

— *Bons-Hommes!*... s'écria la paysanne.

— Ah! elle a raison. Ceci pourrait bien être l'ancien couvent des Bons-Hommes...... dit M. d'Albon.

Alors les questions recommencèrent; mais, comme un enfant capricieux, la paysanne rougit, joua avec son sabot, tortilla la corde de la vache qui s'était remise à paître, regarda les deux chasseurs, exa-

mina toutes les parties de leur habillement; elle grogna, glapit, mais elle ne parla pas.

— Ton nom ? lui dit Philippe en la contemplant fixement comme s'il eût voulu l'ensorceler.

— Geneviève !... dit-elle.

Puis elle disparut en riant d'un rire bête.

— Jusqu'à présent la vache est la créature la plus intelligente que nous ayons vue... s'écria le magistrat. Je vais tirer un coup de fusil pour faire venir du monde.

Au moment où M. d'Albon saisissait son arme, le colonel l'arrêta par un geste, et lui montra du doigt l'inconnue qui avait si vivement piqué leur curiosité. Elle venait par une allée assez éloignée, marchait à pas lents, et semblait ensevelie dans une méditation profonde. Elle était vêtue d'une robe de satin noir tout usée. Ses longs cheveux tombaient en boucles nombreuses sur son front, autour de ses épaules, descendaient jusqu'en bas de sa taille, et lui servaient de châle. Elle semblait accoutumée à ce désordre, car elle ne chassait que rarement sa chevelure de chaque côté de ses tempes; et alors, agitant la tête par un mouvement brusque, elle ne s'y prenait pas à deux fois pour dégager son front ou ses yeux de ce voile épais; et son geste avait, comme celui d'un animal, une admirable sécurité de mécanisme. Elle atteignait son but avec une prestesse qui tenait du prodige. Les deux chasseurs étonnés la virent sautant sur une branche de pommier et s'y attachant avec la légèreté d'un oiseau. Elle y saisit des fruits, les mangea, et se laissa tomber à terre avec la gracieuse mollesse qu'on admire chez les écureuils. Ses membres possédaient une élasticité qui ôtait à ses moindres gestes jusqu'à l'apparence de la gêne ou de l'effort. Elle joua sur le gazon, et s'y roula, comme aurait pu le faire un enfant; puis, jetant en avant ses deux pieds et ses mains, elle resta étendue sur l'herbe avec l'abandon, la grâce, le naturel d'une jeune chatte dormant au soleil. Tout à coup le tonnerre ayant grondé dans le lointain, elle se retourna subitement, et se mit à quatre pattes avec la miraculeuse adresse d'un chien qui entend venir un étranger. Cette bizarre attitude eut pour effet de séparer sa noire chevelure en deux larges bandeaux qui retombèrent de chaque côté de sa tête. Alors les deux spectateurs de cette scène singulière purent admirer des épaules dont les contours avaient une exquise délicatesse, et dont la peau blanche brillait comme les marguerites de la prairie. Le cou surtout attirait les regards par une rare perfection. Il était facile de voir que cette femme était admirablement bien faite. Elle laissa échapper un cri douloureux, et se leva tout à fait sur ses pieds. Ses mouvements se succédaient avec tant de rapidité et si gracieusement, ils s'exécutaient si lestement, qu'il ne semblait pas qu'elle fût une créature humaine, mais une de ces filles de l'air célébrées par les poésies d'Ossian. Elle alla vers une nappe d'eau, y quitta un de ses souliers en lui donnant une légère secousse, et parut se plaire à tremper dans la source un pied blanc comme l'albâtre. Elle admirait peut-être les ondulations brillantes de cette onde agitée qui ressemblaient à des pierreries. Puis elle s'agenouilla sur le bord du bassin, et s'amusa de la manière la plus enfantine à y plonger ses longues tresses et à les en retirer brusquement pour voir tomber goutte à goutte l'eau dont elles étaient chargées, et qui, traversée par les rayons du jour, formait comme des chapelets de perles.

— Cette femme est folle!... s'écria le conseiller.

En ce moment, un cri rauque, poussé sans doute par Geneviève, retentit et parut s'adresser à l'inconnue. Elle se leva et chassa ses cheveux de chaque côté de son visage. En ce moment, le colonel et M. d'Albon purent examiner les traits de cette femme. Sa figure était extrêmement blanche, ses yeux grands et noirs. Elle vit les deux amis; et, accourant à la grille avec la légèreté d'une biche, elle y arriva en quelques bonds.

— *Adieu!*... dit-elle d'une voix douce et harmonieuse, mais sans que cette admirable mélodie, impatiemment attendue par les chasseurs, parût dévoiler le moindre sentimeut ou la moindre idée.

M. d'Albon admira les longs cils de ses yeux, ses sourcils noirs bien fournis, une peau d'une blancheur éblouissante et sans la plus légère nuance de rougeur, car de petites veines bleues tranchaient seules sur ce teint blanc : c'était une des plus ravissantes femmes qu'il fût possible de voir.

Le conseiller se tourna vers son ami pour lui faire part de son étonnement; mais le colonel était derrière lui, étendu sans connaissance sur l'herbe. Ces événements simultanés se passèrent en moins d'une minute.

M. d'Albon, effrayé, déchargea son fusil en l'air pour appeler du monde, et cria : *Au secours!* en essayant de relever le colonel; mais il fut bien surpris de voir l'inconnue, qui était restée immobile, s'échapper avec la rapidité d'une flèche au bruit de la détonation, jeter des cris d'effroi comme un animal blessé, et tournoyer sur la prairie en donnant les marques d'une terreur profonde.

Une calèche élégante, dont M. d'Albon entendait le roulement sur la route de l'Ile-Adam, vint à passer. Alors il implora l'assistance des promeneurs en agitant son mouchoir. Aussitôt la voiture arriva au grand galop, et M. d'Albon reconnut monsieur et madame de Bueil, qui s'empressèrent de descendre de leur calèche en l'offrant au magistrat. Quand, aidé par le laquais, M. d'Albon y eut placé son

ami, madame de Bueil donna son flacon de vinaigre pour le rappeler à la vie. Bientôt M. de Sucy ouvrit les yeux, les tourna vers la prairie où l'inconnue ne cessait de courir en criant; et alors, il laissa échapper une exclamation distincte, parut en proie à un sentiment d'horreur, et ferma de nouveau les yeux en faisant un geste comme pour demander à son ami de partir.

— Voilà la première fois que la vue d'une femme a épouvanté un colonel! s'écria M. d'Albon, tout en défaisant le gilet de son ami et lui faisant respirer des sels.

Monsieur et madame de Bueil offrirent obligeamment leur voiture au conseiller, en lui disant qu'ils allaient continuer leur promenade à pied.

— Quelle est donc cette dame? demanda le magistrat en désignant l'inconnue.

— L'on présume qu'elle vient de Moulins, répondit M. de Bueil. On dit que c'est la comtesse de Vandières, et qu'elle est folle; mais comme elle n'est ici que depuis deux mois, je ne saurais vous garantir la véracité de tous ces ouï-dire.

M. d'Albon remercia monsieur et madame de Bueil, et partit pour Cassan. A peine les avait-il perdus de vue, que Philippe de Sucy revint à lui, grâce à l'odeur pénétrante du vinaigre anglais....

— C'est elle!... s'écria-t-il.

— Qui... elle? demanda d'Albon.

— Julie... ah! morte et vivante, vivante et folle... j'ai cru que j'allais mourir...

Le prudent magistrat put apprécier en ce moment la gravité de la crise à laquelle son ami était en proie, et il se garda bien de le questionner ou de l'irriter. Il souhaitait impatiemment d'arriver au château; car le changement qui s'opérait dans les traits et dans toute la personne du colonel lui faisait craindre que la comtesse n'eût communiqué à Philippe sa terrible maladie.

Aussitôt que la voiture atteignit l'avenue de l'Ile-Adam, M. d'Albon envoya le laquais chez le médecin du bourg; de sorte qu'au moment où le colonel fut couché, le docteur se trouva au chevet du lit.

— Si M. le colonel n'avait pas été presqu'à jeun, dit le chirurgien, il était mort!... Sa fatigue l'a sauvé.

Puis, après avoir fait les prescriptions nécessaires, le docteur sortit pour aller préparer lui-même une potion calmante.

Le lendemain matin M. de Sucy était mieux, mais le médecin avait passé la nuit entière auprès de lui, seul, et ne souffrant personne dans la chambre du malade.

— Je vous avouerai, monsieur le marquis, dit-il à M. d'Albon, que j'ai craint une lésion au cerveau. M. de Sucy a reçu une bien violente commotion. Les passions de cet homme-là sont vives; mais, chez lui, le premier coup porté décide de tout. Demain il sera peut-être hors de danger.

Le médecin ne se trompa point, et le lendemain il permit au magistrat de revoir son ami.

— Mon cher d'Albon, dit Philippe en lui serrant la main, j'attends de toi un service!.... Cours promptement aux Bons-Hommes! informe-toi de tout ce qui concerne la dame que nous y avons vue, et reviens promptement, car je compterai les minutes...

Le marquis d'Albon sauta sur un cheval qu'il fit galoper jusqu'à l'ancienne abbaye. En y arrivant, il aperçut devant la grille un grand homme sec vêtu de noir, et dont la figure était douce et prévenante. Quand le magistrat lui demanda s'il habitait cette maison ruinée, il répondit affirmativement.

M. d'Albon lui raconta les motifs de sa visite, et alors l'inconnu s'écria :

— Eh quoi! monsieur, ce serait vous qui auriez tiré ce coup de fusil fatal?... Vous avez failli tuer mon infortunée malade.

— Eh! monsieur, j'ai tiré en l'air!...

— Vous eussiez fait moins de mal à madame la comtesse en l'atteignant.

— Eh bien! nous n'avons rien à nous reprocher, car la vue de votre comtesse a failli tuer M. le baron Philippe de Sucy....

— Philippe de Sucy!... s'écria le médecin en levant les yeux au ciel et frappant dans ses mains. A-t-il été en Russie, au passage de la Bérésina?...

— Oui, reprit d'Albon, il a été pris par des cosaques et mené en Sibérie, d'où il est revenu depuis onze mois environ...

— Entrez, monsieur, dit le médecin, qui conduisit le magistrat dans un salon situé au rez-de-chaussée de l'habitation.

Ce salon était richement meublé; mais tout y portait les marques d'une dévastation capricieuse. Des vases de porcelaine précieux étaient brisés à côté d'une pendule dont la cage était respectée. Les rideaux de soie drapés devant les fenêtres étaient déchirés, tandis que le double rideau de mousseline restait tout entier.

— Vous voyez, dit le médecin en entrant, les ravages exercés par la charmante créature à laquelle je me suis consacré...

Une vive émotion agita le magistrat.

— Elle est ma nièce, reprit-il; et, malgré l'impuissance de mon art, j'espère lui rendre un jour la raison, en suivant une méthode qui malheureusement n'est permise qu'aux gens riches...

Puis, comme toutes les personnes qui vivent dans la solitude, en proie à une douleur renaissante, il

raconta longuement au magistrat, dans une conversation souvent interrompue, l'aventure suivante, dont le récit a été coordonné et dégagé de toutes les digressions que firent le narrateur et le magistrat.

En quittant, sur les neuf heures du soir, les hauteurs de Studzianka, qu'il avait défendues pendant toute la journée du 28 novembre 1812, le maréchal Victor y laissa un millier d'hommes chargés de protéger jusqu'au dernier moment celui des deux ponts construits sur la Bérésina qui subsistait encore.

Cette arrière-garde se dévoua pour tâcher de sauver une effroyable multitude de traînards engourdis par le froid qui refusaient obstinément d'abandonner les équipages de l'armée. Mais l'héroïsme des hommes qui composèrent cette généreuse arrière-garde devait être inutile.

Les soldats qui affluaient par masses sur les bords de la Bérésina y trouvaient, par malheur, l'immense quantité de voitures, de caissons et de meubles de toute espèce que l'armée avait été obligée de laisser en effectuant son passage pendant les journées des 27 et 28 novembre. Héritiers de richesses inespérées, ces malheureux, abrutis par le froid, se logeaient dans les bivouacs vides, s'emparaient de tous les débris pour se construire des cabanes, faisaient du feu avec tout ce qui leur tombait sous la main, mangeaient des chevaux, arrachaient pour se vêtir, le drap, le cuir, les toiles des voitures ou des fourgons, et dormaient au lieu de continuer leur route, au lieu de franchir paisiblement, et à la nuit, cette Bérésina qu'une fatalité incroyable avait déjà rendue si funeste à l'armée.

L'apathie de ces pauvres soldats ne peut être comprise que par ceux qui ont traversé ces vastes déserts de neige, sans autre boisson que la neige, sans autre lit que la neige, sans autre perspective qu'un horizon de neige, sans autre aliment que la neige ou quelques betteraves gelées, quelques restes glacés, quelques poignées de farine ou de la chair de cheval. Ces infortunés arrivaient mourants de faim, de soif, de fatigue et de sommeil, sur une plage où ils apercevaient du bois, des feux, des vivres, d'innombrables équipages abandonnés, des bivouacs, enfin une ville improvisée; car le village de Studzianka avait été entièrement dépecé, partagé, et transporté des hauteurs dans la plaine. Quoique ce fût une *cité dolente* et périlleuse, c'était une cité, un lieu moins inexorable que les épouvantables déserts de la Russie. Cet immense hôpital, où la douleur régnait morne et silencieuse, dura vingt heures. La lassitude de la vie ou le sentiment d'un bonheur, d'un bien-être inattendus, rendaient nécessairement cette population inaccessible à toute espèce de pensée autre que celle du repos.

L'artillerie de l'aile gauche des Russes tirait sans relâche sur cette masse qui se dessinait comme une grande tache, tantôt noire, tantôt flamboyante, au milieu de la neige; mais ces infatigables boulets ne semblaient à la foule engourdie qu'une incommodité de plus. C'était comme un orage dont la foudre était dédaignée par tout le monde, parce qu'elle devait n'atteindre, çà et là, que des mourants, des malades, ou des morts peut-être.

A chaque instant, les traîneurs arrivaient par groupes. Ces espèces de cadavres ambulants se divisaient aussitôt, allant mendier une place de foyer en foyer; puis, repoussés le plus souvent, ils se réunissaient de nouveau, et, sourds à la voix de quelques officiers qui leur prédisaient la mort pour le lendemain, ils dépensaient la somme de courage nécessaire pour passer la Bérésina à se construire un asile d'une nuit, à manger ou à dormir. Cette mort qui les attendait n'était plus un mal, puisque ce mal leur laissait une heure de sommeil. Ils ne donnaient le nom de *mal* qu'à la faim, à la soif, au froid. Quand il ne se trouva plus ni bois, ni feu, ni toile, ni abri, des luttes s'établirent entre ceux qui survenaient dénués de tout, et ceux qui possédaient une demeure : les plus faibles succombèrent. Enfin, il arriva un moment où quelques hommes chassés par les Russes n'eurent plus que la neige pour bivouac, et s'y couchèrent pour ne pas se relever.

Insensiblement, cette masse d'êtres presque anéantis devint si compacte, si sourde, si stupide, ou si heureuse peut-être, que le maréchal Victor, qui en avait été l'héroïque défenseur, en tenant, pendant deux jours avec six mille hommes, devant Witgenstein et vingt mille Russes, fut obligé de s'ouvrir un passage, de vive force, à travers cette forêt d'hommes, afin de faire franchir la Bérésina aux cinq mille braves qu'il amenait à l'Empereur.

Ces infortunés se laissaient écraser plutôt que de bouger. Ils périssaient en silence, souriant à leurs feux mourants, et ne pensant même plus à la France.

A dix heures du soir seulement, le duc de Bellune se trouva de l'autre côté du fleuve. Avant de s'engager sur les ponts qui menaient à Zembin, il confia le sort de l'arrière-garde de Studzianka à cet Éblé, le sauveur de tous ceux qui survécurent aux calamités de la Bérésina.

Ce fut environ vers minuit que cet héroïque général quitta la petite cabane qu'il occupait auprès du pont; et, suivi, d'un officier de courage, il se mit à contempler le spectacle que présentait le camp situé entre la rive de la Bérésina et le chemin de Borizof à Studzianka. Le canon des Russes avait cessé de tonner; des feux innombrables qui, au milieu

de cet amas de neige, pâlissaient et semblaient ne pas jeter de lueur, éclairaient çà et là des figures qui n'avaient rien d'humain; des malheureux, au nombre de trente mille environ, appartenant à toutes les nations que Napoléon avait jetées sur la Russie, étaient là, jouant leurs vies avec une brutale insouciance.

— Il faut sauver tout cela!... dit le général.

— Demain matin, reprit-il, les Russes seront maîtres de Studzianka; il faudra donc brûler le pont au moment où ils paraîtront, ainsi, mon ami, du courage... Fais-toi jour jusqu'à la hauteur. Dis au général Fournier qu'à peine a-t-il le temps d'évacuer sa position, de percer tout ce monde, et de passer le pont. Quand tu l'auras vu se mettre en marche, tu le suivras; puis, aidé par quelques hommes valides, tu brûleras sans pitié tous les bivouacs, les équipages, les caissons, les voitures, tout! Chasse ce monde-là sur le pont! Contrains tout ce qui a deux jambes à se réfugier sur l'autre rive. L'incendie est maintenant notre dernière ressource. Si Berthier m'avait laissé détruire ces damnés équipages, ce fleuve n'aurait englouti personne... que mes pauvres pontonniers... ces cinquante héros qui ont sauvé l'armée et — qu'on oubliera.

Le général porta la main à son front et resta silencieux. Il sentait que la Pologne serait son tombeau, et qu'aucune voix ne s'élèverait en faveur de ces hommes sublimes qui restèrent dans l'eau — l'eau de la Bérésina! — pour y enfoncer les chevalets des ponts. — Un seul d'entre eux vit, ou, pour être exact, souffre, dans un village, — ignoré!...

L'aide-de-camp partit.

A peine le généreux officier avait-il fait cent pas vers Studzianka, que le général Eblé, réveillant cinq à six de ses pontonniers souffrants, commença son œuvre charitable en brûlant les bivouacs établis autour du pont, et obligeant ainsi les dormeurs les plus voisins à passer la Bérésina.

Cependant le jeune aide-de-camp était parvenu, non sans peine, à la seule maison de bois qui fût restée debout à Studzianka.

— La baraque est donc bien pleine, mon camarade? dit-il à un homme qu'il aperçut en dehors.

— Si vous entrez, vous serez un habile troupier!... répondit l'officier sans se détourner et sans cesser de démolir avec son sabre le bois de la maison.

— C'est vous, Philippe?... dit l'aide-de-camp, reconnaissant au son de la voix l'un de ses amis.

— Oui... Ah ah! c'est toi, mon vieux! répliqua M. de Sucy en regardant l'aide-de-camp, qui n'avait, comme lui, que vingt-trois ans. Je te croyais de l'autre côté de cette s.... rivière. Viens-tu nous apporter des gâteaux et des confitures pour notre dessert? — Tu seras bien reçu... ajouta-t-il en achevant de détacher l'écorce du bois qu'il donnait, en guise de provende, à son cheval.

— Je cherche votre commandant pour le prévenir, de la part du général Éblé, de filer sur Zembin. Vous avez à peine le temps de percer cette masse de cadavres que je vais incendier tout à l'heure, afin de les faire marcher...

— Tu me réchauffes presque, car ta nouvelle me fait suer. J'ai deux amis à sauver!... Ah! sans ces deux marmottes, mon vieux, je serais déjà mort! C'est pour eux que je soigne mon cheval, et que je ne le mange pas. Par grâce, as-tu quelque croûte?... Voilà trente heures que je n'ai rien mis dans mon coffre, et je me suis battu comme un enragé, afin de conserver le peu de chaleur et de courage qui me restent.

— Pauvre Philippe!... rien, rien. Mais où est le général? Est-ce là?

— N'essaie pas d'entrer!... Cette grange contient tous nos blessés... Monte encore plus haut! — Tu rencontreras, sur la droite, une espèce de toit à porcs... Eh bien! le général est là... Adieu, mon brave... Si jamais nous dansons la trénis sur un parquet de Paris...

Il n'acheva pas, car la bise souffla dans ce moment avec une telle perfidie que l'aide-de-camp marcha pour ne pas se geler, et que les lèvres du major Philippe se glacèrent.

Le silence régna bientôt. Il n'était interrompu que par les gémissements qui partaient de la maison, et par le bruit sourd que faisait le cheval de M. de Sucy, en broyant, de faim et de rage, l'écorce glacée des arbres avec lesquels la maison était construite. Le major remit son sabre dans le fourreau; et, prenant brusquement la bride du précieux animal qu'il avait su conserver, il l'arracha, malgré sa résistance, à la déplorable pâture dont la pauvre bête paraissait contente.

— En route, Bichette! en route... Il n'y a que toi, ma belle, qui puisses sauver Julie!... Va, plus tard, il nous sera permis de nous reposer, — de mourir...

Et Philippe, enveloppé d'une pelisse fourrée à laquelle il devait sa conservation et son énergie, se mit à courir en frappant la neige durcie de ses pieds, pour se donner de la chaleur.

A peine le major eut-il fait cinq cents pas qu'il aperçut un feu considérable à la place où, depuis le matin, il avait laissé sa voiture sous la garde d'un vieux soldat intrépide. Une inquiétude horrible s'empara de lui; et comme tous ceux qui, pendant cette déroute, furent dominés par un sentiment puissant, il trouva, pour secourir ses amis, des forces qu'il n'aurait pas eues pour se sauver lui-même. Il

arriva bientôt à quelques pas d'un pli formé par le terrain, et au fond duquel il avait mis, à l'abri des boulets, une jeune femme, sa compagne d'enfance, son bien le plus cher !

A quelques pas de la voiture, une trentaine de traînards étaient réunis devant un immense foyer qu'ils entretenaient en y jetant des dessus de caissons, des roues, des planches et des panneaux de voitures. Ces soldats étaient, sans doute, les derniers venus de tous ceux qui, depuis le large sillon décrit par le terrain au bas de Studzianka jusqu'à la fatale rivière, formaient comme un océan de têtes, de feux, de baraques, une mer vivante agitée par des mouvements presque insensibles, et d'où il s'échappait un sourd bruissement mêlé d'éclats terribles. Poussés par la faim et par le désespoir, ces malheureux avaient probablement visité de force la voiture. Le vieux général et la jeune femme qu'ils y trouvèrent couchés sur des hardes, enveloppés de manteaux et de pelisses, gisaient en ce moment accroupis devant le feu. La voiture était ouverte, et l'une des portières brisée. Aussitôt que les hommes placés autour du feu entendirent les pas du cheval et du major, il s'éleva, parmi eux, un cri de rage. C'était la frénésie de la faim et du bonheur.

— Un cheval!... un cheval!...

Cette clameur fut unanime. Les voix ne formèrent qu'une seule voix.

— Retirez-vous! gare à vous!... s'écrièrent deux ou trois soldats en ajustant le cheval.

Philippe se mit devant sa jument en disant :

— Gredins! je vais vous culbuter tous dans votre feu!... Il y a des chevaux morts là-haut! — Allez les chercher...

— Est-il farceur, cet officier-là! Une fois, deux fois, te déranges-tu?... répliqua un granadier colossal. — Non!... — Eh bien, comme tu voudras, alors!...

Un cri de femme domina la détonation. Heureusement Philippe ne fut pas blessé, mais Bichette avait succombé. Cette pauvre bête se débattant contre la mort, trois hommes s'élancèrent et l'achevèrent à coups de baïonnette.

— Cannibales! laissez-moi prendre la couverture et mes pistolets!... dit Philippe au désespoir.

— Va pour les pistolets!... répliqua le grenadier; mais quant à la couverture, voilà un fantassin qui depuis deux jours *n'a rien dans le fanal*... Il grelotte, avec son méchant habit de vinaigre!... C'est notre général...

Philippe garda le silence en voyant un homme dont la chaussure était usée, le pantalon troué en dix endroits, et qui n'avait sur la tête qu'un mauvais bonnet de police chargé de givre.

Alors il s'empressa de prendre ses pistolets; et, pendant qu'il les attachait à sa ceinture, cinq hommes amenèrent la jument devant le foyer, et se mirent à la dépecer avec autant d'adresse qu'auraient pu le faire des garçons bouchers de Paris. Les morceaux étaient miraculeusement enlevés et jetés sur des charbons. Le major alla se placer auprès de la femme qui avait poussé un cri d'épouvante en le reconnaissant. Il la trouva immobile, assise sur un coussin de la voiture et se chauffant. Elle le regarda silencieusement et — sans même lui sourire. Philippe aperçut alors, près de lui, le soldat auquel il avait confié la défense de la voiture. Le pauvre homme était blessé. Accablé par le nombre, il venait de céder aux traînards qui l'avaient attaqué ; mais, comme le chien qui a défendu jusqu'au dernier moment le dîner de son maître, il avait pris sa part du butin, et s'était fait une espèce de manteau avec un vieux drap blanc. En ce moment, il s'occupait à retourner un morceau de la jument, et le major lut facilement sur sa figure la joie que lui causaient les apprêts du festin.

Le comte de Vandières, tombé depuis trois jours comme en enfance, restait sur un coussin, près de sa femme. Il regardait d'un œil fixe et terne ces flammes pyramidales dont la chaleur commençait à dissiper son engourdissement. Le coup de fusil, l'arrivée de Philippe ne l'avaient pas plus ému que le combat par suite duquel sa voiture venait d'être pillée.

D'abord Philippe saisit la main de la jeune comtesse, comme pour lui donner un témoignage d'affection et lui exprimer la douleur qu'il éprouvait en la voyant ainsi réduite à la dernière misère; mais il resta silencieux, près d'elle, assis sur un tas de neige qui ruisselait en fondant. Il céda lui-même au bonheur de se chauffer, oubliant le péril, oubliant tout. Sa figure contracta, malgré lui, une expression de joie presque stupide, et il attendit avec impatience que le lambeau de jument donné à son soldat fût rôti : car l'odeur de cette chair charbonnée irritait sa faim, et sa faim faisait taire son cœur, son courage, et son amour. Il contempla sans colère les résultats du pillage de sa voiture. Tous les hommes qui entouraient le foyer s'étaient partagé les couvertures, les coussins, les pelisses, les robes, les vêtements d'homme et de femme appartenant au comte, à la comtesse et au major. Ce dernier se retourna pour voir si l'on pouvait encore tirer parti de la caisse. Il aperçut à la lueur des flammes l'or, les diamants, l'argenterie de la comtesse, éparpillés sans que personne songeât à s'en approprier la moindre parcelle.

Tous les individus réunis par le hasard autour de ce feu gardaient un silence qui avait quelque chose d'horrible. Chacun ne faisait que ce qu'il jugeait né-

cessaire à son bien-être. Cette misère était grotesque. Toutes les figures, décomposées par le froid, étaient enduites d'une couche de boue sur laquelle les larmes traçaient, à partir de chaque œil jusqu'au bas des joues, un sillon qui attestait l'épaisseur de ce masque. La malpropreté de leurs longues barbes rendait ces soldats encore plus hideux. Les uns étaient enveloppés dans des châles de femme, les autres portaient des chabraques de cheval, des couvertures crottées, des haillons empreints de givre qui fondait; quelques-uns avaient un pied dans une botte et l'autre dans un soulier. Il n'y avait personne dont le costume n'offrît une singularité risible. En présence de choses si plaisantes, ces hommes restaient graves et sombres. Le silence n'était interrompu que par le craquement du bois, par les pétillements de la flamme, par le lointain murmure du camp, et par les coups de sabre que les soldats les plus affamés donnaient à Bichette pour en arracher les meilleurs morceaux. Quelques malheureux, plus las que les autres, dormaient. Si l'un d'eux venait à rouler dans le foyer, personne ne le relevait, car ces logiciens sévères pensaient que, s'il n'était pas mort, la brûlure devait l'avertir de se mettre en un lieu plus commode. Si le malheureux se réveillait dans le feu et périssait, personne ne le plaignait, tout au plus quelques soldats se regardaient comme pour justifier leur insouciance en vérifiant l'indifférence des autres.

La jeune comtesse eut deux fois ce spectacle; elle resta muette et immobile.

Quand les différents morceaux que l'on avait mis sur des charbons furent cuits, chacun satisfit sa faim avec cette gloutonnerie qui, même chez les animaux, nous semble si dégoûtante.

— Voilà la première fois qu'on aura vu trente fantassins sur un cheval!... s'écria le grenadier qui avait abattu la jument.

Cette plaisanterie fut la seule qui attestât l'esprit national.

Bientôt la plupart de ces pauvres soldats se roulèrent dans leurs habits, se placèrent sur des planches, enfin sur tout ce qui pouvait les préserver du contact de la neige, et dormirent, nonchalants du lendemain.

Quand le major fut réchauffé et qu'il eut apaisé sa faim, un sommeil invincible lui appesantit les paupières. Julie dormait. Il ne contempla cette jeune personne que pendant le temps assez court que dura son débat avec le sommeil. Elle était enveloppée dans une pelisse fourrée et dans un gros manteau de dragon. Sa tête portait sur un oreiller taché de sang. Elle s'était caché les pieds dans le manteau. Son bonnet d'astracan, maintenu par un mouchoir noué sous le cou, lui préservait le visage du froid, autant que cela était possible. Dans l'état où elle se trouvait, elle ne ressemblait réellement à rien. C'était une masse informe. Seulement, comme la comtesse avait tourné sa figure vers le feu en s'endormant, le major pouvait voir ses yeux clos et une partie de son front. Était-ce la dernière des vivandières? était-ce cette charmante femme, la gloire d'un amant, la reine des bals, l'adorable sylphide aux formes éblouissantes de grâce, de fraîcheur? Hélas! l'œil même de son ami le plus dévoué n'apercevait plus rien... C'était une chose sans nom, un amas de linge et de haillons, un cadavre. L'amour avait succombé sous le froid, même dans le cœur d'une femme.

A travers les voiles épais que le plus irrésistible de tous les sommeils étendait sur les yeux du major, il ne voyait plus le mari et la femme que comme deux points. Les flammes du foyer, ces figures étendues, ce froid terrible qui rugissait à trois pas d'une chaleur fugitive... c'était déjà un rêve.

Une pensée importune effrayait Philippe.

— Nous allons tous mourir, si je dors... Je ne veux pas dormir...

Il dormait.

Une clameur terrible et une explosion réveillèrent M. de Sucy après une heure de sommeil. Le sentiment de son devoir, le péril de Julie retombèrent tout à coup sur son cœur. Il jeta un cri semblable à un rugissement. Lui seul et son soldat étaient debout. Ils virent une mer de feu, une flamme capricieuse qui découpait devant eux, dans l'ombre de la nuit, une foule d'hommes, en dévorant les bivouacs et toutes les cabanes; puis, des cris de désespoir, des hurlements, des milliers de figures désolées, des faces furieuses, et d'horribles silences. Au milieu de cet enfer, une colonne de soldats se faisait un chemin vers le pont, entre deux haies de cadavres.

— C'est la retraite de notre arrière-garde! s'écria le major. Plus d'espoir!

— J'ai respecté votre voiture, Philippe!... dit une voix amie.

M. de Sucy se retourna, et reconnut, à la lueur des flammes, le jeune aide-de-camp.

— Ah! tout est perdu!... répondit le major. Ils ont mangé mon cheval!... D'ailleurs, comment pourrais-je faire marcher ce stupide général et sa femme?...

— Prenez un tison, Philippe, et menacez-les!...

— Menacer la comtesse!...

— Adieu! s'écria l'aide-de-camp. Je n'ai que le temps de passer... et il le faut! J'ai une mère en France! Quelle nuit! Cette foule aime mieux rester sur la neige, et la plupart de ces malheureux se laissent brûler plutôt que de se lever... Il est quatre heures, Philippe!... Dans deux heures, les Russes

commenceront à se remuer. Je vous assure que vous verrez la Bérésina encore une fois chargée de cadavres... Philippe, songez à vous! Venez... Vous n'avez pas de chevaux; vous ne pouvez pas porter la comtesse... Ainsi, allons.

— Mon ami, abandonner Julie!... ma Julie!...

Le major saisit la comtesse, la mit debout, la secoua avec la rudesse d'un homme au désespoir, et la contraignit de se réveiller. Elle le regarda d'un œil fixe et mort...

— Il faut marcher, Julie, ou nous mourons ici.

Pour toute réponse, la comtesse essayait de se laisser aller à terre pour dormir.

L'aide-de-camp saisit un tison, et l'agita devant la figure de Julie.

— Sauvons-la malgré elle!... s'écria Philippe.

Puis, il souleva la comtesse et la porta dans la voiture. Il revint implorer l'aide de son ami; et, prenant alors à eux deux le vieux général, sans savoir s'il était mort ou vivant, ils le mirent auprès de la comtesse. Enfin, faisant rouler avec le pied chacun des hommes qui gisaient à terre, le major leur reprit ce qu'ils avaient pillé, entassa toutes les hardes sur les deux époux, et jeta dans un coin de la voiture quelques lambeaux rôtis de sa jument.

— Que voulez-vous donc faire?...

— La traîner!... dit le major.

— Vous êtes fou.

— C'est vrai! s'écria Philippe en se croisant les bras sur la poitrine.

Il parut tout à coup saisi par une pensée de désespoir.

— Toi, dit-il en saisissant le bras valide de son soldat, je te la confie pour une heure..... Songe que tu dois plutôt mourir que de laisser approcher qui que ce soit de cette voiture.

Ayant dit, le major s'empara des diamants de la comtesse, les tint d'une main; et, tirant de l'autre son sabre, il se mit à frapper à grands coups sur ceux des dormeurs qu'il jugeait devoir être les plus intrépides.

Il réussit à réveiller le grenadier colossal et deux autres hommes dont il était impossible de connaître le grade.

— Nous sommes *flambés!*..... leur dit-il.

— Je le sais bien..... répondit le grenadier.

— Eh bien! mort pour mort, ne vaut-il pas mieux vendre sa vie pour une jolie femme, et risquer de revoir encore la France....

— J'aime mieux dormir.... dit un homme en se roulant sur la neige. Et si tu me touches encore, major, je te *fiche* mon briquet dans le ventre.

— De quoi s'agit-il, mon officier? reprit le grenadier. Cet homme est ivre! C'est un Parisien; ça aime ses aises...

— Ceci sera pour toi, brave grenadier! s'écria le major en lui présentant une rivière de diamants, si tu veux me suivre et te battre comme un enragé.... Les Russes sont à dix minutes de marche; ils ont des chevaux; nous allons marcher sur leur première batterie et ramener deux lapins...

— Mais les sentinelles, major?.....

— L'un de nous trois.... dit-il au soldat.

Il s'interrompit, et regardant l'aide-de-camp:

— Vous venez, Hippolyte, n'est-ce pas?... reprit-il.

— L'un de nous, dit-il alors en continuant, se chargera de la sentinelle... D'ailleurs ils dorment peut-être aussi ces s..... Russes.

— Va, major, tu es un brave.... Mais tu me mettras dans ton berlingot? dit le grenadier.

— Oui, si tu ne laisses pas ta peau là-haut.....

Ces trois hommes se serrèrent la main, et il y eut un moment de silence.

— Si je succombais, Hippolyte, et toi, grenadier, promettez-moi de vous dévouer au salut de la comtesse.

— Convenu! s'écria le grenadier.

Ces trois braves se dirigèrent vers la ligne russe, sur les batteries qui avaient si cruellement foudroyé la masse de malheureux gisant sur le bord de la rivière.

Ils y allèrent trois, deux seulement revinrent.

Une heure après, le galop de deux chevaux retentissait sur la neige, et la batterie réveillée envoyait des volées qui passaient sur la tête des dormeurs; le pas des chevaux était si précipité, qu'on eût dit des maréchaux battant un fer. Le généreux aide-de-camp avait succombé. Le grenadier athlétique était sain et sauf. Mais Philippe, en défendant son ami, avait reçu un coup de baïonnette dans l'épaule. Néanmoins il se cramponnait aux crins du cheval, et le serrait si bien avec ses jambes que le cheval se trouvait comme dans un étau.

— Dieu soit loué!... s'écria le major en retrouvant son soldat immobile, et la voiture à sa place.

— Si vous êtes juste, mon officier, vous me ferez avoir la croix!... Nous avons joliment joué de la clarinette et du bancal... hein?...

— Nous n'avons rien fait!..... Attelons les chevaux. Prenez ces cordes.

— Il n'y en a pas assez.

— Eh bien! grenadier, mettez-moi la main sur ces dormeurs, et servez-vous de leurs châles, de leur linge...

— Tiens, il est mort, ce farceur-là!..... s'écria le grenadier en dépouillant le premier auquel il s'adressa. — Ils sont morts!...

— Oui, tous!... Indigestion de cheval, accompagnée de neige et de feu!...

Ces paroles firent trembler Philippe. Le froid avait redoublé.

— Dieu ! perdre une femme que j'ai déjà vingt fois sauvée !...

Le major secoua la comtesse en criant :

— Julie... Julie !...

La jeune femme leva la tête, et ouvrit les yeux.

— Eh bien, madame ! nous sommes sauvés !

— Sauvés !... répéta-t-elle en retombant.

Enfin les chevaux furent attelés tant bien que mal. Le major, tenant son sabre de sa meilleure main, gardant les guides de l'autre, armé de ses pistolets, monta sur un des chevaux, et le grenadier sur le second.

Le soldat, dont les pieds étaient gelés, avait été jeté en travers de la voiture, sur le général et sur la comtesse.

Les chevaux, étant excités à coups de sabre et de briquet, emportèrent l'équipage, avec une sorte de furie, à travers la plaine. Mais d'innombrables difficultés y attendaient le major. Quand il arriva au milieu de la foule, il lui fut impossible d'avancer sans risquer d'écraser des hommes, des femmes, et jusqu'à des enfants endormis, apathiques. En vain chercha-t-il la route que l'arrière-garde s'était frayée naguère au milieu de cette masse d'hommes, il n'allait qu'au pas, le plus souvent arrêté par les soldats qui le menaçaient de tuer ses chevaux.

— Voulez-vous arriver ? s'écria le grenadier.

— Au prix de tout mon sang !... au prix du monde entier !... répondit le major.

— Marche !... On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs !...

Et le grenadier de la garde poussa les chevaux sur les hommes, ensanglanta les roues, renversa les bivouacs, se traçant un double sillon de morts à travers ce champ de têtes. Mais il faut lui rendre la justice de dire qu'il ne se fit jamais faute de crier d'une voix tonnante :

— Gare donc, charognes !

— Les malheureux !... s'écria le major.

— Ah bien ! ça ou le froid, ça ou le canon !...

Et le grenadier animait les chevaux en les piquant avec la pointe de son sabre. Mais une catastrophe qui aurait dû arriver bien plus tôt, et dont un hasard fabuleux les avait préservés jusque-là, éclata tout à coup. La voiture versa.

— Je m'y attendais !... s'écria l'imperturbable grenadier. Oh ! oh ! le camarade est mort.

— Pauvre Laurent !... dit le major.

— Ah ! il s'appelait Laurent ! n'est-il pas du cinquième chasseurs ?

— Oui...

— C'est mon cousin. Bah ! la chienne de vie n'est pas assez heureuse pour qu'on la regrette par le temps qu'il fait.

La voiture ne fut pas relevée, les chevaux ne furent pas dégagés sans une perte de temps immense, irréparable.

Le choc avait été si violent que la jeune comtesse, réveillée et tirée de son engourdissement par la commotion, se débarrassa de ses vêtements, et se leva. Elle regarda autour d'elle.

— Philippe !... s'écria-t-elle d'une voix douce, où sommes-nous ?

— A cinq cents pas du pont. Nous allons passer la Bérésina. De l'autre côté de la rivière, Julie, je ne vous tourmenterai plus !... Je vous laisserai dormir. Nous serons en sûreté... nous gagnerons tranquillement Wilna. Et Dieu veuille que vous ne sachiez jamais ce que votre vie m'aura coûté !

— Tu es blessé ?

— Ce n'est rien.

Mais le dénouement était arrivé.

Le canon des Russes annonça le jour. Maîtres de Studzianka, ils foudroyaient la plaine ; et, aux premières lueurs du matin, le major voyait leurs colonnes se formant, se remuant sur les hauteurs.

Alors un cri d'alarme s'éleva du sein de la multitude. Cette foule fut debout en un moment. Chacun comprit instinctivement le péril. Tous se dirigèrent vers le pont par un mouvement de vague. Les Russes descendaient avec la rapidité de l'incendie. Hommes, femmes, enfants, chevaux, tout marcha sur le pont. Heureusement pour le major et la comtesse qu'ils se trouvaient encore éloignés de la rive, car le général Éblé venait de mettre le feu aux chevalets de l'autre bord.

Malgré les avertissements donnés à ceux qui envahissaient cette planche de salut, personne ne voulut reculer. Non-seulement le pont s'abîma chargé de monde ; mais l'impétuosité du flot d'hommes qui arrivait sur cette fatale berge était si furieuse, qu'une masse humaine fut précipitée dans les eaux comme une avalanche, comme un quartier de roche compact, des têtes, des corps ; pas un cri, mais le bruit sourd d'une pierre qui tombe à l'eau. La Bérésina fut couverte de cadavres. Le mouvement rétrograde de ceux qui se reculèrent dans la plaine pour échapper à cette mort fut si violent, et le choc avec ceux qui marchaient en avant fut si terrible, qu'un grand nombre de gens moururent étouffés. Le comte et la comtesse de Vandières durent la vie à leur voiture. Les chevaux périrent écrasés, foulés aux pieds, après avoir écrasé, pétri une masse de monde.

Le major et le grenadier trouvèrent leur salut dans leur force. Ils tuaient pour n'être pas tués.

Cet ouragan de faces humaines, ce flux et reflux

de corps animés par un même mouvement eut pour résultat de laisser pendant quelques moments la rive de la Bérésina déserte. La multitude s'était rejetée dans la plaine. Si quelques hommes se lancèrent à la rivière du haut de la berge élevée de douze pieds, ce fut autant dans l'espoir d'atteindre l'autre rive, qui, pour eux, était la France, que pour éviter les déserts de la Sibérie. Le désespoir devint un égide pour quelques autres : un officier sauta de glaçon en glaçon jusqu'à l'autre bord; un soldat rampa miraculeusement sur un amas de cadavres et de glaçons. Mais l'immense population comprit que les Russes ne tueraient pas vingt mille hommes sans armes, engourdis, stupides, et qui ne se défendaient pas.

Alors le major, son grenadier, le vieux général et sa femme restèrent seuls, à quelques pas de l'endroit où était le pont. Ils étaient là, tous quatre debout, les yeux secs, silencieux, entourés d'une masse de froids cadavres.

Quelques soldats valides, quelques officiers auxquels la circonstance rendait toute leur énergie se trouvaient avec eux. Ce groupe assez nombreux comptait environ cinquante hommes. Le major aperçut à deux cents pas de là les ruines de l'ancien pont des voitures qui s'était brisé l'avant-veille.

— Allons faire un radeau !... s'écria-t-il.

A peine avait-il laissé tomber cette parole que le groupe entier courut vers ces débris. Trente hommes s'employèrent à la construction de l'embarcation. Vingt autres se mirent à ramasser des crampons de fer, à chercher des pièces de bois, des cordes, enfin tous les matériaux nécessaires. Une vingtaine de soldats et d'officiers armés formèrent une garde commandée par le major pour protéger les travailleurs contre les attaques désespérées que pourrait tenter la foule en devinant leur dessein. Le sentiment de la liberté qui anime les prisonniers et qui leur fait faire des miracles ne peut pas se comparer à celui qui poussait ces malheureux Français.

— Voilà les Russes !... voilà les Russes !... criaient ceux qui défendaient les travailleurs.

Et les bois criaient, le plancher croissait de largeur, de hauteur, de profondeur. Généraux, soldats, colonels, pliaient sous le poids des roues, des fers, des cordes, des planches : c'était une image réelle de la construction de l'arche de Noé.

La jeune comtesse, assise auprès de son mari, contemplait ce spectacle avec le regret de ne pouvoir contribuer en rien à ce travail. Cependant elle aidait à faire des nœuds pour consolider les cordages.

Enfin, le radeau fut achevé. Quarante hommes le lancèrent dans les eaux de la rivière, tandis qu'une dizaine de soldats tenaient les cordes qui devaient servir à l'amarrer près de la berge.

Aussitôt que les constructeurs virent leur embarcation flotter sur la Bérésina, ils s'y jetèrent du haut de la rive avec un horrible égoïsme.

En un moment, le radeau fut couvert d'hommes.

Le major, craignant la fureur de ce premier mouvement, tenait Julie et le général par la main; mais il frissonna quand il vit l'embarcation noire de monde et les hommes pressés dessus comme des spectateurs au parterre d'un théâtre.

— Sauvages !... s'écria-t-il, c'est moi qui vous ai donné l'idée !... Je suis votre sauveur et vous me refusez une place !...

Une rumeur confuse lui servit de réponse... Mais les hommes placés au bord du radeau, et armés de bâtons qu'ils appuyaient sur la berge, poussaient avec violence le train de bois, pour le lancer vers l'autre bord et lui faire fendre les glaçons et les cadavres.

— S.... n.. d. d... ! s'écria le grenadier d'une voix terrible, je vous *fiche* à l'eau si vous ne recevez pas le major et ses deux compagnons !...

Et le grenadier, levant son sabre, empêcha le départ; puis, malgré un cri horrible, il fit serrer les rangs.

— Je vais tomber ! je tombe ! criaient ses compagnons. Partons ! en avant !

Le major regardait d'un œil sec sa Julie, qui levait les yeux au ciel par un sentiment de résignation sublime.

— Mourir avec toi !... dit-elle.

Il y avait quelque chose de comique dans la situation des gens installés sur le radeau. Tous criaient, mais aucun d'eux n'osait résister au grenadier, parce qu'ils le savaient homme à jeter tout le monde à l'eau, en culbutant une seule personne : dans ce danger, un colonel essaya de pousser le grenadier; mais le malin soldat, s'apercevant du mouvement hostile de l'officier, le saisit et le précipita dans l'eau en lui disant :

— Ah ah ! canard, tu veux boire ?... Va !...

— Voilà deux places ! s'écria-t-il. Allons, major, jetez-nous votre petite femme et venez ! Laissez ce vieux roquentin qui crèvera demain...

— Dépêchez !... cria une voix composée de cent voix.

— Allons, major... Ils grognent, les autres, et ils ont raison... Allons...

Le comte de Vandières se débarrassa de ses vêtements, et se montra debout dans son uniforme de général.

— Il faut sauver le comte ! dit Philippe, c'est votre devoir...

Julie serra la main de son ami. Elle se jeta sur lui et l'embrassa. Ce fut une horrible étreinte.

— Adieu !... dit-elle.

Ils s'étaient compris.

Le comte de Vandières retrouva ses forces et toute sa présence d'esprit pour sauter dans l'embarcation. Julie le suivit après avoir donné un dernier regard à Philippe.

— Major!... voulez-vous ma place? Je me moque de la vie, s'écria le grenadier. — Je n'ai ni femme, ni enfant, ni mère...

— Je te les confie!... cria le major en désignant le comte et sa femme.

— Soyez tranquille... j'en aurai soin comme de mon œil...

Le radeau fut lancé avec tant de violence vers la rive opposée à celle où Philippe restait immobile, qu'en touchant la terre une secousse affreuse ébranla tout. Le comte était au bord, il roula dans la rivière; et, au moment où il tombait, un glaçon lui coupa la tête, et la lança au loin, comme un boulet.

— Hein!... major!... cria le grenadier.

— Adieu!... cria une femme.

Philippe de Sucy tomba pétrifié d'horreur, accablé par le froid, le regret, la fatigue et le chagrin. .

. . . .

. . . .

— Ma pauvre nièce était devenue folle, ajouta le médecin après un moment de silence.

— Ah! monsieur, reprit-il en saisissant la main de M. d'Albon, quelle vie cette petite femme, si jeune, si délicate, a menée! A Wilna, elle fut séparée, par un malheur inouï, de ce grenadier de la garde, nommé Fleuriot. Alors elle est restée, pendant deux ans, à la suite de l'armée, le jouet d'un tas de misérables. Elle allait, m'a-t-on dit, pieds nus, mal vêtue, restant des mois entiers sans soin, sans nourriture; tantôt gardée dans des hôpitaux, tantôt chassée comme un animal. — Mais Dieu seul connaît la vie de cette infortunée. Elle a survécu à tant de malheurs!... Elle était dans une petite ville d'Allemagne, enfermée avec des fous, pendant que ses parents partageaient ici sa succession, en la croyant morte.

— En 1816, le grenadier Fleuriot la reconnut dans une auberge de Strasbourg, où elle venait d'arriver. Elle s'était sauvée de sa prison. Quelques paysans assurèrent au grenadier que la comtesse avait vécu un mois entier dans une forêt, et qu'ils l'avaient traquée pour s'emparer d'elle, sans pouvoir y parvenir.

— J'étais alors à quelques lieues de Strasbourg. Entendant parler d'une fille sauvage, j'eus le désir de vérifier les faits extraordinaires qui donnaient matière à des contes ridicules. Que devins-je en reconnaissant la comtesse!... Fleuriot m'apprit tout ce qu'il savait de cette déplorable histoire. Je l'emmenai avec ma nièce en Auvergne. J'ai eu le malheur de perdre ce pauvre homme. Il avait un peu d'empire sur madame de Vandières. Lui seul a pu obtenir d'elle qu'elle s'habillât. — *Adieu!...* ce mot qui, pour elle, est toute la langue, elle le disait jadis rarement. Fleuriot avait entrepris de réveiller en elle, à l'aide de ces deux syllabes, quelques idées; mais il a échoué, et n'a gagné que de lui faire prononcer plus souvent cette triste parole. Le grenadier savait jouer avec elle; il savait... J'espérais par lui, mais...

M. Fanjat, tel était le nom de l'oncle de Julie, se tut pendant un moment.

— Ici, reprit-il, elle a trouvé une autre créature avec laquelle elle paraît s'entendre. C'est une paysanne idiote, qui, malgré sa laideur et sa stupidité, a aimé un maçon. Ce maçon a voulu l'épouser, parce qu'elle possède quelques quartiers de terre. La pauvre Geneviève a été pendant un an la plus heureuse créature qu'il y eût au monde. Elle allait le dimanche danser avec Dallot; elle se parait, elle comprenait l'amour; il y avait place dans son cœur et dans son esprit pour un sentiment. Mais Dallot a fait des réflexions; il a trouvé une jeune fille qui avait deux quartiers de terre de plus que Geneviève, et qui n'était pas sotte. Alors Dallot a laissé Geneviève, et la pauvre créature a perdu le peu d'intelligence que l'amour avait développée en elle; elle ne sait plus que garder les vaches et faire de l'herbe. Ces deux malheureuses sont en quelque sorte unies par la chaîne invisible de leur commune destinée, par le sentiment qui cause leur folie.

— Tenez, voyez!... dit M. Fanjat en conduisant le marquis d'Albon à la fenêtre.

Le magistrat aperçut en effet la jolie comtesse assise à terre entre les jambes de Geneviève. La paysanne, armée d'un énorme peigne d'os, mettait toute son attention à démêler la longue chevelure noire de Julie. Cette dernière se laissait faire. Elle jetait de petits cris étouffés qui marquaient plutôt du plaisir que de la répugnance.

M. d'Albon frissonna en voyant l'abandon du corps, la nonchalance animale qui trahissaient chez la comtesse une complète absence de l'âme.

— Philippe! Philippe! s'écria-t-il. Les malheurs passés ne sont rien.

— N'y a-t-il donc pas d'espoir?... demanda-t-il à M. Fanjat.

Le vieux médecin leva les yeux au ciel.

— Adieu, monsieur, dit M. d'Albon en serrant la main du vieillard. Mon ami m'attend; vous ne tarderez pas à le voir!...

— C'est donc elle!... s'écria M. de Sucy après avoir entendu les premiers mots du marquis d'Albon. Ah! j'en doutais encore!

Et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux noirs, dont l'expression était habituellement si sévère.

— Oui, c'est la comtesse de Vandières... répondit le magistrat.

Le colonel se leva brusquement et s'empressa de s'habiller.

— Eh bien, Philippe!... dit le magistrat stupéfait. Deviendrais-tu fou?...

— Mais je ne souffre plus... répondit le colonel avec simplicité. Cette nouvelle a calmé toutes mes douleurs... Et... quel mal pourrait se faire sentir en présence de Julie — folle?... Je vais aux Bons-Hommes la voir, lui parler, la guérir... Elle est libre... Eh bien! le bonheur nous sourira, ou, — il n'y aurait pas de Providence. Crois-tu donc que cette pauvre femme puisse m'entendre et ne pas recouvrer la raison?...

— Elle t'a déjà vu sans te reconnaître... répliqua doucement le magistrat, qui, s'apercevant de l'espérance exaltée de son ami, et doutant du succès, cherchait à lui inspirer des doutes salutaires.

Le colonel tressaillit; mais il se mit à sourire en laissant échapper un léger mouvement d'incrédulité.

Personne n'osa s'opposer au dessein de M. de Sucy. En peu d'heures, il fut établi dans le vieux prieuré, auprès du médecin, et sous le même toit que la comtesse de Vandières.

— Où est-elle?... s'écria-t-il en arrivant.

— Chut!... lui répondit l'oncle de Julie... Elle dort... Tenez, la voici.

En suivant M. Fanjat, Philippe vit la pauvre folle accroupie au soleil sur un banc. Sa tête était protégée contre les ardeurs de l'air par une forêt de cheveux épars sur son visage; ses bras pendaient avec grâce jusqu'à terre; son corps gisait élégamment posé comme celui d'une biche; ses pieds étaient pliés sous elle, sans effort; son sein se soulevait par intervalles égaux, sa peau, son teint, avaient cette blancheur de porcelaine qui nous fait tant admirer la figure transparente des enfants.

Immobile auprès d'elle, Geneviève tenait à la main un rameau de peuplier que Julie avait sans doute été détacher de la plus haute cime d'un arbre, et l'idiote agitait doucement ce feuillage au-dessus de sa compagne endormie, pour chasser les mouches et fraîchir l'atmosphère. La paysanne regarda M. Fanjat et le colonel; puis, comme un animal qui reconnaît son maître, elle retourna lentement la tête vers Julie, et continua de veiller sur son sommeil, sans avoir donné la moindre marque d'étonnement ou d'intelligence.

L'air était brûlant. Le banc de pierre semblait étinceler, et la prairie élançait vers le ciel ces lutines vapeurs qui voltigent et flambent au-dessus des herbes comme une poussière d'or; mais Geneviève paraissait ne pas sentir cette chaleur dévorante.

Le colonel serra violemment les mains de M. Fanjat dans les siennes. Des pleurs échappés des yeux du militaire roulèrent le long de ses joues mâles, et tombèrent sur le gazon, aux pieds de Julie.

— Monsieur, dit l'oncle, voilà deux ans que mon cœur se brise tous les jours... Bientôt vous serez comme moi... Vous ne pleurerez pas, mais vous sentirez votre douleur peut-être plus profondément...

— Vous l'avez soignée!... dit le colonel dont les yeux exprimaient autant de reconnaissance que de jalousie.

Ces deux hommes s'entendirent; et, de nouveau, se pressant fortement la main, ils restèrent immobiles, contemplant le calme admirable que le sommeil répandait sur cette charmante créature. De temps en temps, Julie poussait un soupir, et ce soupir, qui avait toutes les apparences de la sensibilité, faisait frissonner d'aise le malheureux colonel.

— Hélas!... lui dit doucement M. Fanjat, ne vous abusez pas, monsieur, vous la voyez en ce moment avec toute sa raison.

Ceux qui sont restés avec délices pendant des heures entières occupés à voir dormir une personne tendrement aimée, dont les yeux devaient leur sourire au réveil, comprendront sans doute le sentiment doux et terrible qui agitait M. de Sucy; car, pour lui, ce sommeil était une illusion, et le réveil devait être une mort, la plus horrible de toutes les morts.

Tout à coup un jeune chevreau accourut en trois bonds vers le banc et flaira Julie. Ce bruit la réveilla. Elle se mit légèrement sur ses pieds, sans que ce mouvement effrayât le capricieux animal; mais quand elle eut aperçu Philippe, elle se sauva, suivie de son compagnon quadrupède, jusqu'à une haie de sureaux. Puis, elle jeta ce petit cri d'oiseau effarouché que le colonel avait entendu déjà près de la grille où la comtesse apparut à M. d'Albon pour la première fois. Enfin, grimpant sur un faux ébénier, et, nichée dans la houppe verte de cet arbre, elle se mit à regarder l'inconnu avec l'attention du plus curieux de tous les rossignols de la forêt.

— Adieu, adieu, adieu! dit-elle, sans que l'âme communiquât une seule inflexion de voix à ce mot.

C'était l'insensibilité de l'oiseau sifflant son air.

— Elle ne me reconnaît pas!... s'écria le colonel au désespoir... Julie! Julie!... c'est Philippe, ton Philippe... Philippe...

Et le pauvre militaire s'avançait vers l'ébénier.

Quant il parvint à trois pas de l'arbre, la comtesse le regarda, comme pour le défier, malgré une sorte d'expression craintive qui passa dans son œil, puis, d'un seul bond, elle se sauva de l'ébénier sur un acacia, et, de là, sur un sapin du nord, au faîte duquel elle se balança, grimpant de branche en branche avec une légèreté inouïe.

— Ne la poursuivez pas... dit M. Fanjat au colo-

nel. Vous mettriez entre elle et vous une aversion qui pourrait devenir insurmontable. Je vous aiderai à vous en faire connaître et à l'apprivoiser... Venez sur ce banc. Si vous ne faites point attention à elle... alors vous ne tarderez pas à la voir s'approcher insensiblement pour vous examiner...

— Julie ne pas me reconnaître, et me fuir!... répéta le colonel en s'asseyant.

Il s'appuya le dos contre un arbre dont le feuillage ombrageait un banc rustique, et sa tête se pencha sur sa poitrine.

M. Fanjat garda le silence.

Bientôt la comtesse descendit doucement du haut de son sapin, en voltigeant comme un feu follet, en se laissant aller parfois aux ondulations que le vent imprimait aux arbres. Elle s'arrêtait à chaque branche pour épier l'étranger; mais, en le voyant immobile, elle finit par sauter sur l'herbe, et, se mettant debout, elle vint à lui d'un pas lent, à travers la prairie.

Quand elle se fut posée contre un arbre qui se trouvait à dix pieds environ du banc, M. Fanjat dit à voix basse au colonel :

— Prenez bien adroitement, dans ma poche droite, quelques morceaux de sucre. Montrez-les-lui... Elle viendra... Je renoncerai volontiers, en votre faveur, à lui donner des friandises. A l'aide de sucre, vous en ferez tout ce que vous voudrez : ce goût est chez elle une passion.

— Quand elle était femme, répondit tristement Philippe, elle n'aimait rien de tout cela...

Lorsque le colonel agita vers Julie un morceau de sucre qu'il tenait entre le pouce et l'index de la main droite, elle poussa de nouveau son cri sauvage, et s'élança vivement sur Philippe; mais elle s'arrêta, combattue par la peur instinctive que lui causait l'*étranger :* elle regardait le sucre et détournait la tête alternativement, comme ces malheureux chiens à qui leurs maîtres défendent de toucher à un mets avant une des dernières lettres de l'alphabet qu'ils récitent lentement. Enfin la passion bestiale triompha de la peur, et Julie se précipita sur Philippe. Elle avança timidement sa jolie main brune pour saisir sa proie, et alors force lui fut de toucher la main de Philippe. Elle attrapa le morceau de sucre et s'enfuit.

Cette horrible scène acheva d'accabler le colonel. Il fondit en larmes et s'enfuit dans le salon du prieuré.

— L'amour aurait-il donc moins de courage que l'amitié?.... lui dit M. Fanjat, qui l'avait suivi. J'ai de l'espoir, monsieur le baron!... Ma pauvre nièce était dans un état bien plus déplorable.

— Plus déplorable!... s'écria Philippe.

— Oui, reprit le médecin. Elle restait nue.

Le colonel fit un geste d'horreur et pâlit. M. Fanjat, croyant reconnaître dans cette pâleur quelques fâcheux symptômes, vint lui tâter le pouls. Il était en proie à une violente fièvre. Le médecin obtint de lui qu'il se couchât, et lui prépara une légère dose d'opium, afin de lui procurer un sommeil désarmé d'images douloureuses.

Huit jours environ s'écoulèrent, pendant lesquels le baron de Sucy se trouva souvent aux prises avec des angoisses mortelles; mais ses yeux n'eurent bientôt plus de larmes, et son âme, si souvent brisée, sans s'accoutumer au spectacle que lui présentait la folie de la comtesse, pactisa, pour ainsi dire, avec cette cruelle situation. Il trouva des adoucissements dans sa douleur : il souffrait plus ou moins, mais il souffrait toujours. Son héroïsme ne connaissait pas de bornes. Il eut le courage d'apprivoiser Julie en lui choisissant des friandises dont il était prodigue. Il mettait tant de coquetterie et de grâce à lui apporter cette nourriture, il sut si bien graduer les modestes conquêtes qu'il voulait faire sur l'instinct de la créature, dernier lambeau d'intelligence dont jouissait Julie, qu'il parvint à la rendre plus *privée* qu'elle ne l'avait jamais été.

Lorsque l'infortuné colonel descendait le matin dans le parc, et qu'il avait cherché vainement la comtesse, ne sachant sur quel arbre elle se balançait mollement, ni avec quel oiseau, avec quel chien elle jouait, sur quel toit elle était perchée, il sifflait l'air si célèbre de : *Partant pour la Syrie*, auquel se rattachait le souvenir d'une scène d'amour; et, aussitôt, Julie accourait à lui avec la légèreté d'un faon.

Bientôt Philippe sut l'accoutumer à s'asseoir sur lui, à passer son bras frais et agile autour de lui; et, dans cette attitude chère aux amants, il donnait lentement à la friande comtesse une pitance de sucreries. Julie finit par connaître le baron, et par s'habituer à le voir. Elle ne s'en effraya plus. Souvent, après avoir mangé tout le sucre, elle visitait avec une curiosité comique toutes les poches des vêtements de son ami, et ses gestes avaient la vélocité mécanique des mouvements du singe. Quand elle était bien sûre qu'il n'y avait plus rien, elle regardait Philippe d'un œil clair, sans idées, sans reconnaissance, et jouait avec lui. Elle essayait de lui ôter ses bottes pour voir son pied, elle déchirait ses gants, mettait son chapeau; mais elle lui laissait passer les mains dans sa chevelure, et lui permettait de la prendre dans ses bras. Elle recevait sans plaisir des baisers ardents, et le regardait silencieusement quand il versait des larmes. Elle comprenait bien le sifflement de : *Partant pour la Syrie;* mais le colonel perdit toutes ses peines en tâchant de lui apprendre son propre nom de *Julie!...*

Il était soutenu dans son horrible entreprise par

un espoir qui ne l'abandonnait jamais. Si, par une belle matinée d'automne, il voyait la comtesse assise tranquillement sur un banc, sous un peuplier jauni, le pauvre amant se couchait à ses pieds, et il la regardait dans les yeux aussi longtemps qu'elle voulait bien se laisser voir. Il épiait alors la lumière vive qui s'échappait de sa prunelle, espérant toujours que ce miroir cesserait d'être insensible, et que cette flamme redeviendrait intelligente. Parfois, se faisant illusion, il croyait avoir aperçu ces rayons durs et immobiles, vibrant de nouveau, amollis, vivants, et il s'écriait :

— Julie !... Julie !... tu m'entends... tu me vois !...

Mais elle écoutait le son de cette voix comme un bruit, comme l'effort du vent qui agitait les arbres, comme le mugissement de la vache sur laquelle elle grimpait ; et le colonel se tordait les mains de désespoir, car son désespoir était toujours nouveau. Le temps et ces vaines épreuves ne faisaient qu'augmenter sa douleur.

Un soir, par un ciel calme, au milieu du silence et de la paix de ce champêtre asile, M. Fanjat aperçut de loin le baron occupé à charger un pistolet. Le vieux médecin comprit que Philippe n'avait plus d'espoir. Il sentit tout son sang affluant à son cœur, et s'il résista au vertige qui s'emparait de lui, c'est qu'il aimait mieux voir sa nièce vivante et folle que morte. Il accourut.

— Que faites-vous ?... lui dit-il.

—Ceci est pour moi, répondit le colonel en montrant sur le banc un pistolet chargé, et—voilà pour elle !... ajouta-t-il en achevant de fouler la bourre au fond de l'arme qu'il tenait.

La comtesse était étendue à terre, jouant avec les balles, jouant avec la mort.

— Vous ne savez donc pas, reprit froidement le médecin, qui dissimulait son épouvante, que cette nuit, en dormant, elle a dit : — Philippe !...

— Elle m'a nommé !... s'écria le baron en laissant tomber le pistolet que Julie ramassa.

Alors, arrachant l'arme des mains de la comtesse avec effroi, il s'empara de celle qui était sur le banc, et se sauva.

— Pauvre petite !... s'écria le médecin, heureux du succès qu'avait eu sa supercherie.

Il pressa la folle sur son sein, et dit en continuant :

— Il t'aurait tuée... Égoïste ! il veut te donner la mort parce qu'il souffre... Il ne sait pas t'aimer pour toi, mon enfant !... Nous lui pardonnons, n'est-ce pas ?... car il est insensé, et toi — tu n'es que folle... Va ! Dieu seul doit te rappeler près de lui... Nous te croyons malheureuse, parce que tu ne participes plus à nos misères !... Sots que nous sommes !...

Puis, l'asseyant sur ses genoux :

— Mais, dit-il, tu es heureuse, rien ne te gêne ; tu vis comme l'oiseau, comme le daim...

Elle s'élança sur un jeune merle qui sautillait, le prit ; et, jetant à plusieurs reprises un petit cri de satisfaction, elle étouffa l'animal, et le laissa au pied d'un arbre sans plus y penser.

Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, M. de Sucy descendit dans les jardins et chercha Julie. Il croyait au bonheur. Ne la trouvant pas, il siffla. Quand sa maîtresse fut venue, il la prit par le bras ; et, marchant pour la première fois ensemble, ils allèrent sous un berceau d'arbres flétris dont les feuilles tombaient sous l'effort de la brise matinale. Le colonel s'assit, et Julie se posa d'elle-même sur lui. Philippe en trembla d'aise.

— Julie, lui dit-il en baisant avec ardeur les mains de la comtesse, je suis Philippe...

Elle le regarda avec curiosité.

— Viens, ajouta-t-il en la pressant. Sens-tu mon cœur !... Il n'a battu que pour toi... Je t'aime toujours. Philippe n'est pas mort ; il est là... tu es sur lui... tu es Julie, et je suis Philippe.

— Adieu, dit-elle, adieu.

Le colonel frissonna, car il crut s'apercevoir qu'il communiquait son exaltation à l'infortunée. Son cri déchirant, excité par l'espoir, ce dernier effort d'un amour éternel, d'une passion délirante, réveillait la raison de son amie.

— Ah ! ma Julie !... nous serons heureux...

Elle laissa échapper un cri de joie, et ses yeux eurent un vague éclair d'intelligence...

— Julie !... Elle me reconnaît !... Julie !...

Le colonel sentit son cœur se gonfler, ses paupières devenir humides. Mais il vit tout à coup la comtesse lui montrer un peu de sucre qu'elle avait trouvé en le fouillant pendant qu'il parlait. Cette recherche et cette trouvaille avaient causé son erreur, et il avait pris pour une pensée humaine ce degré de raison que suppose la malice d'un singe.

Philippe perdit connaissance.

M. Fanjat trouva la comtesse assise sur le corps du colonel. Insensible, elle mordait le sucre en faisant des minauderies de plaisir qu'on aurait admirées si elle avait eu sa raison et qu'elle eût voulu imiter par plaisanterie une perruche, une jeune chatte, dont elle eût été folle.

— Ah ! mon ami, s'écria Philippe en reprenant ses sens, je meurs tous les jours, à toutes les minutes !... J'aime trop... Je supporterais tout si, dans sa folie, elle avait gardé un peu du caractère féminin... Mais la voir dénuée de pudeur... la voir toujours sauvage...

— Il vous fallait donc une folie d'opéra ?... dit aigrement M. Fanjat. Et vos dévouements d'amour

sont donc soumis à des préjugés ? Eh quoi ! monsieur, je me suis privé pour vous du triste bonheur de nourrir ma nièce ; je vous ai laissé le plaisir de jouer avec elle ; je n'ai gardé pour moi que les charges les plus pesantes. Pendant que vous dormez, je veille sur elle, je... Allez, monsieur, abandonnez-la. Quittez ce triste ermitage. Je sais vivre avec cette chère petite créature ; je comprends sa folie, j'épie ses gestes, je suis dans ses secrets. — Un jour vous me remercierez !...

— Adieu !... s'écria Philippe.

Le colonel quitta les Bons-Hommes, pour n'y plus revenir qu'une fois.

M. Fanjat fut épouvanté de l'effet qu'il avait produit sur son hôte. Il commençait à l'aimer à l'égal de sa nièce. Si des deux amants il y en avait un digne de pitié, c'était certes Philippe ; ne portait-il pas à lui seul le fardeau d'une épouvantable douleur ?

Le médecin fit prendre des renseignements sur le colonel, et il apprit que le malheureux s'était réfugié à une terre qu'il possédait près Saint-Germain.

Le baron avait, sur la foi d'un rêve, conçu un projet pour rendre à la comtesse toute sa raison ; et il employait, à l'insu du docteur, le reste de l'automne aux préparatifs de cette immense entreprise.

Une petite rivière coulait dans son parc. Elle inondait en hiver un grand marais qui ressemblait à peu près à celui qui s'étendait le long de la rive droite de la Bérésina. Le colonel employa un grand nombre d'ouvriers à creuser un canal qui représentât la dévorante rivière où s'étaient perdus les trésors de la France, Napoléon et son armée.

Aidé par ses souvenirs, Philippe réussit à copier dans son parc la rive abrupte où le général Éblé avait construit ses ponts. Il planta des chevalets et les brûla de manière à figurer les airs noirs et à demi consumés qui, de chaque côté de la rive, avaient attesté aux traînards que la route de France leur était fermée. Le colonel fit apporter des débris semblables à ceux dont ses compagnons d'infortune s'étaient servis pour construire leur embarcation. Enfin, il ravagea son parc, afin de compléter l'illusion sur laquelle il fondait sa dernière espérance. Il commanda des uniformes et des costumes délabrés, afin de vêtir sept à huit cents paysans. Il éleva des cabanes, des bivouacs, des batteries, qu'il incendia, n'oubliant rien pour reproduire la plus horrible de toutes les scènes, et il atteignit son but.

Vers les premiers jours du mois de décembre, quand la neige eut revêtu la terre d'un épais manteau blanc, il reconnut la Bérésina. La Russie était, dans son parc, d'une épouvantable vérité ; il en fit juges quelques-uns de ses compagnons d'armes, qui frissonnèrent de souvenir à l'aspect d'un tableau si large de leurs anciennes misères. Il n'y avait pas jusqu'au village de V***, qui, situé sur une colline, achevait d'encadrer cette scène d'horreur, comme Studzianka enveloppait la plaine de la Bérésina. Sept ou huit cents ouvriers, parmi lesquels étaient quelques vieux soldats, répétèrent leurs rôles avec assez d'intelligence : ils semblaient ne pas sortir de leur vie habituelle en jouant le malheur, la faim et le froid. M. de Sucy gardait, au fond de son cœur, le secret de cette représentation tragique, dont, à cette époque, plusieurs sociétés parisiennes s'entretinrent comme d'une folie.

Au commencement du mois de janvier 1820, M. de Sucy monta dans une voiture semblable à celle qui avait amené monsieur et madame de Vandières de Moscou à Studzianka, et il se dirigea vers la forêt de l'Ile-Adam. Il était traîné par des chevaux pareils à ceux qu'il avait été chercher au péril de sa vie dans les rangs des Russes, et lui-même portait les vêtements souillés et bizarres, les armes, la coiffure qu'il avait le 29 novembre 1812, ayant même laissé croître sa barbe, ses cheveux, ayant négligé son visage, pour que rien ne manquât à cette affreuse vérité.

— Je vous ai deviné !... s'écria M. Fanjat en voyant le colonel descendre de voiture.

Les deux amis s'embrassèrent.

— Si vous voulez que votre projet réussisse, ne vous montrez pas dans cet équipage. Ce soir, je ferai prendre à ma nièce un peu d'opium ; puis, pendant son sommeil, nous l'habillerons comme elle l'était à Studzianka, et nous la mettrons dans cette voiture... Je vous suivrai dans une berline...

Sur les deux heures du matin, la jeune comtesse fut portée dans la voiture. Deux ou trois paysans éclairaient ce singulier enlèvement. Julie venait d'être posée sur des coussins, d'être enveloppée d'une couverture grossière ; et, par les ordres du colonel, un homme jetait de la neige sur la voiture, quand un cri perçant retentit dans le silence de la nuit. Philippe et le médecin virent alors Geneviève qui sortait demi-nue de la chambre basse où elle couchait. L'idiote était éveillée. Ses cheveux blonds flottaient épars ; elle pleurait à chaudes larmes.

— Adieu !... adieu !... c'est fini... adieu !... criait-elle.

— Eh bien ! Geneviève, qu'as-tu ?... lui dit M. Fanjat.

Geneviève agita la tête par un mouvement de désespoir, leva les bras vers le ciel, regarda la voiture, poussa un long grognement, donna des marques visibles d'une profonde terreur, et rentra silencieuse.

— Cela est de bon augure !... s'écria le colonel.

Cette fille regrette de n'avoir plus de compagne... Elle *voit* peut-être que Julie va recouvrer la raison.

— Dieu le veuille!... dit M. Fanjat d'un son de voix profond.

Ce fut, ainsi que M. de Sucy l'avait calculé, sur les neuf heures du matin que Julie traversa la plaine fictive de la Bérésina. Elle fut réveillée par une boîte qui partit à cent pas de l'endroit où la scène avait lieu. C'était un signal.

Mille paysans poussèrent une effroyable clameur, semblable au hourra de désespoir qui alla épouvanter les Russes, quand vingt mille traînards se virent livrés, par leur faute, à la mort, à l'esclavage.

A ce cri, à ce coup de canon, la comtesse sauta hors de la voiture. Elle courut avec une délirante angoisse sur la plage neigeuse, et vit les bivouacs brûlés, et le fatal radeau que l'on jetait dans une Bérésina glacée. Le major Philippe était là, faisant tournoyer son sabre sur la multitude. Julie laissa échapper un cri qui glaça tous les cœurs. Elle se plaça devant M. de Sucy, qui palpitait. Elle se recueillit, regarda d'abord vaguement cet étrange tableau. Pendant un instant, aussi rapide que l'éclair, ses yeux eurent la lucidité dépourvue d'intelligence que nous admirons dans l'œil éclatant des oiseaux; mais Julie passa la main sur son front avec l'expression vive d'une personne qui médite; elle contempla ce souvenir vivant, cette vie passée, traduits devant elle; et, tournant alors vivement la tête vers Philippe, *elle le vit*. Un affreux silence régnait. Le colonel haletait et n'osait parler. M. Fanjat pleurait. Le beau visage de Julie se colora faiblement; puis, de teinte en teinte, elle finit par reprendre l'éclat d'une jeune fille étincelante de fraîcheur. Son visage devint d'un beau pourpre. Le sang, la vie, animés par une intelligence flamboyante, gagnaient de proche en proche comme un incendie. Un tremblement convulsif se communiqua des pieds jusqu'au cœur. Enfin ces phénomènes, qui éclatèrent en un moment, eurent comme un lien commun quand les yeux de Julie lancèrent un rayon céleste, une flamme animée. Elle vivait, elle pensait; aussi frissonna-t-elle!... Dieu déliait lui-même une seconde fois cette langue morte, et jetait son feu dans cette âme éteinte. — La volonté vint.

— Julie! Julie! cria le colonel.

— Oh! c'est Philippe!... dit la pauvre comtesse.

Elle se précipita dans les bras tremblants que le colonel lui tendait, et la délicieuse étreinte des deux amants effraya les spectateurs. Julie fondait en larmes. Tout à coup elle se tut, et dit d'un son de voix faible :

— Adieu, Philippe!... Je t'aime... adieu!

— Oh! elle est morte!... s'écria le colonel en ouvrant les bras.

Le vieux médecin reçut le corps inanimé de sa nièce; et, l'embrassant avec la vigueur du jeune âge, il l'emporta et s'assit avec elle dans un tas de bois. Il regarda la comtesse en lui posant sur le cœur une main débile et convulsivement agitée.

Le cœur ne battait plus.

— C'est donc vrai!... dit-il en contemplant tour à tour le colonel immobile et la figure de Julie sur laquelle la mort répandait cette beauté resplendissante, fugitive auréole, le gage peut-être d'un brillant avenir.

— Oui, elle est morte!

— Ah!... ce sourire!... s'écria Philippe; voyez donc ce sourire! Est-ce possible?...

— Elle est déjà froide!... répondit M. Fanjat.

M. de Sucy fit quelques pas pour s'arracher à ce spectacle; mais il s'arrêta, siffla l'air qu'entendait la folle, et, ne voyant pas Julie accourir, il s'éloigna d'un pas chancelant, comme un homme ivre, sifflant toujours, mais ne se retournant plus.

Le général Philippe de Sucy passait dans le monde pour un homme très-aimable et surtout très-gai. Il y a quelques jours, une dame le complimenta sur sa bonne humeur et sur l'égalité de son caractère.

— Ah! madame, lui dit-il, je paie mes plaisanteries bien cher, le soir, quand je suis seul.

— Êtes vous donc seul?...

— Non, répondit-il en souriant.

Si un observateur judicieux de la nature humaine avait pu voir l'expression du comte de Sucy, il en eût frissonné peut-être.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas?... reprit cette dame qui avait plusieurs filles dans un pensionnat. Vous êtes riche, tiré, de noblesse ancienne : vous avez des talents, de l'avenir; tout vous sourit...

— Oui, répondit-il, mais ce sourire me tue.

Le lendemain, la dame apprit avec étonnement que M. de Sucy s'était brûlé la cervelle pendant la nuit.

La haute société s'entretint diversement de cet événement extraordinaire, et chacun en cherchait la cause. Selon les goûts de chaque raisonneur, le jeu, l'amour, l'ambition, des désordres cachés expliquaient cette catastrophe, dernière scène d'un drame qui avait commencé en 1812.

Deux hommes seulement, un magistrat et un vieux médecin, savaient que M. le comte de Sucy était un de ces hommes forts auxquels Dieu donne le malheureux pouvoir de sortir tous les jours triomphants d'un horrible combat qu'ils livrent à un monstre; mais, si Dieu leur retire, pendant un moment, sa main puissante, ils succombent.

LES

DANGERS DE L'INCONDUITE.

La soirée finissait toujours assez tard chez madame la vicomtesse de Grandlieu. Pendant une nuit de l'hiver dernier, il se trouvait encore à une heure du matin dans son salon deux personnes étrangères à sa famille. Un jeune et très-joli homme sortit en entendant sonner la pendule. Quand le bruit de sa voiture retentit au dehors, madame de Grandlieu jeta un regard inquiet autour d'elle; et, s'apercevant qu'il ne restait plus que deux hommes assis à une table d'écarté, elle s'avança vers sa fille comme pour lui parler.

C'était une jeune personne élégamment mise, charmante, et qui, debout devant la cheminée du salon, écoutait le bruit que faisait le cabriolet dans la rue, tout en ayant l'air d'examiner un beau garde-vue en lithophanie, nouveauté qui venait de paraître.

— Camille, dit la vicomtesse en regardant sa fille avec attention, je vous préviens que si vous continuez à tenir avec le jeune comte de Restaud la conduite que vous avez eue ce soir, je ne le recevrai plus chez moi...

— Maman...

— Assez, Camille... Écoutez-moi : vous êtes fille unique, vous êtes riche; or, vous ne devez pas songer à épouser un jeune homme qui n'a aucune espèce de fortune. Vous avez confiance en moi, ma chère enfant; laissez-moi donc un peu vous conduire dans la vie. Ce n'est pas à dix-sept ans que l'on peut juger de certaines convenances..... Je ne vous ferai qu'une seule observation. — Ernest a une mère qui mangerait dix millions. Il l'adore, et la soutient avec une piété filiale digne des plus grands éloges; il a surtout un soin extrême de son frère et de sa sœur, ce qui est admirable, ajouta la comtesse d'un air fin. Mais, tant que sa mère existera, les familles trembleront de confier l'avenir et la fortune d'une jeune fille à M. le comte de Restaud.

— J'ai entendu quelques mots qui me donnent envie d'intervenir entre vous et mademoiselle Camille !... s'écria un des deux hommes occupés à faire une partie d'écarté.

— J'ai gagné, monsieur le marquis..., dit-il en s'adressant à son adversaire; je vais vous laisser pour courir au secours de votre nièce!...

— Voilà ce qui s'appelle avoir des oreilles d'avoué!... s'écria la vicomtesse. Comment avez-vous pu m'écouter? j'ai parlé presque à l'oreille de Camille.

— J'ai entendu par les yeux ! répondit l'avoué en s'approchant du feu.

Il s'assit dans une bergère au coin de la cheminée; le vieil oncle de Camille se mit à côté d'elle, et madame de Grandlieu prit place sur une chaise qui se trouvait entre la bergère de l'avoué et la petite causeuse sur laquelle étaient sa fille et l'oncle.

— Il est temps, dit l'avoué, que je vous conte une histoire qui aura deux mérites : d'abord elle présentera de fortes leçons à mademoiselle Camille; puis, elle vous fera modifier le jugement que vous portez sur la fortune d'Ernest....

— Une histoire !... s'écria Camille; oh! commencez vite, mon bon ami...

L'avoué jeta sur madame de Grandlieu un regard qui fit comprendre à la vicomtesse tout l'intérêt que pourrait avoir ce récit.

La vicomtesse de Grandlieu étant une des femmes les plus remarquables du faubourg Saint-Germain, l'une des plus riches, l'une des mieux pensantes, l'une des plus nobles, il ne doit pas sembler très-naturel qu'un petit avoué de Paris lui parlât aussi familièrement et se comportât d'une manière si cavalière chez elle. Cependant il n'est pas difficile d'expliquer ce rare phénomène de la vie aristocratique.

Madame de Grandlieu était rentrée en France avec la famille royale. Elle était venue habiter Paris, où elle avait d'abord vécu fort modestement, grâce aux secours que Louis XVIII lui avait accordés sur les fonds de la liste civile. L'avoué, ayant eu l'occasion de découvrir des vices de formes dans la vente que la république avait jadis faite de l'hôtel de Grandlieu, prétendit qu'il devait être restitué à la vicomtesse. Il avait entrepris le procès à ses risques et périls, l'avait gagné, et avait rendu cette propriété à madame de Grandlieu.

Encouragé par ce succès, il avait si bien su chicaner le domaine extraordinaire de la couronne et la régie de l'enregistrement, qu'il avait obtenu la restitution de la forêt de Grandlieu; plus, celle de quelques actions sur le canal d'Orléans, et certains immeubles assez importants, dont l'empereur avait doté des établissements publics. L'habileté, le dévouement du jeune avoué avaient si bien rétabli la fortune de madame de Grandlieu, qu'en 1820 elle possédait déjà cent mille livres de rente. Depuis, l'indemnité lui avait rendu des sommes immenses, grâce aux soins du jeune légiste qui était devenu l'ami de la famille.

Il avait plus de quarante ans. C'était un homme de haute probité, savant, modeste, et de bonne compagnie. Sa conduite envers madame de Grandlieu lui avait mérité l'estime et la clientelle de la plupart des maisons du faubourg Saint-Germain; mais il ne profitait pas de cette faveur comme aurait pu le faire un homme ambitieux. A l'exception de l'hôtel de Grandlieu, où il venait passer quelquefois la soirée, il n'allait nulle part. Il aimait passionnément le travail; et, d'ailleurs, il trouvait trop de bonheur dans son ménage pour rechercher les plaisirs du monde. Il était fort heureux que sa probité et ses talents eussent été mis en lumière par l'affaire de madame de Grandlieu; car il aurait couru le risque de laisser dépérir son étude. Il n'avait pas une âme d'avoué.

Depuis que le comte Ernest de Restaud s'était introduit chez madame de Grandlieu, et que l'avoué avait découvert la sympathie qui unissait Camille au jeune homme, il était devenu aussi assidu chez madame de Grandlieu qu'un dandy de la Chaussée-d'Antin nouvellement admis dans les cercles du noble faubourg.

Quelques jours auparavant, il s'était trouvé assis auprès de mademoiselle Camille de Grandlieu, et lui avait dit en lui montrant le jeune comte :

— Il est dommage que ce garçon-là n'ait pas deux ou trois millions, n'est-ce pas?...

— Est-ce un malheur?... je ne le crois pas, avait-elle répondu. M. Ernest a beaucoup de talent; il est instruit, il est bien vu du ministre auprès duquel il a été placé, il porte un beau nom; et je ne doute pas qu'il ne soit un jour un homme très-remarquable. Il trouvera tout autant de fortune qu'il en voudra le jour où il sera parvenu au pouvoir...

— Oui, mais s'il était riche...

Camille avait rougi.

— S'il était riche, mon bon ami; mais toutes les jeunes personnes qui sont ici se le disputeraient, avait-elle répondu en montrant les quadrilles.

— Et alors, avait repris l'avoué, mademoiselle Camille de Grandlieu ne serait plus la seule vers laquelle il tournerait les yeux... Voilà pourquoi vous rougissez, Camille. Vous vous sentez du goût pour lui, n'est-ce pas?... Allons, dites...

Camille s'était brusquement levée.

— Elle l'aime! avait pensé l'avoué. Et depuis ce jour-là Camille s'était aperçue que son ami le légiste approuvait le sentiment naissant qu'elle avait pour le jeune comte Ernest de Restaud.

L'avoué prit donc la parole, et raconta les scènes qu'on va lire. Elles sont aussi fidèlement rendues que peuvent le permettre les différences qui distinguent une conversation verbeuse d'une narration écrite.

L'USURIER.

— Comme je joue un rôle dans cette aventure, et qu'elle me rappelle les circonstances les plus romanesques de ma vie, vous me permettrez, j'espère, de suivre mes inspirations. Figurez-vous, mademoiselle, que j'ai vingt-sept ans, et que les événements de mon histoire sont arrivés hier. Je vais commencer par vous parler d'un personnage dont vous ne pouvez guère vous faire idée : c'est un usurier.

Usurier : saisirez-vous bien cette figure? Elle est pâle et blafarde, et je voudrais que l'Académie me permît de lui donner le nom de face *lunaire,* elle ressemble à de l'argent dédoré. Les cheveux sont

plats, soigneusement peignés et d'un gris cendré. Le visage est impassible comme celui de M. de Talleyrand : ce sont des traits coulés en bronze. L'œil, aussi jaune que celui d'une fouine, n'a presque point de cils. Le nez est pointu, et les lèvres minces. Cet homme parle bas, d'un ton doux, et ne s'emporte jamais. Ses petits yeux sont toujours garantis de la lumière par la doublure verte d'une vieille casquette. Il est vêtu de noir. Son âge est un problème : on ne sait s'il est vieux avant le temps, ou s'il a ménagé sa jeunesse afin qu'elle lui servît toujours.

Sa chambre est propre comme l'habit d'un Anglais; mais tout y est râpé, depuis le tapis du lit jusqu'au drap vert du bureau. Il semble que ce soit le froid sanctuaire d'une vieille fille qui passerait la journée à frotter de vieux meubles. Tout y est négatif ou rêche. En hiver, je n'ai jamais vu les tisons de son foyer se rejoindre; et ils fument sans flamber, presque toujours enterrés au milieu d'un talus de cendre.

La vie de cet homme s'écoule sans faire plus de bruit que le sable d'une horloge antique. Ses actions, depuis l'heure de son lever jusqu'à ses accès de toux, le soir, sont soumises à la régularité d'une pendule. C'est, en quelque sorte, un *homme-modèle* que le sommeil remonte. Si vous touchez un cloporte cheminant sur un papier, il s'arrête et fait le mort; de même, cet homme s'interrompt au milieu de son discours, et se tait quand une voiture passe, afin de ne pas forcer sa voix. A l'imitation de Fontenelle, il tend à économiser le mouvement vital, et concentre tous les sentiments humains dans le *moi*. Quelquefois ses victimes crient beaucoup et s'emportent; puis il se fait chez lui un grand silence, comme dans une cuisine où l'on égorge un canard.

Jusqu'à sept heures du soir, il est grave; mais, à huit heures, l'homme-billet se change en un homme ordinaire : c'est le mystère de la transmutation des métaux en cœur humain. Alors il se frotte les mains, et il a une sorte de gaieté semblable au rire à vide de *Bas-de-Cuir;* mais, dans ses plus grands accès de joie, sa conversation est toujours monosyllabique. Tel est le voisin dont le hasard m'a gratifié dans la maison que j'habite rue des Grès.

Cette maison est sombre et humide; elle n'a pas de cour, et les appartements ne tirent leur jour que de la rue. La distribution claustrale qui divise le bâtiment en chambres d'égale grandeur, et ne leur laisse d'autre issue qu'une porte donnant sur un long corridor éclairé par des jours de souffrance, annonce que la maison a fait jadis partie d'un couvent. Cet aspect est tellement triste, que la gaieté d'un fils de famille est déjà expirée avant qu'il entre chez mon voisin. La maison et lui se ressemblent : c'est l'huître et son rocher.

Sa vie est un mystère. Le seul être avec lequel il communique, socialement parlant, c'est moi. Il vient me demander du feu; il m'emprunte un livre, un journal; et le soir, je suis le seul auquel il permette d'entrer dans sa cellule et auquel il parle volontiers : ces marques de confiance sont le fruit d'un voisinage de sept années. A-t-il des parents, des amis? Je ne sais. Je n'ai jamais vu un sou chez lui. Toute sa fortune est sous les caves de la Banque. Il reçoit lui-même ses billets, et il m'a dit que sur chaque effet il percevait deux francs pour la course qu'en nécessite le recouvrement. Il a les jambes sèches comme celles d'un cerf. Du reste, il est martyr de sa prudence : un jour que, par hasard, il portait de l'or sur lui, un double napoléon se fit jour, on ne sait comment, à travers son gousset; un locataire qui le suivait dans l'escalier le ramassa et le lui présenta.

— Cela ne m'appartient pas!... répondit-il avec un geste de surprise ; je n'ai jamais d'or chez moi, ni sur moi!...

Le matin, il apprête lui-même son café sur un réchaud de tôle qui ne bouge pas de l'angle noir de sa cheminée. Un rôtisseur lui apporte son dîner. Une vieille portière monte à une heure fixe pour approprier la chambre. Enfin, par un hasard que Sterne appellerait prédestination, cet homme se nomme M. Gobseck.

— Je déclare que votre voisin m'intéresse prodigieusement!... s'écria le vieil oncle.

— Je le considérais comme un athée, si l'humanité, la sociabilité sont une religion, reprit l'avoué. Aussi, m'étais-je proposé de l'examiner. C'est ce que j'appelais étudier l'anatomie de l'*homo duplex*, de l'homme moral. Mais ne m'interrompez plus, monsieur le marquis; autrement vous éteindriez ma verve. Je reprends le fil de mon improvisation.

Un soir, j'entrai chez cet homme qui s'était fait or. Je le trouvai sur un fauteuil, immobile comme une statue, les yeux arrêtés sur le manteau de la cheminée, où il senblait lire des bordereaux d'escompte. Une lampette de portier, fumeuse, sale, et dont le pied avait été jadis vert, jetait une lueur rougeâtre sur ce visage pâle. Il leva les yeux sur moi et ne me dit rien; mais ma chaise était préparée auprès de lui, elle m'attendait.

— Cet être-là pense-t-il? me dis-je. Sait il s'il y a un Dieu, un sentiment, des femmes, un bonheur?... Je le plaignis comme j'aurais plaint un malade; mais je comprenais bien aussi que, s'il avait un million à la Banque, il devait posséder toute la terre par la pensée.

— Bonjour, père Gobseck, lui dis-je.

Il tourna la tête vers moi, et ses gros sourcils noirs se rapprochèrent légèrement. Cette inflexion

caractéristique équivalait au plus gai sourire d'un Méridional.

— Vous êtes aussi sombre que le jour où l'on est venu vous annoncer la faillite de ce... libraire. Est-ce que vous n'avez pas été payé aujourd'hui? car nous sommes le 31. je crois...

C'était la première fois que je lui parlais d'argent. Il me regarda, et me répondit de sa voix douce, qui ne ressemble pas mal aux sons que tire de sa flûte un élève qui n'en a pas l'embouchure :

— Je m'amuse...

— Vous vous amusez donc quelquefois?

Il haussa les épaules et me jeta un regard de pitié.

— Croyez-vous qu'il n'y ait de poëtes que ceux qui impriment des vers? me demanda-t-il.

— De la poésie dans cette tête!... pensai-je.

— Il n'y a pas de vie plus brillante que la mienne, dit-il en continuant.

Son œil s'anima.

— Écoutez-moi, reprit-il. Par le récit des événements de la matinée, vous devinerez tous mes plaisirs.

Ile se leva, il alla pousser le verrou de sa porte, tira un rideau de vieille tapisserie dont les anneaux crièrent sur la tringle, et revint s'asseoir.

— Ce matin, me dit-il, je n'avais que deux effets à recevoir, parce que tous les autres étaient donnés la veille comme comptant à mes pratiques. Le premier billet m'avait été présenté par un beau jeune homme. Il était venu en tilbury. Le papier, signé par l'une des plus jolies femmes de Paris, marié à un riche propriétaire, avait été souscrit je ne sais pourquoi : il était de mille francs. Le second billet, d'égale somme, devait être acquitté par une dame; car il était signé Fanny Malvaut. Il m'avait été présenté par un marchand de toiles. La comtesse demeurait rue du Helder, et Fanny, rue Montmartre. Si vous saviez les conjectures romanesques que j'ai faites en m'en allant d'ici ce matin! Quelle joie orgueilleuse m'a ému en pensant que si ces deux femmes n'étaient pas en mesure, elles allaient me recevoir avec autant de respect que si j'étais leur propre père!... Que de choses la comtesse n'allait-elle pas faire pour mille francs!... Prendre un air affectueux; me parler de cette voix douce qu'elle réserve peut-être à l'endosseur du billet; me prodiguer des paroles caressantes, me supplier peut-être, et moi...

Là, le vieillard me jeta un regard glacial.

— Et moi, inébranlable!... reprit-il; je suis là comme un vengeur; j'apparais comme un remords... Mais laissons les hypothèses. J'arrive.

— Madame la comtesse est couchée! dit une femme de chambre.

— Quand sera-t-elle visible?

— A midi.

— Madame la comtesse est malade?

— Non, monsieur, mais elle est rentrée du bal à trois heures.

— Je m'apppelle Gobseck... Dites-lui mon nom. Je serai ici à midi.

Et je m'en vais, après avoir signé ma présence sur le tapis somptueux qui déguisait les dalles de l'escalier.

Parvenu rue Montmartre, à une maison de peu d'apparence, je pousse une vieille porte cochère, et je vois une de ces cours obscures où le soleil ne pénètre jamais. La loge du portier était noire, et le vitrage ressemblait à la manche d'une douillette trop longtemps portée : il était gras, brun et lézardé.

— Mademoiselle Fanny Malvaut?...

— Elle est sortie; mais si c'est pour un billet, l'argent est là...

— Je reviendrai, dis-je; car, du moment où le portier avait la somme, je voulais connaître la jeune fille; je me figurais qu'elle était jeune.

Je passe la matinée à voir les gravures étalées sur le boulevard, et à midi sonnant je traversais le salon qui précédait la chambre de la comtesse.

— Madame ne fait que de sonner à l'instant, me dit la femme de chambre, et je ne crois pas qu'elle soit visible.

— J'attendrai!

Et je m'assieds sur un fauteuil doré.

A peine les persiennes furent-elles ouvertes que la femme de chambre accourut et me dit :

— Entrez, monsieur.

Par le ton qu'elle mit à ses paroles, je devinai que sa maîtresse n'était pas en mesure. Mais quelle belle femme je vis!... Elle avait jeté à la hâte sur ses épaules nues un châle de cachemire, dans lequel elle s'enveloppait si bien que ses formes ravissantes étaient complétement dessinées. Elle était vêtue d'un élégant peignoir aussi blanc que la neige. Ses cheveux noirs s'échappaient confusément de dessous un joli madras, capricieusement noué sur sa tête à la manière des créoles. Son lit offrait le tableau d'un désordre pittoresque. On voyait que son sommeil avait été agité. Un peintre aurait payé pour rester au milieu de cette scène.

C'était d'abord, sous les draperies les plus voluptueusement attachées, un oreiller jeté sur un édredon de soie bleue, et dont les garnitures en dentelle se détachaient vivement sur ce fond d'azur. Sur une large peau d'ours, étendue aux pieds des lions ciselés dans l'acajou du lit, brillaient deux souliers de satin blanc, jetés là avec toute l'incurie que cause la lassitude d'un bal. Sur une chaise était une robe froissée, dont les manches touchaient à terre. Des bas, que le zéphir aurait emportés, étaient tortillés autour du pied d'un fauteuil, et de blanches jarre-

tières flottaient le long d'un causeuse. Des fleurs, des diamants, des gants, un bouquet, une ceinture gisaient çà et là. Je sentais une vague odeur de parfums. Un éventail de prix, à moitié déplié, encombrait la cheminée. Les tiroirs de la commode restaient ouverts. Tout était luxe et désordre, beauté sans harmonie, richesse et misère. La figure fatiguée de la comtesse ressemblait à cette chambre parsemée des débris d'une fête. Ces brimborions épars me faisaient pitié; rassemblés, ils avaient causé, la veille, quelque délire. C'étaient comme les vestiges d'un amour foudroyé par le remords; l'image d'une vie de dissipation, de luxe, de bruit: efforts de Tantale pour embrasser des plaisirs sans substance. Quelques rougeurs semées sur le visage de la jeune femme attestaient la finesse de sa peau; ses traits étaient comme grossis; le cercle brun qui se dessinait sous ses yeux était plus fortement marqué qu'à l'ordinaire. Néanmoins la nature avait assez d'énergie en elle pour que ces indices de folie n'altérassent pas sa beauté. Ses yeux étincelaient; elle ressemblait à l'une de ces Hérodiades, dues au pinceau de Léonard de Vinci (car j'ai brocanté les tableaux). Elle était puissante de vie et de force. Rien de mesquin dans les contours, ni dans les traits, ne gênait la pensée. Elle inspirait l'amour, mais elle me semblait plus forte que l'amonr. Elle m'a plu. Il y avait longtemps que mon cœur n'avait battu. J'étais déjà payé; car j'offre plus de mille francs d'une sensation qui me fasse souvenir de ma jeunesse.

— Monsieur, me dit-elle en me présentant une chaise, auriez-vous la complaisance d'attendre?

— Jusqu'à demain midi, madame, répondis-je en repliant le billet que je lui avais présenté... Je n'ai le droit de protester qu'à cette heure-là...

Puis en moi-même je me disais: — Paye ton luxe, paye ton nom, paye ton honneur, paye le monopole dont tu jouis. Il y a des tribunaux, des juges, des échafauds pour les malheureux sans pain; mais pour vous qui couchez sur la soie, et sous la soie, il y a des remords, des grincements de dents cachés sous un sourire, et des griffes d'acier qui vous pressent le cœur.

— Un protêt!... y pensez-vous?... s'écria-t-elle en me regardant. Vous auriez aussi peu d'égards pour moi!...

— Si le roi me devait, madame, et qu'il ne me payât pas, je l'assignerais...

En ce moment nous entendîmes frapper doucement à la porte de la chambre.

— Je n'y suis pas!... s'écria impérieusement la jeune femme.

— Émilie, je voudrais cependant bien vous voir...

— Pas en ce moment, mon cher, répondit-elle d'une voix moins dure, mais sans douceur néanmoins.

— C'est une plaisanterie, car vous parlez à quelqu'un...

Et un homme, qui ne pouvait être que le comte, entra tout à coup. La comtesse me regarda. — Je la compris. Elle devint mon esclave. Ah! il y a eu un temps où j'étais assez bête pour ne pas protester.

— Que veut monsieur?..... me demanda le comte.

Je vis la femme frissonner. La peau blanche et satinée de son cou devint rude. Elle avait, suivant un terme familier, la chair de poule. Moi je riais, sans qu'aucun de mes muscles tressaillît.

— Monsieur est un de mes fournisseurs..... dit-elle.

Le comte me tourna le dos, mais je tirai le billet à moitié hors de ma poche. Alors, à ce mouvement inexorable, la jeune femme vint à moi, me présenta un diamant.

— Prenez, dit-elle, et allez-vous-en!...

Nous échangeâmes les deux valeurs; je la saluai, je sortis. Le diamant valait bien une douzaine de cents francs. Je trouvai dans la cour deux équipages somptueux que l'on nettoyait, des valets qui brossaient leurs livrées et qui ciraient leurs bottes. — Voilà, me dis-je, ce qui amène ces gens-là chez moi; ce qui leur fait voler décemment des millions, ou trahir leur patrie. Pour ne pas se crotter en allant à pied, on prend une bonne fois un bain de boue!... Mais précisément, en ce moment, la grande porte s'ouvrit, et livra passage à l'élégant tilbury du jeune homme qui m'avait présenté le billet.

— Monsieur, lui dis-je quand il fut descendu, voici deux cents francs que je vous prie de rendre à madame la comtesse, et vous lui ferez observer que je tiendrai à sa disposition, pendant huit jours, le gage qu'elle m'a remis ce matin. Il prit les deux cents francs, et laissa échapper un sourire moqueur, comme s'il eût dit: — Ah! ah! elle a payé! ma foi, tant mieux!

J'ai lu sur cette physionomie l'avenir de la comtesse.

Je me rendis rue Montmartre, chez mademoiselle Fanny. Je montai un petit escalier bien roide; et arrivé au cinquième étage je fus introduit dans un appartement fraîchement décoré où tout était d'une propreté merveilleuse. Je n'aperçus pas la moindre trace de poussière sur les meubles simples qui ornaient la chambre où me reçut mademoiselle Fanny. C'était une jeune fille parisienne: tête élégante et fraîche, air avenant, des cheveux châtains bien peignés, qui, retroussés en deux arcs sur les tempes, donnaient de la finesse à des yeux bleus purs comme du cristal. Elle était vêtue simplement. Le

jour, passant à travers de petits rideaux tendus aux carreaux, jetait une lueur douce sur cette céleste figure. Elle ouvrait du linge; et, autour d'elle, de nombreux morceaux de toile taillés me dénoncèrent ses occupations habituelles. Elle m'offrit une image idéale de la solitude. Quand je lui présentai le billet, je lui dis que je ne l'avais pas trouvée le matin.

—Mais, dit-elle, les fonds étaient chez la portière.

Je feignis de ne pas entendre.

— Mademoiselle sort de bonne heure, à ce qu'il paraît?

— Oh! je suis rarement hors de chez moi; mais, quand on travaille la nuit, il faut bien prendre quelquefois des bains...

Je la regardai, et d'un coup d'œil je devinai tout. C'était une fille appartenant à quelque famille riche et que le malheur condamnait au travail. Il y avait je ne sais quel air de vertu, de modestie, répandu dans tous ses traits et une noblesse native. Autour d'elle tout était en rapport avec ses manières. Il me sembla que j'habitais une atmosphère de sincérité, de candeur. Je respirais à mon aise. J'aperçus une simple couchette en bois peint, surmontée d'un crucifix orné de deux branches de buis. J'étais touché. Je me sentais disposé à lui laisser l'argent que je vérifiais, ainsi que le diamant de la comtesse; mais je pensai que ce présent lui serait peut-être fatal; et, toute réflexion faite, je gardai le tout, d'autant que le diamant vaut bien quinze cents francs pour une actrice ou une mariée. — Et puis, me dis-je, elle a peut-être aussi un petit cousin qui se ferait une épingle du diamant, et mangerait les mille francs!

Quand vous êtes entré, je pensais que Fanny Malvaut serait une bonne petite femme.

Pendant quinze jours, je songerai à cette vie pure et solitaire, l'opposant à celle de cette comtesse qui a déjà un pied dans le vice!

—Eh bien! reprit-il après un moment de silence profond, pendant lequel je l'examinais, croyez-vous que ce ne soit rien que de pénétrer ainsi dans les plus secrets replis du cœur humain, d'épouser la vie des autres, de la voir à nu? Ce sont des spectacles toujours variés: des plaies hideuses, des chagrins mortels, des scènes d'amour, des misères que les eaux de la Seine attendent, des joies de jeune homme qui mènent à l'échafaud, des rires de désespoir et des fêtes somptueuses. Hier une tragédie : un père qui s'asphyxie, parce qu'il ne peut plus nourrir ses enfants; demain, ce sera une comédie : un jeune homme essayera de jouer la scène de M. Dimanche, avec des variantes. J'ai entendu vanter l'éloquence de Mirabeau; je l'ai bien écouté dans le temps : il ne m'a jamais ému. Mais souvent une jeune fille amoureuse, un vieux négociant sur le penchant d'une faillite, une mère qui veut cacher la faute de son fils, un homme sans pain, un grand sans honneur, m'ont fait frissonner par la puissance de leur parole. Acteurs sublimes, ils jouaient pour moi seul. Mais on ne me trompe pas. Mon regard est comme celui de Dieu! il voit les cœurs. Rien ne nous est caché. Que me manque-t-il? je possède tout. L'on ne refuse rien à celui qui lie et délie les cordons d'un sac. L'on achète les ministres et les consciences, c'est le pouvoir; l'on achète les femmes et leurs plus tendres caresses, c'est le plaisir et la beauté; l'on achète tout. Nous sommes les rois silencieux et inconnus de la vie; car l'argent, c'est la vie. Mais si j'ai joui de tout, je me suis rassasié de tout. Nous sommes dans Paris une trentaine ainsi. Liés par le même intérêt, nous nous rassemblons certains jours de la semaine dans un café près du Pont-Neuf. Là, nous nous révélons tous les mystères de la finance. Aucune fortune ne peut nous mentir; car nous possédons les secrets de toutes les familles, et nous avons une espèce de *livre noir* où s'inscrivent les notes les plus importantes sur le crédit public, la banque et le commerce. Nous analysons les actions les plus indifférentes. Nous sommes les casuistes de la Bourse. Comme moi, tous sont arrivés à n'aimer, à l'instar des jésuites, le pouvoir et l'argent que pour le pouvoir et l'argent même.

— Ici, dit-il en me montrant sa chambre nue et froide; ici, l'amant le plus fougueux, qui s'irrite d'une parole et tire l'épée pour un mot, prie à mains jointes; ici, prie le négociant le plus orgueilleux; ici, prie la femme la plus vaine de sa beauté; ici, prie le militaire le plus fier, prient l'artiste le plus célèbre et l'écrivain dont le nom est promis à la postérité; ici enfin, ajouta-t-il en portant la main à son front, est une balance dans laquelle se pèsent les successions, et même Paris tout entier!...

Croyez-vous maintenant qu'il n'y ait pas de jouissance sous ce masque blanc dont l'immobilité vous a si souvent étonné?... dit-il en me tendant son visage blême qui sentait l'argent.

Je retournai chez moi stupéfait. Ce petit vieillard sec avait grandi. Il s'était changé à mes yeux en une image fantastique : j'avais vu le pouvoir de l'or personnifié. La vie, les hommes me faisaient horreur.

— Tout doit-il donc se résoudre par l'argent? me demandais-je.

Je me souviens de ne m'être endormi que très-tard. Je voyais des monceaux d'or autour de moi. La figure de cette belle comtesse m'occupa longtemps, et j'avouerai à ma honte qu'elle éclipsait complétement l'image de cette douce et charmante créature, vouée au travail et à l'obscurité.

Mais le lendemain matin, à travers les nuages de mon réveil, la pure et céleste Fanny m'apparut dans toute sa beauté, et je ne pensai plus qu'à elle.

— Voulez-vous un verre d'eau sucrée?... dit la vicomtesse en interrompant l'avoué.

— Volontiers, répondit-il.

Madame de Grandlieu sonna.

— Mais, dit-elle, je ne vois là-dedans rien qui puisse nous concerner...

—Sardanapale! s'écria l'avoué (c'était son juron), je vais bien réveiller mademoiselle Camille en lui disant que son bonheur dépend aujourd'hui du père Gobseck; et quant à Fanny Malvaut... vous la connaissez... — c'est ma femme!

— Le pauvre garçon, répliqua la vicomtesse, avouerait cela devant vingt personnes, avec sa franchise ordinaire.

— Je le crierais à tout l'univers.... dit l'avoué.

— Buvez, buvez, mon pauvre ami; vous ne serez jamais que le plus heureux et le meilleur des hommes...

— Vous allez continuer! dit Camille.

— Certainement.

— Je vous ai laissé rue du Helder, chez une comtesse!... s'écria le vieux marquis en montrant une tête légèrement assoupie. Qu'en avez-vous fait?

—

L'AVOUÉ.

Quelques jours après la conversation que j'avais eue avec M. Gobseck, je passai ma thèse. Je fus reçu licencié en droit, et puis avocat. La confiance que le vieil avare avait en moi s'accrut beaucoup. Il me consultait gratuitement sur les affaires épineuses dans lesquelles il s'embarquait avec une audace incroyable; et cet homme, sur lequel personne n'aurait pu prendre le moindre empire, écoutait mes conseils avec une sorte de respect. Il est vrai qu'il s'en était toujours très-bien trouvé. Enfin, le jour où je fus nommé maître-clerc de l'étude où je travaillais depuis trois ans, je quittai la maison de la rue des Grès, et j'allai demeurer chez mon patron qui me donnait la table et le logement.

Quand je fis mes adieux à l'usurier, il ne me témoigna ni amitié ni déplaisir. Il ne m'engagea pas à le venir voir quelquefois; mais il me jeta un de ces regards profonds qui, chez lui, semblent en quelque sorte trahir le don de seconde vue.

Au bout de huit jours, je reçus la visite de mon ancien voisin. Il m'apporta une affaire assez difficile; c'était une expropriation. Il continua ses consultations gratuites auprès de moi avec autant de liberté que s'il me payait fort cher. A la fin de la seconde année, mon patron, homme de plaisir et fort dépensier, se trouva dans une gêne considérable. Il était obligé de vendre sa charge. En ce moment (nous étions en 1816), les études n'avaient pas encore acquis la valeur exorbitante à laquelle elles sont montées aujourd'hui; de sorte qu'en demandant soixante-dix mille francs de sa charge, mon patron la donnait presque. Un homme actif, instruit et intelligent pouvait en deux années gagner cette somme, pour peu qu'il inspirât de confiance.

Je ne possédais pas une obole, et je ne connaissais dans le monde entier d'autre capitaliste que le père Gobseck. Une pensée ambitieuse et une lueur d'espoir me prêtèrent le courage d'aller trouver l'usurier.

Un soir, donc, je cheminai lentement jusqu'à la rue des Grès. Le cœur me battit bien fortement quand je frappai à la sombre porte.

Je me souvenais de tout ce que m'avait dit autrefois le vieil avare, dans un temps où j'étais bien loin de soupçonner la violence des angoisses qui commençaient au seuil de cette porte.

J'allais donc le prier comme tant d'autres...

— Eh bien! non, me dis-je, un honnête homme doit garder partout sa dignité. La fortune ne vaut pas une lâcheté.

Depuis mon départ, le père Gobseck avait fait poser une petite chattière grillée au milieu de sa porte, et ce ne fut qu'après avoir reconnu ma figure qu'il m'ouvrit.

— Eh bien! me dit-il de sa petite voix flûtée, il paraît que votre patron vend son étude...

— Comment savez-vous cela? — Il n'en a encore parlé qu'à moi...

Les deux lèvres du vieillard se tirèrent vers les coins de sa bouche absolument comme des rideaux; puis ce sourire muet fut accompagné d'un regard profond et froid.

— Il fallait cela pour que je vous visse chez moi..., ajouta-t-il d'un ton sec et après une pause pendant laquelle je demeurai confondu...

— Écoutez-moi, monsieur Gobseck, repris-je avec autant de calme que je pus en affecter, car le vieillard fixait sur moi des yeux impassibles et dont le feu clair me troublait.

Il fit un geste comme pour me dire : Parlez.

— Je sais qu'il est fort difficile de vous émouvoir; ainsi, je ne perdrai pas mon éloquence à essayer de vous peindre la situation d'un orphelin qui n'a pas un sou, qui n'espère qu'en vous, et n'a dans le monde d'autre cœur que le vôtre auquel il puisse confier les inquiétudes de son avenir. Tout cela est fort beau; mais les affaires se font comme des affaires, et non pas comme des romans, avec de la sensiblerie. Voici

le fait. L'étude de mon patron rapporte annuellement entre ses mains une trentaine de mille francs; je crois qu'entre les miennes elle en vaudra cinquante. — Il veut la vendre soixante-dix mille francs, et je sens là, dis-je en me frappant le front, que si vous pouviez me prêter la somme nécessaire à cette acquisition, je serais libéré en deux ans...

— Voilà parler !... s'écria doucement le père Gobseck.

Il me tendit la main et me la serra.

— Jamais, depuis que je suis dans les affaires, reprit-il, personne ne m'a déduit plus clairement les motifs de sa visite. — Des garanties ?... dit-il en me toisant de la tête aux pieds. — Néant. — Quel âge avez-vous ?...

— Vingt-sept ans... répondis-je.

— Apportez-moi demain matin votre extrait de naissance, et nous parlerons de votre affaire. J'y songerai.

Le lendemain, à huit heures, j'étais chez le vieillard. Il prit le papier officiel, mit ses lunettes, toussa, cracha, s'enveloppa dans sa houppelande noire, et lut l'extrait des registres de la mairie tout entier; puis il le tourna, le retourna, me regarda, toussa, s'agita sur sa chaise, et enfin il me dit :

— C'est une affaire que nous allons tâcher d'arranger.

Je tressaillis...

— Je tire cinquante pour cent de mes fonds, reprit-il.

A ces mots, je pâlis.

— Mais, en faveur de notre connaissance, je me contenterai de douze et demi pour cent d'intérêt : cela vous va-t-il?

— Oui, répondis-je.

— Mais si c'est trop, répliqua-t-il, défendez-vous : moi, je vous demande douze et demi pour cent; mais voyez si vous pouvez les payer... — Je n'aime pas un homme qui tope à tout. Est-ce trop?

— Non, dis-je; je serai quitte pour prendre un peu plus de mal.

— Parbleu, ce sont vos clients qui payeront cela!...

— Non, de par tous les diables!... m'écriai-je, ce sera moi!... Je me couperais la main plutôt que d'écorcher le monde...

— Bonsoir..., me dit le père Gobseck.

— Mais les honoraires sont tarifés..., repris-je.

— Ils ne le sont pas, reprit-il, pour les transactions, les atermoiements, les conciliations!... Alors vous pouvez compter des mille francs, des dix mille francs même, suivant l'importance des intérêts, pour vos conférences, vos courses, vos projets d'actes, vos mémoires et votre verbiage. Il faut savoir rechercher ces sortes d'affaires. Je vous recommanderai comme le plus savant et le plus habile des avoués, et je vous enverrai tant de procès de ce genre-là, que vous ferez crever tous vos confrères de jalousie. Werbrust, Palma, Gigonnet, mes confrères, vous donneront leurs expropriations, et Dieu sait s'ils en ont!... Alors vous aurez deux clientelles!... celle que vous achetez et celle que je vous fais... Vous devriez presque me donner quinze pour cent de mes soixante-dix mille francs.

— Soit, dis-je.

Le père Gobseck se radoucit.

— Je payerai moi-même, reprit-il, la charge à votre patron, de manière à m'établir un privilége bien solide sur le prix et le cautionnement.

— Oh! tout ce que vous voudrez pour les garanties...

— Puis vous m'en représenterez la valeur en soixante-dix lettres de change acceptées en blanc, chacune pour une somme de mille francs.

— Pourvu que cette double valeur soit constatée....

— Non, s'écria Gobseck. Pourquoi voulez-vous que j'aie plus de confiance en vous que vous n'en avez en moi?...

Je gardai le silence.

— Et puis vous ferez, dit-il en continuant avec un ton de bonhomie, toutes mes affaires sans exiger d'honoraires, tant que je vivrai, n'est-ce pas?...

— Soit, pourvu qu'il n'y ait pas d'avances de fonds...

— C'est juste ! dit-il. — Ah ça, reprit le vieillard dont la figure avait peine à prendre un air de bonhomie, vous me permettrez d'aller vous voir?...

— Vous me ferez toujours plaisir...

— Oui, mais le matin cela serait bien difficile; vous aurez vos affaires et j'ai les miennes...

— Venez le soir.

— Oh non!... répondit-il vivement, vous devez aller dans le monde, voir vos clients; et moi, mes amis, à mon café.

— Eh bien ! pourquoi ne pas prendre l'heure du dîner?

— C'est cela !... dit Gobseck. Après la Bourse, à cinq heures... Eh bien, vous me verrez tous les mercredis et les samedis. Nous causerons de nos affaires comme une couple d'amis... Ah, ah ! je suis gai quelquefois, quand j'ai une aile de perdrix devant moi et un verre de vin de Champagne.

— Va pour la perdrix et le verre de vin de Champagne...

— Oh! ne faites pas de folies, car vous perdriez ma confiance. Ne prenez pas un train de maison. Ayez une vieille bonne. Si je désire vous visiter, c'est pour m'assurer de votre santé, m'informer de vos affaires... Allons. — Venez ce soir avec votre patron.

— Pourriez-vous me dire s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous questionner? demandai-je au petit vieillard quand nous atteignîmes au seuil de la porte; qu'est-ce que mon extrait de baptême a fait à mon affaire?

M. Gobseck haussa les épaules, puis il sourit malicieusement en me répondant :

— Que la jeunesse est sotte!... Apprenez donc, monsieur l'avoué, qu'avant trente ans la probité et le talent sont encore des espèces d'hypothèques; mais que, passé cet âge, l'on ne peut plus guère compter sur un homme.

Et il ferma sa porte.

Un mois après j'étais avoué. Bientôt j'eus le bonheur, madame, de pouvoir entreprendre l'affaire concernant la restitution de vos propriétés. Le gain de ces procès me fit connaître, et en moins de deux ans je me trouvai, malgré les intérêts énormes que j'avais à payer à Gobseck, libre d'engagements, et possesseur d'une honnête fortune. Ce fut alors que j'épousai Fanny Malvaut. Nous nous aimions sincèrement, et la conformité de nos destinées, de nos travaux, de nos succès, ajoutait je ne sais quoi de touchant à la pureté de nos sentiments.

Depuis ce jour, ma vie n'a été que bonheur et prospérité. Ne parlons donc plus de moi; car il n'y a rien d'aussi insupportable qu'un homme heureux.

Un mois après l'acquisition de mon étude, je me trouvai entraîné, presque malgré moi, à un déjeuner de garçon. Ce repas était la suite d'une gageure qu'un de mes camarades avait perdue contre un jeune homme alors fort en vogue dans le monde élégant.

Ce fat jouissait d'une immense réputation. Il était la fleur du *dandysme* de ce temps-là. Nul ne portait mieux un habit, ne conduisait mieux un *tandem*. Toutes les femmes en raffolaient. Il se connaissait en chevaux, en chapeaux, en tableaux. Il dépensait près de cent mille francs par an, sans qu'on lui connût une seule propriété, un seul coupon de rente. Il avait le talent de jouer, de manger et de boire avec plus de grâce que qui que ce fût au monde.

C'était le type de la chevalerie errante de nos salons, de nos boudoirs, de nos boulevards; espèce amphibie qui tient autant de l'homme que de la femme. C'était un être singulier, bon à tout et propre à rien; craint et méprisé; sachant et ignorant tout; aussi près de commettre un bienfait que de résoudre un crime; tantôt lâche et tantôt noble; plutôt couvert de boue que taché de sang; ayant plus de soucis que de remords; plus occupé de bien digérer que de penser; feignant des passions et ne ressentant rien; anneau brillant qui pourrait unir le bagne à la haute société. C'était enfin un homme appartenant à cette classe éminemment intelligente d'où s'élancent parfois un Mirabeau, un Pitt, un Richelieu; mais qui le plus souvent fournit des Jefferies, des Laubardemont et des Coignard.

J'avais beaucoup entendu parler de ce personnage, et j'avais évité déjà plusieurs fois le dangereux honneur de me rencontrer avec lui. Cependant mon camarade me fit de telles instances pour obtenir de moi d'aller à son déjeuner, que je ne pouvais m'en dispenser sans être taxé de *bégueulisme*.

Il vous serait difficile de concevoir un déjeuner de garçon. C'est d'abord une magnificence et une recherche rares en fait de service et de comestibles. C'est le luxe d'un avare qui, par vanité, devient fastueux pour un jour. En entrant, on est surpris de l'ordre qui règne sur une table éblouissante d'argent, de cristaux, de linge damassé. Cette pompe est merveilleuse. La vie est là dans sa fleur. Les jeunes gens sont frais, gracieux. Ils sourient et parlent bas : ils ressemblent à de jeunes mariées, autour d'eux tout est vierge. Puis, deux heures plus tard, c'est comme un champ de bataille après le combat. Partout des verres brisés, des serviettes foulées, chiffonnées; çà et là des mets entamés qui répugnent à voir; puis, ce sont des cris à fendre la tête, des toasts plaisants, un feu d'épigrammes et de mauvaises plaisanteries, des visages empourprés, des yeux enflammés qui ne disent plus rien, des confidences involontaires qui disent tout.

Au milieu d'un tapage infernal, les uns cassent des bouteilles, d'autres entonnent des chansons. L'on se porte des défis. Il s'élève un parfum détestable composé de cent odeurs, et des cris composés de cent voix. On ne sait plus ce qu'on mange, ce qu'on boit, ni ce qu'on dit. Les uns sont tristes, les autres babillent; celui-ci est monomane et répète le même mot comme une cloche qu'on a mise en branle, et celui-là veut commander au tumulte; le plus sage propose une orgie. Si un homme de sang-froid entrait, il se croirait à une Bacchanale.

Ce fut au milieu d'un tumulte semblable, et dont rien ne peut vous donner l'idée, que le chef de ce festin classique essaya de s'insinuer dans mes bonnes grâces. J'avais à peu près conservé ma raison, et j'étais sur mes gardes. Quant à lui, quoiqu'il affectât d'être décemment ivre, il était plein de sang-froid et songeait à ses affaires. En effet, je ne sais comment cela se fit, mais en sortant des salons de Grignon, sur les neuf heures du soir, il m'avait entièrement ensorcelé, et je lui avais promis de l'amener chez M. Gobseck le lendemain.

Les mots : honneur, — vertu, — comtesse, — femme honnête, — malheur, s'étaient placés, grâce à sa langue dorée, comme par magie, dans ses discours. Lorsque je me réveillai le lendemain matin, et que je voulus me souvenir de ce que j'avais fait la

veille, j'eus beaucoup de peine à lier quelques idées.

Enfin il me sembla que je ne sais quelle comtesse était en danger de perdre sa réputation, l'estime et l'amour de son mari, si elle ne trouvait pas une cinquantaine de mille francs dans la matinée. Il y avait des dettes de jeu, des mémoires de carrossier, de l'argent perdu à la loterie; et mon prestigieux convive m'avait assuré qu'elle était assez riche pour réparer par quelques années d'économie l'échec qu'elle allait faire à sa fortune.

Alors seulement je commençai à deviner la cause des instances de mon camarade; mais j'avoue, à ma honte, que je ne me doutais nullement de l'importance qu'il y avait pour mon séducteur à se raccommoder avec M. Gobseck.

Au moment où je me levais, le jeune *fashionable* entra.

— Monsieur le vicomte, lui dis-je après nous être adressé les compliments d'usage, je ne vois pas que vous ayez besoin de moi pour vous présenter chez M. Gobseck. C'est le plus poli, le plus anodin de tous les capitalistes. Il vous donnera de l'argent s'il en a, ou plutôt si vous lui présentez des garanties suffisantes...

— Monsieur, me répondit-il, il n'entre pas dans ma pensée de vous forcer à me rendre un service, quand même vous me l'auriez promis...

— Sardanapale! me dis-je en moi-même; laisserai-je croire à cet homme-là que je lui manque de parole?

— J'ai eu l'honneur de vous dire hier que je m'étais fort mal à propos brouillé avec le père Gobseck; et, comme il n'y a guère que lui à Paris qui puisse cracher en un moment, et le lendemain d'une fin de mois, une centaine de mille francs, je vous avais prié de faire ma paix avec lui... Mais n'en parlons plus...

Il me regarda d'un air poliment insultant, et se disposait à s'en aller, quand je lui dis:

—Je suis prêt à vous conduire.

Lorsque nous arrivâmes rue des Grès, le jeune homme regardait autour de lui avec une attention et une inquiétude qui m'étonnèrent. Son visage devenait livide, rougissait et jaunissait tour à tour. Il était en proie à une angoisse horrible, car des gouttes de sueur parurent sur son front quand il aperçut la porte de la maison de M. Gobseck.

Au moment où nous descendîmes de tilbury, un fiacre entra dans la rue des Grès. L'œil de faucon du jeune homme lui permit de distinguer une femme au fond de cette voiture; et alors une expression de joie presque sauvage anima sa figure. Il appela un petit garçon qui passait et lui donna son cheval à tenir.

Nous montâmes chez le vieil avare.

— Père Gobseck, lui dis-je, je vous amène un de mes plus intimes amis... dont je me défie autant que du diable... ajoutai-je à l'oreille du vieillard. A ma considération, vous lui rendrez vos bonnes grâces au taux ordinaire, et vous le tirerez de peine... si cela vous convient...

Le vicomte s'inclina devant l'usurier, s'assit, et prit pour l'écouter une de ces attitudes courtisanesques dont il est impossible de rendre la gracieuse bassesse.

Le père Gobseck était resté sur sa chaise, au coin de son feu, immobile, impassible. Il ressemblait à la statue de Voltaire, vue le soir sous le péristyle dn Théâtre-Français. Il souleva légèrement, comme pour saluer, la casquette grise tout usée dont il se couvrait le chef, et le peu de crâne jaune qu'il montra achevait sa ressemblance avec le marbre.

— Je n'ai d'argent que pour mes pratiques... dit l'usurier.

— Vous êtes donc bien fâché que j'aie été me ruiner ailleurs que chez vous? répondit le jeune homme en riant.

— Ruiner?... reprit le père Gobseck d'un ton d'ironie.

— Allez-vous dire que l'on ne peut pas ruiner un homme qui ne possède rien?... Mais je vous défie de trouver à Paris un plus beau *capital* que moi..., s'écria le fashionable en se levant et tournant sur ses talons.

Cette bouffonnerie presque sérieuse n'eut pas le don d'émouvoir Gobseck.

— Ne suis-je pas la plus brillante des industries?

— Vrai.

— Vous faites de moi une éponge, mordieu! et vous m'encouragez à me gonfler au milieu du monde; mais vous êtes aussi des éponges, et la mort vous pressera!

— Possible.

— Sans les dissipateurs que deviendriez-vous? car nous sommes tous deux l'âme et le corps.

— Juste...

— Allons, une poignée de main, mon vieux Gobseck, et de la magnanimité... si cela est vrai, juste et possible.

— Vous venez à moi, répondit froidement l'usurier, parce que Girard, Palma, Werbrust et Gigonnet ont le ventre plein de vos lettres de change. Ils les offrent partout à cinquante pour cent de perte; mais, comme ils n'ont probablement fourni que moitié de la valeur, elles ne valent pas vingt-cinq... Serviteur.

Puis-je décemment, dit Gobseck en continuant, prêter une seule obole à un homme qui doit trente mille francs, et ne possède pas un denier? D'autant que vous avez perdu dix mille francs, avant-hier, au bal, chez M. Laffitte.

— Monsieur, répondit le jeune homme avec une rare impudence, et en revenant vers le vieillard, mes affaires ne vous regardent pas. Qui a terme, ne doit rien.

— Vrai !

— Mes lettres de change seront acquittées.

— Possible !

— Et, dans ce moment, la question entre nous se réduit à savoir si je vous présente des garanties suffisantes pour la somme que je viens vous emprunter...

— Juste.

Le bruit que faisait le fiacre en s'arrêtant à la porte retentit dans la chambre.

— Je vais aller chercher quelque chose qui vous satisfera peut-être, s'écria le jeune homme.

— O mon fils !... s'écria le père Gobseck en se levant et me tendant les bras, quand l'emprunteur eut disparu, tu me sauves la vie !... j'en serais mort. Werbrust et Gigonnet ont cru me faire une farce... Grâce à toi, je vais bien rire ce soir à leurs dépens !...

La joie du vieillard avait quelque chose d'effrayant. Ce fut le seul moment d'expansion qu'il eut avec moi ; mais, malgré la rapidité de cette joie, elle ne sortira jamais de mon souvenir.

— Faites-moi le plaisir de rester ici..., ajouta-t-il ; car, bien que je sois armé et que je sois sûr de mon coup, je me défie singulièrement de cet homme...

Il alla se rasseoir sur un fauteuil, devant son bureau. Sa figure redevint blême et calme.

— Oh ! oh !... reprit-il en se tournant vers moi, vous allez sans doute avoir un personnage dont je vous ai parlé jadis ; car j'entends dans le corridor les pas d'une femme.

En effet, le jeune homme revint en donnant la main à une dame qui me parut avoir vingt-cinq à vingt-six ans. Elle était d'une beauté remarquable, et je n'eus pas de peine à reconnaître en elle cette comtesse dont Gobseck m'avait autrefois dépeint la détresse et le lever.

En entrant dans la chambre humide et sombre de l'usurier, elle jeta un regard de défiance sur le vicomte. Elle était si belle que, malgré ses fautes, je la plaignis. Elle souffrait intérieurement, et l'on voyait qu'une terrible angoisse agitait son cœur. Ses traits nobles et fiers avaient une expression convulsive.

Je crus deviner que ce jeune homme était devenu pour elle comme un mauvais génie. J'admirais le père Gobseck, qui, trois ans plus tôt, avait compris la destinée de ces deux êtres sur un seul mot, d'après un geste, une inflexion de voix.

— Probablement, me dis-je, il la gouverne par tous les ressorts possibles : la vanité, la jalousie, le plaisir, l'entraînement du monde. Les vertus mêmes de cette femme sont pour lui des armes : il lui fait verser des larmes de dévouement ; il exalte en elle la générosité naturelle à son sexe ; il abuse de sa tendresse, et il lui vend bien cher des plaisirs criminels.

— Je vous avoue, Camille, dit l'avoué en s'adressant à mademoiselle de Grandlieu, que si je ne pleurai pas sur le sort de cette malheureuse créature, si brillante aux yeux du monde et si épouvantable pour qui lisait dans son cœur, c'est que je frémissais d'horreur en contemplant son assassin, ce jeune homme dont le front était si pur, la bouche si fraîche, le sourire si gracieux, les dents si blanches, la peau si douce, et qui ressemblait à un ange.

Ils étaient en ce moment tous deux devant leur juge qui, sévère et froid, les examinait comme un vieux dominicain du XVI[e] siècle devait épier les tortures de deux Maures, au fond des souterrains du Saint-Office.

— Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, existe-t-il un moyen d'obtenir le prix des diamants que voici ?...

Elle lui tendit un écrin.

— En me réservant le droit de les racheter ?...

— Oui, madame, répondis-je ; c'est ce que nous appelons une vente à réméré... L'on cède et transporte une propriété mobilière ou immobilière pour un temps déterminé, à l'expiration duquel on peut rentrer dans son bien, moyennant une somme fixée.

Elle respira plus facilement.

Le vicomte fronça le sourcil, car il se doutait bien que l'usurier donnerait alors une plus faible somme sur les diamants, valeur sujette à des hausses et des baisses très-capricieuses.

Gobseck était immobile. Il avait saisi sa loupe et contemplait silencieusement l'écrin.

Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas le merveilleux tableau que nous offrit sa figure. Ses joues pâles s'étaient colorées. Ses yeux brillaient d'un feu surnaturel. Il se leva, alla au jour, et tint les diamants près de sa bouche démeublée, comme s'il voulait les dévorer. Les scintillements de cette admirable parure semblaient se répéter dans ses yeux. Il marmottait de vagues paroles. Il soulevait tour à tour les bracelets, les girandoles, les colliers, les diadèmes, et les présentait au jour pour en juger l'eau, la blancheur, la taille. Il les sortait de l'écrin, les y remettait, les y reprenait encore, les faisait jouer en leur demandant tous leurs feux, plus enfant que vieillard, ou plutôt enfant et vieillard tout ensemble.

— Beaux diamants ! — Cela aurait valu trois cent

mille francs avant la révolution. — Quelle eau! Beaux diamants! — En connaissez-vous le prix?... Non, non, il n'y a que Gobseck à Paris qui sache apprécier cela... Sous l'empire il aurait encore fallu plus de deux cent mille francs pour faire une parure semblable...

Il fit un geste de dégoût et ajouta :

— Maintenant le diamant perd tous les jours !... Le Brésil, l'Asie nous en accablent depuis la paix... On n'en porte plus qu'à la cour...

Mais, tout en lançant ces terribles paroles, il examinait avec une joie indicible les pierres l'une après l'autre.

— Sans tache. — Voici une tache. — Voici une paille. — Beau diamant...

Et son visage blême était si bien illuminé par les feux de ces pierreries, que je le comparais à ces vieux miroirs verdâtres qu'on trouve dans les auberges de province et qui donnent la figure d'un homme tombant en apoplexie au voyageur assez hardi pour s'y regarder.

— Eh bien?... dit le vicomte en frappant sur l'épaule de Gobseck.

Le vieil enfant tressaillit. Il laissa ses hochets, les mit sur son bureau, s'assit, redevint usurier, et, comme une colonne de marbre, dur, froid et poli.

— Combien vous faut-il?

— Cent mille francs, pour trois ans...

— Possible!

Puis il tira d'une boîte d'acajou des balances inestimables pour leur justesse: c'était son écrin. Il pesa les pierres, en évaluant à vue de pays (et Dieu sait comme!) le poids des montures. Pendant cette opération, la figure de Gobseck luttait entre la joie et la sévérité. Ce visage cadavéreux, éclairé par ces pierreries, avait je ne sais quoi d'horrible.

La comtesse était immobile et plongée dans une stupeur dont je lui tenais compte. Il me sembla qu'elle comprenait toute l'horreur du précipice vers lequel elle marchait. Il y avait encore des remords dans cette âme de femme; et il ne fallait peut-être qu'un effort, une main charitablement tendue pour la sauver. — Je l'essayai.

— Ces diamants sont à vous, madame?... lui demandai-je d'une voix claire.

Elle frissonna.

— Oui, monsieur... répondit-elle en me lançant un regard d'orgueil.

— Voulez-vous faire le *réméré?* me dit Gobseck en se levant et me donnant sa place au bureau.

— Madame est sans doute mariée?... demandai-je.

Elle inclina vivement la tête.

— Je ne ferai pas l'acte!... m'écriai-je.

— Et pourquoi?... dit Gobseck.

— Pourquoi? repris-je en entraînant le vieillard dans l'embrasure de la fenêtre, et lui parlant à voix basse; mais cette femme est en puissance de mari. La vente à réméré sera nulle, et vous ne pourriez pas exciper de votre ignorance des faits. Il serait constaté par l'acte que...

Gobseck m'interrompit par un signe de tête, et se tournant vers les deux coupables :

— Quatre-vingt mille francs comptant, et vous me laisserez les diamants!... leur dit-il d'une voix sourde et flûtée.

— Mais..., répliqua le jeune homme.

— A prendre ou à laisser, reprit Gobseck, en remettant l'écrin à la comtesse.

Je me penchai vers elle, et lui dis à l'oreille :

— Vous feriez mieux de vous jeter aux pieds de votre mari!...

L'usurier comprit sans doute mes paroles au mouvement de mes lèvres, et il me jeta un regard qui avait quelque chose d'infernal.

La figure du jeune homme devint livide : car l'hésitation de la comtesse était palpable. Il s'approcha d'elle, et quoiqu'il parlât très-bas, j'entendis :

— Adieu, Émilie, sois heureuse! Quant à moi, demain je n'aurai plus de soucis.

— Monsieur, s'écria la jeune femme en s'adressant à Gobseck, j'accepte vos offres.

— Allons donc!... répondit le vieillard; vous êtes bien difficile à confesser, ma belle dame.

Il signa un bon de cinquante mille francs tiré à vue sur la Banque, et le remit à la comtesse.

— Maintenant, dit-il avec un sourire qui ressemblait assez à celui de Voltaire, je vais vous compléter votre somme par trente mille francs de lettres de change dont vous ne me contesterez pas la bonté. C'est de l'or en barres.

Et il présenta des traites souscrites par le vicomte, et toutes protestées la veille à la requête de celui de ses confrères qui probablement les lui avait vendues à bas prix.

La figure du jeune homme devint aussi horrible à voir que celle d'un tigre. Il poussa un rugissement, et s'écria :

— Vieux coquin!...

Le père Gobseck ne sourcilla pas; mais il tira d'un carton une paire de pistolets, et dit froidement :

— En ma qualité d'insulté, je tirerai le premier...

— Vous devez des excuses à monsieur!... s'écria doucement la tremblante comtesse.

— Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser... dit le jeune homme en balbutiant.

— Je le sais bien, répondit tranquillement Gobseck; vous n'aviez que l'intention de ne pas payer vos lettres de change.

La comtesse se leva, salua, et disparut, en proie sans doute à une profonde horreur. Le vicomte fut forcé de la suivre; mais, avant de sortir :

— S'il vous échappe une indiscrétion, messieurs, dit-il, j'aurai votre sang ou vous aurez le mien.

— Ainsi soit-il !... répond Gobseck en serrant ses pistolets.

Puis, quand la porte fut fermée et que les deux voitures partirent, il se leva et se mit à sauter de joie en répétant comme un aliéné :

— J'ai les diamants!... j'ai les diamants... de beaux diamants!... quels diamants!... et pas cher... Ah! ah! Verbrust et Gigonnet, vous avez cru attraper le vieux Gobseck!... Ah! c'est votre maître!... Comme ils seront sots ce soir quand je leur conterai cela, entre deux parties de dominos!

Cette joie sombre, cette férocité de sauvage, excitées par la possession de quelques cailloux blancs, me firent tressaillir. J'étais muet et stupéfait.

— Ah! ah! te voilà, garçon. Nous dînerons ensemble, nous nous amuserons... chez toi, par exemple; car je n'ai pas de ménage; et tous ces restaurateurs, avec leurs coulis, leurs sauces et leurs vins, empoisonneraient le diable.

L'expression de mon visage lui rendit subitement sa froide impassibilité.

— Vous ne concevez pas cela! me dit-il en s'asseyant au coin de son feu.

Il mit son poêlon de fer-blanc plein de lait sur le réchaud, et me dit :

— Voulez-vous déjeuner avec moi? il y en aura peut-être assez pour deux.

— Merci, répondis-je, je ne déjeune qu'à midi.

En ce moment, des pas précipités retentirent dans le corridor, et l'inconnu qui survenait, s'arrêtant à la porte de M. Gobseck, frappa violemment. Ces coups avaient, pour ainsi dire, un caractère de fureur. L'usurier se leva, alla reconnaître par la chattière, et ouvrit.

Je vis entrer un homme de trente-cinq ans environ.

Il avait, passez-moi cette expression, la tournure aristocratique des hommes d'état de votre faubourg. Il était simplement vêtu, et ressemblait un peu au feu duc de Richelieu. Sa figure, empreinte d'une mélancolie habituelle, témoignait en ce moment d'une irritation violente.

— Monsieur, dit-il, en s'adressant à Gobseck qui avait pris son attitude calme, ma femme sort d'ici?

— Possible.

— Eh bien! monsieur?

— Eh bien!

— Ne me comprenez-vous pas?...

— Je n'ai pas l'honneur de connaître madame votre épouse..., répondit l'usurier. J'ai reçu beaucoup de monde ce matin: des femmes, des hommes..., et il me serait bien difficile de...

— Trève de stratagèmes, monsieur; je parle de la femme qui sort à l'instant de chez vous.

— Comment puis-je savoir si elle est votre femme?... demanda l'usurier. Je n'ai jamais eu l'avantage de vous voir.

— Vous vous trompez, monsieur Gobseck, dit l'inconnu avec un profond accent d'ironie. Nous nous sommes rencontrés dans la chambre de ma femme, un matin. Vous veniez toucher un billet souscrit par elle, un billet qu'elle ne devait pas.

— Ce n'était pas mon affaire de rechercher de quelle manière elle en avait reçu la valeur... répliqua Gobseck, en lançant un regard malicieux au comte. — J'avais escompté l'effet à un de mes confrères... D'ailleurs, monsieur, dit le capitaliste sans s'émouvoir ni presser son débit, et en versant du café dans sa jatte de lait, vous me permettrez de vous faire observer qu'il ne m'est pas prouvé que vous ayez le droit de me faire des remontrances chez moi. Je suis majeur!

— Monsieur, vous venez d'acheter à vil prix des diamants qui n'appartenaient pas à ma femme. — Ce sont des diamants de famille.

— Sans me croire obligé de vous mettre dans le secret de mes affaires, je vous dirai, monsieur le comte, que si vos diamants vous ont été pris par madame la comtesse, vous auriez dû prévenir tous les joailliers de Paris, par une circulaire, de ne pas les acheter; car elle a pu les vendre en détail.

— Monsieur! s'écria le comte, vous connaissiez ma femme...

— Juste!

— Elle est en puissance de mari.

— Possible!

—Elle n'avait pas le droit de disposer de ces diamants...

— Vrai!

— Eh bien! monsieur...

— Eh bien! monsieur, je connais votre femme, elle est en puissance de mari, mais — je ne connais pas vos diamants; et, comme madame la comtesse signe des lettres de change, elle peut faire le commerce, et acheter des diamants...

—Adieu, monsieur! s'écria le comte pâle de colère; il y a des tribunaux!

— Juste!

— Monsieur que voici, ajouta-t-il en me montrant, a été témoin de la vente.

— Possible!

Le comte allait sortir, quand tout à coup, sentant l'importance de cette affaire, je m'interposai entre les parties belligérantes.

— Monsieur le comte, dis-je, vous avez raison,

et M. Gobseck n'a aucun tort. Vous ne sauriez poursuivre l'acquéreur, sans intenter un procès à votre femme, et l'odieux de cette affaire ne retomberait pas sur elle seulement.

Je suis avoué, et je me dois à moi-même, encore plus qu'au caractère dont je suis revêtu, de vous déclarer que les diamants dont vous parlez ont été achetés par M. Gobseck en ma présence. Mais je crois que vous auriez tort de contester la légalité de cette vente. M. Gobseck est trop honnête homme pour nier qu'elle ait été effectuée à son profit; surtout quand ma conscience et mon devoir me forcent à l'avouer... Intentassiez-vous un procès... monsieur le comte, l'issue en serait douteuse. Mais vous pouvez faire une transaction amiable avec M. Gobseck, et consentir à un réméré de sept à huit mois, d'un an même, laps de temps qui vous permettra de rendre la somme empruntée par madame la comtesse.

L'usurier trempait son pain dans la tasse de café et mangeait avec une parfaite indifférence; cependant, au mot de réméré et de transaction, il me regarda comme s'il disait :

— Le gaillard! comme il profite de mes leçons!

De mon côté, je lui ripostai par une œillade qu'il comprit à merveille. En effet, l'affaire était fort douteuse, ignoble; et il était urgent de transiger. J'aurais dit la vérité, et Gobseck n'aurait pas eu la ressource de la dénégation.

Le comte me remercia par un bienveillant sourire.

Après un débat dans lequel l'adresse et l'avidité de Gobseck auraient mis en défaut toute la diplomatie d'un congrès, je préparai un acte de réméré, par lequel le comte reconnut avoir reçu une somme de quatre-vingt-dix mille francs, déduction faite des intérêts, et moyennant la reddition de laquelle M. Gobseck s'engageait à remettre les diamants au comte, dans un an, à compter de ce jour; faute de quoi, l'écrin appartiendrait à l'usurier.

— Quelle dilapidation!... s'écria le mari en signant. Comment jeter un pont sur cet abîme?...

— Monsieur, dit gravement le père Gobseck, avez-vous beaucoup d'enfants?...

Cette demande fit tressaillir le comte comme si, semblable à un savant médecin, l'usurier eût mis tout à coup le doigt sur le siége du mal.

Le mari ne répondit pas.

— Eh bien, reprit Gobseck, comprenant le douloureux silence du comte, je sais toute votre histoire par cœur. Cette femme est un démon : vous l'aimez malgré ses fautes; je le crois bien, elle m'a ému... Mais vous voudriez sauver votre fortune, la réserver à un ou deux de vos enfants... Eh bien! jetez-vous dans le tourbillon du monde, jouez et perdez cette fortune, venez trouver souvent le père Gobseck, on dira que j'ai été votre ruine... Je m'en moque... Puis, ayez un ami, si vous pouvez en rencontrer un, auquel vous ferez une vente simulée de vos biens...

— N'appelez-vous pas cela un fidéicommis?... me demanda-t-il en se tournant vers moi.

Le comte parut entièrement absorbé dans ses pensées, et nous quitta en nous saluant.

— Ça m'a l'air d'être bête comme un honnête homme! me dit froidement le père Gobseck quand le comte fut parti.

— Dites plutôt bête comme un homme passionné...

L'usurier hocha la tête.

— Le comte vous doit les frais de l'acte... s'écria-t-il en me voyant prendre congé de lui.

Quelque temps après cette scène qui m'avait initié aux terribles mystères de la vie d'une femme à la mode, je vis entrer le comte, un matin, dans mon cabinet. Il était fort triste, changé, vieilli.

— Monsieur, dit-il, je viens vous consulter sur des intérêts graves, en vous déclarant que j'ai en vous la confiance la plus entière, et j'espère vous en donner une grande preuve. Votre conduite envers madame de Grandlieu (vous voyez, madame, dit l'avoué à la vicomtesse, que j'ai mille fois reçu de vous le prix d'une action toute simple), — votre conduite est au-dessus de tout éloge.

Je m'inclinai respectueusement, et je répondis que je n'avais fait que remplir un devoir d'honnête homme.

— Eh bien! monsieur, j'ai pris beaucoup d'informations sur le singulier personnage auquel vous devez votre état. D'après tout ce que l'on m'en a dit, je crois que c'est un philosophe de l'école cynique. Mais que pensez-vous de sa probité?...

— Monsieur le comte, répondis-je, M. Gobseck est mon bienfaiteur... à quinze pour cent! ajoutai-je en riant. Mais son avarice ne m'autorise pas à le peindre ressemblant au profit d'un inconnu.

— Oh! parlez, monsieur! — Votre franchise ne peut nuire ni à M. Gobseck, ni à vous; car je ne m'attends pas à rencontrer un ange dans un prêteur.

— M. Gobseck, repris-je, est intimement convaincu d'un principe qui domine toute sa vie. Selon lui, l'argent est une marchandise que l'on peut, en toute sûreté de conscience, vendre cher ou bon marché, suivant sa rareté. Un capitaliste est à ses yeux un homme qui entre, par le fort denier qu'il réclame de son argent, comme associé dans les entreprises et les spéculations lucratives. A part ses principes financiers et ses observations philosophiques sur la nature humaine, qui lui permettent de se conduire en apparence comme un usurier, je suis intimement persuadé que, sorti de ses affaires, c'est l'homme le

plus délicat et le plus probe qu'il y ait à Paris. Il y a deux hommes en lui : il est avare et philosophe, petit et grand. Si je mourais en laissant des enfants, il en serait le tuteur. Voilà, monsieur, sous quel aspect l'expérience m'a montré le père Gobseck. Je ne connais rien de sa vie passée. Il peut avoir été corsaire, il a peut-être traversé l'Asie, l'Amérique, en trafiquant des diamants ou des hommes ; mais je jure que c'est une âme éprouvée.

— Mon parti est irrévocablement pris, me dit le comte. Je vous prie d'avoir la complaisance de préparer les actes nécessaires pour transporter à M. Gobseck la propriété de tous mes biens... Je ne me fie qu'à vous, monsieur, pour la rédaction de la contre-lettre par laquelle M. Gobseck déclarera que cette vente est simulée, et prendra l'engagement de remettre toute ma fortune entre les mains de mon fils aîné, à l'époque de sa majorité. Maintenant, monsieur, je vous avouerai que je craindrais de garder cet acte précieux chez moi, et que l'attachement de mon fils pour sa mère me fait également redouter de lui confier cette contre-lettre. Oserai-je vous prier d'en être le dépositaire? En cas de mort, M. Gobseck m'a promis de vous instituer légataire de mes propriétés. Ainsi tout est prévu.

Le comte frissonna et parut très-agité.

— Mille pardons, monsieur, me dit-il après une pause ; je souffre beaucoup, et ma santé me donne les plus vives craintes. Des chagrins récents ont troublé ma vie d'une manière cruelle : ils nécessitent la grande mesure que je prends, et qui me fut conseillée par votre vieil ami.

— Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous remercier d'abord de la confiance que vous avez en moi. Mais, par les mesures que vous voulez prendre, vous exhérédez complétement vos autres... enfants. Ils portent votre nom, et ne fussent-ils que les enfants d'une femme que vous auriez aimée, ils ont droit à une certaine existence. Je vous déclare que je n'accepte point la charge dont vous voulez bien m'honorer, si leur sort n'est pas fixé.

Ces paroles firent tressaillir violemment le comte. Quelques larmes lui vinrent aux yeux ; puis, il me serra la main en me disant :

— Je ne vous connaissais pas encore tout entier !... Vous venez de me causer autant de joie que de peine. Nous fixerons la part de ces enfants-là par les dispositions de la contre-lettre.

Il me quitta, et quand je le reconduisis jusqu'à la porte de mon étude, il me sembla que ses traits étaient épanouis.

— Eh bien ! mademoiselle Camille, quelles leçons cette histoire ne renferme-t-elle pas déjà pour les jeunes femmes qui s'embarquent si légèrement sur des abîmes, à la voix présomptueuse de la vanité, de l'orgueil, sur la foi d'un sourire ou par folie, par étourderie ! La Honte, le Remords et la Misère sont trois Furies entre les mains desquelles elles doivent infailliblement tomber. Il suffit quelquefois d'une contredanse, d'un air chanté au piano, d'une partie de campagne, pour décider un effroyable malheur...

— Ma pauvre Camille a bien besoin de sommeil, dit la vicomtesse. Va, ma fille, va dormir; tes chers yeux se ferment. Son cœur n'a pas besoin de tableaux effrayants pour rester pur et vertueux, et le reste de votre histoire ne doit plus être raconté qu'à moi, vieille mère qui a presque des oreilles de garçon.

Mademoiselle Camille de Grandlieu comprit sa mère, et sortit.

— Vous avez été un peu trop loin, mon cher Émile, dit la vicomtesse.

— Mais les gazettes sont mille fois plus...

— Pauvre Émile ! dit la vicomtesse en interrompant l'avoué, cela est bien de vous ! Est-ce que vous croyez que ma fille lit les journaux?...

— Continuez...., ajouta-t-elle après une pause.

LA MORT DU MARI.

Trois mois après la ratification des ventes consenties par le comte au profit de Gobseck...

— Vous pouvez nommer le comte de Restaud, puisque ma fille n'est plus là, dit la vicomtesse en interrompant le narrateur.

— Soit ! reprit l'avoué. Eh bien ! trois mois après, je n'avais pas encore reçu la contre-lettre qui devait me rester entre les mains.

Un jour que l'usurier dînait chez moi, je lui demandai, en sortant de table, s'il savait pourquoi je n'avais plus entendu parler de M. de Restaud.

Il y a d'excellentes raisons pour cela, me répondit-il. Le gentilhomme est à la mort. C'est une âme tendre. Or, ceux qui ne connaissent pas la manière de tuer le chagrin, se laissent toujours tuer par lui. La vie est un travail, un métier, et il faut se donner la peine de l'apprendre. Quand un homme a su la vie à force d'en avoir éprouvé les douleurs, sa fibre acquiert une certaine souplesse, et il peut gouverner sa sensibilité.

Je laissai Gobseck faire de la morale à sa manière; et, prétextant une affaire pressante, nous sortîmes.

J'arrivai promptement rue du Helder. Je fus introduit dans un salon où la comtesse jouait avec un jeune garçon et une petite fille. En m'entendant annoncer, elle se leva par un mouvement brusque, vint à ma rencontre, et s'assit sans mot dire, en

m'indiquant de la main un fauteuil vacant auprès du feu. Quand je la regardai, elle avait mis sur sa figure ce masque impénétrable sous lequel les femmes du monde savent si bien cacher leurs passions. Elle était déjà bien changée. Les chagrins avaient fané ce visage, dont il ne restait plus que les lignes merveilleuses qui en faisaient autrefois la beauté.

— Il est très-essentiel, madame, que je puisse parler à M. le comte.

— Vous seriez donc plus favorisé que moi?... répondit-elle en m'interrompant. M. de Restaud ne veut voir personne. Il souffre à peine que son médecin vienne le voir. Il repousse même mes soins... Ces malades ont des fantaisies si bizarres!... Ce sont comme des enfants : ils ne savent ce qu'ils veulent...

— Peut-être savent-ils, comme les enfants, très-bien ce qu'ils veulent...

La comtesse rougit.

Je me repentis presque d'avoir fait cette réplique digne de Gobseck.

— Mais, repris-je pour changer de conversation, il est impossible, madame, que M. de Restaud demeure perpétuellement seul.

— Il a son fils aîné près de lui, et n'agrée que les services de cet enfant-là.

J'eus beau regarder la comtesse, cette fois elle ne rougit plus; et il me parut qu'elle s'était affermie dans la résolution de ne pas me laisser pénétrer ses secrets.

— Vous devez comprendre, madame, que ma démarche n'est point indiscrète, repris-je. Elle est fondée sur des intérêts puissants...

Je me mordis les lèvres; car je sentis que je m'embarquais dans une fausse route. Aussi la comtesse profita sur-le-champ de mon étourderie.

— Mes intérêts ne sont point séparés de ceux de mon mari, monsieur, dit-elle; et rien ne s'oppose à ce que vous vous adressiez à moi...

— L'affaire qui m'amène ne concerne que M. le comte!... répondis-je avec fermeté.

— Je le ferai prévenir, répliqua-t-elle, du désir que vous avez de le voir.

Le ton poli et l'air qn'elle prit pour prononcer cette phrase ne me trompèrent pas. Je devinai qu'elle ne me laisserait jamais parvenir auprès de son mari. Je causai pendant un moment de choses indifférentes, afin de pouvoir l'observer.

Il me sembla que, depuis le jour où elle était venue vendre ses diamants à Gobseck, son mauvais génie avait achevé de la pousser dans l'abîme. Elle savait dissimuler avec cette rare perfection qui, chez les femmes, est le dernier degré de perfidie. Oserai-je le dire, j'attendais tout d'elle, et cette appréhension n'était fondée que sur ses gestes, ses regards, ses manières, le son de sa voix. Je la quittai.

Maintenant je vais vous raconter les scènes qui terminent cette aventure, en y joignant les circonstances que le temps m'a révélées, les détails que la perspicacité de Gobseck et la mienne m'ont fait deviner.

Du moment où le comte de Restaud parut se plonger dans un tourbillon de plaisirs, et vouloir dissiper sa fortune, il se passa entre les deux époux des scènes dont le secret a été impénétrable; mais elles permirent au comte de juger sa femme encore plus défavorablement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Aussitôt qu'il tomba malade, et qu'il fut obligé de s'aliter, il manifesta une profonde horreur pour la comtesse et pour ses deux derniers enfants. Il leur interdit l'entrée de sa chambre; et quand ils essayèrent d'éluder cette consigne, leur désobéissance amena des crises si dangereuses pour M. Restaud, que le médecin conjura la comtesse de ne pas enfreindre les ordres de son mari.

Madame de Restaud, ayant vu successivement les terres, les propriétés de la famille, et même l'hôtel où elle demeurait, passer entre les mains du terrible Gobseck, qui semblait réaliser, quant à leur fortune, le personnage fantastique d'un ogre, comprit sans doute les desseins de son mari.

Quoique le vicomte fût habile, il était cependant bien difficile qu'il pût apprendre à la comtesse les précautions secrètes que j'avais suggérées à M. de Restaud, de manière que les suppositions des deux complices durent être fautives. La comtesse croyait que son mari avait capitalisé toute sa fortune, et que le petit volume de billets qui la représentait était déposé, soit chez un notaire, soit à la Banque. Suivant ses calculs, M. de Restaud devait posséder nécessairement un acte quelconque pour donner à son fils aîné la facilité de recouvrer sa fortune. Alors, elle prit le parti d'établir autour de la chambre de son mari une surveillance exacte. Elle régna despotiquement dans sa maison, qui fut soumise à un espionnage de femme : c'est tout dire. Elle restait toute la journée assise dans le salon où elle m'avait reçu et qui attenait à la chambre de son mari. De là elle pouvait en entendre les moindres paroles et même les plus légers mouvements. La nuit elle faisait tendre un lit dans cette pièce, et la plupart du temps elle ne dormait pas. Le médecin était entièrement dans ses intérêts. Ce dévouement parut admirable. Elle savait, avec cette finesse naturelle aux personnes perfides, déguiser la répugnance que M. de Restaud manifestait pour elle, et jouait la douleur en perfection. Elle obtint une sorte de célébrité. Quelques prudes trouvèrent même qu'elle rachetait ainsi ses fautes. Mais elle avait toujours devant les yeux la misère qui l'attendait à la mort du comte, si elle manquait de présence d'esprit pen-

dant une seule minute. Ainsi cette femme, repoussée du lit de douleur où gémissait son mari, avait tracé un cercle magique autour de lui. Elle était là, loin de lui et près de lui, disgraciée et toute puissante, épouse dévouée en apparence, mais guettant la mort et la fortune, comme cet insecte des champs qui, au fond du précipice de sable qu'il a su arrondir en spirale, y attend son inévitable proie en écoutant chaque grain de poussière qui tombe.

Le censeur le plus sévère ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la comtesse portait le sentiment de la maternité au plus haut degré. Elle était idolâtre de ses enfants et les élevait à merveille. Elle leur avait entièrement dérobé le tableau de ses désordres, et leur âge la servit à merveille en ce point. Elle en était aimée autant qu'elle pouvait le souhaiter. J'avouerai même que je ne puis me défendre d'un sentiment honorable pour elle, et dont Gobseck me plaisante encore. Je crois fermement qu'à cette époque la comtesse avait reconnu toute la bassesse du vicomte, et qu'elle avait déjà expié par des larmes de sang les fautes de sa vie passée.

Alors, quelque odieuses que fussent les mesures qu'elle prenait pour reconquérir la fortune de son mari, elles lui étaient dictées par son amour maternel et le désir de réparer ses torts envers eux. Comme toutes les femmes qui ont subi les orages d'une passion, elle sentait le besoin de redevenir vertueuse, et peut-être ne connaissait-elle bien le prix de la vertu qu'au moment où elle allait recueillir la triste moisson semée par le crime. Chaque fois que le jeune Ernest sortait de chez son père, il subissait un interrogatoire de la dernière sévérité, sur tout ce que le comte avait fait et dit. L'enfant se prêtait complaisamment aux désirs de sa mère; et, avec la naïveté de la jeunesse, les attribuant à un tendre sentiment, il allait au-devant de toutes les questions.

Ma visite fut un trait de lumière pour la comtesse. Elle voulut voir en moi le ministre des vengeances de son mari. Elle décréta dans sa sagesse de ne pas me laisser approcher du moribond.

J'avoue que, mu par un pressentiment sinistre, je désirais vivement me procurer un entretien avec le comte. Je n'étais pas sans inquiétude sur la destinée des contre-lettres. Si elles tombaient entre les mains de la comtesse, et qu'elle voulût les faire valoir, il se serait élevé des procès interminables entre elle et Gobseck; car je connaissais assez l'usurier pour savoir qu'il ne restituerait jamais les biens à la comtesse, et il y avait de nombreux éléments de chicane dans la contexture de ces titres dont l'action ne pouvait être exercée que par moi.

Alors, pour prévenir tant de malheurs, j'allai une seconde fois chez la comtesse.

— J'ai remarqué, madame, dit l'avoué à la vicomtesse de Grandlieu et en prenant le ton calculé d'une confidence, qu'il existe certains phénomènes moraux auxquels nous ne faisons pas assez attention dans le monde. Naturellement observateur, j'ai porté dans les affaires d'intérêt que je traite, et où les passions sont si vivement mises en jeu, un esprit d'analyse psychologique involontaire. Or, j'ai toujours admiré avec une surprise nouvelle que les intentions secrètes et les idées que portent en eux deux adversaires, sont presque toujours réciproquement devinées par eux. Il y a parfois entre deux ennemis la même lucidité de raison, la même puissance de vue intellectuelle qu'entre deux amants qui lisent dans l'âme l'un de l'autre.

Ainsi, quand nous fûmes tous deux en présence, la comtesse et moi, je compris tout à coup la cause de l'antipathie qu'elle avait pour moi, bien qu'elle déguisât ses sentiments sous les formes les plus gracieuses de la politesse et de l'aménité. Quant à elle, elle devina subitement que j'étais l'homme en qui son mari plaçait sa confiance, et qu'il ne m'avait pas encore remis sa fortune. Notre conversation, dont je vous fais grâce, est restée dans mon souvenir comme une des luttes les plus dangereuses que j'aie eu à subir. La comtesse avait un esprit d'une supériorité inimaginable. Elle était douée par la nature de toutes les qualités nécessaires pour séduire. Elle m'enlaça, m'enveloppa, se montrant tour à tour souple, fière, caressante, confiante; elle alla même jusqu'à tenter d'allumer ma curiosité, d'éveiller l'amour dans mon cœur. Elle échoua; mais ce fut une rude épreuve. Quant je pris congé d'elle, je surpris dans ses yeux une expression de haine et de fureur qui me fit trembler. Nous nous séparâmes ennemis. Elle m'aurait vu, je crois, mettre en pièces ou tirer à quatre chevaux avec délices, tandis que je ne me sentais que de la pitié pour elle. Ce sentiment perça dans les dernières considérations que je lui présentai, et je lui laissai, je crois, une profonde terreur dans l'âme; car je lui déclarai que, de telle manière qu'elle pût s'y prendre, elle serait nécessairement ruinée.

— Si je voyais M. le comte, au moins le bien de vos enfants...

— Je serais à votre merci!... dit-elle avec un geste de dégoût.

Une fois les questions posées entre nous d'une manière aussi franche, je résolus de sauver, sans le concours de personne, cette famille de la misère qui l'attendait. Déterminé à commettre des illégalités judiciaires, si elles étaient nécessaires pour parvenir à mon but, voici quels furent mes préparatifs. Je fis poursuivre M. le comte de Restaud pour une somme due fictivement à Gobseck, et j'obtins des condamnations.

La comtesse cacha nécessairement cette procédure, mais j'avais ainsi le droit de faire apposer les scellés à la mort du comte. Alors je corrompis un des gens de la maison, et j'obtins de lui la promesse qu'au moment même où le comte serait sur le point d'expirer, il viendrait me prévenir, fût-ce la nuit. J'étais déterminé à intervenir tout à coup, à effrayer la comtesse en la menaçant d'une subite apposition de scellés et à sauver ainsi les contre-lettres. J'appris plus tard que cette femme étudiait le code en entendant les plaintes de son mari mourant!... Quels effroyables tableaux ne présenteraient pas les âmes de ceux qui environnent les lits funèbres, si l'on pouvait en peindre les idées! Et toujours la fortune est le mobile des intrigues qui s'élaborent, des plans qui se forment, des trames qui s'ourdissent!

Laissons maintenant de côté ces détails assez fastidieux de leur nature, mais qui ont pu vous donner la clef de bien des douleurs.

Depuis deux mois le comte de Restaud, résigné à son sort, était resté couché, seul, dans sa chambre. Une maladie mortelle avait lentement affaibli son corps et même son esprit. Il était plongé dans une noire mélancolie. En proie à ces fantaisies de malade dont la bizarrerie semble inexplicable, il s'opposait à ce qu'on appropriât son appartement, se refusant même à ce qu'on fît son lit. Cette extrême apathie s'était empreinte à la longue dans tout ce qui l'entourait : les meubles de sa chambre restaient en désordre ; tout y était couvert de poussière et de toiles d'araignée. Riche et recherché dans ses goûts, il se complaisait dans le triste spectacle que lui offrait cette pièce. Table, commode, secrétaire, chaises, étaient encombrés des objets que nécessite une maladie. Il y avait autour de lui des fioles vides ou pleines, presque toutes sales; du linge épars, des assiettes brisées, une bassinoire ouverte devant le feu, une baignoire. C'était un chaos disgracieux. Le sentiment de la destruction se lisait en tout. La mort était dans les choses avant d'envahir la personne, et cette chambre ressemblait à un cimetière jonché d'os. Le comte ayant horreur du jour, les persiennes des fenêtres étaient fermées, et l'obscurité ajoutait encore à la sombre physionomie de ce triste lieu. Le malade avait considérablement maigri. Ses yeux étaient restés brillants, mais la vie semblait s'y être réfugiée. La blancheur livide de son visage avait quelque chose d'horrible à voir, surtout par suite de la longueur extraordinaire de ses cheveux qu'il n'avait jamais voulu laisser couper. Ils descendaient en longues mèches plates le long de ses joues, et le faisaient ressembler à ces fanatiques, jadis habitants du désert. Il n'avait que trente-sept ans, et naguère il était jeune, brillant, heureux, élégant. Le chagrin éteignait en lui tous les sentiments humains.

Au commencement du mois de décembre 1819, un matin, il regarda son fils Ernest qui était assis au pied de son lit, et le contemplait douloureusement.

— Souffrez-vous plus?... lui avait demandé l'enfant.

— Non, dit-il avec un effrayant sourire, tout est *ici* et *autour du cœur !*

Et, après avoir montré sa tête, il pressa ses doigts décharnés sur sa poitrine creuse, par un geste qui fit pleurer Ernest.

— Pourquoi donc ne vois-je pas venir monsieur...? (c'était de moi qu'il parlait), demanda-t-il à son valet de chambre qui entra.

Ce valet de chambre, qu'il croyait lui être très-attaché, était tout à fait dans les intérêts de la comtesse.

— Comment, Joseph! s'écria le moribond qui se mit sur son séant et parut avoir recouvré toute sa présence d'esprit, voici sept ou huit fois que je vous envoie chez mon avoué, depuis quinze jours, et il n'est pas venu? Croyez-vous que l'on puisse se jouer de moi? Allez le chercher sur-le-champ, à l'instant, et ramenez-le... Si vous n'exécutez pas mes ordres, je me lèverai moi-même et j'irai...

— Madame, dit le valet de chambre en sortant, vous avez entendu monsieur le comte! que dois-je faire?

— Vous feindrez d'aller chez l'avoué, et vous reviendrez dire à monsieur que son homme d'affaires est allé à quarante lieues d'ici pour un procès important. Vous ajouterez qu'on l'attend à la fin de la semaine... Comme les malades s'abusent toujours sur leur sort, pensa la comtesse, il croira pouvoir remettre sa confidence au retour de cet homme.

Le médecin avait déclaré la veille qu'il était difficile que le comte passât la journée.

Quand le valet de chambre vint deux heures après faire à son maître cette réponse désespérante, le moribond parut très-agité.

— Mon Dieu! mon Dieu! répéta-t-il à plusieurs reprises, je n'ai confiance qu'en vous!...

Il regarda son fils pendant longtemps, et enfin il lui dit d'une voix affaiblie :

— Ernest, mon enfant, tu es bien jeune; mais tu as bon cœur, et tu comprends sans doute toute la sainteté d'une promesse faite à un mourant, à un père... Te sens-tu capable de garder un secret, de l'ensevelir en toi-même de manière à ce que ta mère elle-même ne s'en doute pas?... Aujourd'hui, mon fils, il ne me reste que toi dans cette maison à qui je puisse me fier. Tu ne trahiras pas ma confiance?...

— Non, mon père.

— Eh bien, Ernest, je te remettrai, dans quelques moments, un paquet cacheté. Il appartient à M. M... Tu le conserveras de manière à ce que personne ne sache que tu le possèdes; tu t'échapperas de l'hôtel, et tu le jetteras à la petite poste qui est au bout de la rue...

— Oui, mon père.

— Je puis compter sur toi?...

— Oui, mon père.

— Viens m'embrasser. Tu me rends ainsi la mort moins amère, mon cher enfant; et dans dix ou douze années tu comprendras toute l'importance de ce secret; alors tu seras bien récompensé de ton adresse et de ta fidélité, alors tu sauras combien je t'aime... Laisse-moi seul un moment, et empêche qui que ce soit d'entrer ici.

Ernest sortit, et vit sa mère debout dans le salon.

— Ernest, lui dit-elle, viens ici.

Elle s'assit auprès du feu, mit son fils entre ses deux genoux, et, le pressant avec force, elle l'embrassa.

— Ernest, ton père vient de te parler...

— Oui, maman.

— Que t'a-t-il dit?

— Je ne puis pas le répéter, maman.

— Oh! mon cher enfant, s'écria la comtesse en l'embrassant avec enthousiasme, que ta discrétion me fait plaisir!... Ne jamais mentir et rester fidèle à sa parole, sont deux principes qu'il ne faut jamais oublier.

— Oh! que tu es belle, maman! Tu n'as jamais menti, toi!... j'en suis bien sûr!...

—Si, mon cher Ernest, j'ai menti, et j'ai manqué à ma parole; mais il est des circonstances devant lesquelles cèdent toutes les lois. Écoute, mon petit Ernest, tu es assez grand, assez raisonnable pour t'apercevoir que ton père me repousse, ne veut pas de mes soins... et tu sais combien je l'aime. Cela n'est pas naturel...

— Non, maman.

— Eh bien! mon pauvre enfant, dit la comtesse en pleurant, ce malheur-là est le résultat d'insinuations perfides. De méchantes gens ont cherché à me séparer de ton père, dans le but de satisfaire leur avidité. Ils veulent nous priver de notre fortune et se l'approprier. Si ton père était bien portant, la division qui existe entre nous cesserait bientôt, car il m'écouterait; et, comme il est bien bon et bien aimant, il reconnaîtrait mon innocence... Mais sa raison s'est un peu altérée, et les préventions qu'il avait contre moi sont devenues une idée fixe, une espèce de folie. C'est un effet de sa maladie... La prédilection que ton père a pour toi est une nouvelle preuve du dérangement de ses facultés; car tu ne t'es jamais aperçu qu'avant sa maladie il aimât moins Pauline et Georges que toi. Tout est caprice chez lui. Or, par suite de la tendresse qu'il a pour toi, il pourrait te donner des commissions secrètes à faire, des ordres à exécuter... Si tu ne veux pas ruiner ta famille, mon cher ange, et ne pas voir ta mère mendier son pain un jour comme une pauvresse des rues, il faut tout lui dire...

—Ah! ah!... s'écria le comte, qui, ayant ouvert la porte, se montra tout à coup presque nu, et déjà aussi sec, aussi décharné qu'un squelette.

Ce cri sourd produisit un effet terrible sur la comtesse.

Elle resta immobile et comme frappée de stupeur; car son mari était si frêle et si pâle, qu'il semblait sortir d'un tombe, et que ce fût une apparition.

—Vous avez abreuvé ma vie de chagrins... Voulez-vous donc troubler ma mort?... cria-t-il d'une voix rauque.

La comtesse alla se jeter aux pieds de ce mourant, que les dernières émotions de la vie rendaient presque hideux. Elle versa un torrent de larmes.

— Grâce! grâce!... s'écria-t-elle.

— Avez-vous eu de la pitié pour moi?... demanda-t-il.

— Eh bien! oui, pas de pitié pour moi!... Soyez inflexible! dit-elle, mais les enfants!... Condamnez-moi à vivre dans un couvent, j'obéirai; je ferai, pour expier mes fautes envers vous, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner; mais que les enfants soient heureux!... Oh! les enfants!... les enfants!

— Je n'ai qu'un enfant!... répondit le comte en tendant, par un geste désespéré, un bras décharné vers son fils.

— Dieu!... pardon!... repentir!... repentir!... criait la comtesse en embrassant les pieds humides de son mari; car les sanglots l'empêchaient de parler, et des mots vagues, incohérents, sortaient de son gosier brûlant.

— Que disiez-vous donc à Ernest?... Beau repentir!...

A ces mots, le moribond renversa la comtesse en agitant le pied.

— Vous me glacez!... dit-il avec une indifférence qui eut quelque chose d'effrayant.

La malheureuse femme tomba évanouie.

Le mourant regagna son lit, s'y coucha, et quelques heures après il avait perdu connaissance. Les prêtres vinrent lui administrer les sacrements. Il était minuit quand il expira. La scène du matin avait épuisé le reste de ses forces et de sa sensibilité.

J'arrivai à minuit précis avec le père Gobseck.

Nous nous introduisîmes, grâce au désordre qui régnait, jusque dans le petit salon qui précédait la chambre mortuaire.

Nous y trouvâmes les trois enfants en pleurs, et

deux prêtres qui devaient passer la nuit près du corps.

Ernest vint à moi et me dit que sa mère voulait être seule dans la chambre du comte.

— N'y entrez pas, dit-il avec une expression admirable dans l'accent et le geste; elle y prie!...

Gobseck se mit à rire de ce rire muet qui lui était particulier; mais moi, j'étais trop ému par le sentiment qui éclatait sur la jeune figure d'Ernest, pour partager son ironie.

Quand l'enfant vit que nous marchions vers la porte, il alla s'y coller et cria :

— Maman, voilà des messieurs noirs qui te cherchent!...

Le père Gobseck enleva l'enfant comme si c'eût été une plume, et ouvrit la porte.

Quel spectacle s'offrit à nos regards!

Depuis dix minutes que le comte était expiré, sa femme avait forcé tous les tiroirs et le secrétaire; les tables étaient ouvertes, et il régnait dans cette chambre un affreux désordre. La comtesse était presque échevelée, les yeux étincelants, au milieu de papiers, de chiffons, de hardes. Le tapis était couvert de débris autour d'elle, et ils s'élevaient à près de deux pieds. Quelques meubles, quelques portefeuilles avaient été brisés. Il n'y avait rien qui ne portât l'empreinte de ses mains hardies et spoliatrices. C'était une confusion horrible à voir en présence de ce mort.

Il paraît que, d'abord, ses recherches avaient été vaines; mais son attitude et son agitation me firent supposer qu'elle avait fini par découvrir les mystérieux papiers.

Je jetai un coup d'œil sur le lit; et, avec l'instinct que nous donne l'habitude des affaires, je devinai ce qui s'était passé.

Le cadavre du comte se trouvait dans la ruelle du lit, presque en travers, le nez tourné vers les matelas, et jeté avec le même dédain qu'une des enveloppes de papier qui étaient à terre. Ses membres roidis et inflexibles lui donnaient quelque chose de grotesquement horrible. Cela faisait frémir.

Le mourant avait sans doute caché la contre-lettre sous son oreiller, comme pour la préserver de toute atteinte jusqu'à sa mort; et sa femme avait peut-être, dans sa rage, deviné la pensée du comte. Au surplus, ce sentiment semblait être écrit dans son dernier geste, dans la convulsion de ses doigts crochus. L'oreiller avait été jeté en bas du lit, et le pied de la comtesse y était encore imprimé.

Elle nous regardait avec des yeux hagards, et, debout, immobile, elle attendait nos premiers mots en haletant.

A ses pieds, et devant elle, je vis une enveloppe qui avait dû être cachetée en plusieurs endroits. Remarquant les armes du comte, je la ramassai vivement, et j'y lus une suscription indiquant que le contenu devait m'en être remis.

Je regardai la comtesse fixement et avec la sévérité perspicace d'un juge interrogeant un coupable.

La flamme du foyer dévorait les restes des papiers. Il paraît qu'en nous entendant venir, la comtesse les y avait lancés. Elle venait sans doute de s'en saisir; et la manière dont la contre-lettre était pliée ne lui ayant probablement permis de n'y lire que les dispositions faites par le comte pour ses deux derniers enfants, elle avait cru, dans son égarement, anéantir un testament qui les privait de leur fortune. Une conscience bourrelée et l'effroi involontaire qu'un crime inspire à ceux qui le commettent, lui avaient ôté l'usage de la réflexion. Elle se voyait surprise; elle voyait peut-être l'échafaud et le fer rouge du bourreau.

— Ah! madame, dis-je en retirant de la cheminée un fragment que le feu n'avait pas atteint, vous avez ruiné vos enfants!... Ces papiers étaient des titres de propriété...

Sa bouche se remua, comme si elle allait avoir une attaque de paralysie; elle frissonna, et me regarda d'un air hébété.

— Hé! hé! s'écria Gobseck.

Cette exclamation de l'usurier nous fit l'effet du grincement produit par un flambeau de cuivre quand on le pousse sur un marbre.

Après une pause, le vieillard me dit d'un ton calme :

— Est-ce que vous voudriez faire croire à madame la comtesse que je ne suis pas légitimement propriétaire des biens que m'a vendus M. le comte? Mais cette maison m'appartient même depuis une heure!...

Un coup de massue appliqué soudain sur ma tête m'aurait causé moins de douleur et de surprise.

La comtesse remarqua mon effroi, et le regard d'indignation que je jetai sur l'usurier.

— Monsieur, lui dit-elle, monsieur...

Elle ne trouva pas d'autres paroles...

— Vous avez un fidéicommis?... lui demandai-je.

— Possible.

— Abuseriez-vous donc du crime commis par madame?

— Juste.

Je sortis, laissant la comtesse assise auprès du lit de son mari, et pleurant à chaudes larmes.

Le père Gobseck me suivit. Quand nous nous trouvâmes dans la rue, je me séparai de lui; mais il vint à moi, et me lança un de ces regards profonds par lesquels il sonde les cœurs.

— Tu te mêles de juger ton bienfaiteur !..... me dit-il.

Depuis ce temps-là, nous nous sommes peu vus. Le père Gobseck habite l'hôtel du comte; il va passer les étés dans les terres, fait le seigneur, construit les fermes, répare les moulins, les chemins, et plante des arbres. Il a renoncé à son métier d'usurier, et il a été nommé député. Il veut être nommé baron, et désire la croix. Il ne va plus qu'en voiture.

Un jour je le rencontrai au Tuileries.

La comtesse mène une vie héroïque, lui dis-je; elle s'est consacrée à l'éducation de ses enfants ; elle les a parfaitement élevés. L'aîné est un charmant sujet...

— Ah ! ah ! dit-il, la pauvre femme s'en est donc tirée?... J'en suis bien aise. — Il jura. — Elle est belle !

— Mais, repris-je, ne devriez-vous pas aider...?

— Aider Ernest!... s'écria Gobseck. Non, non, il faut qu'il s'épure et se forme dans l'infortune... Le malheur est notre plus grand maître. Il manquera toujours quelque chose à la bonté de celui qui n'a pas connu la peine...

Je le quittai désespéré.

Enfin, il y a huit jours, je l'ai été voir; je l'ai instruit de l'amour d'Ernest pour mademoiselle Camille, en le pressant d'accomplir son mandat, puisque le jeune comte est majeur...

Il me demanda quinze jours pour me donner une réponse. Hier, il m'a dit que cette alliance lui convenait, et que, le jour où elle aurait lieu, il constituerait à Ernest un majorat de cent mille livres de rente... Mais que de choses j'ai apprises sur Gobseck! C'est un homme qui s'était amusé à faire de la vertu, comme il faisait jadis l'usure, avec une perspicacité, un tact, une sécurité de jugement inimaginables. Il méprise les hommes parce qu'il lit dans leurs âmes comme dans un livre, et se plaît à leur verser le bien et le mal tour à tour. C'est un dieu, c'est un démon; mais plus souvent démon que dieu.

Autrefois, je voyais en lui le pouvoir de l'or personnifié..... Eh bien! maintenant, il est pour moi comme une image fantastique du DESTIN.

— Pourquoi vous êtes-vous donc tant intéressé à moi et à Ernest? lui dis-je hier.

— Parce que vous et son père êtes les seuls hommes qui se soient jamais fiés à moi.

— Eh bien, dit la vicomtesse, nous ferons nommer Gobseck baron, et nous verrons!...

— C'est tout vu ! s'écria le vieux marquis en interrompant sa sœur pour faire croire qu'il n'avait pas dormi, et qu'il était au fait de l'histoire. C'est tout vu!

LE RENDEZ-VOUS.

LE RENDEZ-VOUS.

LA JEUNE FILLE.

Au commencement du mois d'avril, par une de ces belles matinées où les Parisiens voient pour la première fois de l'année leurs pavés sans boue et leur ciel sans nuages, un cabriolet à pompe, attelé de deux chevaux fringants, déboucha dans la rue de Rivoli par la rue Castiglione, et vint se mêler à plusieurs équipages stationnés près de la grille nouvellement ouverte au milieu de la terrasse des Feuillants. La leste voiture était conduite par un homme en apparence soucieux et maladif. Des cheveux grisonnants qui couvraient à peine son crâne jaune et son front ridé, le faisaient vieux avant le temps. Il jeta les rênes au laquais à cheval qui suivait sa voiture, et descendit pour prendre dans ses bras une jeune fille dont la beauté mignonne attira l'attention des oisifs arrêtés sur la terrasse.

Cette jeune personne se laissa complaisamment saisir par la taille quand elle fut debout sur le bord de la voiture, et passa l'un de ses bras autour du cou de son guide, qui la posa sur le trottoir, sans avoir chiffonné la garniture de sa robe en reps vert. Un amant n'aurait pas eu tant de soin.

L'inconnu devait être le père de la jeune fille, qui, sans le remercier, lui prit familièrement le bras, et l'entraîna brusquement dans le jardin. Alors le vieux père remarqua les regards émerveillés de quelques jeunes gens, et la tristesse dont son visage était empreint s'effaça pour un moment. Quoiqu'il fût arrivé depuis longtemps à l'âge où les hommes doivent se contenter des trompeuses jouissances que donne la vanité, il se mit à sourire.

— L'on te croit ma femme !.... dit-il à l'oreille de la jeune personne en se redressant et marchant avec une lenteur qui la désespéra.

Il semblait avoir de la coquetterie pour elle ; et jouissait, peut-être plus qu'elle, des œillades que les curieux lançaient sur ses petits pieds chaussés de brodequins en prunelle puce, sur une taille délicieuse dessinée par une robe à guimpe, et sur le cou frais qu'une collerette brodée ne cachait pas entièrement. Les mouvements de la marche relevaient par instants la robe de la jeune fille, et permettaient de voir, au-dessus des brodequins, la rondeur d'une jambe finement moulée par un bas de soie à jour.

Aussi plus d'un promeneur dépassa-t-il le couple pour admirer ou pour revoir la jeune figure autour de laquelle se jouaient quelques rouleaux de cheveux bruns, et dont la blancheur et l'incarnat étaient rehaussés autant par les reflets du satin rose qui doublait une élégante capote, que par le désir et l'impatience qui petillaient dans tous les traits de la jeune fille. Une douce malice animait deux beaux yeux noirs, fendus en amande, surmontés de sourcils bien arqués, bordés de longs cils, et qui nageaient dans un fluide pur. Enfin, la vie et la jeunesse étalaient leurs trésors sur ce visage mutin et sur un buste gracieux que comprimaient à peine les mille raies du reps vert. Insensible aux hommages qu'elle recueillait, la jeune fille regardait avec une espèce d'anxiété

le château des Tuileries, sans doute le but de sa pétulante promenade.

Il était midi moins un quart. Quelque matinale que fût cette heure, plusieurs femmes qui toutes avaient voulu se montrer en toilette, revenaient du château, non sans retourner la tête d'un air boudeur, comme si elles se repentaient d'être venues trop tard pour jouir d'un spectacle désiré.

Quelques mots, échappés à la mauvaise humeur de ces belles promeneuses désappointées, et saisis au vol par la jolie inconnue, l'avaient singulièrement inquiétée. Le vieillard épiait d'un œil plus curieux que moqueur les signes d'impatience et de crainte qui se jouaient sur le charmant visage de sa compagne, et l'observait peut-être avec trop de soin pour ne pas avoir quelque arrière-pensée paternelle.

Ce jour était un dimanche, le treizième dimanche de l'année 1813. Le surlendemain, Napoléon partait pour cette fatale campagne, pendant laquelle il devait perdre successivement Bessières et Duroc, gagner les mémorables batailles de Lutzen et de Bautzen, se voir trahi par l'Autriche, la Saxe, la Bavière, et par Bernadotte. Un sentiment triste avait amené là cette brillante et curieuse population. Chacun semblait deviner l'avenir, et pressentait peut-être que, plus d'une fois, l'imagination aurait à retracer le tableau de cette scène, quand ces temps héroïques de la France contracteraient des teintes presque fabuleuses.

La magnifique parade commandée par l'empereur Napoléon devait être la dernière de celles qui excitèrent si longtemps l'admiration des Parisiens et des étrangers. La vieille garde allait exécuter pour la dernière fois les savantes manœuvres dont la pompe et la précision étonnaient quelquefois jusqu'au géant lui-même qui s'apprêtait alors à son duel avec l'Europe.

— Allons donc plus vite, mon père! disait la jeune fille avec un air de lutinerie en entraînant le vieillard. J'entends les tambours.

— Ce sont les troupes qui entrent aux Tuileries, répondit-il.

— Ou qui défilent!... Tout le monde revient! répliqua-t-elle avec une amertume enfantine qui fit sourire le vieillard.

— La parade ne commence qu'à midi et demi... dit le père, qui marchait presqu'en arrière de son impétueuse fille.

A voir le mouvement qu'elle imprimait à son bras droit, vous eussiez dit qu'elle s'en aidait pour courir. Sa petite main, bien gantée, froissait impatiemment un mouchoir et ressemblait à la rame d'une barque qui fend les ondes.

Le vieillard souriait par moments; mais parfois aussi des expressions soucieuses attristaient passagèrement sa figure desséchée. Son amour pour cette jolie créature lui faisait autant admirer le présent que craindre l'avenir. Il semblait se dire : — Elle est heureuse et belle aujourd'hui! le sera-t-elle toujours? Car les vieillards sont assez enclins à doter de leurs chagrins l'avenir des jeunes gens.

Quand le père et la fille arrivèrent sous le péristyle du pavillon au sommet duquel flottait le drapeau tricolore, et par où les promeneurs vont et viennent du jardin des Tuileries dans le Carrousel, les factionnaires leur crièrent d'une voix grave :

— On ne passe plus!

La jeune fille se haussa sur la pointe des pieds, et put entrevoir une foule de femmes parées qui encombraient les deux côtés de la vieille arcade en marbre par où l'empereur devait sortir.

— Tu le vois bien, mon père, nous sommes partis trop tard!

Sa petite moue chagrine trahissait l'importance qu'elle avait mise à se trouver à cette revue.

— Eh bien! Julie, allons-nous-en... tu n'aimes pas à être foulée...

— Restons, mon père. D'ici, je puis encore apercevoir l'empereur. S'il périssait pendant la campagne, je ne l'aurais jamais vu!...

Le père tressaillit en entendant ces paroles, car sa fille avait des larmes dans la voix; il la regarda et crut remarquer sous ses paupières abaissées quelques pleurs causés moins par le dépit que par un de ces premiers chagrins dont tous les pères devinent le secret.

Tout à coup cette limpide humidité se sécha. La jeune personne rougit, puis elle jeta une exclamation dont le sens ne fut compris ni par les sentinelles, ni par son père. A ce cri, un officier qui s'élançait de la cour vers l'escalier dont il avait déjà monté deux marches, se retourna vivement. Il s'avança jusqu'à l'arcade du jardin, et reconnut la jeune fille, un moment cachée par les gros bonnets à poils des grenadiers. Aussitôt, il fit fléchir, pour elle et pour son père, la consigne qu'il avait donnée lui-même; puis, sans se mettre en peine des murmures de la foule élégante qui assiégeait l'arcade, il attira doucement à lui la jeune personne enchantée.

— Je ne m'étonne plus de sa colère ni de son empressement, puisque tu étais de service, dit le vieillard à l'officier d'un air aussi sérieux que railleur.

— Monsieur, répondit le jeune homme, si vous voulez être bien placés, ne nous amusons point à causer. L'empereur n'aime pas à attendre, et je suis chargé par le maréchal d'aller l'avertir.

Tout en parlant, il avait pris, avec une sorte de familiarité, le bras de Julie, et l'entraînait rapidement vers le Carrousel. Julie aperçut avec étonne-

ment une foule immense qui se pressait dans le petit espace compris entre les murailles grises du palais et les bornes qui, réunies par des chaînes, dessinent de grands carrés sablés au milieu de la cour des Tuileries. Le cordon de sentinelles, établi pour laisser un passage libre à l'empereur et à son état-major, avait beaucoup de peine à ne pas être débordé par cette foule empressée, qui bourdonnait comme un essaim.

— Cela sera donc bien beau ! demanda Julie en souriant.

— Prenez donc garde, s'écria l'officier.

Il saisit la jeune fille par la taille, et la souleva avec autant de vigueur que de rapidité, pour la transporter près d'une colonne. Sans ce brusque enlèvement, sa curieuse parente allait être froissée par la croupe du cheval blanc, harnaché d'une selle en velours vert et or, que la Mameluck de Napoléon tenait par la bride, presque sous l'arcade, à dix pas en arrière de tous les chevaux qui attendaient les grands-officiers dont l'empereur devait être accompagné. Le jeune homme plaça le père et la fille près de la première borne de droite, devant la foule, et les recommanda par un signe de tête aux deux vieux grenadiers entre lesquels ils se trouvèrent.

Quand l'officier revint au palais, un air de bonheur et de joie avait succédé sur sa figure au subit effroi que la reculade du cheval y avait imprimé; mais aussi Julie lui avait-elle serré mystérieusement la main, soit pour le remercier du petit service qu'il venait de lui rendre, soit pour lui dire : Enfin je vais donc vous voir! Elle inclina même doucement la tête en réponse au salut respectueux que l'officier lui fit, ainsi qu'à son père, avant de disparaître avec prestesse. Il semblait que le vieillard eût à dessein laissé les deux jeunes gens ensemble. Il se tenait dans une attitude grave, un peu en arrière de sa fille, l'observait à la dérobée, et tâchait de lui inspirer une fausse sécurité, en paraissant absorbé dans la contemplation du magnifique spectacle qu'offrait le Carrousel. Quand sa fille reporta sur lui le regard d'un écolier inquiet de son maître, il lui répondit même par un sourire de gaieté bienveillante, qui semblait lui être familier; mais son œil perçant avait suivi l'officier jusque sous l'arcade et aucun événement de cette scène rapide ne lui avait échappé.

— Quel beau spectacle! dit Julie à voix basse en pressant la main de son père.

L'aspect pittoresque et grandiose que présentait en ce moment la Carrousel faisait prononcer cette exclamation par des milliers de spectateurs dont toutes les figures étaient béantes d'admiration.

Une autre rangée de monde, tout aussi pressée que celle dont le vieillard et sa fille faisaient partie, occupait, sur une ligne parallèle au château, l'espace étroit et pavé qui longe la grille du Carrousel. Cette foule achevait de dessiner fortement, par la variété des toilettes féminines, l'immense carré long que formait avec les bâtiments des Tuileries cette grille alors nouvellement posée.

Les régiments de la vieille garde qui allaient être passés en revue se tenaient sur ce vaste terrain, où ils figuraient en face du palais d'imposantes lignes bleues de dix rangs de profondeur. Au-delà de l'enceinte, et dans le Carrousel, se trouvaient, sur d'autres lignes parallèles, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie prêts à passer sous l'arc triomphal qui orne le milieu de la grille, et sur le faîte duquel se voyaient, à cette époque, les magnifiques chevaux de Venise. La musique des régiments était placée au bas des galeries du Louvre, et masquée par les lanciers polonais de service. Une grande partie du carré sablé restait vide comme une arène préparée pour les mouvements de ces corps silencieux dont les masses, disposées avec la symétrie de l'art militaire, réfléchissaient les rayons du soleil par le feu triangulaire de dix mille baïonnettes étincelantes. L'air agitait les plumets des soldats et les faisait ondoyer comme les arbres d'une forêt courbés sous un vent impétueux. Ces vieilles bandes, muettes et brillantes, offraient mille contrastes de couleurs dus à la diversité des uniformes, des parements, des armes et des aiguillettes. Cet immense tableau, miniature d'un champ de bataille avant le combat, était poétiquement encadré, avec tous ses accessoires et ses accidents bizarres, par les hauts bâtiments majestueux, dont chefs et soldats imitaient en ce moment l'immobilité. Le spectateur comparait involontairement ces murs d'hommes aux murs de pierres.

Le jeune soleil du printemps jetait profusément sa jaillissante lumière sur les murs blancs bâtis de la veille, sur les murs séculaires, et sur ces innombrables figures basanées dont chacune racontait des périls passés, et attendait gravement les périls à venir. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient tant d'hommes héroïques; mais derrière les masses carrées de ces troupes bariolées d'argent, d'azur, de pourpre et d'or, les curieux pouvaient apercevoir les banderoles tricolores attachées aux lances de six infatigables cavaliers polonais, qui, semblables aux chiens conduisant un troupeau le long d'un champ, voltigeaient sans cesse entre les troupes et les curieux, pour empêcher ces derniers de dépasser le petit espace de terrain qui leur était concédé auprès de la grille impériale. A ces mouvements près, on aurait pu se croire dans le palais de la Belle au bois

dormant. La brise du printemps, qui passait sur les bonnets à longs poils des grenadiers, en attestait l'immobilité, de même que le murmure sourd de la foule accusait leur silence. Parfois seulement le retentissement d'un chapeau chinois, ou un léger coup frappé par inadvertance sur une grosse caisse, était répété par les échos du palais impérial, et ressemblait à ces coups de tonnerre lointains qui annoncent un orage.

Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon, la veille d'une campagne dont le moindre citoyen prévoyait les dangers. Il s'agissait, cette fois, pour l'empire français, d'être ou de ne pas être. Cette pensée semblait animer la population citadine et la population armée qui se pressaient, également silencieuses, dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon. Ces soldats, espoir de la France, ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient aussi pour beaucoup dans l'inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistants et des militaires, il se disait des adieux peut-être éternels; mais tous les cœurs, même les plus hostiles à l'empereur, adressaient au ciel des vœux ardents pour la gloire de la patrie. Les hommes les plus fatigués de la lutte commencée entre l'Europe et la France avaient tous déposé leurs haines en passant sous l'arc de triomphe, comprenant qu'au jour du danger, Napoléon était toute la France.

L'horloge du château sonna une demi-heure. En ce moment les bourdonnements de la foule cessèrent, et le silence devint si profond, que l'on eût entendu la parole d'un enfant. Alors le vieillard et sa fille, qui semblaient ne vivre que par les yeux, purent distinguer un bruit d'éperons, un cliquetis d'épées tout particulier qui retentit sous le sonore péristyle du château.

Un petit homme, vêtu d'un uniforme vert, d'un pantalon blanc, et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout à coup en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux qu'il l'était lui-même. Le large ruban rouge de la Légion-d'Honneur flottait sur sa poitrine. Une petite épée était à son côté.

Il fut aperçu par tous les yeux, et à la fois de tous les points dans la place.

Aussitôt, les tambours battirent aux champs, et les deux orchestres débutèrent par une phrase dont l'expression guerrière fut répétée sur tous les instruments, depuis la plus douce des flûtes jusqu'à la grosse caisse. A ces sons belliqueux les âmes tressaillirent, les drapeaux saluèrent, les soldats présentèrent les armes par un mouvement unanime et régulier, qui agita les fusils depuis le premier rang jusqu'au dernier dans le Carrousel; des mots de commandement se répétèrent comme des échos; et des cris de : Vive l'empereur!... furent poussés par la multitude enthousiasmée; tout frissonna, tout remua, tout s'ébranla.

Napoléon était monté à cheval; ce mouvement avait imprimé la vie à ces masses silencieuses, avait donné une voix aux instruments, un élan aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures. Les murs des hautes galeries de ce vieux palais semblaient aussi crier : Vive l'empereur! Ce n'était pas quelque chose d'humain, c'était une magie, un simulacre de la puissance divine, ou mieux une fugitive image de ce règne si fugitif.

L'homme entouré de tant d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil avait chassé les nuages du ciel, resta sur son cheval, à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant le grand-maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne parut s'émouvoir.

— Oh! mon Dieu, oui. A Wagram au milieu du feu, à la Moscowa parmi les morts, — il est toujours tranquille comme Baptiste, lui!

Cette réponse à de nombreuses interrogations était faite par le grenadier qui se trouvait auprès de la jeune fille.

Julie fut pendant un moment absorbée par la contemplation de cette figure, dont le calme indiquait une si grande sécurité de puissance. L'empereur se pencha vers Duroc, auquel il dit une phrase courte qui fit sourire le grand-maréchal.

Les manœuvres commencèrent. Si jusqu'alors la jeune personne avait partagé son attention entre la figure impassible de Napoléon et les lignes bleues, vertes et rouges des troupes, en ce moment elle s'occupa presque exclusivement, au milieu des mouvements rapides et réguliers exécutés par ces vieux soldats, d'un jeune officier qui courait à cheval parmi les lignes mouvantes, et revenait avec une infatigable activité vers le groupe doré à la tête duquel brillait Napoléon.

Cet officier montait un superbe cheval noir, et se faisait distinguer, au sein de cette multitude chamarrée, par le bel uniforme des officiers d'ordonnance de l'empereur. Ses broderies petillaient si vivement au soleil, et l'aigrette de son schako étroit et long en recevait de si fortes lueurs, que les spectateurs durent le comparer à un feu follet, à une âme invisible chargée par l'empereur d'animer, de conduire ces bataillons dont les baïonnettes et les armes ondoyantes jetaient des flammes, quand, sur un seul signe de ses yeux, ils se brisaient, se rassemblaient, tournoyaient comme les ondes d'un gouffre, ou passaient devant lui comme ces lames

longues, droites et hautes que l'Océan courroucé dirige sur ses rivages.

Quand les manœuvres furent terminées, l'officier d'ordonnance accourut à bride abattue, et s'arrêta devant l'empereur, pour en attendre les ordres. En ce moment, il était à vingt pas de Julie, en face du groupe impérial, dans une attitude assez semblable à celle que Gérard a donnée au général Rapp, dans le tableau de la bataille d'Austerlitz. Alors, il fut permis à la jeune fille d'admirer son amant dans toute sa splendeur militaire. Le colonel Victor d'Aiglemont avait à peine trente ans. Il était grand, bien fait, svelte, et ses heureuses proportions ne ressortaient jamais mieux que quand il employait sa force à gouverner un cheval dont le dos élégant et souple paraissait plier sous lui. Sa figure mâle et brune possédait ce charme inexplicable qu'une parfaite régularité de traits communique à de jeunes visages. Son front était large et haut. Ses yeux de feu, ombragés de sourcils épais et bordés de longs cils, se dessinaient comme deux ovales blancs entre deux lignes noires. Son nez offrait la gracieuse courbure d'un bec d'aigle. La pourpre de ses lèvres était rehaussée par les sinuosités de l'inévitable moustache noire. Ses joues larges et fortement colorées offraient des tons bruns et jaunes qui dénotaient une vigueur extraordinaire. Sa figure était une de celles que la bravoure a marquées de son sceau, et offrait le type de celles que cherche aujourd'hui l'artiste quand il songe à représenter un des soldats de la France impériale.

Le cheval, trempé de sueur, et dont la tête agitée exprimait une extrême impatience, avait ses deux pieds de devant écartés et arrêtés sur une même ligne, sans que l'un dépassât l'autre. Il faisait flotter les longs crins de sa queue fournie, et son dévouement offrait une matérielle image de celui que son maître avait pour l'empereur. En voyant son amant si occupé de saisir les regards de Napoléon, Julie éprouva un moment de jalousie, en pensant qu'il ne l'avait pas encore regardée.

Tout à coup, un mot est prononcé par le souverain, Victor presse les flancs de son cheval, et part au galop; mais l'ombre d'une borne projetée sur le sable effraie l'animal, il s'effarouche, recule, se dresse, et si brusquement, que le cavalier semble en danger. Julie jette un cri, elle pâlit; chacun la regarde avec curiosité; elle ne voit personne; ses yeux sont attachés sur ce cheval trop fougueux que l'officier châtie tout en courant répéter les ordres de Napoléon.

Ces étourdissants tableaux absorbaient si bien Julie, qu'à son insu elle s'était cramponnée au bras de son père, à qui elle révélait involontairement ses pensées par la pression plus ou moins vive de ses jeunes doigts. Quand Victor fut sur le point d'être renversé par le cheval, elle s'accrocha plus violemment encore à son père, comme si elle-même eût été en danger de tomber.

Le vieillard contemplait, avec une sombre et douloureuse inquiétude, le visage épanoui de sa fille, et des sentiments de pitié, de jalousie, des regrets même se glissèrent dans toutes ses rides contractées. Mais quand l'éclat inaccoutumé des yeux de Julie, le cri qu'elle venait de pousser et le mouvement convulsif de ses doigts achevèrent de lui en dévoiler l'amour secret, certes il dut avoir quelque triste révélation de l'avenir, car sa figure offrit alors une expression sinistre.

En ce moment l'âme de Julie semblait avoir passé dans celle de l'officier. Une pensée plus cruelle que toutes celles qui avaient effrayé le vieillard crispa les traits de son visage souffrant, quand il vit le colonel d'Aiglemont échanger, en passant devant eux, un regard d'intelligence avec Julie, dont les yeux étaient humides, et dont le teint avait contracté une vivacité extraordinaire. Alors il emmena brusquement sa fille dans le jardin des Tuileries.

— Mais, mon père, disait-elle, il y a encore sur la place du Carrousel des régiments qui vont manœuvrer...

— Non, mon enfant, toutes les troupes défilent...

— Je pense, mon père, que vous vous trompez. M. d'Aiglemont a dû les faire avancer.....

— Mais, ma fille, je souffre et ne veux pas rester.

Julie n'eut pas de peine à croire son père quand elle eut jeté les yeux sur ce visage, auquel de paternelles inquiétudes donnaient un air abattu.

— Souffrez-vous beaucoup? demanda-t-elle avec indifférence, tant elle était préoccupée.

— Chaque jour n'est-il pas un jour de grâce pour moi? répondit le vieillard.

— Vous allez donc encore m'affliger en me parlant de votre mort. J'étais si gaie! Voulez-vous bien chasser vos vilaines idées noires!

— Ah! s'écria le père en poussant un soupir, enfant gâté! Les meilleurs cœurs sont quelquefois bien cruels. Vous consacrer notre vie, ne penser qu'à vous, préparer votre bien-être, sacrifier nos goûts à vos fantaisies, vous adorer, vous donner même notre sang, ce n'est donc rien! Hélas! oui, vous acceptez tout avec insouciance. Pour toujours obtenir vos sourires et votre dédaigneux amour, il faudrait avoir la puissance de Dieu. Puis enfin, un autre arrive! un amant, un mari nous ravissent vos cœurs.

Julie regarda son père avec étonnement. Il marchait lentement, et jetait sur elle des regards sans lueur.

— Vous vous cachez même de nous... reprit-il, mais peut-être aussi de vous-même....

— Que dites-vous donc, mon père?

— Je pense, Julie, que vous avez des secrets pour moi.

Elle rougit.

— Tu aimes!... reprit vivement le vieillard. Ah! j'espérais te voir fidèle à ton vieux père jusqu'à sa mort, j'espérais te conserver près de moi heureuse et brillante! t'admirer comme tu étais encore naguère. En ignorant ton sort, j'aurais pu croire à un avenir tranquille pour toi; mais maintenant, il est impossible que j'emporte une espérance de bonheur pour ta vie, car tu aimes encore plus le colonel que tu n'aimes le cousin. Je n'en puis plus douter.

— Pourquoi ne l'aimerais-je pas? s'écria-t-elle avec une vive expression du curiosité.

— Ah! ma Julie, tu ne me comprendrais pas, répondit le père en soupirant.

— Dites toujours, reprit-elle en laissant échapper un mouvement de mutinerie.

— Eh bien! mon enfant, écoute-moi. Les jeunes filles se créent souvent de nobles et ravissantes images, des figures tout idéales; elles se forgent des idées chimériques sur les hommes, sur les sentiments, sur le monde; puis elles attribuent innocemment à un caractère les perfections qu'elles ont rêvées, et s'y confient; elles aiment dans l'homme de leur choix cette créature imaginaire; et, plus tard, quand il n'est plus temps de s'affranchir du malheur, la trompeuse apparence qu'elle ont embellie, leur premier amant enfin, se change en un squelette odieux. Julie, j'aimerais mieux te savoir amoureuse d'un vieillard plutôt que de te voir aimer le colonel. Ah! si tu pouvais te placer à dix ans d'ici dans la vie, tu rendrais justice à mon expérience. Je connais Victor. Sa gaieté est une gaieté sans esprit, une gaieté de caserne. Il est sans talent, et dépensier. C'est un de ces hommes que le ciel a fabriqués pour prendre et digérer quatre repas par jour, dormir, aimer la première venue, et se battre. Il n'entend pas la vie. Son bon cœur, car il a bon cœur, l'entraînera peut-être à donner sa bourse à un malheureux, à un camarade; mais il est insouciant, mais il n'est pas doué de cette délicatesse de cœur qui nous rend esclaves du bonheur d'une femme; mais il est ignorant, égoïste... Il y a beaucoup de *mais*.

— Cependant, mon père, il faut bien qu'il ait de l'esprit et des moyens pour avoir été fait colonel...

— Ma chère, Victor restera colonel toute sa vie. Je n'ai encore vu personne qui m'ait paru digne de toi, reprit le vieux père avec une sorte d'enthousiasme.

Il s'arrêta un moment, contempla sa fille, et ajouta: — Mais, ma pauvre Julie, tu es encore trop jeune, trop faible, trop délicate pour supporter les chagrins et les tracas du mariage. D'Aiglemont a été gâté par ses parents, de même que tu l'as été par ta mère et par moi. Comment espérer que vous pourrez vous entendre tous deux avec des volontés différentes dont les tyrannies seront inconciliables? Tu seras ou victime ou tyran. L'une ou l'autre alternative apporte une égale somme de malheurs dans la vie d'une femme. Mais tu es douce et modeste, tu plieras d'abord. Enfin tu as, dit-il d'une voix altérée, une grâce de sentiment qui sera méconnue, et alors...

Il n'acheva pas, les larmes le gagnèrent.

— Victor, reprit-il après une pause, blessera les naïves qualités de ta jeune âme. Je connais les militaires, ma Julie. J'ai vécu aux armées. Il est rare que leur cœur puisse triompher des habitudes produites ou par les malheurs au sein desquels ils vivent, ou par les hasards de leur vie aventurière.

— Vous voulez donc, mon père, répliqua Julie d'un ton qui tenait le milieu entre le sérieux et la plaisanterie, contrarier mes sentiments, me marier pour vous, et non pour moi?

— Te marier pour moi! s'écria le père avec un mouvement de surprise, pour moi, ma fille, dont tu n'entendras bientôt plus la voix si amicalement grondeuse!.. J'ai toujours vu les enfants attribuer à un sentiment personnel les sacrifices que leur font les parents! Épouse Victor, ma Julie. Un jour, tu déploreras amèrement sa nullité, son défaut d'ordre, son égoïsme, son indélicatesse, son ineptie en amour, et mille autres chagrins qui te viendront par lui. Alors, souviens-toi que, sous ces arbres, la voix prophétique de ton vieux père a retenti vainement à tes jeunes oreilles!

Le vieillard se tut, il avait surpris sa fille agitant la tête d'une manière mutine. Ils firent ensemble quelques pas vers la grille où leur voiture était arrêtée. Pendant cette marche silencieuse, la jeune fille examina furtivement le visage de son père et quitta par degrés sa mine boudeuse. La profonde douleur gravée sur ce front penché vers la terre lui fit une vive impression.

— Je vous promets, mon père, dit-elle d'une voix douce et altérée, de ne pas vous parler de Victor avant que vous ne soyez revenu de vos préventions contre lui.

Le vieillard regarda sa fille avec étonnement. Deux larmes qui roulaient dans ses yeux tombèrent le long de ses joues ridées. Il ne put embrasser Julie devant la foule dont ils étaient environnés, mais il lui pressa tendrement la main. Quand il remonta en voiture, toutes les pensées soucieuses qui s'étaient amassées sur son front avaient complétement disparu.

L'attitude un peu triste de sa fille l'inquiétait alors bien moins que la joie innocente dont elle avait trahi le secret pendant la revue.

—

LA FEMME.

Dans les premiers jours du mois de mars 1814, un peu moins d'un an après la revue de l'empereur, une vieille calèche roulait sur la levée d'Amboise à Tours. En quittant le dôme vert des noyers sous lesquels se cache la poste de la Frillière, cette voiture fut entraînée avec une telle rapidité, qu'en un moment elle arriva au pont bâti sur la Cise à l'embouchure de cette rivière dans la Loire, et s'y arrêta. Un trait venait de se briser par suite du mouvement impétueux que, sur l'ordre de son maître, un jeune postillon avait imprimé à quatre des plus vigoureux chevaux du relais. Ainsi, par un effet du hasard, deux personnes qui se trouvaient dans la calèche eurent le loisir de contempler, à leur réveil, un des plus beaux sites que puissent présenter les séduisantes rives de la Loire.

A sa droite, le voyageur embrasse d'un regard toutes les sinuosités décrites par la Cise, qui se roule, comme un serpent argenté, dans l'herbe de prairies opulentes, auxquelles les premières pousses du printemps donnaient alors les couleurs de l'émeraude.

A gauche, la Loire apparaît dans toute sa magnificence. Les innombrables facettes de quelques *roulées*, produites par une brise matinale un peu froide, réfléchissaient les scintillements du soleil sur les vastes nappes que déploie cette majestueuse rivière. Puis, çà et là, des îles verdoyantes se succèdent, dans l'étendue des eaux, comme les chatons d'un collier. De l'autre côté du fleuve, les plus belles campagnes de la Touraine déroulent leurs trésors à perte de vue. Dans le lointain, l'œil ne rencontre d'autres bornes que les collines du Cher, dont les cimes dessinaient en ce moment des lignes lumineuses sur le transparent azur du ciel. A travers le tendre feuillage des îles, au fond du tableau, Tours semble, comme Venise, sortir du sein des eaux. Les campaniles gris de sa vieille cathédrale s'élancent dans les airs, où ils se confondaient alors avec les créations fantastiques de quelques nuages blanchâtres.

Au-delà du pont sur lequel la voiture était arrêtée, le voyageur aperçoit devant lui, le long de la Loire jusqu'à Tours, une chaîne de rochers qui, par une fantaisie de la nature, paraît avair été posée pour encaisser le fleuve et dont ses flots tentent de ronger la base, spectacle qui fait toujours l'étonnement du voyageur. Le village de Vouvray se trouve comme niché dans les gorges et les éboulements de ces roches, qui commencent à décrire un coude devant le pont de la Cise. Puis, de Vouvray jusqu'à Tours, les effrayantes anfractuosités de cette colline déchirée sont habitées par une population de vignerons. En plus d'un endroit, il n'existe pas moins de trois étages de demeures creusées dans le roc, et réunies par de dangereux escaliers taillés à même la pierre, Au sommet d'un toit, une jeune fille, en jupon rouge, court à son jardin. La fumée d'une cheminée s'élève entre les sarments et le pampre naissant d'une vigne. Des closiers labourent leurs champs perpendiculaires. Une vieille femme, tranquille sur un quartier de roche éboulée, tourne son rouet sous les fleurs d'un amandier, et regarde passer les voyageurs à ses pieds, en souriant de leur effroi. Elle ne s'inquiète pas plus des crevasses du sol que de la ruine pendante d'un vieux mur, dont les assises ne sont plus retenues que par les tortueuses racines d'un manteau de lierre. Le marteau des tonneliers fait retentir les voûtes de caves aériennes. Enfin, la terre est partout cultivée et partout féconde, là où la nature a refusé de la terre à l'industrie humaine.

Aussi rien n'est-il comparable, dans le cours de la Loire, au riche panorama que la Touraine présente alors aux yeux du voyageur. Le triple tableau de cette scène, dont les aspects sont à peine indiqués, procure à l'âme un de ces spectacles qu'elle inscrit à jamais dans son souveuir; et quand un poëte en a joui, ses rêves viennent souvent lui en reconstruire fabuleusement les effets romantiques.

Au moment où la voiture parvint sur le pont de la Cise, plusieurs voiles blanches débouchèrent entre les îles de la Loire, et donnèrent une nouvelle harmonie à ce site harmonieux. La senteur des saules qui bordent le fleuve ajoutait de pénétrants parfums au goût de la brise humide; les oiseaux faisaient entendre leurs prolixes concerts; et le chant monotone d'un gardeur de chèvres y joignait une sorte de mélancolie, tandis que les cris des mariniers annonçaient une agitation lointaine. De molles vapeurs, capricieusement arrêtées autour des arbres épars dans ce vaste paysage, y imprimaient une dernière grâce. C'était la Touraine dans toute sa gloire, le printemps dans toute sa splendeur.

Cette partie de la France, la seule dont les armées étrangères ne devaient point fouler les trésors, était en ce moment la seule qui fût tranquille, et l'on eût dit qu'elle défiait l'invasion.

Une tête coiffée d'un bonnet de police se montra hors de la calèche aussitôt qu'elle ne roula plus. Bientôt un militaire impatient en ouvrit lui-même la portière, et sauta sur la route, comme pour aller

quereller le postillon. L'intelligence avec laquelle le Tourangeau raccommodait le trait cassé rassura le comte d'Aiglemont, qui revint vers la portière en étendant ses bras comme pour en détirer les muscles endormis. Il bâilla, regarda le paysage; posa la main sur le bras d'une jeune femme soigneusement enveloppée dans un vitchoura, et lui dit d'une voix enrouée :

— Tiens, petite, réveille-toi donc pour examiner le pays. Il est magnifique.

A ces mots, Julie avança la tête hors de la calèche. Un bonnet de martre lui servait de coiffure, et les plis du manteau fourré dans lequel elle était enveloppée, déguisaient si bien ses formes, qu'on ne pouvait plus voir que sa figure.

Julie d'Aiglemont ne ressemblait déjà plus à la jeune fille qui courait naguère avec joie et bonheur à la revue des Tuileries. Son visage, toujours délicat, était privé des couleurs roses qui jadis lui donnaient un si riche éclat. Les touffes noires de quelques cheveux défrisés par l'humidité de la nuit faisaient ressortir la blancheur mate de sa tête dont la vivacité semblait engourdie. Cependant ses yeux brillaient d'un feu surnaturel, et au-dessous de leurs paupières quelques teintes violettes se dessinaient sur ses joues fatiguées. Elle examina d'un œil indifférent les campagnes du Cher, la Loire et ses îles, Tours et les longs rochers de Vouvray; mais, sans vouloir regarder la ravissante vallée de la Cise, elle se rejeta promptement dans le fond de la calèche, et dit d'une voix qui, en plein air, paraissait d'une extrême faiblesse : — Oui, c'est admirable.

— Julie, n'aimerais-tu pas à vivre ici?

— Oh! là ou ailleurs, dit-elle avec insouciance.

— Souffres-tu? lui demanda le colonel d'Aiglemont d'un air inquiet.

— Pas du tout, répondit la jeune femme avec une vivacité momentanée.

Elle contempla son mari en souriant, et ajouta : — J'ai envie de dormir.

Le galop d'un cheval retentit soudain; Victor d'Aiglemont laissa la main de sa femme, et tourna la tête vers le coude que la route fait en cet endroit. Au moment où Julie ne fut plus vue par le colonel, l'expression de gaieté qu'elle avait imprimée à son pâle visage disparut comme si quelque lueur eût cessé de l'éclairer. N'éprouvant ni le désir de revoir le paysage, ni la curiosité de savoir quel était le cavalier dont le cheval galopait si furieusement, elle se replaça dans le coin de la calèche, et ses yeux se fixèrent sur la croupe des chevaux, sans trahir aucune espèce de sentiment. Elle avait un air aussi stupide que peut l'être celui d'un paysan breton écoutant le prône de son curé.

Un jeune homme, monté sur un cheval de prix, sortit tout à coup d'un bouquet de peupliers et d'aubépines en fleurs.

— C'est un Anglais, dit le colonel.

— Oh! mon Dieu, oui, mon général, répliqua le postillon. Il est de la race des gars qui veulent, dit-on, manger la France.

L'inconnu était un de ces voyageurs qui se trouvèrent sur le continent lorsque Napoléon arrêta tous les Anglais, en représailles de l'attentat commis envers le droit des gens par le cabinet de Saint-James lors de la rupture du traité d'Amiens. Soumis aux caprices du pouvoir impérial, ces prisonniers ne restèrent pas tous dans les résidences où ils furent saisis, ou dans celles qu'ils eurent d'abord la liberté de choisir. La plupart de ceux qui habitaient en ce moment la Touraine y avaient été transférés de divers points de l'empire, où leur séjour avait paru compromettre les intérêts de la politique continentale.

Le jeune captif qui promenait en ce moment son ennui matinal était une victime de la puissance bureaucratique. Depuis deux ans un ordre parti du ministère des relations extérieures l'avait arraché au climat de Montpellier, où la rupture de la paix le surprit autrefois cherchant à se guérir d'une affection pulmonaire. Du moment où ce jeune homme reconnut un militaire dans la personne du comte d'Aiglemont, il s'empressa d'en éviter les regards en tournant assez brusquement la tête vers les prairies de la Cise.

— Tous ces Anglais sont insolents comme si le globe leur appartenait, dit le colonel en murmurant. Heureusement Soult va leur donner les étrivières.

Quand le prisonnier passa devant la calèche, il y jeta les yeux. Alors, malgré la brièveté de son regard, il put admirer l'expression de mélancolie qui donnait à la figure pensive de la comtesse je ne sais quel attrait indéfinissable. Il y a beaucoup d'hommes dont le cœur est puissamment ému par la seule apparence de la souffrance chez une femme; pour eux, la douleur semble être une promesse de constance ou d'amour.

Entièrement absorbée dans la contemplation d'un coussin de sa calèche, Julie ne fit attention ni au cheval ni au cavalier. Le trait avait été solidement et promptement rajusté. Le comte remonta en voiture. Le postillon s'efforça de regagner le temps perdu, et mena rapidement les deux voyageurs sur la partie de la levée que bordent les rochers suspendus au sein desquels mûrissent les vins de Vouvray, d'où s'élancent tant de jolies maisons, où apparaissent, dans le lointain, les ruines de cette si célèbre abbaye de Marmoutiers, la retraite de Saint-Martin.

— Que nous veut donc ce milord diaphane? s'écria le colonel en tournant la tête pour s'assurer que le cavalier qui, depuis le pont de la Cise, suivait sa voiture, était le jeune Anglais. Comme l'inconnu ne violait aucune convenance de politesse en se promenant sur la berme de la levée, le colonel se remit dans le coin de sa calèche, après avoir jeté un regard menaçant sur l'Anglais. Mais il ne put, malgré son involontaire inimitié, s'empêcher de remarquer la beauté du cheval et la grâce du cavalier.

Le jeune homme avait une de ces figures britanniques dont le teint est si fin, la peau si douce et si blanche, qu'on est quelquefois tenté de supposer qu'elles appartiennent au corps délicat d'une jeune fille. Il était blond, mince et grand. Son costume avait ce caractère de recherche et de propreté qui distingue les fashionables de la prude Angleterre. On eût dit qu'il rougissait plus par pudeur que par plaisir à l'aspect de la comtesse. Une seule fois Julie leva les yeux sur l'étranger; mais elle y fut en quelque sorte obligée par son mari, qui voulait lui faire admirer les jambes fines d'un cheval de race pure.

Les yeux de Julie rencontrèrent alors ceux du timide Anglais. Dès ce moment, le gentilhomme, au lieu de faire marcher son cheval près de la calèche, la suivit à quelques pas de distance. A peine la comtesse regarda-t-elle l'inconnu. Elle n'aperçut aucune des perfections humaines et chevalines qui lui étaient signalées, et se rejeta au fond de la voiture, après avoir laissé échapper un léger mouvement de sourcils, comme pour approuver son mari.

Alors, le colonel se rendormit, et les deux époux arrivèrent à Tours sans s'être dit une seule parole, et sans que les ravissants paysages de la changeante scène au sein de laquelle ils voyageaient attirassent une seule fois l'attention de Julie. Quand son mari sommeilla, elle le contempla à plusieurs reprises. Au dernier regard qu'elle lui jeta, un cahot fit tomber sur les genoux de la jeune femme un médaillon suspendu à son cou par une chaine de deuil, et le portrait de son père lui apparut soudain. A cet aspect, des larmes, jusque-là réprimées, roulèrent dans ses yeux.

L'Anglais vit peut-être les traces humides et brillantes que ces pleurs laissèrent un moment sur les joues pâles de la comtesse, mais que l'air sécha promptement.

Chargé par l'empereur de porter des ordres au maréchal Soult, qui avait à défendre la France de l'invasion faite par les Anglais dans le Béarn, le colonel d'Aiglemont profitait de sa mission pour soustraire sa femme aux dangers dont Paris était alors menacé, et la conduisait à Tours chez une vielle parente à lui.

Bientôt la voiture roula sur le pavé de Tours, sur le pont, dans la Grande rue, et s'arrêta devant l'hôtel antique où demeurait la ci-devant marquise de Belorgey.

Madame de Belorgey était une de ces belles vieilles femmes, au teint pâle, à cheveux blancs, qui ont un sourire fin, qui semblent porter des paniers, et coiffées d'un bonnet dont la mode est inconnue. Portraits septuagénaires du siècle de Louis XV, ces femmes sont presque toujours caressantes, comme si elles aimaient encore; moins pieuses que dévotes, et moins dévotes qu'elles n'en ont l'air; toujours exhalant la poudre à la maréchale, contant bien, causant mieux, et riant plutôt d'un souvenir que d'une plaisanterie. L'actualité leur déplaît.

Quand une vieille femme de chambre vint annoncer à la marquise (car elle devait bientôt reprendre son titre) la visite d'un neveu qu'elle n'avait pas vu depuis le commencement de la guerre d'Espagne, elle ôta vivement ses lunettes, ferma la *Galerie de l'ancienne Cour*, son livre favori; puis elle retrouva une sorte d'agilité, et arriva sur son perron au moment où les deux époux en montaient les marches.

La tante et la nièce se jetèrent un rapide coup d'œil.

— Bonjour, ma chère tante, s'écria le colonel en saisissant la marquise, et l'embrassant avec précipitation. Je vous amène une jeune personne à garder. Je viens vous confier mon trésor. Ma Julie n'est ni coquette ni jalouse; elle a une douceur d'ange... Mais elle ne se gâtera pas ici, j'espère, dit-il en s'interrompant.

— Mauvais sujet, répondit la marquise en lui lançant un regard moqueur.

Puis elle s'offrit, la première, avec une certaine grâce aimable, à embrasser Julie, qui restait passive, et paraissait plus embarrassée que curieuse.

— Nous allons donc faire connaissance, ma chère petite belle, reprit la marquise. Ne vous effrayez pas trop de moi, je tâche de n'être jamais vieille avec les jeunes gens.

Avant d'arriver au salon, la marquise avait déjà, suivant l'habitude des provinces, commandé à déjeuner pour ses deux hôtes; mais le comte arrêta l'éloquence de sa tante en lui disant d'un ton sérieux qu'il ne pouvait pas lui donner plus de temps que la poste n'en mettrait à relayer. Les trois parents entrèrent donc au plus vite dans le salon, et le colonel eut à peine le temps de raconter à la marquise les événements politiques et militaires qui l'obligeaient à lui demander un asile pour sa jeune femme.

Pendant le récit, la tante regardait alternative-

ment et son neveu qui parlait sans être interrompu, et sa nièce dont elle attribua la pâleur et la tristesse à cette séparation forcée. Elle avait l'air de se dire : — Hé hé ! ces jeunes gens-là s'aiment.

En ce moment, des claquements de fouet retentirent dans la vieille cour silencieuse, dont les pavés étaient dessinés par des bouquets d'herbe; alors Victor embrassa derechef la marquise, et s'élança hors du logis.

— Adieu, ma chère, dit-il en embrassant sa femme qui l'avait suivi jusqu'à la voiture.

— Oh! Victor, laisse-moi t'accompagner plus loin encore, dit-elle d'une voix caressante, je ne voudrais pas te quitter...

— Y penses-tu ?

— Eh bien ! répliqua Julie, adieu, puisque tu le veux.

La voiture disparut.

— Vous aimez donc bien mon pauvre Victor? demanda la marquise à sa nièce, dont elle interrogea les yeux par un de ces savants regards que les vieilles femmes jettent aux jeunes.

— Hélas ! madame, répondit Julie, ne faut-il pas bien aimer un homme pour l'épouser ?

Cette dernière phrase fut accentuée par un ton de naïveté qui trahissait tout à la fois un cœur pur et de profonds mystères. Or il était bien difficile à une femme amie de Duclos et du maréchal de Richelieu, de ne pas chercher à deviner le secret de ce jeune ménage. La tante et la nièce étaient en ce moment sur le seuil de la porte cochère, occupées à regarder la calèche qui fuyait. Les yeux de la comtesse n'exprimaient pas l'amour comme la marquise le comprenait. La bonne dame était Provençale et ses passions avaient été vives.

— Vous vous êtes donc laissé prendre par mon vaurien de neveu? demanda-t-elle à sa nièce.

La comtesse tressaillit involontairement, car l'accent et le regard de cette vieille coquette semblèrent lui annoncer une connaissance du caractère de Victor plus approfondie peut-être que ne l'était la sienne. Alors madame d'Aiglemont, inquiète, s'enveloppa dans cette dissimulation maladroite, premier refuge des cœurs naïfs et souffrants. La marquise se contenta des réponses de Julie; mais elle pensa joyeusement que sa solitude allait être réjouie par quelque secret d'amour, et que sa nièce devait avoir quelque intrigue amusante à conduire.

Quand madame d'Aiglemont se trouva dans un grand salon, tendu de tapisseries encadrées par des baguettes dorées, qu'elle fut assise devant un grand feu, abritée des bises *fenestrales* par un paravent, chinois, sa tristesse ne put guère se dissiper. Il était difficile que la gaieté naquît sous d'aussi vieux lambris, entre ces meubles séculaires. Néanmoins, la jeune Parisienne prit une sorte de plaisir à entrer dans cette solitude profonde et dans le silence solennel de la province. Après avoir échangé quelques mots avec cette tante, à laquelle elle avait écrit naguère une lettre de nouvelle mariée, elle resta silencieuse comme si elle eût écouté la musique d'un opéra. Ce ne fut qu'après deux heures d'un calme digne de la Trappe, qu'elle s'aperçut de son impolitesse envers sa tante. Elle se souvint de ne lui avoir fait que de froides réponses. La vieille femme avait respecté le caprice de sa nièce par cet instinct plein de grâce qui caractérise les gens de l'ancien temps. En ce moment, la marquise tricotait. Elle s'était, il est vrai, absentée plusieurs fois pour s'occuper d'une certaine chambre *verte*, où devait coucher la comtesse, et où les gens de la maison en plaçaient les bagages ; mais alors elle avait repris sa place dans un grand fauteuil, et regardait la jeune femme à la dérobée. Honteuse de s'être abandonnée à son irrésistible méditation, Julie essaya de se la faire pardonner en s'en moquant.

— Ma chère petite, nous connaissons la douleur des veuves, répondit la tante.

Il fallait avoir quarante ans pour deviner l'ironie qu'exprimèrent les lèvres de la marquise.

Le lendemain, la comtesse fut beaucoup mieux. Elle causa. Madame de Belorgey ne désespéra plus d'apprivoiser cette nouvelle mariée, qu'elle avait d'abord jugée comme un être sauvage et stupide. Elle l'entretint des joies du pays, des bals et des maisons où elles pouvaient aller. Toutes les questions de la marquise furent, pendant cette journée, autant de piéges que, par une ancienne habitude de cour, elle ne put s'empêcher de tendre à sa nièce pour en deviner le caractère. Julie résista à toutes les instances qui lui furent faites pendant quelques jours d'aller chercher des distractions au dehors. Aussi, malgré l'envie qu'avait la vieille dame de promener orgueilleusement sa jolie nièce, finit-elle par renoncer à vouloir la mener dans le monde. La comtesse avait trouvé un prétexte à sa solitude et à sa tristesse dans le chagrin que lui avait causé la mort de son père, dont elle portait encore le deuil.

Au bout de huit jours, la marquise admira la douceur angélique, les grâces modestes, l'esprit indulgent de Julie; et dès lors, elle s'intéressa prodigieusement à la mystérieuse mélancolie qui rongeait ce jeune cœur. La comtesse était une de ces femmes nées pour être aimables, et qui semblent apporter avec elles le bonheur. Sa société devint si douce et si précieuse à la marquise de Belorgey, qu'elle s'affola de sa nièce, et désira ne plus la quitter. Un mois suffit pour établir entre elles une éternelle amitié.

La marquise remarqua, non sans surprise, les changements qui se firent dans la physionomie de madame d'Aiglemont. Les couleurs vives qui en embrasaient le teint s'éteignirent insensiblement et sa figure prit des tons mats et pâles. En perdant son éclat primitif, Julie devenait moins triste. Parfois la marquise réveillait chez sa jeune parente des élans de gaieté, ou des rires folâtres, bientôt réprimés par une pensée importune. Elle devina que, ni le souvenir paternel, ni l'absence de Victor, n'étaient la cause de la mélancolie profonde qui jetait un voile sur la vie de sa nièce. Puis la marquise eut tant de mauvais soupçons, qu'il lui fut difficile de s'arrêter à la véritable cause du mal, car nous ne rencontrons peut-être le vrai que par hasard.

Un jour, enfin, Julie fit briller aux yeux de sa tante étonnée un oubli complet du mariage, une folie de jeune fille étourdie, une candeur d'esprit, un enfantillage digne du premier âge, tout cet esprit délicat et parfois si profond qui distingue les jeunes personnes en France. Alors la marquise résolut de sonder les mystères de cette âme, dont le naturel extrême équivalait à une impénétrable dissimulation. La nuit approchait; les deux dames étaient assises devant une croisée qui donnait sur la rue; Julie avait repris un air pensif; un homme à cheval vint à passer.

— Voilà une de vos victimes, dit la marquise. Madame d'Aiglemont regarda sa tante en manifestant un étonnement mêlé d'inquiétude.

— C'est un jeune Anglais, un gentilhomme, sir Arthur Grenville. Son histoire est intéressante. Il est venu à Montpellier en 1803, espérant que l'air de ce pays, où il était envoyé par les médecins, le guérirait d'une maladie de poitrine à laquelle il devait succomber. Comme tous ses compatriotes, il a été arrêté par Bonaparte lors de la guerre, car ce monstre-là ne peut se passer de guerroyer. Par distraction, ce jeune Anglais s'est mis à étudier sa maladie, que l'on croyait mortelle. Insensiblement, il a pris goût à l'anatomie, à la médecine; il s'est passionné pour ces sortes d'arts, ce qui est fort extraordinaire chez un homme de qualité; mais le Régent s'est bien occupé de chimie! Bref sir Arthur a fait des progrès étonnants même pour les professeurs de Montpellier; l'étude l'a consolé de sa captivité, et en même temps il s'est radicalement guéri. On prétend qu'il est resté deux ans sans parler, respirant rarement, demeurant couché dans une étable, buvant du lait d'une vache venue de Suisse, et vivant de cresson. Depuis qu'il est à Tours, il n'a vu personne. Il est fier comme paon. Mais vous avez certainement fait sa conquête, car ce n'est probablement pas pour moi qu'il passe sous nos fenêtres deux fois par jour depuis que vous êtes ici... Certes, il vous aime.

Ces derniers mots réveillèrent la comtesse comme par magie. Elle laissa échapper un geste et un sourire qui surprirent la marquise. Loin de témoigner cette satisfaction instinctive, ressentie même par la femme la plus sévère quand elle apprend qu'elle fait un malheureux, le regard de Julie fut terne et froid. Son visage indiquait un sentiment de répulsion voisin de l'horreur. Cette proscription n'était pas celle dont une femme aimante frappe le monde entier au profit d'un seul être ; alors elle sait rire et plaisanter. Non, Julie était en ce moment comme une personne à qui le souvenir d'un danger trop vivement présent en fait ressentir encore la douleur.

La marquise, bien convaincue que sa nièce n'aimait pas son neveu, fut stupéfaite en découvrant qu'elle n'aimait personne. Elle trembla d'avoir à reconnaître en Julie un cœur désenchanté, une jeune femme à qui l'expérience d'un jour, d'une nuit peut-être, avait suffi pour apprécier la nullité de Victor.

— Si elle le connaît, tout est dit, pensa-t-elle; mon neveu subira bientôt les inconvénients du mariage.

Alors elle se proposait déjà de la convertir aux doctrines monarchiques du siècle de Louis XV; mais quelques heures plus tard, elle apprit, ou plutôt elle devina la situation assez commune dans le monde à laquelle la comtesse devait sa mélancolie.

Julie, devenue tout à coup pensive, se retira chez elle plus tôt que de coutume. Quand sa femme de chambre l'eut déshabillée et l'eut laissée prête à se coucher, elle resta devant le feu, plongée dans une duchesse de velours jaune, meuble antique, aussi favorable aux affligés qu'aux gens heureux. Elle pleura, elle soupira, elle pensa. Puis elle prit une petite table, chercha du papier, et se mit à écrire. Les heures passèrent vite, car la confidence qu'elle faisait dans cette lettre paraissait lui coûter beaucoup; chaque phrase amenait de longues rêveries. Tout à coup la jeune femme fondit en larmes, et s'arrêta. En ce moment les horloges sonnèrent deux heures. Sa tête, aussi lourde que celle d'une mourante, s'inclina sur son sein, puis quand elle la releva, Julie vit sa tante surgie tout à coup, comme un personnage qui se serait détaché de la tapisserie dont les murs étaient garnis.

— Qu'avez-vous donc, ma petite? dit la marquise. Pourquoi veiller si tard, et surtout pourquoi pleurer toute seule, à votre âge?

Elle s'assit sans autre cérémonie près de sa nièce et dévora des yeux la lettre commencée.

— Vous écriviez à votre mari?

— Sais-je où il est? reprit la comtesse.

La tante prit le papier et le lut. Elle avait apporté ses lunettes. Il y avait préméditation. L'innocente créature lui laissa prendre la lettre sans faire la moindre observation. Ce n'était pas un défaut de dignité ou quelque sentiment de culpabilité secrète qui lui ôtait ainsi toute énergie. Non, sa tante se rencontra là dans un de ces moments de crise où l'âme est sans ressort, et où tout est indifférent, le bien et le mal, le silence et la confiance.

Comme une jeune fille vertueuse qui accable un amant de dédains, mais qui, le soir, se trouve si triste, si abandonnée, qu'elle le désire, et veut un cœur où déposer ses souffrances, Julie laissa violer sans mot dire le cachet que la délicatesse imprime à une lettre même ouverte, et resta pensive pendant que la marquise lisait.

« Ma chère Louise, pourquoi réclamer tant de fois l'accomplissement de la plus imprudente promesse que puissent se faire deux jeunes filles ignorantes? Tu te demandes souvent, m'écris-tu, pourquoi je n'ai pas répondu depuis six mois à tes interrogations. Si tu n'as pas compris mon silence, aujourd'hui tu en devineras peut-être la raison en apprenant les mystères que je vais trahir. Je les aurais à jamais ensevelis dans le fond de mon cœur, si tu ne m'avertissais de ton prochain mariage. Tu vas te marier, Louisa. Cette pensée me fait frémir. Pauvre petite, marie-toi; puis, dans quelques mois, un de tes plus poignants regrets viendra du souvenir de ce que nous étions naguère, quand un soir, à Écouen, parvenues toutes deux sous les grands chênes de la montagne, nous contemplâmes la belle vallée que nous avions à nos pieds, et que nous y admirâmes les rayons du soleil couchant dont les reflets nous enveloppaient. Nous nous assîmes sur un quartier de roche, et tombâmes dans un ravissement auquel succéda la plus douce mélancolie. Tu trouvas la première que ce soleil lointain nous parlait d'avenir. Nous étions bien curieuses et bien folles alors! Te souviens-tu de toutes nos extravagances? Nous nous embrassâmes comme deux amants, disions-nous. Nous nous jurâmes que la première mariée de nous deux raconterait fidèlement à l'autre ces secrets d'hyménée, ces joies que nos âmes enfantines nous peignaient si délicieuses. Cette soirée fera ton désespoir, Louisa. Dans ce temps, tu étais jeune, belle, insouciante, sinon heureuse; un mari te rendra, en peu de jours, ce que je suis déjà, laide, souffrante et vieille. Te dire combien j'étais fière, vaine et joyeuse d'épouser le colonel Victor d'Aiglemont, ce serait une folie! Et même comment te le dirais-je? je ne me souviens plus de moi-même. En peu d'instants, mon enfance est devenue comme un songe. Ma contenance pendant la journée solennelle qui consacrait un lien dont j'ignorais l'étendue n'a pas été exempte de reproches. Mon père a plus d'une fois tâché de réprimer ma gaieté, car je témoignais des joies qu'on trouvait inconvenantes, et mes discours révélaient de la malice, justement parce qu'ils étaient sans malice. Je faisais mille enfantillages avec ce voile nuptial, avec cette robe et ces fleurs. Restée seule, le soir, dans la chambre où j'avais été conduite avec apparat, je méditai quelque espièglerie pour intriguer Victor; et, en attendant qu'il vînt, j'avais des palpitations de cœur semblables à celles qui me saisissaient autrefois en ces jours solennels du 31 décembre, quand, sans être aperçue, je me glissais dans le salon où les étrennes étaient entassées. Lorsque mon mari entra, qu'il me chercha, le rire étouffé que je fis entendre sous les mousselines dont je m'étais enveloppée, a été le dernier éclat de cette gaieté douce qui anima les jeux de notre enfance..... »

Quand la marquise eut achevé de lire cette lettre, qui, commençant ainsi, devait contenir de bien tristes observations, elle posa lentement ses lunettes sur la table, y remit aussitôt la lettre, et fixa sur sa nièce deux yeux verts dont l'âge n'avait pas affaibli le feu clair.

— Ma petite, dit-elle, une femme mariée ne saurait écrire ainsi à une jeune personne, sans manquer aux convenances...

— C'est ce que je pensais, répondit Julie en interrompant sa tante, et j'avais honte de moi pendant que vous la lisiez...

— Si à table un mets ne nous semble pas bon, il n'en faut dégoûter personne, mon enfant, reprit la vieille avec bonhomie; surtout lorsque, depuis Ève jusqu'à nous, le mariage a paru chose si excellente...

Julie saisit la lettre et la jeta au feu.

— Vous n'avez plus de mère, dit la marquise.

La comtesse tressaillit; puis elle leva doucement la tête et la baissa comme pour dire : — J'ai déjà regretté plus d'une fois ma mère depuis un an.

Elle regarda sa tante, et un frisson de joie sécha ses larmes quand elle aperçut l'air de bonté qui animait cette vieille figure. Elle tendit sa jeune main à la marquise, qui semblait la solliciter, et quand leurs doigts se pressèrent, ces deux femmes achevèrent de se comprendre.

— Pauvre orpheline! ajouta la marquise.

Ce mot fut un dernier trait de lumière pour Julie. Elle crut entendre la voix prophétique de son père.

— Vous avez les mains brûlantes, demanda la vieille femme. Sont-elles toujours ainsi?

— La fièvre ne m'a quittée que depuis sept ou huit jours, répondit-elle.

—Vous aviez la fièvre, et vous me le cachiez!

— Je l'ai depuis un an, dit Julie avec une sorte d'anxiété pudique.

—Ainsi, mon bon petit ange, reprit la marquise, le mariage n'a été jusqu'à présent pour vous qu'une longue douleur.

La jeune femme n'osa répondre; mais elle fit un geste affirmatif qui trahissait toutes ses souffrances.

— Vous êtes donc malheureuse?

— Oh! non, ma tante. Victor m'aime à l'idolâtrie, et je l'adore, il est si bon.

—Oui, vous l'aimez; mais vous le fuyez, n'est-ce pas?

— Oui... quelquefois... Il me cherche trop souvent.

— N'êtes-vous pas souvent troublée dans la solitude par la crainte qu'il ne vienne vous y surprendre?

—Hélas! oui, ma tante. Mais je l'aime bien, je vous assure.

— Ne vous accusez-vous pas en secret vous-même de ne pas savoir ou pouvoir partager ses plaisirs? Parfois, ne pensez-vous point que l'amour légitime est plus dur à porter que ne le serait une passion criminelle?

—Oh! c'est cela, dit-elle en pleurant; vous devinez donc tout, là où tout est énigme pour moi? Mes sens sont engourdis; je suis sans idées; enfin, je vis difficilement. Mon âme est oppressée par une indéfinissable appréhension qui glace mes sentiments et me jette dans une torpeur continuelle. Je suis sans voix pour me plaindre et sans paroles pour exprimer ma peine. Je souffre, et j'ai honte de souffrir en voyant Victor heureux de ce qui me tue.

— Enfantillages, niaiseries que tout cela! s'écria la tante, dont le visage desséché s'anima tout à coup par un gai sourire, le reflet des joies de son jeune âge.

—Et vous aussi vous riez! dit avec désespoir la jeune femme.

—J'ai été ainsi, reprit promptement la marquise. Maintenant que Victor vous a laissée seule, n'êtes-vous pas redevenue jeune fille, tranquille; sans plaisirs, mais sans souffrances?

Julie ouvrit de grands yeux hébétés.

— Enfin, mon ange, vous adorez Victor, n'est-ce pas? mais vous aimeriez mieux être sa sœur que sa femme, et lui refuser.... Hein?...

—Hé bien, oui, ma tante. Mais pourquoi sourire?

— Oh! vous avez raison, ma pauvre enfant. Il n'y a, dans tout ceci, rien de bien gai. Votre avenir serait gros de plus d'un malheur, si je ne vous prenais sous ma protection, et si ma vieille expérience ne savait pas deviner la cause innocente de vos chagrins. Mon neveu ne méritait pas son bonheur... le sot! Sous le règne de notre bien-aimé Louis XV, une jeune femme qui se serait trouvée dans la situation où vous êtes, aurait bientôt puni son mari de s'être conduit en vrai lansquenet. L'égoïste! les militaires de ce tyran impérial sont tous de vilains ignorants. Ils prennent la brutalité pour de la galanterie, ils ne connaissent pas plus les femmes, qu'ils ne savent faire l'amour; ils croient que d'aller à la mort le lendemain, les dispense d'avoir, la veille, des égards et des attentions pour nous. Autrefois, l'on savait aussi bien aimer que mourir à propos. Ma nièce, je vous le formerai. Je mettrai fin au triste désaccord qui vous conduirait à vous haïr l'un l'autre, à souhaiter un divorce, si vous n'étiez pas morte avant d'en venir au désespoir.

Julie écoutait la vieille marquise avec autant d'étonnement que de stupeur. Elle était surprise d'entendre des paroles dont elle pressentait la sagesse plutôt qu'elle ne la comprenait, et fut effrayée de retrouver dans la bouche d'une parente pleine d'expérience, mais sous une forme plus douce, l'arrêt porté par son père sur Victor.

Elle eut peut-être une vive intuition de son avenir, et sentit sans doute le poids des malheurs qui devaient l'accabler, car elle fondit en larmes, et se jeta dans les bras de la vieille marquise, en lui disant: — Soyez, ma mère!

La tante ne pleura pas, car la révolution a laissé aux femmes de l'ancienne monarchie peu de larmes dans les yeux. Autrefois l'amour, et plus tard la Terreur, les ont familiarisées avec les plus poignantes péripéties; en sorte qu'elles conservent au milieu des dangers de la vie une dignité froide, une affection sincère, mais sans expansibilité, qui leur permet d'être toujours fidèles à l'étiquette et à une noblesse de maintien que les mœurs nouvelles ont eu le grand tort de répudier.

La marquise prit la jeune femme dans ses bras, la baisa au front avec une tendresse et une grâce qui souvent se trouvent plus dans les manières et les habitudes de ces femmes que dans leur cœur. Elle cajola sa nièce par de douces paroles, lui promit un heureux avenir, la berça par des promesses d'amour, en l'aidant à se coucher, comme si elle eût été sa fille, une fille chérie dont elle épousât l'espoir et les chagrins. Elle se revoyait jeune, se retrouvait inexpériente et jolie en sa nièce. La comtesse s'endormit, heureuse d'avoir rencontré une amie, une mère, à qui désormais elle pourrait tout dire.

Le lendemain matin, au moment où la tante et la nièce s'embrassaient avec cette cordialité profonde et cet air d'intelligence qui prouvent un progrès dans le sentiment, une cohésion plus parfaite entre deux âmes, elles entendirent le pas d'un cheval, tournèrent la tête en même temps, et virent le jeune

lord anglais qui passait lentement, selon son habitude. Il paraissait avoir fait une certaine étude de la vie que menaient ces deux femmes solitaires, et ne manquait jamais à se trouver à leur dejeuner ou à leur dîner. Son cheval ralentissait le pas sans avoir besoin d'en être averti; puis, pendant le temps qu'il mettait à franchir l'espace pris par les deux fenêtres de la salle à manger, sir Arthur y jetait un regard mélancolique, la plupart du temps dédaigné par la comtesse qui n'y faisait aucune attention. Mais, accoutumée à ces curiosités mesquines qui s'attachent aux plus petites choses afin d'animer la vie de province, et dont un esprit même supérieur se garantit difficilement, la marquise s'amusait de l'amour timide et sérieux si tacitement exprimé par l'Anglais. Ces regards périodiques étaient devenus comme une habitude pour elle; et chaque jour elle signalait le passage de sir Arthur par de nouvelles plaisanteries.

En se mettant à table, les deux femmes le regardèrent simultanément. Les yeux de Julie et de sir Grenville se rencontrèrent cette fois avec une telle précision de sentiment, que la jeune femme rougit. Aussitôt l'Anglais pressa son cheval et partit au galop.

— Mais, madame, dit Julie à sa tante, que faut-il faire? Il doit être constant pour les gens qui voient passer sir Arthur, que je suis...

— Oui, répondit la marquise en l'interrompant.

— Hé bien, ne pourrais-je pas lui dire de ne pas se promener ainsi?

— Ne serait-ce pas lui donner à penser qu'il est dangereux? Et d'ailleurs, pouvez-vous empêcher un homme d'aller et venir où bon lui semble? Demain nous ne mangerons plus dans cette salle; quand il ne nous y verra plus, le lord discontinuera de vous aimer par la fenêtre. Voilà, ma chère enfant, comment se comporte une femme qui a l'usage du monde.

Mais le malheur de Julie devait être complet. A peine les deux femmes se levaient-elles de table, que le valet de chambre de Victor arriva soudain. Il venait de Bourges à franc étrier, par des chemins détournés, et apportait à la comtesse une lettre de son mari. Victor avait quitté l'empereur; il annonçait à sa femme la chute du trône impérial, la prise de Paris, et l'enthousiasme qui éclatait en faveur des Bourbons sur tous les points de la France; mais, ne sachant comment pénétrer jusqu'à Tours, il la priait de venir en toute hâte à Orléans, où il espérait se trouver avec des passeports pour elle. Ce valet de chambre, ancien militaire, devait accompagner Julie de Tours à Orléans, route que Victor croyait libre encore.

— Madame, vous n'avez pas un instant à perdre, dit le valet de chambre, les Prussiens, les Autrichiens et les Anglais vont faire leur jonction à Blois ou à Orléans....

En quelques heures la jeune femme fut prête, et partit dans une vieille voiture de voyage que lui prêta sa tante.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas à Paris avec nous? dit-elle en embrassant la marquise. Maintenant que les Bourbons se rétablissent, vous y trouveriez....

— J'y serais allée sans ce retour inespéré, ma pauvre petite. Mes conseils vous sont trop nécessaires, à Victor et à vous. Aussi vais-je faire toutes mes dispositions pour vous y rejoindre.

Julie partit accompagnée de sa femme de chambre et du vieux militaire, qui galopait à côté de la chaise, et veillait à la sûreté de sa maîtresse.

Il était nuit, Julie arrivait à un relai en avant de Blois lorsque, inquiète d'entendre une voiture qui marchait derrière la sienne, et ne l'avait pas quittait depuis Amboise, elle se mit à la portière, afin de voir quels étaient ses compagnons de voyage. Le clair de lune lui permit d'apercevoir sir Arthur, debout, à trois pas d'elle, les yeux attachés sur sa chaise. Leurs regards se rencontrèrent fatalement. La comtesse se rejeta vivement au fond de sa voiture, mais avec un sentiment de peur qui la fit palpiter. Comme la plupart des jeunes femmes réellement innocentes et sans expérience, elle voyait une faute dans un amour involontairement inspiré à un homme. Elle ressentait une terreur instinctive, que lui donnait peut-être la conscience de sa faiblesse devant une si audacieuse agression. Une des plus fortes armes de l'homme est ce pouvoir terrible d'occuper de lui-même une femme, dont l'imagination, naturellement mobile, s'effraye ou s'offense d'une poursuite.

La comtesse se souvint du conseil de sa tante, et résolut de rester pendant le voyage au fond de sa chaise de poste, sans en sortir. Mais, à chaque relai, elle entendait l'Anglais qui se promenait autour des deux voitures; puis, sur la route, le bruit importun de sa calèche retentissait incessamment aux oreilles de Julie.

La jeune femme pensa bientôt qu'une fois réunie à son mari, il saurait la défendre de cette singulière persécution.

— Mais s'il ne m'aimait pas, cependant?

Cette réflexion fut la dernière de toutes celles qu'elle fit. En arrivant à Orléans, sa chaise de poste fut arrêtée par les Prussiens, conduite dans la cour d'une auberge, et gardée par des soldats. La résistance était impossible. Les étrangers expliquèrent aux trois voyageurs, par des signes impératifs, qu'ils avaient reçu la consigne de ne laisser sortir per-

sonne de la voiture. La comtesse pleurait. Elle resta pendant deux heures environ prisonnière, au milieu de soldats qui fumaient, riaient, et parfois la regardaient avec une insolente curiosité. Enfin elle les vit s'écarter de la voiture avec une sorte de respect en entendant le bruit de plusieurs chevaux; puis, bientôt une troupe d'officiers supérieurs étrangers, à la tête desquels était un général autrichien, entoura la chaise de poste.

— Madame, lui dit le général, agréez nos excuses; il y a eu erreur. Vous pouvez continuer sans crainte votre voyage, et voici un passeport qui vous évitera désormais toute espèce d'avanie....

La comtesse prit le papier en tremblant, et balbutia de vagues paroles. Elle voyait près du général, et en costume d'officier anglais, sir Arthur à qui sans doute elle devait sa prompte délivrance. Tout à la fois joyeux et mélancolique, le jeune lord détournait la tête, et n'osait regarder Julie qu'à la dérobée.

Grâce au passeport, madame d'Aiglemont parvint à Paris sans aventure fâcheuse. Elle y retrouva son mari, qui, délié de son serment de fidélité à l'empereur, avait reçu le plus flatteur accueil près du comte d'Artois, nommé lieutenant-général du royaume par son frère Louis XVIII. Victor eut un grade éminent dans les gardes-du-corps. Cependant, au milieu des fêtes qui marquaient le retour des Bourbons, un malheur bien profond, et qui devait influer sur sa vie, assaillit la pauvre Julie. Elle perdit la marquise de Belorgey.

La vieille dame était morte de joie et d'une goutte remontée au cœur, en revoyant à Tours le duc d'Angoulême. Ainsi, la personne à laquelle son âge donnait le droit d'éclairer Victor; la seule qui, par d'adroits conseils, pouvait rendre l'accord de la femme et du mari plus parfait, cette personne était morte. Julie sentit toute l'étendue de cette perte. Il n'y avait plus qu'elle-même entre elle son mari. Mais, jeune et timide, elle préférerait d'abord la souffrance à la plainte. La perfection même de son caractère s'opposait à ce qu'elle osât se soustraire à ses devoirs, ou tenter de rechercher la cause de ses douleurs; les faire cesser, eût été chose trop délicate : Julie craignait d'offenser sa pudeur de jeune fille.

Elle ne vit plus sir Arthur.

—

LA MÈRE.

Il se rencontre beaucoup d'hommes dont la nullité profonde est un secret pour la plupart des gens qui les connaissent. Un haut rang, une illustre naissance, d'importantes fonctions, un certain vernis, une grande réserve dans la conduite, ou les prestiges de la fortune, sont, pour eux, comme des gardes qui empêchent les critiques de pénétrer jusqu'à leur intime existence. Ils ressemblent aux rois, dont la véritable taille, le caractère et les mœurs ne peuvent jamais être ni bien connus ni justement appréciés, parce qu'ils sont vus de trop loin ou de trop près. Ces personnages à mérite factice interrogent au lieu de parler, ont l'art de mettre les autres en scène pour éviter de poser devant eux; puis, avec une heureuse adresse, ils tirent chacun par le fil de ses passions ou de ses intérêts, et se jouent ainsi des hommes qui leur sont réellement supérieurs : ils en font des marionnettes et les croient petits pour les avoir rabaissés jusqu'à eux. Alors ils obtiennent le triomphe naturel d'une pensée, mesquine, mais fixe, sur la mobilité des grandes pensées. Aussi, pour juger ces têtes vides, et peser leurs valeurs négatives, l'observateur doit-il posséder un esprit plus subtil que supérieur, plus de patience que de portée dans la vue, plus de finesse et de tact que d'élévation et de grandeur dans les idées. Néanmoins, quelque habileté que déploient ces usurpateurs en défendant leurs côtés faibles, il leur est bien difficile de tromper leurs femmes, leurs mères, leurs enfants ou l'ami de la maison. Mais ces personnes leur gardent presque toujours le secret sur une chose qui touche, en quelque sorte, à l'honneur commun; et souvent même elles les aident à en imposer au monde.

Si, grâce à ces conspirations domestiques, beaucoup de niais passent pour des hommes supérieurs, ils compensent le nombre d'hommes supérieurs qui passent pour des niais, en sorte que l'état social a toujours la même masse de capacités apparentes.

Songez maintenant au rôle que doit jouer une femme d'esprit et de sentiment, en présence d'un mari de ce genre! N'apercevrez-vous pas des existences pleines de douleur et de dévouement, dont rien ici bas ne saurait récompenser certains cœurs pleins d'amour et de délicatesse? Qu'il se rencontre une femme forte dans cette horrible situation, elle en sortira par un crime, comme fit Catherine II, si abusivement nommée *la Grande*. Mais, comme toutes les femmes ne sont pas assises sur un trône, elles se vouent, la plupart, à des malheurs domestiques qui, pour être obscurs, n'en sont pas moins terribles. Celles qui cherchent ici-bas des consolations immédiates à leurs maux ne font souvent que changer de peines lorsqu'elles veulent rester fidèles à leurs devoirs, ou commettent des fautes si elles violent les lois au profit de leurs plaisirs. Ces réflexions sont toutes applicables à l'histoire secrète de Julie.

Tant que Napoléon resta debout, le comte d'Aiglement, colonel comme tant d'autres, bon officier d'ordonnance, intrépide à remplir une mission dangereuse, mais incapable d'un commandement de quelque importance, n'excita nulle envie, passa pour un des braves que favorisait l'empereur, et fut ce que les militaires nomment vulgairement *un bon enfant*. La restauration, qui lui rendit le titre de marquis et des biens considérables, ne le trouva pas ingrat : il suivit les Bourbons à Gand. Cet acte de logique et de fidélité fit mentir l'horoscope que jadis tirait son beau-père en disant de son gendre qu'il resterait colonel. Au second retour, Victor fut nommé lieutenant-général.

Redevenu marquis, M. d'Aiglemont eut l'ambition d'arriver à la pairie. Alors il adopta les maximes et la politique du *Conservateur,* s'enveloppa d'une dissimulation qui ne cachait rien, devint grave, interrogateur, peu parleur, et fut pris pour un homme profond. Retranché sans cesse dans les formes de la politesse, muni de formules, retenant et prodiguant les phrases toutes faites qui se frappent régulièrement à Paris pour donner en petite monnaie, aux sots, le sens des grandes idées ou des faits, les gens du monde le réputèrent homme de goût et de savoir. Entêté dans ses opinions aristocratiques, il fut cité comme ayant un beau caractère. Si, par hasard, il devenait insouciant ou gai comme il l'était jadis, l'insignifiance et la niaiserie de ses propos avaient pour les autres des sous-entendus diplomatiques.

— Oh ! il ne dit que ce qu'il veut dire, pensaient de très-honnêtes gens.

Il était aussi bien servi par ses qualités que par ses défauts. Sa bravoure lui valait une haute réputation militaire que rien ne démentait, parce qu'il n'avait jamais commandé en chef. Sa figure mâle et noble exprimait des pensées larges, et sa physionomie n'était une imposture que pour sa femme. En entendant tout le monde rendre justice à ses talents postiches, le marquis d'Aiglemont finit par se persuader à lui-même qu'il était un des hommes les plus remarquables de la cour, où, grâce à ses dehors, il sut plaire, et où ses différentes valeurs furent acceptées sans protêt.

Mais il était modeste au logis, il y sentait instinctivement la supériorité de sa femme, toute jeune qu'elle fût; et de ce respect involontaire naquit un pouvoir occulte dont la marquise se trouva forcément investie, malgré tous ses efforts pour en repousser le fardeau. Conseil de son mari, elle en dirigeait les actions et la fortune. Cette influence contre nature était pour elle une espèce d'humiliation et la source de bien des peines qu'elle ensevelissait dans son cœur. D'abord, son instinct si délicatement féminin lui disait qu'il est bien plus beau d'obéir à un homme de talent que de conduire un sot, et qu'une jeune épouse, obligée de penser et d'agir en homme, n'est ni femme ni homme, abdique toutes les grâces de son sexe en en perdant les malheurs, et n'acquiert aucun des priviléges dont nos mœurs, dont nos lois ont doté les plus forts. Son existence cachait une bien amère dérision. N'était-elle pas obligée d'honorer une idole creuse, de protéger son protecteur, pauvre être qui, pour salaire d'un dévouement continu, lui jetait l'amour égoïste des maris ; ne voyait en elle que la femme ; ne daignait ou ne savait pas, injure tout aussi profonde, s'inquiéter de ses plaisirs, ni d'où venaient sa tristesse et son dépérissement ? Comme la plupart des maris qui sentent le joug d'un esprit supérieur, il sauvait son amour-propre en concluant de la faiblesse physique à la faiblesse morale de Julie, qu'il se plaisait à plaindre en demandant compte au sort de lui avoir donné pour épouse une jeune fille maladive. Enfin il se faisait la victime tandis qu'il était le bourreau. La marquise, chargée de tous les malheurs de cette triste existence, devait sourire encore à son maître imbécile, parer de fleurs une maison de deuil, et afficher le bonheur sur un visage pâli par de secrets supplices.

Cette responsabilité d'honneur, cette abnégation magnifique donnèrent insensiblement à la jeune marquise une dignité de femme, une conscience de vertu qui lui servirent de sauvegarde contre les dangers du monde. Puis, pour sonder ce cœur à fond, peut-être le malheur intime et caché par lequel son premier, son naïf amour de jeune fille était couronné, lui faisait-il prendre en horreur les passions ; peut-être n'en concevait-elle ni l'entraînement ni les joies illicites, mais délirantes, qui font oublier à certaines femmes les lois de sagesse, les principes de vertu sur lesquels la société repose.

Renonçant, comme un songe, aux douceurs, à la tendre harmonie que la vieille expérience de madame de Belorgey lui avait promise, elle attendait avec résignation la fin de ses peines en espérant mourir jeune. Depuis son retour de Touraine, sa santé s'était chaque jour affaiblie, et la vie semblait lui être mesurée par la souffrance ; souffrance élégante, d'ailleurs maladie presque voluptueuse en apparence, et qui pouvait passer aux yeux des gens superficiels pour une fantaisie de petite-maîtresse.

Les médecins avaient condamné la marquise à rester couchée sur un divan, où elle s'étiolait au milieu des fleurs qui l'entouraient et se fanaient comme elle. Sa faiblesse lui interdisait la marche et le grand air, elle ne sortait qu'en voiture fermée. Sans cesse environnée de toutes les merveilles de notre luxe et de notre industrie modernes, elle res-

semblait moins à une malade qu'à une reine indolente. Quelques amis, amoureux peut-être de son malheur et de sa faiblesse, sûrs de toujours la trouver chez elle, et spéculant sans doute aussi sur sa bonne santé future, venaient lui apporter les nouvelles, l'instruire de ces mille petits événements qui rendent à Paris l'existence si variée. Sa mélancolie, quoique grave et profonde, était donc la mélancolie de l'opulence. La marquise d'Aiglemont ressemblait à une belle fleur dont la racine est rongée par un insecte noir.

Elle allait parfois dans le monde, non par goût, mais pour obéir aux exigences de la position à laquelle aspirait son mari. Sa voix et la perfection de son chant pouvaient lui permettre d'y recueillir des applaudissements dont une jeune femme est presque toujours flattée ; mais à quoi lui servaient des succès qu'elle ne rapportait ni à des sentiments ni à des espérances? Son mari n'aimait pas la musique. Enfin, elle se trouvait presque toujours gênée dans les salons où sa beauté lui attirait tous les regards. Sa situation y excitait une sorte de compassion cruelle, une curiosité triste. Elle était atteinte d'une inflammation assez ordinairement mortelle, dont les femmes parlent en secret, et à laquelle notre néologie n'a pas encore su trouver de nom. Or, malgré le silence au sein duquel sa vie s'écoulait, sa souffrance n'était un secret pour personne. Toujours fille, en dépit du mariage, les moindres regards la rendaient honteuse. Aussi, pour éviter de rougir, n'apparaissait-elle jamais que riante, gaie; elle affectait une fausse joie, se disait toujours bien, ou prévenait les questions sur sa santé par de pudiques mensonges.

Cependant, en 1817, un événement contribua beaucoup à modifier l'état déplorable dans lequel Julie avait été plongée jusqu'alors. Elle eut une fille, et voulut la nourrir. Alors, pendant deux années, les vives distractions et les inquiets plaisirs que donnent les soins maternels, lui firent une vie moins malheureuse. Elle se sépara nécessairement de son mari. Les médecins lui pronostiquèrent une meilleure santé; mais la marquise ne crut point à ces présages hypothétiques. Comme toutes les personnes pour lesquelles la vie n'a plus de douceur, peut-être voyait-elle dans la mort un heureux dénouement.

Au commencement de l'année 1819, la vie lui fut plus cruelle que jamais. Au moment où elle s'applaudissait du bonheur négatif qu'elle avait su conquérir, elle entrevit d'effroyables abîmes. Son mari s'était, par degrés, déshabitué d'elle. Ce refroidissement d'une affection déjà si tiède et tout égoïste pouvait amener plus d'un malheur que son tact fin et sa prudence lui faisaient prévoir. Quoiqu'elle fût certaine de conserver un grand empire sur Victor, et d'en avoir obtenu l'estime pour toujours, elle craignait l'influence des passions sur un homme aussi nul, aussi vaniteusement irréfléchi.

Souvent ses amis la surprenaient livrée à de longues méditations. Les moins clairvoyants lui en demandaient le secret en plaisantant, comme si une jeune femme pouvait ne songer qu'à des frivolités, comme s'il n'existait pas presque toujours un sens profond dans les pensées d'une mère de famille. D'ailleurs, le malheur aussi bien que le bonheur vrai nous mène à la rêverie.

Parfois, en jouant avec sa fille, Julie la regardait d'un œil sombre, et cessait de répondre à ces interrogations enfantines qui font tant de plaisir aux mères, pour demander compte de sa destinée au présent et à l'avenir. Alors, ses yeux se mouillaient de larmes, quand soudain quelque souvenir lui rappelait la scène de la revue aux Tuileries. Les prévoyantes paroles de son père retentissaient derechef à son oreille, et sa conscience lui reprochait d'en avoir méconnu la sagesse. De cette désobéissance folle venaient tous ses malheurs ; et souvent elle ne savait, entre tous, lequel était le plus difficile à porter.

Non-seulement les doux trésors de son âme restaient ignorés, mais elle ne pouvait jamais parvenir à se faire comprendre de son mari, même dans les choses les plus ordinaires de la vie. Au moment où la faculté d'aimer se développait en elle plus forte et plus active, l'amour permis, l'amour conjugal s'évanouissait au milieu de graves souffrances physiques et morales. Puis elle avait pour son mari cette compassion voisine du mépris qui flétrit à la longue tous les setiments. Enfin, si ses conversations avec quelques amis, les exemples, ou si certaines aventures du grand monde ne lui eussent pas appris que l'amour apportait d'immenses bonheurs, ses blessures lui auraient fait deviner les plaisirs profonds et purs qui doivent unir des âmes fraternelles.

Dans le tableau que sa mémoire lui traçait du passé, la figure candide de sir Arthur s'y dessinait chaque jour plus pure et plus belle, mais rapidement : elle n'osait s'arrêter à ce souvenir. Le silencieux et timide amour du jeune Anglais était le seul événement qui, depuis le mariage, eût laissé quelques doux vestiges dans ce cœur sombre et solitaire. Peut-être toutes les espérances trompées, tous les désirs avortés qui, graduellement, attristaient davantage l'esprit de Julie, se reportaient-ils, par un jeu naturel de l'imagination, sur cet homme, dont les manières, les sentiments et le caractère paraissaient offrir tant de sympathies avec les siens. Mais cette pensée avait toujours l'apparence d'un caprice, d'un songe. Après ce rêve impossible, toujours clos par

des soupirs, Julie se réveillait plus malheureuse, et sentait encore mieux ses douleurs latentes quand elle les avait endormies sous les ailes d'un bonheur imaginaire.

Parfois, ses plaintes prenaient un caractère de folie et d'audace ; elle voulait des plaisirs à tout prix. Mais, plus souvent encore, elle restait en proie à je ne sais quel engourdissement stupide, écoutait sans comprendre, ou concevait des pensées si vagues, si indécises, qu'elle n'eût pas trouvé de langage pour les rendre. Froissée dans ses plus intimes volontés, dans les mœurs que, jeune fille, elle avait rêvées jadis, elle était obligée de dévorer ses larmes. A qui se serait-elle plainte? de qui pouvait-elle être entendue? Puis, elle avait cette extrême délicatesse de la femme, cette ravissante pudeur de sentiment qui consiste à taire une plainte inutile, à ne pas prendre un avantage quand le triomphe doit humilier le vainqueur et le vaincu. Julie essayait de donner sa capacité, ses propres vertus à M. d'Aiglemont, et se vantait de goûter le bonheur qui lui manquait. Toute sa finesse de femme était employée en pure perte à des ménagements ignorés de celui-là même dont ils perpétuaient le despotisme. Par moments, elle était ivre de malheur, sans idée, sans frein ; mais heureusement une piété vraie la ramenait toujours à une espérance suprême : elle se réfugiait dans la vie future, admirable croyance qui lui faisait accepter de nouveau sa tâche douloureuse! Ces combats si terribles, ces déchirements intérieurs étaient sans gloire, ces longues mélancolies étaient inconnues ; nulle créature ne recueillait ses regards ternes, ses larmes amères jetées au hasard et dans la solitude.

Les dangers de la situation critique à laquelle la marquise était insensiblement arrivée par la force des circonstances se révélèrent à elle dans toute leur gravité pendant une soirée du mois de janvier 1820.

Quand deux époux se connaissent parfaitement, et ont pris une longue habitude d'eux-mêmes; qu'une femme sait interpréter les moindres gestes d'un homme, et peut pénétrer les sentiments ou les choses qu'il lui cache, alors des lumières soudaines éclatent souvent après des réflexions ou des remarques précédentes, dues au hasard, ou primitivement faites avec insouciance. Une femme se réveille souvent tout à coup sur le bord ou au fond d'un abîme. Ainsi, la marquise, heureuse d'être seule depuis quelques jours, devina le secret de sa solitude. Inconstant ou lassé, généreux ou plein de pitié pour elle, son mari ne lui appartenait plus. En ce moment, elle ne pensa plus à elle, ni à ses souffrances, ni à ses sacrifices; elle ne fut plus que mère, et vit la fortune, l'avenir, le bonheur de sa fille ; sa fille, le seul être d'où lui vint quelque félicité ; son Hélène, seul bien qui l'attachât à la vie! Maintenant, Julie voulait vivre pour préserver son enfant du joug effroyable sous lequel une marâtre pouvait étouffer la vie de cette chère créature.

A cette nouvelle prévision d'un sinistre avenir, elle tomba dans une de ces méditations ardentes qui dévorent des années entières. Entre elle et son mari, désormais, il devait se trouver tout un monde de pensées, dont elle seule porterait le poids. Jusqu'alors, sûre d'être aimée par Victor autant qu'il pouvait aimer, elle s'était dévouée à un bonheur qu'elle ne partageait pas ; mais aujourd'hui, n'ayant plus la satisfaction de savoir que ses larmes faisaient la joie de son mari, seule dans le monde, il ne lui restait plus que le choix des malheurs. Au milieu du découragement qui, dans le calme et le silence de la nuit, détendit toutes ses forces ; au moment où, quittant son divan et son feu presque éteint, elle allait, à la lueur d'une lampe, contempler sa fille d'un œil sec, M. d'Aiglemont rentra plein de gaieté. Julie lui fit admirer le sommeil d'Hélène ; mais il accueillit l'enthousiasme de sa femme par une phrase banale.

— A cet âge, dit-il, tous les enfants sont gentils.

Puis, après avoir insouciamment baisé le front de sa fille, il baissa les rideaux du berceau, regarda Julie, lui prit la main, et l'amena près de lui sur ce divan où tant de fatales pensées venaient de surgir.

— Vous êtes bien belle ce soir, madame d'Aiglemont, s'écria-t-il avec cette insupportable gaieté dont la marquise connaissait tout le vide.

— Où avez-vous passé la soirée? lui demanda-t-elle en feignant une profonde indifférence.

— Chez madame de Roulay.

Il avait pris sur la cheminée un écran, dont il examinait le transparent avec attention, sans avoir aperçu la trace des larmes versées par sa femme. Julie frissonna. Le langage ne suffirait pas à exprimer le torrent de pensées qui s'échappa de son cœur et qu'elle dut y contenir.

— Madame de Roulay donne un concert lundi prochain, et se meurt d'envie de t'avoir. Il suffit que depuis longtemps tu n'aies paru dans le monde pour qu'elle désire te voir chez elle. C'est une bonne femme qui t'aime beaucoup. Tu me feras plaisir d'y venir. J'ai presque répondu de toi...

— J'irai, répondit Julie.

Le son de la voix, l'accent et le regard de la marquise eurent quelque chose de si pénétrant, de si particulier, que malgré son insouciance Victor regarda sa femme avec étonnement. Ce fut tout. Julie avait deviné que madame de Roulay était la femme qui lui avait enlevé le cœur de son mari.

Elle s'engourdit dans une rêverie de désespoir et parut très-occupée à regarder le feu. Victor faisait

tourner l'écran dans ses doigts, avec l'air ennuyé d'un homme qui, après avoir été heureux ailleurs, apporte chez lui la fatigue du bonheur. Quand il eut bâillé plusieurs fois, il prit un flambeau d'une main; de l'autre, alla chercher languissamment le cou de sa femme, et voulut l'embrasser; mais Julie se baissa, lui présenta son front, et y reçut le baiser du soir, ce baiser machinal, sans amour, espèce de grimace qu'alors elle trouva odieuse. Quand Victor eut fermé la porte, la marquise tomba sur un siége; ses jambes chancelèrent; elle fondit en larmes. Il faut avoir subi le supplice de quelque scène analogue pour comprendre tout ce que celle-ci cache de douleurs, pour deviner les longs et terribles drames dont elle est le principe. Ces simples et niaises paroles, ces silences entre les deux époux, les gestes, les regards, la manière dont le marquis s'était assis devant le feu, l'attitude qu'il eut en cherchant à baiser le cou de sa femme, tout avait servi à faire, de cette heure, un tragique dénouement à la vie solitaire et douloureuse menée par Julie. Dans sa folie, elle se mit à genoux devant son divan, s'y plongea le visage pour ne rien voir, et pria le ciel, en donnant aux paroles habituelles de son oraison un accent intime, une signification nouvelle qui eussent déchiré le cœur de son mari, s'il l'eût entendue.

Elle demeura pendant huit jours préoccupée de son avenir, en proie à son malheur qu'elle étudiait en cherchant les moyens de ne pas mentir à son cœur, de regagner son empire sur le marquis, et de vivre assez longtemps pour veiller au bonheur de sa fille. Alors elle résolut de lutter avec sa rivale, de reparaître dans le monde, d'y briller; de feindre pour son mari un amour qu'elle ne pouvait plus éprouver, de le séduire; puis, lorsque par ses artifices elle l'aurait soumis à son pouvoir, d'être coquette avec lui comme le sont ces capricieuses maîtresses qui se font un plaisir de tourmenter leurs amants. Ce manége odieux était le seul remède possible à ses maux. Ainsi, elle deviendrait maîtresse de ses souffrances, elle les ordonnerait selon son bon plaisir, et les rendrait plus rares tout en subjuguant son mari, en le domptant sous un despotisme terrible. Elle n'eut plus aucun remords de lui imposer une vie difficile.

D'un seul bond elle s'élança dans les froids calculs de l'indifférence. Pour sauver sa fille, elle devina tout à coup les perfidies, les mensonges des créatures qui n'aiment pas, les tromperies de la coquetterie, et ces ruses atroces qui font haïr si profondément la femme chez qui nous supposons alors des corruptions innées. A l'insu de Julie, sa vanité féminine, son intérêt et un vague désir de vengeance s'accordèrent avec son amour maternel pour la faire entrer dans une voie où de nouvelles douleurs l'attendaient. Mais elle avait l'âme trop belle, l'esprit trop délicat, et surtout trop de franchise, pour être longtemps complice de ces fraudes. Habituée à lire en elle-même, au premier pas dans le vice, car ceci était du vice, le cri de sa conscience devait étouffer celui des passions et de l'égoïsme. En effet, chez une jeune femme dont le cœur est encore pur, et où l'amour est resté vierge, le sentiment de la maternité même est soumis à la voix de la pudeur: la pudeur n'est-elle pas toute la femme?

Mais Julie ne voulut apercevoir aucun danger, aucune faute dans sa nouvelle vie. Elle vint chez madame de Roulay. Sa rivale comptait voir une femme pâle, languissante; la marquise avait mis du rouge et se présenta dans tout l'éclat d'une parure qui rehaussait encore sa beauté.

Madame de Roulay était une de ces femmes qui prétendent exercer à Paris une sorte d'empire sur la mode et sur le monde; elle dictait des arrêts, qui, reçus dans le petit cercle où elle régnait, lui semblaient universellement adoptés; elle avait la prétention de faire des mots; elle était souverainement *jugeuse*. Littérature, politique, hommes et femmes, tout subissait sa censure; et madame de Roulay semblait défier celle des autres. Sa maison était, en toute chose, un modèle de bon goût.

Au milieu de ces salons remplis de femmes élégantes et belles, Julie triompha de madame de Roulay. Spirituelle, vive, sémillante, elle eut autour d'elle les hommes les plus distingués de l'assemblée. Pour le désespoir des femmes, sa toilette était irréprochable, et toutes lui envièrent une coupe de robe, une forme de corsage dont l'effet fut attribué généralement à quelque génie de couturière inconnue, car les femmes aiment mieux croire à la science des chiffons qu'à la grâce et à la perfection de celles qui sont faites de manière à les bien porter.

Lorsque Julie se leva pour aller au piano chanter la romance de Desdémone, les hommes accoururent de tous les salons pour entendre cette célèbre voix, muette depuis si longtemps, et il se fit un profond silence. La marquise éprouva de vives émotions en voyant les têtes pressées aux portes, et tous les regards attachés sur elle. Elle chercha son mari, lui lança une œillade pleine de coquetterie, et vit avec plaisir qu'en ce moment son amour-propre était extraordinairement flatté. Heureuse de ce triomphe, elle ravit l'assemblée dans la première partie d'*Al piè d'un salice*. Jamais ni la Malibran, ni la Pasta n'avaient fait entendre des chants aussi parfaits de sentiment et d'intonation; mais, au moment de la reprise, elle regarda dans les groupes, et aperçut sir Arthur dont le regard fixe ne la quittait pas. Elle tressaillit vivement, et sa voix s'altéra.

Madame de Roulay s'élança de sa place vers la marquise.

— Qu'avez-vous, ma chère? Oh! pauvre petite, elle est si souffrante! Je tremblais en lui voyant entreprendre une chose au-dessus de ses forces...

La romance fut interrompue. Julie dépitée ne se sentit plus le courage de continuer; elle subit la compassion perfide de sa rivale; toutes les femmes chuchotèrent; puis, à force de discuter cet incident, elles devinèrent la lutte commencée entre la marquise et madame de Roulay qu'elles n'épargnèrent pas dans leurs médisances.

Les bizarres pressentiments qui avaient si souvent agité Julie se trouvaient tout à coup réalisés. En s'occupant de lord Arthur, elle s'était complu à croire qu'un homme, en apparence aussi doux, aussi délicat, devait être resté fidèle à son premier amour. Parfois elle s'était flattée d'être l'objet de cette belle passion, la passion pure et vraie d'un homme jeune, dont toutes les pensées appartiennent à sa bien-aimée, dont tous les moments lui sont consacrés, qui n'a point de détours, qui rougit de ce qui fait rougir une femme, pense comme une femme, ne lui donne point de rivales, et se livre à elle sans songer à l'ambition ni à la gloire, ni à la fortune. Elle avait rêvé tout cela de lord Arthur, par folie, par distraction; puis tout à coup elle crut voir son rêve accompli. Elle lut sur le visage presque féminin du lord anglais les pensées profondes, les mélancolies douces, les résignations douloureuses dont elle-même était la victime. Elle se reconnut en lui. Le malheur et la mélancolie sont les interprètes les plus éloquents de l'amour, et correspondent entre deux êtres souffrants avec une incroyable rapidité. La vue intime et l'intus-susception des choses ou des idées sont chez eux complètes et justes. Aussi la violence du choc que reçut la marquise lui révéla-t-elle tous les dangers de l'avenir. Trop heureuse de trouver un prétexte à son trouble dans son état habituel de souffrance, elle se laissa volontiers accabler par l'ingénieuse pitié de madame de Roulay.

L'interruption de la romance était un événement dont plusieurs personnes s'entretenaient assez diversement. Les unes déploraient le sort de Julie, et se plaignaient de ce qu'une femme aussi remarquable fût perdue pour le monde; les autres voulaient savoir la cause de ces souffrances et de la solitude dans laquelle elle vivait.

— Hé bien! mon cher Flesselles, disait le marquis à l'un de ses amis, tu enviais mon bonheur en voyant madame d'Aiglemont, et tu me reprochais de lui être infidèle. Va, tu trouverais mon sort bien peu désirable, si tu restais comme moi en présence d'une jolie femme pendant une ou deux années sans oser lui baiser la main, de peur de la briser. Ne t'embarrasse jamais de ces bijoux délicats, bons seulement à mettre sous verre, et que leur fragilité, leur cherté nous oblige à toujours respecter. Sors-tu souvent ton beau cheval pour lequel tu crains, m'a-t-on dit, les averses et la neige? Voilà mon histoire. Il est vrai que je suis sûr de la vertu de ma femme; mais mon mariage est une chose de luxe; et si tu me crois marié, tu te trompes. Aussi mes infidélités sont-elles en quelque sorte légitimes. Je voudrais bien savoir comment vous feriez à ma place, messieurs les rieurs. Beaucoup d'hommes auraient moins de ménagements que je n'en ai pour ma femme. Je suis sûr, ajouta-t-il à voix basse, que madame d'Aiglemont ne se doute de rien. Aussi, certes, aurais-je grand tort de me plaindre, je suis très-heureux... Seulement, rien n'est plus ennuyeux pour un homme sensible que de voir souffrir une pauvre créature à laquelle on est attaché...

— Tu as donc beaucoup de sensibilité, répondit M. de Flesselles, car tu es rarement chez toi...

Cette amicale épigramme fit rire les auditeurs; mais lord Arthur resta froid et imperturbable, en gentleman qui a pris la gravité pour base de son caractère. Les étranges paroles de ce mari firent sans doute concevoir quelques espérances au jeune lord, qui attendit avec patience le moment où il pourrait se trouver seul avec M. d'Aiglemont; et l'occasion s'en présenta bientôt.

— Monsieur, lui dit-il, je vois avec une peine infinie l'état de madame la marquise, et si vous saviez que, faute d'un régime particulier, elle doit mourir misérablement, je pense que vous ne plaisanteriez pas sur ses souffrances. Si je vous parle ainsi, j'y suis en quelque sorte autorisé par la certitude que j'ai de sauver madame d'Aiglemont, et de la rendre à la vie et au bonheur. Il est peu naturel qu'un homme de mon rang soit médecin; et néanmoins, le hasard a voulu que j'étudiasse la médecine. Or, je m'ennuie assez, dit-il en affectant un froid égoïsme qui devait servir ses desseins, pour qu'il me soit indifférent de dépenser mon temps et mes voyages au profit d'un être souffrant, au lieu de satisfaire quelques sottes fantaisies. Les guérisons de ces sortes de maladies sont rares parce qu'elles exigent beaucoup de soins, de temps et de patience; il faut surtout avoir de la fortune, voyager, suivre scrupuleusement des prescriptions qui varient chaque jour, et n'ont rien de désagréable. Nous sommes deux gentilshommes, dit-il en donnant à ce mot l'acception du mot anglais *gentleman,* et nous pouvons nous entendre. Je vous préviens que si vous acceptez ma proposition, vous serez à tout moment le juge de ma conduite. Je n'entreprendrai rien sans vous avoir pour conseil, pour surveillant, et je réponds du succès, si vous consentez à m'obéir. Oui,

si vous voulez ne pas être pendant longtemps le mari de madame d'Aiglemont, lui dit-il à l'oreille...

— Il est sûr, milord, dit le marquis en riant, qu'un Anglais pouvait seul me faire une proposition aussi bizarre. Permettez-moi de ne pas la repousser et de ne pas l'accueillir; j'y songerai. Puis, avant tout, elle doit être soumise à ma femme.

En ce moment, Julie avait reparu au piano. Elle chanta l'air de Sémiramide, *Son regina, son guerriera*. Des applaudissements unanimes, mais des applaudissements sourds, pour ainsi dire, les acclamations polies du faubourg Saint-Germain, témoignèrent de l'enthousiasme qu'elle excita.

Lorsque M. d'Aiglemont ramena sa femme à son hôtel, Julie vit avec une sorte de plaisir inquiet le prompt succès de ses tentatives. Son mari, réveillé par le rôle qu'elle venait de jouer, voulut l'honorer d'une fantaisie, et la prit en goût, comme il eût fait d'une actrice. Julie trouva plaisant d'être traitée ainsi, elle vertueuse et mariée; elle essaya de jouer avec son pouvoir; et, dans cette première lutte, sa bonté la fit succomber une dernière fois, mais ce fut la plus terrible de toutes les leçons que lui gardait le sort.

Vers deux ou trois heures du matin, Julie était sur son séant, sombre et rêveuse, dans le lit conjugal; une lampe à lueur incertaine éclairait faiblement la chambre; le silence le plus profond y régnait; et, depuis une heure environ, la marquise, livrée à de poignants remords, versait des larmes dont il serait difficile de faire comprendre toute l'amertume. Il fallait avoir l'âme de Julie pour sentir, comme elle, l'horreur d'une caresse calculée, pour se trouver autant froissée par un baiser froid; apostasie du cœur encore aggravée par une douloureuse prostitution. Elle se mésestimait elle-même, elle maudissait le mariage, elle aurait voulu être morte; et, sans un cri jeté par sa fille, elle se serait peut-être précipitée par la fenêtre, sur le pavé. M. d'Aiglemont dormait paisiblement près d'elle, sans être réveillé par les larmes chaudes que sa femme laissait tomber sur lui.

Le lendemain, Julie sut être gaie. Elle trouva des forces pour paraître heureuse, et cacher, non plus sa mélancolie, mais une invincible horreur. De ce jour, elle ne se regarda plus comme une femme irréprochable. Ne s'était-elle pas menti à elle-même? dès lors n'était-elle pas capable de dissimulation, et ne pouvait-elle pas, plus tard, déployer une profondeur étonnante dans les délits conjugaux? Son mariage était cause de cette perversité *a priori*, qui ne s'exerçait encore sur rien. Cependant elle s'était déjà demandé pourquoi résister à lord Arthur, à un amant aimé, quand elle se donnait, contre son cœur et contre le vœu de la nature, à un mari qu'elle n'aimait plus. Toutes les fautes, et les crimes peut-être, ont pour principe un mauvais raisonnement ou quelque excès d'égoïsme. La société ne peut exister que par les sacrifices individuels qu'exigent les lois. En accepter les avantages, n'est-ce pas s'engager à maintenir les conditions qui la font subsister? Or, les malheureux sans pain, obligés de respecter la propriété, ne sont pas plus à plaindre que les femmes blessées dans les vœux et la délicatesse de leur nature.

Quelques jours après cette scène, dont le lit marital garda les secrets, M. d'Aiglemont présenta lord Grenville à sa femme. Julie reçut Arthur avec une politesse froide qui faisait honneur à sa dissimulation. Elle imposa silence à son cœur, voila ses regards, donna de la fermeté à sa voix, et put ainsi rester maîtresse de son avenir. Puis, après avoir reconnu, par ces moyens dont chaque femme possède la science infuse, toute l'étendue de l'amour qu'elle avait inspiré, madame d'Aiglemont sourit à l'espoir d'une prompte guérison, n'opposa plus de résistance à la volonté de son mari, qui la violentait pour lui faire accepter les soins du jeune docteur. Néanmoins, elle ne voulut se fier à sir Arthur qu'après en avoir assez étudié les paroles et les manières pour être sûre qu'il aurait la générosité de souffrir en silence. Elle avait sur lui le plus absolu pouvoir, elle en abusait déjà : n'était-elle pas déjà femme?

LA DÉCLARATION.

Moncontour, ancien manoir situé sur un de ces blonds rochers au bas desquels passe la Loire, non loin de l'endroit où Julie s'était arrêtée en 1814, est un de ces petits châteaux de Touraine, blancs, jolis, à tourelles, sculptés, brodés comme une dentelle de Malines; un de ces châteaux mignons, pimpants, qui se mirent dans les eaux du fleuve avec leurs bouquets de mûriers, leurs vignes, leurs chemins creux, leurs longues balustrades à jour, leurs caves en rocher, leurs manteaux de lierre, et leurs escarpements. Les toits de Moncontour petillent sous les rayons du soleil, tout y est ardent. Mille vestiges de l'Espagne poétisent cette ravissante habitation : les genêts d'or, les fleurs à clochettes embaument la brise; l'air est caressant; la terre sourit partout, et partout de douces magies enveloppent l'âme, la rendent paresseuse, amoureuse, l'amollissent et la bercent. Cette belle et suave contrée endort les douleurs et réveille les passions. Personne ne reste froid sous ce ciel pur, devant ces eaux scintillantes. Là meurt plus d'une ambition, là vous vous couchez au sein

d'un tranquille bonheur, comme, chaque soir, le soleil dans les langes de pourpre et d'azur.

Par une douce soirée du mois d'août, en 1821, deux personnes gravissaient les chemins pierreux qui découpent les rochers sur lesquels est assis le château, et se dirigeaient vers les hauteurs pour y admirer sans doute les points de vue multipliés qu'on y découvre. Ces deux personnes étaient Julie et lord Grenville; mais cette Julie semblait être une nouvelle femme. La marquise avait les franches couleurs de la santé. Ses yeux, vivifiés par une féconde puissance de vie, étincelaient à travers une humide vapeur, semblable au fluide qui donne à ceux des enfants d'irrésistibles attraits. Elle souriait à plein, elle était heureuse de vivre, et concevait la vie. A la manière dont elle levait ses pieds mignons, il était facile de voir que nulle souffrance n'alourdissait, comme autrefois, ses moindres mouvements, n'alanguissait ni ses regards, ni ses paroles, ni ses gestes. Sous l'ombrelle de soie blanche qui la garantissait des chauds rayons du soleil, elle ressemblait à une jeune mariée sous son voile, à une vierge prête à se livrer aux enchantements de l'amour.

Arthur la conduisait avec un soin d'amant. Il la guidait comme on guide un enfant, la mettait dans le meilleur chemin, lui faisait éviter les pierres, lui montrait une échappée de vue, ou l'amenait devant une fleur, toujours mu par un perpétuel sentiment de bonté, par une intention délicate, par une connaissance intime du bien-être de cette femme : sentiments qui semblaient être innés en lui, autant et plus peut-être que le mouvement nécessaire à sa propre vie. Ils marchaient du même pas, sans être étonnés d'un accord qui paraissait avoir existé dès le premier jour où ils marchèrent ensemble. Ils obéissaient à une même volonté; s'arrêtaient, impressionnés par les mêmes sentations; leurs regards, leurs paroles correspondaient à des pensées mutuelles.

Parvenus tous deux en haut d'une vigne, ils voulurent aller se reposer sur une de ces longues pierres blanches que l'on extrait continuellement des caves pratiquées dans le rocher; mais, avant de s'y asseoir, Julie contempla le site.

— Le beau pays ! s'écria-t-elle. Dressons une tente, et vivons ici.

— Victor, cria-t-elle, venez donc, venez donc!

M. d'Aiglemont répondit d'en-bas par un cri de chasseur, mais sans hâter sa marche; seulement, il regardait sa femme de temps à autre, lorsque les sinuosités du sentier le lui permettaient.

Julie aspira l'air avec plaisir en levant la tête et en jetant à sir Arthur un de ces coups d'œil fins par lesquels une femme d'esprit dit toute sa pensée.

— Oh ! reprit elle, je voudrais rester toujours ici. Peut-on jamais se lasser d'admirer cette belle vallée! Savez-vous le nom de cette jolie rivière, milord?

— C'est la Cise.

— La Cise, répéta-t-elle.

— Et là-bas, devant nous, qu'est-ce?

— Ce sont les coteaux du Cher, dit-il.

— Et sur la droite? Ah ! c'est Tours. Mais voyez le bel effet que produisent dans le lointain les clochers de la cathédrale.

Puis, elle se fit muette, et laissa tomber sur la main d'Arthur la main qu'elle avait étendue vers la ville. Tous deux admirèrent en silence le paysage et les beautés de cette nature harmonieuse. Le murmure des eaux, la pureté de l'air et du ciel, tout s'accordait avec les pensées qui vinrent en foule dans leurs cœurs aimants et jeunes.

— Oh ! mon Dieu, combien j'aime ce pays! répéta Julie avec un enthousiasme croissant et naïf.

— Vous l'avez habité longtemps, reprit-elle.

A ces mots, lord Grenville tressaillit.

— C'est là, répondit-il avec mélancolie en montrant un bouquet de noyers sur la route, là que, prisonnier, je vous vis pour la première fois...

— Oui, mais j'étais déjà bien triste; cette nature me sembla sauvage, et maintenant...

Elle s'arrêta; lord Grenville n'osa pas la regarder.

— C'est à vous, dit enfin Julie après un long silence, que je dois ce plaisir. Ne faut-il pas être vivante pour éprouver les joies de la vie, et, jusqu'à présent, n'étais-je pas morte à tout? Vous m'avez donné plus que la santé, vous m'avez appris à en sentir tout le prix.....

Les femmes ont un inimitable talent pour exprimer leurs sentiments, sans employer de trop vives paroles : leur éloquence est surtout dans l'accent, dans le geste, l'attitude et les regards. Lord Grenville se cacha la tête dans ses mains, car des larmes roulaient dans ses yeux. Ce remerciement était le premier que Julie lui eût fait depuis leur départ de Paris.

Pendant une année entière, il avait soigné la marquise avec le dévouement le plus entier. Secondé par M. d'Aiglemont, il l'avait conduite aux eaux d'Aix; puis, sur les bords de la mer à la Rochelle. Épiant à tout moment les changements que ses savantes et simples prescriptions produisaient sur la constitution délabrée de Julie, il l'avait cultivée comme une fleur rare peut l'être par un horticulteur passionné. La marquise avait reçu ces soins intelligents avec tout l'égoïsme d'une Parisienne habituée aux hommages, ou avec l'insouciance d'une courtisane qui ne sait, ni le coût des choses, ni la valeur des hommes, et les prise au degré d'utilité dont ils lui sont.

L'influence exercée sur l'âme par les lieux est une

chose digne de remarque. Si la mélancolie nous gagne infailliblement lorsque nous sommes au bord des eaux, une autre loi de notre nature impressible fait que, sur les montagnes, nos sentiments s'épurent, et la passion y gagne en profondeur ce qu'elle paraît perdre en vivacité. L'aspect du vaste bassin de la Loire, l'élévation de la jolie colline où les deux amants s'étaient assis, causaient peut-être le calme délicieux dans lequel ils savourèrent d'abord le bonheur qu'on goûte à deviner l'étendue d'une passion cachée sous des paroles insignifiantes en apparence.

Au moment où Julie achevait la phrase dont milord Grenville avait été si vivement ému, une brise caressante agita la cime des arbres, répandit la fraîcheur des eaux dans l'air; quelques nuages couvrirent le soleil, et des ombres molles laissèrent voir toutes les beautés de cette jolie nature.

Julie détourna la tête pour dérober au jeune lord la vue des larmes qu'elle réussit à retenir et à sécher, car l'attendrissement d'Arthur l'avait promptement gagnée. Elle n'osa lever les yeux sur lui, dans la crainte qu'il ne lût trop de joie dans ce regard. Son instinct de femme lui faisait sentir qu'à cette heure dangereuse elle devait ensevelir son amour au fond de son cœur. Cependant le silence pouvait être également redoutable; alors Julie, s'apercevant que lord Grenville était hors d'état de prononcer une parole, reprit d'une voix douce :

— Vous êtes touché de ce que je vous ai dit, milord. Peut-être cette vive expansion est-elle la manière dont sait revenir sur un faux jugement une âme gracieuse et bonne comme l'est la vôtre. Vous m'aurez crue ingrate en me trouvant froide et réservée, ou moqueuse et insensible pendant ce voyage qui heureusement va bientôt se terminer. Je n'aurais pas été digne de recevoir vos soins, si je n'avais su les apprécier. Milord, je n'ai rien oublié. Hélas! je n'oublierai rien, ni la sollicitude qui vous faisait veiller sur moi comme une mère veille sur son enfant, ni surtout la noble confiance de nos entretiens fraternels, la délicatesse de vos procédés : séductions contre lesquelles nous sommes toutes sans armes. Milord, il est hors de mon pouvoir de vous récompenser...

A ce mot, Julie s'éloigna vivement, et lord Grenville ne fit aucun mouvement pour l'arrêter. La marquise alla sur une roche, à une faible distance, et y resta immobile. Leurs émotions furent un secret pour eux-mêmes. Sans doute ils pleurèrent en silence. Les chants des oiseaux, si gais, si prodigues d'expressions tendres au coucher du soleil, durent augmenter la violente commotion qui les avait forcés de se séparer. La nature se chargeait de leur exprimer un amour dont ils n'osaient parler.

— Hé bien, milord, reprit Julie en se mettant devant lui, dans une attitude pleine de dignité qui lui permit de prendre la main d'Arthur, je vous demanderai de rendre pure et sainte la vie que vous m'avez restituée. Ici nous nous quitterons. Je sais, ajouta-t-elle en voyant pâlir lord Grenville, que, pour prix de votre dévouement, je vais exiger de vous un sacrifice encore plus grand que ceux dont je devrais savoir mieux reconnaître l'étendue.... Mais, il le faut... vous ne resterez pas en France. Vous le commander, n'est-ce pas vous donner des droits qui seront sacrés? ajouta-t-elle en mettant la main du jeune homme sur son cœur palpitant.

Arthur se leva.

— Oui, dit-il.

En ce moment, il montra M. d'Aiglemont, qui tenait sa fille dans ses bras, et parut de l'autre côté d'un chemin creux, sur la balustrade du château. Il y avait grimpé pour y faire sauter sa petite Hélène.

— Julie, je ne vous parlerai point de mon amour, nos âmes se comprennent trop bien. Quelque profonds, quelque secrets que fussent mes plaisirs de cœur, vous les avez tous partagés. Je le sens, je le sais, je le vois. Maintenant, j'acquiers la délicieuse preuve de la constante sympathie de nos cœurs; mais je fuirai... J'ai plusieurs fois calculé trop habilement les moyens de tuer cet homme, pour pouvoir y toujours résister, si je restais près de vous.

— J'ai eu la même pensée, dit-elle en laissant paraître sur sa figure troublée les marques d'une surprise douloureuse.

Mais il y avait tant de vertu, tant de certitude d'elle-même, et tant de victoires secrètement remportées sur l'amour, dans l'accent et le geste qui échappèrent à Julie, que lord Grenville demeura pénétré d'admiration. L'ombre même du crime s'était évanouie dans cette naïve conscience. Le sentiment religieux qui dominait sur ce beau front, devait toujours en chasser les mauvaises pensées involontaires dont notre imparfaite nature est tributaire ici-bas, mais qui montrent tout à la fois la grandeur et les périls de notre destinée.

— Alors, reprit-elle, j'aurais encouru votre mépris, et il m'aurait sauvée, reprit-elle en baissant les yeux. Perdre votre estime, n'était-ce pas mourir?

Ils restèrent encore un moment silencieux occupés à dévorer leurs peines. Bonnes et mauvaises, leurs pensées étaient fidèlement les mêmes, et ils s'entendaient aussi bien dans leurs intimes plaisirs que dans leurs douleurs les plus cachées.

— Je ne dois pas murmurer, le malheur de ma vie est mon ouvrage, ajouta-t-elle en levant au ciel des yeux pleins de larmes.

— Milord, s'écria M. d'Aiglemont de sa place en

faisant un geste, nous nous sommes rencontrés ici pour la première fois. Vous ne vous en souvenez peut-être pas. Tenez, là-bas, près de ces peupliers.

L'Anglais répondit par une brusque inclination de tête.

— Je devais mourir jeune et malheureuse, répondit Julie. Oui, ne croyez pas que je vive. Le chagrin sera tout aussi mortel que pouvait l'être la terrible maladie dont vous m'avez guérie. Je ne me crois pas coupable. Non, les sentiments que j'ai conçus pour vous sont irrésistibles, éternels, mais bien involontaires; et je veux rester vertueuse. Cependant je serai tout à la fois fidèle à ma conscience d'épouse, à mes devoirs de mère, et aux vœux de mon cœur. Écoutez, lui dit-elle d'une voix altérée, je n'appartiendrai plus à cet homme, jamais.

Et, par un geste effrayant d'horreur et de vérité, Julie montra son mari.

— Les lois du monde, reprit-elle, exigent que je lui rende l'existence heureuse, j'y obéirai; je serai sa servante; mon dévouement pour lui sera sans bornes; mais d'aujourd'hui je suis veuve. Je ne veux être une prostituée ni à mes yeux, ni à ceux du monde; si je ne suis point à M. d'Aiglemont, je ne serai jamais à un autre. Vous n'aurez de moi que ce que vous m'avez arraché. Voilà l'arrêt que j'ai porté sur moi-même, dit-elle en regardant Arthur avec fierté. Il est irrévocable, milord. Maintenant, apprenez que si vous cédiez à une pensée criminelle, la veuve de M. d'Aiglemont entrerait dans un cloître, soit en Italie, soit en Espagne. Le malheur a voulu que nous ayons parlé de notre amour : ces aveux étaient inévitables peut-être; mais que ce soit pour la dernière fois que nos cœurs aient si fortement vibré. Demain, vous feindrez de recevoir une lettre qui vous appelle en Angleterre, et nous nous quitterons, pour ne plus nous revoir.

Cependant, Julie, épuisée par cet effort, sentit ses genoux fléchir; un froid mortel la saisit; et, par une pensée toute féminine, elle s'assit pour ne pas tomber dans les bras d'Arthur.

— Julie! cria lord Grenville.

Ce cri perçant retentit comme un éclat de tonnerre. Cette déchirante clameur exprima tout ce que l'amant, jusque-là muet, n'avait pu dire.

Hé bien! qu'a-t-elle donc? demanda M. d'Aiglemont.

En entendant ce cri, le marquis avait hâté le pas, et se trouva soudain devant les deux amants.

— Ce ne sera rien, dit Julie avec cet admirable sang-froid que la finesse naturelle aux femmes leur permet d'avoir assez souvent dans les grandes crises de la vie. La fraîcheur de ce noyer a failli me faire perdre connaissance, et mon docteur a dû en frémir de peur. Ne suis-je pas pour lui comme une œuvre d'art qui n'est pas encore achevée? Il a peut-être tremblé de la voir détruite...

Puis, audacieusement, elle prit le bras de lord Grenville, sourit à son mari, regarda le paysage avant de quitter le sommet des rochers, et entraîna son compagnon de voyage en lui prenant la main, après s'être écriée :

— Voici, certes, le plus beau site que nous ayons vu. Je ne l'oublierai jamais. Voyez donc, Victor, quels lointains, quelle étendue et quelle variété. Ce pays me fait concevoir l'amour.

Riant d'un rire presque convulsif, mais riant de manière à tromper son mari, elle sauta gaiement dans les chemins creux, et disparut.

— Eh quoi! sitôt, dit-elle quand elle se trouva loin de M. d'Aiglemont. Hé quoi, mon ami, dans un instant nous ne pourrons plus être et ne serons plus jamais nous-mêmes; nous ne vivrons plus!...

— Allons lentement, répondit lord Grenville, les voitures sont encore loin. Nous marcherons ensemble, et s'il nous est permis de mettre des paroles dans nos regards, nos cœurs vivront un moment de plus.

Ils se promenèrent sur la levée, au bord des eaux, aux dernières lueurs du soir, presque silencieusement, disant de vagues paroles, douces comme le murmure de la Loire, mais qui remuaient l'âme. Le soleil, au moment de sa chute, les enveloppa de ses reflets rouges avant de disparaître : image mélancolique de leur fatal amour. Très-inquiet de ne pas retrouver sa voiture à l'endroit où il s'était arrêté, M. d'Aiglemont suivait ou devançait les deux amants, sans se mêler de la conversation. La noble et délicate conduite que lord Grenville tenait pendant ce voyage, avait détruit les soupçons du marquis, et depuis quelque temps il laissa sa femme libre, en se confiant à la foi punique du lord-docteur.

Arthur et Julie marchèrent encore dans le triste et douloureux accord de leurs cœurs flétris. Naguère, en montant à travers les escarpements de Moncontour, ils avaient tous deux une vague espérance, un inquiet bonheur dont ils n'osaient pas se demander compte; mais, en descendant le long de la levée, ils avaient renversé le frêle édifice construit dans leur imagination, et sur lequel ils n'osaient respirer, semblables aux enfants qui prévoient la chute des châteaux de cartes qu'ils ont bâtis. Ils étaient sans espérance. Le soir même, lord Grenville partit. Le dernier regard qu'il jeta sur Julie prouva malheureusement que, depuis le moment où la sympathie leur avait révélé l'étendue d'une passion si forte, il avait eu raison de se défier de lui-même.

Quand M. d'Aiglemont et sa femme se trouvèrent le lendemain assis au fond de leur voiture, sans leur compagnon de voyage, et qu'ils parcoururent avec

rapidité la route jadis faite en 1814 par la marquise, alors ignorante de l'amour et qui en avait alors presque maudit la constance, elle retrouva mille impressions oubliées. Le cœur a sa mémoire à lui. Telle femme incapable de se rappeler les événements les plus graves, se souviendra pendant toute sa vie des choses qui importent à ses sentiments. Aussi, Julie eut-elle une parfaite souvenance de détails même frivoles; elle reconnut avec bonheur les plus légers accidents de son premier voyage, et jusqu'à des pensées qui lui étaient venues à certains endroits de la route.

Victor, redevenu passionnément amoureux de sa femme depuis qu'elle avait recouvré la fraîcheur de la jeunesse et toute sa beauté, se serra près d'elle à la façon des amants. Lorsqu'il essaya de la prendre dans ses bras, elle se dégagea doucement, et trouva je ne sais quel prétexte pour éviter cette innocente caresse. Puis, bientôt, elle eut horreur du contact de Victor dont elle sentait et partageait la chaleur, par la manière dont ils étaient assis. Elle voulut se mettre seule sur le devant de la voiture; mais son mari lui fit la grâce de la laisser au fond. Elle le remercia de cette attention par un soupir auquel il se méprit, et cet ancien séducteur de garnison, interprétant à son avantage la mélancolie de sa femme, la mit à la fin du jour dans l'obligation de lui dire avec une fermeté qui lui imposa :

— Mon ami, vous avez déjà failli me tuer; vous le savez. Si j'étais encore une jeune fille sans expérience, je pourrais recommencer le sacrifice de ma vie ; mais je suis mère, j'ai une fille à élever, et je me dois autant à elle qu'à vous. Subissons un malheur qui nous atteint également. Vous êtes le moins à plaindre. N'avez-vous pas su trouver des consolations que mon devoir, notre honneur commun, et, mieux que tout cela, la nature m'interdisent? Tenez, ajouta-t-elle, vous avez étourdiment oublié dans un tiroir trois lettres de madame de Roulay ; les voici. Mon silence vous prouve que vous avez en moi une femme pleine d'indulgence, et qui n'exige pas de vous les sacrifices auxquels les lois la condamnent ; mais j'ai assez réfléchi pour savoir que nos rôles ne sont pas les mêmes, et que la femme seule est prédestinée au malheur. Ma vertu repose sur des principes arrêtés et fixes ; je saurai vivre irréprochable, mais laissez-moi vivre.

Le marquis, abasourdi par la logique dont les femmes savent étudier toutes les ressources aux clartés de l'amour, fut subjugué par l'espèce de dignité qui leur est naturelle dans ces sortes de crises. La répulsion instinctive que Julie manifestait pour tout ce qui froissait son amour et les vœux de son cœur, est une des plus belles choses de la femme, et vient peut-être d'une vertu naturelle que ni les lois, ni la civilisation ne feront taire. Mais qui donc oserait les blâmer? Quand elles ont imposé silence au sentiment exclusif qui ne leur permet pas d'appartenir à deux hommes, ne sont-elles pas comme des prêtres sans croyance? Si quelques esprits rigides blâment l'espèce de transaction conclue par Julie entre ses devoirs et son amour, les âmes passionnées lui en feront un crime. Cette réprobation générale accuse, ou le malheur qui attend les désobéissances aux lois, ou de bien tristes imperfections sociales.

—

LE RENDEZ-VOUS.

— Vous allez être bien heureuse, madame la marquise, dit M. d'Aiglemont en posant sur une table la tasse dans laquelle il venait de boire son café.

Le marquis regarda madame de Wimphen d'un air moitié malicieux, moitié chagrin, et ajouta :

— Je pars pour une longue chasse, où je vais avec le grand-veneur. Vous serez au moins pendant huit jours absolument veuve, et c'est ce que vous désirez, je crois...

— Guillaume, dit-il au valet qui vint enlever les tasses, faites atteler.

Madame de Wimphen était cette Louisa à laquelle jadis madame d'Aiglemont voulait conseiller le célibat.

Les deux femmes se jetèrent un regard d'intelligence qui prouvait que Julie avait trouvé, dans son amie, une confidente de ses peines; confidente précieuse et charitable, car madame de Wimphen était très-heureuse en mariage; et, dans la situation opposée où elles étaient, peut-être le bonheur de l'une faisait-il une garantie de son dévouement au malheur de l'autre. En pareil cas, la dissemblance des destinées est presque toujours un puissant lien d'amitié.

— Est-ce le temps de la chasse? dit Julie en jetant un regard indifférent à son mari.

Le mois de mars était à sa fin.

— Madame, le grand-veneur chasse quand il veut, et où il veut. Nous allons en forêt royale tuer des sangliers.

— Prenez garde qu'il ne vous arrive quelque accident...

— Un malheur est toujours imprévu, répondit-il en souriant.

— La voiture de monsieur est prête, dit Guillaume.

M. d'Aiglemont se leva, baisa la main de madame de Wimphen, et se tourna vers Julie.

— Madame, si je périssais victime d'un sanglier..., dit-il d'un air suppliant.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda madame de Wimphen.

— Allons, venez, dit madame d'Aiglemont à Victor.

Puis, elle sourit en répondant à Louisa : — Tu vas voir.

Julie tendit son col à son mari, qui s'avança pour l'embrasser ; mais la marquise se baissa de telle sorte que le baiser conjugal glissa sur la ruche de sa pèlerine.

—Vous en témoignerez devant Dieu, reprit M. d'Aiglemont en s'adressant à madame de Wimphen ; il me faut un firman pour obtenir même cette légère faveur. Voilà comment ma femme entend l'amour. Elle m'a amené là, je ne sais par quelle ruse... Bien du plaisir !

Et il sortit.

— Mais ton pauvre mari est vraiment bien bon, s'écria Louisa quand les deux femmes se trouvèrent seules. Il t'aime.

— Oh! n'ajoute pas une syllabe à ce dernier mot. Le nom que je porte me fait horreur...

— Oui, mais Victor t'obéit entièrement, dit Louisa.

— Mais son obéissance, répondit Julie, est en partie fondée sur la grande estime que je lui ai inspirée. Je suis une femme très-vertueuse selon les lois ; je lui rends sa maison agréable ; je ferme les yeux sur ses intrigues ; je ne prends rien sur sa fortune ; il peut en gaspiller les revenus à son gré ; j'ai soin seulement d'en conserver le capital. A ce prix, j'ai la paix! Il ne s'explique pas, ou ne veut pas s'expliquer mon existence. Mais, si je mène ainsi mon mari, ce n'est pas sans redouter les effets de son caractère. Je suis comme un conducteur d'ours qui tremble qu'un jour la muselière ne se brise. Si Victor croyait avoir le droit de ne plus m'estimer, je n'ose prévoir ce qui pourrait arriver. Il est violent, plein d'amour-propre, de vanité surtout. S'il n'a pas l'esprit assez subtil pour prendre un parti sage dans une circonstance délicate où ses passions mauvaises seront mises en jeu, il est faible de caractère, et me tuerait peut-être provisoirement, quitte à mourir de chagrin le lendemain. Mais ce fatal bonheur n'est pas à craindre...

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les pensées des deux amies se portèrent sur la cause secrète de cette situation.

— J'ai été bien cruellement obéie, reprit Julie en lançant un regard d'intelligence à Louisa. Cependant je ne *lui* avais pas interdit de m'écrire. Ah! *il* m'a oubliée, et a eu raison. Il serait par trop funeste que sa destinée fût brisée! n'est-ce pas assez de la mienne? Croirais-tu, ma chère, que je lis les journaux anglais, dans le seul espoir de voir son nom imprimé? Eh bien, il n'a pas encore paru à la chambre des lords.

— Tu sais donc l'anglais?

— Je ne te l'ai pas dit, je l'ai appris.

— Pauvre petite, s'écria Louisa en saisissant la main de Julie; mais comment peux-tu vivre encore?

— Ceci est un secret, répondit la marquise en laissant échapper un geste de naïveté presque enfantine. Écoute. Je prends de l'opium. L'histoire de la duchesse de....., à Londres, m'en a donné l'idée. Tu sais, Mathurin en a fait un roman. Mes gouttes de laudanum sont très-faibles. Je dors. Je n'ai guère que sept heures de veille, et je les donne à ma fille...

Louisa regarda le feu, sans oser contempler son amie, dont elle conçut pour la première fois toutes les misères.

— Louisa, garde-moi le secret, dit Julie après un moment de silence.

Tout à coup un valet apporta une lettre à la marquise.

— Ha !.. s'écria-t-elle en pâlissant.

— Je ne demanderai pas de qui, lui dit madame de Wimphen.

La marquise lisait, et n'entendait plus rien. Son amie vit les sentiments les plus actifs, l'exaltation la plus dangereuse, se peindre sur le visage de madame d'Aiglemont qui rougissait et pâlissait tour à tour. Enfin Julie jeta le papier dans le feu.

Cette lettre est incendiaire! Oh! mon cœur m'étouffe.

Elle se leva, marcha; ses yeux brûlaient.

— Il n'a pas quitté Paris! s'écria-t-elle.

Son discours saccadé, que madame de Wimphen n'osa pas interrompre, fut scandé par des pauses effrayantes. A chaque interruption, les phrases étaient prononcées d'un accent de plus en plus profond. Les derniers mots eurent quelque chose de terrible.

— Il n'a pas cessé de me voir, à mon insu. Un de mes regards surpris chaque jour l'aide à vivre. Tu ne sais pas, Louisa? il meurt! Il demande à me dire adieu. Il sait que mon mari s'est absenté ce soir pour plusieurs jours, et va venir dans un moment. Oh! j'y périrai. Je suis perdue. Écoute, reste avec moi. Devant deux femmes, il n'osera pas! Oh! demeure, je me crains.

— Mais mon mari sait que j'ai dîné chez toi, répondit madame de Wimphen, et doit venir me chercher.

— Eh bien, avant ton départ, je l'aurai renvoyé. Je serai notre bourreau à tous deux. Hélas! il croira

que je ne l'aime plus. Et cette lettre! Ma chère, elle contenait des phrases que je vois écrites en traits de feu.

Une voiture roula sous la porte.

— Ah ! s'écria la marquise avec une sorte de joie, il vient publiquement et sans mystère.

— Lord Grenville, cria le valet.

La marquise resta debout, immobile. En voyant Arthur pâle, maigre et hâve, il n'y avait plus de sévérité possible. Quoique lord Grenville fût violemment contrarié de ne pas trouver Julie seule, il parut calme et froid. Mais, pour ces deux femmes initiées aux mystères de son amour, sa contenance, le son de sa voix, l'expression de ses regards, eurent un peu de la puissance attribuée à la torpille. La marquise et madame de Wimphen restèrent comme engourdies par la vive communication d'une douleur horrible. Le son de la voix de lord Grenville faisait palpiter si cruellement madame d'Aiglemont, qu'elle n'osait lui répondre de peur de lui révéler l'étendue du pouvoir qu'il exerçait sur elle; lord Grenville n'osait regarder Julie, en sorte que madame de Wimphen fit presque à elle seule les frais d'une conversation sans intérêt.

Lui jetant un regard empreint d'une touchante reconnaissance, Julie la remercia du secours qu'elle lui donnait. Alors, les deux amants imposèrent silence à leurs sentiments, et durent se tenir dans les bornes prescrites par le devoir et les convenances. Mais bientôt on annonça M. de Wimphen. En le voyant entrer, les deux amies se lancèrent un regard, et comprirent, sans se parler, les nouvelles difficultés de la situation. Il était impossible de mettre M. de Wimphen dans le secret de ce drame, et Louisa n'avait pas de raisons valables à donner à son mari, en lui demandant à rester chez son amie.

Lorsque madame de Wimphen mit son châle, Julie se leva comme pour aider Louisa à l'attacher, et dit à voix basse : — J'aurai du courage. S'il est venu publiquement chez moi, que puis-je craindre? Mais, sans toi, dans le premier moment, en le voyant si changé, je serais tombée à ses pieds.

— Hé bien ! Arthur, vous ne m'avez pas obéi, dit madame d'Aiglemont d'une voix tremblante, en revenant prendre sa place sur une causeuse, où lord Grenville n'osa venir s'asseoir.

— Je n'ai pu résister plus longtemps au plaisir d'entendre votre voix, d'être auprès de vous. C'était une folie, un délire. Je ne suis plus maître de moi. Je me suis bien consulté, je suis trop faible. Je dois mourir. Mais mourir sans vous avoir vue, sans avoir écouté le frémissement de votre robe, sans avoir recueilli vos pleurs, quelle mort!

Il voulut s'éloigner de Julie, mais son brusque mouvement fit tomber un pistolet de poche.

La marquise regarda cette arme d'un œil qui n'exprimait plus ni passion ni pensée. Milord Grenville ramassa le pistolet et parut violemment contrarié d'un accident qui pouvait passer pour une spéculation française.

— Arthur ! demanda Julie.

—Madame, répondit-il en baissant les yeux, j'étais venu plein de désespoir, je voulais...

Il s'arrêta.

— Vous vouliez vous tuer chez moi? s'écria-t-elle.

— Non pas seul, dit-il d'une voix douce.

— Eh quoi ! mon mari, peut-être?

— Non, non, s'écria-t-il d'une voix étouffée.

— Mais, rassurez-vous, reprit-il, mon fatal projet s'est évanoui. Lorsque je suis entré, quand je vous ai vue, alors je me suis senti le courage de me taire, de mourir seul.

Julie se leva, se jeta dans les bras d'Arthur qui, malgré les sanglots de sa maîtresse, distingua deux paroles pleines de passion.

— Connaître le bonheur et mourir, dit-elle. Eh bien, oui !

Toute l'histoire de Julie était dans ce cri profond; cri de nature et d'amour, auquel presque toutes les femmes succombent. Arthur la saisit, et la porta sur le canapé, par un mouvement empreint de toute la violence que donne un bonheur inespéré. Mais tout à coup la marquise s'arracha des bras de son amant, lui jeta le regard fixe d'une femme au désespoir, le prit par la main, saisit un flambeau, l'entraîna dans sa chambre à coucher; puis, parvenue au lit où dormait Hélène, elle repoussa doucement les rideaux, et découvrit son enfant, en mettant une main devant la bougie, afin que la clarté n'offensât pas les paupières transparentes et à peine fermées de la petite fille. Hélène avait les bras ouverts, et souriait en dormant. Julie montra par un regard son enfant à lord Grenville. Ce regard disait tout.

— Un mari, nous pouvons l'abandonner même quand il nous aime. Un homme est un être fort, il a des consolations. Nous pouvons mépriser les lois du monde. Mais un enfant sans mère!

Toutes ces pensées, et mille autres plus attendrissantes encore, étaient dans ce regard.

— Nous pouvons l'emporter, dit l'Anglais en murmurant; je l'aimerais bien...

Hélène s'éveilla.

— Maman !

A ce mot, Julie fondit en larmes. Lord Grenville s'assit et resta les bras croisés, muet et sombre.

— Maman !

Cette jolie, cette naïve interpellation réveilla tant

de sentiments nobles et tant d'irrésistibles sympathies, que l'amour fut un moment écrasé sous la voix puissante de la maternité. Julie ne fut plus femme, elle fut mère. Lord Grenville ne résista pas longtemps; les larmes de Julie le gagnèrent. En ce moment, une porte ouverte avec violence fit un grand bruit, et ces mots retentirent :

— Madame d'Aiglemont, est-ce que tu es par ici?

Le marquis était revenu. Avant que Julie, frappée d'étonnement, eût pu retrouver son sang-froid, M. d'Aiglemont se dirigeait de sa chambre dans celle de sa femme. Ces deux pièces étaient contiguës. Heureusement, Julie fit un signe à lord Grenville, qui alla se jeter dans un cabinet de toilette dont la marquise ferma vivement la porte.

— Eh bien! ma femme, lui dit Victor, me voici. La chasse n'a pas lieu. Je vais me coucher.

— Bonsoir, lui dit-elle, je vais en faire autant; ainsi laissez-moi me déshabiller.

— Vous êtes bien revêche ce soir. Je vous obéis, madame la marquise.

M. d'Aiglemont rentra dans sa chambre; Julie l'accompagna pour fermer la porte de communication, et s'élança pour délivrer lord Grenville. Elle retrouva toute sa présence d'esprit, et pensa que la visite de son ancien docteur était fort naturelle; qu'elle pouvait l'avoir laissé au salon pour venir coucher sa fille, et allait lui dire de s'y rendre sans bruit; mais quand elle ouvrit la porte du cabinet, elle jeta un cri perçant. Les doigts de lord Grenville avaient été pris et écrasés dans la rainure.

— Eh bien! qu'as-tu donc? lui demanda son mari.

— Rien, rien, répondit-elle, je viens de me piquer le doigt avec une épingle.

La porte de communication se rouvrit tout à coup. La marquise crut que son mari venait par intérêt pour elle, et maudit cette sollicitude où le cœur n'était pour rien. Elle eut à peine le temps de fermer le cabinet de toilette, sans que lord Grenville eût encore pu dégager sa main. M. d'Aiglemont reparut en effet, mais la marquise se trompait, il était amené par une inquiétude toute personnelle.

— Peux-tu me prêter un foulard? Ce drôle de Charles me laisse sans un seul mouchoir de tête. Dans les premiers jours de notre mariage, tu te mêlais de mes affaires avec des soins si minutieux que tu m'en ennuyais. Ha! le mois de miel n'a pas beaucoup duré pour moi, ni pour mes cravates. Maintenant je suis livré au bras séculier de ces gens-là, qui se moquent tous de moi.

— Tenez, voilà un foulard. Vous n'êtes pas entré dans le salon?

— Non.

— Vous y auriez peut-être encore rencontré lord Grenville.

— Il est à Paris?

— Apparemment.

— Oh! j'y vais, ce bon docteur.

— Mais il doit être parti, s'écria Julie.

Le marquis était en ce moment au milieu de la chambre de sa femme, et se coiffait avec le foulard en se regardant avec complaisance dans la glace.

— Je ne sais pas où sont nos gens, dit-il. J'ai sonné Charles déjà trois fois, il n'est pas venu. Vous êtes donc sans votre femme de chambre? Sonnez-la, je voudrais avoir cette nuit une couverture de plus à mon lit.

— Pauline est sortie, répondit sèchement la marquise.

— A minuit! dit M. d'Aiglemont.

— Je lui ai permis d'aller à l'Opéra.

— Cela est singulier, reprit le mari tout en se déshabillant; j'ai cru la voir en montant l'escalier.

— Alors elle est sans doute rentrée, dit Julie en affectant de l'impatience.

Puis, pour n'éveiller aucun soupçon chez son mari, la marquise tira le cordon de la sonnette, mais faiblement.

Les événements de cette nuit n'ont pas été tous parfaitement connus; mais tous durent être aussi horribles que le sont les incidents vulgaires et domestiques qui précèdent. Le lendemain, la marquise d'Aiglemont se mit au lit pour plusieurs jours.

— Qu'est-il donc arrivé de si extraordinaire chez toi, pour que tout le monde parle de ta femme? demanda M. de Flesselles à M. d'Aiglemont, quelques jours après cette nuit de catastrophes.

— Crois-moi, reste garçon, dit M. d'Aiglemont. Le feu a pris aux rideaux du lit où couchait Hélène; ma femme a eu un tel saisissement, que la voilà malade pour un an, dit le médecin. Vous épousez une jolie femme, elle enlaidit; vous épousez une jeune fille pleine de santé, elle devient malingre; vous la croyez passionnée, elle est froide, ou bien, froide en apparence, elle est réellement si passionnée qu'elle vous tue ou vous déshonore. Tantôt la créature la plus douce est quinteuse, et jamais les quinteuses ne deviennent douces; tantôt l'enfant que vous avez eue niaise et faible, déploie contre vous une volonté de fer, un esprit de démon. Je suis las du mariage.

— Ou de ta femme.

— Cela serait difficile. A propos, veux-tu venir à Saint-Thomas-d'Aquin avec moi, voir l'enterrement de lord Grenville...?

— Singulier passe-temps! Mais, reprit M. de Fles-

selles, sait-on décidément la cause de sa mort?

— Son valet de chambre prétend qu'il est resté pendant toute une nuit sur l'appui extérieur d'une fenêtre pour sauver l'honneur de sa maîtresse; et il a fait diablement froid ces jours-ci.

— Ce dévouement serait très-estimable chez nous autres, vieux routiers; mais lord Grenville est jeune, et... Anglais. Ces Anglais veulent toujours se singulariser.

— Bah! répondit d'Aiglemont, ces traits d'héroïsme dépendent de la femme qui les inspire; et ce n'est certes pas pour la mienne que ce pauvre Arthur est mort!

Paris, janvier 1831.

LE DOIGT DE DIEU.

LA BIÈVRE.

Entre la barrière d'Italie et celle de la Santé, sur le boulevard intérieur qui mène au Jardin des Plantes, existe une perspective digne de ravir l'artiste ou le voyageur le plus blasé sur les jouissances de la vue.

Si vous atteignez une légère éminence, à partir de laquelle le boulevard, ombragé par de grands arbres touffus, tourne avec la grâce d'une allée forestière toute verte et silencieuse, vous voyez devant vous, à vos pieds, une vallée profonde, peuplée de fabriques, à demi villageoise, clair-semée de verdure, arrosée par les eaux brunes de la Bièvre ou des Gobelins.

Sur le versant opposé, quelques milliers de toits, pressés comme les têtes d'une foule, recèlent les misères du faubourg Saint-Marceau. La magnifique coupole du Panthéon, le dôme terne et mélancolique du Val-de-Grâce, dominent orgueilleusement toute une ville en amphithéâtre dont les gradins sont bizarrement dessinés par des rues tortueuses. De là, les proportions des deux monuments semblent gigantesques ; elles écrasent et ces demeures frêles et les plus hauts peupliers du vallon.

A gauche, l'Observatoire, à travers les fenêtres et les galeries duquel le jour passe en produisant d'inexplicables fantaisies, apparaît comme un spectre noir et décharné. Puis, dans le lointain, l'élégante lanterne des Invalides flamboie entre les masses bleuâtres du Luxembourg et les tours grises de Saint-Sulpice. Vues de là, ces lignes architecturales sont mêlées à des feuillages, à des ombres ; sont soumis aux caprices d'un ciel qui change incessamment de couleur, de lumière ou d'aspect. Loin de vous, les édifices meublent les airs ; autour de vous, serpentent des arbres ondoyants, des sentiers campagnards.

Sur la droite, par une large découpure de ce singulier paysage, vous apercevez la longue nappe blanche du canal Saint-Martin, encadré de pierres rougeâtres, paré de ses tilleuls, bordé par les constructions vraiment romaines des greniers d'abondance.

Là, sur le dernier plan, les vaporeuses collines de Belleville, chargées de maisons et de moulins, confondent leurs accidents avec ceux des nuages. Cependant il existe une ville, que vous ne voyez pas, entre la rangée de toits qui borde le vallon et cet horizon aussi vague qu'un souvenir d'enfance ; immense cité, perdue, comme dans un précipice, entre les cimes de la Pitié et le faîte du cimetière de l'Est, entre la souffrance et la mort. Elle fait entendre un bruissement sourd, semblable à celui de l'Océan qui gronde derrière une falaise comme pour dire : — Je suis là.

Si le soleil jette ses flots de lumière sur cette face de Paris ; s'il en épure, s'il en fluidifie les lignes ; s'il y allume quelques vitres, s'il en égaie les tuiles, embrase les croix dorées, blanchit les murs et transforme l'atmosphère en un voile de gaze ; s'il crée de riches contrastes avec les ombres fantastiques ; si le

ciel d'azur, la terre frémissante, et si les cloches parlent, alors, de là, vous admirerez une de ces féeries éloquentes que l'imagination n'oublie jamais, dont vous serez idolâtre, affolé comme d'un merveilleux aspect de Naples, de Stamboul ou des Florides. Nulle harmonie ne manque à ce concert. Là murmurent le bruit du monde et la poétique paix de la solitude, la voix d'un million d'êtres et la voix de Dieu; là gît une capitale couchée sous les paisibles cyprès du Père-Lachaise.

Par une matinée de printemps, au moment où le soleil faisait briller toutes les beautés de ce paysage, je les admirais, appuyé sur un gros orme qui livrait au vent ses fleurs jaunes. Puis à l'aspect de ces riches et sublimes tableaux, je pensais amèrement au mépris que nous professons, jusque dans nos livres, pour notre pays d'aujourd'hui. Je maudissais ces pauvres riches qui, dégoûtés de notre belle France, vont acheter, à prix d'or, le droit de dédaigner leur patrie en visitant au galop, en examinant à travers un lorgnon les sites de cette Italie devenue si vulgaire. Je contemplais avec amour le Paris moderne, je rêvais, lorsque tout à coup le bruit d'un baiser troubla ma solitude et fit enfuir la Philosophie.

Dans la contre-allée qui couronne la pente rapide au bas de laquelle frissonnent les eaux, et en regardant au-delà du pont des Gobelins, je découvris une femme qui me parut encore assez jeune, mise avec la simplicité la plus élégante, et dont la physionomie douce semblait refléter le gai bonheur du paysage. Un beau jeune homme posait à terre le plus joli garçon qu'il fût possible de voir, en sorte que je n'ai jamais su si le baiser avait retenti sur les joues de la mère ou sur celles de l'enfant.

Une même pensée, tendre et vive, éclatait dans les yeux, dans les gestes, dans le sourire des deux jeunes gens. Ils entrelacèrent leurs bras avec une si joyeuse promptitude et se rapprochèrent avec une si merveilleuse entente de mouvement, que, tout à eux-mêmes, ils ne s'aperçurent point de ma présence. Mais un autre enfant, mécontent, boudeur, et qui leur tournait le dos, me jeta des regards empreints d'une expression saisissante. Laissant son frère courir seul, tantôt en arrière, tantôt en avant de sa mère et du jeune homme, cet enfant, vêtu comme l'autre, aussi gracieux, mais plus doux de formes, resta muet, immobile, et dans l'attitude d'un serpent engourdi. C'était une petite fille.

La promenade de la jolie femme et de son compagnon avait je ne sais quoi de machinal. Se contentant, par distraction peut-être, de parcourir le faible espace qui se trouvait entre le petit pont et une voiture arrêtée au détour du boulevard, ils recommençaient constamment leur courte carrière, en s'arrêtant, se regardant, riant, au gré des caprices d'une conversation tour à tour animée, languissante, folle ou grave.

Caché par le gros orme, j'admirais cette scène délicieuse dont j'aurais sans doute respecté les mystères si je n'avais surpris, sur le visage de la petite fille rêveuse et taciturne, les traces d'une pensée plus profonde que ne le comportait son âge. Quand sa mère et le jeune homme se retournaient après être venus près d'elle, souvent elle penchait sournoisement sa tête, et lançait sur eux comme sur son frère un regard furtif, vraiment extraordinaire. Mais rien ne saurait rendre la perçante finesse, la malicieuse naïveté, la sauvage attention qui animaient ce visage enfantin aux yeux légèrement cernés, quand la jolie femme ou son compagnon caressaient les boucles blondes, pressaient gentiment le cou frais, la blanche collerette du petit garçon, au moment où, par enfantillage, il essayait de marcher entre eux.

Il y avait certes une passion d'homme sur la physionomie grêle de cette petite fille bizarre. Elle souffrait ou pensait. Or, qui prophétise plus sûrement la mort chez ces créatures en fleur ? est-ce la souffrance logée au corps, ou la pensée hâtive dévorant leurs âmes à peine germées? Une mère sait cela peut-être. Pour moi, je ne connais maintenant rien de plus horrible qu'une pensée de vieillard sur un front d'enfant, le blasphème aux lèvres d'une vierge est moins monstrueux encore.

Aussi l'attitude presque stupide de cette fille déjà pensive, la rareté de ses gestes, tout m'intéressa-t-il. Je l'examinai curieusement. Par une fantaisie naturelle aux observateurs, je la comparais à son frère, en cherchant à surprendre les rapports et les différences qui se trouvaient entre eux.

La première avait des cheveux bruns, des yeux noirs et une puissance précoce qui formaient une riche opposition avec la blonde chevelure, les yeux vert de mer, et la gracieuse faiblesse du plus jeune. L'aînée pouvait avoir environ sept à huit ans; l'autre six à peine. Ils étaient habillés de la même manière. Cependant, en les regardant avec attention, je remarquai dans les collerettes de leurs chemises, une différence assez frivole, mais qui, plus tard, me révéla tout un roman dans le passé, tout un drame dans l'avenir. Et c'était bien peu de chose. Un simple ourlet bordait la collerette de la petite fille brune, tandis que de jolies broderies ornaient celle du cadet, et trahissaient un secret de cœur, une prédilection tacite que les enfants lisent dans l'âme de leurs mères, comme si l'esprit de Dieu était en eux.

Insouciant et gai, le blond ressemblait à une petite fille, tant sa peau blanche avait de fraîcheur, ses mouvements de grâce, sa physionomie de douceur;

tandis que l'aînée, malgré sa force, malgré la beauté de ses traits et l'éclat de son teint, ressemblait à un petit garçon maladif. Ses yeux vifs, dénués de cette humide vapeur qui donne tant de charme aux regards des enfants, semblaient avoir été, comme ceux des courtisans, séchés par un feu intérieur. Enfin sa blancheur avait je ne sais quelle nuance mate, olivâtre, symptôme d'un vigoureux caractère.

A deux reprises, son jeune frère était venu lui offrir, avec une grâce touchante, avec un joli regard, avec une mine expressive dont Charlet eût été ravi, le petit cor de chasse dans lequel il soufflait par instants; mais chaque fois elle n'avait répondu que par un farouche regard à cette phrase : — Tiens, Hélène, le veux-tu ? dite d'une voix caressante.

Et, sombre et terrible sous sa mine insouciante en apparence, elle tressaillait et rougissait même assez vivement lorsque son frère approchait; mais le cadet ne paraissait pas s'apercevoir de l'humeur noire de sa sœur, et son insouciance, mêlée d'intérêt, achevait de faire contraster le véritable caractère de l'enfance avec la science soucieuse de l'homme, inscrite déjà sur la figure de la petite fille, et qui déjà l'obscurcissait de ses sombres nuages.

— Maman, Hélène ne veut pas jouer, s'écria le petit, qui saisit pour se plaindre un moment où sa mère et le jeune homme étaient restés silencieux sur le pont des Gobelins.

— Laisse-la, Charles. Tu sais bien qu'elle est toujours grognon.

Ces paroles, prononcées au hasard par la mère, qui ensuite se retourna brusquement avec le jeune homme, arrachèrent des larmes à Hélène. Elle les dévora silencieusement, lança sur son frère un de ces regards profonds qui me semblaient inexplicables, et contempla d'abord, avec une sinistre intelligence, le talus sur le faîte duquel il était, puis la rivière de Bièvre, le pont, le paysage et moi.

Je craignis d'être aperçu par le couple joyeux dont j'aurais sans doute troublé l'entretien, je me retirai doucement, et j'allai me réfugier derrière une haie de sureau dont le feuillage me déroba complétement à tous les regards.

Je m'assis tranquillement sur le haut du talus, en regardant en silence et tour à tour, soit les beautés changeantes du site, soit la petite fille sauvage qu'il m'était encore possible d'entrevoir à travers les interstices de la haie et le pied des sureaux sur lesquels ma tête reposait, presqu'au niveau du boulevard. En ne me voyant plus, Hélène parut inquiète, ses yeux noirs me cherchèrent dans le lointain de l'allée, derrière les arbres, avec une indéfinissable curiosité. Qu'étais-je donc pour elle?

En ce moment, les cris naïfs de Charles retentirent dans le silence, comme un chant d'oiseau. Le beau jeune homme, blond comme lui, le faisait danser dans ses bras, et l'embrassait en lui prodiguant ces petits mots sans suite et détournés de leur sens véritable, que nous adressons amicalement aux enfants. La mère souriait à ces jeux, et, de temps à autre, disait sans doute, à voix basse, des paroles sorties du cœur; car son compagnon s'arrêtait, tout heureux, et la regardait d'un œil bleu plein de feu, plein d'idolâtrie.

Leurs voix, mêlées à celle de l'enfant, avaient je ne sais quoi de caressant. Ils étaient charmants tous trois. Cette scène délicieuse, au milieu de ce magnifique paysage, y répandait une incroyable suavité. Une femme, belle, blanche, rieuse; un enfant d'amour; un homme ravissant de jeunesse; un ciel pur, enfin toutes les harmonies de la nature s'accordaient pour réjouir l'âme. Je me surpris à sourire, comme si ce bonheur était le mien. Le beau jeune homme entendit sonner neuf heures. Alors, après avoir tendrement embrassé sa compagne, devenue sérieuse et presque triste, il revint vers son tilbury, qui s'avançait lentement conduit par un vieux domestique. Le babil de l'enfant chéri se mêla aux derniers baisers que lui donna le jeune homme. Puis, quand celui-ci fut monté dans sa voiture, que la femme immobile écouta le tilbury rouler, en suivant la trace marquée par la poussière nuageuse, dans la verte allée du boulevard, Charles accourut à sa sœur, près du pont, et j'entendis qu'il lui disait d'une voix argentine : — Pourquoi donc que tu n'es pas venue dire adieu à mon bon ami?

En voyant son frère sur le penchant du talus, Hélène lui lança le plus horrible regard qui jamais ait allumé les yeux d'un enfant, et le poussa par un mouvement de rage. Charles glissa sur le versant rapide, y rencontra des racines qui le rejetèrent violemment sur les pierres coupantes du mur; il s'y fracassa le front; puis, tout sanglant, alla tomber dans les eaux boueuses de la rivière. L'onde s'écarta en mille jets bruns sous sa jolie tête blonde. J'entendis les cris aigus du pauvre petit; mais bientôt ses accents se perdirent étouffés dans la vase, où il disparut en rendant un son lourd, comme celui d'une pierre qui s'engouffre. L'éclair n'est pas plus prompt que ne le fut cette chute. Je me levai soudain, et descendis par un sentier. Alors Hélène, stupéfaite, poussa des cris perçants : — Maman! maman!

La mère était là, près de moi. Elle avait volé comme un oiseau. Mais ni les yeux de la mère, ni les miens, ne pouvaient reconnaître la place précise où l'enfant était enseveli. L'eau noire bouillonnait sur un espace immense. Le lit de la Bièvre a, dans cet endroit, dix pieds de boue. L'enfant devait y

mourir, car il était impossible de le secourir. A cette heure, un dimanche, tout était en repos. La Bièvre n'a ni bateaux, ni pêcheurs; je ne vis ni perches pour sonder le ruisseau puant, ni personne dans le lointain.

Pourquoi donc aurais-je parlé de ce sinistre accident, ou dit le secret de ce malheur? Hélène avait peut-être vengé son père. Sa jalousie était sans doute le glaive de Dieu. Cependant je frissonnai en contemplant la mère! Quel épouvantable interrogatoire, son mari, son juge éternel, n'allait-il pas lui faire subir! Elle traînait avec elle un témoin incorruptible. L'enfance a le front transparent, le teint diaphane; et le mensonge est comme une lumière qui lui rougit même le regard.

La malheureuse ne pensait pas encore au supplice qui l'attendait au logis. Elle regardait la Bièvre.

Mars 1831.

—

LA VALLÉE DU TORRENT.

Un soir, après dîner, chez un diplomate en deuil de son père et qui avait une succession à régler, se trouvait un notaire. Ce notaire n'était pas le petit notaire de Sterne, mais un gros et gras notaire de Paris, un de ces hommes estimables qui font une sottise avec mesure, mettent lourdement le pied sur une plaie inconnue, et après demandent pourquoi l'on se plaint; puis si, par hasard, ils apprennent le pourquoi de leur bêtise assassine, ils disent : Ma foi, je n'en savais rien! Enfin, c'était un notaire honnêtement niais, qui ne voyait que des *actes* dans la vie.

Le jeune diplomate avait près de lui l'une des plus jolies femmes de Paris, une femme dont le mari s'en était allé poliment avant la fin du dîner, pour conduire ses deux enfants au spectacle, sur les boulevards, à l'Ambigu-Comique ou à la Gaîté. Quoique les mélodrames surexcitent les sentiments, ils passent à Paris pour être à la portée de l'enfance, et sans danger, parce que l'innocence y triomphe toujours. Le bon père était parti sans attendre le dessert, tant sa fille et son fils l'avaient tourmenté pour arriver au spectacle avant le lever du rideau.

Le notaire, l'imperturbable notaire, incapable de se demander pourquoi madame la marquise envoyait ses enfants et son mari sans elle au spectacle, était, depuis le dîner, comme vissé sur sa chaise. D'abord, une discussion avait fait traîner le dessert en longueur; puis, les gens tardèrent à servir le café. Chacun des petits incidents qui dévoraient un temps sans doute précieux, arrachait des mouvements d'impatience à la jolie femme, que l'on aurait pu comparer à un cheval de race piaffant avant la course; mais le notaire ne se connaissait ni en chevaux ni en femmes, et il trouvait tout bonnement la marquise une vive et sémillante femme. Enchanté d'être dans la compagnie d'une femme à la mode et d'un homme célèbre par son esprit, ce notaire faisait de l'esprit, il prenait pour une approbation le faux sourire de la marquise qu'il impatientait considérablement, et allait son train.

Déjà le diplomate, de concert avec sa compagne, s'était permis de garder, à plusieurs reprises, le silence, là où le notaire attendait une réponse élogieuse; mais, pendant ces repos significatifs, ce diable d'homme regardait le feu en cherchant des anecdotes; puis il avait eu recours à sa montre; enfin, la jolie femme s'était recoiffée de son chapeau pour sortir, et ne sortait pas. Le notaire ne voyait et n'entendait rien, il était ravi de lui-même, sûr de plaire et d'intéresser assez la marquise pour la clouer là.

— J'aurai bien certainement cette femme-là pour cliente, se disait-il.

La marquise se tenait debout, mettait ses gants, se tordait les doigts et regardait alternativement le comte qui partageait son impatience, ou le notaire qui plombait chaque trait d'esprit dont il était coupable. A chaque pause que faisait ce digne homme, le joli couple respirait en se disant par un signe : — Enfin, il va donc s'en aller!...

C'était un cauchemar moral qui devait finir par irriter les deux personnes passionnées sur lesquelles le notaire agissait comme un serpent sur des oiseaux, et les obliger à quelque brusquerie.

Au beau milieu du récit des ignobles moyens par lesquels un homme d'affaires, alors en faveur, avait fait jadis sa fortune, et dont le spirituel notaire détaillait scrupuleusement l'infamie, le diplomate entendit sonner neuf heures à la pendule, il vit que son notaire était bien décidément un imbécile qu'il fallait tout uniment congédier, et il l'arrêta résolument par un geste.

— Vous voulez les pincettes, M. le comte? dit le notaire en les présentant à son client.

— Non, monsieur, je suis forcé de vous renvoyer, madame veut aller rejoindre ses enfants, et je vais avoir l'honneur de l'accompagner.

— Déjà neuf heures! Le temps passe comme l'ombre dans la compagnie des gens aimables, dit le notaire qui parlait tout seul depuis une heure.

Il chercha son chapeau, puis il vint se planter devant la cheminée, retint difficilement un hoquet, et dit à son client, sans voir les regards foudroyants que lui lançait la marquise :

— Résumons-nous, M. le comte : les affaires pas-

sent avant tout. Demain donc, nous lancerons une assignation à M. le comte votre frère pour le mettre en demeure; nous procéderons à l'inventaire; et après, ma foi...

Le notaire avait si mal compris les intentions de son client, qu'il en prenait l'affaire en sens inverse des instructions que celui-ci venait de lui donner. Or, l'incident était trop délicat pour que le comte ne rectifiât pas involontairement les idées du balourd notaire, et il s'ensuivit une discussion qui prit un certain temps.

— Écoutez, dit enfin le diplomate sur un signe que lui fit la jeune femme, vous me cassez la tête, revenez demain à neuf heures avec mon avoué.

— Mais j'aurai l'honneur de vous faire observer, monsieur le comte, que nous ne sommes pas certains de rencontrer demain monsieur Maigaud, et que si la mise en demeure n'est pas lancée avant midi, le délai expire, et...

En ce moment, une voiture entra dans la cour, et au bruit qu'elle fit, la pauvre femme se retourna vivement pour cacher des pleurs qui lui vinrent aux yeux. Alors le comte sonna pour faire dire qu'il était sorti; mais le mari, revenu comme à l'improviste de la Gaîté, précéda le valet de chambre, et parut en tenant d'une main sa fille dont les yeux étaient rouges, et de l'autre son petit garçon tout grimaud et fâché.

—Que vous est-il donc arrivé? demanda la femme à son mari.

— Je vous dirai cela plus tard, répondit le marquis en se dirigeant vers un boudoir voisin dont la porte était ouverte, et où il aperçut les journaux.

La marquise impatientée se jeta désespérément sur un canapé.

Le notaire se crut obligé de faire le gentil avec les enfants et prit un ton mignard pour dire au petit garçon : — Hé bien, mon mignon, que donnait-on à la comédie?

— *La Vallée du Torrent*, répondit Gustave en grognant.

— Foi d'homme d'honneur, dit le notaire, les auteurs de nos jours sont à moitié fous! *La Vallée du Torrent!* Pourquoi pas *le Torrent de la Vallée?* il est possible qu'une vallée n'ait pas de torrent, et en disant *le torrent de la vallée,* les auteurs auraient accusé quelque chose de net. Mais laissons cela. Maintenant comment peut-il se rencontrer un drame dans un torrent et dans une vallée? Enfin, aujourd'hui le principal attrait de ces sortes de spectacles gît dans les décorations, et ce titre en indique de fort belles. Vous êtes-vous bien amusé, mon petit compère? ajouta-t-il en s'asseyant devant l'enfant.

Au moment où le notaire demanda quel drame pouvait se rencontrer au fond d'un torrent, la fille de la marquise se retourna lentement et pleura; mais la mère était si violemment contrariée qu'elle n'aperçut pas le mouvement de sa fille.

— Oh oui, monsieur, je m'amusais bien, répondit l'enfant. Il y avait dans la pièce un petit garçon bien gentil qu'était seul au monde, et son père n'était pas son papa; voilà quand il arrive en haut du pont qui est sur le torrent, qu'on le jette dans l'eau; alors Hélène s'est mise à pleurer, à sangloter, toute la salle a crié après nous, et mon père nous a bien vite, bien vite emmenés...

Le comte et la marquise restèrent tous deux stupéfaits, et comme saisis par un mal qui leur ôtait la force de penser et d'agir.

— Gustave, taisez-vous donc, cria le mari, je vous ai défendu de parler sur ce qui s'est passé au spectacle, et vous oubliez déjà mes recommandations.

— Que votre seigneurie l'excuse, monsieur le marquis, dit le notaire, j'ai eu le tort de l'interroger; mais j'ignorais la gravité de...

— Il devait ne pas répondre, dit le père en regardant son fils avec froideur.

La cause du brusque retour des enfants et de leur père parut alors être bien connue du diplomate et de la marquise. La mère regarda sa fille, la vit en pleurs, et se leva pour aller à elle; mais alors son visage se contracta violemment et offrit les signes d'une sévérité que rien ne tempérait.

— Assez, Hélène, lui dit-elle, allez sécher vos larmes dans le boudoir.

— Qu'a-t-elle donc fait, cette pauvre petite? dit le notaire qui voulut calmer à la fois la colère de la mère et les pleurs de la fille; elle est si jolie que ce doit être la plus sage créature du monde, et je suis bien sûr qu'elle ne vous donne que des jouissances.

Hélène regarda sa mère en tremblant, essuya ses larmes, tâcha de se composer un visage calme, et s'enfuit dans le boudoir.

— Et, certes, disait le notaire en continuant toujours, madame, vous êtes trop bonne mère pour ne pas aimer également tous vos enfants. Vous êtes d'ailleurs trop vertueuse pour avoir de ces tristes préférences dont nous sommes à portée de juger les funestes effets. La société nous passe par les mains, à nous autres. Aussi en voyons-nous les passions sous leur forme la plus hideuse, *l'intérêt.* Ici, une mère veut déshériter les enfants de son mari au profit des enfants qu'elle leur préfère; tandis que, de son côté, le mari veut quelquefois réserver sa fortune à l'enfant qui a mérité la haine de la mère; alors, ce sont des combats, des craintes, des actes, des contre-lettres, des ventes simulées, des *fidéicommis;* enfin, un gâchis pitoyable, ma parole

d'honneur, pitoyable! Là, des pères passent leur vie à déshériter leurs enfants en volant le bien de leurs femmes!... Oui, *volant* est le mot! Nous parlions de drame, ah! je vous assure que si nous pouvions dire le secret de certaines donations, nos auteurs pourraient en faire de terribles tragédies bourgeoises. Je ne sais pas de quel pouvoir usent les femmes pour faire ce qu'elles veulent; car malgré les apparences et leur faiblesse, ce sont toujours elles qui l'emportent. Ah, par exemple, elles ne m'attrapent pas, moi. Je devine toujours la raison de ces prédilections que dans le monde on qualifie poliment d'indéfinissables; mais les maris ne la devinent jamais, c'est une justice à leur rendre. Il y a des grâces d'ét...

Hélène, que son père avait ramenée du boudoir dans le salon, écoutait attentivement le notaire, et le comprenait si bien qu'elle jeta sur sa mère un coup d'œil craintif en pressentant avec tout l'instinct du jeune âge que cette circonstance allait redoubler sa sévérité. La marquise pâlit en montrant au comte par un geste de terreur son mari qui regardait les fleurs du tapis d'un air pensif.

En ce moment, malgré son savoir-vivre, le diplomate ne se contint plus et lança sur le notaire un regard foudroyant.

— Venez par ici, monsieur, lui dit-il en se dirigeant vivement vers la pièce qui précédait le salon.

— Le notaire l'y suivit en tremblant et sans achever sa phrase.

— Monsieur, lui dit alors avec une rage concentrée le jeune comte qui ferma violemment la porte du salon où il laissait la femme et le mari, depuis le dîner vous n'avez fait ici que des sottises et dit que des bêtises. Pour Dieu! allez-vous-en, car vous finirez par causer les plus grands malheurs. Puisque vous êtes un excellent notaire, restez dans votre étude; et si, par hasard, vous allez dans le monde, tâchez d'y être plus circonspect...

Puis il rentra dans le salon, en quittant le notaire sans le saluer. Celui-ci resta pendant un moment tout ébaubi, perclus, sans savoir où il en était. Quand les bourdonnements qui lui tintaient aux oreilles cessèrent, il crut entendre des gémissements, des allées et venues dans le salon, puis les sonnettes furent violemment tirées. Il eut peur de revoir le comte, et retrouva l'usage de ses jambes pour déguerpir et gagner l'escalier; mais, à la porte des appartements, il se heurta dans les valets qui s'empressaient de venir prendre les ordres de leur maître.

— Voilà comme sont tous ces grands seigneurs, se dit-il enfin quand il fut dans la rue à la recherche d'un cabriolet, ils vous engagent à parler, vous y invitent par des compliments; vous croyez les amuser, point du tout, ils vous font des impertinences, vous mettent à distance, et vous jettent même à la porte sans se gêner. Enfin, j'étais fort spirituel, je n'ai rien dit qui ne fût sensé, posé, convenable. Ma foi, il me recommande d'avoir plus de circonspection, je n'en manque pas. Que diable, je suis notaire, et membre de ma chambre! Bah! c'est une boutade d'ambassadeur, il n'y a rien de sacré pour ces gens-là. Demain, il m'expliquera comment je n'ai fait chez lui que des bêtises et que des sottises. Je lui demanderai raison, c'est-à-dire je lui en demanderai la raison, car, au total, j'ai tort, peut-être... Ma foi, je suis bien bon de me casser la tête...

Le notaire revint chez lui, et soumit l'énigme à sa notaresse en lui racontant de point en point les événements de la soirée.

— Mon cher Crottat, son excellence à eu parfaitement raison en te disant que tu n'avais fait que des sottises et dit que des bêtises.

— Pourquoi?

— Mon cher, je te le dirais que cela ne t'empêcherait pas de recommencer ailleurs demain. Seulement je te recommande encore de ne jamais parler que d'affaires en société.

— Si tu ne veux pas me le dire, je le demanderai demain à...

— Mon Dieu, les gens les plus niais s'étudient à cacher ces choses-là, et tu crois qu'un ambassadeur ira te les dire. Mais, Crottat, je ne t'ai jamais vu si dénué de sens.

— Merci, ma chère.

Paris, 25 mai 1834.

LES

DEUX RENCONTRES.

LA FASCINATION.

Un ancien officier d'ordonnance de Napoléon, M. de Verdun, qui, sous la restauration, avait été appelé à une haute fortune, était venu passer les beaux jours à Versailles, où il habitait une maison de campagne située entre l'église et la barrière de Montreuil, sur le chemin qui conduit à l'avenue de Saint-Cloud. Son service à la cour ne lui permettait plus de séjourner à sa terre.

Élevé jadis pour servir d'asile aux passagères amours de quelque grand-seigneur, ce pavillon avait de très-vastes dépendances. Les jardins au milieu desquels il était placé l'éloignaient également à droite et à gauche, des premières maisons de Montreuil, et des chaumières construites aux environs de la barrière; ainsi, sans être par trop isolés, les maîtres de cette propriété jouissaient, à deux pas d'une ville, de tous les plaisirs de la solitude. Par une étrange contradiction, la façade et la porte d'entrée de la maison donnaient immédiatement sur le chemin qui, peut-être autrefois, était peu fréquenté. Cette hypothèse paraît vraisemblable si l'on vient à songer qu'il aboutit au délicieux pavillon bâti par Louis XV pour mademoiselle de Romans, et qu'avant d'y arriver les curieux reconnaissent, çà et là, plus d'un *casino* dont l'intérieur et le décor trahissent les spirituelles débauches de nos aïeux, qui, dans la licence dont on les accuse, cherchaient néanmoins l'ombre et le mystère.

Par une soirée d'hiver, le général Verdun, sa femme et ses enfants, se trouvèrent seuls dans cette maison déserte. Leurs gens avaient obtenu la permission d'aller célébrer à Versailles la noce de l'un d'entre eux; et, présumant que la solennité de Noël, jointe à cette circonstance, leur offrirait une valable excuse auprès de leurs maîtres, ils ne se faisaient pas scrupule de consacrer à la fête un peu plus de temps que ne leur en avait octroyé l'ordonnance domestique. Cependant, comme M. de Verdun était connu pour un homme qui n'avait jamais manqué d'accomplir sa parole avec une inflexible probité, les réfractaires ne dansèrent pas sans quelques remords quand le moment du retour fut expiré. Onze heures venaient de sonner, et pas un domestique n'était arrivé.

Le profond silence qui régnait sur la campagne permettait d'entendre, par intervalle, la bise sifflant à travers les branches noires des arbres, mugissant autour de la maison, ou s'engouffrant dans les longs corridors. La gelée avait si bien purifié l'air, durci la terre et saisi les pavés, que tout avait cette sonorité sèche dont les phénomènes nous surprennent toujours. La lourde démarche d'un buveur attardé, ou le bruit d'un fiacre retournant à Paris, retentissaient plus vivement et se faisaient écouter plus loin que de coutume. Les feuilles mortes, mises en danse par quelques tourbillons soudains, frissonnaient sur les pierres de la cour de manière à donner une voix à la nuit, quand elle voulait devenir muette. C'était enfin une de ces âpres soirées qui arrachent à notre égoïsme une plainte stérile en faveur du pauvre ou

du voyageur, et nous rendent le coin du feu si voluptueux.

En ce moment, la famille Verdun, réunie au salon, ne s'inquiétait ni de l'absence des domestiques, ni des gens sans foyer, ni de la poésie dont étincelle une veillée d'hiver. Sans philosopher hors de propos, se confiant en la protection d'un vieux soldat, femmes et enfants se livraient aux ineffables délices dont est féconde une vie intérieure quand les sentiments n'y sont pas gênés, quand l'affection et la franchise animent les discours, les regards et les jeux.

Le général était assis, ou, pour mieux dire, enseveli dans une haute et spacieuse bergère, au coin de la cheminée, où brillait un feu nourri qui répandait cette chaleur piquante symptôme d'un froid excessif au dehors. Appuyée sur le dos du siége, et légèrement inclinée, la tête de ce bon père restait dans une pose dont l'indolence peignait un calme parfait, un doux épanouissement de joie intime. Ses bras, à moitié endormis, mollement jetés hors de la bergère, achevaient d'exprimer une pensée de bonheur. Il contemplait le plus petit de ses enfants, un garçon à peine âgé de cinq ans, qui, demi nu, se refusait à se laisser déshabiller par sa mère. Le bambin fuyait la chemise ou le bonnet de nuit dont madame de Verdun le menaçait parfois; il gardait sa collerette brodée, riait à sa mère quand elle l'appelait, en s'apercevant qu'elle riait elle-même de cette rébellion enfantine. Alors il se remettait à jouer avec sa sœur, aussi naïve, mais plus malicieuse, et qui parlait déjà plus distinctement que lui, dont les vagues paroles et les idées confuses étaient à peine intelligibles pour ses parents. La petite Moïna, son aînée de deux ans, provoquait par des agaceries déjà féminines, d'interminables rires qui partaient comme des fusées, et semblaient ne pas avoir de causes; mais à les voir, tous deux, se roulant devant le feu, montrant sans honte leurs jolis corps potelés, leurs formes blanches et délicates, confondant les boucles de leurs chevelures noire et blonde, heurtant leurs visages roses où la joie traçait des fossettes ingénues, certes un père et surtout une mère comprenaient ces petites âmes, pour eux déjà caractérisées, pour eux déjà passionnées. Ces deux anges faisaient pâlir, par les vives couleurs de leurs yeux humides, de leurs joues brillantes, de leur teint blanc, les fleurs du tapis moelleux, ce théâtre de leurs ébats, sur lequel ils tombaient, se renversaient, se combattaient, se roulaient sans danger.

Assise sur une causeuse à l'autre coin de la cheminée, en face de son mari, la mère était entourée de vêtements épars, et restait, un soulier rouge à la main, dans une attitude pleine de laisser-aller. Son indécise sévérité mourait dans un doux sourire gravé sur ses lèvres. Agée d'environ quarante ans, elle conservait encore une beauté due à la rare perfection des lignes de son visage, auquel la chaleur, la lumière et le bonheur prêtaient en ce moment un éclat surnaturel. Souvent elle cessait de regarder ses enfants pour reporter ses yeux caressants sur la grave et puissante figure de son mari; et parfois, en se rencontrant, les yeux des deux époux échangeaient de muettes jouissances et de profondes réflexions.

Le général avait un visage fortement basané. Son front large et pur était sillonné par quelques mèches de cheveux grisonnants. Les mâles éclairs de ses yeux bleus, la bravoure inscrite dans les rides de ses joues flétries, annonçaient qu'il avait acheté par de rudes et glorieux travaux le ruban rouge négligemment passé dans la boutonnière de son habit. En ce moment, les innocentes joies exprimées par ses deux enfants se reflétaient sur sa physionomie vigoureuse et ferme où perçaient une bonhomie, une candeur indicibles. Ce vieux capitaine était redevenu petit sans beaucoup d'efforts. N'y a-t-il pas toujours un peu d'amour pour l'enfance chez les soldats qui ont expérimenté le monde et la vie, qui ont appris à reconnaître les misères de la force et les priviléges de la faiblesse?

Plus loin, devant une table ronde, éclairée par des lampes astrales dont les vives lumières luttaient avec les lueurs pâles des bougies placées sur la cheminée, était un jeune garçon de treize ans, occupé à lire un gros livre dont il tournait rapidement les pages. Les cris de son frère ou de sa sœur ne lui causaient aucune distraction, et sa figure accusait toute la curiosité de la jeunesse. Cette profonde préoccupation était justifiée par les attachantes merveilles des *Mille et une Nuits* et par un uniforme de lycéen. Il restait immobile, dans une attitude méditative, un coude sur la table, et la tête appuyée sur l'une de ses mains, dont les doigts blancs tranchaient au milieu d'une chevelure brune. La clarté tombant d'aplomb sur son visage, et le reste du corps étant dans l'obscurité, il ressemblait ainsi à ces portraits noirs où Raphaël s'est représenté lui-même, attentif, penché, songeant à l'avenir.

Entre cette table et madame de Verdun, une grande et belle jeune fille travaillait assise devant un métier à tapisserie, sur lequel se penchait et d'où s'éloignait alternativement sa tête, dont les cheveux d'ébène artistement lissés réfléchissaient la lumière. A elle seule, Hélène formait un ravissant spectacle. Sa beauté se distinguait par un rare caractère de force et d'élégance. Quoique relevée de manière à dessiner des traits vifs autour de la tête, la chevelure était si abondante que, rebelle aux dents du peigne, elle se frisait énergiquement à la

naissance du cou. Ses sourcils, très-fournis et régulièrement plantés, tranchaient avec la blancheur de son front pur. Elle avait même sur la lèvre supérieure quelques signes de courage qui figuraient une légère teinte de bistre sous un nez grec dont les contours étaient d'une exquise perfection. Mais la captivante rondeur des formes, la candide expression des autres traits, la transparence d'une carnation délicate, la voluptueuse mollesse des lèvres, le fini de l'ovale décrit par le visage, et surtout la sainteté de son regard vierge, imprimaient à cette beauté vigoureuse la suavité féminine, la modestie enchanteresse que nous demandons à ces anges de paix et d'amour. Seulement il n'y avait rien de frêle dans cette jeune fille, et son cœur devait être aussi doux, son âme aussi forte, que ses proportions étaient magnifiques et sa figure attrayante. Elle imitait le silence de son frère le lycéen, et paraissait en proie à l'une de ces fatales méditations de jeune fille, souvent impénétrables à l'observation d'un père ou même à la sagacité des mères, en sorte qu'il était impossible de savoir s'il fallait attribuer au jeu de la lumière ou à des peines secrètes, les ombres capricieuses qui passaient sur son visage comme des nuées sur un ciel pur.

Les deux aînés étaient en ce moment complétement oubliés par M. et Mme de Verdun. Cependant, plusieurs fois, le coup d'œil interrogateur du général avait embrassé la scène muette qui, sur le second plan, offrait une gracieuse réalisation des espérances écrites dans les tumultes enfantins placés sur le devant de ce tableau domestique. En expliquant la vie humaine par d'insensibles gradations, ces figures composaient une sorte de poëme vivant. Le luxe des accessoires qui décoraient le salon, la diversité des attitudes, les oppositions formées par les vêtements tous divers de couleurs, les contrastes créés par les expressions de ces visages fortement accidentés, grâce aux tons imprimés par les différents âges et aux contours mis en saillie par les lumières, répandaient sur ces pages humaines toutes les richesses demandées à la sculpture, aux peintres, aux écrivains. Enfin, le silence et l'hiver, la solitude et la nuit, prêtaient leur majesté à cette sublime et naïve composition, délicieux effet de nature. La vie conjugale est pleine de ces heures sacrées dont le charme indéfinissable est dû peut-être à quelque souvenance d'un monde meilleur. Des rayons célestes jaillissent, sans doute, sur ces sortes de scènes, destinées à payer à l'homme une partie de ses chagrins, à lui faire accepter l'existence. Il semble que l'univers soit là, devant nous, sous une forme enchanteresse, qu'il déroule ses grandes idées d'ordre, plaide pour les lois sociales, et dénonce l'avenir.

Cependant, malgré le regard d'attendrissement jeté par Hélène sur Abel et Moïna quand éclatait une de leurs joies; malgré le bonheur peint sur sa lucide figure lorsqu'elle contemplait furtivement son père, un sentiment de profonde mélancolie était empreint dans ses gestes, dans son attitude, et surtout dans ses yeux voilés par de longues paupières. Ses blanches et puissantes mains, à travers lesquelles la lumière passait, en leur communiquant une rougeur diaphane et presque fluide, eh bien! ses mains tremblaient. Une seule fois, sans se défier mutuellement, ses yeux et ceux de madame de Verdun se heurtèrent; alors, ces deux femmes se comprirent par un regard terne et froid, respectueux chez Hélène, sombre et menaçant chez la mère. Hélène baissa promptement sa vue sur le métier, tira l'aiguille avec prestesse, et de longtemps ne releva sa tête, qui semblait lui être devenue trop lourde à porter.

La mère était-elle trop sévère pour sa fille, et jugeait-elle cette sévérité nécessaire? Était-elle jalouse de la beauté d'Hélène, avec qui elle pouvait rivaliser encore, mais en déployant tous les prestiges de la toilette? Ou la fille avait-elle surpris, comme toutes les filles quand elles deviennent clairvoyantes, des secrets que cette femme, en apparence si religieusement fidèle à ses devoirs, croyait avoir ensevelis dans son cœur aussi profondément que dans une tombe? Quoi qu'il en fût, depuis quelque temps Hélène était devenue plus pieuse et plus recueillie qu'aux jours où, folâtre, elle demandait à aller au bal; et jamais elle n'avait été si caressante pour son père, surtout quand madame de Verdun n'était pas témoin de ses cajoleries de jeune fille. Néanmoins, s'il existait du refroidissement dans l'affection d'Hélène pour sa mère, il était si finement exprimé que le colonel ne devait pas s'en apercevoir, quelque jaloux qu'il pût être de l'union qui régnait dans sa famille et dont il se faisait gloire. Nul homme n'aurait eu l'œil assez perspicace pour sonder la profondeur de ces deux cœurs féminins : l'un jeune et généreux, l'autre sensible et fier; le premier, trésor d'indulgence, le second plein de finesse et d'amour. Si la mère contristait sa fille par un adroit despotisme de femme, il n'était sensible qu'aux yeux de la victime. Au reste, l'événement seulement fit naître ces conjectures toutes insolubles. Jusqu'à cette nuit, aucune lumière accusatrice ne s'était échappée de ces deux âmes; mais entre elles et Dieu il s'élevait certainement quelque sinistre mystère.

— Allons, Abel, s'écria madame de Verdun, en saisissant un moment où, silencieux et fatigués, Moïna et son frère restaient immobiles; allons, mon fils, il faut vous coucher....

Et lui lançant un regard impérieux, elle le prit vivement sur ses genoux.

— Comment, dit le général, il est dix heures et demie, et pas un de nos domestiques n'est rentré! Ah! les compères!

— Gustave, ajouta-t-il en se tournant vers son fils, s'il vous reste peu de pages à lire, achevez votre conte; sinon, en route. Il faut dormir, mon enfant. Demain nous avons cinq lieues à faire, et comme nous devons être à huit heures au lycée, ne badinons pas avec la consigne...

Sans donner la moindre marque de regret, Gustave ferma le livre à l'instant même, avec une obéissance tout à la fois intelligente et passive, qui révélait l'empire exercé par le général dans sa maison. Il se fit un moment de silence pendant lequel M. de Verdun s'empara de Moïna qui se débattait contre le sommeil, et la posa doucement sur lui. Alors la petite laissa rouler sa tête chancelante sur la poitrine du père et s'y endormit tout à fait, enveloppée dans les rouleaux dorés de sa jolie chevelure.

En cet instant, des pas rapides retentirent dans la rue, sur la terre; soudain trois coups, frappés à la porte, réveillèrent les échos de la maison. Ces coups prolongés eurent un accent aussi facile à comprendre que le cri d'un homme en danger de mourir. Le chien de garde aboya d'un ton de fureur. Hélène, Gustave, le général et sa femme tressaillirent vivement; mais Abel, que sa mère achevait de coiffer, et Moïna ne s'éveillèrent pas.

— Il est pressé, celui-là, s'écria le militaire en déposant sa fille sur la bergère.

Il sortit brusquement du salon, sans avoir entendu la prière de sa femme.

— Mon ami, n'y va pas...

M. de Verdun passa dans sa chambre à coucher, y prit une paire de pistolets, alluma sa lanterne sourde, s'élança vers l'escalier, descendit avec la rapidité de l'éclair, et se trouva bientôt à la porte de la maison.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Ouvrez, répondit une voix presque suffoquée par des respirations haletantes.

— Êtes-vous ami?

— Oui, ami.

— Êtes-vous seul?

— Oui, mais ouvrez. *Ils* viennent, *ils* viennent!

Un homme se glissa sous le porche avec la fantastique vélocité d'une ombre aussitôt que le général eut entrebâillé la porte; et, sans qu'il pût s'y opposer, l'inconnu l'obligea de la lâcher en la repoussant par un vigoureux coup de pied, et s'y appuya résolument comme pour empêcher de la rouvrir.

Alors M. de Verdun leva soudain son pistolet et sa lanterne sur la poitrine de l'étranger, afin de le tenir en respect, et vit un homme de moyenne taille, enveloppé dans une pelisse fourrée, vêtement de vieillard, ample et traînant, qui semblait ne pas avoir été fait pour lui. Soit prudence ou hasard, le fugitif avait le front entièrement couvert par un chapeau qui lui tombait sur les yeux.

— Monsieur, dit-il au général, abaissez le canon de votre pistolet. Je ne prétends pas rester chez vous sans votre consentement; mais si je sors, la mort m'attend à la barrière. Et quelle mort! Vous en répondriez à Dieu. Je vous demande l'hospitalité pour deux heures... Songez-y bien, monsieur! tout suppliant que je sois, je dois commander avec le despotisme de la nécessité. Je veux l'hospitalité de l'Arabie. Que je vous sois sacré. Sinon, ouvrez... j'irai mourir. Il me faut le secret, un asile, et de l'eau. Oh! de l'eau, répéta-t-il d'une voix qui râlait.

— Qui êtes-vous? demanda le général surpris de la volubilité fiévreuse avec laquelle parlait l'inconnu.

— Ah! qui je suis! Eh bien! ouvrez que je m'éloigne, répondit l'homme avec l'accent d'une infernale ironie.

Malgré l'adresse avec laquelle M. de Verdun promenait les rayons de sa lanterne, il ne pouvait voir que le bas de ce visage, et rien n'y plaidait en faveur d'une hospitalité si singulièrement réclamée: les joues étaient tremblantes, livides, les traits horriblement contractés, et, dans l'ombre projetée par le bord du chapeau, les yeux se dessinaient comme deux lueurs qui firent presque pâlir la faible lumière de la bougie. Cependant il fallait une réponse.

Monsieur, dit le général, votre langage est certainement celui d'un homme de bonne compagnie; mais à ma place, vous...

— Vous disposez de ma vie! s'écria l'étranger d'un son de voix terrible en interrompant son hôte.

— Deux heures, dit M. de Verdun irrésolu.

— Deux heures, répéta l'homme.

Mais tout à coup, il repoussa son chapeau par un geste de désespoir, se découvrit le front, et lança, comme s'il voulait faire une dernière tentative, un regard dont la vive clarté pénétra l'âme du général. Ce jet d'intelligence et de volonté ressemblait à un éclair, et fut écrasant comme la foudre. N'y a-t-il pas des moments où les hommes sont investis d'un pouvoir inexplicable?

— Allez, qui que vous puissiez être, reprit gravement le maître du logis, qui crut obéir à l'un de ces mouvements instinctifs dont l'homme ne sait pas toujours se rendre compte, vous serez en sûreté sous mon toit.

— Dieu vous le rende! ajouta l'inconnu, laissant échapper un profond soupir.

— Êtes-vous armé? demanda le général.

Pour toute réponse, l'étranger, lui donnant à peine le temps de jeter un coup d'œil sur sa pelisse, l'ouvrit et la replia lestement. Il était sans armes apparentes et dans le costume d'un jeune homme qui sort du bal.

Tout rapide que fût l'examen du soupçonneux militaire, il en vit assez pour s'écrier : — Où diable avez-vous pu vous éclabousser ainsi par un temps si sec?

— Encore des questions, répondit-il avec un air de hauteur.

— Suivez-moi, reprit M. de Verdun.

Ils devinrent silencieux, comme deux joueurs qui se défient l'un de l'autre. Le général commença même à concevoir de sinistres pressentiments. L'inconnu lui pesait déjà sur le cœur comme un cauchemar; mais, dominé par la foi du serment, il le conduisit à travers les corridors, les escaliers de sa maison, et le fit entrer dans une grande chambre située au second étage, précisément au-dessus du salon. Cette pièce inhabitée servait de séchoir en hiver, ne communiquait à aucun appartement, et n'avait d'autre décoration, sur ses quatre murs jaunis, qu'un méchant miroir laissé sur la cheminée par le précédent propriétaire, et une grande glace qui s'étant trouvée sans emploi lors de l'emménagement de M. de Verdun, fut provisoirement mise en face de la cheminée. Le plancher de cette vaste mansarde n'avait jamais été balayé, l'air y était glacial, et deux vieilles chaises dépaillées en composaient tout le mobilier.

Après avoir posé sa lanterne sur l'appui de la cheminée, le général dit à l'inconnu : — Votre sécurité veut que cette misérable mansarde vous serve d'asile. Et, comme vous avez ma parole pour le secret, vous me permettrez de vous y enfermer.

L'homme baissa la tête en signe d'adhésion.

— Je n'ai demandé qu'un asile, le secret, et de l'eau, ajouta-t-il.

— Je vais vous en apporter, répondit M. de Verdun, qui ferma la porte avec soin, et descendit à tâtons dans le salon, pour y venir prendre un flambeau, afin d'aller chercher lui-même une carafe dans l'office.

— Hé bien, monsieur, qu'y a-t-il? demanda vivement madame de Verdun à son mari.

— Rien, ma chère, répondit-il d'un air froid.

— Mais nous avons cependant bien écouté, vous venez de conduire quelqu'un là-haut...

— Gustave, Hélène, reprit le général en regardant ses enfants, qui levèrent la tête vers lui, songez que l'honneur de votre père repose sur votre discrétion. Vous devez n'avoir rien entendu.

Le lycéen et la jeune fille répondirent par un mouvement de tête significatif. Madame de Verdun demeura tout interdite et piquée intérieurement de la manière dont son mari s'y prenait pour lui imposer silence. Le général alla prendre une carafe, un verre, et remonta dans la chambre où était son prisonnier. Il le trouva debout, appuyé contre le mur, près de la cheminée, la tête nue, il avait jeté son chapeau sur une des deux chaises. L'étranger ne s'attendait sans doute pas à se voir si vivement éclairé. Son front se plissa, et sa figure devint soucieuse quand ses yeux rencontrèrent les yeux perçants du général; mais il s'adoucit, et prit une physionomie gracieuse pour remercier son protecteur. Lorsque ce dernier eut placé le verre et la carafe sur l'appui de la cheminée, l'inconnu, après lui avoir encore jeté son regard flamboyant, rompit le silence.

— Monsieur, dit-il d'une voix douce qui n'eut plus de convulsions gutturales comme précédemment, mais qui néanmoins accusait encore un tremblement intérieur, je vais vous paraître bizarre. Excusez mes caprices, ils sont nécessaires. Si vous restez là, je vous prierai de ne pas me regarder quand je boirai.

Contrarié de toujours obéir à un homme qui lui déplaisait, le général se retourna brusquement. L'étranger tira de sa poche un mouchoir blanc, s'en enveloppa la main droite; puis il saisit la carafe, et but d'un trait l'eau qu'elle contenait. Sans penser à enfreindre son serment tacite, M. de Verdun regarda machinalement dans la glace; mais alors, la correspondance des deux miroirs permettant à ses yeux de parfaitement embrasser l'inconnu, il vit le mouchoir se rougir soudain par le contact des mains qui étaient pleines de sang.

— Ah! vous m'avez regardé, s'écria l'homme, quand après avoir bu et s'être enveloppé dans son manteau, il examina le général d'un air soupçonneux; alors je suis perdu. *Ils* viennent, les voici!

— Je n'entends rien, dit M. de Verdun.

— Vous n'êtes pas intéressé comme je le suis à écouter dans l'espace.

— Vous vous êtes donc battu en duel, pour être ainsi couvert de sang? demanda le général, assez ému en distinguant la couleur des larges taches dont les vêtements de son hôte étaient imbibés.

— Oui, un duel, vous l'avez dit, répéta l'étranger en laissant errer sur les lèvres un sourire amer.

En ce moment, le son des pas de plusieurs chevaux au grand galop retentit dans le lointain; mais ce bruit était faible comme les premières lueurs du matin. L'oreille exercée du général reconnut la marche de chevaux disciplinés par le régime de l'escadron. Alors il jeta sur son prisonnier un regard de nature à dissiper les doutes qu'il avait pu lui

suggérer par son indiscrétion involontaire, remporta la lumière et revint au salon. A peine posait-il la clef de la chambre haute sur la cheminée, que le bruit produit par la cavalerie grossit et s'approcha du pavillon avec une rapidité qui le fit tressaillir. En effet, des chevaux s'arrêtèrent à la porte de la maison. Après avoir échangé quelques paroles avec ses camarades, un cavalier descendit, frappa rudement, et obligea le général d'aller ouvrir. Ce dernier ne fut pas maître d'une émotion secrète à l'aspect de six gendarmes dont les chapeaux bordés d'argent brillaient à la clarté de la lune.

— Monseigneur, lui dit un brigadier, n'avez-vous pas entendu tout à l'heure un homme courant vers la barrière?

— Vers la barrière? Non.

— Vous n'avez ouvert votre porte à personne?

— Ai-je donc l'habitude d'ouvrir moi-même ma porte?...

Mais, pardon, mon général, en ce moment, il me semble que...

— Ah çà! s'écria M. de Verdun avec un accent de colère, allez-vous me plaisanter? Avez-vous le droit...

— Rien, rien, monseigneur, reprit doucement le brigadier. Vous excuserez notre zèle. Nous savons bien qu'un pair de France ne s'expose pas à recevoir un assassin à cette heure de la nuit; mais le désir d'avoir quelques renseignements...

— Un assassin! s'écria le général. Et qui donc a été...

— M. le marquis de Mauny vient d'être haché en je ne sais combien de morceaux, reprit le gendarme. Mais l'assassin est vivement poursuivi. Nous sommes certains qu'il est dans les environs, et nous allons le traquer. Excusez, mon général.

Le gendarme parlait en remontant à cheval, en sorte qu'il ne lui fut heureusement pas possible de voir la figure du général. Le cauteleux officier de la police judiciaire, habitué à tout supposer, aurait peut-être conçu des soupçons à l'aspect de cette physionomie ouverte où se peignaient si fidèlement les mouvements de l'âme.

— Sait-on le nom du meurtrier? demanda le général.

— Non, répondit le cavalier. Il a laissé le secrétaire plein d'or et de billets de banque, sans y toucher.

— C'est une vengeance, dit M. de Verdun.

— Ah! bah, sur un vieillard! Non, non, ce gaillard-là n'aura pas eu le temps de faire son coup.

Et le gendarme rejoignit ses compagnons, qui galopaient déjà dans le lointain.

M. de Verdun resta pendant un moment en proie à des perplexités faciles à comprendre. Bientôt il entendit ses domestiques qui revenaient en se disputant avec une sorte de chaleur, et dont les voix retentissaient dans le carrefour de Montreuil. Quand ils arrivèrent, sa colère, à laquelle il fallait un prétexte pour s'exhaler du cœur où elle bouillonnait, tomba sur eux avec l'éclat de la foudre. Sa voix fit trembler les échos de la maison. Puis il s'apaisa tout à coup, lorsque le plus hardi, le plus adroit d'entre eux, son valet de chambre, excusa leur retard en lui disant qu'ils avaient été arrêtés à l'entrée de Montreuil par des gendarmes et des agents de police en quête d'un assassin. Le général se tut soudain. Puis, rappelé par ce mot aux devoirs de sa singulière position, il ordonna sèchement à tous ses gens d'aller se coucher aussitôt; et, les laissant étonnés de la facilité avec laquelle il admettait le mensonge du valet de chambre, il gagna l'escalier pour retourner au salon.

Mais pendant que ces événements se passaient dans la cour, un incident assez léger en apparence avait changé la situation des autres personnages qui figurent dans cette histoire. A peine M. de Verdun était-il sorti, que sa femme, jetant alternativement les yeux sur la clef de la mansarde et sur Hélène, finit par dire à voix basse en se penchant vers sa fille : — Hélène, votre père a laissé la clef sur la cheminée.

La jeune fille étonnée leva la tête, et regarda timidement sa mère, dont les yeux petillaient de curiosité.

— Hé bien, maman? répondit-elle d'une voix troublée.

— Je voudrais bien savoir ce qui se passe là-haut. S'il y a une personne, elle n'a pas encore bougé. Vas-y donc...

— Moi! dit la jeune fille avec une sorte d'effroi.

— As-tu peur?

— Non, madame. Mais je crois avoir distingué le pas d'un homme.

— Si je pouvais y aller moi-même, je ne vous aurais pas prié de monter, Hélène, reprit sa mère avec un ton de dignité froide. Si votre père rentrait et ne me trouvait pas, il me chercherait peut-être, tandis qu'il ne s'apercevra pas de votre absence.

— Madame, répondit Hélène, si vous me le commandez, j'irai; mais je perdrai l'estime de mon père...

— Comment! dit madame de Verdun avec un accent d'ironie. Mais puisque vous prenez au sérieux ce qui n'était qu'une plaisanterie, maintenant je vous ordonne d'aller voir qui est là-haut. Voici la clef, ma fille! Votre père, en vous recommandant le silence sur ce qui se passe en ce moment chez lui, ne vous a point interdit de monter à cette chambre. Allez, et sachez qu'une mère ne doit jamais être jugée par sa fille...

Après avoir prononcé ces dernières paroles avec

toute la sévérité d'une mère offensée, madame de Verdun prit la clef et la remit à Hélène, qui se leva sans dire un mot, et quitta le salon.

— Ma mère saura toujours bien obtenir son pardon; mais moi je serai perdue dans l'esprit de mon père. Veut-elle donc me priver de la tendresse qu'il a pour moi, me chasser de sa maison?

Ces idées fermentèrent soudain dans son imagination pendant qu'elle marchait sans lumière le long du corridor, au fond duquel était la porte de la chambre mystérieuse. Quand elle y arriva, le désordre de ses pensées eut quelque chose de fatal. Cette espèce de méditation confuse servit à faire déborder mille sentiments contenus jusque là dans son cœur. Ne croyant peut-être déjà plus à un heureux avenir, elle acheva, dans ce moment affreux, de désespérer de sa vie. Elle trembla convulsivement en approchant la clef de la serrure, et son émotion devint même si forte qu'elle s'arrêta pendant un instant pour mettre la main sur son cœur, comme si elle avait eu le pouvoir d'en calmer les battements profonds et sonores... Enfin elle ouvrit la porte.

Le cri des gonds avait sans doute vainement frappé l'oreille du meurtrier. Quoique son ouïe fût si fine, il resta presque collé sur le mur, immobile et comme perdu dans ses pensées. Le cercle de lumière projeté par la lanterne l'éclairait faiblement, et il ressemblait, dans cette zone de clair-obscur, à ces sombres statues de chevaliers, toujours debout à l'encoignure de quelque tombe noire sous les chapelles gothiques. Des gouttes de sueur froide sillonnaient son front jaune et large. Une audace incroyable brillait sur ce visage fortement contracté. Ses yeux de feu, fixes et secs, semblaient contempler un combat dans l'obscurité qui était devant lui. Des pensées tumultueuses passaient rapidement sur cette face, dont l'expression ferme et précise indiquait une âme supérieure. Son corps, son attitude, ses proportions s'accordaient avec son génie sauvage. Cet homme était tout force et tout puissance, et il envisageait les ténèbres, comme une visible image de son avenir.

Habitué à voir les figures énergiques des gens qui se pressaient autour de Napoléon, et préoccupé par une curiosité morale, le général n'avait pas fait attention aux singularités physiques de cet homme extraordinaire; mais, sujette comme toutes les femmes aux impressions extérieures, Hélène fut saisie par le mélange de lumière et d'ombre, de grandiose et de passion, par un poétique chaos qui donnait à l'inconnu l'apparence de Lucifer se relevant de sa chute. Tout à coup la tempête peinte sur ce visage s'apaisa comme par magie, et l'indéfinissable empire dont l'étranger était, à son insu peut-être, le principe et l'effet, se répandit autour de lui avec la progressive rapidité d'une inondation. Un torrent de pensées découla de son front au moment où ses traits reprirent leurs formes naturelles. Alors, *charmée*, soit par l'étrangeté de cette entrevue, soit par le mystère dans lequel elle pénétrait, la jeune fille put admirer une physionomie douce et pleine d'intérêt.

Elle resta pendant quelque temps dans un prestigieux silence et en proie à des troubles jusqu'alors inconnus à sa jeune âme. Mais bientôt, soit qu'Hélène eût laissé échapper une exclamation, eût fait un mouvement; soit que l'assassin, revenant du monde idéal au monde réel, entendît une autre respiration que la sienne, il tourna la tête vers la fille de son hôte, et aperçut indistinctement dans l'ombre la figure sublime et les formes majestueuses d'une créature qu'il dut prendre pour un ange, à la voir immobile et vague comme une apparition.

— Monsieur! dit-elle d'une voix palpitante.

Le meurtrier tressaillit.

— Une femme! s'écria-t-il doucement. Est-ce possible? Éloignez-vous, reprit-il. Je ne reconnais à personne le droit de me plaindre, de m'absoudre, ou de me condamner. Je dois vivre seul. Allez, mon enfant, ajouta-t-il avec un geste de souverain, je reconnaîtrais mal le service que me rend le maître de cette maison, si je laissais une seule des personnes qui l'habitent respirer le même air que moi. Il faut me soumettre aux lois du monde.

Cette dernière phrase fut prononcée à voix basse. En achevant d'embrasser par sa profonde intuition les misères que réveilla cette idée mélancolique, il jeta sur Hélène un regard de serpent et remua dans le cœur de cette singulière jeune fille un monde de pensées encore endormi chez elle. Ce fut comme une lumière qui lui aurait éclairé des pays inconnus. Son âme fut terrassée, subjuguée, sans qu'elle trouvât la force de se défendre contre le pouvoir magnétique de ce regard, quelque involontairement lancé qu'il fût.

Honteuse et tremblante, elle sortit et ne revint au salon qu'un instant avant le retour de son père, en sorte qu'elle ne put rien dire à sa mère.

Le général, tout préoccupé, se promena silencieusement, les bras croisés, allant d'un pas uniforme, des fenêtres qui donnaient sur la rue, aux fenêtres du jardin. Sa femme gardait Abel endormi. Moïna, posée sur la bergère comme un oiseau dans son nid, sommeillait insouciante. Gustave continuait sa lecture. Sa sœur aînée tenait un pelote de soie dans une main, dans l'autre une aiguille, et contemplait le feu...

Le profond silence qui régnait au salon, au-dehors et dans la maison, n'était interrompu que par les pas traînants des domestiques, qui allèrent se coucher un à un; par quelques rires étouffés, der-

nier écho de leur joie et de la fête nuptiale; puis encore par les portes de leurs chambres respectives, au moment où ils les ouvrirent en se parlant les uns aux autres, et quand ils les fermèrent. Quelques bruits sourds retentirent encore auprès des lits. Une chaise tomba. La toux d'un vieux cocher résonna faiblement et se tut. Mais bientôt la sombre majesté qui éclate dans la nature endormie à minuit domina partout. Les étoiles seules brillaient. Le froid avait saisi la terre. Pas un être ne parla, ne remua. Seulement le feu bruissait, comme pour faire comprendre la profondeur du silence. L'horloge de Montreuil sonna minuit.

— Comment, Gustave, dit le général en voyant son fils encore assis à la table verte et lisant toujours, comment, tu es là!

En ce moment des pas extrêmement légers retentirent faiblement dans l'étage supérieur. M. de Verdun et sa fille, certains d'avoir enfermé l'assassin de M. de Mauny, attribuèrent ces mouvements à une des femmes, et ne furent pas étonnés d'entendre ouvrir les portes de la pièce qui précédait le salon.

Tout à coup le meurtrier apparut au milieu d'eux.

La stupeur dans laquelle M. de Verdun était plongé, la vive curiosité de la mère, et l'étonnement de la fille, lui ayant permis d'avancer presque au milieu du salon, il dit au général, d'une voix singulièrement calme et mélodieuse : — Monsieur, les deux heures vont sonner.

— Vous ici! s'écria le général. Par quelle puissance?

Et, d'un regard terrible, il interrogea sa femme et ses enfants.

Hélène devint rouge comme le feu.

— Vous, reprit le militaire d'un ton pénétré, vous au milieu de nous! Un assassin couvert de sang ici! Vous souillez ce tableau! Sortez, sortez, ajouta-t-il avec un accent de fureur.

Au mot d'assassin, madame de Verdun jeta un cri perçant. Sa fille pâlit. Gustave regarda l'inconnu d'un air moitié curieux, moitié surpris. L'étranger resta immobile et froid. Un sourire de dédain se peignit dans ses traits et sur ses larges lèvres rouges, puis il dit lentement : — Vous reconnaissez bien mal la noblesse de mes procédés envers vous. Je n'ai pas voulu toucher de mes mains le verre dans lequel vous m'avez donné de l'eau pour apaiser ma soif. Je n'ai pas même pensé à laver mes mains sanglantes sous votre toit, et j'en sors n'y ayant laissé de *mon crime* (à ces mots ses lèvres se comprimèrent) que l'idée, en essayant de passer ici sans laisser de trace. Enfin je n'ai pas même permis à votre fille de...

— Ma fille! s'écria le général en jetant sur Hélène un coup d'œil d'horreur. Ah! malheureux, sors, ou je te livre... ou je te tue...

— Les deux heures ne sont pas expirées. Vous ne pouvez ni me tuer, ni me livrer, sans perdre votre propre estime, et — la mienne.

A ce dernier mot, le militaire stupéfait essaya de contempler le criminel; mais il fut obligé de baisser les yeux, en se sentant hors d'état de soutenir l'insupportable éclat d'un regard qui, pour la seconde fois, lui désorganisait l'âme. Il craignit de mollir encore, en reconnaissant que sa volonté s'affaiblissait déjà.

— Assassiner un vieillard! vous n'avez donc jamais vu de famille? dit-il alors en lui montrant par un geste paternel sa femme et ses enfants.

— Oui, un vieillard, répéta l'inconnu dont le front se contracta légèrement.

— L'avoir coupé en morceaux!

— Je l'ai coupé en morceaux, reprit l'assassin avec calme.

— Fuyez! s'écria le général sans oser regarder son hôte. Notre pacte et rompu. Je ne vous tuerai pas. Non! je ne me ferai jamais le pourvoyeur de l'échafaud. Mais sortez, vous nous faites horreur.

— Je le sais, répondit le criminel avec résignation. Il n'y a pas de terre en France où je puisse poser mes pieds avec sécurité; mais si la justice savait, comme Dieu, juger les spécialités, si elle daignait s'enquérir qui de l'assassin ou de la victime est le monstre, je resterais fièrement parmi les hommes. Adieu, monsieur. Malgré l'amertume que vous avez jetée dans votre hospitalité, j'en garderai le souvenir. J'aurai encore dans l'âme un sentiment de reconnaissance pour un homme dans le monde, cet homme est vous... Mais je vous aurais voulu plus généreux.

Il alla vers la porte.

En ce moment la jeune fille se pencha vers sa mère, et lui dit un mot à l'oreille.

— Ah!... Ce cri échappé à madame de Verdun fit tressaillir le général, comme s'il eût vu Moïna morte. Hélène était debout, et le meurtrier s'était instinctivement retourné, montrant sur sa figure une sorte d'inquiétude pour cette famille.

— Qu'avez-vous, ma chère? demanda M. de Verdun.

— Hélène veut le suivre, dit-elle.

Le meurtrier rougit.

— Puisque ma mère traduit si mal une exclamation presque involontaire, répondit Hélène à voix basse, je réaliserai ses vœux.

Après avoir jeté un regard de fierté presque sauvage autour d'elle, la jeune fille baissa les yeux, et resta dans une admirable attitude de modestie.

— Hélène, dit le général, vous avez été là-haut dans la chambre où j'avais mis....

— Oui, mon père.

— Hélène, demanda-t-il d'une voix altérée par un tremblement convulsif, est-ce la première fois que vous ayez vu cet homme?

— Oui, mon père.

— Alors il n'est pas naturel que vous ayez le dessein de...

— Si cela n'est pas naturel, au moins cela est vrai, mon père.

— Ah! ma fille, dit madame de Verdun à voix basse, mais de manière à ce que son mari l'entendit, Hélène, vous mentez à tous les principes d'honneur, de modestie, de vertu, que j'ai tâché de développer dans votre cœur. Si vous n'avez été que mensonge jusqu'à cette heure fatale, alors vous n'êtes point regrettable... Est-ce la perfection morale de cet inconnu qui vous tente? Serait-ce l'espèce de puissance nécessaire aux gens qui commettent un crime? Je vous estime trop pour supposer...

— Oh! supposez tout, madame, répondit Hélène d'un ton froid.

Mais, malgré la force de caractère dont elle faisait preuve en ce moment, le feu de ses yeux absorba difficilement les larmes qui roulèrent dans ses yeux. L'étranger devina le langage de la mère par les pleurs de la jeune fille, et lança son coup d'œil d'aigle sur madame de Verdun, qui fut obligée, par un irrésistible pouvoir, de regarder le terrible séducteur. Quand les yeux de cette faible femme rencontrèrent les yeux clairs et luisants de cet homme, elle éprouva dans l'âme un frisson semblable à la commotion physique dont nous sommes saisis à l'aspect d'un reptile, ou lorsque nous touchons à une bouteille de Leyde.

— Mon ami, cria-t-elle à son mari, c'est le démon. Il devine tout...

Le général se leva pour saisir un cordon de sonnette.

— Il vous perd, dit Hélène au meurtrier.

L'inconnu sourit, fit un pas, arrêta le bras de M. de Verdun, le força de supporter un regard qui versait la stupeur, et le dépouilla de son énergie.

— Je vais vous payer votre hospitalité, dit-il, et nous serons quittes. Je vous épargnerai un déshonneur en me livrant moi-même. Après tout, que ferais-je maintenant de la vie?

— Vous pouvez vous repentir, répondit Hélène en lui adressant une de ces espérances qui ne brillent que dans les yeux d'une vierge.

— Je ne me repentirai jamais, dit le meurtrier d'une voix sonore et en levant fièrement la tête.

— Ses mains sont teintes de sang, dit le père à sa fille.

— Je les essuierai, répondit-elle.

— Mais, reprit le général sans se hasarder à lui montrer l'inconnu, savez-vous s'il veut de vous, seulement?

Alors le meurtrier s'avança vers Hélène, dont la beauté, quelque chaste et recueillie qu'elle fût, était comme éclairée par une lumière intérieure dont les reflets coloraient et mettaient, pour ainsi dire, en relief, les moindres traits et les lignes les plus délicates; puis après avoir jeté sur cette ravissante créature un doux regard dont elle ne soutint pas la flamme scintillante, il dit, en trahissant une vive émotion : — N'est-ce pas vous aimer pour vous-même, et m'acquitter des deux heures d'existence que m'a vendues votre père, que de me refuser à votre dévouement?

— Et vous aussi, vous me repoussez! s'écria Hélène avec un accent qui déchira les cœurs. Adieu donc à tous, je vais aller mourir!

— Qu'est-ce que cela signifie? lui dirent ensemble son père et sa mère.

Elle resta silencieuse et baissa les yeux, après avoir interrogé madame de Verdun par un coup d'œil éloquent. Depuis le moment où M. et Mme de Verdun avaient essayé de combattre, par la parole ou par l'action, l'étrange privilége que l'inconnu s'arrogeait en restant au milieu d'eux, et que ce dernier leur avait lancé l'étourdissante lumière qui jaillissait de ses yeux, les deux époux étaient soumis à une torpeur inexplicable, et leur raison engourdie les aidait mal à repousser la puissance surnaturelle sous laquelle ils succombaient. Pour eux, l'air était devenu lourd et ils respiraient difficilement, sans pouvoir accuser celui qui les opprimait ainsi, quoiqu'une voix intérieure ne leur laissât pas ignorer que cet homme magique était le principe de leur impuissance. Gustave lui-même restait immobile et stupéfait. Au milieu de cette agonie morale, le général devina que ses efforts devaient avoir pour objet d'influencer la raison chancelante de sa fille : il la saisit par la taille, et la transporta dans l'embrasure d'une croisée, loin du meurtrier.

— Mon enfant chérie, lui dit-il à voix basse, si quelque amour aussi étange était né tout à coup dans ton cœur, ta vie pleine d'innocence, ton âme pure et pieuse m'ont donné trop de preuves d'une force de caractère que tu tiens peut-être de moi, pour ne pas te supposer l'énergie nécessaire à dompter un mouvement de folie. Ta conduite cache donc un mystère... Eh bien, mon cœur est un cœur plein d'indulgence, tu peux tout lui confier. Quand même tu le déchirerais, je saurais, mon enfant, taire mes souffrances et garder à ta confession un silence fidèle. Voyons, es-tu jalouse de notre affection pour tes frères ou ta jeune sœur? As-tu dans

l'âme un chagrin d'amour? es-tu malheureuse ici? Parle! explique-moi les raisons qui te poussent à laisser ta famille, à l'abandonner, à la priver de son plus grand charme, à quitter ta mère, tes frères, ta petite sœur.

—Mon père, répondit-elle, je ne suis ni jalouse ni amoureuse de personne, pas même de votre ami, le diplomate, M. de...

Madame de Verdun pâlit, et sa fille qui l'observait, s'arrêta.

— Ne dois-je pas, tôt ou tard, aller vivre sous la protection d'un homme?

— Cela est vrai.

— Savons-nous jamais, dit-elle en continuant, à quel être nous lions nos destinées? Moi je crois en cet homme.

—Enfant, dit le général en élevant la voix, tu ne songes pas à toutes les souffrances qui vont t'assaillir.

— Je pense aux siennes...

— Quelle vie! dit le père.

— Une vie de femme, répondit la fille en murmurant.

— Vous êtes bien savante! s'écria madame de Verdun, qui retrouva la parole.

— Madame, ce sont les demandes qui me dictent les réponses; si vous le désirez, je parlerai plus clairement.

— Dites tout, ma fille, je suis mère et je subirai tous vos reproches, si vous en avez à me faire, plutôt que de vous voir suivre un homme que tout le monde fuit avec horreur.

— Vous voyez bien, madame, que sans moi il serait seul...

—Assez, madame, s'écria le général, nous n'avons plus qu'une fille.

Et il regarda Moïna, qui dormait toujours.

— Je vous enfermerai dans un couvent, ajouta-t-il en se tournant vers Hélène.

— Soit! mon père, répondit-elle avec un calme désespérant, j'y mourrai. Vous n'êtes comptable de ma vie et de *son* âme qu'à Dieu...

Un profond silence succéda soudain à ces paroles. Les spectateurs de cette scène, où tout froissait les sentiments vulgaires de la vie sociale, n'osaient plus se regarder. Tout à coup M. de Verdun aperçut ses pistolets, en saisit un, l'arma lestement et le dirigea sur l'étranger. Au bruit que fit la batterie, cet homme se retourna, jeta son regard calme et perçant sur le général dont le bras, détendu par une invincible mollesse, retomba lourdement, et le pistolet coula sur le tapis...

—Ma fille, dit alors le père abattu par cette lutte effroyable, vous êtes libre. Embrassez votre mère, si elle y consent. Quant à moi, je ne veux plus ni vous voir ni vous entendre...

— Hélène, dit la mère à la jeune fille, pensez donc que vous serez dans la misère.

Une espèce de râle, parti de la large poitrine du meurtrier, attira les regards sur lui. Une expression dédaigneuse était peinte sur sa figure. Ses yeux lançaient des millions.

— L'hospitalité que je vous ai donnée me coûte cher, s'écria le général en se levant. Vous n'avez tué, tout à l'heure, qu'un vieillard; ici, vous assassinez toute une famille. Quoi qu'il arrive, il y aura du malheur dans cette maison.

— Et si votre fille est heureuse? demanda le meurtrier en regardant fixement le militaire.

—Si elle est heureuse avec vous, répondit le père en faisant un incroyable effort, je ne la regretterai pas.

Hélène s'agenouilla timidement devant son père, et lui dit d'une voix caressante.

—O mon père, je vous aime et vous vénère, que vous me prodiguiez les trésors de votre bonté, ou les rigueurs de la disgrâce... Mais, je vous en supplie, que vos dernières paroles ne soient pas des paroles de colère!

Le général n'osa pas contempler sa fille. En ce moment l'étranger s'avança, et jetant sur Hélène un sourire où il y avait à la fois quelque chose d'infernal et de céleste :

— Vous qu'un assassin n'épouvante pas, ange de miséricorde, dit-il, venez, puisque vous persistez à me confier votre destinée!

— Inconcevable! s'écria le père.

Madame de Verdun lança sur sa fille un regard extraordinaire, et lui ouvrit ses bras. Hélène s'y précipita en pleurant.

— Adieu, dit-elle, adieu, ma mère!

Hélène fit hardiment un signe à l'étranger qui tressaillit; et, après avoir baisé la main de son père, embrassé précipitamment mais sans plaisir, Moïna, Gustave et le petit Abel, elle disparut avec le meurtrier.

— Par où vont-ils? s'écria le général en écoutant les pas des deux fugitifs. — Madame, reprit-il en s'adressant à sa femme, je crois rêver : cette aventure me cache un mystère. Vous devez le savoir.

Madame de Verdun frissonna.

— Depuis quelque temps, répondit-elle, votre fille était devenue extraordinairement romanesque et singulièrement exaltée. Malgré mes soins à combattre cette tendance de son caractère...

— Cela n'est pas clair...

Mais, s'imaginant entendre, dans le jardin, les pas de sa fille et de l'étranger, le général s'interrompit pour ouvrir précipitamment la croisée.

— Hélène! cria-t-il.

Cette voix se perdit dans la nuit comme une vaine

prophétie. En prononçant ce nom, auquel rien ne répondait plus dans le monde, M. de Verdun rompit, comme par enchantement, le charme auquel une puissance diabolique l'avait soumis. Alors une sorte d'esprit lui passa sur la face. Il vit clairement la scène qui venait de se passer, maudit sa faiblesse, qu'il ne comprenait pas, un frisson chaud alla de son cœur à sa tête, à ses pieds, il redevint lui-même, terrible, affamé de vengeance, et poussa un effroyable cri...

— Au secours!... au secours!...

Il courut aux cordons des sonnettes, les agita de manière à les briser, après avoir fait retentir des tintements étranges. Tous ses gens s'éveillèrent en sursaut. Pour lui, criant toujours, il ouvrit les fenêtres de la rue, appela les gendarmes, trouva ses pistolets, les tira pour accélérer la marche des cavaliers, le lever de ses gens et la venue des voisins. Alors les chiens reconnurent la voix de leur maître et aboyèrent, les chevaux hennirent et piaffèrent. Ce fut un tumulte affreux au milieu de cette nnit calme. En descendant par les escaliers pour courir après sa fille, le général vit ses gens épouvantés qui arrivaient de toutes parts.

— Ma fille! Hélène! Hélène est enlevée! Allez dans le jardin! Gardez la rue! Ouvrez à la gendarmerie! A l'assassin!

Aussitôt il brisa par un effort de rage la chaîne qui retenait le gros chien de garde.

—Trouve Hélène! Cherche donc Hélène! lui dit-il.

Le chien bondit comme un lion, aboya furieusement et s'élança dans le jardin si rapidement que le général ne put le suivre. En ce moment le galop des chevaux retentit dans la rue, et M. de Verdun s'empressa d'ouvrir lui-même.

— Brigadier, s'écria-t-il, allez couper la retraite à l'assassin de M. de Mauny. Ils s'en vont par mes jardins. Vite, cernez les chemins de la butte de Picardie, je vais faire une battue dans toutes les terres, les parcs, les maisons.

— Vous autres, dit-il à ses gens, veillez sur la rue et tenez la ligne depuis la barrière jusqu'à Versailles. En avant, tous!

Il se saisit d'un fusil que lui présenta son valet de chambre, et s'élança dans le jardin en criant au chien : — Cherche, *Marengo!* D'affreux aboiements lui répondirent dans le lointain, et il se dirigea dans la direction d'où les râlements du chien semblaient venir.

A sept heures du matin, les recherches de la gendarmerie, du général, de ses gens et des voisins avaient été inutiles. Marengo n'était pas revenu. Harassé de fatigue, et déjà vieilli par le chagrin, M. de Verdun rentra dans son salon, désert pour lui, quoique ses trois autres enfants y fussent.

— Vous avez été bien froide pour votre fille! dit-il en regardant sa femme.

— Voilà donc ce qui nous reste d'elle! ajouta-t-il en montrant le métier où il voyait une fleur commencée. Elle était là, tout à l'heure, et maintenant, perdue, perdue!

Il pleura, se cacha la tête dans ses mains, et resta un moment silencieux, n'osant plus contempler ce salon qui naguère lui offrait le tableau le plus suave du bonheur domestique. Les lueurs de l'aurore luttaient avec les lampes expirantes; les bougies brûlaient leurs festons de papier, tout s'accordait avec le désespoir de ce père.

— Il faudra détruire ceci, dit-il après un moment de silence et en montrant le métier.

Je ne pourrais plus rien voir de ce qui nous la rappelle....

—

LE CAPITAINE PARISIEN.

La terrible nuit de Noël pendant laquelle M. et madame de Verdun avaient eu le malheur de perdre leur fille aînée, sans avoir pu s'opposer à l'étrange domination exercée par son ravisseur involontaire, fut comme un avis que leur donna la fortune. De ce moment, leur vie, heureuse jusqu'alors, se remplit d'amertume. La faillite d'un agent de change ruina M. de Verdun. Il engagea les biens de sa femme dans une spéculation dont les bénéfices devaient restituer à sa famille l'aisance première dont elle jouissait; mais cette entreprise acheva de le ruiner. Alors, poussé par son désespoir à tout tenter, M. de Verdun, s'expatria. Sept ans s'étaient écoulés depuis son départ. Sa famille, réfugiée à Bergerac, avait rarement reçu de ses nouvelles; mais depuis peu de jours elle l'attendait.

Par une belle matinée du mois de juillet, quelques négociants français, impatients de revenir dans leur patrie avec les richesses qu'ils avaient acquises au prix de longs travaux et de périlleux voyages entrepris, soit au Mexique, soit dans la Colombie, se trouvaient à quelques lieues de Bordeaux, sur un brick espagnol.

Un homme, vieilli par les fatigues ou par le chagrin plus que ne le comportaient ses années, était appuyé sur le bastingage, et paraissait insensible au spectacle qui s'offrait aux regards des passagers groupés sur le tillac. Échappés aux dangers de la navigation et conviés par la beauté du jour, tous étaient montés sur le pont comme pour saluer leur terre natale. La plupart d'entre eux voulaient absolument voir, dans le lointain, les phares, les édi-

fices de la Gascogne, la tour de Cordouan mêlée aux créations fantastiques de quelques nuages blancs qui s'élevaient à l'horizon.

Sans la frange argentée qui badinait devant le brick, et sans le long sillon rapidement effacé qu'il traçait derrière lui, les voyageurs auraient pu se croire immobiles au milieu de l'Océan Atlantique, tant la mer y était calme. Le ciel avait une pureté ravissante. La teinte foncée de sa voûte arrivait, par d'insensibles dégradations, à se confondre avec la couleur des eaux bleuâtres, en marquant le point de sa réunion par une ligne dont la clarté scintillait aussi vivement que celle des étoiles. Le soleil faisait étinceler des millions de facettes dans l'immense étendue de la mer, en sorte que les vastes plaines de l'eau étaient plus lumineuses peut-être que les campagnes du firmament. Le brick avait toutes ses voiles gonflées par un vent d'une merveilleuse douceur; et ces nappes aussi blanches que la neige, ces pavillons jaunes flottants, ce dédale de cordages se dessinaient avec une précision rigoureuse sur le fond brillant de l'air, du ciel et de l'Océan, sans recevoir d'autres teintes que celle des ombres projetées par les toiles vaporeuses. Un beau jour, un vent frais, la vue de la patrie, une mer tranquille, un bruissement mélancolique, un joli brick solitaire, glissant sur l'Océan comme une femme qui vole à un rendez-vous, c'était un tableau plein d'harmonies, une scène d'où l'âme humaine pouvait embrasser d'immuables espaces, en partant d'un point où tout était mouvement. Il y avait une étonnante opposition de solitude et de vie, de silence et de bruit, sans qu'on pût savoir où étaient le bruit et la vie, le néant et le silence; aussi pas une voix humain ne rompait-elle ce charme céleste. Le capitaine espagnol, ses matelots, les Français, restaient assis ou debout, tous plongés dans une extase religieuse pleine de souvenirs. Il y avait de la paresse dans l'air et des pensées dans l'horizon. Les figures épanouies accusaient un oubli complet des maux passés, et ces hommes se balançaient sur ce doux navire comme dans un songe d'or.

Cependant, de temps en temps, le vieux passager, appuyé sur le bastingage, regardait l'horizon avec une sorte d'inquiétude. Il y avait une défiance du sort écrite dans tous ses traits, et il semblait craindre de ne jamais toucher assez vite la terre de France. Cet homme était M. de Verdun. La fortune n'avait pas été sourde aux cris et aux efforts de son désespoir; et, après cinq ans de tentatives, de travaux pénibles, il s'était vu possesseur d'une fortune considérable. Or, dans son impatience de revoir son pays et d'apporter le bonheur à sa famille, il avait suivi l'exemple de quelques négociants français de la Havane en s'embarquant avec eux sur un vaisseau espagnol en charge pour Bordeaux. Néanmoins son imagination, lassée de prévoir le mal, lui traçait les images les plus délicieuses de son bonheur passé. En voyant de loin la ligne brune décrite par la terre, il croyait contempler sa femme et ses enfants. Il était à sa place, au foyer, et s'y sentait pressé, caressé; il se figurait Moïna belle, grandie, imposante comme une jeune fille. Quand ce tableau fantastique eut pris une sorte de réalité, des larmes roulèrent dans ses yeux; alors, comme pour cacher son trouble, il regarda l'horizon humide, opposé à la ligne brumeuse qui annonçait la terre.

— C'est lui, dit-il; il nous suit.

— Qu'est-ce? s'écria le capitaine espagnol.

— Un vaisseau, reprit à voix basse le général.

— Je l'ai déjà vu hier, répondit le capitaine Gomez.

Il contempla le Français comme pour l'interroger.

— Il nous a toujours donné la chasse, dit le capitaine à l'oreille de M. de Verdun.

— Et je ne sais pas pourquoi il ne nous a jamais rejoints, reprit le vieux militaire. Il est meilleur voilier que votre damné *Saint-Ferdinand*.

— Il aura eu des avaries, une voie d'eau.

— Il nous gagne, s'écria le Français.

— C'est un corsaire, lui dit à l'oreille le capitaine. Nous sommes encore à six lieues de terre, et le vent faiblit.

— Il ne marche pas, il vole, comme s'il savait que dans deux heures sa proie lui aura échappé. Quelle hardiesse!

— Lui? s'écria le capitaine. Ah! il ne s'appelle pas *l'Othello* sans raison. Il a dernièrement coulé bas une frégate espagnole, et n'a cependant pas trente canons! Je n'avais peur que de lui; car je n'ignorais pas qu'il croisait dans les Antilles....

— Ah! ah! reprit-il après une pause pendant laquelle il regarda les voiles de son vaisseau, le vent s'élève, nous arriverons. Il le faut, le *Parisien* serait impitoyable.

— Lui aussi arrive! répondit M. de Verdun.

L'Othello n'était plus guère qu'à trois lieues. Quoique l'équipage n'eût pas entendu la conversation de M. de Verdun et du capitaine Gomez, l'apparition de cette voile avait amené la plupart des matelots et des passagers vers l'endroit où étaient les deux interlocuteurs; mais presque tous, prenant le brick pour un bâtiment de commerce, le voyaient venir avec intérêt, quand tout à coup un matelot s'écria dans un langage énergique:

— Par saint Jacques, nous sommes flambés! Voici le capitaine *Parisien*.

A ce nom terrible l'épouvante se répandit dans le brick, et ce fut une confusion dont rien ne saurait

donner une idée. Le capitaine espagnol imprima par sa parole une énergie momentanée à ses matelots, et, dans ce danger, voulant gagner la terre à quelque prix que ce fût, il essaya de faire mettre promptement toutes ses bonnettes hautes et basses, tribord et bâbord, pour présenter au vent l'entière surface de toile dont ses vergues étaient garnies. Mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés que les manœuvres s'accomplirent; et, naturellement, elles manquèrent de cet ensemble admirable qui séduit tant dans un vaisseau de guerre. Quoique *l'Othello* volât comme une hirondelle, grâce à l'orientement de ses voiles, il gagnait cependant si peu en apparence que les malheureux Français se firent une douce illusion. Tout à coup, au moment où, après des efforts inouïs, *le Saint-Ferdinand* prenait un nouvel essor par suite des habiles manœuvres auxquelles Gomez avait aidé lui-même du geste et de la voix; par un faux coup de barre, volontaire sans doute, le timonier mit le brick en travers. Alors les voiles, frappées de côté par le vent, *fazéièrent* si brusquement qu'il vint à *masquer* en grand; les boute-hors se rompirent, et il fut complétement *démané*. Une rage inexprimable rendit le capitaine plus blanc que ses voiles. D'un seul bond, il sauta sur le timonier, et l'atteignit si furieusement de son poignard, qu'il le manqua; mais il le précipita dans la mer; puis il saisit la barre, et tâcha de remédier au désordre épouvantable qui révolutionnait son brave et courageux navire. Des larmes de désespoir roulaient dans ses yeux, car nous éprouvons plus de chagrin d'une trahison qui trompe un résultat dû à notre talent, que d'une mort imminente. Mais plus le capitaine jura, et moins la besogne se fit. Alors il tira lui-même le canon d'alarme, espérant être entendu de la côte. En ce moment le corsaire, qui arrivait avec une vitesse désespérante, répondit par un coup de canon dont le boulet vint expirer à dix toises du *Saint-Ferdinand*.

— Tonnerre! s'écria le général, comme c'est pointé! Ils ont de cruelles caronades.

— Oh! celui-là, voyez-vous, quand il parle, il faut se taire, répondit un matelot. Le *Parisien* ne craindrait pas un vaisseau anglais...

— Tout est dit, s'écria avec un accent de désespoir le capitaine, qui, ayant braqué sa longue-vue, ne distingua rien du côté de la terre... Nous sommes encore plus loin de la France que je ne le croyais.

— Pourquoi vous désoler? reprit le général. Tous vos passagers sont Français, ils ont frété votre bâtiment. Ce corsaire est un Parisien, dites-vous; hé bien! hissez pavillon blanc, et...

— Et il nous coulera, répondit le capitaine. N'est-il pas, suivant les circonstances, tout ce qu'il faut être quand il veut s'emparer d'une riche proie: Algérien, Grec, Mexicain, Colombien, etc.?

— Ah, si c'est un pirate!

— Pirate! dit le matelot d'un air farouche. Ah! il est toujours en règle, ou sait s'y mettre.

— Alors, s'écria le général en levant les yeux au ciel, résignons-nous. Et il eut encore assez de force pour retenir ses larmes.

Comme il achevait ces mots, un second coup de canon, mieux adressé, envoya dans la coque du *Saint-Ferdinand* un boulet qui s'y logea.

— Mettez en panne, dit le capitaine d'un air triste.

Et le matelot qui avait défendu l'honnêteté du *Parisien*, aida fort intelligemment à cette manœuvre désespérée. L'équipage attendit pendant une mortelle demi-heure, en proie à la consternation la plus profonde. *Le Saint-Ferdinand* portait en piastres quatre millions, qui composaient la fortune de cinq passagers, et celle de M. de Verdun était de huit cent mille francs. Enfin *l'Othello*, qui se trouvait alors à dix portées de fusil, montra distinctement les gueules menaçantes de douze canons prêts à faire feu. Il semblait emporté par un vent que soufflait le diable exprès pour lui; mais l'œil d'un marin habile devinait facilement le secret de cette vitesse. Il suffisait de contempler pendant un moment l'élancement du brick, sa forme allongée, son étroitesse, la hauteur de sa mâture, la coupe de sa toile, l'admirable légèreté de son gréement, et l'aisance avec laquelle son monde de matelots, unis comme un seul homme, ménageaient le parfait orientement de la surface blanche présentée par ses voiles. Tout annonçait une incroyable sécurité de puissance dans cette svelte créature de bois, aussi rapide, aussi intelligente que l'est un coursier ou quelque oiseau de proie. L'équipage du corsaire était silencieux et prêt, en cas de résistance, à dévorer le pauvre bâtiment marchand, qui, heureusement pour lui, se tint coi, semblable à un écolier pris en faute par son maître.

— Nous avons des canons! s'écria le général en serrant la main du capitaine espagnol.

— Ce dernier lança au vieux militaire un regard plein de courage et de désespoir, en lui disant: — Et des hommes?

M. de Verdun regarda l'équipage du *Saint-Ferdinand*, et frissonna. Les quatre négociants étaient pâles, tremblants, tandis que les matelots, groupés autour d'un des leurs, semblaient se concerter pour prendre parti sur *l'Othello*. Ils regardaient le corsaire avec une curiosité cupide. Le contre-maître, le capitaine et M. de Verdun échangeaient seuls, en s'examinant de l'œil, des pensées généreuses.

— Ah! capitaine Gomez, j'ai dit naguère adieu à

mon pays et à ma famille, le cœur mort d'amertume; faudra-t-il encore les quitter au moment où j'apporte la joie et le bonheur à mes enfants!

Le général se tourna pour jeter à la mer une larme de rage, et y aperçut le timonier nageant vers le corsaire.

— Cette fois, répondit le capitaine, vous leur direz sans doute adieu pour toujours.

Le Français épouvanta l'Espagnol par le coup d'œil stupide qu'il lui adressa. En ce moment, les deux vaisseaux étaient presque bord à bord; et, à l'aspect de l'équipage ennemi, M. de Verdun crut à la fatale prophétie de Gomez. Trois hommes se tenaient autour de chaque pièce. A voir leur posture athlétique, leurs traits anguleux, leurs bras nus et nerveux, on les eût pris pour des statues de bronze. La mort les aurait tués sans les renverser. Les matelots, bien armés, actifs, lestes et vigoureux, restaient immobiles. Toutes ces figures énergiques étaient fortement basanées par le soleil, durcies par les travaux. Leurs yeux brillaient comme autant de pointes de feu, et annonçaient des intelligences énergiques, des joies infernales. Le profond silence régnant sur ce tillac, noir d'hommes et de chapeaux, accusait l'implacable discipline sous laquelle une puissante volonté courbait ces démons humains. Le chef était au pied du grand mât, debout, les bras croisés, sans armes; seulement une hache se trouvait à ses pieds. Il avait sur la tête, pour se garantir du soleil, un chapeau de feutre à grands bords, dont l'ombre lui cachait le visage. Semblables à des chiens couchés devant leur maître, canonniers, soldats et matelots tournaient alternativement les yeux sur leur capitaine et sur le navire marchand. Quand les deux bricks se touchèrent, la secousse tira le corsaire de sa rêverie, et il dit deux mots à l'oreille d'un jeune officier qui se tenait à deux pas de lui.

— Les grappins d'abordage, cria le lieutenant.

Et *le Saint-Ferdinand* fut accroché par *l'Othello* avec une promptitude miraculeuse. Suivant les ordres donnés à voix basse par le corsaire, et répétés par le lieutenant, les hommes désignés pour chaque service allèrent comme des séminaristes marchant à la messe, sur le tillac de la prise, lier les mains aux matelots, aux passagers, et s'emparer des trésors. En un moment les tonnes pleines de piastres, les vivres et l'équipage du *Saint-Ferdinand* furent transportés sur le pont de *l'Othello*. Le général se croyait sous la puissance d'un songe, quand il se trouva les mains liées et jeté sur un ballot comme s'il eût été lui-même une marchandise. Une conférence avait lieu entre le corsaire, son lieutenant et l'un des matelots qui paraissait remplir les fonctions de contre-maître. La discussion dura peu. Quand elle fut terminée, le matelot siffla ses hommes. Sur un ordre qu'il leur donna, ils sautèrent tous sur *le Saint-Ferdinand*, grimpèrent dans les cordages, et se mirent à le dépouiller de ses vergues, de ses voiles, de ses agrès, avec autant de prestesse qu'un soldat déshabille, sur le champ du bataille, un camarade mort dont il convoitait les souliers et la capote.

— Nous sommes perdus, dit froidement à M. de Verdun le capitaine espagnol, qui avait épié de l'œil les gestes des trois chefs pendant la délibération, et les mouvements des matelots qui procédaient au pillage régulier de son brick.

— Comment? demanda froidement le général.

— Que voulez-vous qu'ils fassent de nous? répondit l'Espagnol. Ils viennent sans doute de reconnaître qu'ils vendraient difficilement *le Saint-Ferdinand* dans les ports de France ou d'Espagne; ils vont le couler pour ne pas s'en embarrasser. Quant à nous, croyez-vous qu'ils puissent se charger de notre nourriture lorsqu'ils ne savent dans quel port relâcher?

A peine le capitaine avait-il achevé ces paroles que le général entendit une horrible clameur, suivie du bruit sourd causé par la chute de plusieurs corps tombant à la mer. Il se retourna, et ne vit plus les quatre négociants. Huit canonniers à figures farouches avaient encore les bras en l'air au moment où le militaire les regardait avec terreur.

— Quand je vous le disais, lui dit froidement le capitaine espagnol.

M. de Verdun se leva brusquement. La mer avait déjà repris son calme; il ne put même pas voir la place où ses malheureux compagnons venaient d'être engloutis. Ils roulaient en ce moment, pieds et poings liés, sous les vagues, si déjà les poissons ne les avaient dévorés. A quelques pas de lui, le perfide timonier et le matelot du *Saint-Ferdinand* qui vantait naguère la puissance du capitaine Parisien, fraternisaient avec les corsaires, et leur indiquaient du doigt ceux des marins du brick qu'ils avaient reconnus dignes d'être incorporés à l'équipage de *l'Othello*; quant aux autres, deux mousses leur attachaient les pieds, malgré d'affreux jurements. Le choix terminé, les huit canonniers s'emparèrent des condamnés et les lancèrent sans cérémonie à la mer. Les corsaires regardaient avec une curiosité malicieuse les différentes manières dont ces hommes tombaient, leurs grimaces, leur dernière torture; mais leurs visages ne trahissaient ni moquerie, ni étonnement, ni pitié. C'était, pour eux, un événement tout simple, auquel ils semblaient accoutumés. Les plus âgés contemplaient de préférence, avec un sourire sombre et arrêté, les tonneaux pleins de piastres déposés au pied du grand mât. Le général Verdun et le capitaine Gomez, assis sur un bal-

lot, se consultaient en silence par un regard presque terne. Ils se trouvèrent bientôt les seuls qui survécussent à l'équipage du *Saint-Ferdinand*. Les sept matelots choisis par les deux espions parmi les marins espagnols s'étaient déjà joyeusement métamorphosés en Péruviens.

— Quels atroces coquins! s'écria tout à coup le général, chez lequel une loyale et généreuse indignation fit taire et la douleur et la prudence.

— Ils obéissent à la nécessité, répondit froidement Gomez. Si vous retrouviez un de ces hommes-là, ne lui passeriez-vous pas votre épée au travers du corps?

— Capitaine! dit le lieutenant en se retournant vers l'Espagnol, le Parisien a entendu parler de vous. Vous êtes, dit-il, le seul homme qui connaisse bien les débouquements des Antilles et les côtes du Brésil. Voulez-vous...

Le capitaine interrompit le jeune lieutenant par une exclamation de mépris, et répondit :

— Je mourrai en marin, en Espagnol fidèle, en chrétien. Entends-tu?

— A la mer, cria le jeune homme.

A cet ordre, deux canonniers se saisirent de Gomez.

— Vous êtes des lâches! s'écria le général en arrêtant les deux corsaires.

— Mon vieux, lui dit le lieutenant, ne vous emportez pas trop. Si votre ruban rouge fait quelque impression sur notre capitaine, moi je m'en moque... Nous allons avoir aussi tout à l'heure notre petit bout de conversation.

En ce moment, un bruit lourd, auquel nulle plainte ne se mêla, fit comprendre au général que le brave Gomez était mort en marin.

— Ma fortune ou la mort! cria-t-il dans un effroyable accès de rage.

— Ah! vous êtes raisonnable, lui répondit le corsaire en ricanant. Maintenant vous êtes sûr d'obtenir quelque chose de nous...

Puis, sur un signe du lieutenant, deux matelots s'empressèrent de lier les pieds du Français; mais ce dernier, les frappant avec une rudesse inouïe, tira, par un geste auquel on ne s'attendait guère, le sabre que le lieutenant avait au côté, et se mit à en jouer lestement en vieux général de cavalerie qui savait son métier.

— Ah! brigands, vous ne jetterez pas à l'eau comme une huître un ancien troupier de Napoléon.

Des coups de pistolet, tirés presque à bout portant sur le Français récalcitrant, attirèrent l'attention du Parisien, alors occupé à surveiller le transport des agrès qu'il ordonnait de prendre au *Saint-Ferdinand*. Sans s'émouvoir, il vint saisir par derrière le courageux général, l'enleva rapidement, l'entraîna vers le bord, et se disposait à le jeter à l'eau comme un espart de rebut. En ce moment M. de Verdun regarda son agresseur et rencontra l'œil fauve du ravisseur de sa fille. Le père et le gendre se reconnurent tout à coup. Le capitaine, imprimant à son élan un mouvement contraire à celui qu'il lui avait donné, comme si M. de Verdun ne pesait rien, loin de le précipiter à la mer, le plaça debout près du grand mât. Un murmure s'éleva sur le tillac; mais alors le corsaire lança un seul coup d'œil sur ses gens, et le plus profond silence régna soudain.

— C'est le père d'Hélène, dit le capitaine d'une voix claire et ferme. Malheur à qui ne le respecterait pas!

Un *houra* d'acclamations joyeuses retentit sur le tillac, et monta vers le ciel comme une prière d'église, comme le premier cri du *Te Deum*. Les mousses se balancèrent dans les cordages, les matelots jetèrent leurs bonnets en l'air, les canonniers trépignèrent des pieds; chacun s'agita, hurla, siffla, jura. L'expression fanatique de cette allégresse rendit le général inquiet et sombre. Attribuant ce sentiment à quelque horrible mystère, son premier cri, quand il recouvra la parole, fut : — Ma fille! où est-elle?

Le corsaire jeta sur le général un de ces regards profonds qui, sans qu'on en pût deviner la raison, bouleversaient toujours les âmes les plus intrépides. Il le rendit muet, à la grande satisfaction des matelots, heureux de voir la puissance de leur chef s'exercer sur tous les êtres, le conduisit vers un escalier, le lui fit descendre et l'amena devant la porte d'une cabine qu'il poussa vivement, en disant : — La voilà.

Puis, il disparut en laissant le vieux militaire plongé dans une sorte de stupeur à l'aspect du tableau qui s'offrit à ses yeux.

En entendant ouvrir la porte de la chambre avec brusquerie, Hélène s'était levée du divan sur lequel elle reposait; mais elle vit M. de Verdun, et jeta un cri de surprise. Elle était si changée qu'il fallait les yeux d'un père pour la reconnaître. Le soleil des tropiques avait embelli sa blanche figure d'une teinte brune, et d'un coloris merveilleux qui lui donnaient une expression de poésie, et il y respirait un air de grandeur, une fermeté majestueuse, un sentiment profond par lequel l'âme la plus grossière devait être impressionnée. Sa longue et abondante chevelure, retombant en grosses boucles sur son cou plein de noblesse, ajoutait encore une mystérieuse puissance à la fierté de ce visage. Dans sa pose, dans son geste, Hélène laissait éclater la conscience qu'elle avait de son pouvoir. Une satisfaction triomphale enflait légèrement ses narines roses, et son bonheur tranquille était signé dans tous les développements de

sa beauté. Il y avait tout à la fois en elle je ne sais quelle suavité de vierge et cette sorte d'orgueil particulier aux bien-aimées. Esclave et souveraine, elle préférait obéir tout en régnant. Elle était vêtue avec une magnificence pleine de charme et d'élégance. La mousseline des Indes faisait tous les frais de sa toilette; mais son divan et les coussins étaient en cachemire; mais un tapis de Perse garnissait le plancher de la vaste cabine; mais ses quatre enfants jouaient à ses pieds, en construisant leurs châteaux bizarres avec des colliers de perles, des bijoux précieux, des objets de prix. Quelques vases en porcelaine de Sèvres, peints par madame Jaquotot, contenaient des fleurs rares qui embaumaient: c'étaient des jasmins du Mexique, des camélias parmi lesquels de petits oiseaux d'Amérique voltigeaient apprivoisés, et semblaient être des rubis, des saphirs, de l'or animé. Un piano était fixé dans ce salon; et, sur ses murs de bois tapissés en soie jaune, on voyait çà et là des tableaux d'une petite dimension, mais dus aux meilleurs peintres: un coucher de soleil, par Gudin, se trouvait auprès d'un Terburg; une vierge de Raphaël luttait de poésie avec une esquisse de Girodet; un Gérard Dow éclipsait un Drolling. Sur une table en laque de Chine, se trouvait une assiette d'or pleine de fruits délicieux. Enfin Hélène semblait être la reine d'un grand empire au milieu du boudoir dans lequel son amant couronné aurait rassemblé les choses les plus élégantes de la terre. Les enfants arrêtaient sur leur aïeul des yeux d'une pénétrante vivacité; et, habitués qu'ils étaient de vivre au milieu des combats, des tempêtes et du tumulte, ils ressemblaient à ces petits Romains curieux de guerre et de sang, que David a peints dans son tableau de *Brutus*.

— Comment cela est-il possible? s'écria Hélène en saisissant son père comme pour s'assurer de la réalité de cette vision.

— Hélène!

— Mon père!

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre; et l'étreinte du vieillard ne fut ni la plus forte ni la plus affectueuse.

—Vous étiez sur ce vaisseau?

— Oui, répondit-il d'un air triste en s'asseyant sur le divan et regardant les enfants qui, groupés autour de lui, le considéraient avec une attention naïve. J'allais périr sans....

— Sans mon mari, dit-elle en l'interrompant; je devine.

— Ah! s'écria le général, pourquoi faut-il que je te retrouve ainsi, mon Hélène, toi que j'ai tant pleurée! Je devrai donc gémir encore sur ta destinée.

— Pourquoi? demanda-t-elle en souriant. Ne serez-vous donc pas content d'apprendre que je suis la femme la plus heureuse de toutes?

— Heureuse! s'écria-t-il en faisant un bond de surprise.

— Oui, mon père, reprit-elle en s'emparant de ses mains, les embrassant, les serrant sur son sein palpitant, et ajoutant à cette cajolerie un air de tête que ses yeux petillants de plaisir rendirent encore plus significatif.

— Et comment cela? demanda-t-il, curieux de connaître la vie de sa fille, et oubliant tout devant cette physionomie resplendissante.

— Écoutez, mon père, répondit-elle. J'ai pour amant, pour époux, pour serviteur, pour maître, un homme dont l'âme est aussi vaste que cette mer sans bornes, aussi féconde en douceur que le ciel, un dieu enfin! Depuis sept ans, jamais il ne lui est échappé une parole, un sentiment, un geste qui pussent produire une dissonance avec la divine harmonie de ses discours, de ses caresses et de son amour. Il m'a toujours regardée en ayant sur les lèvres un sourire ami, et dans les yeux un rayon de joie. Là-haut, sa voix est tonnante, elle domine souvent les hurlements de la tempête ou le tumulte des combats; ici, elle est douce et mélodieuse comme la musique de Rossini, dont les œuvres m'arrivent. Tout ce que le caprice d'une femme peut inventer, je l'obtiens. Mes désirs sont même parfois surpassés. Enfin je règne sur la mer, et j'y suis obéie comme peut l'être une souveraine.... — Oh! heureuse, reprit-elle en s'interrompant elle-même, heureuse n'est pas un mot qui puisse exprimer mon bonheur. J'ai la part de toutes les femmes! Sentir un amour, un dévouement immense pour celui qu'on aime, et rencontrer dans son cœur, *à lui*, un sentiment infini où l'âme d'une femme se perd; et... toujours! Dites, est-ce un bonheur? J'ai déjà dévoré mille existences. Ici je suis seule; ici je commande. Jamais une créature de mon sexe n'a mis le pied sur ce noble vaisseau, où *Victor* est toujours à quelques pas de moi. — Il ne peut pas aller plus loin de moi que de la poupe à la proue, reprit-elle avec une fine expression de malice. Sept ans! un amour qui résiste pendant sept ans à cette perpétuelle joie, à cette épreuve de tous les instants, est-ce l'amour? Non, oh! non, c'est mieux que tout ce que je connais de la vie... Le langage humain manque pour exprimer un bonheur céleste.

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux enflammés. Alors ses quatre enfants jetèrent un cri plaintif, accoururent à elle comme des poussins à leur mère, et l'aîné frappa le général en le regardant d'un air menaçant.

— Abel, dit-elle, mon ange, je pleure de joie...

Elle le prit sur ses genoux; l'enfant la caressa

familièrement, en passant ses bras autour du cou majestueux d'Hélène, comme un lionceau qui veut jouer avec sa mère.

— Tu ne t'ennuies pas? s'écria le général étourdi par la réponse exaltée de sa fille.

— Si, répondit-elle. A terre, quand nous y allons, et encore! je ne quitte jamais mon mari.

— Mais tu aimais les fêtes, les bals, la musique.

— La musique, c'est sa voix; mes fêtes, ce sont les parures que j'invente pour lui. Quand une toilette lui plaît, n'est-ce pas comme si la terre entière m'admirait. Voilà seulement pourquoi je ne jette pas à la mer ces diamants, ces colliers, ces diadêmes de pierreries, ces richesses, ces fleurs, ces chefs-d'œuvre des arts qu'il me prodigue en me disant : — Hélène, puisque tu ne vas pas dans le monde, je veux que le monde vienne à toi.

— Mais sur ce bord il y a des hommes, des hommes audacieux, terribles, dont les passions...

— Je vous comprends, mon père, dit-elle en souriant. Rassurez-vous. Jamais impératrice n'a été environnée de plus d'égards que l'on ne m'en prodigue. Ces gens-là sont superstitieux, et ils croient que je suis le génie tutélaire de ce vaisseau, de leurs entreprises, de leurs succès. Mais c'est *lui* qui est leur dieu! Un jour, une seule fois, un matelot me manqua de respect, en paroles, ajouta-t-elle en riant. Avant que Victor ait pu l'apprendre, les gens de l'équipage le lancèrent à la mer malgré le pardon que je lui accordais. Ils m'aiment comme leur bon ange. Je les soigne dans leurs maladies, et j'ai eu le bonheur d'en sauver quelques-uns de la mort en les veillant avec une persévérance de femme, ces pauvres gens! Ce sont des géants et des enfants.

— Et quand il y a des combats?

— J'y suis accoutumée, répondit-elle. Je n'ai tremblé que pendant le premier... Maintenant, mon âme est faite à ce péril, et même je suis votre fille, dit-elle, je l'aime...

— Et s'il périssait?

— Je périrais.

— Et tes enfants?

— Ils sont fils de l'Océan et du danger, ils partagent la vie de leurs parents.... Notre existence est une, et ne se scinde pas. Nous vivons tous de la même vie, tous inscrits sur la même page, portés par le même esquif! Nous le savons.

— Tu l'aimes donc à ce point de le préférer à tout?

— A tout, répéta-t-elle. Mais ne sondons point ce mystère. Tenez! ce cher enfant, eh bien, c'est encore *lui!*

Puis, pressant Abel avec une vigueur extraordinaire, elle lui imprima de dévorants baisers sur les joues, sur le col, sur les cheveux...

— Mais, s'écria le général, je ne saurais oublier qu'il vient de faire jeter à la mer douze personnes.

— Il le fallait sans doute, répondit-elle, car il est humain et généreux. Il verse le moins de sang possible, pour la conservation et les intérêts du petit monde qu'il protége et de la cause sacrée qu'il défend. Parlez-lui de ce qui vous paraît mal, et vous verrez qu'il saura vous faire changer d'avis.

— Et son crime! dit le général, comme s'il se parlait à lui-même.

— Mais, répliqua-t-elle avec une dignité froide, si c'était une vertu? si la justice des hommes n'avait pu le venger?

— Se venger soi-même, s'écria le général.

— Et qu'est-ce que l'enfer, demanda-t-elle, si ce n'est une vengeance éternelle pour quelques fautes d'un jour?

— Ah! tu es perdue. Il t'a ensorcelée, pervertie. Tu déraisonnes.

— Restez ici un jour, mon père, et si vous voulez l'écouter, le regarder, vous l'aimerez.

— Hélène, dit gravement le général, nous sommes à quelques lieues de la France...

Elle tressaillit, regarda par la croisée de la chambre, montra la mer déroulant ses immenses savanes d'eau verte.

— Voilà mon pays, répondit-elle en frappant sur le tapis du bout du pied.

— Mais ne viendras-tu pas voir ta mère, ta sœur, tes frères?

— Oh! oui, dit-elle avec des larmes dans la voix, s'il le veut et s'il peut m'accompagner.

— Tu n'as donc plus rien, Hélène, reprit sévèrement le militaire, ni pays, ni famille?...

— Je suis sa femme, répliqua-t-elle avec un air de fierté, avec un accent plein de noblesse.

— Voici, depuis sept ans, le premier bonheur qui ne me vienne pas de lui, ajouta-t-elle en saisissant la main de son père et l'embrassant; et voici le premier reproche que j'aie entendu.

— Et ta conscience?

— Ma conscience; mais c'est lui.

En ce moment elle tressaillit violemment.

— Le voici, dit-elle. Même dans un combat, entre tous les pas, je reconnais son pas sur le tillac.

Et tout à coup une rougeur empourpra ses joues, fit resplendir ses traits, briller ses yeux, et son teint devint d'un blanc mat... Il y avait du bonheur et de l'amour dans ses muscles, dans ses veines bleues, dans le tressaillement involontaire de toute sa personne. Ce mouvement de sensitive émut le général.

En effet, un instant après, le corsaire entra, vint s'asseoir sur un fauteuil, s'empara de son fils aîné, et se mit à jouer avec lui.

Le silence régna pendant un moment; car, pen-

dant un moment, le général, plongé dans une rêverie comparable au sentiment vaporeux d'un rêve, contempla cette élégante cabine, semblable à un nid d'alcyons, où cette famille voguait sur l'Océan depuis sept années, entre les cieux et l'onde, sur la foi d'un homme, conduite à travers les périls de la guerre et des tempêtes, comme un ménage est guidé dans la vie par un chef au sein des malheurs sociaux... Il regardait avec admiration sa fille, image fantastique d'une déesse marine, suave de beauté, riche de bonheur, et faisant pâlir tous les trésors dont elle était entourée, devant les trésors de son âme, les éclairs de ses yeux, et l'indescriptible poésie exprimée dans sa personne et autour d'elle. Cette situation offrait une étrangeté qui le surprenait, une sublimité de passion et de raisonnement dont il était confondu. Les froides et étroites combinaisons de la société mouraient devant ce tableau. Le vieux militaire sentit toutes ces choses, et comprit aussi que sa fille n'abandonnerait jamais une vie si large, si féconde en contrastes, remplie par un amour aussi vrai; puis, que si elle avait une fois goûté le péril sans en être effrayée, elle ne pouvait plus revenir aux petites scènes d'un monde mesquin et borné.

— Vous gêné-je? demanda le corsaire en rompant le silence et regardant sa femme.

— Non, lui répondit le général. Hélène m'a tout dit. Je vois qu'elle est perdue pour nous...

— Non, répliqua vivement le corsaire... Encore dix ans, et la prescription me permettra de revenir en France. Quand la conscience est pure, et qu'en froissant vos lois sociales un homme a obéi...

Il se tut, en dédaignant de se justifier.

— Et comment pouvez-vous, dit le général en l'interrompant, ne pas avoir de remords pour les nouveaux assassinats qui se sont commis devant mes yeux?

— Nous n'avons pas de vivres, répliqua tranquillement le corsaire.

— Mais, en débarquant ces hommes sur la côte...

— Ils nous feraient couper la retraite par quelque vaisseau, et nous n'arriverions pas au Chili.

— Avant que, de France, dit le général en interrompant, ils aient prévenu l'amirauté d'Espagne...

— Mais la France peut trouver mauvais qu'un homme, encore sujet de ses cours d'assises, se soit emparé d'un brick frété par des Bordelais. D'ailleurs n'avez-vous pas quelquefois tiré, sur-le-champ de bataille, plusieurs coups de canon de trop?

Le général intimidé par le regard du corsaire, se tut: et sa fille le regarda d'un air qui exprimait autant de triomphe que de mélancolie...

— Général, dit le corsaire d'une voix profonde, je me suis fait une loi de ne jamais rien distraire du butin. Mais il est hors de doute que ma part sera plus considérable que ne l'était votre fortune. Permettez-moi de vous la restituer en autre monnaie...

Il prit dans le tiroir du piano une masse de billets de banque, ne compta pas les paquets, et présenta un million à M. de Verdun.

—Vous comprenez, reprit-il, que je ne puis pas m'amuser à regarder les passants sur la route de Bordeaux... Or, à moins que vous ne soyez séduit par les dangers de notre vie bohémienne, par les scènes de l'Amérique méridionale, par nos nuits des tropiques, par nos batailles, et par le plaisir de faire triompher le pavillon d'une jeune nation, ou le nom de Simon Bolivar, il faut nous quitter... Une chaloupe et des hommes dévoués vous attendent. Espérons une troisième rencontre plus complétement heureuse.

— Victor, je voudrais voir mon père encore un moment, dit Hélène d'un ton boudeur.

—Dix minutes de plus ou de moins peuvent nous mettre face à face avec une frégate.... Soit! nous nous amuserons un peu. Nos gens s'ennuient.

— Oh! partez, mon père, s'écria la femme du marin... Et portez à ma sœur, à mes frères, à... ma mère, ajouta-t-elle, ces gages de mon souvenir.

Elle prit une poignée de pierres précieuses, de colliers, de bijoux; les enveloppa dans quelques cachemires, et les présenta timidement à son père...

—Et que leur dirai-je de ta part? demanda-t-il en paraissant frappé de l'hésitation que sa fille avait marquée avant de prononcer le mot de *mère*.

— Oh! pouvez-vous douter de mon âme! Je fais tous les jours des vœux pour leur bonheur.

—Hélène, reprit le vieillard en la regardant avec attention, ne dois-je plus te revoir? Ne saurai-je donc jamais à quel motif ta fuite est due?

—Ce secret ne m'appartient pas, dit-elle d'un ton grave. J'aurais le droit de vous l'apprendre, je ne vous le dirais pas. J'ai souffert pendant dix ans des maux inouïs...

Elle ne continua pas et tendit à son père les cadeaux qu'elle destinait à sa famille. Le général, accoutumé par les événements de la guerre à des idées assez larges en fait de butin, accepta les présents offerts par sa fille, et se plut à penser que, sous l'inspiration d'une âme aussi pure, aussi élevée que celle d'Hélène, le capitaine Parisien restait honnête homme, en faisant la guerre aux Espagnols. Alors sa passion pour les braves l'emporta. Songeant qu'il serait ridicule de se conduire en prude, il serra vigoureusement la main du corsaire, embrassa son Hélène, sa seule fille, avec cette effusion particulière aux soldats, et laissa tomber une larme sur ce visage dont la fierté, dont l'expression mâle lui avaient plus d'une fois souri. Le marin, fortement

ému, lui donna ses enfants à bénir. Enfin tous se dirent une dernière fois adieu, par un long regard qui ne fut pas dénué d'attendrissement.

— Soyez toujours heureux, s'écria le vieillard en s'élançant sur le tillac.

Le brick s'était déjà très-éloigné des côtes de France; et, sur mer, un singulier spectacle attendait le général. *Le Saint-Ferdinand,* livré aux flammes, flambait comme un immense feu de paille. Les matelots, occupés à couler le brick espagnol, s'apercevant qu'il avait à bord un chargement de rhum, liqueur dont ils regorgeaient sur *l'Othello,* trouvèrent plaisant d'allumer un grand bol de punch en pleine mer. C'était un divertissement assez pardonnable à des gens auxquels l'apparente monotonie de la mer faisait saisir toutes les occasions d'animer leur vie. En descendant du brick dans la chaloupe du *Saint-Ferdinand,* montée par six vigoureux matelots, le général partageait involontairement son attention entre l'incendie du *Saint-Ferdinand* et sa fille appuyée sur le corsaire, tous deux debout à l'arrière de leur navire. En présence de tant de souvenirs, en voyant la robe blanche d'Hélène qui flottait, légère, comme une voile de plus; en distinguant sur l'Océan cette belle et grande figure, assez imposante pour dominer même la mer, il oubliait, avec l'insouciance d'un militaire, qu'il voguait sur la tombe du brave Gomez.....

Au-dessus de lui, une immense colonne de fumée planait comme un nuage brun; et les rayons du soleil, le perçant çà et là, y jetaient de poétiques lueurs. C'était un second ciel, un dôme sombre sous lequel brillaient des espèces de lustres, et au-dessus duquel planait l'azur inaltérable du firmament, qui paraissait mille fois plus beau par cette éphémère opposition. Les teintes bizarres de cette fumée, tantôt jaune, blonde, rouge, noire, fondues vaporeusement, couvraient le vaisseau qui petillait, craquait et criait. La flamme sifflait en mordant les cordages, et courait dans le bâtiment comme une sédition populaire vole par les rues d'une ville. Le rhum produisait des flammes bleues qui frétillaient; comme si le génie des mers eût agité cette liqueur furibonde, de même qu'une main d'étudiant fait mouvoir la joyeuse *flamberie* d'un punch dans une orgie. Mais le soleil, plus puissant de lumière, jaloux de cette lueur insolente, laissait à peine voir dans ses rayons les couleurs de cet incendie. C'était comme un réseau, comme une écharpe qui voltigeait au milieu du torrent de ses feux...

L'Othello saisissait, pour s'enfuir, le peu de vent qu'il pouvait pincer dans cette direction nouvelle, et s'inclinait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un cerf-volant balancé dans les airs. Ce beau brick courait des bordées vers le sud; et tantôt il se dérobait aux yeux du général, en disparaissant derrière la colonne droite, dont l'ombre se projetait fantastiquement sur les eaux, et tantôt il se montrait, en se relevant avec grâce et fuyant. Chaque fois qu'Hélène pouvait apercevoir son père, elle agitait son mouchoir pour le saluer encore. Bientôt le *Saint-Ferdinand* coula, en produisant un bouillonnement aussitôt effacé par l'Océan. Alors il ne resta plus de toute cette scène qu'un nuage balancé par la brise. *L'Othello* était loin; la chaloupe s'approchait de Bordeaux; le nuage s'interposa entre cette frêle embarcation et le brick. La dernière fois que le général aperçut sa fille, ce fut à travers une crevasse de cette fumée ondoyante. Vision prophétique! Le mouchoir blanc, la robe, se détachaient seuls sur ce fond de bistre. Entre l'eau verte et le ciel bleu, le brick ne se voyait même pas. Hélène n'était plus qu'un point imperceptible; une ligne déliée, gracieuse; un ange dans le ciel; une idée, un souvenir.

—

ENSEIGNEMENT.

— Mon Dieu, dit Moïna, nous avons bien mal fait, ma mère, de ne pas rester quelques jours de plus dans ces montagnes! Nous y étions bien mieux qu'ici. Avez-vous entendu les gémissements continuels de ce maudit enfant et les bavardages de cette malheureuse femme qui parle en patois, car je n'ai pas compris un seul mot de ce qu'elle disait. Quelle espèce de gens nous a-t-on donnés pour voisins! Cette nuit est une des plus affreuses que j'aie passées de ma vie.

— Je n'ai rien entendu, répondit madame de Verdun; mais, ma chère enfant, je vais voir l'hôtesse, lui demander la chambre voisine; nous serons seules dans cet appartement, et n'aurons plus de bruit. Comment te trouves-tu ce matin? Es-tu fatiguée?

En disant ces dernières phrases, madame de Verdun s'était levée pour venir près du lit de Moïna.

— Voyons, lui dit-elle en cherchant la main de sa fille.

— Oh! laisse-moi, ma mère, répondit Moïna, tu as froid.

A ces mots, la capricieuse jeune fille se roula dans son oreiller par un mouvement de bouderie, mais si gracieux, qu'il était difficile à une mère de s'en offenser. En ce moment, une plainte dont l'accent doux et prolongé devait déchirer le cœur d'une femme, retentit dans la chambre voisine.

— Mais, si tu as entendu cela pendant toute la

nuit, pourquoi ne m'as-tu pas éveillée? nous aurions...

Un gémissement plus profond que tous les autres interrompit madame de Verdun, qui s'écria : — Il y a là quelqu'un qui se meurt! et elle sortit vivement.

— Envoie-moi Pauline! cria Moïna, je vais m'habiller.

Madame de Verdun descendit promptement, et trouva l'hôtesse dans la cour au milieu de quelques personnes qui paraissaient l'écouter attentivement.

— Madame, vous avez mis près de nous une personne qui paraît souffrir beaucoup...

— Ah! ne m'en parlez pas! s'écria la maîtresse de l'hôtel, je viens d'envoyer chercher M. le maire. Figurez-vous que c'est une femme, une pauvre malheureuse qui y est arrivée hier au soir, à pied ; elle vient d'Espagne, elle est sans passeport et sans argent. Elle portait sur son dos un petit enfant qui se meurt. Je n'ai pas pu me dispenser de la recevoir ici. Ce matin, je suis allée moi-même la voir ; car hier, quand elle a débarqué ici, elle m'a fait une peine affreuse. Pauvre petite femme! elle était couchée avec son enfant, et tous deux se débattaient contre la mort.

— Madame, m'a-t-elle dit en tirant un anneau d'or de son doigt, je ne possède plus que cela; prenez-le pour vous payer, ce sera suffisant : je ne ferai pas un long séjour ici. Pauvre petit! nous allons mourir ensemble, qu'elle dit en regardant son enfant. Je lui ai pris son anneau, je lui ai demandé qui elle était; mais elle n'a jamais voulu me dire son nom... Je viens d'envoyer chercher le médecin et M. le maire.

— Mais, s'écria madame de Verdun, donnez-lui tous les secours qui pourront lui être nécessaires. Mon Dieu! peut-être est-il encore temps de la sauver. Je vous payerai tout ce qu'elle dépensera...

— Ah! madame, elle a l'air d'être joliment fière, et je ne sais pas si elle voudra.

— Je vais aller la voir...

Et aussitôt madame de Verdun monta chez l'inconnue, sans penser au mal que sa vue pouvait faire à cette femme dans un moment où on la disait mourante.

Madame de Verdun, veuve depuis un an, était encore en deuil. Sa santé s'était légèrement altérée. Moïna, sa fille chérie, désirait voir les Pyrénées : elles étaient donc venues toutes deux aux eaux de Bagnères.

Madame de Verdun pâlit à l'aspect de la mourante. Malgré les horribles souffrances qui avaient altéré la belle physionomie d'Hélène, elle reconnut sa fille aînée. A l'aspect d'une femme vêtue de noir, Hélène se dressa sur son séant, jeta un cri de terreur, et retomba lentement sur son lit, lorsque, dans cette femme, elle retrouva sa mère.

— Ma fille! dit madame de Verdun, que vous faut-il? Pauline!... Moïna!...

— Il ne me faut plus rien, répondit Hélène d'une voix affaiblie. J'espérais revoir mon père; mais votre deuil m'annonce...

Elle n'acheva pas; elle serra son enfant sur son cœur comme pour le réchauffer, le baisa au front, et lança sur sa mère un regard où le reproche se lisait encore, quoique tempéré par le pardon. Madame de Verdun ne voulut pas voir ce reproche; elle oublia qu'Hélène était un enfant conçu jadis dans les larmes et le désespoir, l'enfant du devoir, un enfant qui avait été cause de ses plus grands malheurs; elle s'avança doucement vers sa fille aînée, en se souvenant seulement qu'Hélène la première lui avait fait connaître les plaisirs de la maternité. Les yeux de la mère étaient pleins de larmes; et, en embrassant sa fille, elle s'écria : — Hélène! ma fille...

Hélène gardait le silence. Elle venait d'aspirer le dernier soupir de son dernier enfant.

En ce moment, Moïna, Pauline, sa femme de chambre, l'hôtesse et un médecin entrèrent. Madame de Verdun tenait la main glacée de sa fille dans les siennes, et la contemplait avec un désespoir vrai. Exaspérée par le malheur, la veuve du marin, qui venait d'échapper à un naufrage, en ne sauvant de toute sa belle famille qu'un enfant, dit d'une voix horrible à sa mère : — Tout ceci est votre ouvrage! Si vous eussiez été pour moi ce que...

— Moïna, sortez, sortez tous! cria madame de Verdun en étouffant la voix d'Hélène par les éclats de la sienne.

— Par grâce, ma fille, reprit-elle, ne renouvelons pas en ce moment les tristes combats...

— Je me tairai, répondit Hélène en faisant un effort surnaturel. Je suis mère, je sais que Moïna ne doit pas... Où est mon enfant?

Moïna rentra, poussée par la curiosité.

— Ma sœur, dit-elle, le médecin...

— Tout est inutile, reprit Hélène. Ah! pourquoi ne suis-je pas morte à seize ans! Le bonheur ne se trouve pas... Moïna... tu...

Elle mourut en penchant sa tête sur celle de son enfant, qu'elle avait serré convulsivement.

— Ta sœur voulait sans doute te dire, Moïna, reprit madame de Verdun lorsqu'elle fut rentrée dans sa chambre, où elle fondit en larmes, que le bonheur ne se trouve jamais, pour une fille, dans une vie romanesque, en dehors des idées reçues, et surtout loin de sa mère.

Paris, janvier 1831.

EXPIATION.

Pendant l'un des premiers jours du mois d'avril 1832, une dame d'environ cinquante ans, mais qui paraissait encore plus vieille que ne le comportait son âge véritable, se promenait au soleil, à l'heure de midi, le long d'une allée, dans le jardin d'un grand hôtel, situé rue Plumet, à Paris. Après avoir fait deux ou trois fois le tour du sentier légèrement sinueux où elle restait pour ne pas perdre de vue les fenêtres d'un appartement qui semblait attirer toute son attention, elle vint s'asseoir sur un de ces fauteuils à demi champêtres qui se fabriquent avec de jeunes branches d'arbre garnies de leur écorce. De la place où se trouvait ce siége élégant, la dame pouvait embrasser par une des grilles d'enceinte, et les boulevards intérieurs, au milieu desquels est posé l'admirable dôme des Invalides qui élève sa coupole d'or parmi les têtes d'un millier d'ormes, admirable paysage, et l'aspect moins grandiose de son jardin terminé par la façade grise d'un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain. Là, tout était silencieux, les jardins voisins, les boulevards, les Invalides; car, dans ce noble quartier, le jour ne commence guère qu'à midi. A moins de quelque caprice, à moins qu'une jeune dame ne veuille monter à cheval, ou qu'un vieux diplomate n'ait un protocole à refaire, à cette heure, valets et maîtres, tout dort, ou tout se réveille.

La vieille dame si matinale était la marquise de Ballan, mère de madame de Saint-Héreen, à laquelle appartenait ce bel hôtel. La marquise s'en était privée pour sa fille, à qui elle avait donné toute sa fortune, en ne se réservant qu'une pension viagère. La comtesse Moïna de Saint-Héreen était le dernier enfant de madame de Ballan, qui, pour lui faire épouser l'héritier d'une des plus illustres maisons de France, avait tout sacrifié; mais rien n'était plus naturel.

La marquise avait successivement perdu deux fils. L'un Gustave, marquis de Ballan, était mort pendant la campagne de 1823 en Espagne; l'autre, Abel, jeune pair de France plein d'avenir, avait été tué sur les boulevards, en juillet 1830. Tous deux laissèrent des femmes et des enfants. Mais l'affection assez tiède que madame de Ballan avait portée à ses deux fils s'était encore affaiblie en passant à ses petits-enfants. Quant à leurs veuves, elle se comportait poliment avec elles; mais le sentiment superficiel que le bon goût et les convenances nous prescrivent de témoigner à nos proches était tout ce qu'elle leur accordait.

La fortune de ses enfants morts ayant été parfaitement réglée, elle avait réservé pour sa chère Moïna ses économies et ses biens propres. Moïna, belle et ravissante, depuis son enfance avait toujours été pour madame de Ballan l'objet d'une de ces prédilections innées ou involontaires chez les mères de famille, fatales sympathies qui semblent inexplicables, ou que les observateurs savent trop bien expliquer.

La charmante figure de Moïna, le son de voix de cette fille chérie, ses manières, sa démarche, sa physionomie, ses gestes, tout en elle réveillait chez madame de Ballan les émotions les plus profondes qui puissent animer, troubler ou charmer le cœur d'une mère. Le principe de sa vie présente, de sa vie du lendemain, de sa vie passée, était dans le cœur de cette jeune femme, où elle avait jeté tous ses trésors. Moïna avait heureusement survécu à quatre enfants, ses aînés. Madame de Ballan avait en effet perdu, de la manière la plus malheureuse, disaient les gens du monde, une fille charmante, dont la destinée était presque inconnue, et un petit garçon, enlevé à cinq ans par une horrible catastrophe. Madame de Ballan vit sans doute un présage du ciel dans le respect que le sort semblait avoir pour la fille de son cœur, et n'accordait que de faibles souvenirs à ses enfants déjà tombés selon les caprices de la mort, et qui restaient au fond de son âme, comme ces tombeaux élevés dans un champ de bataille, mais que les fleurs des champs ont presque fait disparaître.

Le monde aurait pu demander à la marquise un compte sévère de cette insouciance et de cette prédilection; mais le monde de Paris est entraîné par un tel torrent d'événements, de modes, d'idées nouvelles, que toute la vie de madame de Ballan devait y être en quelque sorte oubliée. Personne ne songeait à lui faire un crime d'une froideur, d'un oubli qui n'intéressait personne, tandis que sa vive tendresse pour Moïna intéressait beaucoup de gens, et avait toute la sainteté d'un préjugé. D'ailleurs, la marquise allait peu dans le monde; et, pour la plupart des familles qui la connaissaient, elle paraissait bonne, douce, pieuse, indulgente. Or, ne faut-il pas avoir un intérêt bien vif pour aller au-delà de ces apparences dont la société se contente? Puis, que ne pardonne-t-on pas aux vieillards lorsqu'ils s'effacent comme des ombres et ne veulent plus être qu'un souvenir!

Enfin, madame de Ballan était un modèle complaisamment cité par les enfants à leurs pères, par les gendres à leurs belles-mères. Elle avait avant le temps, donné ses biens à Moïna, contente du bonheur de la jeune comtesse, et ne vivant que par elle et pour elle. Si des vieillards prudents, des oncles chagrins, blâmaient cette conduite en disant: — Madame de Ballan se repentira peut-être quelque jour de s'être dessaisie de sa fortune en faveur de

sa fille ; car, si elle connaît bien le cœur de madame de Saint-Héreen, peut-elle être aussi sûre de la moralité de son gendre ? c'était contre ces prophètes un *tolle* général ; et, de toutes parts, pleuvaient des éloges pour Moïna.

— Il faut rendre cette justice à madame de Saint-Héreen, disait une jeune femme, que sa mère n'a rien trouvé de changé autour d'elle. Madame de Ballan est admirablement bien logée. Elle a une voiture à ses ordres, et peut aller partout dans le monde comme auparavant.

— Excepté aux Italiens, dit tout bas un vieux parasite, un de ces gens qui se croient en droit d'accabler leurs amis d'épigrammes, sous prétexte de faire preuve d'indépendance. La douairière n'aime guère que la musique, en fait de choses étrangères à son enfant gâté. Elle a été si bonne musicienne dans son temps ! Mais, comme la loge de la comtesse est toujours envahie par de jeunes papillons, et qu'elle y gênerait cette petite personne, dont on parlera bientôt comme d'une grande coquette, la pauvre mère ne va jamais aux Italiens...

— Madame de Saint-Héreen, disait une fille à marier, a, pour sa mère, des soirées délicieuses, un salon où va tout Paris.

— Un salon où personne ne fait attention à la vieille marquise, répondait le parasite.

— Le fait est que madame de Ballan n'est jamais seule, disait un fat en appuyant le parti des jeunes dames.

— Le matin, répondait le vieil observateur à voix basse, le matin, la chère Moïna dort. A quatre heures, la chère Moïna est au bois. Le soir, la chère Moïna va au bal ou aux Bouffes... Mais il est vrai que madame de Ballan a la ressource de voir sa chère fille pendant qu'elle s'habille, ou durant le dîner, lorsque la chère Moïna dîne par hasard avec sa chère mère.

— Il n'y a pas encore huit jours, monsieur, dit le parasite en prenant par le bras un timide précepteur, nouveau-venu dans la maison où il se trouvait, que je vis cette pauvre mère toute triste et seule au coin de son feu. — Qu'avez-vous ? lui demandai-je. La marquise me regarda en souriant, mais elle avait certes pleuré. — Je pensais, me dit-elle, qu'il est bien singulier de me trouver seule, après avoir eu cinq enfants ; mais cela est dans notre destinée ! Et puis, je suis heureuse quand je sais que Moïna s'amuse ! Elle pouvait se confier à moi qui, jadis, ai connu son mari. C'était un pauvre homme, et il a été bien heureux de l'avoir pour femme ; il lui devait certes sa pairie et sa charge à la cour.

Mais il se glisse tant d'erreurs dans les conversations du monde ; il s'y fait avec légèreté des maux si profonds, que l'historien des mœurs est obligé de sagement peser les assertions insouciamment émises par tant d'insouciants. Enfin, peut-être ne doit-on jamais prononcer qui a tort ou raison de l'enfant ou de la mère. Entre ces deux cœurs, il n'y a qu'un seul juge possible. Ce juge est Dieu ! Dieu qui, souvent, assied sa vengeance au sein des familles, et se sert éternellement des enfants contre les mères, des pères contre les fils, des peuples contre les rois, des princes contre les nations, de tout contre tout ; remplaçant dans le monde moral les sentiments par les sentiments, comme les jeunes feuilles poussent les vieilles au printemps ; agissant en vue d'un ordre immuable, d'un but à lui seul connu : sans doute, chaque chose va dans son sein, ou, mieux encore, elle y retourne.

Ces religieuses pensées, si naturelles au cœur des vieillards, flottaient éparses dans l'âme de madame de Ballan ; elles y étaient à demi lumineuses, tantôt abîmées, tantôt déployées complétement, comme des fleurs tourmentées à la surface des eaux, pendant une tempête. Elle s'était assise, lassée, affaiblie par une longue méditation, par une de ces rêveries au milieu desquelles toute la vie se dresse, se déroule aux yeux de ceux qui pressentent la mort.

Cette femme, vieille avant le temps, eût été, pour quelque poëte passant sur le boulevard, un tableau curieux. A la voir assise à l'ombre grêle d'un acacia, l'ombre d'un acacia à midi, tout le monde eût su lire une des mille choses écrites sur ce visage pâle et froid, même au milieu des chauds rayons du soleil. Sa figure pleine d'expression représentait quelque chose de plus grave encore que ne l'est une vie à son déclin, ou de plus profond qu'une âme affaissée par l'expérience. Elle était un de ces types qui, entre mille physionomies dédaignées, parce qu'elles sont sans caractère, vous arrêtent un moment, vous font penser ; comme entre les mille tableaux d'un musée, vous êtes fortement impressionné, soit par la tête sublime où Murillo peignit la douleur maternelle, soit par le visage de Béatrix Cinci où le Guide sut peindre la plus touchante innocence au fond du plus épouvantable crime, soit par la sombre face de Philippe II, d'où Vélasquez fait sortir éternellement la majestueuse terreur que doit inspirer la royauté. Il y a certaines figures humaines, despotiques images, qui vous parlent, vous interrogent, répondent à vos pensées secrètes, et sont des poëmes entier. Or, le visage glacé de madame de Ballan était une de ces poésies terribles, une de ces faces répandues par milliers dans la divine Comédie de Dante Alighieri.

Pendant la rapide saison où la femme reste en fleur, les caractères de sa beauté servent admirablement bien la dissimulation à laquelle sa faiblesse naturelle et nos lois sociales la condamnent. Alors,

sous le riche coloris de son visage frais, sous le feu de ses yeux, sous le réseau gracieux de ses traits si fins, de tant de lignes multipliées, courbes ou droites, mais pures et parfaitement arrêtées, toutes ses émotions peuvent demeurer secrètes et latentes; car, alors, la rougeur ne révèle rien en colorant encore des couleurs déjà si vives; car alors tous les foyers intérieurs se mêlent si bien à la lumière de ces yeux flamboyants de vie, que la flamme passagère d'une souffrance n'y apparaît que comme une grâce de plus. Aussi rien n'est-il si discret qu'un jeune visage, parce que rien n'est plus immobile. La figure d'une jeune femme a le calme, le poli, la fraîcheur de la surface d'un lac. Aussi, la physionomie des femmes ne commence-t-elle qu'à trente ans. Jusqu'à cet âge, le peintre ne trouve dans leurs visages que du rose et du blanc, des sourires et des expressions qui répètent une même pensée, pensée de jeunesse et d'amour, pensée uniforme et sans profondeur; mais, dans la vieillesse, tout chez la femme a parlé, toutes les passions se sont incrustées sur son visage; elle a été amante, épouse, mère; les expressions les plus violentes de la joie et de la douleur ont fini par grimer, torturer ses traits, par s'y empreindre en mille rides, qui toutes ont un langage; et alors une tête de femme devient sublime d'horreur, belle de mélancolie, ou magnifique de calme; alors, s'il est permis de poursuivre une étrange métaphore commencée, le lac desséché laisse voir les traces de tous les torrents qui l'ont produit; alors une tête de vieille femme n'appartient plus ni au monde, qui, frivole, est effrayé d'y apercevoir la destruction de toutes les idées d'élégance dont il se repaît; ni aux artistes vulgaires, qui n'y découvrent rien; mais aux vrais poëtes, à ceux qui ont le sentiment d'un beau indépendant de toutes les conventions sur lesquelles reposent tant de préjugés, en fait d'art et de beauté.

Quoique madame de Ballan portât sur sa tête une capote à la mode, il était facile de voir que sa chevelure, jadis noire, avait été blanchie par de cruelles émotions; mais la manière dont elle la séparait en deux bandeaux trahissait son bon goût, révélait les gracieuses habitudes de la femme élégante, et dessinait parfaitement son front flétri, ridé, dans la forme duquel se retrouvaient quelques traces de son ancien éclat. La coupe de sa figure, la régularité de ses traits, donnaient une idée, faible à la vérité, de la beauté dont elle avait dû être orgueilleuse; mais ces indices accusaient encore mieux les douleurs, qui avaient été assez aiguës pour creuser ce visage, pour en dessécher les tempes, en rentrer les joues, en meurtrir les paupières et les dégarnir de cils, cette grâce du regard. Tout était silencieux en madame de Ballan. Sa démarche et ses mouvements avaient cette lenteur grave et recueillie qui imprime le respect. Sa modestie, changée en timidité, semblait être le résultat de l'habitude qu'elle avait prise, depuis quelques années, de s'effacer devant sa fille. Puis, sa parole était rare, douce comme celle de toutes les personnes forcées de réfléchir, de se concentrer, de vivre en elles-mêmes. Cette attitude et cette contenance inspiraient un sentiment indéfinissable qui n'était ni la crainte, ni la compassion, mais dans lequel se fondaient mystérieusement toutes les idées que réveillent ces diverses affections. Enfin la nature de ses rides, la manière dont son visage était plissé, la pâleur de son regard endolori, tout témoignait éloquemment de ces larmes qui, dévorées par le cœur, ne tombent jamais à terre.

Les malheureux accoutumés à contempler souvent le ciel, pour en appeler à lui des maux constants de leur vie, eussent facilement reconnu dans les yeux de cette mère les cruelles habitudes d'une prière faite à chaque instant du jour, et les légers vestiges de ces meurtrissures secrètes qui finissent par détruire toutes les fleurs de l'âme, et jusqu'au sentiment de la maternité. Les peintres ont des couleurs pour ces portraits; mais les idées et la parole sont impuissantes pour les traduire fidèlement : il s'y rencontre des phénomènes inexplicables dans les tons du teint, et dans l'air de la figure, choses que l'âme saisit par la vue; mais tout ce que l'art peut laisser en partage au poëte, est le récit des événements auxquels sont dus de si terribles bouleversements de la physionomie. Cette figure annonçait un orage calme et froid, un secret combat entre l'héroïsme de la douleur maternelle et l'infirmité de nos sentiments, qui sont finis comme nous-mêmes, et où rien ne se trouve d'infini. Puis, ces souffrances, sans cesse refoulées, avaient produit, à la longue, je ne sais quoi de morbide en cette femme. Sans doute quelques émotions trop violentes avaient physiquement altéré ce cœur maternel, et quelque maladie, un anévrisme peut-être, menaçait lentement cette femme à son insu. Les peines vraies sont en apparence si tranquilles dans le lit profond qu'elles se sont fait, où elles semblent dormir, mais où elles continuent à corroder l'âme comme l'acide pur qui perce le cristal!

En ce moment, deux larmes sillonnèrent les joues de madame de Ballan, et elle se leva, comme si quelque réflexion, plus poignante que toutes les autres, l'eût vivement blessée. Elle avait sans doute jugé l'avenir de Moïna. Or, en prévoyant les douleurs qui attendaient sa fille, tous les malheurs de sa propre vie lui étaient retombés sur le cœur.

La situation de cette mère sera comprise en expliquant celle de sa fille.

M. le comte de Saint-Héreen était parti depuis environ six mois pour accomplir une mission politique. Pendant cette absence, Moïna, qui, à toutes les vanités de la petite-maîtresse, joignait les capricieux vouloirs de l'enfant gâté, s'était amusée, par étourderie, ou pour obéir aux mille coquetteries de la femme, et peut-être pour en essayer le pouvoir, à jouer avec la passion d'un homme habile, mais sans cœur, se disant ivre d'amour, de cet amour avec lequel se combinent toutes les petites ambitions sociales et vaniteuses du fat.

Madame de Ballan, à laquelle une longue expérience avait appris à connaître la vie, à juger les hommes, à redouter le monde, avait observé la marche et les progrès de cette intrigue et pressentait la perte de sa fille, en la voyant tombée entre les mains d'un homme à qui rien n'était sacré. N'y avait-il pas, pour elle, quelque chose d'épouvantable à rencontrer *un roué* dans l'homme que Moïna écoutait avec plaisir? Donc, son enfant chérie se trouvait au bord d'un abîme; elle en avait une horrible certitude, et n'osait l'arrêter; car elle tremblait devant la comtesse. Elle savait d'avance que Moïna n'écouterait aucun de ses sages avertissements, car elle n'avait aucun pouvoir sur cette âme, de fer pour elle, et toute moelleuse pour les autres. Sa tendresse l'eût portée à s'intéresser aux malheurs d'une passion justifiée par les nobles qualités du séducteur; mais sa fille suivait un mouvement de coquetterie, et la marquise méprisait M. de Vandenesse, sachant qu'il était homme à considérer sa lutte avec Moïna comme une partie d'échecs. Or, quoique Alfred de Vandenesse fît horreur à cette malheureuse mère, elle était obligée d'ensevelir dans le pli le plus profond de son cœur les raisons suprêmes de son aversion; car elle était intimement liée avec M. le comte de Vandenesse, père d'Alfred; et cette amitié, respectable aux yeux du monde, autorisait le jeune homme à venir familièrement chez madame de Saint-Héreen pour laquelle il feignait une passion conçue dès l'enfance.

D'ailleurs, en vain madame de Ballan se seraitelle décidée à jeter entre sa fille et Alfred de Vandenesse une terrible parole qui les eût séparés; elle était certaine de n'y pas réussir, malgré la puissance de cette parole qui l'eût déshonorée aux yeux de sa fille. L'un avait trop de corruption, l'autre trop d'esprit pour croire à cette révélation, et le jeune vicomte l'eût éludée en la traitant de ruse maternelle.

Madame de Ballan avait bâti son cachot de ses propres mains, et s'y était murée elle-même pour y mourir, en voyant se perdre la belle vie de Moïna, cette vie devenue sa gloire, son bonheur et sa consolation, une existence, pour elle, mille fois plus chère que la sienne. Horribles souffrances, incroyables, sans langage! Abîmes sans fond!

Elle attendait impatiemment le lever de sa fille, et néanmoins le redoutait, semblable au condamné à mort qui voudrait en avoir fini avec la vie, et qui cependant a froid en pensant au bourreau. La marquise avait résolu de tenter un dernier effort; mais elle craignait peut-être moins d'échouer dans sa tentative, que de recevoir encore une de ces blessures si douloureuses à son cœur, qu'elles avaient épuisé tout son courage. Son amour de mère en était arrivé là! Aimer sa fille, la redouter, appréhender un coup de poignard, et aller au-devant. Le sentiment maternel est si large dans les cœurs aimants, qu'avant d'arriver à l'indifférence, une mère doit mourir, ou s'appuyer sur quelque grande puissance: la religion ou l'amour.

Depuis son lever, la fatale mémoire de la marquise lui avait retracé plusieurs de ces faits, petits en apparence, mais qui, dans la vie morale, sont de grands événements. En effet, parfois, un geste enferme tout un drame; l'accent d'une parole déchire toute une vie; l'indifférence d'un regard tue la plus heureuse passion. Or, la marquise de Ballan avait malheureusement vu trop de ces gestes, entendu trop de ces paroles, reçu trop de ces regards affreux à l'âme, pour que ses souvenirs pussent lui donner des espérances. Tout lui prouvait qu'Alfred l'avait perdue dans le cœur de sa fille où elle restait, elle, la mère, moins comme un plaisir que comme un devoir. Mille choses, des riens, même, lui attestaient la conduite détestable de la comtesse envers elle: ingratitude que la marqnise regardait peut-être comme une punition, voulant chercher des excuses à sa fille dans les desseins de la Providence, afin de pouvoir encore adorer la main qui la frappait.

Pendant cette matinée, elle se souvint de tout, et tout la frappa de nouveau si vivement au cœur, que sa coupe remplie de chagrins devait déborder si la plus légère peine y était jetée. Un regard froid pouvait tuer la marquise. Il est difficile de peindre ces faits domestiques; mais quelques-uns suffiront peutêtre à les indiquer tous.

Ainsi, la marquise, étant devenue un peu sourde, n'avait jamais pu obtenir de Moïna qu'elle élevât la voix pour elle; et le jour où, dans la naïveté de l'être souffrant, elle pria sa fille de répéter une phrase dont elle n'avait rien saisi, la comtesse obéit, mais avec un air de mauvaise grâce qui ne permit pas à madame de Ballan de réitérer sa modeste prière. Depuis ce jour, quand Moïna racontait un événement ou parlait, la marquise avait soin de s'approcher d'elle; mais souvent la comtesse paraissait ennuyée de l'infirmité qu'elle reprochait étourdiment à sa mère. Cet exemple, pris entre mille, ne pouvait

frapper que le cœur d'une mère ; et toutes ces choses eussent échappé peut-être à un observateur, car c'étaient des nuances insensibles pour d'autres yeux que ceux d'une femme. Ainsi, madame de Ballan ayant un jour dit à sa fille que la duchesse d'Avaugour était venue la voir, Moïna s'écria simplement :
— Comment ! elle est venue pour vous ?

L'air dont ces paroles furent dites, l'accent que la comtesse y mit, peignaient, par de légères teintes, un étonnement, un mépris élégant qui ferait trouver aux cœurs toujours jeunes et tendres de la philanthropie dans la coutume en vertu de laquelle les sauvages tuent leurs vieillards, quand ils ne peuvent plus se tenir à la branche d'un arbre fortement secoué. Alors madame de Ballan se leva, sourit, et alla pleurer en secret. Les gens bien élevés, et les femmes surtout, ne trahissent leurs sentiments que par des touches imperceptibles, mais qui ne font pas moins deviner les vibrations de leurs cœurs à ceux qui peuvent retrouver dans leur vie des situations analogues à celle de cette mère meurtrie.

Accablée par ces souvenirs, madame de Ballan retrouva l'un de ces faits microscopiques si piquants, si cruels, dont elle n'avait jamais mieux vu qu'en ce moment le mépris atroce, caché sous des sourires : mais ses larmes se séchèrent quand elle entendit ouvrir les persiennes de la chambre où reposait sa fille. Elle accourut en se dirigeant vers les fenêtres par le sentier qui passait le long de la grille devant laquelle elle était naguère assise. Tout en marchant, elle remarqua le soin particulier que le jardinier avait mis à ratisser le sable de cette allée, assez mal tenue depuis peu de temps. Quand madame de Ballan arriva sous les fenêtres de sa fille, les persiennes se refermèrent brusquement.

— Moïna ! dit-elle.

Point de réponse.

— Madame la comtesse est dans le petit salon, dit la femme de chambre de Moïna, quand la marquise, rentrée au logis, demanda si sa fille était levée.

Madame de Ballan, ayant le cœur trop plein et la tête trop fortement préoccupée pour réfléchir, en ce moment, sur des circonstances aussi légères, passa promptement dans le petit salon, où elle trouva la comtesse en peignoir, un bonnet négligemment jeté sur une chevelure en désordre, les pieds dans ses pantoufles, ayant la clef de sa chambre dans sa ceinture, le visage empreint de pensées presque orageuses, et des couleurs animées. Elle était assise sur un divan, et paraissait réfléchir.

— Pourquoi vient-on ? dit-elle d'une voix dure...
— Ah ! c'est vous, ma mère, reprit-elle d'un air distrait, après s'être interrompue elle-même.

— Oui, *mon enfant*, c'est *ta mère*...

L'accent avec lequel madame de Ballan prononça ces paroles peignit une effusion de cœur et une émotion intime dont il serait difficile de donner une idée sans employer le mot de *sainteté ;* car elle avait si bien revêtu le caractère sacré d'une mère, que sa fille en fut frappée, et se tourna vers elle par un mouvement qui exprimait à la fois le respect, l'inquiétude et le remords. Madame de Ballan ferma la porte de ce salon, où personne ne pouvait entrer sans faire du bruit dans les pièces précédentes. Cet éloignement garantissait de toute indiscrétion.

— Ma fille, dit la marquise, il est de mon devoir de t'éclairer sur une des crises les plus importantes dans notre vie de femme, et dans laquelle tu te trouves à ton insu peut-être, mais dont je viens te parler moins en mère qu'en amie. En te mariant, tu es devenue libre de tes actions ; tu n'en dois compte qu'à ton mari ; mais je t'ai si peu fait sentir l'autorité maternelle (et ce fut un tort peut-être), que je me crois en droit de me faire écouter de toi, une fois au moins, dans la situation grave où tu dois avoir besoin de conseils. — Songe, Moïna, que je t'ai mariée à un homme d'une haute capacité, dont tu peux être fière, que...

— Ma mère, s'écria Moïna d'un air mutin et en l'interrompant, je sais ce que vous venez me dire... Vous allez me faire de la morale au sujet d'Alfred...

— Vous ne devineriez pas si bien, Moïna, reprit gravement la marquise en essayant de retenir ses larmes, si vous ne sentiez pas...

— Quoi ? dit-elle d'un air presque hautain. Mais, ma mère, en vérité !...

— Moïna, s'écria madame de Ballan en faisant un effort extraordinaire, il faut que vous entendiez attentivement ce que je dois vous dire...

— J'écoute, dit la comtesse en se croisant les bras et affectant une impertinente soumission.

Permettez-moi, ma mère, dit-elle avec un sang-froid incroyable, il faut que je sonne Pauline et que je la renvoie...

Elle sonna.

— Ma chère enfant, Pauline ne peut pas entendre...

— Maman, reprit encore la comtesse d'un air sérieux, et qui aurait dû paraître extraordinaire à la mère, je dois...

Elle s'arrêta ; la femme de chambre arrivait.

— Pauline, allez *vous-même* chez Herbault savoir pourquoi je n'ai pas encore mon chapeau...

Puis, elle se rassit, et regarda sa mère avec attention.

Alors, madame de Ballan, dont le cœur était gonflé, les yeux secs, et qui ressentait une de ces émotions dont les mères seules peuvent comprendre la douleur, prit la parole pour instruire Moïna

du danger qu'elle courait. Mais, soit que la comtesse se trouvât blessée des soupçons que sa mère concevait sur le vicomte de Vandenesse, soit qu'elle fût en proie à l'une de ces folies incompréhensibles dont certains jeunes cœurs ont seuls le secret, elle profita d'une pause faite par sa mère pour lui dire en riant d'un rire forcé : Maman, je ne vous croyais jalouse que du père...

A ce mot, madame de Ballan ferma les yeux, baissa la tête, poussa le plus léger de tous les soupirs; puis, jetant son regard en l'air, comme pour obéir au sentiment invincible qui nous fait invoquer Dieu dans les grandes crises de la vie, elle dirigea sur sa fille ses yeux pleins d'une majesté terrible et d'une profonde horreur.

— Ma fille, dit-elle d'une voix gravement altérée, vous avez été plus impitoyable envers votre mère que ne le fut l'homme offensé par elle, que ne le sera Dieu peut-être.

Ayant dit, madame de Ballan se leva, gagna la porte : arrivée là, elle se retourna; mais, ne voyant que de la surprise dans les yeux de sa fille, elle sortit, et put aller jusque dans le jardin où ses forces l'abandonnèrent.

Là, ressentant au cœur de fortes douleurs, elle tomba sur un banc. Ses yeux, qui erraient sur le sable, y aperçurent la récente empreinte d'un pas d'homme, dont les bottes avaient laissé des marques très-reconnaissables. Sans croire Moïna perdue, elle en eut le soupçon, et crut comprendre alors le motif de la commission donnée à Pauline. Alors cette idée cruelle fut accompagnée d'une révélation plus odieuse que tout le reste. Elle supposa que le fils de M. de Vandenesse avait détruit dans le cœur de Moïna ce respect dû par une fille à sa mère, en toute espèce de circonstances. Sa souffrance s'accrut, elle s'évanouit insensiblement sur le banc, et y demeura comme endormie.

La jeune comtesse trouva seulement que sa mère s'était permis de lui donner *un coup de boutoir* un peu sec, et pensa que le soir une caresse ou quelques attentions feraient tous les frais du raccommodement.

Entendant un cri de femme dans le jardin, elle se pencha négligemment au moment où Pauline, qui n'était pas encore sortie, appelait au secours, et tenait madame de Ballan dans ses bras.

— N'effrayez pas ma fille, fut le dernier mot que devait prononcer la marquise.

Moïna vit transporter sa mère, pâle, inanimée, respirant avec difficulté, mais agitant les bras, comme si elle voulait ou lutter, ou parler. Atterrée par ce spectacle, Moïna suivit sa mère, aida silencieusement à la coucher sur son lit et à la déshabiller. Sa faute l'accabla. En ce moment suprême, elle connut sa mère, et ne pouvait plus rien réparer. Elle voulut être seule avec elle; et quand il n'y eut plus personne dans la chambre, qu'elle sentit le froid de cette main pour elle toujours caressante, elle fondit en larmes.

Réveillée par ces pleurs, la marquise put encore regarder sa chère Moïna; et, au bruit de ses sanglots, qui semblaient vouloir briser ce sein délicat et en désordre, elle contempla sa fille en souriant. Ce sourire prouvait à cette jeune parricide que le cœur d'une mère est un abîme au fond duquel se trouve toujours un pardon.

Aussitôt que l'état de la marquise fut connu, des gens à cheval avaient été expédiés pour aller chercher des médecins, des chirurgiens, et tous les enfants de madame de Ballan. La jeune marquise, la comtesse de Ballan et leurs enfants, arrivèrent en même temps que les gens de l'art et plusieurs amis; puis ils formèrent soudain une assemblée assez imposante, silencieuse et inquiète, à laquelle se mêlèrent les domestiques. La jeune marquise, qui n'entendait aucun bruit, vint frapper doucement à la porte de la chambre. A ce signal, Moïna, réveillée sans doute dans sa douleur, poussa brusquement les deux battants, et jeta des yeux hagards sur cette assemblée de famille.

La comtesse était dans un désordre qui parlait plus haut que le langage. A cet aspect, chacun resta muet et silencieux. Il était facile d'apercevoir les pieds de la marquise raides et tendus convulsivement sur le lit de mort. Moïna s'appuya sur la porte, regarda cette assemblée, et dit d'une voix creuse : — *J'ai perdu ma mère!*

Saint-Firmin, mai 1832.

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.

LA MAISON CLAES.

Il existe à Douai dans la rue de Paris une maison dont la physionomie, les dispositions intérieures et les détails ont, plus que ceux d'aucun autre logis, gardé le caractère des vieilles constructions flamandes, si naïvement appropriées aux mœurs patriarcales de ce bon pays. Mais avant de la décrire, peut-être faut-il établir dans l'intérêt des écrivains la nécessité de ces préparations didactiques contre lesquelles protestent certaines personnes ignorantes et voraces qui voudraient des émotions sans en subir les principes générateurs, la fleur sans la graine, l'enfant sans la gestation. L'art littéraire serait-il donc tenu d'être plus fort que ne l'est la nature?

Les événements de la vie humaine, soit publique, soit privée, sont si intimement liés à l'architecture, que la plupart des observateurs peuvent reconstruire les nations ou les individus dans toute la vérité de leurs habitudes, d'après les restes de leurs monuments publics, ou par l'examen de leurs reliques domestiques. L'archéologie est à la nature sociale ce que l'anatomie comparée est à la nature organisée; une mosaïque révèle toute une société, comme un squelette d'ichthyosaure sous-entend toute une création; de part et d'autre, tout se déduit, tout s'enchaîne; la cause fait deviner un effet, comme chaque effet permet de remonter à une cause, et le savant ressuscite ainsi jusqu'aux verrues des vieux âges.

De là vient sans doute le prodigieux intérêt qu'inspire une description architecturale quand la fantaisie de l'écrivain n'en dénature point les éléments. Chacun ne peut-il pas la rattacher au passé par de sévères déductions? et, pour l'homme, le passé ressemble singulièrement à l'avenir; lui raconter ce qui fut, n'est-ce pas presque toujours lui dire ce qui sera? Enfin, il est rare que la peinture des lieux où la vie s'écoule ne rappelle pas à chacun ses vœux trahis ou ses espérances en fleur. Or la comparaison entre un présent qui trompe les vouloirs secrets et l'avenir qui peut les réaliser, est une source inépuisable de mélancolie ou de satisfactions douces.

Aussi, est-il presque impossible de ne pas être pris d'une espèce d'attendrissement à la peinture de la vie flamande, quand tous les accessoires en sont bien rendus. Pourquoi? Peut-être est-ce, parmi les différentes existences, celle qui finit le mieux les incertitudes de l'homme. Elle ne va pas sans toutes les fêtes et tous les liens de la famille, sans une grasse aisance qui atteste la continuité du bien-être, sans un repos qui ressemble à de la béatitude; mais elle exprime surtout le calme et la monotonie d'un bonheur naïvement sensuel, où la jouissance étouffe le désir. Quelque prix que l'homme passionné puisse attacher aux tumultes des sentiments, il ne voit jamais sans émotion les images de cette nature sociale où les battements du cœur sont si bien réglés, que les gens superficiels l'accusent de froideur. La foule préfère généralement la force anormale qui déborde, à la force égale qui persiste; elle n'a ni le temps ni la patience de constater l'immense pouvoir

caché sous une apparence uniforme; aussi, pour frapper cette foule emportée par le courant de la vie, le grand artiste et la passion n'ont-ils d'autre ressource que d'aller au-delà du but, comme ont fait Michel-Ange, Bianca-Capello, Mademoiselle de Lavallière, Beethowen, et Paganini. Les grands calculateurs seuls pensent qu'il ne faut jamais dépasser le but, et n'ont de respect que pour la virtualité empreinte dans un parfait accomplissement qui met en toute œuvre ce calme profond dont le charme saisit les hommes les plus désordonnés. Or, la vie adoptée par ce peuple essentiellement économe, remplit bien les conditions de félicité que veulent la plupart des hommes dans une vie citoyenne et bourgeoise. La matérialité la plus exquise est empreinte dans toutes ses habitudes. Le comfortable anglais offre des teintes sèches, des tons durs; tandis que le vieil intérieur des ménages flamands réjouit l'œil par des couleurs moelleuses, par une bonhomie vraie; il implique le travail sans fatigue; la pipe y dénote une heureuse application du *far niente* napolitain; puis, il accuse un sentiment paisible de l'art; sa condition la plus nécessaire, la patience; et l'élément qui en rend les créations plus durables, la conscience. Le caractère flamand est dans ces deux mots, patience et conscience, qui semblent exclure les riches nuances de la poésie et rendre les mœurs de ce pays aussi plates que le sont ses larges plaines, aussi froides que l'est son ciel brumeux; mais il n'en est rien: la civilisation a déployé là son pouvoir en y modifiant tout, même les effets du climat.

Si l'on observe avec attention les produits des divers pays du globe, on est tout d'abord surpris de voir les couleurs grises et fauves spécialement affectées aux productions des zones tempérées, tandis que les couleurs les plus éclatantes distinguent celles des pays chauds; les mœurs doivent nécessairement se conformer à cette loi de la nature. Les Flandres, qui jadis étaient essentiellement brunes et vouées à des teintes unies, ont trouvé les moyens de jeter de l'éclat dans leur atmosphère fuligineuse, par les vicissitudes politiques qui les ont successivement soumises aux Bourguignons, aux Espagnols, aux Français, et les ont fait fraterniser avec les Allemands et les Hollandais. De l'Espagne, elles ont gardé le luxe des écarlates, les satins brillants, les tapisseries vigoureuses d'effet, les plumes, les mandolines, et les formes courtoises. De Venise, elles ont eu en retour de leurs toiles et de leurs dentelles, cette verrerie fantastique où le vin reluit et semble meilleur. De l'Autriche, elles ont conservé cette pesante diplomatie qui, suivant un dicton populaire, fait trois pas dans un boisseau. Le commerce avec les Indes y a versé les inventions grotesques de la Chine, et les merveilles du Japon. Néanmoins, malgré leur patience à tout amasser, à ne rien rendre, à tout supporter, les Flandres ne pouvaient guère être considérées que comme le magasin général de l'Europe, jusqu'au moment où la découverte du tabac souda par la fumée les traits épars de leur physionomie nationale. Alors, en dépit des morcellements de son territoire, le peuple flamand exista de par la pipe et la bière. Alors, après s'être assimilé par la constante économie de sa conduite, les richesses et les idées de ses maîtres ou de ses voisins, ce pays, si nativement terne et dépourvu de poésie, s'en composa une vie originale et des mœurs caractéristiques, sans paraître entaché de servilité. L'art y dépouilla toute idéalité pour reproduire uniquement la forme. Aussi, ne demandez à cette patrie de la poésie plastique, ni la verve de la comédie, ni l'action dramatique, ni les jets hardis de l'épopée ou de l'ode, ni le génie musical; mais elle est féconde en découvertes utiles, en discussions doctorales qui veulent et le temps et la lampe. Tout y est frappé au coin de la jouissance temporelle. L'homme y voit exclusivement ce qui est; et sa pensée s'y courbe si scrupuleusement à servir les besoins de la vie, qu'en aucune œuvre elle ne s'est élancée au-delà de ce monde. La seule idée d'avenir conçue par ce peuple, fut une sorte d'économie en politique, et sa force révolutionnaire vint du désir domestique d'avoir les coudées franches à table, et son aise complète sous l'auvent de ses steedes. Le sentiment du bien-être et l'esprit d'indépendance qu'inspire la fortune engendrèrent là plutôt qu'ailleurs ce besoin de liberté dont l'Europe fut travaillée plus tard. Aussi, la constance de leurs idées et la ténacité que l'éducation donne aux Flamands, en firent-elles autrefois des hommes redoutables dans la défense de leurs droits. Chez ce peuple, rien donc ne se façonne à demi, ni les maisons, ni les meubles, ni la digue, ni la culture, ni la révolte; aussi garde-t-il le monopole de ce qu'il entreprend. La fabrication de la dentelle, œuvre de patiente agriculture et de plus patiente industrie, celle de sa toile, sont héréditaires comme ses fortunes patrimoniales. Enfin, s'il fallait peindre la constance sous la forme humaine la plus pure, peut-être serait-on dans le vrai en prenant le portrait d'un bon bourgmestre des Pays-Bas, capable, comme il s'en est tant rencontré, de mourir bourgeoisement et sans éclat pour les intérêts de sa Hanse.

Mais les douces poésies de cette vie patriarcale se retrouveront naturellement dans la peinture d'une des dernières maisons qui, au temps où cette histoire commence, en conservaient encore le caractère à Douai; car, de toutes les villes du département du Nord, Douai est celle qui se modernise le plus, où le sentiment innovateur a fait les plus rapides con-

quêtes, où l'amour du progrès social est le plus répandu. Là, les vieilles constructions disparaissent de jour en jour, les antiques mœurs s'effacent, le ton, les modes, les façons de Paris y dominent; et bientôt, de l'ancienne vie flamande, les Douaisiens n'auront plus que la cordialité des soins hospitaliers, la courtoisie espagnole, la richesse et la propreté de la Hollande. Les hôtels en pierre blanche auront remplacé les maisons de briques; et le cossu des formes bataves aura cédé devant l'élégance des nouveautés françaises.

La maison où doivent se passer les événements de cette histoire se trouve à peu près au milieu de la rue de Paris, et porte à Douai, depuis plus de deux cents ans, le nom de la Maison Claes. Les Van Claes furent jadis une des plus célèbres familles d'artisans auxquels les Pays-Bas durent, dans plusieurs productions, une suprématie commerciale qu'ils ont gardée. Pendant longtemps les Claes furent dans la ville de Gand, et de père en fils, les chefs de la puissante confrérie des Tisserands. Lors de la révolte de cette grande cité contre Charles-Quint, qui voulait en supprimer les priviléges, le plus riche des Claes fut si fortement compromis que, prévoyant une catastrophe, mais forcé de partager le sort de ses compagnons, il envoya secrètement à Douai, sous la protection de la France, sa femme, ses enfants et ses richesses, avant que les troupes de l'empereur n'eussent investi la ville. Les prévisions du Syndic des Tisserands étaient justes. Il fut, ainsi que plusieurs autres bourgeois, excepté de la capitulation et pendu comme rebelle, tandis qu'il était en réalité le défenseur de l'indépendance gantoise. La mort de Claes et de ses compagnons porta ses fruits. Plus tard ces supplices inutiles coûtèrent au roi des Espagnes la plus grande partie de ses possessions dans les Pays-Bas; car, de toutes les semences confiées à la terre, le sang versé par les martyrs est celle qui donne la plus prompte moisson. Quand Philippe II, qui punissait la révolte jusqu'à la seconde génération, étendit sur Douai son sceptre de fer, les Claes conservèrent leurs grands biens, en s'alliant à la très-noble famille de Molina, dont la branche aînée, alors pauvre, devint assez riche pour pouvoir racheter le comté de Nourho qu'elle ne possédait que titulairement dans le royaume de Léon.

Au commencement du dix-neuvième siècle, après des vicissitudes dont le tableau n'offrirait rien d'intéressant, la famille Claes était représentée, dans la branche établie à Douai, par la personne de M. Balthazar Molina, comte de Nourho, qui tenait à s'appeler tout uniment Balthazar Claes. De l'immense fortune amassée par ses ancêtres qui faisaient mouvoir un millier de métiers, il restait à Balthazar environ quinze mille livres de rentes en fonds de terre dans l'arrondissement de Douai, et la maison de la rue de Paris, dont le mobilier valait seul une fortune. Quant aux possessions du royaume de Léon, elles avaient été l'objet d'un procès entre les Molina de Flandre et la branche de cette famille restée en Espagne. Les Molina de Léon gagnèrent les domaines et prirent le titre de comte de Nourho, quoique les Claes eussent seuls le droit de le porter; mais la vanité de la bourgeoisie belge était supérieure à la morgue castillane; aussi quand l'état civil fut institué, Balthazar Claes laissa-t-il de côté les haillons de sa noblesse espagnole pour sa grande illustration gantoise.

Le sentiment patriotique existe si fortement chez les familles exilées, que jusque dans les derniers jours du dix-huitième siècle, les Claes étaient demeurés fidèles à leurs traditions, à leurs mœurs et à leurs usages. Ils ne s'alliaient qu'aux familles de la plus pure bourgeoisie; il leur fallait un certain nombre d'échevins ou de bourgmestres du côté de la fiancée, pour l'admettre dans leur famille; et ils allaient chercher leurs femmes à Bruges, à Gand, à Liége ou en Hollande, afin de perpétuer les coutumes de leur foyer domestique. Vers la fin du dernier siècle, leur société, qui s'était insensiblement restreinte, se bornait à sept ou huit familles de noblesse parlementaire dont les mœurs, dont la toge à grands plis, dont la gravité magistrale mi-partie d'espagnole, s'harmoniaient bien à leurs habitudes. Les habitants de la ville portaient une sorte de respect religieux à cette famille, qui pour eux était comme un préjugé. La constante honnêteté, la loyauté sans tache des Claes, leur invariable décorum en faisaient une superstition aussi invétérée que celle de la fête de Gayant, et bien exprimée par ce nom, *la maison Claes*. L'esprit de la vieille Flandre respirait donc tout entier dans cette habitation qui offrait à un amateur d'antiquités bourgeoises le type des modestes maisons que se construisit la riche bourgeoisie au moyen âge.

Le principal ornement de la façade était une porte à deux vantaux en chêne garnis de clous disposés en quinconce, au centre desquels les Claes avaient fait sculpter par orgueil deux navettes en croix. La baie de cette porte, édifiée en pierre de grès, se terminait par un cintre pointu, qui supportait une petite lanterne surmontée d'une croix, et dans laquelle se voyait une statuette de sainte Geneviève filant sa quenouille. Quoique le temps eût jeté sa teinte sur les travaux délicats de cette porte et de sa lanterne, le soin extrême qu'en prenaient les gens du logis permettait aux passants d'en bien saisir les détails; aussi le chambranle, composé de colonnettes assemblées, conservait-il une couleur gris foncé qui brillait de manière à faire croire qu'il était verni.

De chaque côté de la porte, au rez-de-chaussée, se trouvaient deux croisées semblables à toutes celles de la maison. Leur encadrement en pierre blanche finissait sous l'appui par une coquille richement ornée; et, en haut, par deux arcades que séparait le montant de la croix qui divisait le vitrage en quatre parties inégales, car la traverse placée à la hauteur voulue pour figurer une croix, donnait aux deux côtés inférieurs de la croisée une dimension presque double de celle des parties supérieures arrondies par leurs cintres. La double arcade avait pour enjolivement trois rangées de briques qui s'avançaient l'une sur l'autre, et dont chaque brique était alternativement saillante ou retirée d'un pouce environ, de manière à dessiner grossièrement une grecque. Les vitres, petites et en losange, étaient enchâssées dans des branches en fer extrêmement minces et peintes en rouge.

Les murs, bâtis en briques rejointoyées avec un mortier blanc, étaient soutenus de distance en distance et aux angles par des chaînes en pierre. Le premier étage était percé de cinq croisées; le second n'en avait plus que trois, et le grenier tirait son jour d'une grande ouverture ronde à cinq compartiments, bordée en grès, et placée au milieu du fronton triangulaire que décrivait le pignon, comme la rose dans le portail d'une cathédrale. Au faîte s'élevait, en guise de girouette, une quenouille chargée de lin. Les deux côtés du grand triangle que formait le mur du pignon, étaient découpés carrément par des espèces de marches jusqu'au couronnement du premier étage, où, à droite de la maison, tombaient les eaux pluviales rejetées par la gueule d'un animal fantastique. Au bas de la maison, une assise en grès y simulait une marche. Enfin, dernier vestige des anciennes coutumes, de chaque côté de la porte, entre les deux fenêtres, se trouvait dans la rue une trappe en bois garnie de grandes bandes de fer, par lesquelles on pénétrait dans les caves.

Cette façade était, depuis sa construction, soigneusement nettoyée deux fois par an; si quelque peu de mortier manquait dans un joint, le trou se rebouchait aussitôt; les croisées, les appuis, les pierres, tout en était épousseté mieux que ne sont époussetés à Paris les marbres les plus précieux; en sorte que ce devant de maison n'offrait aucune trace de dégradation, et sauf les teintes foncées causées par la vétusté même de la brique, il était aussi bien conservé que peuvent l'être un vieux tableau, un vieux livre, chéris par un amateur, et qui seraient toujours neufs, s'ils ne subissaient, sous la cloche de notre atmosphère, les différentes luttes des gaz dont nous sommes nous-mêmes la proie. Le ciel nuageux, la température humide de la Flandre, et les ombres produites par le peu de largeur de la rue, ôtaient fort souvent à cette construction le lustre qu'elle empruntait à sa propreté recherchée, qui, d'ailleurs, la rendait froide et triste à l'œil. Un poëte aurait aimé quelques herbes dans les jours de la lanterne, ou des mousses sur les découpures du grès; il aurait souhaité que ces rangées de briques se fussent fendillées, et que sous les arcades des croisées, quelque hirondelle eût maçonné son nid dans les triples cases rouges qui les ornaient. Aussi le fini, l'air propre de cette façade à demi râpée par le frottement lui donnaient-ils un aspect sèchement honnête et décemment estimable, qui, certes, aurait fait déménager un romantique, s'il eût logé en face.

Quand un visiteur avait tiré le cordon en fer tressé de la sonnette qui pendait le long du chambranle de la porte, et que la servante venue de l'intérieur lui en avait ouvert le battant au milieu duquel était une petite grille, il lui échappait aussitôt de la main, emporté par un poids, et retombait en rendant sous les voûtes d'une spacieuse galerie dallée et dans les profondeurs de la maison, un son grave et lourd comme si la porte eût été de bronze. Cette galerie peinte en marbre, toujours fraîche, et semée d'une couche de sable fin, conduisait à une grande cour carrée intérieure, pavée en larges carreaux vernissés et de couleur verdâtre. A gauche, se trouvaient la lingerie, les cuisines, la salle des gens; à droite, le bûcher, le magasin au charbon de terre et les communs du logis, dont les portes, les croisées, les murs étaient ornés de dessins entretenus dans une exquise propreté. Le jour, tamisé entre quatre murailles rouges semées de filets blancs, y contractait des reflets et des teintes roses qui prêtaient aux figures et aux moindres détails une grâce mystérieuse et de fantastiques apparences.

Une seconde maison, absolument semblable, sauf la porte, au bâtiment situé sur le devant de la rue, et qui porte en Flandre le nom de *quartier de derrière*, s'élevait au fond de cette cour et servait uniquement à l'habitation de la famille. Au rez-de-chaussée, la première pièce était un parloir éclairé par deux croisées du côté de la cour et par deux autres qui donnaient sur un jardin dont la largeur égalait celle de la maison. Deux portes vitrées parallèles conduisaient l'une au jardin, l'autre à la cour, et correspondaient à la porte de la rue, de manière à ce que, dès l'entrée, un étranger pouvait embrasser l'ensemble de cette demeure, et apercevoir jusqu'aux pâles feuillages qui tapissaient le fond du jardin. Le logis de devant, destiné aux réceptions, et dont le second étage contenait les appartements à donner aux étrangers, renfermait certes des objets d'art et de grandes richesses accumulées avec le temps; mais rien ne pouvait égaler aux yeux des

Claes, ni au jugement d'un connaisseur, les trésors qui ornaient cette pièce où, depuis deux siècles, s'était écoulée la vie de la famille.

Le Claes mort pour la cause des libertés gantoises, l'artisan dont les gens de ce siècle prendraient une trop mince idée, si l'historien omettait de leur dire qu'il possédait près de quarante mille marcs d'argent, gagnés dans la fabrication des voiles nécessaires à la toute-puissante marine vénitienne; ce Claes eut pour ami le célèbre sculpteur en bois Van Huysium de Bruges. Maintes fois, l'artiste avait puisé dans la bourse de l'artisan. Quelque temps avant la révolte des Gantois, Van Huysium, devenu riche, avait secrètement sculpté pour son ami une boiserie en ébène massif où étaient représentées les principales scènes de la vie d'Artewelde, ce brasseur un moment roi des Flandres. Ce revêtement, composé de soixante panneaux, contenait environ neuf cents personnages principaux, et passait pour l'œuvre capitale de Van Huysium. Le capitaine chargé de garder les bourgeois que Charles-Quint avait décidé de faire pendre le jour de son entrée dans sa ville natale, proposa, dit-on, à Van Claes de le laisser évader s'il lui donnait l'œuvre de Van Huysium. Le tisserand l'avait envoyée à Douai. Ce parloir, entièrement boisé avec ces panneaux que, par respect pour les mânes du martyr, Van Huysium vint lui-même encadrer de bois peint en outre-mer mélangé de filets d'or, était donc l'œuvre la plus complète de ce maître, dont aujourd'hui les moindres morceaux sont payés presque au poids de l'or.

Au-dessus de la cheminée, Van Claes, peint par Titien dans son costume de président du tribunal des Parchons, semblait conduire encore cette famille qui vénérait en lui son grand homme. La cheminée, primitivement en pierre à manteau très-élevé, avait été reconstruite dans le dernier siècle, en marbre blanc, et supportait un vieux cartel et deux flambeaux contournés, de mauvais goût, à cinq branches, mais en argent massif. Les quatre fenêtres étaient décorées de grands rideaux en damas rouge à fleurs noires, doublés de soie blanche; et le meuble, de même étoffe, avait été renouvelé sous Louis XIV. Le parquet, évidemment moderne, était composé de grandes plaques de bois blanc encadrées par des bandes de chêne. Le plafond, formé de plusieurs cartouches au fond desquels était un mascaron ciselé par Van Huysium dans le goût de la renaissance, avait été respecté et conservait les teintes brunes du chêne de Hollande. Aux quatre coins de ce parloir s'élevaient des colonnes tronquées, surmontées par des flambeaux à cinq branches, semblables à ceux de la cheminée; une table ronde en occupait le milieu, le long des murs étaient symétriquement rangées des tables à jouer; puis, sur deux consoles dorées, à dessus de marbre blanc, se trouvaient à l'époque où commence cette histoire deux globes de verre pleins d'eau, dans lesquels nageaient sur un lit de sable et de coquillages, des poissons rouges, dorés ou argentés.

Cette pièce était à la fois brillante et sombre. Le plafond absorbait nécessairement la clarté, sans en rien refléter; puis si du côté du jardin le jour abondait et venait papilloter dans les tailles de l'ébène, les croisées de la cour donnant peu de lumière, faisaient à peine briller les filets d'or imprimés sur les parois opposées. Ce parloir, si magnifique par un beau jour, était donc la plupart du temps rempli des teintes douces, des tons roux et mélancoliques que le soleil épand sur la cime des forêts en automne.

Il est inutile de continuer la description de la maison Claes dans les autres parties de laquelle se passeront nécessairement plusieurs scènes de cette histoire, et dont il suffit en ce moment de connaître les principales dispositions.

En 1812, vers les derniers jours du mois d'août, un dimanche, après vêpres, une femme était assise dans sa bergère devant une des fenêtres qui regardaient le jardin. Les rayons du soleil tombaient alors obliquement sur la maison, la prenaient en écharpe, traversaient le parloir, expiraient en reflets bizarres sur les boiseries qui tapissaient les murs du côté de la cour, et enveloppaient cette femme dans la zone pourpre projetée par le rideau de damas drapé le long de la fenêtre. Quelque médiocre qu'eût été le peintre qui l'eût prise en ce moment, il aurait certes produit une œuvre saillante en copiant cette tête pleine de douleur et de mélancolie. L'attitude générale du corps et la manière dont les pieds étaient jetés en avant accusaient l'abattement d'une personne affligée qui perd la conscience de son être physique, sous la puissante concentration de ses forces intérieures, en s'occupant d'une pensée fixe dont elle suit les rayonnements dans l'avenir, comme souvent, au bord de la mer, on regarde un rayon de soleil qui perce les nuées et trace à l'horizon quelque bande lumineuse. Les mains de cette femme, rejetées par les bras de la bergère, pendaient en dehors, et sa tête, comme trop lourde, reposait sur le dossier. Une robe de percale blanche très-ample empêchait de bien juger ses proportions, et son corsage était dissimulé sous les plis d'une écharpe mise en croix et nouée autour d'elle. Quand même la lumière n'aurait pas mis en relief son visage qu'elle semblait se complaire à produire préférablement au reste de sa personne, il eût été impossible de ne pas s'en occuper alors exclusivement. Son expression, qui eût frappé même le plus insouciant des enfants, était une stupéfaction persistante

et froide, malgré les larmes brûlantes qui sillonnaient ses joues. Rien n'est plus terrible à voir que cette douleur extrême dont la nature ne permet le débordement qu'à de rares intervalles, mais qui restait sur ce visage comme une lave figée autour du volcan. On eût dit une mère mourante obligée de laisser ses enfants dans un abîme de misères, sans pouvoir leur léguer aucune protection humaine.

La physionomie de cette dame, âgée d'environ quarante ans, mais alors beaucoup moins loin de la beauté qu'elle ne l'avait jamais été dans sa jeunesse, n'offrait aucun des caractères de la femme flamande. Une épaisse chevelure noire lui retombait en boucles sur les épaules et le long des joues. Son front, très-bombé, étroit des tempes, était jaunâtre, mais sous ce front scintillaient deux yeux noirs qui jetaient des flammes. Sa figure, tout espagnole, brune de ton, peu colorée, ravagée par la petite-vérole, arrêtait le regard par la perfection de sa forme ovale, dont les contours conservaient, malgré l'altération des lignes, un fini d'une majestueuse élégance, et qui reparaissait parfois tout entier si quelque effort de l'âme lui restituait sa primitive pureté. Le trait qui donnait le plus de distinction à cette figure mâle, était un nez courbé comme le bec d'un aigle, et qui, trop bombé vers le milieu, semblait intérieurement mal conformé; mais il y résidait une finesse indescriptible, et la cloison des narines en était si mince, que sa transparence permettait à la lumière de la rougir fortement. Les sinuosités de la bouche, dont les lèvres un peu larges étaient très-plissées, décelaient la fierté qu'inspire une haute naissance et une bonté naturelle, agrandie par un constant bonheur et polie par l'éducation. C'était une figure à la fois vigoureuse et féminine, dont on pouvait contester la beauté, mais qui commandait l'attention. Aussi, quoique cette femme passât pour être laide, çà et là, dans le monde, quand elle était encore fille, quelques hommes se retournaient pour la voir, fortement émus par l'ardeur passionnée qu'exprimait sa tête, par les indices d'une inépuisable tendresse, et demeuraient sous un charme inconciliable avec ses défauts visibles; car elle était petite, boiteuse, bossue, et l'on s'obstinait alors à lui refuser de l'esprit. Elle tenait beaucoup de son aïeul le duc de Casa-Réal, grand d'Espagne. Or, en cet instant le charme qui jadis saisissait si despotiquement les âmes amoureuses de poésie, jaillissait de sa tête plus vigoureusement qu'en aucun moment de sa vie passée, et s'exerçait pour ainsi dire dans le vide, en exprimant une volonté fascinatrice, toute-puissante sur les hommes, mais sans force sur l'avenir. Quand ses yeux quittaient le bocal qui se trouvait près d'elle, et dont elle regardait les poissons sans les voir, elle les relevait par un mouvement désespéré, comme pour invoquer le ciel, car ses souffrances semblaient être de celles qui doivent rester secrètes sur la terre, et que les femmes ne peuvent confier qu'à Dieu. Le silence n'était troublé que par des grillons ou quelques cigales qui criaient dans le petit jardin d'où s'échappait une chaleur de four, et par le sourd retentissement de l'argenterie, des assiettes et des chaises que remuait, dans la pièce contiguë au parloir, un domestique occupé à servir le dîner.

En ce moment, la dame affligée prêta l'oreille, parut se recueillir; puis elle prit son mouchoir, essuya ses larmes, détruisit l'expression de douleur gravée dans tous ses traits, essaya de sourire, et bientôt on eût pu la croire dans cet état d'indifférence où nous laisse une vie exempte d'inquiétudes. Soit que l'habitude de vivre dans cette maison où la confinaient ses infirmités, lui eût permis d'y reconnaître quelques effets naturels imperceptibles pour d'autres, et que les personnes en proie à des sentiments extrêmes recherchent vivement, soit que la nature eût compensé les disgrâces physiques dont elle l'avait accablée, en lui donnant des sensations plus délicates qu'à des êtres en apparence plus avantageusement organisés, cette femme avait entendu le pas d'un homme dans une galerie bâtie au-dessus des cuisines et des salles destinées au service de la maison, et par laquelle le logis de devant communiquait avec le quartier de derrière. En effet, le bruit devint plus distinct, et s'approcha. Bientôt, sans avoir la puissance avec laquelle une créature passionnée comme l'était cette femme sait souvent abolir l'espace pour s'unir à son autre moi, un étranger aurait facilement distingué le pas de cet homme dans l'escalier par lequel on descendait de la galerie au parloir. Certes, au bruit de ce pas, l'être le plus inattentif eût été assailli de pensées, il était impossible de l'écouter froidement. Une démarche précipitée ou saccadée effraie. Quand un homme crie au feu, ses pieds parlent aussi haut que sa voix. S'il en est ainsi, une démarche contraire ne doit pas causer de moins puissantes émotions. Or, la lenteur grave, le pas traînant de cet homme eût sans doute impatienté des gens irréfléchis; mais un observateur ou des personnes nerveuses auraient éprouvé un sentiment voisin de la terreur, en écoutant le retentissement mesuré de ces pieds d'où la la vie semblait absente, et qui faisaient craquer les planchers comme si deux poids métalliques les eussent frappés alternativement. C'était le pas indécis et lourd d'un vieillard, ou la majestueuse démarche d'un penseur qui entraîne des mondes avec lui.

Quand cet homme eut descendu la dernière mar-

che, en appuyant ses pieds sur les dalles par un mouvement plein d'hésitation, il resta pendant un moment dans le grand palier où aboutissait le couloir qui menait à la salle des gens, et d'où l'on entrait également au parloir par une porte cachée dans la boiserie, comme l'était parallèlement celle qui donnait dans la salle à manger. Alors, un léger frissonnement comparable à la sensation que cause une étincelle électrique, agita la femme assise dans la bergère; mais aussi le plus doux sourire anima ses lèvres, et son visage ému par l'attente d'un plaisir, resplendit comme celui d'une belle madone italienne. Elle trouva soudain la force de refouler ses terreurs au fond de son âme; puis, elle tourna la tête vers les panneaux de la porte qui allait s'ouvrir à l'angle du parloir, et qui fut en effet poussée avec une brusquerie telle, que la pauvre créature parut en avoir reçu la commotion.

Balthazar Claes se montra tout à coup, fit quelques pas, ne regarda pas cette femme, ou s'il la regarda, ne la vit pas, et resta tout droit au milieu du parloir, en tenant dans sa main droite sa tête légèrement inclinée. Une horrible souffrance à laquelle cette femme ne pouvait s'habituer quoiqu'elle revînt fréquemment chaque jour, lui étreignit le cœur, dissipa son sourire, plissa son front brun entre les sourcils vers cette ligne qu'y creuse la fréquente expression des sentiments extrêmes, et ses yeux se remplirent de larmes, mais elle les essuya soudain en regardant Balthazar.

Certes, il était impossible de ne pas être profondément impressionné par ce chef de la famille Claes. Jeune il avait dû ressembler au sublime martyr qui menaça Charles-Quint de recommencer Artewelde; mais en ce moment il paraissait âgé de plus de soixante ans, quoiqu'il en eût environ cinquante, et sa vieillesse prématurée avait détruit cette noble ressemblance. Sa haute taille se voûtait légèrement, soit que ses travaux l'obligeassent à se courber, soit que l'épine dorsale se fût bombée sous le poids de sa tête. Il avait une large poitrine, un buste carré, mais les parties inférieures de son corps étaient grêles, quoique nerveuses. Ce désaccord dans une organisation évidemment parfaite autrefois, intriguait l'esprit qui cherchait à expliquer par quelque singularité d'existence les raisons de cette forme fantastique. Son abondante chevelure blonde, peu soignée, retombait sur ses épaules, à la manière allemande, mais dans un désordre qui s'harmoniait à la bizarrerie générale de sa personne. Son large front offrait d'ailleurs les protubérances dans lesquelles Gall a placé les mondes poétiques. Ses yeux d'un bleu clair et riche avaient la vivacité brusque que l'on a remarquée chez les grands chercheurs de causes occultes. Son nez, qui sans doute avait été parfait, s'était allongé, et les narines semblaient s'ouvrir graduellement de plus en plus, par une involontaire tension des muscles olfactifs. Ses pommettes velues saillaient beaucoup, et ses joues déjà flétries en paraissaient d'autant plus creuses; sa bouche pleine de grâce était resserrée entre le nez et un menton court, mais très-relevé; néanmoins la forme de sa figure était plus longue qu'ovale; et le système scientifique qui attribue à chaque visage humain une ressemblance avec la face d'un animal eût trouvé, certes, une preuve de plus dans celui de Balthazar Claes, que l'on aurait pu comparer à une tête de cheval. Sa peau se collait sur ses os, comme si quelque feu secret le desséchait incessamment; et par moments, quand il regardait dans l'espace comme pour y trouver la réalisation de ses espérances, on eût dit qu'il jetait par ses narines la flamme dont son âme était consumée. En effet, les sentiments profonds qui animent les grands hommes respiraient dans ce visage pâle, fortement sillonné de rides, maigre outre mesure; sur son front plissé comme celui d'un vieux roi plein de soucis, mais surtout dans ses yeux étincelants dont le feu semblait également accru par la chasteté que donne la tyrannie des idées, et par le foyer intérieur d'une vaste intelligence. Ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites paraissaient avoir été cernés uniquement par les veilles et par les terribles réactions d'un espoir toujours déçu, toujours renaissant.

D'ailleurs, le jaloux fanatisme qu'inspire l'art ou la science, se trahissait chez cet homme par une singulière et constante distraction dont sa mise et son maintien offraient des preuves en accord avec la magnifique monstruosité de sa physionomie. Ses larges mains poilues étaient sales, ses longs ongles avaient à leurs extrémités des lignes noires très-foncées. Ses souliers n'étaient pas nettoyés ou manquaient de cordons. De toute la maison, le maître seul pouvait se donner l'étrange licence d'être malpropre. Son pantalon de drap noir plein de taches, son gilet déboutonné, sa cravate mise de travers, et son habit verdâtre toujours décousu complétaient un fantasque ensemble de petites et de grandes choses qui, chez tout autre, eût décelé la misère qu'engendrent les vices, mais qui, chel Balthazar Claes, était le négligé du génie empreint dans ses traits. Mais rien ne ressemble plus au vice que le génie. N'est-ce pas un constant excès qui dévore le temps, l'argent, le corps, et mène plus rapidement que les passions mauvaises à l'hôpital? car, parmi les vices, il est le seul auquel les hommes refusent de faire crédit, et dont ils ne pardonnent jamais le malheur, les bénéfices en étant toujours trop éloignés pour que l'état social puisse faire son compte avec l'homme de génie vivant.

Malgré son continuel oubli du présent, si Balthazar Claes quittait ses mystérieuses contemplations, si quelque intention douce et sociable ranimait ce visage penseur, si ses yeux fixes perdaient leur éclat rigide pour peindre un sentiment, et s'il regardait autour de lui, en revenant à la vie réelle et vulgaire, il était difficile de ne pas rendre involontairement hommage à la beauté séduisante de ce visage, et à l'esprit gracieux qui s'y peignait. Aussi chacun en le voyant alors eût-il regretté que cet homme n'appartînt plus au monde, et se serait-il dit : — Il a dû être bien beau dans sa jeunesse ! Mais certes on se serait trompé. Jamais Balthazar Claes n'avait été plus poétique qu'il ne l'était en ce moment. Lavater aurait été certainement arrêté par cette tête pleine de patience, de loyauté flamande, de persistance bourgmestrienne, de moralité candide, où tout était large et grand, où la passion semblait calme, parce qu'elle était forte. Les mœurs de cet homme devaient être pures, sa parole sacrée, son amitié constante, son dévouement complet; mais le vouloir qui emploie ces qualités au profit de la patrie, du monde ou de la famille, avait réellement disparu. Ce citoyen, tenu de veiller au bonheur d'un ménage, de gérer une fortune, de diriger ses enfants vers un bel avenir, semblait vivre en dehors de ses devoirs et de ses affections dans le commerce de quelque génie familier. A un prêtre, il eût paru plein de la parole de Dieu; un artiste l'eût salué comme un grand maître; un enthousiaste l'eût pris pour un Voyant de l'Église Swedenborgiste.

En ce moment le costume détruit, sauvage, ruiné que portait cet homme contrastait singulièrement avec les recherches gracieuses de la femme qui l'étudiait si douloureusement. Les personnes contrefaites qui ont de l'esprit ou une belle âme, apportent à leur toilette un goût exquis. Ou elles se mettent simplement, en comprenant que leur charme est tout moral; ou elles savent faire oublier la disgrâce de leurs proportions par une sorte d'élégance dans les détails, qui divertit le regard et occupe l'esprit. Or, non-seulement cette femme avait une âme généreuse, mais encore elle aimait Balthazar Claes avec cet instinct de la femme qui donne un avant-goût de l'intelligence des anges. Élevée au milieu d'une des plus illustres familles de la Belgique, elle y aurait pris du goût si elle n'en avait pas eu déjà; mais éclairée par le désir de plaire constamment à l'homme qu'elle aimait, elle savait se vêtir admirablement sans que son élégance fût disparate avec ses deux vices de conformation. Son corsage ne péchait d'ailleurs que par le dos, où l'une de ses épaules était sensiblement plus grosse que l'autre. Elle regarda par les croisées, dans la cour intérieure, puis dans le jardin, comme pour s'assurer qu'elle était seule avec Balthazar, et lui dit d'une voix douce, en lui jetant un regard plein de cette soumission qui distingue les Flamandes, car depuis longtemps l'amour avait entre eux chassé la fierté de la grandesse espagnole : — Balthazar, tu es donc bien occupé ! voici le trente-troisième dimanche que tu n'es venu ni à la messe ni à vêpres.

Claes ne répondit pas. Sa femme baissa la tête, joignit les mains et attendit. Elle savait que ce silence n'accusait ni mépris ni dédain, mais de tyranniques préoccupations. Balthazar était un de ces êtres qui conservent longtemps au fond du cœur leur délicatesse juvénile, et il se serait cru criminel d'exprimer la moindre pensée blessante à une femme accablée par le sentiment de sa disgrâce physique. Lui seul peut-être, parmi les hommes, savait qu'un mot, un regard peuvent effacer des années de bonheur, et sont d'autant plus cruels, qu'ils contrastent plus fortement avec une douceur constante; car notre nature nous porte à ressentir plus de douleur d'une dissonance dans la félicité, que nous n'éprouvons de plaisir à rencontrer une jouissance dans le malheur.

Quelques instants après, il parut se réveiller, regarda vivement autour de lui, et dit : — Vêpres !... Ha ! les enfants sont à vêpres...

Il fit quelques pas pour jeter les yeux sur le jardin où s'élevaient de toutes parts de magnifiques tulipes; mais il s'arrêta tout à coup comme s'il se fût heurté contre un mur, et s'écria : — Pourquoi ne se combineraient-ils pas dans un temps donné?

— Deviendrait-il donc fou ! se dit la femme avec une profonde terreur.

Mais, pour donner plus d'intérêt à la scène que provoqua cette situation, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur la vie antérieure de Balthazar Claes et de la petite-fille du duc de Casa-Réal.

—

HISTOIRE D'UN MÉNAGE FLAMAND.

Vers l'an 1783, M. Balthazar Claes de Molina-Nourho avait environ vingt-deux ans, et pouvait passer pour ce que nous appelons en France un bel homme. Il vint achever son éducation à Paris, où il prit d'excellentes manières dans la société de madame d'Egmont, de M. le comte de Horn, du prince d'Aremberg, de l'ambassadeur d'Espagne, d'Helvétius, des Français originaires de Belgique, ou des personnes venues de ce pays, et que leur naissance ou leur fortune faisaient compter parmi les grands seigneurs qui, dans ce temps, donnaient le ton. Le

jeune Claes y trouva quelques parents et des amis qui le lancèrent dans le beau monde au moment où ce monde allait tomber; mais, comme la plupart des jeunes gens, il fut plus séduit d'abord par la gloire et la science que par la vanité. Il fréquenta donc beaucoup les savants et particulièrement Lavoisier, qui, alors, se recommandait plus à l'attention publique par l'immense fortune d'un fermier-général que par ses découvertes en chimie; tandis que, plus tard, le grand chimiste devait faire oublier le petit fermier-général. Balthazar se passionna pour la science que cultivait Lavoisier, dont il devint un ardent disciple; mais il était jeune, beau comme le fut Helvétius, et les femmes de Paris lui apprirent bientôt à distiller exclusivement l'esprit et l'amour. Quoiqu'il eût embrassé l'étude avec ardeur, que Lavoisier lui eût accordé quelques éloges, il abandonna son maître pour écouter les maîtresses du goût, auprès desquelles les jeunes gens prenaient leurs dernières leçons de savoir-vivre et se façonnaient aux usages de la haute société qui, dans l'Europe, forme une même famille. Le songe enivrant de ses succès dura peu. Après avoir respiré l'air de Paris, il partit fatigué de Paris et de sa vie creuse qui ne convenait ni à son âme ardente ni à son cœur aimant. La vie domestique, si douce, si calme, dont le seul nom de la Flandre lui donnait souvenir, lui parut mieux convenir à son caractère et aux ambitions de son cœur. Les dorures d'aucun salon parisien n'avaient effacé les mélodies du parloir brun et du petit jardin où son enfance s'était écoulée si heureuse. Il faut n'avoir ni foyer ni patrie pour rester à Paris; c'est la ville du cosmopolite ou des hommes qui ont épousé le monde et l'étreignent incessamment avec le bras de la science, de l'art ou du pouvoir.

L'enfant de la Flandre revint à Douai comme le pigeon voyageur; il pleura de joie en y rentrant le jour où se promenait Gayant, ce superstitieux bonheur de toute la ville, le triomphe des souvenirs flamands, fête dont l'introduction était contemporaine de l'émigration de sa famille à Douai. La mort de son père et celle de sa mère laissèrent la maison Claes déserte, et l'y occupèrent pendant quelque temps. Puis, la première douleur passée, il sentit le besoin de se marier pour compléter l'existence heureuse dont il avait repris toutes les religions, et voulut suivre les errements du foyer domestique, en allant, comme ses ancêtres, chercher une femme à Gand, à Bruges, à Oudenarde, à Anvers; mais aucune des personnes qu'il y rencontra ne lui convint. Il avait sans doute, sur le mariage, quelques idées particulières; car il fut dès sa jeunesse accusé de ne pas marcher dans la voie commune.

Un jour il entendit parler, chez l'un de ses parents, à Gand, d'une demoiselle de Bruxelles qui devint l'objet d'une discussion assez vive. Les uns trouvaient mademoiselle de Temninck disgracieuse et contrefaite, malgré sa beauté; les autres belle malgré son pied trop court et son épaule trop grosse. Le vieux cousin de Balthazar Claes dit à ses convives, que belle ou non, elle avait une âme qui la lui ferait épouser, s'il était à marier. Puis il raconta comment elle venait de renoncer à la succession de son père et de sa mère, afin de procurer à son jeune frère un mariage digne de son nom, en en préférant ainsi le bonheur au sien propre, et lui sacrifiant toute sa vie; car il n'était pas à croire qu'elle se mariât vieille et sans fortune, quand, jeune héritière, il ne se présentait aucun parti pour elle. Quelques jours après, Balthazar Claes recherchait mademoiselle de Temninck qui avait alors environ vingt-cinq ans, et dont il s'était vivement épris. Joséphine de Temninck se crut l'objet d'un caprice et refusa d'écouter M. Claes; mais la passion est si communicative; puis, pour une pauvre fille contrefaite et boiteuse, un amour inspiré à un homme jeune et bien fait comportait de si grandes séductions, qu'elle consentit à se laisser courtiser.

Ne faudrait-il pas un livre entier pour bien peindre l'amour d'une jeune fille humblement soumise à l'opinion qui la proclame laide, tandis qu'elle sent en elle le charme irrésistible que produisent les sentiments vrais? Ce sont de féroces jalousies à l'aspect du bonheur, de cruelles velléités de vengeance contre la rivale qui vole un regard; enfin, des émotions, des terreurs inconnues à la plupart des femmes, et qui alors perdraient à n'être qu'indiquées. Le doute, si dramatique en amour, serait le secret de cette analyse essentiellement minutieuse, où certaines âmes retrouveraient la poésie perdue, mais non pas oubliée, de leurs premiers troubles: ces exaltations sublimes au fond du cœur et dont le visage ne dit rien; cette crainte de n'être pas compris, et ces joies illimitées de l'avoir été; ces hésitations magnétiques et ces projections fluides qui donnent aux yeux des nuances infinies; ces suicides irrésolus, causés par un mot, suivis de mélancolies profondes, et que dissipe une intonation de voix aussi étendue que le sentiment dont elle révèle la persistance méconnue; ces regards tremblants qui voilent de terribles hardiesses; ces envies soudaines de parler et d'agir, réprimées par leur violence même; cette éloquence intime qui se produit par des phrases sans esprit, mais prononcées d'une voix titillante; les mystérieux effets de cette primitive pudeur de l'âme et de cette divine discrétion qui rend généreux dans l'ombre, et fait trouver un goût exquis aux dévouements ignorés; enfin, toutes les beautés de l'amour jeune, toutes les faiblesses de la puissance printanière.

Mademoiselle de Temninck fut coquette par grandeur d'âme. Le sentiment de ses apparentes imperfections la rendit aussi difficile que l'eût été la plus belle personne. La crainte de déplaire un jour éveillait sa fierté, détruisait sa confiance, et lui donnait le courage de garder au fond de son cœur ces premières félicités que les autres femmes aiment à publier par leurs airs, et dont elles se font une orgueilleuse parure. Plus l'amour la poussait vivement vers Balthazar, moins elle osait lui exprimer ses sentiments. Le geste, le regard, la réponse ou la demande qui, chez une jolie femme, sont des flatteries pour un homme, ne devenaient-elles pas, en elle, d'humiliantes spéculations? Une femme belle peut à son aise être elle-même, le monde lui fait toujours crédit d'une sottise ou d'une gaucherie; tandis qu'un seul regard arrête l'expression la plus magnifique sur les lèvres d'une femme laide, intimide ses yeux, augmente la disgrâce de ses gestes, embarrasse son maintien. Ne sait-elle pas qu'à elle seule il est défendu de commettre des fautes, car chacun lui refuse le don de les réparer; et, d'ailleurs, personne ne lui en fournit l'occasion. Or, la nécessité d'être à chaque instant parfaite ne doit-elle pas éteindre les facultés, en glacer l'exercice? Elle ne peut vivre que dans une atmosphère d'angélique indulgence; et où sont les cœurs d'où l'indulgence s'épanche sans se teindre d'une amère et blessante pitié?

Ces pensées auxquelles l'avait accoutumée l'horrible politesse du monde, et ces égards qui, plus cruels que des injures, aggravent les malheurs en les constatant, oppressaient mademoiselle de Temninck, lui causaient une gêne constante qui refoulait au fond de son âme les impressions les plus délicieuses, et frappaient de froideur son attitude, sa parole, son regard. Elle était amoureuse à la dérobée, n'osait avoir de l'éloquence ou de la beauté que dans la solitude; et, malheureuse par le jour, elle aurait été ravissante s'il lui avait été permis de ne vivre qu'à la nuit. Souvent elle dédaignait la parure qui pouvait sauver en partie ses défauts; mais elle montrait son joli pied et sa magnifique main pour éprouver cet amour au risque de le perdre; et alors ses yeux d'Espagnole fascinaient quand elle s'apercevait que Balthazar la trouvait belle en négligé. Néanmoins, la défiance lui gâtait les rares instants pendant lesquels elle se hasardait à se déplier au bonheur. Elle se demandait bientôt si M. Claes ne cherchait pas à l'épouser pour avoir au logis une esclave; s'il n'avait pas quelques imperfections secrètes qui l'obligeaient à se contenter d'une pauvre fille bossue. Ces anxiétés perpétuelles donnaient parfois un prix inouï aux heures où elle croyait à la durée, à la sincérité d'un amour qui devait la venger du monde. Elle provoquait de délicates discussions en exagérant sa laideur, afin de pénétrer jusqu'au fond de la conscience de son amant, et alors elle arrachait à Balthazar des vérités peu flatteuses. Mais elle aimait l'embarras où il se trouvait, quand elle l'avait amené à dire que ce qu'on aimait dans une femme était avant tout une belle âme, et ce dévouement qui rend les jours de la vie si constamment heureux; qu'après quelques années de mariage, la plus délicieuse femme de la terre est pour un mari l'équivalent de la plus laide. En effet, après avoir entassé ce qu'il y avait de vrai dans les paradoxes qui tendent à diminuer le prix de la beauté, soudain il s'apercevait de la désobligeance de ses propositions, et découvrait toute la bonté de son cœur dans la délicatesse des transitions par lesquels il savait prouver à mademoiselle de Temninck qu'elle était parfaite pour lui.

Elle eut donc tout le mérite des plus beaux dévouements, car elle désespérait d'être toujours aimée; mais la perspective d'une lutte dans laquelle le sentiment devait l'emporter sur la beauté la tenta, puis elle trouva de la grandeur à se donner sans croire à l'amour; enfin le bonheur, de quelque courte durée qu'il pût être, devait lui coûter trop cher pour qu'elle se refusât à le goûter. Ces incertitudes, ces combats communiquaient le charme de la passion à cette poursuite légale, et inspiraient à Balthazar un amour presque chevaleresque.

Le mariage eut lieu au commencement de l'année 1795. Les deux époux revinrent à Douai passer les premiers jours de leur union dans leur maison patriarcale des Claes, dont mademoiselle de Temninck grossit les trésors en apportant quelques beaux tableaux de Murillo et de Velasquez, les diamants de sa mère et les magnifiques présents que lui envoya son frère, récemment devenu duc de Casa-Réal.

Peu de femmes furent plus heureuses que madame Claes. Son bonheur dura quinze années, sans le plus léger nuage, et, comme une vive lumière, s'infusa jusque dans les menus détails de l'existence. La plupart des hommes ont des inégalités de caractère qui produisent de continuelles dissonances, et privent leur intérieur de cette harmonie, le beau idéal du ménage, parce que la plupart des hommes sont entachés de petitesses, et les petitesses engendrent les tracasseries. L'un sera probe et actif, mais dur et rêche; l'autre sera bon, mais entêté; celui-ci aimera sa femme, mais aura de l'incertitude dans ses volontés; celui-là, préoccupé par l'ambition, s'acquittera de ses sentiments comme d'une dette, et s'il donne les vanités de la fortune, il emporte la joie de tous les jours; enfin, les hommes du milieu social sont essentiellement incomplets, sans être

notablement reprochables. Les gens d'esprit sont variables autant que des baromètres ; le génie seul est essentiellement bon. Aussi le bonheur pur se trouve-t-il aux deux extrémités de l'échelle morale. La bonne bête ou l'homme de génie sont seuls capables, l'un par faiblesse, l'autre par force, de cette égalité d'humeur, de cette douceur constante, dans laquelle se fondent les aspérités de la vie. Chez l'un, c'est indifférence et passiveté ; chez l'autre, c'est indulgence et continuité de la pensée sublime dont il est l'interprète et qui doit se ressembler dans le principe comme dans l'application. L'un et l'autre sont également simples et naïfs ; seulement, chez celui-là, c'est le vide, et chez celui-ci, c'est la profondeur. Aussi les femmes adroites sont-elles assez disposées à prendre une bête comme le meilleur pis-aller d'un grand homme.

Balthazar porta donc d'abord sa supériorité dans les plus petites choses de la vie. Il se plut à voir dans l'amour conjugal une œuvre magnifique ; et, comme les hommes de haute portée qui ne souffrent rien d'imparfait, il voulut en déployer toutes les beautés. Son esprit modifiait incessamment le calme du bonheur ; et son noble caractère marquait ses attentions au coin de la grâce. Ainsi, quoiqu'il partageât les principes philosophiques du dix-huitième siècle, il installa chez lui jusqu'en 1801, malgré les risques, un prêtre catholique, afin de ne pas contrarier le fanatisme espagnol que sa femme avait sucé dans le lait maternel pour le catholicisme romain ; et, quand le culte fut rétabli en France, il accompagna sa femme à la messe tous les dimanches. Jamais son attachement ne quitta les formes de la passion. Jamais il ne fit sentir dans son intérieur cette force humaine dont les femmes aiment la protection, parce que, pour la sienne, elle aurait ressemblé à de la pitié. Puis, par la plus ingénieuse adulation, il la traitait comme son égale et laissait échapper de ces aimables bouderies qu'un homme se permet envers une belle femme comme pour en braver la supériorité. Pour elle, ses lèvres furent toujours embellies par le sourire du bonheur, et sa parole fut toujours pleine de douceur. Il l'aima, pour elle et pour lui, avec cette ardeur qui comporte un éloge continuel des qualités et des beautés d'une femme. La fidélité, souvent l'effet d'un principe social, d'une religion ou d'un calcul chez les maris, en lui semblait involontaire, et n'allait point sans les douces flatteries des premiers jours de l'amour ; enfin, le devoir était du mariage la seule obligation qui leur fût inconnue.

Balthazar Claes trouva d'ailleurs dans mademoiselle de Temninck une constante et complète réalisation de ses espérances. En lui, le cœur fut toujours assouvi sans fatigue, et l'homme toujours heureux. Non-seulement le sang espagnol ne mentait pas chez la petite-fille des Casa-Réal, et lui faisait un instinct de cette science qui sait varier le plaisir à l'infini ; mais elle eut aussi ce dévouement sans bornes qui est le génie de son sexe, comme la grâce en est toute la beauté. Son amour était un fanatisme aveugle qui l'aurait portée à mourir sur un signe de tête. La délicatesse de Balthazar avait exalté chez elle les sentiments les plus généreux de la femme, et lui inspirait un impérieux besoin de donner plus qu'elle ne recevait. Ce mutuel échange d'un bonheur alternativement prodigué mettait visiblement le principe de sa vie en dehors d'elle, et répandait un croissant amour dans ses paroles, dans ses regards, dans ses actions. De part et d'autre, la reconnaissance fécondait et variait la vie du cœur, de même que la certitude d'être tout l'un pour l'autre excluait les petitesses en agrandissant les moindres accessoires de l'existence.

Mais aussi, la femme contrefaite que son mari trouve droite, la femme boiteuse qu'un homme ne veut pas autrement, ou la femme âgée qui paraît jeune, ne sont-elles pas les plus heureuses créatures du monde féminin ? La passion humaine ne saurait aller au-delà. La gloire de la femme n'est-elle pas de faire adorer ce qui paraît un défaut en elle ? Oublier qu'une boiteuse ne marche pas droit est la fascination d'un moment ; mais l'aimer parce qu'elle boite, est la déification de son vice. Peut-être faudrait-il graver dans l'Évangile des femmes cette sentence : *Bienheureuses les imparfaites ; à elles appartient le royaume de l'amour.*

Certes, la beauté doit être un malheur pour une femme. Sa fleur passagère entre pour trop dans le sentiment qu'elle inspire. Ne l'aime-t-on pas comme on épouse une riche héritière ? Mais l'amour que fait éprouver ou que témoigne une femme déshéritée des fragiles avantages après lesquels courent les enfants d'Adam, est l'amour vrai, la passion inconnue au monde, mystérieuse ; une ardente étreinte des âmes, un sentiment pour lequel le jour du désenchantement n'arrive jamais. Cette femme a des grâces que ne contrôle pas la société ; elle est belle à propos, et recueille trop de gloire à faire oublier ses imperfections pour n'y pas constamment réussir. Aussi les attachements les plus célèbres dans l'histoire furent-ils presque tous inspirés par des femmes auxquelles le vulgaire aurait trouvé des défauts. Cléopâtre, Jeanne de Naples, Diane de Poitiers, mademoiselle de La Vallière, madame de Pompadour, enfin la plupart des femmes que l'amour a rendues célèbres, ne manquent ni d'imperfections, ni d'infirmités ; tandis que la plupart des femmes dont la beauté nous est citée comme parfaite, ont vu finir malheureusement leurs amours. Cette apparente

bizarrerie doit avoir sa cause : peut-être l'homme vit-il plus par le sentiment que par le plaisir; peut-être le charme tout physique d'une belle femme a-t-il des bornes, tandis que le charme essentiellement moral d'une femme de beauté médiocre est infini. N'est-ce pas la moralité de l'affabulation sur laquelle reposent les Mille et une Nuits ? Femme d'Henri VIII, une laide aurait défié la hache et soumis l'inconstance du maître.

Par une bizarrerie assez explicable chez une fille d'origine espagnole, madame Claes était ignorante. Elle savait lire et écrire; mais jusqu'à l'âge de vingt ans, époque à laquelle ses parents la tirèrent du couvent, elle n'avait lu que des ouvrages ascétiques. En entrant dans le monde, elle eut d'abord soif des plaisirs du monde et n'apprit que les sciences futiles de la toilette; mais elle fut si profondément humiliée de son ignorance, qu'elle n'osait se mêler à aucune conversation : aussi passa-t-elle pour avoir peu d'esprit. Cependant, cette éducation mystique avait eu pour résultat de laisser en elle les sentiments dans toute leur force, et de ne point gâter son esprit naturel. Sotte et laide comme une héritière aux yeux du monde, elle devint spirituelle et belle pour son mari. Balthazar essaya, pendant les premières années de son mariage, de lui donner les connaissances dont elle avait besoin pour être bien dans le monde; mais il était sans doute trop tard : elle n'avait que la mémoire du cœur. Elle n'oubliait rien de ce que lui disait Claes relativement à eux-mêmes, se souvenait des plus petites circonstances de sa vie heureuse, et ne se rappelait pas, le lendemain, sa leçon de la veille. Cette ignorance eût causé de grands discords entre d'autres époux; mais madame Claes avait une si naïve entente de la passion, elle aimait si pieusement, si saintement son mari, et le désir de conserver son bonheur la rendait si adroite, qu'elle semblait toujours le comprendre ou laissait rarement arriver les moments pendant lesquels elle ne l'entendait pas. D'ailleurs, quand deux personnes s'aiment assez pour que chaque jour soit pour eux le premier de leur passion, il existe, dans ce fécond bonheur, des phénomènes qui changent toutes les conditions de la vie. N'est-ce pas alors comme une enfance insouciante de tout ce qui n'est pas rire, joie, plaisir? Puis quand la vie est bien active, quand les foyers en sont bien ardents, l'homme ne pense ni ne discute; il se laisse aller au courant sans regarder les bords.

Mais aussi jamais femme n'entendit mieux que madame Claes son métier de femme. Elle eut cette soumission de la Flamande, qui rend le foyer domestique si attrayant, et à laquelle sa fierté d'Espagnole donnait une plus haute saveur. Elle était imposante, savait commander le respect par un regard où éclatait le sentiment de sa valeur et de sa noblesse; mais devant Claes elle tremblait : car, à la longue, elle avait fini par le mettre si haut et si près de Dieu, en lui rapportant tous les actes de sa vie et ses moindres pensées, que son amour n'allait pas sans une teinte de crainte respectueuse qui l'aiguisait encore. Elle prit avec orgueil toutes les habitudes de la bourgeoisie flamande, et plaça son amour-propre à rendre la vie domestique grassement heureuse, à entretenir les plus petits détails de la maison dans leur propreté classique, à ne posséder que des choses d'une bonté absolue, à maintenir sur sa table les mets les plus délicats, et à mettre tout chez elle en harmonie avec la vie du cœur.

Ils eurent deux garçons et deux filles. L'aînée, nommée Marguerite, était née en 1796. Le dernier enfant était un garçon, âgé de trois ans et nommé Lucien Balthazar. Le sentiment maternel fut chez madame Claes presque égal à son amour pour son époux. Aussi se passa-t-il en son âme, et surtout pendant les derniers jours de sa vie, un combat horrible entre ces deux sentiments également puissants, et dont l'un était en quelque sorte devenu l'ennemi de l'autre. Les larmes et la terreur empreintes sur sa figure au moment où commence le récit du drame domestique qui couvait dans cette paisible maison, étaient causées par la crainte d'avoir déjà sacrifié ses enfants à son mari.

En 1805, le frère de madame Claes mourut sans laisser d'enfants. La loi espagnole s'opposait à ce que sa sœur succédât aux possessions territoriales qui apanageaient les titres de la maison; mais, par ses dispositions testamentaires, il lui légua soixante mille ducats environ, que les héritiers de la branche collatérale ne lui disputèrent pas. Quoique le sentiment qui l'unissait à Balthazar Claes fût tel que jamais aucune idée d'intérêt ne l'eût entaché, Joséphine éprouva une sorte de contentement à posséder une fortune égale à celle de son mari, et fut heureuse de pouvoir à son tour lui offrir quelque chose après avoir si noblement tout reçu de lui. Le hasard fit donc que ce mariage, dans lequel les calculateurs voyaient une folie, fut, sous le rapport de l'intérêt, aux yeux du monde, un excellent mariage.

L'emploi de cette somme fut assez difficile à déterminer. La maison Claes était si richement fournie en meubles, en tableaux, en objets d'art et de prix, qu'il semblait difficile d'y ajouter des choses dignes de celles qui s'y trouvaient déjà. Le goût de cette famille y avait accumulé des trésors. Une génération s'était mise à la piste de beaux tableaux; puis la nécessité de compléter la collection commencée avait rendu le goût de la peinture héréditaire. Les cent tableaux qui ornaient la galerie par laquelle on communiquait du quartier de derrière

aux appartements de réception situés au premier étage de la maison de devant, avaient exigé trois siècles de patientes recherches, ainsi qu'une cinquantaine d'autres placés dans les salons d'apparat. C'étaient de célèbres morceaux de Rubens, de Ruysdael, de Van Dyck, de Terburg, de Gérard Dow, de Teniers, de Miéris, de Paul Potter, de Wouvermans, de Rembrandt, d'Holbein. Les tableaux italiens et français étaient en minorité, mais tous authentiques et capitaux. Une autre génération avait eu la fantaisie des services de porcelaine japonaise ou chinoise; celui-ci s'était passionné pour les meubles, et celui-là pour l'argenterie. Enfin, chacun des Claes avait eu sa manie, sa passion, l'un des traits les plus saillants du caractère flamand. Le père de Balthazar, un des vieux tulipomanes, le dernier débris de la fameuse société hollandaise, avait laissé l'une des plus riches collections d'oignons qui fût connue.

Outre cette richesse héréditaire, qui représentait un capital énorme, et meublait magnifiquement cette vieille maison, simple au dehors comme une coquille, mais, comme une coquille, intérieurement nacrée et parée des plus riches couleurs, Balthazar Claes possédait une maison de campagne dans la plaine d'Orchies. Le train de sa maison était basé sur ses revenus. D'ailleurs, douze cents ducats par an mettaient sa dépense au niveau de celles que faisaient les plus riches personnes de la ville.

Il fallut cette circonstance pour faire réfléchir M. et Mme Claes aux effets du code civil, qui, en ordonnant le partage égal des biens, aurait infailliblement détruit la maison Claes et son vieux musée, en laissant chaque enfant presque pauvre. Alors ils voulurent placer la fortune dont hérita madame Claes de manière à donner à chacun de leurs enfants une position semblable à celle du père. Aussi Balthazar résolut-il de ne rien changer à son train, et conseilla-t-il vivement à sa femme d'acheter des bois, un peu maltraités par les guerres qui avaient eu lieu, mais qui, bien conservés, devaient prendre, à dix ans de là, une valeur énorme. L'héritage servit donc à faire cette belle et sage acquisition.

La haute société de Douai, que fréquentait M. Claes, avait su si bien apprécier le beau caractère et les qualités de sa femme, que, par une espèce de convention tacite, elle était exemptée des devoirs auxquels les gens de province tiennent tant. Elle allait rarement dans le monde, et le monde venait chez elle. Elle recevait tous les mercredis, et donnait trois grands dîners par mois. Chacun avait senti qu'elle était plus à l'aise dans sa maison, où la retenaient d'ailleurs sa passion pour son mari, et les soins que réclamait l'éducation de ses enfants. Elle passait une partie de l'année à la campagne et la saison d'hiver à la ville. Telle fut, jusqu'en 1809, la conduite de ce ménage qui n'eut rien que de conforme aux idées reçues. La vie de ces deux êtres, secrètement pleine d'amour et de joie, était extérieurement semblable à toute autre. La passion de Balthazar Claes pour sa femme, et que sa femme savait perpétuer, semblait, comme il le faisait observer lui-même, employer sa constance innée, dans la culture du bonheur qui valait bien celle des tulipes vers laquelle il penchait dès son enfance, et le dispensait d'avoir sa manie comme chacun de ses ancêtres avait eu la sienne.

A la fin de cette année, l'esprit et les manières de Balthazar subirent des altérations funestes, qui commencèrent si naturellement que d'abord madame Claes ne trouva pas nécessaire de lui en demander la cause. Un soir, son mari se coucha dans un état de préoccupation qu'elle se fit un devoir de respecter. Sa délicatesse de femme et ses habitudes de soumission lui avaient toujours laissé attendre les confidences de Balthazar, dont la confiance lui était garantie par une affection si vraie qu'elle ne donnait aucune prise à sa jalousie. Quoique certaine d'obtenir une réponse quand elle se permettait une demande curieuse, elle avait toujours conservé, de ses premières impressions dans la vie, la crainte d'un refus. D'ailleurs, la maladie morale de son mari eut des phases, et n'arriva que par des teintes progressivement plus fortes à cette violence intolérable qui détruisit le bonheur de son ménage. Quelque occupé que fût Balthazar, il resta néanmoins, pendant plusieurs mois, causeur, affectueux; et le changement de son caractère ne se manifestait alors que par de fréquentes distractions. Madame Claes espéra longtemps savoir par son mari le secret de ses travaux; peut-être ne voulait-il l'avouer qu'au moment où ils aboutiraient à des résultats utiles, car beaucoup d'hommes ont un orgueil qui les pousse à cacher leurs combats et à ne se montrer que victorieux. Au jour du triomphe, le bonheur domestique devait donc reparaître d'autant plus éclatant, que Balthazar s'apercevait de cette lacune dans sa vie amoureuse dont son cœur ne pouvait pas être complice. Elle le connaissait assez pour savoir qu'il ne se pardonnerait pas d'avoir rendu sa Pépita moins heureuse pendant plusieurs mois. La pauvre femme gardait le silence en éprouvant une espèce de joie à souffrir par lui, pour lui. Sa passion n'avait-elle pas une teinte de cette piété espagnole qui ne sépare jamais la foi de l'amour, et ne comprend point le sentiment sans souffrance? Elle attendait donc un retour d'affection en se disant chaque soir : — Ce sera demain! en traitant son bonheur comme un absent.

Elle conçut son dernier enfant au milieu de ces

troubles secrets. Horrible révélation d'un avenir de douleur! En cette circonstance, l'amour fut, parmi les distractions de son mari, comme une distraction plus forte que les autres; et son orgueil de femme, blessé pour la première fois, lui fit sonder la profondeur de l'abîme inconnu qui la séparait à jamais du Claes des premiers jours.

Dès ce moment, l'état de Balthazar empira. Cet homme qui, naguère incessamment plongé dans les joies domestiques, jouait pendant des heures entières avec ses enfants, se roulait avec eux sur le tapis du parloir ou dans les allées du jardin, et semblait ne pouvoir vivre que sous les yeux noirs de sa Pépita, ne s'aperçut point de la grossesse de sa femme, oublia de vivre en famille et s'oublia lui-même. Plus madame Claes avait tardé à lui demander le sujet de ses occupations, moins elle l'osait; à cette idée, son sang bouillonnait et la voix lui manquait. Quand elle fut sérieusement alarmée, elle crut avoir cessé de plaire à son mari. Cette crainte l'occupa, la désespéra, l'exalta, devint le principe de bien des heures mélancoliques et de tristes rêveries. Elle justifia Balthazar à ses dépens en se trouvant laide et vieillie; puis elle entrevit une pensée généreuse, mais humiliante pour elle, dans le travail par lequel il se faisait une fidélité négative, et voulut lui rendre son indépendance en laissant s'établir un de ces secrets divorces, le mot du bonheur dont paraissent jouir plusieurs ménages. Néanmoins, avant de dire adieu à la vie conjugale, elle tâcha de lire au fond de ce cœur; mais il était fermé. Enfin elle vit Balthazar devenir indifférent à tout ce qu'il avait aimé, négliger ses tulipes en fleur, et ne plus songer à ses enfants. Sans doute il se livrait à quelque passion en dehors des affections du cœur, mais qui, selon les femmes, n'en dessèche pas moins le cœur. L'amour était endormi et non pas enfui; ce fut une consolation : mais le malheur resta le même.

La continuité de cette crise s'explique par un seul mot, l'espérance, secret de toutes ces situations conjugales. Au moment où la pauvre femme arrivait à un degré de désespoir qui lui prêtait le courage d'interroger son mari, précisément alors elle retrouvait de doux moments, pendant lesquels Balthazar lui prouvait que s'il appartenait à quelques pensées diaboliques, elles lui permettaient de redevenir parfois lui-même. Durant ces instants où, pour elle, le ciel s'éclaircissait, elle s'empressait trop à jouir de son bonheur pour le troubler par des importunités; puis, quand elle s'était enhardie à questionner Balthazar, au moment même où elle allait parler, il lui échappait aussitôt, la quittait brusquement, ou tombait dans le gouffre de ses méditations d'où rien ne le pouvait tirer.

Bientôt la réaction du moral sur le physique commença ses ravages, d'abord imperceptibles, mais néanmoins saisissables à l'œil d'une femme aimante qui suivait la secrète pensée de son mari dans ses moindres manifestations. Souvent elle avait peine à retenir ses larmes en le voyant, après le dîner, plongé dans une bergère au coin du feu, morne et pensif, l'œil arrêté sur un panneau brun sans s'apercevoir du silence qui régnait autour de lui. Elle observait avec terreur les changements insensibles qui dégradaient cette figure que l'amour avait faite si sublime pour elle. Chaque jour la vie de l'âme s'en retirait davantage, et la charpente physique en restait sans aucune expression. Parfois les yeux prenaient une couleur vitreuse, il semblait que la vue se retournât et s'exerçât à l'intérieur. Quand les enfants étaient couchés, après quelques heures de silence et de solitude, pleines de pensées affreuses, si la pauvre Pépita se hasardait à demander : — Mon ami, souffres-tu? quelquefois Balthazar ne répondait pas; ou, s'il répondait, il revenait à lui par un tressaillement comme un homme arraché en sursaut à son sommeil, et disait un *non* sec et caverneux qui tombait comme un poids sur le cœur de sa femme palpitante.

Quoiqu'elle cachât à ses amis la bizarre situation où elle se trouvait, elle fut obligée d'en parler. La ville entière causait du dérangement de M. Claes. Comme en beaucoup de circonstances semblables, la société l'avait pris pour sujet de ses investigations, et savait plusieurs détails ignorés de madame Claes. Néanmoins, malgré le mutisme de la politesse, quelques amis lui témoignèrent de si vives inquiétudes qu'elle s'empressa de justifier les singularités de son mari.

—M. Balthazar avait, disait-elle, entrepris un grand travail qui l'absorbait, mais dont la réussite devait être un sujet de gloire pour sa famille et pour sa patrie.

Cette explication mystérieuse caressait trop l'ambition d'une ville où, plus qu'en aucune autre, règne l'amour du pays et le désir de son illustration, pour qu'elle ne produisît pas dans les esprits une réaction favorable à M. Claes. Les suppositions de sa femme étaient, jusqu'à un certain point, assez fondées. Plusieurs ouvriers de diverses professions avaient longtemps travaillé dans le grenier de la maison de devant, où Balthazar se rendait dès le matin; et, après y avoir fait des retraites de plus en plus longues, auxquelles s'étaient insensiblement accoutumés sa femme et ses gens, il en était arrivé à y demeurer des journées entières. Mais, douleur inouïe, madame Claes apprit par les confidences humiliantes de ses bonnes amies, étonnées de son ignorance, que son mari ne cessait d'acheter à Paris des instruments de physique, des matières précieu-

ses, des livres, des machines, et se ruinait à chercher, disait-on, la pierre philosophale; elle devait songer, ajoutaient les amies, à ses enfants, à son propre avenir, et serait criminelle de ne pas employer son influence pour détourner son mari de la fausse voie où il s'était engagé. Si madame Claes retrouva son impertinence de grande dame pour imposer silence à ces discours absurdes, elle fut prise de terreur malgré son apparente assurance, et résolut de quitter son rôle d'abnégation. Elle fit naître une de ces situations pendant lesquelles une femme est avec son mari sur un pied d'égalité; moins tremblante alors, elle osa demander à Balthazar la raison de son changement, et le motif de sa constante retraite. Le Flamand fronça les sourcils, et lui répondit : — Ma chère, tu n'y comprendrais rien.

Un jour, Joséphine insista davantage, en se plaignant avec douceur de ne pas partager toute la pensée de celui dont elle partageait la vie.

— Puisque cela t'intéresse tant, répondit Balthazar en gardant sa femme sur ses genoux, et lui caressant avec douceur ses cheveux noirs, je te dirai que je me suis remis à la chimie, et suis l'homme le plus heureux du monde.

Deux ans après l'hiver où M. Claes était devenu chimiste, sa maison avait changé d'aspect. Soit que la société se choquât de la distraction perpétuelle du savant, ou crût le gêner; soit que ses anxiétés secrètes eussent rendu madame Claes moins agréable, elle ne recevait plus que ses amis intimes. Balthazar n'allait nulle part, s'enfermait dans son laboratoire pendant toute la journée, y restait parfois la nuit, s'y rendait souvent avant le jour, et n'apparaissait au sein de sa famille qu'à l'heure du dîner. Dès la deuxième année, il cessa de passer la belle saison à sa campagne que sa femme ne voulut plus habiter seule. Quelquefois, Balthazar sortait de chez lui, se promenait et ne rentrait que le lendemain, laissant madame Claes, pendant toute une nuit, livrée à de mortelles inquiétudes. En effet, après l'avoir fait infructueusement chercher dans une ville dont les portes étaient fermées le soir, suivant l'usage des places fortes, elle ne pouvait envoyer à sa poursuite dans la campagne. La malheureuse femme n'avait même plus l'espoir mêlé d'angoisses que donne l'attente, elle était forcée de pâtir jusqu'au lendemain. Balthazar avait simplement oublié l'heure de la fermeture des portes, et arrivait le lendemain tout uniment sans soupçonner les tortures que sa distraction devait imposer à sa famille. Le bonheur de le revoir était pour sa femme une crise aussi dangereuse que pouvaient l'être les appréhensions. Elle se taisait, n'osait le questionner; car, quand elle s'était hasardée à le faire, il avait répondu d'un air surpris : — Eh bien, quoi! l'on ne peut pas se promener! Les passions ne savent pas tromper. Les inquiétudes de madame Claes justifièrent donc les bruits qu'elle s'était plu à démentir. Sa jeunesse l'avait habituée à connaître la pitié polie du monde, et, pour ne pas la subir, elle se renferma plus étroitement dans l'enceinte de sa maison, que désertèrent ses derniers amis.

Le désordre dans les vêtements, toujours si dégradant pour un homme de la haute classe, devint tel chez Balthazar, qu'entre ces diverses causes de chagrins, ce ne fut pas l'une des moins sensibles qui dût affecter une femme habituée à l'exquise propreté des Flamandes. De concert avec Lemulquinier, valet de chambre de son mari, Joséphine remédia pendant quelque temps à la dévastation journalière des habits; mais il fallut y renoncer : car, le jour même où, à l'insu de Balthazar, des effets neufs avaient été substitués à ceux qui étaient tachés, déchirés ou troués, il en faisait des haillons.

Cette femme, heureuse pendant quinze ans, et dont la jalousie n'avait jamais été remuée, se trouva tout à coup n'être plus rien en apparence dans le cœur où elle régnait naguère. Espagnole d'origine, le sentiment de la femme espagnole se réveilla chez elle, car elle se découvrit une rivale dans la Science qui lui enlevait son mari. Les tourments de la jalousie lui dévorèrent le cœur, et renouvelèrent son amour. Mais que faire contre une science? comment en combattre le pouvoir incessant, tyrannique et croissant? Comment tuer une rivale invisible? Comment une femme, dont le pouvoir est limité par la nature, peut-elle lutter avec une idée dont les jouissances sont infinies et les attraits toujours nouveaux? Que tenter contre la coquetterie des idées qui se rafraîchissent, renaissent plus belles dans les difficultés, et entraînent un homme si loin du monde qu'il y oublie ses plus chères affections?

Enfin, un jour, malgré les ordres sévères que Balthazar avait donnés, sa femme voulut au moins ne pas le quitter, s'enfermer avec lui dans ce grenier où il se retirait, combattre corps à corps sa rivale, en assistant son mari durant les longues heures qu'il prodiguait à cette terrible maîtresse. Elle voulut se glisser secrètement dans ce mystérieux atelier de séduction, et acquérir le droit d'y rester toujours. Elle essaya donc de partager avec Lemulquinier le droit d'entrer dans le laboratoire; mais, pour ne pas le rendre témoin d'une querelle qu'elle redoutait, elle attendit un jour où son mari se passerait du valet de chambre.

Depuis quelque temps, elle étudiait les allées et venues de ce domestique avec une impatience haineuse. Ne savait-il pas tout ce qu'elle désirait apprendre, ce que son mari lui cachait et ce qu'elle

n'osait lui demander? Elle trouvait Lemulquinier plus favorisé qu'elle ne l'était, elle, l'épouse! Elle vint donc tremblante et presque heureuse; mais, pour la première fois de sa vie, elle connut la colère de Balthazar. A peine avait-elle entr'ouvert la porte, qu'il fondit sur elle, la prit, la jeta rudement sur l'escalier où elle faillit rouler du haut en bas.

— Dieu soit loué, cria Balthazar en la relevant, tu existes!

Un masque de verre s'était brisé en éclats sur madame Claes, qui vit son mari pâle, blême, effrayé.

— Ma chère, je t'avais défendu de venir ici, dit-il en s'asseyant sur une marche de l'escalier comme un homme abattu. Les saints t'ont préservée de la mort. Par quel hasard mes yeux étaient-ils fixés sur la porte! Nous avons failli périr.

— J'aurais été bien heureuse alors, dit-elle.

— Mon expérience est manquée! reprit Balthazar. Je ne puis pardonner qu'à toi la douleur que me cause ce cruel mécompte. J'allais peut-être décomposer l'azote. Va, retourne à tes affaires.

Balthazar rentra dans son laboratoire.

— *J'allais peut-être décomposer l'azote!* se dit la pauvre femme en revenant dans sa chambre où elle fondit en larmes.

Cette phrase était inintelligible pour elle. Les hommes, habitués par leur éducation à tout concevoir, ne savent pas ce qu'il y a d'horrible pour une femme à ne pouvoir comprendre la pensée de celui qu'elle aime. Plus indulgentes que nous ne le sommes, ces divines créatures ne nous disent pas quand le langage de leurs âmes reste incompris; elles craignent de nous faire sentir la supériorité de leurs sentiments, et cachent alors leurs douleurs avec autant de joie qu'elles taisent leurs plaisirs méconnus; mais, plus ambitieuses en amour que nous ne le sommes, elles veulent épouser mieux que le cœur de l'homme, elles en veulent aussi toute la pensée. Or, pour madame Claes, ne rien savoir de la science dont s'occupait son mari, engendrait un dépit plus violent que celui causé par la beauté d'une rivale. Une lutte de femme à femme laisse à celle qui aime le plus, l'avantage d'aimer mieux; mais ce dépit accusait une impuissance et humiliait tous les sentiments qui nous aident à vivre. Elle ne savait pas! Il se trouvait, pour elle, une situation où son ignorance la séparait de son mari. Enfin, dernière torture, et la plus vive, il était souvent entre la vie et la mort, il courait des dangers, loin d'elle et près d'elle, sans qu'elle les partageât, sans qu'elle les connût! C'était comme l'enfer, une prison morale sans issue, sans espérance. Madame Claes voulut au moins connaître les attraits de cette science, et se mit à étudier en secret la chimie dans les livres. Alors cette famille fut comme cloîtrée, et rompit entièrement avec la société.

Telles furent les transitions successives par lesquelles le malheur fit passer la maison Claes, avant de l'amener à l'espèce de mort civile dont elle était frappée au moment où cette histoire commence.

Mais cette situation violente se compliqua. Comme toutes les femmes passionnées, madame Claes était d'un désintéressement inouï. Ceux qui aiment véritablement savent combien l'argent est peu de chose auprès des sentiments, et avec quelle difficulté il s'y agrège. Néanmoins, elle n'apprit pas, sans une cruelle émotion, que son mari devait une somme de trois cent mille francs hypothéquée sur ses propriétés. L'authenticité des contrats sanctionnait les inquiétudes, les bruits, les conjectures de la ville. Madame Claes, justement alarmée, fut forcée, elle si fière, de questionner le notaire de son mari, de le mettre dans le secret de ses douleurs ou de les lui laisser deviner, et d'entendre enfin cette humiliante question : — Comment M. Claes ne vous a-t-il encore rien dit? Heureusement que le notaire de Balthazar lui était presque parent, et voici comment. Le grand-père de M. Claes avait épousé une Pierquin d'Anvers, de la même famille que les Pierquin de Douai. Depuis ce mariage, ceux-ci, quoique étrangers aux Claes, les traitaient de cousins. M. Pierquin, jeune homme de vingt-six ans qui venait de succéder à la charge de son père, était la seule personne qui eût accès dans la maison Claes. Madame Balthazar avait, depuis plusieurs mois, vécu dans une si complète solitude, que le notaire fut obligé de lui confirmer la nouvelle des désastres déjà connus dans toute la ville. Il lui dit que, vraisemblablement, son mari devait des sommes considérables à la maison qui lui fournissait des produits chimiques; car après s'être enquis de la fortune et de la considération dont jouissait M. Claes, cette maison prenait toutes ses commissions et s'en acquittait sans avoir la moindre inquiétude sur l'étendue des crédits.

Madame Claes chargea M. Pierquin de demander le mémoire des fournitures faites à son mari. Deux mois après, MM. Protez et Chiffreville, fabricants de produits chimiques, envoyèrent un arrêté de compte qui montait à environ cent mille francs. Madame Claes et Pierquin étudièrent cette facture avec une surprise croissante. Si beaucoup d'articles exprimés scientifiquement ou commercialement, étaient, pour eux, inintelligibles, ils furent effrayés de voir portées en compte, des parties de métaux, des diamants de toutes les espèces, mais en petites quantités. Le total de la dette s'expliquait facilement par la multiplicité des articles, par les précautions que nécessitait le transport de certaines substances ou l'envoi

de quelques machines précieuses, par le prix exorbitant de plusieurs produits qui ne s'obtenaient que difficilement, ou que leur rareté rendait chers; enfin, par la valeur des instruments de physique ou de chimie confectionnés d'après les instructions de M. Claes. Le notaire avait pris, dans l'intérêt de son cousin, des renseignements sur MM. Protez et Chiffreville, et la probité de ces négociants devait rassurer sur la moralité de leurs opérations avec M. Claes, auquel ils faisaient souvent part des résultats obtenus par les chimistes de Paris, afin de lui éviter la dépense de quelques expériences.

Madame Claes pria le notaire de cacher à la société de Douai ces excessives dépenses, qui eussent été taxées de folies; mais Pierquin lui répondit que déjà, pour ne point affaiblir la considération dont jouissait M. Claes, il avait retardé jusqu'au dernier moment les obligations notariées que l'importance des sommes prêtées de confiance par ses clients avait enfin nécessitées. Il dévoila l'étendue de la plaie, en disant à sa cousine, que si elle ne trouvait pas le moyen d'empêcher son mari de dépenser sa fortune aussi follement, dans six mois ses biens patrimoniaux seraient grevés d'hypothèques qui en dépasseraient la valeur. Quant à lui, ajouta-t-il, les observations qu'il avait faites à son cousin avec les ménagements dus à un homme si justement considéré n'avaient pas eu la moindre influence. Une fois pour toutes, M. Claes lui avait répondu qu'il travaillait à la gloire et à la fortune de sa famille.

Ainsi, à toutes les tortures du cœur que madame Claes avait supportées depuis deux ans, dont chacune s'ajoutait à l'autre et accroissait la douleur du moment de toutes les douleurs passées, se joignit une crainte affreuse, incessante, qui lui rendait l'avenir épouvantable. Les femmes ont des pressentiments dont la justesse tient du prodige. Pourquoi en général tremblent-elles plus qu'elles n'espèrent quand il s'agit des intérêts de la vie? Pourquoi n'ont-elles de foi que pour les grandes idées de l'avenir religieux? Pourquoi devinent-elles si habilement les catastrophes de fortune ou les crises de nos destinées? Peut-être le sentiment qui les unit à l'homme qu'elles aiment leur en fait-il admirablement peser les forces, estimer les facultés, connaître les goûts, les passions, les vices, les vertus; et la perpétuelle étude de ces causes, en présence desquelles elles se trouvent sans cesse, leur donne sans doute la fatale puissance d'en prévoir les effets dans toutes les situations possibles. Ce qu'elles voient du présent leur fait juger l'avenir avec une habileté naturellement expliquée par la perfection de leur système nerveux, qui leur permet de saisir les diagnostics les plus légers de la pensée et des sentiments. Tout en elles vibre à l'unisson des grandes commotions morales; et, alors, ou elles sentent, ou elles voient. Or, quoique séparée de son mari depuis deux ans, madame Claes pressentait la perte de toute sa fortune. Elle avait apprécié la fougue réfléchie, l'inaltérable constance de Balthazar. S'il était vrai qu'il cherchât à faire de l'or, il devait jeter avec une parfaite insensibilité son dernier morceau de pain dans son creuset. Mais que cherchait-il?

Jusque-là, le sentiment maternel et l'amour conjugal s'étaient si bien confondus dans le cœur de cette femme, que jamais ses enfants, également aimés d'elle et de son mari, ne s'étaient interposés entre eux. Mais tout à coup, elle fut parfois plus mère qu'elle n'était épouse, quoiqu'elle fût plus souvent épouse que mère. Et néanmoins, quelque disposée qu'elle pût être à sacrifier sa fortune et même ses enfants pour le bonheur de celui qui l'avait choisie, aimée, adorée, pour qui elle était encore la seule femme qu'il y eût au monde, les remords que lui causait la faiblesse de son amour maternel la jetaient en d'horribles alternatives. Ainsi, comme femme elle souffrait dans son cœur, comme mère elle souffrait dans ses enfants, et comme chrétienne elle souffrait pour tous. Elle se taisait et contenait ces cruels orages dans son âme. Son mari, seul arbitre du sort de sa famille, était le maître d'en régler à son gré la destinée, dont il ne devait compte qu'à Dieu. D'ailleurs, pouvait-elle lui reprocher l'emploi de sa fortune, après le désintéressement dont il avait fait preuve pendant dix années de mariage? Était-elle juge de ses desseins? Mais sa conscience, d'accord avec le sentiment et les lois, lui disait que les parents étaient les dépositaires de leur fortune, et n'avaient pas le droit d'aliéner le bonheur matériel de leurs enfants. Pour ne point résoudre ces hautes questions, elle aimait mieux fermer les yeux, suivant l'habitude des gens qui refusent de voir l'abîme au fond duquel ils savent devoir rouler.

Depuis six mois, son mari ne lui avait plus remis d'argent pour la dépense de sa maison. Elle fit vendre secrètement à Paris les riches parures de diamants que son frère lui avait données au jour de son mariage, et introduisit la plus stricte économie dans sa maison. Elle renvoya la gouvernante de ses enfants, et même la nourrice de Lucien, son dernier. Jadis le luxe des voitures était ignoré de la bourgeoisie, à la fois si humble dans ses mœurs, si fière dans ses sentiments; rien n'avait donc été prévu dans la maison Claes, pour cette invention moderne. M. Balthazar était obligé d'avoir son écurie et sa remise dans une maison en face de la sienne; et ses occupations ne lui permettaient plus de surveiller cette partie du ménage, qui regarde essentiellement les hommes. Madame Claes supprima donc la dépense

onéreuse des équipages et des gens que leur isolement rendait inutiles. Malgré la bonté de ces raisons, elle n'essaya point de colorer ses réformes par des prétextes; jusqu'à présent les faits avaient démenti ses paroles; et le silence était désormais ce qui convenait le mieux. Le changement de son train n'était pas justifiable dans un pays où, comme en Hollande, quiconque dépense tout son revenu passe pour un fou. Seulement comme sa fille aînée, Marguerite, allait avoir seize ans, elle parut vouloir lui faire faire une belle alliance, et la placer dans le monde, comme il convenait à une fille alliée aux Molina, aux Van Ostrom-Temninck, et aux Casa-Réal.

Quelques jours avant celui pendant lequel commence cette histoire, l'argent des diamants était épuisé. Enfin, ce même jour, à trois heures, en conduisant ses enfants à vêpres, madame Claes avait rencontré M. Pierquin qui venait la voir, et qui l'accompagna jusqu'à Saint-Pierre, en causant à voix basse sur sa situation.

— Ma cousine, dit-il avant d'entrer dans l'église, je ne saurais, sans manquer à l'amitié qui m'attache à votre famille, vous cacher le péril où vous êtes, et ne pas vous prier d'en conférer avec votre mari. Qui peut, si ce n'est vous, l'arrêter sur le bord de l'abîme où vous marchez? Les revenus des biens hypothéqués ne suffisent point à payer les intérêts des sommes empruntées; ainsi vous êtes aujourd'hui sans aucun revenu. Si vous coupiez les bois que vous possédez, ce serait vous enlever la seule chance de salut qui vous restera dans l'avenir. Van Claes est en ce moment débiteur d'une somme de trente mille francs à la maison Protez et Chiffreville de Paris. Avec quoi les payerez-vous, et avec quoi vivrez-vous? Et que deviendrez-vous, si Claes continue à demander de réactifs, des verreries, des piles de Volta, et autres brimborions? Toute sa fortune, moins sa maison et son mobilier, s'est dissipée en gaz et en charbon. Quand il a été question, avant-hier, d'hypothéquer sa maison, savez-vous quelle a été sa réponse? — « Diable, diable! » Voilà depuis trois ans la première trace de raison qu'il ait donnée.

Madame Claes pressa douloureusement le bras de Pierquin, leva les yeux au ciel, et dit :

— Gardez-nous le secret.

Malgré sa piété, la pauvre femme, anéantie par ces paroles d'une clarté foudroyante, ne put prier. Elle resta sur sa chaise entre ses enfants, ouvrit son Paroissien et n'en tourna pas un feuillet. Elle était tombée dans une contemplation aussi absorbante que l'étaient celles de son mari. L'honneur espagnol, la probité flamande résonnaient dans son être intérieur d'une voix aussi puissante que celle des tuyaux de l'orgue. La ruine de ses enfants était consommée! Entre eux et l'honneur de leur père, il ne fallait plus hésiter. La perspective d'une lutte prochaine entre elle et son mari l'épouvantait, car il était à ses yeux, si grand, si imposant, que sa voix l'agitait autant que l'idée de la majesté divine. Elle allait sortir de cette constante soumission dans laquelle elle était saintement demeurée comme épouse. L'intérêt de ses enfants l'obligerait à contrarier dans ses goûts un homme qu'elle idolâtrait. Ne faudrait-il pas souvent le ramener à des questions positives, quand il planerait dans les hautes régions de la science, le tirer violemment d'un riant avenir pour le plonger dans ce que la matérialité présente offre de plus hideux aux artistes et aux grands hommes? Pour elle, Balthazar Claes était un géant de science, un homme gros de gloire, car il ne pouvait l'avoir oubliée que pour les plus riches espérances. Puis il était si profondément sensé, elle l'avait entendu parler avec tant de talent sur les questions de tout genre, qu'il devait être sincère en disant qu'il travaillait pour la gloire et la fortune de sa famille. Son amour pour sa femme et ses enfants n'était pas seulement immense, il était infini; ces sentiments n'avaient pas pu s'abolir; ils s'étaient peut-être agrandis en se reproduisant sous une autre forme. Elle, si noble, si généreuse et si craintive, allait donc faire retentir incessamment, aux oreilles de ce grand homme, le mot argent et le son de l'argent; lui montrer les plaies de la misère, lui faire entendre les cris de la détresse, quand il entendrait les voix mélodieuses de la renommée! Peut-être l'affection qu'il avait pour elle, s'en diminuerait-elle! Si elle n'avait pas eu d'enfants, elle aurait embrassé courageusement et avec plaisir la destinée nouvelle que lui faisait son mari. Les femmes élevées dans l'opulence sentent promptement le vide que couvrent ses jouissances tristement matérielles; et quand leur cœur plus fatigué que flétri leur a fait trouver le bonheur que donne un constant échange de sentiments vrais, elles ne reculent point devant une existence médiocre, elle convient à l'être dont elles se savent bien aimées. Leurs idées, leurs plaisirs sont soumis aux caprices de cette vie en dehors de la leur; et, pour elles, le seul avenir redoutable est de la perdre.

En ce moment donc, ses enfants la séparaient de sa vraie vie, autant que Balthazar Claes s'était séparé d'elle par la science. Aussi, quand elle fut revenue de vêpres, qu'elle se jeta dans sa bergère, renvoya-t-elle ses enfants, en réclamant d'eux le plus profond silence. Elle fit demander à son mari de venir la voir; mais quoique Lemulquinier, son vieux valet de chambre, eût insisté pour l'arracher de son laboratoire, il y était resté. Madame Claes avait donc eu le temps de réfléchir. Et elle aussi demeura

songeuse, sans faire attention à l'heure ni au temps, ni au jour. La pensée de devoir trente mille francs et de ne pouvoir les payer réveilla les douleurs passées, les joignit à celles du présent et de l'avenir : cette masse d'intérêts, d'idées, de sensations, la trouva trop faible ; elle pleura.

Quand elle vit entrer Balthazar, dont alors la physionomie lui parut plus terrible, plus absorbée, plus égarée qu'elle ne l'avait jamais été, quand il ne lui répondit pas, elle resta d'abord fascinée par l'immobilité de son regard blanc et vide, par toutes les idées dévorantes que distillait son front chauve ; et, sous le coup de cette impression, elle désira mourir. Puis, quand elle eut entendu cette voix insouciante exprimer un désir scientifique au moment où elle avait le cœur écrasé, son courage revint, elle résolut de lutter avec cette épouvantable puissance qui lui avait ravi un amant, qui avait enlevé à ses enfants un père, à la maison une fortune, à tous le bonheur. Néanmoins, elle ne put réprimer la constante trépidation qui l'agita, car dans toute sa vie, il ne s'était pas rencontré de scène plus solennelle. Ne contenait-elle pas virtuellement son avenir, et le passé ne s'y résumait-il pas tout entier?

Maintenant, les gens faibles, les personnes timides, ou celles à qui la vivacité de leurs sensations agrandit les moindres difficultés de la vie, les hommes que saisit un tremblement involontaire devant les arbitres de leur destinée, peuvent tous concevoir les milliers de pensées qui tournoyaient dans la tête de cette femme, et les sentiments sous le poids desquels son cœur était comprimé, quand son mari se dirigea lentement vers la porte du jardin.

—

L'ABSOLU.

La plupart des femmes connaissent les angoisses de l'intime délibération contre laquelle se débattait madame Claes ; ainsi celles mêmes dont le cœur n'a encore été violemment ému que pour déclarer à leur mari quelque excédant de dépense ou des dettes faites chez la marchande de modes, comprendront combien les battements du cœur s'élargissent alors qu'il s'en va de toute la vie. Une belle femme a de la grâce à se jeter aux pieds de son mari, elle trouve des ressources dans les poses de la douleur ; tandis que le sentiment de ses défauts physiques augmentait encore les craintes de madame Claes. Aussi, quand elle vit Balthazar prêt à sortir, son premier mouvement fut-il bien de s'élancer vers lui ; mais une cruelle pensée réprima son élan. Elle allait se mettre debout ! Ne devait-elle pas paraître ridicule à un homme qui, n'étant plus soumis aux fascinations de l'amour, pourrait voir juste? Elle eût volontiers tout perdu, fortune et enfants, plutôt que d'amoindrir sa puissance de femme. Elle voulut écarter toute chance mauvaise dans une heure aussi solennelle, et appela fortement : — Balthazar !

Il se retourna machinalement et toussa. Mais, sans faire attention à sa femme, il vint cracher dans une de ces petites boîtes carrées placées de distance en distance le long des boiseries, comme dans tous les appartements de la Hollande et de la Belgique. Cet homme, qui ne pensait à personne, n'oubliait jamais les crachoirs, tant cette habitude était invétérée. Pour la pauvre Joséphine, incapable de se rendre compte de cette bizarrerie, le soin constant que son mari prenait du mobilier lui causait toujours une angoisse inouïe ; mais, dans ce moment elle fut si violente, qu'elle la jeta hors des bornes, et lui fit crier d'un ton plein d'impatience où s'exprimèrent tous ses sentiments blessés : — Mais, monsieur, je vous parle!

— Qu'est-ce que cela signifie? répondit Balthazar en se retournant vivement et lançant à sa femme un regard où la vie revenait, et qui fut pour elle comme un coup de foudre.

— Pardon, mon ami, dit-elle en pâlissant.

Elle voulut se lever et lui tendre la main ; mais elle tomba sans force.

— Je me meurs ! dit-elle d'une voix entrecoupée par des sanglots.

A cet aspect, Balthazar eut, comme tous les gens distraits, une vive réaction et devina pour ainsi dire le secret de cette crise ; il prit aussitôt madame Claes dans ses bras, ouvrit la porte qui donnait sur la petite antichambre, et franchit si rapidement le vieil escalier de bois, que la robe de sa femme ayant accroché une gueule des tarasques qui en formaient les balustres, il en resta un lé entier arraché à grand bruit. Il donna un coup de pied à la porte du vestibule commun à leurs appartements ; mais la chambre de sa femme était fermée.

Il posa doucement Joséphine sur un fauteuil, en se disant : — Mon Dieu! où est la clef?

— Merci, mon ami, répondit madame Claes en ouvrant les yeux, voici la première fois depuis bien longtemps que je me suis trouvée aussi près de ton cœur.

— Bon Dieu! cria Claes, la clef, voici nos gens !

Joséphine lui fit signe de prendre la clef qui était attachée pendue à un ruban le long de sa poche ; Balthazar ouvrit, porta sa femme sur un canapé, et sortit pour empêcher ses gens effrayés de monter, en leur donnant l'ordre de promptement servir le

dîner. Puis il vint avec empressement retrouver sa femme.

— Qu'as-tu, ma chère vie? dit-il en s'asseyant près d'elle et lui prenant la main qu'il baisa.

— Mais, je n'ai plus rien, répondit-elle, je ne souffre plus! Seulement, je voudrais avoir la puissance de Dieu, pour mettre à tes pieds tout l'or de la terre.

— Pourquoi de l'or? demanda-t-il en l'attirant sur lui, la pressant et la baisant de nouveau sur le front; ne me donnes-tu pas de plus grandes richesses, en m'aimant comme tu m'aimes, chère et précieuse créature?

— Oh! mon Claes, pourquoi ne dissiperais-tu pas les angoisses de notre vie à tous, comme tu chasses par ta voix le chagrin de mon cœur! Enfin, je le vois, tu es toujours le même.

— De quelles angoisses parles-tu, ma chère?

— Mais nous sommes ruinés, Balthazar!

— Ruinés! reprit-il.

Il se mit à sourire, caressa la main de sa femme en la tenant dans les siennes, et dit d'une voix douce qui depuis longtemps ne s'était pas fait entendre :

— Mais demain, mon ange, notre fortune sera peut-être sans bornes! Hier en cherchant des secrets bien plus importants, je crois avoir trouvé le moyen de cristalliser le carbone, la seule substance du diamant. O ma chère femme, dans quelques jours tu me pardonneras mes distractions, car je suis distrait quelquefois. Ne t'ai-je pas brusquée tout à l'heure? Mais sois indulgente pour un homme qui n'a jamais cessé de penser à toi, dont les travaux sont pleins de toi, de nous.

— Assez, assez, dit-elle, nous causerons de tout cela ce soir, mon ami. Je souffrais par trop de douleur; et maintenant, je souffre par trop de plaisir.

En effet, elle ne s'attendait pas à revoir cette figure animée par un sentiment aussi tendre pour elle qu'il l'était jadis, à entendre cette voix toujours aussi douce, et à retrouver tout ce qu'elle croyait avoir perdu.

— Ce soir, reprit-il, je veux bien, nous causerons. Si je m'absorbais dans quelque méditation, rappelle-moi cette promesse. Ce soir je veux quitter mes calculs, mes travaux, et me plonger dans toutes les joies de la famille, dans les voluptés du cœur. Pépita, j'en ai besoin, j'en ai soif!

— Tu me diras ce que tu cherches, Balthazar?

— Mais, pauvre enfant, tu n'y comprendrais rien.

— Tu crois! Hé, mon ami, voici près de quatre mois que j'étudie la chimie pour pouvoir en causer avec toi. J'ai lu Fourcroy, Lavoisier, Chaptal, Nollet, Rouelle, Berthollet, Gay-Lussac, Spallanzani, Leuwenhoek, Galvani, Volta, et tous les livres relatifs à la science que tu cultives. Va, tu peux me dire tes secrets.

— Oh! tu es un ange! s'écria Balthazar en tombant aux genoux de sa femme, et versant des pleurs d'attendrissement dont la vue la fit tressaillir, nous nous comprendrons en tout!

— Ah! dit-elle, je me jetterais dans le feu de l'enfer qui attise tes fourneaux, pour entendre ce mot de ta bouche, et pour te voir ainsi!

Elle entendit le pas de sa fille dans l'antichambre et s'y élança vivement.

— Que voulez-vous, Marguerite? dit-elle à sa fille aînée.

— Ma chère mère, monsieur Pierquin vient d'arriver. S'il reste à dîner, il faudrait du linge, et vous avez oublié d'en donner ce matin.

Madame Claes tira de sa poche un trousseau de petites clefs et les remit à sa fille, en lui désignant les armoires en bois des îles qui tapissaient cette antichambre, et lui dit : — Ma fille, prenez à droite dans les services grain-d'orge.

Elle rentra.

— Puisque mon cher Balthazar me revient aujourd'hui, rends-le-moi tout entier! dit-elle en donnant à sa physionomie une expression de douce malice. Mon ami, va chez toi, fais-moi la grâce de t'habiller, nous avons Pierquin à dîner. Voyons, quitte ces habits déchirés. Tiens, vois ces taches! N'est-ce pas de l'acide muriatique ou sulfurique qui a bordé de jaune tous ces trous? Allons, rajeunis-toi, je vais t'envoyer Mulquinier quand j'aurai changé de robe.

Balthazar voulut passer dans sa chambre par la porte de communication, mais il avait oublié qu'elle était fermée de son côté. Il sortit par l'antichambre.

— Marguerite, mets le linge sur un fauteuil, et viens m'habiller, je ne veux pas de Martha, dit madame Claes à sa fille.

Balthazar avait pris Marguerite, l'avait tournée vers lui par un mouvement joyeux en lui disant : — Bonjour, mon enfant, tu es bien jolie aujourd'hui dans cette robe de mousseline, et avec cette ceinture rose!

Puis il la baisa au front et lui serra la main.

— Maman, papa vient de m'embrasser! dit Marguerite en entrant chez sa mère, il paraît bien joyeux, bien heureux!

— Mon enfant, votre père est un bien grand homme, voici bientôt trois ans qu'il travaille pour la gloire et la fortune de sa famille, et il croit avoir atteint le but de ses recherches. Ce jour est pour nous tous une belle fête....

— Ma chère maman, répondit Marguerite, nos gens étaient si tristes de le voir aussi renfrogné, que nous ne serons pas seules dans la joie. Oh!

mettez donc une autre ceinture, celle-ci est trop fanée.

— Soit; mais dépêchons-nons, je veux aller parler à M. Pierquin. Où est-il?

—Dans le parloir, il s'amuse à faire sauter Lucien.

— Où sont Gabriel et Félicie?

— Je les entends dans le jardin.

— Hé bien, descendez vite veiller à ce qu'ils n'y cueillent pas de tulipes! Votre père ne les a pas encore vues de cette année, et il pourrait aujourd'hui vouloir les regarder en sortant de table! Dites à Mulquinier de monter à votre père tout ce dont il a besoin pour sa toilette.

Quand Marguerite fut sortie, madame Claes jeta un coup d'œil à ses enfants, par les fenêtres de sa chambre qui donnaient sur le jardin, et les vit occupés à regarder un de ces insectes à ailes vertes, luisantes et tachetées d'or, vulgairement appelés des couturières.

— Soyez sages, mes bien-aimés, dit-elle en faisant remonter une partie du vitrage qui était à coulisse et qu'elle arrêta pour aérer sa chambre.

Puis elle frappa doucement à la porte de communication pour s'assurer que son mari n'était pas retombé dans quelque distraction. Il ouvrit, et elle lui dit d'un accent joyeux en le voyant déshabillé : — Tu ne me laisseras pas longtemps seule avec M. Pierquin, n'est-ce pas?... Tu me rejoindras promptement?

Elle se trouva si leste pour descendre, qu'en l'entendant, un étranger n'aurait pas reconnu le pas d'une boiteuse.

— Monsieur, en emportant madame, lui dit le valet de chambre qu'elle rencontra dans l'escalier, en a déchiré la robe. Ce n'est qu'un méchant bout d'étoffe, mais il a brisé la mâchoire de cette figure et je ne sais pas qui pourra la remettre. Voilà notre escalier déshonoré, cette rampe était si belle.

— Bah! mon pauvre Mulquinier, ne la fais pas raccommoder, ce n'est pas un malheur.

— Bonjour, M. Pierquin, dit-elle en ouvrant la porte du parloir.

Le notaire accourut pour lui donner le bras; mais elle ne prenait jamais que celui de son mari; elle remercia donc son cousin par un sourire et lui dit : — Vous venez peut-être pour les trente mille francs?

— Oui, madame; en rentrant chez moi, j'ai reçu une lettre d'avis de la maison Protez et Chiffreville qui a tiré, sur M. Claes, six lettres de change de chacune cinq mille francs.

— Hé bien, n'en parlez pas à Balthazar aujourd'hui, dit-elle. Dînez avec nous, et si par hasard il vous demandait pourquoi vous êtes venu, trouvez quelque prétexte plausible, je vous en prie. Donnez-moi la lettre, je lui parlerai moi-même de cette affaire. — Tout va bien, reprit-elle en voyant l'étonnement de notaire. Dans quelques mois, mon mari remboursera probablement les sommes qu'il a empruntées.

En entendant cette phrase dite à voix basse, le notaire regarda mademoiselle Claes qui revenait du jardin, suivie de Gabriel et de Félicie, et dit : — Je n'ai jamais vu mademoiselle Marguerite aussi jolie qu'elle l'est en ce moment.

Madame Claes, qui s'était assise dans sa bergère et avait pris sur ses genoux le petit Lucien, leva la tête, regarda sa fille et le notaire en affectant un air indifférent.

M. Pierquin était de taille moyenne, ni gras, ni maigre, d'une figure vulgairement belle et qui exprimait une tristesse plus chagrine que mélancolique, une rêverie plus indéterminée que pensive; il passait pour misanthrope, mais il était trop intéressé, trop grand mangeur pour que son divorce avec le monde fût réel. Son regard habituellement perdu dans le vide, son attitude indifférente, son silence affecté, semblaient accuser de la profondeur, et couvraient en réalité le vide et la nullité d'un notaire exclusivement occupé d'intérêts humains, mais qui se trouvait encore assez jeune pour être envieux. S'allier à la maison Claes aurait été pour lui la cause d'un dévouement sans bornes, s'il n'avait pas eu quelque sentiment d'avarice sous-jacent : il faisait le généreux, mais il savait compter. Aussi, sans se rendre raison à lui-même de ses changements de manière, ses attentions étaient-elles tranchantes, dures et bourrues comme le sont en général celles des gens d'affaires, quand M. Claes lui semblait ruiné; puis elles devenaient affectueuses, coulantes et presque serviles, quand il soupçonnait quelque heureuse issue aux travaux de son cousin. Alors, tantôt il voyait en Marguerite Claes, une infante dont il était impossible à un simple notaire de province d'approcher; et tantôt il la considérait comme une pauvre fille trop heureuse s'il daignait en faire sa femme. Il était homme de province, et Flamand, sans malice; il ne manquait même ni de dévouement ni de bonté; mais il avait un naïf égoïsme qui rendait ses qualités incomplètes, et des ridicules qui gâtaient sa personne.

En ce moment, madame Claes se souvint du ton bref avec lequel le notaire lui avait parlé sous le porche de l'église Saint-Pierre, et remarqua la révolution que sa réponse avait faite dans ses manières; elle devina le fond de ses pensées, et d'un regard perspicace elle essaya de lire dans l'âme de sa fille pour savoir si elle pensait à son cousin; mais elle ne vit en elle que la plus parfaite indifférence.

Après quelques instants, pendant lesquels la conversation roula sur les bruits de la ville, le maître

du logis descendit de sa chambre où, depuis un instant, sa femme entendait avec un inexprimable plaisir ses bottes crier sur le parquet. Sa démarche, semblable à celle d'un homme jeune et léger, annonçait une complète métamorphose, et l'attente que son apparition causait à madame Claes fut si vive qu'elle eut peine à contenir un tressaillement quand il descendit l'escalier. Balthazar se montra bientôt dans le costume alors à la mode. Il portait des bottes à revers bien cirées qui laissaient voir le haut d'un bas de soie blanc; une culotte de casimir bleu à boutons d'or, un gilet blanc à fleurs, et un frac bleu. Il avait fait sa barbe, peigné ses cheveux, parfumé sa tête, coupé ses ongles, et lavé ses mains avec tant de soin qu'il semblait méconnaissable à ceux qui l'avaient vu naguère. Au lieu d'un vieillard presque en démence, ses enfants, sa femme, et le notaire voyaient un homme de quarante ans environ, dont la figure affable et polie était pleine de séductions. La fatigue et les souffrances que trahissait la maigreur des contours et l'adhérence de la peau sur les os avaient même une sorte de grâce.

— Bonjour, M. Pierquin, dit Balthazar Claes, qui, redevenu père et mari, prit son dernier enfant sur les genoux de sa femme, et l'éleva en l'air en le faisant rapidement descendre et le relevant alternativement.

— Voyez ce petit? dit-il au notaire. Une aussi jolie créature ne vous donne-t-elle pas l'envie de vous marier? Croyez-moi, mon cher, les plaisirs de famille consolent de tout.

—Brrr! dit-il en enlevant Lucien. Pound! s'écriait-il en le mettant à terre. Brrr! Pound!

L'enfant riait aux éclats de se sentir alternativement en haut du plafond et sur le parquet. La mère détourna les yeux pour ne pas laisser voir l'émotion que lui causait un jeu si simple en apparence et qui, pour elle, était toute une révolution domestique.

—Voyons comment tu vas, dit Balthazar en posant son fils sur le parquet et s'allant jeter dans une bergère.

L'enfant courut à lui, attiré par l'éclat des boutons d'or qui attachaient la culotte au-dessus de l'oreille des bottes.

— Tu es un mignon! dit le père en l'embrassant, tu es un Claes, tu marches bien droit.

— Hé bien! Gabriel, comment se porte le père Morillon? dit-il à son fils aîné en lui prenant l'oreille et la lui tordant; te défends-tu vaillamment contre les thèmes, les versions? mords-tu ferme aux mathématiques?

Puis il se leva, vint à Pierquin, et lui dit avec cette affectueuse courtoisie qui le caractérisait : — Mon cher, vous avez peut-être quelque chose à me demander?

Il lui donna le bras, et l'entraîna dans le jardin, en ajoutant : — Venez voir mes tulipes.

Madame Claes regarda son mari pendant qu'il sortait, et ne sut pas contenir sa joie en le revoyant si jeune, si affable, si bien lui-même; elle se leva, prit sa fille par la taille, et l'embrassa en disant : — Ma chère Marguerite, mon enfant chérie, je t'aime encore mieux aujourd'hui que de coutume!

— Il y avait bien longtemps que je n'avais vu mon père aussi aimable! répondit-elle.

Lemulquinier vint annoncer que le dîner était servi. Madame Claes, pour éviter que Pierquin lui offrît le bras, prit celui de Balthazar et toute la famille passa dans la salle à manger.

Cette pièce dont le plafond se composait de poutres apparentes, mais enjolivées par des peintures, lavées et rafraîchies tous les ans, était garnie de hauts dressoirs en chêne sur les tablettes desquels se voyaient les plus curieuses pièces de la vaisselle patrimoniale. Les parois de la muraille étaient tapissées de cuir violet sur lequel avaient été imprimés des sujets de chasse en traits d'or. Au-dessus des dressoirs, çà et là, brillaient soigneusement disposés des plumes d'oiseaux curieux et des coquillages rares. Les chaises n'avaient pas été changées depuis le commencement du seizième siècle, et offraient cette forme carrée, ces colonnes torses, et ce petit dossier garni d'une étoffe à franges dont la mode fut si répandue que Raphaël l'a illustrée dans son tableau appelé *la Vierge à la chaise*. Le bois en était devenu noir, mais les clous dorés reluisaient comme s'ils eussent été neufs, et les étoffes soigneusement renouvelées étaient d'une couleur rouge admirable. Enfin, la Flandre revivait là tout entière avec ses innovations espagnoles.

Sur la table, les carafes, les flacons avaient cet air respectable que leur donnent les ventres arrondis du galbe antique. Les verres étaient bien ces vieux verres hauts sur patte qui se voient dans tous les tableaux de l'école hollandaise ou flamande. La vaisselle en grès et ornée de figures coloriées à la manière de Bernard de Palissy, sortait de la fabrique anglaise de Wegwood. L'argenterie était massive, à pans carrés, à bosses pleines, véritable argenterie de famille, dont les pièces, toutes différentes de ciselure, de mode, de forme, attestaient les commencements du bien-être et les progrès de la fortune des Claes. Les serviettes avaient des franges, mode tout espagnole. Quant au linge, chacun doit penser que, chez les Claes, le point d'honneur consistait à en posséder de magnifique. Ce service, cette argenterie étaient destinés à l'usage journalier de la famille; car, la maison de devant où se donnaient les fêtes, avait son luxe particulier, dont les merveilles, réservées pour les jours de gala, leur imprimaient

cette solennité qui n'existe plus quand les choses sont déconsidérées pour ainsi dire par un usage habituel. Dans le quartier de derrière, tout était marqué au coin d'une naïveté patriarcale. Enfin, détail délicieux, une vigne courait en dehors, le long des fenêtres que les pampres bordaient de toutes parts.

— Vous restez fidèle aux traditions, madame, dit Pierquin, en recevant une assiettée de cette soupe au thym dans laquelle les cuisinières flamandes et hollandaises mettent de petites boules de viande roulées et mêlées à des tranches de pain grillé, voici le potage du dimanche en usage chez nos pères! Votre maison et celle de mon oncle Des Racquets sont les seules où l'on retrouve cette soupe historique dans les Pays-Bas. Ah, pardon, le vieux monsieur Savaron des Savarus la fait encore orgueilleusement servir chez lui, mais partout ailleurs la vieille Flandre s'en va. Maintenant les meubles se fabriquent à la grecque, on n'aperçoit partout que casques, boucliers, lances et faisceaux. Chacun rebâtit sa maison, vend ses vieux meubles, refond son argenterie, ou la troque contre la porcelaine de Sèvres qui ne vaut ni le vieux Saxe ni les chinoiseries. Oh! moi je suis Flamand dans l'âme. Aussi mon cœur saigne-t-il en voyant les chaudronniers acheter pour le prix du bois ou du métal, nos beaux meubles incrustés de cuivre ou d'étain. Mais l'état social veut changer de peau, je crois. Il n'y a pas jusqu'aux procédés de l'art qui ne se perdent! Et, en effet, quand il faut que tout aille vite, rien ne peut être consciencieusement fait. Pendant mon dernier voyage à Paris, l'on m'a mené voir les peintures exposées au Louvre. Ma parole d'honneur, ce sont des écrans que ces toiles sans air, sans profondeur, où les peintres craignent de mettre de la couleur! Et ils veulent, dit-on, renverser notre vieille école! Ah, ouin!

— Nos anciens peintres, répondit Balthazar, étudiaient les diverses combinaisons et la résistance des couleurs, en les soumettant à l'action du soleil et de la pluie. Mais, vous avez raison, aujourd'hui, les ressources matérielles de l'art sont moins cultivées que jamais.

Madame Claes n'écoutait pas la conversation; car, en entendant dire au notaire que les services de porcelaine étaient à la mode, elle avait aussitôt conçu la lumineuse idée de vendre la pesante argenterie, provenue de la succession de son frère, espérant ainsi pouvoir acquitter les trente mille francs dus par son mari.

— Ah! ah! disait Balthazar au notaire quand madame Claes se remit à la conversation, l'on s'occupe de mes travaux à Douai?

— Oui, répondit Pierquin, chacun se demande à quoi vous dépensez tant d'argent. Hier, j'entendais M. le premier président déplorer qu'un homme de votre sorte cherchât la pierre philosophale. Alors je me suis permis de répondre que vous étiez trop instruit pour ne pas savoir que c'était se mesurer avec l'impossible, trop chrétien pour croire l'emporter sur Dieu, et, comme tous les Claes, trop bon calculateur pour changer votre argent contre de la poudre de perlinpinpin. Néanmoins je vous avouerai que j'ai partagé les regrets que cause votre retraite à toute la société. Vous n'êtes vraiment plus de la ville. En vérité, madame, vous eussiez été ravie si vous aviez pu entendre les éloges que chacun s'est plu à faire de vous et de M. Claes.

— Vous avez agi comme un bon parent en repoussant des imputations dont le moindre mal serait de me rendre ridicule, répondit Balthazar. Ah! les Douaisiens me croient ruiné! Eh bien, mon cher Pierquin, dans deux mois je donnerai, pour célébrer l'anniversaire de mon mariage, une fête dont la magnificence me rendra l'estime que nos chers compatriotes accordent aux écus.

Madame Claes rougit fortement, car depuis deux ans cet anniversaire avait été oublié. Semblable à ces fous qui ont des moments pendant lesquels leurs facultés brillent d'un éclat inusité, jamais Balthazar n'avait été si spirituel dans sa tendresse. Il se montra plein d'attentions pour ses enfants, et sa conversation fut séduisante de grâce, d'esprit, d'à-propos. Ce retour de la paternité, absente depuis si longtemps, était certes la plus belle fête qu'il pût donner à sa femme, pour qui sa parole et son regard avaient repris cette constante sympathie d'expression qui se sent de cœur à cœur et prouve une délicieuse identité de sentiment.

Le vieux Lemulquinier paraissait se rajeunir, il allait et venait avec une allégresse insolite causée par l'accomplissement de ses secrètes espérances? car le changement si soudainement opéré dans les manières de son maître était encore plus significatif pour lui que pour madame Claes. Là où elle voyait le bonheur, il voyait une fortune. En aidant Balthazar dans ses manipulations, il en avait épousé la folie. Soit qu'il eût saisi la portée de ses recherches dans les explications qui échappaient au chimiste quand le but se reculait sous ses mains, soit que le penchant inné chez l'homme pour l'imitation lui eût fait adopter les idées de celui dans l'atmosphère duquel il vivait, Lemulquinier avait conçu pour son maître un sentiment superstitieux mêlé de terreur, d'admiration et d'égoïsme. Le laboratoire était pour lui ce qu'est pour le peuple un bureau de loterie, l'espoir organisé. Chaque soir il se couchait en se disant: — Demain, peut-être nagerons-nous dans l'or! Et le lendemain il se réveillait avec une foi toujours

aussi vive. Son nom indiquait une origine toute flamande. Jadis les gens du peuple n'étaient connus que par un sobriquet tiré de leur profession, de leur pays, de leur conformation physique ou de leurs qualités morales ; et ce sobriquet devenait le nom de la famille bourgeoise qu'ils fondaient lors de leur affranchissement. En Flandre, les marchands de fil de lin se nommaient des mulquiniers, et telle était sans doute la profession de l'homme qui, parmi les ancêtres du vieux valet, passa de l'état de serf à celui de bourgeois jusqu'à ce que des malheurs inconnus rendissent le petit-fils du mulquinier à son primitif état de serf, plus la solde. L'histoire de la Flandre, de son fil et de son commerce, se résumait donc en ce vieux domestique, souvent appelé, par euphonie, Mulquinier.

Son caractère et sa physionomie ne manquaient pas d'originalité. Sa figure, de forme triangulaire, était large, haute et couturée par une petite-vérole qui lui avait donné de fantastiques apparences, en y laissant une multitude de linéaments blancs et brillants. Maigre et d'une taille élevée, il avait une démarche grave, mystérieuse. Ses petits yeux, orangés comme la perruque jaune et lisse qu'il avait sur la tête, ne jetaient que des regards obliques. Son extérieur était donc en harmonie avec le sentiment de curiosité qu'il excitait. Sa qualité de préparateur initié au secret de son maître, sur les travaux duquel il gardait le silence, l'investissait d'un charme. Les habitants de la rue de Paris le regardaient passer avec une intérêt mêlé de crainte, car il avait des réponses sibylliques et toujours grosses de trésors. Fier d'être nécessaire à son maître, il exerçait sur ses camarades une sorte d'autorité tracassière, dont il profitait pour lui-même en se faisant servir, en obtenant de ces concessions qui le rendaient à moitié maître au logis. Au rebours des domestiques flamands, qui sont extrêmement attachés à la maison, il n'avait d'affection que pour Balthazar, et si quelque chagrin affligeait madame Claes, ou si quelque événement favorable arrivait dans la famille, il mangeait son pain beurré, buvait sa bière avec son flegme habituel.

Le dîner fini, madame Claes proposa de prendre le café dans le jardin, devant le buisson de tulipes qui en ornait le milieu. Les pots de terre dans lesquels étaient les tulipes, dont les noms se lisaient sur des ardoises gravées, avaient été enterrés et disposés de manière à former une pyramide au sommet de laquelle s'élevait une tulipe Gueule-de-Dragon que Balthazar possédait seul. Cette fleur, nommée *tulipa Claesiana*, réunissait les sept couleurs, et ses longues échancrures semblaient dorées sur les bords. Le père de Balthazar, qui en avait plusieurs fois refusé trois mille florins, prenait de si grandes précautions pour qu'on ne pût en voler une seule graine, qu'il la gardait dans le parloir et passait souvent des journées entières à la contempler. La tige en était énorme, bien droite, ferme, d'un admirable vert ; et les proportions de la plante se trouvaient en harmonie avec le calice, dont les couleurs se distinguaient par cette brillante netteté qui donnait jadis tant de prix à ces fleurs fastueuses.

— Voilà pour trente ou quarante mille francs de tulipes ! dit le notaire en regardant alternativement sa cousine et le buisson aux mille couleurs.

Madame Claes était trop enthousiasmée par l'aspect de ces fleurs, que les rayons du soleil couchant faisaient ressembler à des pierreries, pour bien saisir le sens de l'observation notariale.

— A quoi cela sert-il ? reprit le notaire en s'adressant à Balthazar ; vous devriez les vendre.

— Bah ! ai-je donc besoin d'argent ? répondit Claes, en faisant le geste d'un homme à qui quarante mille francs semblaient être peu de chose.

Il y eut un moment de silence pendant lequel les enfants firent plusieurs exclamations.

— Vois donc, maman, celle-là.

— Oh ! qu'en voilà une belle !

— Comment celle-ci se nomme-t-elle?

— Quel abîme pour la raison humaine ! s'écria Balthazar en levant les mains et les joignant par un geste désespéré. Une combinaison d'hydrogène et d'oxygène fait surgir par ses dosages différents, dans un même milieu et d'un même principe, toutes ces couleurs dont chacune constitue un résultat différent !

Sa femme entendait bien les termes de cette proposition, qui fut trop rapidement énoncée pour qu'elle la conçût entièrement ; alors Balthazar songea qu'elle avait étudié sa science favorite, et lui dit, en lui faisant un signe mystérieux : — Tu comprendrais que tu ne saurais pas encore ce que je veux dire ! Et il parut retomber dans une de ces méditations qui lui étaient habituelles.

— Je le crois, dit M. Pierquin en prenant une tasse de café des mains de Marguerite.

— Chassez le naturel, il revient au galop, ajouta-t-il tout bas en s'adressant à madame Claes. Vous aurez la bonté de lui parler vous-même, car le diable ne le tirerait pas de sa contemplation. En voilà pour jusqu'à demain.

Il dit adieu à M. Claes, qui feignit de ne pas l'entendre, embrassa le petit Lucien que la mère tenait dans ses bras, et, après avoir fait une profonde salutation, il se retira. Lorsque la porte d'entrée retentit en se fermant, Balthazar saisit doucement sa femme par la taille, et dissipa l'inquiétude que pouvait lui donner sa feinte rêverie en lui di-

sant à l'oreille : — Je savais bien comment le renvoyer.

Madame Claes tourna la tête vers son mari, sans avoir honte de lui montrer les larmes qui lui vinrent aux yeux, car elles étaient douces; puis elle appuya son front sur son épaule, et laissa glisser Lucien à terre.

— Rentrons au parloir, dit-elle après une pause.

Pendant toute la soirée, Balthazar fut d'une gaieté presque folle; il inventa mille jeux pour ses enfans, et joua si bien pour son propre compte, qu'il ne s'aperçut pas de deux ou trois absences que fit sa femme. Vers neuf heures et demie, lorsque Lucien fut couché, et que Marguerite revint au parloir après avoir aidé sa sœur Félicie à se déshabiller, elle trouva sa mère assise dans la grande bergère, et son père qui causait avec elle en lui tenant la main. Elle craignit de troubler ses parents et paraissait se vouloir retirer sans leur parler; madame Claes s'en aperçut et lui dit : — Venez, Marguerite, venez, ma chère enfant. Puis elle l'attira vers elle et la baisa pieusement au front en ajoutant : — Emportez votre livre dans votre chambre, et couchez-vous de bonne heure.

— Bonsoir, ma fille chérie, dit Balthazar.

Marguerite embrassa son père et s'en alla. Claes et sa femme restèrent pendant quelques moments seuls, occupés à regarder les dernières teintes du crépuscule, qui mouraient dans les feuillages du jardin déjà devenus noirs, et dont les découpures se voyaient à peine dans la lueur. Quand il fit presque nuit, Balthazar dit à sa femme d'une voix émue : — Montons.

Longtemps avant que les mœurs anglaises n'eussent consacré la chambre d'une femme comme un lieu sacré, celle d'une Flamande était impénétrable; les bonnes ménagères de ce pays n'en faisaient pas un apparat de vertu, mais une habitude contractée dès l'enfance, une superstition domestique qui rendait une chambre à coucher un délicieux sanctuaire où l'on respirait les sentiments tendres, où le simple s'unissait à tout ce que la vie sociale a de plus doux et de plus sacré. Dans la position particulière où se trouvait madame Claes, toute femme aurait voulu rassembler autour d'elle les choses les plus élégantes; mais elle l'avait fait avec un goût exquis, sachant quelle influence exerce sur les sentiments l'aspect de ce qui nous entoure. Chez une jolie créature, c'eût été du luxe ; chez elle, c'était une nécessité; car elle avait compris la portée de ces mots : *on se fait jolie femme !* maxime qui dirigeait toutes les actions de la première femme de Napoléon, mais la rendait souvent fausse, tandis que madame Claes était toujours naturelle et vraie.

Quoique Balthazar connût bien la chambre de sa femme, son oubli des choses matérielles de la vie avait été si complet, qu'en y entrant il éprouva de doux frémissements comme s'il l'apercevait pour la première fois. La fastueuse gaieté d'une femme triomphante éclatait dans les splendides couleurs des tulipes qui s'élevaient du long col de gros vases en porcelaine chinoise, habilement disposés, dans le luxe des lumières dont les effets ne pouvaient se comparer qu'à ceux des plus joyeuses fanfares. La lueur des bougies donnait un éclat harmonieux aux étoffes de soie gris de lin dont la monotonie était nuancée par les reflets de l'or sobrement distribué sur quelques objets, et par les tons variés des fleurs qui ressemblaient à des gerbes de pierreries. Le secret de ces apprêts, c'était lui, toujours lui. Joséphine ne pouvait pas dire plus éloquemment à Balthazar qu'il était toujours le principe de ses joies et de ses douleurs. L'aspect de cette chambre mettait l'âme dans un délicieux état, et chassait toute idée triste pour n'y laisser que le sentiment d'un bonheur égal et pur. L'étoffe de la tenture venue de la Chine jetait cette odeur suave qui pénètre le corps sans le fatiguer. Enfin les rideaux soigneusement tirés trahissaient un désir de solitude, une intention jalouse de garder les moindres sons de la parole, et d'enfermer là les regards de l'époux reconquis.

Parée de sa belle chevelure noire parfaitement lisse, et qui retombait de chaque côté de son front comme deux ailes de corbeau, madame Claes, enveloppée d'un peignoir qui lui montait jusqu'au col, et que garnissait une longue pèlerine où bouillonnait la dentelle, alla tirer la portière en tapisserie qui ne laissait parvenir aucun bruit du dehors. De là, Joséphine jeta sur son mari, qui s'était assis près de la cheminée, un de ces gais sourires par lesquels une femme spirituelle, dont l'âme vient parfois embellir la figure, sait exprimer d'irrésistibles espérances. Le charme le plus grand d'une femme consiste dans un appel constant à la générosité de l'homme, dans une gracieuse déclaration de faiblesse par laquelle elle l'enorgueillit, et réveille en lui les plus magnifiques sentiments. L'aveu de la faiblesse ne comporte-t-il pas de magiques séductions ? Lorsque les anneaux de la portière eurent glissé sourdement sur leur tringle de bois, elle se retourna vers son mari, parut vouloir dissimuler en ce moment ses défauts corporels en appuyant la main sur une chaise, pour se traîner avec grâce; mais c'était appeler à son secours. Balthazar, un moment abîmé dans la contemplation de cette tête olivâtre, qui se détachait sur ce fond gris en attirant et satisfaisant le regard, se leva pour prendre sa femme et la porta sur le canapé; c'était bien ce qu'elle voulait.

— Tu m'as promis, dit-elle en lui prenant la

main qu'elle garda entre ses mains électrisantes, de m'initier au secret de tes recherches? Conviens, mon ami, que je suis digne de le savoir, puisque j'ai eu le courage d'étudier une science condamnée par l'église, pour être en état de te comprendre; mais je suis curieuse, ne me cache rien. Ainsi raconte-moi par quel hasard, un matin, tu t'es levé soucieux, quand la veille je t'avais laissé si heureux!

— Et c'est pour entendre parler chimie que tu t'es mise avec tant de coquetterie?

— Mais, mon ami, recevoir une confidence qui me fait entrer plus avant dans ton cœur, n'est-ce pas pour moi le plus grand des plaisirs? n'est-ce pas une entente d'âme qui comprend et engendre toutes les félicités de la vie? Ton amour me revient pur et entier; je veux savoir quelle idée a été assez puissante pour m'en priver si longtemps. Oui, je suis plus jalouse d'une pensée que de toutes les femmes ensemble. L'amour est immense, mais il n'est pas infini; tandis que la science a des profondeurs sans limites où je ne saurais te voir aller seul. Je déteste tout ce qui peut se mettre entre nous. Si tu obtenais la gloire après laquelle tu cours, j'en serais malheureuse! Ne te donnerait-elle pas de vives jouissances? Moi seule, monsieur, dois être la source de vos félicités.

— Non, ce n'est pas une idée, mon ange, qui m'a jeté dans cette belle voie, mais un homme.

— Un homme! s'écria-t-elle avec terreur.

— Te souviens-tu, Pépita, de l'officier polonais que nous avons logé chez nous en 1809?

— Si je m'en souviens! dit-elle; il est du petit nombre d'hommes qui m'ont frappée. Je me suis souvent impatientée d'avoir revu ses deux yeux qui étaient comme des langues de feu, les deux creux en salière qui étaient au-dessus de ses sourcils, son large crâne sans cheveux, ses moustaches relevées, sa figure anguleuse, dévastée, et surtout le calme effrayant de sa démarche. S'il y avait eu de la place dans les auberges, il n'aurait certes pas couché ici.

— C'était un gentilhomme polonais nommé M. de Wierzchownia, reprit Balthazar. Quand le soir tu nous eus laissés seuls dans le parloir, nous nous sommes mis par hasard à causer chimie. Arraché par la misère à l'étude de cette science, il s'était fait soldat. Je crois que ce fut à l'occasion d'un verre d'eau sucrée que nous nous reconnûmes pour adeptes; car, lorsque j'eus dit à Mulquinier d'apporter du sucre en morceaux, le capitaine fit un geste de surprise. — Vous avez étudié la chimie? me demanda-t-il. — Avec Lavoisier, lui répondis-je. — Vous êtes bien heureux d'être libre et riche! s'écria-t-il. Et il sortit de sa poitrine un de ces soupirs d'homme qui révèlent un enfer de douleurs caché sous un crâne ou enfermé dans un cœur; enfin ce fut quelque chose d'ardent, de concentré que la parole n'exprime pas. Il acheva sa pensée par un regard qui me glaça; puis, après une pause, il me dit qu'après le dernier malheur de la Pologne, il s'était réfugié en Suède, et que, là, il avait cherché des consolations dans l'étude de la chimie pour laquelle il s'était toujours senti une irrésistible vocation. — Eh bien! ajouta-t-il, je le vois, vous avez reconnu comme moi que la gomme arabique, le sucre et l'amidon, mis en poudre, donnent une substance absolument semblable, et à l'analyse un même résultat *qualitatif*. Il fit encore une pause, et, après m'avoir examiné d'un œil scrutateur, il me dit confidentiellement et à voix basse de solennelles paroles dont, aujourd'hui, le sens général est seul resté dans ma mémoire; mais il les accompagna d'une puissance de son, de chaudes inflexions et d'une force dans le geste qui me remuèrent les entrailles, et frappèrent mon entendement comme un marteau bat le fer sur une enclume. Voici donc en abrégé ses raisonnements qui furent pour moi le charbon que Dieu mit sur la langue d'Isaïe; car mes études chez Lavoisier me permettaient d'en sentir la portée.

— « Monsieur, me dit-il, la parité de ces trois substances, en apparence si distinctes, m'a conduit à penser que toutes les productions de la nature devaient avoir un même principe. Les travaux de la chimie moderne ont prouvé la vérité de cette loi, pour la partie la plus considérable des effets naturels. La chimie divise la création en deux portions distinctes: la nature organique, la nature inorganique. En comprenant toutes les créations, végétales ou animales, dans lesquelles se montre une organisation plus ou moins perfectionnée, ou, pour être plus exact, une plus ou moins grande motilité qui y détermine plus ou moins de sentiment; la nature organique est, certes, la partie la plus importante de notre monde. Or, l'analyse a réduit tous les produits de cette nature à quatre corps simples qui sont: trois gaz; l'azote, l'hydrogène, l'oxygène; et un autre corps simple non métallique et solide qui est le carbone. Au contraire, la nature inorganique, si peu variée, dénuée de mouvement, de sentiment, et à laquelle on peut refuser le don de croissance que lui a légèrement accordé Linné, compte cinquante-trois corps simples dont les différentes combinaisons forment tous ses produits. Est-il probable que les moyens soient plus nombreux là où il existe moins de résultats? Aussi, l'opinion de notre ancien maître est-elle que ces cinquante-trois corps ont un principe commun, modifié jadis par l'action d'un puissance éteinte aujourd'hui, mais que le génie humain doit faire revivre. Eh bien!

supposez un moment que l'activité de cette puissance soit réveillée, nous aurions une chimie unitaire. Les natures organique et inorganique reposeraient vraisemblablement sur quatre principes, et si nous parvenions à décomposer l'azote, que nous devons considérer comme une négation, nous n'en aurions plus que trois. Nous voici déjà près du grand ternaire des anciens et des alchimistes du moyen âge dont nous nous moquons à tort.

« La chimie moderne n'est encore que cela. C'est beaucoup et c'est peu. C'est beaucoup parce que la chimie s'est habituée à ne reculer devant aucune difficulté. Le hasard l'a bien servie ! Ainsi, cette larme de carbone pur, le diamant, ne paraissait-elle pas la dernière substance qu'il fût possible de créer. Les anciens alchimistes qui croyaient l'or décomposable, conséquemment faisable, reculaient à l'idée de produire le diamant, et nous en avons cependant trouvé la nature.

« Moi, dit-il, je suis allé plus loin ! Une expérience m'a démontré que le mystérieux ternaire dont on s'occupe depuis un temps immémorial, ne se trouvera point dans les analyses actuelles, qui manquent de direction vers un point fixe. Voici d'abord l'expérience. Semez des graines de cresson (pour prendre une substance entre toutes celles de la nature organique) dans la fleur de soufre (pour prendre également un corps simple). Arrosez les graines avec de l'eau distillée pour ne laisser pénétrer dans les produits de la germination aucun principe qui ne soit certain. Les graines germent, poussent dans un milieu connu en ne se nourrissant que de principes connus par l'analyse. Coupez, à plusieurs reprises, la tige des plantes, afin de vous en procurer une assez grande quantité pour obtenir quelques gros de cendres en les faisant brûler et pouvoir ainsi opérer sur une certaine masse ! Eh bien, en analysant ces cendres, vous trouverez de l'acide silicique, de l'alumine, du phosphate et du carbonate calcique, du carbonate magnésique, du sulfate, du carbonate potassique et de l'oxide ferrique, comme si le cresson était venu en terre, au bord des eaux. Or, ces substances n'existaient ni dans le soufre qui servait de sol à la plante, ni dans l'eau employée à l'arroser ; et comme elles n'étaient pas non plus dans l'air, nous ne pouvons expliquer leur présence dans la plante qu'en supposant un élément commun aux corps contenus dans le cresson, et à ceux dont il était entouré. Ainsi, l'air, l'eau distillée, la fleur de soufre, et les substances que donne l'analyse du cresson, c'est-à-dire la potasse, la chaux, la magnésie, l'alumine, etc, auraient un principe commun. De cette irrécusable expérience, s'écria-t-il, j'ai déduit l'existence de L'ABSOLU ! Une substance, commune à toutes les créations, modifiée par une force unique, telle est la position nette et claire du problème offert par *l'Absolu* et qui m'a semblé soluble. Là vous rencontrez le mystérieux ternaire, devant lequel s'est, de tout temps, agenouillée l'humanité : la matière première, le moyen, le résultat. Vous trouverez ce terrible nombre 3 en toute chose humaine ; il domine les religions, les sciences et les lois. Ici, me dit-il, la guerre et la misère ont arrêté mes travaux. Vous êtes un élève de Lavoisier, vous êtes riche et maître de votre temps ; je puis donc vous faire part de mes conjectures. Voici le but que mes expériences personnelles m'ont fait entrevoir. LA MATIÈRE UNE doit être un principe commun aux trois gaz et au carbone. LE MOYEN doit être le principe commun à l'électricité négative et à l'électricité positive. Marchez à la découverte des preuves qui établiront ces deux vérités, vous aurez la raison suprême de tous les effets de la nature. Oh ! monsieur, quand on porte là, dit-il en se frappant le front, le dernier mot de la création, en pressentant L'ABSOLU, est-ce vivre que d'être entraîné dans le mouvement de ce ramas d'hommes qui se ruent à heure fixe les uns sur les autres sans savoir ce qu'ils font ? Ma vie actuelle est exactement l'inverse d'un songe. Mon corps va, vient, agit, se trouve au milieu du feu, des canons, des hommes, traverse l'Europe au gré d'une puissance à laquelle j'obéis en la méprisant. Mon âme n'a nulle conscience de ces actes ; elle reste fixe, plongée dans une idée, engourdie par cette idée, la recherche de *l'Absolu*, de ce principe par lequel des graines, absolument semblables, mises dans un même milieu, donnent, l'une des calices blancs, l'autre des calices jaunes ! Phénomène applicable aux vers à soie qui, nourris des mêmes feuilles et constitués sans différences apparentes, font, les uns de la soie jaune, et les autres de la soie blanche ; enfin, applicable à l'homme lui-même, qui souvent a légitimement des enfants entièrement dissemblables avec le père et la mère ! La déduction logique de ce fait n'implique-t-elle pas d'ailleurs la raison de tous les effets de la nature ? Hé ! quoi de plus conforme à nos idées sur Dieu que de croire qu'il a tout fait par le moyen le plus simple ! L'adoration pythagoricienne pour le chiffre UN, d'où sortent tous les nombres et qui représente la matière une ; celle pour le nombre DEUX, la première agrégation et le type de toutes les autres ; celle pour le nombre TROIS, qui, de tout temps, a figuré Dieu, c'est-à-dire la Matière, la Force et le Produit, ne résumaient-elles pas traditionnellement la connaissance confuse de *l'Absolu ?* Sthall, Becher, Paracelse, Agrippa, tous les grands chercheurs de causes occultes avaient pour mot d'ordre le trismégiste, qui veut dire le grand ternaire ; et les igno-

rants, habitués à condamner l'alchimie, cette chimie transcendante, ne savent sans doute pas que nous nous occupons à justifier les recherches passionnées de ces grands hommes! *L'Absolu* trouvé, je me serais alors colleté avec le mouvement. Ah! tandis que je me nourris de poudre, et commande à des hommes de mourir assez inutilement, mon ancien maître entasse découvertes sur découvertes; il vole vers *l'Absolu*. Et moi, je mourrai comme un chien, au coin d'une batterie! »

Puis, quand ce pauvre grand homme eut repris un peu de calme, il me dit avec une sorte de fraternité touchante : — Si je trouvais une expérience à faire, je vous la léguerais avant de mourir.

— Ma Pépita, dit Balthazar en serrant la main de sa femme, des larmes de rage ont coulé sur les joues creuses de cet homme, pendant qu'il jetait dans mon âme le feu de ce raisonnement que déjà Lavoisier s'était timidement fait, sans oser s'y abandonner.

— Comment! s'écria madame Claes, qui ne put s'empêcher d'interrompre son mari, cet homme, en passant une nuit sous notre toit, nous a enlevé tes affections, a détruit, par une seule phrase et par un seul mot, le bonheur d'une famille! O mon cher Balthazar, cet homme a-t-il fait le signe de la croix? L'as-tu bien examiné? le tentateur peut seul avoir cet œil jaune d'où il sortait du feu! Oui, le démon pouvait seul s'attacher à moi. Depuis ce jour, tu n'as plus été ni père, ni époux, ni chef de famille.

— Quoi! dit Balthazar en se dressant dans la chambre, et jetant un regard perçant à sa femme, tu blâmes ton amant de s'élever au-dessus des autres hommes, afin de pouvoir jeter sous tes pieds la pourpre divine de la gloire, comme une minime offrande auprès des trésors de ton cœur! Mais tu ne sais donc pas ce que j'ai fait depuis trois ans? des pas de géant, ma Pépita!.. dit-il en s'animant.

Alors son visage parut à sa femme plus étincelant sous le feu du génie, qu'il ne l'avait été sous le feu de l'amour, et elle pleura en l'écoutant.

— J'ai combiné le chlore et l'azote, j'ai décomposé plusieurs corps jusqu'ici considérés comme simples, j'ai trouvé de nouveaux métaux. Tiens, dit-il en voyant les pleurs de sa femme, j'ai décomposé les larmes! Les larmes contiennent un peu de phosphate de chaux, de chlorure de sodium, du mucus et de l'eau!

Il continua de parler sans voir l'horrible convulsion qui travailla la physionomie de Joséphine; car il était monté sur la science qui l'emportait sur ses ailes déployées, bien loin du monde matériel.

—Cette analyse, ma chère, est une des meilleures preuves du système de l'Absolu. Toute vie implique une combustion. Selon le plus ou moins d'activité du foyer, la vie est plus ou moins persistante. Ainsi, la destruction du minéral est indéfiniment retardée, parce que la combustion y est virtuelle, latente ou insensible; ainsi, les végétaux qui se rafraîchissent incessamment par la combinaison d'où résulte l'humide, vivent indéfiniment, et il existe plusieurs végétaux contemporains du dernier cataclysme. Mais, toutes les fois que la nature a perfectionné un appareil, et, dans un but ignoré, y a jeté le sentiment, l'instinct ou l'intelligence, trois degrés marqués dans le système organique, ces trois organismes veulent une combustion, dont l'activité est en raison directe du résultat obtenu. L'homme, qui représente le plus haut point de l'intelligence et qui nous offre le seul appareil d'où résulte un pouvoir à demi créateur, *la pensée*, est, parmi les créations zoologiques, celle où la combustion se rencontre dans son degré le plus intense et dont les puissants effets sont en quelque sorte révélés par les phosphates, les sulfates et les carbonates que fournit son corps à l'analyse. Ces substances ne seraient-elles pas les traces que laisse en lui l'action du fluide électrique, principe de toute fécondation? L'électricité ne se manifesterait-elle pas en lui par des combinaisons plus variées qu'en tout autre animal? N'aurait-il pas des facultés plus grandes que toute autre créature pour absorber de plus fortes portions du principe absolu, et ne se les assimilerait-il pas pour en composer dans une plus parfaite machine sa force et ses idées? Je le crois. L'homme est un matras. Ainsi, selon moi, l'idiot serait celui dont le cerveau contiendrait le moins de phosphore ou tout autre produit de l'électro-magnétisme; le fou, celui dont le cerveau en contiendrait trop; l'homme ordinaire, celui qui en aurait peu; l'homme de génie, celui dont la cervelle en serait saturée à un degré convenable. L'homme constamment amoureux, le portefaix, le danseur, le grand mangeur, sont ceux qui déplaceraient la force résultante de leur appareil électrique. Ainsi, nos sentiments...

—Assez, Balthazar, tu m'épouvantes, tu commets des sacriléges! Quoi! mon amour serait...

— De la matière éthérée qui se dégage, dit Claes, et qui sans doute est le mot de l'Absolu. Songe donc que si moi, moi le premier! si je trouve, si je *trouve*, si je TROUVE!...

Cette idée le tuait, le bouleversait. En disant ces mots sur trois tons différents, son visage monta par degrés à l'expression de l'inspiré.

— Je fais les métaux, je fais des diamants, je répète la nature.

— En serais-tu plus heureux? s'écria-t-elle avec désespoir. Maudite science! maudit démon! Tu oublies, Claes que tu commets le péché d'orgueil dont Satan fut coupable! Tu entreprends sur Dieu!

— Oh! oh! Dieu!

—Il le nie! s'écria-t-elle en se tordant les mains. Claes, Dieu dispose d'une puissance que tu n'auras jamais.

A cet argument qui semblait annuler sa science, il regarda sa femme en tremblant.

— Quoi! dit-il.

— La force unique, le mouvement! Voilà ce que j'ai saisi à travers les livres que tu m'as contrainte à lire. Analyse des fleurs, des fruits, du vin de Malaga! tu en découvriras, certes, tous les principes; ils viennent, comme ceux de ton cresson, dans un milieu qui semble leur être étranger; tu peux les trouver dans la nature; mais, en les rassemblant, feras-tu ces fleurs, ces fruits, le vin de Malaga? auras-tu les effets du soleil, auras-tu l'air de l'Espagne? Décomposer n'est pas créer!

— Je pourrai créer si je trouve la force coërcitive.

— Rien ne l'arrêtera! cria Pépita d'une voix désespérante. Oh! mon amour! il est tué! je l'ai perdu!

Elle fondit en larmes, et ses yeux, animés par la douleur, par la sainteté des sentiments qu'ils épanchaient, brillèrent plus beaux que jamais à travers ses pleurs.

— Oui, reprit-elle en sanglotant, tu es mort à tout. Je le vois, le génie de l'art est plus puissant en toi que toi-même, et ses ailes vigoureuses t'ont élevé trop haut pour que tu redescendes jamais à être le compagnon simple et doux d'une pauvre femme. Quel bonheur puis-je t'offrir encore? Ah! je voudrais, afin de me consoler, croire que Dieu t'a créé pour manifester ses œuvres et chanter ses louanges, qu'il a renfermé dans ton sein une force irrésistible qui te maîtrise! Mais non, Dieu est bon, il te laisserait au cœur quelques pensées pour ta femme qui t'adore, pour tes enfants que tu dois protéger. Oui, le démon seul peut t'aider à marcher au milieu de ces abîmes sans issue, parmi ces ténèbres où tu n'es pas éclairé par la foi d'en-haut, mais par une horrible croyance en tes facultés! Autrement, tu te serais aperçu, mon ange, que tu as dévoré neuf cent mille francs depuis trois ans. Oh! rends-moi justice, toi, mon dieu sur cette terre! je ne te reproche rien. Si nous étions seuls, je t'apporterais à genoux toutes nos fortunes en te disant : Prends, jette dans ton fourneau, fais-en de la fumée, et je rirais de la voir voltiger. Si tu étais pauvre, j'irais mendier sans honte pour te procurer le charbon nécessaire à l'entretien de ton fourneau! Enfin, si, en m'y précipitant, je te faisais trouver ton exécrable Absolu, Claes, je m'y précipiterais avec bonheur puisque tu places ta gloire et tes délices dans ce secret si chèrement acheté. Mais nos enfants, Claes! nos enfants!... que deviendront-ils, si tu ne devines pas bientôt ce secret de l'enfer! Sais-tu pourquoi venait Pierquin? Il venait te demander trente mille francs que tu dois, sans les avoir. Tes propriétés ne sont plus à toi. Je lui ai dit que tu avais ces trente mille francs, afin de t'épargner l'embarras où t'auraient mis ses questions; mais, pour acquitter cette somme, j'ai pensé à vendre notre vieille argenterie.

Elle vit les yeux de son mari prêts à s'humecter, et se jeta désespérément à ses pieds en levant vers lui des mains suppliantes.

— Mon ami, s'écria-t-elle, cesse un moment tes recherches, économisons l'argent nécessaire à ce qu'il te faudra pour les reprendre plus tard, si tu ne peux renoncer à poursuivre ton œuvre. Oh! je ne la juge pas, mon ami; je soufflerai tes fourneaux, si tu le veux, mais ne réduis pas nos enfants à la misère. Tu ne peux plus les aimer, puisque la science a dévoré ton cœur; mais ne leur lègue pas une vie malheureuse, en échange du bonheur que tu leur devais. Le sentiment maternel a été trop souvent le plus faible dans mon cœur! oui, j'ai souvent souhaité ne pas être mère, afin de pouvoir m'unir plus intimement à ton âme, à ta vie! Aussi, pour étouffer mes remords, dois-je plaider auprès de toi la cause de tes enfants avant la mienne.

Ses cheveux s'étaient déroulés et flottaient sur ses épaules; ses yeux dardaient mille sentiments comme autant de flèches; elle triompha de sa rivale : Balthazar l'enleva, la porta sur le canapé, se mit à ses pieds.

— Je t'ai donc causé des chagrins! lui dit-il avec l'accent d'un homme qui se réveillerait d'un songe pénible.

— Pauvre Claes, et tu nous en donneras encore malgré toi! dit-elle en lui passant sa main dans les cheveux. Allons, viens t'asseoir près de moi, dit-elle toute joyeuse, en lui montrant sa place sur le canapé. Tiens, j'ai tout oublié, puisque tu nous reviens! Va, mon ami, nous réparerons tout, mais tu ne t'éloigneras plus de ta femme, n'est-ce pas? Dis *oui?* Laisse-moi, mon beau Claes, exercer sur ton noble cœur cette influence féminine si nécessaire au bonheur des artistes malheureux, des grands hommes souffrants! Tu me brusqueras, tu me briseras si tu veux; mais tu me permettras de te contrarier un peu, pour ton bien. Je n'abuserai jamais du pouvoir que tu me concéderas! Sois grand et célèbre, mais sois heureux aussi. Ne nous préfère pas la chimie! Écoute, nous serons bien complaisants, nous lui permettrons d'entrer avec nous dans le partage de ton cœur; mais sois juste, donne-nous bien notre moitié! Dis, mon désintéressement n'est-il pas sublime?

Elle le fit sourire; car, avec cet art merveilleux que possèdent les femmes, elle avait amené la plus haute question dans le domaine de la plaisanterie,

où les femmes sont maîtresses. Quoiqu'elle parût rire, son cœur était si violemment contracté qu'il reprenait difficilement le mouvement égal et doux de son état habituel; mais, en voyant renaître dans les yeux de Balthazar l'expression qui la charmait, qui était sa gloire à elle, et qui lui révélait l'entière action de son ancienne puissance qu'elle croyait perdue, elle lui dit en souriant:—Crois-moi, Balthazar, la nature nous a faits pour sentir, et quoique tu veuilles que nous ne soyons que des machines électriques, tes gaz, tes matières éthérées n'expliqueront jamais le don que nous possédons d'entrevoir l'avenir.

— Si, reprit-il, par les affinités. La puissance de vision qui fait le poëte, et la puissance de déduction qui fait le savant, sont fondées sur des affinités invisibles, intangibles et impondérables que le vulgaire range dans la classe des phénomènes moraux, mais qui sont des effets physiques. Le prophète voit et déduit. Malheureusement ces espèces d'affinités sont trop rares et trop peu perceptibles pour être soumises à l'analyse ou à l'observation.

— Ceci, dit-elle en lui prenant un baiser, pour éloigner la chimie qu'elle avait si malencontreusement réveillée, serait donc une affinité?

— Non, c'est une combinaison, car deux substances de même *signe* ne produisent aucune activité...

— Allons, tais-toi, tais-toi! dit-elle, tu me ferais mourir de douleur. Oui, je ne supporterais pas, cher, de voir ma rivale jusque dans les transports de ton amour.

— Mais, ma chère vie, je ne pense qu'à toi; mes travaux sont la gloire de ma famille! tu es au fond de toutes mes expériences.

— Voyons, regarde-moi?

Cette scène l'avait rendue belle comme une jeune femme, et, de toute sa personne, son mari ne voyait que sa tête, au-dessus d'un nuage de mousselines et de dentelles.

— Oui, j'ai eu bien tort de te délaisser pour la science. Maintenant, quand je retomberai dans mes préoccupations, eh bien, Pépita, tu m'y arracheras, je le veux!

Elle baissa les yeux et lui laissa prendre sa main, sa plus grande beauté, une main à la fois puissante et délicate.

— Mais je veux plus encore...

— Tu es si délicieusement belle que tu peux tout obtenir.

— Je veux briser ton laboratoire et enchaîner ta science! dit-elle en jetant du feu par les yeux.

— Hé bien! au diable la chimie!

— Ce moment efface toutes mes douleurs, reprit-elle. Maintenant, fais-moi souffrir si tu veux.

En entendant ce mot, les larmes le gagnèrent.

— Mais tu as raison, je ne vous voyais qu'à travers un voile, et je ne vous entendais plus.

— S'il ne s'était agi que de moi, dit-elle, j'aurais continué à souffrir en silence, sans élever la voix devant mon cher seigneur; mais tes fils ont besoin de considération, Claes! Je t'assure que si tu continuais à dissiper ainsi ta fortune, même quand ton but serait glorieux, le monde ne t'en tiendrait aucun compte, et son blâme retomberait sur les tiens. Mais ne doit-il pas te suffire, à toi, homme de si haute portée, que ta femme ait attiré ton attention sur un danger que tu n'apercevais pas?

Ne parlons plus de tout cela, dit-elle en lui lançant un sourire et un regard pleins de coquetterie; ce soir, mon Claes, ne soyons pas heureux à demi.

—

LA MORT D'UNE MÈRE.

Le lendemain de cette soirée si grave dans la vie de ce ménage, Balthazar Claes, de qui Joséphine avait sans doute obtenu quelque promesse relativement à la cessation de ses travaux, ne monta point à son laboratoire et resta près d'elle durant toute la journée. Le lendemain, la famille fit ses préparatifs pour aller à la campagne où elle demeura pendant deux mois environ, et d'où elle ne revint en ville que pour s'y occuper de la fête par laquelle M. Claes voulait, comme jadis, célébrer l'anniversaire de son mariage. Alors, Balthazar obtint, de jour en jour, les preuves du dérangement que ses travaux et son insouciance avaient apporté dans ses affaires. Loin d'élargir la plaie par des observations, sa femme trouvait toujours des palliatifs aux maux consommés. Des sept domestiques qu'avait M. Claes le jour où il reçut pour la dernière fois, il ne resta plus que Lemulquinier, Josette la cuisinière, et une vieille femme de chambre nommée Martha, qui n'avait pas quitté sa maîtresse depuis sa sortie du couvent; il était donc impossible de recevoir la haute société de la ville avec un si petit nombre de serviteurs. Madame Claes leva toutes les difficultés en proposant de faire venir un cuisinier de Paris, de dresser au service le fils de leur jardinier, et d'emprunter le domestique de Pierquin. Ainsi, personne ne s'apercevrait encore de leur état de gêne.

Pendant vingt jours que durèrent les apprêts, madame Claes sut tromper avec habileté le désœuvrement de son mari.

Tantôt elle le chargeait de choisir les fleurs rares qui devaient orner le grand escalier, la galerie et les appartements; tantôt elle l'envoyait à Dunker-

que pour s'y procurer quelques-uns de ces monstrueux poissons, la gloire des tables ménagères dans le département du Nord. Une fête comme celle que donnait M. Claes était une affaire capitale qui exigeait une multitude de soins et une correspondance active, dans un pays où les traditions de l'hospitalité mettent si bien en jeu l'honneur des familles, que, pour les maîtres et les gens, un dîner est comme une victoire à remporter sur les convives. Les huîtres arrivaient d'Ostende, les coqs de bruyère se demandaient en Bresse, les fruits se commandaient à Paris, enfin les moindres accessoires ne devaient pas démentir le luxe patrimonial. D'ailleurs le bal de la maison Claes avait une sorte de célébrité. Le chef-lieu du département était alors à Douai, cette soirée ouvrait en quelque sorte la saison d'hiver, et donnait le ton à toutes celles du pays. Aussi pendant quinze ans Balthazar s'était-il efforcé de se distinguer, et avait si bien réussi qu'il s'en faisait chaque fois des récits à vingt lieues à la ronde, et qu'on parlait des toilettes des invités, des plus petits détails, des nouveautés qu'on y avait vues, ou des événements qui s'y étaient passés.

Ces préparatifs empêchèrent donc M. Claes de songer à la recherche de l'Absolu; car, en revenant aux idées domestiques et à la vie sociale, il retrouva son amour-propre d'homme, de Flamand, de maître de maison, et se plut à étonner la contrée. Il voulut imprimer un caractère à cette fête par quelque recherche nouvelle, et il choisit, parmi toutes les fantaisies du luxe, la plus jolie, la plus riche, la plus passagère, en faisant de sa maison un bocage de plantes rares, et préparant des bouquets de fleurs pour les femmes. Les autres détails de la fête répondaient à ce luxe inouï. Rien ne paraissait donc devoir faire manquer l'effet de la fête. Mais le vingt-neuvième bulletin et les nouvelles particulières des désastres éprouvés par la grande armée en Russie et à la Bérésina s'étaient répandus dans l'après-dîner. Une tristesse profonde et vraie s'empara des Douaisiens, qui, par un sentiment patriotique, refusèrent unanimement de danser. Parmi les lettres qui arrivèrent de Pologne à Douai, il y en eut une pour Balthazar. M. de Wierzchownia, alors à Dresde où il se mourait, disait-il, d'une blessure reçue dans un des derniers engagements, avait voulu léguer à son hôte plusieurs idées qui, depuis leur rencontre, lui étaient survenues relativement à l'Absolu. Cette lettre plongea M. Claes dans une profonde rêverie qui fit honneur à son patriotisme; mais sa femme ne s'y méprit pas; et, pour elle, la fête eut un double deuil. Cette soirée, pendant laquelle la maison Claes jetait son dernier éclat de splendeur, eut donc quelque chose de sombre et de triste au milieu de tant de magnificence, de curiosités amassées par six générations dont chacune avait eu sa manie, et que les Douaisiens admirèrent pour la dernière fois.

La reine de cette fête fut la jeune Marguerite Claes, alors âgée de seize ans, et que ses parents présentèrent au monde. Elle attira tous les regards par une extrême simplicité, par son air candide et surtout par sa physionomie en harmonie avec ce logis. C'était bien la jeune fille flamande telle que les peintres du pays l'ont représentée : une tête parfaitement ronde et pleine; des cheveux châtains, lissés sur le front et séparés en deux bandeaux; des yeux gris, mélangés de vert; de beaux bras, un embonpoint qui ne nuisait pas encore à la beauté; un air timide, mais sur son front haut et plat une fermeté qui se cachait sous un calme et une douceur apparente. Sans être ni triste ni mélancolique, elle avait peu d'enjouement; la réflexion, l'ordre, le sentiment du devoir, les trois principales expressions du caractère flamand, animaient sa figure froide au premier aspect, mais sur laquelle le regard était ramené par une certaine grâce dans les contours, et par une paisible fierté qui donnait les gages d'un constant bonheur domestique. Par une bizarrerie que les physiologistes n'ont pas encore expliquée, elle n'avait aucun trait de sa mère ni de son père, et offrait une vivante image de son aïeule maternelle une Conynkx de Bruges, dont le portrait précieusement conservé attestait cette ressemblance.

Le souper donna quelque vie à la fête. Si les désastres de l'armée interdisaient les réjouissances de la danse, chacun pensa qu'ils ne devaient pas exclure les plaisirs de la table. Insensiblement, cette maison si brillamment éclairée, où se pressaient toutes les notabilités de Douai, rentra dans le silence. Les vrais patriotes et les gens fatigués se retirèrent promptement. Les indifférents restèrent avec quelques joueurs et plusieurs amis des Claes; mais, vers une heure du matin, la galerie fut déserte, les lumières s'éteignirent de salon en salon, et cette cour intérieure, un moment si bruyante, si lumineuse, redevint noire et sombre : image prophétique de l'avenir qui attendait la famille.

Quand M. et Mme Claes rentrèrent dans leur appartement, Balthazar fit lire à sa femme la lettre du Polonais; elle la lui rendit par un geste triste; elle prévoyait l'avenir. En effet, à compter de ce jour, Balthazar déguisa mal le chagrin et l'ennui qui l'accablèrent. Le matin, après le déjeuner de famille, il jouait un moment dans leur parloir avec son fils Lucien, causait avec les deux filles occupées à coudre, à broder, ou à faire de la dentelle; mais il se lassait bientôt de ces jeux, de cette causerie dont il paraissait s'acquitter comme d'un devoir. Lorsque sa femme redescendait après s'être habillée, elle le

trouvait toujours assis dans la bergère, regardant Marguerite et Félicie, sans s'impatienter du bruit de leurs bobines. Quand venait le journal, il le lisait lentement, comme un marchand retiré, qui ne sait comment tuer le temps. Puis il se levait, contemplait le ciel à travers les vitres, revenait s'asseoir et attisait le feu rêveusement, en homme à qui la tyrannie des idées ôtait la conscience de ses mouvements.

Madame Claes regretta vivement son défaut d'instruction et de mémoire. Il lui était difficile de soutenir longtemps une conversation intéressante; d'ailleurs, peut-être est-ce impossible entre deux êtres qui se sont tout dit et qui sont forcés d'aller chercher des sujets de distraction en dehors de la vie du cœur ou de la vie matérielle. La vie du cœur a ses moments, et veut des oppositions; les détails de la vie matérielle ne sauraient occuper longtemps des esprits supérieurs habitués à se décider promptement, et le monde est insupportable aux âmes aimantes. Deux êtres solitaires qui se connaissent entièrement doivent donc chercher leurs divertissements dans les régions les plus hautes de la pensée, car il est impossible d'opposer quelque chose de petit à ce qui est immense. Puis, quand un homme s'est accoutumé à manier de grandes choses, il devient inamusable, s'il ne conserve pas au fond du cœur ce principe de candeur, ce laisser-aller qui rend les gens de génie si gracieusement enfants; mais cette enfance du cœur n'est-elle pas un phénomène humain bien rare chez ceux dont la mission est de tout voir, tout savoir, tout comprendre?

Pendant les premiers mois, madame Claes se tira de cette situation critique par des efforts inouïs que lui suggéra l'amour ou la nécessité. Tantôt elle voulut apprendre le trictrac qu'elle n'avait jamais pu jouer, et, par un prodige assez concevable, elle finit par le savoir. Tantôt elle intéressait Balthazar à l'éducation de ses filles, dont elle dirigeait les lectures d'après ses avis. Mais ces ressources s'épuisèrent. Il vint un moment où elle se trouva devant Balthazar comme madame de Maintenon en présence de Louis XIV, mais sans avoir, pour distraire le maître assoupi, ni les pompes du pouvoir, ni les ruses d'une cour qui savait jouer des comédies comme celle de l'ambassade du roi de Siam ou du sophi de Perse. Réduit, après avoir dépensé la France, à des expédients de fils de famille pour se procurer de l'argent, le monarque n'avait plus ni jeunesse ni succès, et sentait une effroyable impuissance au milieu des grandeurs. La royale bonne, qui avait su bercer les enfants, ne sut pas toujours bercer le père, qui souffrait pour avoir abusé des choses, des hommes, de la vie et de Dieu. Mais Claes souffrait de trop de puissance. Oppressé par une pensée qui l'étreignait, il rêvait les pompes de la science, des trésors pour l'humanité, pour lui la gloire, et souffrait comme souffre un artiste aux prises avec la misère, comme Samson attaché aux colonnes du temple. Or, l'effet était le même pour ces deux souverains, quoique le monarque intellectuel fût accablé par sa force et l'autre par sa faiblesse. Que pouvait Pépita seule contre cette espèce de nostalgie scientifique? Après avoir usé les moyens que lui offraient les occupations de famille, elle appela le monde à son secours, en donnant deux CAFÉS par semaine. A Douai, le *café* remplace le *thé*. Un café est une assemblée où, pendant une soirée entière, les invités boivent les vins exquis et les liqueurs dont les caves sont pleines dans ce benoît pays, mangent des friandises, prennent du café noir, ou du café au lait frappé de glace; tandis que les femmes chantent des romances, discutent leurs toilettes ou se racontent les gros riens de la ville. Ce sont encore les tableaux de Miéris ou de Terburg, moins les plumes rouges sur les chapeaux gris pointus, moins les guitares et les beaux costumes du XIVe siècle. Mais les efforts que faisait Balthazar pour bien jouer son rôle de maître de maison, son affabilité d'emprunt, les feux d'artifice de son esprit, tout accusait la profondeur du mal, par la fatigue à laquelle il était en proie le lendemain. Ces fêtes continuelles n'étaient donc que des palliatifs qui attestaient la gravité de la maladie; ce furent comme des branches que rencontrait Balthazar en roulant dans son précipice, et qui retardaient sa chute, mais ne la rendaient pas moins lourde.

D'ailleurs, il ne parlait jamais de ses anciennes occupations, et n'émettait pas un regret, en sentant l'impossibilité dans laquelle il s'était mis de recommencer ses expériences; mais il avait les mouvements tristes, la voix faible, l'abattement d'un convalescent. Son ennui perçait jusque dans la manière dont il prenait les pinces pour bâtir insouciamment dans le feu quelque fantasque pyramide avec des morceaux de charbon de terre. Quand il avait atteint la soirée, il éprouvait un contentement visible; le sommeil le débarrassait sans doute d'une importune pensée; puis, le lendemain, il se levait mélancolique en apercevant une journée à traverser, et semblait mesurer le temps qu'il avait à consumer, comme un voyageur lassé contemple un désert à franchir. Si madame Claes connaissait la cause de cette langueur, elle voulait ignorer combien les ravages en étaient étendus; elle était pleine de courage contre les souffrances de l'esprit, et sans force contre les générosités du cœur. Elle n'osait questionner Balthazar quand il écoutait les propos de ses deux filles et les rires de Lucien, avec l'air d'un homme occupé par une arrière-pensée; mais elle

frémissait en lui voyant secouer sa mélancolie et s'efforcer, par un sentiment généreux, de paraître gai pour n'attrister personne. Ses coquetteries à ses deux filles, ou ses jeux avec Lucien, mouillaient de pleurs les yeux de Joséphine qui sortait pour cacher les émotions que lui causait un héroïsme dont les femmes connaissent bien le prix, et qui leur brise le cœur; elle avait alors envie de lui dire : — Tue-moi, et fais ce que tu voudras !

Insensiblement, ses yeux perdirent leur feu vif, et prirent cette teinte glauque qui attriste ceux des vieillards. Ses attentions pour sa femme, ses paroles, tout en lui fut frappé de lourdeur. Ces symptômes devenus plus graves vers la fin du mois d'avril effrayèrent madame Claes, pour qui ce spectacle était intolérable, et qui s'était déjà fait mille reproches en admirant la foi flamande avec laquelle son mari tenait sa parole. Un jour que Balthazar lui sembla plus affaissé qu'il ne l'avait jamais été, elle n'hésita plus à tout sacrifier pour le rendre à la vie.

— Mon ami, lui dit-elle, je te délie de tes serments.

Balthazar la regarda d'un air étonné.

— Tu penses à tes expériences? reprit-elle.

Il répondit par un geste d'une effrayante vivacité. Loin de lui adresser quelque remontrance, madame Claes, qui avait à loisir sondé l'abîme dans lequel ils allaient rouler tous deux, lui prit la main et la lui serra en souriant.

— Merci, ami, je suis sûre de mon pouvoir, lui dit-elle; tu m'as sacrifié plus que ta vie. A moi maintenant les sacrifices ! Quoique j'aie déjà vendu quelques-uns de mes diamants, il en reste encore assez, en y joignant ceux de mon frère, pour procurer l'argent nécessaire à tes travaux. Je destinais ces parures à nos deux filles, mais ta gloire ne leur en fera-t-elle pas de plus étincelantes? D'ailleurs, ne leur rendras-tu pas un jour leurs diamants plus beaux?

La joie qui soudainement éclaira le visage de son mari, mit le comble à son désespoir; car elle vit avec douleur que la passion de cet homme était plus forte que lui. Claes avait confiance en son œuvre pour marcher sans trembler dans une voie qui, pour elle, était un abîme. A lui, la foi; à elle, le doute; à elle, le fardeau le plus lourd : la femme ne souffre-t-elle pas toujours pour deux? En ce moment elle se plut à croire au succès, voulant se justifier à elle-même sa complicité dans la dilapidation probable de leur fortune.

— L'amour de toute une vie ne suffirait pas à reconnaître ton dévouement, Pépita, dit Claes attendri.

A peine achevait-il ces paroles que Marguerite et Félicie entrèrent, et leur souhaitèrent le bonjour. Madame Claes baissa les yeux, et resta pendant un moment interdite devant ses enfants dont elle venait d'aliéner la fortune au profit d'une chimère; tandis que son mari les prit ses genoux, et causa gaiement avec eux, heureux de pouvoir déverser la joie qui l'oppressait.

Madame Claes entra dès-lors dans la vie ardente de son mari. L'avenir de ses enfants, la considération de leur père, étaient pour elle deux mobiles aussi puissants que l'étaient pour Claes la gloire et la science. Aussi cette malheureuse femme n'eut-elle plus une heure de calme, quand tous les diamants de la maison furent vendus à Paris par l'entremise de l'abbé de Solis, son directeur, et que les fabricants de produits chimiques eurent recommencé leurs envois. Sans cesse agitée par le démon de la science et par cette fureur de recherche qui dévorait son mari, elle vivait dans une attente continuelle, et demeurait comme morte pendant des journées entières, clouée dans sa bergère par la violence même de ses désirs, qui, ne trouvant point comme ceux de Balthazar une pâture dans les travaux du laboratoire, tourmentaient son âme en agissant sur ses doutes et sur ses craintes. Par moments, elle se reprochait sa complaisance pour une passion dont le but était impossible et que M. de Solis condamnait. Elle se levait, allait à la fenêtre de la cour intérieure, et regardait avec stupeur la cheminée du laboratoire. S'il s'en échappait de la fumée, elle la contemplait avec désespoir, car les idées les plus contraires agitaient son cœur et son esprit. Elle voyait s'enfuir en fumée la fortune de ses enfants; mais elle sauvait la vie de leur père : n'était-ce pas son premier devoir de le rendre heureux? Cette dernière pensée la calmait pour un moment. Elle avait obtenu de pouvoir entrer dans le laboratoire et d'y rester; mais il lui avait bientôt fallu renoncer à cette triste satisfaction. Elle éprouvait là de trop vives souffrances à voir Balthazar ne point s'occuper d'elle, et même paraître souvent gêné par sa présence; elle y subissait de jalouses impatiences, de cruelles envies de faire sauter la maison; elle y mourait de mille maux inouïs.

Lemulquinier devint alors pour elle une espèce de baromètre. L'entendait-elle siffler, quand il allait et venait pour servir ou le déjeuner ou le dîner, elle devinait que les expériences de son mari étaient heureuses, et qu'il concevait l'espoir d'une prochaine réussite. Lemulquinier était-il morne, sombre, elle lui jetait un regard de douleur : Balthazar était mécontent. La maîtresse et le valet avaient fini par se comprendre, malgré la fierté de l'une et la soumission rogue de l'autre. Faible et sans défense contre les terribles prostrations de la pensée, cette femme succombait sous ces alternatives d'espoir et de désespérance qui, pour elle s'alourdis-

saient des inquiétudes de la femme aimante et des anxiétés de la mère tremblant pour sa famille. Le silence désolant qui jadis lui refroidissait le cœur, elle le partageait sans s'apercevoir de l'air sombre qui régnait au logis, et des journées entières qui s'écoulaient dans ce parloir, sans un sourire, souvent sans une parole. Par une triste prévision maternelle, elle accoutumait ses deux filles aux travaux de la maison, et tâchait de les rendre assez habiles à quelque métier de femme, pour qu'elles pussent en vivre si elles tombaient dans la misère. Le calme de cet intérieur couvrait donc d'effroyables agitations. Vers la fin de l'été, Balthazar avait dévoré l'argent des diamants vendus à Paris par l'entremise du vieil abbé de Solis, et s'était endetté d'une vingtaine de mille francs chez MM. Protez et Chiffreville.

Au mois d'août 1813, environ un an après la scène par laquelle cette histoire commence, si M. Claes avait fait quelques belles expériences que malheureusement il dédaignait, ses efforts avaient été sans résultat quant à l'objet principal de ses recherches. Le jour où il eut achevé la série de ses travaux, le sentiment de son impuissance l'écrasa; la certitude d'avoir infructueusement dissipé des sommes considérables le désespéra; ce fut une épouvantable catastrophe. Il quitta son grenier, descendit lentement au parloir, vint se jeter dans une bergère au milieu de ses enfants, et y demeura pendant quelques instants, comme mort, sans répondre aux questions dont sa femme l'accablait. Les larmes le gagnèrent, il se sauva dans son appartement pour ne pas donner de témoins à sa douleur. Madame Claes le suivit précipitamment et l'emmena dans sa chambre où, seul avec elle, Balthazar laissa éclater son désespoir. Ses larmes d'homme, ses paroles d'artiste découragé, ses regrets de père de famille eurent un caractère de terreur, de tendresse, de folie qui fit plus de mal à madame Claes que ne lui en avaient fait toutes ses douleurs passées. La victime consola le bourreau. Quand Balthazar lui dit avec un affreux accent de conviction : — Je suis un misérable, je joue la vie de mes enfants, la tienne, et pour vous laisser heureux, il faut que je me tue! — ce mot l'atteignit au cœur, et la connaissance qu'elle avait du caractère de son mari lui faisant craindre qu'il ne réalisât aussitôt ce vœu de désespoir, elle éprouva une de ces révolutions qui troublent la vie dans sa source, et qui fut d'autant plus funeste qu'elle en contint les violents effets en affectant un calme menteur.

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai consulté non pas Pierquin, dont l'amitié n'est pas si grande qu'il n'éprouve quelque secret plaisir à nous voir ruinés, mais un vieillard qui, pour moi, se montre bon comme un père. L'abbé de Solis, mon confesseur, m'a donné un conseil qui nous sauve de la ruine. Il est venu voir tes tableaux. Le prix de ceux qui se trouvent dans la galerie peut servir à payer toutes les sommes hypothéquées sur tes propriétés, et ce que tu dois chez Protez et Chiffrevillle; car tu as là sans doute un compte à solder?

Claes fit un signe affirmatif en baissant sa tête dont les cheveux étaient devenus blancs.

— M. de Solis connaît MM. Happe et Duncker d'Amsterdam; ils sont fous de tableaux, et, jaloux comme des parvenus d'étaler un faste qui n'est permis qu'à d'anciennes maisons, ils payeront les nôtres toute leur valeur. Ainsi, nous recouvrerons nos revenus, et tu pourras, sur la somme que nous aurons et qui approchera de cent mille ducats, prendre une portion de capital pour continuer tes expériences. Tes deux filles et moi nous nous contenterons de peu; avec le temps et de l'économie, nous remplirons par d'autres tableaux les cadres vides, et tu vivras heureux!

Balthazar leva la tête vers sa femme avec une joie mêlée de crainte. Les rôles étaient changés : l'épouse devenait la protectrice du mari. Cet homme si tendre, et dont le cœur était si cohérent à celui de sa Joséphine, la tenait entre ses bras sans s'apercevoir de l'horrible convulsion qui la faisait palpiter, qui en agitait les cheveux et les lèvres, par un tressaillement nerveux.

— Je n'osais pas te dire qu'entre moi et l'Absolu, à peine existe-t-il un cheveu de distance. Pour gazéifier les métaux, il ne me manque plus que de trouver un moyen de les soumettre à une immense chaleur dans un milieu où la pression de l'atmosphère soit nulle, enfin dans le vide parfait.

Madame Claes ne put soutenir l'égoïsme de cette réponse. Elle attendait des remerciements passionnés pour ses sacrifices, et trouvait un problème de chimie. Elle quitta brusquement son mari, descendit au parloir, y tomba sur sa bergère entre ses deux filles effrayées, et fondit en larmes. Marguerite et Félicie lui prirent chacune une main, s'agenouillèrent de chaque côté de sa bergère en pleurant comme elle sans savoir la cause de son chagrin, et lui demandèrent à plusieurs reprises : — Qu'avez-vous, ma mère?

— Pauvres enfants! je suis morte, je le sens. Cette réponse fit frissonner Marguerite qui, pour la première fois, aperçut sur le visage de sa mère les traces de la pâleur particulière aux personnes dont le teint est brun.

— Martha! Martha! cria Félicie, venez, maman a besoin de vous.

La vieille duègne accourut de la cuisine, et, en voyant la blancheur verte de cette figure légèrement bistrée et si vigoureusement colorée :

— Corps du Christ! s'écria-t-elle en espagnol, madame se meurt.

Elle sortit précipitamment, dit à Josette de faire chauffer de l'eau pour un bain de pieds, et revint près de sa maîtresse.

N'effrayez pas monsieur, ne lui dites rien, Martha, s'écria madame Claes. — Pauvres chères filles! ajouta-t-elle en pressant sur son cœur Marguerite et Félicie par un mouvement désespéré, je voudrais pouvoir vivre assez de temps pour vous voir heureuses et mariées. —Martha, reprit-elle, dites à Lemulquinier d'aller chez M. de Solis, pour le prier de ma part de passer ici.

Ce coup de foudre se répercuta nécessairement jusque dans la cuisine. Josette et Martha, toutes deux dévouées à madame Claes et à ses filles, furent frappées dans la seule affection qu'elles eussent. Ces terribles mots : — Madame se meurt, monsieur l'aura tuée, faites vite un bain de pieds à la moutarde! avaient arraché plusieurs phrases interjectives à Josette qui en accablait Lemulquinier. Lemulquinier, froid et insensible, mangeait assis au coin de la table, devant une des fenêtres par lesquelles le jour venait de la cour dans la cuisine, où tout était propre comme dans le boudoir d'une petite-maîtresse.

— Ça devait finir par là! disait Josette en regardant le valet de chambre, et montant sur un tabouret pour prendre sur une tablette un chaudron qui reluisait comme de l'or. — Il n'y a pas de mère qui puisse voir de sang-froid un père s'amuser à fricasser une fortune comme celle de monsieur, pour en faire des os de boudin!

Josette, dont la tête coiffée d'un bonnet rond à ruches ressemblait à celle d'un casse-noisette allemand, jeta sur Lemulquinier un regard aigre que la couleur verte de ses petits yeux éraillés rendait presque venimeux. Le vieux valet de chambre haussa les épaules par un mouvement digne de Mirabeau impatienté; puis, il enfourna dans sa grande bouche une tartine de beurre sur laquelle étaient semés des *appétits*.

— Au lieu de tracasser monsieur, madame devrait lui donner de l'argent; nous serions bientôt tous riches à nager dans l'or! Il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un liard que nous ne trouvions....

— Hé bien, vous qui avez vingt mille francs de placés, pourquoi ne les offrez-vous pas à monsieur? C'est votre maître! Et puisque vous êtes si sûr de de ses faits et gestes....

— Vous ne connaissez rien à cela, Josette; faites chauffer votre eau, répondit le Flamand en l'interrompant.

— Je m'y connais assez pour savoir qu'il y avait ici mille marcs d'argenterie, que vous et votre maître les avez fondus, et que si on vous laisse aller votre train, vous ferez si bien de cinq sous six blancs, qu'il n'y aura bientôt plus rien.

— Et monsieur, dit Martha survenant, tuera madame pour se débarrasser d'une femme qui le retient, et l'empêche de tout avaler. Il est possédé du démon, cela se voit! Le moins que vous risquiez en l'aidant, Mulquinier, c'est votre âme, si vous en avez une; car vous êtes là comme un morceau de glace, pendant que tout est ici dans la désolation. Ces demoiselles pleurent comme des Madeleines. Courez donc chercher M. l'abbé de Solis.

— J'ai affaire pour monsieur, à ranger le laboratoire, dit le valet de chambre. Il y a trop loin d'ici le quartier d'Esquerchin! Allez-y vous-même.

— Voyez-vous ce monstre-là! dit Martha. Qui donnera le bain de pieds à madame? la voulez-vous laisser mourir? Elle a le sang à la tête.

— Mulquinier, dit Marguerite en arrivant dans la salle qui précédait la cuisine, en revenant de chez M. de Solis, vous prierez M. Pierquin le médecin de venir promptement ici.

— Hein, vous irez! dit Josette.

— Mademoiselle, monsieur m'a dit de ranger son laboratoire, répondit Lemulquinier en se retournant vers les deux femmes, qu'il regarda d'un air despotique.

— Mon père, dit Marguerite à M. Claes qui descendait en ce moment, ne pourrais-tu pas nous laisser Mulquinier pour l'envoyer en ville?

— Tu iras, vilain Chinois, dit Martha en entendant M. Claes mettre Lemulquinier aux ordres de sa fille.

Le peu de dévouement du valet de chambre pour la maison était le grand sujet de querelle entre ces deux femmes et Lemulquinier, dont la froideur avait eu pour résultat d'exalter l'attachement de Josette et de la duègne. Cette lutte si mesquine en apparence influa beaucoup sur l'avenir de cette famille, quand, plus tard, elle eut besoin de secours contre le malheur.

Balthazar redevint si distrait, qu'il ne s'aperçut pas de l'état maladif dans lequel était Joséphine. Il prit Lucien sur ses genoux, et le fit sauter machinalement, en pensant au problème qu'il avait dès lors la possibilité de résoudre. Il vit apporter le bain de pieds à sa femme qui, n'ayant pas eu la force de se lever de la bergère où elle gisait, était restée dans le parloir. Il regarda même ses deux filles s'occuper de leur mère, sans chercher la cause de leurs soins empressés. Quand Marguerite ou Lucien voulaient parler, madame Claes réclamait le silence, en leur montrant Balthazar.

Une scène semblable était de nature à faire penser Marguerite, qui se trouvait placée entre son

père et sa mère, assez âgée, assez raisonnable déjà, pour en apprécier la conduite. Il arrive un moment, dans la vie intérieure des familles, où les enfants deviennent, soit volontairement, soit involontairement, les juges de leurs parents. Madame Claes avait compris le danger de cette situation. Par amour pour son époux, elle s'efforçait de justifier aux yeux de Marguerite ce qui, dans l'esprit juste d'une fille de seize ans, pouvait paraître des fautes chez un père. Aussi le profond respect qu'en cette circonstance madame Claes témoignait pour Balthazar, en s'effaçant devant lui, pour ne pas en troubler la méditation, imprimait-il à ses enfants une sorte de terreur pour la majesté paternelle. Mais ce dévouement, quelque contagieux qu'il fût, augmentait encore l'admiration que Marguerite avait pour sa mère à laquelle l'unissaient plus particulièrement les accidents journaliers de la vie : ce sentiment était fondé sur une sorte de divination de ses souffrances dont elle devait naturellement rechercher la cause ; et aucune puissance humaine ne pouvait empêcher que, parfois, un mot échappé soit à Martha, soit à Josette, ne révélât à Marguerite la cause de la situation dans laquelle la maison se trouvait depuis quatre ans. Malgré la discrétion de madame Claes, sa fille découvrait donc insensiblement, lentement, fil à fil, la trame mystérieuse de ce drame domestique; elle allait être, dans un temps donné, la confidente active de sa mère, et serait au dénouement le plus redoutable des juges. Aussi tous les soins de madame Claes étaient-ils pour Marguerite, à laquelle elle tâchait de communiquer les sentiments dévoués et l'amour qu'elle portait à Balthazar; car la fermeté, la raison qu'elle rencontrait chez sa fille, la faisaient frémir à l'idée d'une lutte possible entre Marguerite et Balthazar, quand, après sa mort, elle serait remplacée par elle dans la conduite intérieure de la maison.

Cette pauvre femme en était donc arrivée à plus trembler des suites de sa mort que de sa mort même. Sa sollicitude pour Balthazar éclatait dans la résolution qu'elle venait de prendre. En libérant les biens de son mari; elle en assurait l'indépendance, et prévenait toute discussion en séparant ses intérêts de ceux de ses enfants. Elle espérait le voir heureux, jusqu'au moment où elle fermerait les yeux; puis, elle comptait transmettre les délicatesses de son cœur à Marguerite, qui continuerait à jouer auprès de lui le rôle d'un ange d'amour, en exerçant sur la famille une autorité tutélaire et conservatrice. N'était-ce pas faire luire encore, du fond de sa tombe, son amour sur ceux qui lui étaient chers? Néanmoins, ne voulant pas déconsidérer le père aux yeux de la fille, en l'initiant, avant le temps, aux terreurs que lui inspirait la passion scientifique de Balthazar, elle étudiait l'âme et le caractère de Marguerite, pour savoir si elle deviendrait par elle-même une mère pour ses frères et sa sœur; pour son père, une femme douce et tendre. Ainsi les derniers jours de madame Claes étaient, à toute heure, empoisonnés par des calculs et par des craintes qu'elle n'osait confier à personne. En se sentant atteinte, dans sa vie même, par cette dernière scène, elle portait ses regards jusque dans l'avenir; tandis que Balthazar, désormais inhabile à tout ce qui était économie, fortune, sentiments domestiques, pensait à trouver l'Absolu.

Le profond silence qui régnait au parloir, n'était interrompu que par le mouvement monotone du pied de Claes qui continuait à le mouvoir, sans s'apercevoir que Lucien en était descendu. Assise près de sa mère, dont elle contemplait le visage pâle et décomposé, Marguerite se tournait de moments en moments vers son père, en s'étonnant de son insensibilité. Bientôt la porte de la rue retentit en se fermant, et la famille vit l'abbé de Solis appuyé sur son neveu, qui tous deux traversaient lentement la cour.

— Ha, voici M. Emmanuel! dit Félicie.

— Le bon jeune homme! dit madame Claes en apercevant Emmanuel de Solis; j'ai du plaisir à le revoir.

Marguerite rougit en entendant l'éloge qui échappait à sa mère. Depuis deux jours, ce jeune homme avait éveillé dans son cœur des sentiments inconnus, et dégourdi dans son intelligence des pensées jusqu'alors inertes. Pendant la visite que le confesseur avait faite à sa pénitente, il s'était passé de ces imperceptibles événements qui tiennent beaucoup de place dans la vie, et dont les résultats devaient être assez importants pour exiger la peinture des deux nouveaux personnages introduits au sein de la famille. Madame Claes ayant eu pour principe d'accomplir en secret ses pratiques de dévotion, son directeur n'était jamais venu chez elle, et se montrait pour la seconde fois dans sa maison.

Il était difficile de ne pas être saisi d'une sorte d'attendrissement et d'admiration à l'aspect de l'oncle et du neveu. L'abbé de Solis était un vieillard octogénaire à chevelure d'argent, dont le visage décrépit semblait n'avoir plus de vie que dans les yeux. Son dos voûté, son corps desséché, ses jambes menues dont l'une se terminait par un pied horriblement déformé, contenu dans une espèce de sac en velours, offraient le spectacle d'une nature souffrante et frêle, dominée par une volonté de fer et par un chaste esprit religieux qui l'avait conservée. Ce prêtre espagnol, remarquable par un vaste savoir, par une piété vraie, par des connaissances très-étendues, avait été successivement dominicain, grand-

pénitencier de Tolède, et vicaire-général de l'archevêché de Malines. Sans la révolution française, il eût été, par la protection des Casa-Réal, promu aux plus hautes dignités de l'église ; mais le chagrin que lui causa la mort du jeune duc dont il avait été le précepteur, le dégoûta d'une vie active ; et il se consacra tout entier à l'éducation de son neveu qui perdit son père et sa mère en bas âge. Puis, lors de la conquête de la Belgique, il s'était fixé près de madame Claes. Dès sa jeunesse, l'abbé de Solis avait professé pour sainte Thérèse un enthousiasme qui le conduisit, autant que la pente de son esprit, vers la partie mystique du christianisme. Or, en trouvant en Flandre, où mademoiselle Bourignon et les écrivains illuminés ou quiétistes firent le plus de prosélytes, un troupeau de catholiques adonnés à ses croyances, il y resta d'autant plus volontiers qu'il y fut considéré comme le patriarche de cette Communion particulière, qui, malgré les censures dont Fénélon et madame Guyon furent l'objet, continue à en suivre les doctrines. Ses mœurs étaient rigides, sa vie exemplaire, et il passait pour avoir des extases. Malgré le détachement dont un religieux si sévère devait être possédé pour les choses de ce monde, l'affection qu'il portait à son neveu le rendait soigneux de ses intérêts. Quand il s'agissait d'une œuvre de charité, le vieillard mettait à contribution les fidèles de son église avant d'avoir recours à sa propre fortune, et son autorité patriarcale était si bien reconnue, ses intentions si pures, sa perspicacité si rarement en défaut, que chacun faisait honneur à ses demandes.

Pour avoir une idée du contraste qui existait entre l'oncle et le neveu, il faudrait comparer le vieillard à l'un de ces saules creux qui végètent au bord des eaux, et le jeune homme à l'églantier chargé de roses dont la tige élégante et droite s'élance du sein de l'arbre rongé de mousses, qu'il semble vouloir redresser. Sévèrement élevé par son oncle, qui le gardait près de lui comme une matrone garde une vierge, Emmanuel était plein de cette chatouilleuse sensibilité, de cette candeur à demi rêveuse : fleurs passagères de toutes les jeunesses, mais vivaces dans les âmes nourries de religieux principes. Le vieux prêtre avait comprimé l'expression des sentiments voluptueux chez son élève, en le préparant par des travaux continus, par une discipline presque claustrale aux souffrances de la vie. Cette éducation qui devait livrer Emmanuel tout neuf au monde, et le rendre heureux s'il rencontrait bien dans ses premières affections, l'avait revêtu d'une angélique pureté qui communiquait à sa personne le charme dont sont investies les jeunes filles. Ses yeux timides, mais doublés d'une âme forte et courageuse, jetaient une lumière qui vibrait dans l'âme comme le son du cristal épand ses ondulations dans l'ouïe. Sa figure expressive, quoique régulière, se recommandait par une grande précision dans les contours, par l'heureuse disposition des lignes, et par le calme profond que donne la paix du cœur ; tout en était harmonieux ; ses cheveux noirs, ses yeux et ses sourcils bruns rehaussaient encore un teint blanc et de vives couleurs. Sa voix était celle qu'on attendait d'un aussi beau visage. Ses mouvements féminins s'accordaient avec la mélodie de sa voix, avec les tendres clartés de son regard. Il semblait ignorer l'attrait qu'excitaient la réserve à demi mélancolique de son attitude, la retenue de ses paroles, et les soins respectueux qu'il prodiguait à son oncle. En effet, à le voir étudiant la marche tortueuse du vieil abbé pour se prêter à ses douloureuses déviations de manière à ne pas les contrarier, regardant au loin ce qui pouvait lui blesser les pieds et le conduisant dans le meilleur chemin, il était impossible de ne pas reconnaître chez Emmanuel les sentiments généreux qui font de l'homme une sublime créature. Il paraissait si grand en aimant son oncle sans le juger, en lui obéissant sans jamais en discuter l'ordre, que chacun voulait voir une prédestination dans le nom suave qui lui avait été donné par sa marraine. Quand, soit chez lui, soit chez les autres, le vieillard exerçait son despotisme de dominicain, Emmanuel relevait parfois la tête si noblement, comme pour protester de sa force s'il se trouvait aux prises avec un autre homme, que les personnes de cœur étaient émues, comme le sont les artistes à l'aspect d'une grande œuvre ; car les beaux sentiments ne sonnent pas moins fort dans l'âme par leurs conceptions vivantes que par leurs réalisations matérielles.

Emmanuel avait accompagné son oncle dans la visite qu'il avait faite à sa pénitente, pour examiner les tableaux de la maison Claes. En apprenant par Martha que l'abbé de Solis était dans la galerie, Marguerite, qui désirait voir cet homme célèbre, avait cherché quelque prétexte menteur pour satisfaire sa curiosité en y venant rejoindre sa mère. Elle y était entrée assez étourdiment, en affectant la légèreté sous laquelle les jeunes filles cachent si bien leurs désirs, et avait rencontré près du vieillard vêtu de noir, courbé, déjeté, cadavéreux, la fraîche, la délicieuse figure d'Emmanuel. Leurs regards également jeunes, également naïfs, avaient exprimé le même étonnement. Ils s'étaient sans doute déjà vus l'un et l'autre dans leurs rêves. Tous deux baissèrent leurs yeux et les relevèrent ensuite par un même mouvement, en laissant échapper un même aveu. Marguerite prit le bras de sa mère, lui parla tout bas, par maintien, et s'abrita pour ainsi dire sous l'aile maternelle, en tendant le cou par un mouvement de

cygne, pour revoir Emmanuel qui, de son côté, restait attaché au bras de son oncle. Quoique habilement distribué pour faire valoir chaque toile, le jour était faible dans la galerie et favorisa ces coups d'œil furtifs qui sont la joie des gens timides. Sans doute chacun d'eux n'alla pas, même en pensée, jusqu'au *si* par lequel commencent les passions; mais, l'un et l'autre, ils sentirent ce trouble profond qui remue le cœur, et sur lequel au jeune âge on se garde à soi-même le secret par pudeur ou par friandise. La première impression qui détermine les débordements d'une sensibilité longtemps contenue, est suivie, chez tous les jeunes gens, de l'étonnement à demi stupide que causent aux enfants les premières sonneries de la musique : parmi les enfants, les uns rient et pensent; d'autres ne rient qu'après avoir pensé; mais ceux dont l'âme est appelée à vivre de poésie ou d'amour écoutent longtemps et redemandent la mélodie par un regard où s'allume déjà le plaisir, où pointe la curiosité de l'infini. Si nous aimons irrésistiblement les lieux où nous avons été, dans notre enfance, initiés aux beautés de l'harmonie, si nous nous souvenons avec délices et du musicien et même de l'instrument, comment se défendre d'aimer l'être qui, le premier, nous révèle les musiques de la vie? Le premier cœur où nous avons respiré l'amour n'est-il pas comme une patrie? Emmanuel et Marguerite furent l'un pour l'autre cette voix musicale qui réveille un sens, cette main qui relève des voiles nuageux et montre les rives baignées par les feux du midi. Quand madame Claes arrêta le vieillard devant un tableau du Guide qui représentait un ange, Marguerite avança la tête pour voir quelle serait l'impression d'Emmanuel; et le jeune homme chercha Marguerite pour comparer la muette pensée de la toile à la vivante pensée de la créature : involontaire et ravissante flatterie qui fut comprise et savourée. Le vieil abbé louait gravement cette belle composition, et madame Claes lui répondait; mais les deux enfants étaient silencieux. Telle fut leur rencontre. Le jour mystérieux de la galerie, la paix de la maison, la présence des parents, tout contribuait à graver plus avant dans le cœur les traits délicats de ce vaporeux mariage. Puis les mille pensées confuses qui venaient de pleuvoir chez Marguerite se calmèrent, firent dans son âme comme une étendue limpide et se teignirent d'un rayon lumineux, quand Emmanuel balbutia quelques phrases en prenant congé de madame Claes. Cette voix, dont le timbre frais et velouté répandait au cœur des enchantements inouïs, compléta la révélation soudaine dont il avait été la cause et dont il devait recueillir les fruits; car l'homme dont le destin se sert pour éveiller l'amour au cœur d'une jeune fille ignore souvent son œuvre et la laisse inachevée. Marguerite s'inclina tout interdite. et mit ses adieux dans un regard où semblait se peindre le regret de perdre cette pure et féconde vision. Comme l'enfant, elle revoulait sa mélodie. Cet adieu fut fait au bas du vieil escalier, devant la porte du parloir; et quand elle y rentra elle regarda l'oncle et le neveu, jusqu'à ce que la porte de la rue se fût fermée.

Madame Claes était trop occupée des sujets graves qu'elle avait agités dans sa conférence avec son directeur, pour examiner la physionomie de sa fille. Puis, en cet instant que M. de Solis et son neveu apparaissaient pour la seconde fois, elle était encore trop violemment troublée pour apercevoir la rougeur qui colora le visage de Marguerite et révélait les fermentations du premier plaisir reçu dans un cœur vierge.

Quand le vieil abbé fut annoncé, Marguerite avait repris son ouvrage et parut y prêter une si grande attention, qu'elle salua l'oncle et le neveu sans les regarder. M. Claes rendit machinalement le salut que lui fit M. de Solis, et sortit du parloir comme un homme emporté par ses occupations. Le pieux dominicain s'assit près de sa pénitente, en lui jetant un de ces regards profonds par lesquels il sondait les âmes; il lui avait suffi de voir M. Claes et sa femme pour deviner une catastrophe.

— Mes enfants, dit la mère, allez dans le jardin. Marguerite, montrez à M. Emmanuel les tulipes de votre père.

Marguerite, à demi honteuse, prit le bras de Félicie, regarda le jeune homme qui rougit et qui sortit du parloir en saisissant Lucien par contenance. Quand ils furent tous les quatre dans le jardin, Félicie et Lucien allèrent de leur côté, quittèrent Marguerite, qui, restée presque seule avec le jeune de Solis, le mena devant le buisson de tulipes, invariablement arrangé de la même façon, chaque année, par Lemulquinier.

— Aimez-vous les tulipes? demanda Marguerite après être demeurée pendant un moment dans le plus profond silence, sans qu'Emmanuel parût vouloir le rompre.

— Mademoiselle, ce sont de belles fleurs; mais, pour les aimer, il faut sans doute en avoir le goût, savoir en apprécier les beautés. Ces fleurs m'éblouissent. L'habitude du travail, dans la petite chambre où je demeure, près de mon oncle, me fait sans doute préférer ce qui est doux à la vue.

En disant ces derniers mots, il contempla Marguerite, mais sans que ce regard, plein de confus désirs, contînt aucune allusion à la blancheur mate, au calme, aux couleurs tendres qui faisaient de ce visage une fleur.

— Vous travaillez donc beaucoup? reprit Margue-

rite en conduisant Emmanuel sur un banc de bois, à dossier peint en vert. D'ici, dit-elle en continuant, vous ne verrez pas les tulipes d'aussi près, elles vous fatigueront moins les yeux. Vous avez raison, ces couleurs papillotent et font mal.

— A quoi je travaille? répondit le jeune homme après un moment de silence pendant lequel il avait égalisé, sous son pied, le sable de l'allée. Je travaille à toutes sortes de choses. Mon oncle voulait me faire prêtre...

— Oh! fit naïvement Marguerite.

— J'ai résisté, je ne me sentais point de vocation. Mais il m'a fallu beaucoup de courage pour contrarier les désirs de mon oncle. Il est si bon, et m'aime tant! Il m'a dernièrement acheté un homme pour me sauver de la conscription, moi, pauvre orphelin.

— A quoi vous destinez-vous donc? reprit Marguerite. Mais tout à coup elle reprit, en laissant échapper un geste : — Pardon, monsieur, vous devez me trouver bien curieuse.

— Oh! mademoiselle, dit Emmanuel en la regardant avec autant d'admiration que de tendresse, personne, excepté mon oncle, ne m'a encore fait cette question. J'étudie pour être professeur. Que voulez-vous! je ne suis pas riche; si je puis devenir principal de quelque collége en Flandre, j'aurai de quoi vivre modestement, et j'épouserai quelque femme simple que j'aimerai bien. Telle est la vie que j'ai en perspective. Peut-être est-ce pour cela que je préfère une petite pâquerette sur laquelle tout le monde passe, dans la plaine d'Orchies, à ces belles tulipes pleines d'or, de pourpre, de saphirs, d'émeraudes qui représentent une vie fastueuse, comme la pâquerette représente une vie douce et patriarcale, la vie d'un pauvre professeur que je serai.

— J'avais toujours appelé, jusqu'à présent, les pâquerettes, des marguerites... dit-elle.

Emmanuel de Solis rougit excessivement, et chercha une réponse en tourmentant le sable avec ses pieds. Embarrassé de choisir entre toutes les idées qui lui venaient et qu'il trouvait sottes, puis décontenancé par le retard qu'il mettait à répondre, il dit : — Je n'osais prononcer votre nom... Et n'acheva pas.

— Professeur! reprit-elle.

— Oh! mais, mademoiselle, je serai professeur pour avoir un état, car j'entreprendrai des ouvrages qui pourront me rendre plus grandement utile. J'ai beaucoup de goût pour les travaux historiques.

— Ha!

Ce ha! plein de pensées secrètes, rendit le jeune homme encore plus honteux, et il se mit à rire niaisement en disant : — Vous me faites parler de moi, mademoiselle, quand je devrais ne vous parler que de vous.

— Ma mère et votre oncle ont terminé, je crois, leur conversation, dit-elle en regardant à travers les fenêtres dans le parloir.

— Je l'ai trouvée bien changée.

— Elle souffre, sans vouloir nous dire le sujet de ses souffrances, et nous ne pouvons que pâtir de ses douleurs.

Madame Claes venait de terminer, en effet, une consultation délicate, dans laquelle il s'agissait d'un cas de conscience, que l'abbé de Solis pouvait seul décider. Prévoyant une ruine complète, elle voulait retenir, à l'insu de Balthazar, qui se souciait peu de ses affaires, une somme considérable sur le prix des tableaux que M. de Solis se chargeait de vendre en Hollande, afin de la cacher et de la réserver pour le moment où la misère pèserait sur sa famille. Après une mûre délibération et après avoir apprécié les circonstances dans lesquelles se trouvait sa pénitente, le vieux dominicain avait approuvé cet acte de prudence. Il s'en alla pour s'occuper de cette vente, qui devait se faire secrètement, afin de ne point trop nuire à la considération de M. Claes. Le vieillard envoya son neveu, muni d'une lettre de recommandation, à Amsterdam, où le jeune homme, enchanté de rendre service à la maison Claes, réussit à vendre les tableaux de la galerie aux célèbres banquiers Happe et Duncker, pour une somme ostensible de quatre-vingt-cinq mille ducats de Hollande, et une somme de quinze mille autres qui serait secrètement donnée à madame Claes. Les tableaux étaient si bien connus, qu'il suffisait, pour accomplir le marché, de la réponse de Balthazar à la lettre que la maison Happe et Duncker lui écrivit. Emmanuel de Solis fut chargé par M. Claes de recevoir le prix des tableaux qu'il lui expédia roulés et secrètement, afin de dérober à la ville de Douai la connaissance de cette vente.

Vers la fin de septembre, Balthazar remboursa toutes les sommes qui lui avaient été prêtées, dégagea ses biens et reprit ses travaux; mais la maison Claes s'était dépouillée de son plus bel ornement. Aveuglé par sa passion, il ne témoigna pas un regret, et se croyait si certain de pouvoir promptement réparer cette perte qu'il avait stipulé dans cette vente les conditions d'un réméré. Cent toiles peintes n'étaient rien aux yeux de Joséphine auprès du bonheur domestique et de la satisfaction de son mari; d'ailleurs, elle fit remplir la galerie avec les tableaux qui meublaient les appartements de réception; et pour que l'on ne s'aperçût pas du vide qu'ils laissaient dans la maison de devant, elle en changea les ameublements. Ses dettes payées, Balthazar eut environ deux cent mille francs à sa disposition pour recommencer ses expériences. M. l'abbé de Solis et son neveu furent les dépositaires des quinze mille

ducats que possédait secrètement madame Claes; et, pour grossir cette somme, l'abbé vendit les ducats, auxquels les événements de la guerre continentale avaient donné de la valeur. Cent soixante-six mille francs en écus furent ainsi réalisés et enterrés dans la cave de la maison habitée par l'abbé de Solis.

Madame Claes eut le triste bonheur de voir son mari constamment occupé pendant près de huit mois. Néanmoins, trop rudement atteinte par le coup qu'il lui avait porté, elle tomba dans une maladie de langueur qui devait nécessairement empirer. En effet, la science dévora si complétement Balthazar, que ni les revers éprouvés par la France, ni la première chute de Napoléon, ni le retour des Bourbons, ne le tirèrent de ses occupations : il n'était ni mari, ni père, ni citoyen; il fut chimiste.

Vers la fin de l'année 1814, madame Claes était arrivée à un degré de consomption qui ne lui permettait plus de quitter le lit. Ne voulant pas végéter dans sa chambre, où elle avait vécu heureuse, où les souvenirs de son bonheur évanoui lui auraient inspiré d'involontaires comparaisons avec le présent qui l'eussent accablée, elle demeurait dans le parloir. Les médecins avaient favorisé le vœu de son cœur en trouvant cette pièce plus aérée, plus gaie, et plus convenable à sa situation que ne l'eût été sa chambre. Le lit où cette malheureuse femme achevait de vivre, avait été dressé entre la cheminée et la fenêtre qui donnait sur le jardin. Ce fut là qu'elle passa ses derniers jours saintement occupée à perfectionner l'âme de ses deux filles, sur lesquelles elle se plut à laisser rayonner le feu de la sienne. Affaibli dans ses manifestations, l'amour conjugal permit à l'amour maternel de déployer sa force. La mère se montra d'autant plus charmante qu'elle avait tardé d'être ainsi. Comme toutes les personnes généreuses, elles éprouvait de sublimes délicatesses de sentiment qu'elle prenait pour des remords; et, croyant avoir ravi quelques tendresses dues à ses enfants, elle cherchait à racheter ses torts imaginaires en tâchant de leur plaire et de les rendre heureux. Elle avait pour eux des attentions, des soins qui la leur rendaient délicieuse; elle voulait en quelque sorte les faire vivre à même son cœur, les couvrir de ses ailes défaillantes, et les aimer en un jour pour tous ceux pendant lesquels elle les avait négligés. Les souffrances donnaient à ses caresses, à ses paroles, une onctueuse tiédeur qui s'exhalait de son âme. Ses yeux les caressaient avant que sa voix ne les émût par des intonations pleines de bons vouloirs, et sa main semblait toujours verser sur eux des bénédictions.

Si, après avoir repris ses habitudes de luxe lors de la scène par laquelle cette histoire commence, la maison Claes ne reçut bientôt plus personne; si son isolement redevint plus complet, si M. Balthazar ne donna plus de fête à l'anniversaire de son mariage, la ville de Douai n'en fut pas surprise. D'abord la maladie de madame Claes était une raison suffisante de ce changement; puis, le payement des dettes arrêta le cours des médisances; enfin, les vicissitudes politiques auxquelles la Flandre fut soumise, la guerre des cent jours, l'occupation étrangère, firent complétement oublier le chimiste. Pendant ces deux années, la ville fut si souvent sur le point d'être prise, si consécutivement occupée, soit par les Français, soit par les ennemis; il y vint tant d'étrangers; il s'y réfugia tant de campagnards, il y eut tant d'intérêts soulevés, tant d'existences mises en question, tant de mouvements et de malheurs, que chacun ne pouvait penser qu'à soi. L'abbé de Solis et son neveu, les deux frères Pierquin, étaient les seules personnes qui vinssent visiter madame Claes.

L'hiver de 1814 à 1815 fut pour elle la plus douloureuse des agonies. Son mari venait rarement la voir. Il restait bien après le dîner, pendant quelques heures, près d'elle; mais, comme elle n'avait plus la force de soutenir une longue conversation, il disait une ou deux phrases éternellement semblables; puis il s'asseyait, se taisait, et laissait régner au parloir un épouvantable silence, qui n'était rompu que les jours où l'abbé de Solis et son neveu venaient passer la soirée. Alors, pendant que le vieil abbé jouait au trictrac avec Balthazar, Marguerite causait avec Emmanuel, près du lit de sa mère, qui souriait à leurs innocentes joies sans faire apercevoir combien était à la fois douloureuse et bonne sur son âme détachée, meurtrie, la brise fraîche de ces virginales amours débordant par vagues et paroles à paroles. L'inflexion de voix qui charmait ces deux enfants lui brisait le cœur; un coup d'œil d'intelligence surpris entre eux la jetait, elle quasi-morte, dans les souvenirs de ses heures jeunes et heureuses qui rendaient au présent toute son amertume. Mais Emmanuel et Marguerite avaient une délicatesse qui leur faisait réprimer les délicieux enfantillages de l'amour, afin de n'en pas offenser une femme endolorie dont ils devinaient instinctivement les blessures.

Personne encore n'a remarqué que les sentiments ont une vie qui leur est propre, une nature qui procède des circonstances au milieu desquelles ils sont nés; ils gardent la physionomie des lieux où ils ont grandi, l'empreinte des idées qui ont influé sur leurs développements. Il est des passions ardemment conçues, qui restent ardentes comme l'était celle de madame Claes pour son mari. Puis il est des sentiments auxquels tout a souri, qui conservent une allégresse matinale, et leurs moissons de joie ne

vont pas sans des rires et des fêtes. Mais il se rencontre aussi des amours fatalement encadrés de mélancolie ou cerclés par le malheur, dont les plaisirs sont pénibles, coûteux, chargés de craintes, empoisonnés par des remords ou pleins de désespérance. Ainsi l'amour, enseveli dans le cœur d'Emmanuel et de Marguerite sans que l'un ou l'autre comprissent encore qu'il s'en allait de l'amour, ce sentiment éclos sous la voûte sombre de la galerie Claes, devant un vieux abbé sévère, dans un moment de silence et de calme; cet amour grave et discret, mais fécond en nuances douces, en voluptés secrètes savourées comme des grappes volées au coin d'une vigne, subissait la couleur brune, les teintes grises qui le décorèrent à ses premières heures. En n'osant se livrer à aucune démonstration vive devant ce lit de douleur, ces deux enfants agrandissaient leurs jouissances à leur insu, par une concentration qui les tapissait au fond de leur cœur. C'étaient des soins donnés à la malade, et auxquels aimait à participer Emmanuel, heureux de pouvoir s'unir à Marguerite en se faisant par avance le fils de sa mère. Un remerciement mélancolique remplaçait sur les lèvres de la jeune fille le mielleux langage des amants. Les soupirs de leurs cœurs, remplis de joie par quelque regard échangé, se distinguaient peu des soupirs arrachés par le spectacle de la douleur maternelle. Leurs bons petits moments d'aveux indirects, de promesses inachevées, d'épanouissements comprimés, pouvaient se comparer à ces roses peintes sur des fonds noirs. Ils avaient l'un et l'autre une certitude qu'ils ne s'avouaient pas; ils savaient le soleil au-dessus d'eux, mais ils ignoraient quel vent chasserait les gros nuages noirs amoncelés sur leurs têtes; ils doutaient de l'avenir; et, craignant d'être toujours escortés par les souffrances, ils restaient timidement dans les ombres de ce crépuscule, sans oser se dire : *Irons-nous ensemble tout le jour?*

Néanmoins la tendresse que madame Claes témoignait à ses enfants cachait noblement tout ce qu'elle se taisait à elle-même. Ses enfants ne lui causaient ni tressaillement ni terreur; ils étaient sa consolation, mais ils n'étaient pas sa vie; elle vivait par eux, elle mourait pour Balthazar. Quelque pénible que fût pour elle la présence de son mari, qui demeurait des heures entières pensif, en lui jetant à peine, de temps en temps, un regard monotone, elle n'oubliait ses douleurs que durant ces instants. L'indifférence de Balthazar pour cette femme mourante eût semblé criminelle à quelque étranger qui en aurait été témoin; mais madame Claes et ses filles s'y étaient accoutumées; puis, elles connaissaient le cœur de cet homme, et l'absolvaient. Si, pendant la journée, madame Claes subissait quelque crise dangereuse, si elle se trouvait plus mal, si elle paraissait près d'expirer, M. Claes était le seul dans la maison et dans la ville qui l'ignorât: Lemulquinier, son valet de chambre, le savait; mais ni ses filles auxquelles leur mère imposait silence, ni sa femme, ne lui apprenaient les dangers que courait une créature jadis si ardemment aimée. Quand son pas retentissait dans la galerie au moment où il venait dîner, madame Claes était heureuse; elle allait le voir; elle rassemblait ses forces pour goûter cette joie. A l'instant où il entrait, cette femme pâle et demi-morte se colorait vivement, reprenait un semblant de santé. Il arrivait auprès du lit, lui prenait la main, et la voyait sous une fausse apparence; pour lui seul elle était bien. Quand il lui demandait : — Ma chère femme, comment vous trouvez-vous aujourd'hui? elle lui répondait : — *Mieux*, mon ami, et faisait croire à cet homme distrait que le lendemain elle serait levée, rétablie. La préoccupation de Balthazar était si grande qu'il acceptait la maladie mortelle dont sa femme était atteinte, comme une simple indisposition. Morte pour tout le monde, elle était vivante pour lui.

Une dissension complète entre ces époux fut le résultat de cette année. M. Caels couchait loin de sa femme, se levait dès le matin, et s'enfermait dans son laboratoire, ou dans son cabinet. En ne la voyant plus qu'en présence de ses filles ou des deux ou trois amis qui venaient la visiter, il se déshabitua d'elle. Ces deux êtres, jadis accoutumés à penser ensemble, n'eurent plus, que de loin en loin, ces moments de communication, d'abandon, d'épanchement qui constituent la vie du cœur, et il vint un moment où ces rares voluptés cessèrent. Les souffrances physiques vinrent au secours de cette pauvre femme, et l'aidèrent à supporter un vide, une séparation qui l'eût tuée, si elle avait été vivante. Elle éprouva de si vives douleurs que, parfois, elle fut heureuse de ne pas en rendre témoin celui qu'elle aimait toujours. Elle contemplait Balthazar pendant une partie de la soirée, et, le sachant heureux comme il voulait l'être, elle épousait ce bonheur qu'elle lui avait procuré; cette frêle jouissance lui suffisait; elle ne se demandait plus si elle était aimée, elle s'efforçait de le croire, et glissait sur cette couche de glace sans oser appuyer, craignant de la rompre et de trouver l'abîme du néant.

Comme nul événement ne troublait ce calme, et que la maladie qui dévorait lentement madame Claes contribuait à cette paix intérieure, en maintenant l'affection conjugale à un état passif, il fut facile d'atteindre dans ce morne *statu quo* les premiers jours de l'année 1816.

Vers la fin du mois de février, M. Pierquin le

notaire porta le coup qui devait précipiter dans la tombe une femme angélique, dont l'âme, disait l'abbé de Solis, était presque sans péché.

— Madame, lui dit-il à l'oreille en saisissant un moment où ses filles ne pouvaient pas entendre leur conversation, M. Claes m'a chargé d'emprunter trois cent mille francs sur ses propriétés; prenez des précautions pour la fortune de vos enfants.

Madame Claes joignit les mains, leva les yeux au plafond, et remercia le notaire par une inclination de tête bienveillante et un sourire triste dont il fut ému. Cette phrase fut un coup de poignard qui la tua. Dans cette journée, elle s'était livrée à des réflexions tristes qui lui avaient gonflé le cœur, et se trouvait dans une de ces situations où le voyageur, n'ayant plus son équilibre, roule poussé par un léger caillou jusqu'au fond du précipice qu'il a côtoyé longtemps et avec courage.

Quand le notaire fut parti, madame Claes se fit donner par Marguerite tout ce qui lui était nécessaire pour écrire, rassembla ses forces et s'occupa pendant quelques instants d'un écrit testamentaire. Elle s'arrêta plusieurs fois pour contempler sa fille. L'heure des aveux était venue. En conduisant la maison depuis la maladie de sa mère, Marguerite en avait si bien réalisé les espérances, que la mourante jeta sur l'avenir de sa famille un coup d'œil sans désespoir, en se voyant revivre dans cet ange aimant et fort. Sans doute ces deux femmes avaient de mutuelles et tristes confidences à se faire, car la fille regardait sa mère aussitôt que sa mère la regardait; et toutes deux roulaient des larmes dans leurs yeux. Plusieurs fois, Marguerite, au moment où madame Claes se reposait, disait : — Ma mère? comme pour parler; puis, elle s'arrêtait, comme suffoquée, sans que sa mère, trop occupée par ses dernières pensées, lui demandât compte de cette interrogation. Enfin madame Claes voulut cacheter sa lettre. Marguerite, qui lui tenait une bougie, s'étant retirée par discrétion pour ne pas en voir la suscription, elle lui dit d'un ton déchirant :

— Tu peux lire, mon enfant !

Et Marguerite vit sa mère tracer ces mots : *A ma fille Marguerite.*

— Nous causerons quand je me serai reposée, ajouta-t-elle en mettant la lettre sous son chevet.

Puis elle tomba sur son oreiller comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, et dormit durant quelques heures. Quand elle s'éveilla, ses deux filles et ses deux fils étaient à genoux, devant son lit, et priaient avec ferveur. Ce jour était un jeudi. Gabriel et Lucien venaient d'arriver du collége amenés par Emmanuel de Solis qui, depuis six mois, avait été nommé professeur d'histoire et de philosophie.

— Chers enfants, il faut nous dire adieu! s'écria-t-elle. Vous ne m'abandonnez pas, vous! et celui que...

Elle n'acheva pas.

— Monsieur Emmanuel, dit Marguerite en voyant pâlir sa mère, allez dire à mon père que maman se trouve plus mal.

Le jeune Solis monta jusqu'au laboratoire, et, après avoir obtenu de Lemulquinier que M. Claes vînt lui parler, celui-ci répondit à la demande pressante du jeune homme : — J'y vais.

— Mon ami, dit madame Claes à Emmanuel quand il fut de retour, emmenez mes deux fils et allez chercher votre oncle. Il est nécessaire, je crois, de me donner les derniers sacrements, et je voudrais les recevoir de sa main.

Puis, quand elle se trouva seule avec ses deux filles, elle fit un signe à Marguerite qui, comprenant sa mère, renvoya Félicie.

— J'avais à vous parler aussi, ma chère maman, dit Marguerite, qui, ne croyant pas sa mère aussi mal qu'elle l'était, agrandit la blessure faite par Pierquin. Depuis dix jours, je n'ai plus d'argent pour les dépenses de la maison, et je dois aux domestiques six mois de gages. J'ai voulu déjà deux fois demander de l'argent à mon père, et ne l'ai pas osé. Vous ne savez pas ! les tableaux de la galerie et la cave ont été vendus.

— Il ne m'a pas dit un mot de tout cela, s'écria madame Claes. O mon Dieu, vous me rappelez à temps vers vous! Mais, mes pauvres enfants, que deviendrez-vous?

Elle fit une prière ardente qui lui teignit les yeux des feux du repentir.

— Marguerite, reprit-elle en tirant la lettre de dessous son chevet, voici un écrit que vous n'ouvrirez et ne lirez qu'au moment où, après ma mort, vous serez dans la plus grande détresse; c'est-à-dire, si vous manquiez de pain, ici. Ma chère Marguerite, aime bien ton père! mais aie soin de ta sœur et de tes frères. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, tu vas être à la tête de la maison. Sois économe. Si tu te trouvais opposée aux volontés de ton père, et le cas pourrait arriver puisqu'il a dépensé de grandes sommes à chercher un secret dont la découverte doit être l'objet d'une gloire et d'une fortune immenses, il aura sans doute besoin d'argent, peut-être t'en demandera-t-il. Déploie alors toute la tendresse d'une fille, et sache concilier les intérêts dont tu seras la seule protectrice, avec ce que tu dois à un père, à un grand homme qui sacrifie son bonheur, sa vie, à l'illustration de sa famille. Il ne pourrait avoir tort que dans la forme, ses intentions seront toujours nobles. Il est si excellent, son cœur est plein d'amour. Vous le reverrez bon et affectueux, vous! J'ai dû te dire ces

paroles sur le bord de la tombe, Marguerite. Si tu veux adoucir les douleurs de ma mort, tu me promettras, mon enfant, de me remplacer près de ton père, de ne lui point causer de chagrin. Ne lui reproche rien, ne le juge pas! Enfin, sois une médiatrice douce et complaisante jusqu'à ce que, son œuvre terminée, il redevienne le chef de sa famille.

— Je vous comprends, ma mère chérie, dit Marguerite en baisant les yeux enflammés de la mourante, et je ferai comme il vous plaît.

— Ne te marie, mon ange, reprit madame Claes, qu'au moment où Gabriel pourra te succéder dans le gouvernement des affaires et de la maison. Ton mari, si tu te mariais, ne partagerait peut-être pas tes sentiments, jetterait le trouble dans la famille, et tourmenterait ton père.

Marguerite regarda sa mère et lui dit : — N'avez-vous aucune autre recommandation à me faire sur mon mariage?

— Hésiterais-tu, ma chère enfant? dit la mourante avec effroi.

— Non, répondit-elle, je vous promets de vous obéir.

— Pauvre fille, je n'ai pas su me sacrifier pour vous, ajouta la mère en versant des larmes chaudes, et je te demande de te sacrifier pour tous! Le bonheur rend égoïste : oui, Marguerite, j'ai été faible parce que j'étais heureuse. Sois forte, conserve de la raison pour ceux qui n'en auront pas ici. Fais en sorte que tes frères, que ta sœur ne m'accusent jamais! Aime bien ton père, mais ne le contrarie pas... trop.

Elle pencha la tête sur son oreiller et n'ajouta pas un mot; ses forces l'avaient trahie; le combat intérieur entre la femme et la mère avait été trop violent. Quelques instants après, le clergé vint, précédé de l'abbé de Solis, et le parloir fut rempli par les gens de la maison. Quand la cérémonie commença, madame Claes, que son confesseur avait réveillée, regarda toutes les personnes qui étaient à genoux autour d'elle, et n'y vit pas Balthazar.

— Et monsieur? dit-elle.

Ce mot, qui résumait et sa vie et sa mort, fut prononcé d'un ton si lamentable qu'il causa un frémissement horrible dans l'assemblée.

Malgré son grand âge, Martha s'élança comme une flèche, monta les escaliers et frappa rudement à la porte du laboratoire.

— Monsieur, madame se meurt, et l'on vous attend pour l'administrer, cria-t-elle avec la violence de l'indignation.

— Je descends, répondit Balthazar.

Lemulquinier vint un moment après, en disant que son maître le suivait. Madame Claes ne cessa de regarder la porte du parloir, mais son mari ne se montra qu'au moment où la cérémonie était terminée. L'abbé de Solis et les enfants entouraient le chevet de la mourante. En voyant entrer son mari, Joséphine rougit, et quelques larmes roulèrent sur ses joues.

— *Tu allais sans doute décomposer l'azote!* lui dit-elle avec une douceur d'ange qui fit frissonner les assistants.

— C'est fait! s'écria-t-il d'un air joyeux. L'azote contient de l'oxygène et une substance de la nature des *impondérables*, qui vraisemblablement est le principe de la.....

Il s'éleva des murmures d'horreur qui l'interrompirent et lui rendirent sa présence d'esprit.

— Mais que m'a-t-on dit? reprit-il. Tu es donc plus mal, qu'est-il arrivé?

— Il arrive, monsieur, lui dit à l'oreille l'abbé de Solis indigné, que votre femme se meurt et que vous l'avez tuée.

Sans attendre de réponse, l'abbé prit le bras d'Emmanuel et sortit suivi des enfants qui le conduisirent jusque dans la cour. Balthazar demeura comme foudroyé, et regarda sa femme en laissant tomber quelques larmes.

— Tu meurs, et je t'ai tuée! s'écria-t-il. Ah ça, que dit-il donc?

— Mon ami, reprit-elle, je ne vivais que par ton amour, et tu m'as, à ton insu, retiré ma vie.

— Laissez-nous, dit Claes à ses enfants au moment où ils entrèrent. — Ai-je donc un seul instant cessé de t'aimer? reprit-il en s'asseyant au chevet de sa femme et lui prenant les mains qu'il baisa.

— Mon ami, je ne te reprocherai rien. Tu m'as rendue heureuse, trop heureuse; je n'ai pu soutenir la comparaison des premiers jours de notre mariage qui étaient pleins, et de ces derniers jours pendant lesquels tu n'as plus été toi-même et qui ont été vides. La vie du cœur, comme la vie physique, a ses actions; et, depuis six ans, tu as été mort à l'amour, à la famille, à tout ce qui faisait notre bonheur. Je ne te parlerai pas des félicités qui sont l'apanage de la jeunesse; non, elles doivent cesser dans l'arrière-saison de la vie, mais elles laissent des fruits dont les âmes se nourrissent, une confiance sans bornes, de douces habitudes : eh bien! tu m'as ravi ces trésors de notre âge. Je m'en vais à temps : nous ne vivions ensemble d'aucune manière, tu me cachais tes pensées, tes actions. Comment es-tu donc arrivé à me craindre? T'ai-je jamais adressé une parole, un regard, un geste empreints de blâme? Eh bien, tu as vendu tes derniers tableaux, tu as vendu jusqu'aux vins de ta cave, et tu empruntes de nouveau sur tes biens sans m'en avoir dit un mot! Ah! je sortirai donc de la vie, dégoûtée de la vie. Si tu commets des fautes, si tu t'aveugles en poursuivant

l'impossible, ne t'ai-je donc pas montré qu'il y avait en moi assez d'amour pour trouver de la douceur à partager tes fautes, à toujours marcher près de toi, m'eusses-tu menée dans les chemins du crime? Tu m'as trop bien aimée! Là est ma gloire et ma douleur. Ma maladie a été longue, Claes! Elle a commencé le jour qu'à cette place où je vais expirer tu m'as prouvé que tu appartenais plus à la science qu'à ta famille. Voici ta femme morte et ta propre fortune consumée. Ta fortune et ta femme t'appartenaient, tu en pouvais disposer. Mais le jour où je ne serai plus, ma fortune sera celle de tes enfants et tu ne pourras en rien prendre. Que vas-tu donc devenir? Maintenant, je te dois la vérité, les mourants voient loin! Où sera désormais le contre-poids qui balancera la passion maudite dont tu as fait ta vie? Si tu m'y as sacrifiée, tes enfants seront bien légers devant toi; car je te dois cette justice d'avouer que tu me préférais à tout. Deux millions et six années de travaux ont été jetés dans ce gouffre, et tu n'as rien trouvé....

A ces mots, Claes mit sa tête blanchie dans ses mains et se cacha le visage.

— Tu ne trouveras rien, que la honte pour toi, la misère pour tes enfants. Déjà l'on te nomme par dérision, Claes l'alchimiste; plus tard, ce sera Claes le fou! Moi je crois en toi. Je te sais grand, savant, plein de génie; mais, pour le vulgaire, le génie ressemble à de la folie. La gloire est le soleil des morts! De ton vivant, tu seras malheureux comme tout ce qui fut grand, et tu ruineras tes enfants. Je m'en vais, sans jouir de ta renommée qui m'eût consolée d'avoir perdu le bonheur. Hé bien! mon cher Balthazar, pour me rendre cette mort moins amère, il faudrait que je fusse certaine que nos enfants auront un morceau de pain; mais rien, pas même toi, ne pourrait calmer mes inquiétudes.

— Je jure, dit Claes, de...

— Ne jure pas, mon ami, pour ne point manquer à tes serments, dit-elle en l'interrompant. Tu nous devais ta protection, elle nous a failli depuis près de sept années. La science est ta vie. Un grand homme ne peut avoir ni femme, ni enfants. Allez seuls dans vos voies de misère! Vos vertus ne sont pas celles des gens vulgaires! Vous appartenez au monde, vous ne sauriez appartenir ni à une femme, ni à une famille. Vous desséchez la terre à l'entour de vous comme font de grands arbres; et moi, pauvre plante, qui n'ai pu m'élever assez haut, j'expire à moitié de la vie. J'attendais ce dernier jour pour te dire ces horribles pensées, que je n'ai découvertes qu'aux feux de la douleur et du désespoir. Épargne mes enfants! que ce mot retentisse dans ton cœur! Je te le dirai jusqu'à mon dernier soupir. La femme est morte, vois-tu? tu l'as dépouillée lentement et graduellement de ses sentiments, de ses plaisirs. Hélas! sans ce cruel soin que tu as pris involontairement, aurais-je vécu si longtemps? Mais ces pauvres enfants ne m'abandonnaient pas, eux! ils ont vécu près de mes douleurs, et la mère a subsisté! Épargne, épargne nos enfants.

— Lemulquinier! cria Balthazar d'une voix tonnante.

Le vieux valet se montra soudain.

— Allez tout détruire là-haut, machines, appareils; faites avec précaution, mais brisez tout. — Je renonce à la science! dit-il à sa femme.

— Il est trop tard! ajouta-t-elle en regardant Lemulquinier.

— Marguerite! s'écria-t-elle en se sentant mourir.

Marguerite se montra sur le seuil de la porte, et jeta un cri perçant, en voyant les yeux de sa mère qui pâlissaient.

— Marguerite! répéta la mourante.

Cette dernière exclamation contenait un si violent appel à sa fille, elle l'investissait de tant d'autorité, que ce cri fut tout un testament. La famille entière, épouvantée, accourut, et vit expirer madame Claes qui avait épuisé les dernières forces de sa vie dans sa conversation avec son mari. Balthazar et Marguerite étaient immobiles, elle au chevet, lui au pied du lit, ne pouvant croire à la mort de cette femme dont eux seuls connaissaient bien toutes les vertus et l'inépuisable tendresse. Le père et la fille échangèrent un regard pesant de pensées.

La fille jugeait son père, et le père tremblait déjà de trouver dans sa fille l'instrument d'une vengeance; car, quoique les souvenirs d'amour dont sa femme avait rempli sa vie revinssent en foule assiéger sa mémoire et donnassent aux dernières paroles de la morte une sainte autorité qui devait lui en toujours faire écouter la voix, il doutait de son cœur trop faible contre son génie, il entendait un terrible grondement de passion qui lui niait la force de son repentir, et lui faisait peur de lui-même.

Quand cette femme eut disparu, chacun comprit que la maison Claes avait une âme et que cette âme n'était plus. Aussi la douleur fut-elle si vive dans la famille, que le parloir, où elle semblait revivre, resta fermé; personne n'avait le courage d'y entrer.

DÉVOUEMENTS DE LA JEUNESSE.

La société ne pratique aucune des vertus qu'elle demande aux hommes; elle commet des crimes à toute heure, mais elle les commet en paroles. Elle prépare les mauvaises actions par la plaisanterie,

comme elle dégrade le beau par le ridicule. Elle se moque des fils qui pleurent trop leurs pères, anathématise ceux qui ne les pleurent pas assez, et s'amuse, elle! à soupeser les cadavres avant qu'ils ne soient refroidis.

Le soir du jour où madame Claes expira, les amis de cette femme jetèrent quelques fleurs sur sa tombe entre deux robbers de whist, rendirent hommage à ses belles qualités, en cherchant du *cœur* ou du *pique*. Puis, après quelques phrases lacrymales qui sont l'a, bé, bi, bo, bu de la douleur collective, et se prononcent avec les mêmes intonations, sans plus ni moins de sentiment, dans toutes les villes de France et à toute heure, chacun chiffra le produit de cette succession.

M. Pierquin, le premier, fit observer à ceux qui causaient de cet événement, que la mort de cette excellente femme était un bien pour elle, son mari la rendant trop malheureuse; mais que c'était, pour ses enfants, un plus grand bien encore. Elle n'aurait pas su refuser sa fortune à son mari qu'elle adorait, tandis qu'aujourd'hui M. Claes n'en pouvait plus disposer. Et chacun d'estimer la succession de *la pauvre madame Claes*, de supputer ses économies (en avait-elle fait? n'en avait elle pas fait?), d'inventorier ses bijoux, d'étaler sa garde-robe, de fouiller ses tiroirs, pendant que la famille affligée pleurait et priait autour du lit mortuaire! Horreur!

Avec le coup d'œil d'un juré peseur de fortunes, Pierquin calcula que *les propres* de madame Claes, pour employer son expression, pouvaient encore se retrouver et devaient monter à une somme d'environ quinze cent mille francs, représentée, soit par la forêt de Waignies, dont les bois avaient, depuis douze ans, acquis un prix énorme, et dont il compta les futaies, les baliveaux, les anciens, les modernes; soit par les biens de M. Claes qui étaient encore *bons* pour *remplir* ses enfants, si les valeurs de la liquidation ne l'acquittaient pas envers eux. Mademoiselle Claes était donc, pour toujours parler son argot, *une fille de quatre cent mille francs*.

— Mais si elle ne se marie pas promptement, ajouta-t-il, ce qui l'émanciperait, et permettrait de liciter la forêt de Waignies, de liquider la part des mineurs, et de l'employer de manière à ce que le père n'y touchât pas, M. Claes est homme à ruiner ses enfants.

Chacun chercha quels étaient dans la province les jeunes gens capables de prétendre à la main de mademoiselle Claes, mais personne ne fit au notaire la galanterie de l'en supposer digne. Le notaire trouvait des raisons pour rejeter chacun des partis proposés comme indigne de Marguerite. Les interlocuteurs se regardaient en souriant, et prenaient plaisir à prolonger cette malice de province. Pierquin avait déjà vu dans la mort de madame Claes un événement favorable à ses prétentions, et il en dépeçait déjà le cadavre à son profit.

— Cette bonne femme-là, se dit-il en rentrant chez lui pour se coucher, était fière comme un paon, et ne m'aurait jamais donné sa fille. Hé, hé! pourquoi ne manœuvrerais-je pas maintenant de manière à l'épouser? Le père Claes est un homme ivre de carbone qui ne se soucie plus de ses enfants; si je lui demande sa fille après avoir convaincu Marguerite de l'urgence où elle est de se marier pour sauver la fortune de ses frères et de sa sœur, il sera content de se débarrasser d'un enfant qui peut le tracasser.

Il s'endormit en entrevoyant les beautés matrimoniales du contrat, en méditant tous les avantages que lui offrait cette affaire, et les garanties qu'il trouvait pour son bonheur dans la personne dont il se faisait l'époux. Il était difficile de rencontrer dans la province une jeune personne plus délicatement belle et mieux élevée que ne l'était Marguerite. Sa modestie, sa grâce ne pouvaient se comparer qu'à la jolie fleur dont Emmanuel n'avait osé prononcer le nom devant elle, en craignant de découvrir ainsi les vœux secrets de son cœur. Ses sentiments étaient fiers, ses principes étaient religieux, elle devait être une chaste épouse; mais elle ne flattait pas seulement la vanité que tout homme porte plus ou moins dans le choix d'une femme, elle satisfaisait encore l'orgueil du notaire par l'immense considération dont sa famille, doublement noble, jouissait en Flandre, et que partagerait son mari.

Le lendemain, Pierquin tira de sa caisse quelques billets de mille francs et vint amicalement les offrir à M. Claes, afin de lui éviter des ennuis pécuniaires au moment où il était plongé dans la douleur. Touché de cette attention délicate, Balthazar ferait sans doute à sa fille l'éloge du cœur et de la personne du notaire. Il n'en fut rien. M. Claes et sa fille trouvèrent cette action toute simple, et leur souffrance était trop exclusive pour qu'ils pensassent à Pierquin. En effet, le désespoir de Balthazar fut si grand, que les personnes disposées à blâmer sa conduite la lui pardonnèrent, moins au nom de la science qui pouvait l'excuser, qu'en faveur de ses regrets qui ne réparaient point le mal. Le monde se contente de grimaces; il se paye de ce qu'il donne, sans en vérifier l'aloi : pour lui, la vraie douleur est un spectacle, une sorte de jouissance qui le dispose à tout absoudre, même un criminel; car, dans son avidité d'émotions, il acquitte sans discernement et celui qui le fait rire, et celui qui le fait pleurer, sans leur demander compte des moyens.

Marguerite avait accompli sa dix-neuvième année quand son père lui remit le gouvernement de la maison, où son autorité fut pieusement reconnue

par sa sœur et ses deux frères, auxquels, pendant les derniers moments de sa vie, madame Claes avait recommandé d'obéir à leur aînée. Le deuil rehaussait sa blanche fraîcheur, de même que la tristesse mettait en relief sa douceur et sa patience. Dès les premiers jours, elle prodigua les preuves de ce courage féminin, de cette sérénité constante que doivent avoir les anges chargés de répandre la paix, en touchant de leur palme verte les cœurs souffrants. Mais, si elle s'habitua, par l'entente prématurée de ses devoirs, à cacher ses douleurs, elles n'en furent que plus vives; son extérieur calme était en désaccord avec la profondeur de ses sensations, et elle fut destinée à connaître de bonne heure ces terribles explosions de sentiment que le cœur ne suffit pas toujours à contenir, car son père devait sans cesse la tenir pressée entre les générosités naturelles aux jeunes âmes, et la voix d'une impérieuse nécessité. Puis, les calculs qui l'enlacèrent le lendemain même de la mort de sa mère, la mirent aux prises avec les intérêts de la vie, au moment où les jeunes filles n'en conçoivent que les plaisirs. Affreuse éducation de souffrance qui n'a jamais manqué aux natures angéliques!

En effet, l'amour qui s'appuie sur l'argent et la vanité forme la plus opiniâtre des passions, et Pierquin ne voulut pas tarder à circonvenir l'héritière. Quelques jours après la prise du deuil, il chercha l'occasion de parler à Marguerite, et commença ses opérations avec une habileté qui aurait pu la séduire; mais l'amour lui avait jeté dans l'âme une clairvoyance qui l'empêcha de se laisser prendre à des dehors d'autant plus favorables aux tromperies sentimentales, que dans cette circonstance Pierquin déployait la bonté qui lui était propre, la bonté du notaire qui se croit aimant quand il sauve des écus. Fort de sa fausse parenté, de la constante habitude qu'il avait de faire les affaires et de partager les secrets de cette famille, sûr de l'estime et de l'amitié du père, bien servi par l'insouciance d'un savant qui n'avait aucun projet arrêté pour l'établissement de sa fille, et ne supposant pas que Marguerite pût avoir une prédilection, il lui laissa juger une poursuite qui ne jouait la passion que par l'alliance des calculs les plus odieux à de jeunes âmes et qu'il ne sut pas voiler; car ce fut lui qui se montra naïf, ce fut elle qui usa de dissimulation, précisément parce qu'il croyait agir contre une fille sans défense, et qu'il méconnut les priviléges de la faiblesse.

— Ma chère cousine, dit-il à Marguerite, avec laquelle il se promenait dans les allées du petit jardin, vous connaissez mon cœur et vous savez combien je suis porté à respecter les sentiments douloureux qui vous affectent en ce moment. J'ai l'âme trop sensible pour être notaire, je ne vis que par le cœur et je suis obligé de m'occuper constamment des intérêts d'autrui, quand je voudrais me laisser aller aux émotions douces qui font la vie heureuse. Aussi souffré-je beaucoup d'être forcé de vous parler de projets discordants avec l'état de votre âme, mais il le faut. J'ai beaucoup pensé à vous depuis quelques jours; et je viens de reconnaître que, par une fatalité singulière, la fortune de vos frères et de votre sœur, la vôtre même, sont en danger. Voulez-vous sauver votre famille d'une ruine complète?

— Que faudrait-il faire? dit-elle effrayée à demi par ces paroles.

— Vous marier, répondit Pierquin.

— Je ne me marierai point, s'écria-t-elle.

— Vous vous marierez, reprit le notaire, quand vous aurez réfléchi mûrement à la situation critique dans laquelle vous êtes.

— Comment mon mariage peut-il sauver....

— Voilà où je vous attendais, ma cousine, dit-il en l'interrompant. Le mariage émancipe!

— Pourquoi m'émanciperait-on? dit Marguerite.

— Pour vous mettre en possession, ma chère petite cousine! dit le notaire d'un air de triomphe. Dans cette occurrence, vous prenez votre quart dans la fortune de votre mère, et, pour vous le donner, il faut la liquider; or, pour la liquider, ne faudra-t-il pas liciter la forêt de Waignies? *Cela posé,* toutes les valeurs de la succession se capitaliseront, et votre père sera tenu, comme tuteur, de placer la part de vos frères et de votre sœur, en sorte que la Chimie ne pourra plus y toucher.

— Dans le cas contraire, qu'arriverait-il? demanda-t-elle.

— Mais, dit le notaire, votre père administrerait vos biens. S'il se remettait à vouloir faire de l'or, il pourrait vendre les bois de Waignies et vous laisser nus comme de petits saints Jean. La forêt de Waignies vaut en ce moment près de quatorze cent mille francs; mais, qu'aujourd'hui pour demain, votre père la coupe à blanc, vos treize cents arpents ne vaudront pas trois cent mille francs. Ne vaut-il pas mieux éviter ce danger à peu près certain, en faisant échoir dès aujourd'hui le cas de partage par votre émancipation? Vous sauverez ainsi toutes les coupes de la forêt dont votre père disposerait plus tard à votre préjudice. En ce moment que la Chimie dort, il placera nécessairement les valeurs de la liquidation sur le grand-livre. Les fonds sont à 59; ces chers enfants auront donc près de cinq mille livres de rente pour cinquante mille francs; et attendu qu'on ne peut pas disposer des capitaux appartenant aux mineurs, à leur majorité vos frères et votre sœur verront leur fortune doublée. Tandis qu'autrement, ma foi... Voilà... D'ailleurs votre père a écorné le bien de votre mère, nous saurons le déficit par un

inventaire; s'il est reliquataire, vous prendrez hypothèque sur ses biens, et vous en sauverez déjà quelque chose.

— Fi! dit Marguerite, ce serait outrager mon père. Les dernières paroles de ma mère n'ont pas été prononcées depuis si longtemps que je ne puisse me les rappeler. Mon père est incapable de dépouiller ses enfants, dit-elle en laissant échapper des larmes de douleur. Vous le méconnaissez, monsieur Pierquin.

— Mais si votre père, ma chère cousine, se remet à la chimie, il...

— Nous serions ruinés, n'est-ce pas?

— Oh! mais complétement ruinés! Croyez-moi, Marguerite, dit-il en lui prenant la main qu'il mit sur son cœur, je manquerais à mes devoirs si je n'insistais pas. Votre intérêt seul...

— Monsieur, dit Marguerite d'un air froid en lui retirant sa main, l'intérêt bien entendu de ma famille exige que je ne me marie pas. Ma mère en a jugé ainsi.

— Cousine, s'écria-t-il avec la conviction de l'homme d'argent qui voit perdre une fortune, vous vous suicidez, vous jetez à l'eau la succession de votre mère. Eh bien! j'aurai le dévouement de l'excessive amitié que je vous porte! Car vous ne savez pas combien je vous aime, je vous adore depuis le jour où je vous ai vue au dernier bal que votre père a donné! vous y étiez ravissante. Vous pouvez vous fier à la voix du cœur, quand elle parle intérêt, ma chère Marguerite. Il fit une pause. Oui, nous convoquerons un conseil de famille et nous vous émanciperons sans vous consulter.

— Mais qu'est-ce donc qu'être émancipée?

— C'est jouir de ses droits.

— Si je puis être émancipée sans me marier, pourquoi voulez-vous donc que je me marie? Et avec qui?

Pierquin essaya de regarder sa cousine d'un air tendre, mais cette expression contrastait si bien avec la rigidité de ses yeux habitués à parler d'argent, que Marguerite crut apercevoir du calcul dans cette tendresse improvisée.

— Vous auriez épousé la personne qui vous aurait plu... dans la ville... reprit-il. Un mari vous est indispensable, même comme affaire. Vous allez être en présence de votre père; et seule, lui résisterez-vous?

— Oui, monsieur, je saurai défendre mes frères et ma sœur, quand il en sera temps.

— Peste, la commère! se dit Pierquin. — Non, vous ne saurez pas lui résister! reprit-il à haute voix.

— Brisons sur ce sujet, dit-elle.

— Adieu, cousine, je tâcherai de vous servir malgré vous, et je prouverai combien je vous aime en vous protégeant, malgré vous, contre un malheur que tout le monde prévoit en ville.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez; mais je vous supplie de ne rien proposer ni faire entreprendre qui puisse causer le moindre chagrin à mon père.

Marguerite resta pensive en voyant Pierquin s'éloigner. Elle en compara la voix métallique, les manières qui n'avaient que la souplesse des ressorts, les regards qui peignaient plus de servilisme que de douceur, aux poésies mélodieusement muettes dont Emmanuel savait revêtir ses sentiments. Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, il existe un magnétisme admirable dont les effets ne trompent jamais. Le son de la voix, le regard, les gestes passionnés de l'homme aimant peuvent s'imiter; une jeune fille peut être trompée par un habile comédien; mais pour réussir, ne doit-il pas être seul? Si cette jeune fille a près d'elle une âme qui vibre à l'unisson de ses sentiments, n'a-t-elle pas bientôt reconnu les expressions du véritable amour?

Emmanuel se trouvait en ce moment, comme Marguerite, sous l'influence des nuages qui, depuis leur rencontre, avaient formé fatalement une sombre atmosphère au-dessus de leurs têtes, et qui leur dérobaient la vue du ciel bleu de l'amour. Il avait, pour son élue, cette idolâtrie que le défaut d'espoir rend si douce et si mystérieuse dans ses pieuses manifestations. Socialement placé trop loin de mademoiselle Claes par son peu de fortune, et n'ayant qu'un beau nom à lui offrir, il ne voyait aucune chance d'être accepté pour son époux. Il avait toujours attendu quelques encouragements que Marguerite s'était refusée à donner sous les yeux défaillants d'une mourante. Également purs, ils ne s'étaient donc pas encore dit une seule parole d'amour. Leurs joies avaient été les joies égoïstes que les malheureux sont forcés de savourer seuls. Ils avaient frémi séparément, quoiqu'ils fussent agités par un rayon parti de la même espérance. Ils semblaient avoir peur d'eux-mêmes, en se sentant déjà trop liés l'un à l'autre. Aussi Emmanuel tremblait-il d'effleurer la main de la souveraine à laquelle il avait fait un sanctuaire dans son cœur. Le plus insouciant contact aurait développé chez lui de trop irritantes voluptés; il n'aurait plus été le maître de ses sens déchaînés. Mais quoiqu'ils ne se fussent rien accordé des frêles et immenses, des innocents et sérieux témoignages que se permettent les amants les plus timides, ils s'étaient néanmoins si bien logés au cœur l'un de l'autre, que tous deux se savaient prêts à se faire les plus grands sacrifices, seuls plaisirs qu'ils pussent goûter. Depuis la mort de madame Claes, leur amour secret s'étouffait sous les

crêpes du deuil. De brunes, les teintes de la sphère où ils vivaient étaient devenues noires; et les clartés s'y éteignaient dans les larmes. La réserve de Marguerite se changea presque en froideur, car elle avait à tenir le serment exigé par sa mère; et devenant plus libre qu'auparavant, elle se fit plus rigide. Emmanuel avait épousé le deuil de sa bien-aimée, en comprenant que le moindre vœu d'amour, la plus simple exigence serait une forfaiture envers les lois du cœur. Ce grand amour était donc plus caché qu'il ne l'avait jamais été. Ces deux âmes tendres rendaient toujours le même son; mais séparées par la douleur, comme elles l'avaient été par les timidités de la jeunesse et par le respect dû aux souffrances de la morte, elles s'en tenaient encore au magnifique langage des yeux, à la muette éloquence des actions dévouées, à une cohérence continuelle, sublimes harmonies de la jeunesse, premiers pas de l'amour en son enfance. Emmanuel venait, chaque matin, savoir des nouvelles de M. Claes et de Marguerite, mais il ne pénétrait dans la salle à manger que quand il apportait une lettre de Gabriel, ou quand M. Claes le priait d'entrer. Alors son premier coup d'œil jeté sur la jeune fille lui disait mille pensées sympathiques : il souffrait de la discrétion que lui imposaient les convenances, il ne l'avait pas quittée, il en partageait la tristesse, enfin il épandait la rosée de ses larmes au cœur de son amie, par un regard, que n'altérait aucune arrière-pensée. Ce bon jeune homme vivait si bien dans le présent, il s'attachait tant à un bonheur qu'il croyait fugitif, que Marguerite se reprochait parfois de ne pas lui tendre généreusement la main en lui disant : — Soyons amis!

Pierquin continua ses obsessions avec cet entêtement qui est la patience irréfléchie des sots. Il jugeait Marguerite selon les règles ordinaires employées par la multitude pour apprécier les femmes. Il croyait que les mots mariage, liberté, fortune, qu'il lui avait jetés dans l'oreille, germeraient dans son âme, y feraient fleurir un désir dont il profiterait, et il s'imaginait que sa froideur était de la dissimulation. Mais quoiqu'il l'entourât de soins et d'attentions galantes, il cachait mal les manières despotiques d'un homme habitué à trancher les plus hautes questions relatives à la vie des familles. Il disait, pour la consoler, de ces lieux communs, familiers aux gens de sa profession, lesquels passent en colimaçons sur les douleurs, et y laissent une traînée de paroles sèches qui en déflorent la sainteté. Sa tendresse était du patelinage. Il quittait sa feinte mélancolie à la porte en reprenant ses doubles souliers, ou son parapluie. Il se servait du ton que sa longue familiarité l'autorisait à prendre, comme d'un instrument pour se mettre plus avant dans le cœur de la famille, pour décider Marguerite à un mariage proclamé par avance dans toute la ville. L'amour vrai, dévoué, respectueux formait donc un contraste frappant avec un amour égoïste et calculé. Tout était homogène en ces deux hommes. L'un feignait une passion et s'armait de ses moindres avantages afin de pouvoir épouser Marguerite; l'autre cachait son amour, et tremblait de laisser apercevoir son dévouement.

Quelque temps après la mort de sa mère, et dans la même journée, Marguerite put comparer les deux seuls hommes qu'elle était à même de juger; car, jusqu'alors, la solitude à laquelle elle avait été condamnée ne lui avait pas permis de voir le monde; et la situation où elle se trouvait ne laissait aucun accès aux personnes qui pouvaient penser à la demander en mariage. Un jour, après le déjeuner, par une des premières belles matinées du mois d'avril, Emmanuel vint au moment où M. Claes sortait. Balthazar supportait si difficilement l'aspect de sa maison, qu'il allait se promener le long des remparts pendant une partie de la journée. Emmanuel voulut suivre M. Claes, il hésita, parut puiser des forces en lui-même, regarda Marguerite et resta. Marguerite devina que le professeur voulait lui parler, et lui proposa de venir au jardin; elle renvoya sa sœur Félicie près de Martha, qui travaillait dans l'antichambre située au premier étage; puis elle s'alla placer sur un banc où elle pouvait être vue de sa sœur et de la vieille duègne.

— M. Claes est aussi absorbé par le chagrin qu'il l'était par ses recherches savantes, dit le jeune homme en voyant Balthazar marcher lentement dans la cour. Tout le monde le plaint en ville; il va comme un homme qui n'a plus ses idées; il s'arrête sans motif, regarde sans voir...

— Chaque douleur a son expression, dit Marguerite en retenant ses pleurs. Que vouliez-vous me dire? reprit-elle après une pause et avec une dignité froide.

— Mademoiselle, répondit Emmanuel d'une voix émue, ai-je le droit de vous parler comme je vais le faire? Ne voyez, je vous prie, que mon désir de vous être utile, et laissez-moi croire qu'un professeur peut s'intéresser à ses élèves au point de s'inquiéter de leur avenir. Votre frère Gabriel a quinze ans passés, il est en seconde, et certes il est nécessaire de diriger ses études dans l'esprit de la carrière qu'il embrassera. Monsieur votre père est le maître de décider cette question; mais s'il n'y pensait pas, ne serait-ce pas un malheur pour Gabriel? Ne serait-ce pas aussi bien mortifiant pour monsieur votre père, si vous lui faisiez observer qu'il ne s'occupe pas de son fils? Dans cette conjoncture, ne pourriez-vous pas consulter votre frère sur ses goûts, lui faire choisir,

par lui-même, une carrière, afin que si, plus tard, son père voulait en faire un magistrat, un administrateur, un militaire, Gabriel eût déjà des connaissances spéciales? Je ne crois pas que ni vous ni M. Claes vouliez le laisser oisif...

— Oh non! dit Marguerite. Je vous remercie, monsieur Emmanuel, vous avez raison. Ma mère, en nous faisant faire de la dentelle, en nous apprenant avec tant de soin à dessiner, à coudre, à broder, à toucher du piano, nous disait souvent qu'on ne savait pas ce qui pouvait arriver dans la vie. Gabriel doit avoir une valeur personnelle et une éducation complète. Mais quelle est la carrière la plus convenable que puisse prendre un homme?

— Mademoiselle, dit Emmanuel en tremblant de bonheur, Gabriel est celui de sa classe qui montre le plus d'aptitude aux mathématiques; s'il voulait entrer à l'École Polytechnique, je crois qu'il y acquerrait des connaissances utiles dans toutes les carrières. A sa sortie, il resterait le maître de choisir celle pour laquelle il aurait le plus de goût. Sans avoir rien préjugé jusque-là sur son avenir, vous aurez gagné du temps. Les hommes sortis avec honneur de cette école, sont les bien-venus partout. Elle a fourni des administrateurs, des diplomates, des savants, des ingénieurs, des généraux, des marins, des magistrats, des manufacturiers et des banquiers. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à voir un jeune homme riche ou de bonne maison travailler dans le but d'y être admis. Si Gabriel s'y décidait, je vous demanderais... me l'accorderez-vous? Dites oui!

— Que voulez-vous?

— Être son répétiteur, dit-il en tremblant.

Marguerite regarda M. de Solis, lui prit la main et lui dit: — Oui. Elle fit une pause et ajouta d'une voix émue: — Combien j'apprécie la délicatesse qui vous fait offrir précisément ce que je puis accepter de vous. Dans ce que vous venez de dire, je vois que vous avez bien pensé à nous. Je vous remercie.

Quoique ces paroles fussent dites simplement, Emmanuel détourna la tête pour ne pas laisser voir les larmes que le plaisir d'être agréable à Marguerite lui fit venir aux yeux.

— Je vous les amènerai tous deux, dit-il quand il eut repris un peu de calme, c'est demain jour de congé.

Puis il se leva, salua Marguerite, qui le suivit, et quand il fut dans la cour, il la vit encore à la porte de la salle à manger d'où elle lui adressa un signe amical.

Après le dîner, le notaire vint faire une visite à M. Claes, et s'assit dans le jardin, entre son cousin et Marguerite, précisément sur le banc où s'était mis Emmanuel.

— Mon cher cousin, dit-il, je suis venu ce soir, pour vous parler affaires. Quarante-trois jours se sont écoulés depuis le décès de votre femme.

— Je ne le ai pas comptés, dit Balthazar en essuyant une larme que lui arracha le mot légal de *décès*.

— Oh! monsieur, dit Marguerite en regardant le notaire, comment pouvez-vous...?

— Mais, ma cousine, nous sommes forcés, nous autres, de compter des délais qui sont fixés par la loi. Il s'agit précisément de vous et de vos cohéritiers. M. Claes, n'ayant que des enfants mineurs, est tenu de faire un inventaire dans les quarante-cinq jours qui suivent le décès de sa femme, afin de constater les valeurs de la communauté; car il faut savoir si elle est bonne ou mauvaise, pour l'accepter ou pour s'en tenir aux droits purs et simples des mineurs.

Marguerite se leva.

— Restez, ma cousine, dit Pierquin, ce sont des affaires qui vous concernent vous et votre père. Vous savez combien je prends part à vos chagrins; mais il faut vous occuper aujourd'hui même de ces détails, sans quoi vous pourriez, les uns et les autres, vous en trouver fort mal! Je fais en ce moment mon devoir, comme notaire de la famille.

— Il a raison, dit M. Claes.

— Le délai expire dans deux jours, reprit le notaire, je dois donc procéder dès demain à l'ouverture de l'inventaire, quand ce ne serait que pour retarder le payement des droits de succession que le fisc va venir vous demander; car le fisc n'a pas de cœur, il ne s'inquiète pas des sentiments, il met sa griffe sur nous en tout temps. Donc, tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre heures, mon clerc et moi, nous viendrons avec l'huissier-priseur, M. Raparlier. Quand nous aurons achevé en ville, nous irons à la campagne. Quant à la forêt de Waignies, nous allons en causer. *Cela posé,* passons à un autre point. Nous avons un conseil de famille à convoquer, pour nommer un subrogé-tuteur. M. Conyncks de Bruges est aujourd'hui votre plus proche parent; mais le voilà devenu Belge! Vous devriez, mon cousin, lui écrire à ce sujet; vous sauriez si le bonhomme a envie de se fixer en France où il possède de belles propriétés, et vous pourriez le décider ainsi à venir, lui et sa fille, habiter la Flandre française. S'il refuse, je verrai à composer le conseil d'après les degrés de parenté.

— A quoi sert un inventaire? demanda Marguerite.

— A constater les droits, les valeurs, l'actif et le passif. Quand tout est bien établi, le conseil de famille prend dans l'intérêt des mineurs les déterminations qu'il juge...

— Pierquin, dit M. Claes qui se leva du banc,

procédez aux actes que vous croirez nécessaires à la conservation des droits de mes enfants ; mais évitez-nous le chagrin de voir vendre ce qui appartenait à ma chère...

Il n'acheva pas, et dit ces mots d'un air si noble, et d'un ton si pénétré, que Marguerite prit la main de son père et la baisa.

— A demain, dit Pierquin.

— Venez déjeuner, dit Balthazar. Puis M. Claes parut rassembler ses souvenirs et s'écria : — Mais d'après mon contrat de mariage qui a été fait sous la coutume du Hainaut, j'avais dispensé ma femme de l'inventaire afin qu'on ne la tourmentât point, et je n'y suis probablement pas tenu non plus...

— Ah ! quel bonheur ! dit Marguerite, il vous aurait causé tant de peine !

— Eh bien ! nous examinerons votre contrat demain, répondit le notaire un peu confus.

— Vous ne le connaissiez donc pas ? lui dit Marguerite.

Cette observation interrompit l'entretien, car le notaire se trouva trop embarrassé de le continuer après l'observation de sa cousine.

— Le diable s'en mêle ! se dit-il dans la cour. Cet homme si distrait retrouve la mémoire, juste au moment où il le faut pour empêcher de prendre des précautions contre lui ! Ses enfants seront dépouillés ! c'est aussi sûr que deux et deux font quatre. Mais parlez donc affaires à des filles de dix-neuf ans qui font du sentiment. Je me suis creusé la tête pour sauver le bien de ces enfants-là en procédant régulièrement et en m'entendant avec le bonhomme Conynckx... Et voilà ! Je me perds dans l'esprit de Marguerite qui va demander à son père pourquoi je voulais procéder à un inventaire qu'elle croit inutile. Et M. Claes lui dira que les notaires ont la manie de faire des actes, que nous sommes notaires avant d'être parents, cousins ou amis, enfin des bêtises...

Il ferma la porte avec violence en pestant contre les clients qui se ruinaient par sensibilité. Balthazar avait raison. L'inventaire n'eut pas lieu. Rien ne fut donc fixé sur la situation dans laquelle se trouvait le père vis-à-vis de ses enfants.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que la situation de la maison Claes changeât. Gabriel, habilement conduit par M. de Solis qui s'était fait son précepteur, travaillait avec application, apprenait les langues étrangères et se disposait à passer l'examen nécessaire pour entrer à l'École Polytechnique. Félicie et Marguerite avaient vécu dans une retraite absolue, en allant, néanmoins, par économie, habiter pendant la belle saison la maison de campagne de leur père. M. Claes s'occupa de ses affaires, paya ses dettes en empruntant une somme considérable sur ses biens et visita la forêt de Waignies.

Au milieu de l'année 1817, son chagrin, lentement apaisé, le laissa seul et sans défense contre la monotonie de la vie qu'il menait et qui lui pesa. D'abord, il lutta courageusement contre la science qui se réveillait insensiblement, et se défendit à lui-même de penser à la chimie. Puis il y pensa. Mais il ne voulut pas s'en occuper activement, il ne s'en occupa que théoriquement. Cette constante étude fit surgir sa passion qui devint ergoteuse. Il discuta s'il s'était engagé à ne pas continuer ses recherches, et se souvint que sa femme n'avait pas voulu de son serment. Quoiqu'il se fût promis à lui-même de ne plus poursuivre la solution de son problème, ne pouvait-il pas changer de détermination, du moment où il entrevoyait un succès ? Il avait déjà cinquante-neuf ans. A cet âge, l'idée qui le dominait contracta l'âpre fixité par laquelle commencent les monomanies. Puis les circonstances conspirèrent encore contre sa loyauté chancelante. En effet, la paix dont jouissait l'Europe avait permis la circulation des découvertes et des idées scientifiques acquises pendant la guerre par les savants des différents pays entre lesquels il n'y avait point eu de relations depuis près de vingt ans. La science avait donc marché. M. Claes trouva que les progrès de la chimie s'étaient dirigés, à l'insu des chimistes, vers l'objet de ses recherches. Les gens adonnés à la haute science pensaient, comme lui, que la lumière, la chaleur, l'électricité, le galvanisme et le magnétisme étaient les différents effets d'une même cause, et que la différence qui existait entre les corps jusque-là réputés simples devait être produite par les divers dosages d'un principe commun. La peur de voir trouver par un autre la réduction des métaux et le principe constituant de l'électricité, deux découvertes qui menaient à la solution de l'Absolu chimique, augmenta ce que les habitants de Douai appelaient une folie, et porta ses désirs à un paroxisme que concevront les personnes passionnées pour les sciences, ou qui ont connu la tyrannie des idées. Aussi Balthazar fut-il bientôt emporté par une passion d'autant plus violente, qu'elle avait plus longtemps dormi.

Marguerite, qui épiait les dispositions d'âme par lesquelles passait son père, ouvrit le parloir. En y demeurant, elle ranima les souvenirs douloureux que devait causer la mort de sa mère, et réussit en effet, en réveillant les regrets de son père, à en retarder la chute dans le gouffre où il devait néanmoins tomber. Puis, elle voulut aller dans le monde et força Balthazar d'y prendre des distractions. Plusieurs partis considérables se présentèrent pour elle, et occupèrent M. Claes, quoique Maguerite déclarât qu'elle ne se marierait pas avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année. Mais, malgré les efforts

de sa fille, malgré de violents combats, au commencement de l'hiver Balthazar reprit secrètement ses travaux. Il était difficile de cacher de telles occupations à des femmes curieuses; un jour donc, Martha dit à Marguerite en l'habillant : — Mademoiselle, nous sommes perdues! Ce monstre de Mulquinier, qui est le diable déguisé, car je ne lui ai jamais vu faire le signe de la croix, est remonté dans le grenier. Voilà monsieur votre père embarqué pour l'enfer. Fasse le ciel qu'il ne vous tue pas, comme il a tué cette pauvre chère madame!

— Cela n'est pas possible! dit Marguerite.

— Venez voir la preuve de leur trafic...

Mademoiselle Claes courut à sa fenêtre et aperçut en effet une légère fumée qui sortait par le tuyau du laboratoire.

—J'ai vingt et un ans dans quelques mois, pensa-t-elle, et je saurai m'opposer à la dissipation de notre fortune.

En se laissant aller à sa passion, Balthazar dut nécessairement avoir moins de respect pour les intérêts de ses enfants qu'il n'en avait eu pour sa femme. Les barrières étaient moins hautes, sa conscience était plus large, sa passion plus forte. Aussi marcha-t-il dans sa carrière de gloire, de travail, d'espérance et de misère avec la fureur d'un homme plein de conviction. Se croyant sûr du résultat, il se mit à travailler nuit et jour avec un emportement dont s'effrayèrent ses filles, qui ignoraient combien est peu nuisible le travail auquel un homme se plaît. Aussitôt que son père eut recommencé ses expériences, Marguerite retrancha toutes les superfluités de la table, devint d'une parcimonie digne d'un avare, et fut admirablement secondée par Josette et par Martha. M. Claes ne s'aperçut pas de cette réforme qui réduisait la vie au strict nécessaire; d'abord, il ne déjeunait pas; puis, il ne descendait de son laboratoire qu'au moment même du dîner; enfin, il se couchait quelques heures après être resté dans le parloir entre ses deux filles, sans leur dire un mot. Quand il se retirait, elles lui souhaitaient le bonsoir, et il se laissait embrasser machinalement sur les deux joues. Une semblable conduite eût causé les plus grands malheurs domestiques, si Marguerite n'avait été préparée à exercer l'autorité d'une mère, et prémunie par une passion secrète contre les malheurs d'une aussi grande liberté.

M. Pierquin avait cessé de venir voir ses cousines, en jugeant que leur ruine allait être complète. Les propriétés rurales de M. Balthazar, qui rapportaient seize mille francs et valaient environ deux cent mille écus, étaient déjà grevées de trois cent mille francs d'hypothèques, car avant de se remettre à la chimie M. Claes avait fait un emprunt considérable; or le revenu suffisait précisément au payement des intérêts; mais comme, avec l'imprévoyance naturelle aux hommes voués à une idée, il abandonnait ses fermages à Marguerite pour subvenir aux dépenses de la maison, le notaire avait calculé que trois ans suffiraient pour mettre le feu aux affaires, et que les gens de justice dévoreraient ce que Balthazar n'aurait pas mangé. La froideur de Marguerite avait amené Pierquin à un état d'indifférence presque hostile; et, pour se donner le droit de renoncer à la main de sa cousine, si elle devenait trop pauvre, il disait des Claes avec un air de compassion : — Ce sont des gens ruinés! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour les sauver. Mais que voulez-vous? Mademoiselle Claes s'est refusée à toutes les combinaisons légales qui devaient les préserver de la misère.

Nommé proviseur du collége de Douai, par la protection de son oncle, Emmanuel, que son mérite transcendant avait fait digne de ce poste, venait voir tous les jours pendant la soirée les deux jeunes filles, qui appelaient près d'elles la duègne aussitôt que leur père se couchait. Le coup de marteau doucement frappé par le jeune de Solis ne tardait jamais. Depuis trois mois, encouragé par la gracieuse et muette reconnaissance avec laquelle Marguerite acceptait ses soins, il était devenu lui-même. Les rayonnements de son âme pure comme un diamant brillèrent sans nuages, et Marguerite put en apprécier la force, la durée, en voyant combien la source en était inépuisable. Elle admirait une à une s'épanouir les fleurs dont elle avait respiré par avance les parfums; car, chaque jour, Emmanuel réalisait une de ses espérances et faisait luire dans les régions enchantées de l'amour de nouvelles lumières qui en chassaient les nuages, rassérénaient leur ciel, et coloraient les fécondes richesses ensevelies jusque-là dans l'ombre. Plus à son aise, il put déployer les séductions de son cœur jusqu'alors discrètement cachées : cette expansive gaieté du jeune âge, cette simplicité que donne une vie remplie par l'étude, et les trésors d'un esprit délicat que le monde n'avait pas adultéré, enfin toutes les innocentes joyeusetés qui vont si bien à la jeunesse aimante. Son âme et celle de Marguerite s'entendirent mieux, ils allèrent ensemble au fond de leurs cœurs et y trouvèrent les mêmes pensées : perles d'un même éclat! suaves et fraîches harmonies semblables à celles qui sont sous la mer, et qui, dit-on, fascinent les plongeurs! Ils se firent connaître l'un à l'autre par ces échanges de propos, par cette alternative curiosité qui, chez tous deux, prenait les formes les plus délicieuses du sentiment; et ce fut sans fausse honte, mais non pas sans de mutuelles coquetteries. Les deux heures qu'Emmanuel venait passer, tous les soirs, entre ces deux jeunes filles et

Martha, faisaient accepter à Marguerite la vie d'angoisses et de résignation dans laquelle elle était entrée. Cet amour naïvement progressif fut son soutien. Emmanuel portait dans ses témoignages d'affection cette grâce naturelle qui séduit tant, cet esprit doux et fin qui nuance l'uniformité du sentiment, comme les facettes relèvent la monotonie d'une pierre précieuse, en faisant jouer tous les feux : admirables façons dont les cœurs aimants ont seuls le secret, et qui rendent les femmes fidèles à la main artiste sous laquelle les femmes renaissent toujours neuves ; à la voix qui ne répète jamais une phrase sans la rafraîchir par de nouvelles modulations ! L'amour n'est pas seulement un sentiment, il est un art aussi ! Quelque mot simple, une précaution, un rien révèlent à une femme le grand et sublime artiste qui peut toucher son cœur sans le flétrir. Or, plus allait Emmanuel, plus charmantes étaient les expressions de son amour.

— J'ai devancé M. Pierquin, lui dit-il un soir, il vient vous annoncer une mauvaise nouvelle, je préfère vous l'apprendre moi-même. Votre père a vendu votre forêt à des spéculateurs, qui l'ont revendue par parties ; les arbres sont déjà coupés, tous les madriers sont enlevés. M. Claes a reçu trois cent mille francs comptant dont il s'est servi pour payer ses dettes à Paris, et, afin de les éteindre entièrement, il a même été obligé de faire une délégation de cent mille francs sur les cent mille écus qui restent à payer par les acquéreurs...

M. Pierquin entra.

— Hé bien ! ma chère cousine, dit-il, vous voilà ruinés, je vous l'avais prédit ; mais vous n'avez pas voulu m'écouter. Votre père a bon appétit. Il a, de la première bouchée, avalé vos bois. Votre subrogé-tuteur, M. Conynckx, est à Amsterdam où il achève de liquider sa fortune, et M. Claes a saisi ce moment-là pour faire son coup. Ce n'est pas bien. Je viens d'écrire au bonhomme Conynckx ; mais quand il arrivera, tout sera fricassé. Vous serez obligés de poursuivre votre père, le procès ne sera pas long, mais ce sera un procès déshonorant que M. Conynckx ne peut se dispenser d'intenter : la loi l'exige. Voilà le fruit de votre entêtement. Reconnaissez-vous maintenant combien j'étais prudent, combien j'étais dévoué à vos intérêts ?

— Je vous apporte une bonne nouvelle, mademoiselle, dit M. de Solis de sa voix douce, Gabriel est reçu à l'École Polytechnique. Les difficultés qui s'étaient élevées pour son admission sont aplanies.

Marguerite remercia son ami par un sourire, et dit :—Mes économies auront une destination ! Martha, nous nous occuperons dès demain du trousseau de Gabriel. — Ma pauvre Félicie, nous allons bien travailler, dit-elle en baisant sa sœur au front.

—Demain, vous l'aurez ici pour dix jours ; il doit être à Paris le quinze novembre.

—Mon cousin Gabriel prend un bon parti, dit le notaire en toisant le proviseur, car il aura besoin de se faire une fortune. Mais, ma chère cousine, il s'agit de sauver l'honneur de la famille, voudrez-vous cette fois m'écouter ?

— Non, dit-elle, s'il s'agit encore de mariage.

— Mais qu'allez-vous faire?

— Moi, mon cousin ? rien.

— Cependant vous êtes majeure.

— Dans quelques jours. Avez-vous, dit Marguerite, un parti à me proposer qui puisse concilier nos intérêts et ce que nous devons à notre père, à l'honneur de la famille ?

— Cousine, nous ne pouvons rien sans votre oncle. Cela posé, je reviendrai quand il sera de retour.

— Adieu, monsieur, dit Marguerite,

— Plus elle devient pauvre et plus elle fait la bégueule ! pensa le notaire.—Adieu, mademoiselle, reprit Pierquin. Monsieur le proviseur, je vous salue parfaitement. Et il s'en alla, sans faire attention ni à Félicie, ni à Martha.

— Depuis deux jours j'étudie le code et j'ai consulté un vieil avocat, ami de mon oncle, dit Emmanuel d'une voix tremblante. Je partirai, si vous m'y autorisez, demain, pour Amsterdam. Écoutez, chère Marguerite.

Il disait ce mot pour la première fois, elle l'en remercia par un regard mouillé, par un sourire et une inclination de tête. Il s'arrêta, montra Félicie et Martha.

— Parlez devant ma sœur, dit Marguerite. Elle n'a pas besoin de cette discussion pour se résigner à notre vie de privations et de travail, elle est si douce et si courageuse ! mais elle doit connaître combien le courage nous est nécessaire.

Les deux sœurs se prirent la main, et s'embrassèrent comme pour se donner un nouveau gage de leur union devant le malheur.

— Laissez-nous, Martha.

— Chère Marguerite, reprit Emmanuel en laissant percer dans l'inflexion de sa voix le bonheur qu'il éprouvait à conquérir les menus droits de l'affection, je me suis procuré les noms et la demeure des acquéreurs qui doivent les deux cent mille francs restant sur le prix des bois abattus. Demain, si vous y consentez, un avoué agissant au nom de M. Conynckx qui ne le désavouera pas, mettra opposition entre leurs mains. Dans six jours, votre grand-oncle sera de retour, il convoquera un conseil de famille, et fera émanciper Gabriel qui a dix-huit ans. Étant, vous et votre frère, autorisés à exercer vos droits,

vous demanderez votre part dans le prix des bois : Claes ne pourra pas vous refuser les deux cent mille francs arrêtés par l'opposition; quant aux deux cent mille autres qui vous seront encore dus, vous obtiendrez une obligation hypothécaire qui reposera sur la maison que vous habitez. M. Conynckx réclamera des garanties pour les trois cent mille francs qui reviennent à mademoiselle Félicie et à Lucien. Dans cette situation, votre père sera forcé de laisser hypothéquer ses biens de la plaine d'Orchies, déjà grevés de cent mille écus; et la loi donnant une priorité rétroactive aux inscriptions prises dans l'intérêt des mineurs, tout sera sauvé. M. Claes aura désormais les mains liées; car vos terres sont inaliénables, et il ne pourra plus rien emprunter sur les siennes, qui répondront de sommes supérieures à leur prix; les affaires se seront faites en famille, sans scandale, sans procès; et votre père sera forcé d'aller prudemment dans ses recherches, si même il ne les cesse tout à fait.

— Oui, dit Marguerite, mais où seront nos revenus? Les cent mille francs hypothéqués sur cette maison ne nous rapporteront rien, puisque nous y demeurons; et, comme le produit des biens que possède mon père dans la plaine d'Orchies payera les intérêts des trois cent mille francs dus à des étrangers, avec quoi vivrons-nous?

— D'abord, dit M. de Solis, en plaçant les cinquante mille francs qui resteront à Gabriel sur sa part, dans les fonds publics, vous en aurez, d'après le taux actuel, plus de quatre mille livres de rente qui suffiront à sa pension et à son entretien à Paris. Il ne peut disposer ni de la somme inscrite sur la maison de son père, ni du fonds de ses rentes; ainsi vous ne craindrez pas qu'il en dissipe un denier, et vous aurez une charge de moins. Puis, ne vous restera-t-il pas cent cinquante mille francs à vous?

— Mon père me les demandera! dit-elle avec effroi, et je ne saurai pas les lui refuser.

— Hé bien! chère Marguerite, vous pouvez les sauver encore, en vous en dépouillant. Placez-les sur le grand-livre, au nom de votre frère. Cette somme vous donnera douze ou treize mille livres de rente qui vous feront vivre. Les mineurs émancipés ne pouvant rien aliéner sans l'avis d'un conseil de famille, vous gagnerez ainsi trois ans de tranquillité. A cette époque, votre père aura trouvé son problème ou vraisemblablement y renoncera; et Gabriel, devenu majeur, vous restituera les fonds pour établir les comptes entre vous quatre.

Marguerite se fit expliquer de nouveau des dispositions de loi qu'elle ne pouvait comprendre tout d'abord. Ce fut certes une scène neuve que celle des deux amants étudiant le code dont Emmanuel s'était muni pour apprendre à sa maîtresse les lois qui régissaient les biens des mineurs, et dont elle eut bientôt saisi l'esprit, grâce à la pénétration naturelle aux femmes, et que l'amour aiguisait encore.

Le lendemain, Gabriel revint à la maison paternelle. Quand M. de Solis le rendit à Balthazar, en lui en annonçant l'admission à l'École Polytechnique, le père remercia le proviseur par un geste de main, et dit : — J'en suis bien aise, Gabriel sera donc un savant!

— Oh! mon frère, dit Marguerite en voyant Balthazar remonter à son laboratoire, travaille bien, ne dépense pas d'argent! fais tout ce qu'il faudra faire, mais sois économe. Les jours où tu sortiras dans Paris, va chez nos amis, chez nos parents, pour ne contracter aucun des goûts qui ruinent les jeunes gens. Ta pension monte à près de mille écus, il te restera mille francs pour tes menus plaisirs, ce doit être assez.

— Je réponds de lui, dit M. de Solis en frappant sur l'épaule de son élève.

Un mois après, M. Conynckx avait, de concert avec Marguerite, obtenu de M. Claes toutes les garanties désirables; car les plans si sagement conçus par M. de Solis furent entièrement approuvés et exécutés. En présence de la loi, devant son cousin dont la probité farouche transigeait difficilement sur les questions d'honneur, Balthazar, honteux de la vente qu'il avait consentie dans un moment où il était harcelé par ses créanciers, se soumit à tout ce qu'on exigea de lui. Satisfait de pouvoir réparer le dommage qu'il avait presque involontairement fait à ses enfants, il signa tous les actes avec la préoccupation du savant. Il était devenu complétement imprévoyant à la manière des nègres qui, le matin, vendent leur femme pour une goutte d'eau-de-vie, et la pleurent le soir. Il ne jetait même pas les yeux sur son avenir le plus proche; il ne se demandait pas quelles seraient ses ressources, quand il aurait fondu son dernier écu. Il poursuivait ses travaux, continuait ses achats, sans savoir qu'il n'était plus que le possesseur titulaire de sa maison, de ses propriétés, et qu'il lui serait impossible, grâce à la sévérité des lois, de se procurer un sou sur les biens dont il était en quelque sorte le gardien judiciaire.

L'année 1818 expira sans aucun événement malheureux. Les deux jeunes filles payèrent les frais nécessités par l'éducation de Lucien, et satisfirent à toutes les dépenses de leur maison, avec les dix-huit mille francs de rente, placés sous le nom de Gabriel, dont leur frère envoyait exactement les semestres. M. de Solis perdit son oncle dans le mois de décembre de cette année.

Un matin, Marguerite apprit par Martha que son père avait vendu sa collection de tulipes, le mobilier de la maison de devant, et toute l'argenterie.

Elle fut obligée de racheter les couverts nécessaires au service de la table, et les fit marquer à son chiffre. Jusqu'à ce jour elle avait gardé le silence sur les déprédations de Balthazar; mais le soir, après le dîner, elle pria Félicie de la laisser seule avec son père, et quand il fut assis, suivant son habitude, au coin de la cheminée du parloir, Marguerite lui dit : — Mon cher père, vous êtes le maître de tout vendre ici, même vos enfants. Oui, nous vous obéirons tous sans murmure; mais, je suis forcée de vous faire observer que nous sommes sans argent, que nous avons à peine de quoi vivre cette année, et que nous serons obligées, Félicie et moi, de travailler nuit et jour pour payer la pension de Lucien, avec le prix de la robe de dentelle que nous avons entreprise. Je vous en conjure, mon bon père, discontinuez vos travaux.

— Tu as raison, mon enfant, dans six semaines tout sera fini! J'aurai trouvé l'Absolu, ou l'Absolu sera introuvable. Vous serez tous riches à millions...

— Laissez-nous pour le moment un morceau de pain, répondit Marguerite.

— Il n'y a pas de pain ici! dit Claes d'un air effrayé, pas de pain chez un Claes! Et tous nos biens?

— Vous avez rasé la forêt de Waignies. Le sol n'en est pas encore libre, et ne peut rien produire. Quant à vos fermes d'Orchies, les revenus ne suffisent point à payer les intérêts des sommes que vous avez empruntées.

— Avec quoi vivons-nous donc? demanda-t-il.

Marguerite lui montra son aiguille et ajouta :

— Les rentes de Gabriel nous aident, mais elles sont insuffisantes. Je joindrais les deux bouts de l'année si vous ne m'accabliez de factures auxquelles je ne m'attends pas, car vous ne me dites rien de vos achats en ville. Quand je crois avoir assez pour mon trimestre, et que mes petites dispositions sont faites, il m'arrive un mémoire de soude, de potasse, de zinc, de soufre, que sais-je?

— Ma chère enfant, encore six semaines de patience! Après, je me conduirai sagement. Et tu verras des merveilles, ma petite Marguerite.

— Il est bien temps que vous pensiez à vos affaires. Vous avez tout vendu : tableaux, tulipes, argenterie; il ne nous reste plus rien; au moins, ne contractez pas de nouvelles dettes.

— Je n'en veux plus faire, dit le vieillard.

— Plus? s'écria-t-elle. Vous en avez donc?

— Rien, des misères, répondit-il en baissant les yeux et rougissant.

Marguerite se trouva pour la première fois humiliée par l'abaissement de son père, et en souffrit tant qu'elle n'osa l'interroger.

Un mois après cette scène, un banquier de la ville vint pour toucher une lettre de change de dix mille francs, souscrite par M. Claes. Marguerite ayant prié le banquier d'attendre pendant la journée en témoignant le regret de n'avoir pas été prévenue de ce payement, celui-ci l'avertit que la maison Protez et Chiffreville en avait neuf autres de même somme, échéant de mois en mois.

— Tout est dit! s'écria Marguerite, l'heure est venue.

Elle envoya chercher son père et se promena tout agitée à grands pas, dans le parloir, en se parlant à elle-même : — Trouver cent mille francs, dit-elle, ou voir notre père en prison! Que faire?

Balthazar ne descendit pas. Lassée de l'attendre, Marguerite monta au laboratoire. En entrant, elle vit son père, au milieu d'une pièce immense, fortement éclairée, garnie de machines et de verreries poudreuses. Çà et là, étaient des livres, des tables encombrées de produits étiquetés, numérotés. Partout le désordre qu'entraîne la préoccupation du savant y froissait les habitudes flamandes. Cet ensemble de matras, de cornues, de métaux, de cristallisations fantasquement colorées, d'échantillons accrochés aux murs, ou jetés sur des fourneaux, était dominé par la figure de Balthazar Claes qui, sans habit, et les bras nus comme ceux d'un ouvrier, montrait sa poitrine couverte de poils blanchis comme l'étaient ses cheveux. Ses yeux horriblement fixes ne quittèrent pas une machine pneumatique dont le récipient était coiffé d'une lentille formée par de doubles verres convexes, dont l'intérieur était plein d'alcohol et qui réunissait les rayons du soleil entrant alors par l'un des compartiments de la rose du grenier. Le récipient de la machine pneumatique, dont le plateau était isolé, communiquait avec le fil d'une pile de Volta. Lemulquinier, qui était occupé à faire mouvoir le plateau de cette machine montée sur un axe mobile, afin de toujours maintenir la lentille dans une direction perpendiculaire aux rayons du soleil, se leva, la face toute noire, et dit : — Ha! mademoiselle, n'approchez pas!

L'aspect de son père qui, presque agenouillé devant sa machine, recevait d'aplomb la lumière du soleil, et dont les cheveux épars ressemblaient à des fils d'argent; son crâne bossué, son visage contracté par une attente affreuse, la singularité des objets dont il était entouré, l'obscurité dans laquelle se trouvaient les parties de ce vaste grenier d'où s'élançaient des machines bizarres, tout contribuait à frapper Marguerite, qui se dit avec terreur : *Mon père est fou!* Elle s'approcha de lui, pour lui dire à l'oreille : — Renvoyez Mulquinier.

— Non, non, mon enfant, j'en ai besoin; j'attends l'effet d'une belle expérience à laquelle les autres n'ont pas songé. Voici trois jours que nous guettons

un rayon de soleil. J'ai les moyens de soumettre les métaux dans un vide parfait, aux feux solaires concentrés et à des courants électriques. Vois-tu! dans un moment, l'action la plus énergique dont un chimiste puisse disposer va éclater, et moi seul...

— Hé! mon père, au lieu de vaporiser l'or, vous devriez bien le réserver pour payer vos lettres de change...

— Attends, attends!

— M. Mersktus est venu, mon père; il lui faut dix mille francs à quatre heures.

— Oui, oui, tout à l'heure! J'avais signé ces petits *bons* pour ce mois-ci, c'est vrai. Je croyais que j'aurais trouvé l'Absolu! Mon Dieu, si j'avais le soleil de juillet, mon expérience serait faite!

Il se prit par les cheveux, s'assit sur un mauvais fauteuil de canne, et quelques larmes roulèrent dans ses yeux.

— Monsieur a raison! Tout ça, c'est la faute de ce gredin de soleil qui est trop faible; le lâche, le sacré paresseux!

Le maître et le valet ne faisaient plus attention à Marguerite.

— Laissez-nous, Mulquinier, dit-elle.

— Ha! je tiens une nouvelle expérience! s'écria Claes.

— Mon père, oubliez vos expériences, lui dit sa fille quand ils furent seuls; vous avez cent mille francs à payer, et nous ne possédons pas un liard. Quittez votre laboratoire, il s'agit aujourd'hui de votre honneur. Que deviendrez-vous, quand vous serez en prison? Souillerez-vous vos cheveux blancs et le nom de Claes par l'infamie d'une banqueroute? Non, je m'y opposerai. J'aurai la force de combattre votre folie, car il serait affreux de vous voir sans pain dans vos derniers jours! Ouvrez les yeux sur notre position, ayez donc enfin de la raison!

— Folie! cria Balthazar en se dressant sur ses jambes et fixant ses yeux lumineux sur sa fille. Il se croisa les bras sur la poitrine, et répéta le mot *folie* si majestueusement que Marguerite trembla. — Ha! ta mère ne m'aurait pas dit ce mot! reprit-il. Elle n'ignorait pas, *elle*, de quelle importance étaient mes recherches. Elle avait appris une science pour me comprendre! Elle savait que je travaille pour l'humanité, qu'il n'y a rien de personnel ni de sordide en moi! Le sentiment de la femme qui aime est, je le vois, au-dessus de l'affection filiale. Oui, l'amour est le plus beau de tous les sentiments! — *Avoir de la raison?* reprit-il en se frappant la poitrine; en manqué-je? ne suis-je pas *moi?* Nous sommes pauvres, ma fille! Eh bien! je le veux ainsi. Je suis votre père, obéissez-moi! je vous ferai riche quand il me plaira. Votre fortune! mais c'est une misère. Quand j'aurai trouvé un dissolvant du carbone, j'emplirai votre parloir de diamants. C'est une niaiserie en comparaison de ce que je cherche. Vous pouvez bien attendre, quand je me consume en efforts gigantesques.

— Mon père, je n'ai pas le droit de vous demander compte des quatre millions que vous avez engloutis dans ce grenier, sans résultat; je ne vous parlerai pas de ma mère que vous avez tuée; je vous dirai que, si j'avais un mari, je l'aimerais, sans doute, autant que vous aimait ma mère, et que je serais prête à tout lui sacrifier, comme elle vous sacrifiait tout. J'ai suivi ses ordres, en me donnant à vous tout entière, et je vous l'ai prouvé en ne me mariant point, afin de ne pas vous obliger à me rendre votre compte de tutelle. Laissons le passé, pensons au présent. Je viens ici représenter la nécessité que vous avez créée vous-même. Il faut de l'argent pour vos lettres de change, entendez-vous? Il n'y a rien à saisir ici que le portrait de notre aïeul Van Claes. Je viens donc au nom de ma mère, qui s'est trouvée trop faible pour défendre ses enfants contre leur père et qui m'a ordonné de vous résister; je viens au nom de mes frères et de ma sœur; je viens, mon père, au nom de tous les Claes, vous commander de laisser vos expériences, et de vous faire une fortune à vous, avant de les poursuivre. Si vous vous armez de votre paternité qui ne se fait sentir que pour nous tuer, j'ai pour moi vos ancêtres et l'honneur qui parlent plus haut que la chimie. Les familles passent avant la science! J'ai trop été votre fille!

— Et alors, tu veux être mon bourreau, dit-il d'une voix affaiblie.

Marguerite se sauva pour ne pas abdiquer le rôle qu'elle venait de prendre; elle crut avoir entendu la voix de sa mère quand elle lui avait dit: *Ne contrarie pas trop ton père, aime-le bien.*

— Mademoiselle fait là-haut de la belle ouvrage! dit Lemulquinier en descendant à la cuisine pour déjeuner. Nous allions mettre la main sur le secret, nous n'avions plus besoin que d'un brin de soleil de juillet; car monsieur, ah! quel homme! il est quasiment dans les chausses du bon Dieu! — Il ne s'en faut pas de ça, dit-il à Josette, en faisant claquer l'ongle de son pouce droit sous la dent populairement nommée la palette, que nous ne sachions le principe de tout. *Patatras!* elle s'en vient crier pour des bêtises de lettres de change.

— Hé bien! payez-les de vos gages, dit Martha, ces lettres *d'échange?*

— Il n'y a donc point de beurre à mettre sur mon pain? dit Lemulquinier à Josette.

— Et de l'argent pour en acheter? répondit aigrement la cuisinière. Comment! vieux monstre, si vous faites de l'or dans votre cuisine de démon,

pourquoi ne vous faites-vous pas un peu de beurre? ce ne serait pas si difficile, et vous en vendriez au marché de quoi faire aller la marmite. Nous mangeons du pain sec, nous autres! Ces deux demoiselles se contentent de pain et de noix! vous seriez donc mieux nourri que les maîtres! Mademoiselle ne veut dépenser que cent francs par mois, pour toute la maison. Nous ne faisons plus qu'un dîner. Si vous voulez des douceurs, vous avez vos fourneaux là-haut, où vous fricassez des perles, qu'on ne parle que de ça au marché. Faites-vous-y des poulets rôtis.

Lemulquinier prit son pain et sortit.

— Il va acheter quelque chose de son argent, dit Martha, tant mieux! Ce sera autant d'économisé. Est-il avare, ce Chinois-là!

— Fallait le prendre par la famine, dit Josette. Voilà huit jours qu'il n'a rien frotté *nune part ;* je fais son ouvrage, il est toujours là-haut; il peut bien me payer de ça, en nous régalant de quelques harengs. Qu'il en apporte, je m'en vais joliment les lui prendre!

— Ah! dit Martha, j'entends mademoiselle Marguerite qui pleure. Son vieux sorcier de père avalera la maison sans dire une parole chrétienne, car c'est un vrai sorcier. Dans mon pays, on l'aurait déjà brûlé vif; mais ici l'on n'a pas plus de religion que chez les Maures d'Afrique.

En effet, mademoiselle Claes étouffait mal ses sanglots, en traversant la galerie. Elle gagna sa chambre, chercha la lettre de sa mère, et lut ce qui suit :

« Mon enfant, si Dieu le permet, mon esprit sera « dans ton cœur quand tu liras ces lignes, les der- « nières que j'aurai tracées! Elles sont pleines d'a- « mour pour mes chers petits qui restent abandon- « nés à un démon auquel je n'ai pas su résister. Il « aura donc absorbé votre pain, comme il a dévoré « ma vie et même mon amour. Tu savais, ma bien- « aimée, si j'aimais ton père! je vais expirer l'ai- « mant moins puisque je prends contre lui des pré- « cautions que je n'aurais pas avouées de mon vivant. « Oui, j'aurai gardé dans le fond de mon cercueil « une dernière ressource pour le jour où vous serez « au plus haut degré du malheur. S'il vous a ré- « duits à l'indigence, où s'il faut sauver votre hon- « neur, mon enfant, tu trouveras chez M. de Solis, « s'il vit encore, sinon chez son neveu, notre bon « Emmanuel, cent soixante-dix mille francs envi- « ron, qui vous aideront à vivre. Si rien n'a pu « dompter sa passion, si ses enfants ne sont pas une « barrière plus forte pour lui que ne l'a été mon « bonheur, et ne l'arrêtent pas dans sa marche cri- « minelle, quittez votre père, vivez au moins! Je « ne pouvais pas l'abandonner, je me devais à lui. « Toi, Marguerite, sauve la famille! Je t'absous de « tout ce que tu feras pour défendre Gabriel, Lucien « et Félicie. Prends courage, sois l'ange tutélaire des « Claes. Sois ferme, je n'ose dire, sois sans pitié ; « mais, pour pouvoir réparer les malheurs déjà faits, « il faut conserver quelque fortune, et tu dois te « considérer comme étant au lendemain de la mi- « sère, car rien n'arrêtera la fureur de la passion « qui m'a tout ravi. Ainsi, ma fille, ce sera être « pleine de cœur que d'oublier ton cœur ; ta dissi- « mulation, s'il fallait mentir à ton père, serait glo- « rieuse ; tes actions, quelque blâmables qu'elles « pussent paraître, seraient toutes héroïques faites « dans le but de protéger la famille. Le vertueux « M. de Solis ne l'a dit, et jamais conscience ne fut « ni plus pure ni plus clairvoyante. Je n'aurais pas « eu la force de te dire ces paroles, même en mou- « rant. Cependant sois toujours respectueuse et « bonne dans cette horrible lutte! Résiste en ado- « rant, refuse avec douceur. J'aurai donc eu des lar- « mes inconnues et des douleurs qui n'éclateront « qu'après ma mort! Embrasse, en mon nom, mes « chers enfants, au moment où tu deviendras ainsi « leur protection. Que Dieu et les saints soient avec « toi!

« Joséphine. »

A cette lettre était jointe une reconnaissance de MM. de Solis oncle et neveu, qui s'engageaient à remettre le dépôt fait entre leurs mains par madame Claes, à celui de ses enfants qui leur représenterait cet écrit.

— Martha, cria Marguerite à la duègne qui monta promptement, allez chez M. Emmanuel et priez-le de passer chez moi, pour une affaire importante et pressée. — Noble et discrète créature! il ne m'a jamais rien dit, à moi, pensa-t-elle, à moi dont il devine si bien les ennuis, les chagrins, dont il voudrait partager les travaux.

Emmanuel vint avant que Martha ne fût de retour.

— Vous avez eu des secrets pour moi? dit-elle en lui montrant l'écrit.

Emmanuel baissa la tête.

— Marguerite, vous êtes donc bien malheureuse! reprit-il en laissant rouler quelques pleurs dans ses yeux.

— Oh! oui. Soyez mon appui, vous que ma mère a nommé là, dit-elle en lui montrant la lettre, *notre bon Emmanuel.*

— Mon sang et ma vie étaient à vous le lendemain du jour où je vous vis dans la galerie, répondit-il en pleurant de joie et de douleur; mais je ne savais pas, je n'osais pas espérer qu'un jour vous

accepteriez et ma vie et mon sang! Si vous me connaissez bien, vous devez savoir que ma parole est sacrée. Pardonnez-moi cette parfaite obéissance aux volontés de votre mère, il ne m'appartenait pas d'en juger les intentions.

— Vous nous avez sauvés, dit-elle en l'interrompant; et par un geste, elle lui prit le bras pour descendre au parloir. Mademoiselle Claes apprit l'origine de la somme dont Emmanuel était le dépositaire, et l'instruisit de la triste nécessité dans laquelle se trouvait son père.

— Il faut aller payer les lettres de change, dit Emmanuel, si elles sont toutes chez M. Mersktus; vous gagnerez les intérêts. Je vous remettrai les soixante-dix mille francs qui restent. Mon pauvre oncle m'a laissé une somme semblable en ducats qui seront faciles à transporter secrètement.

— Oui, dit-elle, apportez-les à la nuit. Quand mon père dormira, nous les cacherons à nous deux. S'il savait que j'ai de l'argent, peut-être me ferait-il violence. Oh! Emmanuel, se défier de son père!... dit-elle en pleurant, et appuyant son front sur le cœur du jeune homme.

Ce gracieux et triste mouvement par lequel Marguerite cherchait une protection, fut la première expression vive de cet amour toujours enveloppé de mélancolie, toujours contenu dans une sphère de douleurs; mais leurs cœurs trop pleins devaient déborder, et ce fut sous le poids d'une misère!

— Que faire? que devenir? Il ne voit rien, ne se soucie ni de nous, ni de lui: car je ne sais pas comment il peut vivre dans ce grenier, dont l'air est brûlant.

— Que pouvez-vous attendre d'un homme qui, à tout moment, s'écrie comme Richard III: *Mon royaume pour un cheval!* dit Emmanuel. Il sera toujours impitoyable, et vous devez l'être autant que lui. Payez ses lettres de change; donnez-lui, si vous voulez, votre fortune; mais celle de votre sœur, celle de vos frères n'est ni à vous, ni à lui.

— Donner ma fortune? dit-elle en serrant la main d'Emmanuel et lui jetant un regard de feu, vous me le conseillez, vous! tandis que Pierquin faisait mille mensonges pour me la conserver.

— Ah! peut-être suis-je égoïste à ma manière! dit-il. Tantôt je vous voudrais sans fortune, il me semble que vous seriez plus près de moi; tantôt je vous voudrais riche, heureuse, et je trouve qu'il y a de la petitesse à se croire séparés par les pauvres grandeurs de la fortune.

— Cher! ne parlons pas de *nous*...

— *Nous!* répéta-t-il. Puis, après une pause: — Le mal est grand, mais il n'est pas irréparable.

— Il se réparera par nous seuls, car la famille Claes n'a plus de chef. Pour en arriver à ne plus être ni père ni homme, n'avoir aucune notion du juste et de l'injuste (car lui, si grand, si généreux, si probe, il a dissipé, malgré la loi, le bien des enfants dont il est le défenseur!), dans quel abîme est-il donc tombé? Mon Dieu! que cherche-t-il donc?

— Malheureusement, ma chère Marguerite, s'il a tort comme chef de famille, il a raison scientifiquement. Une vaingtaine d'hommes en Europe l'admireront, là où tous les autres le taxeront de folie. Mais vous pouvez sans scrupule lui refuser la fortune de ses enfants, car une découverte a toujours été un hasard. S'il doit rencontrer la solution de son problème, il la trouvera sans tant de frais, et peut-être au moment où il en désespérera!

— Ma pauvre mère est heureuse, dit Marguerite; elle aurait souffert mille fois la mort avant de mourir, elle qui a péri à son premier choc contre la science. Mais ce combat n'a pas de fin.

— Il y a une fin, reprit Emmanuel. Quand vous n'aurez plus rien, M. Claes ne trouvera plus de crédit, et s'arrêtera.

— Qu'il s'arrête donc dès aujourd'hui, s'écria Marguerite, car nous sommes sans ressource!

M. de Solis alla racheter les lettres de change et vint les remettre à Marguerite.

Balthazar descendit quelques moments avant le dîner, contre son habitude. Pour la première fois, depuis deux ans, sa fille aperçut dans sa physionomie les signes d'une tristesse horrible à voir: il était redevenu père; la raison avait chassé la science. Il regarda dans la cour, dans le jardin, et quand il fut certain de se trouver seul avec sa fille, il vint à elle par un mouvement plein de mélancolie et de bonté.

— Mon enfant, dit-il, en lui prenant la main et la lui serrant avec une onctueuse tendresse, pardonne à ton vieux père. Oui, Marguerite, j'ai eu tort. Toi seule as raison. Tant que je n'aurai pas *trouvé*, je suis un misérable! Je m'en irai d'ici. Je ne veux pas voir vendre Van Claes, dit-il en montrant le portrait du martyr. Il est mort pour la liberté, je serai mort pour la science! lui vénéré, moi haï!

— Haï, mon père, non! dit-elle, en se jetant sur son sein; nous vous adorons tous. N'est-ce pas, Félicie? dit-elle à sa sœur qui entrait en ce moment.

— Qu'avez-vous, mon cher père? dit la jeune fille en lui prenant la main.

— Je vous ai ruinés!

— Hé! dit Félicie, nos frères nous feront une fortune. Lucien est toujours le premier dans sa classe.

— Tenez, mon père, reprit Marguerite, en amenant Balthazar par un mouvement plein de grâce et de câlinerie filiale devant la cheminée, où elle

prit quelques papiers qui étaient sous le cartel. Voici les lettres de change. Mais n'en souscrivez plus, il n'y aurait plus rien pour les payer...

Balthazar demeura muet de surprise.

— Tu as donc de l'argent? dit-il à l'oreille de Marguerite.

Ce mot la suffoqua, tant il y avait de délire, de joie, d'espérance dans la figure de son père, qui regardait autour de lui comme pour découvrir de l'or.

— Mon père, dit-elle, avec un accent de douleur, j'ai ma fortune.

— Donne-la moi, dit-il en laissant échapper un geste avide; je te rendrai tout au centuple.

— Oui, je vous la donnerai, répondit Marguerite en contemplant Balthazar qui ne comprit pas le sens que sa fille mettait à ce mot; car elle comptait bien la réserver pour le nourrir un jour.

— Ha! ma chère fille, dit-il, tu me sauves la vie! J'ai imaginé une dernière expérience, après laquelle il n'y a plus rien de possible. Si cette fois je ne le trouve pas, il faudra renoncer à chercher *l'Absolu*. Donne-moi le bras, viens, mon enfant chérie; je voudrais te faire la femme la plus heureuse de la terre! Tu me rends au bonheur, à la gloire; tu me procures le pouvoir de vous combler de trésors; je vous accablerai de joyaux, de richesses.

Il la baisa sur le front, lui prit les mains, les serra, lui témoigna sa joie par des câlineries qui parurent presque serviles à Marguerite. Pendant le dîner Balthazar ne voyait qu'elle. Il la regardait avec l'empressement, avec l'attention, la vivacité qu'un amant déploie pour sa maîtresse. Faisait-elle un mouvement, il cherchait à deviner sa pensée, son désir, et se levait pour la servir. Il la rendait honteuse, car il mettait à ses soins une sorte de jeunesse qui contrastait avec sa vieillesse anticipée. Mais, à ces cajoleries elle opposait le tableau de la détresse actuelle, soit par un mot de doute, soit par un regard qu'elle jetait sur les rayons vides des dressoirs de cette salle à manger.

—Va, lui dit-il, dans six mois, nous remplirons ça d'or et de merveilles. Tu seras comme une reine. Bah! la nature entière nous appartiendra, nous serons au-dessus de tout... et par toi... ma Marguerite. — Margarita! reprit-il en souriant, ton nom est une prophétie. Margarita veut dire une perle. Sterne a dit cela quelque part. As-tu lu Sterne? Veux-tu un Sterne? ça t'amusera.

— La perle est, dit-on, le fruit d'une maladie, reprit-elle, et nous avons déjà bien souffert!

— Ne sois pas triste; tu feras le bonheur de ceux que tu aimes, car tu seras bien puissante, bien riche.

—Mademoiselle a si bon cœur, dit Lemulquinier dont la face en écumoire grimaça péniblement un sourire.

Pendant le reste de la soirée, Balthazar déploya pour ses deux filles toutes les grâces de son caractère et le charme de sa conversation; il fut séduisant comme le serpent. Sa parole, ses regards épanchaient un fluide magnétique. Il leur fit connaître cette puissance de génie, ce doux esprit qui fascinait leur mère, et il les mit pour ainsi dire dans son cœur. Quand M. de Solis vint, il les trouva, pour la première fois depuis longtemps, tous les trois réunis. Malgré sa réserve, le jeune proviseur fut soumis au prestige de cette scène; car la conversation, les manières de Balthazar avaient un entraînement irrésistible. Quoique plongés dans les abîmes de la pensée, et incessamment occupés à observer le monde moral, les hommes de science aperçoivent néanmoins les plus petits détails dans la sphère où ils vivent. Plus intempestifs que distraits, ils ne sont jamais en harmonie avec ce qui les entoure: ils savent et oublient. Ils préjugent l'avenir, prophétisent pour eux seuls, sont au fait d'un événement avant qu'il n'éclate, mais ils n'en ont rien dit. Si, dans le silence des méditations, il ont fait usage de leur puissance pour reconnaître ce qui se passe autour d'eux, il leur suffit d'avoir deviné: le travail les emporte, et ils appliquent presque toujours à faux les connaissances qu'ils ont acquises sur les choses de la vie. Parfois, quand ils se réveillent de leur apathie sociale, ou quand ils tombent du monde moral dans le monde extérieur, ils y reviennent avec une riche mémoire, et n'y sont étrangers à rien. Ainsi Balthazar, qui joignait la perspicacité du cœur à la perspicacité du cerveau, savait tout le passé de sa fille; il connaissait ou avait deviné les moindres événements de l'amour mystérieux qui l'unissait à Emmanuel; il le leur prouva finement, et sanctionna leur affection en la partageant. C'était la plus douce flatterie que pût faire un père, et les deux amants ne surent pas y résister. Cette soirée fut délicieuse par le contraste qu'elle formait avec les chagrins qui assaillaient la vie de ces pauvres enfants.

Quand, après les avoir pour ainsi dire remplis de sa lumière et baignés de tendresse, Balthazar se retira. M. de Solis, qui avait eu jusqu'alors une contenance gênée, se débarrassa de trois mille ducats en or qu'il tenait dans ses poches en craignant de les laisser apercevoir. Il les mit sur la travailleuse de Marguerite qui les couvrit avec le linge qu'elle raccommodait, et alla chercher le reste de la somme. Quand il revint, Félicie avait été se coucher; onze heures sonnaient; Martha, qui veillait pour déshabiller sa maîtresse, était occupée chez Félicie.

— Où cacher cela? dit Marguerite, qui n'avait pas résisté au plaisir du manier quelques ducats. Cet enfantillage la perdit.

— Je soulèverai cette colonne de marbre, dont

le socle est creux, dit Emmanuel ; vous y glisserez les rouleaux, et le diable n'irait pas les y chercher.

Au moment où Marguerite faisait son avant-dernier voyage de la travailleuse à la colonne, elle jeta un cri perçant, laissa tomber les rouleaux, dont les pièces brisèrent le papier et s'éparpillèrent sur le parquet : son père était à la porte du parloir, et montrait sa tête dont l'expression d'avidité l'effraya.

— Que faites-vous donc là? dit-il en regardant tour à tour sa fille, que la peur clouait sur le plancher, et M. de Solis, qui s'était brusquement dressé, mais dont l'attitude auprès de la colonne était assez significative.

Le fracas de l'or sur le parquet fut horrible, et son éparpillement semblait prophétique.

— Je ne me trompais pas, dit Balthazar en s'asseyant, j'avais entendu le son de l'or.

Il n'était pas moins ému que les deux jeunes gens dont les cœurs palpitaient si bien à l'unisson, que leurs mouvements s'entendaient comme les coups d'un balancier de pendule, au milieu du profond silence qui régna tout à coup dans le parloir.

— Je vous remercie, monsieur de Solis, dit Marguerite à Emmanuel, en lui jetant un coup d'œil qui signifiait : — Secondez-moi, pour sauver cette somme.

— Quoi ! cet or... reprit Balthazar en lançant des regards d'une épouvantable lucidité sur sa fille et sur Emmanuel.

— Cet or est à monsieur qui a la bonté de me le prêter pour faire honneur à nos engagements, lui répondit-elle.

M. de Solis rougit et voulut sortir.

— Monsieur, dit Balthazar en l'arrêtant par le bras, ne vous dérobez pas à mes remerciements.

— Monsieur, vous ne me devez rien. Cet argent appartient à mademoiselle Marguerite qui me l'emprunte sur ses biens, répondit-il en regardant sa maîtresse qui le remercia par un imperceptible clignement de paupières.

— Je ne souffrirai pas cela, s'écria M. Claes.

Il prit une plume et une feuille de papier sur la table où écrivait Félicie, et se tournant vers les deux jeunes gens étonnés : — Combien y a-t-il ?

La passion avait rendu Balthazar plus rusé que ne l'eût été le plus adroit gérant d'une entreprise par actions. La somme allait être à lui. Marguerite et M. de Solis hésitaient.

— Comptons, dit-il.

— Il y a six mille ducats, répondit Emmanuel.

— Soixante-dix mille francs ! reprit M. Claes.

Le coup d'œil que Marguerite jeta sur son amant lui donna du courage.

— Monsieur, dit-il en tremblant, votre engagement est sans valeur. Pardonnez-moi cette expression purement technique. J'ai prêté ce matin à mademoiselle cent mille francs pour racheter des lettres de change que vous étiez hors d'état de payer, vous ne sauriez donc me donner aucune garantie. Ces cent soixante-dix mille francs sont à mademoiselle votre fille qui peut en disposer comme bon lui semble, mais je ne les lui prête que sur la promesse qu'elle m'a faite de souscrire un contrat avec lequel je puisse prendre mes sûretés sur sa part dans les terrains nus de Waignies.

Marguerite détourna la tête pour ne pas laisser voir les larmes qui lui vinrent aux yeux. Elle connaissait la pureté de cœur qui distinguait Emmanuel. Élevé par son oncle dans la pratique la plus sévère des vertus religieuses, il avait spécialement horreur du mensonge; après avoir offert sa vie et son cœur à Marguerite, il lui faisait donc encore le sacrifice de sa conscience.

— Adieu, monsieur, lui dit Balthazar ; je vous croyais plus de confiance dans un homme qui vous voyait avec des yeux de père.

Après avoir échangé avec Marguerite un déplorable regard, Emmanuel fut reconduit par Martha qui ferma la porte de la rue. Au moment où le père et la fille furent bien seuls, Claes dit à sa fille : — Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Ne prenez pas de détours, mon père. Vous voulez cette somme, vous ne l'aurez point.

Elle se mit à ramasser les ducats. Son père l'aida silencieusement à les rassembler et à vérifier la somme qu'elle avait semée. Marguerite le laissa faire sans lui témoigner la moindre défiance. Les six mille ducats remis en pile, Balthazar dit d'un air désespéré : — Marguerite, il me faut cet or !

— Ce serait un vol si vous le preniez, répondit-elle froidement. Écoutez, mon père, il vaut mieux nous tuer d'un seul coup que de nous faire souffrir mille morts chaque jour ; ainsi voyez qui de vous, qui de nous doit succomber.

— Vous aurez donc assassiné votre père ! reprit-il.

— Nous aurons vengé notre mère ! dit-elle en montrant la place où madame Claes était morte.

— Ma fille, si tu savais ce dont il s'agit, tu ne me dirais pas de telles paroles. Écoute, je vais t'expliquer le problème.... Mais tu ne me comprendras pas ! s'écria-t-il avec désespoir. Enfin, donne ! crois une fois en ton père. Oui, je sais que j'ai fait de la peine à ta mère ; que j'ai dissipé, pour employer le mot des ignorants, ma fortune et dilapidé la vôtre ; que vous travaillez tous pour ce que tu nommes une folie ; mais, mon ange, ma bien-aimée, mon amour, ma Marguerite, écoute-moi donc ? Si je ne réussis pas, je me donne à toi, je t'obéirai comme tu devrais, toi, m'obéir ; je ferai tes volontés, je te remettrai la conduite de ma fortune, je ne serai plus le

tuteur de mes enfants, je me dépouillerai de toute autorité. Je le jure par ta mère, dit-il en versant des larmes.

Marguerite détourna la tête pour ne pas voir cette figure en pleurs, et M. Claes se jeta aux genoux de sa fille, en croyant qu'elle allait céder.

— Marguerite, Marguerite! donne, donne! Que sont soixante-dix mille francs pour éviter des remords éternels? Vois-tu, je mourrai, ceci me tuera. Écoute-moi, ma parole sera sacrée. Si j'échoue, je renonce à mes travaux; je quitterai la Flandre, la France même, si tu l'exiges, et j'irai travailler comme un manœuvre afin de refaire sou à sou ma fortune et rapporter un jour à mes enfants ce que la science leur aura pris.

Marguerite voulait relever son père, mais il persistait à rester à ses genoux, et il ajouta en pleurant:
— Sois, une dernière fois, tendre et dévouée! Si je ne réussis pas, je te donnerai moi-même raison dans tes duretés. Tu m'appelleras vieux fou! tu me nommeras mauvais père! enfin tu me diras que je suis un ignorant! Moi, quand j'entendrai ces paroles, je te baiserai les mains. Tu pourras me battre, si tu le veux; et quand tu me frapperas, je te bénirai comme la meilleure des filles en me souvenant que tu m'as donné ton sang!

— S'il ne s'agissait que de mon sang, je vous le rendrais, s'écria-t-elle; mais puis-je laisser égorger par la science mon frère et ma sœur? Non! Cessez, cessez! dit-elle en essuyant ses larmes et repoussant les mains caressantes de son père.

— Soixante mille francs et deux mois! dit-il en se levant avec rage. Il ne me faut plus que cela; mais ma fille, ma fille!... se met entre la gloire, entre la richesse et moi. — Sois maudite! ajouta-t-il. Tu n'es ni fille, ni femme; tu n'as pas de cœur; tu ne seras ni une mère, ni une épouse!

Laisse-moi prendre, dis? ma chère petite, mon enfant chéri, je t'adorerai!

Et il avança la main sur l'or par un mouvement d'une atroce énergie.

— Je suis sans défense contre la force, mais Dieu et Claes nous voient! dit Marguerite en montrant le portrait.

— Eh bien, essaie de vivre couverte du sang de ton père! cria Balthazar en lui jetant un regard d'horreur.

Il se leva, contempla le parloir et sortit lentement. En arrivant à la porte, il se retourna comme eût fait un mendiant, et interrogea sa fille par un geste auquel Marguerite répondit en faisant un signe de tête négatif.

— Adieu, ma fille, dit-il avec douceur; tâchez de vivre heureuse!

Quand il eut disparu, Marguerite resta dans une stupeur qui eut pour effet de l'isoler de la terre; elle n'était plus dans le parloir, elle ne sentait plus son corps, elle avait des ailes, et volait dans les espaces du monde moral où tout est immense, où la pensée rapproche et les distances et les temps, où quelque main divine relève le voile étendu sur l'avenir. Il lui sembla qu'il s'écoulait des jours entiers entre chacun des pas que faisait son père en montant l'escalier; puis elle eut un frisson d'horreur, au moment où elle l'entendit entrer dans sa chambre. Guidée par un pressentiment qui répandit dans son âme la poignante clarté d'un éclair, elle franchit les escaliers sans lumière, sans bruit, avec la vélocité d'une flèche, et vit son père qui s'ajustait le front avec un pistolet.

— Prenez tout! lui cria-t-elle en s'élançant vers lui.

Elle tomba sur un fauteuil. Balthazar, la voyant pâle, se mit à pleurer comme pleurent les vieillards; il redevint enfant, il la baisa au front, lui dit des paroles sans suite; il était prêt à sauter de joie, et semblait vouloir jouer avec elle comme un amant joue avec sa maîtresse, après en avoir obtenu le bonheur.

— Assez! assez! mon père, dit-elle; songez à votre promesse! Si vous ne réussissez pas, vous m'obéirez!

— Oui.

— O ma mère, dit-elle en se tournant vers la chambre de madame Claes, vous auriez tout donné, n'est-ce pas?

— Dors en paix, dit Balthazar, tu es une bonne fille!

— Dormir! dit-elle, je n'ai plus les nuits de ma jeunesse; vous me vieillissez, mon père, comme vous avez lentement flétri le cœur de ma mère.

— Pauvre enfant, je voudrais te rassurer en t'expliquant les effets de la magnifique expérience que je viens d'imaginer, et alors tu comprendrais...

— Je ne comprends que notre ruine! dit-elle en s'en allant.

Le lendemain matin, M. de Solis amena Lucien: car c'était un jour de congé.

— Hé bien? dit-il avec tristesse en abordant Marguerite.

— J'ai cédé, répondit-elle.

— Ma chère vie, dit-il avec un mouvement de joie mélancolique, si vous aviez résisté, je vous eusse admirée; mais, faible, je vous adore!

— Pauvre cher, que nous restera-t-il?

— Laissez-moi faire! s'écria le jeune homme d'un air radieux.

—

LE PÈRE EXILÉ.

Quelques mois s'écoulèrent dans une tranquillité parfaite. M. de Solis fit comprendre à Marguerite que ses chétives économies ne constitueraient jamais une fortune, et lui conseilla de vivre à l'aise, en prenant, pour maintenir l'abondance au logis, l'argent qui restait sur la somme dont il avait été le dépositaire. Pendant ce temps, Marguerite fut livrée aux anxiétés qui jadis avaient agité sa mère, en semblable occurrence. Quelque incrédule qu'elle pût être, elle en était arrivée à espérer dans le génie de son père : car, par un phénomène inexplicable, beaucoup de gens ont l'espérance sans avoir la foi. L'espérance est un désir, la foi est une certitude. Elle se disait : — « Si mon père réussit, nous serons heureux ! » Claes et Lemulquinier seuls disaient : — « Nous réussirons ! »

Malheureusement, de jour en jour, le visage de cet homme s'attristait. Quand il venait dîner, il n'osait parfois regarder sa fille et parfois il lui jetait aussi des regards de triomphe. Marguerite employa ses soirées à se faire expliquer par M. de Solis plusieurs difficultés légales ; elle accablait son père de questions sur leurs relations de famille ; enfin elle achevait son éducation virile, et se préparait évidemment à exécuter un plan qu'elle méditait si Balthazar succombait encore une fois dans son duel avec l'*Inconnu*.

Au commencement du mois de juillet, son père passa toute une journée assis sur le banc de son jardin, plongé dans une méditation triste ; il regarda plusieurs fois le tertre dénué de tulipes, les fenêtres de la chambre de sa femme ; il frémissait sans doute en songeant à tout ce que sa lutte lui avait coûté, car ses mouvements attestaient des pensées en dehors de la science. Marguerite vint s'asseoir et travailler près de lui, quelques moments avant le dîner.

— Hé bien, mon père, vous n'avez pas réussi...

— Non, mon enfant.

— Ah ! dit Marguerite d'une voix douce, je ne vous adresserai pas le plus léger reproche, nous sommes également coupables. Je réclamerai seulement l'exécution de votre parole ; vous êtes un Claes, elle doit être sacrée. Vos enfants vous entoureront d'amour et de respect ; mais d'aujourd'hui vous m'appartenez, et me devez obéissance. Soyez sans inquiétude, mon règne sera doux, et je travaillerai même à le faire promptement finir. J'emmène Martha, je vous quitte pour un mois environ, et pour m'occuper de vous ; car, dit-elle en le baisant au front, vous êtes mon enfant. Demain, Félicie conduira donc la maison. La pauvre enfant n'a que dix-sept ans, elle ne saurait pas vous résister. Soyez généreux ; ne lui demandez pas un sou, car elle n'aura que ce qu'il lui faut strictement pour les dépenses de la maison. Ayez du courage, renoncez pendant deux ou trois années à vos travaux et à vos pensées. Le problème mûrira ; je vous aurai amassé l'argent nécessaire pour le résoudre, et vous le résoudrez. Hé bien, votre reine n'est-elle pas clémente, dites ?

— Tout n'est donc pas perdu ! dit le vieillard.

— Non, si vous êtes fidèle à votre parole.

— Je vous obéirai, ma fille, répondit Claes avec une émotion profonde.

Le lendemain, M. Conynckx de Cambrai vint chercher sa petite-nièce. Il était en voiture de voyage, et ne voulut rester chez son cousin que le temps nécessaire à Marguerite et à Martha pour faire leurs apprêts. M. Claes reçut son cousin avec affabilité, mais il était visiblement triste et humilié. Le vieux Conynckx devina les pensées de Balthazar, et, en déjeunant, il lui dit avec une grosse franchise :
— J'ai quelques-uns de vos tableaux, cousin, car j'ai le goût des beaux tableaux : c'est une passion ruineuse ; mais nous avons tous notre folie...

— Cher oncle ! dit Marguerite.

— Vous passez pour être ruiné, cousin ; mais un Claes a toujours des trésors là, dit-il en se frappant le front. Et là, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en montrant son cœur. Aussi compté-je sur vous ! J'ai trouvé dans mon escarcelle quelques écus que j'ai mis à votre service.

— Ha ! s'écria Balthazar, je vous rendrai des trésors.

— Les seuls trésors que nous possédions en Flandre, cousin, c'est la patience et le travail ? répondit sévèrement M. Conynckx. Notre ancien a ces deux mots gravés sur le front, dit-il en lui montrant le portrait du président Van Claes.

Marguerite embrassa son père, lui dit adieu, fit ses recommandations à Josette, à Félicie, et partit en poste pour Paris. Son grand-oncle était veuf ; il n'avait qu'une fille de douze ans et possédait une immense fortune. Il n'était donc pas impossible qu'il voulût se marier ; aussi les habitants de Douai crurent-ils que mademoiselle Claes épousait son grand-oncle.

Le bruit de ce riche mariage ramena Pierquin le notaire chez les Claes. Il s'était fait de grands changements dans les idées de cet excellent calculateur. Depuis deux ans, la société de la ville s'était divisée en deux camps ennemis. La noblesse avait formé un premier cercle, et la bourgeoisie un second naturellement fort hostile au premier. Cette séparation subite qui eut lieu dans toute la France, et la partagea en deux nations ennemies dont les irritations jalouses allèrent en croissant, fut une des principales raisons qui firent adopter la révolution de

juillet 1830 en province. Entre ces deux sociétés dont l'une était ultra monarchique et l'autre ultra libérale, se trouvaient les fonctionnaires, admis suivant leur importance dans l'un et dans l'autre monde, et qui, au moment de la chute du pouvoir légitime, furent neutres. Au commencement de la lutte entre la noblesse et la bourgeoisie, les cafés royalistes contractèrent une splendeur inouïe, et rivalisèrent si brillamment avec les cafés libéraux que ces sortes de fêtes gastronomiques coûtèrent, dit-on, la vie à plusieurs personnages qui, semblables à des mortiers mal fondus, ne purent résister à ces exercices. Naturellement, les deux sociétés devinrent exclusives, s'épurèrent; et quoique fort riche pour un homme de province, Pierquin fut exclu des cercles aristocratiques, et refoulé dans ceux de la bourgeoisie. Son amour-propre eut beaucoup à souffrir des échecs successifs qu'il reçut en se voyant insensiblement éconduit par les gens avec lesquels il frayait naguère. Il atteignait l'âge de trente-trois ans, seule époque de la vie où les hommes qui se destinent au mariage puissent encore épouser des personnes jeunes. Or, les partis auxquels il pouvait prétendre appartenaient à la bourgeoisie, et son ambition tendait à rester dans le haut monde où devait l'introduire une belle alliance. L'isolement dans lequel vivait M. Claes avait rendu sa famille étrangère à ce mouvement social; et, quoiqu'il appartînt à la vieille aristocratie de la province, il était vraisemblable que ses préoccupations l'empêcheraient d'obéir aux antipathies créées par ce nouveau classement de personnes. Quelque pauvre qu'elle pût être, une demoiselle Claes apportait à son mari cette fortune de vanité que souhaitent les parvenus; Pierquin revint donc chez les Claes avec une secrète intention de faire les sacrifices nécessaires pour arriver à la conclusion d'un mariage qui réalisait désormais toutes ses ambitions. Il tint compagnie à Balthazar et à Félicie pendant l'absence de Marguerite, mais il reconnut tardivement un concurrent redoutable dans Emmanuel de Solis. La succession du défunt abbé passait pour être considérable, et aux yeux d'un homme qui chiffrait naïvement toutes les choses de la vie, le jeune héritier paraissait plus puissant par son argent que par les séductions du cœur dont Pierquin ne s'inquiétait jamais. Cette fortune rendait au nom de Solis toute sa valeur. L'or et la noblesse étaient comme deux lustres qui, s'éclairant l'un par l'autre, redoublaient d'éclat. L'affection sincère que le jeune proviseur témoignait à Félicie qu'il traitait comme une sœur, excita l'émulation du notaire. Il essaya d'éclipser Emmanuel en mêlant le jargon à la mode et les expressions d'une galanterie superficielle aux airs rêveurs, aux élégies soucieuses qui allaient si bien à sa physionomie. En se disant désenchanté de tout au monde, il tournait les yeux vers Félicie de manière à lui faire croire qu'elle seule pourrait le réconcilier avec la vie. Félicie à qui, pour la première fois, un homme adressait des compliments, écouta ce langage si doux, même quand il est mensonger; elle prit le vide pour de la profondeur; et, dans le besoin qui l'oppressait de fixer les sentiments vagues dont son cœur était plein, elle s'occupa de son cousin. Jalouse, à son insu peut-être, des attentions amoureuses qu'Emmanuel prodiguait à sa sœur, elle voulait sans doute se voir, comme elle, l'objet des regards, des pensées et des soins d'un homme. Pierquin démêla facilement la préférence que Félicie lui accordait sur Emmanuel, et ce fut pour lui une raison de persister dans ses efforts, en sorte qu'il s'engagea plus qu'il ne le voulait. Emmanuel surveilla les commencements de cette passion fausse peut-être chez le notaire, naïve chez Félicie, dont il voulait protéger l'avenir. Il s'ensuivit, entre la cousine et le cousin, quelques causeries douces, quelques mots dits à voix basse en arrière d'Emmanuel, enfin de ces petites tomperies qui donnent à un regard, à une parole une expression dont la douceur insidieuse peut causer d'innocentes erreurs. A la faveur du commerce que Pierquin entretenait avec Félicilie, essaya de pénétrer le secret du voyage entrepris par Marguerite, afin de savoir s'il s'agissait de mariage et s'il devait renoncer à ses espérances; mais, malgré sa grosse finesse, ni Balthazar, ni Félicie ne purent lui donner aucune lumière, par la raison qu'ils ne savaient rien des projets de Marguerite, qui, en prenant le pouvoir, semblait en avoir suivi les maximes en taisant ses projets.

La morne tristesse de Balthazar et son affaissement rendaient les soirées difficiles à passer. Quoique Emmanuel eût réussi à le faire jouer au trictrac, il y était distrait; et, la plupart du temps, cet homme, si grand par son intelligence, semblait stupide. Déchu de ses espérances, humilié d'avoir dévoré trois fortunes, joueur sans argent, il pliait sous le poids de ses ruines, sous le fardeau de ses espérances moins détruites que trompées. Cet homme de génie, muselé par la nécessité, se condamnant lui-même, offrait un spectacle vraiment tragique dont l'homme le plus insensible eût été touché. Pierquin lui-même ne contemplait pas sans un sentiment de respect ce lion en cage, dont les yeux pleins de puissance refoulée étaient devenus calmes à force de tristesse, ternes à force de lumière; dont les regards demandaient une aumône que sa bouche n'osait proférer. Parfois, un éclair passait sur cette face desséchée qui se ranimait par la conception d'une nouvelle expérience; puis, si, en contemplant ce parloir, les yeux de Balthazar s'arrêtaient à la

place où sa femme avait expiré, de légers pleurs roulaient, comme d'ardents grains de sable, dans le désert de ses prunelles que la pensée faisait immenses, et sa tête retombait sur sa poitrine. Il avait soulevé le monde comme un Titan, et le monde revenait plus pesant sur sa poitrine. Cette gigantesque douleur, si virilement contenue, agissait sur Pierquin et M. de Solis, qui, parfois, se sentaient assez émus pour vouloir offrir à cet homme la somme nécessaire à quelque série d'expériences : tant sont communicatives les convictions du génie ! Tous deux concevaient comment madame Claes et Marguerite avaient pu jeter des millions dans ce gouffre ; mais la raison arrêtait promptement les élans du cœur; et leurs émotions se traduisaient par des consolations qui aigrissaient encore les peines de ce Titan foudroyé.

M. Claes ne parlait point de sa fille aînée, et ne s'inquiétait ni de son absence, ni du silence qu'elle gardait en n'écrivant ni à lui, ni à Félicie. Quand M. de Solis ou Pierquin lui en demandaient des nouvelles, il paraissait affecté désagréablement. Pressentait-il que Marguerite agissait contre lui? Se trouvait-il humilié d'avoir résigné les droits majestueux de la paternité à son enfant? En était-il venu à moins l'aimer parce qu'elle allait être le père, et lui l'enfant? Peut-être y avait-il beaucoup de ces raisons et beaucoup de ces sentiments inexprimables qui passent comme des nuages en l'âme, dans la disgrâce muette dont il enveloppait Marguerite. Quelque grands que puissent être les grands hommes connus ou inconnus, heureux ou malheureux dans leurs tentatives, ils ont des petitesses par lesquelles ils tiennent à l'humanité. Par un double malheur, ils ne souffrent pas moins de leurs qualités que de leurs défauts; et peut-être Balthazar avait-il à se familiariser avec les douleurs de ses vanités blessées. La vie qu'il menait, et les soirées pendant lesquelles ces quatre personnes se trouvèrent réunies en l'absence de Marguerite, étaient donc une vie et des soirées empreintes de tristesse, remplies d'appréhensions vagues; c'étaient des jours infertiles comme des landes desséchés, où néanmoins ils glanaient quelques fleurs, rares consolations. L'atmosphère leur semblait brumeuse en l'absence de la fille aînée, qui était devenue l'âme, l'espoir et la force de cette famille.

Deux mois se passèrent ainsi, pendant lesquels Balthazar attendit patiemment sa fille. Marguerite fut ramenée à Douai par son oncle, qui resta au logis au lieu de retourner à Cambrai, sans doute pour y appuyer de son autorité quelque coup d'état médité par sa nièce. Ce fut une petite fête de famille que le retour de Marguerite. Le notaire et M. de Solis avaient été invités à dîner par Félicie et par Balthazar. Quand la voiture de voyage s'arrêta devant la porte de la maison, ces quatre personnes vinrent y recevoir les voyageurs avec de grandes démonstrations de joie. Marguerite parut si heureuse de revoir les foyers paternels, que ses yeux s'emplirent de larmes quand elle traversa la cour pour arriver au parloir. En embrassant son père, ses caresses de jeune fille ne furent pas néanmoins sans arrière-pensée, elle rougissait comme une épouse coupable qui ne sait pas feindre; mais ses regards reprirent leur pureté quand elle regarda M. de Solis, en qui elle semblait puiser la force d'achever l'entreprise qu'elle avait secrètement formée. Pendant le dîner, malgré l'allégresse qui animait les physionomies et les paroles, le père et la fille s'examinèrent avec défiance et curiosité. Balthazar ne fit à Marguerite aucune question sur son séjour à Paris, sans doute par dignité paternelle. M. de Solis imita cette réserve. Mais Pierquin, qui était habitué à connaître tous les secrets de famille, dit à Marguerite en couvrant sa curiosité sous une fausse bonhomie : — Eh bien, chère cousine, vous avez vu Paris, les spectacles...

— Je n'ai rien vu à Paris, répondit-elle; je n'y suis pas allée pour me divertir. Les jours s'y sont tristement écoulés pour moi, j'étais trop impatiente de revoir Douai.

— Si je ne m'étais pas fâché, elle ne serait pas venue à l'Opéra, où d'ailleurs elle s'est ennuyée! dit M. Conynckx.

La soirée fut pénible; chacun était gêné, souriait mal ou s'efforçait de témoigner cette gaieté de commande sous laquelle se cachent de réelles anxiétés. Marguerite et Balthazar étaient en proie à de sourdes et cruelles appréhensions qui réagissent sur les cœurs. Plus la soirée s'avançait, plus la contenance du père et de la fille s'altérait. Parfois Marguerite essayait de sourire; mais ses gestes, ses regards, le son de sa voix trahissaient une vive inquiétude. M. Conynckx et M. de Solis semblaient connaître la cause des secrets mouvements qui agitaient cette noble fille, et paraissaient l'encourager par des œillades expressives. Blessé d'avoir été mis en dehors d'une résolution et de démarches accomplies pour lui, Balthazar se séparait insensiblement de ses enfants et de ses amis, en affectant de garder le silence. Marguerite allait sans doute lui découvrir ce qu'elle avait décidé de lui. Or, pour un homme grand, pour un père, cette situation était intolérable. Parvenu à un âge où l'on ne dissimule rien au milieu de ses enfants, où l'étendue des idées donne de la force aux sentiments, il devenait donc de plus en plus grave, songeur et chagrin, en voyant s'approcher le moment de sa mort civile. Cette soirée renfermait une de ces crises de la vie intérieure qui ne peuvent s'expliquer que par des images. Les nuages et la

foudre s'amoncelaient au ciel, et l'on riait dans la campagne; chacun avait chaud, sentait l'orage, levait la tête et continuait sa route. M. Conynckx le premier alla se coucher et fut conduit à sa chambre par Balthazar. Pendant son absence, Pierquin et M. de Solis s'en allèrent. Marguerite fit un adieu plein d'affection au notaire; elle ne dit rien à Emmanuel, mais elle lui pressa la main en lui jetant un regard humide. Elle renvoya Félicie, et quand M. Claes revint au parloir, il y trouva sa fille seule.

— Mon bon père, lui dit-elle d'une voix tremblante, il a fallu les circonstantes graves où nous sommes, pour me faire quitter la maison; mais, après bien des angoisses et après avoir surmonté des difficultés inouïes, j'y reviens avec quelques chances de salut pour nous tous. Grâce à votre nom, à l'influence de notre oncle et aux protections de M. de Solis, nous avons obtenu, pour vous, une place de receveur des finances en Bretagne; elle vaut, dit-on, dix-huit à vingt mille francs par an. Notre oncle a fait le cautionnement.

Voici votre nomination, dit-elle en tirant une lettre de son sac. Votre séjour ici, pendant nos années de privations et de sacrifices, serait intolérable. Notre père doit rester dans une situation au moins égale à celle où il a toujours été. Je ne vous demanderai rien sur vos revenus, vous les emploierez comme bon vous semblera. Je vous supplie seulement de songer que nous n'avons pas un sou de rente, et que nous vivrons tous avec ce que Gabriel nous donnera sur ses revenus. La ville ne saura rien de cette vie claustrale. Si vous étiez chez vous, vous seriez un obstacle aux moyens que nous emploierons, ma sœur et moi, pour tâcher d'y rétablir l'aisance. Est-ce abuser de l'autorité que vous m'avez donnée, que de vous mettre dans une position à refaire vous-même votre fortune? dans un an ou deux, si vous le voulez, vous serez receveur-général.

— Ainsi, Marguerite, dit doucement Balthazar, tu me chasses de ma maison.

— Je ne mérite pas un reproche aussi dur, répondit la fille en comprimant les mouvements tumultueux de son cœur. Vous reviendrez parmi nous, lorsque vous pourrez habiter votre ville natale comme il vous convient d'y paraître. D'ailleurs, mon père, n'ai-je donc point votre parole? reprit-elle froidement. Vous devez m'obéir. Mon oncle est resté pour vous emmener en Bretagne, afin que vous ne fissiez pas seul le voyage.

— Je n'irai pas! s'écria Balthazar en se levant; je n'ai besoin du secours de personne pour rétablir ma fortune, et payer ce que je dois à mes enfants.

— Ce sera mieux, reprit Marguerite sans s'émouvoir. Je vous prierai de réfléchir à notre situation respective, que je vais vous expliquer en peu de mots. Si vous restez dans cette maison, vos enfants en sortiront, afin de vous en laisser le maître.

— Marguerite! cria Balthazar.

— Puis, dit-elle en continuant sans vouloir remarquer l'irritation de son père, il faut instruire le ministre de votre refus, si vous n'acceptez pas une place lucrative et honorable que, malgré nos démarches et nos protections, nous n'aurions pas eue, sans quelques billets de mille francs adroitement mis par mon oncle dans le carton à chapeau d'une dame.

— Me quitter!

— Ou vous nous quitterez, ou nous vous fuirons, dit-elle. Si j'étais votre seule enfant, j'imiterais ma mère, sans murmurer contre le sort que vous me feriez. Mais ma sœur et mes frères ne périront pas de faim ou de désespoir auprès de vous : je l'ai promis à celle qui mourut là... dit-elle en montrant la place du lit de sa mère. Nous vous avons caché nos douleurs, nous avons souffert en silence; aujourd'hui nos forces se sont usées. Nous ne sommes pas au bord d'un abîme, nous sommes au fond, mon père! Pour nous en tirer, il ne nous faut pas seulement du courage, il faut encore que nos efforts ne soient pas incessamment déjoués par les caprices d'une passion...

— Mes chers enfants! s'écria Balthazar en saisissant la main de Marguerite, je vous aiderai, je travaillerai, je...

— En voici les moyens, répondit-elle en lui tendant la lettre ministérielle.

— Mais, mon ange, le moyen que tu m'offres pour refaire ma fortune est trop lent! tu me fais perdre le fruit de dix années de travaux, et les sommes énormes que représente mon laboratoire. Là, dit-il en indiquant le grenier, sont toutes nos ressources.

Marguerite se leva, marcha vers la porte, en disant : — Mon père, vous choisirez!

— Ha! ma fille, vous êtes bien dure, répondit-il en s'asseyant dans un fauteuil et la laissant partir.

Le lendemain matin, Marguerite apprit par Lemulquinier que M. Claes était sorti. Cette simple annonce la fit pâlir, et sa contenance fut si cruellement significative, que le vieux valet lui dit : — Soyez tranquille, mademoiselle, monsieur a dit qu'il serait revenu à onze heures pour déjeuner. Il ne s'est pas couché. A deux heures du matin, il était encore debout dans le parloir, à regarder par les fenêtres les toits du laboratoire. J'attendais dans la cuisine, je le voyais; il pleurait, il a du chagrin. Voici ce fameux mois de juillet pendant lequel le soleil est capable de nous enrichir tous, et si vous vouliez....

— Assez! dit Marguerite en devinant toutes les pensées qui avaient dû assaillir son père.

Il s'était en effet accompli chez Balthazar, ce

phénomène qui s'empare de toutes les personnes sédentaires. Sa vie dépendait pour ainsi dire des lieux avec lesquels il s'était identifié. Sa pensée, mariée à son laboratoire et à sa maison, les lui rendait indispensables, comme l'est la Bourse au joueur pour qui les jours fériés sont des jours perdus. Là, étaient ses espérances; là, la seule atmosphère où ses poumons pouvaient puiser l'air vital. Cette alliance des lieux et des choses entre les hommes, si puissante chez les natures faibles, devient presque tyrannique chez les gens de science et d'étude. Quitter sa maison, c'était, pour Balthazar, renoncer à la science, à son problème; c'était mourir.

Marguerite fut en proie à une extrême agitation jusqu'au moment du déjeuner. La scène qui avait porté Balthazar à vouloir se tuer lui était revenue à la mémoire, et elle craignait de voir se dénouer tragiquement la situation désespérée où se trouvait son père. Elle allait et venait dans le parloir, en tressaillant chaque fois que la sonnette de la porte retentissait. Enfin Balthazar revint; et pendant qu'il traversa la cour, Marguerite, qui étudia sa figure avec inquiétude, n'y vit que l'expression d'une douleur orageuse. Quand il entra dans le parloir, elle s'avança vers lui pour lui souhaiter le bonjour, il la saisit affectueusement par la taille, l'appuya sur son cœur, la baisa au front et lui dit à l'oreille : — J'ai été prendre mon passeport!

Le son de la voix, le regard resigné, le mouvement de son père, tout écrasa le cœur de la pauvre fille, qui détourna la tête pour ne point laisser voir ses larmes; mais, ne pouvant les réprimer, elle alla dans le jardin, et revint après y avoir pleuré à son aise. Pendant le déjeuner, Balthazar se montra gai comme un homme qui avait pris son parti.

— Nous allons donc partir pour la Bretagne, mon oncle, dit-il à M. Conynckx. J'ai toujours eu le désir de voir ce pays-là.

— On y vit à bon marché, répondit le vieil oncle.

— Mon père nous quitte? s'écria Félicie.

M. de Solis entra, il amenait Lucien.

— Vous nous le laisserez aujourd'hui, dit Balthazar en mettant son fils près de lui; je pars demain, et je veux lui dire adieu.

Emmanuel regarda Marguerite, qui baissa la tête. Ce fut une journée morne, pendant laquelle chacun fut triste, et réprima des pensées ou des pleurs. Ce n'était pas une absence, c'était un exil. Puis tous sentaient instinctivement ce qu'il y avait d'humiliant pour un père à déclarer ainsi publiquement ses désastres, en acceptant une place et en quittant sa famille à l'âge de Balthazar. Lui seul fut aussi grand que Marguerite était ferme, et parut accepter noblement cette pénitence des fautes que l'emportement du génie lui avait fait commettre. Quand la soirée fut passée et que le père et la fille furent seuls, Balthazar qui, pendant toute la journée, s'était montré tendre et affectueux, comme il l'était durant les beaux jours de sa vie patriarcale, tendit la main à Marguerite et lui dit avec une sorte de tendresse mêlée de désespoir : — Es-tu contente de ton père?

— Vous êtes digne de celui-là, répondit Marguerite en montrant le portrait de Van Claes.

Le lendemain matin, Balthazar, suivi de Lemulquinier, monta dans son laboratoire comme pour faire ses adieux aux espérances qu'il avait caressées et que ses opérations commencées lui représentaient vivantes. Le maître et le valet se jetèrent un regard plein de mélancolie en entrant dans le grenier qu'ils allaient quitter peut-être pour toujours. Balthazar contempla ces machines sur lesquelles sa pensée avait si longtemps plané, car chacune était liée au souvenir d'une recherche, ou d'une expérience. Il ordonna d'un air triste à Lemulquinier de faire évaporer des gaz ou des acides dangereux, de séparer des substances qui auraient pu produire des explosions; et, tout en prenant ces soins, il proférait des regrets amers, comme en exprime un condamné à mort avant d'aller à l'échafaud.

— Voici pourtant; dit-il en s'arrêtant devant une capsule dans laquelle plongeaient les deux fils d'une pile de Volta, une expérience dont je devrais attendre le résultat. Si elle réussissait, affreuse pensée! mes enfants ne chasseraient pas de sa maison un père qui jetterait des diamants à leurs pieds. — Voilà une combinaison de carbone et de soufre, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, dans laquelle le carbone joue le rôle de corps électro-positif; la cristallisation doit commencer au pôle négatif; et, dans le cas de décomposition, le carbone s'y porterait cristallisé....

— Ha! ça se ferait comme ça! dit Lemulquinier en contemplant son maître avec admiration.

— Or, reprit Balthazar après une pause, la combinaison est soumise à l'influence de cette pile qui est assez faible pour agir...

— Si monsieur veut, je vais en augmenter l'effet...

— Non, non, il faut la laisser telle qu'elle est. Le repos est une condition essentielle à la cristallisation....

— Parbleu, faut qu'elle prenne son temps cette cristallisation! s'écria le valet de chambre.

— Si la température baisse, le sulfure de carbone se cristallisera, dit Balthazar en continuant d'exprimer par lambeaux les pensées indistinctes d'une méditation complète dans son entendement; mais si l'action de la pile opère dans certaines con-

ditions que j'ignore... Il faudrait surveiller cela... il est possible... mais à quoi pensé-je? il ne s'agit plus de chimie, il faut aller gérer une recette en Bretagne!

M. Claes sortit précipitamment, et descendit pour faire un dernier déjeuner de famille auquel assistèrent Pierquin et M. de Solis. Puis Balthazar, pressé d'en finir avec son agonie scientifique, dit adieu à ses enfants et monta en voiture avec son oncle. Toute la famille l'accompagna sur le seuil de la porte. Là, quand Marguerite eut embrassé son père par une étreinte désespérée, à laquelle il répondit en lui disant à l'oreille : — Tu es une bonne fille, et je ne t'en voudrai jamais! elle franchit la cour, se sauva dans le parloir, s'agenouilla à la place où sa mère était morte, et fit une ardente prière à Dieu pour lui demander la force d'accomplir les rudes travaux de sa nouvelle vie. Elle était déjà fortifiée par une voix intérieure qui lui avait jeté dans le cœur les applaudissements des anges et les remerciements de sa mère, quand sa sœur, son frère, Emmanuel et Pierquin rentrèrent après avoir regardé la calèche jusqu'à ce qu'ils ne la vissent plus.

— Maintenant, mademoiselle, qu'allez-vous faire? lui dit Pierquin.

— Sauver la maison! répondit-elle avec simplicité. Nous possédons près de treize cents arpents à Waignies. Mon intention est de les faire défricher, les partager en trois fermes, construire les bâtiments nécessaires à leur exploitation, les louer; et je crois qu'en quelques années, avec beaucoup d'économie et de patience, chacun de nous, dit-elle en montrant sa sœur et son frère, aura une ferme de quatre cents et quelques arpents qui pourra valoir, un jour, près de quinze mille francs de rente. Mon frère Gabriel gardera pour sa part cette maison et ce qu'il possède sur le grand-livre. Puis nous rendrons un jour à notre père sa fortune dégagée de toute obligation, en consacrant nos revenus à l'acquittement de ses dettes.

— Mais, chère cousine, dit le notaire stupéfait de cette entente des affaires et de la froide raison de Marguerite, il vous faut plus de deux cent mille francs pour défricher vos terrains, bâtir vos fermes, et acheter des bestiaux! Où prendrez-vous cette somme?

— Là commencent mes embarras, dit-elle en regardant alternativement le notaire et M. de Solis. Je n'ose les demander à mon oncle qui a déjà fait le cautionnement de mon père.

— Vous avez des amis! s'écria Pierquin, en voyant tout à coup que les demoiselles Claes *seraient encore des filles de plus de quatre cent mille francs.*

Emmanuel de Solis regarda Marguerite avec attendrissement; mais, malheureusement pour lui, Pierquin resta notaire au milieu de son enthousiasme et reprit ainsi : — Moi, je vous les offre ces deux cent mille francs!

Emmanuel et Marguerite se consultèrent par un regard qui fut un trait de lumière pour Pierquin. Félicie rougit excessivement, tant elle était heureuse de trouver son cousin aussi généreux qu'elle le souhaitait. Elle regarda sa sœur qui, tout à coup, devina que, pendant l'absence qu'elle avait faite, la pauvre fille s'était laissé prendre à quelques banales galanteries de Pierquin.

— Vous ne me payerez que six pour cent d'intérêt, dit-il. Vous me rembourserez quand vous voudrez, et vous me donnerez une hypothèque sur vos terrains. Mais soyez tranquille, vous n'aurez que les déboursés à payer pour tous vos contrats; je vous trouverai de bons fermiers, et ferai vos affaires gratuitement afin de vous aider en bon parent.

Emmanuel fit un signe à Marguerite pour l'engager à refuser; mais elle était trop occupée à étudier les changements qui nuançaient la physionomie de sa sœur pour s'en apercevoir. Après une pause, elle regarda le notaire d'un air ironique et lui dit d'elle-même, à la grande joie de M. de Solis : — Vous êtes un bien bon parent, je n'attendais pas moins de vous; mais l'intérêt à six pour cent retarderait trop notre libération, j'attendrai la majorité de mon frère et nous vendrons ses rentes.

Pierquin se mordit les lèvres, et Emmanuel se mit à sourire doucement.

— Félicie, ma chère enfant, reconduis Lucien au collége; Martha t'accompagnera, dit Marguerite en montrant son frère. — Lucien, mon ange, sois bien sage, ne déchire pas tes habits; nous ne sommes pas assez riches pour te les renouveler aussi souvent que nous le faisions! Allons, va, étudie bien.

Félicie sortit avec son frère.

— Mon cousin, dit Marguerite à Pierquin, et vous, monsieur, dit-elle à M. de Solis, vous êtes sans doute venus voir mon père pendant mon absence; je vous remercie de ces preuves d'amitié. Vous ne ferez sans doute pas moins pour deux pauvres filles qui vont avoir besoin de conseils. Entendons-nous à ce sujet! Quand je serai en ville, je vous recevrai toujours avec le plus grand plaisir; mais quand Félicie sera seule ici avec Josette et Martha, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne doit voir personne, fût-ce un vieil ami, et le plus dévoué de nos parents. Dans les circonstances où nous nous trouvons, notre conduite doit être d'une irréprochable sévérité. Nous voici donc pour longtemps vouées au travail et à la solitude.

Le silence régna pendant quelques instants. Emmanuel, abîmé dans la contemplation de la tête de

Marguerite, semblait muet, et Pierquin ne savait que dire. Il prit congé de sa cousine, en éprouvant un mouvement de rage contre lui-même; car il avait deviné tout à coup que Marguerite aimait Emmanuel, et qu'il venait de se conduire en vrai sot.

— Ha çà, Pierquin, mon ami, se dit-il en s'apostrophant lui-même dans la rue, un homme qui te dirait que tu es un grand animal, aurait raison. Suis-je bête! J'ai douze mille livres de rente, en dehors de ma charge, sans compter la succession de mon oncle Des Racquets, dont je suis le seul héritier et qui me doublera ma fortune un jour ou l'autre (enfin, je ne lui souhaite pas de mourir, il est économe!), et j'ai l'infamie de demander des intérêts à mademoiselle Claes. Je suis sûr qu'à eux deux ils se moquent maintenant de moi. Je ne dois plus penser à Marguerite! Non. Après tout, Félicie est une douce et bonne petite créature qui me convient mieux. Marguerite a un caractère de fer; elle voudrait me dominer, et elle me dominerait! Allons, montrons-nous généreux, ne soyons pas tant notaire! Je ne peux donc pas secouer ce harnais-là? Sac à papier, je vais me mettre à aimer Félicie, et je ne bouge pas de ce sentiment-là! Fourche! elle aura une ferme de quatre cent trente arpents, qui, dans un temps donné, vaudra entre douze et quatorze mille livres de rente, car les terrains de Waignies sont bons. Que mon oncle Des Racquets meure, pauvre bonhomme! je vends mon étude et je suis un homme de qua-ran-te-mil-le-li-vres-de-ren-te. Ma femme est une Claes, je suis allié à des maisons considérables!.. Diantre, nous verrons si les Court-de-Ville, les Magalhens, les Savaron de Savarus, refuseront de venir chez un Pierquin-Claes-Molina-Nourho. Je serai maire de Douai, j'aurai la croix, je puis être député, j'arrive à tout. Ha çà! Pierquin, mon garçon, tiens-toi là! ne faisons plus de sottises! d'autant que, ma parole d'honneur, Félicie... mademoiselle Félicie Claes, elle t'aime.

Quand les deux amants furent seuls, Emmanuel tendit sa main à Marguerite qui lui donna la sienne; ils se levèrent par un mouvement unanime en se dirigeant vers leur banc dans le jardin; mais, au milieu du parloir, l'amant ne put résister à sa joie, et, d'une voix que l'émotion rendit tremblante, il dit à Marguerite:

— J'ai trois cent mille francs à vous!...

— Comment! s'écria-t-elle, ma pauvre mère vous aurait encore confié... Non. Quoi?

— Oh! ma Marguerite, ce qui est à moi n'est-il pas à vous?

— Cher Emmanuel! dit-elle en lui pressant la main.

Puis, au lieu d'aller au jardin, elle se jeta dans la bergère.

— N'est-ce pas à moi de vous remercier, dit-il avec sa voix d'amour, puisque vous acceptez?

— Ce moment, dit-elle, mon cher bien-aimé, efface bien des douleurs, et rapproche un heureux avenir! Oui, j'accepte ta fortuue, reprit-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire d'ange; je sais le moyen de la faire mienne.

Elle regarda le portrait de Van Claes comme pour avoir un témoin. Le jeune homme, qui suivait les regards de Marguerite, ne lui vit pas tirer de son doigt une bague de jeune fille, et il ne s'aperçut de ce geste qu'au moment où il entendit ces paroles:

— Au milieu de nos profondes misères, il se trouve un bonheur. Mon père me laisse, par insouciance, la libre disposition de moi-même, dit-elle en lui tendant la bague. Prends, Emmanuel! Ma mère te chérissait, elle t'aurait choisi!

Les larmes lui vinrent aux yeux; il pâlit, tomba sur ses genoux, et dit à Marguerite, en lui donnant un anneau qu'il portait toujours: — Voici l'alliance de ma mère!

— Ma Marguerite, n'aurai-je donc d'autre gage que ceci? dit-il en baisant la bague.

Elle se baissa pour apporter son front aux lèvres d'Emmanuel.

— Hélas! mon pauvre aimé, ne faisons-nous pas là quelque chose de mal? dit-elle tout émue, car nous attendrons longtemps.

— Mon oncle disait que l'adoration était le pain de la patience, en parlant du chrétien qui aime Dieu. Je puis t'aimer ainsi, car je t'ai, depuis longtemps, confondue avec le Seigneur de toutes choses; je suis à lui, comme je suis à toi.

Ils restèrent pendant quelques moments en proie à la plus douce exaltation. Ce fut la sincère et calme effusion d'un sentiment qui, semblable à une source trop pleine, débordait par de petites vagues incessantes. Les événements qui les séparaient pour un temps étaient un sujet de mélancolie qui rendit leur bonheur plus vif, en lui donnant quelque chose d'aigu comme la douleur. Félicie revint trop tôt pour eux. Emmanuel, éclairé par le tact délicieux qui fait tout deviner en amour, laissa les deux sœurs seules, après avoir échangé avec Marguerite un regard où elle put voir tout ce que lui coûtait cette discrétion; car il y exprima combien il était avide de ce bonheur désiré si longtemps, et qui venait d'être consacré par les fiançailles du cœur.

— Viens ici, petite sœur, dit Marguerite en prenant Félicie par le cou.

Puis, la ramenant dans le jardin, elles allèrent s'asseoir sur le banc auquel chaque génération avait confié ses paroles d'amour, ses soupirs de douleur,

ses méditations et ses projets. Malgré le ton joyeux et l'aimable finesse du sourire de sa sœur, Félicie éprouvait une émotion qui ressemblait à un mouvement de peur. Marguerite lui prit la main et la sentit trembler.

— Mademoiselle Félicie, dit l'aînée en s'approchant de l'oreille de sa sœur, je lis dans votre âme. Pierquin est venu souvent pendant mon absence; il est venu tous les soirs, il vous a dit de douces paroles, et vous les avez écoutées.

Félicie rougit.

— Ne t'en défends pas, mon ange, reprit Marguerite, il est si naturel d'aimer! Peut-être ta chère âme changera-t-elle un peu la nature du cousin : il est égoïste, intéressé, mais c'est un honnête homme; et sans doute ses défauts serviront à ton bonheur. Il t'aimera comme la plus jolie de ses propriétés, tu feras partie de *ses affaires*. Pardonne-moi ce mot, chère amie; tu le corrigeras des mauvaises habitudes qu'il a prises de ne voir partout que des intérêts, en lui apprenant ce que sont les *affaires de cœur*.

Félicie ne put qu'embrasser sa sœur.

— D'ailleurs, reprit Marguerite, il a de la fortune, sa famille est de la plus haute et de la plus ancienne bourgeoisie. Mais serait-ce donc moi qui m'opposerais à ton bonheur si tu veux le trouver dans une condition médiocre?....

Félicie laissa échapper ces mots : — Chère sœur!

— Oh! oui, tu peux te confier à moi, s'écria Marguerite. Quoi de plus naturel que de nous dire nos secrets?

Ce mot plein d'âme détermina l'une de ces causeries délicieuses où les jeunes filles se disent tout. Puis, quand Marguerite, que l'amour avait faite experte, eut reconnu l'état du cœur de Félicie, elle finit en lui disant : — Hé bien, ma chère enfant, assurons-nous que le cousin t'aime véritablement; et... alors...

— Laisse-moi faire, répondit Félicie en riant, j'ai mes modèles.

— Folle! dit Marguerite en la baisant au front.

Quoique Pierquin appartînt à cette classe d'hommes qui dans le mariage voient des obligations, l'exécution des lois sociales, et un mode pour la transmission des propriétés; qu'il lui fût indifférent d'épouser ou Félicie ou Marguerite, si l'une ou l'autre avaient le même nom et la même dot, il s'aperçut néanmoins que toutes deux étaient, suivant une de ses expressions, des *filles romanesques et sentimentales*, deux adjectifs dont les gens sans cœur se servent pour se moquer des dons que la nature sème d'une main parcimonieuse à travers les sillons de l'humanité. Le notaire se dit sans doute qu'il fallait hurler avec les loups. Le lendemain, il vint voir Marguerite et l'emmena mystérieusement dans le petit jardin, pour commencer à parler sentiment, puisque c'était une des clauses du contrat primitif qui devait précéder le contrat notarié.

— Chère cousine, lui dit-il, nous n'avons pas toujours été du même avis sur les moyens à prendre pour arriver à la conclusion heureuse de vos affaires; mais vous devez reconnaître aujourd'hui que j'ai toujours été guidé par un grand désir de vous être utile. Hé bien, hier j'ai gâté mes offres par une fatale habitude que nous donne *l'esprit notaire*, comprenez-vous? Mon cœur n'était pas complice de ma sottise. Je vous ai bien aimée; mais nous avons une certaine perspicacité, nous autres, et je me suis aperçu que je ne vous plaisais pas; c'était ma faute! Un autre a été plus adroit. Hé bien, je viens vous avouer tout *bonifacement* que j'éprouve un amour réel pour votre sœur Félicie. Traitez-moi donc comme un frère : puisez dans ma bourse, prenez à même! Allez, plus vous prendrez, plus vous me prouverez d'amitié. Je suis tout à vous, *sans intérêt*, entendez-vous? ni à douze, ni à un pour cent. Que je sois trouvé digne de Félicie, et je suis content. Pardonnez-moi mes défauts, ils ne viennent que de la pratique des affaires; le cœur est bon, et je me jetterais dans la Scarpe plutôt que de ne pas rendre ma femme heureuse.

— Voilà qui est bien, cousin! dit Marguerite, mais ma sœur dépend d'elle et de notre père...

— Je sais cela, ma chère cousine, dit le notaire; mais vous êtes la mère de toute la famille, et je n'ai rien plus *à cœur* que de vous rendre juge du *mien*.

Cette façon de parler peint assez bien l'esprit de l'honnête Pierquin. Plus tard, il devint célèbre par sa réponse au commandant du camp de Saint-Omer, qui l'avait prié d'assister à une fête militaire, et qui fut ainsi conçue : *Monsieur Pierquin-Claes de Molina-Nourho, maire de la ville de Douai, chevalier de la Légion d'Honneur, aura* celui *de se rendre, etc.*

Marguerite accepta l'assistance du notaire, mais seulement dans tout ce qui pouvait concerner sa profession, afin de ne compromettre en rien ni sa dignité de femme, ni l'avenir de sa sœur, ni les déterminations de son père.

Ce jour même elle confia sa sœur à la garde de Josette et de Martha, qui se vouèrent corps et âme à leur jeune maîtresse, dont elles secondèrent les plans d'économie; puis, Marguerite partit aussitôt pour Waignies où elle commença ses opérations qui furent savamment dirigées par Pierquin; car le dévouement s'étant chiffré dans l'esprit du notaire comme une excellente spéculation, ses soins, ses peines, furent en quelque sorte une mise de fonds qu'il ne voulut point épargner. D'abord, il tenta d'éviter à Marguerite la peine de défricher et de

labourer les terres destinées à ses fermes. Il trouva trois jeunes fils de fermiers riches qui désiraient s'établir, les séduisit par la perspective que lui offrait la richesse de ces terrains, et réussit à leur faire prendre à bail les trois fermes qui allaient se construire. Moyennant l'abandon du prix de la ferme pendant un an, ils s'engagèrent à en donner dix mille francs de loyer dès la seconde année, douze mille à la troisième, et quinze mille pendant le reste du bail; à creuser les fossés, faire les plantations et acheter les bestiaux. Pendant que les fermes se bâtirent, les fermiers vinrent défricher leurs terres. Ainsi, vingt mois après le départ de Balthazar, Marguerite avait déjà presque rétabli la fortune de son frère et de sa sœur. Deux cent mille francs suffirent à payer toutes les constructions. Ni les secours, ni les conseils ne manquèrent à cette courageuse fille, dont la conduite excitait l'admiration de la ville. Marguerite surveilla ses bâtisses, l'exécution de ses marchés et de ses baux, avec ce bon sens, cette activité, cette constance que savent déployer les femmes quand elles sont animées par un grand sentiment. Dès la troisième année, elle put consacrer quarante-cinq mille francs de revenu que donnèrent les fermes, puis les rentes de son frère et le produit des biens paternels, à l'acquittement des capitaux hypothéqués, et à la réparation des dommages que la passion de Balthazar avait faits dans sa maison. L'amortissement alla donc dans une grande progression par la décroissance des intérêts. Emmanuel de Solis offrit d'ailleurs à Marguerite les cent mille francs qui lui restaient sur la succession de son oncle et qu'elle n'avait pas employés, en y joignant une vingtaine de mille francs de ses économies, en sorte que, dès la première année de sa gestion, elle put acquitter une assez forte somme de dettes. Cette vie de courage, de privations et de dévouement ne se démentit point durant cinq années; mais tout fut d'ailleurs succès et réussite, sous l'administration et l'influence de Marguerite. Devenu ingénieur des ponts-et-chaussées, Gabriel, qui fut aidé par son grand-oncle Conynckx, fit une rapide fortune dans l'entreprise d'un canal qu'il construisit, et sut plaire à sa cousine mademoiselle Conynckx, que son père adorait et qui était l'une des plus riches héritières des deux Flandres.

En 1823, les biens de M. Claes se trouvèrent libres, et la maison de la rue de Paris avait presque réparé ses pertes de mobilier. M. Pierquin demanda positivement la main de Félicie à Balthazar, de même que M. de Solis sollicita celle de Marguerite. Au commencement du mois de janvier 1824, Marguerite et M. Conynckx partirent pour aller chercher le père exilé dont chacun désirait vivement le retour, et qui donna sa démission afin de rester au milieu de sa famille dont il devait sanctionner le bonheur.

En l'absence de Marguerite, qui souvent avait exprimé le regret de ne pouvoir remplir les cadres vides de la galerie et des appartements de réception, pour le jour où son père reprendrait sa maison, M. Pierquin et M. de Solis complotèrent, avec Félicie, de préparer à Marguerite une surprise, qui ferait participer en quelque sorte la sœur cadette à la restauration de la maison Claes. Tous deux avaient acheté à Félicie plusieurs beaux tableaux qu'ils lui offrirent pour décorer la galerie. M. Conyncks avait eu la même idée. Voulant témoigner à Marguerite la satisfaction que lui causaient sa noble conduite et son dévouement à remplir le mandat que lui avait légué sa mère, il avait pris des mesures pour qu'on apportât une cinquantaine de ses plus belles toiles et quelques-unes de celles que Balthazar avait jadis vendues, en sorte que la galerie Claes fut presque entièrement meublée.

Marguerite était déjà venue plusieurs fois voir son père, accompagnée de sa sœur, ou de Lucien; chaque fois, elle l'avait trouvé progressivement plus changé; mais, depuis sa dernière visite, la vieillesse s'était manifestée chez Balthazar par d'effrayants symptômes, à la gravité desquels contribuait sans doute la parcimonie avec laquelle il vivait, afin de pouvoir employer la plus grande partie de ses appointements à faire des expériences qui trompaient toujours son espoir. Quoiqu'il ne fût âgé que de soixante-cinq ans, il avait l'apparence d'un octogénaire. Ses yeux s'étaient profondément enfoncés dans leurs orbites; ses sourcils avaient blanchi; quelques cheveux lui garnissaient à peine la nuque; il laissait croître sa barbe qu'il coupait avec des ciseaux quand elle le gênait; il était courbé comme un vieux vigneron; le désordre de ses vêtements avait repris un caractère de misère que la décrépitude rendait hideux. Quoiqu'une pensée forte animât ce grand visage dont les traits ne se voyaient plus sous les rides, la fixité du regard, un air désespéré, une constante inquiétude y gravaient les diagnostics de la démence, ou plutôt toutes les démences ensemble. Tantôt il y apparaissait un espoir qui donnait à Balthazar l'expression du monomane; tantôt l'impatience de ne pas deviner un secret qui se présentait à lui comme un feu follet y mettait les symptômes de la fureur; puis tout à coup un rire éclatant trahissait la folie; enfin la plupart du temps l'abattement le plus complet résumait toutes les nuances de sa passion par la froide mélancolie de l'idiot. Quelque fugaces et imperceptibles que fussent ces expressions pour des étrangers, elles étaient malheureusement trop sensibles pour ceux qui connaissaient un Claes sublime de bonté, grand par le cœur, beau

de visage, et dont il n'existait plus que de rares vestiges.

Vieilli, lassé comme son maître par de constants travaux, Lemulquinier n'avait pas eu à subir, comme lui, les fatigues de la pensée; aussi sa physionomie offrait-elle un singulier mélange d'inquiétude et d'admiration pour son maître, auquel il était facile de se méprendre. En effet, quoiqu'il en écoutât la moindre parole avec respect, qu'il en suivît les moindres mouvements avec une sorte de tendresse, il en avait soin comme une mère a soin d'un enfant; et souvent il pouvait avoir l'air de le protéger, parce qu'il le protégeait véritablement dans les vulgaires nécessités de la vie auxquelles Balthazar ne pensait jamais. Ces deux vieillards enveloppés par une idée, confiants dans la réalité de leur espoir, agité par le même souffle, l'un représentant l'enveloppe et l'autre l'âme de leur existence commune, formaient un spectacle à la fois horrible et attendrissant.

Lorsque Marguerite et M. Conynckx arrivèrent, ils trouvèrent M. Claes établi dans une auberge, car son successeur ne s'était pas fait attendre et avait déjà pris possession de la place. A travers les préoccupations de la science, il s'était ému dans son cœur un désir de revoir sa patrie, sa maison, sa famille; puis, la lettre de sa fille lui ayant annoncé des événements heureux, il songeait à couronner sa carrière par une série d'expériences qui devait le mener enfin à la découverte de son problème, et il attendait donc Marguerite avec une excessive impatience.

La fille se jeta dans les bras de son père en pleurant de joie; cette fois elle venait chercher la récompense d'une vie douloureuse, et le pardon de sa gloire domestique; car elle se sentait criminelle à la manière des grands hommes qui violent les libertés pour sauver la patrie. Mais en contemplant son père, elle frémit en reconnaissant les changements qui, depuis sa dernière visite, s'étaient opérés en lui. M. Conynckx partagea le secret effroi de sa nièce, et insista pour emmener au plus tôt son cousin à Douai dont l'influence pouvait le rendre à la raison, à la santé en le rendant à la vie heureuse du foyer domestique. Après les premières effusions de cœur, qui furent plus vives de la part de Balthazar que Marguerite ne le croyait, il eut pour elle des attentions singulières. Il témoigna le regret de la recevoir dans une mauvaise chambre d'auberge; il s'informa de ses goûts, lui demanda ce qu'elle voulait pour ses repas, avec les soins empressés d'un amant; il eut enfin les manières d'un coupable qui veut s'assurer de son juge. Marguerite connaissait si bien son père qu'elle devina le motif de cette tendresse, en supposant qu'il pouvait avoir en ville quelques dettes, dont il voulait s'acquitter avant son départ. Elle observa pendant quelque temps son père, et vit alors le cœur humain à nu. Balthazar s'était rapetissé; le sentiment de son abaissement, l'isolement dans lequel le mettait la science, l'avaient rendu timide et enfant dans toutes les questions étrangères à ses occupations favorites. Puis, sa fille aînée lui imposait. Le souvenir de son dévouement passé, de la force qu'elle avait déployée, la conscience du pouvoir qu'il lui avait laissé prendre, la fortune dont elle disposait et les sentiments indéfinissables qui s'étaient emparés de lui, depuis le jour où il avait abdiqué sa paternité déjà compromise, la lui avaient sans doute grandie de jour en jour. M. Conynckx semblait n'être rien à ses yeux; il ne voyait que sa fille et ne pensait qu'à elle, en paraissant la redouter comme certains maris faibles redoutent la femme supérieure qui les a subjugués. Lorsqu'il levait les yeux sur elle, Marguerite y surprenait avec douleur une expression de crainte, semblable à celle d'un enfant qui se sent fautif. Elle ne savait comment concilier la majestueuse et terrible expression de ce crâne dévasté par la science et par les travaux, avec le sourire puéril, avec la servilité naïve qui se peignaient sur les lèvres et dans la physionomie de Balthazar. Elle fut blessée du contraste que présentaient cette grandeur et cette petitesse, et se promit d'employer son influence à faire reconquérir à son père toute sa dignité, pour le jour solennel où il allait reparaître au sein de sa famille. D'abord, elle saisit un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui dire à l'oreille : — Devez-vous quelque chose ici ?

Balthazar rougit et lui répondit d'un air embarrassé : — Je ne sais pas !... Mais Lemulquinier te le dira, car il est plus au fait de mes affaires que je ne le suis moi-même.

Marguerite sonna le valet de chambre, et quand il vint elle étudia presque involontairement la physionomie des deux vieillards.

— Monsieur désire quelque chose ? demanda Lemulquinier.

Marguerite, qui était tout orgueil et pleine de noblesse, eut un serrement de cœur en s'apercevant, au ton et au maintien du valet, qu'il s'était établi quelque familiarité mauvaise entre son père et lui.

— Mon père ne peut donc pas faire sans vous le compte de ce qu'il doit ici, dit Marguerite.

Monsieur, reprit Lemulquinier, doit...

A ces mots Balthazar fit à son valet de chambre un signe d'intelligence que Marguerite surprit et dont elle fut humiliée.

— Dites-moi tout ce que doit mon père! s'écria-t-elle.

— Ici, monsieur doit un millier d'écus à un apothicaire qui tient l'épicerie en gros, et qui nous a

fourni des potasses caustiques, du plomb, du zinc, et des réactifs.

— Est-ce tout ? dit Marguerite.

Balthazar réitéra un signe affirmatif à Lemulquinier qui, fasciné par son maître, répondit : — Oui, mademoiselle.

— Hé bien, reprit-elle, je vais vous les remettre.

Balthazar embrassa joyeusement sa fille en lui disant : — Tu es un ange pour moi, mon enfant. Et il respira plus à l'aise, en la regardant d'un œil moins triste. Mais, malgré cette joie, Marguerite aperçut facilement sur son visage les signes d'une profonde inquiétude, et jugea que ces mille écus constituaient seulement les dettes criardes du laboratoire.

— Soyez franc, mon père, dit-elle en se laissant asseoir sur ses genoux par lui, vous devez encore quelque chose? Avouez-moi tout, revenez dans votre maison sans conserver un principe de crainte au milieu de la joie générale.

— Ma chère Marguerite, dit-il en lui prenant les mains et les lui baisant avec une grâce qui semblait être un souvenir de sa jeunesse, tu me gronderas...

— Non, dit-elle.

— Vrai! répondit-il en laissant échapper un geste de joie enfantine ; je puis donc tout te dire, tu payeras...

— Oui, dit-elle en réprimant des larmes qui lui venaient aux yeux.

— Hé bien, je dois... Oh ! je n'ose pas...

— Mais dites donc, mon père !

— C'est considérable, reprit-il.

Elle joignit les mains par un mouvement de désespoir.

— Je dois... trente mille francs à MM. Protez et Chiffreville.

— Trente mille francs, dit-elle, ce sont mes économies ! mais j'ai du plaisir à vous les offrir, ajouta-t-elle en lui baisant le front avec respect.

Il se leva, prit sa fille dans ses bras, et tourna tout autour de sa chambre en la faisant sauter comme un enfant ; puis, il la remit sur le fauteuil où elle était, en s'écriant : — Ma chère enfant, tu es un trésor d'amour ! Je ne vivais plus. Les Chiffreville m'ont écrit trois lettres menaçantes et voulaient me poursuivre, moi, qui leur ai fait faire une fortune !

— Mon père! dit Marguerite avec un accent de désespoir, vous cherchez donc toujours !...

— Toujours, dit-il avec un sourire de fou. Je trouverai. Si tu savais où nous en sommes !

— Qui, nous?

— Je parle de Mulquinier ; il a fini par me comprendre, il m'aide bien ! Pauvre garçon, il m'est si dévoué !

M. Conynckx interrompit la conversation en entrant ; car Marguerite fit signe à son père de se taire, en craignant qu'il ne se déconsidérât aux yeux de leur oncle. Elle était épouvantée des ravages que la préoccupation avait faits dans cette grande intelligence, absorbée toute dans la recherche d'un problème peut-être insoluble. Balthazar, qui ne voyait sans doute rien au-delà de ses fourneaux, ne devinait même pas la libération de sa fortune.

Le lendemain ils partirent pour la Flandre, et le voyage fut assez long pour que Marguerite pût acquérir de confuses lumières sur la situation dans laquelle se trouvaient son père et Lemulquinier. Le valet avait-il sur le maître cet ascendant que savent prendre sur les plus grands esprits les gens sans éducation qui se sentent nécessaires, et qui, de concession en concession, savent marcher vers la domination, avec la persistance que donne une idée fixe? Ou bien le maître avait-il contracté pour son valet cette espèce d'affection qui naît de l'habitude, et semblable à celle qu'un ouvrier a pour son outil créateur, que l'Arabe a pour son coursier libérateur? Marguerite épia quelques faits pour se décider, en se proposant de soustraire Balthazar à un joug humiliant, s'il était réel. En passant à Paris, elle y resta durant quelques jours pour y acquitter les dettes de son père, et prier les fabricants de produits chimiques de ne rien envoyer à Douai sans l'avoir prévenue à l'avance des demandes que leur ferait M. Claes. Elle obtint de son père qu'il changeât de costume, et reprit les habitudes de toilette convenables à un homme de son rang. Cette restauration corporelle rendit à Balthazar une sorte de dignité physique qui fut de bon augure pour un changement d'idées. Bientôt, sa fille, heureuse par avance de toutes les surprises qui attendaient son père dans sa propre maison, repartit pour Douai.

A trois lieues de cette ville, Balthazar trouva sa fille Félicie à cheval, escortée par ses deux frères, par Emmanuel, par Pierquin et par les plus intimes amis des trois familles. Le voyage l'avait nécessairement distrait de ses pensées habituelles ; l'aspect de la Flandre avait agi sur son cœur : aussi, quand il aperçut le joyeux cortége que lui formaient et sa famille et ses amis, éprouva-t-il des émotions si vives que ses yeux devinrent humides, sa voix trembla, ses paupières se rougirent, et il embrassa si passionnément ses enfants sans pouvoir les quitter, que les spectateurs de cette scène furent émus aux larmes. Lorsqu'il revit sa maison, il pâlit et sauta hors de la voiture de voyage avec l'agilité d'un jeune homme ; il respira l'air de la cour avec délices, et se mit à regarder les moindres détails avec un plaisir qui débordait dans ses gestes ; enfin, il se redressa, et sa physionomie redevint jeune. Quand il entra dans le parloir, il eut des pleurs aux yeux en y

voyant, par l'exactitude avec laquelle sa fille avait reproduit ses anciens flambeaux d'argent vendus, que les désastres devaient être entièrement réparés. Un déjeuner splendide était servi dans la salle à manger, dont les dressoirs avaient été remplis de curiosités et d'argenterie d'une valeur au moins égale à celle des pièces qui s'y trouvaient jadis. Quoique ce repas de famille durât longtemps, il suffit à peine aux récits que Balthazar exigeait de chacun de ses enfants. La secousse imprimée à son moral par ce retour lui fit épouser le bonheur de sa famille dont il se montra bien le père. Ses manières reprirent leur ancienne noblesse, et, comme dans le premier moment, il fut tout à la jouissance de la possession, sans se demander compte des moyens par lesquels il recouvrait tout ce qu'il avait perdu; sa joie fut entière et pleine. Le déjeuner fini, les quatre enfants, le père et Pierquin le notaire passèrent dans le parloir, où Balthazar ne vit pas sans inquiétude des papiers timbrés qu'un clerc avait apportés sur une table devant laquelle il se tenait comme pour assister son patron. Tous les enfants s'assirent, et Balthazar étonné resta debout devant la cheminée.

— Ceci, dit Pierquin, est le compte de tutelle que rend M. Claes à ses enfants! Quoique ce ne soit pas très-amusant, ajouta-t-il en riant à la façon des notaires, qui prennent assez généralement un ton plaisant pour parler des affaires les plus sérieuses, il faut absolument que vous l'écoutiez.

Quoique les circonstances justifiassent cette phrase, M. Claes, à qui sa conscience rappelait le passé de sa vie, l'accepta comme un reproche et fronça les sourcils. Le clerc commença la lecture; et alors l'étonnement de Balthazar alla croissant à mesure que cet acte se déroulait. Il y était établi d'abord que la fortune de sa femme montait, au moment du décès, à seize cent mille francs environ, et la conclusion de cette reddition de compte fournissait clairement à chacun de ses enfants une part entière, comme aurait pu la gérer un bon et soigneux père de famille. Il en résultait que sa maison était libre de toute hypothèque, qu'il était chez lui, et que ses biens ruraux étaient également dégagés. Lorsque les divers actes furent signés, Pierquin lui présenta les quittances des sommes qu'il avait jadis empruntées et les mainlevées des inscriptions qui pesaient sur ses propriétés. En ce moment, Balthazar, qui recouvrait à la fois l'honneur de l'homme, la vie du père, la considération du citoyen, tomba dans un fauteuil, et chercha Marguerite, qui, par une de ces sublimes délicatesses de femme, s'était absentée pendant cette lecture afin de voir si toutes ses intentions avaient été bien remplies pour la fête. Chacun des membres de la famille comprit la pensée du vieillard au moment où ses yeux faiblement humectés demandaient sa fille, que tous voyaient en ce moment par les yeux de l'âme comme un ange de force et de lumière. Lucien l'alla chercher; Balthazar entendit le pas de sa fille, et courut la serrer dans ses bras.

— Mon père, lui dit-elle au pied de l'escalier où le vieillard la saisit pour l'étreindre, je vous en supplie, ne diminuez en rien votre sainte autorité. Remerciez-moi, devant toute la famille, d'avoir bien accompli vos intentions, et soyez ainsi le seul auteur du bien qui a pu se faire ici.

Balthazar leva les yeux au ciel, regarda sa fille, se croisa les bras, et dit, après une pause pendant laquelle son visage reprit une expression que ses enfants ne lui avaient pas vue depuis dix ans : — Que n'es-tu là, Pépita, pour admirer notre enfant!

Il serra Marguerite avec force, sans pouvoir prononcer une parole, et rentra.

— Mes enfants, dit-il avec cette noblesse de maintien qui en faisait autrefois un des hommes les plus imposants, nous devons tous des remerciements et de la reconnaissance à ma fille Marguerite, pour la sagesse et le courage avec lesquels elle a rempli mes intentions, exécuté mes plans, lorsque, trop absorbé par mes travaux, je lui ai remis les rênes de notre administration domestique.

— Ha! maintenant, nous allons lire les contrats de mariage, dit Pierquin en regardant l'heure. Mais ces actes-là ne me regardent pas, attendu que la loi me défend d'instrumenter pour mes parents et pour moi. M. Raparlier l'oncle va venir...

En ce moment, les amis de la famille invités au dîner que l'on donnait pour fêter le retour de M. Claes, et célébrer la signature des contrats, arrivèrent successivement, pendant que les gens apportèrent les cadeaux de noce. L'assemblée s'augmenta promptement, et devint aussi imposante par la qualité des personnes qu'elle était belle par la richesse des toilettes. Les trois familles qui s'unissaient par le bonheur de leurs enfants, avaient voulu rivaliser de splendeur. En un moment le parloir fut plein des gracieux présents qui se font aux fiancés: l'or ruisselait et petillait; les étoffes dépliées, les châles de cachemire, les colliers, les parures excitaient une joie si vraie et chez ceux qui les donnaient et chez celles qui les recevaient; cette joie enfantine à demi se peignait si bien sur tous les visages, que la valeur de ces présents magnifiques était oubliée par les indifférents, assez souvent occupés à la calculer par curiosité. Bientôt commença le cérémonial usité dans la famille Claes pour ces solennités. Le père et la mère devaient seuls être assis, et les assistants demeuraient debout devant eux à distance. Alors, à gauche du parloir et du côté du jardin, se placèrent Gabriel Claes et mademoiselle Conynckx, auprès de qui se tinrent M. de Solis et Marguerite, sa sœur

et Pierquin. A quelques pas de ces trois couples, Balthazar et M. Conynckx, les seuls de l'assemblée qui fussent assis, prirent place chacun dans un fauteuil, près du notaire qui remplaçait Pierquin. Lucien était debout derrière son père. Une vingtaine de femmes, élégamment mises, et quelques hommes, tous choisis parmi les plus proches parents des Pierquin, des Conynckx et des Claes, le maire de Douai qui devait marier les époux, les douze témoins pris parmi les amis les plus dévoués des trois familles, et dont le premier président de la Cour Royale faisait partie, tous jusqu'au curé de Saint-Pierre, restèrent debout en formant du côté de la cour un cercle imposant. Cet hommage rendu par toute cette assemblée à la paternité qui, dans cet instant, rayonnait d'une majesté royale, imprimait à cette scène une couleur antique. Ce fut le seul moment pendant lequel, depuis seize ans, Balthazar oublia la recherche de l'Absolu. M. Raparlier le notaire alla demander à Marguerite et à sa sœur si toutes les personnes invitées à la signature et au dîner qui devait la suivre étaient arrivées; sur leur réponse affirmative, il revint prendre le contrat de mariage de Marguerite et de M. de Solis, qui devait être lu le premier, quand tout à coup la porte du parloir s'ouvrit, et Lemulquinier se montra le visage flamboyant de joie.

— Monsieur! monsieur!

Balthazar jeta sur Marguerite un regard de désespoir, lui fit un signe et l'emmena dans le jardin. Aussitôt le trouble se mit dans l'assemblée.

— Je n'osais pas te le dire, mon enfant, dit le père à sa fille; mais puisque tu as tant fait pour moi, tu me sauveras de ce dernier malheur. Lemulquinier m'a prêté, pour une dernière expérience qui n'a pas réussi, trente mille francs, le fruit de ses économies. Le malheureux vient sans doute me les redemander en apprenant que je suis redevenu riche. Donne-les-lui sur-le-champ! Ah! mon ange, tu lui dois ton père, car lui seul me consolait dans mes désastres, lui seul encore a foi en moi. Certes, sans lui je serais mort...

— Monsieur! monsieur! criait Lemulquinier.

— Hé bien? dit Balthazar en se retournant.

— Un diamant!

Claes sauta dans le parloir en apercevant un diamant dans la main de son valet de chambre, qui lui dit tout bas : — J'ai été au laboratoire.

Le chimiste, qui avait tout oublié, jeta un regard sur le vieux Flamand, et ce regard ne pouvait se traduire que par ces mots : — *Tu as été au laboratoire !*

— Et, dit le valet en continuant, j'ai trouvé ça dans la capsule qui communiquait avec cette pile que nous avions laissée en train de faire des siennes!

— Et elle en a fait, monsieur! ajouta-t-il en montrant un diamant blanc de forme octaédrique, dont l'éclat attirait les regards étonnés de toute l'assemblée.

— Mes enfants, mes amis, dit Balthazar, pardonnez à mon vieux serviteur, pardonnez-moi. Ceci va me rendre fou! Un hasard de cinq années a produit, sans moi, un découverte que je cherche depuis seize ans!... Comment? je n'en sais rien. Oui, j'avais laissé du sulfure de carbone sous l'influence d'une pile de Volta, dont l'action aurait dû être surveillée tous les jours. Eh bien, pendant mon absence, le pouvoir de Dieu a éclaté dans mon laboratoire sans que j'aie pu constater ses effets progressifs, bien entendu! Cela n'est-il pas affreux! Maudit exil! maudit hasard! Hélas! si j'avais épié cette longue, cette lente, cette subite, je ne sais comment dire, cristallisation, transformation, enfin ce miracle; hé bien! mes enfants seraient plus riches encore. Quoique ce ne soit pas la solution du problème que je cherche, au moins les premiers rayons de ma gloire auraient lui sur mon pays, et ce moment que nos affections satisfaites rendent si ardent de bonheur, serait encore échauffé par le soleil de la science.

Chacun gardait le silence devant cet homme, car les paroles sans suite qui lui furent arrachées par la douleur, furent trop vraies pour n'être pas sublimes. Tout à coup, il refoula son désespoir au fond de lui-même, jeta sur l'assemblée un regard majestueux qui brilla dans les âmes, prit le diamant, et l'offrit à Marguerite en s'écriant : — Il t'appartient, mon ange!

Puis il renvoya Lemulquinier par un geste, et dit au notaire : — Continuons.

Ce mot excita dans l'assemblée le frissonnement que, dans certains rôles, Talma causait aux masses attentives. Balthazar s'était assis en se disant à voix basse : — Je ne dois être que père aujourd'hui.

Marguerite entendit le mot, s'avança, saisit la main de son père et la baisa respectueusement.

— Jamais homme n'a été si grand! dit Emmanuel quand sa fiancée revint près de lui; jamais homme n'a été si puissant, car tout autre en deviendrait fou!

Les trois contrats lus et signés, chacun s'empressa de questionner Balthazar sur la manière dont s'était formé ce diamant; mais il ne pouvait rien répondre sur un accident aussi étrange. Il regarda son grenier, et le montra par un geste de rage.

— Oui, la puissance effrayante due au bouleversement du globe, et qui, peut-être, a fait les métaux, les diamants, dit-il, s'est manifestée là pendant un moment, par hasard!

— Ce hasard est sans doute bien naturel, dit un

de ces gens qui veulent expliquer tout; le bonhomme aura oublié quelque diamant véritable, et c'est autant de sauvé sur ceux qu'il a brûlés!

—Oublions cela, dit Balthazar à ses amis, je vous prie de ne pas m'en parler aujourd'hui.

Marguerite prit le bras de son père pour se rendre dans les appartements de la maison de devant où l'attendait une somptueuse fête. Quand il entra dans la galerie, après tous ses hôtes, il la vit meublée de tableaux et remplie de fleurs rares.

— Des tableaux! s'écria-t-il, des tableaux et quelques-uns de nos anciens!

Il s'arrêta, son front se rembrunit; il eut un moment de tristesse, et sentit alors le poids de ses fautes, en mesurant l'étendue de son humiliation secrète.

— Tout cela est à vous, mon père, dit Marguerite en devinant les sentiments qui agitaient l'âme de Balthazar.

— Ange, que les esprits célestes doivent applaudir! s'écria-t-il, combien de fois auras-tu donc donné la vie à ton père!

— Ne conservez plus aucun nuage sur votre front, ni la moindre pensée triste dans votre cœur, répondit-elle, et vous m'aurez récompensée au-delà de mes espérances. Je viens de penser à Lemulquinier, mon père chéri: le peu de mots que vous m'avez dits de lui me le font estimer; car, je l'avoue, je l'avais mal jugé. Ne pensez plus à ce que vous lui devez. Il restera près de vous comme un humble ami. Emmanuel possède environ soixante mille francs d'économie, nous les donnerons à Lemulquinier; car, après vous avoir si bien servi, cet homme doit être heureux le reste de ses jours. Ne vous inquiétez pas de nous! M. de Solis et moi, nous aurons une vie calme et douce, une vie sans faste; nous pouvons donc nous passer de cette somme jusqu'à ce que vous nous la rendiez.

—Ah! ma fille, ne m'abandonne jamais! Sois toujours la providence de ton père!

En entrant dans les appartements de réception, Balthazar les trouva restaurés et remeublés aussi magnifiquement qu'ils l'étaient autrefois. Bientôt les convives se rendirent dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée par le grand escalier, sur chaque marche duquel se trouvaient des arbres fleuris. Une argenterie merveilleuse de façon, offerte par Gabriel à son père, séduisit les regards autant qu'un luxe de table qui parut inouï aux principaux habitants d'une ville où ce luxe est traditionnellement à la mode. Les domestiques de M. Conynckx, ceux de M. Claes et de Pierquin étaient là prêts à servir ce repas somptueux, en se voyant au milieu de cette table couronnée de parents, d'amis et de figures sur lesquelles éclatait une joie vive et sincère, Balthazar derrière lequel se tenait Lemulquinier, eut une émotion si pénétrante que chacun se tut, comme on se tait devant les grandes joies ou les grandes douleurs.

— Chers enfants! s'écria-t-il, vous avez tué le veau gras pour le retour du père prodigue!

Ce mot par lequel il se faisait justice, et qui empêcha peut-être qu'on ne la lui fît plus sévère, fut prononcé si noblement que chacun attendri essuya ses larmes; mais ce fut la dernière expression de mélancolie, et la joie prit insensiblement le caractère bruyant et animé qui signale les fêtes de famille.

Après le dîner, les principaux habitants de la ville arrivèrent pour le bal qui s'ouvrit et répondit à la splendeur classique de la maison Claes restaurée.

Les trois mariages se firent promptement et donnèrent lieu à des fêtes, des bals, des repas, qui entraînèrent, pour plusieurs mois, M. Claes dans le tourbillon du monde. Son fils aîné alla s'établir à la terre que possédait près de Cambrai M. Conynckx, qui ne voulait pas se séparer de sa fille. Madame Pierquin dut également quitter la maison paternelle, pour faire les honneurs de l'hôtel que Pierquin avait fait bâtir, et où il voulait vivre noblement, car sa charge était vendue, et son oncle Des Racquets venait de mourir en lui laissant des trésors lentement économisés. Lucien partit pour Paris, où il devait achever son éducation. M. et madame de Solis restèrent donc seuls près de leur père, qui leur abandonna le quartier de derrière, en se logeant au second étage de la maison de devant. Marguerite continua de veiller au bonheur matériel de Balthazar, et fut aidée dans cette douce tâche par Emmanuel. Cette noble fille reçut par les mains de l'amour la couronne la plus enviée, celle que le bonheur tresse et dont la constance entretient l'éclat. En effet, jamais couple n'offrit mieux l'image de cette félicité complète, avouée, pure, que toutes les femmes caressent dans leurs rêves. L'union de ces deux êtres si courageux dans les épreuves de la vie, et qui s'étaient si saintement aimés, excita dans la ville une admiration respectueuse. M. de Solis, nommé depuis longtemps inspecteur général de l'université, se démit de ses fonctions pour mieux jouir de son bonheur, et rester à Douai, où chacun rendait si bien hommage à ses talents et à son caractère, que son nom était par avance promis au scrutin des colléges électoraux, quand viendrait pour lui l'âge de la députation. Marguerite, qui s'était montrée si forte dans l'adversité, redevint dans le bonheur une femme douce et bonne.

M. Claes resta pendant cette année gravement préoccupé sans doute; mais s'il fit quelques expé-

riences peu coûteuses et auxquelles ses revenus suffisaient, il parut négliger son laboratoire. Marguerite, qui reprit les anciennes habitudes de la maison Claes, donna tous les mois, à son père, une fête de famille, à laquelle assistaient les Pierquin et les Conynckx, et reçut la haute société de la ville à un jour de la semaine où elle avait un café qui devint l'un des plus célèbres. Quoique souvent distrait, M. Claes assistait à toutes les assemblées, et redevint si complaisamment homme du monde pour complaire à sa fille aînée, que ses enfants purent croire qu'il avait renoncé à chercher la solution de son problème. Trois ans se passèrent ainsi.

En 1828, un événement favorable à M. de Solis l'appela en Espagne. Quoiqu'il y eût, entre les biens de la maison de Solis et lui, trois branches nombreuses, la fièvre jaune, la vieillesse, l'infécondité, tous les caprices de la fortune s'accordèrent pour rendre Emmanuel l'héritier des titres et des riches substitutions de sa maison, lui, le dernier. Par un de ces hasards qui ne sont invraisemblables que dans les livres, la maison de Solis avait acquis le comté de Nourho dont les Claes furent jadis dépossédés. Marguerite ne voulut pas se séparer de son mari, qui devait rester en Espagne aussi longtemps que le voudraient ses affaires; elle fut d'ailleurs curieuse de voir le château de Casa-Réal, où sa mère avait passé son enfance, et la ville de Grenade, berceau patrimonial de la famille de Solis. Elle partit, en confiant l'administration de la maison au dévouement de Martha, de Josette et de Lemulquinier qui avaient l'habitude de la conduire; car Balthazar, à qui Marguerite avait proposé le voyage d'Espagne, s'y était refusé en alléguant son grand âge; mais plusieurs travaux médités depuis longtemps, et qui devaient réaliser ses espérances, furent la véritable raison de son refus.

—

L'ABSOLU TROUVÉ.

M. et Mme de Solis restèrent en Espagne plus longtemps qu'ils ne le voulurent. Marguerite y eut un enfant. Ils se trouvaient, au milieu de l'année 1830, à Cadix où ils comptaient s'embarquer pour revenir en France par l'Italie; mais ils reçurent une lettre dans laquelle Félicie apprenait de tristes nouvelles à sa sœur.

En dix-huit mois, M. Claes s'était complétement ruiné. Gabriel et M. Pierquin étaient obligés de remettre à Lemulquinier une somme mensuelle pour subvenir aux dépenses de la maison, car le vieux domestique avait encore une fois sacrifié sa fortune à son maître. Balthazar ne voulait recevoir personne, et n'admettait même pas ses enfants chez lui. Josette et Martha étaient mortes; le cocher, le cuisinier et les autres gens avaient été successivement renvoyés; les chevaux et les équipages vendus. Quoique Lemulquinier gardât le plus profond secret sur les habitudes de son maître, il était à croire que les mille francs donnés par Gabriel Claes et par Pierquin s'employaient en expériences. Le peu de provisions que le valet de chambre achetait au marché faisait supposer que ces deux vieillards se contentaient du strict nécessaire. Enfin, pour ne pas laisser vendre la maison paternelle, Gabriel et Pierquin payaient les intérêts des sommes que le vieillard avait empruntées, à leur insu, sur cet immeuble. Aucun de ses enfants n'avait d'influence sur ce vieillard qui, à soixante-dix ans, déployait une énergie extraordinaire pour arriver à faire toutes ses volontés, même les plus absurdes. Marguerite pouvant peut-être seule reprendre l'empire qu'elle avait jadis exercé sur lui, Félicie suppliait sa sœur d'arriver promptement, car elle craignait que son père n'eût signé quelques lettres de change; et Gabriel, M. Conynckx, Pierquin, effrayés tous de la continuité d'une folie qui avait dévoré environ sept millions sans résultat, étaient décidés à ne pas payer les dettes de M. Claes.

Cette lettre changea les dispositions du voyage de Marguerite, qui prit le chemin le plus court pour gagner Douai. Ses économies et sa nouvelle fortune lui permettaient bien d'éteindre encore une fois les dettes de son père; mais elle voulait plus, elle voulait obéir à sa mère en ne laissant pas descendre au tombeau Balthazar déshonoré. Certes, elle seule pouvait exercer assez d'ascendant sur ce vieillard pour l'empêcher de continuer son œuvre de ruine, à un âge où l'on ne devait attendre aucun travail fructueux de ses facultés affaiblies. Mais elle désirait le gouverner sans le froisser, afin de ne pas imiter les enfants de Sophocle, au cas où son père approcherait du but scientifique auquel il avait tant sacrifié.

M. et Mme de Solis atteignirent la Flandre vers les derniers jours du mois de septembre 1830, et arrivèrent à Douai dans la matinée, Marguerite se fit arrêter à sa maison de la rue de Paris, et la trouva fermée. La sonnette fut violemment tirée sans que personne répondît. Alors un marchand quitta le pas de sa boutique où l'avait amené le fracas des voitures de M. de Solis et de sa suite. Beaucoup de personnes étaient aux fenêtres pour jouir du spectacle que leur offrait le retour d'un ménage aimé dans toute la ville, et attirées aussi par cette curiosité vague qui s'attachait aux événements que l'arrivée de Marguerite faisait préjuger dans la maison

Claes. Le marchand dit au valet de chambre de M. de Solis que le vieux M. Claes était sorti depuis environ une heure, et que sans doute monsieur Lemulquinier promenait son maître sur les remparts. Marguerite envoya chercher un serrurier pour ouvrir la porte, afin d'éviter la scène que lui préparait la résistance de son père, si, comme le lui avait écrit Félicie, il se refusait à l'admettre chez lui. Pendant ce temps, M. de Solis alla chercher le vieillard pour lui annoncer l'arrivée de sa fille, tandis que son valet de chambre courut pour prévenir M. et Mme Pierquin.

En un moment la porte fut ouverte; madame de Solis entra dans le parloir pour y faire mettre ses bagages, et frissonna de terreur en en voyant les murailles nues comme si le feu s'y était mis. Les admirables boiseries sculptées par Van Huysium, et le portrait du Président, avaient été vendus, dit-on, à lord Spencer. La salle à manger était vide; il ne s'y trouvait plus que deux chaises de paille et une table commune sur laquelle Marguerite aperçut avec effroi deux assiettes, deux bols, deux couverts d'argent, et sur un plat les restes d'un hareng saur que M. Claes et son valet de chambre venaient sans doute de partager. En un instant elle parcourut la maison, dont chaque pièce lui offrit le désolant spectacle d'une nudité pareille à celle du parloir et de la salle à manger. L'idée de l'Absolu avait passé partout comme un incendie. Pour tout mobilier la chambre de son père avait un lit, une chaise et une table sur laquelle était un mauvais chandelier de cuivre où la veille avait expiré un bout de chandelle de la plus mauvaise espèce; enfin, le dénuement y était si complet qu'il n'y avait même plus de rideaux aux fenêtres. Les moindres objets qui pouvaient avoir une valeur dans la maison, tout, jusqu'aux ustensiles de cuisine, avait été vendu.

Émue par la curiosité qui ne nous abandonne même pas dans le malheur, Marguerite entra chez Lemulquinier, dont la chambre était aussi nue que celle de son maître; et, dans le tiroir à demi fermé de la table, elle vit une reconnaissance du Mont-de-Piété qui attestait que le valet avait mis sa montre en gage quelques jours auparavant. Elle courut au laboratoire et trouva cette pièce pleine d'intruments de science comme par le passé. Elle se fit ouvrir son appartement, son père y avait tout respecté. Au premier coup d'œil que madame de Solis y jeta, elle fondit en larmes et pardonna tout à son père. Au milieu de cette fureur dévastatrice, il avait donc été arrêté par le sentiment paternel et par la reconnaissance qu'il devait à sa fille! Cette preuve de tendresse, reçue dans un moment où le désespoir de Marguerite était à son comble, détermina l'une de ces réactions morales contre lesquelles les cœurs les plus froids sont sans force. Elle descendit au parloir et y attendit l'arrivée de son père, dans une anxiété que le doute augmentait affreusement. Comment allait-elle le revoir? Détruit, décrépit, souffrant, affaibli par les jeûnes qu'il subissait par orgueil! Mais aurait-il sa raison? Des larmes coulaient de ses yeux sans qu'elle s'en aperçût, en retrouvant ce sanctuaire dévasté! Les images de toute sa vie, ses efforts, ses précautions inutiles, son enfance, sa mère heureuse et malheureuse, tout, jusqu'à la vue de son petit Joseph, qui souriait à ce spectacle de désolation, lui composait un poëme de déchirantes mélancolies. Mais, quoiqu'elle prévît des malheurs, elle ne s'attendait pas au dénouement qui devait couronner la vie de son père, cette vie à la fois si grandiose et si misérable.

L'état dans lequel se trouvait M. Claes n'était un secret pour personne; et, à la honte des hommes, il ne se rencontrait pas à Douai deux cœurs généreux qui rendissent honneur à sa persévérance d'homme de génie. Pour toute la haute société, Balthazar était un homme à interdire, un mauvais père qui avait mangé quatre fortunes, des millions, et qui cherchait la pierre philosophale, au dix-neuvième siècle, ce siècle éclairé, ce siècle incrédule, ce siècle... Que ne se disait-on pas d'éloges, à propos de ce siècle où, comme dans tous les autres, le talent expire sous une indifférence aussi brutale que l'était celle des temps où moururent Dante, Cervantes, Tasse, *e tutti quanti!* car les peuples comprennent encore plus tardivement les créations du génie que ne les comprenaient les rois. Ces opinions avaient insensiblement filtré de la haute société dans la bourgeoisie, et de la bourgeoisie dans le bas peuple. Le chimiste septuagénaire excitait donc un profond sentiment de pitié chez les gens bien élevés, une curiosité railleuse dans le peuple: deux expressions grosses de mépris et de ce *vœ victis!* dont les masses accablent les grands hommes malheureux. Beaucoup de personnes venaient voir sa maison, se montraient la rosace du grenier où s'était consumé tant d'or et de charbon. Quand Balthazar passait, il était indiqué du doigt; souvent un mot de raillerie ou de pitié s'échappait des lèvres d'un homme du peuple ou d'un enfant, mais Lemulquinier avait soin de le lui traduire comme un éloge, et il pouvait le tromper impunément; car, si les yeux de Balthazar avaient conservé cette lucidité sublime que l'habitude des grandes pensées y imprime, le sens de l'ouïe s'était affaibli chez lui. Pour beaucoup de paysans, de gens grossiers et superstitieux, ce vieillard était donc un sorcier. La noble, la grande maison Claes s'appelait dans les faubourgs et dans les campagnes la maison du diable. Il n'y avait pas jusqu'à la figure de Lemulquinier qui ne

prêtât aux croyances ridicules qui s'étaient répandues sur son maître. Aussi, quand le pauvre vieux ilote allait au marché chercher les denrées nécessaires à leur subsistance, et qu'il prenait parmi les moins chères de toutes, n'obtenait-il rien sans recevoir quelques injures en manière de réjouissance, heureux même si souvent quelques marchandes superstitieuses ne refusaient pas de lui vendre sa maigre pitance, en craignant de se damner par un contact avec un suppôt de l'enfer. Les sentiments de toute cette ville étaient donc généralement hostiles à ce grand vieillard et à son compagnon. Le désordre des vêtements de l'un et de l'autre y prêtait encore, car ils allaient vêtus comme ces pauvres honteux qui conservent un extérieur décent et qui hésitent à demander l'aumône. Tôt ou tard ces deux vieilles gens pouvaient être insultés, et Pierquin, sentant combien une injure publique serait déshonorante pour la famille, envoyait toujours, durant les promenades de son beau-père, deux ou trois de ses gens qui l'environnaient à distance avec la mission de le protéger.

Par une de ces fatalités qui ne s'expliquent pas, M. Claes et Lemulquinier, sortis de grand matin, avaient trompé la surveillance secrète de M. et de Mme Pierquin, et se trouvaient seuls en ville. Au retour de leur promenade ils vinrent s'asseoir au soleil, sur un banc de la place St.-Jacques où passaient quelques enfants pour aller à l'école ou au collége. En apercevant de loin ces deux vieillards sans défense, et dont les visages s'épanouissaient au soleil, les enfants se mirent à en causer. Ordinairement, les causeries des enfants arrivent bientôt à des rires, et, du rire, ils en viennent à des mystifications dont ils ne connaissent pas toute la cruauté. Sept ou huit des premiers qui arrivèrent, se tinrent à distance et se mirent à examiner les deux vieilles figures en retenant des rires étouffés qui attirèrent l'attention de Lemulquinier.

— Tiens, vois-tu celui-là qui a la tête comme un genou?

— Oui.

— Hé bien, il est savant de naissance.

— Papa dit qu'il fait de l'or, dit un autre.

— Par où? C'est-y par là ou par ici? ajouta un troisième, en montrant d'un geste goguenard cette partie d'eux-mêmes que les écoliers se montrent si souvent en signe de mépris.

Alors le plus petit de la bande qui avait son panier plein de provisions, et qui léchait une tartine beurrée, s'avança naïvement vers le banc et dit à Lemulquinier : — C'est-y vrai, monsieur, que vous faites des perles et des diamants?

— Oui, mon petit milicien! répondit Lemulquinier en souriant. Puis, lui frappant sur la joue, il ajouta : — Nous t'en donnerons quand tu seras bien savant.

— Ha! monsieur, donnez-m'en aussi! fut une exclamation générale. Tous les enfants accoururent comme une nuée d'oiseaux et entourèrent les deux chimistes. Balthazar, alors absorbé dans une méditation d'où il fut tiré par ces cris, fit un geste d'étonnement qui causa un rire général.

— Allons, gamins, respect à un grand homme! dit Lemulquinier.

— A la chie-en-lit! crièrent les enfants. Vous êtes des sorciers.

— Oui, sorciers, sorciers, vieux sorciers! sorciers, sorciers, na!

Lemulquinier se dressa sur ses pieds, et menaça de sa canne les enfants qui s'enfuirent en ramassant de la boue et des pierres. Un ouvrier, qui déjeunait à quelques pas de là, ayant vu Lemulquinier lever sa canne pour faire sauver les enfants, crut qu'il les avait frappés et les appuya par ce mot terrible : — A bas les sorciers!

Les enfants se sentant soutenus lancèrent leurs projectiles qui atteignirent les deux vieillards, au moment où M. de Solis se montrait au bout de la place, accompagné des domestiques de Pierquin. Ils n'arrivèrent pas assez vite pour empêcher les enfants de couvrir de boue le grand vieillard et son valet de chambre. Le coup était porté. Balthazar, dont les facultés avaient été jusqu'alors conservées par la chasteté naturelle aux savants chez lesquels la préoccupation d'une découverte anéantit les passions, devina, par un phénomène d'intussusception, le secret de cette scène, et son corps décrépit ne soutint pas la réaction affreuse qu'il éprouva dans la haute région de ses sentiments. Il tomba frappé d'une attaque de paralysie, entre les bras de Lemulquinier, qui le ramena chez lui sur un brancard, entouré par ses deux gendres et par leurs gens. Aucune puissance ne put empêcher la populace de Douai d'escorter le vieillard jusqu'à la porte de sa maison, où se trouvaient Félicie et ses enfants. Lucien, Marguerite et Gabriel, qui prévenu par sa sœur était arrivé de Cambrai avec sa femme.

Ce fut un spectacle affreux que celui de l'entrée de ce vieillard qui se débattait moins contre la mort que contre l'effroi de voir ses enfants pénétrer le secret de sa misère. Aussitôt un lit fut dressé au milieu du parloir, et les secours furent prodigués à Balthazar dont la situation permit, vers la fin de la journée, de concevoir quelques espérances pour sa conservation. La paralysie quoique habilement combattue le laissa néanmoins assez longtemps dans un état voisin de l'enfance; puis, quand elle cessa par degrés, elle resta sur la langue qu'elle avait spécialement affectée, peut-être parce que la colère y

avait porté toutes ses forces au moment où il voulut apostropher les enfants. Cette scène alluma dans la ville une indignation générale. Par une loi, jusqu'alors inconnue, qui dirige les affections des masses, cet événement ramena tous les esprits à M. Claes. En un moment il devint un grand homme, il excita l'admiration et obtint tous les sentiments qu'on lui refusait la veille. Chacun vanta sa patience, sa volonté, son courage, son génie. Les magistrats voulurent sévir contre ceux qui avaient participé à cet attentat; mais le mal était fait; la famille Claes demanda, la première, que cette affaire fût assoupie.

Marguerite avait ordonné de meubler le parloir, dont les parois nues furent bientôt tendues de soie. Quand, quelques jours après cet événement, le vieux père eut recouvré ses facultés, et qu'il se retrouva dans une sphère élégante, environné de tout ce qui était nécessaire à la vie heureuse, il fit entendre que sa fille Marguerite devait être venue, au moment même où elle rentrait au parloir. En la voyant, Balthazar rougit, et ses yeux se mouillèrent, sans qu'il en sortît des larmes. Il put presser de ses doigts froids la main de sa fille, et mit dans cette pression tous les sentiments et toutes les idées qu'il ne pouvait plus exprimer. Ce fut quelque chose de saint et de solennel, l'adieu du cerveau qui vivait encore, du cœur que la reconnaissance avait ranimé, car le géant épuisé par ses tentatives infructueuses, lassé par sa lutte avec un problème gigantesque, et désespéré peut-être de l'incognito qui attendait sa mémoire, allait bientôt cesser de vivre. Tous ses enfants l'entouraient avec un sentiment respectueux, en sorte que ses yeux purent être récréés par les images de l'abondance, de la richesse et par le tableau touchant que lui présentait sa belle famille. Il fut constamment affectueux dans ses regards, par lesquels il put manifester ses sentiments, car ses yeux contractèrent soudain une si grande variété d'expression, qu'ils eurent comme un langage de lumière facile à comprendre. Marguerite paya les dettes de son père, et rendit, en quelques jours, à la maison Claes une splendeur moderne qui devait écarter toute idée de décadence. Elle ne quitta plus le chevet du lit de Balthazar, dont elle s'efforçait de deviner toutes les pensées, et d'accomplir les moindres souhaits.

Quelques mois se passèrent dans les alternatives de mal et de bien qui signalent chez les vieillards le combat de la vie et de la mort. Tous les matins, ses enfants se rendaient près de lui, restaient pendant la journée dans le parloir en dînant devant son lit, et ne s'en allaient qu'au moment où il s'endormait. La distraction qui lui plut davantage parmi toutes celles que l'on cherchait à lui donner, fut la lecture des journaux que les événements politiques rendirent alors fort intéressants. M. Claes écoutait attentivement cette lecture que M. de Solis faisait à voix haute et près de lui.

Vers le commencement de l'année 1831, Balthazar passa une nuit extrêmement critique pendant laquelle M. Pierquin le médecin fut appelé par la garde effrayée d'un changement subit qui se fit chez le malade. En effet, le médecin voulut le veiller, craignant à chaque instant qu'il n'expirât sous les efforts d'une crise intérieure dont les effets eurent le caractère d'une agonie. Le vieillard se livrait à des mouvements d'une force incroyable pour secouer les liens de la paralysie; il désirait parler et remuait la langue sans pouvoir former de sons; ses yeux flamboyants projetaient des pensées; ses traits contractés exprimaient des douleurs inouies; ses doigts s'agitaient désespérément, et il suait à grosses gouttes.

Le matin, ses enfants vinrent l'embrasser avec cette affection que la crainte de sa mort prochaine leur faisait épancher tous les jours plus ardente et plus vive; mais il ne leur témoigna point la satisfaction que lui causaient habituellement ces témoignages de tendresse. Emmanuel, averti par M. Pierquin, s'empressa de décacheter le journal pour voir si cette lecture ferait diversion aux crises intérieures qui travaillaient Balthazar. En dépliant la feuille, il vit le mot *l'absolu* qui le frappa vivement, et il lut à Marguerite un article où il était parlé d'un procès relatif à la vente qu'un célèbre mathématicien polonais avait faite de *l'absolu*. Quoique Emmanuel lût tout bas l'annonce du fait à Marguerite qui le pria de passer l'article, Balthazar avait entendu. Tout à coup le moribond se dressa sur ses deux poings; jeta sur ses enfants effrayés un regard qui les atteignit tous comme un éclair; les cheveux qui lui garnissaient la nuque, remuèrent; ses rides tressaillirent; son visage s'anima d'un esprit de feu; un souffle passa sur cette face et la rendit sublime; il leva une main, crispée par la rage, et cria d'une voix éclatante le fameux mot d'Archimède : — EURÉKA! (*j'ai trouvé.*)

Il retomba sur son lit, en rendant le son lourd d'un corps inerte, et mourut en poussant un gémissement affreux. Jusqu'au moment où le médecin les ferma, ses yeux convulsés exprimèrent le regret de n'avoir pu léguer à la science le mot d'une énigme dont le voile s'était tardivement déchiré sous les doigts décharnés de la mort.

Paris, juin — septembre 1834.

LA FLEUR DES POIS.

LE POUR ET LE CONTRE.

M. de Manerville le père était un bon gentilhomme normand bien connu du maréchal de Richelieu qui lui fit épouser une des plus riches héritières de Bordeaux, dans le temps où le vieux duc y alla trôner en sa qualité de gouverneur de Guyenne. Le Normand vendit les terres qu'il possédait en Bessin et se fit Gascon, séduit par la beauté du château de Lanstrac, délicieux séjour qui appartenait à sa femme. Il obtint, dans les derniers jours du règne de Louis XV, la charge de major des Gardes de la Porte, et vécut jusqu'en 1813, après avoir fort heureusement traversé la révolution. Il alla vers la fin de l'année 1790 à la Martinique, où sa femme avait des intérêts, et confia la gestion de ses biens de Gascogne à un honnête homme dont les opinions étaient républicaines. A son retour, il trouva ses propriétés intactes et profitablement gérées. Ce savoir-faire était un fruit produit par la greffe du Gascon sur le Normand. Madame de Manerville mourut en 1810. Instruit de l'importance des intérêts par les dissipations de sa jeunesse, et, comme beaucoup de vieillards, leur accordant plus de place qu'ils n'en ont dans la vie, M. de Manerville devint progressivement économe, avare et ladre. Sans songer que l'avarice des pères prépare la prodigalité des enfants, il ne donna presque rien à son fils quoiqu'il fût unique.

Paul de Manerville, revenu vers la fin de l'année 1810 du collége de Vendôme, resta sous la domination paternelle pendant trois années. La tyrannie que fit peser sur son héritier un vieillard de soixante-dix-neuf ans influa nécessairement sur un cœur et sur un caractère qui n'étaient pas formés. Sans manquer de ce courage physique qui semble être dans l'air de la Gascogne, Paul n'osa lutter contre son père, et perdit cette faculté de résistance qui engendre le courage moral. Ses sentiments comprimés allèrent au fond de son cœur, où il les garda longtemps sans les exprimer; puis plus tard, quand il les sentit en désaccord avec les maximes du monde, il put bien penser et mal agir. Il se serait battu pour un mot, et tremblait à l'idée de renvoyer un domestique, car sa timidité s'exerçait dans les combats qui demandent une volonté constante. Capable de grandes choses pour fuir la persécution, il ne l'aurait ni prévenue par une opposition systématique, ni affrontée par un déploiement continu de ses forces. Lâche en pensée, hardi en actions, il conserva longtemps cette candeur secrète qui rend l'homme victime et dupe volontaire de choses contre lesquelles certaines âmes hésitent à s'insurger, aimant mieux les souffrir que de s'en plaindre. Il était emprisonné dans le vieil hôtel de son père, car il n'avait pas assez d'argent pour frayer avec les jeunes gens de la ville dont il enviait les plaisirs sans pouvoir les partager. Le vieux gentilhomme le menait chaque soir dans une vieille voiture, traînée par de vieux chevaux mal attelés, accompagné de ses vieux laquais mal habillés, dans une société royaliste, composée des débris de la noblesse parlementaire et de la noblesse d'épée. Réunies depuis la révolution pour résister à l'influence impériale, ces deux noblesses

s'étaient transformées en une aristocratie territoriale. Écrasé par les hautes et mouvantes fortunes des villes maritimes, ce faubourg Saint-Germain de Bordeaux répondait par son dédain au faste qu'étalaient alors le commerce, les administrations et les militaires. Trop jeune pour comprendre les distinctions sociales et les nécessités cachées sous l'apparente vanité qu'elles créent, Paul s'ennuyait au milieu de ces antiquités, sans savoir que plus tard ses relations de jeunesse lui assureraient cette prééminence aristocratique dont le Français sera toujours avide. Il ne trouvait de compensation à la maussaderie de ses soirées que dans quelques exercices qui plaisent aux jeunes gens, et dont son père lui faisait une obligation. Pour le vieux gentilhomme, savoir manier les armes, être excellent cavalier, jouer à la paume, acquérir de bonnes manières, enfin la frivole instruction des seigneurs d'autrefois constituait un jeune homme accompli. Paul faisait donc tous les matins des armes, allait au manége et tirait le pistolet. Le reste du temps, il l'employait à lire des romans, car son père n'admettait pas les études transcendantes par lesquelles se terminent aujourd'hui les éducations. Une vie aussi monotone eût tué ce jeune homme, si la mort de son père ne l'avait délivré de cette tyrannie au moment où elle était devenue insupportable. Paul trouva des capitaux considérables accumulés par l'avarice paternelle, et des propriétés dans le meilleur état du monde; mais il avait Bordeaux en horreur, et n'aimait pas davantage Lanstrac où son père allait passer tous les étés et le menait à la chasse du matin au soir.

Dès que les affaires de la succession furent terminées, le jeune héritier avide de jouissances acheta des rentes avec ses capitaux, laissa la gestion de ses domaines à son notaire et passa six années loin de Bordeaux. Il fut attaché d'ambassade à Naples, il alla comme secrétaire à Madrid, à Londres, et fit ainsi le tour de l'Europe. Après avoir connu le monde, après s'être dégrisé de beaucoup d'illusions, après avoir dissipé les capitaux liquides que son père avait amassés, il vint un moment où pour continuer son train de vie, Paul dut prendre les revenus territoriaux que son notaire lui avait accumulés. En ce moment critique, saisi par une de ces idées prétendues sages, il voulut quitter Paris, revenir à Bordeaux, diriger ses affaires, mener la vie de gentilhomme à Lanstrac, améliorer ses terres, se marier et arriver un jour à la députation. Paul était comte, la noblesse redevenait une valeur matrimoniale, il pouvait et devait faire un bon mariage. Si beaucoup de femmes désirent épouser un titre, beaucoup plus encore veulent un homme à qui l'entente de la vie soit familière. Or, Paul avait acquis pour une somme de sept cent mille francs, mangée en six ans, cette charge qui ne se vend pas et vaut mieux qu'une charge d'agent de change, qui exige aussi de longues études, un stage, des examens, des connaissances, des amis, des ennemis, une certaine élégance de taille, certaines manières, un nom facile et gracieux à prononcer; une charge qui d'ailleurs rapporte des bonnes fortunes, des duels, des paris perdus aux courses, des déceptions, des ennuis, des travaux, et force plaisirs indigestes. Il était enfin un *homme élégant*. Malgré ses folles dépenses, il n'avait pu devenir *un homme à la mode*. Dans la burlesque armée des gens du monde, l'homme à la mode représente le maréchal de France, l'homme élégant équivaut à un lieutenant-général. Paul jouissait de sa petite réputation d'élégance et savait la soutenir. Ses gens avaient une excellente tenue, ses équipages étaient cités, ses soupers avaient quelque succès, enfin sa *garçonnière* était comptée parmi les sept ou huit dont le faste égalait celui des meilleures maisons de Paris. Mais il n'avait fait le malheur d'aucune femme, mais il jouait sans perdre, mais il avait du bonheur sans éclat, mais il avait trop de probité pour tromper qui que ce fût, même une fille; mais il ne laissait pas traîner ses billets doux et n'avait pas un coffre aux lettres d'amour dans lequel ses amis pussent puiser en attendant qu'il eût fini de mettre son col ou de se faire la barbe; mais ne voulant point entamer ses terres de Guyenne, il n'avait pas cette témérité qui conseille de grands coups, et attire l'attention à tout prix sur un jeune homme; mais il n'empruntait d'argent à personne, et avait le tort d'en prêter à des amis qui l'abandonnaient et ne parlaient plus de lui ni en bien ni en mal. Il semblait avoir chiffré son désordre. Le secret de son caractère était dans la tyrannie paternelle qui avait fait de lui comme un métis social. Donc un matin, il dit à l'un de ses amis nommé de Marsay : — Mon cher ami, la vie a un sens.

— Il faut être arrivé à vingt-sept ans pour le comprendre, répondit railleusement de Marsay.

— Oui, j'ai vingt-sept ans, et précisément à cause de mes vingt-sept ans, je veux aller vivre à Lanstrac en gentilhomme. J'habiterai Bordeaux où je transporterai mon mobilier de Paris, dans le vieil hôtel de mon père, et viendrai passer trois mois d'hiver ici, dans cette maison que je garderai.

— Et tu te marieras?

— Et je me marierai.

— Je suis ton ami, mon gros Paul, tu le sais, dit de Marsay après un moment de silence, eh bien! sois bon père et bon époux, tu deviendras ridicule pour le reste de tes jours; si tu pouvais être heureux et ridicule, la chose devrait être prise en considéra-

tion; mais tu ne seras pas heureux! Tu n'as pas assez de poignet pour gouverner un ménage. Je te rends justice, tu es un parfait cavalier, personne mieux que toi ne sait rendre et ramasser les guides, faire piaffer un cheval, et rester vissé sur la selle. Mais, mon cher, le mariage est toute une autre allure. Je te vois d'ici, mené grand train par madame la comtesse de Manerville, allant contre ton gré plus souvent au galop qu'au trot, et bientôt désarçonné!... oh! mais désarconné de manière à demeurer dans le fossé, les jambes cassées. Ecoute. Il te reste quarante et quelques mille livres de rente en propriétés dans le département de la Gironde, bien. Emmène tes chevaux et tes gens, meuble ton hôtel à Bordeaux, tu seras le roi de Bordeaux, tu y promulgueras les arrêts que nous porterons à Paris, tu seras le correspondant de nos stupidités, très-bien. Fais des folies en province, fais-y même des sottises, encore mieux! peut-être y gagneras-tu de la considération. Mais ne te marie pas. Qui se marie aujourd'hui? des commerçants dans l'intérêt de leur capital ou pour être deux à tirer la charrue, des paysans qui veulent faire des ouvriers, des-agents-de-change, des notaires obligés de payer leurs charges, de malheureux rois qni continuent des dynasties. Nous seuls sommes exempts du bât, et tu vas t'en harnacher? Enfin pourquoi te maries-tu? tu dois compte de tes raisons à la jeunesse! D'abord, quand tu épouserais une héritière aussi riche que toi, quatre-vingt mille livres de rente pour deux, ne sont pas la même chose que quarante mille livres de rente pour un, parce qu'on se trouve bientôt trois, et quatre s'il vous arrive un enfant. Aurais-tu par hasard de l'amour pour cette sotte race des Manerville qui ne te donnera que des chagrins? tu ignores donc le métier de père et mère! Le mariage, mon gros Paul, est la plus sotte des immolations sociales; nos enfants seuls en profitent et n'en connaissent le prix qu'au moment où leurs chevaux paissent sur nos cadavres. Regrettes-tu ton père, ce tyran qui t'a désolé ta jeunesse? Comment t'y prendras-tu pour te faire aimer de tes enfants? Tes prévoyances pour leur éducation, tes soins de leur bonheur, tes sévérités nécessaires les désaffectionneront. Les enfants aiment un père prodigue ou faible qu'ils mépriseront plus tard. Tu seras donc entre la crainte et le mépris. N'est pas bon père de famille qui veut! Tourne les yeux sur nos amis, et dis-moi ceux dont tu voudrais pour fils! nous en avons connu qui déshonoraient leur nom. Les enfants, mon cher, sont des marchandises difficiles à soigner. Les tiens seront des anges, soit! As-tu jamais sondé l'abîme qui sépare la vie du garçon, de la vie de l'homme marié? Écoute! Garçon, tu peux te dire : — « Je n'aurai que telle somme de ridicule, le public ne pensera de moi que ce que je lui permettrai de penser. » Marié, tu tombes dans l'infini du ridicule! Garçon, tu te fais ton bonheur, tu en prends aujourd'hui, tu t'en passes demain; marié, tu le prends comme il est, et le jour où tu en veux, tu t'en passes. Marié! tu deviens ganache, tu calcules des dots, tu parles de morale publique et religieuse, tu trouves les jeunes gens immoraux, dangereux, enfin tu deviendras un académicien social. Tu me fais pitié. Le vieux garçon dont l'héritage est attendu, qui se défend à son dernier soupir contre une vieille garde à laquelle il demande vainement à boire, est un béat en comparaison de l'homme marié. Je ne te parle pas de tout ce qui peut advenir de tracassant, d'ennuyant, d'impatientant, de tyrannisant, de contrariant, de gênant, d'idiotisant, de narcotique et de paralytique dans le combat de deux êtres toujours en présence, liés à jamais et qui se sont attrapés tous deux en croyant se convenir, non, ce serait recommencer la satire de Boileau, nous la savons par cœur. Je te pardonnerais ta pensée ridicule, si tu me promettais de te marier en grand seigneur, d'instituer un majorat avec ta fortune, de profiter de la lune de miel pour avoir deux enfants légitimes, de donner à ta femme une maison complète, distincte de la tienne, de ne vous rencontrer que dans le monde, et de ne jamais revenir de voyage sans te faire annoncer par un courrier. Deux cent mille livres de rente suffisent à cette existence, et tes antécédents te permettent de la créer au moyen d'une riche Anglaise affamée d'un titre. Ha! cette vie aristocratique me semble vraiment française, la seule grande, la seule qui nous obtienne le respect, l'amitié d'une femme et nous distingue de la masse actuelle, enfin la seule pour laquelle un jeune homme puisse quitter la vie de garçon. Ainsi posé, le comte de Manerville conseille son époque, se met au-dessus de tout et ne peut plus être que ministre ou ambassadeur. Le ridicule ne l'atteindra jamais, il a conquis les avantages sociaux du mariage et garde les priviléges du garçon.

— Mais, mon bon ami, je ne suis pas de Marsay, je suis tout bonnement comme tu me fais l'honneur de le dire toi-même, Paul de Manerville, bon père et bon époux, député du centre, et peut-être pair de France : destinée excessivement médiocre; mais je suis modeste, je me résigne.

— Mais ta femme, dit l'impitoyable de Marsay, se résignera-t-elle?

— Ma femme, mon cher, fera ce que je voudrai.

— Ha! mon pauvre ami, tu en es encore là! Adieu Paul. Dès aujourd'hui je te refuse mon estime. Encore un mot, car je ne saurais souscrire froidement à ton abdication. Vois donc où gît la force de notre position? Un garçon, n'eût-il que six mille livres de

rente, ne lui restât-il pour toute fortune que sa réputation d'élégance, que le souvenir de ses succès.... Hé bien, cette ombre fantastique comporte d'énormes valeurs. La vie offre encore des chances à ce garçon déteint. Oui, ses prétentions peuvent tout embrasser. Mais le mariage, Paul, c'est le *tu n'iras pas plus loin* social. Marié, tu ne pourras plus être que ce que tu seras, à moins que ta femme ne daigne s'occuper de toi.

— Mais, dit Paul, tu m'écrases toujours sous des théories exceptionnelles! Je suis las de vivre pour les autres, d'avoir des chevaux pour les montrer, de tout faire en vue du Qu'en dira-t-on! de me ruiner pour éviter que des niais s'écrient : — Tiens, Paul a toujours la même voiture. Où en est-il de sa fortune? Il la mange, il joue à la Bourse, il est millionnaire. Madame une telle en est folle. Il a fait venir d'Angleterre un attelage, qui certes, est le plus beau de Paris. On a remarqué à Longchamps les calèches à quatre chevaux de MM. de Marsay et de Manerville, elles étaient parfaitement attelées. Enfin mille niaiseries avec lesquelles une masse d'imbéciles nous conduit. Je commence à voir que cette vie où l'on roule au lieu de marcher nous use et nous vieillit. Crois-moi, mon cher Henry, j'admire ta puissance, mais sans l'envier. Tu sais tout juger, tu peux agir et penser en homme d'État, te placer au-dessus des lois générales, des idées reçues, des préjugés admis, des convenances adoptées; tu perçois les bénéfices d'une situation dont je n'aurais, moi, que les malheurs. Tes déductions froides, systématiques, réelles peut-être, sont, aux yeux de la masse, d'épouvantables immoralités. Moi, j'appartiens à la masse. Je dois jouer le jeu selon les règles de la société dans laquelle je suis forcé de vivre. En te mettant au sommet des choses humaines, sur ces pics de glace, tu trouves encore des sentiments! Moi j'y gèlerais. La vie de ce plus grand nombre dont je fais bourgeoisement partie se compose d'émotions dont j'ai maintenant besoin. Souvent un homme à bonnes fortunes coquette avec dix femmes et n'en a pas une seule; puis, quels que soient sa force, son habileté, son usage du monde, il survient des crises où il se trouve comme écrasé entre deux portes. Moi, j'aime l'échange constant et doux de la vie, je veux cette bonne existence où vous trouvez toujours une femme près de vous...

— C'est un peu leste, le mariage! dit de Marsay.

Paul ne se décontenança pas et continua :

— Ris si tu veux, moi je me sentirai l'homme le plus heureux du monde quand mon valet de chambre entrera me disant : — Madame attend monsieur pour déjeuner. Quand je pourrai le soir en rentrant trouver un cœur....

— Toujours trop leste, Paul! Tu n'es pas encore assez moral pour te marier.

—... Un cœur à qui confier mes affaires, dire mes secrets, je veux vivre assez intimement avec une créature pour que notre affection ne dépende pas d'un oui ou d'un non, d'une situation où l'homme cause des désillusionnements à l'amour. Enfin j'ai le courage nécessaire pour devenir, comme tu le dis, bon père et bon époux! Je me sens propre aux joies de la famille, et veux me mettre dans les conditions exigées par la société pour avoir une femme, des enfants...

— Tu me fais l'effet d'un panier de mouches à miel. Marche! tu seras dupe toute ta vie. Ah! tu veux te marier pour avoir une femme. En d'autres termes, tu veux résoudre heureusement à ton profit le plus difficile des problèmes que présentent aujourd'hui les mœurs bourgeoises créées par la révolution française. Et tu commenceras par une vie d'isolement! Crois-tu que ta femme ne voudra pas de cette vie que tu méprises? en aura-t-elle comme toi le dégoût? Si tu ne veux pas de la belle conjugalité dont je t'ai donné le programme, écoute un dernier conseil! Reste encore garçon pendant treize ans, amuse-toi comme un damné! puis, à quarante ans, à ton premier accès de goutte, épouse une veuve de trente-six ans, tu pourras être heureux. Si tu prends une jeune fille pour femme, tu mourras enragé!

— Ah ça! dis-moi pourquoi? s'écria Paul un peu piqué.

— Mon cher, répondit de Marsay, la satire de Boileau contre les femmes est une suite de bannalités poétisées. Pourquoi les femmes n'auraient-elles pas des défauts? Pourquoi les déshériter de l'Avoir le plus clair de la nature humaine? Aussi, selon moi, le problème du mariage n'est-il plus là! Crois-tu donc qu'il en soit du mariage comme de l'amour, et qu'il suffise à un mari d'être homme pour être aimé? Tu vas donc dans les boudoirs pour n'en rapporter que d'heureux souvenirs? Tout, dans notre vie de garçon, prépare une fatale erreur à l'homme marié qui n'est pas un profond observateur du cœur humain. Dans les heureux jours de sa jeunesse, un homme, par la bizarrerie de nos mœurs, donne toujours le bonheur, il triomphe de femmes toutes séduites qui obéissent à des désirs. De part et d'autre, les obstacles que créent les lois, les sentiments et la défense naturelle à la femme, engendrent une mutualité de sensations qui trompe les gens superficiels sur leurs relations futures en état de mariage, où les obstacles n'existent plus, où la femme souffre au lieu de permettre, repousse au lieu de désirer. Là, pour nous, la vie change d'aspect. Le garçon libre et sans soins, toujours agres-

seur, n'a rien à craindre d'un insuccès; tandis qu'en état de mariage un échec est irréparable. S'il est possible à un amant de faire revenir une femme d'un arrêt défavorable, ce retour est le Waterloo des maris. Comme Napoléon, le mari est condamné à des victoires qui, malgré leur nombre, n'empêchent pas la première défaite de le renverser. La femme, si flattée de la persévérance, de la colère d'un amant, la nomme brutalité chez un mari. Si le garçon choisit son terrain, si tout lui est permis, tout est défendu à un maître, et son champ de bataille est invariable. Puis, la lutte est inverse. Une femme est disposée à refuser ce qu'elle doit, tandis que, maîtresse, elle accorde ce qu'elle ne doit point. Toi qui veux te marier, et qui te marieras, as-tu jamais médité sur le code civil? Je ne me suis point sali les pieds dans ce bouge à commentaires, dans ce grenier de bavardage, appelé l'École de Droit; je n'ai jamais ouvert le code, mais j'en vois les applications sur le vif du monde. Je suis légiste comme un chef de clinique est médecin. La maladie n'est pas dans les livres, elle est dans le malade. Le code, mon cher, a mis la femme en tutelle, il l'a considérée comme un mineur, comme un enfant. Or, comment gouverne-t-on les enfants? Par la crainte. Dans ce mot, Paul, est le mors de la bête. Tâte-toi le pouls! Vois si tu peux te déguiser en tyran, toi, si doux, si bon ami, si confiant; toi de qui j'ai ri d'abord et que j'aime assez aujourd'hui pour te livrer ma science. Oui, ceci procède d'une science que déjà les Allemands ont nommée Anthropologie. Ah! si je n'avais pas résolu la vie par le plaisir, si je n'avais pas une profonde antipathie pour ceux qui pensent au lieu d'agir, si je ne méprisais pas les niais assez stupides pour croire à la vie d'un livre, quand les sables des déserts africains sont composés des cendres de je ne sais combien de Londres, de Venise, de Paris, de Rome inconnues, pulvérisées, j'écrirais un livre sur les mariages modernes, sur l'influence du système chrétien, enfin je mettrais un lampion sur ce tas de pierres aiguës, parmi lesquelles se couchent les sectateurs du *multiplicamini* social. Mais l'humanité vaut-elle un quart d'heure de mon temps? Puis, le seul emploi raisonnable de l'encre n'est-il pas de piper les cœurs par des lettres d'amour. Ha! nous amèneras-tu la comtesse de Manerville?

— Peut-être, dit Paul.

— Nous resterons amis, dit de Marsay.

— Si?... répondit Paul.

— Sois tranquille, nous serons polis avec toi, comme, à Fontenoy, la Maison Rouge avec les Anglais.

Quoique cette conversation l'eût ébranlé, le comte de Manerville se mit en devoir d'exécuter son dessein, et revint à Bordeaux pendant l'hiver de 1821. Les dépenses qu'il fit pour restaurer et meubler son hôtel soutinrent dignement la réputation d'élégance qui le précédait. Introduit d'avance par ses anciennes relations dans la société royaliste de Bordeaux, à laquelle il appartenait par ses opinions autant que par son nom et sa fortune, il y obtint la royauté fashionable. Son savoir-vivre, ses manières, son éducation parisienne enchantèrent le faubourg Saint-Germain bordelais. Une vieille marquise se servit d'une expression jadis en usage à la cour pour désigner la florissante jeunesse des Beaux, des petits-maîtres d'autrefois, et dont le langage, les façons faisaient loi, elle dit de lui qu'il était *la fleur des pois*. La société libérale ramassa le mot, en fit un surnom pris par elle en moquerie, et par les royalistes en bonne part.

Paul de Manerville acquitta glorieusement les obligations que lui imposait son surnom. Il lui advint ce qui arrive aux acteurs médiocres; le jour où le public leur accorde son attention, ils deviennent excellents. En se sentant à son aise, Paul déploya les qualités que comportaient ses défauts. Sa raillerie n'avait rien d'âpre ni d'amer, ses manières n'étaient point hautaines; sa conversation avec les femmes exprimait le respect qu'elles aiment, ni trop de déférence ni trop de familiarité; sa fatuité n'était qu'un soin de sa personne qui le rendait agréable; il avait égard au rang; il permettait aux jeunes gens un laisser aller auquel son expérience parisienne posait des bornes; quoique très-fort au pistolet et à l'épée, il avait une douceur féminine dont on lui savait gré. Sa taille moyenne et son embonpoint qui n'arrivait pas encore à l'obésité, deux obstacles à l'élégance personnelle, n'empêchaient point son extérieur d'aller à son rôle de Brummel bordelais. Un teint blanc rehaussé par la coloration de la santé, de belles mains, un joli pied, des yeux bleus à longs cils, des cheveux noirs, des mouvements gracieux, une voix de poitrine qui se tenait toujours au médium et vibrait dans le cœur, tout en lui s'harmoniait avec son surnom. Paul était bien cette fleur délicate qui veut une soigneuse culture, dont les qualités ne se déploient que dans un terrain humide et complaisant, que les façons dures empêchent de s'élever, que brûle un trop vif rayon de soleil, et que la gelée abat. Il était un de ces hommes faits pour recevoir le bonheur plus que pour le donner, qui tiennent beaucoup de la femme, qui veulent être devinés, encouragés, enfin pour lesquels l'amour conjugal doit avoir quelque chose de providentiel. Si ce caractère crée des difficultés dans la vie intime, il est gracieux et plein d'attraits pour le monde. Aussi Paul eut-il de grands succès dans le cercle étroit de la province, où son esprit, tout en

demi-teintes, devait être mieux apprécié qu'à Paris.

L'arrangement de son hôtel et la restauration du château de Lanstrac où il introduisit le luxe et le comfort anglais, absorbèrent les capitaux que depuis six ans lui plaçait son notaire. Strictement réduit à ses quarante et quelques mille livres de rente, il crut être sage en ordonnant sa maison de manière à ne rien dépenser au-delà. Quand il eut officiellement promené ses équipages, traité les jeunes gens les plus distingués de la ville, fait des parties de chasse avec eux dans son château restauré, Paul comprit que la vie de province n'allait pas sans le mariage. Trop jeune encore pour employer son temps aux occupations avaricieuses, ou s'intéresser aux améliorations spéculatrices dans lesquelles les gens de province finissent par s'engager, et que nécessite l'établissement de leurs enfants, il éprouva bientôt le besoin des changeantes distractions dont un Parisien a contracté l'habitude. Un nom à conserver, des héritiers auxquels il transmettrait ses biens, les relations que lui créerait une maison où pourraient se réunir les principales familles du pays, l'ennui des liaisons irrégulières ne furent pas cependant des raisons déterminantes. Dès son arrivée à Bordeaux, il s'était secrètement épris de la reine de Bordeaux, la célèbre mademoiselle Évangélista.

Vers le commencement du siècle, un riche Espagnol, ayant nom Évangélista, vint s'établir à Bordeaux, où ses recommandations autant que sa fortune l'avaient fait recevoir dans les salons nobles. Sa femme contribua beaucoup à le maintenir en bonne odeur au milieu de cette aristocratie qui ne l'avait peut-être si facilement adopté que pour piquer la société du second ordre. Créole et semblable aux femmes servies par des esclaves, madame Évangélista, qui d'ailleurs appartenait aux Casa-Réal, illustre famille de la monarchie espagnole, vivait en grande dame, ignorait la valeur de l'argent, et ne réprimait aucune de ses fantaisies, même les plus dispendieuses, en les trouvant toujours satisfaites par un homme amoureux qui lui cachait généreusement les rouages de la finance. Heureux de la voir se plaire à Bordeaux, où ses affaires l'obligeaient de séjourner, l'Espagnol y fit l'acquisition d'un hôtel, tint maison, reçut avec grandeur et donna des preuves du meilleur goût en toutes choses. Aussi, de 1800 à 1812, ne fut-il question, dans Bordeaux, que de monsieur et de madame Évangélista. L'Espagnol mourut en 1813, laissant sa femme veuve à trente-deux ans, avec une immense fortune et la plus jolie fille du monde, une enfant de onze ans qui promettait d'être et qui fut une personne accomplie. Quelque habile que fût madame Évangélista, la restauration altéra sa position ; le parti royaliste s'épura, quelques familles quittèrent Bordeaux. Quoique la tête et la main de son mari manquassent à la direction de ses affaires pour lesquelles elle eut l'insouciance de la créole et l'inaptitude de la petite-maîtresse, elle ne voulut rien changer à sa manière de vivre. Au moment où Paul prenait la résolution de revenir dans sa patrie, mademoiselle Natalie Évangélista était une personne remarquablement belle et en apparence le plus riche parti de Bordeaux, où l'on ignorait la progressive diminution des capitaux de sa mère qui, pour prolonger son règne, avait dissipé des sommes énormes. Ses fêtes brillantes et la continuation de son train entretenaient le public dans la croyance où il était de ses richesses. Natalie atteignit à sa dix-neuvième année, et nulle proposition de mariage n'était parvenue à l'oreille de sa mère. Habituée à satisfaire ses caprices de jeune fille, mademoiselle Évangélista portait des cachemires, avait des bijoux, et vivait au milieu d'un luxe qui effrayait les spéculateurs, dans un pays et à une époque où les enfants calculent aussi bien que leurs parents. Ce mot fatal : — « *Il n'y a qu'un prince qui puisse épouser Mademoiselle Évangélista!* » circulait dans les salons et dans les coteries. Les mères de famille, les douairières qui avaient des petites-filles à établir, les jeunes personnes jalouses de Natalie dont la constante élégance et la tyrannique beauté les importunait, envenimaient soigneusement cette opinion par des propos perfides. Quand elles entendaient un épouseur disant avec une admiration extatique, à l'arrivée de Natalie dans un bal : — Mon Dieu, comme elle est belle!

— Oui, répondaient les mamans, mais elle est chère.

Si quelque nouveau venu trouvait mademoiselle Évangélista charmante et disait qu'un homme à marier ne pouvait faire un meilleur choix :

— Qui donc serait assez hardi, répondait-on, pour épouser une jeune fille à laquelle sa mère donne mille francs par mois pour sa toilette, qui a ses chevaux, sa femme de chambre et porte des dentelles? Elle a des malines à ses peignoirs. Le prix de son blanchissage de fin entretiendrait le ménage d'un commis. Elle a pour le matin des pèlerines qui coûtent dix francs à monter.

Ces propos et mille autres répétés souvent en manière d'éloge éteignaient le plus vif désir qu'un homme pût avoir d'épouser mademoiselle Évangélista. Reine de tous les bals, blasée sur les propos flatteurs, sur les sourires et les admirations qu'elle recueillait partout à son passage, Natalie ne connaissait rien de l'existence. Elle vivait comme l'oiseau qui vole, comme la fleur qui pousse, en trouvant autour d'elle chacun prêt à combler ses désirs. Elle ignorait le prix des choses, ne savait comment

viennent, s'entretiennent et se conservent les revenus. Peut-être croyait-elle que chaque maison avait ses cuisiniers, ses cochers, ses femmes de chambre et ses gens, comme les prés ont leurs foins et les arbres leurs fruits. Pour elle, des mendiants et des pauvres, des arbres tombés et des terrains ingrats étaient mêmes choses. Choyée comme une espérance par sa mère, la fatigue n'altérait jamais son plaisir; aussi bondissait-elle dans le monde comme un coursier dans sa steppe, un coursier sans bride et sans fers.

Six mois après l'arrivée de Paul, la haute société de la ville avait mis en présence *la Fleur des pois* et la reine des bals. Ces deux fleurs se regardèrent en apparence avec froideur, et se trouvèrent réciproquement charmantes. Intéressée à épier les effets de cette rencontre prévue, madame Évangélista devina dans les regards de Paul les sentiments qui l'animèrent, et se dit : — Il sera mon gendre! de même que Paul se disait en voyant Natalie : — Elle sera ma femme. La fortune des Évangélista devenue proverbiale à Bordeaux était restée dans la mémoire de Paul comme un préjugé d'enfance, de tous les préjugés le plus indélébile. Ainsi les convenances pécuniaires se rencontraient tout d'abord, sans nécessiter ces débats et ces enquêtes dont les âmes timides et fières ont également horreur. Quand quelques personnes essayèrent de dire à Paul quelques phrases louangeuses qu'il était impossible de refuser aux manières, au langage, à la beauté de Natalie, mais qui se terminaient par les observations si cruellement calculatrices de l'avenir, auxquelles donnait lieu le train de la maison Évangélista, *La Fleur des pois* y répondit par le dédain que méritaient ces petites idées de province. Sa façon de penser bientôt connue fit taire les propos; car il donnait le ton aux idées, au langage, aussi bien qu'aux manières et aux choses. Il avait importé le développement de la personnalité britannique et ses barrières glaciales; la raillerie byronienne, les accusations contre la vie, le mépris des liens sacrés, l'argenterie et la plaisanterie anglaises, la dépréciation des usages et des vieilles choses de la province, le cigare, le vernis, le poney, les gants jaunes et le galop. Il arriva donc pour Paul le contraire de ce qui s'était fait jusqu'alors, ni jeune fille, ni douairière ne tenta de le décourager. Madame Évangélista commença par lui donner plusieurs fois à dîner en cérémonie. *La Fleur des pois* pouvait-elle manquer à des fêtes où venaient les jeunes gens les plus distingués de la ville? Malgré la froideur que Paul affectait et qui ne trompait ni la mère, ni la fille, M. de Manerville s'engageait à petits pas dans la voie du mariage. Quand il passait en tilbury, ou monté sur son beau cheval à la promenade, quelques jeunes gens s'arrêtaient, et il les entendait se dire : — Voilà un homme heureux, il est riche, il est joli garçon, et il va, dit-on, épouser mademoiselle Évangélista. Il y a des gens pour qui le monde semble avoir été fait.

Quand il se rencontrait avec la calèche de madame Évangélista, il était fier de la distinction particulière que la mère et la fille mettaient dans le salut qui lui était adressé. Si Paul n'avait pas été secrètement épris de mademoiselle Évangélista, certes le monde l'aurait marié malgré lui. Le monde, qui n'est cause d'aucun bien, est complice de beaucoup de malheurs; puis, quand il voit éclore le mal qu'il a couvé maternellement, il le renie et s'en venge. La haute société de Bordeaux, attribuant un million de dot à mademoiselle Évangélista, la donnait à Paul sans attendre le consentement des parties, comme cela se fait souvent. Leurs fortunes se convenaient aussi bien que leurs personnes. Paul avait l'habitude du luxe et de l'élégance au milieu de laquelle vivait Natalie. Il venait de disposer pour lui-même son hôtel comme personne à Bordeaux n'aurait disposé de maison pour loger Natalie. Un homme habitué aux dépenses de Paris et aux fantaisies des Parisiennes, pouvait seul éviter les malheurs pécuniaires qu'entraînait un mariage avec cette créature déjà aussi créole, aussi grande dame que l'était sa mère. Là, où des Bordelais amoureux de mademoiselle Évangélista se seraient ruinés, le comte de Manerville saurait, disait-on, éviter tout désastre. C'était donc un mariage fait. Les personnes de la haute société royaliste, quand la question de ce mariage se traitait devant elles, disaient à Paul des phrases engageantes qui flattaient sa vanité.

— Chacun vous donne ici mademoiselle Évangélista. Si vous l'épousez, vous ferez bien, vous ne trouveriez jamais nulle part, même à Paris, une aussi belle personne; elle est élégante, gracieuse, et tient aux Casa-Réal par sa mère. Vous ferez le plus charmant couple du monde, vous avez les mêmes goûts, la même entente de la vie, vous aurez la plus agréable maison de Bordeaux. Votre femme n'a que son bonnet de nuit à apporter chez vous; dans une semblable affaire, une maison montée vaut une dot. Vous êtes bien heureux aussi de rencontrer une belle-mère comme madame Évangélista, femme d'esprit, insinuante, elle vous sera d'un grand secours au milieu de la vie politique à laquelle vous devez aspirer. Elle a d'ailleurs sacrifié tout à sa fille qu'elle adore, et Natalie sera sans doute une bonne femme, car elle aime bien sa mère. Puis, il faut faire une fin.

— Tout cela est bel et bon, répondait Paul qui malgré son amour voulait garder son libre arbitre, mais il faut faire une fin heureuse.

Paul vint bientôt chez madame Évangélista, conduit par son besoin d'employer les heures vides, plus difficiles à passer pour lui que pour tout autre. Là seulement respirait cette grandeur, ce luxe dont il avait l'habitude. A quarante ans, madame Évangélista était belle d'une beauté semblable à celle de ces magnifiques couchers de soleil qui couronnent en été les journées sans nuages. Sa réputation inattaquée offrait aux coteries bordelaises un éternel aliment de causerie, et la curiosité des femmes était d'autant plus vive que la veuve offrait les indices de la constitution qui rend les Espagnoles et les créoles particulièrement célèbres. Elle avait les cheveux et les yeux noirs, le pied et la taille de l'Espagnole, cette taille cambrée dont les mouvements ont un nom en Espagne. Son visage toujours beau, séduisait par ce teint créole dont il est impossible de peindre l'animation autrement qu'en le comparant à une mousseline jetée sur de la pourpre, tant la blancheur en est également colorée. Elle avait des formes pleines, attrayantes par cette grâce qui sait unir la nonchalance et la vivacité, la force et le laisser-aller. Elle attirait et imposait, elle séduisait sans rien promettre. Elle était grande, ce qui lui donnait à volonté l'air et le port d'une reine. Les hommes se prenaient à sa conversation comme des oiseaux à la glu, car elle avait naturellement dans le caractère, ce génie que la nécessité donne aux intrigants; elle allait de concession en concession, s'armait de ce qu'on lui accordait pour vouloir davantage, et savait se reculer à mille pas quand on lui demandait quelque chose en retour. Ignorante en fait, elle avait connu les cours d'Espagne et de Naples, les gens célèbres des deux Amériques, plusieurs familles illustres de l'Angleterre et du continent, ce qui lui prêtait une instruction si étendue en superficie, qu'elle semblait immense. Elle recevait avec ce goût, cette grandeur qui ne s'apprennent pas, mais dont certaines âmes nativement belles peuvent se faire une seconde nature en s'assimilant les bonnes choses partout où elles les rencontrent. Si sa réputation de vertu demeurait inexpliquée, elle ne lui servait pas moins à donner une grande autorité à ses actions, à ses discours, à son caractère. La fille et la mère avaient l'une pour l'autre une amitié vraie, en dehors du sentiment filial et maternel. Toutes deux se convenaient, leur contact perpétuel n'avait jamais amené de choc. Aussi beaucoup de gens expliquaient-ils les sacrifices de madame Évangélista par son amour maternel. Mais si Natalie consola sa mère d'un veuvage obstiné, peut-être n'en fut-elle pas toujours le motif unique. Madame Évangélista s'était, dit-on, éprise d'un homme auquel la seconde Restauration avait rendu ses titres et la pairie. Cet homme, heureux d'épouser madame Évangélista en 1815, avait fort décemment rompu ses relations avec elle en 1816. Madame Évangélista, la meilleure femme du monde en apparence, avait dans le caractère une épouvantable qualité qui ne peut s'expliquer que par la devise des Corses : *Odiate e aspettate, Haïssez et attendez.* Habituée à primer, ayant toujours été obéie, elle ressemblait à toutes les royautés : aimable, douce, parfaite, facile dans la vie, elle devenait terrible, implacable quand son orgueil de femme, d'Espagnole et de Casa-Réal était froissé. Elle ne pardonnait jamais. Cette femme croyait à la puissance de sa haine, elle en faisait un mauvais sort qui devait planer sur son ennemi. Elle avait déployé ce fatal pouvoir sur l'homme qui s'était joué d'elle. Les événements, qui semblaient accuser l'influence de sa *jettatura*, la confirmèrent dans sa foi superstitieuse en elle-même. Quoique ministre et pair de France, cet homme commençait à se ruiner, et se ruina complétement. Ses biens, sa considération politique et personnelle, tout devait périr. Un jour, madame Évangélista put passer fière dans son brillant équipage en le voyant à pied dans les Champs-Élysées, et l'accabler d'un regard d'où ruisselèrent les étincelles du triomphe. Cette mésaventure l'avait empêchée de se remarier, en l'occupant durant deux années. Plus tard, sa fierté lui avait toujours suggéré des comparaisons entre ceux qui s'offrirent, et le mari qui l'avait si sincèrement et si bien aimée. Elle avait donc atteint, de mécomptes en calculs, d'espérances en déceptions, l'époque où les femmes n'ont plus d'autre rôle à prendre dans la vie que celui de mère, en se sacrifiant à leurs filles, en transportant tous leurs intérêts en dehors d'elles-mêmes, sur les têtes d'un ménage, dernier placement des affections humaines.

Madame Évangélista devina promptement le caractère de Paul et lui cacha le sien. Paul était bien l'homme qu'elle voulait pour gendre, un éditeur responsable de son futur pouvoir. Il appartenait par sa mère aux Maulincour, et la vieille baronne de Maulincour, amie du vidame de Pamiers, vivait au cœur du faubourg Saint-Germain. Le petit-fils de la baronne, Auguste de Maulincour, avait une belle position. Paul devait donc être un excellent introducteur des Évangélista dans le monde parisien. La veuve n'avait connu qu'à de rares intervalles le Paris de l'Empire, elle voulait aller briller au milieu du Paris de la Restauration. Là seulement étaient les éléments d'une fortune politique, la seule à laquelle les femmes du monde puissent décemment coopérer. Madame Évangélista, forcée par les affaires de son mari d'habiter Bordeaux, s'y était plu; elle y tenait maison; chacun sait par combien d'obligations la vie d'une femme est alors embarrassée; mais elle

ne se souciait plus de Bordeaux, elle en avait épuisé les jouissances, elle désirait un plus grand théâtre, comme les joueurs courent au plus gros jeu.

Dans son propre intérêt, elle fit donc à Paul une grande destinée. Elle se proposa d'employer les ressources de son talent et sa science de la vie au profit de son gendre, afin de pouvoir goûter sous son nom les plaisirs de la puissance. Beaucoup d'hommes sont ainsi les paravents d'ambitions féminines inconnues. Madame Évangélista avait d'ailleurs plus d'un intérêt à s'emparer du mari de sa fille. Paul fut nécessairement captivé par cette femme, qui le captiva d'autant mieux qu'elle parut ne pas vouloir exercer le moindre empire sur lui. Elle usa donc de tout son ascendant pour se grandir, pour grandir sa fille et donner du prix à tout chez elle, afin de dominer par avance l'homme en qui elle vit le moyen de continuer sa vie aristocratique. Paul s'estima davantage quand il fut apprécié par la mère et la fille. Il se crut beaucoup plus spirituel qu'il ne l'était en voyant ses réflexions et ses moindres mots sentis par mademoiselle Évangélista, qui souriait ou relevait finement la tête; par la mère, chez qui la flatterie semblait toujours involontaire. Ces deux femmes eurent avec lui tant de bonhomie, il fut tellement sur de leur plaire, elles le gouvernèrent si bien en le tenant par le fil de l'amour-propre, qu'il passa bientôt tout son temps à l'hôtel Évangélista.

Un an après son installation, le comte Paul fut, sans se déclarer, si attentif auprès de Natalie, que le monde le considéra comme lui faisant la cour. Ni la mère ni la fille ne paraissaient songer au mariage. Mademoiselle Évangélista gardait avec lui la réserve de la grande dame qui sait être charmante et cause agréablement sans laisser faire un pas dans son intimité. Ce silence, si peu habituel aux gens de province, plut beaucoup à Paul. Les gens timides sont ombrageux, les propositions brusques les effraient. Ils se sauvent devant le bonheur s'il arrive à grand bruit, et se donnent au malheur s'il se présente avec modestie, accompagné d'ombres douces. Paul s'engagea donc de lui-même en voyant que madame Évangélista ne faisait aucun effort pour l'engager. L'Espagnole le séduisit en lui disant un soir que, chez une femme supérieure, comme chez les hommes, il se rencontrait une époque où l'ambition remplaçait les premiers sentiments de la vie.

— Cette femme est capable, pensa Paul en sortant, de me faire donner une belle ambassade, avant même que je ne sois nommé député.

Si, dans toute circonstance un homme ne tourne pas autour des choses ou des idées pour les examiner sous leurs différentes faces, cet homme est incomplet et faible, partant en danger de périr. En ce moment Paul était optimiste, il voyait un avantage à tout, et ne se disait pas qu'une belle-mère ambitieuse pouvait devenir un tyran. Aussi tous les soirs, en sortant, s'apparaissait-il marié, se séduisait-il lui-même, et chaussait-il tout doucement la pantoufle du mariage. D'abord, il avait trop longtemps joui de sa liberté pour en rien regretter; il était fatigué de la vie de garçon, qui ne lui offrait rien de neuf; il n'en connaissait plus que les inconvénients, tandis que si parfois il songeait aux difficultés du mariage, il en voyait beaucoup plus souvent les plaisirs; tout en était nouveau pour lui.

— Le mariage, se disait-il, n'est désagréable que pour les petites gens; pour les riches, la moitié de ses malheurs disparaît.

Chaque jour donc une pensée favorable grossissait l'énumération des avantages qui se rencontraient pour lui dans ce mariage.

— A quelque haute position que je puisse arriver, Natalie serait toujours à la hauteur de son rôle, se disait-il encore, et ce n'est pas un petit mérite chez une femme. Combien d'hommes de l'empire n'ai-je pas vus souffrant horriblement de leurs épouses! N'est-ce pas une grande condition de bonheur que de ne jamais sentir sa vanité, son orgueil froissé par la compagne que l'on s'est choisie? Jamais un homme ne peut être tout à fait malheureux avec une femme bien élevée; elle ne le ridiculise point, elle sait lui être utile. Natalie recevrait à merveille.

Il mettait alors à contribution ses souvenirs sur les femmes les plus distinguées du faubourg Saint-Germain pour se convaincre que Natalie pouvait, sinon les éclipser, au moins se trouver près d'elles sur un pied d'égalité parfaite. Tout parallèle servait Natalie. Les termes de comparaison tirés de l'imagination de Paul se pliaient à ses désirs. Paris lui aurait offert chaque jour de nouveaux caractères, des jeunes filles de beautés différentes; la multiplicité des impressions aurait laissé sa raison en équilibre; tandis qu'à Bordeaux, Natalie n'avait point de rivales, elle était la fleur unique, et se produisait habilement dans un moment où Paul se trouvait sous la tyrannie d'une idée à laquelle succombent la plupart des hommes. Aussi, ces raisons de juxtàposition jointes aux raisons d'amour-propre, et à une passion réelle qui n'avait d'autre issue que le mariage pour se satisfaire, amenèrent-elles Paul à un amour déraisonnable dont il eut le bon sens de se garder le secret à lui-même, il le fit passer pour une envie de se marier. Il s'efforça même d'étudier mademoiselle Évangélista en homme qui ne voulait pas compromettre son avenir, car les terribles paroles de de Marsay ronflaient parfois dans ses oreilles. Mais d'abord, les personnes habituées au luxe ont une apparente simplicité qui trompe, elles le dédaignent, elle s'en servent, il est un instrument et

non le travail de leur existence. Paul n'imagina pas, en trouvant les mœurs de ces dames si conformes aux siennes, qu'elles cachassent une seule cause de ruine. Puis, s'il est quelques règles générales pour tempérer les soucis du mariage, il n'en existe aucune, ni pour les deviner, ni pour les prévenir. Quand le malheur se dresse entre deux êtres qui ont entrepris de se rendre l'un à l'autre la vie agréable et facile à porter, il naît du contact produit par une intimité continuelle qui n'existe point entre deux jeunes gens à marier, et ne saurait exister tant que les mœurs et les lois ne seront pas changées en France. Tout est tromperie entre deux êtres prêts à s'associer, mais leur tromperie est innocente, involontaire. Chacun se montre nécessairement sous un jour favorable, tous deux luttent à qui se posera le mieux, et prennent alors d'eux-mêmes une idée favorable, à laquelle ils ne peuvent répondre. La vie véritable, comme les jours atmosphériques, se compose beaucoup plus de ces moments ternes et gris dont la nature est embrumée, que de périodes où le soleil brille et réjouit les champs. Les jeunes gens ne voient que les beaux jours. Plus tard, ils attribuent au mariage les malheurs de la vie elle-même, car il est en l'homme une disposition qui le porte à chercher la cause de ses misères dans les choses ou les êtres qui lui sont immédiats.

Pour découvrir dans l'attitude ou dans la physionomie, dans les paroles ou dans les gestes de mademoiselle Évangélista, les indices qui eussent révélé le tribut d'imperfections que comportait son caractère, comme celui de toute créature humaine, Paul aurait dû posséder non-seulement les sciences de Lavater et de Gall, mais encore une science dont il n'existe aucun corps de doctrine, la science individuelle de l'observateur et qui exige des connaissances presque universelles.

Comme toutes les jeunes personnes, Natalie avait une figure impénétrable. La paix profonde et sereine imprimée par les sculpteurs aux visages des figures vierges destinées à représenter la Justice, l'Innocence, toutes les divinités qui ne savent rien des agitations terrestres; ce calme est le plus grand charme d'une fille, il est le signe de sa pureté; rien encore ne l'a émue; aucune passion brisée, aucun intérêt trahi n'a nuancé la placide expression de son visage; est-il joué, la jeune fille n'est plus. Sans cesse au cœur de sa mère, Natalie n'avait reçu, comme toute femme espagnole, qu'une instruction purement religieuse et quelques enseignements de mère à fille, utiles au rôle qu'elle devait jouer. Le calme de son visage était donc naturel. Mais il formait un voile dans lequel la femme était enveloppée, comme le papillon l'est dans sa larve. Néanmoins un homme habile à manier le scalpel de l'analyse eût surpris chez Natalie quelque révélation des difficultés que son caractère devait offrir quand elle serait aux prises avec la vie conjugale ou sociale. Sa beauté vraiment merveilleuse venait d'une excessive régularité de traits en harmonie avec les proportions de la tête et du corps. Cette perfection est de mauvais augure pour l'esprit. On trouve peu d'exceptions à cette règle. Toute nature supérieure a dans la forme de légères imperfections qui deviennent d'irrésistibles attraits, des points lumineux où brillent les sentiments opposés, où s'arrêtent les regards. Une parfaite harmonie annonce la froideur des organisations mixtes. Natalie avait la taille ronde, signe de force, mais indice immanquable d'une volonté qui souvent arrive à l'entêtement chez les personnes dont l'esprit n'est ni vif, ni étendu. Ses mains de statue grecque confirmaient les prédictions du visage et de la taille en annonçant un esprit de domination illogique, le vouloir pour le vouloir. Ses sourcils se rejoignaient, et selon les observateurs ce trait indique une pente à la jalousie. La jalousie des personnes supérieures devient émulation, elle engendre de grandes choses; celle des petits esprits devient de la haine. L'*odiate e aspettate* de sa mère était chez elle sans feintise. Ses yeux noirs en apparence, mais en réalité d'un brun orangé, contrastaient avec ses cheveux dont le blond fauve, si prisé des Romains, se nomme *auburn* en Angleterre, et qui sont presque toujours ceux de l'enfant né de deux personnes à chevelure noire comme l'était celle de monsieur et de madame Évangélista. La blancheur et la délicatesse du teint de Natalie donnaient à cette opposition de couleur entre ses cheveux et ses yeux, des attraits inexprimables, mais d'une finesse purement extérieure; car, toutes les fois que les lignes d'un visage manquent d'une certaine rondeur molle, quel que soit le fini, la grâce des détails, n'en transportez point les heureux présages à l'âme. Ces roses d'une jeunesse trompeuse s'effeuillent, et vous êtes surpris, après quelques années, de voir la sécheresse, la dureté, là où vous admiriez l'élégance des qualités nobles. Quoique les contours de son visage eussent quelque chose d'auguste, le menton de Natalie était légèrement empâté, expression de peintre qui peut servir à expliquer la préexistence de sentiments dont la violence ne devait se déclarer qu'au milieu de sa vie. Sa bouche, un peu rentrée, exprimait une fierté rouge en harmonie avec sa main, son menton, ses sourcils et sa belle taille. Enfin, dernier diagnostic qui seul aurait déterminé le jugement d'un connaisseur, la voix pure de Natalie, cette voix si séduisante avait des tons métalliques. Quelque doucement manié que fût ce cuivre, malgré la grâce avec laquelle les sons

couraient dans les spirales du cor, cet organe annonçait le caractère du duc d'Albe de qui descendaient collatéralement les Casa-Réal. Ces indices supposaient des passions violentes sans tendresse, des dévouements brusques, des haines irréconciliables, de l'esprit sans intelligence, et l'envie de dominer naturelle aux personnes qui se sentent inférieures à leurs prétentions.

Ces défauts, nés du tempérament et de la constitution, compensés peut-être par les qualités d'un sang généreux, étaient ensevelis chez Natalie, comme l'or dans la mine, et ne devaient en sortir que sous les durs traitements et par les chocs auxquels les caractères sont soumis dans le monde. En ce moment la grâce et la fraîcheur de la jeunesse, la distinction de ses manières, sa sainte ignorance, la gentillesse de la jeune fille coloraient ses traits d'un vernis délicat qui trompait nécessairement les gens superficiels. Puis sa mère lui avait de bonne heure communiqué ce babil agréable qui joue la supériorité, qui répond aux objections par la plaisanterie, et séduit par une gracieuse volubilité sous laquelle une femme cache le tuf de son esprit comme la nature déguise les terrains ingrats, sous le luxe des plantes éphémères. Enfin Natalie avait le charme des enfants gâtés qui n'ont point connu la souffrance, elle entraînait par sa franchise, et n'avait point cet air solennel que les mères imposent en leur traçant un programme de façons et de langage ridicules au moment de les marier. Elle était rieuse et vraie comme la jeune fille qui ne sait rien du mariage, n'en attend que des plaisirs, n'y prévoit aucun malheur, et croit y acquérir le droit de toujours faire ses volontés.

Comment Paul, qui aimait comme on aime quand le désir augmente l'amour, aurait-il reconnu dans une fille de ce caractère et dont la beauté l'éblouissait, la femme telle qu'elle devait être à trente ans, alors que certains observateurs eussent pu se tromper aux apparences? Si le bonheur était difficile à trouver dans un mariage avec cette jeune fille, il n'était pas impossible. A travers ses défauts en germe, brillaient quelques belles qualités. Sous la main d'un maître habile, il n'est pas de qualité qui, bien développée, n'étouffe les défauts, surtout chez une jeune fille qui aime. Mais pour rendre ductile une femme aussi peu malléable, ce poignet de fer dont de Marsay parlait à Paul était nécessaire. Le dandy parisien avait raison. La crainte, inspirée par l'amour, est un instrument infaillible pour manier l'esprit d'une femme. Qui aime, craint; et qui craint, est plus près de l'affection que de la haine. Paul aurait-il le sang-froid, le jugement, la fermeté qu'exigeait cette lutte dont une femme ne doit pas soupçonner l'existence? Puis, Natalie aimait-elle Paul?

Semblable à la plupart des jeunes personnes, Natalie prenait pour de l'amour les premiers mouvements de l'instinct et le plaisir que lui causait l'extérieur de Paul, sans rien savoir ni des choses du mariage, ni des choses du ménage. Pour elle, M. le comte de Manerville, l'apprenti diplomate auquel les cours de l'Europe étaient connues, l'un des jeunes gens élégants de Paris, ne pouvait pas être un homme ordinaire, sans force morale, à la fois timide et courageux, énergique peut-être au milieu de l'adversité, mais sans défense contre les ennuis qui gâtent le bonheur. Aurait-elle plus tard assez de tact pour distinguer les belles qualités de Paul au milieu de ses légers défauts? Ne grossirait-elle pas les uns, et n'oublierait-elle pas les autres, selon la coutume des jeunes femmes qui ne savent rien de la vie? Il est un âge où la femme pardonne des vices à qui lui évite des contrariétés, et prend les contrariétés pour des malheurs. Quelle force conciliatrice, quelle expérience maintiendrait, éclairerait ce jeune ménage? Paul et sa femme ne croiraient-ils pas s'aimer quand ils n'en seraient encore qu'à ces petites simagrées caressantes que les jeunes femmes se permettent au commencement d'une vie à deux, à ces compliments que les maris font au retour du bal, quand ils ont encore les grâces du désir? Dans cette situation, Paul ne se prêterait-il pas à la tyrannie de sa femme au lieu d'établir son empire? Paul saurait-il dire : Non. Tout était péril pour un homme faible, là où l'homme le plus fort aurait peut-être encore couru des risques.

Le sujet de cette étude n'est pas dans la transition du garçon à l'état d'homme marié, peinture qui largement composée ne manquerait point de l'attrait que prête l'orage intérieur de nos sentiments aux choses les plus vulgaires de la vie. Les événements et les idées qui amenèrent le mariage de Paul avec mademoiselle Évangélista sont la préface de l'œuvre, uniquement destinée à retracer la grande comédie qui précède toute vie conjugale; une scène que jusqu'ici les auteurs dramatiques ont négligée, quoiqu'elle pouvait offrir des ressources neuves à leur verve, scène qui domina l'avenir de Paul et que madame Évangélista voyait venir avec terreur. Cette comédie est la discussion à laquelle donnent lieu les contrats de mariage dans toutes les familles, nobles ou bourgeoises, car les passions humaines sont aussi vigoureusement agitées par de petits que par de grands intérêts. Ces comédies jouées par-devant notaire ressemblent toutes plus ou moins à celle-ci dont l'intérêt sera donc moins dans les pages de ce livre que dans le souvenir des gens mariés, et à laquelle l'origine des deux principaux personnages permet de donner une senteur espagnole en la divisant par journées suivant la poétique des Caldéron et des Lope de Véga.

LE CONTRAT DE MARIAGE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Au commencement de l'hiver, en 1822, Paul de Manerville fit demander la main de mademoiselle Évangélista par sa grand'tante la baronne de Maulincour. Quoique la baronne ne passât jamais plus de deux mois en Médoc, elle y resta jusqu'à la fin d'octobre pour assister son petit-neveu dans cette circonstance, et jouer le rôle d'une mère. Après avoir porté les premières paroles à madame Évangélista, la tante, vieille femme expérimentée, vint apprendre à Paul le résultat de sa démarche.

— Mon enfant, lui dit-elle, votre affaire est faite. En causant des choses d'intérêt, j'ai su que madame Évangélista ne donnait rien de son chef à sa fille. Mademoiselle Natalie se marie avec ses droits. Épousez, mon ami! Les gens qui ont un nom et des terres à transmettre, une famille à conserver, doivent tôt ou tard finir par là. Je voudrais voir mon cher Auguste prendre le même chemin! Vous vous marierez bien sans moi, je n'ai que ma bénédiction à vous donner, et les femmes aussi vieilles que je le suis n'ont rien à faire au milieu d'une noce. Je partirai donc demain pour Paris. Quand vous présenterez votre femme au monde, je la verrai chez moi beaucoup plus commodément qu'ici. Si vous n'aviez point eu d'hôtel à Paris, vous auriez trouvé un gîte chez moi, j'aurais volontiers fait arranger pour vous le second de ma maison.

— Chère tante, dit Paul, je vous remercie. Mais qu'entendez-vous par ces paroles? sa mère ne lui donne rien de son chef, elle se marie avec ses droits!

— La mère, mon enfant, est une fine mouche qui profite de la beauté de sa fille pour imposer des conditions et ne vous laisser que ce qu'elle ne peut pas vous ôter, la fortune du père. Nous autres vieilles gens, nous tenons fort au : Qu'a-t-il? Qu'a-t-elle? Je vous engage à donner de bonnes instructions à votre notaire. Le contrat, mon enfant, est le plus saint des devoirs. Si votre père et votre mère n'avaient pas bien fait leur lit, vous seriez peut-être aujourd'hui sans draps. Vous aurez des enfants, ce sont les suites les plus communes du mariage, il y faut donc penser. Voyez maître Mathias, notre vieux notaire.

Madame de Maulincour partit après avoir plongé Paul en d'étranges perplexités. Sa belle-mère était une fine mouche! Il fallait débattre ses intérêts au contrat et nécessairement les défendre : qui donc allait les attaquer? Il suivit le conseil de sa tante et confia le soin de rédiger son contrat à maître Mathias. Mais ces débats pressentis le préoccupèrent. Aussi n'entra-t-il pas sans une émotion vive chez madame Évangélista à laquelle il venait annoncer ses intentions. Comme tous les gens timides, il tremblait de laisser deviner les défiances que sa tante lui avait suggérées et qui lui semblaient insultantes. Pour éviter le plus léger froissement avec une personne aussi imposante que l'était pour lui sa future belle-mère, il inventa de ces circonlocutions naturelles aux esprits qui n'osent pas aborder de front les difficultés.

Madame, dit-il en prenant un moment où Natalie s'absenta, vous savez ce que sont les notaires de famille, le mien est un bon vieillard, pour qui ce serait un véritable chagrin que de ne pas être chargé de mon contrat de...

— Comment donc, mon cher, lui répondit en l'interrompant madame Évangélista, mais nos contrats de mariage ne se font-ils pas toujours par l'intervention du notaire de chaque famille?

Le temps pendant lequel Paul était resté sans entamer cette question, madame Évangélista l'avait employé à se demander : « A quoi pense-t-il?» car les femmes possèdent à un haut degré la connaissance des pensées intimes par le jeu des physionomies. Elle devina les observations de la grand'tante dans le regard embarrassé, dans le son de voix émue qui trahissait en Paul un combat intérieur.

— Enfin, se dit-elle en elle-même, le jour fatal est arrivé! la crise commence, quel en sera le résultat?

— Mon notaire est M. Solonet, dit-elle après une pause, le vôtre est M. Mathias, je les inviterai à venir dîner demain, et ils s'entendront sur cette affaire. Leur métier n'est-il pas de concilier les intérêts, sans que nous nous en mêlions, comme les cuisiniers sont chargés de nous faire faire bonne chère?

— Mais vous avez raison, répondit-il en laissant échapper un imperceptible soupir de contentement.

Par une singulière interposition des deux rôles, Paul innocent de tout blâme tremblait, et madame Évangélista paraissait calme éprouvant d'horribles anxiétés. Cette veuve devait à sa fille le tiers de la fortune laissée par M. Évangélista, douze cent mille francs environ, et se trouvait hors d'état de s'acquitter, même en se dépouillant de tous ses biens. Elle allait donc être à la merci de son gendre. Si elle était maîtresse de Paul tout seul, Paul éclairé par son notaire, transigerait-il sur la reddition des comptes de tutelle? S'il se retirait, tout Bordeaux en saurait les motifs, et le mariage de Natalie y devenait impossible. Cette mère qui voulait le bonheur de sa fille, cette femme qui depuis sa naissance avait noblement vécu, songea que le lendemain il fallait devenir improbe. Comme ces grands capi-

taines qui voudraient effacer de leur vie le moment où ils ont été secrètement lâches, elle aurait voulu pouvoir retrancher cette journée du nombre de ses jours. Certes, quelques-uns de ses cheveux blanchirent pendant la nuit où, face à face avec les faits, elle se reprocha son insouciance, en sentant les dures nécessités de sa situation. D'abord, elle était obligée de se confier à son notaire, qu'elle avait mandé pour l'heure de son lever. Il fallait avouer une détresse intérieure qu'elle n'avait jamais voulu s'avouer à elle-même; car elle avait toujours marché vers l'abîme, en comptant sur un de ces hasards qui n'arrivent jamais. Il s'éleva dans son âme, contre Paul, un léger mouvement où il n'y avait ni haine, ni aversion, ni rien de mauvais encore; mais n'était-il pas la partie adverse de ce procès secret? mais ne devenait-il pas, sans le savoir, un innocent ennemi qu'il fallait vaincre? Quel être a pu jamais aimer sa dupe? Contrainte à ruser, l'Espagnole résolut, comme toutes les femmes, de déployer sa supériorité dans ce combat dont la honte ne pouvait s'absoudre que par une complète victoire. Dans le calme de la nuit, elle s'excusa par une suite de raisonnements que sa fierté domina. Natalie n'avait-elle pas profité de ses dissipations? Y avait-il dans sa conduite un seul de ces motifs bas et ignobles qui salissent l'âme? Elle ne savait pas compter, était-ce un crime, un délit? Un homme n'était-il pas trop heureux d'avoir une fille comme Natalie? Le trésor qu'elle avait conservé ne valait-il pas une quittance? Beaucoup d'hommes n'achètent-ils pas une femme aimée par mille sacrifices? Pourquoi ferait-on moins pour une femme légitime que pour une courtisane? D'ailleurs Paul était un homme nul, incapable; elle déploierait pour lui les ressources de son esprit, elle lui ferait faire un beau chemin dans le monde; il lui serait redevable du pouvoir; n'acquitterait-elle pas bien un jour sa dette? Ce serait un sot d'hésiter! Hésiter pour quelques écus de plus ou de moins! Il serait infâme.

— Si le succès ne se décide pas tout d'abord, se dit-elle, je quitterai Bordeaux, et pourrai toujours faire un beau sort à Natalie, en capitalisant ce qui me reste, hôtel, diamants, mobilier, en lui donnant tout et ne me réservant qu'une pension.

Quand un esprit fortement trempé se construit une retraite comme Richelieu à Brouage, et se dessine une fin grandiose, il s'en fait comme un point d'appui qui l'aide à triompher. Ce dénouement, en cas de malheur, rassura madame Évangélista, qui s'endormit d'ailleurs pleine de confiance en son parrain dans ce duel. Elle comptait beaucoup sur le concours du plus habile notaire de Bordeaux, M. Solonet, jeune homme de vingt-sept ans, décoré de la Légion-d'honneur pour avoir contribué fort activement à la seconde rentrée des Bourbons. Heureux et fier d'être reçu dans la maison de madame Évangélista, moins comme notaire que comme appartenant à la société royaliste de Bordeaux, M. Solonet avait conçu pour ce beau coucher de soleil une de ces passions que les femmes comme madame Évangélista repoussent, mais dont elles sont flattées, et que les plus prudes d'entre elles laissent à fleur d'eau. M. Solonet demeurait dans une vaniteuse attitude pleine de respect et d'espérance, très-convenable.

Il vint le lendemain avec l'empressement de l'esclave, et fut reçu dans la chambre à coucher par la coquette veuve qui se montra dans le désordre d'un savant déshabillé.

— Puis-je, lui dit-elle, compter sur votre discrétion et votre entier dévouement dans la discussion qui aura lieu ce soir? Vous devinez qu'il s'agit du contrat de mariage de ma fille.

Le jeune homme se perdit en protestations galantes.

— Au fait, dit-elle.

— J'écoute, répondit-il en paraissant se recueillir.

Madame Évangélista lui exposa crûment sa situation.

— Ma belle dame, ceci n'est rien, dit maître Solonet en prenant un air avantageux quand madame Évangélista lui eut donné des chiffres exacts. Comment vous êtes-vous tenue avec M. de Manerville? Ici, les questions morales dominent les questions de droit et de finance.

Madame Évangélista se drapa dans sa supériorité. Le jeune notaire apprit avec un vif plaisir que, jusqu'à ce jour, madame Évangélista avait gardé dans ses relations avec Paul la plus haute dignité; que, moitié fierté sérieuse, moitié calcul involontaire, elle avait agi constamment comme si le comte de Manerville lui était inférieur, comme s'il y avait pour lui de l'honneur à épouser mademoiselle Évangélista; que ni elle, ni sa fille ne pouvaient être soupçonnées d'avoir des vues intéressées; que leurs sentiments paraissaient purs de toute mesquinerie; qu'à la moindre difficulté financière soulevée par Paul, elles avaient le droit de s'envoler à une distance incommensurable; et qu'enfin elle avait sur son futur gendre un ascendant insurmontable.

— Cela étant ainsi, dit M. Solonet, quelles sont les dernières concessions que vous vouliez faire?

— J'en veux faire le moins possible, répondit-elle en riant.

— Réponse de femme, s'écria Solonet. Madame, tenez-vous à marier mademoiselle Natalie?

— Oui.

— Vous voulez quittance des onze cent cinquante-six mille francs dont vous serez reliquataire d'après le compte de tutelle à présenter au susdit gendre?

— Oui.

— Que voulez-vous garder?

— Trente mille livres de rentes au moins, répondit-elle.

— Il faut vaincre ou périr.

— Oui.

— Eh bien, je vais réfléchir aux moyens nécessaires pour atteindre au but, car il nous faut beaucoup d'adresse et ménager nos forces. Je vous donnerai quelques instructions en arrivant, exécutez-les ponctuellement, et je puis déjà vous prédire un succès complet.

Le comte Paul aime-t-il mademoiselle Natalie? demanda-t-il en se levant.

— Il l'adore.

— Ce n'est pas assez. La désire-t-il en tant que femme au point de passer par-dessus quelques difficultés pécuniaires?

— Oui.

— Voilà ce que je regarde comme un Avoir dans les Propres d'une fille! s'écria le notaire. Faites-la donc bien belle ce soir, ajouta-t-il d'un air fin.

— Nous avons la plus jolie toilette du monde.

— La robe du contrat contient selon moi la moitié des donations, dit Solonet.

Ce dernier argument parut si nécessaire à madame Évangélista qu'elle voulut assister à la toilette de Natalie, autant pour la surveiller que pour en faire une innocente complice de sa conspiration financière. Coiffée à la Sévigné, vêtue d'une robe de cachemire blanc, ornée de nœuds roses, sa fille lui parut si belle qu'elle pressentit la victoire. Quand la femme de chambre fut sortie, et que madame Évangélista fut certaine que personne ne pouvait être à portée d'entendre, elle arrangea quelques boucles dans la coiffure de sa fille, en manière d'exorde.

— Chère enfant, aimes-tu bien sincèrement monsieur de Manerville? lui dit-elle d'une voix ferme en apparence.

La mère et la fille se jetèrent l'une à l'autre un étrange regard.

— Pourquoi, ma petite mère, me faites-vous cette question aujourd'hui plutôt qu'hier? Pourquoi me l'avez-vous laissé voir?

— S'il fallait nous quitter pour toujours, persisterais-tu dans ce mariage?

— J'y renoncerais et n'en mourrais pas de chagrin.

— Tu n'aimes pas, ma chère! dit la mère en baisant sa fille au front.

— Mais pourquoi, bonne mère, fais-tu le grand inquisiteur?

— Je voulais savoir si tu tenais au mariage, sans être folle du mari.

— Je l'aime.

— Tu as raison, il est comte, nous en ferons un pair de France à nous deux ; mais il va se rencontrer des difficultés.

— Des difficultés entre gens qui s'aiment? Non. La fleur des pois, chère mère, s'est trop bien plantée là, dit-elle en montrant son cœur par un geste mignon, pour faire la plus légère objection. J'en suis sûre.

— S'il en était autrement? dit madame Évangélista.

— Il serait profondément oublié, répondit Natalie.

— Bien, noble fille des Casa-Réal! Mais, quoique t'aimant comme un fou, s'il survenait des discussions auxquelles il serait étranger, et par-dessus lesquelles il faudrait qu'il passât, pour toi, comme pour moi, Natalie, hein? Si, sans blesser aucunement les convenances, un peu de gentillesse dans les manières le décidait? Allons, un rien, un mot? Les hommes sont ainsi faits, ils résistent à une discussion sérieuse et tombent sous un regard.

— J'entends, un petit coup pour que Favori saute la barrière, dit Natalie en faisant le geste de donner un coup de cravache à son cheval.

— Mon ange, je ne te demande rien qui ressemble à de la séduction. Nous avons des sentiments de vieil honneur castillan qui ne nous permettent pas de passer les bornes. Le comte Paul connaîtra ma situation.

— Quelle situation?

— Tu n'y comprendrais rien. Hé bien, si, après t'avoir vue dans toute ta gloire, son regard trahissait la moindre hésitation, et je l'observerai! certes, à l'instant je romprais tout, je saurais liquider ma fortune, quitter Bordeaux et aller à Douai chez les Claes, qui, malgré tout, sont nos parents par leur alliance avec les Temninck. Puis je te marierais à un pair de France, dussé-je me réfugier dans un couvent, afin de te donner toute ma fortune.

— Ma mère, que faut-il donc faire pour empêcher de tels malheurs? dit Natalie.

— Je ne t'ai jamais vue si belle, mon enfant! Sois un peu coquette et tout ira bien.

Madame Évangélista laissa Natalie pensive, et alla faire une toilette qui lui permît de soutenir le parallèle avec sa fille. Si Natalie devait être attrayante pour Paul, ne devait-elle pas enflammer son champion? La mère et la fille se trouvèrent sous les armes quand Paul vint apporter le bouquet que depuis trois mois il avait l'habitude de donner chaque jour

à Natalie. Puis, tous trois se mirent à causer en attendant les deux notaires.

Cette journée fut pour Paul la première escarmouche de cette longue et fatigante guerre nommée le mariage; il est donc nécessaire d'établir les forces de chaque parti, la position des corps belligérants et le terrain sur lequel ils devaient manœuvrer. Pour soutenir une lutte dont il était incapable de soupçonner l'importance, Paul avait pour tout défenseur son vieux notaire, M. Mathias. L'un et l'autre allaient être surpris sans défense par un événement inattendu, pressés par un ennemi dont le thème était fait, et forcés de prendre un parti sans avoir le temps d'y réfléchir. Assisté par Cujas et Barthole eux-mêmes, quel homme n'eût pas succombé? Comment croire à la perfidie, là où tout semble facile et naturel? Que pouvait M. Mathias seul contre madame Évangélista, contre son notaire et Natalie, surtout quand son amoureux client passerait à l'ennemi, dès que les difficultés menaceraient son bonheur? Déjà Paul s'enferrait en débitant les jolis propos d'usage entre amants, mais auxquels sa passion prêtait en ce moment une valeur énorme aux yeux de madame Évangélista qui le poussait à se compromettre.

Ces *condottieri* matrimoniaux qui s'allaient battre pour leurs clients, et dont les forces personnelles devenaient si décisives en cette solennelle rencontre, les deux notaires représentaient les anciennes et les nouvelles mœurs, l'ancien et le nouveau notariat.

Maître Mathias était un vieux bonhomme âgé de soixante-neuf ans, et qui se faisait gloire de quarante-quatre années d'exercice en sa charge. Ses gros pieds de goutteux étaient chaussés de souliers ornés d'agrafes en argent, et terminaient ridiculement des jambes si menues, à rotules si saillantes, que quand il les croisait vous eussiez dit les deux os gravés au-dessus des *ci-gît*. Ses petites cuisses maigres, perdues dans de larges culottes noires à boucles, semblaient plier sous le poids d'un ventre rond et d'un torse développé comme l'est le buste des gens de cabinet, grosse boule toujours empaquetée dans un habit vert à basques carrées, que personne ne se souvenait d'avoir vu neuf. Ses cheveux bien tirés et poudrés se réunissaient en une petite queue de rat, toujours logée entre le collet de l'habit et celui de son gilet blanc à fleurs. Avec sa tête ronde, sa figure colorée comme une feuille de vigne, ses yeux bleus, le nez en trompette, une bouche à grosses lèvres, un menton doublé, ce cher petit homme excitait, partout où il se montrait sans être connu, le rire généreusement octroyé par le Français aux créations falottes que se permet la nature, que l'art s'amuse à charger et que nous nommons des caricatures. Mais chez maître Mathias, l'esprit avait triomphé de la forme, les qualités de l'âme avaient vaincu les bizarreries du corps. La plupart des Bordelais lui témoignaient un respect amical, une déférence pleine d'estime. La voix du notaire gagnait le cœur en y faisant résonner l'éloquence de la probité. Pour toute ruse, il allait droit au fait en culbutant les mauvaises pensées par des interrogations précises. Son coup d'œil prompt, sa grande habitude des affaires lui donnaient ce sens divinatoire qui permet d'aller au fond des consciences et d'y lire les pensées secrètes. Quoique grave et posé dans les affaires, ce patriarche avait la gaieté de nos ancêtres : il devait risquer la chanson de table, admettre et conserver les solennités de famille, célébrer les anniversaires, les fêtes des grand'mères et des enfants, enterrer avec cérémonie la bûche de Noël : il devait aimer à donner des étrennes, à faire des surprises et offrir des œufs de Pâques; il devait croire aux obligations du parrainage, et ne déserter aucune des coutumes qui coloraient la vie d'autrefois. Maître Mathias était un noble et respectable débris de ces notaires grands hommes obscurs qui ne donnaient pas de reçu en acceptant des millions, mais les rendaient dans les mêmes sacs, ficelés de la même ficelle, qui exécutaient à la lettre les fidéicommis, dressaient décemment les inventaires, s'intéressaient comme de seconds pères aux intérêts de leurs clients, barraient quelquefois le chemin devant les dissipateurs, et auxquels les familles confiaient leurs secrets; enfin l'un de ces notaires qui se croyaient responsables de leurs erreurs dans les actes, et les méditaient longuement. Jamais, durant sa vie notariale, un de ses clients n'eut à se plaindre d'un placement perdu, d'une hypothèque ou mal prise ou mal assise. Sa fortune lentement mais loyalement acquise, ne lui était venue qu'après trente années d'exercice et d'économie. Il avait établi quatorze de ses clercs. Religieux et généreux incognito, M. Mathias se trouvait partout où le bien s'opérait sans salaire. Membre actif du comité des hospices et du comité de bienfaisance, il s'inscrivait pour la plus forte somme dans les impositions volontaires destinées à secourir les infortunes subites, à créer quelque établissement utile. Aussi, ni lui ni sa femme n'avaient-ils de voiture, aussi sa parole était-elle sacrée, aussi ses caves gardaient-elles autant de capitaux qu'en avait la banque, aussi le nommait-on *le bon monsieur Mathias*, et quand il mourut y eut-il trois mille personnes à son convoi.

M. Solonet était ce jeune notaire qui arrive en fredonnant, affecte un air léger, prétend que les affaires se font aussi bien en riant qu'en gardant son sérieux; le notaire capitaine dans la garde nationale qui se fâche d'être pris pour un notaire, et postule

la croix de la Légion-d'honneur, qui a sa voiture, et laisse vérifier les pièces à ses clercs; le notaire qui va au bal, au spectacle, achète des tableaux et joue à l'écarté, qui a une caisse où se versent les dépôts et rend en billets de banque ce qu'il a reçu en or; le notaire qui marche avec son époque et risque les capitaux en placements douteux, spécule, et veut se retirer riche de trente mille livres de rentes après dix ans de notariat; le notaire dont la science vient de sa duplicité, mais que beaucoup de gens craignent comme un complice qui possède leurs secrets; enfin, le notaire qui voit dans sa charge un moyen de se marier à quelque héritière en bas bleus.

Quand le mince et blond M. Solonet, frisé, parfumé, botté comme un jeune premier du Vaudeville, vêtu comme un dandy dont l'affaire la plus importante est un duel, entra précédant son vieux confrère retardé par un ressentiment de goutte, ces deux hommes représentèrent au naturel une de ces caricatures intitulées JADIS ET AUJOURD'HUI qui eurent tant de succès sous l'empire.

Si madame et mademoiselle Évangélista, auxquelles *le bon monsieur Mathias* était inconnu, eurent d'abord une légère envie de rire, elles furent aussitôt touchées de la grâce avec laquelle il les complimenta. La parole du bonhomme respira cette aménité que les vieillards aimables savent répandre autant dans les idées que dans la manière dont ils les expriment. Le jeune notaire au ton sémillant eut alors le dessous. M. Mathias témoigna de la supériorité de son savoir-vivre par la façon mesurée avec laquelle il aborda Paul. Sans compromettre ses cheveux blancs, il respecta la noblesse dans un jeune homme, en sachant qu'il appartient quelques honneurs à la vieillesse, et que tous les droits sociaux sont solidaires. Au contraire, le salut et le bonjour de M. Solonet avaient été l'expression d'une égalité parfaite qui devait blesser les prétentions des gens du monde et le ridiculiser aux yeux des personnes vraiment nobles.

Le jeune notaire fit un geste assez familier à madame Évangélista pour l'inviter à venir causer dans une embrasure de fenêtre. Durant quelques moments, l'un et l'autre se parlèrent à l'oreille, en laissant échapper quelques rires, sans doute pour donner le change sur l'importance de cette conversation par laquelle maître Solonet communiqua le plan de la bataille à sa souveraine.

— Mais, lui dit-il en terminant, aurez-vous le courage de vendre votre hôtel?

— Parfaitement, dit-elle.

Madame Évangélista ne voulut pas dire à son notaire la raison de cet héroïsme qui le frappa, car le zèle de Solonet aurait pu se refroidir s'il avait su que sa cliente allait quitter Bordeaux. Elle n'en avait même encore rien dit à Paul, afin de ne pas l'effrayer par l'étendue des circonvallations qu'exigeaient les premiers travaux d'une vie politique.

Après le dîner, les deux plénipotentiaires laissèrent les amants près de la mère, et se rendirent dans un salon voisin destiné à leur conférence. Il se passa donc une double scène : au coin de la cheminée du grand salon, une scène d'amour où la vie apparaissait riante et joyeuse; dans l'autre pièce, une scène grave et sombre où l'intérêt, mis à nu, jouait par avance le rôle qu'il joue sous les apparences fleuries de la vie.

— Mon cher maître, dit M. Solonet à M. Mathias, l'acte restera dans votre étude, je sais tout ce que je dois à mon ancien.

M. Mathias salua gravement.

— Mais, reprit Solonet en dépliant un projet d'acte inutile qu'il avait fait brouillonner par un clerc, comme nous sommes la partie opprimée, que nous sommes la fille, j'ai rédigé le contrat pour vous en éviter la peine. Nous nous marions avec nos droits, sous le régime de la communauté : donation générale de nos biens l'un à l'autre en cas de mort sans héritiers; sinon, donation d'un quart en usufruit et d'un quart en nue-propriété; la somme mise dans la communauté sera du quart des apports respectifs; le survivant garde le mobilier sans être tenu de faire inventaire. Tout est simple comme bonjour.

— Ta, ta, ta, ta, dit M. Mathias, je ne fais pas les affaires comme on chante une ariette. Quels sont vos droits?

— Quels sont les vôtres? dit M. Solonet.

— Notre dot à nous, dit M. Mathias, est la terre de Lanstrac, du produit de vingt-trois mille livres de rentes, en sac, sans compter les redevances en nature. *Item*, les fermes du Grossou et du Guadet, valant chacune trois mille six cents livres de rentes. *Item*, le clos de Belle-Rose, rapportant année commune seize mille livres; total quarante-six mille deux cents francs de rentes. *Item*, un hôtel patrimonial à Bordeaux, imposé à neuf cents francs. *Item*, une belle maison entre cour et jardin, sise à Paris, rue de la Pépinière, imposée à quinze cents francs. Ces propriétés, dont les titres sont chez moi, proviennent de la succession de nos père et mère, excepté la maison de Paris, laquelle est un de nos acquêts. Nous avons également à compter le mobilier de nos deux maisons et celui du château de Lanstrac, estimés quatre cent cinquante mille francs. Voilà la table, la nappe et le premier service. Qu'apportez-vous pour le second service et pour le dessert?

— Nos droits, dit M. Solonet.

— Spécifiez-les, mon cher maître, reprit M. Ma-

thias. Que m'apportez-vous? où est l'inventaire fait après le décès de M. Évangélista? montrez-moi la liquidation, l'emploi de vos fonds. Où sont vos capitaux, s'il y a capital? où sont vos propriétés, s'il y a propriété? Bref, montrez-nous un compte de tutelle, et dites-nous ce que vous donne ou vous assure votre mère.

— M. le comte de Manerville aime-t-il mademoiselle Évangélista?

— Il en veut faire sa femme, si toutes les convenances se rencontrent, dit le vieux notaire. Je ne suis pas un enfant, il s'agit ici de nos affaires, et non de nos sentiments.

— L'affaire est manquée, si vous n'avez pas les sentiments généreux. Voici pourquoi, reprit M. Solonet. Nous n'avons pas fait inventaire après la mort de notre mari; nous étions Espagnole, créole, et nous ne connaissions pas les lois françaises. D'ailleurs, nous étions trop douloureusement affectée pour songer à de misérables formalités que remplissent les cœurs froids. Il est de notoriété publique que nous étions adorée par le défunt et que nous l'avons énormément pleuré. Si nous avons une liquidation précédée d'un bout d'inventaire fait par commune renommée, remerciez-en notre subrogé-tuteur qui nous a forcée d'établir une situation et de reconnaître à notre fille une fortune telle quelle, au moment où il nous a fallu retirer de Londres des rentes anglaises dont le capital était immense et que nous voulions replacer à Paris où nous en doublions les intérêts.

— Ne me dites donc pas des niaiseries. Il existe des moyens de contrôle. Quels droits de succession avez-vous payés au domaine? le chiffre nous suffira pour établir les comptes. Allez donc droit au fait. Dites-nous franchement ce qu'il vous revenait et ce qui vous reste. Hé bien, si nous sommes trop amoureux, nous verrons.

— Si vous nous épousez pour de l'argent, allez vous promener. Nous avons droit à plus d'un million, il ne reste à notre mère que cet hôtel, son mobilier, et quatre cent mille francs employés vers 1817 en cinq pour cent, donnant aujourd'hui trente mille francs de revenu.

— Comment menez-vous un train qui exige cent mille livres de rentes? s'écria M. Mathias atterré.

— Notre fille nous a coûté les yeux de la tête. D'ailleurs nous aimons la dépense! Enfin vos jérémiades ne nous feront pas retrouver deux liards.

— Avec les cinquante mille francs de rentes qui appartenaient à mademoiselle Natalie, vous pouviez l'élever richement sans vous ruiner! Mais si vous avez mangé de si bon appétit quand vous étiez fille, vous dévorerez donc quand vous serez femme.

— Laissez-nous alors, dit M. Solonet: la plus belle fille du monde doit toujours manger plus qu'elle n'a.

— Je vais dire deux mots à mon client, reprit le vieux notaire.

— Va, va, mon vieux père Cassandre, va dire à ton client que nous n'avons pas un liard! pensa maître Solonet qui, dans le silence du cabinet, avait stratégiquement disposé ses masses, échelonné ses propositions, arrêté les tournants de la discussion, et préparé le point où les parties, croyant tout perdu, se trouveraient devant une heureuse transaction où triompherait sa cliente.

La robe blanche à nœuds roses, les tire-bouchons à la Sévigné, le petit pied de Natalie, ses fins regards, sa jolie main sans cesse occupée à réparer le désordre de boucles qui ne se dérangeaient pas, ce manége d'une jeune fille faisant la roue comme un paon au soleil, avait amené Paul au point où le voulait voir sa future belle-mère: il était ivre de désirs, et souhaitait sa prétendue, comme un lycéen peut désirer une courtisane. Ses regards, sûr thermomètre de l'âme, annonçaient ce degré de passion auquel un homme fait mille sottises.

— Natalie est si belle, dit-il à l'oreille de sa belle-mère, que je conçois la frénésie qui nous pousse à payer un plaisir par notre mort.

Madame Évangélista répondit en hochant la tête:
— Paroles d'amoureux! Mon mari ne me disait aucune de ces belles phrases, mais il m'épousa sans fortune, et pendant treize ans il ne m'a jamais causé de chagrins.

— Est-ce une leçon que vous me donnez? dit Paul en riant.

— Vous savez comme je vous aime, cher enfant! dit-elle en lui serrant la main. D'ailleurs, ne faut-il pas vous bien aimer pour vous donner ma Natalie!

— Me donner! me donner! dit la jeune fille en riant et agitant un écran fait en plumes d'oiseaux indiens. Que dites-vous tout bas?

— Je disais, reprit Paul, combien je vous aime, puisque les convenances me défendent de vous exprimer mes désirs.

— Pourquoi?

— Je me crains!

— Oh! vous avez trop d'esprit pour ne pas savoir bien sertir les joyaux de la flatterie. Voulez-vous que je vous dise mon opinion sur vous?... Hé bien, je vous trouve plus d'esprit qu'un homme amoureux n'en doit avoir. Être *la fleur des pois,* et rester très-spirituel, dit-elle en baissant les yeux, c'est avoir trop d'avantages: un homme devrait opter. Je crains aussi, moi!

— Quoi?

— Ne parlons pas ainsi, ne trouvez-vous pas, ma mère, que cette conversation est dangereuse quand notre contrat n'est pas encore signé?

— Il va l'être! dit Paul.

— Je voudrais bien savoir ce que se disent Achille et Nestor, dit Natalie en indiquant par un regard d'enfantine curiosité la porte du petit salon.

— Ils parlent de nos enfants, de notre mort et de je ne sais quelles autres frivolités semblables; ils comptent nos écus pour nous dire si nous pourrons toujours avoir cinq chevaux à l'écurie. Ils s'occupent aussi de donations, mais je les ai prévenus.

— Comment? dit Natalie.

— Ne me suis-je pas déjà donné tout entier? dit-il en regardant la jeune fille dont la beauté redoubla quand le plaisir causé par cette réponse eut coloré son visage.

— Ma mère, comment puis-je reconnaître tant de générosité?

— Ma chère enfant, n'as-tu pas toute la vie pour y répondre? Savoir faire le bonheur de chaque jour, n'est-ce pas apporter d'inépuisables trésors? Moi, je n'en avais pas d'autres en dot.

— Aimez-vous Lanstrac? dit Paul à Natalie.

— Comment n'aimerais-je pas une chose à vous? dit-elle. Aussi voudrais-je bien voir votre maison.

— Notre maison, dit Paul. Vous voulez savoir si j'ai bien prévu vos goûts, si vous vous y plairez. Madame votre mère a rendu la tâche d'un mari difficile, vous avez toujours été bien heureuse; mais quand l'amour est infini, rien ne lui est impossible.

— Chers enfants, dit madame Évangélista, pourrez-vous rester à Bordeaux pendant les premiers jours de votre mariage? Si vous vous sentez le courage d'affronter le monde qui vous connaît, vous épie, vous gêne, soit! Mais si vous éprouvez tous deux cette pudeur de sentiment qui enserre l'âme et ne s'exprime pas, nous irons à Paris où la vie d'un jeune ménage se perd dans le torrent. Là seulement vous pourrez être comme deux amants, sans avoir à craindre le ridicule.

— Vous avez raison, ma mère. Je n'y pensais point. Mais à peine aurai-je le temps de préparer ma maison. J'écrirai ce soir à de Marsay, celui de mes amis sur lequel je puis compter pour faire marcher les ouvriers.

Au moment où, semblable aux jeunes gens habitués à satisfaire leurs désirs sans calcul préalable, Paul s'engageait inconsidérément dans les dépenses d'un séjour à Paris, maître Mathias entra dans le salon et fit signe à son client de venir lui parler.

— Qu'y a-t-il, mon ami? dit Paul en se laissant mener dans une embrasure de fenêtre.

— Monsieur le comte, dit le bonhomme, il n'y a pas un sou de dot. Mon avis est de remettre la conférence à un autre jour afin que vous puissiez prendre un parti convenable.

— Monsieur Paul, dit Natalie, je veux vous dire aussi mon mot à part.

Quoique la contenance de madame Évangélista fût calme, jamais juif du moyen âge ne souffrit, dans sa chaudière pleine d'huile bouillante, le martyre qu'elle souffrait dans sa robe de velours violet. Son notaire lui avait garanti le mariage, mais elle ignorait les moyens, les conditions du succès, et subissait l'horrible angoisse des alternatives. Elle dut peut-être son triomphe à la désobéissance de sa fille. Natalie avait commenté les paroles de sa mère dont l'inquiétude était visible pour elle. Quand elle vit le succès de sa coquetterie, elle se sentit atteinte au cœur par mille pensées contradictoires. Sans blâmer sa mère, elle fut honteuse à demi de ce manége dont le prix était un gain quelconque. Puis, elle fut prise d'une curiosité jalouse assez concevable. Elle voulut savoir si Paul l'aimait assez pour surmonter les difficultés prévues par sa mère, et que lui dénonçait la figure un peu nuageuse de maître Mathias. Ces sentiments la poussèrent à un mouvement de loyauté qui d'ailleurs la posait bien. La plus noire perfidie n'eût pas été si dangereuse que le fut son innocence.

— Paul, lui dit-elle à voix basse, et elle le nommait ainsi pour la première fois, si quelques difficultés d'intérêt pouvaient nous séparer, songez que je vous relève de vos engagements, et vous permets de jeter sur moi la défaveur qui résulterait d'une rupture.

Elle mit une si profonde dignité dans l'expression de sa générosité, que Paul crut au désintéressement de Natalie, à son ignorance du fait dont son notaire venait de lui donner connaissance; il pressa la main de la jeune fille et la baisa comme un homme à qui l'amour était plus cher que l'intérêt. Natalie sortit.

— Sac à papier, monsieur le comte, vous faites des sottises, reprit le vieux notaire en rejoignant son client.

Paul demeura songeur : il comptait avoir environ cent mille livres de rentes, en réunissant sa fortune à celle de Natalie; or, quelque passionné que soit un homme, il ne passe pas sans émotion de cent à quarante-six mille livres de rentes, en acceptant une femme habituée au luxe.

— Ma fille n'est plus là, reprit madame Évangélista qui s'avança royalement vers son gendre et le notaire, pouvez-vous me dire ce qui nous arrive?

— Madame, répondit M. Mathias épouvanté du silence de Paul, et qui rompit la glace, il survient un empêchement dilatoire...

A ce mot, maître Solonet sortit du petit salon et coupa la parole à son vieux confrère par une phrase qui rendit la vie à Paul. Accablé par le souvenir de ses phrases galantes, par son attitude amoureuse, Paul ne savait ni comment les démentir, ni comment

en changer ; il aurait voulu pouvoir se jeter dans un gouffre.

— Il est un moyen d'acquitter madame envers sa fille, dit le jeune notaire d'un ton dégagé. Madame Évangélista possède trente mille livres de rentes en inscriptions cinq pour cent, dont le capital sera bientôt au pair, s'il ne le dépasse ; ainsi nous pouvons le compter pour six cent mille francs. Cet hôtel et son jardin valent plus de trois cent mille francs. Cela posé, madame peut transporter par le contrat la nue-propriété de ces valeurs à sa fille, car je ne pense pas que les intentions de monsieur soient de laisser sa belle-mère sans ressources. Si madame a mangé sa fortune, elle rend celle de sa fille, à une bagatelle près.

— Les femmes sont bien malheureuses de ne rien entendre aux affaires, dit madame Évangélista. J'ai des nues-propriétés ! Qu'est-ce que cela, mon Dieu ?

Paul était dans une sorte d'extase en entendant cette transaction. Le vieux notaire voyant le piége tendu, son client un pied déjà pris, resta pétrifié, se disant : — Je crois que l'on se joue de nous !

— Si madame suit mon conseil, elle assurera sa tranquillité, dit le jeune notaire en continuant. En se sacrifiant, au moins ne faut-il pas que des mineurs la tracassent. On ne sait ni qui vit ni qui meurt ! Monsieur le comte reconnaîtra donc par le contrat avoir reçu la somme totale revenant à mademoiselle Évangélista sur la succession de son père.

M. Mathias ne put comprimer l'indignation qui brilla dans ses yeux et lui colora la face.

— Et cette somme, dit-il en tremblant, est de... ?

— Un million cent cinquante-six mille francs, suivant l'acte...

— Pourquoi ne demandez-vous pas à M. le comte de faire *hic et nunc* le délaissement de sa fortune à sa future épouse ? dit M. Mathias, ce serait plus franc que ce que vous nous demandez. La ruine du comte de Manerville ne s'accomplira pas sous mes yeux, je me retire.

Il fit un pas vers la porte afin d'instruire son client de la gravité des circonstances ; mais il revint, et s'adressant à madame Évangélista : — Ne croyez pas, madame, que je vous fasse solidaire des idées de mon confrère, je vous tiens pour une honnête femme, une grande dame qui ne savez rien des affaires.

— Merci, mon cher confrère, dit M. Solonet.

— Vous savez bien qu'entre nous il n'y a jamais d'injure, lui répondit M. Mathias. Madame, sachez au moins le résultat de ces stipulations ! Vous êtes encore assez jeune, assez belle pour vous remarier. Oh ! mon Dieu, madame, dit le vieillard à un geste de madame Évangélista, qui peut répondre de soi ?

— Je ne croyais pas, monsieur, dit madame Évangélista, qu'après être restée veuve pendant sept belles années et avoir refusé de brillants partis par amour pour ma fille, je serais soupçonnée à trente-neuf ans d'une semblable folie ! Si nous n'étions pas en affaire, je prendrais cette supposition pour une impertinence.

— Ne serait-il pas plus impertinent de croire que vous ne pouvez plus vous marier ?

— Vouloir et pouvoir sont deux termes bien différents, dit galamment Solonet.

— Hé bien, dit maître Mathias, ne parlons pas de votre mariage. Vous pouvez, et nous le désirons tous, vivre encore quarante-cinq ans. Or, comme vous gardez pour vous l'usufruit de la fortune de M. Évangélista, durant votre existence vos enfants pendront-ils leurs dents au croc ?

— Qu'est-ce que signifie cette phrase ? dit la veuve. Que veulent dire ce *croc* et cet *usufruit ?*

M. Solonet, homme de goût et d'élégance, se mit à rire.

— Je vais la traduire, répondit le bonhomme. Si vos enfants veulent être sages, ils penseront à l'avenir. Penser à l'avenir, c'est économiser la moitié de ses revenus en supposant qu'il ne vienne que deux enfants, auxquels il faudra donner d'abord une belle éducation, puis une grosse dot. Votre fille et votre gendre seront donc réduits à vingt mille livres de rentes, quand l'un et l'autre en dépensaient cinquante sans être mariés. Ceci n'est rien. Mon client devra compter un jour à ses enfants trois cent mille francs du bien de leur mère et ne les aura pas reçus. En conscience, signer un pareil contrat, n'est-ce pas se jeter pieds et poings liés dans la Gironde ? Vous voulez faire le bonheur de mademoiselle votre fille ? Si elle aime son mari, sentiment dont les notaires ne doutent jamais, elle épousera ses chagrins. Madame, j'en vois assez pour la faire mourir de douleur, car elle sera dans la misère. Oui, madame, la misère pour des gens auxquels il faut cent mille livres de rentes, est de n'en avoir plus que vingt mille. Si, par amour, M. le comte faisait des folies, sa femme le ruinerait par ses reprises le jour où quelque malheur adviendrait. Je plaide ici pour vous, pour eux, pour leurs enfants, pour tout le monde.

— Le bonhomme a bien fait feu de tous ses canons, pensa maître Solonet en jetant un regard à sa cliente comme pour lui dire : — Allons !

— Il est un moyen d'accorder ces intérêts, répondit avec calme madame Évangélista. Je puis me réserver seulement une pension nécessaire pour entrer dans un couvent, et vous aurez mes biens dès à pré-

sent. Je puis renoncer au monde, si ma mort anticipée assure le bonheur de ma fille.

— Madame, dit le vieux notaire, prenons le temps de peser mûrement le parti qui conciliera toutes les difficultés.

— Hé, mon Dieu, monsieur, dit madame Évangélista, qui voyait sa perte dans un retard, tout est pesé. J'ignorais ce qu'était un mariage en France, je suis Espagnole et créole. J'ignorais qu'avant de marier ma fille, il fallût savoir le nombre de jours que Dieu m'accorderait encore; que ma fille souffrirait de ma vie, que j'ai tort de vivre et tort d'avoir vécu. Quand mon mari m'épousa, je n'avais que mon nom et ma personne. Mon nom seul valait pour lui des trésors auprès desquels pâlissaient les siens. Quelle fortune égale un grand nom? Ma dot était la beauté, la vertu, le bonheur, la naissance, l'éducation. L'argent donne-t-il ces trésors? Si le père de Natalie entendait notre conversation, son âme généreuse en serait affectée pour toujours et lui gâterait son bonheur en paradis. J'ai dissipé, follement peut-être! quelques millions sans que jamais ses sourcils aient fait un mouvement. Depuis sa mort, je suis devenue économe et rangée en comparaison de la vie qu'il voulait que je menasse. Brisons donc! M. de Manerville est tellement abattu que je...

Aucune onomatopée ne peut rendre la confusion et le désordre que le mot Brisons introduisit dans la conversation; il suffira de dire que ces quatre personnes si bien élevées parlèrent toutes ensemble.

— On se marie en Espagne à l'espagnole et comme on veut; mais l'on se marie en France raisonnablement et comme on peut! disait Mathias.

— Ha, madame, s'écria Paul en sortant de sa stupeur, vous vous méprenez sur mes sentiments.

— Il ne s'agit pas ici de sentiments, dit le vieux notaire en voulant arrêter son client; nous faisons les affaires de trois générations. Est-ce nous qui avons mangé les millions absents, nous qui ne demandons qu'à résoudre des difficultés dont nous sommes innocents?

— Épousez-nous, disait Solonet, et ne chipotez pas.

— Chipoter! chipoter! Vous appelez chipoter défendre les intérêts des enfants, du père et de la mère! disait Mathias.

— Oui, disait Paul à sa belle-mère en continuant, je déplore les dissipations de ma jeunesse qui ne me permettent pas de clore cette discussion par un mot, comme vous déplorez votre ignorance des affaires et votre désordre involontaire. Dieu m'est témoin que je ne pense pas en ce moment à moi. Une vie simple à Lanstrac ne m'effraie point; mais ne faut-il pas que mademoiselle Natalie renonce à ses goûts, à ses habitudes? Voici notre existence modifiée.

— Où donc M. Évangélista puisait-il ses millions? dit la veuve.

— M. Évangélista faisait des affaires, il jouait le grand jeu des commerçants, il expédiait des navires, et gagnait des sommes considérables; nous sommes un propriétaire dont le capital est placé, dont les revenus sont inflexibles, répondit vivement le vieux notaire.

— Il est encore un moyen de tout concilier, dit M. Solonet, qui, par cette phrase proférée d'un ton de fausset, imposa silence aux trois autres en attirant leurs regards et leur attention.

Ce jeune homme ressemblait à un habile cocher qui tient les rênes d'un attelage à quatre chevaux et s'amuse à les animer, à les retenir. Il déchaînait les passions, il les calmait tour à tour en faisant suer, dans son harnais, Paul dont la vie et le bonheur étaient à tout moment en question, et sa cliente qui ne voyait pas clair à travers les tournoiements de la discussion.

— Madame Évangélista, dit-il après une pause, peut délaisser dès aujourd'hui les inscriptions cinq pour cent, et vendre son hôtel. Je lui en ferai trouver trois cent mille francs en l'exploitant par lots. Sur ce prix, elle vous remettra cent cinquante mille francs. Ainsi madame vous donnera sept cent cinquante mille francs immédiatement. Si ce n'est pas ce qu'elle doit à sa fille, trouvez beaucoup de dots semblables en France!

— Bien, dit maître Mathias, mais que deviendra madame?

A cette question qui supposait un assentiment, M. Solonet se dit en lui-même: — Allons donc, mon vieux loup, te voilà pris!

— Madame? répondit à haute voix le jeune notaire, madame gardera les cinquante mille écus restant sur le prix de son hôtel. Cette somme, jointe au produit de son mobilier, peut se placer en rentes viagères, et lui procurera vingt mille livres de rentes. Monsieur le comte lui arrangera une demeure chez lui. Lanstrac est grand. Vous avez un hôtel à Paris, dit-il en s'adressant directement à Paul, madame votre belle-mère peut donc vivre partout avec vous. Une veuve qui, sans avoir à supporter les charges d'une maison, possède vingt mille livres de rentes, est plus riche que ne l'était madame quand elle jouissait de toute sa fortune. Madame Évangélista n'a que sa fille, vous êtes également seul, vos héritiers sont éloignés, aucune collision d'intérêts n'est à craindre. La belle-mère et le gendre qui se trouvent dans les conditions où vous êtes forment toujours une même famille. Madame Évangélista compensera le déficit actuel par les bénéfices d'une pension qu'elle vous donnera sur ses vingt mille livres de rentes viagères, ce qui aidera d'autant votre existence. Nous con-

naissons madame trop généreuse, trop grande pour supposer qu'elle veuille être à charge à ses enfants. Ainsi vous vivrez unis, heureux, en pouvant disposer de cent mille francs par an, somme suffisante, n'est-ce pas, monsieur le comte? pour jouir en tout pays des agréments de l'existence et satisfaire ses caprices. Et croyez-moi, les jeunes mariés sentent souvent la nécessité d'un tiers dans leur ménage. Or, je le demande, quel tiers plus affectueux qu'une bonne mère?...

Paul croyait entendre un ange en entendant parler M. Solonet. Il regarda M. Mathias pour savoir s'il ne partageait pas son admiration pour la chaleureuse éloquence de Solonet, car il ignorait que sous les feints emportements de leurs paroles passionnées, les notaires comme les avoués cachent la froideur et l'attention continue des diplomates.

— Un petit paradis, s'écria le vieillard qui, stupéfait par la joie de son client, alla s'asseoir sur une ottomane, et y resta la tête dans une de ses mains, plongé dans une méditation évidemment douloureuse.

La lourde phraséologie dans laquelle les gens d'affaires enveloppent à dessein leurs malices, il la connaissait, et n'était pas homme à s'y laisser prendre; il se mit à regarder à la dérobée son confrère et madame Évangélista qui continuèrent à converser avec Paul, et il essaya de surprendre quelques indices du complot dont il commençait à saisir la trame si savamment ourdie.

— Monsieur, dit Paul à Solonet, je vous remercie du soin que vous prenez à concilier nos intérêts. Cette transaction résout toutes les difficultés plus heureusement que je ne l'espérais; si toutefois elle vous convient, madame, dit-il en se tournant vers madame Évangélista, car je ne voudrais rien de ce qui ne vous arrangerait pas également.

— Moi, reprit-elle, tout ce qui fera le bien de mes enfants me comblera de joie. Ne me comptez pour rien.

— Il n'en doit pas être ainsi, dit vivement Paul. Si votre existence n'était pas honorablement assurée, Natalie et moi nous en souffririons plus que vous n'en souffririez vous-même.

— Soyez sans inquiétude, monsieur le comte, reprit Solonet.

— Ha! pensa maître Mathias, ils vont lui faire baiser les verges avant de lui donner le fouet.

— Rassurez-vous, disait Solonet, il se fait en ce moment tant de spéculations à Bordeaux, que les placements en viager s'y négocient à des taux avantageux. Après avoir prélevé sur le prix de l'hôtel et du mobilier les cinquante mille écus que nous vous devrons, je crois pouvoir garantir à madame qu'il lui restera deux cent cinquante mille francs. Je me charge de mettre cette somme en rentes viagères par première hypothèque sur des biens valant un million, et d'en obtenir dix pour cent, vingt-cinq mille livres de rentes. Ainsi nous marions, à peu de chose près, des fortunes égales. En effet, contre vos quarante-six mille livres de rentes, mademoiselle Natalie apporte trente mille livres de rente en cinq pour cent, et cent cinquante mille francs en écus, susceptibles de donner sept mille livres de rentes : total, quarante-deux.

— Mais cela est évident, dit Paul.

En achevant sa phrase, maître Solonet avait jeté sur sa cliente un regard oblique, saisi par M. Mathias, et qui voulait dire : Lancez la réserve!

— Mais! s'écria madame Évangélista dans un accès de joie qui ne parut par jouée, je puis donner à Natalie mes diamants, ils doivent valoir au moins deux cent mille francs.

— Nous pouvons les faire estimer, dit le notaire, et ceci change tout à fait la thèse. Rien ne s'oppose alors à ce que M. le comte reconnaisse avoir reçu l'intégralité des sommes revenant à mademoiselle Natalie de la succession de son père, et que les futurs époux n'entendent au contrat le compte de tutelle. Si madame, en se dépouillant avec une loyauté tout espagnole, remplit à cent mille francs près ses obligations, il est juste de lui donner quittance.

— Rien n'est plus juste, dit Paul, je suis seulement confus de ces procédés généreux.

— Ma fille n'est-elle pas une autre moi? dit madame Évangélista.

Maître Mathias aperçut une expression de joie sur la figure de madame Évangélista quand elle vit les difficultés à peu près levées. Cette joie et l'oubli des diamants, qui arrivaient là comme des troupes fraîches, lui confirmèrent tous ses soupçons.

— La scène était préparée entre eux, comme les joueurs préparent les cartes pour une partie où l'on ruinera quelque pigeon, se dit le vieux notaire. Ce pauvre enfant que j'ai vu naître sera-t-il donc plumé vif par sa belle-mère, rôti par l'amour et dévoré par sa femme? Moi qui ai si bien soigné ces belles terres, les verrai-je fricassées en une seule soirée?

En découvrant dans l'âme de cette femme des intentions qui, sans tenir à la scélératesse, au crime, au vol, à la supercherie, à l'escroquerie, à aucun sentiment mauvais ni à rien de blâmable, comportaient néanmoins toutes les criminalités en germe, maître Mathias n'éprouva ni douleur, ni généreuse indignation. Il n'était pas le Misanthrope, il était un vieux notaire, habitué par son métier aux adroits calculs des gens du monde, à ces habiles traîtrises plus funestes que ne l'est un franc assassinat commis sur la grande route par un pauvre diable, guillotiné en grand appareil. Pour la haute société, ces

passages de la vie, ces congrès diplomatiques sont comme de petits coins honteux où chacun jette ses ordures. Plein de pitié pour son client, maître Mathias jetait un long regard sur l'avenir et n'y voyait rien de bon.

— Entrons donc en campagne avec les mêmes armes, se dit-il, et battons-les.

En ce moment, Paul, M. Solonet et madame Évangélista, gênés par le silence du vieillard, sentirent combien l'approbation de ce censeur leur était nécessaire pour sanctionner cette transaction, et tous trois ils le regardèrent simultanément.

— Eh bien! mon cher monsieur Mathias, que pensez-vous de ceci? lui dit Paul.

— Voici ce que je pense, répondit l'intraitable et consciencieux notaire. Vous n'êtes pas assez riche pour faire de ces royales folies. La terre de Lanstrac, estimée à trois pour cent, représente un million, y compris son mobilier; les fermes du Grossou et du Guadet, votre clos de Belle-Rose valent un autre million; vos deux hôtels et leur mobilier un troisième million. Contre ces trois millions donnant quarante-sept mille deux cents francs de rentes, mademoiselle Natalie apporte six cent mille francs sur le grand-livre, et supposons deux cent mille francs de diamants qui me semblent une valeur hypothétique! plus, cent cinquante mille francs d'argent, en tout neuf cent cinquante mille francs! En présence de ces faits, mon confrère vous dit glorieusement que nous marions des fortunes égales! Il veut que nous restions grevés de deux cent mille francs envers nos enfants, puisque nous reconnaîtrions à notre femme, par le compte de tutelle entendu, un apport de onze cent cinquante-six mille francs, en n'en recevant que neuf cent cinquante mille! Vous écoutez de pareilles sornettes avec le ravissement d'un amoureux, et vous croyez que maître Mathias qui n'est pas amoureux peut oublier l'arithmétique et ne signalera pas la différence qui existe entre les placements territoriaux, dont le capital est énorme, qui va croissant, et les revenus de la dot dont le capital est sujet à des chances et à des diminutions d'intérêt. Je suis assez vieux pour avoir vu l'argent décroître et les terres augmenter. Vous m'avez appelé, monsieur le comte, pour stipuler vos intérêts. Laissez-moi les défendre, ou renvoyez-moi.

— Si monsieur cherche une fortune égale en capital à la sienne, dit M. Solonet, nous n'avons pas trois millions, rien n'est plus évident. Si vous possédez trois accablants millions, nous ne pouvons offrir que nos pauvres petits neuf cent cinquante mille francs, presque rien! trois fois la dot d'une archiduchesse de la maison d'Autriche. Bonaparte a reçu deux cent cinquante mille francs en épousant Marie-Louise.

— Marie-Louise a perdu Bonaparte! dit maître Mathias en grommelant.

La mère de Natalie saisit le sens de cette phrase.

— Si mes sacrifices ne servent à rien, s'écria-t-elle, je n'entends pas pousser plus loin une discussion semblable, je compte sur la discrétion de monsieur, et renonce à l'honneur de sa main pour ma fille.

Après les évolutions que le jeune notaire avait prescrites, cette bataille d'intérêts était arrivée au terme où la victoire devait appartenir à madame Évangélista. La belle-mère s'ouvrait le cœur, livrait ses biens, était quasi libérée. Sous peine de manquer aux lois de la générosité, de mentir à l'amour, le futur époux devait accepter ces conditions résolues par avance entre maître Solonet et madame Évangélista. Comme une aiguille d'horloge mue par ses rouages, Paul arriva fidèlement au but.

— Comment, madame! s'écria Paul, en un moment vous pourriez briser...

— Mais, monsieur, répondit-elle, à qui dois-je? à ma fille. Quand elle aura vingt et un ans, elle recevra mes comptes, et me donnera quittance. Alors elle possédera neuf cent cinquante mille francs, et pourra, si elle veut, choisir parmi les fils de tous les pairs de France. N'est-elle pas une Casa-Réal?

— Madame a raison. Pourquoi serait-elle plus maltraitée aujourd'hui qu'elle ne le sera dans quatorze mois? Ne la privez pas des bénéfices de sa maternité, dit Solonet.

— Mathias, s'écria Paul avec une profonde douleur, il est deux sortes de ruine, et vous me perdez en ce moment!

Il fit un pas vers lui, sans doute pour lui dire qu'il voulait que le contrat fût rédigé sur l'heure. Le vieux notaire prévint ce malheur par un regard qui voulait dire : — Attendez! Puis il vit des larmes dans les yeux de Paul, larmes arrachées par la honte que lui causait ce débat, par la phrase péremptoire de madame Évangélista qui annonçait une rupture, et les sécha par un geste, celui d'Archimède criant : — *Euréka!* Le mot PAIR DE FRANCE avait été, pour lui, comme une torche dans un souterrain.

Natalie apparut en ce moment ravissante comme une aurore, et demanda d'un air enfantin : — Suis-je de trop?

— Singulièrement de trop, ma fille, lui répondit sa mère avec une cruelle amertume.

— Venez, ma chère Natalie, dit Paul en la prenant par la main et l'amenant à un fauteuil près de la cheminée, tout est arrangé! Car il lui fut impossible de supporter le renversement de ses espérances.

M. Mathias reprit vivement : — Oui, tout peut encore s'arranger!

Semblable au général qui, dans un moment, renverse les combinaisons préparées par l'ennemi, le vieux notaire avait vu le génie qui préside au Notariat lui déroulant en caractères légaux une conception capable de sauver l'avenir de Paul et celui de ses enfants. Maître Solonet ne connaissait pas d'autre dénouement à ces difficultés inconciliables que la résolution inspirée au jeune homme par l'amour, et à laquelle l'avait conduit cette tempête de sentiments et d'intérêts contrariés. Aussi fut-il étrangement surpris de l'exclamation de son confrère. Curieux de connaître le remède que maître Mathias pouvait trouver à un état de choses qui devait lui paraître perdu sans ressource, il lui dit : — Que proposez-vous ?

— Natalie, ma chère enfant, laissez-nous, dit madame Évangélista.

— Mademoiselle n'est pas de trop, répondit maître Mathias en souriant, je vais parler pour elle aussi bien que pour M. le comte.

Il se fit un silence profond, pendant lequel chacun plein d'agitation attendit l'improvisation du vieillard avec une indicible curiosité.

— Aujourd'hui, reprit M. Mathias après une pause, la profession de notaire a changé de face. Aujourd'hui, les révolutions politiques influent sur l'avenir des familles, ce qui n'arrivait pas autrefois. Autrefois les existences étaient définies et les rangs étaient déterminés...

— Nous n'avons pas un cours d'économie politique à faire, mais un contrat de mariage, dit M. Solonet en laissant échapper un geste d'impatience et interrompant le vieillard.

— Je vous prie de me laisser parler à mon tour, dit le bonhomme.

M. Solonet alla s'asseoir sur l'ottomane, en disant à voix basse à madame Évangélista : — Vous allez connaître ce que nous nommons entre nous le *galimatias*.

— Les notaires sont donc obligés de suivre la marche des affaires politiques, qui maintenant sont intimement liées aux affaires des particuliers. En voici un exemple ! Autrefois, les familles nobles avaient des fortunes inébranlables que les lois de la révolution ont brisées et que le système actuel tend à reconstituer, reprit le vieux notaire en se livrant aussi à la faconde du *tabellionaris boa constrictor*, (le Boa-Notaire). Par son nom, par ses talents et par sa fortune, M. le comte est appelé à siéger un jour à la chambre élective. Peut-être ses destinées le mèneront-elles à la chambre héréditaire ! Nous lui connaissons assez de moyens pour justifier nos prévisions. Ne partagez-vous pas mon opinion, madame? dit-il à la veuve.

— Vous avez pressenti mon plus cher espoir, dit-elle. M. de Manerville sera pair de France, ou je mourrai de chagrin.

— Tout ce qui peut nous acheminer vers ce but... dit maître Mathias en interrogeant l'astucieuse belle-mère par un geste de bonhomie.

— Est, répondit-elle, mon plus cher désir.

— Eh bien ! reprit Mathias, ce mariage n'est-il pas une occasion naturelle de fonder un majorat ? fondation qui, certes, militera dans l'esprit du gouvernement actuel pour la nomination de M. le comte, au moment d'une fournée. M. le comte y consacrera nécessairement la terre de Lanstrac qui vaut un million. Je ne demande pas à mademoiselle de contribuer à cet établissement par une somme égale, ce ne serait pas juste ; mais nous pouvons y affecter six cent mille francs de son apport. Je connais à vendre en ce moment deux domaines qui jouxtent la terre de Lanstrac, et où les six cent mille francs à employer en acquisitions territoriales seront placés un jour à quatre et demi pour cent. L'hôtel à Paris doit être également compris dans l'institution du majorat. Le surplus des deux fortunes, sagement administré, suffira grandement à l'établissement des autres enfants. Si les parties contractantes s'accordent sur ces dispositions, M. le comte peut accepter votre compte de tutelle et rester chargé du reliquat. Je consens !

— *Questa coda non è di questo gatto* (*cette queue n'est pas de ce chat*), s'écria madame Évangélista en regardant son parrain Solonet et lui montrant Mathias.

— Il y a quelque anguille sous roche, lui dit à mi-voix Solonet en répondant par un proverbe français au proverbe italien.

Paul emmena maître Mathias dans le petit salon.

— Pourquoi tout ce gâchis-là ? lui demanda-t-il.

— Pour empêcher votre ruine, dit à voix basse le vieux notaire. Vous voulez absolument épouser une fille et une mère qui ont mangé environ deux millions en sept ans ; vous acceptez un débet de deux cent mille francs envers vos enfants, auxquels vous devrez compte un jour des onze cent cinquante mille francs de leur mère, quand vous n'en recevez aujourd'hui que neuf cent cinquante mille. Vous risquez de voir votre fortune dévorée en cinq ans, et de rester nu comme un saint Jean, en restant débiteur de sommes énormes envers votre femme ou ses hoirs. Si vous voulez vous embarquer dans cette galère, allez-y, monsieur le comte. Mais laissez au moins votre vieil ami sauver la maison de Manerville.

— Comment la sauvez-vous ainsi ? demanda Paul.

— Écoutez, monsieur le comte, vous êtes amoureux ?

— Oui !

— Un amoureux est discret à peu près comme un coup de canon ; je ne veux vous rien dire. Si vous parliez, peut-être votre mariage serait-il rompu. Je mets votre amour sous la protection de mon silence. Avez-vous confiance en mon dévouement ?

— Belle question !

— Eh bien, sachez que madame Évangélista, son notaire et sa fille nous jouaient par-dessous jambe, et sont plus qu'adroits. Tudieu, quel jeu serré !

— Natalie ? s'écria Paul.

— Je n'en mettrais pas ma main au feu, dit le vieillard. Vous la voulez, prenez-la ! Mais je désirerais voir manquer ce mariage sans qu'il y eût le moindre tort de votre côté.

— Pourquoi ?

— Cette fille dépenserait le Pérou. Puis, elle monte à cheval comme un écuyer du Cirque, elle est quasiment émancipée : ces sortes de filles font de mauvaises femmes !

Paul serra la main de maître Mathias, et lui dit en prenant un petit air fat : — Soyez tranquille ! Mais, pour le moment, que dois-je faire ?

— Tenez ferme à ces conditions, ils y consentiront, elles ne blessent aucun intérêt. D'ailleurs, madame Évangélista ne veut que marier sa fille, j'ai vu dans son jeu ! Défiez-vous d'elle !

Paul rentra dans le salon, où il vit sa belle-mère causant à voix basse avec M. Solonet, comme il venait de causer avec M. Mathias. Mise en dehors de ces deux conférences mystérieuses, Natalie jouait avec son écran. Assez embarrassée d'elle-même, elle se demandait : — Par quelle bizarrerie ne me dit-on rien de mes affaires ?

Le jeune notaire saisissait en gros l'effet lointain d'une stipulation basée sur l'amour-propre des parties, et dans laquelle sa cliente avait donné tête baissée. Mais si Mathias n'était plus que notaire, Solonet était encore un peu homme, et portait dans les affaires un amour-propre juvénile. Il arrive souvent ainsi que la vanité personnelle fait oublier à un jeune homme l'intérêt de son client. En cette circonstance, maître Solonet ne voulait pas laisser croire à la veuve que Nestor battait Achille, et lui conseillait d'en finir promptement sur ces bases. Peu lui importait la future liquidation de ce contrat ; pour lui, les conditions de la victoire étaient madame Évangélista libérée, son existence assurée, Natalie mariée.

— Bordeaux saura que vous donnez environ douze cent mille francs à Natalie, et qu'il vous reste vingt-cinq mille livres de rentes, dit M. Solonet à l'oreille de madame Évangélista. Je ne croyais pas obtenir un si beau résultat.

— Mais, dit-elle, expliquez-moi donc pourquoi la création de ce majorat apaise si promptement l'orage ?

— Défiance de vous et de votre fille. Un majorat est inaliénable, aucun des époux n'y peut toucher.

— Ceci est positivement injurieux.

— Non. Nous appelons cela de la prévoyance. Le bonhomme vous a pris dans un piége. Refusez de constituer ce majorat, il nous dira : — Vous voulez donc dissiper la fortune de mon client qui, par la création du majorat, est mise hors de toute atteinte, comme si les époux se mariaient sous le régime dotal.

Solonet calma ses scrupules, en se disant : — Ces stipulations n'ont d'effet que dans l'avenir ; et alors, madame Évangélista sera morte et enterrée !

En ce moment, madame Évangélista se contenta des explications de Solonet en qui elle avait toute confiance. D'ailleurs, elle ignorait les lois, elle voyait sa fille mariée, elle n'en demandait pas davantage le matin, elle fut toute à la joie du succès. Ainsi, comme le pensait M. Mathias, ni Solonet, ni madame Évangélista ne comprenaient encore dans toute son étendue sa conception appuyée sur des raisons inattaquables.

— Hé bien, monsieur Mathias, dit la veuve, tout est pour le mieux.

— Madame, si vous et monsieur le comte consentez à ces dispositions, vous devez échanger vos paroles. — Il est bien entendu, n'est-ce pas, dit-il en les regardant l'un et l'autre, que le mariage n'aura lieu que sous la condition de la constitution d'un majorat composé de la terre de Lanstrac et de l'hôtel situé rue de la Pépinière, appartenant au futur époux, *item* de six cent mille francs pris en argent dans l'apport de la future épouse et dont l'emploi se fera en terres ? Pardonnez-moi, madame, cette répétition : un engagement positif et solennel est ici nécessaire. L'érection d'un majorat exige des formalités, des démarches à la chancellerie, une ordonnance royale, et nous devons conclure immédiatement l'acquisition des terres afin de les comprendre dans la désignation des biens que l'ordonnance royale a la vertu de rendre inaliénables. Dans beaucoup de familles on ferait un compromis, mais entre vous un simple consentement doit suffire. Consentez-vous ?

— Oui, dit madame Évangélista.

— Oui, dit Paul.

— Et moi ? dit Natalie en riant.

— Vous êtes mineure, mademoiselle, lui répondit Solonet, ne vous en plaignez pas.

Il fut alors convenu que maître Mathias rédigerait le contrat, que maître Solonet minuterait le compte de tutelle, et que ces actes se signeraient,

suivant la loi, quelques jours avant le célébration du mariage. Après quelques salutations, les deux notaires se levèrent.

— Il pleut, M. Mathias, voulez-vous que je vous reconduise? dit Solonet, j'ai mon cabriolet.

— Ma voiture est à vos ordres, dit Paul en manifestant l'intention d'accompagner le bonhomme.

— Je ne veux pas vous voler un instant, dit le vieillard, j'accepte la proposition de mon confrère.

— Hé bien, dit Achille à Nestor quand le cabriolet roula dans les rues, vous avez été vraiment patriarcal. En vérité ces jeunes gens se seraient ruinés.

— J'étais effrayé de leur avenir, dit M. Mathias en gardant le secret sur les motifs de sa profession. En ce moment les deux notaires ressemblaient à deux acteurs qui se donnent la main dans la coulisse, après avoir joué sur le théâtre une scène de provocations haineuses.

— Mais, dit Solonet qui pensait alors aux choses du métier, n'est-ce pas à moi d'acquérir les terres dont vous parlez? n'est-ce pas l'emploi de notre dot?

— Comment pourrez-vous faire comprendre dans un majorat établi par le comte de Manerville, les biens de mademoiselle Évangélista? répondit Mathias.

— La chancellerie nous répondra sur cette difficulté, dit Solonet.

— Mais je suis le notaire du vendeur aussi bien que de l'acquéreur, répondit Mathias. D'ailleurs, M. de Manerville peut acheter en son nom; lors du payement, nous ferons mention de l'emploi des fonds dotaux.

— Vous avez réponse à tout, mon ancien, dit Solonet en riant. Vous avez été surprenant ce soir, vous nous avez battus.

— Pour un vieux qui ne s'attendait pas à vos batteries chargées à mitraille, ce n'était pas mal! hein?

— Ha! ha! fit Solonet.

La lutte odieuse où le bonheur matériel d'une famille avait été périlleusement risqué, n'était plus pour eux qu'une question de polémique n otariale

— Nous n'avons pas pour rien quarante ans de bricole! di Mathias.—Écoutez, Solonet! reprit-il, je suis bon homme, vous pourrez assister au contrat de vente des terres à joindre au majorat.

— Merci, mon bon Mathias; à la première occassion vous me trouverez tout à vous.

Pendant que les deux notaires s'en allaient ainsi paisiblement sans autre émotion qu'un peu de chaleur à la gorge, Paul et madame Évangélista se trouvaient en proie à cette trépidation de nerfs, à cette agitation précordiale, à ces tressaillements de moelle et de cervelle que ressentent les gens passionnés après une scène où leurs intérêts et leurs sentiments ont été violemment secoués. Chez madame Évangélista, ces derniers grondements de l'orage étaient dominés par une terrible réflexion, par une lueur rouge qu'elle voulait éclaircir.

— Maître Mathias n'aurait-il pas détruit en quelques minutes mon ouvrage de six mois? se dit-elle. N'aurait-il pas soustrait Paul à mon influence, en lui inspirant de mauvais soupçons pendant leur conférence secrète dans le petit salon?

Elle était debout devant sa cheminée, le coude appuyé sur le coin du manteau de marbre, toute songeuse. Quand la porte cochère se ferma sur la voiture des deux notaires, elle se retourna vers son gendre, impatientée de résoudre ses doutes.

— Voilà la plus terrible journée de ma vie! s'écria Paul vraiment joyeux de voir ces difficultés terminées. Je ne sais rien de plus rude que ce vieux père Mathias. Que Dieu l'entende et que je devienne *pair de France!* Chère Natalie, je le désire maintenant plus pour vous que pour moi. Vous êtes toute mon ambition, je ne vis qu'en vous.

En entendant cette phrase accentuée par le cœur, en voyant surtout le limpide azur des yeux de Paul, dont le regard aussi bien que le front n'accusait aucune arrière-pensée, la joie de madame Évangélista fut entière; elle se reprocha les paroles un peu vives par lesquelles elle avait éperonné son gendre, et dans l'ivresse du succès, elle se résolut à rasséréner l'avenir. Elle reprit sa contenance calme, fit exprimer à ses yeux cette douce amitié qui la rendait si séduisante, et répondit à Paul : —Je puis vous en dire autant. Aussi, cher enfant, peut-être ma nature espagnole m'a-t-elle emporté plus loin que mon cœur ne le voulait. Soyez ce que vous êtes, bon comme Dieu! Ne me gardez point rancune de quelques paroles inconsidérées, hein, dites? Donnez-moi la main!

Paul était confus, il se trouvait mille torts, il embrassa madame Évangélista.

— Cher Paul, dit-elle tout émue, pourquoi ces deux escogriffes n'ont-ils pas arrangé cela sans nous, puisque tout devait si bien s'arranger!

— Je n'aurais pas su, dit Paul combien vous étiez grande et généreuse.

— Bien, cela, Paul! dit Natalie en lui serrant la main.

— Nous avons, dit madame Évangélista, plusieurs petites choses à régler, mon cher enfant. Ma fille et moi, nous sommes au-dessus de niaiseries auxquelles certaines gens tiennent beaucoup. Ainsi, Natalie n'a nul besoin de diamants, je lui donne les miens.

— Ah! chère mère, croyez-vous que je puisse les accepter? s'écria Natalie.

— Oui, mon enfant, ils sont une condition du contrat.

— Je ne le veux pas, je ne me marie pas, répondit vivement Natalie. Gardez ces pierreries que mon père prenait tant de plaisir à vous offrir. Comment monsieur Paul peut-il exiger...

— Tais-toi, chère fille, dit la mère dont les yeux se remplirent de larmes. Mon ignorance des affaires exige bien davantage!

— Quoi donc?

— Je vais vendre mon hôtel pour m'acquitter de ce que je te dois.

— Que pouvez-vous me devoir, dit-elle, à moi qui vous dois la vie? Puis-je m'acquitter jamais envers vous, moi? Si mon mariage vous coûte le plus léger sacrifice, je ne veux pas me marier!

— Enfant!

— Chère Natalie, dit Paul, comprenez donc que ce n'est ni moi, ni votre mère, ni vous qui exigeons ces sacrifices, mais les enfants...

— Et si je ne me marie pas? dit-elle en l'interrompant.

— Vous ne m'aimez donc point? dit Paul.

— Allons, petite folle, crois-tu qu'un contrat soit un château de cartes, sur lequel tu puisses souffler à plaisir? Chère ignorante, tu ne sais pas combien nous avons eu de peine à bâtir un majorat à l'aîné de tes enfants! ne nous rejette pas dans les ennuis d'où nous sommes sortis.

— Pourquoi ruiner ma mère? dit Natalie en regardant Paul.

— Pourquoi êtes-vous si riche? répondit-il en souriant.

— Ne vous disputez pas trop, mes enfants, vous n'êtes pas encore mariés, dit madame Évangélista. — Paul, reprit-elle, il ne faut donc ni corbeille, ni joyaux, ni trousseau! Natalie a tout en profusion. Réservez plutôt l'argent que vous auriez mis à des cadeaux de noces, pour vous assurer à jamais un petit luxe intérieur. Je ne sais rien de plus sottement bourgeois que de dépenser cent mille francs à une corbeille dont il ne subsiste rien un jour qu'un vieux coffre en satin blanc. Au contraire, cinq mille francs par an attribués à la toilette évitent mille soucis à une jeune femme, et lui restent pendant toute la vie. D'ailleurs, l'argent d'une corbeille sera nécessaire à l'arrangement de votre hôtel à Paris. Nous reviendrons à Lanstrac au printemps, et pendant l'hiver Solonet aura liquidé mes affaires.

— Tout est pour le mieux, dit Paul au comble du bonheur.

— Je verrai donc Paris! s'écria Natalie avec un accent dont un observateur aurait été justement effrayé.

— Si nous nous arrangeons ainsi, dit Paul, je vais écrire à de Marsay de me prendre une loge aux Italiens et à l'Opéra pour l'hiver.

— Vous êtes bien aimable, je n'osais pas vous le demander, dit Natalie. Le mariage est une institution fort agréable, si elle donne aux maris le talent de deviner les désirs de leurs femmes.

— Ce n'est pas autre chose, dit Paul. Mais il est minuit, il faut partir.

— Pourquoi si tôt aujourd'hui? dit madame Évangélista qui déploya la calineries auxquelles les hommes sont si sensibles.

Quoique tout se fût passé dans les meilleurs termes et selon les lois de la plus exquise politesse, l'effet de la discussion de ces intérêts avait néanmoins jeté chez le gendre et chez la belle-mère un germe de défiance et d'inimitié prêt à lever au premier feu d'une colère ou sous la chaleur d'un sentiment trop violemment heurté. Dans la plupart des familles, la constitution des dots et les donations à faire au contrat de mariage engendrent ainsi des hostilités primitives, soulevées par l'amour-propre, par la lésion de quelques sentiments, par le regret des sacrifices et l'envie de les diminuer. Ne faut-il pas un vainqueur et un vaincu, lorsqu'il s'élève une difficulté? Les parents des futurs essaient de conclure avantageusement cette affaire, à leurs yeux purement commerciale, et qui comporte les ruses, les profits, les déceptions du négoce. La plupart du temps le mari seul est initié dans les secrets de ces débats, et la jeune épouse reste, comme le fut Natalie, étrangère aux stipulations qui la font ou riche ou pauvre. En s'en allant, Paul pensait que, grâce à l'habileté de son notaire, sa fortune était presque entièrement garantie de toute ruine. Si madame Évangélista ne se séparait point de sa fille, leur maison aurait au-delà de cent mille francs à dépenser par an; ainsi toutes ses prévisions d'existence heureuse se réalisaient.

— Ma belle-mère me paraît être une excellente femme, se dit-il encore sous le charme des patelineries par lesquelles madame Évangélista s'était efforcée de dissiper les nuages élevés par la discussion. M. Mathias se trompe. Ces notaires sont singuliers, ils enveniment tout. Le mal est venu de ce petit ergoteur de Solonet, qui a voulu faire l'habile.

Pendant que Paul se couchait en récapitulant les avantages qu'il avait emportés dans cette soirée, madame Évangélista s'attribuait également la victoire.

— Eh bien, mère chérie, es-tu contente? dit Natalie en suivant sa mère dans sa chambre à coucher.

— Oui, mon amour, répondit la mère, tout a réussi selon mes désirs, et je me sens un poids de

moins sur les épaules qui ce matin m'écrasait. Paul est une excellente pâte d'homme! Ce cher enfant, oui certes, nous lui ferons une belle existence! Tu le rendras heureux, et moi je me charge de sa fortune politique. L'ambassadeur d'Espagne est un de mes amis, je vais renouer avec lui, comme avec toutes mes connaissances. Oh! nous serons bientôt au cœur des affaires, tout sera joie pour nous. A vous les plaisirs, chers enfants! à moi les dernières occupations de la vie, le jeu de l'ambition. Ne t'effraie pas de me voir vendre mon hôtel, crois-tu que nous revenions jamais à Bordeaux? A Lanstrac, oui, mais nous irons passer tous les hivers à Paris, où sont maintenant nos véritables intérêts. Eh bien, Natalie, était-il si difficile de faire ce que je te demandais?

— Ma petite mère, par moments j'avais honte!

— Solonet me conseille de mettre mon bien en rente viagère, se dit madame Évangélista, mais il faut faire autrement, je ne veux pas t'enlever un liard de ma fortune.

— Je vous ai vus tous bien en colère, dit Natalie. Comment cette tempête s'est-elle donc apaisée?

— Par l'offre de mes diamants! répondit madame Évangélista. Solonet avait raison. Avec quel talent il a conduit l'affaire! Mais, dit-elle, prends donc mon écrin, Natalie! Je ne me suis jamais sérieusement demandé ce que valent ces diamants. Quand je disais deux cent mille francs, j'étais folle. Madame de Gyras ne prétendait-elle pas que le collier et les boucles d'oreilles que m'a donnés ton père, le jour de notre mariage, valaient au moins cette somme? Mon pauvre mari était d'une prodigalité! Puis mon diamant de famille, celui que Philippe II a donné au duc d'Albe et que m'a légué ma tante, le *Discreto*, fut, je crois, estimé jadis quatre mille quadruples.

Natalie apporta sur la toilette de sa mère ses colliers de perles, ses parures, ses bracelets d'or, ses pierreries de toute nature, et les y entassa complaisamment en manifestant l'inexprimable sentiment qui réjouit certaines femmes à l'aspect de ces trésors avec lesquels, suivant les commentateurs du Talmud, les anges maudits séduisirent les filles de l'homme en allant chercher, au fond de la terre, ces fleurs du feu céleste.

— Certes, dit madame Évangélista, quoiqu'en fait de joyaux, je ne sois bonne qu'à les recevoir et les porter, il me semble qu'en voici pour beaucoup d'argent. Puis, si nous ne faisons plus qu'une seule maison, je peux vendre mon argenterie, qui seulement au poids vaut trente mille francs. Quand nous l'avons apportée de Lima, je me souviens qu'ici la douane lui attribuait cette valeur. Solonet a raison! J'enverrai chercher Élie Magus. Le juif m'estimera ces écrins. Peut-être serai-je dispensée de mettre le reste de ma fortune à fonds perdu.

— Le beau collier de perles! dit Natalie.

— J'espère qu'il te le laissera, s'il t'aime. Ne devrait-il pas faire remonter tout ce que je lui remettrai de pierreries et te les offrir? D'après le contrat, les diamants t'appartiennent. Allons, adieu, mon ange! Après une aussi fatigante journée, nous avons toutes deux besoin de repos.

La petite-maîtresse, la créole, la grande dame incapable d'analyser les dispositions d'un contrat qui n'était pas encore formulé, s'endormit donc dans la joie en voyant sa fille mariée à un homme facile à conduire, qui les laisserait toutes deux également maîtresses au logis, et dont la fortune, réunie aux leurs, permettrait de ne rien changer à leur manière de vivre. Après avoir rendu ses comptes à sa fille, dont toute la fortune était reconnue, madame Évangélista se trouvait encore à son aise.

— Étais-je folle de tant m'inquiéter! se dit-elle, je voudrais que le mariage fût fini!

Ainsi madame Évangélista, Paul, Natalie et les deux notaires étaient tous enchantés de cette première journée. Le *Te Deum* se chantait dans les deux camps : situation dangereuse! car il vient un moment où cesse l'erreur du vaincu. Pour la veuve, son gendre était le vaincu.

—

DEUXIÈME JOURNÉE.

Le lendemain matin, Élie Magus vint chez madame Évangélista, croyant, d'après les bruits qui couraient sur le mariage prochain de mademoiselle Natalie et du comte Paul, qu'il s'agissait de parures à leur vendre. Le juif fut donc étonné en apprenant qu'il s'agissait au contraire d'une prisée quasi-légale des diamants de la belle-mère. L'instinct des juifs, autant que certaines questions captieuses, lui fit comprendre que cette valeur allait sans doute être comptée dans le contrat de mariage. Les diamants n'étant pas à vendre, il les prisa comme s'ils devaient être achetés par un particulier chez un marchand. Les joailliers seuls savent reconnaître les diamants de l'Asie de ceux du Brésil. Les pierres de Golconde et de Visapour se distinguent par une blancheur, par une netteté de brillant que n'ont pas les autres dont l'eau comporte une teinte jaune qui les fait, à poids égal, déprécier lors de la vente. Les boucles d'oreilles et le collier de madame Évangélista, entièrement composés de diamants asiatiques, furent estimés trois cent mille francs par Élie Magus. Quant au *Discreto*, c'était, selon lui, l'un des plus

beaux diamants possédés par des particuliers, il valait cent mille francs.

En apprenant un prix qui lui révélait les prodigalités de son mari, madame Évangélista demanda si elle pouvait avoir cette somme immédiatement.

— Madame, répondit le juif, si vous voulez vendre, je ne donnerais que soixante mille francs du brillant et deux cent cinquante mille du collier et des boucles d'oreilles.

— Et pourquoi ce rabais d'environ cent mille francs? demanda madame Évangélista surprise.

— Madame, répondit le juif, plus les diamants sont beaux, plus longtemps nous les conservons, car la rareté des occasions de placement est en raison de la haute valeur des pierres. Comme le marchand ne doit pas perdre les intérêts de son argent, les intérêts à recouvrer joints aux chances de la baisse et de la hausse à laquelle sont exposées ces marchandises, expliquent la différence entre le prix d'achat et le prix de vente. Vous avez perdu depuis vingt ans les intérêts de quatre cent mille francs, près d'un demi million! Si vous portiez dix fois par an vos diamants, ils vous coûtaient chaque soirée mille écus! Ceux qui conservent des diamants sont donc des fous; mais heureusement pour nous, les femmes ne veulent pas comprendre ces calculs.

— Je vous remercie de me les avoir exposés, Élie, j'en profiterai!

— Vous voulez vendre? reprit avidement le juif.

— Que vaut le reste? dit madame Évangélista.

Le juif considéra l'or des montures, mit les perles au jour, examina curieusement les rubis, les diadêmes, les agrafes, les bracelets, les fermoirs, les chaînes, et dit en marmottant : — Il s'y trouve beaucoup de diamants portugais, venus du Brésil! Cela ne vaut pour moi que cent quatre-vingt mille francs. Mais, de marchand à chaland, ajouta-t-il, ces bijoux se vendraient plus de deux cent mille francs.

— Nous les gardons, dit madame Évangélista.

— Vous avez tort, répondit Élie Magus. Avec les revenus de la somme qu'ils représentent, en cinq ans vous auriez d'aussi beaux diamants et vous conserveriez le capital.

Cette conférence assez singulière fut connue, et corrobora certaines rumeurs excitées par la discussion du contrat. En province tout se sait. Les gens de la maison, ayant entendu quelques éclats de voix, supposèrent une discussion beaucoup plus vive qu'elle ne l'était; leurs commérages avec les autres valets s'étendirent insensiblement, et de cette basse région remontèrent aux maîtres. L'attention du beau monde et de la ville était si bien fixée sur le mariage de deux personnes aussi riches; petit ou grand, chacun s'en occupait tant, que huit jours après il circulait dans Bordeaux les bruits les plus étranges : — Madame Évangélista vendait son hôtel, elle était donc ruinée. Elle avait proposé ses diamants à Élie Magus. Rien n'était conclu entre elle et M. de Manerville. Ce mariage se ferait-il? Les uns disaient *oui*, les autres *non*. Les deux notaires, questionnés, démentirent ces calomnies et parlèrent des difficultés purement réglementaires suscitées par la constitution d'un majorat. Mais quand l'opinion publique a pris une pente, il est bien difficile de la lui faire remonter. Quoique Paul allât tous les jours chez madame Évangélista, malgré l'assertion des deux notaires, les doucereuses calomnies continuèrent. Plusieurs jeunes filles, leurs mères ou leurs tantes, chagrines d'un mariage rêvé pour elles-mêmes ou pour leurs familles, ne pardonnaient pas plus à madame Évangélista son bonheur qu'un auteur ne pardonne un succès à son voisin. Quelques personnes se vengeaient de vingt ans de luxe et de grandeur que la maison espagnole avait fait peser sur leur amour-propre. Un grand homme de préfecture disait que les deux notaires et les deux familles ne pouvaient pas tenir un autre langage, ni une autre conduite dans le cas d'une rupture. L'érection du majorat confirmait les soupçons des politiques bordelais.

— Ils amuseront le tapis pendant tout l'hiver; puis, au printemps, ils iront aux eaux, et nous apprendrons dans un an que le mariage est manqué.

— Vous comprenez, disaient les uns, que pour ménager l'honneur de deux familles, les difficultés ne seront venues d'aucun côté; ce sera la chancellerie qui refusera, ce sera quelque chicane élevée sur le majorat qui fera naître la rupture.

— Madame Évangélista, disaient les autres, menait un train auquel les mines Valenciana n'auraient pas suffi. Quand il a fallu fondre la cloche, il ne se sera plus rien trouvé!

Excellente occasion pour chacun de supputer les dépenses de la belle veuve, afin d'en établir catégoriquement la ruine! Les rumeurs furent telles, qu'il se fit des paris pour ou contre le mariage. Suivant la jurisprudence mondaine, ces caquetages couraient à l'insu des parties intéressées. Personne n'était ni assez ennemi, ni assez ami de Paul ou de madame Évangélista pour les en instruire. Paul eut quelques affaires à Lanstrac, et profita de la circonstance pour y faire une partie de chasse avec plusieurs jeunes gens de la ville, espèce d'adieu à la vie de garçon. Cette partie de chasse fut acceptée par la société, comme une éclatante confirmation des soupçons publics. Dans ces conjonctures, madame de Gyas, qui avait une fille à marier, jugea convenable de sonder le terrain et d'aller s'attrister

joyeusement de l'échec reçu par les Évangélista. Natalie et sa mère furent assez surprises en voyant la figure mal grimée de la marquise, et lui demandèrent s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux.

— Mais, dit-elle, vous ignorez donc les bruits qui circulent dans Bordeaux? Quoique je les croie faux, je venais savoir la vérité pour les faire cesser sinon partout, au moins dans mon cercle d'amis. Être dupe ou complice d'une semblable erreur, est une position trop fausse pour que de vrais amis veuillent y rester.

— Mais que se passe-t-il donc? dirent la mère et la fille.

Madame de Gyas se donna le plaisir de raconter les dires de chacun, sans épargner un seul coup de poignard à ses deux amies intimes. Natalie et madame Évangélista se regardèrent en riant, mais elles avaient bien compris le sens de la narration et les motifs de leur amie. L'Espagnole prit sa revanche à peu près comme Célimène avec Arsinoé.

— Ma chère, ignorez-vous donc, vous qui connaissez la province, ignorez-vous ce dont est capable une mère quand elle a sur les bras une fille qui ne se marie pas faute de dot et d'amoureux, faute de beauté, faute d'esprit, quelquefois faute de tout? Elle arrêterait une diligence, elle assassinerait, elle attendrait un homme au coin d'une rue, elle se donnerait cent fois elle-même, si elle valait quelque chose! Il y en a beaucoup dans cette situation à Bordeaux qui nous prêtent sans doute leurs pensées et leurs actions. Les naturalistes nous ont dépeint les mœurs de beaucoup d'animaux féroces; mais ils ont oublié la mère et la fille en quête d'un mari; ce sont des hyènes qui, selon le psalmiste, cherchent une proie à dévorer, et qui joignent au naturel de la bête l'intelligence de l'homme et le génie de la femme. Que ces petites araignées bordelaises, mademoiselle A., mademoiselle B., etc., occupées depuis si longtemps à travailler leurs toiles sans y voir de mouche, sans entendre le moindre battement d'aile à l'entour, soient furieuses, je le conçois, je leur pardonne leurs propos envenimés. Mais que vous, qui marierez votre fille quand vous le voudrez, vous, riche et titrée, vous qui n'avez rien de provincial, vous dont la fille est spirituelle, pleine de qualités, jolie, en position de choisir; que vous, si distinguée des autres par vos grâces parisiennes, ayez pris le moindre souci, voilà pour nous un sujet d'étonnement! Dois-je compte au public des stipulations matrimoniales que les gens d'affaires ont trouvées utiles dans les circonstances politiques qui domineront l'existence de mon gendre? La manie des délibérations publiques va-t-elle atteindre l'intérieur des familles? Fallait-il convoquer par lettres closes les pères et les mères de la province pour les faire assister au vote des articles de notre contrat de mariage?

Un torrent d'épigrammes roula sur Bordeaux. Madame Évangélista quittait la ville, elle pouvait passer en revue ses amis, ses ennemis, les caricaturer, les fouetter à son gré, sans avoir rien à craindre. Aussi donna-t-elle passage à ses observations gardées, à ses vengeances ajournées, en cherchant quel intérêt avait telle ou telle personne à nier le soleil en plein midi.

— Mais, ma chère, dit la marquise de Gyas, le séjour de M. de Manerville à Lanstrac, ces fêtes aux jeunes gens, en semblables circonstances...

— Hé! ma chère, dit la grande dame en l'interrompant, croyez-vous que nous adoptions les petitesses du cérémonial bourgeois? Le comte Paul est-il tenu en laisse, comme un homme qui peut s'enfuir? Croyez-vous que nous ayons besoin de le faire garder par la gendarmerie? Craignons-nous de nous le voir enlever par quelque conspiration bordelaise?

— Soyez persuadée, chère amie, que vous me faites un plaisir extrême...

La parole fut coupée à la marquise par le valet de chambre, qui annonça Paul. Comme tous les amoureux, Paul avait trouvé charmant de faire quatre lieues pour venir passer une heure avec Natalie. Il avait laissé ses amis à la chasse, et arrivait éperonné, botté, cravaché.

— Cher Paul, dit Natalie, vous ne savez pas quelle réponse vous donnez en ce moment à madame.

Quand Paul apprit les calomnies qui couraient dans Bordeaux, il se mit à rire au lieu de se mettre en colère.

— Ces braves gens savent peut-être qu'il n'y aura pas de ces nopces et festins en usage dans les provinces, ni mariage à midi dans l'église, ils sont furieux. Eh bien! chère mère, dit-il, en baisant la main de madame Évangélista, nous leur jetterons à la tête un bal, le jour de la signature du contrat, comme on jette au peuple sa fête dans le grand carré des Champs-Élysées, et nous procurerons à nos bons amis le douloureux plaisir de signer un contrat comme il s'en fait rarement en province.

Cet incident fut d'une haute importance. Madame Évangélista pria tout Bordeaux pour le jour de la signature du contrat, et manifesta l'intention de déployer dans sa dernière fête un luxe qui donnât d'éclatants démentis aux sots mensonges de la société. Ce fut un engagement solennel pris à la face du public de marier Paul et Natalie. Les préparatifs de cette fête durèrent quarante jours; elle fut nommée la nuit des camélias, car il y eut une immense quantité de ces fleurs dans l'escalier, dans l'antichambre et dans la salle où l'on servit le souper. Ce

délai coïncida naturellement avec ceux qu'exigeaient les formalités préliminaires du mariage, et les démarches faites à Paris pour l'érection du majorat. L'achat des terres qui jouxtaient Lanstrac eut lieu, les bans se publièrent, les doutes se dissipèrent. Amis et ennemis ne pensèrent plus qu'à préparer leurs toilettes pour la fête indiquée. Les événements de ces deux mois passèrent donc sur les difficultés soulevées par la première conférence, en emportant dans l'oubli les paroles et les débats de l'orageuse discussion à laquelle avait donné lieu le contrat de mariage. Ni Paul, ni sa belle-mère n'y songeaient plus. N'était-ce pas, comme l'avait dit madame Évangélista, l'affaire des deux notaires? Mais à qui n'est-il pas arrivé, quand la vie est torrentueuse, d'être soudainement interpellé par la voix d'un souvenir qui se dresse souvent trop tard, et vous rappelle un fait important, un danger prochain? Dans la matinée du jour où devait se signer le contrat de Paul et de Natalie, un de ces feux follets de l'âme brilla chez madame Évangélista, pendant les somnolescences de son réveil. Cette phrase: *Questa coda non è di questo gatto!* dite par elle à l'instant où M. Mathias accédait aux conditions de Solonet, lui fut criée par une voix. Malgré son inaptitude aux affaires, madame Évangélista se dit en elle-même: — Si l'habile maître Mathias s'est apaisé, sans doute il trouvait satisfaction aux dépens de l'un des deux époux. L'intérêt lésé ne devait pas être celui de Paul, comme elle l'avait espéré. Serait-ce donc la fortune de sa fille qui payait les frais de la guerre? Elle se proposa de demander des explications sur la teneur du contrat, sans penser à ce qu'elle devait faire au cas où ses intérêts seraient trop gravement compromis. Cette journée influa tellement sur la vie conjugale de Paul, qu'il est nécessaire d'expliquer quelques-unes de ces circonstances extérieures qui déterminent tous les esprits. L'hôtel Évangélista devant être vendu, la belle-mère du comte de Manerville n'avait reculé devant aucune dépense pour la fête. La cour était sablée, couverte d'une tente à la turque et parée d'arbustes malgré l'hiver. Ces camélias, dont il était parlé depuis Angoulême jusqu'à Dax, tapissaient les escaliers et les vestibules. Des pans de murs avaient disparu pour agrandir la salle du festin et celle où l'on dansait. Bordeaux était dans l'attente des féeries annoncées. Vers huit heures, au moment de la dernière discussion, les gens curieux de voir les femmes en toilette descendant de voiture se rassemblèrent en deux haies de chaque côté de la porte cochère. Ainsi la somptueuse atmosphère d'une fête agissait sur les esprits au moment de signer le contrat. Lors de la crise, les lampions allumés flambaient sur leurs ifs, et le roulement des premières voitures retentissait dans la cour.

Les deux notaires dînèrent avec les deux fiancés et la belle-mère. Le premier clerc de M. Mathias, chargé de recevoir les signatures pendant la soirée, en veillant à ce que le contrat ne fût pas indiscrètement lu, était également un des convives. Chacun peut feuilleter ses souvenirs, aucune toilette, aucune femme, rien ne serait comparable à la beauté de Natalie, qui parée de dentelles et de satin, coquettement coiffée de ses cheveux retombant en mille boucles sur son col, ressemblait à une fleur enveloppée de son feuillage. Vêtue d'une robe en velours cerise, couleur habilement choisie pour rehausser l'éclat de son teint, ses yeux et ses cheveux noirs, madame Évangélista, dans toute la beauté de la femme à quarante ans, portait son collier de perles agrafé par le *Discreto,* afin de démentir la calomnie. Pour l'intelligence de la scène, il est nécessaire de dire que Paul et Natalie demeurèrent assis au coin du feu, sur une causeuse et n'écoutèrent aucun article du compte de tutelle. Aussi enfants l'un que l'autre, également heureux l'un par ses désirs, l'autre par sa curieuse attente, voyant la vie comme un ciel tout bleu; riches, jeunes, amoureux, ils ne cessèrent de s'entretenir à voix basse en se parlant à l'oreille. Armant déjà son amour de la légalité, Paul se plut à baiser le bout des doigts de Natalie, à effleurer son dos de neige, à frôler ses cheveux en dérobant à tous les regards les joies de cette émancipation illégale. Natalie jouait avec l'écran en plumes indiennes que lui avait offert Paul, cadeau qui, d'après les croyances superstitieuses de quelques pays, est pour l'amour un présage aussi sinistre que celui de ciseaux ou de tout autre instrument tranchant donné, qui sans doute rappelle les Parques de la Mythologie. Assise près des deux notaires, madame Évangélista prêtait la plus scrupuleuse attention à la lecture des pièces. Après avoir entendu le compte de la tutelle, savamment rédigé par Solonet, et qui, de trois millions et quelques cent mille francs laissés par M. Évangélista, réduisait la part de Natalie aux fameux onze cent cinquante-six mille francs, elle dit au jeune couple: — Mais écoutez donc, mes enfants, voici votre contrat!

Le clerc but un verre d'eau sucrée, Solonet et M. Mathias se mouchèrent, Paul et Natalie regardèrent ces quatre personnages, écoutèrent le préambule et se remirent à causer. L'établissement des apports, la donation générale en cas de mort sans enfants, la donation du quart en usufruit et du quart en nue propriété permise par le Code quel que soit le nombre des enfants, la constitution du fonds de la communauté, le don des diamants à la femme, des bibliothèques et des chevaux au mari, tout passa sans observations. Vint la constitution du majorat. Là, quand tout fut lu et qu'il n'y eut plus

qu'à signer, madame Évangélista demanda quel serait l'effet de ce majorat.

— Le majorat, madame, dit maître Solonet, est une fortune inaliénable, prélevée sur celle des deux époux et constituée au profit de l'aîné de la maison, à chaque génération, sans qu'il soit privé de ses droits au partage général des autres biens.

—Qu'en résultera-t-il pour ma fille? demanda-t-elle.

Maître Mathias, incapable de déguiser la vérité, prit la parole.

— Madame, dit-il, le majorat étant un apanage distrait des deux fortunes, si la future épouse meurt la première en laissant un ou plusieurs enfants dont un mâle, M. le comte de Manerville leur tiendra compte de cinq cent cinquante mille francs seulement, sur lesquels il exercera sa donation du quart en usufruit, du quart en nue propriété. Ainsi sa dette envers eux est réduite à trois cent mille francs environ, sauf ses bénéfices dans la communauté, ses reprises, etc. Au cas contraire, s'il décédait le premier, laissant également des enfants mâles, madame de Manerville aurait droit à cinq cent cinquante mille francs seulement, à ses donations sur les biens de M. de Manerville qui ne font point partie du majorat, à ses reprises en diamants, et à sa part dans la communauté.

Les effets de la profonde politique de maître Mathias apparurent alors dans tout leur jour.

— Ma fille est ruinée, dit à voix basse madame Évangélista.

Le vieux et le jeune notaires entendirent cette phrase.

— Est-ce se ruiner, lui répondit à mi-voix maître Mathias, que de constituer à sa famille une fortune indestructible?

En voyant l'expression que prit la figure de sa cliente, le jeune notaire ne crut pas pouvoir se dispenser de chiffrer le désastre.

— Nous voulions leur attraper trois cent mille francs, ils nous en reprennent évidemment six cent mille, le contrat se balance par une perte de quatre cent mille francs à notre charge. Il faut rompre ou poursuivre, dit Solonet à madame Évangélista.

Le moment de silence que gardèrent alors ces personnages ne saurait se décrire. Maître Mathias attendait en triomphateur la signature des deux personnes qui avaient cru dépouiller son client. Natalie, hors d'état de comprendre qu'elle perdait la moitié de sa fortune, Paul ignorant que la maison de Manerville la gagnait, riaient et causaient toujours. M. Solonet et madame Évangélista se regardaient en contenant l'un son dépit, l'autre une foule de sentiments irrités.

Après s'être livrée à des remords inouïs, après avoir regardé Paul comme la cause de son improbité, la veuve s'était décidée à pratiquer de honteuses manœuvres pour rejeter sur lui les fautes de sa tutelle, en le considérant comme sa victime. En un moment, elle s'apercevait que là où elle croyait triompher, elle périssait, et la victime était sa propre fille! Coupable sans profit, elle se trouvait la dupe d'un vieillard probe dont elle perdait sans doute l'estime. Sa conduite secrète n'avait-elle pas inspiré les stipulations de maître Mathias? Réflexion horrible! M. Mathias avait éclairé Paul. S'il n'avait pas encore parlé, certes le contrat une fois signé, ce vieux loup préviendrait son client des dangers courus, et maintenant évités, ne fût-ce que pour en recevoir ces éloges auxquels tous les esprits sont accessibles? Ne le mettrait-il pas en garde contre une femme assez astucieuse pour avoir trempé dans cette ignoble conspiration? ne détruirait-il pas l'empire qu'elle avait conquis sur son gendre? Les natures faibles, une fois prévenues, se jettent en des entêtements dont elles ne reviennent jamais. Tout était donc perdu! Le jour où commença la discussion, elle avait compté sur la faiblesse de Paul, sur l'impossibilité où il serait de rompre une union aussi avancée. En ce moment, elle s'était bien autrement liée! Deux mois auparavant, Paul n'avait que peu d'obstacles à vaincre pour rompre son mariage; mais aujourd'hui tout Bordeaux savait que depuis deux mois les notaires avaient aplani les difficultés. Les bans étaient publiés. Le mariage devait être célébré dans deux jours. Les amis des deux familles, toute la société parée pour la fête arrivaient. Comment déclarer que tout était ajourné? La cause de cette rupture se saurait, la probité sévère de maître Mathias aurait créance, il serait préférablement écouté. Les rieurs seraient contre les Évangélista qui ne manquaient pas de jaloux. Il fallait donc céder! Ces réflexions si cruellement justes tombèrent sur madame Évangélista comme une trombe, et lui fendirent la cervelle. Si elle garda le sérieux des diplomates, son menton éprouva ce mouvement apoplectique par lequel Catherine II manifesta sa colère, le jour où sur son trône, devant sa cour et dans des circonstances presque semblables, elle fut bravée par le jeune roi de Suède. Solonet remarqua ce jeu de muscles qui annonçait la contraction d'une haine mortelle, orage sourd et sans éclair! En ce moment, madame Évangélista vouait effectivement à son gendre une de ces haines insatiables, dont les Arabes ont laissé le germe dans l'atmosphère des deux Espagnes.

— Monsieur, dit-elle en se penchant à l'oreille de son notaire, vous nommiez ceci du galimatias, il me semble que rien n'était plus clair.

— Madame, permettez!

— Monsieur, dit la veuve en continuant sans écouter Solonet, si vous n'avez pas aperçu l'effet de ces stipulations, lors de la conférence que nous avons eue, il est bien extraordinaire que vous n'y ayez point songé dans le silence du cabinet. Ce ne saurait être par incapacité.

Le jeune notaire entraîna sa cliente dans le petit salon en se disant à lui-même : — J'ai plus de mille écus d'honoraires pour le compte de tutelle, mille écus pour le contrat, six mille francs à gagner par la vente de l'hôtel, en tout quinze mille francs à sauver, ne nous fâchons pas !

Il ferma la porte, jeta sur madame Évangélista le froid regard des gens d'affaires, et devina les sentiments qui l'agitaient.

— Madame, quand j'ai peut-être dépassé pour vous les bornes de la finesse, comptez-vous payer mon dévouement par un semblable mot?

— Mais, monsieur...

— Madame, je n'ai pas calculé l'effet des donations, il est vrai; mais, si vous ne voulez pas du comte Paul pour votre gendre, êtes-vous forcée de l'accepter? Le contrat est-il signé? Donnez votre fête, et remettons la signature. Il vaut mieux attraper tout Bordeaux que de s'attraper soi-même.

— Comment justifier à toute la société déjà prévenue contre nous, la non-conclusion de l'affaire?

— Une erreur commise à Paris, un manque de pièces, dit Solonet.

— Mais les acquisitions?

— M. de Manerville ne manquera ni de dots ni de partis.

— Oui, lui ne perdra rien! nous perdons tout, nous!

— Vous, reprit Solonet, vous pourrez avoir un comte à meilleur marché, si, pour vous, le titre est la raison suprême de ce mariage.

— Non, non, nous ne pouvons pas ainsi jouer notre honneur! Je suis prise au piége, monsieur. Tout Bordeaux demain retentirait de ceci. Nous avons échangé des paroles solennelles.

— Vous voulez que mademoiselle Natalie soit heureuse, reprit Solonet.

— Avant tout.

— Être heureuse, en France, dit le notaire, n'est-ce pas être la maîtresse au logis? Elle mènera par le bout du nez M. de Manerville! il est si nul, qu'il ne s'est aperçu de rien. S'il se défiait maintenant de vous, il croira toujours en sa femme. Sa femme, n'est-ce pas vous? Le sort du comte Paul est encore entre vos mains.

Un éclair brilla dans les yeux de madame Évangélista.

— Si vous disiez vrai, monsieur, je ne sais pas ce que je pourrais vous refuser, dit-elle dans un transport qui colora son regard.

— Rentrons, madame, dit maître Solonet en comprenant sa cliente; mais sur toute chose écoutez-moi bien!

Mon cher confrère, dit en rentrant le jeune notaire à maître Mathias, *malgré votre habileté* vous n'avez prévu ni le cas où M. de Manerville décéderait sans enfants, ni celui où il mourrait ne laissant que des filles. Dans ces deux cas, le majorat donnerait lieu à des procès avec les Manerville, car alors

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter!

Je crois donc nécessaire de stipuler que, dans le premier cas, le majorat sera soumis à la donation générale des biens faite entre les époux, et que dans le second l'institution du majorat sera caduque. La convention concerne uniquement la future épouse.

— Cette clause me semble parfaitement juste, dit maître Mathias. Quant à sa ratification, M. le comte s'entendra sans doute avec la chancellerie, s'il est besoin.

Le jeune notaire prit une plume et libella sur la marge de l'acte cette terrible clause, à laquelle Paul et Natalie ne firent aucune attention. Madame Évangélista baissa les yeux pendant que maître Mathias la lut.

— Signons, dit la mère.

Le volume de voix que réprima madame Évangélista, trahissait une violente émotion. Elle venait de se dire : — Non, ma fille ne sera pas ruinée; mais lui! Ma fille aura le nom, le titre et la fortune. S'il arrive à Natalie de s'apercevoir qu'elle n'aime pas son mari, si elle en aimait un jour irrésistiblement un autre, Paul sera banni de France! et ma fille sera libre, heureuse et riche.

Si maître Mathias se connaissait à l'analyse des intérêts, il connaissait peu l'analyse des passions humaines, il accepta ce mot comme une amende honorable, au lieu d'y voir une déclaration de guerre. Pendant que Solonet et son clerc veillaient à ce que Natalie signât et paraphât tous les actes, opération qui voulait du temps, M. Mathias prit Paul à part dans l'embrasure d'une croisée, et lui donna le secret des stipulations qu'il avait inventées pour le sauver d'une ruine certaine.

— Vous avez une hypothèque de cent cinquante mille francs sur cet hôtel, lui dit-il en terminant, et demain elle sera prise. J'ai chez moi les inscriptions au grand-livre, immatriculées par mes soins au nom de votre femme. Tout est en règle. Mais le contrat contient quittance de la somme représentée par les diamants, demandez-les! les affaires sont les affaires. Le diamant gagne en ce moment, il peut

perdre. L'achat des domaines de d'Auzac et de Saint-Froult vous permet de faire argent de tout, afin de ne pas toucher aux rentes de votre femme. Ainsi, monsieur le comte, point de fausse honte. Le premier payement est exigible après les formalités, il est de deux cent mille francs, affectez-y les diamants. Vous aurez l'hypothèque sur l'hôtel Évangélista pour le second terme, et les revenus du majorat vous aideront à solder le reste. Si vous avez le courage de ne dépenser que cinquante mille francs pendant trois ans, vous récupérerez les deux cent mille francs dont vous êtes maintenant débiteur. Si vous plantez de la vigne dans les parties montagneuses de Saint-Froult, vous pourrez en porter le revenu à vingt-six mille francs. Votre majorat, sans compter votre hôtel à Paris, vaudra donc quelque jour cinquante mille livres de rente, ce sera l'un des plus beaux que je connaisse. Ainsi vous aurez fait un excellent mariage.

Paul serra très-affectueusement les mains de son vieux ami. Ce geste ne put échapper à madame Évangélista qui vint présenter la plume à Paul. Pour elle, ses soupçons devinrent des réalités, elle crut alors que Paul et Mathias s'étaient entendus. Des vagues menaçantes, pleines de rage et de haine, lui arrivèrent au cœur. Tout fut dit.

— Madame, dit maître Mathias après avoir vérifié si tous les renvois étaient paraphés, si les trois contractants avaient bien mis leurs initiales et leurs paraphes au bas des rectos, tout est parfaitement en règle. — Je ne pense pas, ajouta-t-il en regardant tour à tour Paul et sa belle-mère, que la remise des diamants fasse une question, vous êtes maintenant une même famille.

— Il serait plus régulier que madame les donnât, M. de Manerville est chargé du reliquat du compte de tutelle, et l'on ne sait ni qui vit ni qui meurt, dit maître Solonet qui crut apercevoir dans cette circonstance un moyen d'animer la belle-mère contre le gendre.

— Ah! ma mère, dit Paul, ce serait nous faire injure à tous que d'agir ainsi. — *Summum jus, summa injuria,* monsieur, dit-il à Solonet.

— Et moi, dit madame Évangélista qui, dans les dispositions haineuses où elle était, vit une insulte dans la demande indirecte de M. Mathias, je déchire le contrat si vous ne les acceptez pas !

Elle sortit en proie à l'une de ces rages sanguinaires qui font souhaiter le pouvoir de tout abîmer, et que l'impuissance porte jusqu'à la folie.

— Au nom du ciel, prenez-les, Paul, lui dit Natalie à l'oreille. Ma mère est fâchée, je saurai ce soir pourquoi, je vous le dirai, nous l'apaiserons.

Heureuse de cette première malice, madame Évangélista garda les boucles d'oreilles et son collier. Elle fit apporter les bijoux évalués à cent quatre-vingt mille francs par Élie Magus. Habitués à voir les diamants de famille dans les successions, maître Mathias et Solonet examinèrent les écrins et se récrièrent sur leur beauté.

— Vous ne perdrez rien sur la dot, monsieur le comte, dit Solonet en faisant rougir Paul.

— Oui, dit Mathias, ces bijoux peuvent bien payer le premier terme du prix des domaines acquis.

— Et les frais du contrat, dit Solonet.

La haine comme l'amour se nourrit des plus petites choses, tout lui va ; de même que la personne aimée ne fait rien de mal, de même la personne haïe ne fait rien de bien. Madame Évangélista taxa de simagrées les façons qu'une pudeur assez compréhensible fit faire à Paul qui voulait laisser les diamants, et qui ne savait où mettre les écrins, il aurait voulu pouvoir les jeter par la fenêtre. Madame Évangélista, voyant son embarras, le pressait du regard, et semblait lui dire : — Emportez-les d'ici.

— Chère Natalie, dit Paul à l'oreille de sa future femme, serrez vous-même ces bijoux, ils sont à vous, je vous les donne.

Natalie les mit dans le tiroir d'une console. En ce moment, le fracas des voitures était si grand, et le murmure des conversations que tenaient dans les salons voisins les personnes arrivées, forcèrent Natalie et sa mère à paraître. Les salons furent pleins en un moment, et la fête commença.

— Profitez de la lune de miel pour vendre vos diamants, dit le vieux notaire à Paul en s'en allant.

En attendant le signal de la danse, chacun se parlait à l'oreille du mariage, et quelques personnes exprimaient des doutes sur l'avenir des deux prétendus.

— Est-ce bien fini? demanda l'un des personnages les plus importants de la ville à madame Évangélista.

— Nous avons eu tant de pièces à lire et à écouter que nous nous trouvons en retard, mais nous sommes assez excusables, répondit-elle.

— Quant à moi, je n'ai rien entendu, dit Natalie en prenant la main de Paul pour ouvrir le bal.

— Ces jeunes gens-là aiment tous deux la dépense, et ce ne sera pas la mère qui les retiendra, disait une douairière.

— Mais ils ont fondé, dit-on, un majorat de cinquante mille livres de rente.

— Bah !

— Je vois que le bon monsieur Mathias a passé par là, dit un magistrat. Certes, s'il en est ainsi, le bon homme aura voulu sauver l'avenir de cette famille.

— Natalie est trop belle pour ne pas être horri-

blement coquette. Une fois qu'elle aura deux ans de mariage, disait une jeune femme, je ne répondrais pas que M. de Manerville ne fût pas un homme malheureux dans son intérieur.

— La fleur des pois serait donc ramée? lui répondit maître Solonet.

— Il ne lui fallait pas autre chose que cette grande perche, dit une jeune fille.

— Ne trouvez-vous pas un air mécontent à madame Évangélista?

— Mais, ma chère, quelqu'un vient de me dire qu'elle garde à peine vingt-cinq mille livres de rente, et qu'est-ce que cela pour elle?

— La misère, ma chère.

— Oui, elle s'est dépouillée pour sa fille. M. de Manerville a été d'une exigence...

— Excessive! dit maître Solonet. Mais il sera pair de France. Les Maulincour, le vidame de Pamiers le protégeront, il appartient au faubourg Saint-Germain.

— Oh! il y est reçu, voilà tout, dit une dame qui l'avait voulu pour gendre. Mademoiselle Evangélista, la fille d'un commerçant, ne lui ouvrira certes pas les portes du chapitre de Cologne.

— Elle est petite-nièce du duc de Casa-Réal.

— Par les femmes!

Tous les propos furent bientôt épuisés, les joueurs se mirent au jeu, les jeunes filles et les jeunes gens dansèrent, le souper se servit, et le bruit de la fête s'apaisa vers le matin, au moment où les premières lueurs du jour blanchirent les croisées. Après avoir dit adieu à Paul, qui s'en alla le dernier, madame Évangélista monta chez sa fille, car sa chambre avait été prise par l'architecte pour agrandir le théâtre de la fête. Quoique Natalie et sa mère fussent accablées de sommeil, quand elles furent seules, elles se dirent quelques paroles.

— Voyons, ma mère chérie, qu'avez-vous?

— Mon ange, j'ai su ce soir jusqu'où pouvait aller la tendresse d'une mère. Tu ne connais rien aux affaires et tu ignores à quels soupçons ma probité vient d'être exposée. Enfin j'ai foulé mon orgueil à mes pieds, il s'agissait de ton bonheur et de notre réputation.

— Vous voulez parler de ces diamants? Il en a pleuré le pauvre garçon, il n'en a pas voulu, je les ai.

— Dors, cher enfant, nous causerons d'affaires à notre réveil, car, dit-elle en soupirant, nous avons des affaires, et maintenant il existe un tiers entre nous.

— Ah! chère mère, Paul ne sera jamais un obstacle à notre bonheur, dit Natalie en s'endormant.

— Pauvre fillette, elle ne sait pas que cet homme vient de la ruiner.

Madame Évangélista fut alors saisie par la première pensée de cette avarice à laquelle les gens âgés finissent par être en proie. Elle voulut reconstituer, au profit de sa fille, toute la fortune laissée par M. Évangélista. Elle y trouva son honneur engagé. Son amour pour Natalie la fit en un moment aussi habile calculatrice qu'elle avait été jusqu'alors insouciante en fait d'argent et gaspilleuse. Elle pensait à faire valoir ses capitaux, après en avoir placé une partie dans les fonds qui, à cette époque, valaient environ quatre-vingts francs. Une passion change souvent en un moment le caractère; l'indiscret devient diplomate, le poltron est tout à coup brave. La haine rendit avare la prodigue madame Évangélista. La fortune pouvait servir ses projets de vengeance encore mal dessinés et confus qu'elle allait mûrir. Elle s'endormit en se disant: — A demain! Par un phénomène inexpliqué, mais dont tous les penseurs ont éprouvé les effets, son esprit devait pendant le sommeil travailler ses idées, les éclaircir, les coordonner, lui préparer un moyen de dominer la vie de Paul, et lui fournir un plan qu'elle mit en œuvre le lendemain même.

Si l'entraînement de la fête avait chassé les pensées soucieuses qui par moments avaient assailli Paul, quand il fut seul avec lui-même et dans son lit, elles revinrent le tourmenter.

— Il paraît, se dit-il, que, sans le bon M. Mathias, j'étais roué par ma belle-mère. Est-ce croyable! Quel intérêt l'aurait poussée à me tromper? ne devons-nous pas confondre nos fortunes et vivre ensemble? D'ailleurs, à quoi bon prendre du souci? demain soir Natalie sera ma femme, nos intérêts sont bien définis, rien ne peut nous désunir. Vogue la galère! Néanmoins je serai sur mes gardes. Si Mathias avait raison, hé bien! après tout, je ne suis pas obligé d'épouser ma belle-mère.

Dans cette deuxième journée, l'avenir de Paul avait complétement changé de face sans qu'il le sût. Des deux êtres avec lesquels il se mariait, le plus habile était devenu son ennemi capital et méditait de séparer ses intérêts des siens. Incapable d'observer la différence que le caractère créole mettait entre sa belle-mère et les autres femmes, il pouvait encore moins en soupçonner la profonde habileté. La créole est une nature à part qui tient à l'Europe par l'intelligence, aux Tropiques par la violence illogique de ses passions, à l'Inde par l'apathique insouciance avec laquelle elle fait ou souffre également le bien et le mal. Nature gracieuse d'ailleurs, mais dangereuse comme un enfant est dangereux s'il n'est pas surveillé. Comme l'enfant, cette femme veut tout avoir immédiatement; comme l'enfant, elle mettrait le feu à la maison pour cuire un œuf. Dans sa vie molle, elle ne songe à rien;

elle songe à tout quand elle est passionnée. Elle a quelque chose de la perfidie des nègres qui l'ont entourée dès le berceau, mais elle est aussi naïve qu'ils sont naïfs; comme eux et comme les enfants, elle sait toujours vouloir la même chose avec une croissante intensité de désir, et couver son idée pour la faire éclore. Étrange assemblage de qualités et de défauts, que le génie espagnol avait corroboré chez madame Évangélista, et sur lequel la politesse française avait jeté la glace de son vernis. Ce caractère endormi par le bonheur pendant seize ans, occupé depuis par les minuties du monde, et à qui la première de ses haines avait révélé sa force, se réveillait comme un incendie, il éclatait à un moment de la vie où la femme perd ses plus chères affections et veut un nouvel élément pour nourrir l'activité qui la dévore.

Natalie restait encore pendant quarante-huit heures sous l'influence de sa mère! Madame Évangélista vaincue avait donc à elle une journée, la dernière de celles qu'une fille passe avec sa mère. Par un seul mot, la créole pouvait influencer la vie de ces deux êtres destinés à marcher ensemble à travers les halliers et les grandes routes de la société parisienne, car Natalie avait en sa mère une croyance aveugle. Quelle portée acquérait un conseil dans un esprit ainsi prévenu! Tout un avenir pouvait être déterminé par une phrase. Aucun code, aucune institution humaine ne peut prévenir le crime moral qui tue par un mot. Là est le défaut des constitutions sociales, et là est la différence qui se trouve entre les mœurs du grand monde et les mœurs du peuple; l'un est franc, l'autre est hypocrite; à l'un le couteau, à l'autre le venin du langage ou des idées.

—

TROISIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, vers midi, madame Évangélista se trouvait à demi-couchée sur le bord du lit de Natalie. Pendant l'heure du réveil, toutes deux luttaient de câlineries et de caresses en reprenant les heureux souvenirs de leur vie à deux, durant laquelle aucun discord n'avait troublé ni l'harmonie de leurs sentiments, ni la convenance de leurs idées, ni la mutualité de leurs plaisirs.

— Pauvre chère petite, disait la mère en pleurant de véritables larmes, il m'est impossible de ne pas être émue en pensant qu'après avoir toujours fait tes volontés, demain soir tu seras à un homme auquel il faudra obéir!

—Oh, chère mère, quant à lui obéir!... dit Natalie en laissant échapper un geste de tête qui exprimait une gracieuse mutinerie. Vous riez! reprit-elle. Mon père n'a-t-il pas toujours satisfait vos caprices? pourquoi? il vous aimait. Ne serais-je donc pas aimée, moi?

— Oui, Paul a pour toi de l'amour; mais si une femme mariée n'y prend garde, rien ne se dissipe plus vite que l'amour conjugal. L'influence que doit avoir une femme sur son mari dépend de son début dans le mariage, il te faudra d'excellents conseils.

— Mais vous serez avec nous...

— Peut-être, chère enfant! Hier pendant le bal, j'ai beaucoup réfléchi aux dangers de notre réunion. Si ma présence te nuisait, si les petits actes par lesquels tu dois lentement établir ton autorité de femme étaient attribués à mon influence, ton ménage ne deviendrait-il pas un enfer? Au premier froncement de sourcils que se permettrait ton mari, fière comme je le suis, ne quitterais-je pas à l'instant la maison? Si je la dois quitter un jour, mon avis est de n'y pas entrer. Je ne pardonnerais pas à ton mari la désunion qu'il mettrait entre nous. Au contraire, quand tu seras la maîtresse, lorsque ton mari sera pour toi ce que ton père était pour moi, ce malheur ne sera plus à craindre. Quoique cette politique doive coûter à un cœur jeune et tendre comme est le tien, ton bonheur exige que tu sois chez toi souveraine absolue.

— Pourquoi, ma mère, me disiez-vous alors que je dois lui obéir?

—Chère fillette, pour qu'une femme commande, elle doit avoir l'air de toujours faire ce que veut son mari. Si tu ne le savais pas, tu pourrais par une révolte intempestive gâter ton avenir. Paul est un jeune homme faible, il pourrait se laisser dominer par un ami, peut-être même pourrait-il tomber sous l'empire d'une femme, qui te feraient subir leurs influences. Préviens ces chagrins et te rendant maîtresse de lui. Ne vaut-il pas mieux qu'il soit gouverné par toi que de l'être par un autre?

— Certes, dit Natalie. Moi je ne puis vouloir que son bonheur.

— Il m'est bien permis, ma chère enfant, de penser exclusivement au tien, et de vouloir que, dans une affaire aussi grave, tu ne te trouves pas sans boussole au milieu des écueils que tu vas rencontrer.

— Mais, ma mère chérie, ne sommes-nous donc pas assez fortes toutes les deux pour rester ensemble près de lui, sans avoir à redouter ce froncement de sourcils que vous paraissez redouter? Paul t'aime, maman.

—Oh! oh! il me craint plus qu'il ne m'aime! Observe-le bien aujourd'hui quand je lui dirai que je vous laisse aller à Paris sans moi, tu verras sur sa

figure, quelle que soit la peine qu'il prendra pour la dissimuler, une joie intérieure.

— Pourquoi ? demanda Natalie.

— Pourquoi ? chère enfant ! Je suis comme saint Jean-Bouche-d'or, je le lui dirai à lui-même, et devant toi.

— Mais si je me marie à la seule condition de ne te pas quitter ! dit Natalie.

— Notre séparation est devenue nécessaire, reprit madame Évangélista, car plusieurs considérations modifient mon avenir. Je suis ruinée. Vous aurez la plus brillante existence à Paris, je ne saurais y être convenablement, sans manger le peu qui me reste ; tandis qu'en vivant à Lanstrac, j'aurai soin de vos intérêts et referai ma fortune à force d'économies.

— Toi, maman, faire des économies ? s'écria railleusement Natalie. Ne deviens donc pas déjà grand'mère ! Comment, tu me quitterais pour de semblables motifs ! Chère mère, Paul peut te sembler un petit peu bête, mais il n'est pas le moins du monde intéressé...

— Ha ! ha ! répondit madame Évangélista d'un son de voix gros d'observations et qui fit palpiter Natalie, la discussion du contrat m'a rendue défiante, et m'inspire quelques doutes. — Mais sois sans inquiétude, chère enfant, dit-elle en prenant sa fille par le col et l'amenant à elle pour l'embrasser, je ne te laisserai pas longtemps seule. Quand mon retour parmi vous ne causera plus d'ombrage, quand Paul m'aura jugée, nous reprendrons notre bonne petite vie, nos causeries du soir...

— Comment, ma mère, tu pourras vivre sans ta Ninie ?

— Oui, cher ange, parce que je vivrai pour toi. Mon cœur de mère ne sera-t-il pas sans cesse satisfait par l'idée que je contribue, comme je le dois, à votre double fortune ?

— Mais, chère adorable mère, vais-je donc être seule avec Paul, là, tout de suite ? Que deviendrai-je ? comment cela se passera-t-il ? que dois-je faire, que dois-je ne pas faire ?

— Pauvre petite, crois-tu que je veuille ainsi t'abandonner à la première bataille ? Nous nous écrirons trois fois par semaine comme deux amants, et serons ainsi sans cesse au cœur l'une de l'autre. Il ne t'arrivera rien que je ne le sache, et je te garantirai de tout malheur. Puis il serait trop ridicule que je ne vinsse pas vous voir, ce serait jeter de la déconsidération sur ton mari, je passerai toujours un mois ou deux chez vous à Paris.

— Seule, dit Natalie avec terreur, en interrompant sa mère, déjà seule et avec lui !

— Ne faut-il pas que tu sois sa femme ?

— Je le veux bien, mais au moins dis-moi comment je dois me conduire, toi qui faisais tout ce que tu voulais de mon père, tu t'y connais ! je t'obéirai aveuglément.

Madame Évangélista baisa Natalie au front, elle voulait et attendait cette prière.

— Enfant, mes conseils doivent s'adapter aux circonstances. Les hommes ne se ressemblent pas entre eux ; le lion et la grenouille sont moins dissemblables que ne l'est un homme comparé à un autre, moralement parlant. Sais-je aujourd'hui ce qui t'adviendra demain ? je ne puis maintenant te donner que des avis généraux sur l'ensemble de ta conduite.

— Chère mère, dis-moi donc bien vite tout ce que tu sais, j'écoute.

— D'abord, ma chère enfant, la cause de la perte des femmes mariées qui tiennent à conserver le cœur de leurs maris... Et, dit-elle en faisant une parenthèse, conserver leur cœur ou les gouverner est une seule et même chose ! Eh bien, la cause principale des désunions conjugales se trouve dans une cohésion constante qui n'existait pas autrefois, et qui est introduite dans ce pays-ci, avec la manie de la famille. Depuis la révolution qui s'est faite en France, les mœurs bourgeoises ont envahi les maisons aristocratiques. Ce malheur est dû à l'un de leurs écrivains, à Rousseau, hérétique infâme, qui n'a eu que des pensées anti-sociales et qui, je ne sais comment, a justifié les choses les plus déraisonnables. Il a prétendu que toutes les femmes avaient les mêmes droits, les mêmes facultés ; que, dans l'état de société, l'on devait obéir à la nature, comme si la femme d'un grand d'Espagne, comme si toi et moi nous avions quelque chose de commun avec une femme du peuple ! Et, depuis, les femmes comme il faut ont nourri leurs enfants, ont élevé leurs filles et sont restées à la maison. Ainsi la vie s'est compliquée de telle sorte que le bonheur est devenu presque impossible, car une convenance entre deux caractères semblable à celle qui nous a fait vivre comme deux amies est une exception. Le contact perpétuel n'est pas moins dangereux entre les enfants et les parents qu'il l'est entre les époux. Il est peu d'âmes chez lesquelles l'amour résiste à l'omniprésence, ce miracle n'appartient qu'à Dieu. Mets donc entre Paul et toi les barrières du monde, va au bal, à l'Opéra ; promène-toi le matin, dîne en ville le soir, rends beaucoup de visites, accorde peu de moments à Paul ; par ce système tu ne perdras rien de ton prix. Quand pour aller jusqu'au bout de l'existence, deux êtres n'ont que le sentiment, ils en ont bientôt épuisé les ressources ; et bientôt l'indifférence, la satiété, le dégoût arrivent. Une fois le sentiment flétri, que devenir ? Sache bien que l'affection éteinte ne se remplace que par l'indiffé-

rence ou par le mépris. Sois donc toujours jeune et toujours neuve pour lui. Qu'il t'ennuie, cela peut arriver, mais toi ne l'ennuie jamais. Savoir s'ennuyer à propos est une des conditions de toute espèce de pouvoir. Vous ne pourrez diversifier le bonheur ni par les soins de fortune, ni par les occupations du ménage; si donc tu ne faisais partager à ton mari tes occupations mondaines, si tu ne l'amusais pas, vous arriveriez à la plus horrible atonie. Là commence le *spleen* de l'amour. Mais on aime toujours qui nous amuse ou qui nous rend heureux. Donner le bonheur ou le recevoir, sont deux systèmes de conduite féminine, séparés par un abîme.

— Chère mère, je vous écoute, mais je ne comprends pas.

— Si tu aimes Paul au point de faire tout ce qu'il voudra, s'il te donne vraiment le bonheur, tout sera dit, tu ne seras pas la maîtresse, et les meilleurs préceptes du monde ne serviront à rien.

— Ceci est plus clair, mais j'apprends la règle sans pouvoir l'appliquer, dit Natalie en riant. J'ai la théorie, la pratique viendra.

— Ma pauvre Ninie, reprit la mère qui laissa tomber une larme sincère en pensant au mariage de sa fille, et qui la pressa sur son cœur, il t'arrivera des choses qui te donneront de la mémoire. — Enfin, reprit-elle après une pause, pendant laquelle la mère et la fille restèrent unies dans un embrassement plein de sympathie, sache-le bien, ma Natalie, nous avons toutes une destinée en tant que femmes comme les hommes ont leur vocation. Ainsi une femme est née pour être une femme à la mode, une charmante maîtresse de maison, comme un homme est né général ou poëte. Ta vocation est de plaire. Ton éducation t'a d'ailleurs formée pour le monde. Aujourd'hui les femmes doivent être élevées pour le salon comme autrefois elles l'étaient pour le gynécée. Tu n'es faite ni pour être mère de famille, ni pour devenir un intendant. Si tu as des enfants, et j'espère qu'ils n'arriveront pas de manière à te gâter la taille le lendemain de ton mariage; rien n'est plus bourgeois que d'être grosse un mois après la cérémonie; et d'abord cela prouve qu'un mari ne nous aime pas bien! Si donc tu as des enfants, deux ou trois ans après ton mariage, eh bien! les gouvernantes et les précepteurs les élèveront. Toi, sois la grande dame qui représente le luxe et le plaisir de la maison; mais sois une supériorité visible seulement dans les choses qui flattent l'amour-propre des hommes, et cache la supériorité que tu pourras acquérir dans les grandes.

— Mais vous m'effrayez, chère maman, s'écria Natalie. Comment me souviendrai-je de ces préceptes? Comment vais-je faire, moi si étourdie, si enfant, pour tout calculer, pour réfléchir avant d'agir?

— Mais, ma chère petite, je ne te dis aujourd'hui que ce que tu apprendrais plus tard, mais en achetant ton expérience par des fautes cruelles, par des erreurs de conduite qui te causeraient des regrets et embarrasseraient ta vie.

— Mais par quoi commencer? dit naïvement Natalie.

— L'instinct te guidera, reprit la mère. En ce moment, Paul te désire beaucoup plus qu'il ne t'aime, car l'amour enfanté par les désirs est une espérance, et celui qui succède à leur satisfaction est la réalité. Là, ma chère, sera ton pouvoir, là est toute la question. Quelle femme n'est pas aimée la veille? sois-le le lendemain, tu le seras toujours. Paul est un homme faible, qui se façonne facilement à l'habitude; s'il te cède une première fois, il cédera toujours. Une femme ardemment désirée peut tout demander: ne fais pas la folie que j'ai vu faire à beaucoup de femmes qui, ne connaissant pas l'importance des premières heures où nous régnons, les emploient à des niaiseries, à des sottises sans portée. Sers-toi de l'empire que te donnera la première passion de ton mari, pour l'habituer à t'obéir. Mais pour le faire céder choisis la chose la plus déraisonnable, afin de bien mesurer l'étendue de ta puissance par l'étendue de la concession. Quel mérite aurais-tu, en lui faisant vouloir une chose raisonnable? Serait-ce à toi qu'il obéirait? Il faut toujours attaquer le taureau par les cornes, dit un proverbe castillan; une fois qu'il a vu l'inutilité de ses défenses et de sa force, il est dompté. Si ton mari fait une sottise pour toi, tu le gouverneras.

— Mon Dieu! pourquoi tout cela?

— Parce que, mon enfant, le mariage dure toute la vie et qu'un mari n'est pas un homme comme un autre. Aussi ne fais jamais la folie de te livrer en quoi que ce soit. Garde une constante réserve dans tes discours et dans tes actions; tu peux même aller sans danger jusqu'à la froideur, car on peut la modifier à son gré, tandis qu'il n'y a rien au delà des expressions extrêmes de l'amour. Un mari, ma chère, est le seul homme avec lequel une femme ne peut rien se permettre. Rien n'est d'ailleurs plus facile que de garder sa dignité. Ces mots: « Votre femme ne doit pas, votre femme ne peut pas faire ou dire telle ou telle chose! » sont le grand talisman. Toute la vie d'une femme est dans: — Veux pas! — Peux pas! Je ne peux pas est l'irrésistible argument de la faiblesse qui se couche, qui pleure et séduit. Je ne veux pas, est le dernier argument; la force féminine se montre alors tout entière; aussi doit-on ne l'employer que dans les occasions graves. Mais le succès est tout entier dans les manières dont une

femme se sert de ces deux mots, les commente et les varie. Mais il est un moyen de domination meilleur que ceux-ci qui semblent comporter des débats. Moi, ma chère, j'ai régné par la foi. Si ton mari croit en toi, tu peux tout. Pour lui inspirer cette religion, il faut lui persuader que tu le comprends. Et ne pense pas que ce soit chose facile : une femme peut toujours prouver à un homme qu'il est aimé, mais il est plus difficile de lui faire avouer qu'il est compris. Je dois te dire tout à toi, mon enfant, car pour toi la vie avec ses complications, la vie où deux volontés doivent s'accorder, va commencer demain ! Songes-tu bien à cette difficulté ? Le meilleur moyen d'accorder vos deux volontés, est de t'arranger de manière à ce qu'il n'y en ait qu'une seule au logis. Beaucoup de gens prétendent qu'une femme se crée des malheurs en changeant ainsi de rôle ; mais, ma chère, une femme est ainsi maîtresse de commander aux événements au lieu de les subir, et ce seul avantage compense tous les inconvénients possibles.

Natalie baisa les mains de sa mère en y laissant des larmes de reconnaissance. Comme les femmes chez lesquelles la passion physique n'échauffe point la passion morale, elle comprit tout à coup la portée de cette haute politique de femme ; mais semblable aux enfants gâtés qui ne se tiennent pas pour battus par les raisons les plus solides, et qui reproduisent obstinément leur désir, elle revint à la charge avec un de ces arguments personnels que suggère la logique droite des enfants.

— Chère mère, dit-elle, il y a quelques jours, vous parliez tant des préparations nécessaires à la fortune de Paul que vous seule pouviez diriger, pourquoi changez-vous d'avis en nous abandonnant ainsi à nous-mêmes ?

— Je ne connaissais ni l'étendue de mes obligations, ni le chiffre de mes dettes, répondit la mère qui ne voulait pas dire son secret. D'ailleurs, dans un an ou deux d'ici, je te répondrai là-dessus. Paul va venir, habillons-nous ! Sois chatte et gentille comme tu l'as été, tu sais ? dans la soirée où nous avons discuté ce fatal contrat, car il s'agit aujourd'hui de sauver un débris de notre maison, et de te donner une chose à laquelle je suis superstitieusement attachée.

— Quoi ?

— Le *Discreto*.

Paul vint vers quatre heures. Quoiqu'il s'efforçât en abordant sa belle-mère de donner un air gracieux à son visage, madame Évangélista vit sur son front les nuages que les conseils de la nuit et les réflexions du réveil y avaient amassés.

— Mathias a parlé ! se dit-elle en se promettant à elle-même de détruire l'ouvrage du vieux notaire. — Cher enfant, lui dit-elle, vous avez laissé vos diamants dans la console, et je vous avoue que je ne voudrais plus voir des choses qui ont failli élever des nuages entre nous. D'ailleurs, comme l'a fait observer M. Mathias, il faut les vendre pour subvenir au premier payement des terres que vous avez acquises.

— Ils ne sont plus à moi, dit-il, je les ai donnés à Natalie, afin qu'en les voyant sur elle, vous ne vous souveniez plus de la peine qu'ils vous ont causée.

Madame Évangélista prit la main de Paul et la serra cordialement en réprimant une larme d'attendrissement.

— Écoutez, mes bons enfants, dit-elle en regardant Natalie et Paul, s'il en est ainsi, je vais vous proposer une affaire. Je suis forcée de vendre mon collier de perles et mes boucles d'oreilles. Oui, Paul, je ne veux pas mettre un sou de ma fortune en rentes viagères, je n'oublie pas ce que je vous dois ! Eh bien ! j'avoue ma faiblesse, vendre le *Discreto* me semble un désastre. Vendre un diamant qui porte le surnom de Philippe II, et dont fut ornée sa royale main, une pierre historique que pendant dix ans le duc d'Albe a caressée sur le pommeau de son épée, non, ce ne sera pas. Élie Magus a estimé mes boucles d'oreilles et mon collier à deux cent et quelques mille francs, échangeons-les contre les joyaux que je vous livre pour accomplir mes engagements envers ma fille ; vous y gagnerez, mais qu'est-ce que cela me fait ? je ne suis pas intéressée. Ainsi, Paul, avec vos économies vous vous amuserez à composer pour Natalie, un diadème ou des épis, diamant à diamant. Au lieu d'avoir ces parures de fantaisie, ces brimborions sans unité, qui ne sont à la mode que parmi les petites gens, votre femme aura de magnifiques diamants avec lesquels elle aura de véritables jouissances. Vendre pour vendre, ne vaut-il pas mieux se défaire de ces antiquailles, et garder dans la famille ces belles pierreries ?

— Mais, ma mère, et vous ? dit Paul.

— Moi, répondit madame Évangélista, je n'ai plus besoin de rien. Oui, je vais être votre fermière à Lanstrac. Ne serait-ce pas une folie que d'aller à Paris au moment où je dois liquider ici le reste de ma fortune ? Je deviens avare pour mes petits-enfants.

— Chère mère, dit Paul tout ému, dois-je accepter cet échange sans soulte ?

— Mon Dieu ! n'êtes-vous pas mes plus chers intérêts ? Croyez-vous qu'il n'y aura pas pour moi du bonheur à me dire au coin de mon feu : Natalie arrive ce soir brillante au bal chez la duchesse de Berry. En se voyant mon diamant au cou, mes boucles aux oreilles, elle a ces petites jouissances d'amour-propre qui contribuent tant au bonheur

d'une femme, et la rendent gaie, avenante; car rien n'attriste plus une femme que le froissement de ses vanités : je n'ai jamais vu nulle part une femme mal mise être aimable et de bonne humeur. Allons, soyez juste, Paul! nous jouissons beaucoup plus en l'objet aimé, qu'en nous-même.

— Mon Dieu! que voulait donc dire Mathias? pensait Paul. Allons, maman, dit-il à demi-voix, j'accepte.

— Moi, je suis confuse, dit Natalie.

Solonet vint en ce moment pour annoncer une bonne nouvelle à sa cliente; il avait trouvé, parmi les spéculateurs de sa connaissance, deux entrepreneurs affriolés par l'hôtel où l'étendue des jardins permettait de faire des constructions.

— Ils offrent trois cent trente mille francs, dit-il, mais si vous y consentez je pourrais les amener à trois cent cinquante. Vous avez deux arpents de jardin.

— Mon mari a payé le tout deux cent mille francs, ainsi je consens, dit-elle, mais vous me réserverez le mobilier, les glaces...

— Ah! dit en riant Solonet, vous entendez les affaires.

— Hélas! il le faut bien, dit-elle en soupirant.

— J'ai su que beaucoup de personnes viendront à votre messe de minuit, dit Solonet en se levant, car il s'aperçut qu'il était de trop.

Madame Évangélista le conduisit jusqu'à la porte du dernier salon, et lui dit à l'oreille : — J'ai maintenant pour trois cent cinquante mille francs de bijoux à vendre, mon argenterie et mon mobilier vaudront près de cent mille francs, si j'ai deux cent mille francs à moi sur le prix de la maison, je puis réunir six cent cinquante mille francs de capitaux. Je veux en tirer le meilleur parti possible et compte sur vous pour cela. Je resterai probablement à Lanstrac.

Le jeune notaire baisa la main de sa cliente avec un geste de reconnaissance, car l'accent de la veuve fit croire à Solonet que cette alliance, conseillée par les intérêts, allait s'étendre un peu plus loin.

— Vous pouvez compter sur moi, dit-il, je vous trouverai des placements sur marchandises où vous ne risquerez rien et où vous aurez des gains considérables...

— A demain, dit-elle, car vous êtes notre témoin avec M. le marquis de Gyas.

— Pourquoi, chère mère, dit Paul, refusez-vous de venir à Paris? Natalie me boude, comme si j'étais la cause de votre résolution.

— J'ai bien pensé à cela, mes enfants, je vous gênerais. Vous vous croiriez obligés de me mettre en tiers dans tout ce que vous feriez, et les jeunes gens ont des idées à eux que je pourrais involontairement contrarier. Allez seuls à Paris. Je ne veux pas continuer sur la comtesse de Manerville la douce domination que j'exerçais sur Natalie, il faut vous la laisser tout entière. Voyez-vous, il existe entre nous deux, Paul, des habitudes qu'il faut briser. Mon influence doit céder à la vôtre. Je veux que vous m'aimiez, et croyez que je prends ici vos intérêts plus que vous ne l'imaginez. Les jeunes maris sont, tôt ou tard, jaloux de l'affection qu'une fille porte à sa mère. Ils ont raison peut-être. Quand vous serez bien unis, quand l'amour aura fondu vos âmes en une seule, eh bien! alors, mon cher enfant, vous ne craindrez plus, en me voyant chez vous, d'y voir une influence contrariante. Je connais le monde, les hommes et les choses; j'ai vu bien des ménages brouillés par l'amour aveugle de mères qui se rendaient insupportables à leurs filles autant qu'à leurs gendres. L'affection des vieilles gens est souvent minutieuse et tracassière. Peut-être ne saurais-je pas bien m'éclipser. J'ai la faiblesse de me croire encore belle, il y a des flatteurs qui veulent me prouver que je suis aimable, j'aurais des prétentions gênantes. Laissez-moi faire un sacrifice de plus à votre bonheur! je vous ai donné ma fortune, eh bien! je vous livre encore mes dernières vanités de femme. Votre père Mathias est vieux, il ne pourrait pas veiller sur vos propriétés; moi je me ferai votre intendant, je me créerai des occupations que, tôt ou tard, doivent avoir les vieilles gens; puis quand il le faudra, je viendrai vous seconder à Paris dans vos projets d'ambition. Allons, Paul, soyez franc, ma résolution vous arrange, dites?

Paul ne voulut jamais en convenir, mais il était très-heureux d'avoir sa liberté. Les soupçons que le vieux notaire lui avait inspirés sur le caractère de sa belle-mère furent en un moment dissipés par cette conversation que madame Évangélista reprit et continua sur ce ton.

— Ma mère avait raison, se dit Natalie qui observait la physionomie de Paul. Il est fort content de me savoir séparée d'elle, pourquoi? Ce *pourquoi* n'était-il pas la première interrogation de la défiance, et ne donnait-il pas une autorité considérable aux enseignements maternels?

Il est certains caractères qui, sur la foi d'une seule preuve, croient à l'amitié. Chez les gens ainsi faits, le vent du nord chasse aussi vite les nuages que le vent d'orage les amène, ils s'arrêtent aux effets sans remonter aux causes. Paul était une de ces natures essentiellement confiantes, sans mauvais sentiments, mais aussi sans prévisions. Sa faiblesse procédait beaucoup plus de sa bonté, de sa croyance au bien, que d'une débilité d'âme.

Natalie était songeuse et triste, car elle ne savait pas se passer de sa mère. Paul, avec cette espèce de

fatuité que donne l'amour, se riait de la mélancolie de sa future femme, en se disant que les plaisirs du mariage et l'entraînement de Paris la dissiperaient. Madame Évangélista voyait avec un sensible plaisir la confiance de Paul, car la première condition de la vengeance est la dissimulation. Une haine avouée est impuissante. La créole avait déjà fait deux grands pas. Sa fille se trouvait déjà riche d'une belle parure qui coûtait deux cent mille francs à Paul et que Paul compléterait sans doute. Puis elle laissait ces deux enfants à eux-mêmes, sans autre conseil que leur amour illogique. Elle préparait ainsi sa vengeance à l'insu de sa fille qui, tôt ou tard, serait sa complice. Natalie aimerait-elle Paul? Là était une question encore indécise dont la solution pouvait modifier ses projets, car elle aimait trop sincèrement sa fille pour ne pas respecter son bonheur. L'avenir de Paul dépendait donc encore de lui-même. S'il se faisait aimer, il était sauvé.

Enfin, le lendemain soir à minuit, après une soirée passée en famille avec les quatre témoins auxquels madame Évangélista donna le long repas qui suit le mariage légal, les époux et les amis vinrent entendre une messe aux flambeaux, à laquelle assistèrent une centaine de personnes curieuses. Un mariage célébré nuitamment apporte toujours à l'âme de sinistres présages, la lumière est un symbole de vie et de plaisir dont les prophéties lui manquent. Demandez à l'âme la plus intrépide pourquoi elle est glacée? pourquoi le froid noir des voûtes l'énerve? pourquoi le bruit des pas effraie? pourquoi l'on remarque le cri des chats-huants, et la clameur des chouettes? Quoiqu'il n'existe aucune raison de trembler, chacun tremble, et les ténèbres, image de mort, attristent. Natalie, séparée de sa mère, pleurait. La jeune fille était en proie à tous les doutes qui saisissent le cœur à l'entrée d'une vie nouvelle, où, malgré les plus fortes assurances de bonheur, il existe mille piéges dans lesquels tombe la femme. Elle eut froid, il lui fallut un manteau. L'attitude de madame Évangélista, celle des époux, excita quelques remarques parmi la foule élégante qui environnait l'autel.

— Solonet vient de me dire que les mariés partent demain matin, seuls pour Paris.

— Madame Évangélista devait aller vivre avec eux.

— Le comte Paul s'en est déjà débarrassé.

— Quelle faute! dit la marquise de Gyas. Fermer sa porte à la mère de sa femme, n'est-ce pas l'ouvrir à un amant? Il ne sait donc pas tout ce qu'est une mère?

— Il a été très-dur pour madame Évangélista, la pauvre femme a vendu son hôtel, et va vivre à Lanstrac.

— Natalie est bien triste.

— Aimeriez-vous, pour un lendemain de noces, de vous trouver sur une grande route?

— C'est bien gênant.

— Je suis bien aise d'être venue ici, dit une dame, pour me convaincre de la nécessité d'entourer le mariage de ses pompes, de ses fêtes d'usage, car je trouve ceci bien nu, bien triste. Et si vous voulez que je vous dise toute ma pensée, ajouta-t-elle en se penchant à l'oreille de son voisin, ce mariage me semble indécent.

Madame Évangélista prit Natalie dans sa voiture, et la conduisit elle-même chez le comte Paul.

— Hé bien! ma mère, tout est dit...

— Songe, ma chère enfant, à mes dernières recommandations, et tu seras heureuse; sois toujours sa femme, et non sa maîtresse.

Quand Natalie fut couchée, la mère joua la petite comédie de se jeter dans les bras de son gendre en pleurant. Ce fut la seule chose provinciale qu'elle se permit, mais elle avait ses raisons. A travers ses larmes et ses paroles en apparence folles ou désespérées, elle obtint de Paul de ces concessions que font tous les maris.

Le lendemain, madame Évangélista mit les mariés en voiture, et les accompagna jusqu'au delà du bac où l'on passe la Gironde. Un mot de Natalie lui avait appris que si Paul avait gagné la partie dans la seconde journée, sa revanche à elle commençait. Natalie avait obtenu déjà de son mari la plus parfaite obéissance.

—

LA SÉPARATION.

Vers la fin du mois de nombre 1826, dans l'après-midi, le comte Paul de Manerville, enveloppé dans un manteau, la tête inclinée, entra mystérieusement chez M. Mathias à Bordeaux. Trop vieux pour continuer les affaires, le bon homme avait vendu son étude et achevait paisiblement sa vie dans une de ses maisons où il s'était retiré. Une affaire urgente l'avait contraint de s'absenter quand arriva son hôte, mais sa vieille gouvernante, prévenue de l'arrivée de Paul, le conduisit à la chambre de madame Mathias, morte depuis un an. Fatigué par un rapide voyage, Paul dormit jusqu'au soir. A son retour, le vieillard vint voir son ancien client, et se contenta de le regarder endormi, comme une mère regarde son enfant. Josette sa gouvernante l'accompagnait, et demeura debout devant le lit, les poings sur les hanches.

— Il y a aujourd'hui un an, Josette, quand je

recevais ici le dernier soupir de ma chère femme, je ne savais pas que j'y reviendrais pour y voir M. le comte quasi mort.

— Pauvre monsieur, il geint en dormant, dit Josette.

L'ancien notaire ne répondit que par un : — Sac à papier! innocent juron qui annonçait toujours en lui la désespérance de l'homme d'affaires rencontrant d'infranchissables difficultés. — Enfin, se dit-il, je lui ai sauvé la nue propriété de Lanstrac, de d'Auzac, de Saint-Froult et de son hôtel! M. Mathias compta sur ses doigts, et s'écria : — Quatre ans! Voici quatre ans, dans ce mois-ci précisément, sa vieille tante, aujourd'hui défunte, la respectable madame de Maulincour, demandait pour lui la main de ce petit crocodile habillé en femme qui définitivement l'a ruiné, comme je le pensais.

Après avoir longtemps contemplé le jeune homme, le bon vieux goutteux appuyé sur sa canne s'alla promener à pas lents dans son petit jardin. A neuf heures le souper était servi, car M. Mathias soupait, il ne fut pas médiocrement étonné de voir à Paul un front calme, une figure sereine quoique sensiblement altérée. Si, à trente-deux ans, le comte de Manerville paraissait en avoir quarante, ce changement de physionomie était dû seulement à des secousses morales, physiquement il se portait bien. Il alla prendre les mains du bonhomme pour le forcer à rester assis, et les lui serra fort affectueusement en lui disant : — Bon cher maître Mathias, vous avez eu vos douleurs, vous!

— Les miennes étaient dans la nature, monsieur le comte, mais les vôtres....

— Nous parlerons de moi tout à l'heure en soupant.

— Si je n'avais pas un fils dans la magistrature, et une fille mariée, dit le bonhomme, croyez, monsieur le comte, que vous auriez trouvé, chez le vieux Mathias, autre chose que l'hospitalité. Comment venez-vous à Bordeaux au moment où sur tous les murs les passants lisent les affiches de la saisie immobilière des fermes du Grossou, du Guadet, du clos de Belle-Rose et de votre hôtel! Il m'est impossible de dire le chagrin que j'éprouve en voyant ces grands placards, moi qui pendant trente ans ai soigné ces immeubles comme s'ils m'appartenaient, moi qui, troisième clerc du digne monsieur Chesneau, mon prédécesseur, les ai achetés pour madame votre mère, et qui, de ma main de troisième clerc, ai si bien écrit l'acte de vente sur parchemin, en belle ronde! moi qui ai les titres de propriété dans l'étude de mon successeur, moi qui ai fait les liquidations. Moi qui vous ai vu grand comme ça! dit le notaire, en mettant la main à deux pieds de terre. Il faut avoir été notaire pendant cinquante-trois ans et demi, pour connaître l'espèce de douleur que me cause la vue de mon nom imprimé tout vif à la face d'Israël dans les verbaux de la saisie, et dans l'établissement de la propriété. Quand je passe dans la rue, et que je vois des gens occupés à lire ces horribles affiches jaunes, je suis honteux comme s'il s'agissait de ma propre ruine et de mon honneur. Il y a des imbéciles qui vous épellent cela tout haut, exprès pour attirer les curieux, et ils se mettent tous à faire les plus sots commentaires. N'est-on pas maître de son bien? Votre père avait mangé deux fortunes avant de refaire celle qu'il vous a laissée, vous ne seriez point un Manerville si vous ne l'imitiez pas. D'ailleurs les saisies immobilières ont donné lieu à tout un titre dans le Code, elles ont été prévues, vous êtes dans un cas admis par la loi. Si je n'étais pas un vieillard à cheveux blancs et qui n'attend qu'un coup de coude pour tomber dans sa fosse, je rosserais ceux qui s'arrêtent devant ces abominations : *A la requête de dame Natalie Évangélista, épouse de Paul, François-Joseph-comte de Manerville, séparée quant aux biens par jugement du tribunal de première instance du département de la Seine*, etc.

— Oui, dit Paul, et maintenant séparée de corps...

— Ah! fit le vieillard.

— Oh! contre le gré de Natalie, dit vivement le comte, il m'a fallu la tromper, elle ignore mon départ.

— Vous partez!

— Mon passage est payé, je m'embarque sur la *Belle-Amélie* et vais à Calcutta.

— Dans deux jours! dit le vieillard. Ainsi nous ne nous verrons plus, monsieur le comte.

— Vous n'avez que soixante-treize ans, mon cher Mathias, et vous avez la goutte, un vrai brevet de vieillesse. Quand je serai de retour, je vous retrouverai sur vos pieds. Votre bonne tête et votre cœur seront encore sains, vous m'aiderez à reconstruire l'édifice ébranlé. Je veux gagner une belle fortune en six ans. A mon retour, je n'aurai pas encore quarante ans, tout est encore possible à cet âge.

— Vous, dit Mathias en laissant échapper un geste de surprise, vous, monsieur le comte, aller faire le commerce! y pensez-vous?

— Je ne suis plus monsieur le comte, cher Mathias, mon passage est arrêté sous le nom de Camille, un des noms de baptême de ma mère. Puis j'ai des connaissances qui me permettent de faire fortune autrement. Le commerce sera ma dernière chance. Enfin, je pars avec une somme assez considérable pour qu'il me soit permis de tenter la fortune sur une grande échelle.

— Où est cette somme?

— Un ami doit me l'envoyer.

Le vieillard laissa tomber sa fourchette en entendant le mot d'*ami*, non par raillerie ni surprise; son air exprima la douleur qu'il éprouvait en voyant Paul sous l'influence d'une illusion trompeuse; car son œil plongeait dans un gouffre là où le comte apercevait un plancher solide.

— J'ai pendant cinquante ans environ exercé le notariat, je n'ai jamais vu les gens ruinés avoir des amis qui leur prêtassent de l'argent!

— Vous ne connaissez pas de Marsay! A l'heure où je vous parle, je suis sûr qu'il a vendu des rentes, s'il le faut, et demain vous recevrez une lettre de change de cinquante mille écus.

— Je le souhaite. Cet ami ne pouvait-il donc pas arranger vos affaires? Vous auriez vécu tranquillement à Lanstrac avec les revenus de madame la comtesse pendant six ou sept ans.

— Une délégation aurait-elle payé deux millions de dettes, dans lesquelles ma femme entrait pour cinq cent cinquante mille francs?

— Comment, en quatre ans, avez-vous fait quatorze cent cinquante mille francs de dettes?

— Rien de plus clair, Mathias. N'ai-je pas laissé les diamants à ma femme? n'ai-je pas dépensé les cent cinquante mille francs qui nous revenaient sur le prix de l'hôtel Évangélista, dans l'arrangement de ma maison à Paris? N'a-t-il pas fallu payer ici les frais de nos acquisitions et ceux auxquels a donné lieu mon contrat de mariage? Enfin, n'a-t-il pas fallu vendre les trente mille livres de rente de Natalie pour payer d'Auzac et Saint-Froult. Nous avons vendu à quatre-vingt-sept, je me suis donc endetté de près de cent mille francs dès le premier mois de mon mariage. Il nous est resté soixante-sept mille livres de rente. Nous en avons constamment dépensé deux cent mille en sus. Joignez à ces neuf cent mille francs quelques intérêts usuraires, vous trouverez facilement un million.

— Bouffre! fit le vieux notaire. Après?

— Hé bien, après! J'ai d'abord voulu compléter à ma femme la parure qui se trouvait commencée avec le collier de perles agrafé par le *Discreto*, un diamant de famille, et par les boucles d'oreilles de sa mère. J'ai payé deux cent mille francs une couronne d'épis. Nous voici à douze cent mille francs. Je me trouve devoir la fortune de ma femme qui s'élève à cinq cent cinquante mille francs de sa dot.

— Mais, dit Mathias, si madame la comtesse avait engagé ses diamants et vous vos revenus, vous auriez à mon compte six cent mille francs avec lesquels vous pourriez apaiser vos créanciers...

— Quand un homme est tombé, Mathias, quand ses propriétés sont grevées d'hypothèques, quand sa femme prime les créanciers par ses reprises, quand enfin cet homme est sous le coup de cent mille francs de lettres de change qui s'acquitteront, je l'espère, par le haut prix auquel monteront mes biens, rien n'est possible. Et les frais d'expropriation donc?

— Effroyable! dit le notaire.

— Les saisies ont été converties heureusement en ventes volontaires, afin de couper le feu.

— Vendre Belle-Rose! s'écria Mathias, quand la récolte de 1825 est dans les caves.

— Je n'y puis rien.

— Belle-Rose vaut six cent mille francs.

— Natalie le rachètera, je le lui ai conseillé.

— Seize mille francs année commune, et des éventualités telles que 1825! je pousserai moi-même Belle-Rose à sept cent mille francs, et chacune des fermes à cent vingt mille francs.

— Tant mieux, je serai quitte, si mon hôtel de Bordeaux peut se vendre deux cent mille francs.

— Solonet le payera bien quelque chose de plus, il en a envie. Il se retire avec cent et quelques mille livres de rente gagnées à jouer sur les trois-six. Il a vendu son étude trois cent mille francs et il épouse une mulâtres seriche, Dieu sait à quoi elle a gagné son argent, mais riche, comme on dit, à millions. Un notaire jouer sur les trois-six! un notaire épouser une mulâtresse! Quel siècle! Il faisait valoir, dit-on, les fonds de votre belle-mère.

— Elle a bien embelli Lanstrac et bien soigné les terres, elle m'a bien payé son loyer.

— Je ne l'aurais jamais crue capable de se conduire ainsi.

— Elle est si bonne et si dévouée; elle payait toujours les dettes de Natalie, pendant les trois mois qu'elle venait passer à Paris.

— Elle le pouvait bien, elle vit sur Lanstrac, dit Mathias. Elle devenir économe! quel miracle. Elle vient d'acheter entre Lanstrac et Grossou, le domaine de Grainrouge, en sorte que si elle continue l'avenue de Lanstrac jusqu'à la grande route, vous pourriez faire une lieue et demie sur vos terres. Elle a payé cent mille francs comptant Grainrouge qui vaut mille écus de rente, en sac.

— Elle est toujours belle! dit Paul. La vie de la campagne la conserve bien, je n'irai pas lui dire adieu, elle se saignerait pour moi.

— Vous iriez vainement, elle est à Paris. Elle y arrivait peut-être au moment où vous en partiez.

— Elle a sans doute appris la vente de mes propriétés, et vient à mon secours. Je n'ai pas à me plaindre de la vie. Je suis aimé, certes, autant qu'un homme peut l'être en ce bas-monde, aimé par deux femmes qui luttaient ensemble de dévouement; elles étaient jalouses l'une de l'autre: la fille reprochait à la mère de m'aimer trop, la mère reprochait

à la fille ses dissipations. Cette affection m'a perdu. Comment ne pas satisfaire aux moindres caprices d'une femme que l'on aime? le moyen de s'en défendre! Mais aussi comment accepter ses sacrifices? Oui certes, nous pouvions liquider et venir vivre à Lanstrac; mais j'aime mieux aller aux Indes et en rapporter une fortune que d'arracher Natalie à la vie qu'elle aime. Aussi est-ce moi qui lui ai proposé la séparation de biens! Les femmes sont des anges qu'il ne faut jamais mêler aux intérêts de la vie!

Le vieux Mathias écoutait Paul d'un air de doute et d'étonnement.

— Vous n'avez pas d'enfants? lui dit-il.

— Heureusement, répondit Paul.

— Je comprends autrement le mariage, répondit naïvement le vieux notaire. Une femme doit, selon moi, partager le sort bon ou mauvais de son mari. J'ai entendu dire que les jeunes mariés qui s'aimaient comme des amants n'avaient pas d'enfants. Le plaisir est-il donc le seul but du mariage? N'est-ce pas plutôt le bonheur et la famille? Mais vous aviez à peine vingt-huit ans, et madame la comtesse en avait vingt; vous étiez excusable de ne songer qu'à l'amour. Cependant, la nature de votre contrat et votre nom, vous allez me trouver bien notaire! tout vous obligeait à commencer par faire un bon gros garçon. Oui, monsieur le comte, et si vous aviez eu des filles, il n'aurait pas fallu s'arrêter que vous n'ayez eu l'enfant mâle qui consolidait le majorat. Mademoiselle Évangélista n'était-elle pas forte, avait-elle à craindre quelque chose de la maternité? Vous me direz que ceci est une vieille méthode de nos ancêtres; mais dans les familles nobles, monsieur le comte, une femme légitime doit faire les enfants et les bien élever, comme le disait la duchesse de Sully, la femme du grand Sully, une femme n'est pas un instrument de plaisir, mais l'honneur et la vertu de la maison.

— Vous ne connaissez pas les femmes, mon bon Mathias, dit Paul. Pour être heureux, il faut les aimer comme elles veulent être aimées. N'y a-t-il pas quelque chose de brutal à sitôt priver une femme de ses avantages, à lui gâter sa beauté sans qu'elle en ait joui?

— Si vous aviez eu des enfants, la mère aurait empêché les dissipations dont la femme a été complice, elle serait restée au logis......

— Si vous aviez raison, mon cher, dit Paul en fronçant le sourcil, je serais encore plus malheureux; n'aggravez pas mes douleurs par une morale après la chute, laissez-moi partir sans arrière-pensée.

Le lendemain M. Mathias reçut une lettre de change de cent cinquante mille francs payable à vue, envoyée par Henri de Marsay.

— Vous voyez, dit Paul, il ne m'écrit pas un mot, il commence par obliger. Henri est la nature la plus parfaitement imparfaite, la plus illégalement belle que je connaisse. Si vous saviez avec quelle supériorité cet homme encore jeune plane sur les sentiments, sur les intérêts, et quel grand politique il est, vous vous étonneriez comme moi de lui savoir tant de cœur.

M. Mathias essaya de combattre la détermination de Paul, mais elle était irrévocable, et justifiée par tant de raisons valables que le vieux notaire ne tenta plus de retenir son client. Il est rare que le départ des navires en charge se fasse avec exactitude; mais par une circonstance fatale à Paul, le vent fut propice, et la *Belle-Amélie* dut mettre à la voile le lendemain. Au moment où part un navire, l'embarcadère est encombré de parents, d'amis, de curieux. Parmi les personnes qui se trouvaient là, quelques-unes connaissaient personnellement M. de Manerville. Son désastre le rendait aussi célèbre en ce moment qu'il l'avait été jadis par sa fortune; il y eut donc un mouvement de curiosité. Chacun disait son mot. Le vieillard avait accompagné Paul sur le port, ses souffrances durent être vives en entendant quelques-uns de ces propos:

— Qui reconnaîtrait dans cet homme que vous voyez là, près du vieux Mathias ce dandy que l'on avait nommé *La fleur des pois*, et qui faisait il y a cinq ans à Bordeaux la pluie et le beau temps!

— Quoi! ce gros petit homme en redingote d'alpaga, qui a l'air d'un cocher, serait le comte Paul de Manerville?

— Oui, ma chère, celui qui a épousé mademoiselle Évangélista. Le voici ruiné, sans sou ni maille, allant aux Indes pour y trouver la pie au nid.

— Mais comment s'est-il ruiné? il était si riche.

— Paris, les femmes, la bourse, le jeu, le luxe.

— Puis, dit un autre, M. de Manerville est un pauvre sire, sans esprit, mou comme du papier mâché, se laissant manger la laine sur le dos, incapable de quoi que ce soit. Il était né ruiné.

Paul serra la main du vieillard et se réfugia sur le navire. M. Mathias resta sur le quai, regardant son ancien client qui s'appuya sur le bastingage en défiant la foule par un coup d'œil plein de mépris. Au moment où les matelots allaient lever l'ancre, Paul aperçut M. Mathias qui lui faisait des signaux à l'aide de son mouchoir. La vieille gouvernante était arrivée en toute hâte près de son maître qu'un événement de haute importance semblait agiter. Paul pria le capitaine d'attendre encore un moment et d'envoyer un canot, afin de savoir ce que lui voulait le vieux notaire qui lui faisait tout bonnement signe de débarquer. Trop impotent pour pouvoir aller à bord, M. Mathias remit deux lettres à l'un des matelots qui amenèrent le canot.

— Mon cher ami, ce paquet, dit l'ancien notaire au matelot en lui montrant une des lettres qu'il lui donnait, tu vois bien, ne te trompe pas! ce paquet vient d'être apporté par un courrier qui a fait la route de Paris en trente heures. Dis bien cette circonstance à M. le comte, n'oublie pas! elle pourrait le faire changer de résolution.

— Et il faudrait le débarquer? demanda le matelot.

— Oui, mon ami, répondit imprudemment le notaire.

Le matelot est généralement en tout pays un être à part, qui presque toujours professe le plus profond mépris pour les gens de terre. Quant aux bourgeois, il n'en comprend rien, il ne se les explique pas, il s'en moque, il les vole s'il le peut, sans croire manquer aux lois de la probité. Celui-là par hasard était un Bas-Breton qui vit une seule chose dans les recommandations du bonhomme Mathias.

— C'est ça, se dit-il en ramant, le débarquer! faire perdre un passager au capitaine. Si l'on écoutait ces marsouins-là, il faudrait passer sa vie à les embarquer et les débarquer. A-t-il peur que son fils n'attrape des rhumes?

Le matelot remit donc à Paul les lettres sans lui rien dire. En reconnaissant l'écriture de sa femme et celle de de Marsay, Paul présuma tout ce que ces deux personnes pouvaient lui dire, et ne voulut pas se laisser influencer par les offres que leur inspirait le dévouement; il mit avec une apparente insouciance leurs lettres dans sa poche.

— Voilà pourquoi ils nous dérangent? des bêtises, dit le matelot en bas-breton au capitaine. Si c'était important comme le disait ce vieux lampion, monsieur le comte jetterait-il son paquet dans ses écoutilles?

Absorbé par les pensées tristes qui saisissent les hommes les plus forts en semblable circonstance, Paul s'abandonnait à la mélancolie en saluant de la main son vieil ami, en disant adieu à la France, en regardant les édifices de Bordeaux qui fuyaient avec rapidité. Il s'assit sur un paquet de cordages. La nuit le surprit là, perdu dans ses rêveries. Avec les demi-ténèbres du couchant vinrent les doutes : il plongeait dans l'avenir un œil inquiet; en le sondant, il n'y trouvait que périls et incertitudes; il se demandait s'il ne manquerait pas de courage; il avait des craintes vagues en sachant Natalie livrée à elle-même, il se repentait de sa résolution, il regrettait Paris et sa vie passée. Le mal de mer le prit. Chacun connaît les effets de cette maladie. La plus horrible de ses souffrances sans danger est une dissolution complète de la volonté. Un trouble inexpliqué relâche dans les centres les liens de la vitalité, l'âme ne fait plus ses fonctions et tout devient indifférent au malade : une mère oublie son enfant, l'amant ne pense plus à sa maîtresse, l'homme le plus fort gît comme une masse inerte. Paul fut porté dans sa cabine où il demeura pendant trois jours, étendu, tour à tour vomissant et gorgé de grog par les matelots, ne songeant à rien, et dormant; puis, il eut une espèce de convalescence et revint à son état ordinaire. Le matin où, se trouvant mieux, il alla se promener sur le tillac, pour y respirer les brises marines d'un nouveau climat, il sentit ses lettres en mettant les mains dans ses poches. Aussitôt il les saisit pour les lire, et commença par celle de Natalie. Pour que la comtesse de Manerville puisse être bien comprise, il est nécessaire de rapporter celle que Paul avait écrite à sa femme et que voici.

LETTRE DE PAUL DE MANERVILLE

A SA FEMME.

Ma bien-aimée, quand tu liras cette lettre, je serai loin de toi, peut-être serai-je déjà sur le vaisseau qui m'emmène aux Indes où je vais refaire ma fortune abattue. Je ne me suis pas senti la force de t'annoncer mon départ. Je t'ai trompée. Mais ne le fallait-il pas? tu te serais inutilement gênée, tu m'aurais voulu sacrifier ta fortune. Chère Natalie, n'aie pas un remords, je n'ai pas un regret. Quand je rapporterais des millions, j'imiterais ton père, je les mettrais à tes pieds comme il mettait les siens aux pieds de ta mère, en te disant : — Tout est à toi. Je t'aime follement, Natalie. Je te le dis sans avoir à craindre que cet aveu ne te serve à étendre un pouvoir qui n'est redouté que par les gens faibles; le tien fut sans bornes le jour où je t'ai bien connue. Mon amour est le seul complice de mon désastre. Ma ruine progressive m'a fait éprouver les délirants plaisirs du joueur. A mesure que mon argent diminuait, mon bonheur grandissait. Chaque fragment de ma fortune, converti pour toi en une petite jouissance, me causait des ravissements célestes. Je t'aurais voulu plus de caprices que tu n'en avais. Je savais que j'allais vers un abîme, mais j'y allais le front couronné par la joie. Ce sont des sentiments que ne comprennent pas les gens vulgaires. J'ai agi comme ces amants qui s'enferment dans une petite maison au bord d'un lac pour un an ou deux, et qui se promettent de se tuer après s'être plongés dans un océan de plaisirs, mourant ainsi dans toute la gloire de leurs illusions et de leur amour. J'ai toujours trouvé ces gens-là prodigieusement raisonnables. Tu ne savais rien ni de mes plaisirs ni de mes sacrifices. Ne trouve-t-on pas de grandes voluptés à cacher à la personne aimée le prix de ce qu'elle souhaite? Je puis t'avouer ces secrets. Je serai loin de toi quand

tu tiendras ce papier chargé d'amour. Si je perds les trésors de ta reconnaissance, je n'éprouve pas cette contraction au cœur qui me prendrait en te parlant de ces choses. Puis, ma bien-aimée, n'y a-t-il pas quelque savant calcul à te révéler ainsi le passé? n'est-ce pas étendre notre amour dans l'avenir? Aurions-nous donc besoin de fortifiants? ne nous aimons-nous donc pas d'un amour pur, auquel les preuves sont indifférentes, qui méconnaît le temps, les distances, et vit de lui-même? Ah! Natalie, je viens de quitter la table où j'écris près du feu, je viens de te voir endormie, confiante, posée comme une enfant naïve, la main tendue vers moi! J'ai laissé une larme sur l'oreiller confident de nos joies. Je pars sans crainte sur la foi de cette attitude, je pars afin de conquérir le repos en conquérant une fortune assez considérable pour que nulle inquiétude ne trouble nos voluptés, pour que tu puisses satisfaire tes goûts. Ni toi, ni moi nous ne saurions nous passer des jouissances de la vie que nous menons; je suis homme, j'ai du courage; à moi seul la tâche d'amasser la fortune qui nous est nécessaire. Peut-être m'aurais-tu suivi! Je te cacherai le nom du vaisseau, le lieu de mon départ et le jour. Un ami te dira tout quand il ne sera plus temps. Natalie, mon affection est sans bornes, je t'aime comme une mère aime son enfant, comme un amant aime sa maîtresse, avec le plus grand désintéressement. A moi les travaux, à toi les plaisirs; à moi les souffrances, à toi la vie heureuse. Amuse-toi, conserve toutes tes habitudes de luxe, va aux Italiens, à l'Opéra, dans le monde, au bal, je t'absous de tout. Chère ange, lorque tu reviendras à ce nid où nous avons savouré les fruits éclos durant nos quatre années d'amour, pense à ton ami, pense à moi un moment, endors-toi dans mon cœur. Voilà tout ce que je te demande. Moi, chère éternelle pensée, lorsque perdu sous des cieux brûlants, travaillant pour nous deux, je rencontrerai des obstacles à vaincre, ou que, fatigué, je me reposerai dans les espérances du retour, moi je songerai à toi qui es ma belle vie. Oui, je tâcherai d'être en toi; je me dirai que tu n'as ni peines ni soucis, que tu es heureuse. De même que nous avons l'existence du jour et de la nuit, la veille et le sommeil; ainsi j'aurai mon existence fleurie à Paris, mon existence de travail aux Indes, un rêve pénible, une réalité délicieuse; je vivrai si bien dans ta réalité que mes jours seront des rêves. J'aurai mes souvenirs, je reprendrai chant par chant ce beau poëme de quatre ans; je me rappellerai les jours où tu te plaisais à briller, où par une toilette aussi bien que par un déshabillé tu te faisais nouvelle à mes yeux. Je reprendrai sur mes lèvres le goût de nos festins. Oui, chère ange, je pars comme un homme voué à une entreprise dont la réussite lui donnera sa maîtresse! Le passé sera pour moi comme ces rêves du désir qui précèdent la possession et que souvent la possession détrompe, mais que tu as toujours agrandis. Je reviendrai pour trouver une femme nouvelle, l'absence ne te donnera-t-elle pas des charmes nouveaux? O mon bel amour, ma Natalie, que je sois une religion pour toi. Sois bien l'enfant que je vois endormi! Si tu trahissais une confiance aveugle, Natalie, tu n'aurais pas à craindre ma colère, tu dois en être sûre, je mourrais silencieusement. Mais la femme ne trompe pas l'homme qui la laisse libre, car la femme n'est jamais lâche; elle se joue d'un tyran, mais une trahison facile qui donne la mort, elle y renonce! Non, je n'y pense pas. Grâce pour ce cri si naturel à un homme. Chère femme, tu verras de Marsay, il sera le locataire de notre hôtel et te le laissera. Ce bail simulé était nécessaire pour éviter des pertes inutiles. Les créanciers, ignorant que leur paiement est une question de temps, auraient pu saisir le mobilier et l'usufruit de notre hôtel. Sois bonne pour de Marsay, j'ai la plus entière confiance dans sa capacité, dans sa loyauté. Prends-le pour défenseur et pour conseil, fais-en ton menin. Quelles que soient ses occupations, il sera toujours à toi. Je le charge de veiller à ma liquidation. S'il avançait quelque somme dont il eût besoin plus tard, je compte sur toi pour la lui remettre. Songe que je ne te laisse pas à de Marsay, mais à toi-même; en te l'indiquant, je ne te l'impose pas. Hélas! il m'est impossible de te parler d'affaires, je n'ai plus qu'une heure à rester là près de toi! Je compte tes aspirations, je tâche de retrouver tes pensées dans les rares accidents de ton sommeil, ton souffle ranime les heures fleuries de notre amour. A chaque battement de ton cœur, le mien te verse ses trésors, j'effeuille sur toi toutes les roses de mon âme, comme les enfants les sèment devant l'autel au jour de la fête de Dieu. Je te recommande aux souvenirs dont je t'accable, je voudrais t'infuser mon sang pour que tu sois bien à moi, pour que ta pensée fût ma pensée, pour que ton cœur fût mon cœur, pour être tout en toi. Tu as laissé échapper un petit murmure, comme une douce réponse! Sois toujours calme et belle comme tu es calme et belle en ce moment. Ah! je voudrais posséder ce fabuleux pouvoir dont parlent les contes de fées, je voudrais te laisser endormie ainsi pendant mon absence et te réveiller à mon retour par un baiser. Combien ne faut-il pas d'énergie, et combien ne faut-il pas t'aimer pour te quitter en te voyant ainsi! Tu es une Espagnole religieuse, tu respecteras un serment fait pendant le sommeil et où l'on ne doutait pas de ta parole inexprimée. Adieu, chère, voici ta pauvre Fleur des pois emportée par un vent d'orage, mais elle te reviendra pour toujours sur les ailes de la for-

tune. Non, chère Nini, je ne te dis pas adieu, je ne te quitterai jamais. Ne seras-tu pas l'âme de mes actions? L'espoir de t'apporter un bonheur indestructible n'animera-t-il pas mon entreprise, ne dirigera-t-il point tous mes pas? Ne seras-tu pas toujours là? Non, ce ne sera pas le soleil de l'Inde, mais le feu de ton regard qui m'éclairera. Sois aussi heureuse qu'une femme peut l'être sans son amant. J'aurais bien voulu ne pas prendre pour dernier baiser, un baiser où tu n'étais que passive; mais, mon ange adoré, ma Nini, je n'ai pas voulu t'éveiller! A ton réveil, tu trouveras une larme sur ton front, fais-en un talisman! Songe, songe à qui mourra peut-être pour toi, loin de toi; songe moins au mari qu'à l'amant dévoué qui te confie à Dieu.

RÉPONSE DE LA COMTESSE DE MANERVILLE

A SON MARI.

Cher bien-aimé, dans quelle affliction me plonge ta lettre! Avais-tu le droit de prendre sans me consulter une résolution qui nous frappe également? Es-tu libre? ne m'appartiens-tu pas? ne suis-je pas à moitié créole? ne pouvais-je donc te suivre? Tu m'apprends que je ne te suis pas indispensable. Que t'ai-je fait, Paul, pour me priver de mes droits? Que veux-tu que je devienne seule dans Paris? Pauvre ange, tu prends sur toi tous mes torts. Ne suis-je pas pour quelque chose dans cette ruine? mes chiffons n'ont-ils pas bien pesé dans la balance? tu m'as fait maudire la vie heureuse, insouciante, que nous avons menée pendant quatre ans. Te savoir banni pour six ans, n'y a-t-il pas de quoi mourir? Fait-on fortune en six ans? Reviendras-tu? J'étais bien inspirée, quand je me refusais avec une obstination instinctive à cette séparation de biens que ma mère et toi vous avez voulue à toute force. Que vous disais-je alors? N'était-ce pas jeter sur toi de la déconsidération? N'était-ce pas ruiner ton crédit? Il a fallu que tu te sois fâché pour que j'aie cédé. Mon cher Paul, jamais tu n'as été si grand à mes yeux que tu l'es en ce moment. Ne désespérer de rien, aller chercher une fortune! il faut ton caractère et ta force pour se conduire ainsi. Je suis à tes pieds. Un homme qui avoue sa faiblesse avec ta bonne foi, qui refait sa fortune par la même cause qui la lui a fait dissiper, par amour, par une irrésistible passion, oh! Paul, cet homme est sublime. Va sans crainte! marche à travers les obstacles, sans douter de ta Natalie, car ce serait douter de toi-même. Pauvre cher, tu veux vivre en moi! Et moi ne serai-je pas toujours en toi? Je ne serai pas ici, mais partout où tu seras, toi. Si ta lettre m'a causé de vives douleurs, elle m'a comblé de joie; tu m'as fait en un moment connaître les deux extrêmes, car en voyant combien tu m'aimes, j'ai été fière d'apprendre que mon amour était bien senti. Parfois, je croyais t'aimer plus que tu ne m'aimais, maintenant je me reconnais vaincue, tu peux joindre cette supériorité délicieuse à toutes celles que tu as; mais n'ai-je pas plus de raisons de t'aimer, moi! Ta lettre, cette précieuse lettre, où ton âme se révèle et qui m'a si bien dit que rien n'était perdu entre nous, restera sur mon cœur pendant ton absence, car toute ton âme gît là, cette lettre est ma gloire! J'irai demeurer à Lanstrac avec ma mère, j'y serai comme morte au monde, j'économiserai nos revenus pour payer tes dettes intégralement. De ce matin, Paul, je suis une autre femme, je dis adieu sans retour au monde, je ne veux pas d'un plaisir que tu ne partagerais pas. D'ailleurs, Paul, je dois quitter Paris et aller dans la solitude. Cher enfant, apprends que tu as une double raison de faire fortune. Si ton courage avait besoin d'aiguillon, ce serait un autre cœur que tu trouverais maintenant en toi-même. Mon bon ami, ne devines-tu pas? nous aurons un enfant! Vos plus chers désirs sont comblés, monsieur. Je ne voulais pas te causer de ces fausses joies qui tuent, nous avons eu déjà trop de chagrin à ce sujet, je ne voulais pas être forcée de démentir la bonne nouvelle. Aujourd'hui je suis certaine de ce que je t'annonce, heureuse ainsi de jeter une joie à travers tes douleurs. Ce matin, ne me doutant de rien, te croyant sorti dans Paris, j'étais allée à l'Assomption y remercier Dieu. Pouvais-je prévoir un malheur? tout me souriait pendant cette matinée. En sortant de l'église, j'ai rencontré ma mère; elle avait appris ta détresse, et arrivait en poste avec ses économies, avec trente mille francs, espérant pouvoir arranger tes affaires. Quel cœur, Paul! J'étais joyeuse, je revenais pour t'annoncer ces deux bonnes nouvelles en déjeunant sous la tente de notre serre où je t'avais préparé les gourmandises que tu aimes. Augustine me remet ta lettre. Une lettre de toi, quand nous avions dormi ensemble, n'était-ce pas tout un drame? Il m'a pris un frisson mortel, et puis j'ai lu!... J'ai lu en pleurant, et ma mère fondait en larmes aussi! Ne faut-il pas bien aimer un homme pour pleurer? car les pleurs enlaidissent une femme. J'étais à demi morte. Tant d'amour et tant de courage! tant de bonheur et tant de misères! les plus riches fortunes du cœur et la ruine momentanée des intérêts! ne pas pouvoir presser le bien-aimé dans le moment où l'admiration de sa grandeur vous étreint, quelle femme eût résisté à cette tempête de sentiments? Te savoir loin de moi

quand ta main sur mon cœur m'aurait fait tant de bien! tu n'étais pas là pour me donner ce regard que j'aime tant, pour te réjouir avec moi de la réalisation de tes espérances; et je n'étais pas près de toi pour adoucir tes peines par ces caresses qui te rendent ta Natalie si chère, et qui te font tout oublier. J'ai voulu partir, voler à tes pieds; mais ma mère m'a fait observer que le départ de *la Belle Amélie* devait avoir lieu le lendemain; que la poste seule pouvait aller assez vite, et que dans l'état où j'étais ce serait une insigne folie que de risquer tout un avenir dans un cahot. Quoique déjà mère, j'ai demandé des chevaux, ma mère m'a trompée en me laissant croire qu'on les amènerait. Et elle a sagement agi, les premiers malaises de la grossesse ont commencé. Je n'ai pu soutenir tant d'émotions violentes, et je me suis trouvée mal. Je t'écris au lit, les médecins ont exigé du repos pendant les premiers mois. Jusqu'alors j'étais une femme frivole, maintenant je vais être une mère de famille. La Providence est bien bonne pour moi, car un enfant à nourrir, à soigner, à élever peut seul amoindrir les douleurs que me causera ton absence. J'aurai, en lui, un autre toi que je fêterai. J'avouerai hautement mon amour que nous avons si soigneusement caché. Je dirai la vérité. Ma mère a déjà trouvé l'occasion de démentir quelques calomnies qui courent sur ton compte. Les deux Vandenesse, Charles et Félix, t'ont bien noblement défendu; mais ton ami M. de Marsay prend tout en raillerie, il se moque de tes accusateurs, au lieu de leur répondre; je n'aime pas cette manière de repousser légèrement des attaques sérieuses. Ne te trompes-tu pas sur lui? Néanmoins je t'obéirai, j'en ferai mon ami. Sois bien tranquille, mon adoré, relativement aux choses qui touchent à ton honneur. N'est-il pas le mien? Mes diamants seront engagés. Nous allons, ma mère et moi, employer toutes nos ressources pour acquitter intégralement tes dettes, et tâcher de racheter ton clos de Belle-Rose. Ma mère, qui s'entend aux affaires comme un vrai procureur, t'a bien blâmé de ne pas t'être ouvert à elle. Alors elle n'aurait pas acheté, croyant te faire plaisir, le domaine de Grainrouge, qui se trouvait enclavé dans tes terres, et t'aurait pu prêter cent trente mille francs. Elle est au désespoir du parti que tu as pris. Elle craint pour toi le séjour des Indes. Elle te supplie d'être sobre, de ne pas te laisser séduire par les femmes... Je me suis mise à rire. Je suis sûre de toi comme de moi-même. Tu me reviendras riche et fidèle. Moi seule au monde connais ta délicatesse de femme et tes sentiments secrets qui font de toi comme une délicieuse fleur humaine digne du ciel. Les Bordelais avaient bien raison de te donner ton joli surnom. Qui donc soignera ma fleur délicate? J'ai le cœur percé par d'horribles idées. Moi sa femme, sa Natalie, être ici, quand déjà peut-être il souffre! Et moi, si bien unie à toi, ne pas partager tes peines, tes traverses, tes périls! A qui te confieras-tu? Comment as-tu pu te passer de l'oreille à qui tu disais tout? Chère sensitive emportée par un orage, pourquoi t'es-tu déplantée du seul terrain où tu pourrais développer tes parfums? Il me semble que je suis seule depuis deux siècles, j'ai froid aussi dans Paris. J'ai déjà bien pleuré. Être la cause de ta ruine! quel texte aux pensées d'une femme aimante! tu m'as traitée en enfant à qui l'on donne tout ce qu'il demande, en courtisane pour laquelle un étourdi mange sa fortune. Ah! ta prétendue délicatesse a été une insulte. Crois-tu que je ne pouvais me passer de toilette, de bals, d'Opéra, de succès? Suis-je une femme légère? Crois-tu que je ne puisse concevoir des pensées graves, servir à ta fortune aussi bien que je servais à tes plaisirs? Si tu n'étais pas loin de moi, souffrant et malheureux, vous seriez bien grondé, monsieur, de tant d'impertinence. Ravaler votre femme à ce point? Mon Dieu, pourquoi donc allais-je dans le monde? pour flatter ta vanité; je me parais pour toi, tu le sais bien. Si j'avais des torts, je serais bien cruellement punie; ton absence est une bien dure expiation de notre vie intime. Cette joie était trop complète, elle devait se payer par quelque grande douleur, et la voici venue! Après ces bonheurs si soigneusement voilés aux regards curieux du monde, après ces fêtes continuelles entremêlées des folies secrètes de notre amour, il n'y a plus rien de possible que la solitude. La solitude, cher ami, nourrit les grandes passions, et j'y aspire. Que ferai-je dans le monde? à qui reporter mes triomphes? Ah! vivre à Lanstrac, cette terre arrangée par ton père, dans un château que tu as renouvelé si luxueusement, y vivre avec ton enfant en t'attendant, en t'envoyant tous les soirs, tous les matins, la prière de la mère et de l'enfant, de la femme et de l'ange, ne sera-ce pas un demi-bonheur? Vois-tu ces petites mains jointes dans les miennes? Te souviendras-tu, comme je vais m'en souvenir tous les soirs, de ces félicités que tu m'as rappelées dans ta chère lettre? Oh! oui, nous nous aimons autant l'un que l'autre! Cette bonne certitude est un talisman contre le malheur. Je ne doute pas plus de toi que tu ne doutes de moi. Quelles consolations puis-je te mettre ici, moi désolée, moi brisée, moi qui vois ces six années comme un désert à traverser? Allons, je ne suis pas la plus malheureuse; ce désert ne sera-t-il pas animé par notre petit? oui, je veux te donner un fils, il le faut, n'est-ce pas? Allons, adieu, cher bien-aimé, nos vœux et notre amour te suivront partout. Les larmes

qui sont sur ce papier, te diront-elles bien les choses que je ne puis exprimer? Reprends les baisers que te met, là, au bas,

TA NATALIE.

Cette lettre engagea Paul dans une rêverie autant causée par l'ivresse où le plongeaient ces témoignages d'amour, que par ces plaisirs évoqués à dessein; il les reprenait un à un, afin de s'expliquer la nouvelle conjugale. Plus un homme est heureux, plus il tremble. Chez les âmes exclusivement tendres, et la tendresse comporte un peu de faiblesse, la jalousie et l'inquiétude sont en raison directe du bonheur et de son étendue. Les âmes fortes ne sont ni jalouses ni craintives; la jalousie est un doute, la crainte est une petitesse. La croyance sans bornes est le principal attribut du grand homme : s'il est trompé, car la force aussi bien que la faiblesse peuvent rendre l'homme également dupe, son mépris lui sert de hache, il tranche tout. Cette grandeur est une exception. A qui n'arrive-t-il pas d'être abandonné de l'esprit qui soutient notre frêle machine et d'écouter la puissance inconnue qui nie tout? Paul accroché par quelques faits irrécusables croyait et doutait tout à la fois. Perdu dans ses pensées, en proie à une terrible incertitude involontaire, mais combattue par les gages d'un amour pur et par sa croyance en Natalie, il relut deux fois cette lettre diffuse, sans pouvoir en rien conclure ni pour ni contre sa femme. L'amour est aussi grand par le bavardage que par la concision.

Pour bien comprendre la situation dans laquelle allait entrer Paul, il faut se le représenter flottant sur l'Océan comme il flottait sur l'immense étendue de son passé, revoyant sa vie entière ainsi qu'un ciel sans nuages, et finissant par revenir après les tourbillons du doute, à la foi pure, entière, sans mélange, du fidèle, du chrétien, de l'amoureux que rassurait la voix de son cœur. Et d'abord il est également nécessaire de rapporter ici la lettre à laquelle répondait Henri de Marsay.

LETTRE DU COMTE PAUL DE MANERVILLE

A M. HENRI DE MARSAY.

Henri, je vais te dire un des plus grands mots qu'un homme puisse dire à son ami : je suis ruiné. Quand tu me liras, je serai prêt à partir de Bordeaux pour Calcutta, sur le navire *la Belle Amélie*. Tu trouveras chez ton notaire un acte qui n'attend que ta signature pour être complet et dans lequel je te loue pour six ans mon hôtel par un bail simulé dont tu remettras la contre-lettre à ma femme. Je suis forcé de prendre cette précaution pour que Natalie puisse rester chez elle sans avoir à craindre d'en être chassée. Je te transporte également les revenus de mon majorat pendant quatre années, le tout contre une somme de cent cinquante mille francs que je te prie d'envoyer en une lettre de change sur une maison de Bordeaux, à l'ordre de M. Mathias. Ma femme te donnera sa garantie en surérogation de mes revenus. Si l'usufruit de mon majorat te payait plus promptement que je ne le suppose, nous compterons à mon retour. La somme que je te demande est indispensable pour aller tenter la fortune. Si je t'ai bien connu, je dois la recevoir sans phrase à Bordeaux, la veille de mon départ. Je me suis conduit comme tu te serais conduit à ma place. J'ai tenu bon jusqu'au dernier moment sans laisser soupçonner ma ruine. Puis quand le bruit de la saisie-immobilière de mes biens disponibles est venu à Paris, j'avais fait de l'argent avec cent mille francs de lettres de change pour essayer du jeu. Quelque coup du hasard pouvait me rétablir. J'ai perdu. Comment me suis-je ruiné? volontairement, mon cher Henri. Dès le premier jour, j'ai vu que je ne pouvais tenir au train que je prenais, je savais le résultat, j'ai voulu fermer les yeux, car il m'était impossible de dire à ma femme : — Quittons Paris, allons vivre à Lanstrac. Je me suis ruiné pour elle comme on se ruine pour une maîtresse, mais avec certitude. Entre nous, je ne suis ni un niais, ni un homme faible. Un niais ne se laisse pas dominer, les yeux ouverts, par une passion; puis un homme qui va reconstruire sa fortune aux Indes, au lieu de se brûler la cervelle, cet homme a du courage. Je reviendrai riche ou ne reviendrai pas. Seulement, cher ami, comme je ne veux de fortune que pour elle, que je ne veux être dupe de rien, que je serai six ans absent, je te confie ma femme. Tu as assez de bonnes fortunes pour respecter Natalie et m'accorder toute la probité du sentiment qui nous lie. Je ne sais pas de meilleur gardien que toi. Je laisse ma femme sans enfant, un amant serait bien dangereux pour elle. Sache-le, mon bon de Marsay, j'aime éperdument Natalie, bassement, sans vergogne. Je lui pardonnerais, je crois, une infidélité, non parce que je suis certain de pouvoir me venger, dussé-je en mourir! mais parce que je me tuerais pour la laisser heureuse, si je ne pouvais faire son bonheur moi-même. Que puis-je craindre? Natalie a pour moi cette amitié véritable indépendante de l'amour, mais qui conserve l'amour. Elle a été traitée par moi comme un enfant gâté. J'éprouvais tant de bonheur dans mes sacrifices, l'un amenait si naturellement l'autre qu'elle serait un monstre si elle me trompait. L'amour vaut l'amour. Hélas! veux-tu

tout savoir, mon cher Henri? je viens de lui écrire une lettre où je lui laisse croire que je pars l'espoir au cœur, le front serein, que je n'ai ni doute, ni jalousie, ni crainte; une lettre comme en écrivent les fils qui veulent cacher à leurs mères qu'ils vont à la mort. Mon Dieu, de Marsay, j'avais l'enfer en moi, je suis l'homme le plus malheureux du monde! A toi les cris, à toi les grincements de dents, je t'avoue les pleurs de l'amant désespéré; j'aimerais mieux rester six ans balayeur sous ses fenêtres que de revenir millionnaire après six ans d'absence, si cela était possible. J'ai d'horribles angoisses, je marcherai de douleur en douleur jusqu'à ce que tu m'aies écrit un mot par lequel tu accepteras un mandat que toi seul au monde peux remplir et accomplir. O mon cher de Marsay, cette femme est indispensable à ma vie, elle est mon air et mon soleil. Prens-la sous ton égide, garde-la-moi pure, quand même ce serait contre son gré. Oui, je serais encore heureux d'un demi-bonheur. Sois son chaperon, je n'aurai nulle défiance de toi. Prouve-lui qu'en me trahissant, elle serait vulgaire, qu'elle ressemblerait à toutes les femmes, et qu'il y aurait de l'esprit à me rester fidèle. Elle doit avoir encore assez de fortune pour continuer sa vie molle et sans soucis; mais si elle manquait de quelque chose, si elle avait des caprices, fais-toi son banquier, ne crains rien, je reviendrai riche. Après tout, mes terreurs sont sans doute vaines, Natalie est un ange de vertu. Quand Félix de Vandenesse, épris de belle passion pour elle, s'est permis quelques assiduités, je n'ai eu qu'à faire apercevoir le danger à Natalie, elle m'a tout aussitôt remercié si affectueusement que j'en étais ému aux larmes. Elle m'a dit qu'il ne convenait pas à sa réputation qu'un homme quittât brusquement sa maison, mais qu'elle saurait le congédier: elle l'a en effet reçu très-froidement et tout s'est terminé pour le mieux. Nous n'avons pas eu d'autre sujet de discussion en quatre ans, si toutefois on peut appeler discussion, la causerie de deux amis. Allons, mon cher Henri, je te dis adieu en homme. Le malheur est venu. Par quelque cause que ce soit, il est là; j'ai mis habit bas, la misère et Natalie sont deux termes inconciliables. La balance sera d'ailleurs très-exacte entre mon passif et mon actif; ainsi personne ne pourra se plaindre de moi; mais si quelque chose d'imprévu mettait mon honneur en péril, je compte sur toi. Enfin, si quelque événement grave arrivait, tu peux m'envoyer tes lettres sous l'enveloppe du gouverneur des Indes, à Calcutta, j'ai quelques relations d'amitié dans sa maison, et quelqu'un m'y gardera les lettres qui me viendront d'Europe. Cher ami, je désire te retrouver le même à mon retour, l'homme qui sait se moquer de tout et qui néanmoins est accessible aux sentiments d'autrui quand ils s'accordent avec le grandiose que tu sens en toi-même. Tu restes à Paris, toi! Au moment où tu liras ceci je crierai: « — A Carthage! »

LETTRE DU MARQUIS HENRI DE MARSAY

AU COMTE PAUL DE MANERVILLE.

Ainsi, monsieur le comte, tu t'es enfoncé! Monsieur l'ambassadeur a sombré. Voilà donc les belles choses que tu faisais? Pourquoi, Paul, t'es-tu caché de moi? si tu m'avais dit un seul mot, mon pauvre bonhomme, je t'aurais éclairé sur ta position. Ta femme m'a refusé sa garantie. Puisse ce seul mot te dessiller les yeux! S'il ne suffisait pas, apprends que tes lettres de change ont été protestées à la requête d'un sieur Lécuyer, ancien premier clerc d'un sieur Solonet, notaire à Bordeaux. Cet usurier en herbe, arrivé de Gascogne pour faire ici des tripotages, est le prête-nom de ta très-honorée belle-mère, créancière réelle des cent mille francs pour lesquels la bonne femme t'a compté, dit-on, soixante-dix mille francs. Comparé à madame Évangélista, le papa Gobseck est une flanelle, un velours, une potion calmante, une meringue à la vanille, un oncle à dénouement! Ton clos de Belle-Rose sera la proie de ta femme à laquelle sa mère donnera la différence entre le prix de l'adjudication et le montant de ses reprises. Madame Évangélista aura le Guadet et Grossou, et les hypothèques qui grèvent ton hôtel à Bordeaux lui appartiennent sous le nom des hommes de paille que lui a trouvés ce Solonet. Ainsi, ces deux excellentes créatures réuniront cent vingt mille livres de rente, somme à laquelle s'élève le revenu de tes biens, joint à trente et quelques mille francs en inscriptions sur le grand-livre que les petites chattes possèdent. La garantie de ta femme était inutile. Ce susdit sieur Lécuyer est venu ce matin m'offrir le remboursement de la somme que je t'ai prêtée contre un transport en bonne forme de mes droits. La récolte de 1825, que ta belle-mère a dans tes caves de Lanstrac, lui suffit pour me payer. Ainsi ces deux femmes ont déjà calculé que tu devais être en mer, mais je t'envoie ma lettre par un courrier, afin que tu sois encore à temps de suivre les conseils que je vais te donner. J'ai fait causer ce Lécuyer. J'ai saisi dans ses mensonges, dans ses paroles et dans ses réticences, les fils qui me manquaient pour faire reparaître la trame entière de la conspiration domestique ourdie contre toi. Ce soir, à l'ambassade d'Espagne, j'offrirai mes compliments d'admiration à ta belle-mère et à ta

femme. Je ferai la cour à madame Évangélista, je t'abandonnerai lâchement, je te dirai d'adroites injures, quelque chose de grossier serait trop tôt découvert par ce sublime Mascarille en jupons. Comment l'as-tu mise contre toi? Voilà ce que je veux savoir. Si tu avais eu l'esprit d'être amoureux de cette femme avant d'épouser sa fille, tu serais aujourd'hui pair de France, duc de Manerville et ambassadeur à Madrid. Si tu m'avais appelé près de toi lors de ton mariage, je t'aurais aidé à connaître, à analyser les deux femmes avec lesquelles tu t'engageais; et de ces observations faites en commun, il serait sorti quelques conseils utiles. N'étais-je pas le seul de tes amis en position de respecter ta femme? Étais-je à craindre? Après m'avoir jugé, ces deux femmes ont eu peur de moi et nous ont séparés. Si tu ne m'avais pas bêtement fait la moue, elles ne t'auraient pas dévoré. Ta femme a bien aidé à ce refroidissement, elle était serinée par sa mère à qui elle écrivait deux lettres dans la semaine, et tu n'y as jamais pris garde. J'ai bien reconnu mon Paul, quand j'ai su ce détail. Dans un mois, je serai assez près de ta belle-mère pour apprendre d'elle la raison de la haine hispano-italienne qu'elle t'a vouée, à toi, le meilleur homme du monde. Te haïssait-elle avant que sa fille n'aimât Félix de Vandenesse, ou te chasse-t-elle jusque dans les Indes pour rendre sa fille aussi libre que l'est en France une femme séparée de corps et de biens? Là est le problème. Je te vois bondir et hurler en apprenant que ta femme aime à la folie Félix de Vandenesse. Si je n'avais pas eu la fantaisie de faire un tour en Orient avec Montriveau, Ronquerolles et quelques autres bons vivants de ta connaissance, j'aurais pu te dire quelque chose de cette intrigue qui commençait quand je suis parti; je voyais poindre alors les germes de ton malheur. Mais quel gentilhomme assez dépravé pourrait entamer de semblables questions, sans une première ouverture? Qui oserait nuire à une femme? Qui briserait le miroir aux illusions où l'un de nos amis se complaît à regarder les féeries d'un heureux mariage? Les illusions ne sont-elles pas la fortune du cœur? Ta femme, cher ami, n'était-elle pas, dans la plus large acception du mot, une femme à la mode? Elle ne pensait qu'à ses succès, à sa toilette; elle allait aux Bouffes, à l'Opéra, au bal; se levait tard, se promenait au bois; dînait en ville ou donnait elle-même à dîner. Cette vie me semble être pour les femmes ce qu'est la guerre pour les hommes; le public ne voit que les vainqueurs, il oublie les morts. Si les femmes délicates périssent à ce métier, celles qui résistent doivent avoir des organisations de fer, conséquemment peu de cœur, et des estomacs excellents. Là est la raison de l'insensibilité, du froid des salons. Les belles âmes restent dans la solitude, les natures faibles et tendres succombent, il ne reste que des galets qui maintiennent l'Océan social dans ses bornes en se laissant frotter, arrondir par le flot, sans s'user. Ta femme résistait admirablement à cette vie, elle y semblait habituée, elle apparaissait toujours fraîche et belle; pour moi, la conclusion était facile à tirer : elle ne t'aimait pas, et tu l'aimais comme un fou. Pour faire jaillir l'amour dans cette nature siliceuse, il fallait un homme de fer. Après avoir subi sans y rester, le choc de lady Dudley, la femme de mon vrai père, Félix devait être son fait. Il n'y avait pas grand mérite à deviner que tu lui étais indifférent; de cette indifférence au déplaisir, il n'y avait qu'un pas; et, tôt ou tard, un rien, une discussion, un mot, un acte d'autorité pouvait le faire sauter à ta femme. J'aurais pu te raconter à toi-même la scène qui se passait tous les soirs dans sa chambre à coucher entre vous deux. Tu n'as pas d'enfant, mon cher? Ce mot n'explique-t-il pas bien des choses à un observateur? Amoureux, tu ne pouvais guère t'apercevoir de la froideur naturelle à une jeune femme que tu as formée à point pour Félix de Vandenesse. Eusses-tu trouvé ta femme froide, la stupide jurisprudence des gens mariés te poussait à faire honneur de sa réserve à son innocence. Comme tous les maris tu croyais pouvoir la maintenir vertueuse dans un monde où les femmes s'expliquent d'oreille à oreille ce que les hommes n'osent dire, où tout ce qu'un mari n'apprend pas à sa femme est spécifié, commenté sous l'éventail en riant, en badinant, à propos d'un procès ou d'une aventure. Si ta femme aimait les bénéfices sociaux du mariage, elle en trouvait les charges un peu lourdes; et la charge, l'impôt, c'était toi! Ne voyant rien de ces choses, tu allais creusant des abîmes et les couvrant de fleurs, suivant l'éternelle phrase de la rhétorique; tu obéissais tout doucement à la loi qui régit le commun des hommes et dont j'avais voulu te garantir. Cher enfant, il ne te manquait plus pour être aussi bête que le bourgeois trompé par son épouse et qui s'en étonne, ou s'en épouvante, ou s'en fâche, de me parler de tes sacrifices, de ton amour pour Natalie, de venir me chanter : — Elle serait bien ingrate si elle me trahissait, j'ai fait cela, j'ai fait ceci, je ferai mieux, j'irai pour elle aux Indes, je, etc. Mon cher Paul, as-tu donc vécu dans Paris, as-tu donc l'honneur d'appartenir par les liens de l'amitié à Henri de Marsay, pour ignorer les choses les plus vulgaires, les premiers principes qui meuvent le mécanisme féminin, l'alphabet de leur cœur? Exterminez-vous! allez pour une femme à Sainte-Pélagie, tuez vingt deux hommes, abandonnez sept filles, servez Laban, traversez le désert, côtoyez le bagne, couvrez-vous de gloire, couvrez-vous de honte,

refusez comme Nelson de livrer bataille pour aller baiser l'épaule de lady Hamilton, battez le vieux Wurmser comme Bonaparte, fendez-vous sur le pont d'Arcole, délirez comme Roland, cassez-vous une jambe éclissée pour valser six minutes avec une femme?... Mon cher, qu'est-ce que ces choses ont affaire avec l'amour? Si l'amour se déterminait sur de tels échantillons, l'homme serait trop heureux; quelques prouesses faites dans le moment du désir lui donneraient la femme aimée. L'amour, mon gros Paul! mais c'est une croyance comme celle de l'immaculée conception de la Sainte Vierge, cela vient ou cela ne vient pas. A quoi servent des flots de sang versés, les mines du Potose, ou la gloire pour faire naître un sentiment involontaire, inexplicable? Les jeunes gens comme toi, qui veulent être aimés par balance de compte, me semblent être d'ignobles usuriers. Nos femmes légitimes nous doivent des enfants et de la vertu, mais elles ne nous doivent pas l'amour. L'amour, Paul! est la conscience du plaisir donné et reçu, la certitude de le donner et de le recevoir; l'amour est un désir incessamment mouvant, incessamment satisfait et insatiable! Le jour où Vandenesse a remué dans le cœur de ta femme la corde du désir que tu y laissais vierge, tes fanfaronnades amoureuses, tes torrents de cervelle et d'argent n'ont pas même été des souvenirs. Tes nuits conjugales semées de roses, fumée! ton dévouement, un remords à offrir! ta personne une victime à égorger sur l'autel! ta vie antérieure, ténèbres! une émotion d'amour effaçait tes trésors de passion qui n'étaient plus que de la vieille ferraille. Il a eu, lui Félix, toutes les beautés, tous les dévouements, gratis peut-être, mais en amour la croyance équivaut à la réalité. Alors ta belle-mère a été naturellement du parti de l'amant contre le mari; secrètement ou patemment, elle a fermé les yeux, ou elle les a ouverts, je ne sais ce qu'elle a fait, mais elle a été pour sa fille, contre toi. Depuis quinze ans que j'observe la société, je ne connais pas une mère qui dans cette circonstance ait abandonné sa fille. Cette indulgence est un héritage transmis de femme en femme. Quel homme peut la reprocher? quelque rédacteur du code civil, qui a vu des formules là où il n'existe que des sentiments! La dissipation dans laquelle te jetait la vie d'une femme à la mode, la pente d'un caractère facile et ta vanité peut-être ont fourni les moyens de se débarasser de toi par une ruine habilement concertée. De tout ceci, tu concluras, mon bon ami, que le mandat dont tu me chargeais et dont je me serais d'autant plus glorieusement acquitté qu'il m'aurait amusé, se trouve comme nul et non avenu. Le mal à prévenir est accompli, *consummatum est*. Pardonne-moi, mon ami, de t'écrire à la de Marsay, comme tu disais, sur des choses qui doivent te paraître graves; loin de moi l'idée de pirouetter sur la tombe d'un ami, comme les héritiers sur celle d'un parent. Mais tu m'as écrit que tu devenais homme, je te crois, je te traite en politique et non en amoureux. Pour toi, cet accident n'est-il pas comme la marque à l'épaule qui décide un forçat à se jeter dans une vie d'opposition systématique, à combattre la société? Te voilà dégagé d'un souci; le mariage te possédait, tu possèdes maintenant le mariage. Paul, je suis ton ami, dans toute l'acception du mot. Si tu avais eu la cervelle cerclée dans un crâne d'airain, si tu avais eu l'énergie qui t'est venue trop tard, je t'aurais prouvé mon amitié par des confidences qui t'auraient fait marcher sur l'humanité comme sur un tapis. Mais quand nous causions des combinaisons auxquelles j'ai dû la faculté de m'amuser avec quelques amis au sein de la civilisation parisienne, comme un bœuf dans la boutique d'un faïencier; quand je te racontais, sous des formes romanesques, les véritables aventures de ma jeunesse, tu les prenais en effet pour des romans, sans en voir la portée. Aussi n'ai-je pu te considérer que comme une passion malheureuse! Hé bien! foi d'homme, dans les circonstances actuelles tu joues le beau rôle, et tu n'as rien perdu de ton crédit auprès de moi, comme tu pourrais le croire. Si j'admire les grands fourbes, j'estime et j'aime les gens trompés. A propos de ce médecin qui a si mal fini, conduit à l'échafaud par son amour pour une maîtresse, je t'ai raconté l'histoire bien autrement belle de ce pauvre avocat qui vit dans je ne sais quel bagne, marqué pour un faux, et qui voulait donner à sa femme, une femme adorée aussi! trente mille livres de rentes; mais que sa femme a dénoncé pour se débarrasser de lui, et vivre avec un monsieur. Tu t'es récrié, toi et quelques niais qui soupaient avec nous. Eh bien! mon cher, tu es l'avocat, moins le bagne. Tes amis ne te font pas grâce de la déconsidération qui, dans notre société, vaut un jugement de cour d'assises. La sœur des deux Vandenesse, la marquise de Listomère et toute sa coterie où s'est enrégimenté ce petit Rastignac, un drôle qui commence à percer: madame d'Aiglemont et son salon où règne Charles de Vandenesse, les Lenoncourt, la comtesse Fœdora et ses cavaliers servants, l'ambassade d'Espagne, enfin tout un monde soufflé fort habilement te couvre d'accusations boueuses. Tu es un mauvais sujet, un joueur, un débauché qui as mangé stupidement ta fortune. Après avoir payé tes dettes plusieurs fois, ta femme, un ange de vertu! vient d'acquitter cent mille francs de lettres de change, quoique séparée de biens. Heureusement, tu t'es rendu justice en disparaissant. Si tu avais continué, tu l'aurais mise sur la paille, elle eût été victime de son dévouement con-

jugal. Quand un homme arrive au pouvoir, il a toutes les vertus d'une épitaphe ; qu'il tombe dans la misère, il a plus de vices que n'en avait l'enfant prodigue ; tu ne saurais imaginer combien le monde te prête de péchés à la Don Juan. Tu jouais à la Bourse, tu avais des goûts licencieux dont la satisfaction te coûtait des sommes énormes et dont l'explication exige des commentaires et des plaisanteries qui font rêver les femmes. Tu payais des intérêts horribles aux usuriers. Les deux Vandenesse racontent, en riant, comme quoi Gobseck te donnait pour six mille francs une frégate en ivoire et la faisait racheter pour cent écus à ton valet de chambre, afin de te la revendre ; comme quoi tu l'as démolie solennellement en t'apercevant que tu pouvais avoir un véritable brick avec l'argent qu'elle te coûtait. L'histoire est arrivée à Maxime de Trailles, il y a neuf ans ; mais elle te va si bien que Maxime a pour toujours perdu le commandement de sa frégate. Enfin je ne puis te dire tout, car tu fournis à une encyclopédie de cancans que les femmes ont intérêt à grossir. Dans cet état de choses, les plus prudes ne légitiment-elles pas les consolations du comte Félix de Vandenesse ? (leur père est enfin mort, hier !) Ta femme a le plus prodigieux succès. Hier , madame de Camps me répétait ces belles choses aux Italiens. — « Ne m'en parlez pas , lui ai-je répondu , vous ne savez rien vous autres ! Paul a volé la Banque et abusé le Trésor royal , il a assassiné Ezzelin , fait mourir trois Médora de la rue St.-Denis, et je le crois associé (je vous le dis entre nous) avec la bande des Dix-Mille. Son intermédiaire est le fameux Jacques Collin , sur qui la police n'a pu remettre la main depuis qu'il s'est encore une fois évadé du bagne. Paul le logeait dans son hôtel. Vous voyez , il est capable de tout, il trompe le gouvernement. Ils sont partis tous deux pour aller travailler dans les Indes et voler le Grand-Mogol en lui prouvant, suivant l'arithmétique de Robert Macaire, que treize et huit font vingt-trois! » Elle a compris qu'une femme distinguée comme elle ne doit pas convertir ses belles lèvres en gueule de bronze vénitienne. En apprenant ces tragi-comédies , beaucoup de gens refusent d'y croire ; en prenant le parti de la nature humaine et de ses beaux sentiments , ils soutiennent que ce sont des fictions. Mon cher, M. de Talleyrand a dit ce magnifique mot : — *Tout arrive !* Certes il se passe sous nos yeux des choses encore plus étonnantes que ne l'est ce complot domestique; mais le monde a tant d'intérêt à les démentir , à se dire calomnié; puis ces magnifiques drames se jouent si naturellement , avec un vernis de si bon goût, que souvent j'ai besoin d'éclaircir le verre de ma lorgnette pour voir le fond des choses. Mais, je te le répète, quand un homme est de mes amis, quand nous avons reçu ensemble le baptême du vin de Champagne, communié ensemble à l'autel de la Vénus Commode, quand nous nous sommes fait confirmer par les doigts crochus du Jeu, et que mon ami se trouve dans une position fausse, je briserais vingt familles pour le remettre droit. Tu dois bien voir ici que je t'aime ; ai-je jamais, à ta connaissance, écrit des lettres aussi longues que l'est celle-ci ? Lis donc avec attention ce qu'il me reste à te dire.

Hélas! Paul, il faut bien se livrer à l'écriture, je dois m'habituer à minuter des dépêches. J'aborde la politique ! Je veux avoir dans cinq ans un portefeuille de ministre, ou quelque ambassade d'où je puisse remuer les affaires publiques à ma fantaisie. Il vient un âge où la plus belle maîtresse que puisse servir un homme est sa nation. Je me mets dans les rangs de ceux qui renversent le système aussi bien que le ministère actuel. Enfin, je vogue dans les eaux d'un certain prince qui n'est manchot que du pied et que je regarde comme un politique de génie, dont le nom grandira dans l'histoire ; un prince complet comme peut l'être un grand artiste. Nous sommes, Ronquerolles, Montriveau, les Grandlieu, La Roche-Hugon, Serizy, Féraud et Granville, tous alliés contre le parti-prêtre, comme dit ingénieusement le parti-niais représenté par le *Constitutionnel.* Nous voulons renverser les deux Vandenesse, les ducs de Lenoncourt, de Navarreins, de Langeais et la grande-Aumônerie. Pour triompher, nous irons jusqu'à nous réunir à La Fayette, aux Orléanistes, à la Gauche, gens à égorger le lendemain de la victoire, car tout gouvernement est impossible avec leurs principes. Nous sommes capables de tout pour le bonheur du pays et pour le nôtre. Les questions personnelles, en fait de roi, sont aujourd'hui des sottises sentimentales dont il faut déblayer la politique ; sous ce rapport les Anglais avec leur doge sont plus avancés que nous ne le sommes. La politique n'est plus là, mon cher. Elle est dans l'impulsion à donner à la nation, en créant une oligarchie où demeure une pensée fixe de gouvernement et qui dirige les affaires publiques dans une voie droite, au lieu de laisser tirailler le pays en mille sens différents, comme nous l'avons été depuis quarante ans dans cette belle France, si intelligente et si niaise, si folle et si sage, à laquelle il faudrait un système plutôt que des hommes. Que sont les personnes dans cette belle question ? Si le but est grand, si elle vit plus heureuse et sans troubles, qu'importe à la masse les profits de notre gérance, notre fortune, nos priviléges et nos plaisirs ? Je suis maintenant carré par ma base. J'ai aujourd'hui cent cinquante mille livres de rentes dans le trois pour cent, et une réserve de deux cent mille francs pour parer à des pertes. Ceci me semble en-

core peu de chose, dans la poche d'un homme qui part du pied gauche pour escalader le pouvoir. Un événement heureux a décidé mon entrée dans cette carrière qui me souriait peu; tu sais combien j'aime la vie orientale! Après trente-cinq ans de sommeil, ma très-honorée mère s'est réveillée en se souvenant qu'elle avait un fils qui lui faisait honneur. Souvent quand on arrache un plant de vignes, à quelques années de là certains ceps reparaissent à fleur de terre; eh bien! mon cher, quoique ma mère m'eût presque arraché de son cœur, j'ai repoussé dans sa tête. A cinquante-six ans, elle se trouve assez vieillie pour ne plus pouvoir penser à un autre homme qu'à son fils. En ces circonstances, elle a rencontré dans je ne sais quelle chaudière d'eau thermale, une délicieuse vieille fille anglaise, riche de deux cent quarante mille livres de rentes, à laquelle, en bonne mère, elle a inspiré l'audacieuse ambition de devenir ma femme. Une fille de trente-sept ans, ma foi ! élevée dans les meilleurs principes puritains, une vraie couveuse qui soutient que les femmes adultères devraient être brûlées publiquement. — Où prendrait-on du bois? lui ai-je dit. Je l'aurais bien envoyée à tous les diables, attendu que deux cent quarante mille livres de rente ne sont pas l'équivalent de ma liberté, de ma valeur physique ou morale et de mon avenir. Mais elle est seule et unique héritière d'un vieux podagre, quelque brasseur de Londres, qui dans un délai calculable doit lui laisser une fortune au moins égale à celle dont la mignonne est déjà douée. Outre ces avantages, elle a le nez bleu turquin, des yeux de chèvre morte, une taille qui me fait craindre qu'elle ne se casse en trois morceaux si elle tombe, elle a l'air d'une poupée mal coloriée; mais elle est d'une économie ravissante, mais elle adorera son mari quand même, mais elle a le génie anglais, elle me tiendra mon hôtel, mes écuries, ma maison, mes terres, mieux que ne le ferait un intendant. Elle a toute la dignité de la vertu, elle se tient droite comme une confidente du Théâtre-Français; rien ne m'ôterait l'idée qu'elle a été empalée, et que le pal s'est brisé dans son corps; elle est d'ailleurs assez blanche pour n'être pas trop désagréable à épouser quand il le faudra absolument. Mais, et ceci m'affecte! elle a les mains d'une fille vertueuse comme l'arche sainte, elles sont si rougeaudes que je n'ai pas encore imaginé le moyen de les lui blanchir sans trop de frais, et je ne sais comment lui en effiler les doigts qui ressemblent à des boudins! Oh! elle tient évidemment au brasseur par ses mains, et à l'aristocratie par son argent; mais elle affecte un peu trop les grandes manières comme les riches Anglaises qui veulent se faire prendre pour des ladies, et ne cache pas assez ses pattes de homard. Elle a d'ailleurs aussi peu d'intelligence que j'en veux chez une femme. S'il en existait une plus bête, je me mettrais en route pour l'aller chercher. Jamais cette fille, qui se nomme Dinah, ne me jugera; jamais elle ne me contrariera, je serai sa chambre haute, son lord, ses communes; enfin, Paul, cette fille est une preuve irrécusable du génie anglais, elle offre un produit de la mécanique anglaise arrivée à son dernier degré de perfectionnement; elle a certainement été fabriquée à Manchester, entre l'atelier des plumes Parry et celui des machines à vapeur ou des rails. Ça mange, ça marche, ça boit, ça pourra faire des enfants, les soigner, les élever admirablement, et ça joue la femme à croire que c'en est une. Quand ma mère nous a présentés l'un à l'autre, elle avait si bien monté la machine, elle en avait si bien repassé les chevilles, tant mis d'huile dans les rouages, que rien n'a crié; puis quand elle a vu que je ne faisais pas trop la grimace, elle a lâché les derniers ressorts, cette fille a parlé! Enfin ma mère a lâché aussi le dernier mot. Miss Dinah Stevens ne dépense que trente mille francs par an, et voyage par économie depuis sept ans. Il existe donc un second magot! Les affaires sont tellement avancées que les publications sont à terme, nous en sommes à *my dear love*, elle me fait des yeux à renverser un portefaix. Les arrangements sont pris, il n'est point question de ma fortune; miss Stevens consacre une partie de la sienne à un majorat en fonds de terre, d'un revenu de cent vingt mille francs, et à l'achat d'un hôtel qui en dépendra; la dot avérée dont je serai responsable est d'un million. Elle n'a pas à se plaindre, je lui laisse intégralement son oncle. Le bon brasseur a failli crever de joie en apprenant que sa nièce devenait marquise, il est capable de faire un sacrifice pour mon aîné. Je retirerai ma fortune des fonds publics aussitôt qu'ils atteindront quatre-vingts, et je placerai tout en terres. Dans deux ans, je puis avoir trois cent mille livres en revenus territoriaux. Une fois le brasseur en bière, je puis compter sur six cent mille livres de rente. Tu le vois, Paul, je ne donne à mes amis que les conseils dont je fais usage pour moi-même. Si tu m'avais écouté, tu aurais une Anglaise, quelque fille de nabab qui te laisserait l'indépendance du garçon et la liberté nécessaire pour jouer le whist de l'ambition. Je te céderais ma future femme, si tu n'étais pas marié. Mais il n'en est pas ainsi. Je ne suis pas homme à te remâcher le passé, à te rebouillir dans le jus de tes fautes. Ce préambule était nécessaire pour t'expliquer que je vais avoir l'existence nécessaire à ceux qui veulent jouer le grand jeu de honchets. Je ne te faudrai point, mon ami. Au lieu d'aller te mariner dans les Indes, il est beaucoup plus simple de naviguer de conserve avec moi dans les eaux de la Seine. Crois-moi! Paris est encore le

pays où source le plus abondamment la fortune. Le Potose est situé rue Vivienne, ou rue de Rivoli. En toute autre contrée, des marches etdes contre-marches sont nécessaires à l'édification d'une fortune; mais ici les pensées suffisent. Ici, un homme, même médiocrement spirituel, aperçoit une mine d'or en mettant ses pantoufles, en se curant les dents après dîner, en se couchant, en se levant. Trouve un lieu du monde où une bonne idée, bien bête, rapporte davantage et soit plus tôt comprise! Si j'arrive en haut de l'échelle, crois-tu que je sois homme à te refuser une poignée de main, un mot, une signature? Ne nous faut-il pas, à nous autres vieux roués, un ami sur lequel nous puissions compter, quand ce ne serait que pour le compromettre en notre lieu et place, pour l'envoyer mourir comme simple soldat afin de sauver le général? La politique est impossible, sans un homme d'honneur avec qui l'on puisse tout dire et tout faire. Voici donc ce que je te conseille. Laisse partir *la Belle Amélie,* reviens ici comme la foudre, je te ménagerai un duel avec Félix de Vandenesse où tu tireras le premier, et tu me l'abattras comme un pigeon. En France, le mari insulté qui tue son rival devient un homme respectable et respecté. Personne ne s'en moque. La peur, mon cher, est un élément social, un moyen de succès pour ceux qui ne baissent les yeux sous le regard de personne. Moi qui me soucie de vivre comme de boire une tasse de lait d'ânesse, et qui n'ai jamais senti l'émotion de la peur, j'ai remarqué, mon cher, les étranges effets produits par ce sentiment dans nos mœurs modernes. Les uns tremblent de perdre les jouissances auxquelles ils se sont acoquinés, les autres tremblent de quitter une femme. Les mœurs aventureuses d'autrefois, où l'on jetait la vie comme un chausson, n'existent plus! La bravoure de beaucoup de gens est le calcul habilement fait de la peur dont l'adversaire est saisi. Les Polonais se battent seuls en Europe pour le plaisir de se battre, ils cultivent encore l'art pour l'art et non par spéculation. Tue Vandenesse, et ta femme tremble, et ta belle-mère tremble, et le public tremble, et tu te réhabilites, et tu publies ta passion insensée pour ta femme, et l'on te croit, et tu deviens un héros. Telle est la France! Je ne suis pas à cent mille francs près avec toi, tu paieras tes principales dettes, tu arrêteras ta ruine en vendant tes propriétés à réméré, car tu auras promptement une position qui te permettra de rembourser avant terme tes créanciers. Puis, une fois éclairé sur le caractère de ta femme, tu la domineras par une seule parole. En l'aimant tu ne pouvais pas lutter avec elle, mais en ne l'aimant plus, tu auras une force indomptable. Je t'aurai rendu ta belle-mère souple comme un gant, car il s'agit de te retrouver avec les cent cinquante mille livres de rentes que ces deux femmes se sont ménagées. Ainsi renonce à l'expatriation qui me paraît le réchaud de charbon des gens de tête. T'en aller, n'est-ce pas donner gain de cause aux calomnies? Le joueur qui va chercher son argent pour revenir au jeu, perd tout. Il faut avoir son or en poche. Tu me fais l'effet d'aller chercher des troupes fraîches aux Indes. Mauvais! Nous sommes deux joueurs au grand tapis; entre nous, le prêt est de rigueur. Ainsi, prends des chevaux de poste, arrive à Paris et recommence la partie; tu la gagneras avec Henri de Marsay pour partner, car Henri de Marsay sait vouloir et sait frapper. Vois où nous en sommes! Mon vrai père fait partie du ministère anglais. Nous aurons des intelligences en Espagne par les Évangélista, car une fois que nous aurons mesuré nos griffes, ta belle-mère et moi, nous verrons qu'il n'y a rien à gagner quand on se trouve diable contre diable. Montriveau, mon cher, est lieutenant-général, il sera certes un jour ministre de la guerre, car son éloquence lui donne un grand ascendant sur la chambre. Voici Ronquerolles ministre d'état et du conseil privé. Martial de la Roche-Hugon est ambassadeur, il nous apporte en dot le maréchal duc de Carigliano et ce croupion de l'empire qui s'est soudé si bêtement à l'échine de la restauration. Sérizy mène le conseil-d'état où il est indispensable, Grandville tient la magistrature parisienne à laquelle appartiennent ses deux fils, les Grandlieu sont admirablement bien en cour, Féraud est l'âme de la coterie Limonville, bas intrigants qui sont toujours en haut, je ne sais pourquoi. Appuyés ainsi, qu'avons-nous à craindre? Nous avons un pied dans toutes les capitales, un œil dans tous les cabinets, et nous enveloppons l'administration sans qu'elle s'en doute. La question argent n'est-elle pas une misère, un rien dans ces grands rouages préparés? Qu'est surtout une femme? resteras-tu donc toujours lycéen? Qu'est la vie, mon cher, quand une femme est toute la vie? une galère dont on n'a pas le commandement, qui obéit à une boussole folle mais non sans aimant, que régissent des vents contraires et où l'homme est un vrai galérien qui exécute non-seulement la loi, mais encore celle qu'improvise l'argousin, sans vengeance possible. Pouah! Je comprends que par passion, ou pour le plaisir que l'on éprouve à transmettre sa force à des mains blanches, on obéisse à une femme; mais obéir à Médor?... dans ce cas, je brise Angélique. Le grand secret de l'alchimie sociale, mon bon, est de tirer tout le parti possible de chacun des âges par lesquels nous passons, d'avoir toutes ses feuilles au printemps, toutes ses fleurs en été, tous ses fruits en automne. Nous nous sommes amusés quelques bons vivants et moi comme des mousquetaires noirs, gris et rouges pen-

dant douze années, ne nous refusant rien, pas même un coup de poignard par-ci par-là ; maintenant, nous allons nous mettre à secouer les prunes mûres dans l'âge où l'expérience a doré les moissons. Viens avec nous, tu auras ta part dans le *pudding* que nous allons cuisiner. Arrive et tu trouveras un ami tout à toi dans la peau de

HENRI DE M.

Au moment où Paul de Manerville achevait cette lettre dont chaque phrase était comme un coup de marteau donné sur l'édifice de ses espérances, de ses illusions, de son amour, il se trouvait au delà des Açores. Au milieu de ces décombres, il fut saisi par une rage froide, une rage impuissante.

— Que leur ai-je fait ? se demanda-t-il.

Le mot des niais ; le mot des gens faibles qui ne savent rien voir, et ne peuvent rien prévoir. Il cria : — Henri, Henri ! à l'ami fidèle. Bien des gens seraient devenus fous. Paul alla se coucher ; il dormit de ce profond sommeil qui suit les immenses désastres, et dont fut invinciblement saisi Napoléon après la bataille de Waterloo.

Paris, septembre-octobre 1835.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.